Table des matières

- Évangile selon Matthieu
- Évangile selon Marc
- Évangile selon Luc
- Évangile selon Jean
- Actes des apôtres
- Épitre aux Romains
- 1ère Épitre aux Corinthiens
- 2nde Épitre aux Corinthiens
- Épitre aux Ephesiens
- Épitre aux Philippiens
- Épitre aux Colossiens
- 1ère Épitre aux Thessaloniciens
- 2nde Épitre aux Thessaloniciens
- 1ère Épitre à Timothée
- 2nde Épitre à Timothée
- Épitre à Tite
- Épitre à Philémon
- Épitre aux Hébreux
- Épitre de Jacques
- 1ère Épitre de Pierre
- 2nde Épitre de Pierre
- 1ère Épitre de Jean
- 2nde et 3ème Épitre de Jean
- Épitre de Jude

Évangile selon Matthieu

F. B. Hole

Les Réflexions sur les évangiles et les Actes de F.B. Hole ont premièrement paru en anglais en 1937-1939 dans le périodique « Edification » et en 1940 à 1944 dans le périodique « Scripture Truth ».

Table des matières :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4
5 Chapitre 5
6 Chapitre 6
7 Chapitre 7
8 Chapitre 8
9 Chapitre 9
10 Chapitre 10
11 Chapitre 11
12 Chapitre 12
13 Chapitre 13
14 Chapitre 14
15 Chapitre 15
16 Chapitre 16
17 Chapitre 17
18 Chapitre 18
19 Chapitre 19
20 Chapitre 20
21 Chapitre 21
22 Chapitre 22
23 Chapitre 23
24 Chapitre 24
25 Chapitre 25
26 Chapitre 26
27 Chapitre 27

28 Chapitre 28

1 - Chapitre 1

Le premier verset du Nouveau Testament ramène nos pensées au premier livre de l'Ancien, « généalogie » (ou « génération ») étant la traduction du mot grec « *genesis* ». Matthieu en particulier, et tout le Nouveau Testament en général, est le « livre de la *généalogie* de Jésus Christ ». Si nous revenons au livre de la Genèse, nous voyons qu'il se divise en onze sections et que chacune d'elles, sauf la première, commence par des « générations ». Ainsi, la troisième section s'ouvre par : « C'est ici le livre des générations d'Adam » (5:1) ; et tout l'Ancien Testament nous révèle la triste histoire d'Adam et de sa race, histoire à laquelle, avec un sinistre à-propos, le mot « malédiction » vient mettre un point final. Quel immense soulagement que de pouvoir alors passer des générations d'Adam à « la généalogie de Jésus Christ », où *la grâce* est introduite ; et c'est sur cette note que le Nouveau Testament se termine.

Jésus est présenté dès le début sous un double aspect. Il est Fils de David, et par conséquent la *couronne* royale que Dieu destinait originairement à David Lui appartient. Il est également Fils d'Abraham ; il a donc droit au *pays* et toutes les *bénédictions* promises lui reviennent. Ceci établi, nous avons sa généalogie, depuis Abraham jusqu'à Joseph, le mari de Marie. C'est sa généalogie officielle, selon la manière juive. La liste qui nous en est donnée est remarquable pour ses omissions : trois rois, étroitement liés à l'infâme Athalie, manquent au verset 8 ; et le résumé relatif aux « quatorze générations » du verset 17, montre qu'il ne s'agit pas d'un oubli accidentel, mais que Dieu désavoue et refuse de compter les rois qui descendent le plus directement de cette femme vouée au culte de Baal.

Cette généalogie est aussi remarquable du fait que seules quatre femmes y figurent, et encore, ce ne sont pas celles que nous nous serions attendus à trouver là. Deux d'entre elles (Rahab et Ruth) étaient des Gentiles, ce qui ne doit pas avoir été sans porter un certain coup à l'orgueil juif ; elles étaient toutes deux des femmes d'une foi exceptionnelle, bien que la première ait vécu dans l'immoralité qui caractérisait le monde païen. De la seconde nous ne savons que du bien. Les deux autres (Tamar et Bath-Shéba) ont chacune une triste histoire ; il ne nous est rien dit qui soit vraiment à leur honneur. En fait, le nom de Bath-Shéba n'est pas mentionné ; elle est simplement « celle qui avait été femme d'Urie », ce qui proclame sa honte. Ainsi là encore tout est de nature à porter atteinte à l'orgueil juif. Certes, la généalogie de notre Seigneur n'ajoute rien à ce qu'il est. Mais elle était la garantie de sa vraie humanité, et du fait que les droits accordés à David et à Abraham étaient légalement siens.

Mais si les dix-sept premiers versets nous confirment que Jésus était véritablement un homme, la suite du chapitre nous montre qu'il était bien davantage qu'un homme ; Il était Dieu lui-même, présent au milieu de nous. Un messager angélique prévient Joseph, le fiancé de Marie, que l'enfant qui a été conçu en elle est « de l'Esprit Saint », et qu'il devra être appelé Jésus à sa naissance. C'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés, aussi doit-il porter le nom de Sauveur. Seul Dieu a la capacité de donner un nom en vue de ce qui sera accompli dans l'avenir. Il peut le faire, et combien ce nom merveilleux a été pleinement justifié ! Dans des jours à venir, quelle riche moisson d'êtres sauvés sera rassemblée, tous délivrés de leurs péchés, et non pas seulement du jugement que ceux-ci méritaient ! Seul « *son peuple* » sera sauvé ainsi. Il faut en faire partie par la foi en Lui pour connaître son salut.

Ainsi a été accomplie la prédiction d'Ésaïe 7:14, qui annonçait clairement la grandeur et la puissance du Sauveur qui devait venir. Son nom prophétique, Emmanuel, indiquait qu'il serait Dieu manifesté en chair — Dieu parmi nous d'une manière bien plus merveilleuse qu'il n'avait jamais été manifesté au milieu d'Israël aux jours de Moïse, bien plus merveilleuse aussi que lorsqu'il était avec Adam avant que le péché entre dans le monde. Les deux noms sont intimement liés. Il serait impossible d'avoir Dieu avec nous si nous n'étions pas sauvés de nos péchés : Sa présence ne pourrait que nous écraser en jugement. Être sauvés de nos péchés et ne pas avoir Dieu avec nous aurait été possible, mais l'histoire de la grâce aurait été privée de sa gloire principale. Dans la venue de Jésus, nous avons les deux. Dieu est venu à nous et, nos péchés étant ôtés, nous avons été amenés à lui.

2 - Chapitre 2

Les premiers versets du chapitre 2 jettent une lumière vive et pénétrante sur les conditions de vie parmi les Juifs qui séjournaient à Jérusalem, les descendants de ceux qui étaient remontés de la captivité sous Zorobabel, Esdras et Néhémie. Le Roi des Juifs est né à Bethléhem et ils restent des semaines sans rien en savoir. Que le roi Hérode l'ait ignoré n'est pas du tout surprenant ; il n'était pas un Israélite, mais un Iduméen. Mais les principaux sacrificateurs en tout cas auraient dû être informés de ce grand événement qu'ils professaient attendre — la naissance du Messie. En Luc 2, nous voyons qu'elle est proclamée du ciel, tout au plus quelques heures après qu'elle s'est produite, à des âmes humbles qui craignaient le Seigneur. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent », a dit le psalmiste (Ps. 25:14) ; les bergers et d'autres en fournissent l'exemple. Mais les chefs religieux à Jérusalem n'étaient pas de leur nombre ; ils étaient de ces « orgueilleux » que les hommes tiennent pour « heureux » (voir Mal. 3:15, 16). Ils étaient par conséquent dans la même ignorance que le méchant Hérode.

Mais il y a pire. Il n'est pas étonnant, nous le répétons, qu'Hérode ait été troublé en apprenant la nouvelle, car pour lui c'était apparemment un rival qui élevait des prétentions à son trône. Pourtant, nous lisons qu'il « fut troublé, *et tout Jérusalem avec lui* ». Ainsi la naissance du Sauveur a été non pas un sujet de réjouissance, mais de consternation pour le peuple même qui prétendait l'attendre ! Il y avait donc là quelque chose de fondamentalement mauvais, puisque ce n'était alors que la réaction de leurs sentiments pervertis : ils ne l'avaient pas vu et lui-même n'avait encore rien fait : ils pressentaient seulement que sa venue allait plutôt mettre un frein à leur volonté propre que représenter l'accomplissement de leurs espérances.

Ces hommes étaient pourtant tous bien versés dans les Écritures. Ils pouvaient donner une réponse prompte et correcte à la question d'Hérode, et citer Michée 5:2. Ils avaient la connaissance qui enfle et ne connaissaient par conséquent rien comme il faut connaître (voir 1 Cor. 8:1, 2) ; ainsi ils mettaient leur savoir au service de l'adversaire. Le « grand dragon roux » (Apoc. 12:3-5) de l'Empire romain, dont Hérode était le représentant local, se tenait prêt à dévorer le « Fils mâle », et eux, ils étaient là, disposés à l'aider. C'est qu'ils avaient cette sorte de fausse connaissance des Écritures, et cela peut bien nous servir d'avertissement.

Le passage qu'ils citent place le Seigneur devant nous comme un

« conducteur » qui paîtrait son peuple. En Michée, Israël seul est en vue, mais nous savons que la domination du Seigneur sera universelle. Nous avons là le troisième caractère sous lequel Il nous est présenté. Nous voyons, en JÉSUS, Dieu venu pour *sauver* ; en EMMANUEL, Dieu venu pour *demeurer* ; dans le CONDUCTEUR, Dieu venu pour *régner*. Sa pensée a toujours été de demeurer avec les hommes, dirigeant tout selon son bon plaisir ; et pour accomplir cela il devait d'abord venir pour sauver.

La naissance du petit enfant à Bethléhem était le gage que chacun de ces trois caractères se réaliserait ; et si Jérusalem était ignorante et hostile, il y avait des Gentils d'Orient attirés par sa venue, qui ont reconnu en lui le Roi des Juifs. Quelle condamnation terrible pour les chefs religieux de Jérusalem ! Les bergers de Luc 2 apprennent sa naissance dans les quelques heures qui suivent ; les mages d'Orient dans les quelques jours, ou semaines tout au plus ; tandis qu'il faut attendre plusieurs mois avant que la moindre information sur ce qui s'était produit parvienne aux sacrificateurs et aux scribes. Dieu a parlé à ces sages, d'abord par une étoile, puis par un songe, mais il n'a rien dit du tout aux fanatiques de Jérusalem. Et pourtant, il y avait eu un temps où celui d'entre eux qui était souverain sacrificateur était en relation avec Dieu par les urim et les thummim. Maintenant Dieu gardait le silence à leur égard. Ils étaient dans l'état qui nous est décrit en Malachie, et probablement dans un état pire encore.

En Hérode, nous avons un mélange de puissance sans scrupule et de ruse. Contrarié par la manière de procéder des mages, il pense parvenir à ses fins en faisant tuer tous les enfants de Bethléhem. La fixation de la limite d'âge à deux ans semblerait indiquer que la période entre l'apparition de l'étoile et l'arrivée des mages à Jérusalem, a duré plusieurs mois. Son ordre impitoyable et méchant a été un accomplissement de Jérémie 31:15. Si nous lisons ce verset dans son contexte, nous verrons que sa réalisation finale et complète aura lieu dans les derniers jours, lorsque Dieu mettra enfin un terme aux larmes de Rachel en ramenant ses enfants du pays de l'ennemi. Néanmoins ce qui s'est passé à Bethléhem était analogue, quoique sur une plus petite échelle.

Toujours est-il qu'Hérode s'oppose à Dieu, qui réduit à néant ses intentions en envoyant pour la deuxième fois son ange à Joseph dans un songe. Le petit enfant est emmené en Égypte, le verset d'Osée 11:1 trouvant ainsi un accomplissement remarquable, et Jésus commence à refaire l'histoire d'Israël. Dieu n'a eu aucune difficulté à déjouer les mauvais desseins d'Hérode ni, peu après, à s'occuper d'Hérode lui-même. Matthieu ne s'attarde pas à nous décrire sa fin ; il nous rapporte simplement que, « Hérode étant mort », l'ange du Seigneur s'est adressé une troisième fois à Joseph dans un songe, lui disant de retourner dans la terre d'Israël, celui qui cherchait la vie du petit enfant étant

mort.

L'intention première de Joseph était évidemment de revenir en Judée. Mais apprenant qu'Archélaüs avait succédé à son père, la crainte le fait hésiter. Alors, pour la quatrième fois, Dieu lui donne des instructions par un songe. Et ainsi Marie, le petit enfant et lui-même sont ramenés à Nazareth, son lieu d'origine, comme Luc nous l'apprend. La manière dont Dieu a dirigé tous ces déplacements — en partie par des circonstances, tel le décret d'Auguste ou les nouvelles concernant Archélaüs, et en partie par des songes — est riche en enseignement. Les desseins de l'adversaire ont été ainsi déjoués. Malgré tout ce qu'il pouvait faire, le « portier » maintenait la porte de la « bergerie » ouverte pour que le vrai Berger puisse entrer. Et les Écritures étaient accomplies : non seulement Jésus a été conduit hors d'Égypte, mais il a été connu comme le Nazaréen.

En fait aucun prophète de l'Ancien Testament n'a annoncé littéralement qu'il serait un « nazaréen » ; mais plusieurs ont dit qu'il serait l'objet du mépris et de l'opprobre. Aussi le verset 23 nomme-t-il « les prophètes », et non pas l'un d'entre eux en particulier. Ils ont annoncé qu'il serait méprisé, ce qui, au temps du Seigneur, était exprimé par l'épithète « nazaréen ». La nouvelle traduction anglaise de J.N. Darby — l'édition complète avec notes — donne un commentaire précieux sur ce verset, en relation avec les termes exacts employés pour l'accomplissement (« *en sorte que* fût accompli »), en contraste avec les expressions que nous avons trouvées précédemment, aux chapitres 1:22 (« afin que fût accompli ») et 2:17 (« Alors fut accompli »). Cela montre la précision avec laquelle les citations de l'Ancien Testament sont faites. C'est une note qu'il vaut la peine de lire (*).

(*) On la trouve aussi dans les « Études sur la Parole de Dieu » par J.N.Darby Nouveau Testament, Vol. 1, p. 40 (seconde partie de la note 2) (Ed).

Nazaréen est le quatrième nom donné à notre Seigneur dans ce premier évangile. Nous avons vu qu'Il est Jésus, Emmanuel, Conducteur, mais Il est également le Nazaréen. Dieu peut venir au milieu des hommes pour sauver, pour demeurer, pour régner ; mais hélas ! Il sera « méprisé et délaissé des hommes ».

3. Chapitre 3

Le troisième chapitre présente Jean le Baptiseur sans aucun préambule quant à sa naissance ou à son origine. Il accomplissait la prophétie d'Ésaïe. Il prêchait dans le désert, loin des lieux fréquentés par les hommes. Son vêtement et sa nourriture le distinguaient des autres. Le thème de sa prédication était la repentance, parce que le royaume des cieux était proche. C'était un ministère absolument unique. Quel autre prédicateur a jamais choisi un désert comme sphère géographique de son ministère ? Philippe l'évangéliste a certes été vers le midi dans un désert pour y rencontrer une personne déterminée ; mais la puissance de Dieu était si manifestement avec Jean que les foules sortaient vers lui, et demandaient à être baptisées, confessant leurs péchés.

Dans cet évangile, « le royaume des cieux » est fréquemment mentionné, il l'est ici pour la première fois. Matthieu ne donne pas d'explication ni n'en rapporte aucune que Jean aurait fournie ; la raison en est sans doute que le livre de Daniel avait annoncé la venue d'un jour où le « Dieu des cieux » établirait un royaume et où tous connaîtraient que « les cieux dominent ». Par conséquent, l'expression ne devait pas être inconnue à ses auditeurs ou à un lecteur juif. Le même prophète avait eu une vision du Fils de l'homme venant avec les nuées des cieux pour prendre le royaume, ses saints le possédant avec lui. Maintenant, le royaume s'était *approché* : « Jésus Christ, *Fils de David* » était présent au milieu des hommes.

Lorsqu'une œuvre de Dieu vraie et puissante se produit, les hommes n'aiment pas en être laissés à l'écart, surtout s'ils sont des chefs religieux ; c'est ainsi que nous voyons des pharisiens et des sadducéens venir au baptême de Jean. Mais Jean les recevait avec un discernement prophétique. Il démasquait les caractères du serpent qui étaient les leurs et les avertissait de la colère qui allait venir sur eux. Il savait qu'ils se vanteraient de descendre d'Abraham, mais il leur retire cet argument en montrant que leur origine n'aurait pas de valeur devant Dieu. La seule chose nécessaire était la repentance, et c'est ce que son baptême avait en vue. Mais cette repentance devait être réelle et se manifester par des fruits qui conviennent. Jacques, dans son épître, insiste sur le fait que la foi, si elle est réelle et pour la vie, doit s'exprimer par des œuvres correspondantes. Ici Jean demande exactement la même chose en relation avec la repentance.

Ces versets, au milieu du chapitre 3, font ressortir ce qui allait mal. Le vrai Fils de David et d'Abraham étant là, le royaume était proche, et une simple relation de descendance avec Abraham ne servirait à rien. Moïse leur avait

donné la loi ; Élie les avait ramenés à la loi quand ils l'eurent abandonnée ; Jean ne faisait que leur adresser un clair appel à la repentance, et cela revenait à dire : « Sur la base de la loi, vous êtes perdus ; il ne vous reste rien d'autre à faire que de le reconnaître honnêtement, avec humilité et tristesse ». La grande masse, pour sa ruine, n'était pas préparée à cela.

Jean annonçait aussi la venue du Tout-Puissant dont il était le précurseur. Il n'y avait pas de comparaison possible entre celui qu'il annonçait et lui-même, et il le reconnaissait en disant qu'il n'était pas digne de porter même les sandales de ses pieds. Il mettait aussi en contraste le baptême d'eau dont il baptisait avec le baptême de l'Esprit Saint et de feu. Celui qui allait venir, qui était plus grand que lui, aurait un discernement parfait pour séparer le froment de la balle. *Les uns*, il les baptisera de l'Esprit Saint, *les autres* du feu du jugement ; et les résultats seront éternels, car le feu sera inextinguible.

Ces paroles de Jean doivent avoir été terriblement exerçantes, et elles auront leur accomplissement à l'aube du millénium. L'Esprit sera alors répandu sur toute chair, c'est-à-dire sur tous ceux qui ont été rachetés — et non pas sur les Juifs seulement. D'un autre côté, les méchants s'en iront dans le feu éternel, comme la fin du chapitre 25 de notre évangile le montrera. Entre-temps, il y aura un accomplissement anticipé du baptême de l'Esprit, dans l'établissement de l'Église, comme nous le voyons en Actes 2. Dans notre chapitre, le contexte indique clairement que le « feu » est une allusion au jugement, et non pas aux langues comme de feu du jour de la Pentecôte ou quelque autre manifestation de bénédiction similaire.

Quand Jésus entra dans son ministère, son premier acte fut de venir auprès de Jean pour être baptisé par lui, et cela malgré l'objection soulevée par ce dernier. La protestation de Jean a servi à mettre en évidence le principe selon lequel le Seigneur agissait. Il accomplissait la justice. Il n'avait pas de péchés à confesser, mais ayant pris la place de l'homme, il était convenable qu'il s'identifie avec les fidèles qui, eux, prenaient par là leur vraie position devant Dieu. C'est ce que des hommes de Dieu avaient fait autrefois — Esdras et Daniel, par exemple — confessant comme étant leurs des péchés desquels ils n'étaient guère responsables, bien qu'étant eux-mêmes des pécheurs. Maintenant Celui qui est sans péché est là et il le fait d'une manière parfaite. Et pour éviter toute confusion, au moment même où il le fait, les cieux lui sont ouverts, première grande manifestation de la Trinité, et la voix venant des cieux déclare qu'il est le Fils bien-aimé en qui le Père trouve son plaisir. Sous la forme d'une colombe, l'Esprit descend sur Celui qui va lui-même en baptiser d'autres de ce même Esprit.

4. Chapitre 4

Jésus ne prenait pas seulement la place de l'homme. Il prenait plus particulièrement celle d'Israël. Les Israélites ont été appelés hors d'Égypte lorsqu'ils ont été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer ; ensuite ils sont entrés dans le désert. Nous venons de voir Jésus appelé comme Fils de Dieu hors d'Égypte, et maintenant il est baptisé ; puis au début du chapitre 4, nous voyons l'Esprit qui était descendu sur lui, le conduire aussitôt dans le désert pour être tenté par le diable. Quel contraste ! Israël, dans le désert, a tenté Dieu et a failli en toutes choses. Jésus a été tenté lui-même et il est sorti vainqueur de tout.

Pourtant, les tentations dont il a été assailli par le diable étaient semblables à celles qu'Israël a connues dans le désert, car il n'y a rien de nouveau dans les tactiques de l'adversaire. Israël a été tenté par la faim, et par sa position privilégiée en relation avec Dieu — nous le voyons plus particulièrement dans le cas de Coré, de Dathan et d'Abiram — et par des séductions pour les entraîner à adorer et servir un autre que l'Éternel : ils ont succombé et ont adoré le veau d'or. Jésus a répondu à chacune des tentations par la parole de Dieu. Dans chacune des occasions, il a cité un court passage du livre du Deutéronome rappelant à Israël ses responsabilités. Le peuple a failli dans celles-ci, et Jésus y a répondu en perfection, dans chaque détail.

Le diable met toujours en doute la Parole divine. Comparez le verset 17 du chapitre 3 avec les versets 3 et 6 du chapitre 4 et vous verrez combien c'est frappant. À peine Dieu a-t-il dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », que Satan répète deux fois : « *Si* tu es Fils de Dieu ». Le petit mot « si » est le terme de prédilection du diable ! Jésus lui répond par la parole de Dieu. Cette Parole est aussi indispensable à la vie spirituelle de l'homme que le pain l'est à sa vie naturelle. Et l'homme a besoin de *toute* parole que Dieu a prononcée, et non pas seulement de quelques passages. Notre vie spirituelle trouve-t-elle sa nourriture dans « toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ?

La tentation de Jésus par le diable montre à l'évidence que ce dernier existe réellement. Dès l'époque de Genèse 3, il s'est employé à séduire les hommes en faisant appel à leurs convoitises et à leur orgueil. En Jésus, il rencontrait quelqu'un qui n'avait ni convoitise ni orgueil et qui répondait à chacune de ses attaques par la parole de Dieu ; vaincu par conséquent, il dut le laisser. Son vainqueur était un vrai homme qui avait jeûné quarante jours et quarante nuits et que les anges servaient. Jamais auparavant ils n'avaient servi leur Dieu de cette manière merveilleuse.

L’emprisonnement de Jean, comme nous l’indique le verset 12, est l’événement qui a marqué l’entrée effective du Seigneur dans son ministère public. Quittant Nazareth, il alla demeurer à Capernaüm, accomplissant ainsi la prophétie d’Ésaïe, en tout cas pour ce qui concerne sa première venue. Si nous lisons ce passage (Ésaïe 9:1-7), nous constaterons que, comme très souvent, les deux venues y sont envisagées. Sa venue brillait, semblable à une étoile devant les prophètes, mais ils ne savaient pas encore que c’était, pour ainsi dire, une étoile double. La Galilée verra la grande lumière de sa gloire, de même qu’ils ont vu alors la grande lumière de sa grâce. Le précurseur ayant été jeté en prison et ne pouvant plus parler, Jésus reprenait et confirmait son message de la repentance parce que le royaume était tout proche. L’évangile selon Jean nous montre que le Seigneur était actif dans son service avant ce moment-là. Il avait des disciples et était en Judée quand « Jean n’avait pas encore été jeté en prison » (3:24).

L’appel de Pierre, d’André, de Jacques et de Jean ne marque ainsi pas le début de leur relation avec Jésus. Celle-ci était plus ancienne et nous est rapportée en Jean 1. Il y a aussi eu évidemment des occasions où ces disciples ou d’autres sont allés avec le Seigneur avant d’être définitivement appelés à abandonner leurs occupations séculières et à lui consacrer tout leur temps. S’ils le suivaient, il ferait d’eux des pêcheurs d’hommes. Par l’application et l’étude, des hommes peuvent devenir de bons prédicateurs, mais lui seul peut faire des pêcheurs d’hommes. Il était lui-même le plus excellent en cela et, en marchant avec lui, ils apprendraient de lui et seraient animés du même esprit.

Dans les trois derniers versets du chapitre 4, Matthieu résume les premiers jours du ministère de Jésus. Son message était « l’évangile du royaume ». Il convient de le distinguer de « l’évangile de la grâce de Dieu » qui est annoncé aujourd’hui. Ce dernier a pour grand thème la mort et la résurrection de Christ, et proclame le pardon comme étant le fruit de l’expiation accomplie. Le premier était la bonne nouvelle que le royaume annoncé par les prophètes leur était maintenant apporté en Lui. S’ils se soumettaient à l’autorité divine dont il était investi, la puissance du royaume s’exercerait en leur faveur. Pour le prouver, il manifestait la puissance du royaume en guérissant les hommes dans leur corps. Tous les maux et les tourments physiques étaient ôtés, gage du fait qu’il pouvait guérir toute maladie spirituelle. Ce déploiement de la *puissance* du royaume, allié à la *prédication* du royaume, exerçait beaucoup d’attrait et de grandes foules le suivaient.

5 - Chapitre 5

Le Seigneur s'adresse ensuite à ses disciples (bien que la foule soit présente), pour leur enseigner les *principes* du royaume. Tout d'abord, il leur montre quelles sortes de gens posséderont le royaume et jouiront de ses bénédictions. Dans les royaumes de la terre, si un homme veut réussir aujourd'hui, il doit être plein de confiance en lui-même et de dynamisme ; pour le royaume des cieux, c'est le contraire. L'Ancien Testament l'indiquait déjà : le Psaume 37, par exemple, dans son verset 11 en particulier, l'établit clairement ; mais le Seigneur nous en donne ici une présentation beaucoup plus large. Il esquisse devant nos yeux un tableau moral du résidu pieux qui entrera à la fin dans le royaume. Il mentionne huit caractères, commençant par la pauvreté en esprit et finissant par la persécution, ce qui correspond à un ordre moral. La repentance produit la pauvreté en esprit, et c'est par là que tous doivent commencer. Puis viennent le deuil et la douceur, produits par une vraie connaissance de soi et accompagnés par la soif de la justice qui se trouve en Dieu seul. Le disciple caractérisé par cela revêt alors les traits mêmes de Dieu — miséricorde, pureté, paix. Mais le monde ne veut ni de Dieu ni de son caractère, aussi la persécution met-elle un point final à la liste.

La bénédiction présentée dans les versets 3 à 10 sera pleinement réalisée dans le royaume des cieux, lorsqu'il sera établi sur la terre. Dans chacune de ces béatitudes, à l'exception de la dernière, les fidèles sont décrits d'une manière impersonnelle tandis que dans les versets 11 et 12, le Seigneur s'adresse à ses disciples personnellement. Le « *ceux* » du verset 10 se transforme en « *vous* » au verset 11 ; et alors, parlant à ses disciples, une récompense est promise dans les cieux. Il savait que ces disciples-là étaient appelés à entrer dans un ordre de choses nouveau et céleste ; aussi tout en réaffirmant des choses vieilles de façon plus claire, il commence à indiquer quelques-unes des choses nouvelles qui allaient survenir. Le changement dans ces deux versets est frappant et souligne le caractère du « Sermon sur la montagne », dans lequel le Seigneur résume son enseignement et le relie à celui de Moïse. En Jean 13 à 16, passage que nous pouvons appeler « le sermon dans la chambre haute », nous le voyons donner une portée plus étendue à son enseignement et le rapporter à la pleine lumière qu'il dispenserait quand le Saint Esprit serait venu.

Ses disciples seraient bienheureux quand ils seraient persécutés à cause de Lui ; ils devaient l'admettre et s'en réjouir. Nous reculons naturellement devant la persécution, mais l'histoire prouve la véracité de ces paroles. Ceux qui

s'identifient pleinement et ouvertement à Christ ont à souffrir, mais ils sont soutenus et récompensés ; tandis que ceux qui cherchent à échapper à la persécution par des compromis perdent toute la récompense et sont misérables. En outre, c'est lorsque le disciple est persécuté par le monde qu'il est de façon très nette « le sel de la terre » et « la lumière du monde ». Le sel préserve et la lumière éclaire. Nous ne pouvons avoir aucune saveur *sur* la terre si nous sommes *de* la terre. Nous ne pouvons rayonner *dans* le monde si nous sommes *du* monde. Or rien ne contribue davantage à nous maintenir distincts et séparés de la terre et du monde que la persécution de la part de celui-ci, peu importe la forme qu'elle revête. Persécuté pour Christ, le disciple est du sel qui sale véritablement et il émet également un maximum de lumière. Cette parole du Seigneur ne nous révèle-t-elle pas la raison cachée d'une grande partie de notre faiblesse ?

Remarquez aussi que la lumière est censée luire dans la vie pratique, non pas seulement dans le domaine théologique. Les hommes ne sont pas appelés à la discerner, exprimée en *paroles*, dans la clarté ou l'originalité de nos enseignements, mais plutôt dans nos actes et nos *œuvres*. Ils devraient certes entendre nos bonnes paroles, mais ils doivent avant tout voir nos bonnes œuvres si nous voulons que notre lumière luise devant eux. Le mot employé pour « bonnes » ici ne signifie pas précisément que ce sont des œuvres de *bonté*, mais plutôt des œuvres *droites* ou *honnêtes*. De telles actions ont leur source dans le Père qui est dans les cieux ; elles répandent sa lumière et le glorifient.

À partir du verset 17 et jusqu'à la fin du chapitre 5, nous voyons le Seigneur montrer la relation entre ce qu'il enseignait et ce qui avait été donné par Moïse. Il n'était pas venu pour annuler ou détruire ce qui avait été donné précédemment, mais pour l'accomplir. Il était la confirmation et la réalisation de tout ce qui avait été dit (v. 18, 19), et aucune parole prononcée par Dieu ne devait être supprimée. De plus, comme le verset 20 l'indique, il insistait sur le fait que la justice exigée par la loi surpassait de loin tout ce que les scribes et les pharisiens superficiels de son temps pouvaient connaître ou admettre. Ils observaient une obéissance technique dans le domaine cérémoniel, et ils ignoraient l'esprit véritable de la loi et le but que Dieu avait en vue. Leur justice ne conduisait pas au royaume des cieux.

Par conséquent, il va leur montrer que les exigences de la loi avaient une signification d'une richesse insoupçonnée, et il ne cite pas moins de six points pour illustrer son thème. Il évoque le sixième et le septième commandements ; puis la loi quant au divorce en Deutéronome 24:1, et quant aux serments en Lévitique 19:12 ; ensuite le principe de la rétribution tel qu'il est énoncé en Exode 21:24 et ailleurs ; enfin cette justification de la haine à l'égard de ses

ennemis, telle qu'on la trouve en Deutéronome 23:6.

Quant aux deux commandements qu'il cite, il enseigne clairement que Dieu a égard non seulement à l'acte extérieur, mais aussi à la disposition intérieure du cœur. L'interdiction ne porte pas uniquement sur le fait de tuer ou de commettre adultère, mais sur la haine et la convoitise qui trouvaient leur expression dans l'acte. Jugé d'après ce critère, qui peut tenir devant les saintes exigences du Sinaï ? La « justice » du scribe et du pharisien s'effondre complètement. Toutefois dans les deux cas, après avoir exposé ce fait, le Seigneur ajoute encore quelques enseignements.

Dans les versets 23 à 26, il montre deux choses importantes : d'abord que Dieu n'accepte aucun don offert quand il y a un différend entre soi et son prochain. Nous ne pouvons réparer un tort fait à autrui par une profession de piété envers Dieu. On ne peut s'approcher de Dieu que lorsque la réconciliation est intervenue. Puis, secondement, si l'affaire qui cause de l'inimitié est portée devant la justice, la loi doit être appliquée indépendamment de la miséricorde. Les paroles du Seigneur ont ici sans doute une signification prophétique. Les Juifs comme nation allaient faire valoir leur cause contre Lui, qui devenait ainsi leur « partie adverse », et cela aboutirait à leur condamnation. Maintenant encore ils n'ont pas payé le dernier quadrant.

Dans l'exemple suivant, il nous indique aussi qu'un sacrifice n'a de valeur que s'il permet d'échapper à la géhenne.

Dans les troisième et quatrième cas (v. 31-37), le Seigneur nous montre de nouveau que ce qui a été ordonné par Moïse n'exprimait pas toute la pensée de Dieu. Tant le divorce que les serments étaient autorisés et ainsi le niveau que les hommes devaient atteindre n'était pas trop élevé. Les deux sujets sont placés ici dans une lumière plus vive, et nous voyons qu'une seule chose peut être admise pour rompre le lien du mariage ; et aussi que la parole des hommes devrait être si claire et catégorique que recourir à des serments solennels, jurer par telle ou telle chose, est inutile. On ne peut pas faire confiance à un homme qui est obligé d'accompagner ses affirmations par un serment.

La loi stipulait encore, pour chaque tort infligé, une rétribution de nature identique. Elle enjoignait ce que nous appellerions le « coup pour coup » ; comme aussi elle autorisait à haïr son ennemi, tout en recommandant d'aimer son prochain. Le Seigneur infirme cela. Il enseigne le support et la grâce qui donne, plutôt que l'insistance sur ses droits ; et également l'amour qui bénit et fait du bien à l'ennemi. Tout cela pour que ses disciples soient absolument distincts des pécheurs du monde, et se montrent dans le caractère de Dieu lui-même.

Dieu leur est présenté non pas comme l'Éternel, le Législateur, mais comme

« votre Père qui est dans les cieux ». C'est-à-dire qu'il est maintenant révélé sous une lumière nouvelle. Telle est ici la ligne directrice des enseignements du Seigneur, car si nous le connaissons sous ce jour nouveau, nous découvrons qu'il est caractérisé par la bonté envers les injustes et les méchants ; et dans notre mesure, nous avons à être ce qu'il est. Le ministère de Jésus mettait au jour une nouvelle révélation de Dieu, et celle-ci entraînait un nouveau critère de perfection. Nous devons paraître pratiquement comme les fils de notre Père qui est dans les cieux, car la perfection d'un fils, c'est d'être comme le Père.

Huit fois dans ce chapitre il répète : « moi, je vous dis », et six fois, cette expression est précédée du mot « mais », pour établir le contraste entre sa déclaration et ce que la loi avait dit précédemment. Nous pouvons bien demander : « Qui donc est celui-ci pour citer la sainte loi de Dieu et affirmer ensuite calmement : « *Mais moi, je vous dis* » — ceci et cela ? En fait, il change et élargit la loi, ce que jamais aucun prophète n'avait ose faire ! N'est-ce pas une présomption terrible, frôlant le blasphème ? » Oui, certes, et seule une explication pourra le blanchir de cette accusation. Mais cette explication est de poids : *nous sommes ici en présence du vrai Législateur, de Celui qui a parlé autrefois depuis le Sinaï*. Il est venu sur la terre comme un Homme, Emmanuel. Emmanuel est monté sur une autre montagne et il s'adresse maintenant non pas à une nation, mais à ses disciples. Il a tous les droits d'élargir ou d'amender sa propre loi.

6 - Chapitre 6

À la fin du chapitre 5, le Seigneur a placé ses disciples devant Dieu dans une lumière nouvelle ; au chapitre 6, c'est celle-ci qui est l'objet de tout l'enseignement. L'expression « votre Père », avec quelques légères variantes, ne revient pas moins de douze fois. L'enseignement porte sur quatre sujets : les aumônes (v. 1-4) ; la prière (v. 5-15) ; le jeûne (v. 16-18) ; les richesses terrestres et ce qui est nécessaire dans la vie (v. 19-34). La tendance et la coutume des Juifs étaient de traiter les trois premiers d'une manière technique, formelle, et de mettre tout l'accent sur le quatrième, d'y vouer toute leur attention. Le Seigneur Jésus les place tous dans la lumière que ses paroles venaient de projeter. Dans le chapitre 5, il leur avait montré un Dieu qui s'occupe des motifs intérieurs autant que des actions extérieures, et pourtant ce Dieu doit être connu comme un Père céleste. Remarquons encore qu'il répète : « Je vous dis ». Il n'enseigne pas comme les scribes qui basaient leurs affirmations sur les traditions des anciens ; nous devons recevoir ce qu'il dit simplement parce qu'il le dit.

Si nous nous appuyons sur les traditions, nous risquons bien de nous trouver dans la position qui était celle des Juifs avec leurs aumônes, leurs prières et leurs jeûnes. Pour eux c'était devenu autant de formes à observer, pour frapper les yeux ou les oreilles des gens. En revanche, si nous élevons nos pensées vers le Père qui est dans les cieux, qui s'intéresse de près à ce qui nous concerne, tout doit devenir réel et vital, et être fait devant Lui qui nous entend et nous voit. Le Seigneur répète trois fois au sujet des simples formalistes : « Ils ont déjà leur récompense », c'est-à-dire l'approbation et la louange de leurs semblables. Ils l'*ont* ; elle est tout entière dans le présent, et il n'y a rien à attendre de plus. Au contraire, celui qui donne, ou prie, ou jeûne, remarqué non par les hommes, mais par Dieu, sera récompensé ouvertement dans le jour à venir.

Quant à la prière, il enseigne à prier non seulement *dans le secret*, mais aussi *brièvement*, ce qui est signe d'authenticité. Quelqu'un qui demande avec un sentiment du besoin et un sérieux intenses va directement au but avec le minimum de mots. Il ne va pas s'égarer dans un dédale de circonlocutions. Les versets 9-13 nous donnent la prière modèle, celle qui convenait exactement aux disciples dans leurs circonstances. Il y a six requêtes. Les trois premières ont affaire avec Dieu : son nom, son royaume, sa volonté. Les trois dernières sont en rapport avec nous : notre pain, nos dettes, notre délivrance. Le Père céleste et ses droits doivent venir en premier, et nos besoins ensuite. La bénédiction des hommes sur la terre dépend de ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre, et

il n'en sera ainsi que lorsque son royaume sera établi.

Le pardon dont il est question dans les versets 14 et 15 est en relation avec les dettes du verset 12. Dans le saint gouvernement du Père céleste envers ses enfants, l'esprit implacable tombe sous Son châtiment. Si quelqu'un nous offense et que nous refusions de pardonner, nous nous privons du pardon gouvernemental de Dieu. Il ne s'agit pas ici du pardon pour l'éternité, puisque ceux auxquels le Seigneur s'adresse étaient des disciples pour qui cette grande question était déjà réglée.

Viennent ensuite des paroles très exerçantes à l'égard des richesses terrestres. Rien n'est plus profondément enraciné dans l'être humain que la tendance à poursuivre des trésors sur la terre, à s'en emparer et à les amasser, et pourtant ceux-ci sont à la merci des éléments naturels et de l'intervention d'hommes violents. Si nous connaissons réellement le Père qui est dans les cieux, nous trouverons notre trésor dans le ciel et là sera notre cœur ; il nous suffit d'avoir l'œil simple pour voir cela, et aussi toute autre chose clairement. Alors notre corps sera plein de lumière ; autrement dit, nous nous caractériserons nous-mêmes par la lumière. Nous ne pouvons être dominés que par Dieu ou par Mammon, car nous ne pouvons pas servir deux maîtres. Dieu et Mammon sont trop complètement opposés pour que cela soit possible.

En servant Dieu, qui est effectivement un Père céleste, nous nous plaçons sous ses soins attentifs et bienveillants. Il connaît tous nos besoins et s'en occupe. Nous sommes impuissants, incapables d'ajouter une coudée à notre taille ou de nous revêtir comme l'herbe des champs. Notre Père a une sagesse et une puissance infinies, et veille sur les plus humbles de ses créatures ; nous pouvons donc avoir une confiance absolue dans ses soins d'amour pour nous. C'est ainsi que nous ne devons être en souci de rien. Les hommes du monde se jettent sur les trésors de ce monde qui disparaissent si rapidement, et ils sont pleins de soucis pour les protéger et les utiliser. Tandis que nous pouvons nous reposer sur la sollicitude et l'amour de notre Père, et être libres de toute anxiété.

Tout cela est principalement négatif. Nous devons être délivrés de l'anxiété et des soucis qui remplissent tant de cœurs ; mais c'est afin que nous soyons libres pour *chercher le royaume de Dieu*, et pour le chercher *premièrement*. Au lieu de regarder avec appréhension le *lendemain*, nous sommes invités à remplir le *jour présent* de ce qui concerne le royaume, et ce royaume nous conduit dans les voies de la justice.

Tel était le bon plaisir de Dieu pour les disciples qui suivaient le Seigneur quand il était avec eux ; et cela demeure son bon plaisir pour nous qui le suivons maintenant que son œuvre est parfaitement accomplie et qu'il est retourné au ciel. L'esprit qu'il inculquait était aussi étranger à la religion des pharisiens de

son temps, qu’il l’est aujourd’hui à la religion de forme et mondaine.

7 - Chapitre 7

Les enseignements du Seigneur, rapportés au chapitre 6, avaient pour but de placer ses disciples dans des relations telles avec *leur Père qui est dans les cieux* que Lui remplisse leurs pensées, qu'il s'agisse d'aumônes, de prières, de jeûnes ou de leur attitude à l'égard des richesses et des besoins de cette vie. Le chapitre 7 commence par des enseignements qui devaient régler leurs rapports avec *leurs frères*, et aussi avec *les incrédules*.

Juger son frère est une tendance très profondément ancrée dans le cœur humain. Il n'est pas interdit de juger les choses ou un enseignement ; nous y sommes encouragés — nous le voyons, par exemple, en 1 Corinthiens 2:15 ; 10:15 — mais juger des personnes est défendu. L'assemblée est appelée à juger, dans certains cas, ceux qui en font partie, comme 1 Corinthiens 5 et 6 l'indiquent, mais à part cela, le jugement des personnes est une prérogative du Seigneur. Si, en dépit de l'interdiction du Seigneur, nous nous y complaisons, deux peines suivront immanquablement, comme Jésus le dit ici. D'abord, nous serons nous-même jugé, et il nous sera mesuré de l'exacte mesure dont nous aurons mesuré les autres. Secondement, nous serons entraîné dans l'hypocrisie. Dès le moment où nous nous mettons à juger les autres, nous devenons aveugle à nos propres défauts. La petite imperfection de notre frère prend une proportion énorme à nos yeux, et nous n'avons pas du tout conscience de notre propre gros défaut, de nature à fausser notre vue spirituelle. La forme de jugement la plus profitable pour chacun de nous est le *jugement de soi-même*.

Le verset 6 a en vue les impies, insensibles au bien et impurs dans leurs goûts. Les choses qui sont saintes et précieuses ne le sont pas pour eux ; et si malgré tout nous les leur présentons, ils les méprisent, et nous risquons de subir leur violence. Il est juste que nous soyons des dispensateurs des choses saintes de Dieu, mais pas envers de telles personnes.

Toutefois si nous sommes appelés à *donner*, il nous faut d'abord *recevoir*, et c'est ce dont parlent les versets 7-11. Pour recevoir, nous devons nous approcher de Dieu — demander, chercher, frapper. Une réponse de la part de notre Père est assurée. Si nous demandons ce qui est nécessaire, nous le recevrons, car il ne nous donnera pas à la place un objet sans valeur comme une pierre, ou nuisible comme un serpent. Nous pouvons être certains qu'il nous donnera « des bonnes choses », car son caractère de Père est céleste. Ainsi sa mesure ne tombera pas au-dessous de celle d'un père sur la terre. Nous pouvons appliquer ici Ésaïe 55:9, et déclarer que, comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi ses

pensées de Père sont élevées au-dessus de nos pensées. Nous ne pouvons évidemment pas atteindre son niveau. C'est pourquoi, au verset 12, le Seigneur ne demandait pas à ses disciples une mesure au-delà de celle qui est établie par la loi et les prophètes.

Dans les versets 13 et 14, le Seigneur regarde manifestement plus loin que ses disciples et s'adresse à la foule. Ceux qui la composaient se trouvaient confrontés au choix entre le chemin large et le chemin étroit, entre la destruction et la vie. Nous ne pouvons pas dire que la grâce de Dieu est étroite, car elle est apparue à tous les hommes ; ce qui est étroit, c'est le chemin du jugement de soi et de la repentance. Peu nombreux sont ceux qui le trouvent, et encore moins nombreux ceux qui le proclament. La majorité des prédicateurs préfère annoncer des vérités plus agréables.

Nous avons ensuite l'avertissement contre les faux prophètes. On les reconnaît à leurs fruits, non pas à leurs belles paroles. Le fruit est le résultat et l'expression suprême de la vie, et il révèle le *caractère* de la vie dont il est l'aboutissement. Le faux prophète a une vie fausse qui se manifeste nécessairement par des mauvais fruits.

Il n'y a cependant pas seulement des faux prophètes ; il y a aussi des faux disciples — ceux qui font profession de fidélité au Seigneur, mais chez lesquels le lien vital de la foi manque. La foi vitale, comme le dit l'apôtre Jacques, doit s'exprimer par des œuvres. Tous ceux qui se placent vraiment sous la seigneurie de Christ par la foi, doivent obligatoirement être prêts à faire la volonté du Père qui est dans les cieux, que Lui représentait. Judas Iscariote offre une illustration terrible des versets 22 et 23. Certes il a accompli des œuvres de puissance comme les autres disciples, mais à la fin, il est apparu qu'une relation de foi réelle n'avait jamais existé, et qu'il n'était qu'un ouvrier d'iniquité.

Aussi le Seigneur termine-t-il son discours par la parabole des deux maisons. Les constructeurs de l'une et de l'autre, le prudent et l'insensé, étaient des auditeurs des paroles de Jésus, mais un seul d'entre eux les mettait en pratique — le prudent. La parabole n'enseigne pas le salut par les œuvres, mais le salut *par cette foi vivante qui conduit aux œuvres*. Si nous reportons nos pensées au sermon sur la montagne nous verrons tout de suite que seule une foi véritable en Christ pouvait amener quelqu'un à faire ce qu'il enseignait. Nous discernerons aussi combien ses enseignements vérifiaient pleinement ses propres paroles du chapitre 5:17. Il nous a donné la plénitude de la loi et des prophètes, tout en ajoutant une lumière nouvelle au sujet du Père qui est dans les cieux, et en préparant par là le chemin pour la lumière plus complète de la grâce qui allait briller comme fruit de sa mort et de sa résurrection. C'est l'autorité avec laquelle il parlait qui frappait la foule. Les scribes s'appuyaient sur les enseignements des

rabbins d’autrefois, tandis qu’il disait les choses qu’il connaissait de Dieu et avec Dieu.

8. Chapitre 8

Les trois chapitres dans lesquels Matthieu nous rapporte les enseignements du Seigneur sont suivis par deux autres qui nous montrent ses œuvres de puissance. Jésus ne se contentait pas d'énoncer les principes du royaume ; il en manifestait la puissance dans une variété de manières propres à attirer l'attention. Il y a cinq illustrations principales de cette puissance dans le chapitre 8, et autant dans le chapitre 9. Dans chacun des cas, nous pouvons dire que le miracle accompli par le Seigneur en relation avec des besoins extérieurs et visibles, prouvait qu'il pouvait s'occuper des besoins plus profonds de l'âme.

Le premier cas est celui de l'homme atteint de lèpre, une image du péché dans sa puissance en *souillure*, en *corruption*. Le pauvre homme était convaincu de la puissance de Jésus, mais pas pleinement persuadé de sa grâce. Toutefois, le Seigneur le délivre instantanément en le touchant et en prononçant une parole de puissance. Quatre mots seulement : « Je veux, sois net », et la chose est accomplie ; constituant un témoignage aux sacrificateurs — si l'homme a fait comme il lui a été dit — que la puissance de Dieu était là au milieu d'eux.

Le deuxième cas, celui du centurion d'entre les Gentils et de son serviteur, illustre l'*impuissance* que le péché produit. Ici de nouveau, la puissance de la parole du Seigneur est mise en évidence. Le centurion lui-même le souligne, car il connaissait la puissance que revêt un ordre dans le système militaire romain, par exemple. Le rang de centurion n'était pas élevé, pourtant ceux qui étaient placés sous ses ordres lui obéissaient sans discuter ; et la foi de cet homme découvrait en Jésus Celui qui pouvait accomplir un miracle. Le Seigneur qualifie sa foi de grande et de supérieure à tout ce qu'il avait trouvé en Israël ; il prononce la parole nécessaire et le serviteur est guéri. Il annonce également que plus d'un Gentil venant de loin entrerait dans le royaume avec les patriarches d'Israël, alors que ceux qui considéraient cette place comme leur droit acquis seraient jetés dans les ténèbres de dehors.

Le troisième cas est celui de la belle-mère de Pierre. Ici, Jésus la touche et elle est instantanément guérie ; il ne nous est pas dit qu'il ait prononcé une parole. Qu'il s'agisse du contact de sa main et de sa parole comme pour le lépreux, ou de sa parole seule comme pour le serviteur du centurion, ou seulement d'un contact, dans chacun des cas le résultat est identique — c'est la délivrance immédiate. Il n'y a pas eu de convalescence après la fièvre : la femme s'est aussitôt levée et a servi les autres. Le péché entraîne *un état d'esprit et d'âme fébrile*, qui disparaît au contact du Seigneur.

Dans les versets 16 et 17, nous avons d'abord un résumé de ses nombreuses œuvres de puissance et de grâce, le soir étant venu ; puis la citation d'Ésaïe 53, qui nous révèle la manière et l'esprit dans lesquels il accomplissait ces choses. Certains ont utilisé à tort les paroles citées, leur faisant dire que, sur la croix, Jésus a porté nos maladies, et que, par conséquent, le croyant ne devrait jamais être malade. Nous avons ici la vraie application de ce passage. Il ne soulageait pas les hommes sans ressentir leurs peines et leurs maladies. Il portait dans son esprit le poids des maux qu'il chassait par sa puissance.

Les incidents rapportés dans les versets 18-22 nous montrent que comme pour notre délivrance, notre service doit résulter de l'appel de sa parole d'autorité. Un certain scribe s'engage à le suivre sans avoir reçu Son appel. Le Seigneur lui indique aussitôt ce qu'impliquerait de le suivre, lui, le Fils de l'homme qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Mais inversement, son appel suffit. Celui qui voulait donner la première place à un devoir terrestre était déjà un disciple. L'appel et le droit du Maître doivent être absolument impératifs. Le verset 23 nous montre qu'il avait des disciples qui reconnaissaient ses droits et le suivaient ; ils lui offrent dans leur nacelle une place où reposer sa tête. Mais, même ainsi, marcher à sa suite les entraîne dans des difficultés.

Cela nous amène au quatrième de ces cas significatifs — la tempête sur la mer, type de la manière dont *la puissance du diable déchaîne la mer agitée de l'humanité*. Pour Jésus ce n'était rien et il dormait paisiblement. Mais au cri de ses disciples, il se lève et reprend ces puissants éléments de la nature. De même qu'un homme donne un ordre à son chien et que la bête obéissante vient se coucher à ses pieds, ainsi les vents et la mer se calment à la voix de leur Créateur.

Arrivé à l'autre rive, le Seigneur se trouve en face de deux hommes possédés par des serviteurs du diable. L'un d'entre eux peut être comparé à une forteresse spéciale tenue par toute une légion de démons, comme nous l'apprennent Marc et Luc, mais ils étaient bien évidemment deux et ainsi un témoignage suffisant était donné *à la puissance de Jésus sur l'Ennemi*. Les démons le connaissaient et ils savaient qu'ils n'avaient pas le pouvoir de résister à sa parole ; aussi demandent-ils la permission d'entrer dans le troupeau de pourceaux impurs, qui ne se serait jamais trouvé là si Israël avait marché selon la loi. D'après le récit qui nous est donné, Jésus ne prononce qu'une seule parole — « Allez ». Aussitôt les hommes sont délivrés, et les pourceaux détruits.

Nous avons considéré jusqu'ici quelques manifestations de la puissance du Seigneur ; avant de quitter ce chapitre, voyons la réponse qu'elle a reçue de la part des hommes. Il y a un contraste frappant entre la « grande foi » du centurion et la « petite foi » des disciples dans la tempête. La grande foi est caractérisée

par deux choses que nous trouvons au verset 8. Le centurion déclare : « *Je ne suis pas digne* », se condamnant lui-même, et se mettant ainsi de côté. Il ajoute, à l'adresse du Seigneur : « *Dis seulement une parole ». Il ne faisait aucun cas de lui-même, mais avait une haute opinion du Seigneur* — si haute qu'il était prêt à donner foi à sa parole sans aucun support extérieur. On voudrait souvent que la parole du Seigneur soit confirmée par des sentiments, par la raison ou par l'expérience ; mais une grande foi résulte de la découverte en Jésus de quelqu'un de si grand que sa seule parole suffit.

Pour les disciples, c'était juste le contraire. Leurs pensées étaient concentrées sur eux-mêmes. C'était : « *Sauve-NOUS ! NOUS périssons* ». Lorsque Jésus eut calmé la tempête, ils s'en étonnèrent, disant : « Quel est celui-ci ? » Oui, en effet, quel était-il ? S'ils l'avaient véritablement connu, ils auraient été surpris qu'il n'ait pas fait valoir sa puissance. Le fait est qu'*ils avaient une haute opinion d'eux-mêmes et une bien petite du Seigneur* ; c'est là une petite foi. Aussi s'étonnent-ils en le voyant agir ; tandis que dans le cas du centurion, c'est Jésus qui s'étonne de sa foi. Pourtant, malgré leur petite foi, ils l'aimaient et le suivaient.

Au début du chapitre, nous avons une *foi en défaut* chez le lépreux. Il voyait clairement la puissance de Jésus, mais ne discernait guère son bon vouloir. À la fin du chapitre, nous trouvons des hommes qui n'avaient pas de foi du tout.

Peu leur importait que des démons aient été chassés, car une délivrance spirituelle ne signifiait pas grand-chose pour eux. Ce qui comptait, c'était la perte de leurs pourceaux. Ils n'estimaient pas Jésus, mais bien leurs pourceaux ! Figure appropriée des hommes du monde qui ont l'œil à toute sorte de gain matériel, mais qui n'ont pas de cœur pour Christ. Ceux-ci n'ont en définitive rien gagné, tandis que tous les autres ont reçu. Remarquez le fait précieux que la foi défectueuse et la faible foi ont obtenu la bénédiction tout aussi réellement et aussi pleinement que la grande foi. La bénédiction n'est pas en proportion de la qualité ou de la quantité de foi, mais elle dépend de la pure grâce du Seigneur.

9 - Chapitre 9

Les Gergéséniens ne désirant pas sa présence, Jésus passe de nouveau à l'autre rive et rencontre aussitôt d'autres personnes dans le besoin. Dans le chapitre 9, nous voyons comment il délivre l'homme frappé de paralysie, la femme malade, la fille de Jaïrus, les deux aveugles et le muet démoniaque — de nouveau une quintuple manifestation de la puissance du royaume qui s'était approché dans sa Personne.

Dans le premier de ces cas, le Seigneur établit clairement la relation existant entre le miracle qu'il opérait pour le corps et la bénédiction spirituelle correspondante ; le premier facilement visible, la seconde cachée. En réponse à la foi des hommes qui ont amené le paralytique, le Seigneur va directement à la racine du mal et prononce le pardon des péchés. Comme celui-ci est mis en question, il prouve son pouvoir de pardonner par sa puissance de transformer la condition physique de l'homme. Ses détracteurs ne pouvaient ni pardonner les péchés ni guérir la paralysie. Il pouvait, lui, l'un et l'autre. Les foules le constatent et glorifient Dieu.

Les versets 9-17 rapportent un incident concernant Matthieu lui-même. Ceux qui connaissent la puissance terrible que l'argent exerce sur l'esprit humain pourraient presque qualifier de miracle l'appel relaté au verset 9. Matthieu était assis dans son bureau de recette, tout entier à la tâche agréable d'encaisser de l'argent, lorsqu'il entend ces deux mots de la bouche de Jésus — « Suis-moi ». Celui qui l'appelle prend une telle dimension à ses yeux, que l'argent s'en trouve détrôné et perd son attrait — un vrai miracle assurément ! Il se lève et suit Jésus.

C'est dans *sa* maison que Jésus se met à table avec des publicains, des pécheurs et ses disciples ; ainsi maintenant Matthieu débourse de l'argent au lieu d'en recevoir. Ce sont les autres évangélistes qui nous le disent, alors que Matthieu, avec une modestie bienséante, ne le mentionne pas. La scène entière est une offense pour les pharisiens, mais elle permet d'établir en quelques mots quelle est la mission de Jésus. Les pharisiens ne s'étaient pas arrêtés aux paroles du Seigneur par Osée, selon lesquelles il préférait l'exercice de la miséricorde à l'offrande de sacrifices cérémoniels — une parole que bien des pharisiens modernes ignorent aussi — et ils ne connaissaient pas sa mission envers ceux qui étaient malades spirituellement : appeler des pécheurs à la repentance. S'il était venu appeler « des justes », les pharisiens seraient accourus en foule, mais ils auraient tous été renvoyés, puisque selon le critère divin, il n'y a pas de « justes ».

La question soulevée par les disciples de Jean amène une déclaration supplémentaire. Après avoir appelé des pécheurs à la repentance, il se les attache comme étant « les fils de la chambre nuptiale » et les introduit dans une position de liberté, en contraste avec le respect des exigences de la loi. Dans les jours qui viendraient, pendant son absence, il y aurait un jeûne d'une autre sorte. Mais il ne pouvait pas y avoir de véritable mélange entre les choses nouvelles qu'il apportait et l'ancien système légal. Le vin nouveau du royaume doit être mis dans des outres neuves. Essayer de retenir à l'intérieur de formes légales la grâce du royaume qui s'étend à tous donne un résultat désastreux. La grâce est perdue et les formes sont ruinées.

Comme il leur disait ces choses, d'autres incidents surviennent qui, dans une certaine mesure, servent d'illustration à ses paroles. Alors qu'il est en route pour ressusciter la fille de Jaïrus, il est arrêté par la foi hardie de la femme qui avait une perte de sang. Elle faisait partie de ces malades qui avaient besoin du Médecin. Son acte de foi dérangeait le programme, mais qu'était-ce pour Celui qui trouve son plaisir dans la miséricorde et non dans les sacrifices ? Sa foi est reconnue et la femme est guérie instantanément. Puis lorsque le programme reprend son cours, et qu'ils arrivent à la maison de Jaïrus, Jésus bouscule le déroulement habituel des choses, tel qu'il était prescrit. Les formes juives ne résistent pas longtemps à la puissance de Sa grâce. Il ordonne : « *Retirez-vous* », et tout doit effectivement reculer devant la puissance de vie qu'il détient : l'enfant morte est ressuscitée.

Le cri des deux aveugles (v. 27) renferme les accents de la foi. Ils le reconnaissent comme le Fils de David promis. Lui reconnaît leur foi et la met à l'épreuve. Dans leur réponse ils affirment leur foi en sa puissance. Aussi, dans ce cas, il exauce leur prière, *selon leur foi*. Il savait que cette foi était réelle ; et cela nous est confirmé par le fait que leurs yeux furent ouverts aussitôt. Posons-nous chacun la question : Si mes prières devaient être exaucées selon *ma* foi, *que recevrai-je* ?

Le péché a réduit l'homme à la misère ; il l'a rendu spirituellement malade, mort et aveugle ; mais il l'a aussi rendu muet à l'égard de Dieu. Lié par le diable, il ne peut pas parler. Lorsque l'homme du verset 32 lui est amené, Jésus s'occupe de la puissance démoniaque qui était à la racine de son état. La cause étant atteinte, l'effet disparaît aussitôt. Le muet parle et les foules s'en étonnent. Jamais auparavant elles n'ont vu ou entendu parler de délivrances semblables à celles qui sont opérées par la puissance du royaume en grâce. Seuls les pharisiens demeurent insensibles ; et non simplement insensibles, mais ils sont entièrement dans le mal, car ne pouvant pas nier la puissance, ils se soustraient volontairement à son influence en l'attribuant au diable lui-même.

Ce chapitre se termine sur le fait merveilleux que le rejet inique de Sa grâce n'a pas tari sa compassion. Il va par toutes les villes et par les villages, prêchant l'évangile du royaume et en manifestant la puissance par des miracles de guérison. La vue des foules et de leurs besoins ne fait que l'émouvoir d'une profonde compassion — la compassion du cœur de Dieu. La foule n'avait pas de berger, et il y avait encore une grande moisson à rentrer. Il se prépare à y envoyer des ouvriers.

10 - Chapitre 10

À la fin du chapitre précédent, le Seigneur a invité ses disciples à prier afin que des ouvriers soient envoyés. Ce chapitre s'ouvre sur l'appel des douze et leur envoi. Ils devaient être eux-mêmes la réponse à leur prière ! Le cas n'est pas rare. Lorsque nous demandons que telle ou telle chose s'accomplisse dans le service du Seigneur, il nous répond souvent : « C'est à vous de le faire ». Pour qu'une mission quelconque s'effectue il faut : des personnes mises à part, de la puissance conférée et l'indication de la bonne manière de procéder.

Ce chapitre traite précisément de ces trois points. Dans les versets 2-4, nous avons les noms des douze disciples choisis ; et au verset 1, nous lisons que Jésus leur confère la puissance nécessaire. Cette puissance s'exerçait dans deux sphères : spirituelle et physique. Les esprits immondes devaient leur obéir et toutes espèces de maladies physiques disparaissaient à leur parole. À partir du verset 5 et jusqu'à la fin du chapitre, nous avons l'énumération des instructions qu'il leur donne pour l'accomplissement correct de leur mission.

Le premier enseignement concerne *la sphère de leur service* : ce n'était ni les Gentils ni les Samaritains, mais uniquement les brebis perdues de la maison d'Israël. Cela nous indique d'emblée clairement que l'évangile aujourd'hui ne découle pas de cette mission. On a voulu faire dire au verset 6, à l'appui d'une théorie fausse, que les disciples devaient aller vers les Israélites dispersés parmi les nations. Mais le mot « perdues » signifie spirituellement perdues. Si nous considérons Jérémie 50, en particulier les versets 6 et 17, nous verrons qu'Israël est à la fois « perdu » et « chassé ou dispersé ». Perdu parce que leurs bergers les ont fourvoyés — perdu spirituellement. Chassé de par l'intervention des rois d'Assyrie et de Babylone — dispersé géographiquement. Cette distinction dans l'emploi des deux mots semble être observée dans toute l'Écriture. Jamais les disciples ne sont sortis du pays quand Christ était sur la terre, mais ils prêchaient aux Juifs spirituellement perdus qui les entouraient.

Au verset 7, *leur message* est résumé en six mots. Il correspond exactement à celui de Jean le Baptiseur (3:2), et du Seigneur lui-même (4:17), sauf qu'ici le « repentez-vous » est omis. C'était un message très simple, ne permettant pas beaucoup d'adjonctions ou de variations. Ils ne pouvaient pas annoncer des événements non encore accomplis ; mais le Roi promis était là dans son propre pays ; aussi le royaume était-il près d'eux. Voilà ce qu'ils annonçaient. C'était la bonne nouvelle du royaume, et ils devaient confirmer ce qu'ils disaient en manifestant la puissance du royaume, apportant gratuitement la guérison et la

délivrance.

Ils devaient en outre se passer de toutes les précautions ordinaires d'un voyageur prudent, et être ainsi visiblement dépendants de leur Maître pour tous leurs besoins ; en entrant quelque part, ils devaient chercher à savoir *qui y était digne*, c'est-à-dire rechercher ceux qui craignaient le Seigneur et qui montraient qu'ils recevaient le Maître en recevant ses serviteurs. Ils devaient témoigner contre ceux qui ne Le recevaient pas et qui, par conséquent, les rejetaient eux et leurs paroles ; leur responsabilité serait infiniment plus grande que celle de Sodome et de Gomorrhe.

Ensuite, il les avertit clairement qu'ils auraient à rencontrer l'opposition, la réjection et la persécution ; et il les instruit quant à l'attitude à adopter alors. C'est le sujet des versets 16-39. En se déplaçant ainsi parmi les hommes, ils seraient comme des brebis au milieu des loups ; autrement dit, comme leur Maître dans leur *position* ; et ils devaient aussi être comme Lui dans leur *caractère* — prudents et simples. Lorsqu'ils seraient accusés devant des gouverneurs, ils devaient se reposer sur Dieu comme étant leur Père et ne pas s'inquiéter à préparer leur défense, puisqu'à l'heure du besoin, l'Esprit de leur Père parlerait en eux et par eux. Dans certains cas, le martyre les attendrait et dans tous les cas ils seraient confrontés à une haine qui ferait fi de toute affection naturelle. Pour ceux qui ne seraient pas martyrisés, la persévérance jusqu'à la fin signifierait salut.

Le sens de « la fin » est indiqué dans le verset suivant (v. 23) : c'est la venue du Fils de l'homme. Au chapitre 24:3, 6, 13, 14, le Seigneur parlera de nouveau de « la fin », avec une signification semblable, car il s'agit là de « la consommation du siècle ». Ainsi, cette mission, que le Seigneur inaugurait, doit s'étendre jusqu'à sa seconde venue, et même alors, elle ne sera guère achevée. Le verset 6 a montré que les villes d'Israël étaient le champ à couvrir pendant qu'ils étaient persécutés, et leur persévérance serait couronnée par le salut à sa venue. En regardant en arrière, il pourrait sembler que ces prédictions n'ont pas tout à fait été réalisées. Comment l'expliquer ?

C'est évidemment que ce témoignage à la proximité du royaume a été suspendu et qu'il sera repris au temps de la fin. Les disciples sont considérés comme des hommes représentatifs ; ce qui est dit s'appliquait à eux à ce moment et s'appliquera à d'autres qui se trouveront dans une position semblable en la consommation du siècle. Le royaume, tel qu'il était présenté à ce moment en Christ personnellement, a été rejeté et, par conséquent, le témoignage a été *retiré*, comme nous le voyons au chapitre 16:20. Il sera *repris* lorsque le rassemblement de l'Église sera achevé ; et il se terminera lorsque le Fils de l'homme viendra pour recevoir et établir son royaume, comme cela avait été

annoncé en Daniel 7.

Dans l'intervalle, le disciple doit s'attendre à être traité comme son Maître, et pourtant il n'a pas à avoir de crainte. Il sera dénoncé, diffamé et même tué par les hommes ; mais dans les versets 26 à 33, le Seigneur mentionne trois sources d'encouragement. D'abord, la *lumière* brillera sur tout, et les mauvais desseins des hommes seront tous balayés. L'affaire du disciple est de faire luire maintenant la lumière dans son témoignage. Deuxièmement, il y a la *sollicitude* du Père, qui descend jusqu'au plus petit détail. Troisièmement, il y a la *récompense* d'être reconnu publiquement par le Seigneur devant le Père qui est dans les cieux. Rien sinon la foi ne nous permettra de rechercher la lumière, de nous reposer sur les soins de Dieu, et d'apprécier son approbation davantage que celle des hommes.

Le verset 28 demande une remarque spéciale, car il enseigne d'une façon très nette que l'âme n'est pas sujette à la mort, contrairement au corps. Dieu peut détruire et l'âme et le corps dans la géhenne ; mais le mot employé pour « détruire » est différent de celui pour « tuer » ; il signifie faire périr ou ruiner et ne renferme pas la moindre pensée d'annihilation. L'expression « l'immortalité de l'âme » ne se trouve pas littéralement dans l'Écriture, mais les paroles du Seigneur que nous avons ici établissent ce fait solennel. Les termes du verset 34 peuvent sembler en contradiction avec des déclarations comme celles que nous avons en Luc 1:79 ; 2:14, ou Actes 10:36. Ce n'est en fait pas le cas. Dieu s'est approché des hommes, en Christ, avec un message de paix, mais il a été rejeté. À ce point de l'évangile selon Matthieu, sa réjection se dessine, et ainsi il déclare que l'effet immédiat de sa venue sera la division et la guerre. La paix sur la terre, Il l'établira à sa seconde venue ; c'est ce que les anges ont vu à l'avance et ont célébré à sa naissance. La paix est à vrai dire le but *final*, mais la croix était *imminente* ; et si le Seigneur se préparait à la prendre, les disciples devaient s'attendre à une épée, et à perdre leur vie par amour pour lui. Mais cette perte serait finalement un gain.

Les derniers versets montrent que recevoir les disciples impopulaires serait en fait recevoir leur Maître impopulaire, et par là Dieu lui-même. Tout service ainsi rendu, même aussi insignifiant que de donner une coupe d'eau froide à boire, ne perdra pas sa récompense dans le jour à venir.

11 - Chapitre 11

Le premier verset montre que l'envoi des douze n'impliquait pas la cessation de l'activité personnelle du Seigneur ; et l'écho de toutes ses œuvres parvient aux oreilles de Jean dans sa prison. Il s'attendait manifestement à ce que le personnage important qu'il avait annoncé intervienne en sa faveur ; or il était là, délivrant toutes sortes d'êtres indignes de leurs maladies et de leurs peines, et oubliant apparemment son précurseur. Mise ainsi à l'épreuve, la foi de Jean est quelque peu ébranlée. La réponse que lui fait le Seigneur revêt la forme d'un nouveau témoignage à ses propres activités de grâce, montrant bien qu'il accomplissait la prophétie d'Ésaïe 61:1. Bienheureux celui qui n'était pas scandalisé par son humiliation et l'absence de la gloire extérieure qui caractérisera sa seconde venue.

Ensuite Jésus rend témoignage à Jean. Celui-ci n'était ni un roseau agité par le vent ni un homme vêtu de vêtements précieux, mais il était plus qu'un prophète, il était le messager annoncé par Malachie, envoyé pour préparer le chemin du Seigneur. En outre Jean était le prophète « Élie » de la première venue, et il marquait la fin d'une époque. La dispensation de la loi et des prophètes allait jusqu'à lui, et à partir de son jour, le royaume des cieux était ouvert, pour autant qu'il y avait la « violence » ou l'énergie de la foi pour en ravir l'entrée. Quand le royaume sera établi visiblement, il n'y aura plus besoin de la même énergie de la foi. Tout ceci montrait la grandeur de Jean ; toutefois le moindre dans le royaume des cieux aurait une position plus élevée que cet homme éminent qui a préparé le chemin mais n'a pas vécu pour y entrer. La grandeur morale de Jean était sans égale, mais beaucoup de personnes d'un poids moral bien inférieur seraient plus grandes quant à la position extérieure.

Après avoir parlé de Jean, de sa grandeur et de la position qui lui avait été donnée quant à son ministère, le Seigneur se penche sur l'indifférence du peuple. Ils avaient entendu la prédication énergique de Jean, puis ils avaient écouté le Seigneur et avaient vu ses œuvres de puissance ; mais rien ne les avait vraiment touchés.

Ils étaient semblables à des enfants irrités qu'on ne parviendrait pas à persuader d'entrer dans le jeu. Il y avait eu une note de sévérité dans le ministère de Jean, mais ils ne manifestaient aucune trace de lamentation et de repentance ; Jésus était venu, plein de grâce et de la joie de la délivrance, et ils ne montraient aucun signe réel de bonheur. Ils trouvaient plutôt moyen de discréditer l'un et l'autre.

Le reproche qu'ils faisaient à Jean d'avoir un démon était un mensonge éhonté, tandis que leur blâme au Seigneur comportait un élément de vérité, parce qu'il était dans le sens le plus élevé « un ami des publicains et des pécheurs ». Pour eux, il l'était dans le sens le plus bas possible ; car lorsqu'un adversaire lance des accusations contre quelqu'un pour le discréditer, une demi-vérité le sert en général davantage qu'un pur mensonge. Tant que nous marchons dans l'obéissance à Dieu avec une bonne conscience, nous n'avons pas à craindre la boue que les adversaires aiment à remuer. Jean, parmi les plus grands des prophètes, et le Fils de l'homme lui-même ont dû endurer cela. Ceux qui étaient les enfants de la sagesse n'étaient pas dupes de ces calomnies. Ils donnaient raison à la sagesse, et condamnaient par là les adversaires. Le même fait a été constaté en d'autres termes lorsque Jésus dit : « Vous ne croyez pas, car vous n'êtes pas de mes brebis... Mes brebis écoutent ma voix » (Jean 10:26, 27).

À ce point, nous voyons le Seigneur reconnaître que les villes de Galilée dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, l'avaient définitivement refusé. Elles avaient été au bénéfice d'un témoignage tel que ni Tyr et Sidon, ni le pays de Sodome, n'en avaient jamais eu. Or, plus le privilège est grand, plus la responsabilité est grande, et plus le jugement est sévère lorsqu'on méprise le privilège et qu'on faillit à la responsabilité. Un triste sort est réservé à Chorazin, Bethsaïda et Capernaüm. Leurs habitants de cette époque ont devant eux le jour de jugement, et les villes elles-mêmes ont été tellement détruites qu'aujourd'hui encore leur site est un objet de controverse. Ils avaient rejeté « Jésus Christ, Fils de David, Fils d'Abraham » (1:1), et par conséquent le royaume qui était présenté en lui.

Mais dans ce moment de crise, Jésus se reposait sur le *propos* du Père et sur la *perfection de ses voies* — les voies conduisant à l'accomplissement de son propos. Ceux dont le Seigneur avait déploré l'indifférence étaient selon l'estimation du monde les « sages » et les « intelligents » ; mais il y avait aussi les « petits enfants », et c'est à ceux-ci, non pas aux premiers, que le Père avait révélé les choses de toute importance pour le présent. C'était ce que le Père avait trouvé bon devant lui, et Jésus l'acceptait avec reconnaissance. Dieu a toujours agi ainsi et il continue d'agir ainsi aujourd'hui, comme nous le voyons en 1 Corinthiens 1:21-31. Le propos de Dieu s'accomplira. Le royaume, présenté en Christ, allait être rejeté et le royaume prendrait un caractère caché, du fait de l'absence du roi, en attendant son établissement dans une puissance et une gloire visibles. Il y en aura qui se placeront sous le joug du Fils et qui goûteront ainsi dans leur âme le repos du royaume.

Le propos de Dieu est que toutes choses soient placées entre les mains du Fils. À cet effet, toutes choses lui ont déjà été remises. Dans le jour à venir, nous

le verrons disposer de toutes dans un jugement puissant, discriminatoire ; aujourd'hui il révèle le Père. Le Fils est si véritablement Dieu qu'il y a en lui des profondeurs insondables, connues du Père seul. Le Père est au-delà de toute connaissance humaine, mais le Fils le connaît, et il est venu pour le révéler. C'est comme Celui qui révèle le Père qu'il dit : « Venez à moi... et moi, je vous donnerai du repos ». Il se reposait dans la connaissance du Père, de son amour, de son conseil, de ses voies ; et c'est dans ce repos qu'il introduit ceux qui viennent à lui.

Son invitation s'adressait spécialement à « vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés », c'est-à-dire à ceux qui cherchaient sincèrement et pieusement à garder la loi, dont Pierre dit, en Actes 15:10, qu'elle est « un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ». Plus ils étaient sincères, plus ils devaient se sentir chargés sous ce joug. Aussi les paroles du Seigneur s'adressaient-elles aux « enfants de la sagesse », aux « petits enfants » ; en d'autres termes, au résidu pieux au milieu de la masse incrédule du peuple. Ils pouvaient maintenant échanger le joug pesant de la loi contre le joug aisé et léger de Christ. Ils apprendraient de lui ce que la loi ne pourrait jamais leur enseigner.

Et en outre, il les enseignerait d'une manière nouvelle. Il était lui-même l'exemple de ce qu'il enseignait. La débonnaireté et l'humilité de cœur sont nécessaires pour prendre et garder une place de soumission ; et il manifestait parfaitement ces choses. Bien que Fils, il « a appris l'obéissance », et ayant été obéissant jusqu'à la mort, « il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel » (Héb. 5:8, 9). Dans notre évangile, nous voyons Celui qui a été obéissant nous appeler à l'obéissance envers lui, une obéissance qui n'est pas pesante, mais qui conduit au repos. Le « repos pour vos âmes » était proposé comme résultat d'une marche fidèle dans les « sentiers anciens » de la loi (voir Jér. 6:16), mais ce repos n'a jamais été atteint par les hommes. Le seul moyen d'y parvenir était celui que le Fils, venu pour révéler le Père, donnait à connaître. Il faut que le Père soit connu pour que son propos puisse être accompli.

12 - Chapitre 12

Des hauteurs contemplées dans le chapitre précédent, nos regards plongent maintenant dans les profondeurs de la folie et de l'aveuglement humains tels qu'ils sont manifestés chez les pharisiens. Dans ce chapitre, nous voyons le Seigneur très clairement rejeté par les chefs des Juifs, et non plus seulement par les villes de Galilée. Dans les deux premiers cas, le sabbat est au centre du débat. Le Seigneur justifie l'action de ses disciples pour quatre raisons au moins (v. 3-8).

Lorsque David, le roi oint de Dieu, était rejeté, ses besoins ont passé avant toute institution religieuse, et ceux qui étaient avec lui ont été associés à lui en cela. Maintenant, le Fils de David, plus grand que lui, était rejeté ; est-ce qu'alors les besoins de ses disciples ne devaient pas être couverts, même si les règlements concernant leur sabbat étaient enfreints ? Mais, deuxièmement, le temple avait pris le pas sur le sabbat, car les sacrificateurs avaient toujours travaillé les jours de sabbat ; et Jésus déclarait être plus grand que le temple. Dieu était effectivement en Christ dans une mesure infiniment plus complète qu'il n'avait jamais été dans le temple. Troisièmement, il y avait ce passage sur la miséricorde en Osée 6 auquel le Seigneur avait fait allusion précédemment ; il s'appliquait dans ce cas. Et, quatrièmement, Jésus affirmait que comme Fils de l'homme, il était Seigneur du sabbat ; en d'autres termes, que le sabbat n'avait aucun pouvoir contraignant sur lui. Il l'avait institué, et pouvait en disposer comme il le voulait.

Dans le second cas, le Seigneur répond à leur objection en faisant appel à leurs propres habitudes. Ils n'avaient aucun remords de travailler un jour de sabbat pour sauver une brebis. Qui étaient-ils donc pour s'opposer à ce qu'il exerce la miséricorde à l'égard d'un homme le jour de sabbat ? Le Seigneur l'exerce sans tarder ; mais la dureté de leur cœur était telle que sa miséricorde fit seulement monter en eux des pensées de meurtre. Dès ce moment, ils décidèrent de le faire mourir.

Jésus commence alors à mettre fin au témoignage qu'ils se préparaient à étouffer dans la mort, défendant à ceux envers lesquels il exerçait encore sa miséricorde de rendre son nom public. Matthieu cite la magnifique prophétie d'Ésaïe 42 pour montrer comment elle a été accomplie en lui. Une partie doit encore avoir son accomplissement à sa seconde venue, car il n'a pas encore produit le jugement en victoire. Mais il a rencontré sans contestation, ni cris, et sans écraser ses ennemis, la haine et la réjection amères auxquelles il a été

confronté à sa première venue. Rien n'a moins de valeur qu'un roseau froissé, et rien n'est plus rebutant à l'odorat qu'un lumignon qui fume. Les pharisiens étaient semblables à l'un et à l'autre, mais il ne les brisera pas ni ne les éteindra avant que le temps du jugement soit là. En attendant, les nations apprennent à espérer en son nom.

En Ésaïe 42, comme souvent dans les passages de l'Ancien Testament, les venues ne sont pas distinguées, mais maintenant nous discernons clairement que les deux s'y trouvent comprises. À cette époque, Jésus venait pour exercer la miséricorde, et non pas le jugement. Rejeté par les chefs du peuple, il se tournerait vers les nations et déverserait sur elles la miséricorde. Ce passage l'indique clairement.

N'est-ce pas d'un intérêt immense pour nous qui faisons partie des nations ayant espéré en son nom ?

Chez les pharisiens, nous avons vu la haine allant jusqu'au meurtre ; et nous avons trouvé chez Jésus une douceur et une humilité telles qu'il est amené à suspendre tout acte de jugement et à accepter leur méchanceté sans contestation ni protestation. Matthieu relate maintenant le cas d'un homme rendu à la fois aveugle et muet par un démon. Jésus lui rend la vue et la parole en chassant le démon, et les foules, dans une profonde admiration, commencent à se demander s'il n'est pas le vrai Fils de David. Témoins de cela, les pharisiens sont acculés aux grands moyens, et ils répètent, plus hardiment encore, l'affirmation blasphématoire que la puissance qu'il détient est celle de Satan. Le blasphème qu'ils avaient prononcé précédemment (voir 9:34) était resté sans réponse, mais cette fois le Seigneur relève leur défi.

D'abord, il les prend sur le terrain de la raison. Leur accusation impliquait une absurdité, car si Satan chassait Satan, il détruirait son propre royaume. Elle était aussi diffamatoire à l'égard de leurs propres fils qui prétendaient chasser des démons. Mais ensuite, il leur donne la vraie explication : Il était ici-bas comme un homme, agissant par l'Esprit de Dieu. Comme tel il avait lié Satan, l'homme fort, et maintenant il arrachait à son pouvoir ceux qui n'avaient été que ses « biens ». C'était une nouvelle preuve évidente que le royaume était au milieu d'eux.

Cela caractérisait aussi très clairement la situation : ne pas être d'une manière déterminée du côté de Christ et ne pas assembler avec lui, c'était être contre lui et disperser. Le Seigneur est alors amené à démasquer la nature véritable de leur péché, qui était au-delà des limites du pardon, malgré le fait que toute sorte de péchés peut être pardonnée. Dans le Fils de l'homme, Dieu leur était présenté objectivement ; s'ils parlaient contre lui, ils pouvaient pourtant être amenés, par l'opération de l'Esprit, à la repentance et être ainsi pardonnés. Mais

blasphémer contre le Saint Esprit, par qui seul la repentance et la foi sont opérées dans l'âme, c'est se placer dans une position désespérée. C'est refuser pour soi-même la repentance et la foi, verrouiller et barrer la seule porte qui conduit au salut.

Le triste fait est que ces pharisiens étaient des arbres absolument mauvais, une race de vipères, et leurs méchantes paroles n'étaient que l'expression de la méchanceté de leur cœur. Dans les versets 33 à 37, le Seigneur démasque ces cœurs de cette manière, et déclare qu'ils seraient jugés par leurs paroles. Si les hommes doivent rendre compte au jour de jugement même de paroles *oiseuses*, que mériteront des paroles *méchantes* telles que celles-ci ? En ce jour, par leurs paroles ils seront entièrement condamnés.

La question des pharisiens, rapportée au verset 38, manifeste qu'ils étaient moralement aveugles et insensibles, autant que corrompus et méchants. Ils demandent un signe, ignorant, soit par indifférence, soit volontairement, tous ceux qui avaient été donnés. Nous en avons signalé cinq dans le chapitre 8 et cinq dans le chapitre 9, sans compter ceux qui sont rapportés dans notre chapitre. Étant méchants et adultères, ils *ne pouvaient pas percevoir* le signe le plus évident, aussi aucun autre ne serait donné, sinon le plus grand de tous — sa propre mort et sa résurrection qui avaient été typifiées dans l'histoire remarquable de Jonas. La génération qui rejetait le Seigneur avait été mise en présence de plus de signes que toutes celles qui l'avaient précédée. Jonas et sa prédication avaient été un signe aux Ninivites ; à une époque plus reculée, Salomon et sa sagesse en avaient été un à une reine du midi, et il s'en était suivi des résultats remarquables. Pourtant Jésus était rejeté.

Or il est infiniment au-dessus d'eux tous. Dans notre chapitre, il parle de lui-même comme étant « plus grand que le temple », « plus que Jonas », « plus que Salomon ». Remarquons aussi qu'il souligne que tant Jonas que Salomon avaient été des *signes aux nations*. Bien qu'étant des serviteurs de Dieu en Israël, leur renommée s'était étendue respectivement au nord en direction de Ninive et au midi vers Sheba. Ces Gentils avaient eu des oreilles pour entendre et un cœur pour apprécier, alors que les Juifs pharisaïques qui entouraient le Seigneur étaient aveugles et farouchement opposés, jusqu'au point de commettre ce péché impardonnable.

Quelle serait la fin de cette génération incrédule ? Le Seigneur nous le dit dans les versets 43 à 45. L'esprit immonde d'idolâtrie qui les avait possédés dans leur histoire passée, était effectivement sorti d'eux. Christ, Celui qui révèle le vrai Dieu, aurait dû occuper la maison ; mais ils le rejetaient. Cet esprit immonde allait alors revenir avec sept autres esprits plus méchants que lui-même. Dans les derniers jours, sous l'antichrist, cette parole du Seigneur se réalisera. La

génération incrédule des Juifs adorera l'image de la bête et sera asservie à des puissances sataniques terriblement fortes. Lorsque le jugement s'abattra, les Juifs apostats sur qui il tombera seront pires que tous ceux qui les ont précédés. Cela sera sans doute également vrai des générations des nations.

Le chapitre se clôt sur l'incident significatif concernant la mère et les frères de Jésus. En fait, ils venaient dans un mauvais esprit ; nous le voyons en Marc 3:21 et 31. Mais ce n'est pas ce qui est souligné ici. Le Seigneur se sert de leur intervention pour désavouer une relation purement naturelle, et pour montrer que ce qui compterait dorénavant, c'était une relation de nature spirituelle. De cette manière figurative, il mettait de côté pour le moment l'ancien lien formé par sa venue comme fils d'Abraham, fils de David, et indiquait que le lien reconnu désormais était celui constitué par l'obéissance à la volonté de Dieu. Les Juifs comme peuple l'avaient rejeté, et maintenant lui les désavoue. Il reconnaît ses disciples comme étant dans une relation vraie avec lui, car malgré leur faiblesse, ils s'attachaient à faire la volonté de son Père qui est dans les cieux.

13 - Chapitre 13

Le début de ce chapitre montre Jésus agissant conformément à ses paroles. Il quitte les limites étroites de la maison et sort pour aller près de la mer — symbole des nations. Là, depuis un bateau, il commence à enseigner la foule à l'aide de paraboles. Ce chapitre en contient sept. Relevons d'abord l'expression du verset 52, « des choses nouvelles et des choses vieilles », qui nous aide à saisir le but des paraboles. Des choses vieilles sont mentionnées, le royaume des cieux par exemple, annoncé en Daniel, mais ce sont les choses nouvelles qui prédominent. Avant de considérer les paraboles un peu plus en détail, nous indiquerons quatre choses nouvelles. Premièrement, le Seigneur adopte *une nouvelle méthode d'enseignement* : par paraboles. Le verset 10 montre que cette innovation a frappé les disciples. Deuxièmement, il indique dans la première parabole *une nouvelle méthode du travail divin*. Au lieu de chercher du fruit comme résultat du labourage de Dieu par la loi et les prophètes, il allait semer la parole pour produire du fruit. Troisièmement, Jésus présente des développements qui donnent *une signification nouvelle* à l'expression « royaume des cieux ». Quatrièmement, il prononce *des révélations nouvelles*, ouvrant la bouche pour annoncer des choses « qui ont été cachées dès la fondation du monde » (v. 35).

La première parabole est complète en elle-même, et si nous ne la comprenons pas, nous ne comprendrons pas les autres. La grande affaire désormais serait de semer la « parole du royaume » dans les cœurs. Cela ne confère aucune place spéciale au Juif. Au verset 19, Jésus dit : « Toutes les fois que *quelqu'un* entend » ; la porte est ainsi ouverte à tout auditeur de la Parole, quel qu'il soit. Ce qui importe, c'est d'écouter avec intelligence. Les obstacles sont les activités du diable, l'inconstance de la chair, les soucis et les richesses de ce monde. Mais la Parole est reçue par certains, et du fruit est produit en quantités différentes. Cette méthode de travail divin est toujours actuelle. Elle caractérise le jour dans lequel nous vivons. Le christianisme est fondé non pas sur ce qu'il trouve dans l'homme, mais sur ce qu'il produit par la puissance de Dieu.

Les disciples sont intrigués par le passage au langage des paraboles. Leur question permet au Seigneur d'expliquer qu'il a adopté ce mode d'enseignement afin que les mystères, ou secrets, du royaume des cieux restent cachés à la masse incrédule et ne soient révélés qu'à ceux qui croient. Ceux qui, dans leur incrédulité, avaient rejeté le Seigneur avaient de ce fait même fermé les yeux à la vérité. Maintenant il parlait en paraboles pour qu'ils demeurent dans leur

incrédulité. C'est ainsi que la prophétie d'Ésaïe devait s'accomplir en eux. Cette même prophétie est rappelée par Jean dans son évangile (chap. 12:40). Elle est également citée par Paul, une troisième et ultime fois, dans le dernier chapitre du livre des Actes. Ce n'était que l'exercice du gouvernement de Dieu. Pour les croyants, les paraboles sont très instructives et, comme le verset 17 le dit, elles contribuaient à faire connaître aux disciples des choses que les prophètes et les justes d'autrefois avaient désiré voir mais qui restaient hors de leur portée.

Toutefois, pour comprendre la parabole du semeur, même les disciples avaient besoin d'une explication de la part du Seigneur ; celle-ci fournie, Jésus prononce trois autres paraboles aux oreilles de la multitude. Il ne donne l'explication de la deuxième parabole qu'une fois que la foule a été congédiée et qu'il s'est retiré dans une maison avec ses disciples. Il est donc évident que les quatre premières ont été prononcées en public, et traitent des manifestations extérieures du royaume ; tandis que les trois dernières ont été dites en privé et s'occupent de sa réalité intérieure et plus cachée.

La première parabole, comme nous l'avons mentionné, donne la clé de tout le reste. Elle nous montre que l'établissement du royaume résultera du fait que la « parole du royaume » aura été semée, et non pas de l'obéissance à la loi de Moïse. Toutes les autres paraboles nous disent ensuite à quoi le royaume des cieux *est semblable*, et chacune de ces six similitudes présente des traits qui n'auraient pas pu être discernés à la lumière de l'Ancien Testament. Le royaume dans sa gloire y avait été annoncé, mais ici nous voyons qu'il doit revêtir un caractère nouveau qui le distinguera avant l'établissement de la gloire.

La deuxième parabole, celle du froment et de l'ivraie, montre que pendant la période où le royaume est caractérisé par le Fils de l'homme semant de la bonne semence, le diable sera aussi un semeur, et ses « fils » se trouveront parmi les fils du royaume. Par conséquent, jusqu'à l'heure du jugement, lorsque le Fils de l'homme ôtera tout le mal de son royaume, il y aura, en un mot, *mélange*. Souvenons-nous que, dans cette parabole, « le champ, c'est le monde » (v. 38) ; il n'y a donc nullement la pensée ici que les fils du méchant doivent être tolérés dans l'assemblée. « Le royaume » couvre une sphère plus vaste que « l'église » et il n'est pas possible de démêler les choses dans le monde avant la venue du Seigneur. C'est à la consommation du siècle que, par le ministère des anges, les méchants seront jetés au feu.

Le froment doit être assemblé dans le grenier. Dans l'explication qu'il donne, le Seigneur va plus loin et parle des justes qui resplendiront *comme le soleil* dans le royaume de leur Père. Par l'emploi de cette figure, le Seigneur place les saints dans une position céleste, aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver plus loin la pleine révélation de l'appel céleste. Il est intéressant de

remarquer que dans cette parabole, le Seigneur parle du « royaume des cieux », du « royaume du Fils de l'homme » et du « royaume de votre Père », montrant que le royaume est un, quelle que soit sa désignation. Il a néanmoins différents départements (si nous pouvons nous exprimer ainsi) et peut, par conséquent, être considéré de différentes manières.

La troisième parabole, celle du grain de moutarde, montre que le royaume doit être caractérisé par le *développement*. Il croîtra et prendra de l'ampleur aux yeux des hommes, mais il deviendra un abri pour les agents du mal, car dans la première parabole, quand le Seigneur explique qui sont « les oiseaux », il dit : « le méchant vient » ; et nous savons que Satan agit par des agents humains.

La quatrième parabole, qui occupe un seul verset (v. 33), montre que, comme nous pouvions nous y attendre par ce que nous venons de voir, le royaume sera graduellement *pénétré par la corruption*. Dans l'Écriture, le levain est toujours employé comme image de ce qui corrompt. Nous avons ici le seul passage où certains voudraient le voir désigner ce qui est bon. Mais cela vient de ce qu'ils ont un système d'interprétation qui réclame un tel sens : ils s'imaginent que l'évangile va imprégner le monde de bien. Cette altération subite de la signification du levain aurait dû leur paraître suspecte ; les pensées qui la rendent nécessaire ne peuvent être que fausses.

Ici donc, le Seigneur annonce que le royaume se présentera aux yeux de l'homme sous une forme caractérisée par le mélange. Son développement fera de lui une institution imposante dans laquelle les agents du mal trouveront une demeure et, en conséquence, il connaîtra un processus de pénétration par le mal. Jésus parle certes en prophète, car c'est exactement ce qui s'est produit dans cette sphère terrestre où l'on professe reconnaître le gouvernement du ciel.

Mais dans l'intimité de la maison, le Seigneur ajoute trois autres paraboles pour ses disciples. Là nous avons le royaume du point de vue divin, et si nous avons l'onction de l'Esprit pour nos yeux, nous aussi nous y verrons ce que Dieu voit. D'abord, nous constaterons qu'il y a quelque chose *dont la valeur est cachée*. Le « champ » ici est toujours le monde, et le Seigneur l'a acheté pour s'assurer le trésor caché. Cet achat doit être distingué du rachat, car des hommes méchants vont jusqu'à renier « le maître qui les a *achetés* » (2 Pierre 2:1). Ils ont été achetés, mais non pas rachetés, sinon ils n'iraient pas au-devant d'une « prompte destruction ». Le royaume est établi pour que la possession du trésor caché dans le monde puisse être assurée.

Puis il y a la parabole de la perle de très grand prix. Dans le royaume tel qu'il existe aujourd'hui, il s'agit de chercher et d'acquérir cet objet, caractérisé aux yeux de Dieu par sa *perfection unique*. Nous avons ici sans doute en figure, ce dont le Seigneur parlera au chapitre 16 comme « mon assemblée ». Certes il a

acheté le champ, mais il a aussi acheté la perle, et dans les deux cas, il se présente comme vendant tout ce qu'il a pour le faire. Il renonce à tout pour acquérir ce qu'il désire posséder, dans l'esprit de 2 Corinthiens 8:9. Nous ne pouvons acquérir Christ en vendant quoi que ce soit de nos biens qui sont sans valeur. Mais c'est ce que lui a fait pour nous. C'est ce qu'il gagnera par le moyen du royaume des cieux dans sa forme mystérieuse actuelle.

Enfin, le royaume est semblable à un filet rassemblant des poissons tirés de la mer des nations. Il y en a de toute sorte, mais nous voyons qu'une *sélection* est opérée. Cette parabole et celle du froment et de l'ivraie offrent une ressemblance : dans les deux cas, à la consommation du siècle, une séparation est effectuée par des anges. Les méchants sont séparés des justes et sont jetés dans la fournaise de feu. Mais il y a aussi une différence importante, car dans la première parabole les méchants sont dans le monde comme résultat de ce que Satan a semé ; tandis qu'ici « la parole du royaume » est jetée, comme un filet, parmi les nations et des gens de toute sorte professent la recevoir. À la consommation du siècle, la séparation aura lieu : les vrais élus de Dieu seront rassemblés, et les méchants seront rejetés.

N'oublions jamais à quoi le royaume est semblable au point de vue divin ; c'est de toute importance. Il a pris ce caractère particulier en raison du rejet du vrai Fils de David, et de son absence due au fait qu'il est dans les cieux. Malgré le mélange et la corruption qui le distingueront extérieurement, il doit se produire cette œuvre divine intérieure par laquelle Dieu obtiendra le trésor caché, la perle de très grand prix et tous les bons poissons renfermés dans le filet.

Avons-nous compris toutes ces choses ? Les disciples estimaient avoir compris ; mais plus tard, quand ils eurent reçu l'Esprit, ils ont certainement découvert combien peu cela avait été le cas. Nous réalisons, nous aussi sans doute, que nous avons bien peu compris, car le royaume dans sa forme actuelle n'est pas aussi facile à comprendre que lorsqu'il sera manifesté publiquement. Des choses tout à fait nouvelles par rapport à l'Ancien Testament ont la place principale ; aussi est-il parlé « des choses nouvelles et des choses vieilles », non pas « vieilles et nouvelles ». L'accent est mis sur « nouvelles ».

Ce chapitre se termine par le retour de Jésus dans son propre pays dont les habitants à cette époque étaient complètement incrédules. Ils ne discernaient pas en lui Emmanuel, ni même le Fils d'Abraham, le Fils de David ; pour eux il était seulement le fils du charpentier, dont ils connaissaient bien les parents. Leur familiarité incrédule est pour eux une pierre d'achoppement. Sa puissance était toujours la même, mais leur incrédulité mettait un frein à son exercice, exactement comme autrefois l'incrédulité de Joas avait imposé une limite à ses

victoires (voir 2 Rois 13:14-19).

14 - Chapitre 14

En ce temps-là, lisons-nous au premier verset, Hérode entendit parler de la renommée de Jésus. Au moment même où il est méconnu à Nazareth, sa renommée parvient aux oreilles de cet homme impie et touche, semble-t-il, sa conscience endurcie. Il est d'autant plus remarquable qu'il ait cru que Jean était ressuscité des morts, que nous entendons Paul dire à un autre Hérode : « Pourquoi, parmi vous, juge-t-on incroyable que Dieu ressuscite des morts ? » (Actes 26:8). Ce que, comme fait historique, ils ne pourraient pas croire, est admis par une conscience coupable.

Cela conduit Matthieu à nous rapporter l'histoire du martyre de Jean qui avait eu lieu peu auparavant. Le témoignage fidèle de Jean avait suscité la colère d'Hérode ainsi que la vengeance d'Hérodias, et le précurseur du Seigneur est mort à cause d'un serment impie. Hérode a transgressé la loi de Dieu pour assurer le crédit de sa propre parole. Tel était l'homme qui gouvernait une grande partie des Juifs, un châtiment certain pour leurs péchés accumulés.

Or Jean avait toujours fidèlement dirigé les regards sur Jésus, et le peuple reconnaît que, même s'il n'avait fait aucun miracle, « toutes les choses que Jean a dites de celui-ci étaient vraies » (Jean 10:41). Le fruit de cette belle fidélité de Jean à Jésus est manifesté : ses disciples ont su que faire lorsqu'il fut si soudainement retiré. Son corps leur fut remis et, après l'avoir enseveli, « s'en allant, ils rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé ». Jean était la lampe ardente et brillante, tandis que Jésus était la lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme. La lampe s'était éteinte, aussi se tournèrent-ils vers la vraie lumière, et ils trouvèrent la consolation là.

Ayant entendu cela, Jésus se retire en un lieu désert. Marc nous indique que c'est le moment où ses disciples sont revenus de leur mission. Une période de solitude et de tranquillité s'imposait à ce moment critique pour le Maître, ses disciples et les disciples affligés de Jean (pour autant qu'ils l'aient accompagné, comme cela semble probable).

Mais les foules le suivent encore, et il répond à leurs besoins. Comme toujours, il est ému de compassion. L'indifférence de Nazareth et la méchanceté d'Hérode n'ont produit aucun changement en lui. Penchons-nous et méditons sur les compassions immuables du cœur de Christ. Que son Nom soit béni !

Ce sont les disciples, et non pas le Seigneur, qui, ne pensant qu'à eux-mêmes, suggèrent de renvoyer les foules. C'est le Seigneur qui, dans sa compassion les en empêche et les invite à donner à manger à la multitude. Les

disciples sont ainsi mis à l'épreuve, et cela révèle combien peu ils avaient conscience de la puissance de leur Maître. Qu'allait-il faire ? Utiliser les maigres ressources qui étaient déjà entre leurs mains et les multiplier jusqu'à les rendre plus que suffisantes. Un psaume prophétique annonçait que l'Éternel trouverait son repos en Sion et que sa parole serait alors : « Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres » (Ps. 132:15). L'Éternel était maintenant au milieu de son peuple dans la personne de Jésus, et bien qu'il n'y eût pas de repos pour lui en Sion à ce moment, il prouvait cependant qu'il pouvait répondre aux besoins de ces cinq mille hommes, outre les femmes et les enfants. Il était le dispensateur des dons du ciel, aussi est-ce vers le ciel qu'il regarde en bénissant.

Rappelons ici la situation telle qu'elle est présentée dans cet évangile. Jésus a été clairement rejeté par la nation, leurs chefs allant jusqu'à commettre le péché impardonnable en attribuant au diable Ses œuvres de puissance. Cela l'a amené à briser symboliquement ses liens avec eux. C'est ce que nous avons vu dans les chapitres 11 et 12. Puis, dans le chapitre 13, il énonce les paraboles qui révèlent de nouveaux développements quant au royaume des cieux. Et à la fin de ce chapitre, nous voyons que les gens de son propre pays ne discernaient en lui que le fils du charpentier. Le début du chapitre 14 nous a montré Hérode mettant à mort Son précurseur, de sorte que, de tous côtés, Son rejet ne pouvait guère être plus total. Pourtant avant de quitter ce chapitre, nous y trouvons l'exposé de deux grands faits : d'abord que Jésus est *parfaitement suffisant* lorsqu'il est en présence des besoins des hommes, qu'il s'agisse de la misère de la foule ou de la faiblesse des disciples. Secondement, qu'il n'est *dépassé par rien* lorsqu'il se trouve confronté à des puissances maniées par l'adversaire. Non seulement il marche lui-même sur la mer déchaînée, mais il donne à un faible disciple le pouvoir d'en faire autant.

Il a passé la nuit à prier sur la montagne, et les disciples ont lutté contre les circonstances adverses. Le matin, il va vers eux, marchant sur la mer. Précédemment (chap. 8), il avait montré qu'il pouvait calmer la tempête puisque sa puissance était supérieure à toute celle du diable. Maintenant il se manifeste dans sa suprématie absolue. La tempête n'était rien pour lui. Elle était une cause de détresse pour les disciples, mais il y avait là Celui dont il est écrit : « Ta voie est dans la mer, et tes sentiers dans les grandes eaux ; et tes traces ne sont pas connues » (Ps. 77:19). Sa présence les réconforte, bien que la tempête continue à faire rage ; et quand il est dans la nacelle, le vent tombe.

Mais le Seigneur apporte avec Lui davantage que du réconfort, et c'est la découverte que Pierre fait : Il peut rendre conforme à Lui. Pour Pierre, cela signifiait qu'il fallait quitter la nacelle et il ne pouvait le faire que sur l'autorité

de la parole : « Viens », qui prouvait que c'était le Seigneur lui-même qui s'approchait d'eux. Convaincu que c'était bien Lui, sur la foi de sa parole, Pierre s'avance et marche sur la mer. Nous pouvons voir là une allégorie de ce qui allait bientôt se passer. Le système juif, qui reposait dans une si large mesure sur « la loi des commandements, qui consiste en ordonnances » (Éph. 2:15), était semblable à un bateau, tout à fait adapté à des hommes « dans la chair ». Comme résultat de sa venue, les disciples devaient quitter ce « bateau » pour un sentier de pure foi. Aussi, lorsque Paul fait ses adieux aux anciens d'Éphèse, il ne les recommande pas à un code de lois, ni à une institution ou à une organisation, mais « à Dieu et à la parole de sa grâce ». D'où également l'exhortation à sortir « hors du camp » en Hébreux 13. Pierre était « descendu de la nacelle », avec Christ pour objet, et Sa parole comme autorité. La position chrétienne est hors du camp, avec Dieu et avec la parole de sa grâce.

Mais la foi de Pierre était petite et, dès le moment où il détourne ses pensées de son Maître pour les fixer sur le vent violent, il a peur et commence à enfoncer. Néanmoins, il avait la foi, car dans sa détresse, il crie tout de suite à son Seigneur ; il est alors secouru et ils retournent ensemble dans la nacelle ; le vent tombe aussitôt et ils regagnent la terre, comme nous le montre l'évangile selon Jean. Pierre était tout à fait illogique dans ses craintes, car il ne nous est pas davantage possible de marcher sur des eaux calmes que sur une mer agitée, mais nous lui sommes tous semblables lorsqu'une petite foi seulement nous anime. La foi qui est entièrement centrée sur Christ est forte, tandis que celle qui est occupée des circonstances est faible.

Nous entendons parfois trop parler du manquement de Pierre et pas assez de ce que la puissance de Christ l'a rendu capable de faire, malgré sa petite foi. Après tout il n'a pas enfoncé. Il a seulement *commencé* à enfoncer et ensuite, soutenu par une puissance extérieure à lui, il a rejoint le Seigneur et a regagné avec lui le bateau. Personne d'autre n'a fait une chose semblable et sa défaillance momentanée a uniquement servi à manifester que la puissance qui l'avait secouru était celle de son Seigneur ; tous lui rendent alors hommage et le reconnaissent comme le Fils de Dieu. Ils ont eu un aperçu impressionnant de sa gloire, gloire qui brille de nouveau lorsqu'ils arrivent dans la contrée de Génésareth où les hommes de ce lieu-là honorent sa grâce aussi bien que sa puissance. Tous ceux qui se portent mal accourent vers lui et leur foi n'est pas déçue, car *tous ceux qui le touchent* sont *complètement guéris*. La vraie guérison divine est une guérison à cent pour cent dans cent pour cent des cas! Un état de choses parfaitement merveilleux!

15 - Chapitre 15

Les scribes et les pharisiens de Jérusalem viennent troubler cette scène paisible par une plainte et une question parce que les disciples n'observaient pas la tradition des anciens quant au lavage des mains. Représentons-nous la scène! Le Fils de Dieu dispensant la guérison de tout côté dans la plénitude de la grâce divine, et ces hommes, complètement aveugles à tout ce qui se passait, faisant irruption avec une question de convenance. Aveuglés par des formalités légales, ils sont incapables de percevoir la grâce divine opérant en puissance. Une telle disposition d'esprit pourrait sembler incroyable si nous n'avions pas aujourd'hui sous les yeux le même caractère manifesté par l'esprit pharisaïque qui s'attache toujours à des points secondaires touchant la tradition et l'usage commun, et non pas à la parole de Dieu claire et précise.

Dans sa réponse à ces hommes, le Seigneur met l'accent sur la différence entre «le commandement de Dieu» et «votre tradition» (v. 3). Ces traditions des anciens étaient des explications, des développements et des déductions tirés de la loi par de vénérés docteurs du passé. Elles dominaient les pensées des pharisiens et voilaient tout à fait la loi de Dieu, au point qu'ils transgressaient celle-ci pour observer leur tradition. Le Seigneur le leur reproche, et en donne un exemple en relation avec le cinquième commandement. Leur tradition concernant les dons, soi-disant consacrés à Dieu, annulait complètement ce commandement. Le Juif « pieux » et « orthodoxe » d'aujourd'hui a l'esprit rempli du Talmud qui est bâti sur ces traditions ; et c'est comme un voile cachant à son esprit la vraie parole de Dieu.

Veillons à ne pas tomber dans un piège semblable. Nous pouvons nous servir avec reconnaissance des enseignements des serviteurs de Dieu, mais si nous en faisons un usage correct, nous serons ramenés à la source, à l'Écriture elle-même. Il ne serait pas difficile de transformer les enseignements des serviteurs de Dieu les plus éminents en une pure tradition. Ils deviendraient alors pour nous comme une espèce d'écran de fumée qui nous cacherait la parole de Dieu, tout comme le Talmud aveugle l'esprit des Juifs quant à la force réelle de l'Ancien Testament.

Le Seigneur est amené à dénoncer sévèrement la gravité de cette disposition, poussée à l'extrême par les pharisiens. Ils étaient des hypocrites, et il le leur dit clairement. Ils tombaient sous la dénonciation accablante d'Ésaïe, car ce type de mal religieux caractérise toujours les hommes dont le cœur est éloigné

de Dieu, mais qui l'honorent des lèvres, tout en mettant leurs propres préceptes et commandements à la place de sa parole. Toute profession religieuse semblable est vide et vaine ; pourtant aujourd'hui, un vrai croyant peut facilement se trouver entraîné dans de telles tendances.

Après avoir dénoncé les pharisiens, le Seigneur s'adresse à la foule pour la mettre en garde contre l'erreur qui est à la base de cette hypocrisie : la supposition que ce qui souille les hommes leur est imposé de l'extérieur et n'est pas produit à l'intérieur ; que c'est physique plutôt que spirituel. Ce qui souille un homme, c'est ce qui sort de sa bouche, l'expression de ce qui est dans son cœur. Le cœur de l'homme est la source de la souillure. Fait solennel ! Un tel enseignement, qui coupe à la racine toutes leurs pratiques cérémonielles, choquait naturellement les pharisiens, mais cela manifestait seulement qu'ils n'étaient pas des arbres plantés par Dieu. Leur fin était d'être déracinés. Ils étaient aveugles eux-mêmes et ils en égaraient d'autres, qui étaient aveugles aussi. Dieu s'occuperait d'eux dans son gouvernement ; les disciples devaient les laisser et ne pas se venger.

Mais ce que le Seigneur venait de dire surprend même les disciples ; aussi Pierre demande-t-il une explication de ce qu'il appelle « cette parabole ». Il s'attire par là un reproche — un reproche plein de douceur — du Seigneur. En fait, aucun d'eux ne discernait grand-chose au-delà de la lettre de la loi avec ses offrandes et ses ordonnances cérémonielles ; et ainsi ils n'avaient qu'une très faible idée de sa rigueur en condamnation. Ils prenaient garde à ce qui entrait dans leur bouche, afin d'être cérémoniellement purs. La loi, prise dans son sens spirituel, s'occupe de l'état du cœur, comme le Seigneur l'a montré dans son Sermon sur la montagne. Les choses mauvaises du verset 19 viennent du cœur et il est significatif que les mauvaises pensées soient en tête de liste, car c'est de là que tout découle. Le Seigneur met ainsi à nu la méchanceté qui est dans le cœur de l'homme.

Dans le cas de la femme cananéenne, il va révéler la bonté qui est dans le cœur de Dieu. La grâce divine était prête à se déverser librement, sans acception de personnes, afin que Gentils et Juifs puissent également la recevoir ; une seule chose était nécessaire de la part du bénéficiaire — la droiture de coeur. Or en même temps qu'elle fait appel à sa grâce, la femme s'adresse à Jésus comme au Fils de David. Elle vient comme si elle appartenait au peuple d'Israël, pensant peut-être qu'en agissant de la sorte, elle avait davantage de chance d'être entendue. Il y avait en cela un certain manque de sincérité, aussi « il ne lui répondit mot ».

Mais s'il y avait manque de sincérité, il y avait également tant d'insistance dans sa foi que, par ses cris, elle s'attire l'intervention des disciples ; cela nous

vaut les paroles du Seigneur au verset 24, qui jettent quelque lumière sur l'erreur de la femme. Elle présente alors sa requête simplement sur le terrain de son besoin, disant : « Seigneur, assiste-moi » ; et le Seigneur lui répond par des paroles encore plus exerçantes. Sa mission était envers la maison d'Israël, des hommes spirituellement perdus, mais qui pourtant occupaient la place d'enfants, tandis que les Gentils avaient celle de chiens, impurs et étrangers aux promesses de Dieu. Une sérieuse mise à l'épreuve ! Va-t-elle abandonner les derniers lambeaux de prétention et prendre humblement sa vraie place ?

Elle le fait d'une manière très frappante. Sa réponse, au verset 27, revient à dire : « Je suis effectivement une Gentile, mais les hommes laissent bien des restes en suffisance pour nourrir les chiens, et je suis sûre que le coeur de Dieu n'est pas plus étroit que celui des hommes ». Dans cette réponse, Jésus discerne immédiatement une grande foi, et la reconnaît, en donnant à la femme tout ce quelle désirait. Ainsi pour la seconde fois, il découvre une grande foi et la souligne. Dans les deux cas — le centurion du chapitre 8 et ici — c'est un Gentil qui la manifeste ; et dans les deux cas, elle s'accompagne de la condamnation de soi. « Je ne suis pas digne », a dit le centurion ; « je ne suis qu un chien », reconnaît en fait la femme ici. Il en est toujours ainsi : une haute opinion de soi va de pair avec une petite foi, et inversement. Examinons-nous et voyons si ce n'est pas là que réside le pourquoi de notre faible foi.

Le coeur de Dieu était effectivement plus large que la femme ne l'imaginait. Tout en ayant conscience de n'être qu'« un chien », elle obtient une abondance de miettes de la table ; mais bientôt le festin tout entier allait être donné aux chiens, car telle est la force de la déclaration de Paul en Actes 28:28. Néanmoins beaucoup d'événements devaient encore se produire avant que cette annonce puisse être faite et, dans notre évangile, nous voyons les débuts de la magnifique transition. Le reste de notre chapitre présente d'autres manifestations frappantes du coeur de Dieu. La grâce qui avait béni une femme d'entre les Gentils est également à la disposition des multitudes d'Israël dans le besoin. Les foules n'ont qu'à amener leurs malades à Jésus et les jeter « à ses pieds » pour que ceux-ci soient guéris d'une manière telle que leur esprit est dirigé vers le Dieu d'Israël, et qu'ils le glorifient.

Ce déploiement de puissance, exercée en grâce divine, a une attraction telle que les foules restèrent bien plus longtemps que ne le leur permettaient les provisions dont elles disposaient ; et dans leur besoin, Jésus manifeste la même compassion. C'était une répétition de la situation rapportée dans le chapitre précédent, et pourtant les disciples ne s'attendaient apparemment pas du tout à ce que le Seigneur agisse comme il l'avait déjà fait. Ils sont pour nous l'exemple de notre propre manque de foi. Il est comparativement facile de se souvenir de la

manière dont le Seigneur a agi dans le passé ; c’est bien différent de compter qu’il agira aujourd’hui, étant assuré qu’il est toujours le même. Mais notre manque de foi n’est pas un obstacle insurmontable à une intervention de sa part. De nouveau il prend leurs maigres ressources et les multiplie de manière à les rendre plus que suffisantes. De nouveau ils ont tous à manger et il y a des restes. Telle est la compassion du cœur de Dieu.

16 - Chapitre 16

Les pharisiens reprennent maintenant leur attaque, s'alliant pour l'occasion avec leurs ennemis traditionnels, les sadducéens. Le « signe du ciel » n'était qu'un piège, car c'était précisément le genre de chose que les sadducéens, avec leurs notions matérialistes, n'accepteraient jamais. Dans sa réponse, le Seigneur montre qu'ils étaient d'excellents observateurs de la nature et du ciel, mais qu'ils étaient tout à fait aveugles aux « signes des temps », qui demandent du discernement spirituel pour être compris. Étant « une génération méchante et adultère », ils n'avaient aucune intelligence spirituelle ; aussi les signes que Dieu donne n'étaient-ils d'aucun profit pour eux. Comme il l'avait dit précédemment (12:39), « le signe de Jonas le prophète » subsistait, à savoir Sa propre mort et Sa résurrection. Sur ces mots, il les quitte. Et nous savons que lorsque ce grand signe se produisit, ils firent appel à toutes les astuces y compris leur argent pour tâcher de l'annuler ; nous le verrons dans le dernier chapitre de cet évangile.

Après s'être détourné de ces hommes, le Seigneur adresse à ses disciples des paroles d'avertissement. Ils devaient être en garde contre le « levain ». Les disciples prennent d'abord cette mise en garde dans un sens matériel, confortés dans leur erreur par le fait qu'ils avaient oublié de prendre du pain. Pourtant, le souvenir des cinq mille et des quatre mille qui avaient été nourris aurait dû leur ôter toute inquiétude. Ils finissent par comprendre que par « levain » le Seigneur entendait « doctrine ». Il est ainsi évident que, si le vrai disciple ne peut jamais être ni un pharisien ni un sadducéen, il peut être contaminé par leurs doctrines — par l'une des deux ou par l'une et l'autre.

Le levain des pharisiens était ce genre d'hypocrisie religieuse qui met tout l'accent sur les formes religieuses. Le levain des sadducéens était l'orgueil intellectuel qui juge tout selon la raison humaine et qui fait fi de la révélation de Dieu ainsi que de la foi. La mesure dans laquelle la chrétienté est contaminée par ces deux tendances se discerne tristement aujourd'hui. Le ritualisme d'une part, le rationalisme, ou « modernisme » d'autre part, sont bien répandus, et souvent les deux sont mélangés et produisent une sorte d'amalgame ritualiste-rationaliste. À l'avertissement du Seigneur vient s'ajouter celui de l'apôtre Paul en Colossiens 2. Le verset 8 de ce chapitre nous met en garde contre le rationalisme et les versets 16, 18 et 20 à 22, contre le ritualisme dans ses formes variées ; il nous est montré comment ces choses nous détournent de Christ et nous empêchent de tenir ferme le Chef.

Il est significatif que dans notre chapitre l'avertissement du Seigneur contre

les uns et les autres vienne juste avant le récit de sa visite à Césarée de Philippe avec la question qu'il pose là à ses disciples. À cet endroit, il se trouvait à la frontière nord du pays et aussi loin que possible des lieux fréquentés par ces hommes. Qui était-Il ? C'était la grande question. Les réponses données sont variées et confuses ; l'intérêt de ces gens n'était pas suffisant pour qu'ils s'en enquièrent soigneusement. Mais quand il s'adresse plus directement à ses disciples, Pierre, enseigné de Dieu, peut donner une réponse claire qui met en lumière le Roc sur lequel l'assemblée allait être bâtie. Colossiens 2 montre l'effet destructif du levain des pharisiens et des sadducéens sur la position et la foi de l'assemblée. En Matthieu 16 nous voyons le Seigneur mettre ses disciples en garde contre les deux, avant de faire pour la première fois mention de l'assemblée qu'il allait bâtir.

Simon Pierre était bienheureux. Car c'est de Dieu lui-même qui est dans les cieux, de Celui dont Jésus parle comme étant « mon Père », qu'il avait reçu une révélation qui n'aurait jamais pu lui être faite par l'homme. Ses yeux avaient été ouverts pour voir en Jésus, le Christ. Telle est sa position officielle comme l'Oint de Dieu. Mais Pierre a discerné qu'il était « le Fils du Dieu vivant ». Voilà certes une confession frappante. Dieu est le Dieu vivant, infiniment au-delà du pouvoir de la mort. Jésus étant le Fils, dans la Déité éternelle, est de ce fait également au-delà de toute la puissance de la mort. Pierre avait évidemment reçu cela par révélation divine. Il n'en avait pas encore saisi toute la portée, comme nous le voyons quelques versets plus bas. Il a cependant vu qu'il en était ainsi et il l'a confessé.

Est-ce que nous le confessons, nous aussi ? Et est-ce que nous en comprenons réellement le sens ? Si tel est le cas, nous avons véritablement trouvé un Roc inébranlable et, comme Pierre, nous sommes des bienheureux.

Dans les paroles adressées à Pierre, au verset 18, le Seigneur confirme le nom qu'il lui avait donné lors de sa première rencontre, rapportée en Jean 1:43, tout en révélant quelque chose de plus quant à sa signification. Ce nom « Pierre » reliait le disciple à l'assemblée que Christ, le Fils du Dieu vivant, allait bâtir. Ainsi, Christ lui-même est le « Roc » sur lequel l'assemblée va être fondée. Pierre n'était pas un roc. Il semble même avoir été le plus impulsif des disciples, celui qui était le plus facilement ébranlé (voir Galates 2:11-13). Il n'était qu'une pierre, et l'erreur consistant à le confondre avec le Roc est inexcusable, car le Seigneur, dans l'emploi qu'il fait des mots, signale la distinction, disant : « Tu es *Petros*, et sur cette *petra* je bâtirai mon assemblée ».

L'édification de l'assemblée était encore future, car le Roc ne pouvait être pleinement révélé avant que le Fils du Dieu vivant ait prouvé son triomphe par la mort et la résurrection, et qu'il ait été élevé dans la gloire. C'est alors qu'a

commencé l'*ecclesia* de Christ, ou « compagnie de ceux qui sont appelés hors de » ; et il y avait là une des pierres qui serait ensuite édifiée sur le Roc. Dans sa première épître, cet apôtre nous montre que ce n'est pas une chose réservée à lui exclusivement, car tous ceux qui viennent à la Pierre vivante sont des pierres vivantes ajoutées à leur tour sur cette fondation.

Dans cette importante déclaration, le Seigneur parle de son assemblée comme étant son propre ouvrage, contre lequel aucune sagesse ou puissance adverse ne prévaudrait. Rien ne peut affecter ce qui est fait dans la puissance de la vie divine. Dans d'autres passages, l'assemblée est considérée comme la communauté professant fidélité à Christ, amenée à l'existence par les travaux de ceux qui prennent la place de serviteurs de Dieu. Dès le début, cette communauté a été marquée par les manquements ; elle s'est fondue dans le royaume des cieux dont le chapitre 13 nous a appris tant de choses, et que le Seigneur mentionne dans le verset 19 de notre chapitre. Les clés de ce royaume (et non pas celles de l'assemblée) ont été données à Pierre.

Tous ceux qui professent obéissance au Roi sont dans le royaume des cieux, et une place administrative spéciale a été confiée à Pierre en rapport avec cela. Nous le voyons exercer l'acte de « délier » quant aux Juifs en Actes 2:37-40 et quant aux Gentils en Actes 10:44-48 ; et celui de « lier » en Actes 8:20-23. Et dans ces cas, ses actes ont clairement été ratifiés dans les cieux. Mais Simon le magicien, bien qu'il ait été baptisé après avoir professé être un sujet du royaume, n'a jamais été ajouté par le Seigneur à son assemblée.

Le royaume des cieux avait été révélé dans les écrits de l'Ancien Testament, toutefois sans qu'il soit question de sa forme mystérieuse actuelle. D'un autre côté, rien n'avait été dit quant à l'assemblée, et ces paroles de Jésus en étaient une révélation préliminaire. Après cette déclaration, il écarte aussitôt le témoignage que ses disciples avaient rendu, disant qu'il était le Christ venu sur la terre pour confirmer les promesses faites aux pères (Rom. 15:8). Sa réjection était certaine et sa mort imminente. Ainsi seulement serait posée la base appropriée pour l'accomplissement des promesses faites à Israël, ou la bénédiction des Gentils, afin qu'ils glorifient Dieu pour sa grâce qui les a introduits dans l'assemblée. Aussi, à partir de ce moment, Jésus tourne les pensées de ses disciples vers sa mort et sa résurrection, le point culminant de son histoire sur la terre. Christ dans la gloire de la résurrection, plutôt que Christ dans sa gloire terrestre, tel était le but placé devant eux.

Pierre manifeste ici sa fragilité et son caractère bien peu conforme à un roc ; il doit être repris. Il est frappant, dans ces versets, de le voir éclairé par Dieu, puis recevant une place privilégiée dans le domaine administratif et enfin parlant d'une manière qui rappelle à notre Seigneur Satan et les hommes déchus. Tel

était Pierre et nous ne valons pas mieux. Ses pensées et celles des autres disciples étaient fixées sur des bénédictions qui devaient se réaliser sur la terre. Le Seigneur le savait et il commence à leur expliquer comment sa mort changerait tout pour eux : eux aussi auraient la sentence de mort sur eux et perdraient leur vie dans ce monde.

Cette déclaration de notre Seigneur (v. 25) ne revient pas moins de six fois dans les quatre évangiles, avec de légères variantes : deux fois dans cet évangile deux fois en Luc une fois en Marc et une fois en Jean. Ces six fois recouvrent, à notre avis, quatre occasions différentes. Ce sont donc évidemment des paroles que Jésus a souvent prononcées ; et cela prouve leur grande importance. Elles atteignent chacun de nous dans ses fibres les plus profondes, et pourtant elles résument en peu de mots un principe capital de la vie spirituelle, valable pour toute la période de sa réjection et de son absence de ce monde. Ce n'est qu'à son retour que les saints jouiront de la vie sur la terre dans un sens complet et littéral. Vouloir gagner le monde maintenant, c'est perdre son âme.

Après avoir montré à ses disciples ce qu'il avait devant lui et ce qui les attendait eux dans le futur immédiat, le Seigneur parle de sa venue en gloire. Il recevra alors le royaume de son Père et ce sera le temps des récompenses. Quelques-uns d'entre eux auraient le privilège de voir le royaume en miniature, comme échantillon de ce qui viendrait. C'était là une expression de sa grâce et de sa sollicitude envers eux, afin qu'ils ne soient pas complètement découragés par ce qu'il venait de leur dire.

17 - Chapitre 17

La transfiguration, scène sur laquelle s'ouvre ce chapitre, donne un aperçu du royaume : Jésus lui-même, resplendissant comme le soleil, est la figure centrale ; Moïse et Élie sont avec lui, dans une condition céleste, et trois disciples dans un état terrestre y ont aussi une part. La « nuée lumineuse » qui les couvre, est manifestement une réapparition de celle qui demeurait autrefois sur le tabernacle ; c'est de celle-ci que la voix de Dieu le Père se fait entendre, proclamant que Jésus est le Fils, le Bien-aimé, et les délices de son cœur. Dans son impétuosité, Pierre s'est exprimé, montrant qu'il n'avait pas encore un juste sentiment de la gloire exclusive et suprême qui appartenait à son Maître. C'est Christ, et non pas Pierre, que nous devons écouter. Nos oreilles doivent être attentives à Sa voix, et nos yeux remplis de sa présence afin que, comme les disciples lorsque la vision disparut, nous aussi nous ne voyions « personne que Jésus seul ».

Bien que, sur le moment, Pierre n'ait entrevu que faiblement la signification de toute cette scène, il la saisit plus tard, lorsque l'Esprit eut été donné ; nous le voyons par sa seconde épître. Il comprit alors que c'était la confirmation de la parole prophétique quant à « la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ », car ils avaient été « témoins oculaires de sa majesté » (1:16-19). La pleine signification de la transfiguration ne pouvait pas être comprise avant que le Fils de l'homme ait été ressuscité d'entre les morts et qu'en conséquence le Saint Esprit ait été donné. Cela explique l'injonction du Seigneur aux trois disciples, rapportée dans le verset 9 de notre chapitre. Toutefois la vision a soulevé des questions dans l'esprit des disciples quant à la prophétie concernant la venue d'Élie. La réponse du Seigneur montre qu'en rapport avec Sa première venue, cette prophétie avait eu son accomplissement en Jean le Baptiseur qui avait été mis à mort, et il saisit l'occasion pour annoncer une fois encore sa propre mort.

Au sommet de la haute montagne, les disciples avaient goûté la paix et la communion célestes ; ils redescendent avec Jésus là où tout est détresse et ruine — détresse pour le jeune garçon souffrant et son père ; incapacité de faire face à la situation pour les disciples. L'arrivée de Jésus change instantanément tout, exactement comme sa venue prochaine en gloire rétablira complètement la situation qui existera alors, répondant non seulement à la puissance du diable dans le monde, mais aussi à tous les manquements des saints.

Une fois la situation redressée, les disciples invitent le Seigneur à leur

expliquer la raison de leur échec ; ils se trouvent ainsi devant son tribunal, comme nous le serons tous au jour de sa venue. L'explication, d'une portée générale, qu'il donne de leur incapacité est : « à cause de votre incrédulité », mais il ajoute que le démon dans ce cas était d'une « sorte » particulière qui ne pouvait être traitée que « par la prière et par le jeûne ». Comme souvent lorsqu'il s'agit de nos manquements, la raison est complexe. Trois choses sont impliquées. D'abord, l'absence de foi — peu ou pas de *confiance en Dieu*. Deuxièmement, l'absence de prière — de *dépendance de Dieu*. Troisièmement, l'absence de jeûne — de *séparation pour Dieu*, même de choses tout à fait justes en elles-mêmes dans des circonstances ordinaires. Par ces paroles, le Seigneur découvre les racines de tous nos échecs dans notre désir de le servir. Nous sommes en faute quant à l'un ou l'autre de ces trois points ou quant à tous les trois. Examinons-nous, sondant notre cœur et notre vie, et voyons s'il n'en est pas ainsi.

Pour la troisième fois, tandis qu'il est en Galilée, Jésus annonce sa mort à ses disciples, ajoutant ici le fait de sa résurrection. Matthieu commente : « Ils furent fort attristés » ; cela montre que la mention de sa mort les impressionnait davantage que celle de sa résurrection. Celle-ci est en dehors de l'expérience naturelle de l'homme, et ils ne comprennent pas. L'incident qui termine ce chapitre montre que Pierre ne considérait son Maître que comme un bon Juif, qui payait tout ce qu'Il devait, et qu'il tenait à ce que tous les autres Le voient sous cette lumière. Au moment où il veut en parler, Jésus le devance par une question qui indique que Pierre et ses semblables étaient des fils du royaume et que, par conséquent, en temps voulu, ils seraient exempts de ce tribut pour le service du temple. Mais le moment n'était pas encore tout à fait là, et aucun motif de scandale ne devait être donné. Aussi par un miracle remarquable, le Seigneur fournit-il la somme exacte nécessaire pour deux versements. Car, dans sa grâce merveilleuse, il associe Pierre à lui-même : le statère devait être donné « pour moi et pour toi ». C'était certainement une indication de la manière selon laquelle les saints en tant que fils du royaume allaient maintenant être associés au Roi lui-même.

18 - Chapitre 18

La question des disciples : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux ? » indique qu'à ce moment leurs pensées étaient entièrement occupées par le royaume. La réponse montre avec la plus grande clarté que la seule façon d'y entrer, c'était de devenir petit, non pas grand. Le résultat de la conversion est qu'on s'humilie et qu'on devient comme un petit enfant. À défaut de cela, on n'est pas du tout dans le royaume. Puis, on y progresse de la même manière qu'on y entre ; par conséquent celui qui est le plus humble dans ce royaume se trouve y être le plus grand. Il fallait que les idées des disciples sur ce sujet soient changées et, trop souvent, il le faut pour nous aussi. Il est évident que le Seigneur parle ici du royaume non pas en tant que la sphère dans laquelle le mal devra être ôté, comme dans le chapitre 13, mais en tant que sphère caractérisée par une réalité vitale.

Pour répondre à cette question, Jésus a appelé un petit enfant et l'a placé au milieu d'eux, comme exemple vivant. Il va leur montrer qu'un petit enfant tel que celui-ci, s'il est reçu en Son nom, devient quelqu'un de très important. Le recevoir équivaut à recevoir le Seigneur lui-même. Dans les versets 2 à 5, il s'agit du « petit enfant » ; au verset 6, c'est « un de ces petits *qui croient en moi* ». Être une occasion de chute pour l'un de ceux-ci est passible du jugement le plus sévère, et cela conduit le Seigneur à placer ses disciples dans la lumière des choses éternelles. Il existe un « feu éternel », et mieux vaut sacrifier n'importe quoi plutôt que de le subir.

Les versets suivants, jusqu'au verset 14, traitent encore des petits enfants. Il y a trois raisons pour ne pas les mépriser. Premièrement, ils sont les objets constants du ministère des anges et sont représentés par ceux-ci devant la face du Père dans les cieux. Deuxièmement, ils sont les objets de la grâce du Sauveur en salut. Troisièmement, la volonté du Père est de les bénir ; il ne veut pas qu'un seul d'entre eux périsse. Paroles pleines de douceur et de consolation pour ceux qui ont perdu un de leurs petits dans le jeune âge ; elles donnent l'entière assurance de leur bénédiction. La comparaison du verset 11 avec Luc 19:10 est instructive. Il s'agit là d'une personne adulte, qui a eu tout le temps de s'égarer ; aussi le mot « chercher » est-il employé. Ici, où il est question du petit enfant, ce terme est omis. La tendance à s'égarer est bien là, comme les versets 12 et 13 l'indiquent, mais l'égarement n'est pas mis en compte de la même manière avant que l'âge de responsabilité soit atteint.

Ainsi, les versets 1 à 14 traitent du « petit enfant » et du royaume ; les

versets 15 à 20, du « frère » et de *l'assemblée*. Au chapitre 16:18-19, nous avons eu l'assemblée et le royaume ; tous deux réapparaissent ici. S'agit-il d'un petit enfant, nous avons tendance à l'ignorer et à le mépriser. S'agit-il de notre frère, il y a la triste propension à ce que des désaccords et des offenses surgissent, et c'est ce dont le Seigneur va s'occuper maintenant dans son enseignement. Nous avons des instructions précises quant à la marche à suivre ; leur non-observation a produit d'énormes dégâts. Si un frère m'a offensé, ma première démarche consiste à le voir lui *seul*, et à lui signaler son tort. Si j'agis ainsi dans le bon esprit, je le gagnerai très probablement et nos relations seront rétablies. À mon tour, évidemment, je verrai peut-être que mes pensées avaient besoin d'être rectifiées, car la situation n'était pas telle qu'elle paraissait.

Mais il se peut que ce frère ne m'écoute pas et alors, il faut que j'aille vers lui avec un ou deux autres comme témoins, pour que le mal qu'il a commis soit placé devant lui d'une manière plus précise et plus impartiale. Ce n'est que s'il persiste dans son obstination que l'assemblée doit être informée afin qu'il entende la voix de tous. S'il va jusqu'à ne pas vouloir écouter la voix de l'assemblée, je dois alors le traiter comme quelqu'un avec qui il est impossible d'avoir communion.

On remarquera que le Seigneur ne dit pas ensuite ce que l'assemblée devait faire ; sans doute parce que les manquements sont de toutes sortes et de différents degrés de gravité, et qu'aucune instruction ne s'appliquerait à tous les cas. Toutefois, le verset 18 laisse entendre qu'il y aurait des occasions où l'assemblée aurait à « lier » le méchant, et d'autres où son action devrait être dans le sens de « délier ». Nous voyons ici que ce qui précédemment était pour Pierre seul, est dit maintenant à l'assemblée. L'exécution fidèle d'un tel mandat implique beaucoup de dépendance de Dieu et de prière. En outre, même dans les jours du début et dans les circonstances les plus favorables, il aurait souvent été pratiquement impossible de réunir toute l'assemblée dans un même lieu. Aussi dans les versets 19 et 20, le Seigneur descend-il jusqu'au nombre le plus restreint de la pluralité, pour montrer que la puissance de la prière et l'action de l'assemblée ne dépendent pas du *nombre* mais de *Son Nom*. Dans le cas du petit enfant et du royaume, le point important était « en mon nom ». Dans le cas du frère et de l'assemblée, la chose décisive est de nouveau : « en [ou, à] mon nom ». C'est là que réside tout le poids de l'autorité.

Le verset 20 est parfois cité comme décrivant une certaine base de communion, vraie en tout temps pour ceux qui la réalisent. Or le Seigneur ne parle pas ici de se retrouver simplement ensemble, mais d'être « *assemblés* » ; c'est-à-dire qu'il parle d'une réunion constituée autour de Lui comme seul centre. Son nom a une valeur telle que si deux ou trois seulement sont assemblés

à ce nom, il est là au milieu d'eux ; fait qui donne de la puissance à leurs prières et de l'autorité à leurs actes. Il est présent spirituellement, non pas visiblement : ressource merveilleuse et pleine de grâce pour des jours où l'assemblée ne peut pas être réunie comme un tout, à cause de son état de ruine et de division. Nous avons lieu d'en être très reconnaissants, mais veillons à en éprouver, comme dit le cantique, « et le pouvoir et la réalité ».

Ne pensons pas qu'il suffise d'occuper une position ecclésiastique bibliquement irréprochable pour qu'une prière soit écoutée ou une décision ratifiée dans les cieux. Nous ne pouvons demander ou agir *au nom du Seigneur* indépendamment de notre état moral. Avançons doucement, et tant que la volonté de Dieu ne nous est pas claire, soit en donnant, soit en ratifiant, humilions-nous et examinons nos cœurs et nos voies pour découvrir en quoi nous n'avons pas réalisé un vrai rassemblement en son nom. N'étions-nous pas en fait tout le temps occupés de nous-mêmes et notre état moral n'était-il pas mauvais ?

Au verset 21, nous voyons Pierre soulever l'autre aspect du sujet. Qu'en est-il, non plus du coupable, mais de celui qui a été offensé ? La réponse de Jésus revient à ceci : l'esprit de pardon envers mon frère doit être pratiquement illimité.

Là-dessus, le Seigneur prononce la parabole du roi et de ses esclaves, sur laquelle se termine le chapitre. La portée générale en est très simple ; le seul point que nous soulignerons est qu'elle se rapporte aux voies *gouvernementales* de Dieu envers ceux qui prétendent être ses esclaves ; nous le voyons clairement au verset 35 qui nous donne l'application qu'en fait le Seigneur lui-même. Le pardon éternel repose sur une base tout autre, mais le pardon gouvernemental dépend très souvent de l'esprit de pardon que doit manifester le croyant. Si nous traitons mal nos frères, nous nous retrouverons tôt ou tard entre les mains des « bourreaux » et nous connaîtrons des temps pénibles. Et si l'un d'entre nous voit un frère en traiter mal un autre, nous ferons bien d'imiter les esclaves de la parabole et de déclarer au Seigneur ce qui s'est passé, le laissant s'occuper du coupable dans son saint gouvernement, plutôt que de prendre la loi entre nos propres mains et d'attaquer celui qui a mal agi.

19 - Chapitre 19

Jésus se rapproche maintenant de nouveau de la Judée et les Pharisiens reviennent à la charge. Ils soulèvent une question relative au mariage et au divorce, dans l'espoir de le prendre au piège. Ils échouent totalement, car ils se mettent aux prises avec la sagesse divine. Le renvoi à ce que Dieu a ordonné au commencement leur fournit une réponse complète. L'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni. Cela suscite, dans leur esprit, une question : pourquoi le divorce a-t-il été permis dans la loi donnée par Moïse ? La réponse est : à cause de la dureté de cœur des hommes. Dieu connaissait bien celle-ci, aussi n'a-t-il pas placé le niveau trop haut. La loi présente l'exigence minimale pour la vie dans ce monde. Aussi faillir simplement une fois, c'était encourir la sentence de mort. Une seule chose peut dissoudre le lien selon Dieu : c'est la rupture de fait de l'union par l'une ou l'autre des parties.

Ce n'est que lorsque nous venons à Christ que nous avons toute la pensée de Dieu — le maximum de Dieu à tous égards.

L'enseignement du Seigneur quant au divorce était nouveau et surprenant, même pour les disciples, et provoque leur remarque, rapportée au verset 10. Et cela l'amène à son tour à déclarer que le mariage est la chose normale pour l'homme, et que l'état de célibat est l'exception, comme aussi les paroles de Paul en 1 Corinthiens 7:7 le laissent entendre. Si cet état de célibat « est donné » à quelqu'un, alors il est bon de ne pas se marier ; mais dans le cas normal, « que le mariage soit tenu en honneur » (Héb. 13:4).

Ensuite, le Seigneur donne aux enfants la place qui leur appartient. Les disciples manifestaient l'esprit du monde en les traitant comme quantité négligeable, allant jusqu'à estimer importun le fait de les amener. Ils montraient par là qu'ils n'avaient pas encore appris la leçon que Jésus leur avait enseignée dans les premiers versets du chapitre 18. Le Seigneur au contraire leur impose les mains pour les bénir et prononce les paroles mémorables : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car à de tels est le royaume des cieux ».

Puis nous avons le cas du jeune homme riche qui prétendait avoir gardé la loi, tout au moins les commandements relatifs aux devoirs envers son prochain. Le Seigneur ne conteste pas sa prétention, car apparemment il avait été irréprochable quant à l'observation extérieure. Toutefois il se trompait grandement en croyant qu'il pouvait avoir la vie éternelle en faisant le bien. Puisqu'il se plaçait sur ce terrain, Jésus le met tout de suite à l'épreuve, et là le

jeune homme échoue complètement. « Que me manque-t-il encore ? » demande-t-il alors, et la réponse a pour but de lui montrer qu'il lui manque la *foi* qui discerne la gloire de Jésus et qui, par conséquent, l'aurait amené à donner tout pour Le suivre. Il s'est adressé à Jésus en disant : Bon Maître ; mais le Seigneur n'accepte pas l'épithète « bon », à moins qu'elle ne lui soit donnée par reconnaissance de sa divinité. « Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu », de sorte que si Jésus n'était pas *Dieu*, il n'était pas *bon*. Si le jeune homme avait reconnu la divinité de Celui qui lui disait : « Suis-moi », ses « grands biens » auraient perdu leur valeur à ses yeux et il aurait suivi Jésus avec bonheur. Chacun de nous a-t-il reconnu la gloire de Jésus au point d'être libéré de l'amour des choses purement terrestres ?

Le Seigneur montre alors à ses disciples la terrible emprise que les richesses de la terre ont sur le cœur humain. Un riche entre très difficilement dans le royaume des cieux. Parmi les Juifs, la richesse était considérée comme un signe de la faveur de Dieu ; aussi cette parole bouleverse-t-elle les pensées des disciples et les étonne beaucoup. Ils concluent que personne ne peut être sauvé, si, pour les riches, c'est tellement difficile. Il s'ensuit une déclaration encore plus forte. Le salut est une chose non seulement difficile ou improbable pour l'homme, mais *impossible*. Seule l'intervention de la puissance de Dieu le rend possible.

Nous pouvons résumer les versets 1 à 26 en disant que le Seigneur répand sa lumière sur le mariage, les enfants et les richesses : trois choses qui occupent une si grande place dans notre vie sur la terre, et dans chacun des cas, la lumière qu'il donne renverse les pensées que les disciples avaient précédemment (voir les versets 10:13 et 25).

Pierre revient sur les paroles du Seigneur pour demander une précision quant à la récompense offerte à ceux qui, comme lui, avaient suivi le Seigneur. La réponse établit clairement qu'il doit y avoir « la régénération », c'est-à-dire un ordre de chose entièrement nouveau lorsque le Fils de l'homme ne sera plus rejeté, mais sera assis sur le trône de sa gloire, et que les disciples seront aussi assis sur des trônes et investis de pouvoirs administratifs sur les douze tribus d'Israël. Dans cette période, les saints jugeront le monde, et la place de prééminence spéciale réservée aux apôtres est indiquée ici. Le Seigneur ajoute que tous ceux qui auront renoncé aux relations et aux joies terrestres pour l'amour de son Nom, recevront cent fois autant, et hériteront de la vie éternelle. La vie que le jeune homme riche désirait et qu'il n'a pas eue parce qu'il n'a pas suivi Christ, sera leur part.

Le dernier verset du chapitre contient une parole d'avertissement. Plusieurs qui sont les premiers dans ce monde seront les derniers, et inversement ; car les

pensées de Dieu ne sont pas les nôtres.

20 - Chapitre 20

Ce chapitre commence par la parabole du maître de maison et de ses ouvriers, parabole qui, au verset 16, nous ramène au même point que le verset 30 du chapitre 19 avec une conviction nouvelle. Elle se rattache aussi directement à la question de Pierre qui demandait une promesse précise de récompense, puisqu'elle met en contraste la différence de traitement que fait le maître de maison entre ceux qui l'ont servi à la suite d'un accord conclu et ceux qui ont travaillé pour lui sans aucun accord, mais dans la simple confiance qu'il leur donnerait « ce qui sera juste ». Nous pouvons facilement comprendre les sentiments de ces ouvriers de la première heure et leur plainte d'être traités injustement, puisqu'ils avaient supporté la fatigue et la chaleur de la journée. Quel ouvrier ne serait pas enclin à raisonner comme eux ? Mais le « maître de la maison » accorde une grande valeur à cette *confiance* dans la justice de son appréciation et à cette foi en sa parole qui caractérise les derniers venus. Il lui était permis de faire ce qu'il voulait de son propre argent, et il estime si hautement la foi, qu'il donne aux derniers exactement la même chose qu'aux premiers. De plus en distribuant l'argent, il commence par les derniers. Ainsi, les derniers sont devenus les premiers, et les premiers les derniers.

Nous avons là une leçon que nous sommes tous lents à apprendre. Le Seigneur ne mésestimera pas le travail, mais il appréciera encore davantage la simple foi en lui — en sa justice, en sa sagesse, en sa parole — la foi qui continuera à le servir, même si le jour est très avancé, sans se préoccuper de la récompense, ni chercher à conclure un accord. La foi et l'amour qui pousseraient certains à le servir ainsi ont plus de valeur pour lui que le travail effectif qu'ils pourraient accomplir. Puissions-nous lire, méditer, apprendre et digérer intérieurement cette parabole avec profit.

Jésus se dirige maintenant pour la dernière fois vers Jérusalem et de nouveau, il place devant ses disciples sa mort imminente et sa résurrection. C'est la quatrième fois qu'il en parle dans cet évangile depuis sa déclaration importante du chapitre 16 quant à l'assemblée qu'il bâtirait. Ce court passage est riche en détails. Il annonce sa trahison par Judas, sa condamnation par le sanhédrin, le fait qu'il serait livré par les Juifs à Pilate et à ses soldats, les moqueries, les coups, la crucifixion et enfin sa résurrection — tout cela en deux versets.

Mais les disciples ont encore toutes leurs pensées remplies par l'attente du prompt établissement du royaume ; à tel point que Jacques et Jean sont amenés

par leur mère qui demande pour eux des places d'honneur dans ce royaume. Jésus répond par une question qui montre que l'honneur dans le royaume à venir sera en proportion de la manière dont on se sera identifié à lui dans ses souffrances et sa réjection. Il mentionne en même temps que les récompenses dans le royaume seront données selon le jugement du Père. Le Fils de l'homme lui-même recevra le royaume des mains du Père, comme cela a été indiqué dans le Psaume 8 et en Daniel 7 ; de même les saints recevront leur place dans le royaume de la main du Père. Nous en souvenir nous aidera à comprendre ce que le Seigneur veut dire par : ce « n'est pas à moi pour le donner », en relation avec les récompenses.

C'est le seul cas, pour autant que nous sachions, où un parent venu présenter une requête au Seigneur pour un de ses enfants s'est heurté à un refus. Mais aussi, la mère demandait ici une place d'honneur comme récompense ; dans tous les autres cas il s'agissait d'une demande de bénédiction des mains du Seigneur. Jamais une telle requête n'a été repoussée. Il y avait évidemment un esprit de compétition entre les disciples, car les dix estiment que les deux ont marqué un point par rapport à eux et ils sont indignés. Cela nous vaut une leçon plus belle encore quant à l'humilité qui convient dans le royaume. Même aujourd'hui nous sommes très lents à admettre que les principes qui prévalent dans le royaume divin sont l'opposé de ceux qui ont cours dans les royaumes des hommes. Dans le monde, la grandeur s'exprime par la domination et l'autorité ; les grands sont dans la position de chefs sur leurs semblables. Parmi les saints, la grandeur consiste dans le fait de servir et d'être esclave. Au verset 26, nous avons le mot « serviteur » ; et au verset 27, celui d' « esclave », le terme que Paul emploie pour Timothée et pour lui-même dans le premier verset de l'épître aux Philippiens. Paul était par excellence un esclave de Jésus Christ, et il ne sera pas estimé petit lorsqu'il sera jaugé par la mesure ayant cours dans le royaume des cieux.

D'un autre côté, il y avait aux jours de Paul des hommes qui, aspirant à la domination et à l'autorité, asservissaient les croyants, prenaient leurs biens, s'élevant eux-mêmes et frappant les autres au visage. Mais c'était des faux apôtres, des ouvriers trompeurs (voir 2 Corinthiens 11:13-20). Il y en a aujourd'hui qui affirment leur domination de la même manière, et il convient que nous soyons sur nos gardes à leur égard. Le Seigneur se présente à nous comme le Fils de l'homme venu non pas pour être servi mais pour servir, et pourtant son droit était d'être servi. Nous le voyons sous un double aspect en Daniel 7:9-14, car Jésus peut être identifié à « l'Ancien des jours » aussi bien qu'au Fils de l'homme. En tant qu'Ancien des jours, « mille milliers le servaient » avant qu'il ne descende parmi nous. Comme Fils de l'homme, « tous les peuples, les

peuplades et les langues » le serviront. Mais dans l'intervalle, il y a le temps de son humiliation, lorsqu'il est venu pour servir ; et cela a été jusqu'au point extrême de donner sa vie en rançon pour plusieurs. Ainsi pour la cinquième fois depuis le chapitre 16, le Seigneur place sa mort devant ses disciples ; et cette fois, il parle de la vertu *rédemptrice* de celle-ci. Dieu soit béni ! Nous sommes au nombre de ces « plusieurs ».

Les scènes finales de l'évangile sont introduites par l'incident concernant les deux aveugles, comme Jésus sortait de Jéricho. Tant Marc que Luc ne mentionnent qu'un seul d'entre eux, appelé Bartimée, mais il est évident qu'il y en avait effectivement deux. Ce même fait se retrouve dans les récits de la légion de démons chassés, car à la fin du chapitre 8, Matthieu parle de deux hommes, alors que Marc et Luc n'en indiquent qu'un seul. Chaque fois, il y a deux témoins de la puissance et de la grâce de Jésus, et Matthieu le souligne, car ce serait particulièrement frappant pour les lecteurs juifs : leur loi ne stipulait-elle pas la nécessité du témoignage de deux personnes, celui d'une seule pouvant être rejeté ?

Le Fils de David montait maintenant pour la dernière fois dans sa ville. Ces hommes avaient assez de foi pour le reconnaître et ils obtinrent de lui la vue physique qu'ils désiraient. Les yeux ouverts, ils se mirent à le suivre. Cela parle symboliquement sans doute de la misère spirituelle des foules en Israël. Si seulement leurs yeux avaient été véritablement ouverts, elles auraient discerné leur Messie en Jésus au jour de sa visitation. Aujourd'hui la situation est la même. Les gens se plaignent souvent du manque de lumière. En fait ce qui leur fait défaut c'est la vue spirituelle — c'est-à-dire la *foi* — qui leur permettrait de voir la lumière, qui a brillé d'un éclat si vif en Lui.

21 - Chapitre 21

Au début de ce chapitre, nous voyons le Seigneur se présenter à Jérusalem selon la prophétie de Zacharie. L'Éternel avait parlé par le prophète, et maintenant, quelque cinq siècles plus tard, l'ânesse et son ânon étaient là, exactement au bon moment, sous la garde de quelqu'un qui répondrait immédiatement au besoin du Seigneur. Une fois encore le Seigneur était clairement manifesté devant eux comme leur Messie et leur Roi. Il était né de la vierge à Bethléhem, avait été appelé hors d'Égypte et s'était levé comme la grande Lumière en Galilée, ainsi que les prophètes l'avaient dit. Maintenant, les soixante-neuf semaines de Daniel étant achevées, il entrait comme Roi dans sa ville. Hélas ! le peuple n'a pas pris garde au fait qu'Il devait être *débonnaire*, et que le salut qu'Il venait apporter devait s'accorder avec cela, et non pas être fondé sur la puissance victorieuse. Aussi se sont-ils heurtés à cette pierre d'achoppement.

Toutefois, pour un court moment, il sembla qu'ils allaient le recevoir. L'exemple des disciples est contagieux et la multitude lui rend hommage, le saluant comme le Fils de David, et comme Celui qui venait au nom du Seigneur. Mais la réalité de leur foi ne tarde pas à être mise à l'épreuve, car lorsque Jésus entre dans la ville, une question est soulevée : « Qui est celui-ci ? » La réponse des foules ne contient pas trace de foi réelle. Elles disent : « Celui-ci est Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée ». C'était tout à fait vrai, naturellement, mais cela n'allait pas au-delà de ce qui était évident même pour ceux qui n'avaient pas la foi. De nombreux prophètes étaient venus avant cela, et Jérusalem les avait mis à mort.

Jésus vient de se présenter à eux comme Roi ; aussi, étant entré dans la ville, il va directement dans le temple, le centre même de leur religion, et affirme sa puissance royale en le purifiant. Il avait agi de cette manière tout au début de son ministère, comme nous le voyons en Jean 2 ; il le fait de nouveau à la fin. La pratique du trafic et du change dans le temple résultait probablement des dispositions accommodantes de la loi, que nous trouvons en Deutéronome 14:24-26. Des hommes impies avaient profité de cette ressource pour transformer l'enceinte du temple en caverne de voleurs. Pour Dieu, le temple était la maison où les hommes s'approchaient de lui avec leurs requêtes. Ses gardiens en avaient fait un lieu où l'escroquerie avait cours, et ainsi le nom de Dieu était diffamé. Souiller ou corrompre le temple de Dieu est un péché extrêmement grave. 1 Corinthiens 3:17 le montre, dans son application au

temple actuel de Dieu.

Après avoir chassé ces hommes méchants, Jésus dispense la grâce à ceux mêmes qu'ils empêchaient d'entrer. Les aveugles et les boiteux n'avaient pas le droit de s'approcher selon Lévitique 21:18, et 2 Samuel 5:6-8 rapporte la sentence de David contre eux : ils « n'entreront pas dans la maison », dit-il. Le vrai Fils de David était maintenant arrivé dans Sion, et il fait l'inverse de ce que David avait décidé. Ceux qui étaient « haïs de l'âme de David » sont aimés et bénis ce jour-là. Les changeurs sordides avaient dénaturé le Dieu dont le temple était la maison, et amené les hommes à blasphémer son nom ; en guérissant ceux qui étaient dans le besoin, Jésus révélait pleinement le cœur de Dieu ; et alors la louange jaillit. Les enfants aussi crient : « Hosanna au Fils de David ! » Ils font écho au cri des adultes.

Les chefs religieux eux-mêmes sont témoins de Ses œuvres merveilleuses de puissance et de grâce et ils entendent avec un profond mécontentement le cri des enfants. Jésus justifie ceux-ci dans leur simplicité et cite le verset 2 du Psaume 8 comme trouvant son accomplissement en eux. Le Psaume dit : « tu as fondé ta force », tandis que Jésus en donne une autre application en disant : « tu as établi ta louange » ; mais dans les deux cas, la pensée est que Dieu accomplit ce qui est son bon plaisir, et qu'il reçoit la louange qui lui est due, par ce qui est petit et faible. Il est ainsi démontré que la force et la louange sont l'une et l'autre de Lui et par Lui. C'est ce que nous avons ici. Lorsque les chefs non seulement se taisent mais s'opposent, Dieu veille à ce que la louange qui convient lui soit rendue par la bouche des petits enfants.

Mais pour le moment, la ville et le temple étaient sous la garde de ces hommes incrédules ; il les laisse donc et va passer la nuit à Béthanie, où demeurait une famille au moins qui croyait en lui et l'aimait. Revenant le lendemain, il prononce sa sentence contre le figuier qui n'avait rien que des feuilles. Beaucoup d'apparence extérieure, mais pas de fruit ; sur cet arbre jamais aucun fruit ne naîtrait plus. Il est entièrement condamné. Et à l'instant, il sèche ! L'incident est si manifestement miraculeux qu'il attire l'attention et les commentaires des disciples.

La réponse du Seigneur détourne leurs pensées du figuier pour les diriger sur « cette montagne ». Le figuier était un type d'Israël, plus particulièrement de cette partie de la nation qui était remontée de la captivité et se trouvait maintenant dans le pays. Jugés en tant que nation, il n'y avait rien en eux pour Dieu, et ils étaient condamnés ; et puisqu'ils étaient des échantillons de choix de la race humaine, l'arbre sans fruit présente le fait que la race d'Adam, comme hommes dans la chair, est condamnée, et qu'il n'y aura jamais en eux aucun fruit pour Dieu. Jérusalem et son temple couronnaient « cette montagne » qui

symbolisait, pensons-nous, tout le système juif. S'ils avaient de la foi, ils anticiperaient ce que Dieu allait faire en ôtant la montagne afin qu'elle soit submergée dans la mer des nations. L'épître aux Hébreux montre comment le système juif a été mis de côté, et « cette montagne » a été finalement jetée dans la mer lorsque Jérusalem a été détruite en l'an 70 de notre ère.

La chose nécessaire, c'est la *foi*. L'épître aux Hébreux met l'accent là-dessus, car c'est elle qui contient le magnifique chapitre sur la foi. Le système israélite n'était après tout qu'une ombre des biens à venir et non pas leur réalité. Il fallait de la foi pour discerner cela et nombre de ceux qui croyaient en Christ ne s'étaient pas débarrassés des ombres, même lorsque l'épître aux Hébreux fut écrite. Seul l'homme de foi a accès aux réalités que Christ a introduites ; et de telles personnes peuvent prier avec la confiance qu'elles recevront ce qu'elles demandent.

Les chefs religieux pressentent que l'arrivée de Jésus à Jérusalem et ses actes merveilleux constituent un défi à leur autorité, aussi décident-ils d'agir agressivement et de défier la sienne. À cet effet, ils se lancent dans une controverse, qui s'étend jusqu'à la fin du chapitre 22. Il en résulte trois paraboles frappantes prononcées par le Seigneur, suivies par trois questions astucieuses des pharisiens et hérodiens, des sadducéens et d'un docteur de la loi, respectivement ; le tout couronné par la grande question posée par le Seigneur lui-même qui réduit tous ses adversaires au silence.

En lui demandant de prouver son autorité, les principaux sacrificateurs se font fort de déterminer sa valeur une fois qu'il en aurait produit la preuve. La réponse du Seigneur est en fait celle-ci : s'ils prouvaient leur compétence en se prononçant sur la question beaucoup moins importante de l'autorité de Jean, il soumettrait alors la sienne à leur examen. Cela les plonge dans l'embarras. S'ils reconnaissaient le baptême de Jean comme venant du ciel, ils se condamnaient, car ils ne l'avaient pas cru. S'ils le rejetaient comme étant simplement des hommes, ils perdaient leur popularité face au peuple qui le considérait comme un prophète. Ils tenaient très fort à cette popularité, car « ils ont aimé la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu » (Jean 12:43). Ils ne *voulaient* pas dire que le baptême de Jean était vrai et ils *n'osaient* pas dire qu'il était de nul effet ; aussi se placent-ils sur le terrain de l'ignorance en disant : « Nous ne savons ». Ils se disqualifiaient ainsi pour juger et perdaient tout motif quelconque de protestation lorsque Jésus refusa de révéler son autorité. La puissance de Dieu qu'il détenait lui donnait son autorité à l'exclusion de toute autre chose. Mais ils n'en voulaient pas et l'avaient même attribuée à l'énergie du diable, comme nous l'avons vu auparavant dans cet évangile.

Le Seigneur mène maintenant le débat par ses paraboles. En les examinant,

nous constaterons que la première concerne leur attitude en tant que placés sous la loi ; la deuxième, en tant que mis à l'épreuve par la présence du Fils de l'homme sur la terre ; la troisième est prophétique et considère la réponse qui serait faite à l'évangile. L'ordre divin est respecté — la Loi, le Messie, l'Évangile.

Jésus introduit la première par les mots : « Que vous en semble ? » (v. 28) puisqu'il soumettait cette courte parabole à leur jugement et leur donnait l'occasion de se condamner eux-mêmes. La parabole des deux fils en Luc 15 est relativement longue, tandis que celle que nous avons ici est très brève, mais dans l'une et l'autre les mêmes deux classes sont dépeintes : les chefs religieux d'une part, les publicains et les pécheurs d'autre part. Ici cependant, nous avons leur responsabilité sous la loi, tandis qu'en Luc 15, c'est leur réception selon la grâce de l'évangile.

Dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, l'image de la vigne est employée pour parler d'Israël sous la loi ; aussi les paroles : « Va aujourd'hui travailler dans ma vigne », expriment-elles de façon très appropriée le commandement de l'Éternel. Elles sont souvent citées comme un appel aux chrétiens à servir leur Seigneur dans l'évangile, mais tel n'est pas leur sens premier si nous les lisons dans leur contexte. Le chapitre 9:38, Jean 4:35-38, et d'autres passages nous montrent que l'image qui s'appliquerait plutôt à nous est celle du travail dans « la moisson » et non pas dans « la vigne ». Le mot important sous la loi, c'était « FAIS ceci », car l'homme doit travailler ; mais par les œuvres de loi, nulle chair n'a été justifiée.

La parabole fait ressortir ce fait, car aucun des deux fils n'est caractérisé par une obéissance entière. L'un fait une belle profession en paroles, mais désobéit complètement. L'autre refuse d'abord catégoriquement, mais ensuite il est amené à la repentance, et à l'obéissance comme fruit de celle-ci. De la même manière les principaux sacrificateurs et les anciens se trompaient eux-mêmes par leur profession religieuse, alors que les publicains et les prostituées se repentaient et entraient dans le royaume. Au verset 32, le Seigneur lie clairement ce fait avec le ministère de Jean. Ce dernier est venu à la fin de l'économie de la loi, appelant à la repentance ceux qui avaient failli sous elle. Le Seigneur lui-même rattache donc la parabole à la loi et non pas à l'évangile.

Nous avons ensuite la parabole du maître de maison et de sa vigne. Remarquons qu'il s'agit toujours de la vigne ; or « la vigne de l'Éternel des armées est la maison d'Israël » (Ésaïe 5:7). Non seulement ils ont failli sous la loi, mais ils ont maltraité tous les prophètes par lesquels Dieu s'était adressé à leur conscience, et finalement nous avons la mission du Fils, venu comme mise à l'épreuve suprême. Les « cultivateurs » de la parabole représentent clairement

les chefs responsables d'Israël, qui ne se limitent pas à répéter leur incapacité à produire du fruit pour le profit du « maître de maison », mais couronnent leur méchanceté en mettant à mort le Fils. Ils veulent tout l'héritage pour eux. Ainsi le Seigneur résumait l'accusation contre Israël sous trois titres : pas de fruit pour Dieu ; mauvais traitements infligés à ses serviteurs les prophètes ; réjection et meurtre du Fils.

Après avoir exposé la parabole, il dit de nouveau en quelque sorte : « Que vous en semble ? » — soumettant à leur jugement le sort que méritaient les cultivateurs. Ses adversaires, si prompts quand il s'agit de leurs propres intérêts, sont lents à comprendre tout ce qui est de nature spirituelle, et terriblement aveugles. Aussi ne discernent-ils absolument pas la portée de la parabole et ils donnent une réponse qui annonce la juste condamnation qui allait s'abattre sur leur propre tête. Ils seraient, en deux mots, *dépossédés* et *détruits*.

Le Seigneur accepte, comme étant correct, le verdict qu'ils ont prononcé sur eux, citant à l'appui le Psaume 118:22 et 23. Il était la pierre qu'eux, ceux qui bâtissaient, avaient rejetée. Il ne convenait pas du tout au bâtiment qu'ils avaient en vue et ils ne voulaient pas de Lui. Le jour vient où il paraîtra pour être le fondement et pour édifier la maison que Dieu a en vue ; et cet événement merveilleux entraînera la destruction des hommes méchants et de leur fausse construction.

Le verset 43 et la première partie du verset 44 exposent les effets présents de sa réjection. Il devient une pierre d'achoppement pour les chefs d'Israël et la nation comme telle, et il s'ensuit que, comme peuple, ils sont brisés. Cela a eu lieu de façon définitive lors de la destruction de Jérusalem. Le royaume de Dieu avait été établi au milieu d'eux par Moïse ; maintenant il leur était définitivement retiré et il allait être donné sous une autre forme à une « nation » qui produirait ses propres fruits. Autrefois, les prophètes avaient dénoncé le péché du peuple et annoncé que Dieu susciterait une autre nation qui les supplanterait ; des passages tels que Deutéronome 32:21 ; Ésaïe 55:5 ; 65:1 ; 66:8, nous l'indiquent. Cette nation « naîtra... en une fois » au début du millénium ; c'est-à-dire qu'ils seront nés de nouveau, et auront ainsi une nature qui se plaira à faire la volonté de Dieu et les rendra propres à porter du fruit. C'est ce que nous, chrétiens, connaissons déjà, comme nous le voyons en 1 Pierre 2:9. Rachetés et nés de nouveau, nous avons été appelés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu, et nous pouvons, comme « une nation sainte », annoncer les vertus de Celui qui nous a ainsi appelés. N'est-ce pas là porter du fruit à Sa satisfaction ?

La seconde partie du verset 44 se rapporte à ce qui arrivera aux incrédules au début du millénium. Les paroles du Seigneur semblent tirées de Daniel 2:34-35, et parlent de l'effet en destruction de sa seconde venue sur les hommes, Juifs

ou Gentils. L'enseignement de ces deux versets porte donc sur le brisement national d'Israël comme conséquence du fait qu'ils ont rejeté Christ, son remplacement par une « nation » nouvelle, et la destruction finale de tous les adversaires dans la révélation du Seigneur Jésus en flammes de feu.

Un trait de lumière pénètre dans l'esprit obscurci des principaux sacrificateurs et des pharisiens qui ont écouté ces paroles : ils comprennent que le Seigneur parlait d'eux et qu'à leur insu ils se sont condamnés eux-mêmes. Quel choc terrible ! Battus, ils décident de le mettre à mort ; ils ne sont arrêtés sur le moment que par la crainte de l'opinion publique. Au verset 26, la crainte de la foule a mis un frein à leur *langue*. Au verset 46, elle les retient encore dans leurs *actions*.

22 - Chapitre 22

Mais le Seigneur continue calmement à exposer ce qu'il a à leur dire ; aussi ce chapitre commence-t-il par la parabole du mariage du fils du roi, qui annonce le jour de l'Évangile sur le point de se lever. Nous ne trouvons pas la question : « Que vous en semble ? » en relation avec cette parabole, car elle dépasse de beaucoup les pensées des hommes. Elle se distingue aussi des deux autres en ce qu'elle commence par : « Le royaume des cieux a été fait semblable ». En acceptant l'invitation de l'évangile, lorsque la ruine est totale comme les autres paraboles l'ont montré, les hommes se placent sous la juridiction des cieux. Nous allons maintenant comme au chapitre 13 apprendre quelque chose de nouveau.

Dans cette parabole, le roi ne demande rien à personne. Il *donne* au lieu de *demander*. Lui aussi a un « fils » pour lequel il fait des noces, envoyant ses esclaves pour convier les hommes. Quelle correspondance merveilleuse entre l'invitation envoyée et le message de l'évangile ! « J'ai apprêté... tout est prêt : venez aux noces ». *Apprêté* par le sacrifice de Christ. Prêt, puisque son œuvre est achevée. Aussi maintenant n'est-ce pas : « Allez, travaillez », mais « Venez ».

En premier lieu, l'invitation est adressée à « ceux qui étaient invités », une classe de personnes particulièrement privilégiées. Nous en avons l'accomplissement dans les premiers chapitres des Actes. Pendant une courte période, l'évangile n'a été annoncé qu'aux Juifs, mais la plupart d'entre eux en firent peu de cas, étant occupés des avantages du monde, alors que d'autres s'opposèrent activement, persécutant et mettant à mort certains des messagers de la première heure, comme dans le cas d'Etienne. Cette étape prit fin avec la destruction de Jérusalem, annoncée dans le verset 7.

Puis l'invitation s'étend, comme les versets 9 et 10 nous l'indiquent. Dans la parabole de Luc 14, il y a un esclave, représentant sans doute le Saint Esprit ; ici, il y en a plusieurs ; ce sont les instruments humains dont l'Esprit peut se servir. Ils sont envoyés dans les carrefours des chemins pour convier autant de gens qu'ils trouveront, soit mauvais soit bons. L'Esprit peut « *contraindre* » les hommes d'entrer, comme en Luc 14 ; les esclaves eux reçoivent l'instruction d'*inviter* tous ceux qu'ils trouveront sur leur chemin. Tous n'accepteront pas, mais grâce à cela, le nombre des invités aux noces sera complet. Le prédicateur de l'évangile n'a pas à s'embarrasser de questions touchant à l'élection de la grâce. Il a simplement à transmettre la parole à tous ceux qu'il rencontre, assemblant tous ceux qui répondent, car c'est à Dieu qu'il appartient de toucher

le cœur des hommes.

La seconde partie de la parabole, les versets 11 à 14, montre que, comme toujours lorsqu'il s'agit du service humain, ce qui est sans réalité peut s'introduire et subsister quelque temps. En n'acceptant pas la robe de noces, l'homme avait refusé d'honorer le fils du roi. À l'arrivée de ce dernier, il est démasqué et condamné à être jeté dans la place qui lui revient, les ténèbres de dehors. La présence divine découvrira tout ce qui n'est pas réel et démêlera toute chose. Nous l'avons vu au chapitre 13 ; nous le verrons encore une fois au chapitre 25.

Les pharisiens sont maintenant à bout de ressources ; cela se voit dans l'alliance qu'ils sont amenés à conclure avec les hérodiens qu'ils détestaient. Leur question concernant le tribut est habilement formulée de manière à discréditer Jésus soit aux yeux de César soit devant le peuple. Ils commencent par ce qu'ils considèrent comme de la flatterie, mais qui est un constat sobre de la vérité. Il *était* vrai. Il *enseignait* la voie de Dieu en vérité. Il ne *s'embarrassait* de personne. Leur ayant demandé la monnaie du tribut, il leur prouve que celui-ci était bien évidemment de César, car le denier portait son image. S'il est de César, il doit lui être rendu ; mais ensuite Il les place dans la présence de Dieu. Rendaient-ils à Dieu les choses qui lui appartenaient ? Cette réponse magnifique non seulement les étonne, mais elle frappe tellement leur conscience qu'ils s'en vont. Jésus a posé là un grand principe qui s'applique à chacun de nous tant que nous sommes sous la juridiction d'un César quel qu'il soit. Nous devons rendre à César tout ce qui lui est dû, mais les choses qui sont de Dieu sont infiniment plus importantes et plus étendues dans leur application que tout ce qui est à César.

La question des sadducéens avait manifestement le double objectif de mettre Jésus dans l'embarras et de ridiculiser la foi en la résurrection qui, selon eux, ne pouvait être qu'un retour à la vie dans les conditions ordinaires de ce monde. Sans doute étaient-ils sûrs du résultat : la confusion de Jésus et la justification de leur incrédulité. Mais par sa réponse, le Seigneur montre que la résurrection introduit dans un autre monde, où les conditions sont différentes ; et il cite Exode 3:6 pour indiquer que les patriarches, aux jours de Moïse, vivaient dans cet autre monde, quoiqu'ils ne fussent pas encore ressuscités d'entre les morts. Le fait que leur esprit était là garantissait qu'ils y seraient, à la fin, dans des corps glorifiés.

En ce temps, les sacrificateurs étaient en général d'une même pensée avec les sadducéens, et le Seigneur ne les épargne pas dans le reproche direct qu'il leur adresse. « Vous errez », leur dit-il clairement et il indique la source de leur erreur ; ils ne connaissaient ni les Écritures qu'ils prétendaient exposer, ni la puissance du Dieu qu'ils professaient servir. Cette double erreur est à la base de

toute l'incrédulité religieuse moderne. D'abord, les Écritures sont souvent citées à tort et toujours mal comprises. Secondement, à force de dépouiller Dieu, dans leur esprit, de sa puissance et de sa gloire, ils se trouvent confrontés à des difficultés sans fin. Reconnaissons Sa puissance et les difficultés disparaissent.

La réponse du Seigneur étonne tous ceux qui l'entendent. C'était évidemment tout nouveau pour eux, et pour les pharisiens aussi qui n'avaient jamais réussi à fermer ainsi la bouche aux sadducéens. Ayant entendu cela, ils s'assemblent et l'un d'eux pose au Seigneur une question sur la loi ; il soulève un point qu'ils avaient sans doute souvent discuté entre eux. Il pensait aux dix commandements d'Exode 20, mais le Seigneur l'amène à Deutéronome 6:5, et ajoute Lévitique 19:18. L'exigence de la loi se résume en un mot : *l'amour*. D'abord l'amour pour Dieu ; puis l'amour pour son prochain. En disant : « L'amour... est la somme de la loi » (Rom. 13:10), Paul ne fait que répéter en d'autres *termes* ce que Jésus dit ici (v. 40).

Les trois paraboles les avaient mis en face de la grâce de l'Évangile ; les réponses données aux trois questions ont placé devant eux l'amour comme étant l'exigence suprême de la loi. Ils étaient étrangers à cet amour. Mais pendant qu'ils sont encore rassemblés, Jésus leur pose cette question importante : « Que vous semble-t-il du Christ ? — de qui est-il Fils ? » Ils savaient qu'il devait être le Fils de David, mais ils ignoraient pourquoi, dans le Psaume 110, David l'appelait son Seigneur. Le premier chapitre de notre évangile donne la seule solution possible à ce problème. « Jésus Christ, Fils de David » est « Emmanuel, ce qui, interprété, est : Dieu avec nous ». Lorsque la foi a saisi cela, la position entière paraît dans toute sa clarté. Si la vérité est refusée comme par ces pauvres pharisiens, tout est obscur. Ils étaient dans les ténèbres. Ils ne trouvent rien à répondre et leur défaite est si complète qu'ils n'osent plus l'interroger.

Mais si eux en ont fini avec le Seigneur, lui n'a pas terminé avec eux. Le moment est venu de démasquer ces hypocrites devant les foules placées sous leur influence.

23 - Chapitre 23

Les paroles sévères que Jésus adresse aux chefs du peuple sont rapportées dans ce chapitre. Quelques jours plus tard, sous l'influence de ces hommes, les foules réclameront sa mort. Leur responsabilité et leur culpabilité sont d'autant plus grandes que le Seigneur les a averties du vrai caractère de leurs conducteurs.

Il commence par leur reconnaître la place qu'ils réclamaient comme interprètes de la loi de Moïse. Le peuple devait par conséquent garder la loi et l'accomplir selon qu'il l'entendait de leur bouche, mais veiller soigneusement à ne pas les imiter. Leur vie contredisait la loi qu'ils proclamaient. Ils légiféraient pour les autres sans s'inquiéter le moins du monde d'obéir eux-mêmes. Le Seigneur le souligne au verset 4 ; c'est une faute très répandue chez les religieux de profession, qui aiment diriger les autres tout en préservant leur propre liberté.

Puis, dans les versets 5 à 12, Jésus dénonce leur désir d'être vus et d'avoir la première place. Tout était fait en fonction des hommes. Dans les repas : le cercle social ; dans les synagogues : le cercle religieux et dans les places publiques : le cercle des affaires, ils réclamaient la place la plus élevée en tant que rabbis et maîtres. Le disciple de Christ est appelé à être exactement l'opposé de tout cela, aussi prenons-le à cœur. L'abaissement de ces hommes n'est qu'une question de temps. Ils étaient censés être des guides pour introduire les âmes dans le royaume, mais en fait ils étaient des obstacles pour elles. Ils n'entraient pas eux-mêmes et empêchaient les autres d'entrer.

En outre, ils profitaient de leur position pour dépouiller les veuves sans défense et couvraient cette énormité par l'étalage de longues prières ; aussi recevraient-ils un jugement plus sévère. Les longues prières impressionnent peut-être la foule, mais pas le Seigneur ! Souvenons-nous-en et évitons-les. Celui qui a une ardente requête sur le cœur et qui est vraiment conscient de la présence de Dieu ne déversera pas un flot de paroles. « *Que tes paroles soient peu nombreuses* », lisons-nous en Ecclésiaste 5:2.

Le grand zèle déployé pour faire des adeptes est caractéristique de l'esprit pharisaïque, et les paroles du Seigneur au verset 15 brossent un tableau remarquable du simple prosélytisme. Celui-ci reproduit en les accentuant les traits des agents recruteurs dans ceux qui sont gagnés. Les pharisiens étaient des fils de la géhenne, et leurs adhérents l'étaient deux fois plus qu'eux. Cela explique pourquoi les hommes méchants et les séducteurs progressent toujours plus dans le mal, jusqu'à ce que tout soit mûr pour le jugement.

Dans les versets 16 à 22, le Seigneur condamne leurs enseignements imaginaires. Les distinctions qu'ils établissaient entre le temple et l'or du temple, entre l'autel et le don qui est dessus, pouvaient les faire passer aux yeux des simples pour des esprits très supérieurs ; en fait, ces subtilités étaient purement fantaisistes et ne faisaient que prouver l'aveuglement et la folie de ceux qui les soutenaient. Dans les autres domaines aussi : une exactitude scrupuleuse dans les petites choses ; beaucoup de négligence dans celles qui sont importantes — que ce soit positivement, quant à ce qu'ils observaient (v. 23), ou négativement, quant à ce qu'ils ne faisaient pas (v. 24). Ils étaient certes aveugles, et ce genre de cécité spirituelle n'est que trop répandu aujourd'hui.

Les versets 25 à 28 dénoncent un autre caractère pernicieux : ils se souciaient uniquement de la pureté extérieure, de manière à se donner une bonne apparence aux yeux des hommes. L'intérieur qui est découvert au regard de Dieu ne les inquiétait pas du tout. Ils portaient la plus grande attention à la souillure qu'ils pourraient contracter par contact extérieur, mais étaient absolument indifférents à celle qu'ils produisaient eux-mêmes et qui venait du dedans. Ils devenaient par là des sources de souillure, et bien loin d'être contaminés par les autres, ils la leur communiquaient. C'est un mal très subtil ; et nous pouvons bien demander à Dieu de nous en préserver à quelque degré que ce soit.

Enfin, dans les versets 29 à 33, le Seigneur les accuse d'être les meurtriers des prophètes de Dieu. Ils bâtissaient les sépulcres des prophètes d'autrefois, puisque l'aiguillon de leurs paroles n'était plus senti, mais ils étaient véritablement les fils de ceux qui les avaient tués ; et, selon le principe du verset 15, ils se montreraient criminels deux fois plus qu'eux, comblant les péchés de leurs pères et ayant leur fin, sans aucun doute, dans le jugement de la géhenne.

Nous trouvons dans ce passage, prononcée par Jésus, l'accusation la plus sévère, de toutes celles qui nous sont rapportées. Jamais il n'a dit de telles choses à aucun pauvre publicain ou pécheur. Ces paroles vives étaient destinées aux hypocrites religieux. Lui était plein de grâce et de vérité. Aux pécheurs qui se reconnaissaient tels, il offrait la grâce avec la vérité. Le projecteur de la vérité, sans mention de la grâce, était réservé aux hypocrites.

C'est ainsi que le sang d'une longue lignée de martyrs allait être imputé à cette génération ; et maintenant pour la dernière fois l'occasion était offerte à Jérusalem de se réfugier sous les ailes de l'Éternel, présent au milieu d'eux dans la personne de Jésus. Souvent il aurait voulu les abriter de cette manière, les Psaumes en témoignent ; et souvent Jésus aurait voulu les rassembler pendant son passage parmi eux ; mais ils ne l'ont pas voulu. Aussi la splendide maison, à Jérusalem, reconnue autrefois comme celle de l'Éternel, était-elle maintenant désavouée. Elle n'était plus que *leur* maison, et elle était déserte ; Celui qui

aurait voulu l’occuper allait les quitter et ne serait plus vu jusqu’à ce qu’ils disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Le Psaume 118 montre qu’ils ne prononceront pas ces paroles avant que vienne ce jour « que l’Éternel a fait », lorsque « la pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, [sera] devenue la tête de l’angle ».

24 - Chapitre 24

Tout ce qui précède, à partir du chapitre 21:23, s'est passé dans l'enceinte du temple. Maintenant, au chapitre 24, Jésus sort, et les disciples veulent attirer son attention sur quelques-uns de ses magnifiques bâtiments ; cela leur vaut la prédiction qu'il allait être rasé jusqu'à ses fondations. Ils s'enquièrent alors du moment où ces paroles auraient leur accomplissement, qu'ils lient avec la « consommation du siècle ». Le Seigneur commence par répondre que le but de ses prédictions est de nous avertir et de nous fortifier par avance, et non pas simplement de satisfaire notre curiosité ou même notre soif de précision. Nous avons à prendre garde nous aussi à cette tendance.

De faux christs sont annoncés, ainsi que des guerres et des bruits de guerres, mais ces choses n'indiquent pas que la fin est là. Il y aura des famines, des pestes, des tremblements de terre, et aussi en effet des guerres, mais ce n'est qu'un commencement de douleurs. À ces épreuves s'ajouteront la persécution et le martyre des disciples, l'apostasie de certains qui auront fait profession d'être disciples, la présence de faux prophètes, un redoublement d'iniquité et l'abandon de Dieu par de nombreux professants. Dans un tel moment, les fidèles seront caractérisés par la persévérance jusqu'à la fin où ils seront sauvés. En outre, pendant ce temps, Dieu maintiendra son propre témoignage parmi toutes les nations, et alors seulement la fin viendra.

Trois fois dans ces versets le Seigneur parle de « la fin », et chaque fois il s'agit de la « consommation du siècle » à propos de laquelle les disciples l'avaient questionné. À ses vrais disciples, caractérisés par la persévérance, la fin apportera le salut. C'est la première chose qu'il mentionne, avant de dire que pour ses ennemis, elle amènera le jugement. Remarquons que c'est « *cet* évangile du royaume » qui doit être prêché pleinement avant que la fin vienne ; c'est-à-dire l'évangile que le Seigneur lui-même avait prêché (voir 4:23 ; 9:35) annonçant que le royaume s'était approché. L'évangile que nous proclamons aujourd'hui (voir 1 Corinthiens 15:1-14) ne pouvait pas être annoncé avant la mort de Christ.

Au temps de la fin, l'abomination de la désolation, dont il a été parlé en Daniel 12:11, sera établie dans le lieu saint et le verset 16 montre que Jérusalem est en cause. Il y aura manifestement de nouveau un temple avec son lieu saint, à la fin, et il sera profané par cette idolâtrie si abominable. La prophétie du chapitre 12:43-45 aura son accomplissement à cette époque. L'esprit immonde d'idolâtrie entrera avec une force septuplée dans le peuple ; celui-ci dans son

ensemble acceptera cette abomination établie dans le lieu saint — très probablement « l'image de la bête », mentionnée en Apocalypse 13:14-15. Cette iniquité suprême sera la cause de la désolation qui les frappera selon le juste gouvernement de Dieu. Or, l'établissement de cette abomination sera, pour les fidèles, le signal que la grande tribulation annoncée a commencé et que leur salut dépend de leur fuite hors de Jérusalem et de la Judée, où la fournaise de l'affliction sera la plus ardente. Le Seigneur s'adressait à ses disciples qui, à ce moment, n'étaient que des Israélites pieux entourant leur Messie sur la terre, même si bientôt ils devaient être édifiés sur le fondement de l'Assemblée qui allait être bâtie. Mais à ce moment-là, ils représentaient non pas l'Assemblée, mais le résidu pieux d'Israël qui observera encore scrupuleusement la loi du sabbat (v. 20), et plusieurs d'entre eux demeureront en Judée. Ils devront fuir immédiatement. Cela concorde avec ce qui nous est présenté symboliquement en Apocalypse 12:6.

La grande tribulation sera absolument sans précédent ; elle ne sera jamais égalée, et encore moins surpassée. Le Seigneur le dit au verset 21 ; et le livre de l'Apocalypse en donne la raison : ce sera le temps où la colère sera versée des cieux — le déversement des coupes de jugement. Ce ne sera pas simplement des hommes frappant des hommes, ou une nation châtiant d'autres nations, comme nous en avons des exemples aujourd'hui, mais ce sera Dieu châtiant les nations en réglant ses comptes avec elles. La colère de Dieu est « révélée du ciel » (Rom. 1:18), bien qu'elle ne soit pas encore exécutée, et pour ce qui concerne les nations, elle s'abattra à ce moment sur elles. Les nations comme telles n'existent que dans ce monde ; elles ne demeurent pas au-delà du tombeau, tandis que les hommes qui les composent, eux, subsistent.

Il y aura des élus sur la terre pendant la tribulation et à cause d'eux celle-ci sera abrégée (v. 22). En Romains 9:28, nous lisons que le Seigneur fera « une affaire abrégée sur la terre », et cela afin qu'un résidu soit sauvé. Aujourd'hui Dieu dispense la grâce par l'évangile, et il en a fait une affaire de très longue durée, qui a commencé il y a près de vingt siècles ; lorsqu'il s'agira de la colère, il fera une œuvre rapide qu'il abrégera en justice. D'autres passages nous indiquent qu'elle s'étendra sur le court laps de temps de trois ans et demi. Ainsi la bonté de Dieu sera manifestée tant en grâce que dans la colère.

À cette époque, le diable, sachant parfaitement bien que le retour de Christ est imminent, s'emploiera à brouiller les choses en suscitant des imposteurs qu'il dotera de pouvoirs surnaturels, pour tâcher de séduire les élus qui L'attendent. Le verset 24 indique clairement que les signes miraculeux ne sont pas tous de Dieu. Il en existe de deux sortes — divins ou diaboliques. Dans ceux qui sont de Dieu on peut reconnaître une manifestation du caractère divin en grâce et en

puissance ; les miracles diaboliques de leur côté ont souvent un aspect plus voyant, plus étonnant et attrayant pour les inconvertis. Que ceux qui, aujourd'hui, recherchent désespérément le miraculeux prennent bien garde à ne pas se laisser séduire !

La venue du vrai Christ de Dieu sera accompagnée de la plus grande publicité possible, comme l'éclair. Personne ne sera contraint de se retirer dans un désert ou dans une chambre intérieure pour Le voir. De même que les vautours s'assemblent où sont les cadavres, le jugement s'abattra partout où les hommes seront trouvés dans la putréfaction et la pestilence du péché.

La tribulation sera suivie par la destruction et le renversement des puissances établies, tant dans le ciel que sur la terre, et alors le Fils de l'homme sera manifesté dans sa gloire. Deux fois déjà, le Seigneur a parlé du « signe de Jonas le prophète » (12:39-40 ; 16:4), c'est-à-dire du Fils de l'homme passant trois jours dans le tombeau. Ici, nous avons le signe du Fils de l'homme dans le ciel — le signe qu'enfin Dieu va revendiquer ses droits sur cette terre rebelle et les faire exécuter par l'Homme de son conseil et de son choix. Ce sont là deux bien grands signes ! Personne ne saurait dire lequel est le plus grand. Les deux le sont également en leur temps et sont dignes de notre adoration.

Après être apparu en gloire, le Seigneur rassemblera ses élus, ceux à cause desquels les jours de la tribulation ont été abrégés. Ce rassemblement sera effectué par le ministère des anges et signalé par le grand son de la trompette ; ce sera l'accomplissement de la fête des trompettes (Lév. 23:24-25), comme la mort de Christ a été l'accomplissement de la Pâque, et le don de l'Esprit et la formation de l'Assemblée celui de la Pentecôte. Ce rassemblement des élus est en vue de la bénédiction millénaire. L'enlèvement au ciel, ou même la résurrection, ne sont pas mentionnés, car il s'agit du rassemblement des vivants sur la terre. Au chapitre 16, le Seigneur a révélé qu'il allait bâtir son Assemblée, mais il n'a parlé ni de son appel ni de sa destinée célestes, aussi ne faut-il pas voir l'Assemblée au verset 31.

À partir du verset 32, nous avons une série de paraboles ou de déclarations sous forme de paraboles. Le figuier nous parle des Juifs ; lorsque nous verrons ce peuple reprendre vie en tant que nation, nous connaîtrons que l'été est proche ; mais « cette génération » ne passera pas avant que toutes ces choses se soient accomplies et que ce moment soit arrivé. Le Seigneur a parlé plusieurs fois de cette génération (voir 11:16 ; 12:39, 45 ; 16:4). C'est une génération très ancienne et persistante, car Moïse l'a dénoncée en Deutéronome 32:5 et 20 — « des fils en qui il n'y a pas de fidélité ». La génération incrédule sera jugée lorsque Jésus viendra — pas avant. Ils passeront, mais les paroles de Christ demeureront.

Le moment exact de sa venue est un secret connu du Père seul qui a réservé à sa propre autorité tous les temps et saisons (voir Actes 1:7) ; et de ce fait, il surprendra complètement le monde insouciant. Il en sera comme aux jours de Noé ; les hommes sont absorbés par leurs plaisirs jusqu'au moment où le jugement s'abat sur eux. Sophonie 3:11-13 aura son accomplissement ; les transgresseurs seront retranchés par le jugement ; les affligés et les pauvres qui ont mis leur confiance dans le nom du Seigneur seront laissés pour les bénédictions milléniales : ils sont « le résidu d'Israël ».

Arrivés au verset 42, nous voyons de nouveau le Seigneur veiller à ce que ces réalités prophétiques aient leur effet sur la conduite de ses disciples. Puisqu'ils ne savaient pas l'heure, ils devaient être caractérisés par la vigilance et la fidélité dans le service. Le serviteur qui est établi pour gérer la maison doit faire face à sa responsabilité. Il sera alors béni et récompensé. D'un autre côté des hommes peuvent prendre la place de serviteurs et être pourtant des méchants. Ils ne se préoccuperont pas de leurs responsabilités et maltraiteront ceux qui sont serviteurs avec eux, disant dans leur cœur : « Mon maître tarde à venir ». Telle est toujours la pensée qui prévaut dans le monde. Les hommes écoutent la prophétie, puis ils disent : « La vision que celui-ci voit est pour des jours lointains, et il prophétise pour des temps éloignés » (Ézéch. 12:27). Le vrai serviteur se tient prêt pour la venue de son maître et s'occupe diligemment de Ses intérêts en l'attendant.

Les versets 50 et 51 montrent que le « méchant esclave » dont il s'agit ici n'est pas un homme coupable d'un manquement grave et qui serait néanmoins sincère dans le fond, mais quelqu'un de totalement faux. Son maître le jugera et lui donnera sa part avec les hypocrites, car il en est un lui-même. Il est banni par le jugement dans la compagnie de ses pairs. Lorsque l'hypocrite est démasqué et jugé, il y a pleurs et grincements de dents.

25 - Chapitre 25

Ce chapitre commence par la parabole des dix vierges. Ce monde présente une scène très embrouillée à tous égards. À la venue du Seigneur, tout sera démêlé. Nous l'avons déjà vu au chapitre 13 dans la parabole du froment et de l'ivraie, et dans celle du filet jeté dans la mer, et de nouveau dans les versets que nous venons de considérer à la fin du chapitre 24. Et nous retrouvons ce même grand fait dans cette nouvelle similitude du royaume des cieux. Le Seigneur avait déjà mentionné l'Assemblée par anticipation, mais il ne dit pas ici : « Alors l'Assemblée sera faite semblable... » mais « le royaume des cieux », une sphère plus vaste que l'Assemblée, tout en l'incluant. Aussi les dix vierges ne représentent-elles pas l'Assemblée d'*une manière distincte*, bien que celle-ci soit comprise.

Nous pouvons donc bien appliquer cette parabole aux saints de la période actuelle — nous l'appliquer *à nous-mêmes*. Les vierges « sortirent » à la rencontre de l'Époux tout comme nous-mêmes avons été *appelés hors* du monde pour attendre le Seigneur. Il y a eu une période d'oubli et de sommeil dans l'histoire de l'Église. Un cri a été lancé, annonçant la venue de l'Époux, un cri disant : « *Sortez* à sa rencontre » ; c'est-à-dire, revenez à votre position première en tant que peuple élu. Pendant la période de sommeil, il n'y avait que peu ou pas de différence visible entre les vierges sages et les folles, mais celle-ci apparaît aussitôt qu'elles se sont réveillées et ont repris leur place primitive. Celles qui n'avaient pas d'huile ont été manifestées. L'huile représente le Saint Esprit ; or, « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui » (Rom. 8:9).

On s'est servi de cette parabole pour soutenir l'idée que seuls les croyants consacrés, très vivants, rencontreront le Seigneur à sa venue, et que ceux dont le mérite est moindre seront pénalisés. C'est une erreur, à notre avis. Dans tout ce passage, il s'agit de la manière dont la venue du Seigneur fera une séparation complète entre ceux qui lui appartiennent véritablement et ceux qui ne sont pas siens. Dans cette parabole, la séparation est établie entre les sages et les folles dans la sphère de la profession ; seuls ceux qui sont véritablement de Christ ont le sceau de l'Esprit. La porte fermée scelle le rejet définitif de ceux qui sont faux. Les vierges folles ne représentent pas les apostats, c'est-à-dire ceux qui, une fois, ont connu le Seigneur et ont été connus de Lui. Il n'est pas dit : « Je vous connaissais autrefois, mais maintenant je vous désavoue » mais bien : « Je ne vous connais pas ». Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, mais ceux-ci

étaient des étrangers pour lui.

Au verset 13, le Seigneur fait l'application de cette parabole à ses disciples et à nous-mêmes. Nous ne connaissons pas le moment de la venue du Fils de l'homme et nous sommes appelés à veiller. Ainsi une fois encore il veut que son enseignement prophétique exerce une influence sur notre caractère et notre conduite. Il ne nous éclaire pas quant à ce qui doit arriver simplement pour nourrir notre esprit et satisfaire nos désirs personnels. Aussi après nous avoir exhortés à la vigilance, il montre dans le reste du chapitre l'effet que sa venue doit avoir sur nous comme serviteurs, et aussi son effet sur le monde. La séparation qu'elle produira sera complète.

La parabole des esclaves et des talents vient renforcer l'exhortation à la vigilance donnée au verset 13 ; elle montre que la venue du Fils de l'homme sera le test pour tous ceux qui prétendent être ses esclaves, et aboutira au rejet de tout ce qui n'est pas réel. La pensée que pendant le temps de son absence le Seigneur a confié « ses biens » aux siens, est propre à nous exercer. Ses intérêts ont été placés entre nos mains, et nous ne pouvons pas nous soustraire à la portée de la parabole en disant : « Je n'ai pas de don particulier ; aussi cela ne me concerne pas ».

Le maître remet ses biens à ses esclaves, « à chacun » d'entre eux ; il a le discernement pour apprécier les aptitudes de chacun et il donne à chacun « selon sa propre capacité ». Il nous faut donc distinguer entre *les dons* qui peuvent nous être octroyés et *les capacités* que nous avons, sans jamais oublier que c'est le Seigneur qui ajuste la relation entre les deux. Nos capacités couvrent nos facultés naturelles aussi bien que spirituelles, et si celles-ci ne sont pas très grandes, cinq talents, ou même deux, seraient seulement un fardeau pour nous. Le Seigneur, le sachant, ne nous en donnera alors qu'un. Nous pouvons établir la relation avec les dons mentionnés en Romains 12:6-15, dont le caractère est tel qu'ils englobent tous les enfants de Dieu. Que le don soit grand ou petit, l'important c'est de le faire fructifier.

L'esclave qui a reçu cinq talents et celui qui en a eu deux ont fait preuve de la même diligence. Les deux sont parvenus à doubler ce qui leur a été confié ; et au retour de leur maître, ils ont l'un et l'autre droit à son approbation et à sa récompense. Remarquons que, dans cette parabole de nouveau, le contraste n'est pas entre la fidélité et la diligence plus ou moins grandes dont les vrais esclaves peuvent faire preuve, mais entre des esclaves véritables, bien que n'ayant pas la même mesure de capacité, et quelqu'un qui n'était pas un vrai esclave. Celui qui a reçu un seul talent l'a caché dans la terre au lieu de s'en servir dans l'intérêt de son maître ; et il a agi de la sorte parce qu'il ne connaissait pas vraiment son seigneur. Il prétend qu'il le savait être un homme dur, exigeant davantage que ce

qui lui était dû, quelqu'un de redoutable. Son maître le prend sur le terrain de la connaissance qu'il prétend avoir, et lui montre que son prétexte ne fait qu'aggraver sa culpabilité, car si son seigneur avait été un homme dur, il aurait eu d'autant plus de raison de faire un bon usage du talent qui lui avait été confié.

En réalité, le maître n'était pas du tout un homme dur ; la manière dont il traite les esclaves bons et fidèles en témoigne. Le fait est que cet esclave ne connaissait pas véritablement son seigneur, qu'il n'avait pas de lien réel avec lui. Il perd alors tout ce qui lui avait été confié, et il est jeté dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents, comme l'esclave méchant décrit à la fin du chapitre précédent. Dans la parabole correspondante rapportée en Luc 19, une distinction est établie entre les différents esclaves d'après le degré de leur zèle et de leur fidélité, et ils sont récompensés en conséquence. L'esclave qui n'avait reçu qu'une mine subit une perte, mais il n'est pas jeté dans les ténèbres. Il est remarquable que dans les deux cas c'est l'homme à qui il a été confié le moins qui *faillit*. Sondons notre propre cœur, et nous devrons reconnaître que, quand ce sont de *petites* choses qui sont à notre portée, nous avons tendance à ne *rien* faire du tout. Le Seigneur ne manquera pas d'honorer l'esclave qui accomplit avec zèle et fidélité les petites choses, bien que n'ayant que peu de capacités.

Le dernier paragraphe de ce chapitre (v. 31 à 46) n'est pas présenté comme une parabole. Celles-ci, qui ont commencé au verset 32 du chapitre 24, sont maintenant achevées, et le verset 31 reprend le fil du récit prophétique du chapitre 24:31. Quand il viendra, le Fils de l'homme ne rassemblera pas seulement ses élus, mais il fera comparaître les nations devant lui, pour qu'il y ait, sur toute la terre, une séparation complète entre le bien et le mal. Toutes les nations seront assemblées devant lui ; et cette scène aura lieu sur la terre. Lors de la comparution finale, annoncée en Apocalypse 20, quand la terre et le ciel se seront enfuis, il n'y aura plus de nations : ce sont « les morts, les grands et les petits », car dans la mort, toutes les distinctions nationales disparaissent.

D'autres passages nous renseignent sur les jugements guerriers qui seront exécutés par Christ personnellement, lorsque les puissantes armées des différents rois de la terre seront détruites à Armagédon. Mais après ces jugements, il y aura encore des multitudes de civils ; ils devront tous comparaître devant le Fils de l'homme, car lui seul a la sagesse infaillible pour discerner et séparer. Il agira comme un berger qui sépare les brebis d'avec les chèvres ; et les résultats de son jugement seront éternels, tout comme ils le seront lors du jugement du grand trône blanc. Ici comme alors, les hommes seront jugés selon leurs œuvres.

Dieu connaît l'état véritable de chaque cœur, indépendamment des œuvres. Toutefois lorsqu'il s'agit d'un jugement public, c'est toujours en relation avec

les œuvres, car par elles cet état est manifesté d'une manière claire et infaillible ; et ainsi tous les témoins doivent constater que les jugements divins sont justes. Ces messagers que le Roi appelle « mes frères » étaient ses représentants ; le traitement qui leur était réservé dépendait de la considération portée au Fils de l'homme au nom de qui ils se présentaient. Ceux qui croyaient en Lui s'identifiaient à ses messagers et les assistaient dans leur réjection et leurs afflictions ; ceux qui ne croyaient pas en Lui ne leur prêtaient aucune attention. Ceux qui avaient la foi la manifestaient par leurs œuvres. Ceux qui ne l'avaient pas le prouvaient par leurs œuvres également.

Remarquez que le Roi n'accuse pas ceux qu'il condamne d'avoir persécuté et emprisonné ses serviteurs, mais seulement de les avoir ignorés, de ne leur avoir accordé aucune attention. Cela rejoint la question si importante de Hébreux 2 : « Comment échapperons-nous, si nous *négligeons* un si grand salut ? » En ce jour-là, on verra que si les hommes méconnaissent Christ en méconnaissant ses serviteurs, ils se sont placés sous la condamnation éternelle.

Qui sont « ceux-ci... mes frères » ? Si nous prenons dans leur ensemble les déclarations prophétiques dont nous avons ici la conclusion, la réponse est simple. Au début de son discours le Seigneur s'adresse à ses disciples personnellement ; il leur annonce qu'ils seraient haïs, maltraités et trahis, mais que la fin ne viendrait pas avant que « cet évangile du royaume » ait été prêché en témoignage à toutes les nations, et que ceux qui persévéreraient jusqu'à la fin seraient sauvés. Il s'exprime comme si les disciples auxquels il parlait devaient être là à la fin, car il les considère comme les représentants du résidu à venir. Les « frères » de la fin du discours sont les disciples des *derniers* jours ; et ceux-ci étaient représentés par les disciples du *début* auxquels il s'adressait. Même si un peu plus tard ils allaient être baptisés de l'Esprit en un seul corps (l'Assemblée) comme Actes 2 le rapporte, ils n'étaient à cette époque qu'un résidu d'Israël, qui avaient discerné en Jésus le Messie, et s'étaient attachés à Lui. Ils représentaient ce même résidu d'Israël qui, dans les derniers jours, aura les yeux ouverts et reprendra le fil brisé de « cet évangile du royaume » — brisé lorsque Christ a été rejeté sur la terre, repris et renoué juste avant son retour sur la terre pour régner.

Dans ce dernier paragraphe du chapitre 25, la fin est là. Le Fils de l'homme est roi ; les disciples qui ont persévéré jusqu'à la fin, sont sauvés, les nations sont jugées ; la séparation entre le bien et le mal est achevée ; le résultat du jugement est éternel. Le mot éternel revient trois fois. Le châtiment des méchants et le feu dans lequel ils sont jetés sont éternels ; la vie dans laquelle les justes sont introduits est éternelle. L'antithèse de la vie n'est pas la cessation de l'existence, (comme ce serait le cas si vivre signifiait simplement exister en suite de l'étincelle vitale demeurant en nous), c'est le châtiment, car la vie éternelle

comprend toute l'étendue des vérités bénies et éternelles qui seront la part des justes à toujours. L'aspect souligné ici n'est pas celui de la vie qui est *en eux* ; ce sont eux qui entreront *dans la vie*. Le discours prophétique du Seigneur se termine sur cette note heureuse.

26 - Chapitre 26

Avec ce chapitre, nous reprenons l'histoire des derniers jours de la vie du Seigneur sur la terre. Les premiers versets nous font entrevoir ce qui se passait dans le palais du souverain sacrificateur ; nous n'y trouvons que ruse et plans de meurtre. Les versets 6 à 13 nous détournent de toute cette abominable méchanceté tramée dans les hautes sphères, pour fixer notre attention sur un acte d'amour et de dévouement accompli dans l'humble demeure de quelques fidèles du résidu pieux. Par Jean 12, nous savons que la femme était Marie de Béthanie. Il est clair qu'elle a oint à la fois la tête du Seigneur et ses pieds ; mais Matthieu, mettant l'accent sur son caractère royal, ne parle que de sa tête : c'est ce qui convenait pour un roi ; Jean, soulignant sa divinité, nous dit que ses pieds furent oints, et pourtant même un serviteur aussi grand que Jean le Baptiseur n'était pas digne de délier les courroies de Ses sandales.

Les disciples ne comprennent rien du tout à cet acte de dévouement ; pour eux c'est une pure perte. L'évangile selon Jean nous apprend que Judas Iscariote est l'instigateur de leur réaction. Mais cela montre que, dans leurs pensées, l'argent passait avant les pauvres, et qu'ils étaient ignorants et se leurraient quant à Sa mort prochaine. La femme ne se préoccupait ni d'argent ni des pauvres. Elle ne voyait que Christ et il sut interpréter son geste. Très probablement elle a agi plus par instinct que par intelligence ; mais elle avait conscience que la mort menaçait l'objet de ses affections et de son adoration, et le Seigneur accepte ce qu'elle a fait comme étant pour sa sépulture. Non seulement il approuve son acte de dévouement, mais il déclare qu'il en sera parlé en mémoire d'elle en quelque lieu où l'évangile sera prêché dans le monde entier. Et il en a été ainsi.

Le dévouement de la femme est en contraste absolu avec la haine des chefs religieux, rapportée dans le paragraphe précédent, et avec la trahison de Judas, dans les versets qui suivent. La violence atteint son point culminant chez les chefs — ils seraient prêts à le faire mourir sur le champ, sans scrupules. La corruption est à son comble chez Judas qui, après avoir marché trois ans avec Jésus, veut réaliser par sa trahison le misérable gain de trente pièces d'argent. En Israël, selon Exode 21:32, un esclave était estimé à trente sicles d'argent.

En outre, si le deuxième paragraphe de notre chapitre (v. 6 à 13) présente l'attachement d'une femme pour son Seigneur, le quatrième (v. 17 et suivants) montre la sollicitude du Seigneur envers ses disciples et son désir qu'ils se souviennent de lui pendant la période, toute proche alors, de son absence.

Ils mangent la pâque dans le lieu choisi par le Seigneur ; au cours du repas,

Jésus désigne le traître et le prévient de son jugement. Les Saintes Écritures avaient prédit que le Fils de l'homme serait livré à la mort par trahison, mais cela n'ôte rien à la gravité de l'acte du traître. Que Dieu soit omniscient et puisse prédire les actes des hommes ne décharge pas ceux-ci de leur responsabilité. Par sa conduite, Judas découvrait son vrai « moi ». Jésus, lui, allait se révéler pleinement par sa mort.

À la fin du souper pascal, Jésus institue son repas, comme mémorial de son corps donné et de son sang versé pour nous en rémission de péchés. Rien dans la teneur des versets 26 à 29 ne définit clairement que cette institution doive être observée jusqu'à son retour ; c'est 1 Corinthiens 11 qui nous enseigne à cet égard. Mais le verset 29 permet de le déduire, car la coupe parle de bénédiction et de joie, et le Seigneur en boira d'une manière nouvelle dans son royaume ; en attendant, la coupe est pour nous, non pas pour lui. Aujourd'hui notre Seigneur est caractérisé par la patience ; au jour du royaume, il entrera dans la bénédiction et dans la joie d'une manière tout à fait nouvelle. Dans l'intervalle, nous avons le mémorial de sa mort, car son corps et son sang ne nous y sont pas présentés ensemble comme s'il était un homme vivant sur la terre, mais séparément : ce pain (son corps) et cette coupe (son sang répandu) symbolisant ainsi Sa mort.

Alors qu'ils s'en vont à la montagne des Oliviers, Jésus leur annonce que sa mort provoquerait leur dispersion, selon ce que les Écritures avaient dit, mais il dirige leurs pensées sur sa résurrection et fixe un lieu de rendez-vous en Galilée, où il les retrouverait. Mais Pierre, très sûr de lui, résiste à l'avertissement pour sa propre perte ; et de la sorte, le fait et la portée de la résurrection lui échappent aussi. Ce trait caractérise tous les disciples, mais pas au même degré.

Très vite ils vont être mis à l'épreuve, à Gethsémané. Là, en esprit, Jésus connaît l'angoisse de la mort qui est devant lui, mais dans la pleine communion avec son Père. Sa perfection même le fait reculer devant tout ce que signifient la souffrance et la mort comme jugement de Dieu, mais il accepte cette coupe de la main du Père. En outre, la perfection de son humanité veut qu'il recherche la sympathie de ses disciples, mais la parole prophétique s'accomplit : « J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne,... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20). Pierre et les autres, tellement sûrs de ne jamais le renier, ne peuvent veiller une heure avec lui. La chair en eux est trop faible, mais ils ne le savent pas encore. Ils ne savent pas non plus que la trahison de Judas va aboutir, et que le dénouement est imminent.

Et pourtant, l'heure est venue ; et le reste du chapitre révèle le contraste surprenant entre le Christ de Dieu et tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont en contact avec lui. Ils manifestent chacun les traits particuliers de laideur qui leur sont propres ; il est lui, par son calme, la figure centrale de ce tableau.

Judas, le traître, s'avance le premier. L'hypocrisie masquant sa trahison est telle que dix-neuf siècles plus tard « le baiser du traître » demeure une expression proverbiale de dégoût. Pour reprendre le langage du Psaume 41:9, « mon intime ami aussi, en qui je me confiais, qui mangeait mon pain, a levé le talon contre moi ». Aussi Jésus, s'adressant à lui, l'appelle-t-il « ami », mais il lui pose la question pénétrante : « Pourquoi es-tu venu ? » — Il était venu pour trahir son maître et empocher trente misérables pièces d'argent.

L'hypocrisie écœurante du faux disciple est suivie par le zèle charnel d'un vrai disciple ; l'évangile selon Jean nous apprend qu'il s'agit de Pierre. L'homme sûr de lui dort quand il aurait dû veiller, et frappe lorsqu'il aurait dû rester tranquille : si son geste n'avait pas été désavoué, il aurait discrédité son maître. Le moment vient où « les saints » se réjouiront « de la gloire » ; alors « les louanges de Dieu » seront « dans leur bouche, et une épée à deux tranchants dans leur main » (Ps. 149:5-7) ; mais ce sera à la seconde venue du Seigneur et non pas à la première. L'action de Pierre était tout à fait déplacée et aurait pu lui valoir un coup d'épée en retour. Elle ne s'accordait pas non plus, en aucune manière, avec l'attitude de son maître qui avait à sa disposition une puissance à laquelle rien ne pouvait résister, mais qui consentait à être amené comme un agneau à la boucherie, ainsi que les Écritures l'avaient annoncé.

Pour détruire de dessous le ciel les villes de la plaine, Dieu n'a envoyé que *deux anges*. Que se serait-il passé si *douze légions* avaient été lâchées sur ce monde rebelle ? Le Seigneur n'a pas prononcé la prière qui les lui aurait fournies, et le coup porté par Pierre autant pour lui-même que pour son maître, était simplement ridicule. Si nous pouvons nous réjouir de souffrir comme chrétiens, nous sommes spirituellement vainqueurs ; si nous prenons l'épée, nous perdons la bataille spirituelle, et finalement nous périrons par l'épée. Une des principales causes de la triste stagnation et de la dégradation de la Réformation d'il y a quatre siècles est que ses promoteurs ont recouru à l'épée pour sa défense, et qu'ainsi ils en ont fait un mouvement national et politique, et plus seulement spirituel.

Nous voyons ensuite le Seigneur s'adresser calmement à la foule grossière, sortie sous la conduite de Judas pour l'arrêter. Il leur montre l'inconvenance et même la folie de leur manière d'agir. Face à cette troupe nombreuse, le courage des disciples fond ; ils abandonnent tous leur maître et s'enfuient. Voilà comment se conduisent même les meilleurs d'entre les hommes !

La foule le livre aux chefs d'Israël ; ces hommes qui prétendaient représenter Dieu, avaient rejeté toute prétention de rechercher la justice. Il n'est pas dit qu'ils ont été *induits en erreur* par un faux témoignage, ni qu'ils ont été *tentés* à le recevoir parce qu'il leur était imposé. Non, mais ils « cherchaient

quelque faux témoignage contre Jésus, de manière à le faire mourir ». Ils en CHERCHAIENT un. Y a-t-il jamais eu sur cette terre un procès autre que celui-ci, où les juges ont dû commencer par chercher des menteurs pour pouvoir condamner l'accusé ? C'est ce qui s'est passé là ; et Jésus garde le silence. Le jugement n'ayant plus rien à faire avec la justice, il comparaît devant eux avec une dignité divine ; Il ne parle que pour confirmer qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, et proclamer sa gloire à venir comme Fils de l'homme.

C'est sur cette base qu'ils le condamnent ; mais le souverain sacrificateur enfreint la loi en déchirant ses vêtements au moment où il prononce son jugement, et par là, il se condamne lui-même. À ce signal, les insultes se mettent à pleuvoir sur notre Sauveur et Seigneur. Le calme et l'éclat de Sa présence nous font mesurer la sinistre dégradation dans laquelle ils étaient enfoncés.

À la fin de ce chapitre, Pierre moissonne ce qu'il a semé par sa confiance en soi. Au verset 58, nous lisons qu'il suivait de loin, et maintenant, nous le trouvons avec les ennemis de son Seigneur, incapable de résister. Sa faiblesse se manifeste dans ce qui paraissait être son point fort, car impétuosité et courage sont deux choses différentes. L'énergie charnelle l'a poussé dans une position où il n'aurait jamais dû être, et il est tombé. Ne lui jetons pas la pierre. Prions plutôt qu'il nous soit accordé, si nous devions nous trouver dans une situation analogue à la sienne, une repentance semblable à celle qui est rapportée dans le dernier verset — une repentance qui a commencé immédiatement après la chute.

27 - Chapitre 27

Dans le récit qu'il nous fait des scènes finales de la vie du Seigneur, Matthieu met l'accent sur l'immense culpabilité des chefs d'Israël. Cela apparaît d'une manière frappante tout au long de l'évangile, et nous l'avons vu en particulier au chapitre 23. Les premiers versets de notre chapitre nous montrent que même si la condamnation officielle du Seigneur devait être prononcée par Pilate, sa mort est due à leur hostilité à eux.

La fin misérable de Judas nous est rapportée dans le paragraphe suivant, sorte de parenthèse venant interrompre la suite du récit. Il s'attendait, semble-t-il, à ce que le Seigneur échappe à ses adversaires et s'en aille comme il l'avait fait précédemment. Maintenant, voyant qu'il était condamné et qu'il se soumettait à eux, le remords et l'horreur de ce qu'il a fait se saisissent de lui. Mais dans son cas, ce n'était pas une véritable « repentance à salut dont on n'a pas de regret », car une telle repentance est étroitement liée à la foi. Or il n'avait pas la foi ; s'il l'avait eue, il se serait tourné vers son maître, comme Pierre qui avait, lui aussi, gravement manqué. Judas a eu les yeux ouverts sur son péché ; mais il s'est ôté la vie, commettant un suicide. Celui même qui a livré le Seigneur à ses ennemis doit confesser Son innocence. Dieu l'a voulu ainsi ; et c'est très frappant.

Le nom même de Judas est passé en proverbe, incarnant la traîtrise. Mais Anne et Caïphe sont des hommes plus méchants encore. Nous le voyons au verset 4. Judas a *livré* le sang innocent et eux l'ont *condamné*. Il a eu au moins *quelque sentiment* de remords pour ce qu'il avait fait — suffisamment pour l'amener à se donner la mort. Eux étaient complètement *insensibles*. Qu'était pour eux le sang innocent ? Ils n'avaient aucun remords à le verser ; ils n'avaient pas non plus la crainte du Dieu qui ne passe pas sur le mal. Ils étaient prêts à tuer l'innocent, disant dans leur cœur : « Tu ne t'enquerras pas » (Ps. 10:8, 13). S'ils avaient eu la moindre crainte de Dieu, jamais ils n'auraient dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » comme nous le lisons dans ce chapitre.

Judas n'a jamais profité de ses trente pièces d'argent. Séduit, puis finalement possédé par le diable, il a tout abandonné pour ne rien recevoir. C'est ce qui se produit toujours lorsque des hommes petits et stupides cherchent à conclure un marché avec le géant qu'est l'esprit du mal. À présent l'argent est de nouveau entre les mains des sacrificateurs et il leur donne l'occasion de couronner tous leurs autres péchés par la pire hypocrisie. Leur souci d'accomplir scrupuleusement la loi les empêche de mettre ces pièces dans le trésor sacré,

puisque c'est le prix du sang. Mais qui en a fait le prix du sang ? Eux-mêmes ! Aussi accomplissent-ils les Écritures en achetant le champ du potier. Leur acte devient public, et le champ acquiert ainsi son nom de « Champ de sang ». L'ironie du jugement gouvernemental de Dieu transparaît dans cette désignation, car dès ce moment-là, ce lieu a été un champ de sang et une place de sépulture pour les étrangers ; il le sera dans un sens plus large encore, et cela jusqu'au jour où le Rédempteur viendra à Sion.

Les autorités religieuses ont maintenant livré Jésus au gouverneur civil ; dans les versets 11 à 26, nous trouvons ce qui se passe devant ce dernier. Lorsque Pilate l'interroge devant la multitude, Jésus ne prononce que trois mots : « Tu le dis », l'équivalent de notre « oui ». Il confesse qu'il est véritablement le Roi des Juifs ; or c'est là le principal motif d'accusation dressé contre lui devant la puissance romaine. Les trois évangiles synoptiques concordent sur ce point. Jean rapporte d'autres questions posées par Pilate et auxquelles Jésus répond dans l'intimité relative du prétoire ; et trois fois il mentionne que Pilate *sortit* vers la foule. Lorsqu'il est interrogé en public, Jésus ne répond rien, car il n'y avait en réalité rien à répondre ; Pilate ne devait pas tarder à s'en apercevoir, et il s'en étonne fort. Il connaissait parfaitement les coutumes subtiles des Juifs, et son esprit légal exercé a vite fait de discerner l'envie qui est à l'origine du procès. D'un autre côté, il craint le peuple et veut être bien avec lui.

Ainsi Pilate a l'esprit singulièrement troublé. Pour condamner Jésus, il doit violer son sens de la justice et passer outre au songe et à l'intuition de sa femme. L'échec du subterfuge par lequel il espérait se sortir de ce dilemme l'agite d'une manière évidente. La foule accusatrice est excitée par la ruse des sacrificateurs et des anciens. Le prisonnier est la seule figure sereine au milieu de cette terrible scène. Nous voyons Pilate abdiquer pratiquement sa fonction de juge pour ce cas, et rejeter la responsabilité sur le peuple. Il n'est naturellement pas réellement déchargé pour autant, mais cela a pour conséquence que le peuple prend sur lui la pleine responsabilité du sang de son Messie. Le verset 25 nous donne l'explication des souffrances qui ont frappé le peuple et qui poursuivent ses enfants jusqu'à ce jour. Ils auront encore à traverser la grande tribulation avant que le compte soit réglé selon le gouvernement de Dieu.

Barabbas est relâché et Jésus est condamné à être crucifié ; puis (v. 27-37) nous voyons Jésus livré entre les mains des soldats romains. Là ce sont les moqueries vulgaires, la brutalité et enfin la crucifixion elle-même. Pour que son humiliation soit complète, ils le mettent au rang des iniques en le plaçant entre deux brigands. Il n'y a pas trace de justice, de pitié, ni même de compassion élémentaire, que ce soit de la part des autorités *religieuses*, *civiles*, ou *militaires*. En le condamnant, les Juifs comme les Gentils se condamnaient eux-mêmes.

Les versets 39 à 44 nous montrent toutes les classes s'unissant pour insulter Jésus alors qu'il est cloué sur la croix. Lorsque des criminels particulièrement méchants sont condamnés à mort, ils sont en butte à des paroles sévères, mais même aux êtres les plus mauvais et les plus dépravés, les moqueries sont épargnées dans l'agonie de la mort. Et pourtant c'est ce qu'a dû subir, lorsqu'il était sur la croix, Celui qui incarnait toute la perfection, tant divine qu'humaine. Il n'y avait pas de différence, sauf dans les expressions employées. « Ceux qui passaient par là » étaient les *gens ordinaires*, ceux qui vaquaient à leurs affaires. « Les principaux sacrificateurs avec les scribes et les anciens » faisaient partie des *classes supérieures*. Mais « les brigands aussi... l'insultaient de la même manière ». Ils représentaient les plus vils, les *criminels* ; mais ils ne faisaient que suivre les autres, dans leur langage grossier et vulgaire. Il était le Fils de Dieu et le Roi d'Israël. Il aurait pu déployer sa puissance alors aussi facilement qu'il le fera en jugement dans très peu de temps. Mais en restant là où les mains d'hommes iniques l'avaient placé, et en portant lui-même le jugement du péché, il manifestait l'amour divin.

Matthieu n'en donne pas ici un exposé doctrinal, mais il passe au récit des trois heures solennelles de ténèbres, à la fin desquelles la sainte Victime, d'une forte voix, a donné expression au cri rapporté par l'Esprit prophétique dans le premier verset du Psaume 22, quelque mille ans auparavant. Au troisième verset de ce psaume, nous avons une réponse à ce cri : « Et toi, tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël ». Un Dieu saint ne peut demeurer au milieu des louanges d'hommes pécheurs que si l'expiation a été faite, le jugement du péché ayant été porté. Étant fait péché pour nous, celui qui n'a pas connu le péché devait inévitablement connaître l'abandon. Ceux qui se tenaient là n'en savaient rien ; ils semblent même avoir été incapables de distinguer entre Dieu et Élie.

Puis, selon le verset 50, il y eut encore un cri puissant, et Jésus rendit l'esprit. Les paroles exactes exprimées dans ce dernier cri nous sont rapportées en partie dans l'évangile selon Jean et en partie dans l'évangile selon Luc. Jésus cria « d'une forte voix », témoignage que ses forces n'étaient pas altérées, et qu'il rendait ainsi lui-même, délibérément, son esprit. Sa mort était surnaturelle, et elle fut suivie immédiatement de signes surnaturels qui en indiquaient la signification et la puissance.

Le premier de ces actes de Dieu concerne le voile du temple, type de l'humanité du Seigneur (voir Héb. 10). Sous la loi, « le chemin des lieux saints » n'était « pas encore manifesté » (Héb. 9:8) ; maintenant il l'est, car par la mort de Christ, nous pouvons nous approcher de Dieu. Le deuxième acte est en rapport avec la création matérielle : la terre trembla, les rochers se fendirent et

les sépulcres s'ouvrirent. Le troisième, avec les corps des saints endormis : après Sa résurrection, ils ressuscitèrent et apparurent à plusieurs à Jérusalem. Ainsi, un triple témoignage était rendu de la manière la plus frappante. Le premier, en relation avec la présence de Dieu, mais sous le type du voile, que seuls les sacrificateurs pouvaient voir. Le deuxième, dans le domaine de la nature, doit avoir été perçu par tout le monde. Le troisième était sans doute réservé aux yeux des vrais saints. En plus de ces signes, le soleil avait été obscurci précédemment. D'innombrables témoignages étaient rendus à cette heure extraordinaire, et pourtant personne ne semble en avoir été impressionné, excepté le centurion de garde et ceux qui veillaient avec lui. Le travail opéré dans son cœur l'amène à la conviction que « certainement celui-ci était Fils de Dieu », la chose même que son peuple reniait, et renie encore.

Comme souvent, lorsque le courage et le dévouement des hommes flanchent, les femmes prennent la relève. Les disciples ont disparu, mais plusieurs femmes regardent la scène, même si c'est de loin. Pourtant un homme, quelqu'un de tout à fait inattendu, s'avance et a le courage de s'identifier avec le Christ mort, demandant son corps à Pilate. C'était un disciple de Jésus, mais en secret jusqu'alors, comme nous le dit l'évangile selon Jean. Il était l'homme riche, propriétaire du sépulcre neuf, qui a agi de manière à ce qu'Ésaïe 53:9 soit accompli. C'est la seule chose que nous sachions de ce Joseph d'Arimathée.

Dieu ne manque jamais d'un serviteur selon sa volonté pour accomplir sa parole. Joseph est né dans ce monde pour accomplir cette unique et brève déclaration prophétique, et ainsi, bien que les hommes aient donné à Jésus son sépulcre avec les méchants, il a été avec le riche dans sa mort.

Les femmes qui ont assisté à sa mort et à son ensevelissement étaient dévouées, mais manquaient d'intelligence. Ce sont ses ennemis acharnés qui se souviennent l'avoir entendu dire qu'il ressusciterait d'entre les morts. La mémoire et l'esprit ravivés par la haine, ils envoient une délégation à Pilate pour demander que des précautions particulières soient prises. Ils renient ce qu'il a accompli dans sa vie, le taxant de premier égarement. Ils craignent que sa résurrection puisse être constatée, conscients que cela aurait des effets beaucoup plus puissants. Pour eux, ce serait un dernier égarement, qui serait pire que le premier. Ce serait inévitablement la justification de leur victime et leur propre condamnation ; ils le savaient parfaitement.

Que ce soit à l'égard de Joseph ou de ces hommes, Pilate est consentant. Il leur accorde ce qu'ils demandent : une garde de soldats est placée, mais il semble y avoir une note ironique dans ses paroles : « Rendez-le sûr comme vous l'entendez ». Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir, et ils n'ont réussi qu'à établir au-delà de tout doute raisonnable le fait de la résurrection de Jésus, une

fois que celle-ci a été accomplie, et leurs savantes mesures s’effondrent. Dieu a changé leur sagesse en folie. Il a permis que leur plan serve son propre dessein et détruise le leur.

28 - Chapitre 28

Le verset 1 nous rapporte que les deux Marie, qui ont assisté à son ensevelissement, se sont rendues au sépulcre tout de suite après la fin du jour du sabbat. Elles sont venues « au crépuscule du premier jour de la semaine ». Selon la manière juive de compter, la journée s'achevait au coucher du soleil, et le dévouement de ces femmes était tel qu'elles vinrent au sépulcre à peine le sabbat passé. Il est difficile de coordonner les détails fournis par les quatre évangélistes pour en faire un récit suivi ; mais il semble bien que les deux Marie soient venues seules pour cette visite spéciale, et qu'elles soient retournées ensuite avec Salomé et peut-être d'autres, apportant des aromates pour l'embaumer. Marc et Luc nous le précisent, et il semblerait que le verset 5 de notre chapitre se situe lors de cette seconde occasion, de sorte que ce dont il nous est parlé dans les versets 2 à 4 a eu lieu entre les deux visites. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'à l'aube du premier jour de la semaine Christ était ressuscité.

Un tremblement de terre a signalé sa mort, et un second tremblement de terre, grand mais très localisé apparemment (car il est lié à la descente du ciel d'un ange du Seigneur), proclame sa résurrection. Les autorités terrestres avaient scellé son sépulcre ; une autorité infiniment plus grande rompt le sceau et roule la pierre. Lorsqu'ils le virent, les gardes se mettent à trembler et deviennent comme morts. Le sépulcre scellé était le défi d'hommes audacieux. Dieu le relève, brise leur puissance et réduit à néant leurs représentants. Le Seigneur Jésus a été ressuscité par la puissance de Dieu, et le tombeau a été ouvert pour que les hommes puissent constater sans qu'aucun doute subsiste que le Seigneur n'était pas ici. L'ange ne se contente pas de rouler la pierre ; il s'assied dessus, la scellant pour ainsi dire de sa présence dans sa position nouvelle, afin que personne ne la déplace avant qu'un grand nombre de témoins aient vu le sépulcre vide.

Matthieu nous parle d'un ange assis sur la pierre ; Marc, d'un ange assis du côté droit, mais à l'intérieur du sépulcre. Luc et Jean mentionnent chacun deux anges. Cependant tous nous montrent que si les femmes furent effrayées par la présence des anges, elles ne furent pas terrassées comme les soldats. Elles cherchaient Jésus le crucifié ; aussi la parole qui leur est adressée est-elle : « N'ayez point de peur ». Sa résurrection avait été annoncée ; et elles sont invitées à voir le lieu où son corps avait été mis et où, selon le récit de Jean, les linges étaient à terre en ordre ; mais le corps n'était plus là. Il suffisait de voir le lieu où il avait été déposé pour être convaincu que le corps n'avait été ni

soustrait ni volé. Un acte surnaturel s'était produit ; et elles étaient envoyées comme messagères aux disciples, pour leur dire d'aller en Galilée où ils Le rencontreraient.

Bien que partagées entre des sentiments de crainte et de joie, les femmes reçoivent la parole de l'ange avec foi et sortent pour obéir. L'obéissance de la foi est récompensée : le Seigneur ressuscité lui-même leur apparaît ; elles se jettent a ses pieds et adorent ; puis elles s'en vont, comme les messagères du Seigneur et non plus seulement de l'ange. Lors du dernier souper, le Seigneur avait nommé la Galilée comme point de rencontre, et il le leur confirme.

Les versets 11 à 15, qui forment une parenthèse, nous offrent un contraste frappant. Nous passons de la scène glorieuse de la résurrection, avec la joie, la foi, l'adoration et le témoignage, aux ténèbres épaisses de l'incrédulité, avec la haine, la conspiration, le pot-de-vin et la corruption, pour en arriver à un mensonge flagrant. Si les gardes dormaient, comment pouvaient-ils savoir ce qui s'était passé ? L'argent et l'amour de l'argent sont à la base de ce complot. Les soldats avaient été achetés et nous pouvons bien penser que c'est ainsi qu'on avait l'intention de persuader le gouverneur aussi. Tout est mis en œuvre pour empêcher que la vérité de la résurrection du Seigneur vienne au jour ! Ils réalisaient que cela ruinerait leur cause tout en établissant la sienne, et le diable qui les poussait, le savait encore bien mieux qu'eux. Ils n'ont donné que trente pièces d'argent à Judas pour s'assurer Sa mort, mais ils remettent *une bonne somme d'argent* aux soldats pour étouffer le fait de sa résurrection.

L'évangile se termine par la rencontre des disciples avec leur Seigneur ressuscité en Galilée, et par la mission dont il les charge. Il n'est pas du tout parlé des nombreuses apparitions à Jérusalem, ni de l'ascension depuis Béthanie. Tout en mentionnant l'établissement de l'Assemblée, cet évangile, dans son ensemble, nous a dépeint le passage du royaume présenté dans sa relation avec le Messie sur la terre (tel que les prophètes l'avaient annoncé), au royaume des cieux dans sa forme actuelle : c'est-à-dire une forme mystérieuse, pendant que le Roi est caché dans les cieux. C'est à Jérusalem qu'ils devaient recevoir l'Esprit et être baptisés en un corps, l'Assemblée, dans les quelques jours qui suivraient. La Galilée était le district où se trouvait la plus grande partie du résidu pieux d'Israël, ceux qui, en recevant Christ, sont entrés dans le royaume, alors que le peuple dans son ensemble est resté dehors.

Ainsi le Seigneur ressuscité renoue des liens avec ce résidu, dont les onze disciples étaient les membres principaux ; et s'il n'est pas parlé de son élévation dans le ciel, c'est pourtant comme parlant du ciel qu'il leur confie un mandat, car toute autorité lui a été donnée, aussi bien dans le ciel que sur la terre. Ce n'était pas encore le moment de révéler pleinement la mission chrétienne, qui consiste à

tirer d'entre les nations un peuple pour son nom ; les termes sont plus généraux ici. Ils devaient aller, faire des disciples et les baptiser : c'est un mandat que le résidu pieux d'Israël pourra reprendre après l'enlèvement de l'Église. Comme Israël a été baptisé pour Moïse, son conducteur, le disciple est baptisé pour le Christ ressuscité, venant ainsi se placer sous son autorité ; et le baptême doit être au nom de Dieu tel qu'il a été pleinement révélé. Ce n'est pas le pluriel, mais le singulier — non pas *aux noms* mais *au nom* — car même si elle est révélée en trois personnes, la Déité est une.

L'évangile se termine par cette promesse : « Voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle » ; ainsi, dans cette fin, « tout » ne revient pas moins de quatre fois. Notre Seigneur exalté détient *toute autorité* dans les deux sphères, de sorte que rien ne lui échappe. Si ses serviteurs sont frappés par l'adversité, c'est qu'il l'a permis. Leur service doit s'étendre à *toutes les nations*, et non pas se limiter à Israël comme jusqu'à présent. Ceux d'entre les nations qui ont été baptisés doivent être enseignés à garder *toutes les choses que le Seigneur a commandées*, car les serviteurs doivent d'abord être eux-mêmes caractérisés par l'obéissance, pour amener ceux qu'ils gagnent à l'obéissance. Enfin, ils peuvent compter sur le support et la présence spirituelle de leur Maître *tous les jours* jusqu'à la fin.

Telle est la mission sur laquelle l'évangile s'achève. En considérant les Actes, puis les épîtres, nous trouvons des développements qui nous enseignent quelle est la véritable mission évangélique pour nos jours ; mais nous ne perdons pas pour autant la lumière et le bénéfice de ce que le Seigneur dit ici. Nous continuons à aller vers toutes les nations, baptisant pour le Nom. Nous sommes toujours appelés à enseigner toute la parole du Seigneur. Il continue d'avoir toute autorité. Et, quoi qu'il arrive, il sera avec nous tous les jours « jusqu'à la consommation du siècle ».

Évangile selon Marc

F. B. Hole

Les Réflexions sur les évangiles et les Actes de F.B. Hole ont premièrement paru en anglais en 1937-1939 dans le périodique « Edification » et en 1940 à 1944 dans le périodique « Scripture Truth ».

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4
5 Chapitre 5
6 Chapitre 6
7 Chapitre 7
8 Chapitre 8
9 Chapitre 9
10 Chapitre 10
11 Chapitre 11
12 Chapitre 12
13 Chapitre 13
14 Chapitre 14
15 Chapitre 15
16 Chapitre 16

1 - Chapitre 1

L’auteur de cet évangile est ce Jean, appelé Marc, dont nous parle Actes 15:37, qui avait manqué dans son service, quand il avait accompagné Paul et Barnabas dans leur premier voyage missionnaire, et qui par la suite était devenu entre eux un sujet de discorde. Il avait d’abord manqué lui-même et puis était devenu aussi une occasion de défaillance pour d’autres plus grands que lui. Triste début dans une carrière où il est plus tard si pleinement restauré qu’il devient un instrument utile au Seigneur, dans ce travail éminent qu’est la rédaction de l’évangile qui présente le Seigneur Jésus comme le parfait serviteur de l’Éternel, le vrai prophète du Seigneur.

Il intitule son livre « évangile », ou « bonne nouvelle » de « Jésus Christ, Fils de Dieu » ; ainsi, dès le début, il ne nous est pas permis d’oublier qui est ce parfait serviteur. Il est le Fils de Dieu, et ce fait est encore souligné par les citations tirées de Malachie et d’Ésaïe aux versets 2 et 3, où celui dont le précurseur devait préparer le chemin est présenté comme étant d’origine divine : l’Éternel lui-même. La mission du messager, de celui qui crie dans le désert, marque le commencement même de l’annonce de la bonne nouvelle qu’apporte le Seigneur.

Ce messager, c’est Jean le baptiseur, et dans les versets 4 à 8, nous avons un bref résumé de sa mission et de son témoignage. Le baptême qu’il prêche est le baptême de repentance, en rémission de péchés, et ceux qui s’y soumettent viennent, confessant leurs péchés. Il leur faut reconnaître qu’en eux il n’y a rien de bon. Et donc, comme cela convient tout à fait, Jean se tient entièrement séparé de cette société qu’il lui faut condamner. Ce dont il est vêtu, ce dont il se nourrit, le lieu où il se tient, allant dans le désert, lui font prendre une place de séparation.

Moïse avait donné la loi ; Élie avait accusé le peuple de s’en être détourné, et l’avait appelé à s’y soumettre à nouveau. Jean, bien qu’il vienne dans l’esprit et la puissance d’Élie, ne les exhorte pas à garder la loi, mais plutôt à confesser honnêtement qu’ils l’ont entièrement enfreinte. Cela les prépare pour la suite de son message concernant celui qui est infiniment plus grand, qui est sur le point de venir et les baptisera du Saint Esprit. Le baptême dont il les baptisera sera beaucoup plus grand que celui de Jean, exactement comme sa personne même est bien au-dessus de lui, Jean. Celui qui peut ainsi répandre l’Esprit Saint ne peut être moins que Dieu lui-même.

Le commencement de l’annonce de la bonne nouvelle dans l’œuvre de Jean

étant ainsi décrit, nous sommes ensuite amenés au baptême de Jésus, résumé par les versets 9 à 11. Ici, comme dans tout cet évangile, une brièveté et une concision extrêmes caractérisent le récit. Jésus vient de Nazareth, cet endroit humble et méprisé de la Galilée, et se soumet au baptême de Jean, non pas qu'il ait quoi que ce soit à confesser, mais parce qu'il veut s'identifier avec ces âmes qui, par la repentance, font un pas dans la bonne direction. Alors il convient, avant son entrée dans le ministère public, que soit manifestée l'approbation du ciel sur le parfait Serviteur, de peur que ne soit mal interprétée l'humilité dont il fait preuve en se laissant baptiser. L'Esprit descend sur lui comme une colombe, et la voix du Père se fait entendre, rendant témoignage à sa personne et à sa perfection. Le serviteur du Seigneur est lui-même scellé de l'Esprit Saint, la colombe étant l'emblème de la pureté et de la paix. Étant devenu homme, il faut qu'il reçoive l'Esprit lui-même ; bientôt, dans son élévation, il répandra cet Esprit comme baptême sur d'autres. C'est dans la puissance de cet Esprit qu'il s'avance pour servir. Il faut noter également que, pour la première fois, il y a une révélation claire de la divinité comme Père, Fils et Saint Esprit.

La première action de cet Esprit en ce qui concerne le Seigneur nous est présentée aux versets 12 et 13. S'avançant pour répondre à la volonté de Dieu, il faut qu'il soit mis à l'épreuve, et l'Esprit le pousse à cela. C'est ici que pour la première fois nous trouvons le mot « aussitôt », que nous rencontrons si souvent dans cet évangile. Pour être accompli comme il convient, le service doit être caractérisé par une prompte obéissance ; c'est pourquoi nous voyons notre Seigneur comme celui qui n'a jamais perdu un instant dans le sentier où il a servi.

Il faut qu'il soit mis à l'épreuve avant d'entrer dans son ministère public, et cette épreuve a lieu tout de suite. Lorsque le premier homme est apparu, il a vite été mis à l'épreuve par le diable et il est tombé. Le second homme est là maintenant, et lui aussi doit être également mis à l'épreuve par le diable. Seulement, au lieu d'être dans un beau jardin, il est dans le désert — c'est ce qu'avait fait de son jardin le premier homme. Il est avec des bêtes qui sont sauvages, à cause du péché d'Adam. Il est mis à l'épreuve pendant quarante jours, un temps complet de mise à l'épreuve, et il en sort vainqueur, car à la fin de saints anges le servent.

Aucun détail quant aux différentes tentations n'est mentionné ici, simplement le fait que la tentation a eu lieu, dans quelles conditions, et ce qui en est résulté. Le serviteur du Seigneur est pleinement mis à l'épreuve et sa perfection est rendue manifeste. Il est prêt à servir. Aussi, au verset 14, Jean quitte la scène. L'introduction à l'annonce de l'évangile est finie, et sans autre explication nous pénétrons tout de suite dans un bref récit du merveilleux service

accompli par le Seigneur.

Son message est décrit comme étant « l'évangile du royaume de Dieu », et un très court résumé de ce qu'il comporte se trouve au verset 15. Dans l'Ancien Testament, il est parlé du royaume de Dieu, en particulier dans Daniel. Au chapitre 9 de ce livre, une certaine période avait été fixée pour la venue du Messie et l'accomplissement de la prophétie. Le temps était accompli et, en lui, le royaume s'était approché. Il appelle les hommes à se repentir, et à croire à l'évangile. C'est en proclamant cela qu'il vient en Galilée. Pour le moment, il est seul dans ce service.

Mais il ne reste pas seul longtemps. Ici et là son message est reçu, et des rangs de ceux qui croient, il commence à en appeler quelques-uns qui doivent être plus étroitement associés à lui dans son service pour devenir à leur tour « pêcheurs d'hommes ». Lui-même est le grand pêcheur d'hommes, comme cela est montré dans les deux circonstances rapportées aux versets 16 à 20. Il sait qui il veut appeler à son service. Voyant les fils de Zébédée, il les appelle aussitôt, et il est dit des fils de Jonas que lorsqu'il les appela, « aussitôt, ayant quitté leurs filets, ils le suivirent ». Comme grand serviteur de Dieu, Jésus a été prompt à adresser son appel ; comme serviteurs placés sous ses ordres, ils ont été prompts pour obéir.

Il vaut la peine de remarquer que ces quatre hommes qui ont été appelés sont diligents dans leur travail. Pierre et André sont occupés à pêcher, Jacques et Jean ne se prélassent pas pendant leur temps de repos, ils raccommodent les filets.

Au verset 16 nous lisons : « il marchait », mais au verset 21, ils entrent. Les hommes qu'il a appelés sont maintenant avec lui, écoutant ce qu'il dit et voyant ses œuvres de puissance. Entrant dans Capernaüm, il enseigne « aussitôt » le jour de sabbat, et ce qu'il dit porte la marque de l'autorité. Les scribes ne faisaient que répéter les pensées et les opinions d'autres personnes, s'appuyant sur l'autorité des grands rabbins des siècles précédents ; aussi est-ce ce signe d'autorité qui étonne les gens. Elle est si évidente qu'ils la remarquent immédiatement. Il est vraiment ce prophète qui a les paroles de l'Éternel dans la bouche et dont Moïse avait parlé en Deutéronome 18:18-19.

Et non seulement il y a en lui autorité, mais aussi puissance, une vraie force active. Cela se manifeste à la même occasion dans la façon dont il s'occupe de l'homme possédé d'un esprit immonde. Sous la dépendance du démon, l'homme le reconnaît comme étant le Saint de Dieu, tout en le voyant comme celui qui est venu pour détruire. Devant cette provocation, le Seigneur se révèle comme le libérateur et non pas le destructeur. C'est le diable qui est le destructeur, et donc le démon, qui est son serviteur, fait ce qu'il peut dans ce sens en déchirant le

pauvre homme avant de sortir de lui. Il ne peut garder son emprise sur sa victime en présence de la puissance du Seigneur.

De nouveau les gens sont saisis d'étonnement. Ils voient l'autorité qui s'exprime dans ce qu'il fait, comme ils l'avaient auparavant sentie dans ce qu'il disait, d'où leur double interrogation : Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cette nouvelle doctrine ? Ces deux choses doivent toujours être maintenues ensemble dans le service de Dieu. Ce que l'on dit doit être étayé par ce que l'on fait. Lorsqu'il n'en est pas ainsi ou que, pire encore, nos œuvres contredisent nos paroles, notre service est faible ou vain.

Dans le cas de Jésus, les deux choses sont parfaites. Son enseignement est plein d'autorité et, avec la même autorité, il exige l'obéissance des démons ; de là vient que sa renommée se répand avec une rapidité qui s'accorde à la promptitude avec laquelle il sert Dieu de façon admirable en faveur de l'homme.

Nous n'en avons pas encore fini avec les activités de cette admirable journée à Capernaüm, car le verset 29 nous dit qu'ayant quitté la synagogue ils entrèrent dans la maison de Simon et d'André. Ils font cela « aussitôt », c'est toujours le même mot caractéristique, indiquant la promptitude. Pas de perte de temps pour notre bien-aimé Maître, pas de perte de temps pour ceux qui le suivent maintenant, car ils lui parlent aussitôt (même mot) du besoin qui se trouve dans cette maison. Besoin humain, fruit du péché de l'homme, qui se présente à lui à tout moment. Il se manifeste aussi bien dans la maison de ceux qui sont devenus ses disciples qu'il s'est manifesté dans la synagogue, centre local de leurs rites religieux.

La puissance du démon était bien présente dans le cercle religieux, et la maladie dans le cercle familial. Et Jésus peut répondre largement à ces deux besoins. Le démon quitte l'homme complètement et aussitôt. La fièvre quitte la femme avec la même promptitude ; et il ne faut aucune période de convalescence avant qu'elle reprenne ses tâches ménagères habituelles. Rien d'étonnant si, rapidement, « la ville tout entière est rassemblée à la porte ».

Le tableau présenté aux versets 32 à 34 est très beau. « Le soir étant venu, comme le soleil se couchait », le travail de la journée étant terminé, des foules se rassemblent, apportant un grand nombre de personnes dans le besoin, et il dispense la grâce de sa puissance en guérison. Il ne veut pas qu'aucun témoignage lui soit rendu de la part des puissances des ténèbres. La grâce et la puissance qu'il manifeste sont un témoignage suffisant pour dire qui est celui qui sert parmi les hommes. Dans son évangile, Jean nous dit qu'il y a beaucoup d'autres choses que Jésus a faites et qui n'ont pas été rapportées. Quelques-unes sont indiquées ici sans que des détails soient donnés.

Le récit tel qu'il nous est donné par Marc avance rapidement. Tard dans la

soirée, l'œuvre de grâce continue encore et puis, longtemps avant le jour, Jésus se lève et cherche la solitude pour la prière. Nous venons de remarquer l'autorité et la puissance du parfait serviteur de Dieu. Ici nous voyons sa dépendance de Dieu, sans laquelle il ne peut y avoir de vrai service. Il faut que le serviteur reste étroitement attaché au maître, et quoique celui qui sert soit fils, il ne se dispense pas de cette dépendance ; au contraire, il en est l'expression la plus élevée dans son obéissance parfaite. En Hébreux 5:8, nous lisons qu'il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes et ce mot, sans aucun doute, s'applique à tout son chemin sur la terre, et pas seulement aux dernières scènes de souffrances d'un ordre plus physique.

Comme cela parle à tous ceux qui servent, si modeste que soit le service ! Sa journée était si remplie d'activités, qu'il consacrait une grande partie de la nuit à la prière, et il était le Fils de Dieu. Notre impuissance est causée principalement par notre insuffisance dans le domaine de la prière individuelle dans le secret.

Les quatre versets suivants, 36 à 39, nous montrent la consécration du serviteur de Dieu. Simon et d'autres semblent avoir considéré sa retraite à l'écart comme un inexplicable excès de modestie ou peut-être comme une perte d'un temps qui était précieux. Tous le cherchaient et il semblait laisser échapper ce flot de popularité grandissante. Mais la popularité n'était en aucune façon ce qu'il poursuivait. Il s'était avancé comme serviteur pour prêcher le message divin et ainsi, sans tenir compte des sentiments de la foule, il continue son service dans les villes de la Galilée. Il se consacre à la mission qui lui a été confiée.

Et maintenant, dans les derniers versets de ce premier chapitre, nous avons un délicieux tableau de la compassion de ce parfait serviteur de Dieu. Un lépreux vient à lui, et il ne peut y avoir, quant à l'aspect physique, de spécimen plus repoussant de l'humanité. Ce pauvre homme ne manque pas de foi, mais elle est imparfaite. Il a foi en la puissance de Jésus, mais des doutes quant à sa grâce. Ce qui nous aurait animés, c'est le dégoût, accompagné d'indignation devant la méconnaissance de nos sentiments bienveillants. Le Seigneur est ému de compassion. Il est mû par elle, remarquez-le bien. Non seulement il regarde cette personne misérable avec un amour plein de compassion, mais il agit. La source profonde de l'amour divin qui est en lui jaillit et déborde. De sa main, Jésus le touche, de ses lèvres il parle, et l'homme est guéri. Il n'était pas vraiment nécessaire qu'il le touche, car le Seigneur a guéri de loin maint cas désespéré. Aucun Juif n'aurait songé à le toucher et à contracter ainsi la souillure. Mais c'est ce qu'a fait le Seigneur. Il était absolument impossible qu'il soit souillé et, s'il a touché le malade, c'est pour exprimer sa compassion autant que sa

puissance. Cela confirmait sa parole — « je veux » — et enlevait pour toujours de l'esprit de cet homme tout doute quant à la volonté du Seigneur.

Nous voyons encore une fois comment notre Seigneur ne recherche pas l'enthousiasme des foules, ni la notoriété. Les instructions qu'il donne à l'homme sont destinées à permettre que le témoignage de sa guérison puisse se faire selon ce que Moïse avait prescrit. Mais lui, dans sa grande joie, fait exactement ce qu'on lui avait dit de ne pas faire, de sorte que pendant quelques jours le Seigneur doit éviter les villes et se tenir dans des lieux déserts. Peu de choses suscitent davantage l'intérêt et la passion de l'homme qu'une guérison miraculeuse. Mais le Seigneur recherchait des résultats spirituels. Il y a actuellement des mouvements religieux pour la guérison qui sont à l'origine de beaucoup d'agitation, en dépit du fait que leurs prétendues guérisons ressemblent bien peu à celles qu'opérait notre Seigneur. Les acteurs, dans ces mouvements, ne fuient pas les projecteurs de la publicité, mais y trouvent plutôt leur plaisir.

2. Chapitre 2

Ce chapitre s'ouvre sur une autre œuvre de puissance qui s'accomplit dans une maison particulière quand, après un certain temps, le Seigneur se trouve à nouveau à Capernaüm. Ce qui apparaît ici, c'est une foi caractérisée par la ténacité et, ce qui est assez remarquable, ce n'est pas celui qui souffre qui fait preuve d'une telle foi, mais ses amis. Le Seigneur est en train de prêcher à nouveau la Parole. C'est là son service avant tout ; son travail de guérison ne s'exerce que lorsque l'occasion se présente.

Les quatre amis ont cette sorte de foi qui se rit des impossibilités, qui dit : Cela se fera, et Jésus le voit. Il s'occupe tout de suite du côté spirituel des choses, accordant le pardon des péchés au paralytique. Pour les scribes raisonneurs qui sont présents, ce n'est que blasphème. Il est bien certain qu'ils avaient raison en pensant que personne sinon Dieu ne peut pardonner les péchés, mais ils se trompent entièrement en ne discernant pas que Dieu est présent au milieu d'eux, et qu'il parle dans le Fils de l'homme. Le Fils de l'homme est sur la terre, et sur la terre il a le pouvoir de pardonner les péchés.

Cependant le pardon des péchés n'est pas quelque chose qui est visible aux yeux des hommes ; il faut qu'il soit accepté par la foi dans la Parole de Dieu. La guérison instantanée d'un cas grave d'infirmité corporelle est visible aux yeux des hommes, et le Seigneur accomplit ensuite ce miracle. Ceux qui sont là ne peuvent pas plus délivrer l'homme de la maladie qui le tient prisonnier, qu'ils ne peuvent pardonner ses péchés.

Jésus peut faire les deux choses avec une égale facilité. C'est ce qu'il fait, présentant le miracle accompli dans le corps comme preuve du miracle qui concerne l'âme. Ainsi il met les choses en bon ordre. Le miracle d'ordre spirituel vient en premier lieu, celui qui concerne le corps ne vient qu'après.

Ici encore le miracle est instantané et complet. L'homme qui avait été complètement impotent se lève immédiatement, prend son lit et sort en présence de tous d'une manière qui fait rendre gloire à Dieu par toutes les lèvres. Le Seigneur commande et l'homme n'a qu'à obéir, car la possibilité de le faire lui est donnée en même temps qu'il reçoit le commandement du Seigneur.

Cette circonstance, qui souligne le but spirituel du service qu'accomplissait notre Seigneur, est suivie de l'appel de Lévi, qui nous est connu par la suite comme étant Matthieu le publicain. L'appel de cet homme à suivre le maître nous montre la puissante attraction de la parole de notre Seigneur. C'était une chose que d'appeler d'humbles pêcheurs à quitter leurs filets et leur dur labeur.

C'en était une autre d'appeler un homme qui avait de la fortune et la tâche agréable de faire rentrer l'argent. Mais Jésus le fait avec deux mots : « Suis-moi », deux mots qui tombent dans l'oreille de Lévi avec une telle force qu'il se lève et le suit. Dieu veuille que nous sentions la puissance de ces deux mots dans notre cœur.

Quel merveilleux aperçu nous a été accordé du serviteur de Dieu, de sa promptitude, de son autorité, de sa puissance, de sa dépendance, de sa consécration, de ses compassions, de son refus de ce qui est superficiel et démagogique pour s'attacher à ce qui est spirituel et qui demeure, et finalement des puissants attraits de sa personne !

S'étant levé pour suivre le Seigneur, Lévi montre bien vite qu'il est devenu disciple d'une manière pratique. Il reçoit son nouveau maître dans sa maison en même temps qu'un grand nombre de publicains et de pécheurs, manifestant par là quelque chose de l'esprit du Maître. Lui qui était assis au bureau de recette fait montre maintenant de libéralité, afin que d'autres puissent s'asseoir à sa table. Il se met à accomplir cette parole : « Il répand, il donne aux pauvres » (Psaume 112:9), et cela sans qu'on lui dise de le faire. Il a commencé à exercer l'hospitalité envers ceux de son entourage, afin qu'eux aussi rencontrent Celui qui a gagné son cœur.

En cela il est un excellent modèle pour nous. Il a commencé par se dépenser pour les autres. Il a fait la chose qui était le plus à sa portée. Il a rassemblé pour qu'ils rencontrent le Seigneur ceux qui avaient des besoins et qui le savaient, plutôt que ceux qui étaient contents d'eux-mêmes dans leur pratique religieuse. Il a découvert que Jésus est un donateur qui cherche ceux qui sont disposés à recevoir.

Tout ceci est observé par les scribes et les pharisiens, propres justes qui expriment leur désapprobation sous la forme d'une question posée aux disciples de Jésus. Pourquoi Jésus fréquente-t-il des gens aussi vils, aussi dégradés ? Les disciples n'ont pas à répondre, car le Seigneur lui-même répond à ces attaques. Sa réponse est complète et satisfaisante et elle est presque passée en proverbe. Ceux qui se portent mal ont besoin de médecin, et les pécheurs ont besoin du Sauveur. Ce ne sont pas des justes mais des pécheurs qu'il est venu appeler.

Peut-être les scribes et les pharisiens étaient-ils bien versés dans la loi, mais ils ne comprenaient rien à la grâce. Or Jésus était le serviteur de la grâce de Dieu. Et Lévi avait saisi quelque chose de cela. Et nous ? Bien plus que Lévi, nous devrions saisir cela dans la mesure où nous vivons au moment où le jour de la grâce a atteint son plein midi. Cependant il peut nous arriver d'avoir quelque ressentiment contre Dieu parce qu'il est si bon envers des gens que nous aimerions dénoncer comme coupables : c'est ce que fit Jonas dans le cas des

habitants de Ninive, et ce que faisaient les pharisiens pour les pécheurs. Le grand Serviteur de la grâce de Dieu est à la disposition de tous ceux qui ont besoin de lui.

La circonstance suivante (versets 18 à 22) montre les contradicteurs encore à l'œuvre. Ils s'étaient plaints du Maître aux disciples et maintenant c'est des disciples qu'ils se plaignent au Maître. Évidemment ils manquent de courage pour dire les choses en face. Cette façon détournée de critiquer est très courante, rejetons-la. Dans les deux cas, les disciples n'ont rien eu à répondre. Quand les pharisiens ont soutenu le caractère exclusif de la loi, c'est Jésus qui s'est opposé à eux en faisant valoir le caractère libéral de la grâce, et c'est Jésus qui les a réduits au silence. Maintenant ils veulent mettre sur les disciples le joug de la loi, et avec force Jésus revendique la liberté de la grâce.

La parabole, ou l'image dont il se sert implique de façon évidente que Lui est l'Époux, la personne importante, au centre de tout. Sa présence gouverne tout et apporte une merveilleuse abondance. Bientôt il sera absent et alors seulement il conviendra de jeûner. Notons cela, car nous sommes en un temps où jeûner est une chose qui convient. Depuis longtemps l'Époux est absent et nous l'attendons. Au moment où le Seigneur parlait, les disciples étaient dans la position d'un résidu pieux en Israël, recevant le Messie à sa venue. Après la Pentecôte, ils ont été baptisés en un seul corps, et ont été établis comme fondement de cette cité qui est appelée « l'Épouse, la femme de l'Agneau » en Apocalypse 21:9. À ce moment-là, ils avaient la place d'Épouse plutôt que celle de fils de la chambre nuptiale. Cette position, c'est la nôtre aujourd'hui. Cela ne fait que rendre encore plus clair qu'il ne nous convient pas de festoyer, mais de jeûner. Jeûner, c'est s'abstenir de choses légitimes pour être davantage consacré à Dieu, et pas simplement s'abstenir de nourriture pendant un certain temps.

Les pharisiens ne pensaient qu'à maintenir intacte la loi. Le danger pour les disciples, comme les évènements l'ont prouvé par la suite, n'était pas tellement cela, mais plutôt d'essayer de mélanger le judaïsme à la grâce qu'apportait le Seigneur Jésus. Le système légal était comme un vieil habit ou une vieille outre. Jésus apportait ce qui ressemblait à un solide morceau de drap neuf, ou à du vin nouveau avec son pouvoir d'expansion. Dans les Actes, nous pouvons voir comment les vieilles formes extérieures de la loi ont cédé devant la puissance débordante de l'évangile.

En vérité, nous voyons cela dans l'incident qui suit immédiatement et qui termine le chapitre 2. De nouveau les pharisiens viennent se plaindre des disciples au Maître. Maintenant, ils sont coupables de ne pas conformer leurs activités à la vieille outre qu'étaient certaines prescriptions concernant le sabbat. Les pharisiens poussaient leur respect du sabbat si loin, qu'ils condamnaient

même le fait qu'on froisse des épis de blé dans la main, comme s'il s'agissait d'actionner un moulin. Ils soutenaient une interprétation très rigide de la loi dans ces questions mineures. Ils étaient de ceux qui observaient la loi avec un soin méticuleux, tandis qu'ils considéraient les disciples comme peu zélés.

Le Seigneur reçoit leur plainte et défend ses disciples en rappelant aux pharisiens deux choses. Premièrement ils auraient dû connaître les Écritures, qui rapportent comment il était arrivé à David de se nourrir, lui et ceux qui le suivaient, dans une situation critique. Ce qui normalement n'était pas selon la loi avait été permis en un jour où les choses n'étaient pas normales en Israël, à cause du rejet du roi légitime. 1 Samuel 21 nous en parle. À nouveau les choses ne sont pas normales et le roi légitime va être rejeté. Dans les deux cas, des besoins concernant l'Oint du Seigneur devaient être considérés comme plus importants que des détails qui se rapportaient aux exigences cérémonielles de la loi.

Deuxièmement, le sabbat a été institué pour l'homme et non l'inverse. Donc l'homme passe avant le sabbat et le Fils de l'homme, qui a sous son autorité tous les hommes, selon le Psaume 8, doit nécessairement être le Seigneur du sabbat et, en conséquence, il est habilité à en disposer selon sa volonté. Qui étaient les pharisiens pour contester son droit de le faire, même si Jésus était venu parmi les hommes sous la forme de serviteur ?

Le Seigneur du sabbat était parmi les hommes et on le rejetait. Dans ces circonstances, les préoccupations de ceux qui étaient étroitement attachés au respect de la loi cérémonielle étaient déplacées. Leurs « outres » étaient vieilles et incapables de contenir la grâce débordante et l'autorité du Seigneur. L'« outre » de leur sabbat se perce devant leurs yeux mêmes.

3. Chapitre 3

Cependant les pharisiens n'étaient en rien convaincus, et ils ouvrent à nouveau tout le débat, un peu plus tard, quand, un autre jour de sabbat, Jésus entre en contact avec un besoin de l'homme, dans une de leurs synagogues. Le conflit se déchaîne autour de cet homme qui avait la main desséchée. Ils regardent Jésus, escomptant que leur sera fournie une occasion de l'attaquer. Il relève ce défi qui, quoique inexprimé, se trouve dans leur cœur, en disant à l'homme : « Lève-toi là, devant tous », le mettant ainsi bien en vue pour que tous les assistants soient témoins de ce défi.

Une autre question concernant le sabbat est maintenant soulevée. Par la loi Dieu a-t-il voulu interdire de faire du bien comme de faire du mal ? Le sabbat fait-il d'un acte de miséricorde une transgression ?

On peut rapprocher cette question : « Est-il permis de faire du bien... ou de faire du mal ? », de Jacques 4:17. Si nous savons faire le bien et si nous ne le faisons pas, c'est pécher. Fallait-il que le parfait Serviteur de Dieu, qui connaissait le bien, et qui de plus avait toute la puissance pour le faire, retienne sa main d'agir parce qu'il se trouvait que c'était jour de sabbat ? Impossible !

C'est de cette manière frappante que le saint Serviteur de Dieu justifiait son ministère de grâce, en la présence de ceux qui lui auraient lié les mains par des interprétations rigides de la loi de Dieu. Il est important que nous apprenions la leçon que nous enseigne tout cela, au cas où nous tomberions dans une erreur semblable. La « loi du Christ » est très différente dans son caractère et son esprit de la loi de Moïse ; cependant, de la même façon on peut en faire mauvais usage. Si le joug de Christ, qui est léger et aisé, est tordu pour devenir un fardeau pesant et aussi un véritable obstacle à l'effusion de la grâce et de la bénédiction, cela devient une perversion plus grave que tout ce que nous voyons dans ces versets.

Le cœur des pharisiens était dur. Il était bien sensible à tous les aspects techniques de la loi, mais dur s'il s'agissait d'avoir de la sollicitude pour les besoins de l'homme ou d'avoir quelque sentiment de leur propre péché. Jésus voyait dans quel état affreux ils se trouvaient et il en était affligé, mais il ne retient pas la bénédiction. Il guérit cet homme et les laisse à leur péché. Ils étaient indignés parce qu'il avait enfreint la loi sur un des points auxquels ils tenaient tant. Eux-mêmes sortent pour enfreindre une des plus importantes prescriptions de la loi en tenant conseil pour le faire mourir. Voilà le pharisaïsme !

Devant cette haine meurtrière, le Seigneur se retire avec ses disciples. Nous

le voyons, à la fin du chapitre 1, se retirer de tout l'éclat que donne la popularité. Il ne cherche pas à se faire bien voir, il ne désire pas non plus attiser la contestation. Ici nous trouvons le parfait Serviteur agissant exactement comme est exhorté à le faire l'esclave du Seigneur en 2 Timothée 2:24.

Mais sa personne a un tel pouvoir d'attraction que les hommes affluent vers lui, même quand il se retire. Une grande multitude se presse autour de lui ; sa puissance et sa grâce se manifestent de bien des façons, et des esprits impurs reconnaissent en lui le Maître auquel il faut qu'ils obéissent, bien qu'il n'accepte pas leur témoignage. Il apporte la bénédiction aux hommes et les délivre ; cependant il n'attend rien d'eux. D'abord il a à sa disposition sur le lac une petite barque, dans laquelle il peut se retirer loin de la foule qui le presse ; et puis il monte sur une montagne où il appelle à lui seulement ceux qu'il veut, et d'entre eux il en choisit douze destinés à être apôtres.

Ainsi, non seulement il répond à la haine des chefs religieux en se retirant d'eux, mais aussi en appelant les douze qui, le moment voulu, iront poursuivre son service incomparable. Ainsi prépare-t-il l'élargissement du service et du témoignage. Les douze qui ont été choisis doivent être avec lui, et puis, quand leur temps d'instruction et de préparation sera terminé, il les enverra. Cette période d'instruction dure jusqu'au verset 6 du chapitre 6. Au verset 7 de ce même chapitre, nous avons le récit du vrai début de leur mission.

Le fait d'« être avec lui » est d'une immense importance pour celui qui est appelé à servir. Cela est tout aussi nécessaire pour nous que cela l'était pour eux. Ils avaient sa présence et sa compagnie sur la terre. Nous ne l'avons pas, mais nous avons son Esprit qui nous est donné et sa Parole écrite. Ainsi nous est-il permis, dans un esprit de prière, de garder le contact avec lui, et de recevoir cette éducation spirituelle qui seule nous forme pour le servir avec intelligence. Les douze furent d'abord choisis, puis formés, puis envoyés avec la puissance qui leur était accordée. Tel est l'ordre divin, et nous voyons ces choses présentées dans les versets 14 et 15. Ayant appelé et choisi les douze sur la montagne, il revient aux endroits fréquentés par les hommes et se trouve dans une maison. Immédiatement les foules s'assemblent. L'attirance qu'il exerce est irrésistible et l'on exige tant de lui qu'il n'y a pas de temps pour prendre les repas. Aussi la première chose dont sont témoins les douze, quand ils sont avec lui, est cette forte vague d'intérêt, et l'apparente popularité de leur Maître.

Cependant ils voient vite un autre aspect des choses, et en premier lieu que Jésus n'est absolument pas compris de ceux qui sont les plus proches de lui selon la chair. Sans doute sont-ils remplis de bienveillante sollicitude pour lui. Ils ne peuvent comprendre un tel labeur incessant et ils ont le sentiment qu'il convient de le saisir pour l'arrêter comme s'il n'avait plus son bon sens. Jean 7:5 éclaire

cette attitude extraordinaire de leur part. Quand le Seigneur est parvenu à ce point de son service, ses frères ne croient pas en lui et apparemment sa mère n'a encore qu'une obscure idée de ce qu'il est vraiment en train de faire.

Mais en deuxième lieu, il y a des ennemis qui deviennent encore plus durs et qui ont encore moins de scrupules. Au verset 6 de notre chapitre, nous avons vu les pharisiens s'allier à leurs adversaires les hérodiens, pour tenir conseil contre lui afin de le faire mourir. Maintenant nous trouvons les scribes qui descendent de Jérusalem pour s'opposer à lui et l'accuser. C'est ce qu'ils font de la manière la plus irréfléchie, attribuant ses œuvres de grâce à la puissance du diable. Il ne s'agissait pas simplement d'outrage grossier, mais de quelque chose de délibéré, inspiré par la ruse. Ils ne pouvaient pas nier ce qu'il faisait, mais ils essayaient de noircir sa réputation. Ils admettaient l'évidente réalité des miracles et puis, volontairement et officiellement, déclaraient que c'étaient les œuvres du diable. Tel était le caractère de leur blasphème, et il convient d'être au clair à ce sujet pour examiner les paroles du Seigneur au verset 29.

Mais pour commencer il les fait venir à lui, et répond par un appel au bon sens. Leur opposition blasphématoire comportait une absurdité. Ils suggéraient en effet que Satan s'était mis à chasser Satan, que son royaume et sa maison étaient divisés contre eux-mêmes. Et si c'était vrai, cela impliquerait la fin de tout ce qui est activité satanique. Satan est bien trop avisé pour agir de la sorte.

Il nous faut admettre, hélas, que nous autres, chrétiens, n'avons pas été trop avisés pour agir de la sorte. La chrétienté est pleine de divisions qui sont proprement suicidaires, et c'est Satan lui-même qui, sans aucun doute, est à l'origine de cela. Sans la puissance du Seigneur Jésus dans le ciel, qui est restée toujours la même, et sans la présence de l'Esprit Saint qui habite dans la vraie Église de Dieu, le témoignage public de la chrétienté serait mort depuis longtemps. Que la foi n'ait pas péri pour disparaître de la terre est à la louange, non de la sagesse des hommes, mais de la puissance de Dieu. Après avoir démontré la folle absurdité de leurs paroles, le Seigneur se met à donner la vraie explication de ce qui s'est passé. Il est celui qui est plus fort que l'homme fort, et maintenant il est en train de piller ses biens en libérant beaucoup de ceux qui ont été emmenés captifs par Satan. Celui-ci est lié lorsque le Seigneur est là présent.

Troisièmement il avertit clairement ces malheureux scribes et pharisiens de l'énormité du péché qu'ils ont commis. Le parfait Serviteur a délivré des hommes de l'emprise de Satan dans la puissance de l'Esprit Saint. Pour éviter de l'admettre, ils taxent l'œuvre du Saint Esprit d'œuvre de Satan. C'est pur blasphème, le blasphème aveugle d'hommes qui ferment les yeux à la vérité. Ils se placent au-delà du pardon, avec comme seule perspective la condamnation éternelle. Ils ont atteint cet affreux état d'endurcissement dans la haine et

l'aveuglement qui avait caractérisé autrefois le Pharaon en Égypte, et qui plus tard avait marqué le royaume du nord d'Israël quand la Parole du Seigneur avait été : « Éphraim s'est attaché aux idoles, laisse-le faire » (Osée 4:17). La volonté de Dieu est de laisser faire ces scribes de Jérusalem et cela signifie : pas de pardon, mais condamnation.

Voilà ce qu'était le péché qui ne pouvait être pardonné. Comprenant ce qu'il est réellement, nous pouvons facilement voir que les personnes qui ont une conscience délicate et qui aujourd'hui sont troublées parce qu'elles craignent de l'avoir commis, sont les dernières qui ont vraiment pu le commettre.

Le chapitre se termine avec l'arrivée des proches dont le verset 21 nous a parlé. Les paroles du Seigneur concernant sa mère et ses frères ont paru à certains inutilement dures. Il y avait certainement en elles une note de sévérité qui était la conséquence de leur attitude. Le Seigneur saisissait l'occasion de donner à ses disciples l'instruction dont ils avaient besoin. Ils l'avaient vu au milieu de beaucoup de labeur et apparemment populaire, et aussi au centre d'une opposition blasphématoire. Maintenant il faut que les disciples aient une démonstration frappante du fait que les relations que Dieu reconnaît et honore sont celles qui ont une base spirituelle.

Autrefois, en Israël, les liens de parenté dans la chair comptaient beaucoup. Maintenant ils doivent être mis de côté, pour faire place aux liens spirituels. Et la base de ce qui est spirituel se trouve dans l'obéissance à la volonté de Dieu ; et pour nous aujourd'hui la volonté de Dieu se trouve enchâssée dans les Saintes Écritures. L'obéissance est la chose fondamentale. Elle est à la base de tout vrai service et il faut qu'elle nous caractérise, si nous voulons être liés au seul vrai et parfait Serviteur. Ne l'oublions jamais.

4. Chapitre 4

Le chapitre précédent se termine par cette déclaration solennelle du Seigneur, que les liens qu'il allait maintenant reconnaître étaient ceux qui avaient une base spirituelle dans l'obéissance à la volonté de Dieu. Cette déclaration a très certainement fait naître dans l'esprit des disciples des questions sur la manière dont ils pourraient savoir quelle est la volonté de Dieu. En commençant ce chapitre, nous trouvons la réponse. C'est *par sa parole* qu'il nous fait connaître ce qu'il est et ce qu'il a fait pour nous. C'est de ces choses que découle sa volonté pour nous.

Il y a encore de grandes foules rassemblées auprès de lui, si bien qu'il les enseigne en étant sur une barque ; mais c'est à ce moment qu'il commence à parler par des paraboles. La raison nous en est donnée aux versets 11 et 12. Les chefs du peuple l'ont déjà rejeté, comme l'a bien montré le chapitre précédent ; les gens eux-mêmes sont, dans l'ensemble, indifférents, quand ils ne sont pas attirés par la passion du sensationnel, la curiosité, « les pains et les poissons ». Plus tard ils changeront de bord, ils soutiendront les chefs dans leur hostilité meurtrière. Le Seigneur sait cela ; aussi commence-t-il à dispenser son enseignement sous une forme qui le réserve à ceux qui ont des oreilles pour entendre. Il parle au verset 11 de « ceux qui sont dehors ».

Cela montre que déjà une rupture se manifestait et qu'on pouvait distinguer ceux qui étaient dedans de ceux qui étaient dehors. Ceux qui étaient dedans pouvaient voir et entendre, percevoir et comprendre, et ainsi le « mystère » ou le « secret » du royaume de Dieu devenait clair pour eux. Les autres étaient aveugles et sourds, et le chemin de la conversion et du pardon se fermait pour eux. Si l'on ne veut pas entendre, vient un moment où on ne le peut pas. Les gens voulaient un Messie qui leur apporterait prospérité et gloire dans ce monde. Ils n'avaient que faire, comme les événements l'ont montré, d'un Messie qui leur apportait le royaume de Dieu sous la forme mystérieuse de la conversion et du pardon des péchés.

Aujourd'hui nous avons le royaume de Dieu précisément sous cette forme mystérieuse et nous y entrons par la conversion et le pardon, car c'est ainsi que l'autorité de Dieu s'établit dans notre cœur. Nous attendons toujours le royaume dans sa manifestation en gloire et en puissance.

La première parabole de ce chapitre est celle du semeur, de la semence et de ce qui est produit. Ayant dit cette parabole, Jésus conclut par ces mots solennels : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ». Qu'on ait des oreilles pour

entendre ou qu'on n'en ait pas, montrerait immédiatement si un homme appartenait à ceux qui sont dedans ou à ceux qui sont dehors. La grande majorité des auditeurs du Seigneur ont évidemment pensé que c'était une jolie histoire agréable à entendre, mais ils ne vont pas plus loin, montrant qu'ils sont dehors. Pour d'autres, comme pour les disciples, cela ne suffit pas. Ils veulent arriver au sens profond de la parabole et s'informent plus avant. Ils appartiennent à ceux qui sont dedans.

Ce que dit le Seigneur au verset 13 montre qu'il faut comprendre cette parabole du semeur, sinon ses autres paraboles ne nous seront pas intelligibles. Elle détient la clef qui ouvre toutes les autres. Le Seigneur Jésus, quand il est venu, a tout d'abord soumis Israël à une épreuve capitale. Allait-on recevoir le Fils bien-aimé et rendre à Dieu le fruit qui était dû sous le régime de la loi ? Il devient évident que non. Eh bien, un second ordre de choses doit alors commencer. Au lieu d'exiger quoi que ce soit de leur part, c'est le Seigneur qui sèmera la parole ; celle-ci, au temps convenable, dans certains cas du moins, produira le fruit désiré. C'est ce que montre cette parabole, et si nous ne saisissons pas ce qu'elle signifie, nous ne comprendrons pas ce que le Seigneur a à nous dire par la suite.

Le Seigneur lui-même est le Semeur, sans aucun doute, et la Parole est le témoignage divin qu'il répand, car le « si grand salut qui a commencé par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu » (Hébreux 2:3). Dans l'évangile selon Jean, nous découvrons que Jésus est la Parole. Ici il sème la parole. Qui pouvait la semer comme lui qui était la Parole ? Mais même quand c'est lui qui sème la parole, tous les grains qu'il sème ne fructifient pas. Dans un cas sur quatre seulement du fruit est produit.

Il est également certain que la parabole s'applique dans ses principes à tous ceux qui sont sortis après le Maître pour semer la parole, comme envoyés par lui, depuis lors jusqu'à aujourd'hui. Donc tout semeur de la semence doit s'attendre à connaître ces différentes expériences comme cela est indiqué dans la parabole. Les serviteurs imparfaits d'aujourd'hui ne peuvent espérer mieux que ce qui a marqué les semailles du parfait Serviteur quand il était sur la terre. La semence était la même dans chaque cas. La différence se trouvait dans l'état du sol sur lequel tombait la semence.

Chez ceux qui ont entendu la parole et sont semblables aux grains tombés le long du chemin, la parole n'a absolument aucune entrée. Leur cœur est comme un sentier où on est passé et repassé. Il n'y a pas même une impression superficielle, et Satan, par ses nombreux agents, ôte la parole. Le cas de ces auditeurs est celui d'une indifférence complète.

Les auditeurs assimilés à des terrains pierreux sont ceux qui sont

impressionnables mais superficiels. Ils reçoivent la parole aussitôt avec joie, mais ils ne sont pas du tout sensibles à ce qu'elle implique réellement. Il a été dit, de vrais convertis, qu'ils ont « reçu la parole accompagnée de grandes afflictions, avec la joie de l'Esprit Saint » (1 Thessaloniciens 1:6). Cette affliction, qui avait précédé leur joie, résultait du fait qu'ils avaient été rendus conscients de leur péché, convaincus par l'action puissante de la parole. L'auditeur du terrain pierreux ne connaît pas ce temps d'affliction parce qu'il n'est pas conscient de ses vrais besoins, pour s'établir dans une joie qui n'est que superficielle, et qui disparaît — et lui avec elle — en présence de l'épreuve.

Les auditeurs assimilés à un terrain plein d'épines sont ceux qui sont préoccupés. Le monde remplit leurs pensées. Sont-ils pauvres, ils sont submergés par ses soucis. Sont-ils riches, par ses richesses et les plaisirs qu'apportent les richesses. Ne sont-ils ni pauvres ni riches, ils convoitent d'autres choses. Ils ont réussi à se sortir de la pauvreté, et ils convoitent pour avoir encore plus de ces bonnes choses du monde qui semblent être maintenant à leur portée. Absorbée par le monde, la parole est étouffée.

Les auditeurs semblables aux grains tombés dans la bonne terre sont ceux qui non seulement écoutent la parole, mais la reçoivent et portent du fruit. La terre a subi le travail de la charrue et de la herse. Ainsi a-t-elle été préparée. Cependant, même ainsi, toute bonne terre n'est pas également fertile. Il peut ne pas y avoir la même quantité de fruit, mais il y a du fruit.

Dans tout cela il y avait une grande instruction pour les disciples, il y en a une également pour nous. Bientôt le Seigneur va les envoyer prêcher, et alors eux aussi deviendront semeurs. Il fallait qu'ils sachent que c'était la parole qu'ils devaient semer, et à quoi ils devaient s'attendre quand ils la sèmeraient. Alors ils ne seraient pas trop affectés quand une grande partie de la semence semée semblerait s'être perdue, ou quand, après quelques résultats, au bout d'un certain temps on ne verrait plus rien ; ou même quand, du fruit ayant été produit, il n'y en aurait pas autant qu'ils l'avaient espéré. Si nous savons, d'un côté quel est le but poursuivi, et de l'autre ce à quoi il faut s'attendre, nous sommes grandement fortifiés et affermis dans notre service.

Nous devons nous souvenir que cette parabole s'applique tout autant à la parole qui est semée dans le cœur des saints que dans le cœur des pécheurs. Aussi méditons-la avec des cœurs très exercés quant à la manière dont nous-mêmes nous recevons la parole qu'il nous est donné d'entendre, et aussi quant à la manière dont d'autres recevront la parole que nous leur présenterons.

Dans les versets 21 et 22 suit la courte parabole de la lampe, et puis au verset 23 une autre parole d'avertissement, afin que nous ayons des oreilles pour entendre. À première vue, passer de la semence qui a été semée dans le champ à

la parabole de la lampe allumée dans une maison peut paraître bizarre et sans lien apparent. Mais si vraiment nous avons des oreilles pour entendre, nous verrons vite que, dans leur signification spirituelle, les deux paraboles vont bien ensemble et sont liées. Quand la parole de Dieu est reçue dans un cœur exercé et préparé, elle produit du fruit que Dieu apprécie, et aussi de la lumière qui est vue et appréciée des hommes.

Aucune lampe n'est allumée pour être cachée sous un boisseau ou sous un lit. Elle doit rayonner tout autour d'elle à partir du pied de lampe. La deuxième partie du verset 22 est assez frappante : « Et rien de caché n'arrive, si ce n'est afin de venir en évidence ». Le travail de Dieu dans le cœur par sa parole a bien lieu secrètement, et le regard de Dieu discerne le fruit lorsqu'il commence à apparaître. Mais lorsque c'est le moment, cette chose secrète qui a eu lieu doit nécessairement être mise en lumière. Toute vraie conversion est comme une nouvelle lampe qui s'allume.

Le boisseau peut représenter les affaires de la vie, et le lit, les aises et les plaisirs de la vie. On ne doit permettre ni à l'un ni à l'autre de cacher la lumière, comme on ne doit pas permettre aux soucis et aux richesses et aux « autres choses » d'étouffer la semence qui est semée. Avons-nous des oreilles pour entendre cela ? Laissons-nous briller la lumière de notre petite lampe ? Il n'y a rien de caché qui ne sera manifesté ; aussi est-il tout à fait certain que, si une lampe a été allumée, elle doit nécessairement briller. Si rien n'est manifesté, c'est parce qu'il n'y a rien à manifester.

Cette parabole est suivie de l'avertissement qui concerne ce que nous entendons. Les voies de Dieu dans son gouvernement des hommes font partie de ce sujet. De la mesure dont nous mesurerons il nous sera mesuré. Si vraiment nous entendons la parole de telle manière que nous nous en emparions, nous en aurons plus de profit. Sinon nous commencerons à perdre même ce que nous avions. En Luc 8:18, nous avons des déclarations semblables qui se rapportent à la « manière » dont nous entendons. Ici elles se rapportent à « ce que » nous entendons.

L'accent est mis sur : « comment » nous entendons, dans la parabole du semeur, mais « ce que » nous entendons est d'importance au moins égale. Bon nombre se sont vus enlever même ce qu'ils avaient en prêtant l'oreille à l'erreur. Ils ont entendu et entendu très attentivement, mais, hélas, ce qu'ils ont entendu n'était pas la vérité, et les a pervertis. Si, en passant par notre oreille, l'erreur est semée dans notre cœur, elle produira des fruits désastreux, et le gouvernement de Dieu le permettra et ne l'empêchera pas.

Les versets 26 à 29 contiennent la parabole qui concerne le travail secret de Dieu. Un homme sème la semence et, quand la moisson est prête, il se remet au

travail en y mettant la faucille pour la récolte. Mais quant à la croissance elle-même de la semence, depuis le début jusqu'à ce que le fruit soit produit, il ne peut rien faire. Pendant de nombreuses semaines il dort et se lève, de nuit et de jour ; les opérations de la nature que Dieu a ordonnées font silencieusement le travail, bien que l'homme ne les comprenne pas. Le : « sans qu'il sache comment » est vrai aujourd'hui. Les hommes ont poussé très loin leurs recherches, mais le vrai comment de ces opérations merveilleuses qui se déroulent dans le grand laboratoire de la nature de Dieu leur échappe toujours.

Il en est de même dans ce que nous pouvons appeler l'atelier spirituel de Dieu et c'est une bonne chose que nous nous en souvenions. Certains d'entre nous tiennent beaucoup à analyser et à décrire exactement ce que sont les opérations de l'Esprit dans les âmes. Ces choses cachées exercent parfois une grande fascination sur notre esprit, et nous voulons saisir complètement tout ce qui se passe. C'est impossible. C'est notre heureux privilège de semer la semence et aussi, au temps convenable, de mettre la faucille et de récolter. Ce que la parole opère dans le cœur des hommes est secrètement accompli par le Saint Esprit. Son travail, bien sûr, est parfait.

L'œuvre de l'homme porte toujours la marque de l'imperfection. S'il arrive qu'il nous soit permis d'être pour quelque chose dans l'œuvre de Dieu, nous apportons l'imperfection dans ce que nous faisons. C'est ce que nous montre la parabole suivante aux versets 30 à 32. Le royaume de Dieu aujourd'hui existe d'une façon vitale et réelle dans l'âme de ceux qui, par la conversion, sont passés sous l'autorité et le contrôle de Dieu. Mais on peut aussi le considérer comme une chose plus extérieure qui se trouvera partout où des hommes font profession de reconnaître Dieu. Le premier est le royaume tel qu'il est établi par l'Esprit. L'autre le royaume tel qu'il est établi par les hommes. Ce dernier est devenu une chose grande et imposante sur la terre, étendant sa protection sur beaucoup d'« oiseaux du ciel ». Et ce que ces oiseaux représentent, nous venons de le voir aux versets 4 et 15 : des agents de Satan.

Cette parabole qui termine la série est pleine d'avertissements pour les disciples, comme les autres ont été pleines d'instruction. Ils sont avec le Seigneur et formés avant d'être envoyés pour leur mission. Nous avons vu au moins sept choses, à savoir que :

1 — Actuellement le travail du disciple est fondamentalement de semer.

2 — Ce qui doit être semé, c'est la parole.

3 — Les résultats du travail du semeur doivent être classés en quatre catégories ; et dans un cas seulement il y a du fruit, et encore est-ce de façon variable.

4 — La parole produit de la lumière aussi bien que du fruit, et cette lumière

doit être manifestée publiquement.

5 — Le disciple lui-même est auditeur de la parole aussi bien que semeur de la parole, et à cet égard il doit faire attention à ce qu'il entend.

6 — Le travail de la parole dans des âmes est le travail de Dieu et non le nôtre. Notre travail est de semer et de récolter.

7 — Comme le travail de l'homme participe à ce travail actuel qui est d'étendre le royaume de Dieu, le mal y pénétrera. Le royaume, considéré comme l'ouvrage de l'homme, donnera quelque chose d'imposant et pourtant de corrompu. C'est l'avertissement solennel dont nous avons à faire notre profit.

Il y a eu beaucoup d'autres paraboles exposées par le Seigneur et qui pourtant ne nous ont pas été rapportées. Celles qui ont été exposées et expliquées aux disciples étaient sans doute très importantes pour eux dans leurs circonstances particulières, mais pas de la même importance pour nous. Celles qui nous concernent directement sont rapportées en Matthieu 13.

Avec le verset 34 se terminent les enseignements du Seigneur et, du verset 35 à la fin du chapitre 5, nous reprenons le récit de ses actes merveilleux. Les disciples avaient besoin d'observer attentivement ce qu'il faisait et sa façon d'agir, comme d'entendre les enseignements sortant de ses lèvres ; et nous aussi.

La foule qui a écouté ce qu'il a dit, sans le comprendre, est alors renvoyée, et Jésus et ses disciples passent à l'autre rive. C'est le soir, et Jésus est à la poupe, il dort sur un oreiller. Ce lac est connu pour les tempêtes soudaines et violentes qui l'agitent et l'une d'elles, d'une rare violence, se lève, menaçant de submerger la barque. Satan est « le chef de l'autorité de l'air », et donc nous croyons que sa puissance se trouvait derrière les forces déchaînées de la nature. Immédiatement donc les disciples sont placés devant une épreuve et un défi. Qui est cette personne qui dort à la poupe ?

Satan pouvait-il disposer des forces de la nature au point de faire couler une barque où reposait le Fils de Dieu ? Mais le Fils de Dieu est vu dans son humanité et il dort. Eh bien, quelle importance, vu qu'il est le Fils de Dieu ! L'action de l'adversaire soulevant la tempête pendant qu'il dort est vraiment un défi qu'il lance. Jusqu'alors cependant les disciples n'ont compris ces choses que d'une manière très obscure — et ce n'est même pas sûr. Par conséquent ils sont remplis de crainte, car leurs ressources dans l'art de la navigation sont épuisées. Et ils le réveillent avec un cri d'incrédulité qui est un affront à sa bonté et à son amour, bien que témoignant de quelque foi dans sa puissance.

Le Seigneur se lève immédiatement dans la majesté de sa puissance. Il reprend le vent qui est l'instrument le plus direct de Satan. Il dit à la mer de faire silence et de se taire, et elle obéit. Comme un chien de chasse turbulent se couche humblement à la voix de son maître, ainsi la mer se couche à ses pieds. Il

est le Maître absolu de la situation.

Ayant ainsi repris les forces de la nature et la puissance qui se cache derrière elles, Jésus se tourne vers ses disciples pour leur adresser de doux reproches. La foi a une vision spirituelle des choses, et jusque-là leurs yeux s'étaient à peine ouverts, pour discerner qui il était. S'ils avaient tant soit peu saisi ce qu'était sa gloire personnelle, ils n'auraient pas été si craintifs. Ayant été les témoins du déploiement de sa puissance, ils sont encore craintifs et ils se demandent encore quelle sorte d'homme il est. Un homme qui peut commander aux vents et à la mer et les soumettre à sa volonté, n'est évidemment pas un homme ordinaire. Mais qui est-il ? Voilà la question.

Aucun disciple ne peut s'avancer pour servir, tant qu'il n'a pas répondu à cette question une fois pour toutes dans son âme. Voilà pourquoi, avant de les envoyer, Jésus doit présenter d'autres témoignages de sa puissance et de sa grâce devant leurs yeux, comme cela nous est rapporté au chapitre 5.

Nous aussi, de nos jours, nous devons être pleinement assurés de savoir qui il est avant d'essayer de le servir. Cette question : « Qui donc est celui-ci ? » est une question qui vraiment requiert notre attention. Tant que nous ne pourrons pas y répondre comme il convient et de façon très claire, il faut que nous nous tenions tranquilles.

5. Chapitre 5

« Qui donc est celui-ci ? » Lorsque la foi a été amenée à une pleine conviction en répondant à cette question qui concerne le Seigneur Jésus, cela entraîne l'assurance qu'il doit nécessairement être à même de répondre à n'importe quelle circonstance difficile. Cependant, malgré tout, il est bon pour le disciple de le voir vraiment ayant affaire aux hommes et aux peines qu'ils connaissent à cause du péché, dans sa grâce qui délivre. Dans ce chapitre, nous voyons le Seigneur qui manifeste sa puissance et, par là même, continue la formation de ses disciples. Cette formation peut être aussi la nôtre en parcourant le récit qui nous est donné.

Pendant la traversée du lac, la puissance de Satan a été à l'œuvre, cachée derrière la furie de la tempête ; à l'arrivée sur l'autre rive, elle devient tout à fait évidente dans l'homme possédé d'un esprit immonde. Ayant connu la défaite dans ses œuvres les plus secrètes, l'adversaire maintenant lance ouvertement un défi sans perdre de temps, car cet homme rencontre immédiatement Jésus au moment où celui-ci débarque. C'est une sorte d'épreuve-test. Le diable a fait de ce pauvre malheureux une forteresse où il espère tenir bon à tout prix et, dans cette forteresse, il a jeté toute une légion de démons. Si jamais il y a eu un homme qui a été maintenu irrémédiablement captif des puissances des ténèbres, c'est bien lui. Dans son histoire, nous voyons le reflet de la condition où a sombré l'humanité, sous le pouvoir de Satan.

Il « avait sa demeure dans les sépulcres », et les hommes aujourd'hui vivent dans un monde qui devient de plus en plus un vaste cimetière, à mesure qu'une génération après l'autre disparaît dans la mort. Alors « personne ne pouvait le lier », car on avait souvent essayé fers et chaînes, mais en vain. Il n'était pas question de le maîtriser. Ainsi aujourd'hui il ne manque pas de mouvements, de méthodes qui ont pour but de refréner les mauvais penchants de l'homme, de réprimer leurs actions les plus violentes et de soumettre ce monde afin de le rendre agréable et d'y faire régner l'ordre. Mais rien n'y fait.

Alors, avec ce démoniaque, on a essayé autre chose. Et si on changeait sa nature ? Il est dit cependant que « personne ne pouvait le dompter ». Ainsi cette idée s'est-elle révélée inutile et il en a toujours été ainsi. Il n'est pas davantage au pouvoir des hommes de changer leur nature que de lui mettre un frein et de l'empêcher d'agir, « La pensée de la chair... ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Romains 8:7). Aussi ne peut-elle pas être contrainte. Il est dit encore : « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6),

quelles que soient les tentatives pour l'améliorer. Aussi n'est-il pas question de la modifier ou de la changer. « Et il était continuellement, de nuit et de jour, dans les sépulcres et dans les montagnes », toujours agité, criant, toujours malheureux, se meurtrissant avec des pierres, se détruisant lui-même dans sa folie. Quel tableau ! Et il nous faut ajouter, quel tableau caractéristique de l'homme sous la puissance de Satan ! C'était un cas exceptionnel, il est vrai. L'emprise de Satan sur la majorité des hommes se fait d'une manière plus douce et les symptômes sont bien moins prononcés. Ils sont pourtant là. On peut entendre le cri de l'humanité, alors que les hommes se font du tort à eux-mêmes par leurs péchés.

Quand l'homme parle, les mots se forment sur ses lèvres, mais l'intelligence qui est derrière est celle des démons qui le contrôlent. Eux, ils savaient quelle sorte d'homme était le Seigneur, même si d'autres ne le savaient pas. D'un autre côté, ils ne savaient absolument pas à quoi correspondait son service. En vérité, il y aura une heure où le Seigneur livrera ces démons avec Satan leur maître aux tourments, mais tel n'était pas son service à ce moment-là. Encore moins était-ce son service à l'égard des hommes. Au démoniaque Jésus vient apporter, non pas les tourments, mais la délivrance.

Le Seigneur a ordonné aux démons de sortir, et ils savent qu'ils ne peuvent pas résister. Ils sont en présence du Tout-Puissant et ils sont obligés de faire ce qui leur a été ordonné. Il leur faut même demander la permission d'entrer dans les pourceaux qui paissent non loin de là. Les pourceaux, animaux impurs selon la loi, n'auraient pas dû se trouver là. Les esprits étant également impurs, il y a affinité entre eux et les pourceaux, affinité qui a des conséquences mortelles pour ces animaux. Les démons ont mené l'homme à l'auto-destruction en se servant de pierres tranchantes ; avec les pourceaux, l'emprise est immédiate et complète. L'homme est délivré, les pourceaux sont détruits.

Le résultat, en ce qui concerne l'homme lui-même, est merveilleux. Ses errances incessantes sont finies, car il est « assis ». Autrefois il ne portait pas de vêtements, comme Luc nous le dit. Maintenant il est « vêtu ». Ses hallucinations ont cessé, car il est « dans son bon sens ». L'application qu'on peut faire de tout ceci pour l'évangélisation est tout à fait évidente.

Le résultat, en ce qui concerne les gens de la contrée, est cependant tout à fait tragique. Ils montrent un état d'esprit qui laisse douter de leur bon sens, bien qu'aucun démon ne soit entré en eux. Ils n'ont aucune compréhension ou juste appréciation de Christ. En revanche ils s'accommodent fort bien de la présence des pourceaux. Si la présence de Jésus signifie la perte des pourceaux, alors ils préfèrent s'en passer, même si cette présence fait disparaître un démoniaque furieux. Et les voilà qui le prient de s'en aller de leur territoire.

Le Seigneur accède à leur désir et s'en va. Tout cela est une bien grande tragédie, même s'ils ne s'en rendent pas compte à ce moment-là. Suivra une tragédie plus grande encore : le Fils de Dieu sera chassé de ce monde ; et la conséquence, ce sont dix-neuf siècles remplis de mal de toute sorte. Le départ du Seigneur a créé une nouvelle situation pour l'homme qui vient d'être délivré des démons. Naturellement il désire la présence de son Libérateur, mais il apprend que, pour le moment, il doit demeurer à la place où le laisse l'absence de Jésus et témoigner pour lui, particulièrement auprès des siens.

Notre position aujourd'hui est tout à fait semblable. Bientôt nous serons avec Jésus, mais actuellement il nous appartient de témoigner pour le Seigneur là où il n'est pas. Nous aussi nous pouvons raconter aux nôtres quelles grandes choses le Seigneur a faites pour nous.

Ayant retraversé le lac, le Seigneur se trouve immédiatement en présence d'autres cas de misère humaine. En chemin vers la maison de Jaïrus, où est couchée sa fille qui est à toute extrémité, il est arrêté par la femme qui a une perte de sang. Son mal dure depuis douze ans et échappe complètement à la compétence des médecins. Son cas à elle est désespéré, tout comme l'était celui du démoniaque. Lui était irrémédiablement captif d'une foule de démons, elle l'est d'une maladie incurable.

De nouveau, nous pouvons y voir une analogie avec l'état spirituel de l'humanité, et particulièrement avec les efforts d'une âme réveillée, comme cela nous est décrit en Romains 7.

Beaucoup de luttes, beaucoup d'efforts sincères, mais aucun soulagement comme résultat ; c'est plutôt une aggravation de l'état du malade qui décrirait le cas qui nous est présenté ici, jusqu'à ce que l'âme arrive au bout de ses recherches et, après avoir tout dépensé, entende parler de Jésus. Alors, quand elle a cessé tout effort pour obtenir une amélioration et qu'elle est venue à Jésus, lui se révèle être le grand Libérateur.

Dans le cas du démoniaque, nous ne pouvons pas vraiment parler de foi, car il était complètement dominé par les démons. Dans le cas de la femme, nous pouvons seulement parler d'une foi qui est imparfaite. Elle a confiance dans la puissance de Jésus, puissance si grande que même ses vêtements la communiquent. Cependant elle doute de pouvoir parvenir jusqu'à lui. Les foules qui se pressent l'en empêchent et elle ne se rend pas compte à quel point lui, le parfait Serviteur, est à la disposition de tous ceux qui ont besoin de lui. Cependant, la guérison dont elle a besoin, elle la reçoit en dépit de tout. L'accès dont elle a besoin est rendu possible et la bénédiction lui est apportée. Satisfaite de cette bénédiction, elle se serait éloignée furtivement.

Mais il ne doit pas en être ainsi. Elle aussi doit témoigner de ce que la

puissance de Jésus a fait, et par là elle doit recevoir une autre bénédiction pour elle-même. La façon qu'a notre Seigneur d'agir envers elle est pleine d'instruction spirituelle.

La parfaite connaissance que Jésus a de toutes choses est révélée. Il sait que de la puissance est sortie de lui et qu'on a touché ses vêtements. Il a posé la question, mais il connaît la réponse, car il se retourne pour voir « celle » qui a fait cela.

Sa question révèle aussi le fait que beaucoup l'ont touché de bien des manières ; cependant personne d'autre n'a fait sortir de lui de la puissance en le touchant. Pourquoi cela ? Parce qu'entre tous, elle seule l'a fait dans la conscience de ses besoins et avec foi. Quand ces deux choses sont là, ce n'est point en vain qu'on est en contact avec Jésus. Bon nombre d'entre nous aimeraient être comme cette femme et souhaiteraient recevoir la bénédiction, sans reconnaître publiquement celui qui les a bénis. Il ne doit pas en être ainsi. Le Seigneur mérite que nous confessions la vérité et que nous fassions connaître sa grâce qui sauve. Dès que la puissance est sortie de lui pour notre délivrance, vient pour nous le moment de témoigner. Et comme l'homme a dû aller dans sa maison vers les siens, la femme doit s'agenouiller à ses pieds en public. Tous deux lui ont rendu témoignage et, notons-le, tout à fait différemment de ce que nous aurions pu attendre. La plupart des hommes trouveraient peut-être que rendre témoignage chez soi est difficile. Pour les femmes ce serait plutôt rendre témoignage en public. L'homme a dû parler à la maison et la femme en présence de la foule. Cependant ce n'est pas à la foule qu'elle s'est adressée, mais à lui.

Comme fruit de sa confession, la femme elle-même reçoit une autre bénédiction : elle reçoit l'assurance définitive, par la parole du Seigneur, que sa guérison est entière et complète. Quelques minutes auparavant, elle a senti dans son corps qu'elle était guérie, et puis elle déclare toute la vérité, sachant ce qui lui était arrivé. C'est très bien, mais pas tout à fait suffisant. Si le Seigneur lui avait permis de s'en aller simplement avec ses bons sentiments et cette connaissance de ce qui lui était arrivé, elle aurait pu être la proie de bien des doutes et de bien des craintes dans les jours suivants. La moindre sensation de malaise aurait fait naître l'inquiétude quant à une rechute éventuelle, mais en l'occurrence elle reçoit la parole définitive de Jésus : « Sois guérie de ton mal ». Voilà qui règle tout, sa parole à lui était beaucoup plus sûre que ses sentiments à elle.

Ainsi en est-il pour nous : quelque chose a été vraiment accompli en nous par l'Esprit de Dieu à la conversion, et nous le savons, et nos sentiments peuvent être des sentiments de bonheur. Mais cependant il n'y a pas une base solide sur laquelle puisse se fonder notre assurance, ni dans des sentiments, ni dans ce qui a

été fait en nous. Le fondement solide pour l'assurance se trouve dans la parole du Seigneur. Nombreux sont ceux qui aujourd'hui manquent d'assurance, tout simplement parce qu'ils ont commis l'erreur que cette femme a été sur le point de commettre : ils n'ont jamais vraiment confessé Christ et reconnu ce qu'ils lui devaient. S'ils acceptent de réparer cette erreur, comme l'a fait cette femme, sa parole leur donnera toute assurance.

Au moment même où la femme est délivrée, le cas de la fille de Jaïrus devient plus critique. Arrive la nouvelle de sa mort, et ceux qui ont envoyé le message admettaient que la maladie puisse disparaître devant la puissance de Jésus, mais ils estiment que la mort est un domaine qui lui échappe. Nous avons vu Jésus triompher des démons et de maladie, même quand les victimes ne pouvaient compter sur aucun secours humain. La mort est, de toutes les choses, la plus irrémédiable. Jésus peut-il triompher de cela ? Il le peut et c'est ce qu'il fait.

La manière dont il soutient la foi vacillante du chef de synagogue est très belle. Jaïrus avait été tout à fait confiant que Jésus pouvait guérir, mais maintenant, il s'agit de la mort. C'est la grande mise à l'épreuve de sa foi et aussi de la puissance de Jésus. « Ne crains pas, crois seulement », est la parole qui vient à lui. La foi en Christ ôtera la peur de la mort pour nous comme pour cet homme.

La mort n'était qu'un sommeil pour Jésus ; cependant les pleureuses professionnelles se moquent de lui dans leur incrédulité. Il les met dehors et, en la présence des parents et de ceux de ses disciples qui sont avec lui, il ramène l'enfant à la vie. Ainsi, pour la troisième fois dans ce chapitre, la délivrance est apportée à quelqu'un dont le cas est désespéré à vues humaines.

Mais le commencement du verset 43 s'oppose absolument aux versets 19 et 33. Il ne doit pas y avoir de témoignage, cette fois-ci. Cela s'explique, nous le supposons, par l'incrédulité méprisante qui vient de se manifester. En même temps, le Seigneur montre le plus grand souci pour les besoins en nourriture de l'enfant. Tout comme il en a montré pour les besoins spirituels de Jaïrus quelques instants auparavant. Jésus pensait à la fois à son corps à elle et à sa foi à lui.

6 - Chapitre 6

Après ces choses, laissant le rivage de la mer, Jésus va dans la région où il a passé son enfance. Comme il enseignait dans la synagogue, ses paroles étonnent les assistants. Ils reconnaissent parfaitement la sagesse de ses enseignements, et la puissance de ses actes, et cependant cela ne produit aucune conviction, aucune foi dans leur cœur. Ils le connaissaient, lui et ceux qui étaient sa parenté selon la chair (lire v. 3), et cela ne faisait que les rendre aveugles quant à sa réelle identité. Ils ne l'insultent pas par la façon dont ils expriment leur incrédulité, comme ceux qui pleuraient dans la maison de Jaïrus, mais ce n'en est pas moins pure incrédulité, et elle est si grande qu'il s'en étonne.

L'idée qu'ils se font de Jésus est exactement celle des unitaires modernes. Ils sont pleinement convaincus de l'humanité de Jésus, car ils connaissent bien ses origines selon la chair. Ils la voient si clairement que cela les rend aveugles à tout ce qu'il y a au-delà, et ils sont scandalisés en lui. L'unitaire voit l'humanité de Jésus, mais rien au-delà. Nous, nous voyons son humanité, aussi clairement que l'unitaire, mais au-delà nous voyons sa divinité. Cela ne nous trouble pas, que nous ne puissions pas saisir intellectuellement comment les deux choses peuvent se trouver en lui. Sachant que notre esprit est fini, nous n'espérons pas expliquer ce qui comporte l'infini. Si nous pouvions saisir et expliquer, nous saurions que ce que nous comprenons ainsi n'est pas d'essence divine.

Par suite de cette incrédulité « il ne put faire là aucun miracle », sinon qu'il guérit quelques malades qui évidemment avaient foi en lui. Cela souligne ce que nous venons de remarquer à propos du verset 43 du chapitre 5. De même qu'en présence de l'incrédulité grossière et moqueuse le Seigneur a retiré tout témoignage pour lui, de même, en présence de ses compatriotes incrédules, il ne fait aucun miracle.

Or nous pourrions être portés à penser qu'il aurait dû agir tout à fait différemment. Mais les Écritures semblent bien montrer que, lorsque l'incrédulité s'élève à la hauteur de la moquerie, le témoignage s'arrête. Voir Jérémie 15:17 ; Actes 13:41 ; Actes 17:32 jusqu'au premier verset du chapitre 18. Il est également évident que si Jésus de Nazareth était « approuvé de Dieu... par des miracles, des prodiges et des signes » (Actes 2:22), cependant le but principal n'était pas de convaincre l'incrédulité obstinée, mais d'encourager et de fortifier la foi qui était faible. Nous voyons en Jean 2:23-25 que lorsque les miracles de Jésus produisaient la conviction intellectuelle chez certains hommes, lui-même ne se fiait pas à la conviction ainsi produite. De là vient qu'il ne fait

pas de grands miracles dans la contrée de Nazareth. Il ne « peut » pas en faire. Il est limité par des considérations morales et non pas physiques. Dans de telles circonstances, il ne convenait pas qu'il y eût des miracles, selon les voies de Dieu ; et Jésus était le Serviteur de la volonté de Dieu.

Mais ce qui convenait, c'était de rendre fidèlement un témoignage clair, et alors « il visitait l'un après l'autre les villages à la ronde en enseignant ». Un grand déploiement de miracles aurait pu produire un changement dans les sentiments et une conviction intellectuelle qui n'auraient été d'aucun profit. L'enseignement soutenu de la Parole signifiait : semer la semence, et de cela il y aurait du fruit qui en vaudrait la peine, comme nous l'avons vu.

Cela nous amène au verset 7 de ce chapitre, où nous lisons que les douze sont envoyés pour leur première mission. Leur période d'apprentissage est maintenant terminée. Ils ont écouté, telles qu'elles sont données au chapitre 4, les instructions du Seigneur, et ils ont été témoins de sa puissance telle qu'elle se manifeste au chapitre 5. Ils avaient également eu cette illustration frappante de la place que doivent occuper les miracles, et du fait que, s'il y a des moments où ils peuvent ne pas convenir, l'enseignement et la prédication de la Parole de Dieu sont toujours de saison.

On ne voit guère de nos jours de miracles et de signes dignes de ce nom ; mais la Parole de Dieu demeure. Soyons reconnaissants que la parole soit vraiment toujours de saison, et soyons diligents pour la semer.

L'envoi des douze est le début d'un prolongement du ministère et du service du Seigneur. Jusque-là, tout avait été entre ses propres mains, avec les disciples comme spectateurs. Maintenant ils devaient agir en son nom. Le Seigneur tout seul peut répondre à tout. Eux ne peuvent pas répondre à tout ; c'est pourquoi ils doivent aller deux par deux. Il y a aide et courage dans le fait qu'on est deux, car là précisément où l'un est faible, l'autre peut être fort, et celui qui les avait envoyés savait exactement comment les appareiller. Être deux est particulièrement utile dans le travail missionnaire ; et ainsi dans les Actes nous voyons Paul qui agit selon cette instruction du Seigneur. Le service est une affaire individuelle, il est vrai, mais même aujourd'hui nous faisons bien d'estimer à sa juste valeur la communion dans le service. « Nous sommes collaborateurs de Dieu » (1 Corinthiens 3:9).

Avant leur départ, il leur est donné pouvoir ou autorité sur toute la puissance de Satan. Il leur est également commandé de se dépouiller même de ce qui semble normalement nécessaire aux voyageurs de ce temps-là. De plus leur message leur est donné. De même que leur maître avait prêché la repentance en vue du royaume (voir chapitre 1:15), ils devaient la prêcher.

Ceux qui servent aujourd'hui ne sont pas envoyés par un Christ qui est sur

la terre, mais par un Christ qui est dans le ciel, et ceci amène certaines modifications. Notre message porte essentiellement sur la mort, la résurrection et la gloire de Christ, alors que le leur, dans la nature même des choses, ne le pouvait pas. Ils mettaient de côté ce qui est nécessaire aux voyageurs, vu qu'ils représentaient le Messie sur la terre, qui n'avait rien, mais qui était tout à fait capable de les soutenir.

Nous, nous suivons un Christ qui a été élevé dans la gloire, et en général sa puissance est en exercice pour libérer ses serviteurs de toute dépendance d'appui d'ordre spirituel, plutôt que d'ordre matériel. Cependant, nous pouvons certainement être réconfortés à la pensée qu'il n'envoie pas ses serviteurs sans leur donner de la puissance pour le service qui est placé devant eux. Si nous sommes appelés à chasser les démons, il nous donne la puissance pour le faire. Et si notre service ne consiste pas en cela, mais en quelque chose d'autre, la puissance nous sera aussi donnée pour y répondre.

Eux, comme nous-mêmes, doivent être caractérisés par la plus grande simplicité. Il ne s'agit pas de courir çà et là, de maison en maison pour chercher quelque chose de mieux. Ils sont ses représentants. Lui agissait par procuration par leur moyen ; par conséquent, les rejeter, c'était le rejeter lui. Ceux qui le servent aujourd'hui ne sont pas apôtres, et pourtant, à un degré moindre, la même chose sans aucun doute demeure vraie. Le message de Dieu n'en est pas moins son message, même s'il est donné par des lèvres que marque la faiblesse.

Leur service, que ce soit pour prêcher, chasser les démons ou guérir, produit un tel effet que c'est son nom à lui, et non pas le leur, qui est rendu public, et même Hérode entend parler de sa renommée. Ce misérable roi avait si mauvaise conscience qu'immédiatement il croit que Jean le baptiseur, sa victime, est ressuscité. D'autres croient que Christ est Élie, ou l'un des prophètes d'autrefois. Personne ne sait, car personne n'a l'idée que Dieu puisse faire une chose nouvelle. À ce moment-là, Marc fait une petite digression pour nous raconter, dans les versets 17 à 28, comment Jean a été mis à mort sur l'ordre d'une femme vindicative. Tout méchant qu'il fût, Hérode possédait une conscience qui lui parlait, et nous voyons la ruse magistrale par laquelle le diable s'empare de lui. Le piège est tendu par le moyen d'une jeune femme belle de visage et de taille, d'une femme plus âgée, séduisante, qui rêve de vengeance, ainsi que d'une vanité stupide qui fait que ce malheureux roi fait plus de cas de son serment que de la loi de Dieu. Ainsi cet homme vaniteux et sensuel est, sans qu'il s'en rende compte, poussé jusqu'au meurtre, avec pour fin le jugement éternel. Sa conscience mal à l'aise ne fait naître que des craintes superstitieuses.

Au verset 29, Marc rapporte simplement que les disciples de Jean ont mis dans un sépulcre son corps supplicié. Il n'ajoute pas comme Matthieu qu « ils

rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé » (Matthieu 14:12). Il continue en relatant le retour des disciples de leur voyage, racontant à leur Maître tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné. C'est alors que le Seigneur les fait venir à l'écart, dans un lieu désert, pour que, loin de la foule et du service qui les a occupés, ils passent un moment de tranquillité en sa présence. Il est instructif de remarquer que le passage de Matthieu laisse très certainement supposer que les disciples de Jean, affligés, sont arrivés aussi exactement au même moment.

N'oublions jamais qu'une période de repos dans la présence du Seigneur, loin des hommes, est nécessaire après une période où l'on a été occupé du service. Les disciples de Jean sont revenus de leur triste service, affligés, le cœur lourd. Les douze sont revenus de triomphantes rencontres avec la puissance des démons et de la maladie, et probablement tout exaltés par le succès. Les uns et les autres ont besoin de la paix que procure la présence du Seigneur, qui est bonne tout autant pour relever les cœurs abattus, que pour mettre un frein à un enthousiasme exagéré.

Cependant cette période de calme n'est que de courte durée, car les gens cherchent le Seigneur au milieu de la foule, et il ne veut pas se dérober à eux. Le cœur du grand Serviteur se révèle de façon très belle au verset 34, où il nous est dit qu'il est « ému de compassion ». Les voir « comme des brebis qui n'ont pas de berger » ne faisait naître en lui que de la compassion, et non pas, comme si souvent dans notre cas, des sentiments de contrariété ou de mépris. Et il est mû par la compassion qu'il ressentait. Voilà qui est merveilleux.

Sa compassion le pousse à agir dans deux domaines différents. D'abord à s'occuper d'eux quant aux choses spirituelles, puis à subvenir aux besoins de leur corps. Remarquez l'ordre : ce qui est spirituel vient en premier lieu. « Il se mit à leur enseigner beaucoup de choses », bien que ne soit pas rapporté ce qu'il a dit. Puis comme le soir est venu, il calme leur faim. D'après cet exemple, comment faut-il agir ? Si les hommes ont des besoins matériels, il est bon que nous y subvenions, selon qu'il est en notre pouvoir. Mais donnons toujours la priorité à la Parole de Dieu. Les besoins du corps ne doivent jamais prendre le pas sur les besoins de l'âme dans notre service.

Nourrissant les cinq mille, le Seigneur met tout d'abord à l'épreuve ses disciples. Qu'avaient-ils compris du pouvoir qu'il avait de répondre à tous les besoins ? Très peu de chose, semble-t-il, car en réponse à ses paroles : « Vous, donnez-leur à manger », ils pensent seulement aux ressources humaines et à l'argent. Or les ressources d'ordre humain ne sont absolument pas négligées. Elles sont très insignifiantes, mais le Seigneur fait en sorte que sa puissance se déploie en elles. Il aurait pu changer des pierres en pain ou, à la vérité, faire du pain à partir de rien, mais sa façon de faire est d'utiliser les cinq pains et les deux

poissons.

Son œuvre s'est continuée exactement de la même manière pendant toute l'époque actuelle. Ses serviteurs possèdent certaines petites choses qu'il se plaît à utiliser. Et de plus il dispense ses libéralités d'une façon bien ordonnée, les gens étant assis en rangées de cent et de cinquante, et il emploie ses disciples à ce travail. Les pieds et les mains qui portent la nourriture aux gens sont ceux des disciples. Aujourd'hui les pieds et les mains des serviteurs sont employés, leur esprit et leur bouche sont mis à sa disposition pour que le pain de vie parvienne aux nécessiteux. Mais la puissance qui produit des résultats est entièrement la sienne. La faiblesse même des instruments employés rend cela manifeste.

Comme parfait Serviteur, Jésus prenait soin de rattacher au ciel tout ce qu'il faisait. Avant que le miracle s'opère, il lève les yeux vers le ciel et il rend grâces. Par là les pensées de la foule sont dirigées vers Dieu, source de tout, plutôt que vers lui, le Serviteur de Dieu sur la terre. Une parole pour nous contenant un principe semblable se trouve en 1 Pierre 4:11. Le serviteur qui dispense de la nourriture spirituelle doit la donner comme venant de Dieu, pour que ce soit Dieu qui soit glorifié en elle, et pas le serviteur.

Nous pouvons aussi tirer encouragement du fait que, lorsque cette grande foule est nourrie, il leur reste beaucoup plus que le peu avec lequel ils ont commencé. Les ressources divines sont inépuisables et le serviteur qui compte sur son maître ne sera jamais à court. De ce point de vue, il y a une très heureuse ressemblance entre les pains et les poissons placés dans les mains des disciples, et la Bible placée dans les mains des disciples aujourd'hui.

Après avoir nourri la foule, le Seigneur envoie immédiatement ses disciples de l'autre côté du lac et se consacre à la prière. Non seulement il rattachait tout au ciel en rendant grâces en présence des hommes, mais il gardait toujours le contact pour lui-même comme serviteur de la volonté divine. C'est dans Jean 6 que nous apprenons qu'à ce moment le peuple est enthousiaste et l'aurait, de force, fait roi. Les disciples auraient pu se laisser prendre à ce piège, mais pas Jésus.

La traversée de la mer fournit aux disciples une nouvelle preuve de l'identité de leur maître. Le vent contraire fait obstacle à leur progression, et c'est péniblement et lentement qu'ils avancent. À nouveau il se montre au-dessus du vent et des flots, marchant sur la mer et pouvant passer à côté d'eux. Ses paroles calment leurs alarmes, et sa présence dans leur barque met fin à la tempête ; et malgré tout, le sens profond de ces choses leur échappe. Leurs cœurs n'étaient pas encore prêts à le comprendre. Néanmoins les gens en général avaient appris à reconnaître le Seigneur et sa puissance. Abondance de besoins lui est présentée, et il y répond avec abondance de grâce.

7 - Chapitre 7

En commençant ce chapitre, nous voyons se manifester à nouveau l'opposition des chefs religieux. Les disciples, accaparés par le travail, comme nous l'a dit le verset 31 du chapitre précédent, n'observaient pas certaines ablutions traditionnelles, ce qui irritait les pharisiens qui montraient un attachement rigoureux à la tradition des anciens. Le Seigneur relève le défi pour le compte des disciples et répond en mettant à nu, allant au fond des choses, la position pharisaïque. C'étaient des hypocrites, et il le leur dit.

L'essence de leur hypocrisie était qu'ils faisaient profession d'un culte consistant en rites extérieurs, alors qu'intérieurement leur cœur était complètement éloigné. *Rien ne compte pour Dieu si le cœur n'est pas droit*.

Puis, en accomplissant leurs rites, ils mettaient de côté le commandement de Dieu pour le remplacer par leur propre tradition. Le Seigneur ne fait pas qu'affirmer cela, mais il en donne la preuve en prenant pour exemple la façon dont ils mettaient de côté le cinquième commandement par leurs règles concernant le « corban », c'est-à-dire les choses consacrées au service de Dieu. Sous prétexte de « corban », plus d'un Juif se débarrassait de tous ses devoirs légitimes envers ses parents âgés et pauvres. Et il faisait cela avec une apparence de sainteté, car apparemment n'y avait-il pas plus de piété à consacrer des choses à Dieu plutôt qu'à ses parents ?

Les choses comprises sous le « corban » n'étaient pas des choses que Dieu exigeait. S'il en avait été ainsi, ces exigences auraient dû prévaloir. Il y avait des choses qui pouvaient être consacrées à Dieu si on le voulait, tandis que l'obligation de prendre soin de son père et de sa mère était un commandement formel. La tradition pharisaïque permettait à un homme d'utiliser une ordonnance facultative pour éviter d'observer un commandement formel. Ils pouvaient bien essayer de justifier leur tradition avec des arguments fallacieux qui avaient une apparence de piété, mais le Seigneur les accusait d'annuler la parole de Dieu. Ce qui est écrit en Exode 20:12 était, pour Jésus, « la parole de Dieu ». Il n'y a dans ce passage aucune justification pour cette religiosité tâtillonne qui refuse le titre de « parole de Dieu » à la parole écrite.

Nous croyons que nous serions en droit de dire que toute tradition humaine dans les choses de Dieu va finalement à l'encontre de ce qu'enseigne la parole de Dieu. Ceux qui sont à l'origine de la tradition n'ont probablement pas une telle pensée, mais l'esprit du mal, qui régit tout cela et qui est derrière, a précisément cette intention.

Ayant démasqué les pharisiens comme étant des hommes dont le cœur était éloigné de Dieu et qui ont osé annuler la parole de Dieu, le Seigneur appelle la foule et proclame publiquement la vérité qui coupe à la racine toute prétention religieuse. L'homme n'est pas souillé par le contact avec les choses extérieures, mais c'est en lui-même que siège ce qui souille. Parole dure que celle-là, et seuls ceux qui ont des oreilles pour entendre la recevront.

Les disciples l'interrogèrent à ce sujet en particulier et, du verset 18 au verset 23, nous avons l'explication. L'homme est corrompu dans sa nature. Ce qui vient de son cœur même le souille. De son cœur viennent les mauvaises pensées qui deviennent toutes sortes de mauvaises actions. C'est l'acte d'accusation le plus terrible qui ait jamais été prononcé contre la nature humaine. Rien d'étonnant que le cœur du pharisien soit loin de Dieu, mais quelle chose terrible que des hommes, avec un cœur comme celui-là, déclarent s'approcher de Dieu et l'adorer !

Ces paroles pénétrantes de notre Seigneur coupent à la racine tout orgueil humain, et montrent le peu de valeur de toutes les démarches de l'homme sur le plan religieux comme sur le plan politique, quand elles ne s'occupent que de choses extérieures et laissent le cœur de l'homme tel qu'il est.

Les disciples ne comprenaient encore ces choses qu'à peine, et l'expérience nous montrera que les chrétiens professants sont très lents à les accepter et à les comprendre de nos jours. Mais nous n'irons pas très loin, sauf si nous les comprenons vraiment.

Cependant, c'est une chose de mettre à nu le cœur de l'homme, mais il faut encore autre chose, il faut faire connaître ce qu'est le cœur de Dieu. C'est ce que va faire le Seigneur, comme le montre le reste du chapitre.

Il va aux frontières mêmes de ce pays qui abritait tant d'hypocrisie, et là entre en contact avec une pauvre femme des nations, qui a le plus grand des besoins. La renommée du Seigneur est parvenue à ses oreilles et elle ne veut pas se voir opposer un refus. Cependant le Seigneur la met à l'épreuve par sa petite parabole sur le pain des enfants et les chiens. Sa réponse : « Oui, Seigneur, car même les chiens sous la table mangent des miettes », est heureusement exempte d'hypocrisie. En fait elle dit : Oui, Seigneur, il est vrai que je ne suis pas un enfant du royaume, mais un pauvre chien des nations, sans aucun droit à faire valoir ; pourtant, j'ai confiance qu'il y a assez de puissance en Dieu, et assez de bonté dans son cœur, pour nourrir un pauvre chien comme moi.

Voilà la foi. Matthieu, en vérité, nous dit que le Seigneur l'a appelée une « grande foi », et elle le réjouit. Elle apporte à cette femme tout ce que son cœur désire. Sa fille est délivrée. Combien est grand le contraste entre le cœur de Dieu et le cœur de l'homme ! L'un plein de bonté et de grâce, l'autre plein de toutes

sortes de mal. Comme c'est heureux pour nous quand, au lieu d'entretenir l'hypocrisie, nous sommes caractérisés par la droiture et la foi.

Au verset 31, Jésus retourne à nouveau vers les contrées de la mer de Galilée, pour y rencontrer un homme qui est sourd et muet, condition qui, de façon frappante, symbolisait l'état dans lequel se trouvaient les Juifs. La pauvre femme des nations a eu des oreilles pour entendre, et en conséquence sa langue s'est déliée, et a pu prononcer des paroles de foi ; mais eux sont sourds, et n'ont rien à dire.

En guérissant cet homme, le Seigneur accomplit certaines actions qui, sans aucun doute, ont un sens symbolique. Il le tire à l'écart, loin des foules, pour s'occuper de lui en particulier. Ses doigts, symbole de l'action divine, touchent ses oreilles. Ce qui vient de sa bouche touche la bouche du muet. C'est ainsi que s'accomplit l'œuvre, et le sourd-muet entend et parle tout à la fois. S'il y a des oreilles qui s'ouvrent pour entendre la voix du Seigneur, c'est le fruit de l'action divine qui s'opère en secret. Et si une langue peut prononcer la louange de Dieu ou la parole de Dieu, c'est parce que ce qui vient de sa bouche a été amené en contact avec la nôtre.

Rien n'est dit quant à la foi de cet homme. Ce qu'il ressent, il ne peut pas l'exprimer, et d'autres l'ont amené à Jésus. Cependant c'est une grâce pleine et sans réserve qui vient à sa rencontre. Encore une fois c'est un cas où la bonté du cœur de Dieu est manifestée par Jésus.

Évidemment la foule, dans une certaine mesure, est consciente de cela, et dans leur étonnement ils confessent : « Il fait toutes choses bien ». À ce point du récit, ces paroles sont d'autant plus frappantes. Le début du chapitre nous révèle l'homme sous son vrai caractère, et nous trouvons que son cœur est une source d'où ne sort que le mal. Il fait toutes choses *mal*. Le parfait Serviteur révèle la bonté du cœur de Dieu. Il fait toutes choses *bien*.

Que de motifs nous avons nous aussi d'être d'accord avec ce verdict !

8 - Chapitre 8

Quand les cinq mille ont été nourris, comme cela nous est rapporté dans le chapitre 6, les disciples ont pris l'initiative en attirant l'attention de leur Maître sur les besoins des foules. En cette deuxième occasion, c'est le Seigneur qui prend l'initiative et qui attire l'attention des disciples sur le dénuement des foules, exprimant sa compassion et son souci à leur égard. De nouveau, comme la première fois, les disciples ont simplement *l'homme* devant eux, et ne pensent qu'à ce qu'il peut faire, ce qui ne répond absolument pas à la situation. Ils n'avaient pas encore appris à mesurer la difficulté en la rapportant à la puissance de leur Seigneur.

C'est pourquoi, l'enseignement que Jésus avait donné, en nourrissant une grande foule avec des ressources matérielles vraiment infimes, est répété. Il y a de légères différences, aussi bien dans le nombre de personnes que dans le nombre de pains et de poissons utilisés, mais pour l'essentiel, ce miracle est une répétition de l'autre, et une fois encore le verset 15 du Psaume 132 est accompli, tandis que *la puissance de Dieu* se trouve manifestée devant leurs yeux.

Ayant nourri la multitude, Jésus la renvoie lui-même, et immédiatement après, part avec ses disciples pour gagner l'autre côté de la mer, comme la fois précédente. À son arrivée viennent certains pharisiens avec des intentions hostiles, demandant un signe du ciel. En fait, Jésus vient de donner des signes du ciel impressionnants, en la présence de milliers de témoins. Les pharisiens n'avaient aucune intention de le suivre, et donc n'avaient pas été là pour voir le signe pour eux-mêmes ; cependant il y avait un témoignage suffisant, s'ils voulaient l'écouter. Bien sûr le fait est que, d'une part, ils n'avaient aucun désir d'être témoins d'un signe qui authentifiait Jésus et sa mission, et d'autre part, ils étaient incapables de voir et de reconnaître le signe même quand il était manifesté devant leurs yeux. Leur complète incrédulité remplit le cœur du Seigneur de chagrin.

Au verset 34 du chapitre précédent, lorsqu'il était confronté à la faiblesse humaine et à l'infirmité corporelle, Jésus a soupiré. Ici, placé devant l'aveuglement spirituel, il soupire *profondément* en son esprit. L'infirmité spirituelle est chose beaucoup plus grave que l'infirmité corporelle. Ils étaient les conducteurs aveugles d'une génération aveugle, et qui à tâtons cherchaient un signe. Aucun signe ne leur serait donné, car pour des aveugles, des signes sont inutiles. C'est l'occasion où, comme cela nous est rapporté au commencement de Matthieu 16, le Seigneur leur dit qu'ils savaient discerner l'apparence du ciel,

mais pas les signes des temps.

Ne laissons pas là ce sujet comme si c'était quelque chose qui ne concernait que les pharisiens ; dans son principe, il nous concerne nous aussi. Combien de fois le vrai croyant a été troublé et découragé, pensant que Dieu n'a pas parlé, n'a pas agi, n'a pas répondu, alors qu'en réalité il l'a fait ; seulement nous n'avons pas eu des yeux pour voir. Peut-être avons-nous continué à le supplier pour qu'il donne plus de *lumière*, alors que pendant tout ce temps-là, tout ce qu'il fallait, c'était quelques *fenêtres* dans notre maison.

Le mobile qui faisait agir ces pharisiens était entièrement mauvais, puisque leur but était de le tenter. Aussi le Seigneur les laisse brusquement et gagne de nouveau l'autre rive qu'il venait de quitter peu de temps auparavant, et les disciples n'ont pas de pain. Ainsi, pour la troisième fois, ils sont en présence du problème soulevé par les cinq mille et les quatre mille qu'il fallait nourrir, mais à une toute petite échelle.

Hélas, les disciples n'affrontent pas dans la force de la foi un problème relativement petit, pas plus qu'ils ne l'ont fait quand il s'est posé dans des proportions plus grandes. Eux également n'avaient pas eu jusqu'ici des yeux pour voir la puissance et la gloire de leur Maître, comme elles avaient été manifestées par deux fois dans la multiplication des pains et des poissons. La foi véritable a une vision pénétrante. Ils auraient dû discerner qui il était, et alors ils auraient regardé non pas à leurs pauvres pains ou à leurs pauvres poissons, mais à Lui, et toutes difficultés se seraient évanouies. Dans les petites crises qui marquent notre propre vie, valons-nous mieux qu'eux ?

L'accusation du Seigneur concernant le levain des pharisiens et le levain d'Hérode ne nous est pas expliquée ici comme dans Matthieu, mais il nous faut noter ce qu'elle signifie. Jésus fait allusion à la doctrine de ces deux factions, qui travaillait comme du levain dans ceux qui venaient d'être placés sous l'influence de l'une ou de l'autre. Le levain des pharisiens était l'hypocrisie, celui des hérodiens était une extrême mondanité. En Matthieu nous lisons ce qui concerne le levain des sadducéens, et il s'agissait de l'orgueil intellectuel qui les amenait à l'incrédulité rationaliste. Rien n'aveugle davantage l'esprit et l'intelligence que ces trois sortes de levain.

L'aveugle de Bethsaïda, dont il nous est parlé dans les versets 22 à 26, illustre exactement l'état des disciples à ce moment là. Quand on amène l'aveugle au Seigneur, celui-ci le prend par la main et le mène hors de la bourgade, le séparant des lieux fréquentés par les hommes, tout comme auparavant il a tourné le dos aux pharisiens, et à ceux qui étaient avec eux. En dehors de la ville, le Seigneur s'occupe de lui, accomplissant son œuvre en deux temps. C'est la seule fois, autant que nous nous en souvenions, qu'il a agi ainsi.

Après avoir été touche une première fois, l'aveugle voit « des hommes comme des arbres qui marchent ». Il voit, mais les choses sont terriblement brouillées. Il sait que les objets qu'il voit sont des hommes, mais ils ont l'air beaucoup plus grands qu'ils ne sont en réalité.

Il en était ainsi des disciples ; l'homme avait trop d'importance à leurs yeux. Même quand ils regardaient le Seigneur lui-même, il semblait que, à leurs yeux, son humanité éclipsait sa déité. Ils avaient besoin comme l'aveugle d'être touchés une seconde fois avant de voir toutes choses clairement. La présence du Fils de Dieu parmi eux, dans le sang et dans la chair, a été cette première fois où ils ont été touchés et où en conséquence ils ont commencé à voir. Après sa mort, sa résurrection et son ascension dans la gloire, le Seigneur les a touchés une seconde fois, en répandant son Esprit, comme cela nous est rapporté en Actes 2. Alors ils ont vu toutes choses clairement. Nous pouvons bien prier avec ferveur que notre vision spirituelle ne soit pas celle d'une vue basse et brouillée, de peur que les grands arbres que nous croyons voir ne se révèlent être seulement de faibles petits hommes qui se pavanent. Nous pouvons connaître un tel état, comme la seconde épître de Pierre (1:9) le montre. Et nous sommes inexcusables, puisque le Saint Esprit a été donné.

L'aveugle, une fois guéri, ne devait pas entrer dans la bourgade, ni le dire à personne dans la bourgade ; de plus le Seigneur lui-même se retire maintenant avec ses disciples à Césarée de Philippe, la bourgade la plus septentrionale dans les confins du pays, et très proche de la frontière des nations. Il est évident qu'il commence à se retirer et à retirer le témoignage rendu à sa messianité, de devant ces aveugles et leurs chefs encore plus aveuglés. Ici il soulève auprès de ses disciples cette question de savoir qui il était. Les hommes avaient avancé différentes suppositions, mais tous imaginaient qu'il était quelque prophète d'autrefois, revenu à la vie, tout simplement un *homme*, et personne ne s'intéressait assez à cette question pour trouver vraiment la réponse.

Alors Jésus interpelle ses disciples. Pierre devient leur porte-parole et répond en confessant qu'il est le Messie, mais ceci provoque seulement une réponse qui probablement les a grandement étonnés, et qui peut nous étonner aussi lorsque nous la lisons aujourd'hui. Il leur enjoint de ne dire à personne qu'il est le Messie et il commence à les instruire de son rejet, de sa mort et de sa résurrection qui doivent arriver bientôt.

Tout témoignage qui lui a été rendu comme Messie sur la terre est maintenant officiellement retiré. Dorénavant il accepte sa mort comme inévitable, et il commence à diriger les pensées de ses disciples vers ce qui, en conséquence, va arriver. Tel est le déroulement régulier des choses sur le plan humain, et cela ne contredit ni ne heurte le côté divin. Il sait dès le départ ce qui

est devant lui.

De plus les disciples ne sont encore guère qualifiés pour rendre plus ample témoignage, si cela avait été nécessaire. Pierre, en vérité, a une certaine mesure de discernement spirituel, car il vient de confesser Jésus comme étant le Christ ; cependant l'affirmation que son rejet et sa mort approchent soulève dans cet homme même une véhémente protestation. Pour cela l'esprit de Pierre était gouverné par Satan, et le Seigneur reprend cet esprit de mal qui était derrière les paroles de Pierre. Les pensées de Pierre étaient aux « choses des hommes », et ainsi il est tout à fait comme cet homme dont il nous a été parlé, et qui voyait les hommes comme des arbres qui marchaient. Bien qu'en Jésus il reconnût le Christ, il avait encore des hommes devant lui, et en cela les autres disciples ne valaient pas mieux que lui. Aussi comment pouvait-il aller comme témoin efficace du Christ qu'il reconnaissait ? Rien d'étonnant, après tout, qu'à ce moment Jésus ait enjoint à ses disciples de ne parler de lui à personne.

Nous pouvons nous arrêter ici, chacun de nous, pour bien nous rendre compte que nous ne pouvons pas aller témoigner efficacement, si nous ne connaissons pas vraiment celui à qui nous rendons témoignage, et si nous ne connaissons pas et ne comprenons pas ce que sont les circonstances dans lesquelles nous sommes appelés à témoigner.

Dans les derniers versets de notre chapitre, en présence de la foule, le Seigneur commence à instruire ses disciples des conséquences qui suivraient son rejet et sa mort. Les disciples se voyaient suivre un Messie destiné à être reçu et glorifié sur la terre, mais la réalité était qu'il allait mourir et ressusciter, pour être alors glorifié dans le ciel. Cela entraînait un immense changement dans leurs perspectives d'avenir immédiat. Cela signifiait renoncer à soi-même, prendre sa croix, perdre sa vie dans ce monde, porter l'opprobre en étant identifié avec Christ et ses paroles au milieu d'une génération perverse.

La force de l'expression « se renoncer soi-même » va plus loin que « se sacrifier », qui exprime l'idée de se refuser *quelque chose*. Le Seigneur ne parle pas simplement de renoncer à quelque chose, mais de dire « non » *à soi-même*. Également, « prendre sa croix » ne signifie pas seulement supporter les épreuves et les difficultés. L'homme qui en ce temps-là prenait sa croix était mené à l'exécution capitale. C'était un homme qui devait accepter la mort des mains du monde. Dire « non » à soi-même, c'est accepter la mort *intérieurement* pour son propre esprit ; prendre sa croix, c'est accepter la mort *extérieurement* des mains du monde. Voilà ce que doit nécessairement signifier être disciple, puisque nous suivons le Christ qui est mort, rejeté de ce monde.

Cette pensée est développée aux versets 35 à 37. Le vrai disciple de Christ n'aspire pas à gagner le monde entier ; au contraire il est prêt à faire la perte de

ce monde, et dans ce monde, à faire la perte de sa propre vie, pour l'amour du Seigneur et de son évangile. Le parfait Serviteur que dépeint Marc a donné sa vie pour qu'il y ait un évangile à prêcher. Ceux qui le suivent et sont ses serviteurs doivent être prêts à donner leur vie en prêchant cet évangile. S'ils avaient honte de Jésus maintenant, il aurait honte d'eux dans le jour de sa gloire.

9 - Chapitre 9

Ces paroles ont dû être un grand coup pour les disciples, si peu qu'ils en aient saisi la portée. C'est pourquoi le Seigneur, tenant compte de cela dans la tendresse qu'il avait pour eux, se met à leur donner toute assurance nécessaire quant à la réalité de la gloire à venir. Ils avaient espéré que le royaume de Dieu viendrait avec puissance et gloire de leur vivant, et cette illusion étant dissipée, ils risquaient facilement de tirer hâtivement cette conclusion qu'il ne devait pas venir du tout. Alors les trois disciples qui semblent être au premier plan parmi eux sont menés à l'écart sur une haute montagne, afin qu'ils soient témoins de la transfiguration du Seigneur. Là, ils voient le royaume de Dieu venant avec puissance, non pas dans sa plénitude, mais comme un échantillon. Il leur est accordé d'en avoir la vision à l'avance.

Dans le premier chapitre de sa seconde épître, Pierre nous montre l'effet que cette scène a eu sur lui. Il avait été témoin oculaire de la majesté de Christ, et par cela il savait que sa puissance et la promesse de sa venue n'étaient pas une fable ingénieusement imaginée, mais un fait glorieux, et ainsi la parole prophétique était rendue « plus ferme », ou était « confirmée ». Il savait, et nous pouvons savoir, que pas un iota ou un seul trait de lettre de ce qui a été annoncé, concernant la gloire du royaume à venir de Christ, ne manquera.

Cette scène de la transfiguration elle-même était une prophétie. Christ doit être le centre resplendissant de la gloire du royaume, comme il l'a été au sommet de la montagne. Les saints seront avec lui dans des conditions célestes, tout comme l'étaient Moïse et Élie, certains d'entre eux ensevelis puis ressuscités et appelés par Dieu comme Moïse, d'autres enlevés au ciel sans mourir comme Élie. Dans le royaume il y aura également des saints en bas sur la terre, jouissant de bénédictions terrestres dans la lumière de la gloire céleste, comme les trois disciples étaient conscients qu'ils avaient une bénédiction, durant cette brève vision. Cela se passa « après six jours », et six personnes seulement étaient présentes ; donc tout était à une échelle réduite et incomplète, cependant l'essentiel s'y trouvait.

Pierre, prêt à parler comme toujours, laisse échapper ce qu'il croit être un compliment, mais qui en réalité est tout autre chose. Cette scène de gloire ne pouvait pas se prolonger sur la terre, et ni Christ, ni même Moïse et Élie, ne pouvaient être mis dans les limites étroites de tentes terrestres. Mais plus grave que cette erreur était la pensée que Jésus n'était que le premier parmi les plus grands des hommes. Il n'est pas le premier parmi les grands, mais « le Fils bien-

aimé » du Père, parfaitement unique, sans aucune commune mesure, au delà de toute comparaison. On ne peut pas, dans la même seconde, parler de quelqu'un d'autre et de lui. Il est à part. C'est ce que déclare la voix du Père, ajoutant que Jésus est celui qu'on doit écouter.

La voix du Père a été très rarement entendue par des hommes. Le Père a parlé au baptême de Christ, et à nouveau maintenant il parle, lors de sa transfiguration, ajoutant cette fois-ci : « Écoutez-le ». Depuis lors, sa voix n'a jamais été entendue par les hommes de façon intelligible. Le Fils est le porte-parole de la divinité et c'est lui que nous devons écouter. Dieu a parlé autrefois par les prophètes, Moïse et Élie ; maintenant il a parlé en son Fils bien-aimé. Cela exclut Pierre, ainsi que Moïse et Élie, ce qui est important quand nous nous souvenons de ce que le système catholique romain a fait de Pierre et de sa prétendue autorité. Dans cette circonstance, Pierre a montré de nouveau qu'il était encore exactement comme l'homme dont la vue était brouillée et qui voyait des hommes comme des arbres qui marchaient.

La voix du Père n'a pas plus tôt exalté son Fils bien-aimé, que toute la vision disparaît, et qu'il ne reste plus que Jésus avec les trois disciples. Les saints disparaissent, mais Jésus reste. Ces mots : « Ils ne virent plus personne, sinon Jésus seul » ont beaucoup d'importance. Si nous tendons vers cela dans notre vie spirituelle, nous ne serons plus semblables à un homme qui voit les hommes tels des arbres qui marchent, mais nous serons comme a été cet homme après avoir été touché une seconde fois, nous verrons toutes choses clairement. Jésus occupera tout notre champ de vision en ce qui nous concerne, et tout ce qui est de l'homme sera éclipsé.

Tout cela a été révélé aux disciples, comme nous le montre le verset 9, en vue d'un temps où sa mort et sa résurrection seront accomplies. C'est seulement alors qu'ils comprendront tout cela, illuminés par le Saint Esprit, et qu'ils pourront efficacement s'en servir pour témoigner. Mais avant, ils ne comprennent même pas ce que « ressusciter d'entre les morts » signifiait vraiment, comme le montre le verset suivant. La résurrection des morts ne les aura pas intrigués de façon particulière ; c'est cette résurrection « d'entre » les morts, qui a eu lieu pour la première fois avec Christ, qui soulève de telles questions. La première résurrection des saints, la résurrection de vie, est du même ordre. N'y en a-t-il pas beaucoup qui s'appellent chrétiens, et qui se posent aujourd'hui bien des questions à ce sujet ?

La question des disciples quant à Élie et l'annonce de sa venue est naturellement née dans leur esprit à la suite de la scène de la transfiguration. Le Seigneur s'en sert pour diriger encore une fois leurs pensées vers sa propre mort. En ce qui concerne la première venue du Seigneur, le rôle d'Élie avait été joué

par Jean le baptiseur, et sa mise à mort indiquait bien ce qui devait arriver à celui qui était plus grand que lui et dont il était le précurseur.

La scène sur la haute montagne se termine rapidement, mais il n'en est pas ainsi des scènes de péché, de misère et de souffrance de l'humanité qui remplissent les plaines en bas. Il fallait que, des hauteurs, ils descendent aux abîmes, pour trouver les autres disciples qui ont perdu la bataille et qui sont très inquiets en l'absence de leur Maître. Dès que Jésus apparaît, les foules sont saisies d'étonnement, et tous les regards quittent les disciples affolés pour se porter sur le Maître, serein, et qui, à lui seul, peut répondre à tout. L'instant d'avant, les scribes avaient posé des questions embarrassantes aux disciples ; maintenant c'est Jésus qui interroge les scribes, invite le père troublé à la confiance et montre qu'il suffit à tout.

Heureux le saint qui peut apporter quelque chose de la grâce et de la puissance de Christ dans ce monde troublé ! Toutefois, il nous faudra attendre sa venue et le royaume, pour voir pleinement accompli ce que cette scène annonce. Alors seulement il transformera le monde entier, et fera passer son peuple éprouvé et troublé, de la défaite et de l'inquiétude au calme de sa présence, dans une victoire complète et manifestée.

Il y avait eu une manifestation particulière de la gloire de Dieu dans la scène paisible au sommet de la montagne, tandis qu'au pied de la montagne la sombre puissance de Satan s'était déployée avec toute la confusion qu'elle apporte. Un garçon possédé du démon, un père déçu et égaré par la douleur, des disciples abattus après leur échec, des scribes qui ne répugnent pas à exploiter en leur faveur cette circonstance. Le Seigneur arrive au milieu de tout cela et tout est changé.

D'abord il met le doigt là où se trouvait la racine de l'échec. Ils étaient une génération incrédule. La racine était l'incrédulité. Cela était vrai pour ses disciples comme pour les autres. Si leur foi avait pleinement saisi qui il était, ils n'auraient pas été déconcertés par cette épreuve, pas plus que lorsqu'il s'était agi de nourrir les multitudes. Ils étaient encore comme l'homme du chapitre 8, avant de voir toutes choses clairement.

Mais maintenant le Maître lui-même est au milieu d'eux et sa parole est : « Amenez-le moi ». Cependant, lorsque le jeune garçon a été amené, le premier résultat est décevant, car le démon le jette à terre dans des convulsions terribles. Mais tout cela arrive pour servir les desseins du Seigneur, car d'un côté cela ne fait que rendre plus manifeste le terrible état dans lequel se trouvait ce garçon, juste avant qu'il soit délivré, et d'autre part cela sert à mettre en évidence les sentiments et les pensées de ce père angoissé. Son cri : « Si tu peux quelque chose, assiste-nous, étant ému de compassion envers nous », révèle qu'il manque

de foi dans la puissance de Jésus, en même temps qu'il n'est pas très sûr de sa bonté.

La réponse de Jésus est : « Le « Si tu peux », c'est : « Crois ! » Ce qui revient à dire : Il n'y a pas de « si », de mon côté à moi, le seul « si » qui intervient ici est de ton côté. Ce n'est pas : « si je peux faire quelque chose », mais « si tu peux croire ». Cela met tout dans la vraie lumière et l'homme le voit en un éclair. En voyant il croit, tout en confessant son incrédulité passée.

Ayant suscité la foi dans cet homme, le Seigneur agit. Son but n'est pas de faire sensation parmi le peuple. Si cela avait été le cas, il aurait attendu que la foule se rassemble. Son but évidemment est d'affermir la foi du père et de tous ceux qui ont des yeux pour voir. Le démon doit obéir, bien qu'il fasse tout le mal qu'il peut avant de relâcher sa proie. Ce déploiement de puissance démoniaque, après tout, ne fait que donner occasion à un plus grand déploiement de puissance divine. Non seulement le garçon est complètement délivré, mais il est aussi délivré pour toujours, puisque le démon reçoit l'ordre de ne plus entrer en lui.

Ayant ainsi manifesté la puissance et la bonté de Dieu, le parfait Serviteur ne recherche pas la popularité parmi les foules, mais se retire dans une certaine maison. Là, dans la tranquillité, ses disciples lui demandent la raison de leur échec, et reçoivent la réponse du Seigneur. Nous ne devrions pas cesser de poser leur question, lorsque nous expérimentons notre faiblesse en présence de l'ennemi. En le faisant, nous recevrons sans aucun doute la réponse même qu'ils ont reçue, comme nous la trouvons au verset 29. Le Seigneur avait déjà déclaré qu'à la racine de leur impuissance, il y avait l'incrédulité. Maintenant il désigne deux autres choses. Non seulement la foi est nécessaire, mais aussi la prière et le jeûne.

La foi indique un esprit de confiance en Dieu, la prière un esprit de dépendance envers Dieu, le jeune un esprit de séparation pour Dieu, sous la forme d'abstinence de choses légitimes. Voilà les choses qui mènent à la puissance dans le service de Dieu. Leurs contraires, incrédulité, confiance en soi, complaisance envers soi-même sont les choses qui amènent à la faiblesse et à l'échec. Ces paroles de notre Seigneur jouent le rôle d'un projecteur sur nos nombreux manquements dans notre service pour lui. Qu'à leur lumière nous considérions nos voies.

Aux versets 30 et 31, nous voyons à nouveau le Seigneur se retirer loin de la foule et instruire ses disciples de sa mort et de sa résurrection prochaines. C'est ce que nous avons vu, pour la première fois, dans les versets 30 et 31 du chapitre précédent.

C'était le prochain grand événement du programme divin, et Jésus commence à le présenter de façon continue à l'esprit de ses disciples, bien qu'à

ce moment là ils soient incapables de le comprendre. Leur esprit était encore rempli de l'attente de la venue d'un royaume visible. Aussi sont-ils incapables de concevoir toute idée qui viendrait contredire cela.

L'idée que le royaume de Christ apparaîtrait immédiatement leur souriait, parce qu'ils s'attendaient à y avoir une place d'honneur. Ils le concevaient de façon chamelle, et cela éveillait dans leur cœur des désirs charnels. C'est pourquoi, pendant le trajet qui les mène à Capernaüm, ils se mettent à discuter entre eux pour savoir qui serait le plus grand. La question du Seigneur suffit à les persuader de leur folie, comme le prouve leur silence embarrassé. Cependant il sait tout, car il se met à leur répondre, bien qu'ils ne fassent aucune confession.

Sa réponse se trouve avoir une double portée. D'abord le seul chemin qui mène à la vraie grandeur est celui qui vous fait descendre au plus bas, pour être serviteur de tous. Et les choses étant ainsi, nous pouvons voir comment le Seigneur Jésus est prééminent, même si l'on met à part sa déité. Dans son humanité, il a pris la place la plus humble et est devenu serviteur de tous, d'une manière qui va infiniment au-delà de tout ce qu'a pu faire qui que ce soit. Et très vraisemblablement le premier est celui qui lui ressemble le plus.

En deuxième lieu, il montre que la personnalité du serviteur a peu d'importance : ce qui compte, c'est au nom de qui il vient. Nous avons cette scène belle et touchante où il place d'abord un petit enfant au milieu d'eux, et puis le prend dans ses bras pour bien faire comprendre ce qu'il veut dire. Cet enfant n'est qu'un échantillon insignifiant de l'humanité ; cependant, recevoir un de ces petits enfants, c'était recevoir le Seigneur lui-même et aussi le Père qui l'avait envoyé. Recevoir mille enfants semblables, au nom d'un autre quel qu'il soit, ou sur un tout autre terrain, n'aurait que peu de sens. Le fait est que le Maître est si suprêmement grand que la position relative de ses petits serviteurs ne vaut pas la peine qu'on en discute.

Cet enseignement semble avoir été comme une illumination pour Jean, et avoir aiguillonné sa conscience quant à l'attitude qu'ils avaient eue envers un homme zélé qui agissait au nom de Jésus, bien qu'il ne suivît pas les douze. Pourquoi ne les suivait-il pas, cela ne nous est pas dit, mais il faut nous souvenir que chacun n'avait pas la latitude, s'il le voulait, de se joindre aux douze. Le propre choix du Seigneur décidait de cela. De toute façon, la réponse du Seigneur met tout l'accent sur la valeur de son nom. En agissant au nom de Jésus, l'homme était évidemment pour Christ et non contre lui.

En fait, cette personne, qui n'avait pas été investie de mission officielle, avait fait la chose même que les disciples n'avaient pas réussi à faire : il avait chassé un démon. La charge est une chose, la puissance en est une autre, tout à fait différente. Elles devraient aller ensemble dans la mesure où la charge est une

institution dans le christianisme. Mais très fréquemment, ce n'a pas été le cas. Et dans les derniers temps, où des charges ont été instituées de façon non scripturaire, nous voyons bien souvent une personne simple, et qui n'a pas de charge particulière, faire la chose que la personne investie d'une charge n'a pas la puissance de faire. La puissance est dans le *Nom*, pas dans la *charge*.

Le verset 41 montre que le plus petit don fait au nom de Christ et pour l'amour de Christ a de la valeur aux yeux de Dieu et recevra sa récompense de ses mains. Le verset 42 nous donne la réciproque : être en piège au plus faible de ceux qui appartiennent à Christ, c'est mériter et recevoir un jugement sévère. Perdre sa vie dans ce monde est une petite chose, comparée à la perdre dans le monde à venir.

Cela mène à ce passage très solennel qui clôt ce chapitre. Quelques-uns des auditeurs ont peut-être pensé que ce qu'avait dit le Seigneur en parlant de pierre de meule était un peu outrancier. Il ajoute des paroles encore plus fortes qui ouvrent la perspective du feu de l'enfer lui-même. Ses pensées, à ce moment-là, évidemment s'élargissaient et vont au-delà de ses disciples, pour s'adresser aux hommes en général, et il montre que toute perte, dans ce monde-ci, est très petite, comparée à la perte de tout ce qui est la vie dans le monde à venir, et au fait que l'on soit jeté dans le feu de la géhenne. La main, le pied et l'œil sont des membres de notre corps qui ont beaucoup de prix et dont on ne se sépare pas facilement, mais la vie dans le siècle à venir n'a pas de prix, et les flammes de l'enfer sont une affreuse réalité.

La vallée de Hinnom, le champ d'immondices à l'extérieur de Jérusalem, où des feux brûlaient toujours et où les vers faisaient continuellement leur travail, était connue sous le nom de la Géhenne. Et ce mot, sur les lèvres du Seigneur, devenait une image qui convenait parfaitement au séjour des perdus. En vérité, l'enfer sera le grand dépotoir de l'éternité, où tout ce qui est irrémédiablement mauvais sera séparé de ce qui est bon, et restera à jamais sous le jugement de Dieu. Ce fait terrible nous est communiqué par la bouche de celui qui a aimé les pécheurs et a pleuré sur eux.

La première déclaration du verset 49 découle de ce que vient de dire le Seigneur. Le feu sonde, consume, purifie. Le sel non seulement assaisonne, mais il conserve. Le feu symbolise le jugement de Dieu, que tous doivent rencontrer d'une façon ou d'une autre. Le croyant doit le connaître comme l'indique 1 Corinthiens 3:13, et par lui il sera « salé », puisque cela signifiera que tout ce qui est bon sera conservé. Les impies y seront soumis dans leur personne, et même ce jugement les salera, c'est-à-dire qu'ils y seront conservés *en* lui et non pas détruits *par* lui.

La fin du verset est une allusion à Lévitique 2:13. On a décrit le sel comme

le symbole de cette puissance de grâce sanctifiante qui lie l'âme à Dieu et intérieurement la garde du mal. Nous ne pouvons pas présenter notre corps comme sacrifice vivant à Dieu si cette grâce sanctifiante est absente. En vérité le sel est bon, et rien ne pourrait compenser son absence. Il nous faut avoir en nous-mêmes cette sainte grâce qui veut nous juger et nous séparer de tout ce qui est mal. Si chacun veille à l'avoir *en lui-même*, il n'y aura pas de difficulté à être en paix *entre nous*.

10 - Chapitre 10

Le début de ce chapitre, nous rapproche des dernières scènes de la vie du Seigneur. Il est au-delà du Jourdain, mais près des limites de la Judée, et les pharisiens viennent pour s'opposer à lui, le mettant à l'épreuve. En soulevant des questions sur le mariage et le divorce, ils espéraient l'entraîner dans quelque contradiction avec les commandements donnés par Moïse, et ainsi trouver un point sur lequel l'attaquer. Le Seigneur ne contredit pas Moïse, mais il remonte bien avant lui, à ce qu'avait été la pensée de Dieu au commencement en créant l'homme et la femme. Les pharisiens étaient des observateurs très scrupuleux de la loi de Moïse, mais il leur montre que, dans ce cas, la loi n'était pas l'application de ce qu'était la pensée de Dieu au commencement. Il est important de le remarquer, car cela nous fournit une explication du fait que la loi ne constitue pas la règle de vie pour le chrétien.

La loi se plaçait à un niveau qui était en dessous de la pensée de Dieu. Le Seigneur maintenait cette pensée dans sa plénitude. Le verset 9 élève toute cette question du mariage, du niveau de l'homme et de ses convenances, au niveau de Dieu et de son œuvre. Il s'agit d'une institution divine, et non d'un arrangement humain, c'est pourquoi l'homme ne doit pas y toucher. Si Dieu unit, l'homme ne doit pas séparer.

Ce verset établit un grand principe qui est une vérité d'une portée générale. L'inverse aussi serait vrai, l'homme ne doit pas unir ce que Dieu a séparé. C'est une triste réalité que, depuis que le péché est là, l'homme n'a eu de cesse qu'il ait défait ce que Dieu a fait. C'est vrai pour les choses naturelles, et beaucoup de maux dont nous souffrons viennent de ce que nous avons touché aux choses données de Dieu, même en ce qui concerne la nourriture, etc., bouleversant dans tous les domaines l'équilibre que lui avait établi. Il en est certainement ainsi dans le domaine des choses spirituelles. Maintes difficultés, beaucoup de problèmes d'âme, qu'on aurait pu s'épargner, viennent de la méconnaissance des choses que Dieu dans sa parole a unies ou de celles qu'il a séparées.

Ayant placé devant eux le mariage sous son vrai jour, le Seigneur s'occupe, dans les versets 13 à 16, des enfants. En ce qui les concerne, les disciples partagent les idées habituelles du monde, qui sont loin d'être au niveau des pensées de Dieu. Les disciples jugeaient que les enfants ne méritaient vraiment pas de retenir l'attention du Maître, mais lui pensait bien différemment. Il les reçoit avec joie, les prend dans ses bras, pose les mains sur eux, et les bénit. Il montre aussi que la seule manière d'entrer dans le royaume de Dieu, c'est

d'avoir l'état d'esprit et l'état d'âme du petit enfant. Celui qui s'approche de ce royaume comme étant quelqu'un qui a quelque chose à faire valoir, trouve l'entrée fermée. Celui qui vient comme n'ayant rien à faire valoir, peut entrer.

Puis aux versets 17 à 27, nous avons l'enseignement du Seigneur en ce qui concerne nos biens. Et il est frappant de voir comment le mariage, les enfants et les biens se suivent dans ce chapitre, car une part si importante de notre vie dans ce monde est prise par ces trois choses. Toutes trois sont perverties, mal employées entre les mains d'hommes pécheurs. Toutes trois sont mises à la place qui convient dans les enseignements de notre Seigneur.

Celui qui accourt vers Jésus montre beaucoup de qualités louables. Matthieu nous dit qu'il était jeune, et Luc que c'était un chef du peuple. Il était sérieux, plein de révérence, et reconnaissait en Jésus un grand rabbi, qui pouvait montrer aux hommes le chemin de la vie éternelle. Pour lui, il était entendu que cette vie éternelle devait s'obtenir par des œuvres humaines, selon la loi. Évidemment il n'avait aucune idée de la divinité de Jésus, d'où les paroles du Seigneur au verset 18. Celui-ci repoussait l'idée d'être bon à moins d'être Dieu, disant en fait : Si je ne suis pas Dieu, je ne suis pas bon.

Comme le jeune homme lui posait sa question en pensant à la loi, le Seigneur le renvoie à la loi, particulièrement aux commandements qui concernent les devoirs d'un homme envers son prochain. Le jeune homme pouvait prétendre qu'il les avait observés, au moins en ce qui concernait ses actes. Et Jésus, l'ayant regardé, l'aime. Cela montre que lorsqu'il prétend avoir correctement observé les choses que la loi prescrivait, il dit la vérité. C'était une personne tout à fait remarquable dont les traits de caractère, en eux-mêmes, étaient agréables à Dieu. Le Seigneur n'a pas méconnu ces traits de caractère agréables. Il les reconnaît, et considère le jeune homme avec le regard de l'amour.

Cependant, il le met à l'épreuve. Une chose lui manquait, et c'était la foi que Dieu donne, celle qui aurait saisi qui était Jésus et l'aurait amené à prendre la croix et à le suivre ; la foi qui aurait préféré un trésor dans le ciel à un trésor sur la terre. Il espérait que le Seigneur lui indiquerait quelque œuvre de loi par laquelle il pourrait hériter de la vie éternelle ; au lieu de cela, on lui a indiqué une œuvre de foi. Affligé dans son cœur, il s'en va. Il ne possédait pas la foi, aussi il lui est impossible de montrer sa foi par ses œuvres. La même mise à l'épreuve vient à nous. Comment y avons-nous répondu ?

C'est une question d'une portée immense. Comme nous sommes tous lents à renoncer à l'observance de la loi pour avoir Christ, et à la terre pour avoir le ciel ! Rien d'étonnant à ce que le Seigneur parle de la difficulté avec laquelle les riches entrent dans le royaume. Le verset 23 parle de ceux qui « ont des biens »

et le verset 24 de ceux qui « se confient dans les richesses ». Le fait est, bien sûr, qu'il est très difficile d'avoir les richesses sans se confier en elles. Par nature nous nous accrochons aux richesses et à la terre. Christ offre la croix et le ciel.

Les disciples, habitués à considérer les richesses comme un signe de la faveur de Dieu, sont tout étonnés de ces paroles. Ils ont le sentiment qu'elles font se dérober sous eux le terrain sur lequel ils se tiennent. Et en vérité c'est bien cela. Et « qui peut être sauvé ? » est une question capitale. Le verset 27 donne une réponse nette : Le salut est impossible pour les hommes, quoique possible pour Dieu. En d'autres termes c'est comme si le Seigneur disait : s'il s'agit de savoir ce que l'homme peut faire, personne ne peut être sauvé, mais s'il s'agit de savoir ce que Dieu peut faire, il n'y a personne qui ne puisse être sauvé.

Nous mettons bien l'accent sur ce mot. Le salut pour les hommes n'est pas improbable, mais impossible. La porte, en ce qui concerne nos efforts, nous est complètement fermée. Dieu a ouvert une autre porte cependant, mais c'est par la mort et la résurrection, vers lesquelles le Seigneur, maintenant, dirige les pensées de ses disciples.

Bien que la mort et la résurrection soient devant l'esprit du Seigneur, la gloire terrestre occupe toujours l'esprit de Pierre, et il trahit cela par la remarque qu'il fait et qui est rapportée au verset 28. Bien sûr il fait allusion à l'épreuve à laquelle le Seigneur vient de soumettre le jeune chef des Juifs. Pierre a le sentiment que si le jeune homme riche a échoué devant cette épreuve, il n'en a pas été de même pour lui et ses compagnons. En effet il a bien ajouté, comme Matthieu le rapporte : « Que nous adviendra-t-il donc ? » Son esprit curieux et impétueux veut voir à l'avance les bonnes choses à venir. La réponse du Seigneur montre qu'en ce temps-ci il doit y avoir un grand gain, quoique avec des persécutions, et dans le siècle qui vient la vie éternelle.

Ce que dit notre Seigneur est illustré par la vie de service de Paul, comme on le voit dans des passages tels que : Actes 16:15 ; 18:3 ; 21:8 ; Romains 16:3, 4 et 23 ; 1 Corinthiens 16:17 ; Philippiens 4:18 ; Philémon 22. Des maisons étaient à sa disposition dans plus d'une ville et beaucoup estimaient que c'était un honneur de jouer auprès de lui le rôle de frère, de sœur, de mère, ou d'enfant. Les persécutions ont certainement été sa part. La vie éternelle dans le monde à venir est là devant lui. Voilà la condition de ceux qui suivent et servent le parfait Serviteur de Dieu.

Ce que nous avons dans le verset 31 a évidemment été prononcé pour avertir et reprendre Pierre. Être au premier plan sur la terre ne signifie pas obligatoirement la première place là-haut. Tout dépend de ce qui, au fond, a poussé à servir. Si Pierre veut faire un marché — tant de consécration pour tant de récompense — rien que cela révèle des mobiles qui ne sont pas les bons. Mais

le verset ne dit pas que tous ceux qui sont les premiers doivent nécessairement être les derniers, et tous les derniers les premiers. Paul a dépassé tous ceux de son temps, et qui peut mettre en doute la pureté de ses intentions, ou la réalité de sa consécration à son Seigneur ?

Ce dont Pierre et les autres disciples avaient grand besoin, c'était de réaliser et de comprendre que la mort et la résurrection de leur Maître approchaient rapidement. Dix-neuf siècles après cet événement, c'est ce que nous avons encore grand besoin de réaliser et de comprendre aujourd'hui. Non seulement c'est le fondement de toute bénédiction pour nous, mais cela imprime son propre caractère à toute vie et tout service chrétiens. Aucun service intelligent ne peut être accompli si ce n'est à la lumière de ce que nous avons là.

Les versets 32 à 34 nous donnent la quatrième occasion où le Seigneur a instruit ses disciples au sujet de sa mort et de sa résurrection ; et la requête de Jacques et de Jean, rapportée au verset 37, fournit au Seigneur une cinquième occasion. Leur esprit était encore plein de ce qu'ils espéraient dans un royaume glorieux sur la terre, et ils veulent faire quelque chose qui soit favorable à leurs intérêts dans ce royaume-là. Or le Seigneur Jésus était ici le parfait Serviteur de la volonté de Dieu, et cela entraînait pour lui la coupe des souffrances et le baptême de la mort. Des places d'honneur dans ce royaume à venir seront distribuées à ceux qui auront servi ce merveilleux Serviteur, dans la mesure où ils auront accepté la souffrance et la mort pour l'amour de son nom. Mais quoi qu'il en soit, Jésus ne distribue pas ces places de distinction. Tout cela est laissé à la discrétion du Père, car Jésus garde cette place de Serviteur qu'il a prise. Si nous ne gardons pas la place où nous avons été mis, cette place d'identification à notre Seigneur rejeté, nous ne pouvons pas espérer de considération particulière dans la gloire du royaume.

Cette chasse éhontée aux honneurs que font Jacques et Jean pourrait nous pousser à les blâmer plus que les autres, s'il n'y avait pas le verset 41 qui montre que tous les autres nourrissaient les mêmes désirs égoïstes, et qu'ils ont protesté, non pas parce que les deux disciples avaient fait cette requête, mais parce qu'ils les avaient devancés par leur démarche. Leur contrariété, cependant, ne fait que donner à la parfaite grâce de leur Seigneur une autre occasion de se manifester.

Comme c'était facile, pour les disciples de Jésus, et comme ce l'est encore, d'accepter et d'adopter les critères et les coutumes du monde qui nous entoure, de considérer comme normal de faire ceci ou cela, puisque, apparemment, tout le monde le fait ! Mais notre Seigneur ne se lassera pas de nous dire : « Il n'en est pas ainsi parmi vous ». Les nations ont leurs grands hommes qui exercent leur autorité avec arrogance. Parmi les disciples du Seigneur, la grandeur se manifeste d'une façon tout à fait différente. La vraie grandeur se manifeste en

prenant l'humble place de celui qui sert les autres — et qui sert le Seigneur en les servant.

Le Fils de l'homme lui-même est l'exemple insigne d'un tel service. Qui est aussi grand que lui dans la sphère d'où il vient ? « Mille milliers le servaient » (Daniel 7:10). Qui a pris une place aussi humble que lui qui servait les autres ? Qui a accompli son service jusqu'au point de « donner sa vie en rançon pour beaucoup » ? Pour cette seule raison, mise à part toute autre considération, la place de prééminence doit nécessairement être la sienne. Ce sont ceux qui maintenant le suivent de plus près dans un humble service qui seront les premiers en ce jour-là.

Au verset 45, le Seigneur non seulement présente sa mort à ses disciples pour la cinquième fois, mais explique ce qu'elle signifie. Auparavant il avait insisté sur le fait qu'il devait mourir pour que l'esprit des disciples ne soit plus obsédé par l'attente de la venue d'un royaume visible. Maintenant apparaît le pourquoi de sa mort. Il va mourir pour payer la rançon de beaucoup. Nous avons donc ici, de sa bouche même, une déclaration claire que sa mort aura le caractère de substitution et de propitiation. Ici c'est pour « beaucoup », car il est question des résultats effectifs et réels de sa vie donnée en rançon. En 1 Timothée, où il s'agit de la portée, du champ d'action qu'a sa mort, le mot est pour « tous ».

Le Seigneur s'occupait ainsi de ses disciples « alors qu'ils étaient en chemin, montant à Jérusalem » (verset 32). Au verset 46, ils arrivent à Jéricho, et alors commencent les dernières scènes de sa vie. Bartimée, le mendiant aveugle, fournit au Seigneur une occasion remarquable de déployer la miséricorde de Dieu. La miséricorde, c'est ce dont avait grand besoin cet aveugle, alors que ceux qui ne comprenaient pas la miséricorde divine auraient aimé le faire taire. Cependant il reçoit la miséricorde, et bien au-delà de ce qu'il escompte, car non seulement elle lui donne la vue, mais elle l'enrôle comme disciple à la suite de celui qui faisait déborder la miséricorde. La foi de Bartimée se montre en ce qu'il appelle Jésus : Fils de David, alors que d'autres ne parlaient de lui que comme Jésus de Nazareth. Peut-être que sa foi était petite, car elle ne s'élève pas jusqu'à donner au Seigneur le titre élevé de Fils de Dieu ; cependant une petite foi reçoit une réponse abondante aussi sûrement qu'une grande foi. Soyons reconnaissants pour cela.

11 - Chapitre 11

Maintenant Jésus approche de Jérusalem. Ses disciples marchent à sa suite, et pas seulement ceux qui avaient passé trois ans en sa compagnie, mais Bartimée aussi qui n'y est peut-être que depuis trois heures. C'est à Béthanie qu'habitaient quelques personnes qui l'aimaient ; et là il trouve l'ânon, pour entrer dans la ville de Jérusalem comme Zacharie l'avait annoncé. Le Seigneur a besoin de cet ânon ; il en connaît le propriétaire et sait qu'il y aura une réponse immédiate à ce dont il a besoin. Il était le serviteur de la volonté de Dieu, et il savait où trouver tout ce qui était nécessaire pour accomplir son service, qu'il s'agisse de l'âne dans ce chapitre, ou de la grande pièce garnie au chapitre 14, ou en d'autres occasions.

Jésus entre dans Jérusalem comme l'avait dit le prophète : « juste », « humble », et « ayant le salut ». Il y a un élan d'enthousiasme éphémère, car les hommes n'ont aucun désir durable de ce qui est juste, et la sainteté ne les attire pas. De plus, le salut qu'ils désiraient était un salut simplement pour la terre : Ils auraient été contents d'être libérés de la tyrannie de Rome, mais n'avaient aucun désir d'être délivrés de l'esclavage du péché. Leurs Hosannas concernaient le royaume de David qu'ils espéraient voir venir, ce qui fait que bien vite s'éteignent leurs cris. Le Seigneur va droit au fond des choses en entrant dans le temple. En ce qui concerne les relations d'Israël avec leur Dieu, c'était le centre de tout ; et c'était là que se manifestait le mieux leur état sur le plan religieux. Rien n'échappe à l'examen du Seigneur, car il est dit qu'« il promena ses regards de tous côtés sur tout ».

L'incident concernant le figuier a lieu le lendemain matin. Le figuier est une figure d'Israël, et plus particulièrement du résidu de la nation qui avait été rétabli dans la terre de leurs pères et au milieu duquel était venu le Christ. Luc 13:6 à 9 nous le montre. La nation entière avait été la vigne du Seigneur et le résidu restauré était comme un figuier planté dans cette vigne. Le roi étant entré, selon la parole prophétique, le moment suprême de l'épreuve était venu. Il n'y avait que des feuilles. Bien que ce ne fût pas le temps des figues, il aurait dû y avoir beaucoup de figues vertes, promesse d'une fécondité à venir. Le figuier n'était bon à rien, et ne devrait plus jamais porter de fruit.

Suite à cela, aux versets 15 à 19, nous avons ce que fait le Seigneur pour purifier le temple. La pensée de Dieu, en établissant sa maison à Jérusalem, était que ce soit un lieu de prière pour toutes les nations. Si un homme, quel qu'il soit, et à quelque race qu'il appartienne, recherchait Dieu en tâtonnant, il pouvait

venir à cette maison et entrer en relation avec lui. Les Juifs l'avaient transformée en caverne de voleurs. Voilà l'effroyable spectacle que rencontre le saint regard de Jésus quand il inspecte la maison de Dieu, le soir précédent.

Sans doute les Juifs auraient donné de bonnes raisons pour permettre de telles abominations : les étrangers n'étaient-ils pas obligés de changer leurs différentes monnaies ? Ne fallait-il pas des colombes pour les plus pauvres qui n'avaient pas les moyens d'offrir un sacrifice plus important ? Mais tout cela avait été ravalé au niveau d'une entreprise lucrative. Celui qui venait de loin chercher Dieu risquait, quand il arrivait au temple, d'être repoussé par la malhonnêteté de ceux qui y faisaient leurs affaires. Terrible situation ! Les gardiens de la maison étaient une bande de voleurs, et le Seigneur le leur dit. Cela met les scribes et les principaux sacrificateurs en fureur et ils décident de le faire mourir.

Depuis bien longtemps, des maux exactement semblables se manifestent dans la chrétienté. C'est une chose terrible à dire, mais la vérité exige que ce soit dit. De nouveau la religion a été transformée en entreprise lucrative, au point que celui qui prétendait vouloir trouver Dieu a souvent été complètement dégoûté. On peut voir cela, sous ses formes les plus outrées, dans le grand système catholique romain, mais on peut le voir ailleurs sous une forme différente. C'est l'erreur de Balaam, et beaucoup s'y abandonnent « pour une récompense », comme nous le dit Jude. Veillons soigneusement à éviter cela. Aujourd'hui la maison de Dieu sur la terre est formée de saints — non pas de pierres mortes mais de pierres « vivantes » — et il faut que nous apprenions comment nous devons nous y conduire : la première lettre de Paul à Timothée nous donne les instructions nécessaires. Dans cette lettre, sont tout à fait remarquables des expressions comme : « n'aimant pas l'argent », « non avides d'un gain honteux » ; « privés de la vérité, ils estiment que la piété est une source de gain... Or la piété avec le contentement est un grand gain ». Si de telles expressions nous gouvernent, nous serons gardés de ce piège.

Comme ils entrent dans Jérusalem, le lendemain matin, ils voient le figuier auquel le Seigneur avait parlé, séché depuis les racines. Le mal qui l'a frappé a agi d'une manière qui n'est pas naturelle ; sinon il aurait séché à partir du haut jusqu'en bas. Ce fait proclame que c'est Dieu qui l'a fait et cela surprend Pierre qui attire l'attention sur ce point, invitant ainsi le Seigneur à faire une double remarque sur ce qui est arrivé.

D'abord il dit : « Ayez foi en Dieu ». La tendance des disciples était d'avoir foi dans les choses visibles, dans le système mosaïque, dans le temple, en eux-mêmes en tant que peuple, ou dans leurs sacrificateurs et dans leurs chefs. Nous avons exactement la même tendance, et ne nous arrive-t-il pas facilement

d'accrocher notre foi à des systèmes, à des mouvements ou à des conducteurs doués ? Aussi avons-nous besoin d'apprendre exactement la même leçon, qui est que toutes ces choses-là viennent à manquer, mais que Dieu demeure. Il est fidèle, et il reste comme l'objet de la foi quand une malédiction tombe sur le petit figuier que nous avons chéri. Littéralement l'expression est : « Ayez la foi de Dieu ». C'est comme si le Seigneur nous disait : Comptez fermement sur la fidélité de Dieu, peu importe ce qui peut sécher et disparaître.

Mais cela conduit à ce que le Seigneur dit ensuite concernant la prière, et où l'accent est à nouveau mis sur la foi. « Quiconque dira... et ne doutera pas dans son cœur... mais croira..., tout ce qu'il aura dit lui sera fait ». Les expressions « quiconque » et « tout ce que » en font une déclaration absolue et des plus saisissantes quand nous en mesurons la portée. Mais cela se lie à la prière mentionnée dans le verset qui suit, où nous avons : « Tout ce que vous demanderez... croyez... et il vous sera fait ». Dans ces deux versets, évidemment, il s'agit avant tout de savoir si l'on croit.

Or croire, c'est avoir la foi, et la foi n'est pas simplement quelque chose qui vient de l'homme, une sorte de chimère ou de produit de l'imagination. Le verset 24, par exemple, ne signifie pas qu'il suffit que je réussisse à imaginer que je reçois ce que j'ai demandé pour que je le reçoive effectivement. Mes prières, d'après le verset 24, et mes paroles, d'après le verset 23, doivent être le résultat d'une foi authentique ; et la foi est cette faculté spirituelle en moi qui reçoit la Parole divine. La foi est l'œil de l'âme, qui reçoit et apprécie la lumière divine. Si ma prière est fondée sur une foi intelligente, je croirai que je reçois et je recevrai effectivement ce que je désire. Et il en sera de même de ce que je peux dire, comme nous le trouvons au verset 23.

On pourrait citer des cas dans l'œuvre missionnaire contemporaine qui illustrent le verset 23. Plus d'une fois, dans des contrées païennes, les serviteurs du Seigneur se sont trouvés en présence de tristes cas de possession démoniaque, qui défiaient la puissance de l'Évangile. Avec une pleine foi dans la puissance de l'Évangile, ils ont à la fois prié et parlé. Ce qu'ils ont dit s'est accompli et le démon a été obligé de partir.

Les versets 25 et 26 introduisent une autre condition indispensable. La foi nous amène dans des relations avec Dieu qui sont ce qu'elles doivent être, mais nos relations avec notre prochain doivent être ce qui convient si nous voulons prier et parler, et qu'il y ait des résultats. Ayant été nous-mêmes des objets de miséricorde, à qui il a été tellement pardonné, nous devons être nous-mêmes remplis de cet esprit de miséricorde et de pardon. Sinon nous aurons affaire au gouvernement de Dieu.

Comme le Seigneur, de nouveau à Jérusalem, se promène dans le temple,

les principaux sacrificateurs et autres responsables du temple viennent contester l'autorité par laquelle il a agi la veille en purifiant ces bâtiments. Le Seigneur leur répond en leur demandant de se prononcer sur une question préliminaire : le ministère et le baptême de Jean étaient-ils recevables ou non ? Ils réclamaient les lettres de créance du Maître suprême, mais que fallait-il penser de celles de l'humble précurseur ? Il serait bien temps de considérer le problème capital, quand on aurait réglé celui qui était secondaire. Qu'ils tranchent la question en ce qui concerne Jean.

Ils se trahissent par la façon dont ils répondent. Ils n'avaient pas l'intention de se prononcer sur le fond ; pour eux la grande affaire était ce qui pouvait les servir sur le moment, et sur ce point ils se trouvaient enfermés dans un dilemme. Se prononcer d'un côté ou de l'autre les mettrait dans une position difficile. Ils sont assez avisés pour s'en rendre compte et ils décident donc de plaider l'ignorance. Mais ce prétexte ne leur permet plus d'exiger que le Seigneur soumette ses lettres de créance à leur examen rigoureux. Ils proclament leur incompétence dans ce qui était facile et ainsi ne peuvent pas insister pour qu'on se rende à leurs exigences dans ce qui était difficile.

« Du ciel ou des hommes ? » telle était la question en ce qui concernait Jean. C'est aussi la question qui se posait au sujet de notre Seigneur lui-même. À notre époque, nous pouvons aller plus loin et dire que cette question se pose pour la Bible. Jean n'était qu'un homme, et pourtant son ministère était du ciel. Le Seigneur était vraiment venu sur la terre, étant né de la Vierge, cependant il était du ciel, comme l'était aussi son ministère incomparable. La Bible est un livre qui nous est donné par des hommes, cependant ce n'est pas une parole d'homme, car ceux qui ont écrit « étaient poussés par l'Esprit Saint » (2 Pierre 1:21).

Lorsque nous avons dans notre âme une conviction qui nous est donnée par Dieu, que la Parole vivante et la Parole écrite sont toutes deux du ciel, leur autorité est bien établie dans notre cœur.

12 - Chapitre 12

À la fin du chapitre 11, nous avons entendu les chefs des Juifs plaider l'ignorance. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes, ils ne pouvaient pas le dire ; et encore moins pouvaient-ils comprendre le travail et le service de notre Seigneur. Nous ouvrons ce chapitre 12 pour y voir démontré de façon évidente que Jésus connaissait et comprenait parfaitement ces hommes. Il savait ce qui les poussait, ce qu'ils pensaient, et le but qu'ils poursuivaient. Il révèle qu'il sait bien qui ils sont dans une parabole remarquable.

Le premier verset nous parle de « paraboles », et l'Évangile selon Matthieu nous montre qu'alors Jésus en a dit trois. Marc ne rapporte que la deuxième des trois, celle qui annonçait à l'avance ce que ces chefs juifs allaient faire, et quelles en seraient pour eux les conséquences. Dans cette parabole, les « cultivateurs » représentaient les chefs responsables en Israël, et un résumé nous est donné de la manière dont, à travers les siècles, ils avaient refusé toutes les exigences de Dieu.

En parlant d'une vigne, le Seigneur Jésus reprenait une image qui avait été utilisée dans l'Ancien Testament au Psaume 80, en Ésaïe 5, et ailleurs. Dans ce Psaume, le cep représente de façon évidente Israël, et de lui doit sortir « une branche », « un provin » qui est « le Fils de l'homme que tu as fortifié pour toi ». Dans Ésaïe, il est tout à fait clair que Dieu n'a pas retiré de sa vigne ce qu'il était en droit d'attendre. Et voilà que maintenant, bien des années après, nous retrouvons cette histoire. Le maître de la vigne avait fait ce qui lui incombait en fournissant tout ce qui était nécessaire, et la responsabilité quant au fruit reposait sur les cultivateurs à qui la vigne était confiée. Ils n'ont pas été à la hauteur de leur responsabilité, et puis ils se sont mis à nier les droits du Maître et à maltraiter ses représentants. Et finalement ils ont été mis à l'épreuve par la venue du fils du Maître de la vigne. De la même manière, les chefs d'Israël avaient maltraité les prophètes et en avaient tué quelques-uns. Et alors est apparu le Fils, qui est cette branche dont parle le Psaume. Voilà la mise à l'épreuve suprême.

La position des Juifs placés sous la loi est décrite dans cette parabole. Donc la question est de voir s'ils peuvent produire ce que Dieu exige. Ils ne l'ont pas fait. Non seulement il y a eu absence de fruit, mais la présence d'une haine déclarée pour Dieu et ceux qui le représentent, et cette haine a atteint son apogée quand le Fils est apparu. Les chefs responsables étaient poussés par la jalousie et ils voulaient garder tout l'héritage pour eux seuls ; aussi se préparent-ils à faire mourir Jésus. Un ou deux jours avant, ils avaient décidé de le faire mourir,

comme nous l'a appris le verset 18 du chapitre précédent. Maintenant le Seigneur leur révèle qu'il connaissait leurs méchantes pensées.

Et il leur montre aussi quelles en seront pour eux les terribles conséquences. Ils seront dépossédés et détruits. Cela s'est accompli historiquement à la destruction de Jérusalem, et sans aucun doute aura plus tard un plein accomplissement qui sera définitif aux derniers jours. Celui qu'ils ont rejeté deviendra la maîtresse pierre du coin de tout ce que Dieu est en train de bâtir pour l'éternité. Quand se réalisera cette prédiction, ce sera, en vérité, une merveille devant les yeux d'Israël.

Cette déclaration que le Maître de la vigne « donnera la vigne à d'autres » est une annonce de ce qui est davantage mis en lumière en Jean 15. D'autres deviendront des sarments du vrai cep et porteront du fruit. Seulement ce ne sera plus en étant sous la loi qu'ils le feront, et ils ne seront pas choisis seulement parmi les Juifs. Les paroles du Seigneur les avertissent que, puisqu'ils l'ont rejeté, Dieu les mettra de côté : d'autres seront assemblés et introduits, jusqu'à ce que, à la fin, celui qu'ils rejetaient domine sur tout. Ils se rendent compte que cette parabole a prononcé contre eux un jugement.

N'osant pas, pour l'instant, mettre les mains sur le Seigneur, ils se lancent dans une attaque verbale contre lui, essayant de le surprendre dans ses paroles. Viennent d'abord les pharisiens associés aux hérodiens. Leur question sur l'argent du tribut est habilement combinée pour que, d'une manière ou d'une autre, Jésus offense les sentiments patriotiques des Juifs ou des Romains. Cependant sa réponse les réduit à l'impuissance. Il les oblige à admettre leur servitude à l'égard de César, en ayant recours à la frappe de leur monnaie. Et ce sont leurs bouches et non la sienne qui déclarent qu'elle était l'image de César. Puis non seulement il donne à leur question la réponse qui est parfaitement évidente, à la lumière de ce qu'ils ont reconnu eux-mêmes, mais cela amène à introduire la question bien plus importante des droits que Dieu avait sur eux. On comprend bien qu'ils soient dans l'étonnement à son sujet.

Nous pouvons remarquer, au verset 14, que ces adversaires rendaient hommage à sa parfaite vérité d'une manière qui allait bien au-delà de tout ce qu'ils pouvaient concevoir, dans le sens le plus absolu ; il était la vérité et enseignait la vérité, sans se laisser détourner par l'homme et son petit univers. Cela n'a pu être dit d'aucun autre serviteur de Dieu. Même Paul a été influencé par des considérations humaines, comme nous le montre Actes 21:20-26. Seul Jésus est le parfait Serviteur de Dieu, et il était si pauvre qu'il a dû demander qu'on lui apporte un denier.

Ensuite viennent les sadducéens, qui lui demandent de démêler l'imbroglio matrimonial qu'ils lui exposent. C'est ce que Jésus fait et il les convainc de leur

folie. Mais avant de le faire, il révèle les causes profondes de cette folie. Ils ne connaissaient pas les Écritures — ce qui était de l'ignorance. Ils ne connaissaient pas la puissance de Dieu — ce qui était de l'incrédulité. Leur erreur incrédule reposait sur ces deux piliers. L'incrédulité moderne, qu'on peut apparenter à celle des sadducéens, repose exactement sur ces deux mêmes piliers. Continuellement on cite les Écritures, mais de travers, et on les interprète mal, ou on les mutile et on conçoit Dieu comme s'il n'était pas vraiment le Tout-Puissant, comme si c'était tout simplement un homme ayant seulement des pouvoirs plus grands que nous.

Le Seigneur prouve la résurrection des morts en citant l'Ancien Testament. La chose se trouve de façon implicite en Exode 3:6. Dieu était toujours le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, des centaines d'années après leur mort. Bien que morts pour les hommes, ils vivaient pour Dieu et cela signifiait qu'ils devaient nécessairement ressusciter. Le fait était là, dans les Écritures. En le niant, le sadducéen démontrait tout simplement son ignorance.

Puisque ce fait se trouvait là dans les Écritures, le Seigneur, conséquent avec son caractère de Serviteur, fait appel aux Écritures et ne l'affirme pas de façon dogmatique en se fondant sur sa propre autorité. Ce qu'il déclare de façon dogmatique se trouve au verset 25, où il indique clairement dans quel état ou dans quelle condition la résurrection nous introduira, allant ainsi au-delà de ce qu'enseignait l'Ancien Testament. Le monde de la résurrection est différent du monde où nous sommes. Les relations terrestres cessent, dans cet état céleste. Nous ne sommes pas destinés *à être* des anges, mais à être « *comme* des anges qui sont dans les cieux ». L'immortalité et l'incorruptibilité seront notre part.

Il est donc clair que, dans leur ignorance, les sadducéens avaient soulevé une difficulté qui, en réalité, n'avait pas de raison d'être. Leur déroute était complète.

L'un des scribes qui écoutait s'en rend compte et se risque à soulever une question qui était souvent sujet de discussion entre eux et portait sur l'importance relative des différents commandements. La réponse du Seigneur balaye leurs laborieux raisonnements et disputes de mots quant à l'un ou l'autre des dix commandements, en allant droit à ce qui se trouve en Deutéronome 6:4-5. Il y a là un commandement qui englobe tous les autres. Dieu exige d'être absolument au-dessus de tout dans les affections de ses créatures. S'il en est ainsi, tout le reste prend la place qui convient. Il s'agit du commandement suprême qui gouverne tout.

Dans ce commandement se trouvait un élément de grand encouragement. Pourquoi Dieu se soucierait-il de posséder sans partage l'amour de sa créature ? À cette question la foi répondra en disant : Parce que lui-même est amour. Étant

amour, et aimant sa créature, même si elle est perdue dans ses péchés, il ne peut être satisfait sans l'amour de sa créature. Les fils d'Israël ne pouvaient pas arrêter leurs yeux sur la consommation de la loi (2 Cor. 3:13). S'ils avaient pu le faire, c'est ce qu'ils auraient vu.

Pour le second commandement, le Seigneur renvoie le scribe à Lévitique 19:18, autre passage inattendu. Mais évidemment ce commandement découle du premier. Personne ne peut avoir la capacité et le désir d'agir comme il convient avec son prochain, s'il n'est d'abord dans une juste relation avec son Dieu. Mais l'amour est l'essence de ce second commandement tout autant que du premier. Aimer son prochain comme soi-même est la mesure que donne la loi. Seulement, sous la grâce, on peut faire un pas de plus. C'est ce qu'ont fait, par exemple, Aquilas et Priscilla, comme cela nous est rapporté en Romains 16:4. Cependant « l'amour est la somme de la loi » (Rom. 13:10), et cela est dit en rapport avec ce second commandement.

Le scribe sent la force de cette réponse, comme le montrent les versets 32 et 33. La série de questions avait commencé avec cette déclaration : « Maître, nous savons que tu enseignes la voie de Dieu avec vérité ». Cela avait été dit par les pharisiens et les hérodiens dans un esprit d'hypocrisie. Elle se termine avec ce scribe qui dit en toute sincérité : « Bien, Maître, tu as dit selon la vérité ». Cet homme voyait que l'amour qui amènerait au plein accomplissement de ces deux grands commandements était bien plus important que l'offrande de tous les sacrifices que prescrivait la loi. Les sacrifices avaient leur place, mais ils n'étaient qu'un moyen pour arriver à une fin. « L'amour est la fin de l'ordonnance » comme nous le dit 1 Tim. 1:5. La fin est plus grande que les moyens. Ainsi ce scribe approuvait la réponse qui lui avait été donnée.

La réplique du Seigneur au verset 34 est très frappante. Il déclare que cet homme n'est « pas loin du royaume de Dieu », et cela montre deux choses. Premièrement : quiconque s'éloigne de ce qui est extérieur et rituel pour se rendre compte de l'importance de ce qui est intérieur et vital devant Dieu, n'est pas loin de la bénédiction. Deuxièmement : tout important que cela soit, ce n'est pas suffisant pour entrer dans le royaume ; il faut quelque chose de plus. Il faut avoir aussi la disposition d'esprit d'un petit enfant, comme nous l'avons vu en considérant le chapitre 10. Ce scribe était près du royaume, mais il n'y était pas encore entré. Cette réponse, nous semble-t-il, désarçonne cet homme, ainsi que les autres auditeurs, et à cause de cela personne n'ose plus poser à Jésus d'autres questions. Un homme comme ce scribe, bien versé dans la loi de Dieu, était considéré comme étant dans le royaume. Cela allait de soi. Les paroles du Seigneur perturbent leurs pensées. Cependant, parce que ce scribe voyait que Dieu cherche et apprécie ce qui est moral et spirituel, au-delà de ce qui est rituel

et charnel, il avait fait un bon bout de chemin en direction du royaume. Romains 14:17 souligne cela en ce qui nous concerne, au moins dans le principe. L'avons-nous pleinement reçu ?

Ses adversaires en ayant fini avec leurs questions, le Seigneur leur pose, à eux, sa question fondamentale sur ce qui est dit au Psaume 110. Les scribes savaient parfaitement que le Messie devait être le Fils de David ; cependant voilà David qui parle de lui comme étant son Seigneur. Parmi les hommes, en ce temps-là, un père ne s'adressait jamais à son fils en ces termes. C'était plutôt le contraire. Le fils appelait son père : seigneur.

Comment le Christ pouvait-il être le Fils de David ? Les scribes avaient-ils tort d'affirmer cela ? Ou alors, pouvaient-ils donner une explication ?

Ils ne peuvent pas donner d'explication. Ils se taisent. L'explication était extrêmement simple ; mais confrontés au Christ, et ne voulant pas, de propos délibéré, reconnaître ses droits, ils se refusent à la voir. Jésus était le Fils de David et David l'appelait Seigneur par le Saint Esprit ; aussi n'y avait-il pas à s'y tromper. L'explication, la voici : le Fils de Dieu devenait le Fils de David selon la chair, comme cela est si nettement déclaré en Romains 1:3. Une fois que la déité de Christ est pleinement reconnue, tout devient simple. Ces versets jettent beaucoup de lumière sur ce qui est dit en 1 Cor. 12:3. « Nul ne peut dire : « Seigneur Jésus », si ce n'est par l'Esprit Saint ».

Le Seigneur avait maintenant répondu à toutes les questions de ses adversaires et leur avait posé une question à laquelle ils n'avaient pas su répondre. S'ils avaient été capables d'y répondre, ils seraient entrés en possession de la clé de toute la situation. La foule prenait encore plaisir à l'entendre, mais les scribes étaient aveugles et, aux versets 38 à 40, le Seigneur met en garde le peuple contre eux. Ceux qui aveuglément se laissaient mener sont mis en garde contre leurs conducteurs aveugles. Les mobiles et les buts véritables des scribes sont démasqués. La Parole de Dieu qui sort de la bouche du Seigneur atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit de façon infaillible.

Le péché qui les caractérisait était qu'ils recherchaient leur propre intérêt dans les choses de Dieu. Que ce soit sur la place publique — centre des affaires, à la synagogue — centre religieux, aux repas — cercle social, il fallait absolument qu'ils aient une position dominante, et c'est dans ce but qu'ils portaient des habits qui les distinguaient des autres. Ayant obtenu cette position prééminente, ils s'en servaient pour amasser des biens au détriment des veuves, la partie la plus désarmée de la communauté. Acquérir le pouvoir et l'argent était la fin et le but de leur religion. Ils suivaient « le chemin de Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire d'iniquité » (2 Pierre 2:15). Et ils sont trop nombreux, de nos jours, ceux qui foulent ce mauvais chemin, dont la fin est « une sentence

plus sévère ». Le qualificatif, vous le remarquez, n'est pas : « plus longue », comme s'il pouvait y avoir des différences de durée dans le châtiment. Mais il y aura bien des différences quant à la sévérité.

Les adversaires du Seigneur avaient provoqué cette discussion avec leurs questions. Mais c'est lui qui a le dernier mot. Et les mots avec lesquels il clôt la discussion ont dû tomber de ses lèvres avec la force d'un couperet. Calmement, il assume la fonction de juge de toute la terre et prononce leur condamnation irrévocable. S'il n'avait pas été le Fils de Dieu, cela aurait été folie et même pire.

Mais c'est aussi le Fils de Dieu qui s'assied vis-à-vis du trésor du temple et qui regarde les dons de la foule, et c'est avec la même sûreté qu'il apprécie la valeur de ces dons. Une pauvre veuve s'approche — peut-être une veuve qui avait souffert des escroqueries de scribes rapaces — et elle jette au trésor tout le peu qu'elle a. Il ne lui restait que deux pièces de monnaie, les plus petites qui soient, et elle les jette toutes les deux. Selon l'estimation des hommes, son don était absurde et méprisable tant il était petit ; sa présence ne serait pas remarquée et son absence n'aurait pas été ressentie. Selon l'estimation de Dieu, il avait plus de valeur que tous les autres dons réunis. L'arithmétique de Dieu, dans de tels cas, n'est pas la nôtre.

Pour Dieu, les mobiles qui font agir sont tout. Voilà une femme qui, au lieu de faire des reproches à Dieu à cause des méfaits des scribes qui prétendaient le représenter, consacre tout ce qu'elle a au service de Dieu. Cela réjouit le cœur de notre Seigneur.

Il appelle ses disciples, comme nous le rapporte le verset 43, et leur montre cette femme, proclamant la valeur de ce qu'elle a fait. Cela est particulièrement frappant si nous remarquons comment s'ouvre le chapitre 13, car ses disciples désirent lui faire remarquer la grandeur et la beauté des bâtiments du temple. Eux signalent les pierres magnifiques façonnées par le travail de la main de l'homme. Le Seigneur, lui, souligne la beauté morale de ce qu'a fait une pauvre veuve. Il leur dit que leurs grands bâtiments s'effondreront pour devenir des ruines. C'est ce que cette veuve a fait qui sera rappelé dans l'éternité.

Et cependant, cette veuve a donné deux pites au trésor qui recevait les contributions pour l'entretien des bâtiments du temple. Le Seigneur a déjà tourné le dos au temple et prononce maintenant sa condamnation. Elle ne le sait pas ; mais même si son intelligence n'a pas encore saisi cela, son don est accepté et estimé à la mesure du dévouement de son cœur qui l'a poussée à le faire. Quel encouragement !

En faisant un don, elle a Dieu devant elle, et Dieu demeure, alors même que les temples sont détruits. Les choses matérielles, dans lesquelles nous risquons de mettre notre cœur, disparaissent. Dieu demeure.

13 - Chapitre 13

L'annonce faite par le Seigneur que le temple devait être complètement détruit introduit ses discours prophétiques. Les disciples ne mettent pas en doute l'accomplissement de ses paroles : ils veulent simplement connaître le temps où elles auront leur accomplissement et, en bons Juifs qu'ils étaient, quel en serait le signe. Sa réponse à leurs questions est très instructive.

En premier lieu, il ne fixe aucune date : toutes les réponses qui concernent le temps, il les donne de manière indirecte. En deuxième lieu, il déborde les perspectives immédiates de leurs questions pour aboutir à l'horizon plus vaste des derniers jours et de son propre avènement en gloire. On trouve cette façon de faire dans beaucoup de prophéties de l'Ancien Testament qui ont été données pour un événement historique proche, qui ont eu effectivement une application directe à cet événement, et qui cependant ont été aussi formulées pour s'appliquer, avec une portée plus étendue encore, à des événements qui doivent arriver au dernier jour. Pour le cas qui nous concerne maintenant, il y a eu un accomplissement dans la destruction du temple par les Romains en l'an 70 de notre ère. Cela ressort plus nettement dans le compte-rendu de ce discours que nous fait Luc. Et cependant, l'accomplissement proprement dit de cette prophétie est lié à la venue du Seigneur. C'est à cette particularité de la prophétie qu'il est fait allusion dans ce que dit Pierre dans sa seconde épître, chapitre 1, verset 20 : « Aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même ».

En troisième lieu, il fait peser l'importance de la prophétie présentée sur la conscience et le cœur de ses auditeurs. Si leur question est dictée en grande partie par la curiosité, le Seigneur élève tout le sujet à un niveau bien supérieur par ses mots d'introduction : « Prenez garde que personne ne vous séduise ». Le cours des choses que révèle la prophétie va à l'opposé de toute l'attente naturelle des hommes. Ce qui attire chez de faux prophètes, c'est qu'ils prédisent toujours des choses qui répondent aux désirs des hommes et qui paraissent tout à fait raisonnables. Il nous faut être sur nos gardes, car les faux prophètes ne manquent pas aujourd'hui dans les chaires de la chrétienté.

Le premier avertissement, au verset 6, concerne ceux qui viennent, se faisant passer pour le Christ. C'est là que se trouve toujours le centre du conflit. Le diable sait que s'il peut tromper les hommes en ce qui concerne le Christ, il peut les tromper sur tout le reste. Si nous nous trompons sur ce qui est le centre, nous nous trompons forcément sur tout ce qui est autour. Être enraciné dans notre connaissance du vrai Christ nous met à l'abri des séductions de ceux qui

sont de faux christs.

Ensuite nous sommes avertis qu'il ne faut pas attendre des temps faciles quant à l'état du monde. On doit s'attendre à des guerres, des troubles parmi les nations et à des perturbations dans l'univers. Il ne faut pas interpréter ces choses comme indiquant la grande conflagration finale, car il ne s'agit que de commencement de douleurs. De plus, il faut que les disciples s'attendent à être confrontés à des difficultés particulières. Ils seront en butte à l'opposition et à la persécution ; ceux qui leur sont le plus proches se tourneront contre eux ; et la haine des hommes doit être le plus souvent leur part. Mais en revanche, comme le Seigneur le montre, ces circonstances adverses deviendront des occasions de rendre témoignage, et ils auront un soutien particulier, une sagesse particulière, donnés par l'Esprit Saint, pour ce qu'ils auront à dire.

Certains ont déduit du verset 10, en le rapprochant de Matthieu 24:14, que le Seigneur ne peut pas venir chercher ses saints tant que l'Évangile n'a pas été apporté à toutes les nations d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas oublier que les disciples à qui s'adressait le Seigneur étaient, à ce moment-là, le résidu pieux d'Israël, et qu'ils n'avaient pas encore été baptisés en un seul corps, l'Église. Il ne faut pas oublier non plus que l'« Évangile », dans ce verset, est un terme général qui se rapporte non seulement au message prêché aujourd'hui, mais aussi à cet « Évangile du royaume » dont parle Matthieu, et qui sera annoncé par le résidu pieux qui sera suscité après l'enlèvement de l'Église.

C'est le verset 14 qui nous donne le signe que demandaient les disciples. Daniel parle de l'« abomination qui désole » (12:11) et c'est à quoi il est fait allusion dans notre verset, car ce mot « désolation », nous dit-on, est un mot à sens actif, ayant le sens de : « qui cause la désolation ».

Il doit y avoir l'installation publique d'une idole dans le sanctuaire de Jérusalem — comme cela est annoncé en Apocalypse 13:14-15 — insulte à Dieu des plus grossières. Ce signe indiquera deux choses : d'abord que le temps de détresse particulier, dont parle Daniel 12:1 a commencé. Ensuite que la fin du temps présent et l'intervention de Christ dans sa gloire sont très proches. Le reste du discours du Seigneur traite de ces deux choses. Les versets 15 à 23 traitent de la première ; les versets 24 à 27 traitent de la seconde.

La façon dont s'exprime le Seigneur au verset 19 montre qu'il parle de la grande tribulation, et les versets qui précèdent montrent qu'elle aura son centre et sa plus grande intensité en Judée. Les versets 15 et 16 semblent indiquer qu'elle commencera très soudainement. Une fuite instantanée sera le seul moyen d'échapper pour ceux qui craignent Dieu. La violence de cette tribulation sera telle que, s'il était permis qu'elle se prolonge cela signifierait l'extermination. À cause des élus, cette détresse ne pourra pas se prolonger, mais elle sera

brusquement interrompue par l'avènement de Christ. En lisant Daniel 9:27, nous comprenons que cette tribulation commencera au moment où le chef de l'empire romain rétabli fera « cesser le sacrifice et l'offrande », au milieu des sept dernières années. Et ainsi il ne restera que trois ans et demi à s'écouler jusqu'à ce que le Seigneur y mette fin par sa glorieuse apparition.

Par cette tribulation, le diable cherchera à écraser et à exterminer les élus. Mais ce n'est pas tout, comme le montrent les versets 21 et 22. Il y aura à ce moment-là un nombre exceptionnel de faux christs et de faux prophètes qui apparaîtront et par lesquels il cherchera à séduire les élus. Il le ferait « si c'était possible ». Grâce à Dieu, ce n'est pas possible. Les vrais saints sauront que le Christ véritable ne va pas se cacher dans quelque lieu secret, de telle sorte que les hommes doivent dire : « Voici, le Christ est ici, voici, il est là ». À sa venue, il apparaîtra resplendissant dans sa gloire, et tout œil le verra.

Cette tribulation se terminera dans d'ultimes convulsions qui affecteront même les cieux, comme le montrent les versets 24 et 25. Le soleil, la lune et les étoiles sont quelquefois utilisés dans les Écritures comme symboles respectivement du pouvoir suprême, du pouvoir conféré, et des puissances subordonnées ; et il est question ici des « puissances qui sont dans les cieux », comme le montre la fin du verset 25. Pourtant le discours du Seigneur n'est pas marqué par un grand emploi de symboles, comme l'est l'Apocalypse. Aussi pensons-nous qu'il ne faut pas exclure qu'il y aura littéralement des convulsions qui affecteront les corps célestes, d'autant plus que nous savons que le soleil a été vraiment obscurci quand Jésus est mort. L'obscurcissement de ce jour-là servira à faire mieux ressortir l'éclat de son apparition, quand il viendra sur les nuées avec grande puissance et gloire.

La glorieuse apparition du Fils de l'homme sera suivie par le rassemblement de « ses élus ». Ceux-ci ont été mentionnés au verset 20 : il s'agit de ceux qui « persévèrent jusqu'à la fin », et c'est par l'apparition de Christ qu'ils doivent être sauvés. Ces élus sont le résidu pieux d'Israël des derniers jours, car le Seigneur s'adressait à ses disciples qui étaient alors le résidu pieux au milieu d'Israël, et c'est dans ce sens-là, sans aucun doute, qu'ils auront compris ses paroles. Ces élus se trouveront dans toutes les parties de la terre, et les instruments qui serviront à les rassembler seront des anges. Une fois rassemblés, ils deviendront l'Israël racheté qui entrera dans le règne de mille ans. Tout cela doit être distingué de la venue du Seigneur pour ses Saints, comme cela est annoncé en 1 Thessaloniciens 4, où le Seigneur lui-même descendra du ciel et nous rassemblera vers lui.

L'allusion au figuier au verset 28 est une parabole ; nous devons donc nous attendre à y trouver un sens plus profond que celui qui se rattache à une

comparaison ou à une illustration. Sans aucun doute le figuier représente Israël, comme nous l'avons vu en lisant le chapitre 11, et donc le bourgeonnement de ses branches indique le commencement du réveil national de ce peuple. L'été représente l'ère de bénédiction millénaire pour la terre. Quand une vraie renaissance nationale commencera pour Israël, alors l'apparition du Christ et le Millénium seront très proches.

Le mot « génération » au verset 30 est évidemment employé dans un sens moral et non pas littéral. Il représente des personnes de même type et de même caractère, comme le Seigneur l'emploie au verset 19 du chapitre 9 et en Luc 11 verset 29. La génération incrédule ne passera pas avant la deuxième venue de Christ, ni même la génération de ceux qui cherchent le Seigneur. La venue du Seigneur signifiera la disparition de la génération méchante, et en même temps le plein accomplissement de toutes ses paroles, qui sont plus fermes et plus durables que toutes les choses créées.

Le verset 32 a présenté beaucoup de difficulté à plus d'un, à cause de l'expression : « ni même le Fils ». Il ne nous est sans doute pas possible de l'expliquer entièrement, mais nous pouvons au moins dire deux choses. D'abord, dans cet évangile, le Seigneur est présenté comme le grand prophète de Dieu, et il s'agit d'une affaire réservée par le Père et qu'il ne lui est pas donné de révéler en tant que prophète. Ensuite, si nous lisons Matthieu 20:23 et Jean 5:30 en les comparant à notre verset, nous verrons que les trois passages sont parallèles mais sur trois plans différents : respectivement donner, savoir et faire. En Matthieu nous avons : « Ce n'est pas à moi pour le donner ». Nous pourrions résumer Marc par : « Ce n'est pas à moi de savoir », et Jean : « Ce n'est pas à moi de faire ». L'incrédulité s'est beaucoup servie de ce qui est dit en Philippiens 2:7 : « Il s'est anéanti lui-même », ou plus littéralement : « Il s'est vidé lui-même », construisant là-dessus cette théorie qu'il s'est dépouillé lui-même de connaissance, pour devenir un Juif avec les idées de son temps ; et ainsi, croient-ils, on peut lui imputer des erreurs sur beaucoup de points. Il s'est bien « vidé de lui-même », car les Écritures disent qu'il l'a fait. Les trois passages que nous avons cités nous donnent l'idée exacte de ce qui était impliqué en cela, et nous amènent à bénir son nom pour son abaissement plein de grâce. La théorie de l'incrédulité voudrait le dépouiller, lui, de sa gloire, et nous, de tout respect pour ses paroles. Paroles qui, il vient de nous le dire, ne passeront jamais.

Les cinq versets qui terminent ce chapitre contiennent un appel très solennel qui devrait nous atteindre tous. Au verset 33 nous avons pour la quatrième fois ces mots : « Prenez garde ». C'est avec ces mots que le Seigneur a commencé son discours. C'est avec eux qu'il le termine. Pendant le discours même, il les a prononcés deux fois (v. 9, 23). Les révélations prophétiques qu'il a données sont

toutes faites pour attirer l'attention de notre conscience et influencer notre vie. Il nous prévient pour que nous soyons prémunis. Connaissant l'infaillibilité de ses paroles, mais ne connaissant pas quand sera le temps, ce que nous avons à faire c'est de « veiller », c'est-à-dire de ne pas dormir du tout et d'être très attentifs ; et il nous convient aussi de « prier », car nous sommes une proie facile pour les puissances des ténèbres, et ainsi il nous faut absolument rester dépendants de Dieu. Nous sommes laissés sur la terre pour faire le travail qui nous a été assigné dans un esprit d'attente, ayant devant nous la venue du Fils de l'homme.

La triple répétition du mot : « veillez » dans ces cinq versets, est très frappante. Il faut que nous y apportions une attention toute particulière dans notre esprit, d'autant plus que notre part est de nous trouver aux derniers jours de cette dispensation où sa venue ne peut pas être très lointaine. C'est très facile de succomber aux séductions de ce monde quand notre esprit s'assoupit et n'est plus sur ses gardes. C'est une expression de la plus haute importance que cette expression :

« VEILLEZ », et le dernier verset de notre chapitre montre que certainement elle nous concerne.

14. Chapitre 14

En commençant ce chapitre, nous revenons à des détails historiques, et nous arrivons aux derniers moments de la vie de notre Seigneur. Les versets 1 à 11 nous donnent une introduction très remarquable à ces dernières scènes. Aux versets 1 et 2, une haine pleine de ruse atteint son apogée. Aux versets 10 et 11 est brièvement rapportée la manifestation suprême d'une trahison impitoyable. Et les versets qui séparent ces deux paragraphes racontent l'histoire d'un amour plein de dévouement que témoigne une femme ordinaire. La beauté de ce récit est rehaussée par le fait qu'il se trouve entre ce qui nous est dit d'une telle haine et d'une telle trahison.

La haine des principaux sacrificateurs et des scribes n'avait d'égale que leur ruse ; cependant ils n'étaient que des instruments dans les mains de Satan. Ils disent : « Non pas pendant la fête », mais ce sera pendant la fête. Et encore : « De peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple », mais il y aura un tumulte parmi le peuple, seulement ce sera en leur faveur et contre le Christ de Dieu. Ils connaissaient mal le pouvoir du diable auquel ils s'étaient vendus.

Cette femme de Béthanie — Marie, comme nous le savons d'après Jean 12 — ne comprend peut-être pas pleinement elle-même la portée et la valeur de ce qu'elle fait. Elle est probablement poussée par une intuition spirituelle, se rendant compte de la haine meurtrière qui entoure celui qu'elle aime. Elle a apporté son parfum de grand prix et le répand sur Jésus. Son geste est mal interprété par « quelques-uns ». Matthieu nous dit que ce sont des disciples, et Jean ajoute que le traître Judas était à l'origine de cette critique. Ils pensent à l'argent et aux pauvres, mais surtout à l'argent. Le Seigneur prend le parti de cette femme, et cela suffit. Il accepte ce qu'elle a fait et l'estime selon la compréhension qu'il a de ce que cela signifiait, et non selon son intelligence à elle, même si cette femme était, comme nous le pensons, la plus intelligente des disciples. En cela nous pouvons voir l'annonce, pleine de la douceur de la grâce, avec laquelle il passera en revue, à son tribunal, les actes de ses saints.

Son verdict est : « Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait », et c'est un très grand éloge. De plus il annonce qu'il sera parlé de ce qu'elle a fait partout où sera prêché l'évangile. Son nom est connu et ce qu'elle a fait est rappelé par des millions de personnes aujourd'hui, 19 siècles plus tard et tout à son honneur, tout comme aussi Judas est connu, mais à sa honte, et son nom est devenu synonyme de bassesse et de perfidie.

Ces versets d'introduction nous montrent alors que, comme s'approche le

moment décisif, chacun apparaît sous son vrai jour. La haine et la perfidie des adversaires deviennent plus noires. L'amour vrai est avivé, bien que personne ne l'exprime comme Marie de Béthanie. Au verset 12, nous passons à la préparation du dernier souper, au cours duquel le Seigneur donne un témoignage bien plus émouvant à la force de son amour pour les siens. Il y a quelques marques de leur amour pour lui, mais ce n'est rien en comparaison de son amour pour eux.

Le Seigneur Jésus n'avait pas de demeure personnelle, mais il savait bien comment se procurer tout ce qui était nécessaire au service de Dieu. Le propriétaire de la grande chambre garnie était sans aucun doute quelqu'un qui le connaissait et le révérait. Les disciples savaient que leur Maître pouvait pourvoir à tout. Ils ne tentent rien de leur propre initiative. Ils regardent simplement à lui pour avoir ses instructions et agissent en conséquence. Ainsi, celui qui n'a pas un lieu où reposer sa tête ne manque pas du logement qui convient pour la dernière réunion avec les siens.

Pendant bien des siècles on avait célébré la Pâque, et ceux qui la mangeaient savaient qu'elle commémorait la délivrance d'Israël de l'Égypte ; il y avait peu d'Israélites, si même il y en avait, qui se rendaient compte qu'elle annonçait la mort du Messie. Maintenant, pour la dernière fois, elle doit être mangée avant de trouver son accomplissement. Ce qui occupait l'esprit des disciples, nous ne le savons pas, mais de toute évidence l'esprit du Seigneur est tourné vers sa mort, et c'est vers elle qu'il tourne leurs pensées en annonçant que celui qui le livrera est parmi eux et qu'il était sous la malédiction. Puis il institue son propre Souper.

La concision caractérise tout le récit de Marc, mais elle n'est nulle part plus marquée que dans la relation qu'il fait de l'institution de la Cène. Cependant tous les éléments s'y trouvent : le pain et ce dont il est le signe ; la coupe, ce qu'elle représente et ce à quoi on peut l'appliquer, ce qui fait qu'elle est désignée par Paul comme étant « la coupe de bénédiction que nous bénissons ». Pour le Seigneur lui-même, le fruit de la vigne — et ce qu'il symbolise, la joie terrestre — est entièrement passé. Plus jamais il n'en boira jusqu'à ce que, dans le royaume de Dieu, il en boive d'une manière tout à fait différente. Toutes les espérances et toutes les joies terrestres qui reposaient sur le fondement ancien sont pour lui fermées.

La leçon que nous avons à retenir est bien en harmonie avec ce que nous avons là. Dieu peut, dans ses dons providentiels pleins de grâce, nous permettre de jouir sur la terre de beaucoup de choses qui sont heureuses et agréables ; cependant toutes nos vraies joies de chrétien ne sont pas d'ordre terrestre, mais céleste.

De la chambre haute, où il a institué son souper, le Seigneur mène ses disciples à Gethsémané. Une hymne (ou psaume) est chantée, les Psaumes 115 à 118 étant, dit-on, la portion des Écritures qui était généralement chantée alors. Pour les disciples, c'était sans doute simplement ce qui se faisait d'habitude ; mais qu'est-ce que cela a dû être pour le Seigneur ? Chanter, alors qu'il s'avançait pour accomplir ce qu'était la Pâque en type, en devenant le sacrifice ; et le Psaume 118, dans ses derniers versets, parle de « lier avec des cordes le sacrifice aux cornes de l'autel ». Il allait vers la souffrance et la mort, lié par les cordes de son amour, et les disciples vers les défaillances, la défaite, la dispersion.

Il les avertit de ce qui les attend, les renvoyant à la prophétie de Zacharie, qui avait annoncé que le berger de l'Éternel serait frappé et le troupeau dispersé. Mais le prophète avait ajouté : « et je tournerai ma main sur les petits » ; c'est ce qui correspond au verset 28 de notre chapitre. Ceux qui étaient ses brebis sur le plan national seraient dispersés, mais « les petits », que Zacharie appelle ailleurs « les pauvres du troupeau », seraient rassemblés encore sur une base nouvelle, dès lors que le Berger serait ressuscité. C'est donc en Galilée et non pas à Jérusalem qu'il doit les rencontrer.

Pierre, sûr de lui, affirme que lui ne bronchera pas, même si cela arrivait aux autres, et il dit cela après la déclaration très explicite du Seigneur qui prévoit sa chute. Les autres ne veulent pas rester en arrière et se lancent dans les mêmes affirmations que Pierre. Cela s'explique par cette rivalité profane qu'il y avait entre eux pour savoir qui serait le plus grand. Marc fait ressortir cela avec une netteté particulière, comme on peut le voir si on compare les versets 29 à 31 avec ce qui est dit aux versets 33 et 34 du chapitre 9, et aux versets 35-37, 41 du chapitre 10. Certainement, Pierre sent que maintenant lui est fournie l'occasion de démontrer, une fois pour toutes, qu'il dépasse tous les autres d'une tête. Et ceux-ci sont bien décidés à ne pas lui laisser prendre l'avantage. Ils doivent se maintenir à sa hauteur. La chute de Pierre semble bien soudaine, mais tout cela nous montre que les racines secrètes de cette chute remontaient loin dans le passé.

Les paroles téméraires de Pierre devaient rapidement être mises à l'épreuve, et tout d'abord à Gethsémané où ils arrivent aussitôt après. À lui et à ses compagnons, il n'est demandé que de veiller une heure. Ils sont incapables de le faire, mais ce n'est qu'à Pierre, qui s'est tellement vanté, que le Seigneur adresse ses paroles de reproche pleines de douceur, employant son nom d'autrefois, Simon. C'est ce qui convient car, à ce moment-là, Pierre n'est pas conséquent avec son nouveau nom, mais il montre plutôt les caractères de la vieille nature qui est encore en lui. Leur Maître est « saisi d'effroi », « fort angoissé », et

« saisi de tristesse jusqu'à la mort », et pourtant les disciples dorment, et non seulement une fois, mais à trois reprises.

Sur cet arrière-plan sombre de leur défaillance, brille cependant avec d'autant plus d'éclat la perfection de leur Maître. La réalité de son humanité nous est présentée de façon très frappante aux versets 33 et 34, ainsi que sa perfection. Étant Dieu, il savait, dans une plénitude infinie, tout ce que cela comporterait que de mourir en portant le péché. Il était parfaitement homme, et tout ce qui fait la sensibilité humaine était intact en lui. Notre sensibilité à nous a été émoussée par le péché, mais en lui il n'y avait pas de péché. Il ressentait donc tout dans une mesure cette infinie et c'est ardemment qu'il désirait que cette heure passât loin de lui. Et cependant encore, ayant pris cette place de Serviteur, il est parfait dans sa consécration à la volonté de Dieu et ainsi, bien qu'il désire que la coupe passe loin de lui, il ajoute : « Toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi ».

Nous pouvons peut-être tout résumer en disant « qu'étant *parfaitement Dieu*, il avait la faculté infinie de savoir et de ressentir tout ce que signifiait pour lui cette heure de la mort qui approchait. Étant *parfaitement homme*, il entrait pleinement dans la tristesse de cette heure-là et ne pouvait faire autrement que de prier que cette coupe passe loin de lui. *Serviteur parfait*, il se présentait lui-même pour le sacrifice, dans une entière soumission de cœur à la volonté de son Père.

Trois fois notre Seigneur converse ainsi avec son Père, puis il revient pour affronter le traître et sa troupe d'hommes pécheurs. Nous pouvons nous souvenir que trois fois il a été tenté par Satan au désert au début de sa carrière, et il semble certain, bien que cela ne soit pas mentionné ici, que le pouvoir de Satan était aussi présent à Gethsémané, car en sortant de la chambre haute il avait dit : « Le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30). Cela aide aussi à expliquer l'extraordinaire assoupissement des disciples. La puissance des ténèbres était trop grande pour eux, comme elle l'est toujours pour nous, sauf quand nous sommes activement soutenus par la puissance divine. N'oublions pas que non seulement la puissance de Satan incite quelquefois les croyants à commettre de mauvaises actions mais qu'aussi, quelquefois, *elle se contente de les endormir*.

En disant à Pierre : « l'esprit est prompt », le Seigneur reconnaît évidemment qu'il y avait chez ses disciples ce qu'il pouvait apprécier et estimer. Cependant, « la chair est faible », et Satan, à ce moment même, était terriblement actif, si bien que rien, si ce n'est veiller et prier, n'aurait répondu à la situation. Prenons cela aussi pour nous. Alors que s'approche la fin des temps, l'activité de Satan ne peut que croître et non diminuer, et il nous faut être éveillés, avec toutes

nos facultés spirituelles en alerte, et être aussi remplis d'un esprit de prière dans la dépendance de Dieu.

Les versets 42 à 52 nous occupent de l'arrestation de Jésus par la populace envoyée par les principaux sacrificateurs, sous la direction de Judas. Il ne s'agit pas, bien sûr, de soldats romains mais de gens au service du temple et des classes dirigeantes des Juifs. Quel récit ! La foule et sa violence, qu'elle montre par des épées et des bâtons, Judas avec la traîtrise la plus abjecte, qui livre le Seigneur par un baiser, Pierre qui se lance brusquement dans une activité chamelle, tous les disciples qui abandonnent le Seigneur et s'enfuient, un jeune homme inconnu qui tente de suivre, mais qui finit par prendre la fuite, la honte s'ajoutant à sa panique — violence, trahison, fausse activité qui s'égare, peur et honte. Nous le redisons : Quel récit ! Voilà ce que nous sommes quand nous sommes confrontés au pouvoir des ténèbres, sans être en communion avec Dieu.

Quant à Pierre, c'est la troisième étape sur son chemin qui descend. Il s'est d'abord laissé prendre dans cette rivalité qui cause tant de torts, pour avoir la première place parmi les disciples, et qui a abouti à la confiance en soi et à l'affirmation de sa propre importance. Puis c'est son manque de vigilance et de prière qui l'a amené à dormir, alors qu'il aurait dû être éveillé. Troisièmement c'est sa colère et sa violence charnelles, suivies de sa fuite honteuse. La quatrième étape, qui mettra un comble à tout cela, nous la trouvons à la fin de ce chapitre.

Mais, pour le Seigneur Jésus, tout est sérénité dans une soumission parfaite à la volonté de Dieu, comme cela a été exprimé dans les Écritures prophétiques. Sa lumière ne cesse pas de briller sans jamais vaciller :

> « Fidèle parmi les infidèles
> Seule lumière dans les ténèbres ».

Les versets 53 à 65 résument pour nous le procès qui se déroule devant les autorités religieuses juives. Tous sont assemblés pour juger le Seigneur, et ainsi la chose se fait, en ce qui les concerne, au vu et au su de tous. Cela montre à l'évidence quelles passions ont été soulevées. Un sanhédrin au complet, et ceci en pleine nuit ! Un feu brûle dans la cour et nous voyons Pierre qui se glisse au milieu des ennemis de son Seigneur, pour se réchauffer un peu.

Il n'est pas question de jugement impartial. Les Juges du Seigneur, avec cynisme, cherchent des témoins qui leur permettront de prononcer contre lui la sentence de mort. Cependant la puissance de Dieu est à l'œuvre derrière la scène. Toute tentative pour imputer à Jésus les accusations forgées contre lui est vaine. Les efforts n'ont pas manqué. Un exemple nous est donné au v. 58, et

nous reconnaissons une déformation de ce qu'il a déclaré et qui nous est rapporté en Jean 2:19. Une accusation après l'autre s'effondre, car ces parjures sombrent dans la confusion et se contredisent. C'est comme si Dieu enveloppait leur esprit, d'ordinaire si subtil, d'un brouillard qui les plonge dans le désarroi.

En désespoir de cause, le souverain sacrificateur se lève pour l'interroger, mais à sa première question Jésus ne répond rien. Évidemment, pour la simple raison qu'il n'y a rien à répondre. Lors-qu'on le somme de dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu, il répond immédiatement et dit : « Je le suis ». La question et la réponse sont toutes deux bien précises. Là se tient le Christ, le Fils de Dieu, selon qu'il le reconnaît lui-même nettement ; et non seulement cela, mais il affirme qu'en tant que Fils de l'homme, il aura tout pouvoir en sa main et qu'il reviendra du ciel en gloire. En conséquence de cette confession, Jésus est condamné à mort.

Le prophète Michée avait annoncé que le juge d'Israël devrait être soumis au jugement des hommes. C'est ce qui arrive. Cependant, il est tout à fait remarquable que, lorsque le grand Juge est effectivement appelé à être jugé par des hommes, toute tentative pour le condamner sur témoignage humain échoue. Tous ces hommes qui témoignent contre lui tombent dans une confusion totale. On le condamne en se fondant sur le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même, et ce faisant ils transgressent eux-mêmes la loi. Il était écrit en Lévitique 21:10 : « Et le grand sacrificateur d'entre ses frères ne découvrira pas sa tête et ne déchirera pas ses vêtements ». Et de cela le souverain sacrificateur ne tient pas compte, tellement il est troublé en présence de sa victime, et emporté par la colère et la haine.

Cette tempête de haine s'abat sur le Seigneur dès qu'ils ont découvert un prétexte pour le condamner ; mais avec leurs soufflets et leurs crachats, ils ne font, sans s'en rendre compte, qu'accomplir les Écritures. Cette parodie de procès devant le sanhédrin se termine par des scènes de désordre, exactement comme la confusion avait marqué leurs premiers débats — confusion mise d'autant plus en évidence par sa présence, pleine de sérénité, au milieu d'eux. Les seules paroles que le Seigneur prononce, dans le récit de Marc, sont rapportées au verset 62.

Les versets 66 à 72 nous font voir dans une parenthèse jusqu'où aboutit enfin la défaillance de Pierre. Nous avons déjà vu les premières étapes qui l'ont amené là. Le voilà maintenant en train de se chauffer en compagnie de ceux qui servent les adversaires de son Seigneur, et, à trois reprises, il le renie. Satan est derrière la scène, comme Luc 22:31 nous le montre, et c'est ce qui explique la manière habile dont ces différents serviteurs, par leurs remarques, l'empêchent de se dérober. La première servante affirme qu'il a été « avec » Jésus. La

seconde qu'« il est de ces gens-là », voulant évidemment dire par là qu'il est l'un de ses disciples. C'est ce qu'affirme à nouveau le troisième serviteur, qui prétend en avoir la preuve dans sa manière de s'exprimer, et il semble qu'il s'agisse d'un parent de ce Malchus dont Pierre avait coupé l'oreille, comme le rapporte Jean.

À mesure que Pierre voit le filet d'accusations, avec ses mailles fines, se resserrer autour de lui, ses dénégations deviennent plus violentes ; d'abord, il fait celui qui ne comprend pas ; ensuite, il oppose un démenti formel ; et enfin il déclare qu'il ne connaît même pas le Seigneur, « et il se met à faire des imprécations et à jurer ». Les autres n'étaient pas disposés à accepter qu'il déclare ne pas être disciple de Jésus, mais ils ont dû être convaincus, par les tristes œuvres qu'il accomplissait que Jésus est vraiment pour lui un inconnu. Méditons cet avertissement que nous donne la conduite de Pierre, et veillons à avoir la foi qui s'exprime par des œuvres qui la reflètent.

Mais si Satan est à l'œuvre en ce qui concerne Pierre, le Seigneur l'est aussi, comme nous le montre Luc 22:32. Il a prié pour lui et le Seigneur fait que, dans l'esprit enfiévré de Pierre, reviennent les paroles mêmes de l'avertissement qui a été donné. Lorsqu'il s'en souvient sa conscience est réveillée ; il est amené à verser des larmes, et dans ce travail qui s'opère dans son cœur et sa conscience, se trouve le point de départ de sa restauration. Quand il est permis qu'un saint fasse une chute semblable et que son péché devienne public et fasse scandale, nous pouvons être sûrs que ce péché a des racines cachées qui remontent dans le passé. Nous pouvons bien être sûrs que le chemin du retour vers une guérison complète ne se fait pas en un instant.

15 - Chapitre 15

Le premier verset de ce chapitre reprend le fil du récit au verset 65 du chapitre 14. Les Romains avaient ôté aux Juifs le droit de prononcer la peine de mort et seul le représentant de César était habilité à le faire. Les chefs religieux savaient donc qu'il fallait faire comparaître Jésus devant Pilate et réclamer la peine de mort avec des motifs qui lui sembleraient fondés. Le verset 3 nous dit qu'ils « l'accusaient de beaucoup de choses », mais Marc ne nous dit pas de quoi il s'agissait. Nous sommes cependant frappés par la manière dont une expression revient sans cesse dans la première partie de ce chapitre : « Le roi des Juifs » (versets 2, 9, 12, 18, 26). Luc nous rapporte expressément qu'ils disaient que Jésus « défendait de donner le tribut à César, se disant lui-même être le Christ, un roi ». C'est ce qui semble être sous-entendu dans le bref récit de Marc, bien que ce ne soit pas d'une manière précise.

De nouveau, devant Pilate, le Seigneur confesse qui il est. Sommé de dire s'il est le roi des Juifs, il répond simplement : « Tu le dis », ce qui revient à dire : « Oui ». Pour le reste, de nouveau il ne répond rien, parce qu'il n'y a rien à répondre aux accusations extravagantes des principaux sacrificateurs. Il vaut la peine de remarquer que Marc ne rapporte que deux paroles de notre Seigneur devant ses juges. Devant la hiérarchie juive, il confesse lui-même qu'il est le Christ, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Devant le gouverneur romain, il confesse qu'il est le roi des Juifs. Aucun témoignage ne peut être retenu contre lui. Il est condamné à cause de ce qu'il est et il ne peut se renier lui-même.

De plus, Pilate était suffisamment averti pour discerner ce qu'il y avait à la racine de toutes ces accusations. « Il savait que les principaux sacrificateurs l'avaient livré par envie », d'où sa vaine tentative pour amener la multitude à penser à Jésus, quand il s'agit du prisonnier qu'on devait relâcher. L'influence des sacrificateurs sur le peuple est cependant trop forte pour lui, et par conséquent, voulant plaire à la foule, Pilate renie tout sens de la justice qu'il pourrait avoir. Il relâche Barabbas, rebelle et meurtrier, et ayant fait fouetter Jésus, il le leur livre pour être crucifié.

La voix du peuple l'a emporté sur la meilleure appréciation des choses qu'a le représentant de César. En d'autres termes, à cette occasion, l'autocratie a abdiqué en faveur de la démocratie et c'est le vote populaire qui en a décidé. Un vieux proverbe latin dit que la voix du peuple est la voix de Dieu. Ce qui s'est passé à la crucifixion du Seigneur dément absolument ce proverbe. Ici la voix du peuple est la voix du diable.

Les versets 16 à 32 nous décrivent d'une manière très réaliste les terribles circonstances qui entourent la crucifixion. Toutes les classes de la société sont unies contre le Seigneur. Pilate l'a déjà fait fouetter. Les soldats romains se moquent de lui de manière aussi cruelle que méprisante. Les gens du commun — simples passants — l'invectivent. Les sacrificateurs se moquent de lui avec leurs sarcasmes. Les deux brigands crucifiés, qui représentent les criminels, le rebut même de l'humanité, l'insultent. Qu'ils soient de noble extraction ou d'humble naissance, tous, Juifs et gentils, sont impliqués. Et pourtant, en définitive, tous contribuent à accomplir les Écritures, quoiqu'ils le fassent, sans aucun doute, à leur insu.

C'est particulièrement frappant dans le cas des soldats romains, des hommes qui ignoraient l'existence des Écritures. Le verset 28 relève que la crucifixion des brigands de chaque côté était l'accomplissement d'Ésaïe 53:12, mais ils ont fait beaucoup d'autres choses qui accomplissaient aussi la Parole. Par exemple, son visage devait être « défait plus que celui d'aucun homme » (Ésaïe 52:14), et il y a eu un accomplissement de cela avec la couronne d'épines et les coups. Le juge d'Israël devait être « frappé avec une verge sur la joue » d'après Michée 5:1 : c'est ce qu'ont fait les soldats, comme le montre le verset 19 de notre chapitre. Le verset 24 rapporte comment ils ont accompli le verset 18 du Psaume 22. « Ils ont mis du fiel dans ma nourriture, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre », dit le Psaume 69, verset 21. Et c'est également ce qu'ont fait les soldats, bien que l'accomplissement de cette prophétie ne soit pas rapporté ici, mais dans Matthieu. Nous pensons que nous sommes fondés à dire qu'au moins 24 prophéties ont été accomplies dans cette journée de 24 heures où Jésus est mort.

Tous les hommes, à ce moment-là, se présentent sous l'aspect le plus noir et, dans ces versets, nous ne lisons pas que Jésus ait dit quoi que ce soit. C'est exactement comme le prophète l'avait dit : « Comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a pas ouvert sa bouche ». C'est l'heure de l'homme et l'apogée de la puissance des ténèbres. La perfection du saint Serviteur de l'Éternel se manifeste en ce qu'il souffre en silence tout ce qu'il endure de la main des hommes.

Les souffrances que le Seigneur Jésus a endurées de la main des hommes ont été très grandes, et cependant cela devient relativement insignifiant si nous nous mettons à considérer ce qu'il a enduré de la main de Dieu, quand il était la victime, étant fait péché pour nous. Pourtant tout ce sujet, d'une importance tellement plus grande, est condensé par Marc en deux versets : les versets 33 et 34 ; tandis que le récit qu'il fait de ce qui est de moindre importance comprend 52 versets (du verset 53 du chapitre 14 au verset 32 du chapitre 15). C'est que,

bien sûr, ce qui est le moins important peut se décrire, tandis que ce qui est le plus important ne peut pas l'être. Les ténèbres qui descendent à midi cachent au regard de l'homme le décor même de cette scène.

Tout ce qui peut être raconté d'un point de vue historique, c'est que, pendant trois heures, Dieu a mis le silence de la nuit sur la terre, et qu'il a ainsi rendu les yeux des hommes aveugles, et qu'à la fin de ces heures, Jésus a poussé ce cri d'angoisse qui avait été écrit comme prophétie mille ans plus tôt, au verset 1 du Psaume 22. *Celui qui est saint et qui porte le péché* est abandonné, car il faut que Dieu juge le péché et le bannisse irrévocablement de sa présence. Ce bannissement complet et éternel, c'est *nous qui le méritions*, et il tombera sur tous ceux qui meurent dans leurs péchés. Lui, *il l'a pleinement enduré*, mais comme il possédait la sainteté, l'éternité, l'infini de la déité dans sa plénitude, il a pu en sortir au terme de ces trois heures. Cependant ce cri, sorti de sa bouche à ce moment-là, montre qu'il en a ressenti toute l'horreur, et la mesure avec laquelle il pouvait tout ressentir était infinie.

Ce qu'il a souffert de la main de l'homme ne doit pas être estimé comme peu de chose. Hébreux 12:2 dit : « Qui a enduré la croix, ayant méprisé la honte », mais il faut noter la différence entre la *honte* et *la souffrance*. Plus d'un homme, physiquement courageux, ressentira la honte plus que la souffrance. Le Seigneur a ressenti la souffrance, mais il a méprisé la honte dans la mesure où il était infiniment au-dessus, et il savait qu'il était, selon Ésaïe 49:5, « glorifié aux yeux de l'Éternel ». Nous croyons que l'on peut dire qu'il n'a jamais été plus glorieux aux yeux de Dieu qu'au moment où il souffrait sous le jugement divin comme celui qui porte le péché. C'est le paradoxe de la sainteté et de l'amour divins !

L'effet qu'a produit ce cri sur ceux qui sont là présents nous est donné aux versets 35 et 36. On voit mal comment ils auraient vu une allusion à Élie dans les paroles de Jésus s'ils n'avaient pas été juifs. Mais alors quelle profonde ignorance ils montrent, en ne reconnaissant pas ce cri qui monte vers Dieu et qui se trouvait enchâssé dans leurs propres Écritures !

Ce qui concerne la mort même de Jésus est donné par Marc de la manière la plus brève. Il expire et remet son esprit entre les mains de Dieu immédiatement après avoir crié d'une forte voix. Ce qu'il a dit est rapporté dans Luc et dans Jean. Ici nous est simplement indiquée la manière dont il l'a dit. Il n'y a pas eu peu à peu affaiblissement des forces pour que ses dernières paroles ne soient plus qu'un faible chuchotement. L'instant d'avant il crie d'une forte voix, l'instant d'après il est mort. Sa mort a été surnaturelle d'une façon si manifeste, qu'elle impressionne grandement le centurion qui était de service et qui observait la scène. Quel qu'ait pu être dans son esprit le sens exact de ses paroles, il a dû au

moins sentir qu'il était témoin de quelque chose de surnaturel. Nous souscrivons à ce qu'il a dit, et nous disons de la manière la plus absolue : « Certainement cet homme était Fils de Dieu ».

Témoignage est aussi rendu à la vérité de ces paroles par le fait que le voile du temple se déchire. Ce grand événement semble avoir eu lieu au moment même de la mort de Jésus. C'est la main divine qui le déchire, car une main humaine aurait été obligée de le déchirer depuis le bas jusqu'en haut. Tout le système minutieux des types institué en Israël concernant les sacrifices et le temple, tout, à l'avance, annonçait la mort de Christ et lorsque cette mort est accomplie, la main divine déchire le voile du temple pour signifier que le temps des types a pris fin, et que le chemin pour entrer dans le lieu très saint est révélé.

En cas de besoin, Dieu a toujours en réserve un serviteur qui s'avancera pour accomplir sa volonté. Des pierres crieraient ou seraient dressées pour devenir des hommes, si Dieu en avait besoin en cas de difficulté ; mais cela n'arrive jamais, car jamais Dieu ne se trouve en difficulté. Il a toujours un homme en réserve, et Joseph est cet homme à cette occasion. Ce disciple timide et secret est soudain rempli de courage et affronte Pilate hardiment. Il est l'homme qui est né dans ce monde pour accomplir en son temps la parole prophétique d'Ésaïe 53. 9, « avec le riche dans sa mort » ; et après qu'il l'a accomplie, on n'entend plus du tout parler de lui. Il a manqué l'occasion de réaliser la communion avec Christ quand celui-ci était vivant, mais cette communion, il l'a réalisée quand Christ était mort. Voilà qui est remarquable, car c'est exactement le contraire de ce qu'ont fait les disciples. Ils s'étaient associés à Jésus pendant sa vie, et ils ont manqué misérablement quand il est mort. La défaite apparente de Jésus a eu pour effet d'enhardir Joseph. Cela a ravivé sa foi, comme s'embrasent soudain les braises d'un feu qui couve. Il « attendait le royaume de Dieu » et nous pouvons être sûrs qu'au jour du royaume, la foi et les œuvres de Joseph ne seront pas oubliées par Dieu. Cette foi qu'il a est précisément celle dont nous avons besoin aujourd'hui, une foi qui s'enflamme quand la défaite semble certaine.

Ce qu'a fait Joseph a incidemment pour effet d'attirer l'attention de Pilate sur le caractère surnaturel de la mort de Christ. Personne ne pouvait lui ôter la vie, il l'a laissée de lui-même, et au moment convenable, quand tout a été accompli. Pour les deux brigands, comme nous le savons, la mort a été beaucoup plus lente ; l'agonie s'est prolongée encore pendant des heures et elle a dû être abrégée par des moyens cruels. Pilate s'étonne, mais, après confirmation que Jésus est déjà mort, il cède à la requête de Joseph. Ainsi s'accomplit la volonté de Dieu, et à partir de ce moment-là, le corps saint du Seigneur est ôté des mains des incrédules. Des mains guidées par la foi et l'amour lui rendent les derniers

devoirs et le déposent dans le tombeau. Il y a aussi des femmes, attachées au Seigneur, qui sont restées là comme témoins, alors que même les disciples ont disparu, et elles voient où on l'a mis.

16 - Chapitre 16

L'amour et la foi, c'est évident, sont là, mais leur foi est encore lente et sans intelligence quant à la résurrection du Seigneur. Même ces femmes dévouées ne pensent qu'à embaumer son corps, comme le montrent les premiers versets de ce chapitre. Mais ce manque de discernement qui les caractérise ne fait que mettre en valeur ce qu'il y a d'irréfutable dans ces preuves, qui finalement leur imposent la conviction que le Seigneur est ressuscité. Comme le soleil se lève, le premier jour de la semaine, elles sont au sépulcre pour découvrir seulement que la grosse pierre qui ferme l'entrée a été roulée. Elles entrent et ne trouvent pas le corps saint du Seigneur, mais un ange, ayant l'apparence d'un jeune homme.

Matthieu et Marc parlent d'un ange. Luc et Jean parlent de deux. Ceci ne représente, bien sûr, aucune difficulté, puisque les anges apparaissent et disparaissent à volonté. L'ange qui apparaît aux femmes effrayées sous la forme d' « un jeune homme vêtu d'une robe blanche » était apparu un peu avant aux gardiens comme quelqu'un dont l'aspect était « comme l'éclair, et le vêtement blanc comme la neige », si bien qu'une sorte de paralysie s'était emparée d'eux. Il apparaissait sous un aspect au monde et sous un autre tout différent aux disciples. Il savait faire la distinction. Il savait que ces femmes cherchaient Jésus, même si elles croyaient que Jésus était toujours dans la mort. Ignorantes, elles l'étaient. Cependant elles l'aimaient, et cela changeait tout.

Pourtant le témoignage des anges n'a pas grand résultat sur le moment. Sans doute fait-il sur elles une forte impression, mais celle-ci se traduit surtout par la peur, le tremblement, la stupéfaction. Il ne produit pas cette calme assurance de la foi qui ouvre la bouche pour témoigner aux autres. Elles ne pouvaient pas encore s'approprier ces paroles : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Psaume 116:10 ; 2 Cor. 4:13). Bientôt elles partageront cet « esprit de foi » qu'ont possédé Paul et le Psalmiste, mais ce sera quand elles seront personnellement mises en contact avec le Christ ressuscité.

L'Écriture indique clairement que les anges ont un ministère à accomplir *en faveur des saints*, comme en témoigne Héb. 1:14. Leur ministère, quand il *s'adresse aux saints*, n'est pas fréquent, et provoque généralement une grande frayeur chez ceux qui en sont les objets, comme c'est le cas ici. Leur message pourtant est très clair. « Il n'est pas ici » en est la partie négative, et c'est ce que les femmes peuvent vérifier par elles-mêmes. La partie positive c'est : « Il est ressuscité ». Cela, elles ne peuvent pas le vérifier à ce moment-là, et en conséquence il ne semble pas qu'elles soient profondément convaincues.

Suit, aux versets 9 à 14, un bref résumé des trois apparitions marquantes du Seigneur ressuscité, dont nous avons un récit plus détaillé dans les autres évangiles.

Il y a d'abord l'apparition à Marie de Magdala, qui nous est donnée avec tellement de détails dans l'évangile selon Jean. Elle a été la première à voir vraiment le Seigneur ressuscité. Marc ne permet aucun doute à ce sujet. Cela a son importance, car cela montre que le Seigneur a d'abord pensé à celle dont le cœur est peut-être plus accablé que tout autre, parce qu'elle a perdu le Seigneur. En d'autres termes, l'amour a les premiers droits à l'attention de Jésus. En conséquence, elle croit vraiment et peut donc parler pour témoigner devant les autres. Pourtant, ses paroles n'ont que peu d'effet. Les autres aiment vraiment le Seigneur, car ils sont dans le deuil et pleurent, et la profondeur même de leur chagrin les rend insensibles à tout témoignage qui ne les amène pas à le voir lui-même de leurs propres yeux.

Il y a ensuite son apparition aux deux qui s'en vont aux champs, ce qui nous est donné avec tant de détails dans Luc. Ceux-là ne l'ont pas renié comme Pierre, mais ils ont tellement perdu courage qu'ils s'en vont à la dérive, sans but, loin de Jérusalem, comme s'ils voulaient tourner le dos à un endroit qui n'évoquait pour eux que des espoirs déçus, une perte et une déconvenue des plus tragiques. La vue d'un Christ ressuscité leur fait faire demi-tour et les ramène vers leurs frères avec cette bonne nouvelle. Pourtant, cela ne vient pas à bout de l'accablement des autres, qui se refusent à croire. Et c'est une bonne chose pour nous qu'il en ait été ainsi. La résurrection nous transporte en dehors du présent ordre de choses, et la résurrection du Seigneur est un fait d'une portée si considérable qu'il faut absolument qu'il soit établi par de multiples preuves irrécusables.

Troisièmement, son apparition aux onze. Il se peut fort bien que ce ne soit pas une de ces occasions qui nous sont données de façon plus détaillée en Luc et en Jean, car il est dit : « Comme ils étaient à table ». Prenez le récit de Luc par exemple. On conçoit mal que le Seigneur ait demandé : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » s'ils avaient été à table. La présence de nourriture aurait été trop évidente. Il se peut donc que ce soit une occasion qui n'a pas été rapportée dans les autres évangiles. À cette occasion-là, il leur fait bien sentir leur incrédulité en leur faisant des reproches, et pourtant, malgré tout, il leur confie une mission.

Il est remarquable de voir comment ces missions, qui sont rapportées dans les quatre évangiles, diffèrent l'une de l'autre. Ce qui nous est dit en Actes 1:3 nous amène à comprendre pourquoi. C'est souvent, pendant les quarante jours, qu'il est apparu à ses disciples, parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu. Évidemment, pendant cette période, il leur a présenté leur mission selon

différents points de vue, et Marc nous donne l'un d'eux. On peut bien s'étonner qu'après avoir été obligé de leur reprocher leur incrédulité, il les envoie prêcher l'Évangile afin que d'autres croient. Cependant, après tout, celui qui, par dureté de cœur, s'est obstiné dans l'incrédulité est, lorsqu'il a été lui-même complètement gagné, un précieux témoin pour d'autres.

Le champ d'application de cette mission qui est d'annoncer l'Évangile est on ne peut plus vaste. C'est « le monde entier » et non pas seulement le petit territoire d'Israël. De plus, l'évangile doit être prêché à « toute la création » et pas seulement aux Juifs. C'est, en d'autres termes, pour tout le monde et partout. La bénédiction à laquelle amène cet Évangile est spirituelle dans sa nature, car il apporte le salut quand la foi est là et qu'on se soumet au baptême. Il ne nous faut pas transposer les mots baptisés et sauvés et dire : « Celui qui croit et qui est sauvé sera baptisé ».

Dans aucun passage de la Parole le baptême n'est lié à la justification ou à la réconciliation, mais il y a d'autres passages qui rattachent le baptême au salut. C'est parce que le salut est un mot qui comprend beaucoup de choses et dont la portée inclut la délivrance pratique du croyant, qu'il soit juif ou gentil, par rapport à tout le système de ce monde dans lequel il était autrefois plongé. Ses liens avec le système de ce monde doivent être coupés, et le baptême montre le fait que ces liens sont coupés, qu'il y a, en un mot, « dissociation ». Celui qui croit à l'évangile et accepte la rupture des liens avec ce monde qui le tenait captif, est un homme sauvé. Quelqu'un peut bien dire qu'il croit, et même le dire en vérité, cependant, s'il ne veut pas se soumettre à cette rupture des liens d'autrefois, on ne peut pas parler de lui comme de quelqu'un qui est sauvé. Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent, bien sûr, mais c'est une autre question.

Quand il est question de « condamnation », le baptême n'est pas mentionné. C'est très significatif. Cela montre sur quel terrain repose la condamnation. Même si quelqu'un est *effectivement* baptisé, mais *ne croit pas*, il sera condamné. L'ordonnance extérieure est prescrite par le Seigneur de façon claire, mais elle ne peut être administrée que s'il est fait profession de foi ; et la profession, comme nous ne le savons que trop bien, n'est pas synonyme de possession. Le salut n'est pas effectif indépendamment de la foi. Pierre peut bien nous dire : « Le baptême vous sauve aussi maintenant » (1 Pierre 3:21), mais notez qu'il s'agit de « vous » et que ce « vous » représente des croyants.

Les versets 17 et 18 ont fait l'objet de beaucoup de controverses acharnées. Les signes miraculeux qui y sont mentionnés accompagnent, selon certains, ceux qui prêchent l'Évangile, et il conviendrait qu'ils soient vus, sans restriction aucune, de nos jours. Il est peut-être utile de faire remarquer deux ou trois

points.

En premier lieu, ces signes doivent accompagner non pas ceux qui prêchent, mais ceux qui croient.

En deuxième lieu, le Seigneur déclare que ces signes se manifesteront sans qu'il y ait de conditions préalables pour celui qui prêche. Il n'est pas stipulé qu'il doit faire l'expérience d'un « baptême de l'Esprit » particulier, comme on l'affirme souvent. Si des hommes croient, ces signes les accompagneront ; c'est ce que dit le Seigneur. Tout ce qu'on pourrait déduire de leur absence, c'est que personne n'a vraiment cru.

En troisième lieu, il y a des mots qui n'apparaissent pas dans cette déclaration, et certains, dans leur esprit, semblent les y trouver dans la lecture qu'ils en font. Il *n'est pas dit* que ces signes accompagneront *tous* ceux qui croient, en *tout* lieu et en *tout* temps. Si c'était le cas, nous serions forcés d'en venir à la conclusion qu'aujourd'hui, pratiquement personne n'a cru à l'Évangile : nous n'y avons même pas cru nous-mêmes !

Ces paroles de notre Seigneur, bien sûr, ont eu leur accomplissement. Sur les cinq signes mentionnés, nous pouvons en indiquer quatre qui ont eu lieu et qui sont rapportés dans le livre des Actes. Pour le cinquième, « boire quelque chose de mortel, sans que cela nuise », nous n'avons aucun témoignage et cependant il n'y a pas l'ombre d'un doute que cela soit arrivé. Le Seigneur a dit que cela arriverait et nous le croyons. Sa Parole nous suffit. Il donne les signes selon son bon plaisir, et quand il voit qu'ils sont nécessaires.

Les deux versets qui terminent notre évangile sont d'une extrême beauté. Nous nous souvenons qu'il a placé devant nous notre Seigneur sous le caractère du grand prophète qui nous a pleinement apporté la Parole de Dieu, du parfait Serviteur qui a pleinement accompli la volonté de Dieu. Tout a été rapporté avec une concision frappante, comme il convient à une telle représentation de sa personne. Et maintenant, à la fin, avec la même brièveté, est placé devant nous le terme de cette merveilleuse histoire. Le Seigneur, ayant communiqué aux disciples tout ce qu'il désirait, « fut élevé en haut dans le ciel et s'assit à la droite de Dieu ».

Sur *la terre* il avait été *rejeté*, mais il a été *reçu* dans *le ciel*. Ses œuvres sur *la terre* avaient été *refusées*, et maintenant il s'assied à une place qui parle d'un gouvernement et d'un pouvoir auxquels on ne saurait résister. Mais il est indiqué qu'il a été « élevé » et ainsi l'accent est mis sur le fait que sa réception et sa séance à la droite de Dieu sont la conséquence *d'un acte de Dieu*. Sur la terre le Serviteur parfait a bien pu être rejeté, mais par l'acte souverain de Dieu, il prend cette place d'autorité, où rien n'empêchera sa main d'accomplir le bon plaisir du Seigneur.

Le dernier verset indique dans quelle direction se déploie l'activité du Seigneur dans le temps actuel. Il ne s'occupe pas encore de la terre rebelle pour la gouverner en justice. Il le fera quand l'heure sonnera pour cela, selon les desseins de Dieu. Aujourd'hui, les pensées du Seigneur sont tournées vers la propagation de l'Évangile, comme il venait de le leur dire. Ses disciples sont bien allés prêcher sans observer ni frontières ni limites, mais la puissance qui a rendu efficaces leurs paroles et leurs travaux était la puissance du Seigneur lui-même et non la leur. Là-haut, de son trône élevé, il a coopéré avec eux, et leur a donné les signes qu'il avait promis, comme cela est rapporté aux versets 17 et 18. Il a donné ces signes pour confirmer la Parole, et cette confirmation était particulièrement nécessaire lorsque la Parole a commencé à être proclamée.

Bien que les signes mentionnés aux versets 17 et 18 ne se voient que rarement de nos jours, des signes accompagnent bien encore la prédication, signes du domaine moral et spirituel, des caractères et des vies qui sont entièrement transformés. Le parfait Serviteur, à la droite de Dieu, *est toujours à l'oeuvre*.

Évangile selon Luc

F.B. Hole

Les Réflexions sur les évangiles et les Actes de F.B. Hole ont premièrement paru en anglais en 1937-1939 dans le périodique « Edification » et en 1940 à 1944 dans le périodique « Scripture Truth ».

Table des matières :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4
5 Chapitre 5
6 Chapitre 6
7 Chapitre 7
8 Chapitre 8
9 Chapitre 9
10 Chapitre 10
11 Chapitre 11
12 Chapitre 12
13 Chapitre 13
14 Chapitre 14
15 Chapitre 15
16 Chapitre 16
17 Chapitre 17
18 Chapitre 18
19 Chapitre 19
20 Chapitre 20
21 Chapitre 21
22 Chapitre 22
23 Chapitre 23
24 Chapitre 24

1 - Chapitre 1

Dans les premiers versets de son évangile, Luc déclare le but qu'il s'est proposé en l'écrivant. Il souhaite apporter la certitude à l'esprit d'un certain païen converti. Dieu avait donné à Luc une parfaite connaissance de toutes choses depuis le commencement, aussi maintenant il les écrit « par ordre » : nous allons voir, à mesure que nous avançons, que parfois il laisse de côté l'ordre historique pour présenter les choses dans un ordre moral et spirituel. La compréhension de cet ordre moral et spirituel, ajoutée au récit ordonné de ces faits, devait apporter la certitude à Théophile, et l'apportera à nous aussi. Nous voyons ici comment la certitude est liée aux Saintes Écritures : la Parole de Dieu. Si nous n'avions pas les Saintes Écritures, nous ne serions sûrs de rien.

Le premier et le deuxième chapitres nous présentent les faits se rapportant à la naissance de Christ ainsi que des tableaux attachants du résidu pieux en Israël, ce résidu duquel, selon la chair, est issu le Christ. Le premier tableau aux versets 5 à 25 est celui du sacrificateur Zacharie et de sa femme Élisabeth. Ils étaient « justes devant Dieu » et nous pouvons en déduire que leur vie était caractérisée par la foi et donc aussi par l'obéissance aux ordonnances de la loi. Pourtant, lorsqu'un ange dit à Zacharie que sa femme avancée en âge et stérile enfantera un fils, il demande que lui soit accordé un signe à l'appui de la simple Parole de Dieu. En ceci, il montre bien qu'il est un « croyant incrédule » quoique tout à fait conforme à sa race, car « les Juifs demandent des miracles » (= signes) (1 Cor. 1:22). Et il en supporte la peine en gouvernement, puisque le signe accordé est la perte de la parole. Mais ce signe est tout à fait à propos. Le Psalmiste avait dit : « J'ai cru, c'est pourquoi, j'ai parlé » (Ps. 116:10). Zacharie n'a pas cru, c'est pourquoi il ne peut parler.

L'ange prédit à Zacharie que son fils sera grand devant le Seigneur et sera rempli de l'Esprit Saint, afin que dans l'esprit et la puissance d'Élie il « prépare au Seigneur un peuple bien disposé ». Aux versets 6, 9, 11, 15, 16 et 17, « Seigneur » est l'équivalent de « l'Éternel » de l'Ancien Testament : aussi la venue du Messie sera-t-elle la venue de l'Éternel. Il devait y avoir sur la terre des gens préparés à recevoir le Christ lorsqu'Il viendrait. Cet évangile nous présente donc au début un sacrificateur pieux accomplissant les rites de la loi dans le temple, et recevant une promesse concernant un peuple qui attend l'apparition du Messie sur la terre.

Il nous faut apporter une attention particulière à ce point, car nous allons voir que cet évangile nous fait passer *de la loi à la grâce et de la terre au ciel*, si

bien qu'il se termine par la grâce annoncée à toutes les nations et par l'ascension de Christ dans les cieux, où Il prendra son service de souverain sacrificateur. Au chapitre 1 le sacrificateur terrestre est muet. Dans les derniers versets de l'évangile, les hommes qui vont être sacrificateurs dans la nouvelle dispensation du Saint Esprit sont dans le temple et rien moins que muets : ils louent et bénissent Dieu.

Dans les versets 26 à 38 l'ange annonce à Marie la conception et la naissance de son Fils. Marie est le vase d'élection pour ce grand événement. Il nous faut relever brièvement quelques détails fort importants. En premier lieu le verset 31 déclare sans équivoque que ce Fils est véritablement homme « né de femme » selon Galates 4:4.

En second lieu, les versets 32 et 33 déclarent qu'Il est bien plus qu'un homme ordinaire. Il est « grand » comme personne ne le fut jamais, puisqu'Il est Fils du Très-haut. Il est appelé à être le roi attendu par la maison de Jacob et à recevoir un royaume qui demeure à toujours. Nous remarquons que jusqu'ici il n'y a aucune allusion à quoi que ce soit en dehors de cette attente du Messie qui avait son fondement dans les prophéties de l'Ancien Testament. Le Fils du Très-haut venait pour régner, et rien dans le message ne précisait que ce règne ne s'établirait pas immédiatement.

Une difficulté se présente à l'esprit de Marie, qu'elle exprime au verset 34. L'enfant qui allait venir devait avoir David pour père et pourtant être le Fils du Très-haut ! Marie ne demande pas un signe, puisqu'elle accepte les paroles de l'ange, mais bien une explication. Comment cela arrivera-t-il ? La question de Marie et la réponse de l'ange aux versets 35 à 37 déclarent à l'évidence — troisième point — la réalité de la naissance miraculeuse de Jésus et le caractère tout à fait surnaturel de sa nature humaine.

Il y aurait une intervention du Saint Esprit pour la conception de la « sainte chose », puis la puissance du Très-haut couvrirait Marie de son ombre — opération qui se poursuivrait, croyons-nous — jusqu'à la naissance de la « sainte chose » pour la protéger. Un vase de chair et de sang serait ainsi préparé pour l'incarnation du Fils de Dieu. Il est véritablement Fils de David, comme l'indique la fin du verset 32, mais Rom. 1:3 montre que c'est *le Fils de Dieu* qui *est devenu* Fils de David selon la chair. Au verset 35 de notre chapitre il n'y a pas d'article devant « Fils de Dieu » — « La sainte chose »… sera appelée « Fils de Dieu » — cela indique le caractère plutôt que la personne elle-même. Lorsque le Fils de Dieu devint le Fils de David par l'intermédiaire de Marie, il y eut un déploiement de la puissance de Dieu tel que la « sainte chose » née de Marie fut « Fils de Dieu » en caractère, et en conséquence le vase qui convenait à son incarnation. C'était un miracle de premier ordre, mais l'ange avait bien dit :

« rien ne sera impossible à Dieu ».

La foi de Marie et sa soumission au bon plaisir de Dieu la concernant ressortent magnifiquement au verset 38. Les versets 39 à 45 montrent la piété et l'esprit de prophétie qui caractérisent Élisabeth, car en voyant Marie, elle reconnaît immédiatement en celle-ci la mère « de mon Seigneur ». Elle est remplie de l'Esprit Saint et reconnaît Jésus comme son Seigneur avant même sa naissance, exemple instructif de ce qui est dit en 1 Cor. 12:3.

Puis nous avons aux versets 46 à 55 le cantique de Marie aux accents prophétiques. Celui-ci est produit par la conviction qu'a Marie de l'extraordinaire miséricorde dont elle est l'objet dans son humble position. Quoiqu'elle descende de David, elle n'est que la fiancée de l'humble charpentier de Nazareth. Dans la miséricorde dont elle est l'objet, elle voit le gage que ceux qui craignent Dieu seront élevés et que les orgueilleux et les puissants de ce monde seront dispersés. Elle comprend, de plus, que la venue de son enfant allait être l'accomplissement de la promesse faite à Abraham — promesse inconditionnelle de Dieu — loin d'elle la pensée qu'Israël ait mérité quoi que ce soit sous l'alliance de la loi. Tout repose sur l'alliance de la promesse. Ceux qui avaient faim sont remplis de biens, les riches renvoyés à vide. C'est toujours ainsi que Dieu agit.

Ne manquons pas de remarquer que Marie parle de « Dieu, mon Sauveur ». Quoiqu'elle fût la mère de notre Sauveur, elle-même trouvait son Sauveur en Dieu.

Au temps attendu, le fils est né à Zacharie et Élisabeth, et au moment de la circoncision de l'enfant, la bouche de Zacharie est ouverte. Il écrit : « Jean *est* son nom », montrant que maintenant il accepte sans réserve la parole de l'ange et qu'ainsi le nom de son fils est une question réglée. Il croit enfin, bien que ce soit une foi qui suive la vue — tout à fait à la façon juive. En conséquence Zacharie cesse d'être muet, il loue Dieu et, rempli de l'Esprit Saint, prophétise.

Il est frappant de remarquer que, bien que cette prophétie soit motivée par la naissance de son fils Jean, cet enfant n'occupe dans l'esprit de Zacharie qu'une place secondaire et accessoire. Le grand thème de ses paroles est le Christ de Dieu encore à naître. Il met toutes choses à leur juste place, conséquence du fait qu'il était rempli de l'Esprit, qui magnifie toujours le Christ. Si Zacharie s'était simplement exprimé dans l'enthousiasme causé par la naissance de ce fils inespéré, il aurait parlé surtout ou uniquement de ce fils et de la charge élevée de prophète à laquelle il était appelé.

Il parle de la venue du Christ comme si elle avait déjà eu lieu et il en célèbre les effets comme s'ils étaient déjà réalisés. Ceci est particulier à la prophétie : elle parle, comme étant déjà accomplies, de choses qui, historiquement, sont

encore à venir. Pour l'instant, le prophète est transporté dans son esprit en dehors de toute considération de temps. Dans l'apparition imminente du Christ, Zacharie voyait le Seigneur, le Dieu d'Israël visitant son peuple pour le racheter. Le salut qu'Il apporterait, délivrerait les siens de tous leurs ennemis et leur permettrait de Le servir en toute liberté, sainteté et justice tous les jours de leur vie. Et tout ceci serait l'accomplissement de Sa promesse et de Son serment à Abraham. Remarquons comment le Saint Esprit inspire Zacharie pour qu'il parle de la promesse inconditionnelle faite à Abraham, exactement comme Marie l'avait fait. La bénédiction d'Israël reposera sur cette base et non sur celle de l'alliance de la loi.

Dans tous ces événements, nous n'observons pas encore une nette distinction entre la première et la seconde venues du Christ. Les versets 68 à 75 envisagent des choses qui ne s'accompliront dans toute leur acception qu'à Sa seconde venue. Il est exact que le Christ a accompli la rédemption à Sa première venue, mais c'est une rédemption par le sang, et non par puissance. Et il est bien vrai que la sainteté et la droiture avec lesquelles le peuple d'Israël, restauré et délivré, servira son Dieu durant le glorieux millénium, seront fondées sur l'œuvre de la croix. Néanmoins, dans ces versets, les deux venues sont considérées comme un tout.

Les versets 76 à 77 se rapportent directement à Jean, qui vient de naître. Il ira devant la face de l'Éternel pour préparer ses voies. Il donnera la connaissance du salut à son peuple dans la rémission de leurs péchés. C'est ce qu'il a fait comme indiqué au verset 3 du chapitre 3 en relation avec le baptême qu'il prêchait. Remarquons qu'ici « son peuple » prend un sens assez nouveau, non pas Israël en tant que nation, mais ceux qui composaient le résidu croyant au milieu de ce peuple. Tout se trouve sur le terrain de la miséricorde, même pour Jean et son ministère semblable à celui d'Élie. C'est « la rémission de leurs péchés, par les entrailles de miséricorde de notre Dieu » (v. 77 et 78).

Dans les versets 78 et 79, Zacharie revient à la venue du Christ, et évidemment tout se situe sur le terrain de cette même miséricorde, car l'expression « selon lesquelles » lie ce qui suit à la miséricorde mentionnée juste avant. L'« Orient d'en Haut » est une description du Christ particulièrement belle. On pourrait remplacer « Orient » par « Aube du jour » ou « Lever du soleil ». La venue du Christ marquait à la vérité l'aube d'un jour nouveau. L'homme sur la terre a toujours vu le soleil qui se lève monter à l'horizon. Ce lever de soleil descend « d'en Haut ». L'Esprit de Dieu pousse Zacharie, à annoncer l'aube d'un jour nouveau, bien que l'extraordinaire beauté en soit encore cachée à ses yeux.

Il comprend cependant que ce jour introduira à la fois lumière et paix pour

les hommes. Et ici, il se met en effet à parler de choses qui ont trouvé leur heureux accomplissement à la première venue du Christ. Lorsque débuta le ministère public du Christ, la lumière commença à briller et le chemin de la paix fut véritablement établi par Sa mort et Sa résurrection : chemin où les disciples furent conduits aussitôt après. La prophétie de Zacharie se termine sur cette note d'une beauté remarquable. La première mention que nous avons de Zacharie, le montre homme troublé et craintif. Le dernier mot de lui que rapporte l'Écriture est « paix ». Par la foi, il avait vu la venue du Sauveur, semblable à l'aube d'un jour nouveau de bénédiction et cela changeait tout.

Le verset 80 résume toute la vie de Jean jusqu'au début de son ministère. Dieu s'occupe de lui en secret dans les déserts, l'instruisant en vue du service solennel qui serait le sien dans les jours à venir : prêcher la repentance.

2. Chapitre 2

Le début de ce chapitre montre comment Dieu peut employer les grands de la terre — à leur insu — pour l'accomplissement de Ses desseins. Le cas dont il s'agit ici est d'autant plus remarquable que le décret d'Auguste ne fut pas exécuté immédiatement mais fut différé jusqu'à l'époque où Cyrénius eut le gouvernement de la Syrie. La prophétie avait, cependant, indiqué que le Messie devait naître à Bethléhem et le décret de l'Empereur arrive au moment propice pour faire monter Joseph et Marie à Bethléhem, quoiqu'un retard intervînt par la suite pour le recensement lui-même. C'est sans doute à cause de cet état de perturbation que l'hôtellerie était pleine. Le fait que le Christ est né dans une étable témoigne de la pauvreté de Joseph et Marie, l'argent pouvant toujours — hier comme aujourd'hui — parer au manque de confort. Toutefois, c'est un symbole de la place extérieure au monde et à sa gloire que Christ allait occuper dès le début.

Les versets 8 à 20 s'occupent de l'épisode relatif aux bergers. Nous connaissons si bien ces faits par les cantiques et les chants de Noël que nous courons peut-être le danger de ne pas en saisir toute l'importance. Garder les troupeaux, n'était pas une occupation très prisée en ces jours-là. Et les bergers qui gardaient les troupeaux pendant la nuit n'avaient pas la compétence de ceux qui s'en occupaient dans la journée. C'est à ces gens humbles et ignorés à l'extrême que les anges apparaissent. Le secret du ciel concernant l'arrivée du Sauveur est dévoilé à des gens aussi insignifiants que ceux-ci !

Cela paraît encore plus extraordinaire lorsque nous comparons ce chapitre avec Matthieu 2. Dans l'évangile de Matthieu la scène se passe parmi les grands de Jérusalem : le roi Hérode, ses courtisans, les souverains sacrificateurs et les scribes, mais tous ceux-ci ignorent complètement ce merveilleux événement pendant des mois et encore n'en entendent-ils parler que par les Mages de l'Orient qui arrivent à Jérusalem, personnages totalement étrangers à la nation d'Israël. L'explication nous en est donnée par les paroles du Psalmiste : « le secret de l'Éternel est pour ceux qui Le craignent » (Ps. 25:14). Dieu ne fait pas acception de personnes, mais Il a égard à ceux qui sont humbles et intègres de cœur devant Lui. Aussi ne tient-Il pas compte des grands de Jérusalem et Il dépêche des anges vers ces bergers méprisés qui gardent leur troupeau pendant les veilles de la nuit pour leur faire connaître le secret des voies divines. Ces quelques bergers faisaient partie du résidu pieux qui attendait le Messie, comme nous le montreront par la suite leurs paroles et leurs actions.

D’abord vient le message de l’ange, et ensuite la louange de l’armée céleste. Si le message était un grand sujet de joie, c’est parce que le Messie venait comme Sauveur. Les Israélites avaient eu le législateur et les prophètes, mais maintenant était venu le Sauveur, et un Sauveur si grand que c’était le Christ, le Seigneur. Cette bonne nouvelle est pour « tout le peuple » : pour le moment, elle ne s’adresse pas au-delà du cercle d’Israël. Le signe annonçant cet événement extraordinaire est tel que personne n’aurait jamais pu le concevoir. Les hommes auraient pu s’attendre à voir un puissant homme de guerre assis sur un trône en tenue d’apparat. Le signe est un petit Enfant, emmailloté et couché dans une crèche. Mais c’est un signe annonçant de quelle manière et dans quel esprit le Seigneur allait maintenant s’approcher des hommes.

Les louanges des anges — rapportées au verset 14 — ne sont exprimées qu’en peu de mots, des mots lourds de sens. Ils rapportent les ultimes conséquences qui devaient découler de l’arrivée de ce petit Enfant : Dieu sera glorifié dans les lieux très-hauts, centre de Sa puissance, l’endroit même où le plus léger discrédit jeté sur Son nom serait le plus vivement ressenti. Sur la terre, où depuis la chute, guerres et querelles ne cessent pas, la paix sera établie. Dieu trouvera Son « bon plaisir dans les hommes ». Depuis le moment où le péché est apparu, Dieu n’a trouvé de plaisir ni en Adam ni en sa descendance : mais voici maintenant Celui dont la nature humaine est d’un autre ordre que celle d’Adam, grâce à Sa naissance miraculeuse, ce qui a été clairement exposé au premier chapitre. En Lui, le bon plaisir de Dieu repose au suprême degré, comme aussi il reposera dans les hommes qui sont en Lui, comme fruits de Son œuvre : conséquence merveilleuse, en vérité !

À tout ceci, les bergers donnent la réponse de la foi. Ils ne disent pas : « Allons... et voyons *si* cette chose est arrivée », mais « voyons cette chose qui *est* arrivée ». Ils s’en vont en hâte et voient le petit Enfant de leurs yeux. Puis ils rendent témoignage à d’autres. Ils peuvent alors dire : « Dieu l’a *dit* et nous l’avons *vu* » — ils divulguent ce que le Seigneur a fait connaître et ce dont ils ont été personnellement témoins. Un tel témoignage ne peut qu’avoir de l’effet. Beaucoup s’étonnent, et Marie garde ces choses par devers elle, les repassant dans son esprit ; car il est clair qu’elle-même ne comprend pas encore toute la portée de ces événements. Quant aux bergers, à l’instar des anges, ils glorifient et louent Dieu. Ainsi, en cette grande occasion, la louange éclate aussi bien *sur la terre* qu’*au ciel*. Et ne pouvons-nous pas penser que, dans la louange de ces humbles hommes d’ici-bas, se trouvait une note qui manquait à la louange des anges de Sa force au ciel.

Aux versets 21 à 24, il nous est donné de voir que tout ce que la loi ordonnait a été accompli à l’égard du Saint Enfant. Lorsque Celui-ci est présenté

au Seigneur dans le temple, il y a là pour l'accueillir — guidés par l'Esprit de Dieu — deux vieillards, qui marchent dans la crainte du Seigneur. Nous avons remarqué dans un paragraphe précédent comment les grands de Jérusalem étaient absolument étrangers aux pensées de Dieu et n'avaient aucune connaissance de Lui ; à l'opposé, il y avait ceux qui avaient des relations avec Lui et eux furent bientôt au courant de la grande nouvelle, même si aucun ange ne leur apparut. Le Saint Esprit est sur Siméon et, par l'Esprit, non seulement il sait qu'avant de mourir, il verra le Christ du Seigneur, mais en outre, il *arrive* au temple au moment précis où l'enfant Jésus y est. C'est également ce qui se passe pour Anne. L'heure de sa visite est dirigée d'en haut, si bien qu'elle voit le Seigneur.

En lisant les versets 28 à 35, nous ressentons combien cette scène a dû être émouvante. Le vieillard s'adresse à Dieu, puis à Marie. Il est maintenant prêt à partir en paix car il a vu le salut du Seigneur dans le Saint Enfant. En fait, il va plus loin que l'ange, car il reconnaît que le salut de Dieu a été préparé devant la face de « tous les peuples » (Cette fois-ci le mot « peuple » est au pluriel). Non seulement Jésus allait être la gloire d'Israël mais aussi une lumière pour éclairer les Gentils. À Siméon est révélé que la grâce allait se répandre au-delà des étroites limites d'Israël.

Il lui est aussi révélé que le Christ est venu pour être « un signe que l'on contredira ». C'est peut-être indistinctement qu'il la voyait, mais elle était bien là, l'ombre de la croix, lorsque l'épée transpercerait l'âme de Marie — ce que nous apprenons par les paroles de Siméon à Marie.

Peut-être nous étonnons-nous que Siméon, à qui il avait été accordé de vivre jusqu'à ce que, effectivement, il tienne le Sauveur dans ses bras, soit si disposé à « s'en aller en paix ». Nous aurions pu nous attendre à ce qu'il ait ressenti une cruelle déception : il voyait comment Dieu commençait à intervenir et pourtant il lui fallait quitter cette scène avant que se termine cette intervention. Mais manifestement, il lui est donné, comme prophète, de prévoir que le Christ serait rejeté. Aussi n'attend-il pas la gloire dans un proche avenir et il est prêt à s'en aller.

Il annonce que l'Enfant mettrait Israël à l'épreuve. Beaucoup qui étaient haut élevés tomberaient et ceux qui étaient abaissés et méprisés se relèveraient. Et comme le Christ connaîtrait la contradiction et serait rejeté, les pensées de plusieurs cœurs seraient révélées au moment où ils Le rencontreraient. Dans la présence de Dieu, tous les hommes sont obligés de se montrer tels qu'ils sont réellement : ainsi ce caractère concernant le Christ est un hommage involontaire à Sa déité. De plus, Marie elle-même serait transpercée par la douleur comme par une épée : parole qui trouva son accomplissement alors qu'elle se tenait près

de la croix.

Anne, très avancée en âge, complète ce très beau tableau du résidu pieux en Israël. Elle servait Dieu continuellement et, quand elle eut vu le Christ, elle « parla de Lui ».

Au point où nous sommes parvenus, nous pouvons résumer les caractères marquants de toutes ces âmes pieuses :

La conduite des bergers est une illustration de *la foi* qui les anime. Ils acceptent immédiatement la parole qui leur est adressée par le moyen de l'ange, puis ce qu'ils voient confirme cette parole, et enfin ils glorifient et louent Dieu.

Marie est une âme portée *à revenir et à méditer* sur les choses pour l'intelligence desquelles elle s'attend à Dieu (v. 19).

Siméon attendait le Christ, instruit par l'Esprit de Dieu et sous Sa puissance. Son attente reçoit toute *satisfaction* lorsqu'il rencontre Christ et il *prophétise* à son sujet.

Anne *servait* Dieu continuellement et *rendit témoignage* du Christ dès qu'elle L'eut rencontré.

En dernier lieu, un soin extrême fut apporté à l'accomplissement de tous les détails concernant le Christ comme l'ordonnait la loi du Seigneur. Cinq fois il est déclaré que la loi a été observée (aux versets 22, 23, 24, 27, 39). Ce trait remarquable doit probablement être attribué à Joseph, le mari de Marie — cette *obéissance attentive à la Parole de Dieu*.

Nous-mêmes attendons maintenant la seconde venue du Seigneur. Comme ce serait heureux si nous nous distinguions par ces remarquables caractères.

Le verset 40 couvre les douze premières années de la vie de notre Seigneur : nous y apprenons que le développement normal du corps et de l'esprit, propre au genre humain, caractérisa aussi le Seigneur : témoignage à Sa vraie humanité.

Ceci est encore souligné par ce que nous entre-voyons de Lui lorsqu'Il avait douze ans. Il n'enseignait pas les docteurs, mais Il les écoutait et les interrogeait de telle sorte que ceux-ci s'étonnaient de ses réponses. Ici encore nous Le voyons montrer à la perfection l'attitude qui convient à un enfant de cet âge en même temps que des traits surnaturels. La réponse qu'Il fait à Sa mère montre également qu'Il avait conscience de Sa mission. Toutefois, pendant de nombreuses années, Il allait garder sa position de soumission devant Joseph et Marie, montrant ainsi la perfection de Sa nature humaine au cours de cette période de Sa vie.

3. Chapitre 3

Le début du ministère de Jean est indiqué avec grande précision dans les deux premiers versets. Nous apprenons que les choses étaient tout à fait anormales : le gouvernement était aux mains des Gentils, et même en Israël régnait le désordre, car il y avait deux souverains sacrificateurs au lieu d'un seul. C'est pourquoi les appels à la repentance dominent dans la prédication de Jean. Les prophètes d'autrefois avaient plaidé avec Israël pour le ramener à la loi transgressée. Jean n'agit plus ainsi : c'est à la repentance qu'il appelle les foules. Les Israélites devaient reconnaître que, sur le terrain de la loi, ils étaient perdus sans espoir et que leur place était dans la mort, dans les eaux du baptême que Jean prêchait. C'était le « baptême de repentance en rémission de péché ». S'ils écoutaient Jean et se repentaient, ils étaient moralement prêts pour recevoir la rémission des péchés qu'apporterait Celui qui allait venir. Ainsi le chemin serait rendu droit devant le Seigneur.

Remarquons comment cette citation d'Ésaïe parle de la venue de l'Éternel, et comme il est manifeste que cette venue de l'Éternel a trouvé son accomplissement en Jésus. Le verset 5 exprime la même vérité que celle que nous avons vue aux versets 52 et 53 du chapitre 1 et au verset 34 du chapitre 2, seulement exprimée d'une façon plus figurée. Le verset 6 montre que puisque Celui qui allait venir n'était pas moins que l'Éternel, le salut qu'Il apporterait ne serait pas restreint aux étroites limites d'Israël mais serait annoncé à « toute chair ». La grâce allait venir et elle se répandrait dans toutes les directions. Cette grâce est l'un des thèmes particuliers à l'Évangile de Luc.

Mais Jean ne prêche pas seulement la repentance d'une façon générale, il en fait aussi une question très nette et personnelle. Les foules affluaient vers lui et son baptême était en passe de provoquer leur engouement, presque de devenir une distraction au goût du jour. Les choses se passent exactement de la même façon aujourd'hui : toute ordonnance religieuse, par exemple le baptême, dégénère très facilement en une sorte de fête générale. Il est évident que Jean ne craignait nullement de blesser ses auditeurs et de perdre de sa popularité. Rien ne pouvait être plus énergique que ses paroles rapportées aux versets 7 à 9. Il dit très clairement aux gens ce qu'ils sont ; il les avertit de la colère qui vient ; il demande la vraie repentance qui produise des fruits. Il leur montre qu'aucun privilège religieux ne leur servirait, car Dieu allait juger des choses à leurs racines mêmes. La cognée allait maintenant faire son travail, non pas élaguer des branches mais frapper à la racine pour abattre l'arbre tout entier : et nous avons

là une image très réaliste de ce qui s'accomplira, non pas dans l'exécution d'un jugement extérieur comme celui qui marquera la Seconde Venue, mais dans ce jugement moral qui a été opéré à la Croix. La Seconde Venue sera caractérisée par le feu qui consumera l'arbre mort — la Première Venue aboutit à la Croix, où la sentence judiciaire de condamnation fut promulguée contre Adam et sa race : en d'autres mots, l'arbre a été abattu.

Jean réclame des actes, non des paroles, comme fruits pratiques de la repentance, et ceci conduit à la question que posent les foules, rapportée au verset 10. Les publicains et les soldats suivent avec des questions semblables. Par les réponses qu'il donne dans chaque cas, Jean met le doigt sur les péchés particuliers qui marquaient les différentes classes de gens. Quoique les réponses varient, nous voyons pourtant que la convoitise est à la base de tous les maux dont il s'occupe. De toutes les mauvaises herbes qui s'épanouissent dans le cœur de l'homme, la convoitise est peut-être la plus profondément enracinée et la plus difficile à arracher : comme le pissenlit, ses racines sont très profondes. La véritable repentance conduit à une conversion véritable — abandon de la voie de péché — et ceci, Jean le savait.

Ainsi Jean, non seulement prépare le chemin du Seigneur, mais en toute fidélité, il dirige les regards vers Lui, sans laisser un seul instant les foules avoir une haute opinion de lui-même. Il déclare qu'il n'est que le plus humble des serviteurs de la merveilleuse Personne qui allait venir — si humble qu'il n'était pas digne d'accomplir ce très humble service de délier la courroie de Ses sandales. Celui qui allait venir était si grand qu'Il baptiserait de l'Esprit Saint et de feu : de l'Esprit Saint en bénédiction, de feu en jugement, comme l'explique clairement le verset suivant. Nous remarquons de nouveau ici qu'il n'y a pas encore une différence très nette entre les deux Venues. Il y eut un baptême de l'Esprit, rapporté en Actes 2, comme résultat de la Première Venue, mais le baptême de feu, selon le verset 17, est réservé pour la Seconde Venue.

Luc nous rapporte donc le fidèle ministère de Jean, puis rapidement l'écarte du récit pour céder la place à Jésus. L'emprisonnement de Jean n'eut pas lieu à ce moment-là, mais Luc abandonne l'ordre historique pour placer devant nous l'événement dans un ordre moral et spirituel. Le ministère de Jean — semblable à celui d'Élie — s'efface devant Celui qui allait être le vase de la grâce de Dieu, qui fut baptisé et ainsi introduit dans Son ministère. Il ne nous est même pas dit ici que c'est Jean qui baptisa Jésus, mais il nous est dit que Celui-ci priait quand il fut baptisé, ce qui n'est mentionné nulle part ailleurs. Cet Évangile insiste d'une façon évidente sur la perfection de la nature humaine de notre Seigneur. La grâce envers l'homme appartient à Celui qui est l'Homme parfait, et le tout premier caractère de perfection dans l'homme est celui de dépendance envers

Dieu. La prière est une expression de cette dépendance et nous allons voir dans cet Évangile combien de fois il est rapporté que Jésus prie. Nous en avons ici le premier cas.

Sur cet Homme dépendant en prière, le Saint Esprit descend sous une forme corporelle, comme une colombe, et en même temps la voix du Père déclare que Celui-ci est Son Fils bien-aimé, l'Objet de tout Son plaisir. De la sorte est enfin révélée la vérité de la Trinité. Un instant on peut voir l'Esprit, on entend le Père, et le Fils est là, sang et chair, et par conséquent, on peut non seulement, Le voir et L'entendre mais aussi Le toucher. C'est une chose merveilleuse que le ciel soit ouvert et toute son attention concentrée sur un Homme qui prie, sur la terre. Mais en cet Homme qui prie, Dieu allait se faire connaître, car « en Lui, toute la plénitude s'est plu à habiter » (Colossiens 1:19).

Le Père ayant ainsi proclamé que Jésus est Son Fils bien-aimé, Luc introduit maintenant Sa généalogie par Marie pour montrer comme Il est réellement aussi Homme. Matthieu fait remonter Ses origines jusqu'à Abraham qui a reçu la promesse, et à David qui a reçu la royauté. Luc fait remonter Jésus jusqu'à Adam et à Dieu, car la question est simplement Sa nature humaine — transmise par Marie, Joseph étant seulement Son père présumé. Jésus est véritablement Homme, quoique Fils de Dieu. Il est le Second Homme, le Seigneur venu du ciel, Celui qui apporte la grâce de Dieu en surabondance.

4. Chapitre 4

Le début de ce chapitre nous présente Jésus, plein de l'Esprit Saint, remontant du Jourdain. Mais avant de commencer Son service, il faut qu'Il soit tenté quarante jours par le diable. L'Esprit L'emmène vers cette épreuve et nous voyons ici le merveilleux contraste entre le Second Homme et le premier.

Lorsque fut créé le premier homme, Dieu déclara que tout était très bon, mais Satan vint sans retard tenter l'homme et fut la cause de sa ruine. Le Second Homme est apparu, la voix du Père s'est fait entendre pour déclarer l'excellence de Son Fils, aussi Satan s'empresse-t-il à nouveau de venir en ce lieu : mais cette fois-ci il rencontre l'Homme, plein de l'Esprit Saint, que les artifices du diable ne peuvent atteindre. Lorsque le premier homme est tombé, il n'a pas connu les affres de la faim, car il demeurait dans le jardin fertile planté par son Créateur. Le Second Homme est victorieux, quoique le jardin ait été transformé en désert et que Lui-même connaisse la faim.

Il est clair que Luc nous donne les tentations dans l'ordre moral, et non dans l'ordre historique. Matthieu nous donne l'ordre historique et nous montre que la dernière tentation est celle où le Seigneur ordonne à Satan « Va arrière de moi », tentation relatée au verset 8 de notre chapitre. L'ordre que nous avons ici correspond à l'analyse du monde qu'en fait Jean au chapitre 2 de sa première épître. La première tentation avait clairement pour but de s'adresser à la convoitise de la chair, la deuxième à la convoitise des yeux et la troisième à l'orgueil de la vie. Mais notre Seigneur est étranger à toute convoitise, à tout orgueil : ces trois épreuves ne servent qu'à révéler Son absolue perfection.

En réponse à la première tentation, le Seigneur Jésus, véritablement Homme, prend la place propre à l'homme, de *dépendance* complète envers Dieu. La vie naturelle de l'homme dépend du pain qu'il s'assimile, parallèlement sa vie spirituelle dépend de la Parole de Dieu qu'il s'assimile et à laquelle il obéit.

À la deuxième tentation, le Seigneur répond par son entière *consécration* à Dieu. Puissance, gloire, domination en elles-mêmes ne sont rien pour Lui. Il n'a qu'un but : adorer et servir Dieu.

Le Seigneur fait face à la troisième tentation — où Satan L'incite à mettre la fidélité de Dieu à l'épreuve — par Sa *confiance* inébranlable en Dieu. Le grand adversaire ne trouve aucune prise pour L'attaquer. Le Seigneur se confie en Dieu sans avoir à Le mettre à l'épreuve.

Ces trois caractères exposés ainsi d'une manière si marquante — dépendance, consécration, confiance — sont ceux qui distinguent l'Homme

parfait. On les voit nettement dans le Psaume 16, qui par l'Esprit de prophétie, présente Christ dans Ses perfections comme Homme.

Après avoir été tenté par Satan et être sorti victorieux de ces épreuves par la puissance du Saint Esprit, le Seigneur Jésus s'en retourne en Galilée pour commencer Son ministère public dans la puissance du même Esprit : les premières paroles qui nous sont rapportées de Lui sont prononcées dans la synagogue de Nazareth, l'endroit où Il avait été élevé. Il lit le début d'Ésaïe 61 et s'arrête à l'endroit où la prophétie passe de la première Venue à la seconde. « Le jour de la vengeance de notre Dieu » n'est pas encore arrivé. Mais en s'arrêtant à cet endroit-là, où notre traduction n'a aucun signe de ponctuation, Jésus peut commencer Son sermon en disant : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant ». Ce passage présente le Seigneur comme Celui que l'Esprit de Dieu a oint, en qui la plénitude de la grâce de Dieu allait se faire connaître aux hommes.

Présenter ainsi le Seigneur semble caractériser l'Évangile de Luc. Quoiqu'Il fût Dieu dans la plénitude de Sa Personne, le Seigneur se présente pourtant à nous comme l'Homme dépendant, plein de l'Esprit Saint, parlant et agissant dans la puissance de l'Esprit et débordant de grâce envers les hommes. Ceux qui L'entendaient à Nazareth étaient frappés par les « paroles de grâce qui sortaient de Sa bouche ». La loi de Moïse avait été maintes fois proclamée dans l'enceinte de la synagogue, mais jamais auparavant la grâce n'y avait été ainsi annoncée. Pourtant, il n'était pas suffisant d'annoncer la grâce en théorie : le Seigneur poursuit en expliquant ce qu'est la grâce afin que Ses auditeurs comprennent ce que cela impliquait. Il cite deux exemples tirés de leurs propres Écritures où la bonté de Dieu s'était montrée, et dans les deux cas les bénéficiaires de cette grâce étaient des pécheurs d'entre les Gentils. La veuve de Sidonie était dans une situation désespérée — « sans force ». Le soldat Syrien était d'entre les « ennemis » de Dieu et de Son peuple. C'est ainsi que ces deux cas éclairent très justement Romains 5 : 6-10, car la femme fut sauvée et sustentée, l'homme fut rendu net et réconcilié.

Cette magnifique présentation de la grâce agissante ne plaît pas aux gens de Nazareth. Les paroles de grâce sont bien agréables en théorie, mais dès que ces gens se rendent compte que la grâce implique nécessairement que ceux qui la reçoivent ne la méritent pas, ils se lèvent révoltés et orgueilleux, hors d'eux-mêmes, et ils auraient tué Jésus, si Celui-ci, passant au milieu d'eux, ne s'en était allé. Les heureux effets de la grâce étaient les bienvenus, mais ils n'en voulaient pas sur le terrain de la grâce, puisque cela supposait qu'ils n'étaient pas meilleurs que les pécheurs d'entre les Gentils. En toute probabilité, l'esprit moderne accepterait que la grâce soit prêchée dans les taudis, mais considérerait

comme un affront qu'elle le soit dans la synagogue. L'esprit juif ne pouvait pas même souffrir qu'elle soit apportée dans les taudis !

Ainsi la grâce est rejetée d'une façon catégorique la toute première fois qu'elle est proclamée : et ceci ne se passe même pas à Jérusalem parmi les scribes et les pharisiens, mais dans les contrées plus humbles de Galilée, à l'endroit même où le Seigneur avait été élevé. Il y était très connu et cela mettait comme un voile sur leurs cœurs.

À la lumière de tout cela, la fin du chapitre est très belle. Si un service offert dans un esprit de grâce est refusé avec mépris et violence, le bienfaiteur s'en offense et se détourne avec dégoût. Ce n'est pas ainsi que Jésus agit. Si tel était le cas, où serions-nous ? Jésus se retire alors de Nazareth, mais passe à Capernaüm et y prêche. Son enseignement les étonne, sans doute à cause de cette note nouvelle de grâce qui en était le caractère marquant, et puis aussi parce que cet enseignement était revêtu de l'autorité divine.

Dans la synagogue, le Seigneur entre en conflit avec les puissances des ténèbres. La synagogue était quelque chose de mort, c'est pourquoi des gens possédés de démons pouvaient s'y trouver sans être connus comme tels. Mais dès que le Seigneur est là, le démon se manifeste et montre également qu'il sait qui est Jésus, même si les gens eux-mêmes l'ignorent. Jésus était bien le « Saint de Dieu » mais au lieu d'accepter le témoignage du démon, Il le tance et le chasse hors de sa victime. Jésus témoignait ainsi de la puissance de Sa Parole.

Au verset 36 nous avons et l'autorité et la puissance, ce dernier mot ayant le sens de dynamisme. Au verset 32, c'est vraiment l'autorité. Ainsi, nous avons la *grâce* de Sa parole, suivie de l'*autorité* de Sa parole et de la *puissance* de Sa parole. Il n'est pas surprenant que les gens disent : « Quelle parole est celle-ci ! » Et nous-mêmes, qui avons maintenant reçu l'Évangile de la grâce de Dieu, nous avons les mêmes raisons de faire une réflexion semblable. Quels prodiges de régénération spirituelle l'Évangile n'accomplit-il pas aujourd'hui !

Sortant de la synagogue, Jésus vient à la maison de Simon où régnait la maladie. Celle-ci disparaît à Sa parole. Puis, dans la soirée, se produit cet extraordinaire déploiement de la puissance de Dieu dans la plénitude de la grâce. Des gens affligés de toutes sortes de maladies et de misères sont amenés à Jésus et tous en sont délivrés. « Ayant imposé les mains à chacun d'eux, Il les guérit ». Il montre ainsi pratiquement ce qu'est la grâce de Dieu, car c'est précisément le caractère de la grâce que d'aller vers chacun sans tenir compte de mérites ou de torts. Du côté de Dieu, la grâce est offerte librement, à chacun.

Le verset 40 a inspiré un cantique qui débute ainsi : « Le soir, lorsque le soleil se couchait » .. .

et assurément nous aimons tous chanter :

« Tes mains n’ont rien perdu de leur puissance d’autrefois,
Aucune parole ne peut tomber de tes lèvres sans porter de fruit ».

Mais bien que ce cantique soit très beau, la réalité exprimée dans ce verset 40 le surpasse en beauté. Telle est la grâce de Dieu.

Et la grâce déployée en cette soirée mémorable n’est pas tarie pour autant. Jésus s’en va ailleurs prêcher le royaume de Dieu — un royaume dont le fondement allait reposer non sur les œuvres de la loi, mais sur les fruits de Son œuvre — produits par la grâce.

5 - Chapitre 5

Dans le chapitre précédent, nous avons vu le Seigneur Jésus s'avancer dans la puissance de l'Esprit pour annoncer la grâce de Dieu, et se heurter immédiatement à la réjection de la part de l'homme. Nous avons vu que, malgré tout, le Seigneur ne se laisse pas détourner de son travail de grâce. Ce chapitre-ci nous offre maintenant une série de délicieux tableaux qui illustrent ce que la grâce accomplit chez ceux qui la reçoivent. Quatre hommes paraissent devant nos yeux : Pierre, le lépreux, le paralytique, Lévi — chacun marqué d'un caractère différent. Ils se suivent dans un ordre qui est moral, non rigoureusement chronologique.

Matthieu et Marc nous racontent tous deux comment le Seigneur a appelé les quatre pêcheurs à devenir Ses disciples, mais Luc seul nous fait part de la pêche miraculeuse qui fit une si profonde impression sur Pierre. Le Seigneur avait employé la barque de Pierre et ne voulait pas être son débiteur, mais c'est la grâce qui, en retour, répand sur Pierre un si riche bienfait. Cela est d'autant plus saisissant que les pêcheurs venaient de se dépenser toute la nuit en efforts complètement stériles. Maintenant ce n'est pas seulement l'abondance mais la surabondance ; là où de vains efforts s'étaient multipliés, là se multiplient les prises du filet. La seule ombre au tableau vient de leur faible capacité à retenir ce que la grâce a donné.

La barque de Pierre est sortie deux fois sur le lac, une fois de nuit quand on pouvait compter sur du poisson, une fois de jour quand on n'y comptait pas. L'endroit est le même, les deux fois, et les mêmes hommes avec le même matériel. D'où vient la différence ? D'une chose, d'une seule. *Christ était monté dans la barque*. Les yeux de Pierre furent ouverts à ce fait et il est clair que cela fit briller le Sauveur devant lui d'une lumière qui venait de Dieu. Se trouver en la présence de Dieu, même si c'est Dieu présent dans la plénitude de la grâce, produit dans le cœur de Pierre la conviction de son état de péché.

Or c'est la première chose que la grâce apporte avec elle — la conviction de péché. Elle la produit d'une façon bien plus profonde que ne le fit jamais la loi, et elle attire, tout en produisant cette conviction de péché. Là se trouve ce merveilleux contraste. La loi de Moïse, lorsqu'elle fut donnée au Sinaï, amena le peuple à sentir sa carence, mais cela les repoussa et les éloigna de la montagne brûlante. La grâce, dans la personne de Jésus, amena une telle conviction chez Pierre qu'il confessa son état de péché et se jeta pourtant aux genoux de Jésus, s'approchant du Sauveur autant qu'il le pouvait.

L'incident suivant — suite très appropriée — concerne un homme qui n'est pas à proprement parler rempli de péché, mais plein de cette lèpre qui est un type du péché. Il était si plein de lèpre qu'il sentait qu'il offrait un aspect trop repoussant pour pouvoir vraiment compter sur la bonté de Jésus. Il était convaincu de Sa puissance mais incertain quant à Sa grâce. Aussi s'approche-t-il en disant : « Si tu veux… », il révèle ainsi que son corps est plein de lèpre et que son cœur est plein de doute. Immédiatement, la grâce du Seigneur montre sa pleine mesure. Sa parole était toute puissante, pourtant le Seigneur étend la main et le touche comme pour effacer à jamais de l'esprit du lépreux le dernier doute qui persisterait et pour le tranquilliser parfaitement.

Nous voyons donc ici que la grâce apporte la guérison, une guérison que la loi n'apportait pas, bien qu'elle contînt des instructions pour que les sacrificateurs puissent reconnaître toute guérison qui serait opérée par la puissance de Dieu. Ici la puissance de Dieu est à l'œuvre dans la plénitude de la grâce : scène merveilleuse en vérité ! Nous ne sommes pas surpris que de grandes foules se soient « assemblées pour l'entendre, et pour être guéries » (v. 15).

Ne négligeons pas le verset 16. Jésus a pris la place de l'Homme qui se tient devant Dieu et agit dans la puissance de l'Esprit. La grâce a découlé, abondante, de Sa personne et Il consacre du temps à la communion dans la prière, loin des lieux fréquentés par l'homme, avant de reprendre contact avec les besoins humains.

Ensuite vient le cas de l'homme frappé de paralysie et réduit à un état de complète dépendance. Il n'est rien dit quant à sa foi personnelle, quoique la foi montrée par les hommes qui apportent le malade soit extraordinaire et active, et le Seigneur y répond abondamment. Les pharisiens et les docteurs de la loi, qui sont là, forment une sorte de sombre arrière-plan au tableau. Ils avaient de nombreux besoins et la puissance du Seigneur était là pour les guérir, puisque la grâce apporte ses abondantes ressources avec générosité et pour chacun. Pourtant ils sont là pour donner et non pour recevoir. Ce qu'ils apportent, ce sont des critiques, et encore se révèlent-elles erronées ! Ils lancent violemment leurs critiques et passent à côté de la bénédiction.

C'est le paralytique qui reçoit la bénédiction — et la puissance lui est accordée. C'est précisément ce dont il a besoin. L'homme plein de péché a besoin non seulement de la purification de ses péchés mais de puissance sur le péché, cette puissance étant liée au pardon. Dans le cas de cet homme, sa paralysie était manifestement le résultat du péché et le Seigneur s'attaque à la *racine* du mal avant de s'occuper du *fruit*. C'est toujours ce chemin que suit la grâce car il n'y a jamais rien de superficiel dans la façon dont elle agit. Les

pharisiens, avec toutes leurs critiques, ne pouvaient pas plus délivrer le corps du malade de l'emprise de sa paralysie, qu'ils ne pouvaient délivrer son âme de la coulpe de ses péchés. Jésus peut faire l'un et l'autre : et Il démontre qu'Il a la puissance d'accomplir le miracle du pardon — ce que l'œil humain ne pouvait observer — en accomplissant le miracle de la guérison devant leurs yeux.

Les pharisiens avaient bien raison de croire que *personne ne peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul*. Mais lorsqu'ils entendent Jésus remettre les péchés, ils L'accusent d'être *blasphémateur*. Nous, nous en déduisons que *Jésus est Dieu*. Chacun de nous se trouve obligatoirement devant ce choix net et bien défini et heureux sommes-nous si nous choisissons bien. La guérison dont cet homme est l'objet lui est accordée d'une façon divine. Il se lève, ayant retrouvé ses forces, capable, à l'instant, de prendre son petit lit et de s'en aller dans sa maison, ce qu'il fait en glorifiant Dieu. Les spectateurs sont touchés de la même façon : la grâce, lorsqu'elle se manifeste, conduit en effet à glorifier Dieu.

En quatrième lieu, Lévi paraît sur la scène ; il montre que la grâce pourvoit le cœur d'un Objet. Lorsque Jésus l'appelle, Lévi est occupé à un travail agréable : celui de recevoir de l'argent. Aussitôt son esprit et son cœur se détournent de cet argent et il se met à suivre le Seigneur, si bien que nous le voyons ensuite agir à l'opposé : il distribue son argent, donnant aux nécessiteux selon le Psaume 112 :9 (« Il répand, il donne aux pauvres »). Lévi invite une grande foule de publicains et d'autres gens à son festin, montrant que ses pensées se sont mises immédiatement à l'unisson de celles de son nouveau Maître, et qu'il avait saisi l'esprit de la grâce. Christ pourtant est le vrai Objet du festin, car il est dit : « Lévi *Lui fit* un grand festin dans sa maison » (v. 29). Les pharisiens étaient totalement insensibles à cet esprit de grâce, mais leurs objections ne servent qu'à faire proclamer par le Seigneur ce merveilleux message : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance » (v. 32).

Tout ce que nous avons dit pourrait se résumer ainsi : la grâce *produit la conviction de péché* et ensuite *opère la purification du péché*. Puis *elle confère la puissance* et de plus *rend celui qui la reçoit conforme à Celui qui en est l'expression*. Christ devenant l'Objet du cœur de Lévi, nous voyons comment celui-ci commence à être imprégné de l'esprit de son Maître.

Depuis le verset 33 et jusque dans le chapitre 6, un autre point est assez nettement mis en relief : c'est que la grâce *fait sortir de l'esclavage et conduit à la liberté*. Les pharisiens dédaignaient la grâce et étaient fort attachés aux jeûnes, aux prières, et aux cérémonies prescrites par la loi. La loi produit l'esclavage mais la grâce apporte la liberté : c'est ce que nous enseigne longuement l'épître aux Galates. La pleine vérité exposée dans cette épître ne pouvait pas être

révélée avant la mort et la résurrection de Christ, ni avant que l'Esprit ait été donné ; pourtant nous voyons ici le Seigneur commencer à parler des choses qui dans un proche avenir allaient être clairement manifestées. Il emploie des paraboles ou des illustrations, mais Sa pensée est claire. Étant le vrai Messie, il est l'« Époux » et Sa présence auprès de Ses disciples les empêchait d'être assujettis aux contraintes indiquées au verset 33.

Puis un peu plus loin, le Seigneur introduit quelque chose de *nouveau*. En Lui, la grâce de Dieu commence à rayonner, et comme un morceau de drap neuf, on ne pouvait pas s'en servir comme d'une pièce à mettre au vieil habit de la loi. Le tissu neuf imposerait une telle fatigue au vieux tissu qu'il le déchirerait ; en outre, le neuf et le vieux ne s'accorderaient pas. Ils se révéleraient tout à fait incompatibles.

Puis, nouvelle illustration : la grâce, par sa force, peut être comparée à l'action du vin nouveau, tandis que les formes et les ordonnances de la loi ont le caractère rigide de vieilles outres. Si l'on essaie d'enfermer le vin nouveau de la grâce dans la vieille outre de la loi, on peut être sûr d'une catastrophe. Il faut trouver des vases neufs capables de contenir la puissance nouvelle.

C'est de cette façon remarquable que le Seigneur montre que la grâce de Dieu, qui était venue en Sa Personne, allait produire ses propres conditions nouvelles et que les « ordonnances chamelles » instituées en Israël sous la loi n'étaient imposées « que jusqu'au temps du redressement » (Hébreux 9 : 10). Mais en même temps le Seigneur montre que les hommes, par tempérament, préfèrent la loi à la grâce — le vieux vin leur convient mieux que le nouveau. Il y a une raison évidente à cela : le fait même de donner la loi à l'homme suppose qu'il peut être capable de l'accomplir — tandis que la grâce est offerte sur le fondement éprouvé que l'homme est une créature irrémédiablement perdue.

6 - Chapitre 6

Au début de ce chapitre, nous voyons les pharisiens et les scribes essayer de restreindre les actions des disciples, ainsi que la puissance en grâce du Seigneur, aux limites du sabbat juif, comme ils avaient coutume de l'observer. Cela illustre l'enseignement du Seigneur donné à la fin du chapitre 5 : en conséquence 1'« outre » du sabbat juif se rompt et la grâce se répand malgré les pharisiens.

L'expression « le jour du sabbat, second-premier » se rapporte, croyons-nous, à Lévitique 23 : 9-14 et est employée pour nous montrer que la « gerbe tournoyée » avait déjà été offerte, aussi n'y avait-il rien à objecter à la façon d'agir des disciples, sinon la façon stricte dont eux, pharisiens, observaient le sabbat. La réponse du Seigneur à leur objection est formée de deux éléments : d'abord Sa position, ensuite Sa personne.

Sa *position* est analogue à celle de David lorsqu'il entra dans la maison de Dieu et prit les pains de proposition. David était le roi oint par Dieu et pourtant rejeté : il n'était pas dans la pensée de Dieu de laisser Son Oint et ceux qui étaient avec lui avoir faim pour respecter les menus détails de la loi. Tout le régime d'Israël était désorganisé par le rejet du roi, et ce n'était pas le moment de centrer son attention sur les points de détail de la loi. De même, ici, les pharisiens se soucient de minuties tout en rejetant Christ.

Le verset 5 met en relief la *Personne* de Christ. L'homme, lorsqu'il fut créé, fut fait seigneur de la création terrestre. Le Fils de l'Homme est Seigneur d'une sphère bien plus vaste. Il n'est pas lié par le sabbat, le sabbat est à Sa disposition. Qui est donc ce Fils de l'Homme ? C'est ce que les pharisiens ne savaient pas, mais le Seigneur montre Sa grandeur par ce titre qu'Il revendique.

L'incident se rapportant à l'homme à la main sèche vient ensuite aux versets 6-11. Ici encore la question du sabbat est soulevée, et les Pharisiens auraient poussé leurs subtiles objections jusqu'à interdire l'exercice de la miséricorde en ce jour-là. Nous voyons ici, non pas la revendication de la position du Seigneur, ni de Sa Personne, mais de Sa *puissance*. Il a le pouvoir de guérir en grâce, et ce pouvoir Il l'exerce, que les pharisiens le veuillent ou non. Le Seigneur relève leur défi et, faisant lever l'homme devant eux, Il le guérit à la vue de tous. Les princes des Philistins avaient essayé de lier les mains de Samson avec « sept cordelettes fraîches », mais ils l'avaient fait en vain. Les chefs d'Israël essaient ici de faire des cordelettes avec la loi du sabbat pour en lier les mains pleines de grâce de Jésus, et eux aussi le font en vain.

N'y réussissant pas, ils sont hors d'eux-mêmes et se mettent à comploter

pour faire mourir Jésus. Face à cette haine croissante, Celui-ci se retire dans la solitude de la communion avec Dieu. Dans le chapitre précédent, nous L'avons vu se retirer pour prier, au moment où de grandes foules s'assemblaient autour de Lui et où Il semblait sur le point de connaître le triomphe. Il fait exactement la même chose lorsque les épais nuages de l'opposition semblent L'entourer. Dans toutes les circonstances, la prière est la ressource de l'Homme Parfait.

De plus, il est significatif que ce qui a suivi cette nuit de prière fut le choix qu'Il fait des douze qui allaient être envoyés comme Apôtres. Parmi eux se trouvait Judas Iscariote ; pourquoi devait-il en faire partie ? Cela reste un mystère pour nous. Quoi qu'il en soit, le Seigneur l'a choisi, et Son choix était bon. Aucune erreur ne pouvait suivre après cette nuit de prière.

À partir du verset 17, jusqu'à la fin du chapitre, nous avons l'enseignement que le Seigneur a donné à Ses disciples, et plus particulièrement à ces douze. Nous pouvons résumer Ses paroles en disant que le Seigneur instruit Ses disciples quant au caractère qui serait produit chez eux par la grâce de Dieu qu'Il faisait connaître. Ce discours ressemble beaucoup au Sermon sur la Montagne de Matthieu 5 à 7, mais il semble que celui-ci ait été fait à un moment différent. Il n'y a pas de doute que le Seigneur a répété à maintes reprises des choses très semblables, à des foules différentes.

En cette occasion, le Seigneur s'adresse à Ses disciples eux-mêmes. Dans l'Évangile de Matthieu, il décrit une certaine classe de gens et dit que le royaume est « *à eux* ». Ici, Il dit « *à vous* est le royaume », identifiant cette classe avec les disciples. Ses disciples sont les pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui pleurent, ceux qui sont haïs et insultés. Une telle description indique que le Seigneur considère déjà Son rejet comme certain, et les versets suivants (24-26) montrent qu'Il divise les gens en deux classes. Il y avait ceux qui étaient identifiés avec Lui-même, partageant Ses souffrances, et ceux qui étaient du monde et en partageaient les joies éphémères. Sur les premiers Il invoque une bénédiction, sur les seconds une malédiction. Ceci implique évidemment une profonde antinomie : ceux qui sont affligés et rejetés sont les bienheureux ; ceux qui sont heureux et populaires sont sous le jugement. Mais les premiers suivent les traces du Fils de l'Homme et souffrent pour Son nom, tandis que les autres suivent le sentier des faux prophètes.

Ayant ainsi appelé une bénédiction sur Ses disciples, le Seigneur leur donne des instructions qui, s'ils les suivent, montreront qu'ils reflètent l'esprit de grâce du Seigneur. En fait, il n'envoie pas encore Ses disciples, mais Il les instruit en vue de la mission qu'ils auront de Le représenter et de servir Ses intérêts. Cet esprit de grâce est spécialement marqué dans les versets 27 à 38. L'amour qui peut se montrer et même faire du bien à un ennemi n'est pas humain, mais vient

de Dieu ; alors que n'importe quel homme pécheur peut montrer de l'amour à qui lui en montre. Le disciple de Jésus se reconnaît parce qu'il aime, il bénit, il donne. D'autre part, il ne faut pas qu'il juge et condamne. Cela ne veut pas dire qu'un disciple ne doit pas exercer ses facultés pour juger sainement et agir avec discernement, mais au contraire, qu'il ne doit pas être caractérisé par un esprit de critique prompt à imputer aux autres de mauvais motifs et ainsi à les juger.

Ces enseignements convenaient parfaitement à ceux qui étaient appelés à suivre Christ pendant Son séjour sur la terre. L'essence de ces enseignements s'applique également à ceux qui sont appelés à Le suivre pendant Son absence dans les cieux. C'est maintenant le jour de la grâce, pendant lequel l'évangile de la grâce est prêché, et c'est pourquoi il est de la plus grande importance que nous soyons marqués par l'esprit de grâce. Hélas, comme notre conduite a souvent démenti la cause avec laquelle nous sommes identifiés ! L'effet de mainte prédication pleine de grâce peut être totalement annulé s'il y a manque de grâce dans la conduite du prédicateur ou de ses amis. C'est en manifestant de l'amour que nous montrons que nous sommes les vrais enfants de Dieu — du Dieu qui est « bon envers les ingrats et les méchants ».

Il n'est pas facile de discerner l'enchaînement de l'enseignement contenu dans les versets 39 à 49, mais il s'y trouve assurément. Ces disciples allaient avant longtemps, être envoyés comme Apôtres, aussi devaient-ils être eux-mêmes des personnes *capables de voir*. Pour être capables de voir, ils devaient être *enseignés* ; et pour cela, ils avaient à prendre la place d'humilité aux pieds de leur Maître. Ils n'étaient pas au-dessus de Lui : Lui était au-dessus d'eux et le but placé devant eux était de Lui ressembler. Il était la perfection et, une fois leur « temps d'études » terminé, ils Lui *seraient semblables*.

Pour qu'il en soit ainsi, il faut cultiver un esprit de *jugement de soi-même*. Notre tendance naturelle est de juger les autres et d'en remarquer les plus petits fétus. Si nous nous jugeons nous-mêmes, il se peut que nous nous découvrions de vraies poutres. Et si nous nous jugeons honnêtement nous-mêmes, nous pourrons peut-être alors aider les autres.

À partir du verset 43, est examinée la profession extérieure de disciple. En parlant ainsi, il se peut que le Seigneur ait eu particulièrement en vue quelqu'un comme Judas. Parmi ceux qui prenaient la place de disciples, il se trouverait peut-être un « homme mauvais », aussi bien qu'un « homme bon ». Ceux-ci seront discernés par leurs fruits, vus à la fois dans leurs paroles et leurs actions. La nature se révèle par les fruits. Il ne nous est pas possible de pénétrer les secrets de la nature soit dans un arbre, soit chez un homme. Mais nous pouvons reconnaître la nature — sans difficulté et sans erreur — d'après les fruits.

Cela conduit à prendre conscience que la simple profession ne compte pour

rien. Les hommes peuvent, à maintes reprises, appeler Jésus leur Seigneur, mais si l'obéissance à Sa Parole est absente, le Seigneur ne les reconnaît pas comme disciples. Le seul fondement qui ne puisse être ébranlé par les épreuves est celui qui est établi sur *l'obéissance*. Écouter simplement la Parole sans lui obéir peut ériger un édifice qui ressemble à la chose réelle ; mais au jour de l'épreuve, ce sera le désastre.

Plaçons-nous tous sous la puissance pénétrante de cette parole. Le croyant le plus sincère a besoin de se tenir devant elle et aucun de nous ne peut y échapper. Ceci s'applique à la sphère complète de la vérité. Rien ne nous appartient réellement et pleinement jusqu'à ce que nous nous soumettions avec l'obéissance de la foi — non seulement *l'acquiescement* de la foi, mais l'OBÉISSANCE de la foi. Alors — et seulement alors — nous serons établis dans la vérité, de telle sorte que nous serons « fondés sur le roc ».

Ces paroles de notre Seigneur nous dévoilent, sans aucun doute, le secret de mainte chute tragique de vrais croyants dans leur témoignage ; comme aussi la chute et l'abandon de la profession de disciple de la part de ceux qui s'y sont engagés sans réalité.

La réalité est ce que — par-dessus toutes choses — le Seigneur demande.

7 - Chapitre 7

Luc vient de relater que le Seigneur a choisi Ses douze Apôtres, puis qu'Il leur a donné des enseignements qui concernaient spécialement l'esprit de grâce et la réalité qui devaient les caractériser. Nous constatons qu'Il ne les envoie pas immédiatement en mission, mais qu'Il les retient auprès de Lui afin qu'ils continuent à apprendre de Lui, et par Ses paroles et par Ses actes. L'envoi des disciples n'a pas lieu avant le début du chapitre neuf.

Nous avons déjà remarqué comment cet Évangile se caractérise par le déploiement de la grâce. Ce chapitre poursuit le sujet en montrant d'une manière saisissante jusqu'où elle se déploie. La bénédiction va atteindre *les Gentils, les morts, les dépravés*. De plus, la manière dont on reçoit la grâce est clairement révélée : c'est par *la repentance* et par *la foi*.

Le premier cas rapporté est celui du Gentil. En envoyant les anciens des Juifs intercéder pour lui, le centurion montre qu'il accepte sa place parmi ceux qui étaient « sans droit de cité en Israël et étrangers aux alliances de la promesse » (Éph. 2:12). Les anciens, fidèles à l'enseignement reçu de la loi auraient absolument annulé la grâce en présentant le centurion comme étant « digne ». Son mérite, d'après eux, résidait en ce qu'il montrait de la bonté — par son attitude et par ses actions — envers le peuple juif. C'était tout à fait typique de l'esprit juif. Au lieu de voir comment leur propre loi les condamnait, ils la considéraient comme un honneur qui leur était conféré, ils étaient pleins d'eux-mêmes, ils faisaient d'eux-mêmes et de la manière dont on les traitait, la mesure d'après laquelle ils jugeaient les autres. À leur estimation, ce Gentil était un homme « *digne* ».

Cependant, le centurion lui-même n'avait pas d'illusion sur ce point-là. Il confesse qu'il n'est *pas digne* et manifeste ainsi un esprit de repentance. En même temps il montre une foi remarquable en la grâce et en la puissance du Seigneur. Il occupait un rang subalterne dans la hiérarchie militaire de Rome, pourtant son pouvoir était absolu dans son cercle restreint. Il discerne dans le Seigneur Quelqu'un qui détenait l'autorité dans un domaine autrement plus vaste, et il a confiance qu'une parole du Seigneur opérerait le résultat souhaité. Nous devrions tenir le même langage. Il suffit que le Seigneur « dise une parole », il ne nous faut rien de plus. La foi qui prend tout simplement Dieu au mot, sans qu'il soit besoin de raisonnements, de sentiments, ou d'expériences, est une « grande foi » selon notre Seigneur. Nous voyons, de plus, comment la foi et la repentance sont intimement liées. Elles vont de pair.

Du cas du centurion nous passons à celui du mort que l'on portait à sa tombe. Ici la foi n'est pas du tout visible : les compassions et l'activité du Seigneur remplissent la scène. La grâce et l'autorité se déploient d'une façon égale et harmonieuse. La compassion divine brille dans ces paroles : « Ne pleure pas », que le Seigneur adresse à la mère affligée. Son autorité se manifeste en ce que, dès qu'Il touche la bière, tout le cortège funèbre s'arrête. Puis Sa parole de puissance ramène le jeune homme à la vie.

Ici, nous avons Quelqu'un qui parle, et les morts Lui obéissent. « Je te dis, lève-toi ». Qui est ce « Je » ? Nous pouvons bien nous poser cette question. Les gens manifestement se la sont posée et ont conclu que Dieu avait suscité un grand prophète parmi eux. Les nouvelles de ces faits se répandent et arrivent jusqu'à Jean-Baptiste dans sa prison. Or en ce temps-là, l'esprit de Jean était obsédé par cette question : qui était-Il après tout ? Aussi l'incident concernant les messagers de Jean survient-il à propos dans les circonstances du moment.

Les versets 19-35 semblent être une sorte de parenthèse : ils nous montrent que le déploiement de *la puissance exercée en grâce* — et non pas en pompe extérieure — est la preuve de la présence du Messie. Il est permis aux messagers de Jean d'être témoins d'abondantes preuves de ce pouvoir en grâce. Ils Le voient faire ce que Ésaïe 61:1 avait prédit. C'était une preuve suffisante pour montrer qui était Jésus.

Puis, se tournant vers les foules, une fois les messagers de Jean partis, Jésus fait remarquer que Jean lui-même, Son précurseur, n'avait pas été un personnage insignifiant et n'était pas venu non plus dans la pompe et l'opulence. Sa mission tout entière avait été en parfaite harmonie avec le caractère de Celui qu'il annonçait, qui était infiniment grand et pourtant venu en humilité et en grâce. Jésus appelle Jean un prophète, si grand qu'il n'y en eut jamais de plus grand. Immédiatement, cela montre à l'évidence que lorsque la foule parle de Christ Lui-même comme d'un « grand prophète », ils restent bien en-dessous de la vérité Le concernant.

En ce qui concerne Jean, quoiqu'il fût si grand, le moindre dans le royaume de Dieu à venir serait plus grand que lui — non pas moralement, mais dans la position qui serait sienne. Moralement, Jean était très grand en vérité, et son témoignage était d'une telle importance que la destinée des hommes se trouvait fixée par leur attitude envers lui. Les publicains et les pécheurs l'acceptent, et ainsi justifiant Dieu, sont finalement conduits à Christ. Les pharisiens et les docteurs de la loi le rejettent, puis le moment arrive où ils rejettent Christ. Ce verset 28 ne peut se comprendre que lorsque nous faisons la distinction entre cette grandeur morale qui dépend du caractère d'un homme et la grandeur qui provient de la position à laquelle Dieu peut se plaire à nous appeler et qui varie

suivant les dispensations.

Le Seigneur donne ensuite dans une courte et remarquable parabole le caractère de la génération incrédule qui L'entoure. Ces gens ressemblent à des enfants irritables à qui rien ne convient : ils n'acceptent ni ce qui est plaisant ni ce qui est grave. De la même manière, les Juifs ne veulent pas s'incliner devant le témoignage incisif de Jean, ni se réjouir dans le ministère de grâce de Jésus. Ils accusent l'un d'être possédé par un démon, et blâment l'autre à tort. Malgré tout, il y a ceux qui perçoivent la sagesse divine de ces deux témoignages, ceux-là sont les vrais enfants de la sagesse.

Tout ceci est illustré d'une manière remarquable dans l'incident qui clôt ce chapitre. Simon, le pharisien, faisait partie des gens qui critiquaient, que rien ne contentait, bien qu'il invite Jésus à un repas chez lui. La pauvre femme de la ville faisait partie de ceux qui rendaient justice à Jésus, et de ce fait, elle montre qu'elle est une vraie enfant de la sagesse, aussi elle-même est justifiée.

La douleur et la contrition de cette femme ne touchent pas l'orgueilleux pharisien. Content de lui-même, il critique secrètement Jésus, Lui attribuant les sentiments qu'il aurait envers une telle personne. En conséquence, il est sûr que Jésus n'est pas du tout un prophète. Le verset 16 nous a montré qu'au moins les gens du commun pensaient que Jésus était un prophète, même un grand prophète. Simon n'en est pas là. Eux percevaient une lueur, lui était complètement aveugle, car une religion fausse est la chose la plus aveuglante qui soit sur terre. Cependant le Seigneur va donner rapidement à Simon un exemple du grand pouvoir de prophétie qu'Il possède.

Simon ne fait que « dire en lui-même ». Il *pensait* que Jésus n'avait aucun discernement quant à cette femme. En lui exposant la parabole des deux débiteurs, le Seigneur lui montre immédiatement qu'Il connaissait son hypocrisie et lisait ses pensées secrètes. Un des débiteurs avait des dettes dix fois plus grandes que l'autre ; pourtant, puisqu'aucun d'eux n'a de quoi payer, tous deux sont également en faillite. Et le créancier les traite de la même manière : la grâce remet ses dettes à chacun. Le but de cette parabole est de faire comprendre à Simon que, quoique ses péchés soient peut-être moins nombreux que ceux de la femme, lui aussi est complètement insolvable et a besoin de la grâce qui pardonne et remet les dettes, tout comme elle.

Or habituellement les débiteurs n'aiment pas leurs créanciers, pourtant un sentiment de la grâce qui pardonne provoque bien l'amour, et même Simon savait porter un jugement juste à ce propos. Mais alors l'application en est facile. Simon s'était gardé volontairement de montrer au Seigneur les attentions les plus élémentaires que demandaient les coutumes de l'époque. Ni l'eau pour les pieds, ni le baiser de bienvenue, ni l'huile pour la tête n'avaient été offerts. Simon avait

reçu le Seigneur d'une manière qui équivalait à un affront ; mais la pauvre femme avait suppléé en abondance à tout ce qui manquait. Simon n'avait aucun sentiment de culpabilité, et pas d'amour pour Celui qui venait dans la grâce du pardon ; la femme, elle, ressentait une repentance réelle et profonde, ajoutée à la foi en Jésus et à un amour fervent pour Lui.

Ainsi voyons-nous comment la grâce se répand envers les dépravés, et de nouveau comment la repentance et la foi vont de pair : elles sont comme les deux côtés d'une même pièce de monnaie. La grâce qui jaillit vers cette femme est d'autant plus saisissante en ce qu'elle l'atteint d'une manière purement spirituelle. Celle-ci n'était pas venue avec des maux et des misères *physiques* à guérir ; ses maux étaient *spirituels* ! son fardeau était celui de ses péchés. La grâce lui accorde le pardon en abondance — c'est ce que le Seigneur dit clairement à Simon.

Mais le Seigneur ne parle pas au pharisien seul du pardon qu'Il accorde à la femme, Il le lui annonce personnellement à elle. Quel baume pour son esprit lassé ont dû être ces quatre mots : « Tes péchés sont pardonnés » ! Les saints de l'ancienne économie apportaient le sacrifice approprié pour chaque délit ou pour chaque péché et savaient alors que ce péché particulier était pardonné ; ils ne connaissaient guère une absolution aussi complète que celle que les paroles de Jésus donnèrent à cette femme. Ceux qui étaient là pouvaient bien demander : « Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés ? » Dieu, dans la plénitude de la grâce, était présent dans le Sauveur abaissé.

Non seulement Jésus *pardonne* à la femme, mais Il lui donne l'assurance du *salut* et de plus déclare que *sa foi* en a été le moyen. S'il n'y avait pas eu cette parole, elle aurait pu croire que son chagrin ou ses larmes lui avaient procuré le salut. Mais non : c'est la foi qui établit le contact absolument nécessaire avec le Sauveur qui apporte le salut. Elle peut vraiment aller « en paix », car elle n'a pas simplement reçu le pardon — qui couvrait tout son passé — mais le salut — ce qui signifiait délivrance du mal qui l'avait asservie.

C'est cela que la grâce accomplit.

8 - Chapitre 8

Les premiers versets de ce chapitre présentent la manière minutieuse et méthodique dont le Seigneur Jésus évangélisait les villes et les villages. Il annonçait le Royaume de Dieu, ce qui implique que, par le jugement, l'autorité de Dieu est établie et le salut de l'homme assuré. Le temps n'était pas encore venu pour que soit prêché l'Évangile de 1 Cor. 15:1-4, bien que, maintenant que nous avons cet Évangile, nous puissions encore prêcher le Royaume de Dieu dans sa forme actuelle. Les douze étaient avec le Seigneur, recevant l'instruction sous Son regard. Les autres évangiles nous présentent cela, mais Luc seul nous parle de ces quelques femmes que la puissance du Seigneur avait délivrées, et qui Le suivaient et L'assistaient de leurs biens. Ces détails sont introduits fort à propos après le récit du salut apporté à la femme pécheresse de la ville.

Dans les versets 4 à 15, nous avons la parabole du semeur et son interprétation. Celle-ci nous fait connaître *le moyen* par lequel la grâce divine produit ses résultats salutaires : *la Parole de Dieu. Le fruit* dont parle la parabole n'est pas quelque chose de naturel à l'homme : il n'est produit que par la Parole, lorsque cette Parole est reçue dans des cœurs préparés. Dans notre état naturel, nos cœurs présentent le même caractère d'insensibilité qu'un bord de chemin durci, ou bien ils sont superficiels, sans conviction, ou encore préoccupés par les soucis ou les plaisirs. Le cœur préparé comme la bonne terre est celui qui a été éveillé et exercé par le Saint Esprit de Dieu. Lorsque le cœur est ainsi rendu « honnête », la Parole est retenue précieusement, enfin du fruit est produit.

Le verset 16 ajoute ceci : en même temps que du fruit, la *lumière* est produite lorsque la Parole est reçue sincèrement. Toute conversion réelle est une nouvelle lampe allumée dans ce monde de ténèbres. Or, tout comme les soucis, les richesses, les plaisirs étouffent la Parole, de même un « vase » — qui parle de travail et de labeur quotidien — ou un « lit » — qui parle de confort peuvent cacher la lampe qui a été allumée. Toute lampe qui s'allume lorsque la Parole est reçue, doit être placée bien en évidence pour que d'autres en profitent. Prenons-en tous nettement conscience car, en fait, si la lumière est vraiment là, on ne peut pas la cacher complètement, comme le montre le verset 17. Si, année après année, rien ne se manifeste, une seule conclusion s'impose : *il n'y a rien à manifester*.

Toutes ces réflexions nous montrent en conclusion combien il nous est nécessaire d'entendre la Parole correctement. Donc, *la manière* dont nous entendons est de toute importance. *Ce que* nous entendons est d'égale

importance, et ceci est mis en relief en Marc 4:24. Si nous n'entendons pas correctement, nous perdons cela même que nous paraissons avoir possédé. C'est ce qu'énonce le verset 18, et l'illustration en est donnée ci-dessus, dans le cas des auditeurs dont le cœur est semblable au bord du chemin, au terrain pierreux ou au terrain plein d'épines.

Les versets 19 à 21 ajoutent quelque chose de remarquable : *si la parole est reçue correctement, elle met celui qui la reçoit en relation avec Christ Lui-même*. Le Seigneur indique clairement ici que la relation qu'Il allait reconnaître n'était pas fondée sur la chair et le sang, mais sur des réalités spirituelles : sur l'écoute et la mise en pratique de la Parole. Cette pensée est développée dans les épîtres : par Paul qui parle de « l'ouïe de la foi » (Galates 3:2 ; Romains 10:8-17), par Jacques qui parle des œuvres de foi, car « la foi sans les œuvres est morte » (Jacq. 2:20). Si nous nous référons à Matthieu et à Marc, nous arriverons probablement à la conclusion que l'incident concernant la mère et les frères du Seigneur ne se place pas exactement à ce moment-là, mais une fois de plus, Luc se conforme à un ordre moral plutôt qu'historique. La Parole reçue par la foi produit du fruit pour Dieu, de la lumière pour les hommes, et elle introduit dans une vraie relation avec Christ Lui-même. Il y a un enchaînement moral dans ces choses.

Avec les versets 22 à 25, nous arrivons maintenant à la tempête sur le lac, qui fut apaisée d'une manière si miraculeuse. Ici encore, il nous semble voir un enchaînement moral. Le Seigneur venait de faire remarquer que la relation qu'Il reconnaissait avait un fondement spirituel, et c'étaient les disciples qui y étaient entrés. Il leur faut maintenant se rendre compte que la relation avec le Seigneur signifie *opposition et tribulation de la part du monde*. La puissance du vent soulève l'eau du lac en vagues tempétueuses, tout comme Satan, « le chef de l'autorité de l'air », excite les hommes et les nations à se dresser violemment contre Christ et tous ceux qui sont liés à Lui. Les disciples ont affronté cette tempête-là à cause de leur identification avec le Seigneur.

Cela fut, sur le moment, une expérience terrifiante, mais qui, plus tard, a dû leur apporter un grand encouragement. Car ce fut aussi pour le Seigneur l'occasion de manifester l'autorité absolue qu'Il avait sur les vents et la mer, et sur la puissance qui est derrière. En cette heure la foi des disciples est petite. Ils songent à leur propre sécurité et ne comprennent guère encore qui Il est. Lorsque, plus tard, ils reçurent l'Esprit et saisirent pleinement toutes choses, ils durent s'étonner de leur manque d'intelligence, de s'être si peu rendu compte de la majesté de l'action du Seigneur. Si seulement ils s'en étaient rendu compte, leurs cœurs se seraient calmés, en même temps que les eaux du lac.

Sur le lac, le Seigneur a triomphé de la puissance de Satan qui agissait sur

les éléments ; arrivé dans le pays des Gadaréniens, le Seigneur se trouve en présence de la même puissance, mais exercée sur l'homme d'une façon beaucoup plus directe, par le moyen de démons. Il faut s'attendre à ce qu'ils résistent, mais la puissance de la parole du Seigneur est suprême. L'homme que nous rencontrons ici présente un cas extrême de possession démoniaque. Il était dans cet état « depuis longtemps » ; il était doué ainsi d'une force surhumaine, si bien qu'aucune entrave ordinaire ne pouvait le maîtriser ; il était emporté dans les déserts et dans le lieu de la mort : les sépulcres. De plus, cet homme était sous l'esclavage non pas d'un seul démon, mais de beaucoup. Pour une raison ou une autre, il était devenu pareil à une forteresse que toute une légion de démons gardait énergiquement pour Satan. Aussi, lorsque Jésus le rencontre, il y a, en fait, épreuve de force.

Le cri de l'homme possédé par les démons, par lequel il reconnaît que Jésus est « Fils du Dieu Très-haut » offre un contraste remarquable avec l'exclamation des disciples : « Qui donc est celui-ci ? » Les démons n'avaient aucun doute quant à la personne de Jésus et ils savaient qu'ils avaient rencontré leur Maître suprême, qui aurait pu, d'une seule parole, les chasser dans « l'abîme ». Au lieu de cela, Il leur permet d'entrer dans les pourceaux. Cela signifie délivrance pour l'homme, mais catastrophe pour les pourceaux. Soit dit en passant, cela a dû être une humiliation pour les démons que de quitter un corps d'homme pour aller habiter des pourceaux, mais ce ne fut pas pour longtemps : quelques instants plus tard, les pourceaux mouraient étouffés dans le lac. À peine une heure auparavant, Satan aurait bien aimé engloutir le Maître et Ses disciples ; en fait, ce sont les pourceaux dont il avait pris possession par ses représentants, les démons, qui ont été noyés.

Tout comme le vent et les flots avaient obéi à la parole du Seigneur, les démons eux aussi ont dû obéir. L'homme est complètement délivré et tout son être en est changé. Dans les mots employés : « assis, vêtu et dans son bon sens, aux pieds de Jésus », nous pouvons voir une belle image de ce que la grâce accomplit aujourd'hui pour les hommes qui ont été tenus captifs sous la puissance de Satan. Nous pouvons également voir chez cet homme délivré autre chose qui nous est applicable aujourd'hui. À nous non plus, il n'est pas encore permis d'être avec notre Libérateur : il nous faut retourner vers nos amis et leur montrer le travail qui a été accompli en nous. Plus le changement opéré a été complet, comme dans le cas de cet homme, plus un tel témoignage aura de l'effet.

Pourtant le témoignage est perdu pour les Gadaréniens, qui ont perdu leurs pourceaux. Des pourceaux, ils en faisaient grand cas ; de la grâce, aucun, c'est pourquoi ils refusent le Libérateur. Jésus se rend à leur requête et s'en retourne à

l'autre rive du lac pour y poursuivre Son œuvre de grâce.

Les disciples avaient été témoins du triomphe de leur Seigneur sur l'opposition rencontrée et sur le lac et dans le pays des Gadaréniens ; ils allaient maintenant voir d'autres triomphes sur la rive de Capernaüm. Le monde des démons avait reconnu la puissance du Seigneur, comme l'avaient fait les éléments naturels ; maintenant la maladie et la mort vont céder devant Lui. Il est digne de remarque que la première personne à s'approcher du Seigneur n'allait pas être la première à recevoir la bénédiction.

Jaïrus était un fils représentatif d'Israël ; la mort étendait son ombre sur sa maison, et il fait appel au Seigneur, qui accueille aussitôt sa demande. En route vers la maison de Jaïrus, Jésus est arrêté au passage par cette femme — dont le nom ne nous est pas donné — qui souffre d'une maladie incurable. Avec foi, elle touche le bord de son vêtement et reçoit une guérison instantanée. Quoiqu'elle soit venue après Jaïrus et que sa manière d'agir ait été insolite, elle est la première à faire l'expérience de la grâce du Seigneur en délivrance. Nous pouvons saisir ici une analogie avec les voies actuelles de Dieu. Alors qu'Il est encore en chemin pour redonner vie et bénédiction à la « fille d'Israël », d'autres — parmi ceux-ci, surtout des Gentils — s'approchent par la foi et reçoivent la bénédiction.

Elle ne fait que *toucher*, et toucher que *le bord* du vêtement du Seigneur, cependant la bénédiction est accordée à cette femme, en plénitude : illustration du fait que la mesure de notre foi ne détermine pas la mesure de bénédiction accordée par la grâce — car la femme est *complètement guérie*. Nous comprenons aussi qu'en soi, toucher le Seigneur n'apportait rien, car les remontrances de Pierre prouvent que, pour diverses raisons, plusieurs L'avaient touché. Seul a compté un contact où intervenait la foi. En d'autres termes, la *foi* était la chose absolument essentielle, et *cela*, nous pouvons le connaître aujourd'hui, bien que seulement d'une manière spirituelle et non matérielle.

Par Ses questions, Jésus amène la femme à la confession. En accord avec l'esprit de l'Évangile, il fallait que la foi de son cœur soit suivie par la confession des lèvres, et cela lui ouvre la bénédiction, car le Seigneur lui dit : « ta foi t'a guérie ; va-t'en en paix ». S'il n'y avait pas eu ces paroles, son esprit aurait pu être envahi par la crainte d'une récidive de son mal. Sa foi, exprimée par son geste, amena la guérison ; mais sa confession reçut une réponse de paix, qui donna pleine assurance à son esprit. Combien aujourd'hui manquent peut-être de la pleine assurance du salut parce qu'ils ont manqué de courage pour confesser clairement le Nom du Seigneur !

À ce moment-là arrive la nouvelle de la mort de la jeune fille, et cela va offrir une nouvelle occasion pour que soit mise en relief l'importance de la foi.

Pour les hommes, la mort chasse tout espoir ; cependant Jésus dit : « Ne crains pas, crois seulement ». Pour les parents et les amis de la jeune fille, elle était morte, mais pour le Seigneur, elle dormait seulement ; pourtant, l'incrédulité même de ceux qui se lamentent nous permet de comprendre que la jeune fille était bien morte, comme nous disons. Les incrédules moqueurs sont tous mis dehors, et seuls quelques-uns qui croient sont témoins de l'œuvre de puissance du Seigneur. À Sa parole, l'esprit de la jeune fille retourne en elle et elle est rappelée à la vie.

La recommandation « de ne dire à personne ce qui était arrivé » était entièrement contraire à toute idée humaine. Les hommes aiment la notoriété, le Seigneur, non. Le Seigneur travaillait à faire connaître Dieu, et seule la foi comprenait Ses œuvres et en était fortifiée.

9 - Chapitre 9

Les disciples ont maintenant eu toute occasion de mieux connaître l'esprit du Maître, sa manière de faire, sa puissance. Aussi sont-ils envoyés prêcher, et les versets 1 à 6 nous disent de quelle façon leur mission leur est confiée. « Et ayant *assemblé* les douze, Il leur *donna*... Il les *envoya*... Il leur dit... ».

L'ordre dans lequel apparaissent ces quatre verbes est très instructif. C'est le Seigneur qui choisit, non pas nous. Ensuite non seulement Il rassemble, mais Il donne aussi l'autorité et la puissance que requiert le service auquel Il appelle. Il n'envoie qu'après avoir donné la puissance. Alors, en envoyant, Il donne les instructions particulières qui doivent diriger et guider les disciples dans leur service. Les instructions qu'Il leur donna convenaient exactement à des hommes envoyés pour appuyer le témoignage rendu par le Messie, le Fils de l'Homme, présent en personne sur la terre.

Le témoignage que nous sommes appelés à rendre aujourd'hui ne concerne pas le Messie, mais plutôt le Christ ressuscité et glorifié dans les cieux ; toujours est-il que tout service que nous pouvons accomplir est soumis exactement aux mêmes conditions. Il faut que le Maître appelle et envoie. S'Il appelle l'un quelconque d'entre nous, Il donnera la puissance et la grâce nécessaires au travail ; et lorsque nous sommes envoyés, il nous faut, nous aussi, faire attention à observer les instructions qu'Il nous a laissées.

Les disciples s'en vont soutenus par la puissance de leur Seigneur, et le témoignage se multipliant ainsi, même un monarque incrédule comme Hérode a son attention portée vers le Seigneur. La grande question est : « Qui est celui-ci ? » Les foules la posent et se livrent à des conjectures. Hérode la pose, l'esprit tourmenté, car il a déjà fait décapiter Jean. Son désir de voir Jésus fut satisfait, mais non sans doute comme il l'avait pensé (voir ch. 23:8-11).

Tous les détails de la mission des disciples sont passés sous silence. Le verset 10 relate qu'ils sont de retour et qu'ils racontent à leur Maître tout ce qu'ils ont fait ; puis Il les prend avec Lui à l'écart. Il en sera ainsi de nous tous lorsque nous irons à Sa rencontre à Sa venue. Cela veut dire que nous serons manifestés devant son tribunal, et ce sera dans l'intimité et le repos de Sa présence.

En cette occasion-là, le Seigneur connaît très peu de repos. Quoique l'endroit fût désert, les foules Le suivent et Il ne renvoie personne. Il les reçoit, leur parle du royaume de Dieu, les guérit et lorsque le soir approche et qu'ils ont faim, Il les nourrit.

Les disciples nous ressemblent : ils avaient beaucoup à apprendre. Bien qu'ils aient été envoyés comme messagers du Seigneur, ils connaissaient mal Sa puissance et la pleine suffisance de Ses ressources ; aussi jugent-ils de cette situation difficile à la lumière de leur puissance et de leurs ressources personnelles, au lieu de voir toute chose en fonction de Lui. Lorsqu'Il leur dit : « Vous, donnez-leur à manger », les disciples pensent aux pains et aux poissons qu'ils ont — si petits, hélas, et en si petite quantité. Ils auraient pu dire : « Seigneur, c'est à Toi que nous regardons : nous leur *donnerons avec joie tout ce que Toi tu nous donnes* ».

Comme facilement nous savons trouver ce qu'ils auraient pu dire, et en même temps nous montrer aussi inconséquents qu'eux ! Il nous faut apprendre que si le Seigneur commande, Il donne les capacités. C'est bien ce qu'Il fait en cette occasion-là, et le Seigneur emploie ses disciples à distribuer Ses richesses. Ils apprennent ainsi toute l'abondance de Ses ressources.

Avant de multiplier les pains et les poissons, Jésus regarde vers le ciel, associant ainsi publiquement Dieu à ce qu'Il fait. Au verset 18, nous Le retrouvons priant à l'écart, exprimant ainsi la place de dépendance qu'Il a prise dans Son humanité. La grâce était la grâce de Dieu, quoique se répandant par Lui vers les hommes.

Après avoir ainsi fait entrevoir Sa perfection à Ses disciples, le Seigneur les avertit de Son rejet prochain et de ce qui en résultera pour eux-mêmes. Les foules ignoraient encore complètement qui Il était, mais Pierre — et certainement les autres disciples aussi — savait qu'Il était le Christ de Dieu, le Messie. À cette confession de Pierre, le Seigneur répond en défendant d'en rien dire à personne. Cet ordre a dû beaucoup les surprendre, puisque jusqu'alors l'heureuse nouvelle qu'ils avaient trouvé le Messie avait été le point principal de leur témoignage. Pourtant, le moment était maintenant arrivé pour que les disciples sachent que ce qui était devant le Seigneur n'était pas la gloire terrestre du Messie, mais la mort et la résurrection. En leur annonçant cette nouvelle, le Seigneur parle de Lui-même comme du Fils de l'Homme — titre à la portée plus vaste. Le Messie doit régner sur Israël et les nations selon le psaume 2 ; le Fils de l'Homme doit avoir toutes choses sous Ses pieds selon le psaume 8.

En parlant de Lui-même de cette manière, le Seigneur commençait à orienter leurs pensées vers l'évolution prochaine des événements, sans révéler cependant encore ce que serait cette évolution. Toutefois Il leur donne à entendre très clairement que si la mort était devant Lui, elle serait aussi devant eux. C'est certainement le sens des paroles : « qu'il se renonce soi-même et qu'il prenne sa croix chaque jour ». Se renoncer soi-même, c'est accepter la mort dans son être intérieur, la mort appliquée aux mouvements de sa propre volonté. Prendre sa

croix chaque jour c'est, dans son comportement extérieur, accepter la mort, car si on voyait un homme porter sa croix, on savait qu'il se trouvait sous une sentence de mort.

Les versets 24 à 26 développent cette pensée. Il s'agit de la vie telle que le monde la conçoit, faite de toutes les choses qui s'adressent aux goûts naturels de l'homme. Si nous cherchons à sauver cette vie, nous ne faisons que la perdre. Le chemin pour le disciple est de perdre cette vie pour l'amour de Christ, et ainsi de sauver la vie au sens vrai, celle qui est vraiment la vie. L'homme du monde saisit avidement la vie de ce monde et pour finir, se perd lui-même — et cela est une perte irréparable et éternelle. Le disciple qui perd la vie de ce monde n'est pas perdant, en fin de compte. Le verset 26 ne parle que de celui qui a honte. Cependant la réciproque est vraie. Celui qui n'a pas honte sera reconnu par le Fils de l'Homme au jour de Sa gloire.

Le Seigneur savait que ces paroles qu'Il prononçait allaient tomber comme un soufflet sur l'esprit des disciples, aussi les fait-Il suivre immédiatement d'un précieux encouragement, non pas tant par des mots qu'en leur permettant de voir Sa gloire. Cela est accordé, non pas à tous, mais aux trois disciples privilégiés, et ceux-ci purent en faire part aux autres. Dans la transfiguration, ils ont vu le royaume de Dieu, puisque pendant ces brefs instants ils furent « témoins oculaires de Sa majesté » (2 Pierre 1:16). L'expression employée par le Seigneur : « goûter la mort » est digne de remarque. Cela comprendrait non seulement le fait de mourir réellement, mais aussi l'expérience spirituelle qu'Il avait indiquée au verset 23. Il en est de même pour nous dans le principe. Ce n'est que lorsque nous voyons le royaume par la foi que nous sommes prêts à goûter la mort de cette manière expérimentale.

Une fois de plus, nous trouvons le Seigneur en prière, et c'est Luc seul qui rapporte que la transfiguration eut lieu tandis qu'Il priait. Il est remarquable que ce soit l'Homme dépendant et pieux qui resplendisse en gloire comme Roi. Longtemps auparavant David avait dit : « Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu » (2 Sam. 23:3). Nous voyons ici Celui qui prendra le royaume et le gardera pour Dieu, dominer comme l'Homme dépendant. Tous les éléments du royaume à venir étaient là en figure. Le Roi lui-même est manifesté comme le centre. Moïse et Élie apparaissent venant du monde céleste, invisible, représentant les saints célestes qui paraîtront avec le Roi lorsque Celui-ci sera manifesté : Moïse représentant les saints qui auront été ressuscités d'entre les morts, et Élie ceux qui seront enlevés au ciel sans connaître la mort. Puis Pierre, Jacques et Jean représentent les saints qui seront sur la terre, bénis dans la lumière de Sa gloire.

Alors que les disciples étaient accablés de sommeil, les saints célestes

s'entretiennent avec leur Seigneur de Sa mort prochaine, qui assurera le fondement sur lequel doit reposer la gloire. Luc en parle comme de Son « départ » ou « sortie » (exode), car cela signifiait que le Seigneur allait sortir de l'ordre terrestre dans lequel Il était entré, puis qu'Il entrerait, par la résurrection d'entre les morts, dans le monde où se trouvaient Moïse et Élie. Quand les disciples se réveillent enfin, la seule pensée de Pierre est de perpétuer cet ordre terrestre et d'y garder son Maître. Il y aurait aussi retenu Moïse et Élie, s'il lui avait été accordé de faire ses trois tentes. Il ne comprenait pas encore la réalité de l'ordre céleste des choses déployé devant ses yeux, et n'avait pas encore la juste perception de la gloire suprême de Jésus.

En conséquence, à ce moment précis vint la nuée — évidemment la nuée bien connue de la présence divine — qui les couvrit de sa splendeur et les réduisit au silence par la peur. Alors la voix du Père proclame la gloire suprême de Jésus et Le désigne comme étant la seule et unique personne que tous doivent écouter. Un Moïse, un Élie, ne peuvent être associés à Lui un seul instant. En vérité, Jésus doit « se trouver seul ». Quoique, à ce moment-là, Pierre n'ait pas compris le sens profond de tout cela, et en conséquence n'ait rien rapporté à personne « en ces jours-là », il le fit plus tard, comme le montre si clairement le passage de sa seconde épître, se rapportant à la transfiguration. C'était une confirmation pour lui, et pour nous aussi, de la parole prophétique nous donnant la certitude que, si nous attendons le « royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 1:11), nous ne suivons pas « des fables ingénieusement imaginées » (1:16) mais nous nous reposons sur une vérité inébranlable.

Quel immense contraste lorsque le jour suivant ils descendent de la montagne ! En haut, tout avait été gloire — la puissance et la gloire de Christ — avec l'ordre et la paix qui les accompagnent. En bas, tout était sous le pouvoir de Satan, avec la confusion et le trouble. Les neuf disciples laissés au pied de la montagne avaient été mis à l'épreuve par le cas de l'enfant possédé d'un démon particulièrement violent, et ils n'avaient rien pu. Le père bouleversé fait appel au Seigneur, quoique manifestement sans grand espoir qu'Il puisse rien faire. Jésus agit aussitôt pour délivrer l'enfant et « tous furent étonnés de la grandeur de Dieu ». La puissance pleine de majesté qu'Il manifeste au milieu de la confusion qui régnait au pied de la montagne allait de pair avec la gloire déployée au sommet de la montagne le jour précédent.

Puis une fois de plus, juste après avoir ainsi manifesté Sa puissance, Il parle de Sa mort : « Gardez bien ces paroles que vous avez entendues ». Quelles paroles ? pouvons-nous demander, car Luc n'a pas rapporté de paroles particulières prononcées lors de la guérison de l'enfant possédé par l'esprit

immonde. Cette parole se rapporte peut-être à l'entretien sur la sainte montagne, au sujet de Sa mort. Mais la difficulté pour les disciples était alors qu'ils ne pouvaient détacher leur esprit de l'espoir d'un royaume terrestre immédiat, pour prendre conscience que le Seigneur allait mourir. Nous en voyons la triste conséquence au verset 46.

Par nature, nous sommes des êtres présomptueux, nous aimons l'importance et la grandeur par-dessus tout ; et la chair chez un disciple n'est pas différente de la chair chez un incroyant. Jésus prend le contre-pied de la pensée de leur cœur : Il place un petit enfant auprès de Lui et leur enseigne que la vraie grandeur se trouve dans une âme qui s'assimile à un petit enfant, et qui, vue là comme « le plus petit », y est véritablement au nom de son maître. Recevoir un enfant sans importance, c'est recevoir le divin Maître, si l'enfant est reçu « en Mon Nom ». L'importance se trouve dans le Nom, pas dans l'enfant.

De toute évidence, cet épisode a touché la conscience de Jean, si bien qu'il mentionne un cas qui s'était produit quelque temps auparavant. Ils avaient vu quelqu'un chasser les démons, et le lui avaient défendu « parce qu'il ne te suit pas avec nous ». Les disciples attachaient beaucoup trop d'importance au « nous » qui, après tout, ne se compose que d'individus dont chacun n'a pas d'importance en soi. Toute l'importance, comme le Seigneur venait de le leur montrer, se trouvait dans le Nom. Or celui qui venait de chasser les démons — la chose même qu'eux n'avaient pas pu faire — l'avait fait « en Ton Nom ». Aussi avait-il *la puissance du nom* et eux *la prétendue importance* du « *nous* ». Le Seigneur s'occupe de Jean avec douceur mais aussi avec fermeté. Il ne fallait pas empêcher l'homme. Il était pour le Seigneur, pas contre Lui.

Luc rassemble maintenant quatre autres incidents à la fin du chapitre. Il semble que le Seigneur, ayant montré aux disciples la puissance de Sa grâce et du royaume de Dieu, les instruit maintenant quant à l'esprit qui convient à ceux qui ont été amenés sous cette puissance ; et Il les avertit également de choses qui seraient des obstacles.

Le premier obstacle est visiblement *l'égoïsme*. Cela peut revêtir une forme extrêmement *personnelle* comme au verset 46, ou bien elle peut être *collective* comme au verset 49. Ou encore, ce peut être sous *couvert de zèle pour la réputation du Maître*, et ceci en est la forme la plus subtile. L'attitude des Samaritains était foncièrement mauvaise. Mais Jésus montait à Jérusalem pour y mourir, alors que Jacques et Jean désiraient revendiquer Son importance — et incidemment la leur — en apportant la mort à d'autres. Certes, Élie avait agi de cette façon lorsqu'il s'était trouvé en présence de la violence d'un roi apostat, mais le Fils de l'Homme est animé d'un esprit différent. Ce qui manquait aux disciples, c'est qu'ils n'entraient pas encore dans l'esprit de grâce — la grâce qui

caractérisait leur Maître.

Les trois incidents qui terminent brièvement le chapitre nous montrent que si nous voulons vraiment être des disciples, et des disciples propres au royaume, il nous faut nous méfier de la simple *énergie naturelle*. Une énergie supérieure à l'énergie naturelle est nécessaire si nous voulons suivre un Christ rejeté. Et également, il ne faut pas de cœur *partagé ni hésitant*. Les droits du royaume doivent passer avant toute autre chose.

10 - Chapitre 10

Les disciples ayant été ainsi instruits, le Seigneur accroît encore le champ du témoignage qui devait être rendu en relation avec Sa présence sur la terre, en désignant et en envoyant soixante-dix autres disciples, deux à deux devant Sa face. Ce qu'Il dit concernant la grande moisson et le petit nombre d'ouvriers semble, d'après Matthieu 9:37-38, avoir été prononcé en une autre occasion. Dans Matthieu, la prière reçoit sa réponse par l'envoi des douze, dans Luc, par l'envoi des soixante-dix.

Les directives que le Seigneur donne aux soixante-dix sont semblables à celles données aux douze. Il devait y avoir la même simplicité, la même absence de recherche de soi, la même dépendance du Seigneur pour la réponse à leurs besoins. Ils reçoivent cependant des avertissements supplémentaires qui indiquent une opposition croissante de la part du peuple. Le Seigneur les envoie comme des agneaux au milieu des loups, image des plus saisissantes. Pourtant, même si on ne les recevait pas, ils devaient bien faire comprendre aux gens que le royaume de Dieu s'était approché d'eux.

Ces soixante-dix n'ont pas la place privilégiée des douze, mais néanmoins ils représentent pleinement le Seigneur, comme le verset 16 l'exprime clairement. Ce verset établit le même principe que le verset 48 du chapitre précédent, seulement ici, le Seigneur ramène les choses à « Celui qui M'a envoyé ». C'était peut-être des gens humbles que ces soixante-dix, pourtant de grandes choses dépendaient de l'attitude des hommes à l'égard de leur message. Capernaüm et les autres villes de ce temps-là, entendant ce témoignage, auraient des responsabilités plus grandes, et leur refus amènerait un jugement plus sévère que celui des villes auxquelles un tel témoignage n'avait jamais été rendu.

Aucun détail n'est donné de ce qui s'est passé pendant le service des soixante-dix, et un seul verset (ch.9 v. 6) avait suffi à résumer ce que les douze avaient accompli auparavant. Nous en faisons la remarque parce que Luc a été choisi par Dieu pour consigner le travail des disciples dans le livre des Actes ; mais ce fut après que le Saint Esprit eut été donné. Avant la venue du Saint Esprit, leur œuvre avait beaucoup moins d'importance et quelque lumière qui s'y trouvât était éclipsée par la lumière qui brillait en perfection chez leur Maître. Au verset 17, nous assistons à leur retour, à la fin de leur mission.

Ils s'en reviennent avec joie, se réjouissant surtout de ce qui était le plus spectaculaire : même les démons leur sont assujettis par le nom de leur Maître. Or c'était assurément une grande chose, et le gage que Satan serait finalement

chassé du ciel. Le verset 18 ne fait pas allusion — croyons-nous — à la chute originelle de Satan mais à l'expulsion finale prédite en Apocalypse 12:7-9. Le passé est souvent employé dans les paroles prophétiques pour décrire des événements futurs. Il est employé dans ces versets d'Apocalypse comme aussi en Ésaïe 53:3-9. Ainsi le Seigneur confirme l'autorité — reçue de Lui à ce moment-là — qui s'était exercée sur toute la puissance de l'ennemi, mais en même temps Il montre quelque chose qui dépasse toute puissance exercée sur la terre.

Il leur dit : « Vos noms sont écrits dans les cieux ». Il est plus que probable qu'ils n'ont pas été alors très sensibles à l'extraordinaire de cette déclaration. Ils ont dû l'être plus tard. Nous devrions y être sensibles puisqu'elle s'applique aussi à nous. Le symbole en est simple. Nos noms sont inscrits dans la ville ou le district *où se trouve notre domicile*. Le Seigneur dit en effet à ces hommes : un droit de bourgeoisie céleste sera votre part, et c'est une plus grande cause de joie que n'importe quel pouvoir accordé sur terre. L'évangile de Luc nous présente particulièrement le passage de la loi à la grâce, et de la terre au ciel, et ce verset représente un point de repère précis dans cette transition. C'est la première annonce de la vérité révélée dans son entier en Philippiens 3:20 : « Notre bourgeoisie est dans les cieux ».

En cette même heure — l'heure où les soixante-dix se réjouissaient — Jésus Lui-même se réjouit. Il voit non seulement la chute future de Satan, et en conséquence, le renversement de tous ses desseins pervers, mais l'activité du Père en vue de l'accomplissement de tous ses desseins. Ces desseins glorieux ont comme fondement le fait que Lui-même sera révélé et connu en perfection et que les « petits enfants » plutôt que les sages et les intelligents de ce monde en recevront la révélation.

Le Fils s'était fait Homme afin de révéler le Père aux hommes. Et non seulement cela, Il est Lui-même l'héritier de toutes choses. L'Homme dépendant sur la terre savait que toutes choses lui avaient été livrées par son Père. En outre, le fait même qu'Il était devenu Homme ajoute ici un élément, qui échappe à toute compréhension humaine. Il est devenu Homme afin que le Père soit connu — comme Homme, Il est l'héritier de toutes choses — mais qu'aucune créature humaine ne prétende sonder le mystère qui doit entourer un abaissement aussi incommensurable ! Si nous estimons que nous sommes sages et intelligents, nous pouvons tenter de le faire, mais ce sera notre ruine. Si nous sommes en vérité des petits enfants, nous accepterons le mystère avec un esprit d'humilité et de soumission, et nous réjouirons plutôt de tout ce que le Fils nous a révélé du Père et des desseins du Père.

S'étant ainsi réjoui de sa propre mission et de la grâce qui prend « les petits

enfants » sans importance, le Seigneur se tourne vers les disciples pour leur montrer la grandeur de leur privilège actuel. Ils voyaient des choses que les hommes pieux des siècles précédents avaient désiré voir. Ils voyaient et entendaient des choses qui se rapportaient à la manifestation du Père sur la terre et assistaient à l'accomplissement d'une œuvre qui aboutirait à l'appel d'un peuple pour le ciel. Tout ceci était pour le moment un secret réservé aux disciples.

Hors de ce cercle intime, tout n'était que conflits. La question du docteur de la loi, rapportée au verset 25, si sincère en apparence, était en réalité posée avec un motif inavoué et malveillant. Il demande ce qu'il devrait faire, et le Seigneur, qui connaissait le mobile de l'homme, le prend sur son propre terrain. C'était la loi qui exigeait de l'homme qu'il fasse quelque chose : d'où la question du Seigneur. En disant que l'exigence suprême de la loi était d'aimer : d'abord Dieu, puis son prochain, l'homme a bien répondu. Jésus n'a qu'à dire : « Fais cela et tu vivras », — non pas : « tu auras la vie éternelle », mais simplement : « vivras ». Il n'y a pas de vie pour la terre à moins que la loi ne soit gardée.

Le docteur de la loi avait l'intention de prendre le Seigneur au piège et maintenant il se trouve pris à son propre piège par la réponse qu'il vient de donner. Désireux de se justifier, il demande qui est son prochain ; comme s'il sous-entendait que, pourvu qu'il ait des proches suffisamment sympathiques, il ne lui serait pas difficile de les aimer. Cette question reçoit sa réponse dans la parabole concernant le Samaritain : au docteur de la loi de juger qui est son prochain. Une fois de plus, l'homme répond bien, en dépit de l'antipathie que les Juifs ressentent pour les Samaritains. Ayant ainsi jugé, il répond à sa propre question, et il se trouve sous l'obligation d'agir comme le Samaritain d'une part, et d'aimer le Samaritain comme lui-même, d'autre part.

Toutefois l'enseignement de cette parabole dépasse la simple réponse à la question de cet homme. Dans la façon d'agir du Samaritain, nous avons une image de la grâce qui a marqué la venue du Seigneur Lui-même. Le sacrificateur et le lévite, représentants de l'économie de la loi, passent outre de l'autre côté. La loi ne fut pas instituée pour aider les pécheurs, encore moins pour les sauver, et si l'homme à demi-mort était mort dans leurs bras, le sacrificateur et le lévite auraient tous deux été souillés, impropres donc pendant un certain temps à remplir leur service. Comme le Samaritain, Jésus a été l'homme rejeté, et pourtant Il venait exercer un ministère de grâce et de salut. Si, au verset 20, nous voyons suggéré le passage de la terre au ciel, dans cette parabole, c'est le passage de la loi à la grâce.

À la lumière de tout cela, il est clair également que le Seigneur Jésus fut le Prochain le meilleur et le plus fidèle que l'homme ait jamais eu — en fait le

Prochain dans sa perfection. Il était Dieu également, parfaitement révélé et connu. En Lui, Dieu et le Prochain étaient réunis, et les hommes, en Le haïssant et Le rejetant, ont violé du même coup et sans espoir les deux exigences de la loi.

Mais tous n'ont pas rejeté le Fils ; quelques-uns L'ont reçu. Et ainsi suivent, à la fin de ce chapitre et au tout début du chapitre 11, de précieuses indications sur les moyens par lesquels de telles âmes sont mises en relation avec Lui. Ce sont : la vertu de *Sa parole, la prière*, et bientôt le don du *Saint Esprit*.

Marie avait découvert la puissance de Sa parole. Elle avait, par elle, eu accès aux pensées de Dieu, aussi était-elle assise aux pieds de Jésus et elle écoutait. Marthe, par son service, ne faisait, semble-t-il, qu'accomplir le devoir qui était normalement le sien. Son tort était d'en vouloir *beaucoup* faire. Elle désirait s'acquitter dignement de sa tâche, et elle en était « distraite » ; au point qu'elle parle d'une façon désobligeante non seulement à sa sœur, mais au Seigneur. Marie, pensait-elle, négligeait ses devoirs, et le Seigneur était indifférent à sa négligence. Marthe représente le tourment des soucis, Marie la communion.

La distraction de Marthe venait de ce qu'elle était prise par trop de service, chose qui en soi est tout à fait bonne. Elle se met en souci et se tourmente de beaucoup de choses, et laisse passer la seule chose nécessaire. Marie avait découvert que tout ce qu'elle pourrait faire pour le Seigneur n'était rien en comparaison ce qu'Il avait à lui apporter. Recevoir Sa parole est la seule chose nécessaire, car de là découle tout service agréable au Maître. C'est la bonne part, qui ne sera pas ôtée.

Nous croyons qu'une grande partie de la faiblesse qui caractérise les chrétiens d'aujourd'hui peut s'expliquer par ce seul mot : *distraction*. Tant de choses venant de tous côtés — et assez souvent inoffensives en elles-mêmes — nous sont offertes, que nous sommes distraits de la seule chose importante. Nous ne sommes peut-être pas toujours en souci et tourmentés à leur égard ; nous sommes peut-être seulement attirés et absorbés. Mais le résultat est le même : nous passons à côté de la seule chose nécessaire. Donc nous subissons véritablement une perte.

11 - Chapitre 11

Une fois de plus nous trouvons le Seigneur en prière, et cela éveille chez Ses disciples le désir d'apprendre à prier. Ils ne possédaient pas encore l'Esprit comme nous l'avons aujourd'hui, aussi ne pouvaient-ils pas savoir ce que signifie « prier par le Saint Esprit » (Jude 20), ou connaître l'aide et l'intercession de l'Esprit dont parle Romains 8:26-27, comme nous le pouvons. C'est le Seigneur qui était alors leur « Consolateur » et leur Conducteur, en dehors d'eux ; nous avons « un autre Consolateur » qui est en nous. En réponse à leur désir, le Seigneur leur donne la prière modèle et Il y ajoute une illustration pour appuyer la nécessité d'être importun. Si un homme veut bien se lever à minuit à la sollicitation pressante d'un ami, nous pouvons bien venir à Dieu avec confiance.

Le Seigneur avait appris aux disciples à s'adresser à Dieu comme Père, et les promesses qu'Il donne au verset 10 vont dans le même sens, de même que les déclarations des versets 11-13. Nous ne devons pas nous représenter le Père dans les cieux comme étant moins intéressé et moins attentionné que notre père sur la terre. Il ne donnera rien d'immangeable ou de nuisible si son fils demande à manger. Et Il ne donnera pas non plus — pouvons-nous ajouter — une chose inutile ou nuisible si, stupidement, nous la désirons et la demandons. On peut sans doute expliquer ainsi que mainte prière reste sans réponse.

L'homme dans son état de perdition sait donner de bonnes choses à ses enfants ; le Père céleste fera à ceux qui le Lui demandent le plus précieux de tous les dons : le Saint Esprit. Nous voyons ici le Seigneur continuer Son enseignement en dirigeant les pensées vers les événements qui allaient bientôt se dérouler. Le Saint Esprit ne fut pas donné avant que Jésus ne soit glorifié, comme nous le savons d'après Jean 7:39 ; mais quand Il fut donné, Il vint sur un groupe d'hommes et de femmes qui persévéraient dans la prière et la supplication, comme Actes 1:14 le rapporte. Nous vivons dans la période où l'Esprit a été donné ; et ainsi nous pouvons nous réjouir dans les fruits de Sa présence, de même que dans la puissance de la Parole de Dieu et de la prière.

Le paragraphe suivant (v. 14 à 28) présente le rejet définitif de la grâce, et du Seigneur Lui-même qui l'avait révélée ; ce qui conduit le Seigneur à dévoiler les terribles conséquences de ce rejet et aussi à insister encore sur l'importance de l'obéissance à la Parole.

Une fois le démon muet chassé, le changement chez l'homme qui en avait été la victime est impressionnant et indéniable. Pourtant nombreux sont ceux qui

choisissent de dénigrer ce qu'ils ne peuvent nier. La remarque concernant Béelzébul n'est pas attribuée aux pharisiens comme dans Matthieu. Ils en étaient sans doute les instigateurs, mais les gens du commun les soutenaient, comme Luc le rapporte ici. D'autres, fermant les yeux sur les nombreux signes déjà donnés, ont l'effronterie de demander un signe du ciel. Dans Sa réponse, Jésus montre en premier lieu que leur accusation était complètement déraisonnable : elle impliquait cette absurdité : Satan agissant contre lui-même. En second lieu, Il montre que, si leur accusation était vraie, elle retomberait sur la tête de leurs fils, si ce n'est sur la leur.

Mais en troisième lieu — et c'est le point le plus important — Il donne la vraie explication de ce qu'Il faisait. Il était arrivé sur cette scène plus fort que Satan. Avant l'arrivée de Jésus, Satan retenait ses captifs sans être aucunement inquiété. Maintenant Celui qui était plus fort libérait ces captifs-là. Sa venue mettait chacun d'eux à l'épreuve : ils étaient soit avec Lui, soit contre Lui. Ne pas être avec Lui équivalait à être contre Lui, car il ne pouvait y avoir de terrain neutre. Les hommes pouvaient paraître s'assembler, mais si ce n'était pas avec Lui, cela ne tournerait qu'à la dispersion. C'est un point que nous faisons bien de noter. Un grand mouvement se fait sentir aujourd'hui pour rassembler les gens en toutes sortes d'associations ou de groupes ; mais si ce n'est pas avec Christ, autour de Lui et sous Son autorité, c'est un travail de dispersion qui finira par se révéler tel.

Il est clair que les versets 24 à 26 sont prophétiques. À ce moment-là, l'esprit immonde de leur ancienne idolâtrie était sorti d'Israël, mais bien que la maison soit « balayée et ornée » extérieurement, ils étaient en train de refuser Celui que Dieu avait envoyé pour habiter la maison. En conséquence, l'ancien esprit immonde reviendrait avec d'autres plus méchants que lui, et ainsi leur condition serait pire que la première. Cette parole de Jésus trouvera son accomplissement lorsqu'Israël incrédule recevra l'Antichrist aux derniers jours.

Pourtant tous ne le refusaient pas. Une femme du milieu de la foule comprend quelque chose de son excellence, et elle déclare que la mère du Seigneur est bienheureuse. Mais le Seigneur montre quelque chose d'encore plus heureux. La bénédiction la plus grande, pour nous, est de recevoir et de garder la Parole de Dieu. Le lien spirituel formé par la Parole est plus étroit et plus durable que n'importe quel lien selon la chair. Le Seigneur dirigeait les pensées de Ses disciples sur ces vérités spirituelles, et écouter la Parole est cette bonne part, comme nous venons de le voir dans le cas de Marie.

Le Seigneur se met maintenant à parler de l'indifférence qui caractérisait le peuple aux jours de son ministère. Ils demandent un signe, comme si nul signe ne leur avait été donné. Un seul signe leur reste dont Il parle comme du « signe

de Jonas ». Jonas avait prêché aux Ninivites, mais lui-même aussi était un signe pour eux en ce qu'il apparut au milieu d'eux comme quelqu'un qui était ressorti de ce qui paraissait une mort certaine. Le Fils de l'Homme était à la veille d'entrer réellement dans la mort puis d'en sortir par la résurrection, et ceci était le plus grand de tous les signes ; de plus, Il manifestait parmi eux une sagesse bien plus grande que celle de Salomon et sa prédication allait bien au-delà de celle de Jonas. Pourquoi donc les foules n'étaient-elles pas touchées ?

Ce n'est pas parce qu'aucune lumière ne brillait. Les hommes n'allument pas une lumière afin de la cacher, comme l'exprime le verset 33. Le Seigneur était venu dans le monde comme la vraie lumière dont les rayons éclairaient les hommes. Ce qui était mauvais, ce n'était pas la lumière, mais les yeux des hommes. Les versets 34 à 36 font ressortir cela. Objectivement le soleil est la lampe de notre corps mais subjectivement ce sont nos yeux qui en sont la lampe. Si le soleil disparaissait, il y aurait des ténèbres sur la terre entière, mais si mon œil s'éteignait, l'obscurité serait totale pour moi. Si mon œil spirituel est mauvais, mon esprit est rempli d'obscurité ; s'il est simple, tout est lumière. En d'autres termes, l'état de celui sur qui brille la lumière est de toute importance. L'état des foules était mauvais, de là leur manque de sensibilité à la lumière qui brillait en Christ.

Mais, si les foules ne recevaient pas la lumière qui aurait été leur bénédiction, le Seigneur allait au moins diriger les rayons de la vérité sur leur état. Il commence par les pharisiens, et le reste du chapitre nous montre de quoi Il les accuse. Le pharisien qui invite le Seigneur est conforme à sa secte : critique et obsédé par des détails rituels. L'heure avait sonné pour que le censeur soit lui-même censuré et démasqué. Rien ne pouvait être plus incisif que les paroles du Seigneur. En les lisant, nous pouvons nous faire une idée de la façon dont les hommes seront sondés au jour du jugement.

Leur *hypocrisie* est le sujet des versets 39 à 41. Propreté (entretenue avec ostentation) des endroits exposés aux yeux des hommes, boue ailleurs. Et en plus, une farouche *recherche de soi* se cachait sous leur apparence de piété. Ils étaient pleins de « rapine ». Le mot « donnez » du verset 41 est en contraste avec ce terme. Si seulement ils voulaient donner plutôt que de s'emparer du bien d'autrui, toutes choses leur seraient nettes, à l'intérieur comme à l'extérieur. Un changement aussi radical impliquerait une conversion authentique.

Le verset 42 fait ressortir leur *jugement perverti*. Ils étaient méticuleux sur des choses qui n'étaient ni importantes, ni précieuses, et ils négligeaient les valeurs les plus hautes. Le verset 43 montre que *l'amour de la notoriété* et de l'adulation de leurs semblables les dévorait. C'est pourquoi ils étaient devenus pour d'autres, et à l'insu de ceux-ci, des *foyers de souillure*, comme l'indique le

verset 44. Ils faisaient tort aux autres aussi bien qu'à eux-mêmes. Accusation terrible, à la vérité, mais accusation qui s'applique d'une façon affligeante, à des degrés divers, et de tout temps, à ceux dont la religion n'est qu'apparence et formes.

L'un des docteurs de la loi protesta alors que ces paroles constituaient aussi des injures pour eux-mêmes. L'accusation n'en fut que poussée plus à fond contre lui. Ces docteurs de la loi s'affairaient à charger les autres de fardeaux ; ils légiféraient pour les autres et impudemment *ne tenaient aucun compte de la loi pour eux-mêmes*. De plus, ils se faisaient remarquer par leur rejet de la Parole de Dieu et leur rejet des prophètes qui l'avaient apportée, bien que, après que les prophètes eurent été tués, ils les aient honorés en leur bâtissant des tombeaux espérant ainsi acquérir le prestige de leurs noms, maintenant qu'ils n'étaient plus jugés par leurs paroles. Habile stratagème que celui-là ! mais qui n'est pas inconnu, même de nos jours. Il est facile de porter aux nues, un siècle après sa mort, un homme auquel on aurait violemment résisté pendant sa vie de témoignage. Les paroles du Seigneur impliquent que ce que les pères avaient fait, leurs fils le feraient aussi. La génération à laquelle Il s'adressait était coupable, non seulement du sang des prophètes d'autrefois, mais du sang du Fils de Dieu Lui-même.

Enfin, au verset 52, nous voyons, d'un côté, que les pharisiens souillaient d'autres personnes (v. 44), et d'autre part, que les docteurs de la loi enlevaient la clef de la connaissance ; Satan faisait de même en empêchant les gens d'entrer dans la véritable connaissance de Dieu. Ils *ont tué les prophètes et fermé le chemin de la vie*.

Il est clair que le Seigneur prononça ces terribles accusations sans que rien ait altéré son calme divin. Les meilleurs des hommes auraient parlé différemment. À cause de cela, nous est donnée l'injonction : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas » (Éphésiens 4:26). Nous péchons facilement en nous mettant en colère contre le péché. Le Seigneur n'avait pas besoin d'une telle exhortation. Ses adversaires croyaient qu'il leur suffirait de continuer à Le provoquer pour Le faire aisément succomber. Il ne fit rien de ce qu'ils prévoyaient, comme le montre le chapitre suivant.

12 - Chapitre 12

Loin de se laisser irriter par l'opposition violente des scribes et des pharisiens, le Seigneur se sert de l'occasion pour enseigner calmement Ses disciples en présence de la grande foule que la controverse avait rassemblée. Il venait de diriger le projecteur de la vérité sur les chefs religieux, maintenant Il dirige la même lumière sur les disciples et sur leur chemin.

En premier lieu, Il les met en garde contre l'hypocrisie qu'Il vient de dévoiler chez les pharisiens. C'est vraiment un « levain », c'est-à-dire un mal d'une nature telle que, s'il n'est pas jugé, il fermente et croît. Le but que poursuit l'hypocrite est d'avoir toutes choses « couvertes » : cachées à Dieu en premier lieu, puis aux regards de ses semblables. Cependant tout vient à la lumière, si bien qu'à la longue l'hypocrisie se révèle vaine. Néanmoins, présentement, elle est absolument funeste à l'âme qui a à faire à Dieu de quelque façon que ce soit. Aussi, du point de vue moral, la mise en garde contre l'hypocrisie doit venir en premier lieu. Pour le disciple de Christ, rien *ne doit être couvert* aux yeux du Seigneur.

En second lieu, Il les met en garde contre la crainte de l'homme (v. 4-11). Il ne leur cache pas qu'ils allaient affronter réjection et persécution. S'ils voulaient se garder de l'hypocrisie au milieu d'un monde qui est sous l'empire de celle-ci dans une si large mesure, ils ne pouvaient pas s'attendre à connaître la popularité. Mais, d'autre part, s'ils voulaient ne rien avoir de caché aux yeux de Dieu, ils seraient capables de se tenir *sans lâcheté* en la présence des persécuteurs. Ceux qui craignent beaucoup Dieu craignent peu les hommes.

Le Seigneur n'exhorte pas simplement Ses disciples à n'avoir aucune crainte des hommes. Il leur fait aussi connaître des choses qui se révéleront très encourageantes pour bannir leur crainte. Au verset 4 Il s'adresse à eux en les appelant « Mes amis ». Ils savaient qu'ils étaient Ses disciples, Ses serviteurs, mais cela a dû placer les choses sous un jour nouveau, très réjouissant. Parce qu'ils sont Ses amis, ils peuvent affronter l'inimitié du monde — ce que nous pouvons aussi. Puis, aux versets 6 et 7, Il place devant eux, d'une manière très touchante, la sollicitude de Dieu à leur égard. Elle est si profonde qu'aucun cheveu de notre tête n'est oublié — mais ils sont tous comptés.

Au verset 12, Il les assure que, dans leurs circonstances critiques, ils pourraient compter sur l'enseignement particulier du Saint Esprit. Ils n'auraient nul besoin de préparer une défense minutieuse lorsqu'ils seraient traduits en justice devant les autorités. La haine et l'opposition des hommes allaient peser à

leur charge, mais quel merveilleux appui que *l'amitié* de Christ, *la sollicitude* de Dieu, *l'enseignement* du Saint Esprit. Et en outre, s'ils confessaient Christ devant les hommes hostiles, le Fils de l'Homme les confesserait devant les anges de Dieu — ce qui serait leur récompense.

À ce point de Son discours, le Seigneur est interrompu par quelqu'un qui désirait Le voir intervenir en sa faveur dans une question d'argent. S'Il avait été le réformateur social ou le socialiste que d'aucuns imaginent qu'Il ait été, l'occasion se présentait ici pour Lui d'établir les justes normes d'un partage d'héritage. Il n'en fait rien ; au lieu de cela, Il dévoile la cupidité qui avait conduit l'homme à présenter sa requête, puis prononce la parabole bien connue du riche insensé. Reconstruire ses greniers afin de préserver tous les fruits que la munificence de Dieu lui avait accordés, était de la simple prudence. Assembler tout cela *pour lui-même*, et négliger toutes les richesses divines *pour l'âme*, c'est cela qui constituait sa folie.

Le riche insensé était rempli d'avarice, puisqu'il considérait tous ses biens comme la garantie de l'accomplissement de son programme : « repose-toi, mange, bois, réjouis-toi ». C'est précisément le programme de l'homme ordinaire du monde actuel : loisirs en abondance, nourriture et boissons en abondance, plaisirs et distractions en abondance.

Or le croyant est « riche quant à Dieu », comme l'indique clairement le verset 32. Aussi, lorsque le Seigneur reprend Son discours à Ses disciples, au verset 22, Il commence par les tranquilliser au sujet des soucis qui nous sont si naturels. Puisque nous sommes devenus riches, ayant reçu le royaume en partage, nous ne devons pas être caractérisés par *l'avarice* ; et nous ne devons nous charger d'*aucun* souci, puisque la sollicitude de Dieu à notre égard est pleinement suffisante. Le Seigneur dit : « Votre Père sait » (v. 30). Ainsi, Il enseigne à Ses disciples à reconnaître en Dieu Celui qui, avec un intérêt paternel, s'occupe d'eux, comme aussi de leurs besoins pour la vie présente.

Mais Il agit ainsi afin que les disciples aient l'esprit libre pour poursuivre des choses qui actuellement se trouvent en dehors de cette vie. Il n'y a pas de contradiction entre les versets 31 et 32. Le Royaume nous est donné et pourtant nous devons le rechercher. Il nous faut le rechercher parce qu'il n'est pas encore manifesté ; en conséquence, on ne le trouve pas dans les choses de cette vie, mais il se trouve dans les réalités spirituelles et morales liées à l'âme de ceux qui sont amenés sous l'autorité divine. Néanmoins, le Royaume doit être une réalité manifestée dans ce monde, et ses titres de propriété sont déjà assurés aux enfants de Dieu. Ainsi nous recherchons le Royaume de Dieu, puisque nos pensées et nos vies aujourd'hui sont remplies des choses de Dieu et de Son service.

À cause de cela, la vie des disciples devait se vivre selon des principes

diamétralement opposés à ceux des amis de ce monde. Au lieu d'amasser des biens et de mener une vie de facilité et de jouissances, le disciple doit être quelqu'un qui donne, qui amasse des trésors dans les cieux, quelqu'un dont les reins sont ceints pour l'activité et le service et dont le témoignage est une lampe qui brille. Bref, il doit être semblable à un homme qui attend le retour de son maître. Nous avons déjà remarqué les choses qui ne doivent pas nous caractériser ; ici nous avons les choses qui doivent nous caractériser.

En tant que serviteurs, nous devons attendre notre Seigneur, et non seulement attendre, mais « veiller » (v. 37), nous devons être « prêts » (v. 40), et nous devons « faire » (v. 43) : faire la tâche qui nous est attribuée. L'heure de la récompense viendra au retour du Seigneur. Alors le Seigneur Lui-même se chargera de pourvoir à la pleine bénédiction de ceux qui auront veillé pour L'attendre. Ceci, que nous trouvons au verset 37, indique une récompense d'un ordre général. Le verset 44 parle d'une récompense plus spéciale qui sera donnée à ceux qu'un service fidèle et diligent dans les intérêts de leur Maître aura caractérisés.

Le discours du Seigneur à Ses disciples se prolonge jusqu'à la fin du verset 53. Quelques points ressortent :

1 — *Le ciel* est de nouveau présenté aux disciples. Au chapitre 10, comme nous l'avons remarqué, Il leur apprend que leur bourgeoisie est dans les cieux. Maintenant Il leur enseigne à agir de telle sorte que leur trésor soit dans les cieux, et donc aussi leur cœur. Ils doivent vivre d'après des principes complètement opposés à ceux qui dirigent le riche insensé.

2 — Le Seigneur *sous-entend Son rejet* tout au long de Son discours et Il en parle encore plus ouvertement à la fin : aux versets 49 à 53. « Le feu » est le symbole de ce qui sonde et qui juge, et il avait déjà été allumé par Son rejet. Par Son « baptême », Il entend Sa mort, et jusqu'à ce qu'il soit accompli, Il était à « l'étroit », c'est-à-dire « retenu ». Ce n'est que lorsque l'expiation aurait été accomplie que l'amour et la justice pourraient se répandre abondamment. Alors enfin, le feu étant allumé et le baptême accompli, tout arriverait à un terme et la ligne de démarcation serait clairement établie. Lui deviendrait la pierre de touche, et il y aurait division même dans les cercles les plus intimes. Devançant en pensée tous ces événements, le Seigneur *sous-entend Son absence*, et en conséquence parle de Sa seconde venue en toute liberté.

3 — À la question de Pierre (v. 41), le Seigneur ne donne pas de réponse directe. Il ne limite pas explicitement Ses remarques au cercle restreint de Ses disciples, et n'élargit pas non plus le cercle afin d'englober les milliers d'Israël qui L'entouraient. Au lieu de cela, Il insiste de tout le poids de Ses paroles sur la responsabilité de Ses auditeurs. Si quelqu'un se trouvait devant Lui dans la

position de serviteur — quel que soit le chemin qui l'y ait amené — il serait rétribué selon ses œuvres, qu'elles soient manifestées fidèles ou mauvaises. Le méchant serviteur ne souhaite pas la présence du Seigneur et en conséquence il retarde en pensée Son retour. Sa relation avec le Maître étant mauvaise, ses relations avec les autres serviteurs deviennent mauvaises et mauvaise aussi sa vie personnelle. Lorsque le Seigneur viendra, sa part sera avec les infidèles, puisqu'il ne s'est montré être qu'un infidèle. Les versets 47 et 48 montrent clairement que la peine aussi bien que la récompense seront mesurées équitablement suivant le degré de responsabilité.

4 — Le vrai serviteur se caractérise par son dévouement aux intérêts de son Maître pendant Son absence ; et sa récompense, il l'attend jusqu'à ce qu'Il soit de retour. Trois fois dans ce discours le Seigneur parle de manger et de boire, images d'une vie agréable. L'homme du monde s'est réjoui pendant sa vie, (v. 19) et celle-ci se termine par la mort. Le méchant serviteur a sa part de plaisir lorsqu'il se met « à manger et à boire et à s'enivrer » (v. 45), mais cela se termine par le châtiment à l'arrivée de son Maître. L'homme du monde ne faisait pas que se réjouir ; il était *ivre*, ce qui est pire. En réalité, lorsque des inconvertis professent être des serviteurs de Dieu, ils semblent tomber plus facilement qu'aucun autre sous l'influence enivrante de séduisants concepts religieux et philosophiques. Le serviteur fidèle attend son Maître qui le fera mettre à table et le servira pour sa joie (v. 37). C'est alors que viendra, pour lui, Son temps de bonheur.

Au verset 54, le Seigneur, se tournant des disciples vers les foules, leur adresse des paroles d'avertissement : elles étaient dans une situation des plus dangereuses et l'ignoraient ; elles savaient bien discerner le temps qu'il ferait, mais étaient incapables de discerner « ce temps-ci ». Parce qu'elles rejettent le Seigneur, elles Le contraignent à devenir leur « adversaire », c'est-à-dire la partie adverse dans un procès. Si elles persistaient dans cette attitude, et que leur affaire vînt devant le Juge de tous, elles se trouveraient entièrement coupables et la peine la plus forte les atteindrait : elles auraient à payer « jusqu'à la dernière pite ».

13 - Chapitre 13

Juste à ce moment-là, quelques-uns de ceux qui étaient présents, mentionnent le cas de ces infortunés Galiléens qui avaient subi la peine capitale sous Pilate. Il leur semblait que ces derniers étaient des pécheurs de la pire espèce. Le Seigneur accuse positivement Ses auditeurs d'une culpabilité tout aussi grande et leur déclare qu'eux aussi périraient. Puis Il cite encore le cas des dix-huit victimes de la chute de la tour dans Siloé. D'après l'opinion courante, c'était des événements exceptionnels qui indiquaient une iniquité exceptionnelle. Les gens qui L'écoutaient se rendaient coupables d'une iniquité pire encore parce qu'ils étaient aveugles devant l'occasion qui leur était donnée ; et, Le rejetant, ils n'échapperaient pas. Il les avertit ainsi du châtiment qui allait venir sur eux.

Dans la parabole du figuier se trouve exposée la cause de la rétribution (v. 6 à 10). Dieu était pleinement en droit d'attendre du fruit de la part du peuple ; Il en chercha, mais n'en trouva point. Alors, pendant une année, l'arbre allait *recevoir des soins* : rien *ne serait exigé de lui*. Jésus était parmi les siens, leur administrant les soins de la grâce de Dieu au lieu de les placer sous les ultimes exigences de la loi. Si cela restait sans réponse, alors le coup devrait tomber. Dans tout ceci, Son enseignement se poursuit depuis la fin du chapitre 12, et il n'y a pas vraiment d'interruption entre les chapitres.

Maintenant, aux versets 10 à 17, vient l'incident touchant dans lequel est exposé en figure ce que la grâce accomplira là où elle sera reçue. La pauvre femme, quoique courbée et dans son état de faiblesse, faisait partie de ceux qui accomplissaient le service de Dieu dans la synagogue. Sa condition physique symbolisait bien l'état spirituel de maintes personnes, chargées de misère spirituelle et accablées sous le joug de la loi, à tel point qu'elles étaient courbées sous son poids, incapables de se redresser et de porter leurs regards en haut.

Cette femme était une « fille d'Abraham », c'est-à-dire une véritable enfant de la foi (Voir Galates 3 : 7). Pourtant Satan était pour quelque chose dans son triste état, tirant profit de son infirmité. De plus, le chef de synagogue aurait employé la loi et son rituel pour l'empêcher d'être guérie. Mais le Seigneur écarte tout cela. Il dit une parole, pose les mains sur elle et opère une délivrance immédiate de son infirmité. Nombreux sont ceux qui pourraient dire : « Chez moi, c'était la loi, l'infirmité, un esclavage sans espoir, la puissance de Satan, jusqu'à ce que Christ intervienne dans la puissance de Sa grâce, alors quel changement ! » Des délivrances telles que celles-ci couvrent les adversaires de

honte, et remplissent beaucoup d'autres de joie. Ce sont vraiment des « choses glorieuses qui étaient faites par Lui ».

À ce point-là, le Seigneur montre que même si la grâce et la puissance du royaume étaient introduites, il n'en résulterait pas pourtant un état de choses absolument parfait. Les paraboles du grain de moutarde et du levain données ici, montrent que, alors que la forme extérieure du royaume connaîtrait une croissance et une expansion extraordinaires, cela s'accompagnerait d'éléments indésirables, et même de corruption.

Avec le verset 22 de notre chapitre, une transition marquée se produit au point de vue historique. On voit maintenant le Seigneur poursuivre Son chemin vers Jérusalem tout en enseignant par les villes et par les villages qu'Il traversait. Mais malgré cela, il ne semble pas qu'il y ait de transition nette dans l'enseignement qui est rapporté. La question au verset 23 semble avoir été suggérée par la curiosité, et, en réponse, le Seigneur donne une parole d'instruction et d'avertissement qui est bien en accord avec ce qui vient de se passer. Si la venue de la grâce du royaume allait entraîner un état de choses mélangé, dépeint dans les paraboles du grain de moutarde et du levain, alors il faut que le chemin étroit de la vie soit recherché avec beaucoup de sincérité et de ferveur.

Le mot « Luttez » du verset 24 ne signifie pas *travail* de quelque sorte que ce soit, mais une *ferveur* d'une telle intensité qu'elle en est presque douloureuse. C'est comme si le Seigneur disait : « Ne ménagez aucune peine pour entrer par la porte étroite tant que l'occasion vous en est offerte ». Beaucoup cherchent une entrée plus large par des choses tout extérieures, comme le verset 26 l'indique. Mais seul comptera ce qui est personnel et spirituel. Il n'y a pas de véritable entrée excepté par le chemin étroit de la repentance. Ainsi le Seigneur montre à nouveau la futilité d'une religion tout extérieure. Il doit y avoir la réalité intérieure.

Les paraboles des versets 18 à 21 montrent qu'il y aura du mélange dans le royaume en sa forme actuelle ; mais le verset 28 montre que, dans sa forme à venir, il n'y en aura pas. Alors les patriarches en feront partie, et ceux dont la religion n'est que formalisme seront jetés dehors. Le verset 29 suggère l'appel des nations qui était imminent, car la grâce allait se répandre dans le monde entier avec des résultats considérables. La grâce, comme nous l'avons vu tout au début de cet Évangile, ne peut être confinée dans les limites ou les formes juives. Comme le vin nouveau, elle fera éclater les outres. Le Juif était historiquement le premier, mais en présence de la grâce, son légalisme invétéré lui était souvent un obstacle, si bien qu'il arrivait le dernier. Le païen qui n'est pas entravé de cette manière arrive le premier lorsque la grâce entre en scène.

Le chapitre se termine sur une note très solennelle. Maintenant ce n'est pas le Juif, mais Hérode que le jugement va atteindre. Hérode cachait son animosité avec la ruse d'un renard, mais Jésus le connaissait à fond. Il savait d'autre part, que Sa propre vie, caractérisée par la miséricorde envers l'homme, allait trouver sa consommation dans la mort et la résurrection. La haine d'Hérode était cependant une chose de peu d'importance. La grande chose était le rejet, par Jérusalem, de Christ et de toute la grâce qui était en Lui. Les Juifs étaient le peuple auquel Dieu s'était adressé par le moyen des prophètes et que maintenant Il voulait rassembler par Son Fils. L'illustration employée est très belle. Les prophètes avaient rappelé le peuple à ses devoirs sous la loi violée, et avaient prédit la venue du Messie. Il était maintenant venu dans la plénitude de la grâce, et le peuple aurait pu trouver protection à l'abri de Ses ailes. Tout cependant était en vain.

Jérusalem se vantait de la merveilleuse maison qui se trouvait au milieu d'elle. Jésus en avait parlé précédemment comme de la « Maison de mon Père », maintenant Il la renie : c'est « votre maison », et Il la leur laisse désolée et vide. Jérusalem n'avait pas saisi l'occasion offerte et bientôt ne verrait plus son Messie jusqu'à ce que se fasse entendre le cri du Psaume 118:26, qui provient « de la maison de l'Éternel ». Ce n'est pas avant la seconde venue du Seigneur que Jérusalem fera entendre ce cri.

14 - Chapitre 14

Aux derniers versets du chapitre précédent, le Seigneur parle ouvertement de Son rejet et en prédit les résultats quant à Jérusalem ; cependant Il ne cesse pas Ses activités en grâce ni Son enseignement de la grâce, comme le montre le début de ce chapitre-ci. Les pharisiens désiraient employer leur loi du sabbat pour en faire une cordelette avec laquelle ils lieraient les mains pleines de miséricorde du Seigneur et en restreindraient l'action. Il rompt leur corde et montre qu'Il aurait au moins autant de miséricorde envers l'homme affligé qu'eux-mêmes en avaient habituellement envers leurs animaux domestiques. Sa grâce abonde et se met au-dessus de tous leurs préjugés légaux.

À partir du verset 7, Luc reprend l'exposé des enseignements du Seigneur, et nous ne trouvons pas d'autre récit de Ses œuvres avant d'arriver au verset 11 du chapitre 17. En premier lieu, le Seigneur met l'accent sur la conduite qui devrait caractériser les bénéficiaires de la grâce. La nature humaine se met en avant et se montre arrogante ; mais la grâce ne peut être reçue que si l'humilité se manifeste. L'invité convié à des noces participe au festin en vertu de la générosité de celui qui l'invite, non pas parce qu'il en a le droit ou le mérite, et il doit se conduire en conséquence. On peut remarquer que dans la société mondaine, aujourd'hui, se montrer effrontément arrogant ne serait pas considéré comme de bon ton. Nous reconnaissons cela, et c'est un témoignage à la manière dont les idéaux chrétiens prédominent encore. Dans les milieux païens, on applaudirait à une telle impudence, et nous verrons qu'elle se manifestera de plus en plus au fur et à mesure que prédominent les idéaux païens.

On voit quelquefois dans cette vie l'abaissement de celui qui s'élève et l'élévation de celui qui s'abaisse, mais cela se verra dans une pleine mesure lorsque Celui qui s'est abaissé Lui-même au suprême degré, jusque même à la mort de la croix, sera haut élevé aux yeux de tous, et que tout genou se ploiera devant Lui. Au verset 11, nous pouvons discerner les deux Adam : le premier chercha à s'élever et tomba ; le dernier Adam s'abaissa Lui-même, et est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts.

Dans les trois versets suivants, nous trouvons le Seigneur qui instruit non pas l'invité, mais le maître de maison. Lui aussi doit agir dans un esprit qui convient à la grâce. La nature humaine est égoïste, même dans les bienfaits qu'elle prodigue, et elle fera des invitations avec espoir d'en retirer des avantages dans l'avenir. Si, sous l'influence de la grâce, nous pensons à ceux qui n'ont rien à nous offrir, nous ne cherchons pas une récompense pour ici-bas. Il y

a pourtant récompense, même pour les actions dictées par la grâce, mais cela aura lieu dans le monde de la résurrection que nous connaîtrons plus tard.

Des enseignements tels que ceux-ci incitèrent quelqu'un à s'écrier : « Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ». Cela a été dit très probablement sous l'impression que l'entrée dans le royaume était une chose très difficile, et que celui qui y mangera du pain doit être particulièrement favorisé. Cette remarque conduit le Seigneur à donner la parabole du « grand souper », dans laquelle Il montre que la porte pour entrer dans le royaume est ouverte à chacun, et que si quelqu'un n'y entre pas, c'est par sa propre faute. Dans cette parabole, il y a un élément prophétique : le Seigneur anticipe et parle de choses qui trouvent leur accomplissement dans la période où nous sommes. C'est avant tout la parabole de l'Évangile.

« Un homme fit un grand souper et y convia beaucoup de gens ». Pour lui, les frais et la peine, mais nombreux en allaient être les bénéficiaires. Les premiers invités étaient des gens qui possédaient déjà quelque bien : un champ, des bœufs, une femme. Ceux-ci représentent les Juifs et leurs chefs religieux dans le pays, qui ont été les premiers à entendre le message. Pris dans leur ensemble, ils refusent l'invitation, et ce sont les privilèges religieux qu'ils possédaient déjà qui les aveuglent sur la valeur du don de l'Évangile qui leur est offert.

Lorsque le serviteur rapporta à son maître que les invités refusaient de venir, celui-ci, nous est-il dit, fut « en colère ». En Hébreux 10 : 28-29, il est dit que celui qui a « outragé l'Esprit de grâce » est jugé digne « d'une punition combien plus sévère » que quelqu'un qui « a méprisé la loi de Moïse ». Ce que nous avons dans notre chapitre est en rapport avec ce qui est dit en Hébreux 10. La colère du maître a vraiment pour résultat qu'aucun de ceux qui ont méprisé ainsi son invitation ne goûtera de son souper (comme il est indiqué au verset 24), cependant cela ne ferme pas ses entrailles de miséricorde. Au contraire, le serviteur reçoit l'ordre de s'en aller promptement et d'amener les pauvres et les nécessiteux — ceux qui, à vue humaine, étaient les moins préparés pour venir.

Mais ceux-ci devaient être rassemblés depuis les « rues et les ruelles de la ville » ; aussi, ils représentent, pensons-nous, les pauvres, les affligés, les personnes indignes d'Israël ; les publicains et les pécheurs, en opposition aux scribes et aux pharisiens. Le Seigneur Lui-même se tournait maintenant vers eux, et c'est parmi ces gens que l'œuvre allait continuer jusqu'aux jours dont nous parlent les premiers chapitres des Actes des Apôtres. Puis le moment arrive où l'invitation a été pleinement transmise parmi tous ces malheureux, et quoique beaucoup aient accepté, l'heureuse annonce : « il y a encore de la place » est faite par le serviteur.

Cela conduit à une extension de cette généreuse invitation. Le maître dit encore : « va » et maintenant les pauvres épaves humaines des chemins et des haies, en dehors des limites de la ville, doivent être amenées pour remplir la maison. Cela représente l'annonce de l'Évangile aux nations et nous pensons ainsi à la fin des Actes où l'apôtre Paul dit : « ce salut de Dieu a été envoyé aux nations ; et eux l'écouteront » (Actes 28:28).

Cette parabole expose d'une façon explicite la question vue du côté de Dieu plutôt que du côté de l'homme. Dieu prépare le souper, Il envoie le Serviteur, Il agit suivant Son propre dessein et remplit Sa maison en dépit de la perversité de l'homme. Le Serviteur qu'Il envoie est le Saint Esprit, car nul que Lui n'est assez puissant pour exercer un pouvoir absolument contraignant. Les serviteurs sous ses ordres, même quelqu'un d'aussi remarquable que l'apôtre Paul, ne peuvent faire plus que de persuader les hommes (voir 2 Cor. 5 : 11) ; seul l'Esprit du Dieu vivant peut agir dans leurs cœurs assez efficacement pour qu'ils soient « contraints » d'entrer. Mais, béni soit Dieu, c'est ce qu'Il fait, c'est ce qu'Il a fait pour chacun d'entre nous.

À l'ouïe de telles choses, de grandes foules allaient avec Lui. Nombreux sont ceux qui aiment entendre parler de quelque chose que l'on peut avoir pour rien. Le Seigneur se tourne et place devant elles les conditions pour être disciples. La grâce de Dieu n'impose pas de conditions, mais l'Évangile qui annonce cette grâce ne manque pas de conduire nos pas dans le sentier qui caractérise un disciple du Maître : nous ne pouvons y marcher en toute droiture que si nous nous soumettons à des conditions très rigoureuses. Quatre sont mentionnées ici : 1 — Le Maître doit être l'objet suprême des affections du disciple : à tel point que tout autre amour doit être comme de la haine en comparaison avec l'amour pour le Maître. 2 — Il nous faut porter la croix en Le suivant, c'est-à-dire il faut être prêt à accepter une sentence de mort de la part du monde. 3 — Il nous faut calculer la dépense en ce qui concerne nos ressources, évaluer correctement tout ce qui nous appartient dans le Christ que nous suivons. 4 — Il faut également évaluer correctement les puissances déployées contre nous.

Si nos calculs sont faux à l'égard de l'une ou l'autre de ces évaluations, il s'ensuivra, ou bien que nous dépasserons probablement notre mesure ou bien que nous serons remplis de crainte et transigerons avec l'ennemi. Si, comme le dit le verset 33, nous abandonnons vraiment tout ce que nous possédons, nous serons rejetés totalement sur les ressources du Maître suprême que nous suivons, alors le chemin s'ouvrira devant nous d'une manière merveilleuse : nous serons des disciples.

Or le vrai disciple est le sel — et le sel est bon. En Matthieu 5, nous voyons

Jésus qui dit : « Vous êtes le sel de la terre » (v. 13), mais Il dit cela aux disciples » (v. 1). Si le disciple transige, il devient comme le sel qui a perdu sa saveur, et il n'est plus bon à rien. Quelle parole pour nous ! La grâce nous a appelés et a ouvert devant nous un chemin où nous avons à marcher comme disciples. En respectons-nous les conditions solennelles de telle sorte que nous devenions vraiment des disciples ? Puissions-nous vraiment avoir des oreilles pour entendre !

15 - Chapitre 15

D’après les deux premiers versets de ce chapitre, il semblerait que ces paroles concernant la grâce et la position de disciple aient attiré les publicains et les pécheurs vers le Seigneur, alors qu’elles repoussaient les pharisiens et les scribes. Il est bien vrai que le Seigneur recevait les pécheurs et mangeait avec eux : une telle manière de faire est en accord avec la nature même de Sa grâce. Les pharisiens lancent leur remarque comme un reproche. Le Seigneur l’accepte comme un compliment ; et Il continue, par des paraboles, à montrer que non seulement Il recevait les pécheurs, mais bien plus les recherchait, et, à révéler aussi quelle sorte d’accueil les attend lorsqu’ils sont reçus.

D’abord la parabole de la brebis perdue. Nous voyons ici dans le berger une image du Seigneur Lui-même. Les quatre-vingt-dix-neuf, qui représentent la classe des pharisiens et des scribes, sont laissées non pas dans le parc des brebis, mais au désert — lieu de stérilité et de mort. La brebis perdue représente la classe des publicains et des pécheurs : ceux qui sont perdus et qui le savent : le « pécheur qui se repent ». Le Berger trouve la brebis : pour Lui, le travail et la peine. L’ayant trouvée, Il la met en sûreté et la prend en charge. Ses épaules deviennent sa sûreté. Il la porte à la maison et déjà Sa joie commence. Jamais Il n’aura à dire : « Attristez-vous avec Moi, car j’ai perdu Ma brebis qui avait été trouvée ».

Il est impossible de trouver sur terre les « quatre-vingt-dix-neuf justes qui n’ont pas besoin de repentance », quoiqu’il soit, hélas, facile de trouver quatre-vingt-dix-neuf personnes qui s’imaginent être telles. Si pourtant elles se trouvaient, il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent qu’il ne pourrait y en avoir à leur sujet. Toutes les myriades de saints anges au ciel n’ont jamais causé autant de joie qu’un seul pécheur qui se repent. Nous sommes confondus par une telle grâce !

La parabole de la drachme perdue poursuit le même thème général, mais avec quelques détails particuliers. La femme avec ses activités dans sa maison représente le travail subjectif de l’Esprit dans l’âme des hommes, plutôt que l’œuvre objective de Christ. L’Esprit allume une lampe dans l’intérieur du cœur rempli d’obscurité et produit une perturbation qui se termine par la découverte de la drachme. Ici, il est dit qu’il y a de la joie devant les anges de Dieu ; c’est-à-dire, ce n’est pas la joie des anges, mais de la Déité, devant qui ils se tiennent.

Puis suit la parabole du « fils prodigue ». Elle débute par des paroles très significatives. Le Seigneur avait dit : « Quel est l’homme d’entre vous qui... ne

s'en aille après ? », « Quelle est la femme qui... ne cherche diligemment ? ». Il ne pouvait pas dire : « Quel est l'homme d'entre vous », s'il a un fils prodigue et qu'il revienne, « courant à lui, ne se jette à son cou et ne le couvre de baisers » ? Nous doutons qu'un homme veuille bien aller aussi loin que le père de cette parabole : la grande majorité des hommes ne le ferait certainement pas. Cette parabole met en valeur la grâce de Dieu le Père. Une fois de plus, c'est une image du pécheur qui se repent, et il nous est permis de voir maintenant, sous la forme d'une parabole, les profondeurs d'où le pécheur est tiré, et la hauteur à laquelle il est élevé par l'Évangile, conformément au cœur du Père.

Dans la plus belle robe nous voyons le symbole de notre acceptation dans le Bien-Aimé ; dans l'anneau, le symbole d'une relation éternelle établie ; dans les sandales, le signe de la qualité de fils, car les serviteurs entraient, pieds nus, dans la maison de leur maître. Le veau gras et la fête de famille expriment l'allégresse du ciel et en particulier la joie du Père. Le fils avait été mort moralement et spirituellement, mais maintenant il était comme ressuscité à une vie nouvelle.

Si le plus jeune fils représente le pécheur qui se repent, le fils aîné représente exactement l'esprit du pharisien. L'un avait faim et entre, l'autre était en colère et reste dehors. La venue de la grâce divise toujours les hommes en ces deux groupes : ceux qui savent qu'ils ne méritent rien, et ceux qui s'imaginent mériter plus que ce qu'ils ont. Le fils aîné dit : « Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ». Ainsi, lui aussi trouvait sa société et son plaisir dans un cercle d'amis, en dehors du cercle de son père. La seule différence était dans le caractère des amis : ceux du plus jeune fils étaient peu recommandables, alors que ceux de l'aîné étaient vraisemblablement respectables. Le pharisien propre juste n'est pas plus en communion réelle avec le cœur du père que ne l'est le fils prodigue. Et pour finir, il reste dehors, alors que le prodigue est introduit dans la maison.

16 - Chapitre 16

Les paraboles du chapitre 15 étaient adressées aux pharisiens, mais celle par laquelle débute ce chapitre 16 s'adresse aux disciples. Elle les instruit quant à la position dans laquelle se trouvent les hommes devant Dieu et quant au comportement qu'il leur convient d'avoir dans cette position. Nous sommes des économes, et nous avons été infidèles dans notre administration. L'économe est ici accusé devant son maître « comme dissipant ses biens ». Cette expression fait la liaison avec la parabole précédente, car le plus jeune fils « dissipa son bien en vivant dans la débauche ». Tout ce que nous possédons vient de la main de Dieu, si bien que, quand nous gaspillons pour nous-mêmes ce que nous pouvons avoir, en réalité nous dissipons les biens de notre Maître.

L'économe infidèle se trouve recevoir son congé, il décide alors de tirer parti de certaines possibilités, que sa position présente lui offre encore en vue d'en avoir le bénéfice plus tard. L'économe était injuste — le Seigneur le dit nettement — pourtant son maître ne peut que louer la sagesse subtile avec laquelle il a agi, bien que ce soit au détriment du maître lui-même. En matière de prudence dans les affaires de cette vie, les enfants de ce siècle l'emportent sur les enfants de Dieu.

Les versets 9 à 13 sont l'application de la parabole à nous tous. Les biens de la terre, argent et choses du même genre, sont les « richesses injustes », parce que ce sont les choses dans lesquelles l'injustice de l'homme se manifeste le plus, bien qu'elles ne soient pas injustes en elles-mêmes. Il nous faut employer les richesses de façon à amasser « un bon fondement pour l'avenir » (voir 1 Tim. 6:17-19), ou bien, comme le dit notre verset : « afin que, quand vous viendrez à manquer, vous soyez reçus dans les tabernacles éternels » (v. 9).

Ce verset 9 nous montre donc que nous devons agir sur le principe adopté si sagement par l'économe ; le verset 10 montre que nous devons différer entièrement de lui en ceci : que ce qu'il a fait par injustice, nous devons le faire en toute loyauté. Les richesses injustes, que les hommes cherchent par leurs efforts à acquérir d'une manière si acharnée, et souvent si malhonnête, sont après tout « ce qui est très petit ». À proprement parler, elles ne nous appartiennent pas du tout : elles sont à « autrui », puisque « à l'Éternel est la terre et tout ce qu'elle contient ». Mais il y a « les vraies richesses », dont le Seigneur parle comme étant « ce qui est vôtre ». Si nous comprenons réellement que ce que nous possédons, c'est ce que nous avons en Christ, nous emploierons tout ce que nous avons dans cette vie — argent, temps, occasions, intelligence — en vue des

intérêts de notre Maître. De toutes façons, nous ne pouvons pas servir deux maîtres. Soit Dieu, soit Mammon (les richesses) dominera sur nous. Veillons à ce que ce soit Dieu qui domine.

Quoique toutes ces choses aient été dites aux disciples, il y avait des pharisiens qui écoutaient, et ils se moquent ouvertement du Seigneur. Pour leur esprit avare, un tel enseignement était ridicule. Ils étaient partisans farouches de la loi, et la loi n'avait jamais prescrit des choses semblables. Le Seigneur leur répond en deux points. D'abord, ils s'occupaient de ce qui était extérieur, sous le regard des hommes, s'intéressant simplement à ce que les hommes avaient en estime. Ils laissaient de côté le Dieu qui s'occupe de l'état du cœur de l'homme, et dont les pensées sont entièrement opposées à celles de l'homme. Finalement, les pensées de Dieu prévaudront et celles de l'homme seront renversées.

Mais en second lieu, la loi dont ils s'enorgueillissaient était en train de se faire remplacer par le royaume de Dieu. La loi avait prescrit les choses nécessaires à la vie de l'homme sur la terre, et les prophètes avaient annoncé le royaume de Dieu qui y serait établi. Le temps du royaume visible, universel n'était pas encore ; néanmoins ce royaume était introduit sous une autre forme par la prédication et déjà, dans cette forme spirituelle, les hommes commençaient à y entrer, usant de violence. Les pharisiens refusaient de le voir, et restaient dehors. Mais, quoique la loi fût en train d'être remplacée de cette façon, il n'en tomberait pas un seul trait de lettre. Dans son domaine à elle, elle reste debout dans toute sa majesté. Elle est « sainte, juste et bonne », (voir Rom. 7:12) ; et ses ordonnances morales demeurent. L'ordonnance particulière sur laquelle le Seigneur insiste au verset 18 était sans doute une attaque terrible contre les pharisiens, qui étaient très relâchés dans de telles choses, alors qu'ils s'occupaient activement de leurs dîmes « de la menthe, de l'aneth et du cumin ».

Cette vigoureuse critique est suivie aux versets 19-31 par la parabole effrayante de l'homme riche, si tant est que ce soit une parabole. Le Seigneur emploie quelques expressions figurées telles que « le sein d'Abraham », mais Il rapporte tout cela comme étant des faits. Les versets 19-22 relatent des faits très ordinaires de cette vie-ci, se terminant par la mort et l'enterrement, et là, le rideau tombe pour nous. Comme nous arrivons au verset 23, le Seigneur lève ce rideau et nous fait voir les choses qui se trouvent au-delà.

L'homme riche agit sur le principe absolument opposé à celui de l'économe du début du chapitre. Tout ce qu'il possédait, il l'avait employé pour son plaisir égoïste du moment, et il avait laissé l'avenir prendre soin de lui-même. Le Seigneur ne s'en prend pas aux richesses, mais bien à l'emploi égoïste qu'en fait l'homme sans tenir compte de Dieu. L'homme riche ne s'intéressait qu'au présent, qu'à ce monde-ci ; le royaume de Dieu n'était rien pour lui.

Le mot que Jésus emploie ici pour « enfer » est *hadès* : non pas l'étang de feu, mais le monde invisible des morts. Il nous montre donc que même *celui-ci* est, pour ceux qui ne sont pas sauvés, un lieu de tourment. Quatre fois, Il déclare que le *hadès* est un lieu de tourment.

Il montre également que, une fois l'âme dans le *hadès*, aucun changement n'est possible. Le « grand gouffre » est « établi ». Il n'y a aucune possibilité de passer des tourments à la bénédiction. Il n'y a ici pas de « seconde chance ».

Maintenant qu'il est dans le hadès, l'homme riche est animé d'un esprit missionnaire : il désire qu'un messager d'outre-tombe soit envoyé à ses frères pour qu'ils échappent à ce lieu épouvantable. Le Seigneur nous montre qu'aucune visite d'outre-tombe, même si elle pouvait se produire, n'arrêterait les gens, s'ils ne sont pas arrêtés par la Parole de Dieu.

Aujourd'hui Dieu s'adresse aux hommes par le Nouveau Testament aussi bien que par Moïse et les prophètes, et dans le Nouveau Testament est rapportée la vie de Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Si les hommes rejettent la Bible, qui est pour aujourd'hui la Parole de Dieu complète, rien ne les persuadera, et ils aboutiront au lieu du tourment.

Oh, que nous soyons étreints par une conviction, donnée par Dieu, de la réalité de ces choses ! Alors, « la bonté de notre Dieu Sauveur et Son amour envers les hommes » étreignant aussi nos cœurs, nous serions pleins de zèle pour les âmes. Nous ressemblerions davantage à ce chrétien (*) pieux du 17° siècle au sujet duquel l'histoire rapporte qu'il était « rempli d'un désir insatiable de la conversion des âmes précieuses » ! Et nous devrions être remplis de zèle pour les âmes pendant que c'est encore le temps agréé et le jour du salut.

(*) Joseph Alleine (1634-1668), contemporain de John Bunyan

17 - Chapitre 17

La dernière partie du chapitre précédent, du verset 14 à la fin, s'adressait aux pharisiens ; au début de ce chapitre-ci, le Seigneur s'adresse de nouveau à Ses disciples. Les biens de l'homme riche avaient été pour lui une occasion de chute et l'avaient entraîné en enfer, et maintenant le Seigneur dit à Ses disciples que, le monde étant ce qu'il est, les « scandales » ou occasions de chute sont inévitables. La chose importante est d'éviter d'être une occasion de chute à qui que ce soit, même aux plus petits. Les conséquences en sont si graves que n'importe quoi vaut mieux que cela.

Cependant, cela ne veut pas dire que nous ne devions jamais parler à notre frère par crainte de lui être en achoppement. Bien au contraire : s'il se détourne du droit chemin et pèche, nous devons le reprendre, et aussitôt qu'il se repent, lui pardonner ; et cela, même si la chose se répète plusieurs fois. On pourrait penser qu'on risque de lui être en achoppement en le reprenant, mais, en fait, c'est ne pas le reprendre qui comporte ce risque. Il va de soi que la réprimande est adressée, non sous l'effet d'une colère humaine, mais dans la puissance de l'amour de Dieu.

Un enseignement tel que celui-ci fait sentir aux disciples qu'ils ont besoin d'une foi plus grande. La réponse du Seigneur semble impliquer qu'il ne s'agit pas tant d'une *grande* foi, que d'une foi *vivante*. Un grain de moutarde est très petit, mais il est vivant ! Une foi vivante obtient des résultats de caractère miraculeux. Maintes fois, de lourds pavés ont été descellés par des pousses délicates provenant de semences vivantes enfouies dessous. Même la vie végétale a une puissance qui paraît miraculeuse, et c'est d'autant plus vrai pour la foi vivante. Néanmoins, ce n'est pas la foi que nous possédons, ce n'est pas le service que nous accomplissons qui nous donnent quelque droit devant Dieu. Nous ne pouvons jamais accomplir plus qu'il n'était de notre devoir de faire. Il semble que ce soit la vérité inculquée dans les versets 7 à 10.

Le Seigneur est maintenant en route pour aller à Jérusalem, et nous arrivons à l'incident touchant des dix lépreux. Tous avaient une certaine mesure de foi en Lui, car ils font appel à Lui comme Maître, et ils obéissent aux instructions qu'Il leur donne d'aller vers les sacrificateurs, bien qu'à ce moment-là il n'y eût pas de changement dans leur condition. Pourtant, lorsqu'ils furent rendus nets, neuf d'entre eux continuèrent leur route vers les sacrificateurs, afin d'achever leur purification cérémonielle le plus tôt possible. Un seul remet à plus tard l'accomplissement du rite afin de donner la première place à son Bienfaiteur.

L'esprit juif était davantage lié par ce qui était rituel ; le pauvre Samaritain est libre de rendre louanges et actions de grâce au Sauveur avant toutes choses et d'être déclaré pur par les sacrificateurs après. La miséricorde souveraine avait été dispensée, et la brève vision de la Personne qui a dispensé la miséricorde élève le Samaritain au-dessus des coutumes de la loi. En conséquence, il reçoit des lèvres mêmes du Seigneur l'assurance d'être rendu net, avec la déclaration que sa foi en avait été l'instrument. Cela avait bien plus de valeur que toute assurance qu'il pouvait recevoir des sacrificateurs. La foi intelligente met toujours Christ en avant.

Dans les versets 20 et 21, Luc met en opposition le scepticisme inintelligent des pharisiens avec la foi du Samaritain. Pour eux, le royaume de Dieu ne pouvait venir qu'avec un déploiement de pompe, de façon à être remarqué par chacun. Le Seigneur leur dit que ce n'était pas le temps pour qu'il vienne de cette façon, mais qu'il se trouvait déjà au milieu d'eux, d'autant que Lui — le Roi — était là. Le royaume se trouvait au milieu d'eux car Lui-même se trouvait au milieu d'eux. Les pharisiens avaient les yeux tout à fait fermés pour le voir, mais le Samaritain l'avait évidemment entrevu, d'où sa hâte à revenir en arrière pour se jeter à Ses pieds, Lui rendant grâces.

Au verset 22, Jésus se tourne à nouveau vers Ses disciples, parlant des « jours du Fils de l'Homme » ; évidemment c'est le Fils de l'Homme qui devra prendre le royaume, lorsque viendra l'heure où il sera établi publiquement, comme Daniel 7:13-14 l'avait fait connaître depuis longtemps. Or, les disciples, comme le Samaritain, avaient la foi et voyaient déjà la puissance et l'autorité de Dieu confiées au Seigneur Jésus. Ils allaient aussi, au temps convenable, voir le Fils de l'Homme révélé dans Sa gloire : le verset 30, ainsi que le verset 24, en parlent. Mais auparavant, Il allait être rejeté, et les paroles rapportées jusqu'à la fin du chapitre leur étaient évidemment adressées : ils représentaient les saints qui seraient sur la terre avant Sa venue en gloire. Nombreux sont ceux qui ont désiré de voir un des jours du Fils de l'Homme et ne l'ont pas vu.

Lorsque l'heure de Sa Venue approchera, deux choses caractériseront ces jours-là. D'abord, il y aura beaucoup d'activité de la part des puissances de méchanceté. Des imposteurs se présenteront ici et là, comme l'indique le verset 23. En second lieu, les hommes en général seront absorbés par les choses de la terre. Aux jours de Noé et aux jours de Lot, les hommes étaient absorbés par leurs plaisirs, leurs affaires, leurs projets ; en conséquence le jugement les prit au dépourvu et ils périrent tous. Ainsi en sera-t-il au jour de la révélation du Fils de l'Homme.

La grande pensée renfermée dans le verset 33 ne se rencontre pas moins de six fois dans les Évangiles, et le Seigneur semble l'avoir prononcée en quatre

occasions différentes. Le contexte ici la rend très frappante. Les hommes se plongent dans les choses de la terre, cherchant à sauver leur vie. En conséquence, ils ne font que la perdre. Le croyant doit abandonner ces choses en faveur de choses bien plus grandes qui lui sont révélées. Il conserve sa vie, comme ce sera évident lorsque le Seigneur viendra. La femme de Lot est une illustration de ce principe. Les anges la firent sortir (corporellement) de Sodome, mais son cœur y était encore. Elle perdit tout ce qu'elle possédait, et elle aussi perdit la vie. Nous faisons bien de nous souvenir d'elle.

Ceux qui seront sur la terre, lorsque le Seigneur viendra, feront bien de s'en souvenir également. Alors, ils ne penseront pas à emporter les affaires qu'ils auront laissées à la maison, ou à retourner en arrière depuis les champs. Ce jour-là viendra avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie. Tout comme les aigles se rassemblent partout où se trouve leur proie, ainsi le jugement de Dieu atteindra tous ceux qui en sont passibles. Le royaume, lorsqu'il sera établi, sera marqué par un jugement discriminatoire contre le mal. Le pécheur sera pris pour le jugement et le juste laissé pour jouir de la bénédiction, si étroitement associés qu'ils aient pu être. Si les pharisiens s'étaient rendu compte que l'établissement public du royaume comportait cela, ils n'auraient peut-être pas demandé quand cet événement aurait lieu.

Il est intéressant de remarquer que les trois cas mentionnés par le Seigneur, dans les versets 34-36, évoquent respectivement la nuit, le petit matin et le plein jour. Quand Il viendra, les hommes seront surpris inopinément dans tous les lieux de la terre, dans leur occupation du moment.

18 - Chapitre 18

En présentant la parabole par laquelle débute ce chapitre, le Seigneur continue dans la même ligne de pensée, comme le montre l'application qu'Il en fait aux versets 7 et 8. Lorsque le royaume viendra, cela signifiera le jugement pour les méchants, mais les jours qui précéderont seront marqués par de la tribulation pour les saints. Leur ressource sera la prière. Même un juge inique sera poussé à faire justice à une veuve, si elle est suffisamment importune ; de même un saint peut s'attendre continuellement à Dieu avec l'assurance d'être entendu au temps convenable.

Il n'y a pas le moindre doute quant à la Venue du Fils de l'Homme en réponse aux cris de Ses élus. Le seul doute qui s'élève se rapporte à la foi : une foi vivante se trouvera-t-elle parmi les élus ? Le Seigneur pose la question : « trouvera-t-Il de la foi sur la terre ? » mais Il n'y répond pas. Il semble que l'on peut en déduire que la foi sera à son déclin, ce qui concorde avec ce que Lui-Même déclare ailleurs sans détours : « l'amour de plusieurs sera refroidi » ; (Matthieu 24:12). Si nous avons raison de croire que la fin de la dispensation présente approche, nous ferons bien de prendre cela très à cœur, et de nous ranimer quant à la foi et la prière. Ce n'est que si nous prions *constamment* que nous ne perdrons pas courage.

L'homme qui prie se confie en Dieu. Malheureusement, beaucoup se confient en eux-mêmes et en leur propre justice. À ceux-ci s'adresse la parabole suivante. Le pharisien et le publicain sont des hommes-types. Le Seigneur considère comme admis que la grâce de Dieu, qui apporte la justification aux hommes, est à leur libre disposition, mais Il montre que tout dépend de l'attitude de celui qui en a besoin. Le pharisien représente exactement le fils aîné du chapitre 15, l'homme riche du chapitre 16, le brigand impénitent du chapitre 23. Le publicain représente le plus jeune fils, Lazare et le brigand qui se repent.

Chez le pharisien, tout tourne autour de lui-même, de son caractère, de ses actions. Chez le publicain : la confession de péché, et de son besoin de propitiation : « sois apaisé » étant littéralement « sois propice ». Comme le verset 13 est lourd de sens ! La *place* que prend le publicain : « se tenant loin » indiquant qu'il sait qu'il n'a aucun droit à s'approcher ; *son attitude* : ne levant pas « les yeux vers le ciel » : le ciel n'était pas un endroit pour un homme tel que lui ; *ses gestes* : « se frappait la poitrine », confessant ainsi qu'il est l'homme qui mérite d'être frappé ; *ses paroles* : « moi, (le) pécheur », (le pécheur, plutôt

qu'un pécheur). Le pharisien avait dit : « Je ne suis pas comme le reste des hommes », frappant les autres hommes plutôt que lui-même. Le publicain frappe celui qui le mérite, et s'humiliant, reçoit la bénédiction.

Comme tout cela concorde d'une façon frappante avec le thème particulier de cet Évangile. La grâce se trouvait là en abondance dans le Fils de l'Homme parfait, mais à moins que, de notre part, il n'y ait un esprit d'humilité et de repentance, nous passerons à côté de tout ce qu'elle offre.

L'incident suivant, que Luc relate brièvement aux versets 15 à 17, renforce précisément ce même élément. De simples petits enfants ne comptent pas dans l'estimation du monde, mais c'est de tels que se compose le royaume. Ce n'est pas, comme nous aurions pu le penser, que, pour y entrer le petit enfant doive atteindre l'état d'homme adulte, mais il faut que l'adulte revienne à l'état de petit enfant. Le premier cas aurait pu convenir à la loi de Moïse, mais ici, il s'agit de la grâce.

L'incident suivant, concernant le jeune homme riche, chef du peuple, insiste également sur ce même point. Le Seigneur venait de parler de *recevoir* le royaume comme un petit enfant, et le chef du peuple demande alors : « Que faut-il que *j'aie fait* pour hériter de la vie éternelle ? » Il revenait mentalement aux œuvres de la loi, il ne connaissait pas ce que Paul nous dit en Romains 4:4 : « À celui qui fait des œuvres, le salaire n'est pas compté à titre de grâce, mais à titre de chose due ». Abordant la question sur cette base, le Seigneur le renvoie à la Loi, aux devoirs qu'elle lui impose vis-à-vis de son prochain, et comme il assurait qu'il avait gardé ces choses dès sa jeunesse, le Seigneur le sonde plus avant quant à sa relation envers Lui-Même. « Viens, suis-moi ». Qui est ce *Moi* ? Voilà la question suprême, de laquelle tout dépend, aussi bien pour le chef du peuple que pour nous-mêmes.

Le chef s'était adressé au Seigneur en disant : « Bon Maître », et cette épithète flatteuse, le Seigneur la refuse s'il ne le reconnaissait pas en même temps comme Dieu. En vérité, Il *était* Dieu, et Il *était* bon, et Il se présente au jeune homme, en l'invitant à renoncer à ce qu'il possédait et à Le suivre, exactement comme Lévi l'avait fait quelque temps auparavant. Même la loi demandait à l'homme d'aimer Dieu de tout son cœur. Le chef aimait-il Dieu de cette façon ? Reconnaissait-il Dieu dans l'humble Jésus ? Hélas, non. Il pouvait bien affirmer qu'il avait gardé les commandements se rapportant à son prochain ; il perd pied complètement lorsque le premier de tous les commandements est en question. À ses yeux, ses richesses avaient en elles-mêmes une plus grande valeur que Jésus.

C'est bien difficilement qu'un riche entrera dans le royaume de Dieu, puisqu'il est si difficile de posséder des richesses sans qu'elles absorbent le cœur

en excluant Dieu. Pour ceux qui pensaient que les richesses étaient des marques de la faveur de Dieu, tout cela semblait très troublant, mais la vérité est que le salut est chose impossible à l'homme, néanmoins possible à Dieu. Cela nous ramène au point en question. Le royaume ne peut se mériter, encore moins la vie éternelle. Tout doit être reçu comme don de Dieu. Et si, en recevant le don, d'autres choses doivent être abandonnées, il y a ample compensation et maintenant, et dans le monde à venir.

Ce que le Seigneur dit aux versets 29 et 30 a une portée très générale. Dans le temps *présent*, il y a *beaucoup plus* pour *tous ceux* qui ont abandonné les bonnes choses de la terre pour l'amour du royaume. Quelque difficulté que nous ayons à comprendre cela, provient de ce que nous n'arrivons pas à apprécier à leur valeur les bénédictions spirituelles contenues dans le « beaucoup plus ». Paul nous donne une illustration de ces paroles. Lisons Philippiens 3 et voyons comme il fait le compte de ces richesses spirituelles déversées dans son sein après qu'il eut « fait la perte de toutes (choses) ». Semblable à un chameau dépouillé de tous les haillons qu'il avait portés, il n'était passé par le trou de l'aiguille que pour se trouver comblé de faveurs de l'autre côté.

Tout cela devait paraître très surprenant à l'esprit juif, mais le fait qui expliquait tout était que le Fils de l'Homme n'allait pas prendre le royaume en ce temps-là, mais bien plutôt monter à Jérusalem pour y mourir. Ainsi, de nouveau à ce point-là, Jésus parle de la mort qui était maintenant devant Lui. Les prophètes avaient annoncé que ce serait le chemin par lequel Il entrerait dans Sa gloire, quoique les disciples n'aient pas réussi à le comprendre. Et, alors même que le Seigneur les en instruit à nouveau, ils n'arrivent pas à le saisir. Tel est le pouvoir que les idées préconçues peuvent avoir sur l'esprit.

Le Seigneur accomplit maintenant son ultime voyage vers Jérusalem, et Il approche de Jéricho pour la dernière fois. Avec foi l'aveugle arrête le Seigneur au passage. La foule lui avait dit que Jésus de Nazareth passait par là, pourtant il s'adresse aussitôt à Lui en L'appelant Fils de David et il Lui demande d'avoir pitié de lui. Le jeune homme riche avait demandé ce qu'il devrait *faire*, alors que le Seigneur venait de parler de *recevoir* le royaume. Le mendiant aveugle dit qu'il voudrait *recevoir* lorsque le Seigneur demande ce qu'il *faudrait qu'Il lui fasse*. Il ne résulta rien de la rencontre avec le chef ; un résultat est produit sur-le-champ dans le cas du mendiant. Le contraste entre ces deux cas est tout à fait significatif.

Le mendiant recouvre la vue, et le Seigneur lui dit : « Ta foi t'a guéri ». Cela montre que l'action accomplie est beaucoup plus profonde que le recouvrement de sa vue physique. Le mendiant devient un disciple de Jésus, qui montait à Jérusalem et allait vers la croix ; Dieu est glorifié et par le mendiant et par les

témoins de la scène. Un cas également net de bénédiction spirituelle se présente au Seigneur lorsqu'Il entre dans Jéricho et la traverse.

Si, arrivés là, nous comparons l'Évangile de Luc avec Matthieu 20:29-34, et Marc 10:46-52, une grave contradiction apparaît. Luc place très explicitement la guérison de l'aveugle lorsque Jésus *approchait* de Jéricho ; et les deux autres évangélistes la placent non moins explicitement lorsqu'Il *quittait* Jéricho. Avec nos connaissances limitées, il semblait impossible de concilier les différents récits sur ce point-là. Mais lors des fouilles faites dans la région de Jéricho, les archéologues ont mis au jour les fondations de deux villes de Jéricho : l'une, la ville primitive, ancienne, l'autre, à quelque distance, la Jéricho romaine. L'aveugle qui connaissait son affaire pour demander l'aumône s'était posté entre les deux villes ! Luc, qui écrit pour les gens des nations, avait évidemment la Jéricho romaine à l'esprit. Les autres évangélistes, très naturellement, pensent à la ville primitive. Nous mentionnons cela pour montrer comment disparaît très simplement ce qui ressemble à une contradiction insurmontable, lorsque nous connaissons les faits dans leur ensemble.

19 - Chapitre 19

Luc seul nous parle de la conversion de Zachée, ce qui est remarquablement en harmonie avec le thème de son Évangile. Le publicain, bien que profondément méprisé par les chefs de son peuple, était un objet tout indiqué pour recevoir la grâce du Seigneur et il se distinguait par la foi qui est prête à recevoir cette grâce. Zachée n'avait pas de besoins corporels ou matériels ; pour lui, il s'agissait uniquement de besoins spirituels. Les gens le traitaient de « pécheur ». Le mot était juste, et Zachée le savait ; néanmoins, cela l'incite à essayer de gagner la faveur du Seigneur par l'exposé de ses bonnes œuvres et de sa scrupuleuse honnêteté. Jésus, toutefois, place sa bénédiction sur le fondement qui convenait, en déclarant que Zachée est fils d'Abraham, c'est-à-dire un véritable enfant de la foi, tandis que Lui-Même est Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Zachée, par nature, était perdu, cependant c'était un croyant, et ainsi le salut lui parvient en ce jour-là. C'est exactement sur le même fondement que le salut parvient à chacun d'entre nous depuis ce jour-là.

Le Seigneur avait montré aux pharisiens que le royaume était déjà au milieu d'eux en Sa propre Personne ; Il avait aussi reparlé à Ses disciples de Sa mort imminente et de Sa résurrection. Cependant ceux-ci caressaient encore l'espoir de voir apparaître sans délai le royaume en gloire. Aussi le Seigneur ajoute-t-Il la parabole des versets 11 à 27 comme correctif à leurs pensées erronées. L'heure du royaume viendrait, et alors tous Ses ennemis seraient détruits ; mais il y aurait d'abord le temps de Son absence, pendant lequel la fidélité et la diligence de Ses serviteurs seraient mises à l'épreuve. À chaque serviteur est confiée la même somme, si bien que la différence dans les résultats provient de leur diligence, de leur savoir-faire ou de quelque autre motif. C'est selon leur diligence qu'ils sont récompensés au jour du royaume. Le serviteur qui n'a eu aucune activité, montre seulement qu'il ne connaissait pas son Maître. Le résultat : non seulement il n'a pas de récompense, mais il subit une perte.

Cela nous rappelle une fois de plus que la grâce nous appelle à une position de responsabilité et de service, et que notre place dans le royaume dépendra de la diligence avec laquelle nous aurons employé ce qui nous a été confié.

Après avoir exposé la parabole des talents, le Seigneur va devant Ses disciples, montant à Jérusalem ; et comme Il approchait de Bethphagé et de Béthanie, Il envoie chercher l'ânon sur lequel Il fait Son entrée dans la ville, selon la prophétie de Zacharie, (Zacharie 9:9). L'ânon n'était pas dressé, car personne ne s'était jamais assis dessus. On le détache, mais seulement afin que

le Seigneur puisse s'asseoir dessus.

Quoique le royaume ne fût pas sur le point d'être établi en gloire à ce moment-là, le Seigneur, ainsi monté sur l'ânon, se présente sans équivoque à Jérusalem comme son Roi légitime, envoyé par Dieu. Ses disciples aident en cela, et comme ils approchent de la ville, ils se mettent à louer Dieu et à se réjouir. Jean 12:16 nous dit très clairement qu'ils ne comprirent pas vraiment alors ce qu'ils faisaient ; cependant il est évident que l'Esprit de Dieu les saisit et les dirigea dans leurs paroles. Ils L'acclament comme Roi, et parlent de : « Paix au ciel, et gloire dans les lieux très-hauts ! »

Lors de l'incarnation, les anges avaient proclamé : « sur la terre, paix », car l'Homme du bon plaisir de Dieu était apparu, et ils célébrèrent le résultat complet de Son œuvre. Mais maintenant, il est clair que la mort se dressait devant Lui, et que Son rejet allait entraîner pour un temps tout autre chose que la paix sur la terre. Néanmoins, le premier résultat de Son œuvre à la croix serait d'établir la paix dans la Cour la plus haute qui soit, — dans les cieux — et de manifester la gloire dans les lieux très-hauts, Lui-Même y montant en triomphe. Il fallait que cette note de louange se fasse entendre à ce moment précis. Dieu aurait pu faire crier les pierres, mais à leur place, Il emploie la bouche des disciples, bien qu'ils aient prononcé ces paroles sans comprendre totalement leur signification.

Voici maintenant un contraste frappant. Comme ils approchent de la ville, les disciples se réjouissent et louent le Roi à haute voix. Le Roi, Lui, pleure sur la ville ! En Jean 11:35 (« Jésus pleura »), le mot employé indique des pleurs silencieux ; ici, le verbe indique se répandre en lamentations, de façon visible et audible. Les lamentations de l'Éternel sur Israël, rapportées au Psaume 81:13, réapparaissent ici, mais beaucoup plus poignantes, alors que s'approchait le moment où la nation allait commettre le plus grand de tous ses péchés. Jérusalem ne connaissait pas les choses qui appartenaient à sa paix, (v. 42), c'est pourquoi la paix sur la terre était impossible à ce moment-là, et le Seigneur prévoit et prédit sa destruction par la violence, perpétrée par les Romains quarante ans plus tard. L'Orient d'en haut les avait visités, et ils n'avaient point connu le temps de leur visitation.

En conséquence, tout était en désordre dans Jérusalem. En entrant dans la ville, le Seigneur se dirige tout droit vers son centre même, et Il trouve le mal installé dans le temple. La maison de l'Éternel, destinée à être une maison de prière pour toutes les nations, n'était qu'une caverne de voleurs, si bien que tout étranger, montant au temple pour y rechercher Dieu, était victime d'escroqueries lorsqu'il voulait obtenir les victimes pour les sacrifices. De ce fait, il était repoussé loin du vrai Dieu au lieu d'être attiré à Lui. Ainsi, dans les mains des

hommes, la maison de Dieu avait été complètement détournée de son usage propre. De plus, les hommes qui avaient l'autorité dans la maison étaient virtuellement des meurtriers, comme le montre le verset 47 ; aussi était-elle devenue une citadelle de meurtriers en même temps qu'une caverne de voleurs. Pouvait-il y avoir quelque chose de pire ? Il n'est pas étonnant que Dieu l'ait détruite de fond en comble par la main des Romains quarante ans plus tard.

20 - Chapitre 20

Ce fut pourtant dans l'enceinte du temple que le Seigneur enseigna le peuple au cours de cette dernière semaine de Sa vie ; aussi n'est-il pas surprenant qu'Il soit entré en conflit avec les sacrificateurs et les scribes. Ce chapitre tout entier s'occupe des détails de ce conflit. Ce sont eux qui commencent à contester, mais à la fin, ils sont réduits au silence et démasqués.

Ils mettent d'abord en question Son autorité. Eux étaient les gens qui détenaient l'autorité dans le temple, et pour eux Jésus n'était qu'un « Prophète » parvenu et présomptueux, venant de Nazareth. Leur question laissait présumer qu'ils étaient habilités à juger des lettres de créance du Seigneur, s'Il en présentait ; aussi les invite-t-Il à régler la question préliminaire se rapportant aux lettres de créance de Son précurseur : Jean. Ils sont immédiatement mis dans l'embarras, car la réponse qu'ils souhaitaient donner aurait indigné le peuple. C'était des opportunistes, recherchant la popularité, aussi invoquent-ils l'ignorance. Ce n'est pas devant de tels hommes que le Seigneur justifie Son autorité. Au lieu de cela, Il se met à parler avec toute l'autorité que donne l'omniscience, et ils en sentent bientôt la puissance. Il ne pouvait plus y avoir de doute au sujet de Son autorité au terme de ce conflit de paroles.

Dans la parabole qui occupe les versets 9 à 16, le Seigneur expose avec une grande clarté la situation exacte des choses à ce moment-là. Cela se lit comme une suite de l'exposé historique donné en 2 Chroniques 36:15-16. Là, c'était Dieu, suppliant par le moyen de Ses « messagers, se levant de bonne heure et envoyant » ; mais ceux-ci ne rencontrèrent que moqueries et railleries jusqu'à ce « qu'il n'y eut plus de remède », et « Il fit monter contre eux le roi des Chaldéens ». Ici, l'histoire avance d'un pas et le « Fils Bien-aimé » est envoyé, seulement pour être jeté hors de la vigne et tué. À cause de cela, un châtiment pire que l'arrivée des Chaldéens allait venir sur eux. Le Psalmiste avait prophétisé que la « Pierre » rejetée deviendrait la « tête de l'angle », et Jésus ajoute que « quiconque tombera sur cette pierre, sera brisé ; mais celui sur qui elle tombera, elle le broiera ». En ce moment, ils heurtaient contre la Pierre, comme Romains 9:32 le déclare. La chute de la Pierre sur eux et sur les puissances des nations aura lieu à la Seconde Venue, comme l'indique Daniel 2:34.

Les principaux sacrificateurs et les scribes sentent l'intention et l'autorité des paroles du Seigneur, comme nous le voyons au verset 19 ; mais cela ne fait que les exciter à s'opposer d'une façon plus déterminée. Et ils envoient des

hommes rusés et fourbes pour, si possible, Le prendre au piège dans Ses paroles. Ils viennent vers le Seigneur et Lui demandent s'il est permis de payer le tribut à César ; pharisiens et hérodiens trouvent ici l'occasion de s'allier, oubliant leur animosité réciproque dans une haine commune envers le Seigneur.

La question que pose le Seigneur : « Pourquoi me tentez-vous ? » montre qu'Il connaissait parfaitement leur ruse. Il demande à voir un denier — et cela montre dans quelle pauvreté Il a vécu. L'inscription sur le denier témoigne qu'ils sont des sujets de César. Le Seigneur répond alors qu'ils doivent rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. C'est parce qu'ils n'avaient pas rendu à Dieu ce qui Lui revenait, que César avait acquis sur eux ses droits de conquérant. Tout ceci était si incontestable, que ces discuteurs perfides furent réduits au silence devant la remarque qu'Il leur en fit.

La question par laquelle les sadducéens pensaient prendre le Seigneur au piège était due à leur ignorance. Ils avaient sans doute souvent plongé les pharisiens dans la perplexité avec cette question-là, mais ceux-ci n'avaient pas plus de lumière que les sadducéens sur le point essentiel que le Seigneur rend si clair. Il oppose « ce siècle » et « ce siècle-là ». Or, ce sera le lot de quelques-uns « d'avoir part à ce siècle-là » comme hommes vivant sur la terre, sans passer par la mort et la résurrection ; mais ceux qui « auront part à ce siècle-là et à la résurrection » connaîtront des conditions de vie totalement nouvelles. Ils seront immortels comme les anges, et le mariage ne s'appliquera pas à eux. Le Seigneur commence ici à faire « luire la vie et l'incorruptibilité » (2 Timothée 1:10) ; et, en conséquence, la question des sadducéens qui, dans leur ignorance, semblait ne pas avoir de réponse, devient simplement ridicule.

Le Seigneur complète Sa réponse et apporte la preuve de la résurrection à partir de Exode 3:6. Si, pour Dieu, les patriarches étaient vivants des siècles après leur mort dans ce monde-ci (dans ce siècle-ci), leur résurrection finale est certaine. Ainsi, Il répond, non seulement à la question absurde des sadducéens, mais aussi à l'incrédulité qui se trouvait derrière leur question. Et Il y répond avec une telle autorité que même un scribe est porté à l'admiration et à l'approbation, et ils craignent tous de l'interroger davantage.

Le Seigneur pose alors, à son tour, cette grande question, basée sur le Psaume 110. Matthieu rapporte que personne ne pouvait lui répondre un mot (Matthieu 22:46) La foi seule le pouvait, la foi qui saisissait la gloire divine du Christ ; et eux-mêmes n'avaient pas de foi. Ils restent silencieux dans leur incrédulité tenace. Répondre à Sa question, ils ne le *peuvent* pas ; Lui poser d'autres questions, ils ne *l'osent* pas.

Il ne reste au Seigneur qu'à démasquer ces hommes méchants, et Il le fait en peu de mots, comme le rapportent les deux derniers versets du chapitre. C'était

des hypocrites de la pire espèce ; ils se servaient de la religion comme d'un manteau pour couvrir leur recherche de soi et leur cupidité. Le Seigneur les démasque et prononce leur condamnation. Il ne parle pas d'une sentence plus longue, comme si le jugement était limité par le temps et non pas éternel. Mais Il parle d'une sentence plus sévère, montrant que le jugement différera quant à sa rigueur. Ils recevront une « sentence plus sévère » (v. 47).

21 - Chapitre 21

Puis, levant les yeux, le Seigneur vit quelques-uns de ces riches qui jetaient avec ostentation leurs dons dans le trésor du temple, et parmi ceux-ci une pauvre veuve qui y jeta ses deux pites. Il ne nous faut pas séparer dans notre esprit ces premiers versets du chapitre 21 des deux derniers versets du chapitre précédent. La veuve était vraisemblablement une de celles dont la « maison » avait été dévorée ; cependant, au lieu de se plaindre, elle jette ses deux dernières pites dans le trésor du temple. Dans ces circonstances, son don était vraiment très grand, comme le déclare le Seigneur. Elle va jusqu'à l'extrême limite : elle jette *tout* ce qu'elle avait.

Il ne nous faut pas non plus séparer cet incident touchant des versets qui suivent, en particulier du verset 6. La veuve exprime sa piété envers Dieu en jetant ses deux pites dans la collecte pour l'entretien des bâtiments du temple ; pourtant le Seigneur poursuit en prédisant la destruction totale de celui-ci. Le sanctuaire était déjà mis de côté, parce que le Seigneur était là. Dieu était en Christ, non pas dans le temple d'Hérode. Dans sa compréhension des choses, cette veuve était, comme nous le dirions, en retard sur son temps ; pourtant cela n'amoindrit pas l'approbation du Seigneur quant à son offrande. Il fait *vraiment* cas de la consécration totale d'un cœur, même si l'expression n'en est pas marquée par une parfaite intelligence. Cela devrait nous être en grand encouragement

Luc nous donne maintenant le discours prophétique du Seigneur. Il rapporte la partie de celui-ci qui répond spécialement à la question des disciples, donnée au verset 7. Comme le montre le récit de Matthieu, leur question et la réponse du Seigneur comportaient, toutes deux, beaucoup plus que ce que rapporte Luc. Ici, la question porte sur le temps de la destruction du temple et sur le signe qui l'annoncera. La réponse se divise en deux parties : versets 8-24, les événements qui amèneront la destruction de Jérusalem, foulée aux pieds par les Romains ; versets 25-33, l'apparition du Fils de l'Homme à la fin du siècle.

Il est très remarquable que le Seigneur présente le sujet tout entier, non avec une profusion de détails intéressant notre curiosité, mais comme des prophéties qui sont un cri d'avertissement et qui apportent des enseignements de la plus haute importance pour Ses disciples. Tout est exposé de façon à faire appel à nos consciences et non à notre curiosité.

La première partie du discours, versets 8-19, est consacrée à des enseignements adressés aux disciples en personne. Le Seigneur formule certes

bien des prophéties. Il prédit :

1 — l'apparition de faux christs, 2 — des guerres et des séditions, en même temps que des événements extraordinaires dans le monde physique environnant, 3 — l'apparition d'opposition et de persécution violentes, allant même jusqu'à la mort. Mais, dans chacun des cas, les disciples sont mis en garde par les avertissements du Seigneur. Ils ne devront pas un instant se laisser tromper par de faux christs, ni les suivre. Ils ne devront pas se laisser effrayer par des flambées de violence des hommes, ni s'imaginer que ces commotions signifieront que la fin sera *tout aussitôt*. Ils devront accepter la persécution comme occasion de témoignage, et devant leurs adversaires, ils ne devront pas se reposer sur une défense préparée à l'avance, mais sur la sagesse surnaturelle qui leur sera accordée, le moment venu.

Le but du verset 18 est évidemment de faire comprendre de quelle manière personnelle et intime Dieu prendrait soin d'eux. Les derniers mots du verset 16 montrent que cela ne veut pas dire que tous échapperaient : mais même si on les faisait mourir, ils seraient tous au bénéfice de la résurrection. En endurant l'épreuve avec patience, ils arriveraient au but, soit dans la vie, soit dans la mort. Cela semble être le sens du verset 19. Nous voyons dans les Actes comment ces choses se sont accomplies dans le cas des Apôtres.

Puis, aux versets 20-24, le Seigneur prédit la désolation de Jérusalem. Rien n'est dit ici quant à l'instauration de « l'abomination de la désolation », car cela ne doit arriver qu'à la fin des temps des Gentils : toutes les choses que le Seigneur mentionne furent accomplies lorsque Jérusalem fut détruite par les Romains. *C'est alors* que la ville fut environnée d'armées. *C'est alors* que ceux qui avaient cru aux paroles de Jésus s'enfuirent effectivement vers les montagnes, et échappèrent ainsi aux horreurs du siège. *C'est alors* que commencèrent pour les Juifs « des jours de vengeance », qui ne prendront fin pour eux que lorsque toutes les choses prédites seront accomplies. *C'est alors* que débuta la longue captivité qui s'est poursuivie et se poursuivra, avec Jérusalem foulée aux pieds des nations, jusqu'à la fin des temps des nations. Ces temps débutèrent lorsque Dieu suscita Nebucadnetsar, qui dépossédа le dernier roi de la lignée de David, et ils se termineront par l'écrasement de la domination des nations à l'apparition de Christ.

En conséquence, le verset 25 nous transporte directement jusqu'au temps de la fin, et parle de choses qui précéderont de peu Sa venue. Il y aura des signes dans le ciel, et angoisse et perplexité sur la terre, « la mer et les flots » symbolisant les foules dans un état de trouble et d'agitation violents. C'est pourquoi, les hommes rendront « l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent ». Devant l'état de choses qui règne sur la terre au moment où nous

écrivons ces lignes, il n'est pas difficile de concevoir les événements que le Seigneur prédit ainsi.

C'est le temps où Dieu ébranlera et les cieux et la terre, comme Aggée l'a prophétisé, et où seules demeureront les choses qui ne peuvent être ébranlées (Aggée 2:6). Tout ceci conduira à l'apparition publique du Fils de l'Homme, « avec puissance et une grande gloire ». Le jour de Sa pauvreté sera passé, comme aussi le jour de Sa patience ; et le jour de Sa puissance, dont parle le Psaume 110, sera là dans sa plénitude. Avant Sa venue, les cœurs des inconvertis seront remplis de terreur ; quand Il sera venu, leurs pires craintes seront réalisées, et « toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui » (Apoc. 1:7).

Mais pour Ses saints, la Venue du Seigneur revêtira un autre aspect, comme on est heureux de le lire au verset 28. Pour eux, c'est la rédemption finale, lorsque toute la création sera délivrée de l'esclavage de la corruption. Les choses étant ainsi, les premiers signes de Sa Venue doivent nous remplir d'une heureuse espérance. Nous devons « regarder en haut », car ce qui vient après, événement de toute importance, doit procéder de la droite de Dieu, où le Seigneur est assis. Nous devons « lever nos têtes », bien loin de les baisser par accablement ou par crainte. Les choses mêmes qui effraient le monde doivent remplir le croyant d'une sainte espérance.

Ensuite vient la courte parabole du figuier. Remarquons qu'elle est présentée comme « parabole », non pas comme simple illustration. Le figuier représente les Juifs en tant que nation. Depuis des siècles, ils sont en état de mort, en tant que nation (*), et quand, enfin, il y aura des signes d'une renaissance nationale d'Israël, et également des signes d'une renaissance d'autres « arbres » de nationalismes anciens, nous pourrons reconnaître que « l'été » millénaire est proche. Jusqu'à ce que ce moment arrive, « cette génération » ne passera point ; par « cette génération », le Seigneur signifie, croyons-nous, cette « génération perverse... en qui il n'y a point de fidélité », dont Moïse a parlé en Deutéronome 32:5, 20. Quand le royaume sera établi, cette génération-là sera passée.

1 Cette étude a été écrite avant la deuxième guerre mondiale, et donc, avant la fondation de l'État d'Israël.

La prophétie du Seigneur que Luc relate brièvement se termine par la déclaration solennelle que Ses paroles sont véritables et certaines. Toute parole

qui tombe de Ses lèvres est chargée de sens, chargée de l'annonce d'un événement à venir, et elle a plus de stabilité que les cieux et la terre. Ainsi le verset 33 nous présente la pensée frappante que les paroles de Sa bouche ont une permanence que n'ont pas les œuvres de Ses mains.

Le Seigneur termine en faisant une nouvelle fois appel à la conscience de Ses disciples, et à la nôtre aussi. Il n'y a pas de doute que ces trois versets 34, 35, 36 s'appliquent spécialement aux saints qui seront sur la terre immédiatement avant Son apparition, mais ils interpellent aussi le croyant d'aujourd'hui. Une multitude de plaisirs s'offre à nous et nous pouvons facilement en user à l'excès et nous laisser accaparer. D'autre part, il n'y a jamais eu de dangers plus nombreux et plus grands à l'horizon, et nos cœurs peuvent être écrasés par de sombres pressentiments, si bien que nous perdons de vue le jour qui approche. Il se peut que nous soyons tellement occupés des faits et gestes de dictateurs et du cours des événements du monde, que la venue du Seigneur s'estompe dans nos cœurs. Prenons pour nous cette parole : « Veillez donc, priant en tout temps » (v. 36). Alors nous serons tout à fait vigilants, et prêts à accueillir le Seigneur lorsqu'Il viendra.

Dans les derniers versets du chapitre, Luc nous rappelle que le Seigneur, qui avait ainsi prédit Son retour, était encore le Rejeté. De jour, pendant cette dernière semaine, Il annonce fidèlement la parole de Dieu ; de nuit, n'ayant pas de chez-soi, Il demeure dans la montagne des Oliviers.

22 - Chapitre 22

Avec ce chapitre, nous arrivons aux dernières scènes de la vie de notre Seigneur. La Pâque n'était pas seulement un témoignage permanent de la délivrance d'Israël du pays d'Égypte, mais aussi un type du grand Sacrifice qui était encore à venir. Maintenant, enfin, le moment crucial approche, et « Christ notre Pâque » va être sacrifié pour nous, précisément au temps de la Pâque. Les chefs religieux complotaient, se demandant comment ils pourraient Le mettre à mort, en dépit du fait que beaucoup d'entre le peuple Lui étaient favorables. C'est Satan qui leur inspirait cette haine, et ce fut Satan qui leur donna l'instrument pour satisfaire leurs désirs.

Jean, dans son Évangile, démasque Judas, avant la fin. Au chapitre douze, il nous dit que, dévoré de convoitise, il était devenu voleur. Au chapitre treize, il nous dit aussi le moment exact où Satan est entré en lui. Luc relate ce fait terrible d'une façon plus générale ; et il montre que le prince des puissances des ténèbres estimait que comploter la mort de Christ était une œuvre d'une importance telle qu'elle ne devait être déléguée à aucune puissance inférieure : il se chargerait lui-même de l'affaire. Cependant, il entreprit cette tâche pour sa propre ruine. L'accord entre Judas et les chefs religieux fut réglé facilement. Ils étaient dévorés d'*envie*, et Judas était dévoré de l'*amour de l'argent*.

Depuis bien des siècles, la Pâque était observée avec plus ou moins de fidélité ; elle allait maintenant être observée, *dans sa pleine signification*, pour la dernière fois. En l'espace de vingt-quatre heures, sa lumière pâlit sous l'éclat de son Antitype, lorsque le véritable Agneau de Dieu mourut sur la croix. C'est un fait remarquable que la dernière fois que la Pâque fut célébrée dans sa pleine signification, il y avait là, pour y participer, Celui qui l'avait instituée, l'Homme parfait, saint, qui était le « Compagnon » de l'Éternel. Il demande que soit préparée la Pâque, et Il décide de l'endroit même où ils devront la manger. Le moment, la manière, l'endroit, tout est fixé par Lui. Le choix ne dépend pas des disciples mais du Seigneur, comme l'indique le verset 9.

La préconnaissance du Seigneur se manifeste d'une manière frappante au verset 10. Porter l'eau était la tâche des femmes ; un homme portant une cruche d'eau ne se voyait pas souvent. Cependant, le Seigneur savait qu'il y aurait un homme accomplissant cette action inhabituelle, et que Pierre et Jean le rencontreraient au moment où ils entreraient dans la ville. Il savait aussi que le « maître de la maison » répondrait au message délivré par les disciples au nom du « Maître ». À n'en pas douter, il connaissait *le* Maître comme étant *son*

Maître ; en d'autres termes, il faisait partie des gens pieux de Jérusalem qui reconnaissaient les droits du Seigneur, et Celui-ci savait comment l'atteindre. Cet homme a eu le privilège de mettre une chambre à disposition de Celui qui n'avait pas de logis à Lui, et quand l'heure fut venue, le Seigneur se mit à table avec ses disciples.

Dans le récit que donne Luc, la distinction entre le souper de la Pâque et le Souper que le Seigneur institua est très claire : les versets 15-18 donnent la Pâque, et les versets 19-20 donnent la Cène. Les paroles du Seigneur quant à la Pâque indiquent que cet ancien ordre de choses arrive à sa fin. Les souffrances du Seigneur signifieraient son accomplissement ; et quand, enfin, un résidu d'Israël, épargné, entrera dans la bénédiction du millénium, ce sera parce qu'il sera à l'abri du sang de Christ. Quant à la coupe (du verset 17), elle ne semble pas avoir fait partie de la Pâque telle que Moïse l'avait instituée et le Seigneur, manifestement, ne l'a pas bue. Au lieu de cela, Il indique que Son jour de joie, que symbolise le fruit de la vigne, n'arriverait que dans le royaume à venir.

Puis le Seigneur institue Son propre souper en mémoire de Sa mort, le pain symbolisant Son corps, et la coupe, Son sang versé. Le récit en est très bref, et pour en avoir la signification entière, il nous faut lire 1 Corinthiens 10 et 11. *En mémoire* (de Moi), c'est ce sur quoi le Seigneur insiste à ce moment-là, et en raison de Sa longue absence, nous pouvons en comprendre l'importance. À travers les siècles, le souvenir de Sa mort nous reste, témoignage permanent de Son amour.

Les versets qui suivent (21-27) témoignent de la folie et de la faiblesse trouvées parmi les disciples. La main de celui qui allait livrer le Seigneur était « avec Lui, à table » et Il le savait, quoique les autres disciples n'en fussent pas conscients. Il y eut aussi une contestation entre eux, chacun souhaitant la première place, et ceci, précisément lorsque leur Maître et Seigneur allait prendre la dernière place. Tel est, hélas ! le cœur de l'homme, même chez les saints. Cela servit pourtant à faire ressortir très clairement la différence fondamentale entre le disciple et le monde. *Dans le monde*, on fait connaître et on maintient sa grandeur en prenant *la place du maître, pour le chrétien*, la grandeur consiste à prendre *la place d'un serviteur*. Dans ce domaine, Jésus Lui-Même montre Sa prééminence. Peu de paroles sont plus touchantes que celles-ci : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Telle avait été Sa vie de grâce en perfection ; et telle, en suprême mesure, allait être Sa mort.

Il est aussi extrêmement touchant de voir comment le Seigneur parle à Ses disciples dans les versets 28 à 30. Ils étaient en vérité insensés, et leur esprit était fort éloigné du Sien, pourtant, avec quelle bienveillance Il met en lumière ce qu'il y avait eu de bon en eux. Ils Lui étaient fermement attachés. Malgré Ses

épreuves et, souffrance suprême, Sa réjection, ils avaient persévéré avec Lui. Cela, Il ne l'oublierait jamais, et il y aurait une riche récompense dans le royaume. Dans le jour qui vient, Il prendra possession du royaume *pour* Son Père, Il en prendra possession *avec* Ses saints, et ces disciples auront une place d'honneur très spéciale. À la lumière de cette déclaration pleine de grâce, ils ont dû certainement ressentir combien avait été mesquine et méprisable leur contestation de tout à l'heure, quant à une place de préséance. *Puissions-nous éprouver de tels sentiments*.

Ensuite, aux versets 31-34, vient l'avertissement spécial du Seigneur à Pierre. À ce moment-là, Pierre pensait et agissait selon la chair, aussi Jésus l'appelle du nom qui était le sien selon la chair, et la répétition de celui-ci traduit l'urgence de Son avertissement. La confiance en soi était un trait de son caractère, ainsi que le désir d'une place prééminente, et cela le rend vulnérable aux attaques de Satan ; pourtant l'intercession du Seigneur l'emporterait ; il y avait là du froment, pas seulement de la balle. Ce froment resterait quand le crible aurait passé.

Les quatre versets suivants, 34-38, ont été adressés à tous les disciples. Ils devaient rendre témoignage qu'ils avaient eu tout en suffisance comme résultat de Sa puissance, quoiqu'ils aient été envoyés sans ressources humaines. Et Il leur annonce que Sa mort et Son départ amèneraient un autre ordre de choses. Les hommes Le compteraient parmi les iniques de ce monde, mais les choses qui Le concernaient se terminaient dans un autre monde. Il serait élevé au ciel et Ses disciples seraient laissés pour être Ses témoins ; ils auraient à reprendre le cours ordinaire de ce monde. Leur réaction à ces paroles montre que, en s'emparant à la lettre d'un seul petit détail, ils risquaient fort de ne pas saisir l'esprit de ce qu'Il disait ; aussi, pour l'instant, Il n'en parle plus.

Jusqu'à présent, il s'est agi de la manière dont Son *amour* s'est occupé des Siens ; maintenant nous voyons la *perfection* de Son humanité déployée à Gethsémané. Il affronte, à genoux devant le Père, toute l'amertume de cette coupe de jugement qu'il lui faudra boire ; et Son entière perfection se montre en ce que, quoique saisi d'angoisse, Il se consacre coûte que coûte à l'accomplissement de la volonté de Son Père. Luc, seul des évangélistes, nous parle de l'ange qui apparaît pour Le fortifier. Cela met en relief la réalité de Son humanité, en accord avec le caractère particulier de cet Évangile. Pareillement, Sa sueur devenant comme des grumeaux de sang n'est mentionnée que dans cet Évangile. C'est en communion avec le Père qu'Il va connaître l'horreur de ce qui est devant Lui.

Les dernières scènes débutent au verset 47. Et maintenant, tout est *calme et grâce* du côté du Seigneur, tout est *confusion et agitation* du côté de Ses amis, de

Ses adversaires et même de Ses juges. La communion dans le jardin a conduit au *calme* dans la grande heure de l'épreuve. Judas atteint le comble de l'hypocrisie en trahissant son Maître par un baiser. Pierre emploie l'une de ces deux épées que les disciples venaient de mentionner, pour un acte de violence vicié dans sa conception et quant à celui contre lequel il est dirigé. Ce que Pierre fait dans sa violence, le Seigneur le défait immédiatement dans Sa grâce. Il fallait laisser la violence à la multitude venue avec les épées et les bâtons. C'était leur heure, et l'heure pendant laquelle le pouvoir des ténèbres allait se déployer. Sur ce sombre arrière-plan, le Seigneur déploie Sa grâce.

Suit maintenant le récit de la chute de Pierre. Le chemin en avait été préparé par le désir qu'il avait eu tout à l'heure de la première place, par sa confiance en soi, puis par son acte de violence. Maintenant, il suit de loin ; il se trouve bientôt parmi les ennemis de son Maître. Satan prépare le piège avec une habileté consommée. D'abord la servante, ensuite les deux autres personnes affirment qu'ils le reconnaissent, et cela conduit Pierre à des reniements de plus en plus énergiques ; Luc pourtant ne nous dit pas comment il se mit à faire des imprécations et à jurer. Cela, après tout, était accessoire. Le fait principal est qu'il a renié son Seigneur.

À ce moment précis, exactement comme Jésus l'avait prédit, le coq chanta ; et le Seigneur, se tournant, regarda Pierre. Ce que ce regard exprima exactement, nous ne pouvons le savoir, mais il fut si éloquent pour le disciple tombé que celui-ci quitta la compagnie des ennemis de son Maître, et pleura amèrement. Judas fut rempli de remords, mais nous ne lisons pas qu'il ait pleuré. Les larmes amères de Pierre sont un témoignage que, malgré tout, il aimait vraiment son Seigneur, et que sa foi n'allait pas défaillir. L'efficace de la prière et du regard du Seigneur commençait à se faire sentir.

Cet Évangile fait comprendre que le procès de Jésus se divise en quatre parties. En premier lieu, il y eut l'interrogatoire devant les principaux sacrificateurs et les scribes, lorsqu'ils cherchaient quelque prétexte plausible pour condamner le Seigneur à mort. Ce récit remplit les derniers versets du chapitre, et il est donné brièvement. On voit clairement pourtant qu'ils condamnèrent Jésus après qu'Il eut Lui-Même confessé nettement qui Il était. Ils contestent qu'Il soit le Christ, et la réponse du Seigneur montre qu'Il savait qu'ils étaient résolus, dans leur incrédulité et leur obstination, à Le condamner.

Malgré cela, Il affirme qu'Il est le Fils de l'Homme, qui exercera bientôt l'autorité même de Dieu, et cela, ils l'interprètent comme entraînant aussi sa prétention à être le Fils de Dieu ; ce qu'Il est, en vérité. Et Sa réponse : « Vous dites vous-mêmes que je le suis », est un « Oui » catégorique. Parce qu'Il affirme être *le Christ, le Fils de l'Homme, le Fils de Dieu*, ils Le condamnent à mort.

23 - Chapitre 23

Puis, en second lieu, ils Le conduisent à Pilate afin d'obtenir du gouverneur romain l'autorisation d'exécuter cette sentence. Ici, les accusateurs changent complètement leurs arguments et accusent Jésus d'être un rebelle et un rival de César. Jésus confesse qu'Il est *le Roi des Juifs*, pourtant Pilate Le déclare innocent. Cette déclaration pourrait sembler surprenante, mais Marc nous permet de jeter un coup d'œil derrière la scène, lorsqu'il nous dit que Pilate savait que la haine violente des chefs religieux était inspirée par l'envie. Aussi commence-t-il par refuser d'être l'instrument de leur rancune, et il profite des relations du Seigneur avec la Galilée pour L'envoyer à Hérode. L'accusation : « Il soulève le peuple », était bien vraie ; mais Il voulait les élever vers Dieu, non pas les soulever contre César.

Il y a aussi, en troisième lieu, la brève comparution du Seigneur devant Hérode, qui était impatient de Le voir, espérant être témoin de quelque chose de sensationnel. De nouveau, les principaux sacrificateurs et les scribes L'accusent avec véhémence, mais ici, en présence de ce méchant homme, qu'Il avait précédemment traité de « renard », Jésus ne répond rien. Son silence plein de dignité incite seulement Hérode et ses soldats à abandonner tout semblant d'administrer la justice, et à s'abaisser à la moquerie et à la dérision. Dans Son humiliation, Son jugement a été ôté.

En conséquence, Hérode Le renvoie à Pilate, et ici commence la quatrième et dernière partie de Son procès. Mais avant de nous parler des tentatives que Pilate fera encore pour calmer les accusateurs et pour relâcher Jésus, Luc nous rapporte comment tous deux, Pilate et Hérode, ont enterré leur inimitié ce jour-là, pour Le condamner. La même tragédie s'est souvent répétée depuis lors. Des hommes totalement différents par leur caractère et leurs points de vue ont trouvé un sujet d'entente dans leur rejet de Christ. Hérode s'abandonnait à ses plaisirs et était complètement indifférent ; Pilate, bien qu'ayant un certain sens de ce qui était juste, était opportuniste et donc prêt à faire du tort si cela lui apportait de la popularité. Mais ici, ces deux personnages tombent d'accord.

Le récit des dernières scènes du procès est donné brièvement aux versets 13-26. Il n'est pas rapporté une seule des paroles prononcées par notre Seigneur : tout est présenté comme une affaire se passant entre Pilate et le peuple poussé par les principaux sacrificateurs ; pourtant certains points ressortent très clairement. En premier lieu, il y a le témoignage réitéré que *Jésus était innocent*. Pilate l'avait déclaré lors du premier interrogatoire (v. 4), et maintenant il le

répète deux fois (v. 14 et 22), enfin le déclare une quatrième fois comme étant le verdict d'Hérode (v. 15). Dieu prit soin qu'il y ait un témoignage abondant et officiel de cela.

Puis la *fureur aveugle et irraisonnée* de Ses accusateurs est largement mise en évidence. Ils se contentent de réclamer Sa mort à grands cris. De nouveau, le choix qu'ils font, plutôt que de laisser relâcher Jésus, ressort, clair comme du cristal. Deux fois dans ces versets, le nom de Barabbas est associé à des crimes de *sédition et meurtre* ; c'est dire qu'il était la personnification vivante des deux formes sous lesquelles le mal est présenté d'une façon si fréquente dans les Écritures : corruption et violence ; ou, pour l'exprimer d'une autre manière : nous voyons la puissance de Satan qui agit et comme un serpent et comme un lion rugissant. En dernier lieu, nous voyons que la condamnation de Jésus est le résultat de la *faiblesse* du juge, qui « livra Jésus à leur volonté ». Il représentait le pouvoir absolu de Rome, mais il l'abdique en faveur de la volonté du peuple.

Les scènes de la crucifixion occupent les versets 27 à 49. Nous sommes frappés par le fait que, tout au long de ces scènes, rien ne se passe d'une façon ordinaire. Tout est inhabituel, surnaturel, ou touchant au surnaturel. Il était tout à fait habituel que des pleureuses professionnelles paraissent en de telles occasions, mais tout à fait inhabituel qu'il leur soit dit de pleurer sur elles-mêmes, ou qu'il leur soit annoncé un jugement à venir. Jésus Lui-Même était « l'arbre vert », selon le Psaume 1, et peut-être fait-Il allusion à la parabole d'Ézéchiel 21:1-5. Dans ces versets, Dieu prédit une flamme sur tout bois vert et tout bois sec. Le jugement est tombé sur « le bois vert » lorsque Christ a souffert pour nous. Lorsque le feu se déclarera dans le bois sec des Juifs apostats, il ne sera pas éteint.

Puis la prière de Jésus, au moment où ils Le crucifièrent, était tout à fait inattendue et inhabituelle. Il demande au Père, en réalité, que le péché du peuple soit compté, non comme meurtre, pour lequel il n'y avait pas de pardon, mais comme homicide commis par mégarde, pour que, malgré tout, une ville de refuge soit accessible, même pour Ses meurtriers. On vit une réponse à cette prière quelque cinquante jours plus tard, lorsque Pierre prêcha à Jérusalem le salut par Christ ressuscité, et que trois mille âmes s'enfuirent vers le refuge. Cette prière était inhabituelle parce qu'elle était le fruit de compassions divines telles qu'on n'en avait jamais vu de semblables auparavant.

La conduite des différentes personnes impliquées dans la crucifixion du Seigneur a été inhabituelle. Il n'est pas courant que les gens couvrent de sarcasmes et d'insultes même les pires criminels subissant la peine capitale. Ici, toutes les classes de la société l'ont fait, même les chefs, les soldats, et l'un des malfaiteurs qui subissait sa peine à côté du Seigneur. La puissance du diable et

des ténèbres s'était emparée d'eux tous.

L'inscription faite par Pilate était inattendue. Ayant condamné le Seigneur comme faux prétendant à la royauté parmi les Juifs, il écrivit un titre qui Le proclamait Roi des Juifs, et comme le montre un autre Évangile, il refuse de le changer. Dieu agissait là selon sa souveraineté.

La conversion soudaine du second brigand fut totalement surnaturelle. Il se condamne lui-même et justifie Jésus. L'ayant justifié, il Le reconnaît comme Seigneur et proclame — de fait, sinon explicitement — sa conviction que Dieu le ressusciterait d'entre les morts, afin de lui donner une place dans Son royaume. Il remplit les deux conditions de Romains 10:9 ; seulement, il croyait que Dieu Le ressusciterait d'entre les morts, au lieu de croire, comme nous, que Dieu L'a ressuscité d'entre les morts. La foi du brigand mourant était un joyau de première qualité, auprès duquel notre foi d'aujourd'hui perd son éclat. Il est bien plus remarquable de croire qu'une chose s'accomplira sûrement, quand elle n'a pas encore eu lieu, que de croire qu'une chose s'est accomplie quand elle a déjà eu lieu. Et, de plus, il était tout à fait inhabituel qu'un malfaiteur souhaite que le Roi se souvienne de lui, lorsque son Royaume serait établi. D'habitude les malfaiteurs s'esquivent furtivement dans l'ombre, souhaitant se faire oublier par les autorités. Son désir que Jésus se souvienne de lui montre que sa foi en *la grâce du Seigneur souffrant* égalait sa foi en *Sa gloire à venir*.

La réponse de Jésus à la prière du brigand est merveilleuse et inattendue, en effet ! Non seulement dans le royaume à venir, mais en ce jour même, il allait faire l'expérience de la grâce qui agirait au-delà de la mort, amenant son esprit racheté dans la compagnie de Christ dans le Paradis. Or, le Paradis et le troisième ciel sont identifiés en 2 Corinthiens 12:2-4. Ces paroles du Seigneur sont la première révélation explicite du fait que, aussitôt que survient la mort, les esprits des saints sont introduits dans un état conscient de félicité *avec Christ*.

Si tout était inhabituel sur le plan humain, lorsque Jésus mourut, il y eut aussi des interventions surnaturelles de la part de Dieu. Les versets 44 et 45 nous en parlent. Aux trois heures les plus lumineuses de la journée, le pays a été plongé dans les ténèbres, le soleil ayant été obscurci. Il y avait quelque chose de très approprié à la situation, car le vrai « Soleil de Justice » portait le poids de notre péché à ce moment-là. En outre, le voile du temple fut déchiré par une main divine, montrant par là que l'époque du régime visible du temple était maintenant terminée, et que le chemin pour entrer dans le lieu très saint allait être manifesté : voir Hébreux 9:8. Notre vrai « soleil » *fut voilé* pour un temps, subissant notre jugement, afin qu'il n'y ait *pas de voile* entre nous et Dieu.

Luc ne relate pas le cri du Sauveur quant à l'abandon de Dieu, poussé à peu près au moment où les ténèbres disparaissaient, ni le cri de triomphe : « C'est

accompli », quoiqu'il rapporte bien qu'Il cria « à haute voix » et que, ensuite, Ses dernières paroles furent : « Père, entre Tes mains, je remets mon esprit ». Dans ces dernières paroles sur la croix, nous voyons Celui qui, tout au long de Son chemin, avait été caractérisé par Sa soumission à la volonté de Dieu, terminer ce chemin en Homme parfait et dépendant. Ayant dit cela, Il expira. Cependant, nous voyons qu'Il est plus qu'Homme, car à un moment donné, Il crie à haute voix, Sa vigueur intacte, et l'instant d'après Il est mort. À tous les points de vue, Sa mort fut une mort surnaturelle.

Le centurion qui, en raison de ses fonctions officielles, fut témoin de cette scène, en rend témoignage. Même les foules qu'une curiosité morbide avait assemblées se sentent mal à l'aise sous l'effet de la crainte et de sombres pressentiments ; et ceux qui étaient Ses amis s'éloignent. Le centurion devint un quatrième témoin de la perfection de Jésus, après Pilate, Hérode et le brigand mourant.

Les écrits prophétiques avaient dit : « Tu as éloigné de moi amis et compagnons » (Psaume 88:18) ; mais ils avaient également dit : « Il a été avec le riche dans Sa mort » (Ésaïe 53:9). Si le verset 49 nous donne l'accomplissement de l'une de ces prophéties, les versets 50-53 nous donnent l'accomplissement de l'autre. Dans toutes les situations critiques, Dieu a en réserve un instrument pour exécuter Ses desseins et accomplir Sa parole. Joseph est mentionné dans les quatre Évangiles, et Jean nous informe que, jusqu'à ce moment-là, il était disciple en secret, par crainte des Juifs. Maintenant, il agit avec hardiesse alors que tous les autres sont intimidés ; et le sépulcre neuf, sans souillure, est disponible pour recevoir le corps saint du Seigneur. Il n'y eut ainsi pas le moindre contact par lequel Il aurait pu « voir la corruption ». Les hommes en avaient décidé autrement, mais Dieu, sereinement, accomplit Sa parole.

24 - Chapitre 24

La fin du chapitre 23 et le début de ce chapitre 24 montrent clairement qu'aucun des disciples du Seigneur ne s'attendait en aucune manière à Sa résurrection. Cela en rend le témoignage d'autant plus marqué et convaincant. Les disciples n'étaient ni exaltés ni visionnaires, ni portés à croire n'importe quoi, mais étaient plutôt d'un esprit matérialiste, et découragés, enclins à douter de tout.

Les femmes nous sont présentées d'abord. Leurs pensées se limitaient aux circonstances d'un enterrement ordinaire. Leur esprit était occupé du sépulcre, du corps du Seigneur, et des aromates et des parfums qu'il était coutume d'employer. Toutefois, le sabbat juif était là, et interrompait leurs activités — cela venait de Dieu, car leurs activités étaient tout à fait inutiles, et au moment où elles auraient pu les reprendre, le corps du Seigneur n'était plus là. Au lieu du corps mort, elles trouvent deux hommes en vêtements éclatants, et entendent de leur bouche que le Seigneur est maintenant « le Vivant » et ne gît plus parmi les morts. Ainsi, le premier témoignage de Sa résurrection vient de la bouche des anges. Un second témoignage se trouve dans les paroles qu'Il avait Lui-Même prononcées pendant Sa vie. Il avait prédit Sa mort et Sa *résurrection*. Quand ces paroles leur sont rappelées, elles s'en souviennent.

Les femmes s'en retournent et rapportent toutes ces choses aux onze ; c'est-à-dire qu'elles leur présentent le témoignage des anges, les paroles du Seigneur Lui-même, et aussi le témoignage de leurs propres yeux : le corps du Seigneur n'est pas dans le sépulcre ; pourtant ils ne les croient pas. Un sceptique moderne pourrait appeler ces choses « des contes » ; eh bien, c'est exactement ainsi que les disciples les reçurent. Pierre, cependant, avec son caractère impulsif habituel, va un peu plus loin. Il court au sépulcre pour voir par lui-même, et ce qu'il voit confirme leurs paroles. Pourtant, dans son esprit, c'est l'étonnement, plutôt que la foi, qui est produit.

Le récit suivant nous amène à l'après-midi du jour de la résurrection, et Luc nous donne en détail l'histoire des deux disciples qui s'en allaient aux champs, à laquelle Marc ne fait que la brève allusion des versets 12 et 13 de son dernier chapitre. Cet épisode nous donne un aperçu très frappant de l'état d'esprit qui les caractérisait et, sans aucun doute, représentaient-ils les autres en cela.

Ces deux disciples s'éloignaient manifestement de Jérusalem pour retourner chez eux, déçus et découragés à l'extrême. Ils avaient nourri de ferventes espérances centrées sur le Messie, et ils croyaient L'avoir trouvé en Jésus. Pour

eux, Jésus de Nazareth était « un prophète, puissant en œuvre et en parole devant Dieu et devant tout le peuple » ; et il est clair que là s'arrêtait leur foi. Ils ne percevaient pas encore en Lui le Fils de Dieu, que la mort ne pouvait retenir, et ainsi, pour eux, Sa mort était la fin affligeante de Son histoire. Ils pensaient vraiment que « c'était Celui qui aurait dû délivrer Israël », mais alors, pour eux, cela voulait dire les délivrer par Sa puissance, du pouvoir de tous les ennemis de leur nation, plutôt que de les délivrer pour Dieu par Son sang. Sa mort avait renversé leur espoir de cette délivrance en puissance et en gloire. Cette déception venait de ce qu'ils avaient nourri des espérances qui n'étaient pas établies sur la Parole de Dieu. Ils s'attendaient à la gloire sans les souffrances.

On peut trouver aujourd'hui bon nombre de croyants qui se sont égarés dans le monde d'une façon assez semblable. Eux aussi se sont éloignés parce qu'ils étaient déçus, et ils sont déçus parce qu'ils nourrissaient de fausses espérances. Ces espérances ont pu être centrées sur le travail chrétien et les conquêtes de l'Évangile, ou bien sur quelque groupe ou corps de croyants avec lesquels ils étaient liés, ou peut-être sur eux-mêmes, la sainteté et la puissance de leur vie personnelle. Quoi qu'il en soit, les choses ne se sont pas passées comme ils escomptaient, et ils se trouvent dans le découragement le plus profond.

Le cas de Cléopas pourra aider à faire le diagnostic de leurs ennuis. En premier lieu, ils peuvent avoir, comme lui, un petit « Israël » qui absorbe leurs pensées. Si Israël avait été délivré, comme Cléopas l'avait espéré, il aurait été dans l'allégresse : comme ce n'était pas le cas, il avait perdu sa ferveur et son intérêt. Il lui fallait apprendre que, bien qu'Israël ait été au centre même du petit tableau lumineux qu'il s'était peint en imagination, il n'était pas au centre du tableau de Dieu. *C'est le tableau de Dieu qui est le vrai, et son centre en est Christ, ressuscité d'entre les morts*.

Quand Jésus se fut joint à eux, les eut amenés à s'exprimer et eut gagné leur confiance, Il leur exposa, non des choses qui concernaient Israël, mais « les choses qui Le regardaient » LUI-MÊME. Un remède sûr contre les déceptions, c'est de donner à Christ toute la place dans ce dont notre esprit est occupé : non pas le travail, même le travail chrétien, non pas les frères, ni même l'église, non pas le moi dans l'une quelconque de ses nombreuses formes, *mais Christ*.

Pourtant, il y avait un second point. Il est vrai que ces faux espoirs de Cléopas, qui étaient la cause de sa déception, avaient jailli du fait qu'il pensait trop à Israël et trop peu à Christ ; pourtant cette échelle de valeurs erronée provenait de *la lecture incomplète* de l'Ancien Testament. Le verset 25 montre que, parce qu'ils étaient sans intelligence et lents de cœur à croire, cela les avait conduits à négliger certaines parties des Écritures. Ils croyaient *quelques-unes* des choses que les prophètes avaient dites — ces choses agréables, évidentes,

faciles à comprendre quant à la gloire du Messie — tandis qu'ils mettaient de côté et négligeaient les prédictions de Ses souffrances, qui sans aucun doute, leur paraissaient mystérieuses, étranges et difficiles à comprendre. Les choses mêmes qu'ils avaient négligées étaient justement ce qui leur aurait épargné la pénible expérience par laquelle ils passaient.

En leur parlant, le Seigneur insiste par trois fois sur l'importance de l'Écriture *tout entière*, versets 25 et 27. Il agit avec eux de façon à leur faire comprendre que Sa mort et Sa résurrection étaient le fondement, indiqué à l'avance, de toute la gloire qui était encore à venir. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses ? » *Oui, certainement* ! Et puisqu'Il devait souffrir, *Il avait souffert*.

Quelle étape extraordinaire cela a dû être ! Une fois arrivés, ils ne purent supporter la pensée de se séparer de ce compagnon inattendu ; ils Le supplient de ne pas les quitter. Entrant pour rester avec eux, Il prend nécessairement la place qui est la Sienne de droit. Il faut qu'Il soit Celui qui reçoit, qui conduit et aussi qui bénit ; alors « leurs yeux furent ouverts et ils Le reconnurent ». Quelle joie pour leurs cœurs lorsque, soudain, ils discernent leur Seigneur ressuscité !

Mais pourquoi disparut-Il de devant leurs yeux au moment précis où ils L'avaient reconnu ? Sans doute, pour la même raison qui lui avait fait dire à Marie de ne pas Le toucher, au début de ce même jour (voir Jean 20:17). Il désirait leur montrer, dès le départ, que par Sa résurrection, Il était dans une situation nouvelle et qu'en conséquence, *il fallait un fondement nouveau à leurs relations avec Lui*. Toutefois, la brève vision qu'ils ont eue du Seigneur ajoutée à l'explication qu'Il leur a donnée de toutes les prophéties des Écritures a produit son effet. Ils sont complètement transformés. Une lumière nouvelle s'est levée pour eux ; de nouveaux espoirs ont surgi dans leur cœur ; finis, leur découragement et leur désir de s'isoler. Bien que la nuit soit tombée, ils reprennent le chemin de Jérusalem, pour chercher la compagnie des autres disciples. Le cœur malade, ils avaient cherché la solitude ; maintenant, la foi et l'espérance étant ranimées, la compagnie des saints fait leur délice. Il en est toujours ainsi pour nous tous.

Ils reviennent annoncer la grande nouvelle aux onze, mais ils arrivent pour se trouver devancés. Les onze savaient que le Seigneur était ressuscité, car Il était aussi apparu à Pierre. Les preuves de Sa résurrection s'accumulaient rapidement. Ils avaient maintenant non seulement le témoignage des anges, le souvenir de Ses propres paroles et la relation donnée par les femmes, mais aussi le témoignage de Simon, presque instantanément confirmé par le témoignage des deux disciples qui revenaient d'Emmaüs. Et, comble de joie, tandis que ces deux disciples racontaient leur histoire, voilà que *Jésus Lui-Même*, avec des paroles de

paix sur les lèvres, se tient au milieu d'eux.

Pourtant, même alors, ils ne sont pas, au début, entièrement convaincus. Il y avait en Lui, dans Sa condition nouvelle de résurrection, quelque chose d'inhabituel et qui dépassait leur compréhension. Ils sont craintifs, croyant voir un esprit. La vérité est qu'ils voyaient leur Sauveur dans un corps spirituel, ainsi qu'en parle 1 Corinthiens 15:44. C'est ce qu'Il se met à leur expliquer d'une manière très convaincante. Son corps avait « de la chair et des os », pourtant, quoique les circonstances soient nouvelles, ce corps devait être identifié avec le corps de « chair et de sang » dans lequel Il avait souffert, car les marques de Ses souffrances se trouvaient bien là, et dans Ses mains et dans Ses pieds. Et pendant que la vérité se faisait lentement jour dans leurs esprits, Il la rend encore plus claire en mangeant devant eux, afin qu'ils voient qu'Il n'était pas simplement « un esprit ». Ainsi, la réalité de Sa résurrection fut complètement attestée et le vrai caractère de Son corps ressuscité fut révélé.

Puis Il se met à les instruire, et tout d'abord Il attire leur attention sur ce qu'Il avait déjà souligné par trois fois lorsqu'Il s'adressait aux disciples d'Emmaüs, à savoir que TOUTES les choses qui sont écrites de Lui dans les Écritures devaient être accomplies, comme d'ailleurs Il le leur avait dit avant Sa mort. Ils devaient comprendre que tout ce qui était arrivé avait eu lieu selon les Écritures, et n'était en aucune façon contraire à ce qui avait été écrit. En second lieu, Il leur ouvre l'intelligence pour qu'ils comprennent réellement tout ce qui avait été révélé dans les Écritures. Il semble que nous pouvons assimiler cela avec ce que rapporte Jean 20:22 lorsque le Seigneur, ressuscité, souffla en Ses disciples. Cette vie nouvelle dans la puissance de l'Esprit n'allait pas sans une compréhension nouvelle.

En troisième lieu, enfin, le Seigneur leur montre que, possédant cette compréhension nouvelle, et étant « témoins de ces choses », une nouvelle mission allait leur être confiée. Ils ne devraient plus parler de la loi, mais de « la repentance et de la rémission des péchés... en Son nom ». Sa grâce allait être le thème de leur prédication — le pardon des péchés au Nom et par la vertu d'un Autre — et la seule chose nécessaire de la part des hommes est la repentance — cette honnêteté de cœur qui conduit un homme à prendre sa vraie place comme pécheur devant Dieu. Cette prédication de la grâce doit se faire « à toutes les nations », et ne doit pas être limitée aux Juifs seuls, comme l'était la loi. Cependant, elle devait débuter à Jérusalem, car dans cette ville, la crucifixion du Sauveur avait mis le comble à l'iniquité de l'homme ; et là où le péché avait abondé, la grâce devait se manifester en surabondance.

Le verset 46 donne le fondement sur lequel repose cette mission de la grâce : la mort et la résurrection de Christ. Tout ce qui venait de se passer, qui

avait paru si étrange et comme une pierre d'achoppement aux disciples, avait été l'établissement du fondement nécessaire, sur lequel l'édifice de la grâce allait s'élever. Et tout était selon les Écritures, comme Il le fait ressortir une fois de plus, par ces paroles : « Il est ainsi écrit ». La parole de Dieu communiquait une autorité divine à tout ce qui était arrivé et au message de la grâce qu'ils devaient proclamer.

Ainsi, dans les versets 46 et 47, le Seigneur inaugure l'Évangile de la grâce actuel, nous donne *l'autorité, le fondement, les conditions et toute la portée de son ministère*, tout en indiquant les profondeurs du péché et des besoins vers lesquelles il s'abaisse.

Le verset 49 nous donne une quatrième chose, et nullement la moindre : le don à venir du Saint Esprit, en tant que *puissance* de tout ce dont il est question. Les Écritures avaient été ouvertes, ouverte aussi l'intelligence des disciples, la mission nouvelle de la grâce avait été clairement donnée ; mais tous devaient attendre jusqu'à ce qu'ils possèdent la puissance par laquelle seule ils pouvaient agir, ou employer avec sagesse ce qu'ils connaissaient maintenant. Luc termine son Évangile, laissant tout, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme un feu bien préparé attendant l'étincelle qui le fera flamber haut et clair. Il commence la suite de son récit — les Actes — en nous montrant comment l'Esprit, à sa venue, a été cette étincelle qui a allumé le feu avec des résultats merveilleux.

Nous venons de voir comment cet Évangile se termine par la bonne nouvelle de *la grâce* qui commence à se répandre, ce qui est en contraste frappant avec la façon dont, dans les tout premiers versets, il nous présente le service s'accomplissant dans le temple selon *la loi* de Moïse. Les quatre versets qui terminent cet Évangile nous présentent également un contraste frappant, car le premier chapitre nous donne un tableau de gens pieux aux espérances *terrestres*, attendant le Messie qui visiterait Son peuple pour le racheter. Il nous montre un sacrificateur, craignant Dieu, engagé dans ses devoirs sacerdotaux, mais qui n'a que peu de foi, si bien qu'il est rendu *muet*. Incrédule, il ne peut parler : il n'avait rien à dire qui en vaille la peine, en tout cas pour l'instant. Les versets 50-53 de notre chapitre nous montrent le Sauveur ressuscité montant *aux cieux* pour y prendre Son service de Souverain Sacrificateur ; Il laisse derrière Lui une compagnie de gens dont les cœurs ont été ravis de la terre au ciel, et dont les bouches *s'ouvrent* pour la louange.

Béthanie est l'endroit d'où Il monta au ciel, cet endroit où, plus que partout ailleurs, Il avait été compris. Il monte au ciel alors qu'Il est en train de bénir Ses disciples. Lorsque nous nous souvenons du jour sous lequel ceux-ci s'étaient montrés, ce geste du Seigneur est extrêmement touchant. Six semaines auparavant, tous L'avaient abandonné et s'étaient enfuis. L'un L'avait renié avec

jurons et imprécations, et à tous Il aurait pu dire ce qu'Il dit effectivement à deux d'entre eux : « O gens sans intelligence et lents de cœur à croire ». Pourtant, sur ces disciples sans intelligence, sans foi, sans courage, Il étend les mains en bénédiction. Et, bien que nous soyons très semblables à ces hommes, en dépit du fait que nous vivons à l'époque où l'Esprit a été donné, sur nous également Sa bénédiction descend encore.

Le Seigneur bénit Ses disciples, et eux Lui rendent hommage. Ils s'en retournent au lieu qu'Il leur avait fixé pour attendre la venue de l'Esprit, et ils sont « continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu ». Zacharie avait été muet : ses lèvres étaient incapables d'exprimer une bénédiction, soit vers Dieu, soit sur l'homme. Jésus est monté au ciel pour remplir Son office sacerdotal en plénitude de bénédiction envers Son peuple ; et Il a laissé derrière Lui ceux qui devaient être le noyau de la nouvelle race sacerdotale : déjà nous les voyons bénir Dieu et L'adorer.

Cet Évangile nous a en vérité transportés *de la loi à la grâce et de la terre au ciel*.

Évangile selon Jean

F. B. Hole

Les Réflexions sur les évangiles et les Actes de F.B. Hole ont premièrement paru en anglais en 1937-1939 dans le périodique « Edification » et en 1940 à 1944 dans le périodique « Scripture Truth ».

Table des matières :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4
5 Chapitre 5
6 Chapitre 6
7 Chapitre 7
8 Chapitre 8
9 Chapitre 9
10 Chapitre 10
11 Chapitre 11
12 Chapitre 12
13 Chapitre 13
14 Chapitre 14
15 Chapitre 15
16 Chapitre 16
17 Chapitre 17
18 Chapitre 18
19 Chapitre 19
20 Chapitre 20
21 Chapitre 21

1 - Chapitre 1

L'Évangile selon Jean a été manifestement écrit quelque temps après les trois autres Évangiles. Matthieu, Marc et Luc avaient chacun raconté, comme Dieu le leur avait indiqué, l'histoire de Jésus Christ, sa naissance, ses premières années et son entrée dans le ministère. Jean tient leur récit pour connu, sans quoi ses premiers paragraphes seraient difficilement compréhensibles. Comme le premier siècle tirait à sa fin, il s'était écoulé suffisamment de temps pour que se déclenchent des attaques contre la Personne de Christ, la vraie citadelle de la foi. Des notions philosophiques en partie païennes circulaient, se mêlant à la doctrine, ce qui aurait pu être désastreux si elles n'avaient pas été réfutées avec l'énergie de l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi cette énergie est déployée dans les écrits de l'apôtre Jean, environ un quart de siècle après la fin de la course de Paul et de Pierre.

Les premiers chrétiens étaient très troublés par les prétendus « gnostiques », c'est-à-dire « ceux qui savent ». Nous avons appris à connaître les agnostiques. Ce sont des gens qui nient qu'une vraie connaissance de Dieu et de ce qui le concerne soit possible. Les gnostiques étaient à l'opposé : ils prétendaient avoir été « initiés » et avoir la connaissance supérieure. Leurs théories niaient en fait la divinité intrinsèque et la vraie humanité de Jésus. Il y avait ensuite ceux qui considéraient Jésus et le Christ comme deux personnes différentes. Le Christ était pour eux un idéal, un état que l'homme pourrait progressivement atteindre. Jésus était l'homme apparu dans l'histoire, à Nazareth. Le but de l'Évangile selon Jean est de réfuter ces erreurs.

Avant de considérer le début, il serait bon de lire les deux derniers versets du chapitre 20, car le dessein de l'Esprit dans cet Évangile y est défini. Les miracles rapportés sont autant de « signes » qui prouvent que Jésus est le Christ. Il n'y a donc qu'une seule et même Personne. Les miracles prouvent aussi qu'il est le Fils de Dieu, établissant ainsi sa divinité. En croyant cette vérité, on a la vie ; en la refusant, on demeure dans la mort. C'est le but de l'Esprit de Dieu dans cet Évangile ; il sera nécessaire de l'avoir présent à l'esprit tout au long de notre lecture. Nous verrons que c'est une clé très importante pour découvrir ses trésors.

Les tout premiers mots nous ramènent au moment le plus lointain que notre esprit soit capable de concevoir, c'est-à-dire le moment où a commencé la première chose qui ait jamais eu un commencement. Avant cela, il n'y avait que... Dieu. À ce point du « commencement », le Verbe (la Parole) « était »,

c'est-à-dire, existait. Il n'a pas commencé à ce moment-là ; il existait déjà. Son *existence éternelle* est proclamée, et nous sommes ramenés avant les premiers mots de Genèse 1. De plus, il était « auprès de Dieu ». Nos esprits s'arrêtent à ce moment lointain et nous découvrons qu'alors il possédait une personnalité *distincte.* La Parole n'est pas un terme général pour désigner la déité, en dehors de toute distinction particulière, car le fait d'être « auprès de Dieu » établit clairement une place spéciale et distincte.

Ceci étant, l'esprit critique aura tendance à discuter : « Nous ne pouvons donc pas parler de la Parole (le Verbe) comme étant Dieu au sens propre ou dans le plein sens du terme, même s'il n'est pas exactement une créature puisqu'il existait avant la création ». Un tel raisonnement est absolument réfuté par la fin du verset 1 : « la Parole était Dieu ». C'est : Dieu dans son essence même.

On a essayé d'affaiblir la force de cette déclaration si importante, en la traduisant par : « la Parole était divine » ou : « la Parole était *un* dieu », du fait de l'omission de l'article défini (c'est-à-dire qu'il n'est pas écrit : « la Parole était *le Dieu* »). Mais ceux qui connaissent le grec nous disent qu'il n'y a pas d'article indéfini dans cette langue, et que le mot traduit par « Dieu » est un mot fort, désignant la Déité (*) véritable et absolue. S'il avait été écrit que la Parole était *le* Dieu, cela aurait limité la divinité à la Parole et en aurait exclu les autres personnes de la Déité. Les termes sont choisis avec une exactitude divine : la Parole était véritablement et absolument Dieu.

(*) Le terme anglais *the Godhead* est traduit par *la Déité,* au sens absolu, correspondant au mot grec Θεοτης qui, dans le Nouveau Testament, se rencontre une seule fois en Colossiens 2:9 : « La plénitude de la Déité habite en lui corporellement ».

Le terme *Deity* est traduit par *divinité* quand il exprime le caractère, la nature de Dieu, avec le sens du mot grec Θειοτης qui se rencontre une seule fois en Romains 1:20 : « Sa puissance éternelle et sa divinité se discernent par le moyen de l'intelligence » (*Note du traducteur)*

Le deuxième verset nous ramène aux deux premières déclarations du verset 1. La personnalité distincte qui caractérise le Verbe (la Parole) n'est pas une forme qui a été prise à un moment ultérieur. Il avait une *personnalité éternelle.* Au commencement il était donc « auprès de Dieu », car cette distinction de personnalité se trouve dans l'essence même de la Déité. Ainsi quatre points ont été établis au sujet de la Parole : son existence éternelle, sa personnalité

distincte, sa déité intrinsèque, sa personnalité éternelle. Même si nous pouvons apprendre autre chose au sujet de la Parole, ces quatre points devraient nous inciter à nous courber dans une humble adoration.

Nous trouvons un cinquième point au verset 3 : il est *l'auteur de la création,* et cela au sens le plus complet. Nous en arrivons maintenant aux choses qui ont été faites, c'est-à-dire qui sont venues à l'existence. Un mot différent est utilisé dans les versets 1 et 2. Le Verbe (la Parole) n'est pas venu à l'existence : il était, car son existence est éternelle. Mais il a créé tout ce qui est venu à l'existence, puisqu'il a créé « toutes choses ». Pour ne pas laisser la moindre possibilité d'erreur, la seconde partie du verset insiste sur ce point. Ce langage est remarquable, étant donné la science moderne « faussement ainsi nommée », si largement vulgarisée, qui s'efforce de tout expliquer « sans Lui ». Les incrédules s'attachent à la théorie de l'évolution, en dépit d'un manque pitoyable de faits sur lesquels l'appuyer ; les preuves alléguées sont des plus fragiles, parce qu'on l'élimine Lui, en glorifiant l'homme. Mais en vérité il ne peut être éliminé. Parmi toutes les choses innombrables qui ont reçu l'existence au commencement, aucune ne l'a reçue sans lui.

Réfléchissons à cela ; nous avons ici l'explication des « cieux qui racontent la gloire de Dieu » et de la manifestation partielle de Dieu dans la création (Romains 1:19, 20).

La Parole a créé toutes choses. Ainsi la création, dans une certaine mesure, nous donne une fidèle manifestation de Dieu lui-même et de sa pensée. Nous exprimons nos pensées par des paroles ; et la signification de ce grand nom, PAROLE, est que Celui qui le porte est *l'expression de tout ce que Dieu est.* Les versets 1 et 2 montrent ainsi qu'Il *EST, lui-même, absolument tout ce qu'il dit.* La création, quand elle a surgi par la Parole, n'était pas un fouillis vide de sens, mais une proclamation de la puissance et de la sagesse de Dieu.

Nous arrivons à un sixième point important avec le verset 4. Le Verbe (la Parole) a *la vie en lui-même.* En lui, la vie n'est pas une chose reçue ; la vie, au contraire, a son origine en lui, il possède la vie dans son essence même. En rapprochant cela de tout ce qui précède, nous saisissons avec quel soin la divinité intrinsèque de la Parole est établie et préservée. Les mots employés sont simples et précis ; ils sont cependant chargés d'une plénitude de sens divine. Comme l'épée du chérubin en Genèse 3:24, ils tournoient çà et là pour garder intacte dans nos esprits la vérité concernant Celui qui est l'arbre de vie pour l'homme. Cet Évangile va bientôt nous montrer combien la vie du croyant a véritablement sa source en lui. Mais le sujet du verset 4 est plutôt : « la vie était la *lumière* des hommes ». Cette question est approfondie dans les premiers versets de la première Épître de Jean. La vie a été manifestée, et par conséquent le Dieu qui

est lumière est apparu dans la lumière ; le croyant marche dans cette lumière.

La lumière dans laquelle les hommes doivent marcher n'est pas simplement celle de la création, aussi merveilleuse soit-elle ! C'est la lumière qui a été manifestée dans les mots et les actions de la Parole. Quand la Parole est apparue, la lumière a brillé ; mais c'est dans une scène de ténèbres qu'elle s'est manifestée. Nous lisons, en Genèse 1, comment la lumière de la création a jailli dans les ténèbres par la Parole de Dieu ; en un instant les ténèbres ont disparu. Ici nous avons une lumière d'un ordre bien plus élevé. Elle apparaît au milieu des ténèbres morales et spirituelles qui ne pouvaient être dissipées que si cette lumière était vraiment reçue. Hélas ! Elle n'a pas été comprise ! Cependant bien que les ténèbres demeurent, il n'y avait pas d'autre lumière pour l'homme que « la vie ». Il n'y a pas de contradiction dans ces affirmations car Jean, comme il le fait souvent, parle ici de choses abstraites. Il n'est pas encore arrivé au récit historique des événements.

Mais comment se fait-il que la vie qui était dans la Parole ait vraiment brillé dans les ténèbres et soit devenue lumière pour les hommes ? La réponse se trouve au verset 14. Avant d'arriver à ce verset, dans les versets 6 à 13, nous commençons à voir les choses d'un point de vue historique. Jean le Baptiseur entre en scène pour faire ressortir l'importance suprême de la « vraie lumière ». Ce Jean n'est qu'un homme, né pour être l'envoyé de Dieu ; sa mission était de rendre témoignage à la lumière. Il est vrai qu'il est désigné comme « une lampe brillante » dans le verset 35 du chapitre 5, mais le mot employé là est « lampe » plutôt que « lumière ». Jean a brillé comme une lampe et a témoigné, mais la vraie lumière est Celui qui, « venant dans le monde, éclaire tout homme ». Cela ne signifie pas que tout homme reçoive la lumière, ce qui contredirait le verset 5. Jésus n'était pas une lumière pour une partie des hommes seulement, mais il était plutôt comme le soleil qui rayonne sur le monde entier. Aucune nation ne pouvait avoir le monopole de la vraie lumière ; dès le début, cet Évangile porte donc nos pensées au-delà des étroites limites d'Israël.

Dans le reste de ce paragraphe (v. 10-13), de nouvelles déclarations de nature historique développent et éclaircissent ce qui a été dit aux versets 4 et 5. Nous avons déjà vu que la Parole est une Personne de la Déité ; sa vie a brillé comme étant la lumière des hommes, même si c'était au milieu des ténèbres. Il est maintenant ajouté que le monde était le lieu où régnaient ces ténèbres. Jésus y est entré. Hélas, le monde, qui s'était tellement éloigné, n'a pas connu Celui qui avait été son Créateur. Dans ce verset encore il ne s'agit pas d'Israël ou des Juifs, mais du monde. La lumière répandue par les prophètes pouvait être limitée à Israël, mais non pas le rayonnement de la vraie lumière.

L'apôtre Jean fait souvent mention du monde dans ses écrits. Il emploie un

mot que nous avons adopté quand nous parlons du « cosmos », qui signifie l'univers comme un tout ordonné. C'est le sens du mot dans ce verset. Quelquefois, dans un sens plus restreint, il désigne seulement notre monde. En tant que Créateur, Jésus avait fait l'univers comme un tout ordonné. À un moment merveilleux, il est venu dans notre cosmos d'une manière très particulière. Il est entré dans ce cosmos plus petit et plus restreint qui s'était perverti et était devenu étranger à cause du péché. Le monde était si perverti qu'il n'a même pas connu son Créateur.

Ensuite, de façon plus précise, il est effectivement venu dans une partie assez sombre de ce cosmos où s'est accompli ce que la prophétie indiquait à son égard. Son propre peuple, Israël, auquel cette prophétie le rattachait, ne l'a pas reçu. Il a été rejeté car les ténèbres ne pouvaient pas le comprendre. Mais malgré cela, il y a des exceptions, comme cet Évangile nous le montrera plus loin. Certains l'ont reçu, croyant en son nom. Ils ne faisaient pas partie des ténèbres. Leurs yeux ont été ouverts et ils l'ont reçu ; ils ont discerné avec foi la gloire de son nom. Ils ont alors reçu de lui le droit d'être enfants de Dieu, et non d'être des Juifs meilleurs ou plus éclairés. Le mot employé ici est sans aucun doute « enfants ». Jean a l'habitude de l'utiliser, plutôt que le mot « fils » qui est davantage employé par Paul. Le sens est légèrement différent. Il évoque la même relation heureuse avec Dieu. Le mot « fils » souligne plutôt notre maturité et notre position dans cette relation. Le mot « enfants » met plutôt en évidence le fait que nous sommes véritablement nés de Dieu, ayant reçu sa vie.

C'est ce qui est souligné ici (v. 13). Le Juif se glorifiait d'être de la race d'Abraham, tout comme aujourd'hui un homme peut être fier d'être né de sang noble ou même royal. Ces âmes humbles, qui font exception à la règle en recevant Christ quand il vient, sont nées de Dieu. La volonté de la chair *n'aurait* jamais *eu* de tels résultats, car la chair est fondamentalement opposée à Dieu. La volonté de l'homme, même celle du meilleur d'entre eux, ne *pourrait* produire cela : c'est tout à fait en dehors des pouvoirs de l'homme. Leur naissance venait de Dieu, c'était un acte divin. Celui qu'ils ont reçu par la foi leur a donné le droit — acte souverain — de prendre la place que leur a conférée cette naissance.

Comment se fait-il que les âmes pieuses, dont nous avons un exemple en Luc 1 et 2, reçoivent le Christ à l'instant où il apparaît ? Ce n'est pas parce qu'elles sont de la descendance d'Abraham. Ce n'est pas non plus parce que la chair en elles est plus noble et qu'elle les pousse à agir, ou parce qu'elles sont influencées par la forte volonté d'un homme sage. C'est uniquement parce qu'elles sont nées de Dieu. C'est un acte divin. Quand nous arrivons au chapitre 10, nous trouvons la même réalité fondamentale exprimée différemment. Lorsque le Berger est venu à la bergerie, il y a trouvé des âmes qui sont « ses

propres brebis » ; elles ont entendu sa voix et il les a menées dehors. Il y en a là beaucoup qui sont ses brebis parce qu'elles font partie de sa nation. Elles ne sont pas *ses propres brebis* au sens où le sont Marie de Magdala, les disciples, la famille de Béthanie, Siméon ou Anne. Ces personnes nées de Dieu sont celles qui l'ont reçu.

Au verset 14, nous reprenons maintenant le thème du verset 5 qui nous révèle un septième fait important concernant le Verbe (la Parole). Il est devenu chair et a habité au milieu de nous. Les versets 1 et 2 nous disent ce qu'il était éternellement dans son essence. Le verset 14 nous dit ce qu'il est devenu. Il est devenu chair ; c'est-à-dire qu'il a revêtu une humanité parfaite. Par ce moyen, les six autres grands faits nous sont devenus accessibles. Celui qui existe de façon absolue par lui-même n'a pu se faire connaître aux hommes qu'en se mettant personnellement en relation avec sa créature.

Le fait que le Verbe (la Parole) soit devenu chair garantit non seulement qu'il a revêtu un corps humain réel (ce que niaient quelques-uns des premiers hérétiques), mais aussi qu'il est devenu un homme dans tout le sens du terme. Pour le devenir, il a laissé de côté les anges et il a « pris la semence d'Abraham ». Il est significatif que ce soit dans cet Évangile, qui commence par une telle affirmation de sa divinité, qu'il parle de lui-même comme « d'un homme » (8:40). En fin de compte, tout ce que Dieu est se trouve révélé aux hommes dans un homme. Il a habité au milieu de nous, plein de grâce et de vérité. Le fondement de toute vérité repose sur la connaissance de Dieu. Si cette connaissance nous était parvenue séparée de la grâce, elle nous aurait renversés ; mais voici une Personne pleine à la fois de grâce et de vérité, qui a habité au milieu de nous.

Aux versets 14 et 15 se trouvent deux parenthèses. La première nous dit que les apôtres et tous ceux « qui l'ont reçu » (v. 12) ont contemplé sa gloire. Ils ont vu une gloire « comme d'un Fils unique de la part du Père », et non comme celle du Sinaï. C'était la gloire attachée à la Majesté et à ses justes exigences ; ici c'est la gloire liée à une intime relation d'affection.

La seconde parenthèse introduit brièvement le témoignage de Jean, rapporté plus complètement quelques versets plus loin. Elle montre qu'il a discerné la préexistence et donc la gloire divine de Celui à qui il rend témoignage. Historiquement il vient après lui, à la fois par sa naissance et son entrée dans le ministère, mais il existait avant lui. Il a ainsi pris la place suprême, la première.

Laissant de côté les deux parenthèses, nous lisons : « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous... pleine de grâce et de vérité... car, de sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce ». Le résultat pour « nous » qui croyons est de nouveau précisé ici. Seuls « tous ceux qui l'ont reçu » peuvent

vraiment dire : « Nous avons reçu » de sa plénitude ; mais ceux-là, tous ceux-là *peuvent le dire,* Dieu en soit béni ! Une plénitude de grâce et une plénitude de vérité sont la part de chacun, même du plus faible, même s'ils n'en mesurent jamais la profondeur. L'accent est mis spécialement sur la grâce. Nous avions besoin de « grâce sur grâce », comme si on l'empilait pour en faire une montagne. La loi a été donnée par Moïse. Elle exprimait les exigences de Dieu, mais elle n'établissait rien. La grâce et la vérité sont apparues dans ce monde, et la venue de Jésus Christ les a, de ce fait, établies.

Enfin, Jean a clairement identifié cette Personne, connue parmi les hommes, Celui qui est la Parole. La Parole devint chair et habita au milieu de nous, pleine de grâce et de vérité ; et voici, cette plénitude est en Jésus Christ ! Cette préface magnifique à l'Évangile nous a conduits directement à Jésus.

À ce stade, nous avons un autre aperçu de sa gloire. Il est Celui qui révèle le Dieu qu'aucun homme n'a jamais vu. Comme le Fils unique qui est dans le sein du Père, il peut pleinement le faire connaître comme Père. Dans le mot « sein », nous avons *une image humaine,* mais nous ne devons pas l'utiliser dans *le sens humain.* Cette image est utilisée ailleurs dans l'Écriture pour indiquer *la plus proche des relations et l'intimité la plus complète.* Le Fils est si totalement un avec le Père et dans une telle intimité de pensée avec lui, qu'il peut le faire connaître à la perfection. Notre verset ne dit pas qu'il *était,* comme s'il y avait un lieu qu'il aurait pu quitter, mais qu'il *est.* C'est un présent éternel. Il était, dans l'éternité, il est et sera éternellement dans le sein du Père. La Parole devenant chair signifie donc la venue de la grâce et de la vérité et la pleine déclaration de Dieu comme Père.

Les versets 19 à 28 nous donnent le témoignage de Jean, rendu alors qu'il baptisait au Jourdain. Il est présenté d'une façon tout à fait différente des autres Évangiles. Tout d'abord il y a le côté négatif. Les chefs religieux sont curieux de savoir s'il est le Christ ou Élie, ou le prophète dont Moïse a parlé. Son témoignage est ferme ; il n'est aucun de ceux-là. Il est seulement la voix dont Ésaïe avait parlé, qui crie dans le désert. Son témoignage positif vient ensuite quand ils l'interrogent sur son baptême. Il y en a Un parmi eux qu'ils ne connaissent pas, tellement plus grand que Jean qu'il n'est pas digne de délier la courroie de sa sandale. Par cette image frappante, Jean exprime ce qu'il comprend de la *gloire suprême* de Celui qui est sur le point de se manifester.

C'est le commencement du témoignage de Jean. Il se précise et s'affermit dans les versets qui suivent.

L'incarnation et quelques-unes de ses grandes conséquences nous sont présentées dans la dernière partie du chapitre. Nous avons en Jean 1 plusieurs des noms et titres du Seigneur Jésus. Les différents offices et capacités qu'il

remplit nous sont aussi dévoilés.

Les grands de ce monde remplissent des fonctions variées... Il n'est donc pas surprenant que la Parole, faite chair, remplisse de multiples offices et soit à même de s'occuper de services d'une grande variété et d'une valeur éternelle. Quand nous lisons, au verset 29, la suite du témoignage de Jean, nous rencontrons le premier de la série. Jésus est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ».

Jean dit, en substance : « Voilà l'unique *sacrifice* efficace, qui n'aura jamais à être répété et qui a une valeur éternelle ». Dans l'Ancien Testament, l'agneau avait été spécialement choisi comme l'animal destiné aux sacrifices : c'est l'explication du titre utilisé ici. Jésus est l'Agneau que Dieu a donné. S'il enlève le péché du monde, alors l'œuvre qui est accomplie est d'une telle grandeur que tout est réglé pour l'éternité. Il n'enlève pas seulement votre péché, ou le mien, ou celui d'Israël, mais celui du « cosmos » tout entier. La chose est *à faire,* et voici « Celui qui la fait ». Quand nous évoquons le péché, nous pensons en général à ses diverses formes, avec des milliers de détails ; ici il est considéré comme un problème gigantesque et terrible, qui trouve sa solution finale dans le fait qu'il est ôté. Dieu veut un « cosmos », — l'univers comme un tout ordonné, —entièrement et éternellement purifié du péché. Voici Celui qui le réalise par son sacrifice. Il est le sacrifice pour toutes les périodes ; c'est là le fondement de tout ce qui suit. S'il ne l'était pas, rien ne pourrait nous conduire dans la voie de la bénédiction et de la gloire.

Jean continue à identifier Jésus comme Celui dont il a parlé auparavant. Il proclame que son baptême n'a pas seulement pour but la manifestation du résidu fidèle *en* Israël, mais aussi la manifestation de l'Agneau de Dieu *à* Israël. Il a vu le Saint Esprit descendre sur lui comme une colombe, descendre et demeurer, — non pas descendre et repartir, comme la colombe lâchée par Noé. Quand il avait reçu sa mission, Jean avait été informé que ce serait le signe distinctif de Celui dont il serait le précurseur. C'était celui qui ne baptiserait pas seulement d'eau, mais du Saint Esprit.

En disant cela, Jean présente manifestement Jésus comme *celui* qui, infiniment grand, *apporte la bénédiction.* Comme sacrifice, il ôte le péché du monde. Comme Celui qui apporte la bénédiction, il le remplit de la lumière et de l'énergie de l'Esprit de Dieu. Il est donc évident qu'il y a ici les deux aspects d'un ensemble ; et les deux déclarations précédentes ont une portée très large. Chaque croyant aujourd'hui a ses péchés ôtés et il reçoit le Saint Esprit ; c'est une infime partie de tout ce que représentent les résultats acquis. Mais ce qui est envisagé ici, c'est l'œuvre dans sa totalité, considérée de façon abstraite. Les péchés ôtés et le Saint Esprit répandu sur toute chair ne sont pas encore des faits

historiques ; mais nous avons ici Celui par lequel ces deux choses vont arriver.

La déclaration finale de Jean, au verset 34, est très importante. Le témoignage qu'il avait rendu aux versets 15 et 27 lui était confirmé. Il avait devant lui le Fils de Dieu et il pouvait rendre témoignage qu'il est le Fils. Le Saint Esprit est une Personne de la Déité. Voici un homme qui a cette personne divine à sa disposition, de manière à pouvoir baptiser du Saint Esprit. Qui est donc cet homme ? Rien de moins que le Fils de Dieu, une autre personne de la Déité. Nous sommes ainsi amenés immédiatement au sujet qui est le but principal de cet Évangile (voir 20:31), le Fils était là devenu Homme ; un tel but était rendu possible. Le Fils de Dieu et la Parole ne sont qu'un.

Le lendemain, Jean rend un témoignage similaire, centré davantage sur la Personne elle-même que sur son œuvre. C'est encore la personne dans son caractère d'Agneau pour le sacrifice. C'est lorsqu'il revêt ce caractère qu'il a le plus d'attrait, comme le montre Apocalypse 5. Cette attraction se fait sentir ici ; deux des disciples de Jean, l'entendant parler ainsi, le quittent immédiatement pour s'attacher à Jésus. On ne peut rendre de service plus fidèle à Dieu que de détourner les auditeurs du serviteur humain pour les attacher à Christ. Jean le Baptiseur fut un serviteur très fidèle.

Jésus ne reprend pas les disciples qui désirent être avec lui ; il les encourage plutôt *à demeurer* avec lui. Il est non seulement le sacrifice et Celui qui bénit, mais encore le *centre* autour duquel tous doivent se rassembler. Les deux disciples avaient découvert cela par une sorte d'instinct.

Leur action suffit à le placer devant nous sous ce caractère. Bientôt le Seigneur dira : « Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (12:32). Dans les jours à venir, cela s'accomplira de façon visible. Mais parmi les multitudes de ce jour futur, André et l'autre disciple auront l'honneur d'avoir été les premiers à découvrir en Jésus le Centre désigné par Dieu.

Le verset 42 nous montre que ce qu'André a entendu lui a révélé que Jésus était le Christ (Nous devons à nouveau penser à la fin du chapitre 20). Jésus est Celui qui baptise de l'Esprit Saint, par conséquent il est le Fils de Dieu. Il est le Centre désigné par Dieu, donc le Christ. La première chose que fait André est de chercher son frère Simon. Il lui fait part de ce qu'il a trouvé, et ainsi « il le mena à Jésus ». Il est souvent arrivé depuis, que l'homme le plus énergique et le plus remarquable a été amené au Seigneur par quelqu'un de très ordinaire. Autant que nous le sachions, c'est la chose la plus remarquable qu'André ait faite.

Simon est toujours prompt à parler, et parmi les disciples il est habituellement le premier à s'exprimer ; mais quand il est amené à Jésus, ce n'est pas lui qui a le premier mot. Jésus montre aussi qu'il connaît son nom et sa filiation et lui donne un nouveau nom. Comme nous le voyons pour Daniel et ses

trois amis, les grands rois affirment que des serviteurs ou des esclaves leur appartiennent, en changeant leur nom. Quand Simon vient à Jésus, Celui-ci affirme de la même manière son droit sur lui. Mais il fait plus que cela en lui donnant un nom qui signifie « une pierre », car il se l'attache pour l'édifice qu'il a en vue. Pour le moment, Simon ne sait rien de cela. Effectivement Simon, d'après le récit, n'a rien à répondre. Ce que le Seigneur a en vue et ce qu'il dit est de toute importance.

Reportons-nous seulement à 1 Pierre 2 et nous verrons que Simon a compris et qu'il a quelque chose à nous dire à ce sujet. En venant à Christ, la Pierre Vivante, il est devenu une pierre vivante pour l'édification de la maison de Dieu qui se poursuit à l'époque actuelle. Comme il nous le montre dans ce chapitre, ce qui était vrai pour lui, l'est aussi pour nous lorsque nous venons à la Pierre Vivante, chacun à notre tour. Jésus se révèle alors clairement comme Celui qui *bâtit* la maison de Dieu, dans la manière dont il rencontre Simon. Ni Simon lui-même, ni les autres ne l'ont saisi à ce moment-là. C'est un autre aspect du ministère de Jésus.

Jésus lui-même prend l'initiative de trouver Philippe (v. 44). Il se présente par ces mots : « Suis-moi ». Ces deux mots sont évidemment suffisants. Ils le désignent à Philippe comme Celui qui *conduit* et qui a le droit de demander l'obéissance loyale de tous et de chacun. Philippe le suit et, même s'il n'a pas encore beaucoup de connaissance, il se met à chercher d'autres âmes. Il peut seulement parler à Nathanaël de « Jésus, le fils de Joseph, qui est de Nazareth ». Il donne ainsi un nom ni très élevé ni très exact à Celui qu'il venait tout juste de commencer à suivre. Cela conduit Nathanaël, dès le départ, à avoir des préjugés à l'égard du Seigneur, mais cela suffit pourtant à l'amener à un entretien avec lui.

De nouveau Jésus prend l'initiative. Par sa première exclamation concernant Nathanaël, il se révèle lui-même comme Celui qui sonde les cœurs des hommes : Voilà un Israélite, non pas sans péché, mais sans fraude, c'est-à-dire sans tromperie ni malhonnêteté ; voilà un homme droit et honnête dans son esprit devant Dieu. Jésus le sait comme le montre sa réponse à la question étonnée de Nathanaël : « D'où me connais-tu ? » Le Seigneur se révèle comme le *juge* de tous. Il est Celui devant qui tous les hommes sont nus et découverts et qui peut mettre tout homme à sa vraie place. Nathanaël est venu pour voir Jésus de Nazareth et il découvre quelqu'un qui sait tout à son sujet et qui lit en lui comme dans un livre ouvert. Qui donc est ce Jésus ?

La réponse de Nathanaël nous est donnée au verset 50. Nous sommes ramenés à ce verset du chapitre 20 dont nous avons déjà parlé. Jésus est « le Fils de Dieu » et il est aussi « le Roi d'Israël ». En tant qu'Israélite sérieux et pieux,

Nathanaël attendait le Roi, et il aurait eu tendance à faire de ce point-là le point capital. Mais évidemment en présence de « celui qui juge les hommes et sonde les cœurs », tout l'accent est mis sur le fait qu'il est nécessairement le Fils de Dieu, et donc le Roi d'Israël. Remarquez ensuite au verset 51 que Jésus accepte l'hommage de Nathanaël : il ne le trouve pas déplacé, car c'est un fruit de la foi. En entendant les paroles de Jésus, il croit et rend hommage.

Au verset 51 il semble qu'il y ait un contraste entre *entendre* et *voir*. Ce que nous entendons produit la foi, mais un jour viendra où nous verrons des choses plus grandes que celles que nous avons entendues. Lorsque la foi sera changée en vue, nous aurons devant les yeux le Fils de l'Homme comme grand *administrateur* de l'univers de Dieu, cette sphère de lumière et de bénédiction. Les anges auront leur place de serviteurs, mais chacun de leurs mouvements sera réglé et accompli sous sa direction. Il remplira cet office comme Fils de l'Homme selon la prophétie du Psaume 8. En effet ce Psaume parle de lui comme ayant été fait « de peu inférieur aux anges », mais ceci à cause de la mort qu'il a soufferte, comme nous le dit Hébreux 2. Il parle aussi de sa domination sur les œuvres de l'Éternel sur la terre et dans la mer. Notre verset de Jean 1 montre que les anges lui seront soumis. Le chapitre 2 des Hébreux va plus loin en disant que l'expression « toutes choses lui étant assujetties » signifie que Dieu n'a « rien laissé qui ne lui soit assujetti ». Le Fils de l'Homme dominera sur les cieux aussi bien que sur la terre.

Avant de quitter le premier chapitre, retenons que nous n'avons pas seulement ces aperçus des différents offices remplis par la Parole devenue chair, mais aussi que ses principaux titres sont mis en lumière : Jésus ; le Messie ; le Christ ; le Fils unique ; l'Agneau de Dieu ; le Fils de Dieu ; Jésus de Nazareth ; le Roi d'Israël ; le Fils de l'Homme. Le chapitre entier est semblable à une mine richement striée de ces filons d'or.

2 - Chapitre 2

Ce chapitre commence par l'expression : « Et le troisième jour ». Si nous retournons en arrière, nous voyons que le deuxième jour est celui où Philippe a été trouvé, et le premier celui où André et son compagnon ont découvert leur Centre en Jésus. Ces jours peuvent être considérés comme des types. Le premier est celui où l'église est rassemblée autour de Christ. Le second est celui où il est reconnu comme Fils de Dieu et Roi d'Israël par le résidu fidèle d'Israël. Le troisième est celui de la félicité et de la joie millénaires, fruits du règne du Fils de l'Homme sur toutes choses.

Lors des noces de Cana, aucune gloire extérieure ne signale la présence de Jésus. Ses disciples sont là ainsi que sa mère. Il montre bientôt, par la réponse faite à sa mère, que ce n'est pas elle qui prend les initiatives, mais lui. Il fait voir aussi que son heure n'est pas encore venue : ni l'heure de ses souffrances, ni l'heure de sa gloire quand « toutes choses » seront à sa disposition. Toutefois, très vite il manifeste sa gloire en montrant que c'est lui qui dispose de l'eau, et qu'il peut en faire ce qui lui plaît. Il change l'eau de purification en vin de joie. C'est là le commencement de ses miracles ou signes, et ce signe annonce le résultat final de son œuvre. Il ne peut y avoir de joie durable que sur la base d'une purification qu'il introduit lui-même. La joie qui jaillira enfin au jour des noces d'Israël purifié sera au-dessus de toutes les autres. Le « bon vin » est gardé jusqu'à ce jour. Ce signe qui manifeste sa gloire fortifie la foi de ses disciples et peut fortifier la nôtre.

Après quelques jours passés encore en Galilée, Jésus monte à Jérusalem pour la Pâque. Tout cela s'est passé avant que Jean soit jeté en prison, donc avant le début du ministère public du Seigneur comme les autres évangélistes le rapportent. La scène qui se passe au Temple, racontée ici, se déroule donc tout au début du ministère du Seigneur. Il est au cœur de la scène quand il arrive au temple ; et là, au centre même, la nécessité d'une œuvre de purification devient tout à fait évidente. La maison de Dieu, son Père, a été changée en une maison de trafic, — un lieu de commerce et de profit mondain.

Cela illustre comment les dispositions bienveillantes de la loi pouvaient être et ont été corrompues pour servir les convoitises de l'homme. Il y avait des instructions en Deutéronome 14:22-26 : les Juifs pouvaient prétendre qu'ils ne faisaient que ce que la loi autorisait. La loi permettait d'apporter de l'argent pour acheter ce dont ils avaient besoin. En revanche, elle n'approuvait pas les pratiques de cupidité qui avaient été introduites, transformant la maison de Dieu

en un centre de commerce. Ce sont les mêmes pratiques que l'on voit de nos jours. Il y a, dans les lieux de pèlerinage, des étals où les gens achètent au prix fort cierges et autres marchandises !

Le Seigneur n'a pas encore renié le Temple. Il le traite comme la maison de Dieu et il est rempli de zèle pour elle. Personne ne peut lui résister quand il est armé de son fouet de cordes ; les trafiquants doivent pour le moment s'en aller. Les Juifs, cependant, contestent ce qu'il fait et demandent un signe, comme si l'irrésistible autorité de son action n'était pas un signe suffisant. Il répond en leur donnant le signe suprême de sa propre mort et de sa résurrection, seulement voilé sous un langage symbolique. De fait, il allait désormais, dans sa personne même, remplacer le Temple comme demeure de Dieu. Son corps est un « temple » bien plus merveilleux que celui qui avait été édifié sur le Mont Morija. La Parole devenue chair a habité au milieu de nous, et ainsi « Dieu était en Christ » d'une manière beaucoup plus profonde et intime. La plénitude de la Déité habitait en Lui. Le Temple avait rempli un certain office en Israël, mais il remplit maintenant cet office d'une manière tout à fait nouvelle.

Dès le début de cet Évangile, Jésus est considéré comme rejeté. Il prend acte, ici, de l'hostilité implacable des Juifs. Ses paroles annoncent qu'ils mettront tout en œuvre pour le faire mourir. Ils détruiront, pour autant que ce soit en leur pouvoir, le temple de son corps ; mais en trois jours il le relèvera. Remarquez comment il dit que c'est lui qui le fera. Il est également vrai, bien sûr, que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ; mais au chapitre 10, il se présente de nouveau comme l'auteur de sa propre résurrection. Ce fait est en rapport avec l'Évangile qui nous le présente comme la Parole qui était Dieu et qui devint chair. De tous les signes qu'il a donnés, sa résurrection était le plus grand.

À ce moment-là personne ne le comprend, pas même ses disciples. C'est un autre caractère de l'évangile de Jean. Il est continuellement incompris de ses amis comme de ses adversaires. Ce n'est qu'après sa résurrection et le don du Saint Esprit qui l'a suivie que les disciples ont saisi la vraie signification de ces choses. Mais cela non plus n'est pas surprenant. Si le Verbe (la Parole) devient chair, il est vrai qu'il nous parlera avec des mots humains, mais il parlera aussi des choses élevées qu'il connaît puisqu'il est dans le sein du Père. De ce fait, ses déclarations doivent avoir une profondeur insondable, une profondeur que seul l'Esprit Saint peut révéler.

Quand le Seigneur parle de façon imagée de sa résurrection, personne ne comprend ses paroles, cependant les œuvres qu'il réalise avec puissance ont un effet sur de nombreuses âmes. Les versets qui terminent le chapitre 2 montrent que des miracles peuvent produire une certaine « croyance ». Beaucoup à Jérusalem à cette époque auraient souscrit au dicton : « Voir, c'est croire ». La

croyance produite par la vue de faits indéniables n'est cependant pas la foi donnée par Dieu et qui sauve. C'est une simple conviction intellectuelle qui, lorsqu'elle est mise à l'épreuve, s'effondre facilement. C'est ce que nous pourrons voir au verset 66 du chapitre 6.

Pour le moment la situation à Jérusalem peut sembler pleine de promesses, mais Jésus lit sous les apparences et l'Évangéliste saisit l'occasion pour nous le dire. Il déclare à la fois que Jésus « connaissait tous les hommes » et qu'il « connaissait ce qui est dans l'homme ». Il redit à peu près la même chose au verset 64 du chapitre 6 ; mais cette expression dans notre chapitre est la première d'une série de remarques qui nous dévoilent l'omniscience de notre Seigneur. Cette expression est tout à fait en rapport avec le *caractère de cet Évangile*. Jésus lui-même, qui connaissait ces hommes, ne se fiait pas à eux. Le mot traduit par « *se fiait* » est le même que celui traduit par « *crurent* » dans le verset précédent. Cela nous aide à voir que la foi véritable n'est pas une simple conviction intellectuelle, mais le fait de s'abandonner, avec confiance et simplicité, à Celui en qui on croit.

3. Chapitre 3

Ce chapitre commence par le mot « mais ». Nicodème fait partie de ceux qui sont impressionnés par les miracles, *mais* il y a quelque chose de plus en ce qui le concerne. Les miracles auxquels il a assisté ont conduit ses pensées vers Dieu et c'est Dieu qu'il cherche. La recherche habituelle de Dieu menait au temple, et c'est ce que Nicodème aurait fait de jour. Il choisit une voie qui était inhabituelle, cherchant à s'entretenir avec ce « docteur venu de Dieu », qui n'est pas reconnu par tous ; c'est pourquoi il le fait de nuit. Il est lui-même chef et docteur en Israël, et il admet que tout ce dont il a besoin pour lui-même, c'est d'être davantage instruit. Ce n'est pas peu de chose pour ce fier Pharisien de prendre la place d'un humble élève !

Le Seigneur l'aborde tout de suite avec cette déclaration importante et catégorique concernant la nécessité absolue de la nouvelle naissance. Sans cela personne ne peut même voir le royaume de Dieu. Il peut voir les miracles et les signes, mais il ne peut pas voir le royaume. Nicodème a besoin de la nouvelle naissance et non d'être enseigné. Il se montre en effet incapable, dès le début, de comprendre les paroles du Seigneur et illustre ainsi leur vérité. Il n'y voit rien d'autre qu'une référence à la naissance naturelle et cela le laisse perplexe, ce qui introduit une deuxième déclaration catégorique qui va encore plus loin. Il ne faut pas seulement voir le royaume, mais y entrer, et pour cela il faut être né d'eau et de l'Esprit.

Ce qui s'impose, c'est une nouvelle naissance et non pas seulement une nouvelle conduite ou de nouveaux principes pour les actions ; cela signifie donc une *origine* entièrement *nouvelle.* L'origine et la généalogie de Nicodème étaient parmi les meilleures, puisqu'il était issu de la véritable race d'Abraham. De plus il avait acquis toute la culture possible dans la religion juive. Si lui, un fils d'Abraham cultivé, a besoin d'une nouvelle naissance, cela signifie alors que toute chair, même celle d'Abraham, est condamnée devant Dieu. Le fait que la nouvelle naissance soit nécessaire à tous place la sentence de condamnation sur nous tous. Par notre première naissance, nous descendons d'Adam et nous participons à sa vie et à sa nature. Ce n'est qu'en passant par la nouvelle naissance, qui nous introduit dans une autre vie et une autre nature, que nous pouvons voir le royaume ou y entrer.

Les paroles du Seigneur au verset 5 font clairement référence à la prophétie d'Ézéchiel 36:24-32. Elle prédit la purification profonde et fondamentale qui atteindra Israël au début du millénium. Dieu, alors, répandra de l'eau pure sur

eux, leur donnant « un cœur nouveau ». Il placera en eux « un esprit nouveau », puis il mettra son Esprit au-dedans d'eux. Il en résultera que tout leur être sera rendu si pur qu'ils auront horreur d'eux-mêmes, de leur corruption d'autrefois. Alors Dieu les bénira. Ce passage ne nous donne pas toute la vérité à ce sujet, mais il en dévoile une si grande partie que Nicodème n'aurait pas dû être surpris par ce qu'il entendait. Comme maître en Israël il aurait dû connaître ce qu'Ézéchiel avait dit !

La loi ordonnait un grand nombre d'aspersions, en général de sang, mais quelquefois d'eau (Nombres 8 et 19). On *appliquait* par aspersion le sang ou l'eau. L'eau est le grand *agent* de purification. Ézéchiel emploie ces images familières pour enseigner que Dieu appliquerait son agent de purification à Israël pour leur renouveau spirituel. Son agent de purification est *sa parole,* comme nous l'indique le Psaume 119 au verset 9.

Nous trouvons donc ici que le Seigneur, dans ses toutes premières déclarations, relie son enseignement à ce qui avait été révélé par Ézéchiel ; en même temps il confirme et développe la vérité. Cependant nous avons des révélations supplémentaires à ce sujet dans les épîtres. Nous devons, de plus, nous souvenir que ce que nous lisons à ce sujet aux versets 12 et 13 du chapitre 1 a été écrit par l'apôtre Jean des années après qu'une pleine lumière a été donnée sur le sujet. Jésus affirme à Nicodème que la nouvelle naissance est une nécessité qui s'impose à toute âme qui veut voir le royaume ou y entrer ; l'Esprit en est l'agent actif, et l'eau de la Parole, l'agent passif. La condition des hommes est telle que rien de moins fondamental et radical qu'une nouvelle naissance ne suffira.

Il affirme aussi que la chair reste toujours chair, et que ce qui est né de l'Esprit participe de sa nature et reste esprit. Le verset 6 établit de façon très claire que les deux natures sont totalement distinctes et ne se fondent jamais l'une dans l'autre. L'expression, souvent répétée en Genèse 1, s'applique ici : « selon son espèce ». Il n'y a pas plus de trace d'évolution ici qu'en Genèse 1 ; aucune culture prolongée ou sélection naturelle ne peut transformer la chair en esprit.

Le sujet de la nouvelle naissance a suscité beaucoup de discussions et de controverses qui auraient pu être évitées si on avait accordé au verset 8 suffisamment d'attention. Le mot grec pour « vent » et « esprit » est le même. Comme le vent, l'Esprit est invisible, et on ne peut le saisir *qu'en l'entendant* dans la parole qu'il donne, ou *en ressentant* les effets de ses interventions. Comme le vent, aussi, il n'est pas soumis à notre autorité, et ses actions dépassent largement toutes nos pensées. La même chose s'applique à tous ceux qui sont esprit, étant nés de lui. Toutefois il y a certainement, au sujet de la

nouvelle naissance et de ceux qui sont nés de nouveau, des éléments que nous ne comprenons pas ; par conséquent nos raisonnements peuvent être facilement vains ou même faux.

Au verset 11 nous avons, pour la troisième fois dans notre chapitre cette expression d'une importance particulière : « En vérité, en vérité ». Nicodème doit constater pour lui-même que le Seigneur ne parle pas comme un simple prophète. Jésus a, en lui-même, une connaissance parfaite des choses dont il parle ; il a effectivement vu ce dont il rend témoignage. Il est toujours « dans le sein du Père », comme indiqué précédemment. Néanmoins son témoignage n'est pas reçu par l'homme sans l'action de l'Esprit de Dieu. Et de quoi témoigne-t-il ? Il a parlé de vérités dont Ézéchiel a annoncé la nécessité en vue de la bénédiction terrestre pendant le millénium ; il a développé la prophétie d'Ézéchiel, et Nicodème est là, plein d'hésitation et de doute ! Il doit encore parler des vérités liées aux desseins de Dieu pour le ciel ; ces choses sont-elles susceptibles alors d'être reçues par la foi ?

Les réalités célestes, du fait de leur nature, ne peuvent qu'être totalement inaccessibles aux hommes. Leurs pieds foulent la terre, qui leur est familière, mais ils ne sont jamais allés au ciel. Voilà que se présente Quelqu'un d'entièrement compétent pour révéler les réalités célestes. Nous sommes placés devant un paradoxe étonnant : Jésus est descendu *du* ciel, toutefois il était *dans* le ciel. Cependant, si nous nous souvenons du début de l'Évangile, le paradoxe disparaît. Voici la Parole qui était Dieu et qui est devenue chair. En devenant chair, il est certainement descendu du ciel sans, pour autant, jamais cesser d'être Dieu qui est dans le ciel. Mais il dit : « Le *Fils de l'Homme* qui est dans le ciel ». C'est vrai, et nous devons en conclure que nous ne sommes pas libres de disserter sur sa personne avec notre intelligence comme certains ont tendance à le faire. Nous ne devons pas dire : « Dans cette position, il est complètement comme Dieu » ; ou bien : « Cela, il l'a fait entièrement comme Homme ». Nous pouvons faire une distinction, bien sûr, mais nous ne devons pas séparer ! Même dans son humanité, sa personnalité est une et indivisible. De ce fait, le Fils de l'Homme est Celui qui parle avec une compétence parfaite des réalités célestes. Quelle différence avec tous ceux qui l'ont précédé !

Après avoir mentionné les réalités célestes, le Seigneur enchaîne immédiatement en annonçant l'événement important qui doit avoir lieu avant qu'elles soient mises à la disposition des hommes et qu'elles soient pleinement révélées. Cet événement a eu comme type le serpent d'airain dans le désert ; il a été élevé comme le Fils de l'Homme l'a été sur la croix. C'est l'œuvre accomplie *pour* nous, en dehors de nous-mêmes. La nouvelle naissance est une œuvre accomplie *en* nous. Dans les deux cas Jésus emploie l'expression : *il*

faut ; car les deux œuvres sont indispensables si nous devons avoir une relation heureuse avec Dieu. La mort du Fils de l'Homme, comme sacrifice, est pour l'homme le seul moyen d'accéder à la vie éternelle. C'est un moyen accessible à « quiconque croit en lui » ; c'est-à-dire par la foi.

Les versets 16 et 17 commencent tous les deux par « car », et sont donc étroitement liés aux versets 14 et 15. Nous découvrons que ce Fils de l'Homme, descendu du ciel et cependant encore dans le ciel, élevé sur la croix, est le Fils unique que Dieu a donné. Cela correspond d'une manière frappante à Romains 8:3, où se trouve exposée aussi la vérité symbolisée par le serpent d'airain. Moïse a fait le serpent d'airain à la ressemblance des serpents brûlants qui avaient causé bien du mal. Dieu, de la même manière, a ainsi envoyé son propre Fils, en ressemblance de chair de péché, afin que le péché dans la chair puisse être condamné dans son sacrifice pour le péché. Le péché habitait dans notre chair, dominant et corrompant notre ancienne vie. Nous avons la vie éternelle en croyant en Jésus, le Fils de Dieu. Mais le fondement de cette vie repose sur le fait que Dieu a condamné le péché à la croix. C'est là que la puissance qui dominait notre ancienne vie et agissait en elle a été condamnée, et c'est le gage qu'elle sera un jour enlevée à jamais. C'est sur cette base que la vie éternelle est donnée.

L'amour de Dieu est révélé par le don du Fils unique. C'est un amour qui n'embrasse pas seulement Israël, mais le monde. La grâce annoncée dans cet Évangile franchit les étroites limites d'Israël d'une façon surprenante. Dans les premiers versets, nous avons vu que « la vie était la lumière *des hommes* », et non pas celle d'Israël seulement. Nous avons trouvé aussi que la vraie lumière « éclaire *tout homme* ». Ici, « Dieu a... aimé *le monde* », et le don du Fils est la mesure de l'amour. De plus, le terme « fils unique » exprime la place suprême et exclusive qu'il occupe dans l'amour de Dieu. Le type d'Abraham et d'Isaac nous aide à comprendre. Hébreux 11 nous dit qu'Abraham a offert « son fils unique », bien qu'en réalité il ait déjà Ismaël à ce moment-là et qu'il ait eu beaucoup d'autres fils par la suite. Cependant Isaac était seul et unique dans le dessein de Dieu et dans l'affection d'Abraham. C'est avec la même force que ce terme est employé au sujet du Fils de Dieu, pour mettre en relief dans nos esprits la grandeur du don de Dieu. Dieu a donné Celui qui occupe une place suprême et unique dans ses affections.

Le verset 17 apporte une pensée supplémentaire. Comme l'indique le verset 16, la mort est la fin de la course que le monde poursuit. Le jugement et la condamnation la suivent. Périr, c'est rester pour l'éternité sans relation avec Dieu, totalement séparé de lui, c'est-à-dire dans un état de mort éternelle. La vie est donc une nécessité urgente pour les hommes. Le don du Fils unique offre la

possibilité à celui qui croit en lui d'avoir non seulement une forme de vie, mais « la vie éternelle ». C'est une vie d'une qualité divine et incomparablement merveilleuse. De même, la venue du Fils dans le monde n'a pas non plus pour but la condamnation, que la loi de Moïse avait déjà apportée avec beaucoup de force ! Il est venu pour sauver. Les Israélites fidèles attendaient la venue d'une « corne de délivrance, dans la maison de David », qui les sauverait de leurs ennemis (voir Luc 1:68-71). Il y a ici quelque chose de beaucoup plus grand. C'est la délivrance du péché et de ses conséquences, et elle s'étend au monde entier.

Le Fils de Dieu n'est pas venu sur la terre dans le but de condamner ; cependant sa présence ici, puisqu'il est la Lumière, a indirectement amené la condamnation. La lumière manifeste tout et met ainsi tous les hommes à l'épreuve. La lumière agit en éclairant et en révélant ; dans sa présence l'homme réagit de deux façons. S'il fait des choses mauvaises, il aime les ténèbres et hait la lumière, car elle le condamne. S'il pratique la vérité, il accueille la lumière et vient à elle. Les versets 18 à 21 déclarent que « celui qui croit en lui » pratique la vérité, alors que « celui qui ne croit pas » fait le mal. L'un vient à la lumière et il n'y a pas de condamnation pour lui ; l'autre demeure dans les ténèbres, ce qui suffit à le condamner. Il n'a pas cru, bien que la lumière soit apparue lorsque le Fils de Dieu est venu. C'est suffisant, et il n'est pas nécessaire d'attendre l'arrivée du véritable jour de jugement. Il est *déjà* condamné.

Les versets 22 à 24 précisent clairement que les événements décrits ici ont eu lieu avant que Jean soit jeté en prison. Cela correspond au moment où commence le ministère public du Seigneur d'après Matthieu 4:12, Marc 1:14, Luc 3:20. Pendant une courte période, le baptême a été administré à la fois par le Seigneur (par le moyen des disciples ; voir 4:2) et par Jean. Certains Juifs saisissent l'occasion pour informer Jean de cette activité du Seigneur, comme pour l'inciter à la jalousie. Si tel était leur but, ils ont échoué complètement.

Avec fidélité et une vraie humilité, Jean reste à sa place de serviteur de Dieu, qui n'a rien qu'il n'ait reçu du ciel. Les juifs sont obligés de rendre témoignage qu'il n'a jamais prétendu être le Christ. Il a affirmé qu'il était le *précurseur* du Messie ; il est aussi l'*ami* de l'Époux. Dans cette deuxième affirmation, il parle apparemment de façon symbolique, par le moyen d'un exemple. La vérité, telle que nous l'avons en Apocalypse 19:7, n'a pas encore été dévoilée. Il a été conduit, sans doute, à s'exprimer en des termes qui correspondront exactement à cette vérité quand elle sera révélée. Il n'a pas de lien avec l'épouse, mais comme ami de l'Époux, il a pour lui un intérêt et une affection des plus profonds. Lorsqu'il entend la voix de l'Époux, sa coupe déborde de joie.

Jean prononce ensuite des mots qui devraient être gravés sur le cœur de tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus : « Il faut que Lui croisse et que moi je diminue ». Pour la troisième fois dans ce chapitre nous trouvons : « *il faut* ». Au verset 7 cette expression est reliée au grand besoin de l'homme ; au verset 14 au grand amour de Dieu ; ici à l'attachement du fidèle serviteur. Comme le soleil, Christ doit s'élever au zénith avec une gloire croissante ; par conséquent, comme la lune, Jean doit s'effacer et disparaître. Il le sait et s'en réjouit, car à ce moment-là Christ est tout dans ses pensées. Il le connaît comme Celui qui vient du ciel et absolument pas de la terre. À cause de cela, Jésus parle comme personne d'autre n'en est capable. Il est en relation avec toute l'étendue des choses célestes, ce qui reste impossible au plus grand des prophètes, qu'était Jean.

Les paroles de Jean se sont réalisées et, peu après, il a dû diminuer et disparaître en prison. En cela il n'a pas été une exception à la règle. C'est normal pour tous les serviteurs de Dieu : d'une manière ou d'une autre, ils diminuent et s'en vont. C'est ce qui est arrivé à Moïse dans l'Ancien Testament et à Paul dans le Nouveau. Même s'ils ont été de grands serviteurs, nous ne devons pas avoir une trop haute opinion d'eux. Paul a eu son temps comme ardent évangéliste et fondateur d'églises. Mais ensuite il y a eu pour lui l'emprisonnement et la faillite dans les églises ; il disparaît ainsi à nos yeux. Paul diminue, mais uniquement pour que croisse l'excellence suprême de Christ. Il doit en être de même de chacun de nous, et nous devrions nous en réjouir comme l'a fait Jean.

Les premiers mots du verset 33 semblent contredire la fin du verset 32, mais le paradoxe est purement verbal. Il repose sur une de ces déclarations abstraites qui apparaissent si souvent dans les écrits de Jean. L'homme, dans sa condition naturelle, est complètement mort et insensible au témoignage divin. Le fait est formulé *de façon abstraite* à la fin du verset 32. Mais ensuite, d'un autre côté, Dieu travaille par son Esprit dans le cœur de quelques-uns ; ainsi, d'un point de vue pratique, nous trouvons ceux qui reçoivent le témoignage. Ils confirment par là que Dieu est vrai. Au commencement le diable a attaqué le témoignage que Dieu avait donné à Adam ; c'est ainsi que le péché a été introduit. La foi revendique la vérité du témoignage ; la vie et le salut sont ainsi introduits.

Le témoignage de Dieu avait existé depuis le moment où Dieu s'était adressé à Adam au sujet des arbres du jardin. Il atteint maintenant son apogée en Celui que Dieu a envoyé, qui connaît, pour les avoir observées, les réalités célestes dont il parle. Il en parle avec « les paroles de Dieu », possédant l'esprit sans mesure, ni limite. Il y a donc enfin un témoignage d'une portée infinie et d'une plénitude incomparable. Certainement, il dépasse complètement les facultés de l'homme naturel ; le simple croyant peut pourtant le recevoir, le

confirmant comme étant la vérité de Dieu.

Les versets 35 et 36 apparaissent comme un paragraphe séparé. Les paroles du Baptiseur y sont complétées par l'Évangéliste qui peut parler dans la pleine lumière de tout ce qui a été révélé dans la Parole devenue chair. Le Fils ayant été manifesté, le Père a été révélé ainsi que les relations entre ces Personnes divines. Nous avons ici trois faits importants concernant le Fils. Il est l'objet de l'amour du Père. Toutes choses sont entre ses mains, lui ayant été données par le Père pour en disposer comme il lui convient. Il est le centre de la foi et Celui qui met à l'épreuve tout homme. Croire en lui, c'est posséder la vie éternelle. Refuser la soumission de la foi en lui, c'est être exclu de la vie et demeurer sous la colère de Dieu.

Ainsi, très tôt dans cet Évangile, nous découvrons que le Fils, comme étant la parole, est le *Créateur* et le *Révélateur* de toutes choses. Il est aussi *Celui qui opère* toutes choses, *Celui qui dispose* de toutes choses et enfin, comme objet de l'amour du Père, il est manifesté parmi les hommes et il devient la *Référence* absolue. Nous remarquons, au verset 36, que la vie doit être possédée et vue aussi. Cela montre l'étendue de l'expression « vie éternelle ». De plus, le contraire de « voir la vie », c'est : « demeurer sous la colère de Dieu ». Ici encore les choses sont présentées de façon abstraite. Cependant le langage est tel qu'il réduit à néant les deux théories par lesquelles les hommes s'efforcent d'échapper à la réalité solennelle du châtiment éternel. Les mots « ne verra pas la vie » réfutent la réconciliation universelle qui prétend que, d'une manière ou d'une autre, tous verront la vie à la fin. La théorie de l'immortalité conditionnelle, qui signifie la destruction des incrédules non repentis, est annulée par le fait que la colère de Dieu « demeure » sur de tels individus ; ils existent donc éternellement. À ce sujet rappelons encore le verset 3 du chapitre 20. Cet Évangile est écrit afin que nous puissions être parmi ceux qui croient et ont la vie. L'alternative terrible est placée ici devant nous très clairement.

4. Chapitre 4

Les derniers paragraphes du chapitre 3 font suite à l'intervention des Juifs à propos du baptême de Jean et à la réaction de ce dernier. Le Seigneur réagit à leur intervention au début du chapitre 4. Jean accepte volontiers de se mettre de côté pour que son Maître puisse avoir toute la place. Le Maître se retire en Galilée de peur qu'une rivalité ne s'installe, ce qui serait préjudiciable à son serviteur. Telle est la sollicitude de Jésus envers Jean. De plus, le Seigneur lui-même aurait été rabaissé par un tel comportement. Cela l'aurait placé aux côtés de Jean comme une sorte de chef de parti. C'est une faute analogue, dans son principe, à l'erreur des croyants de Corinthe qui associaient le nom de Christ à celui de Paul, d'Apollos et de Céphas. Cela ne doit jamais se faire.

Le chemin direct vers la Galilée passe par la région de la Samarie ; ainsi « il fallait qu'il traverse » cette contrée par nécessité géographique. Mais c'est aussi une nécessité liée à la grâce de Dieu qui lui impose un chemin qui l'amène à une certaine ville de Samarie, appelée Sichar. Jésus, la Parole devenue chair, est fatigué de son voyage. C'est un témoignage à la réalité de son humanité. Il est non seulement fatigué, mais il a aussi faim et soif. Il s'assied au bord de la fontaine vers midi, alors que l'heure la plus chaude approche. Nicodème l'avait cherché de nuit. Jésus cherche une pécheresse samaritaine à midi. L'Évangile de Jean a comme particularité de rapporter les conversations de Jésus avec des personnes et la manière dont il s'en occupe. Il relate aussi ses conversations — généralement des controverses — avec des groupes de personnes. Par contre, nous n'y trouvons jamais le récit de ses sermons plus officiels, comme le sermon sur la montagne ou les paraboles de Matthieu 13. Beaucoup d'entre nous reconnaissent que, pour s'occuper correctement d'une personne en particulier, il faut plus de compétence spirituelle que pour s'adresser à une foule, et que cela exige plus de courage. Un exemple parfait de la manière dont on s'occupe d'une personne est présenté ici.

Jésus commence par demander à boire de l'eau fraîche. La Parole faite chair prend la position de Celui qui demande humblement à une de ses créatures les plus pécheresses. Quelle merveilleuse vision en effet ! Le prenant simplement pour un juif, la femme a le sentiment qu'il se rabaisse. À la lumière de la véritable situation nous pouvons voir, nous, combien il s'est réellement anéanti lui-même et s'est dépouillé de lui-même. Mais s'approcher si humblement de cette femme permet à la conversation de débuter de manière très favorable. Quant à nous, qui désirons être utiles aux âmes aujourd'hui, nous serions en effet

très sages si nous les approchions toujours avec humilité !

La femme, étonnée et curieuse, ne peut s'empêcher de demander comment il peut lui faire une telle requête. La réponse de Jésus au verset 10 place devant elle trois choses. Premièrement, il y a le fait que Dieu est un Donateur. La femme connaît peu de chose de la loi, mais ce fait le lui présente sous un éclairage entièrement nouveau.

Deuxièmement, Jésus fait connaître la grandeur mystérieuse de sa propre personne, puisqu'il est le dispensateur du don de Dieu. Elle ne voit en lui qu'un Juif qui demande à boire. Quand elle le connaîtra, elle découvrira qu'il est en réalité le Donateur d'un don d'une valeur incomparable.

Troisièmement, il révèle que ce don est « l'eau vive ». Il fait ainsi passer la pensée de cette femme du domaine matériel au domaine spirituel. Nicodème et cette femme, dont nous ne connaissons pas le nom, ont en commun, au départ, le fait qu'ils n'ont aucune idée du sens des paroles du Seigneur et encore moins des choses dont il parle. On trouve pourtant des indications de ces vérités dans l'Ancien Testament. Dans le livre de Jérémie, par exemple, l'Éternel s'était présenté deux fois comme « la source des eaux vives » (2:13 ; 17:13).

Le fait que cette femme ne comprenne pas conduit à de nouvelles révélations au verset 14. Elles se présentent encore sous trois aspects différents.

Premièrement, celui qui boit de l'eau vive, comme don de Christ, aura cette eau « en lui ». Ce don demeurera vraiment dans son être même.

Deuxièmement, cette eau sera en lui « un puits » ou « une fontaine... jaillissant en vie éternelle ». Une fontaine de vie intérieure, qui jaillit jusqu'au niveau de la source céleste !

Troisièmement, le fait de boire une telle eau et de posséder une telle fontaine procure une satisfaction durable. Le Seigneur emploie une expression très forte : « Il n'aura plus soif à jamais ».

Par l'expression « l'eau vive », le Seigneur désigne l'Esprit de Dieu. C'est évident au verset 39 du chapitre 7. Au chapitre 3, le Fils unique est le don de Dieu au monde. Au chapitre 4, l'Esprit de Dieu est le don de Dieu au croyant. Il est accordé par le Fils de Dieu, Celui qui parle, assis au puits de Sichar. Par l'Esprit, nous avons la vie en nous ; il est parlé de lui ailleurs comme de « l'Esprit de vie dans le Christ Jésus » (Romains 8:2). C'est par lui que la vie demeurant en nous jaillit jusqu'à la source divine de la vie. De cette manière, le Seigneur révèle la vie de communion, d'adoration et de satisfaction qu'il allait mettre à la disposition du croyant. Il en résulte que le croyant peut aujourd'hui anticiper la joie du millénium, joie présentée de manière symbolique, au commencement des miracles à Cana de Galilée. Le croyant peut non seulement l'anticiper, mais aussi la connaître dans une mesure plus vraie et d'une manière

plus spirituelle.

Avant d'aller plus loin dans notre chapitre, notons l'enchaînement remarquable de l'enseignement depuis le récit de ce premier miracle. Nous avons eu d'abord *l'œuvre accomplie en nous*, c'est-à-dire la nouvelle naissance par l'Esprit et la Parole. Ensuite *le témoignage nous a été donné* et, en le recevant, nous confirmons que Dieu est vrai. Enfin *le don de l'Esprit nous a été accordé*. Il est en nous comme une fontaine intarissable, qui jaillit jusqu'à la source éternelle. Ici nous sont présentées en germe les grandes réalités qui sont développées dans les Épîtres.

Bien que la femme ignore encore la signification de « l'eau vive », nous voyons en poursuivant notre chapitre que les paroles prononcées ensuite par le Seigneur ont suffi à éveiller son désir ; elle est amenée à demander de cette eau. Avant qu'il lui en donne, il faut que sa conscience soit touchée et qu'elle soit convaincue de péché. En lui demandant d'appeler son mari, le Seigneur met le doigt sur un point très sensible de sa vie. Il continue en lui montrant que sa triste histoire est devant ses yeux comme un livre ouvert. De son côté elle voit tout de suite et reconnaît qu'il est prophète. Implicitement elle plaide donc coupable lorsqu'il l'accuse. Mais comme c'est souvent le cas en présence d'une conscience blessée, elle s'efforce de faire dévier la conversation vers une discussion religieuse, éliminant ainsi le côté personnel.

L'endroit où l'adoration devait être offerte à l'Éternel était depuis longtemps une question brûlante. La montagne de Garizim avait-elle remplacé le mont Morija comme l'affirmaient les Samaritains ? Le Seigneur saisit l'occasion pour montrer à la femme non seulement son péché personnel mais aussi l'inutilité d'un « culte » dans lequel elle était engagée avec son peuple. En disant : « Vous, vous adorez, vous ne savez quoi », il le désavoue. En disant : « le salut vient des Juifs », il la convainc de son état de péché. Elle fait partie des nations, de ceux qui sont « étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance et étant sans Dieu dans le monde » (Éphésiens 2:12). Ainsi, même pendant la discussion sur l'adoration, elle n'est pas à l'abri des remarques qui atteignent sa conscience comme des coups d'épée.

Le Seigneur, pourtant, place tout ce sujet de l'adoration sur un plan beaucoup plus élevé. Il parle d'adorer l'Éternel à la lumière de la révélation qu'il apporte, celle du « Père ». Ainsi, l'adoration est tout de suite détachée du cérémonial qui la liait à un lieu saint sur la terre. La loi liait le peuple de façon très stricte à un lieu saint où le nom de l'Éternel était établi. C'est de là que venait la vieille querelle entre les Juifs et les Samaritains. Jésus élève les pensées de la Samaritaine vers Dieu qui est Esprit, le révélant comme Père.

Cette révélation nouvelle inaugure une nouvelle « heure », qui a en fait déjà

commencé. L'adoration qui va caractériser cette heure devra être conforme à la révélation qui l'a instituée. Dieu, qui est Esprit, recherche cette adoration comme Père ; c'est pourquoi, il faut maintenant que l'adoration soit « en esprit et en vérité » pour être acceptable. Remarquez de nouveau ce « *il faut* ». Adorer n'est pas quelque chose de facultatif ou qui peut varier selon nos goûts. Il *faut* adorer Dieu à sa manière à lui. Toute autre forme qui prétend être de « l'adoration » n'en est absolument pas une !

La véritable adoration est produite « en esprit » : c'est-à-dire ni par la chair, ni par une attitude physique. Cette parole du Seigneur annule les rites et cérémonies observés jusqu'ici, qui ont été un piège pour tant de personnes. Notre capacité à offrir l'adoration en esprit vient de ce que nous possédons l'Esprit de Dieu, — la fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle — comme l'indique aussi Philippiens 3:3. L'Esprit de Dieu peut engager notre esprit à une véritable adoration n'importe quand et n'importe où ; pas simplement dans un lieu saint consacré comme dans le Judaïsme.

Il faut encore que l'adoration s'élève « en vérité » ; c'est-à-dire à la lumière de tout ce que Dieu a révélé de lui-même en Christ. Cela annule la tendance *rationaliste* qui est également si répandue. Les hommes parlent, par exemple, d'adorer « la grande Cause Première » à la lumière des beautés de la nature. Ils ignorent ou refusent, par contre, la vérité concernant Dieu révélé en Christ. Ce n'est qu'en lui que nous connaissons le Père qui doit être adoré. Si nous connaissons le Père ainsi, notre cœur sera certainement rempli d'une adoration ayant ce caractère spirituel qui lui est agréable.

Le Père cherche de tels adorateurs. Il s'est fait connaître lui-même pour produire cette réponse. Ce flot d'amour qui descend vers nous par cette révélation produit en nous, en retour, un flot d'amour qui jaillit en adoration. C'est ce qui lui est agréable et qu'il recherche.

La Samaritaine connaissait la promesse au sujet du Messie. Ces merveilleuses paroles du Seigneur, associées à la conviction intérieure de péché, orientent les pensées de cette femme vers sa venue. Sa réponse semble indiquer qu'elle discerne dans les paroles du Seigneur qu'il se révèle comme le Messie. Tout de suite, le Seigneur se révèle à elle, avec la plus grande clarté, comme étant le Christ. Cette révélation, elle l'accepte aussitôt ouvertement : elle retourne à la ville et fait connaître aux gens la raison de sa foi immédiate. Il doit être le Christ, car il lui a dit tout ce qu'elle avait fait dans sa vie. Il ne l'a pas décrit en détail, bien sûr ! Il lui a plutôt montré, comme en un éclair, que tout ce qu'elle a fait jusque-là peut être résumé en un mot : péché. Il en est exactement de même aujourd'hui. La foi en Christ va de pair avec une vraie conviction de péché.

Le beau paragraphe des versets 31 à 38 se présente comme une parenthèse dans le récit. Dans le verset 32, les paroles du Seigneur aux disciples ont été aussi rendues par : « Moi, j'ai une nourriture à manger que vous, vous ne connaissez pas ». Il travaille pour assembler « du fruit en vie éternelle », comme il le dit au verset 36. C'est, pour lui, une nourriture délicieuse de voir ce but atteint dans la bénédiction accordée à la Samaritaine pécheresse. C'est « la volonté de Celui qui m'a envoyé » de faire cela, dit-il. La lumière qu'il apporte doit briller pour tout homme, comme nous l'avons appris au début de cet Évangile. Nous la voyons briller ici sur une pécheresse qui se trouve en dehors du Judaïsme. La volonté de Dieu, l'œuvre de Dieu et la vie éternelle pour l'homme forment ici un tout ; quelle bénédiction pour nous qu'il en soit ainsi ! Le Seigneur indique ensuite à ses disciples qu'à leur tour ils auront part à cette œuvre bénie, soit en semant, soit en moissonnant. Dans le cas présent, c'est le Seigneur lui-même qui sème. Quand le temps de la moisson est arrivé, en Actes 8, la moisson a été très abondante.

Le paragraphe des versets 39 à 42 termine ce récit. Les hommes viennent à Christ à la suite du témoignage de cette femme. Ils sont gagnés eux-mêmes par la même conviction. Un grand nombre croit à cause de ce qu'elle dit ; un nombre encore plus grand croit après l'avoir écouté, Lui. Ils croient et désirent ardemment sa compagnie.

Ils vont encore plus loin que la femme dans leur confession. Il est non seulement le Christ, mais aussi « le Sauveur du monde ». L'orgueil religieux tout simplement aurait pu les pousser à s'enorgueillir de ce qu'il était le Sauveur des Samaritains aussi bien que celui des Juifs. Mais seule la foi pouvait les amener ainsi à saisir la grande pensée de Dieu pour « le monde », selon Jean 3:16. Ils ont *entendu* et ils ont *connu* ; et en conséquence ils ont cru.

L'évangéliste nous a amenés, par ce récit, au fait que Jésus est *le Christ*. Comme nous le verrons, le chapitre suivant nous conduit au fait qu'il est *le Fils*. En réunissant les deux, nous revenons au sujet indiqué au dernier verset du chapitre 20 de cet Évangile.

Au dernier paragraphe de ce chapitre 4, nous voyons le Seigneur de retour en Galilée, et cela nous amène au deuxième miracle mentionné par Jean. En Galilée, il reçoit un accueil qui ne lui a pas été réservé à Jérusalem, et ce second signe aussi est lié à la ville de Cana de Galilée. Le premier miracle préfigurait le temps annoncé en Ésaïe 62:4, 5. Il parle du moment où le jour des noces d'Israël arriverait et où le vin de la joie serait produit à partir de l'eau de purification. Le second miracle présente le Seigneur comme Celui qui peut apporter la vie et la guérison quand la mort semble imminente. Ce noble juif n'a pas la foi profonde qui caractérise le centurion des nations de Matthieu 8. Comme Juif, sa tendance

est de demander des signes et des miracles avant de croire. Une telle croyance n'est pas une foi réelle, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 2. Cependant, bien que faiblement, il y avait de la foi dans le cœur de ce père.

Cette foi se manifeste de deux manières. Premièrement, il insiste dans sa requête quand la réponse du Seigneur semble, au début, insatisfaisante. Il expose pleinement la situation désespérée de son fils. Deuxièmement, il prend Jésus au mot quand la réponse qu'il reçoit est simplement l'ordre de repartir parce que son fils est vivant ; il croit sans avoir de signe pour confirmer sa parole. Voilà les marques d'une foi véritable : elle persévère et prend Dieu au mot sans signe ni miracle ni sentiments.

Le Seigneur accomplit sa propre parole. Le lendemain, l'homme voit que sa confiance a été récompensée. Jésus a dit : « Ton fils vit » ; le jour suivant, bien que ses serviteurs n'aient pas entendu Jésus parler, ils viennent à la rencontre du père et lui disent : « Ton fils vit ». La vie rendue, même au moment de la mort, constitue manifestement la pensée principale. C'est exactement ce dont a besoin l'homme en général, et Israël en particulier. L'homme n'a pas besoin de la guérison uniquement, mais de la *vie*. C'est le second miracle. Nous trouverons dans les chapitres qui suivent beaucoup d'instructions au sujet de la vie (concernant Jésus qui en est l'unique Source et le Donateur).

5 - Chapitre 5

Dans les premiers versets, nous sommes ramenés à Jérusalem pour considérer un troisième miracle : la guérison de l'infirme de Béthesda. Un Juif, à la lecture de cet Évangile, pourrait dire : « En effet nous sommes dans l'état d'une nation malade, à l'article de la mort, et nous avons besoin de vie ; mais nous avons la loi. Ne devrions-nous pas y trouver la guérison ? ». Ce troisième miracle nous fournit la réponse.

Un chemin de bénédiction a été mis à la portée de l'homme par la loi de Moïse. L'homme n'avait qu'une seule chose à faire ; il ne l'a pas faite. La loi exigeait de lui la capacité de saisir le bienfait offert. Le cas de l'infirme au réservoir fait clairement ressortir l'état dans lequel se trouve tout homme mis à l'épreuve par la loi. Le péché a détruit notre faculté de faire la seule chose nécessaire exigée par la loi. C'est tellement évident dans le cas de cet homme qu'il ne fait aucune allusion à ses propres capacités qui ont disparu. Il reconnaît que personne n'est disponible pour faire pour lui ce qu'il ne peut faire lui-même. « Je n'ai personne ! » dit-il.

Cependant, par sa confession, il reconnaît son désir d'être rétabli. Une guérison complète lui est accordée immédiatement par la parole du Seigneur. Ce que la loi ne pouvait faire pour lui est accompli en un instant ; c'est l'œuvre du Fils de Dieu, présent à ce moment-là sur la terre. La loi ne pouvait rien, car elle était impuissante à cause de la faiblesse de la chair. L'homme est capable, non seulement de marcher, mais aussi de porter le lit qui avait auparavant témoigné de son infirmité. Le Seigneur lui dit de le faire, bien que ce soit le sabbat.

La loi du sabbat était très stricte. Toute forme de travail était interdite, y compris le fait de ramasser du bois et d'allumer du feu. Les Juifs réagissent donc vivement quand ils voient cet homme porter son lit. Mais il a une réponse prête pour les convaincre. L'homme qui l'a guéri lui a dit de prendre son lit ; et peu après il est capable de nommer cet homme : Jésus. Leur zèle pour le sabbat est tel que, dès lors, Jésus devient la cible de leur haine et de leur persécution.

Le Seigneur ne prononce aucune parole d'excuse, ni même d'explication. Il se contente d'affirmer quelque chose qui sape à la base cette institution légale. Sous la loi de Moïse, le sabbat avait été institué comme signe entre l'Éternel et Israël (Exode 31:12-17). Il était cependant basé sur le repos de Dieu quand la création avait été achevée. Jésus, en ce qui le concerne, rejette le sabbat. Depuis que la création avait été envahie par le péché, son Père travaillait, sans se reposer. Jésus travaillait en communion avec son Père sans observer les sabbats

comme s'il leur était lié.

Cette déclaration précise attise la haine meurtrière des Juifs pour les deux raisons citées au verset 18. Il a violé le symbole de l'alliance dont ils se glorifiaient. De plus, il a ajouté à son acte l'affirmation que Dieu est son Père, proclamant ainsi son égalité avec Dieu. Notons qu'au verset 18, Jean explique pour quelles raisons les Juifs cherchent à faire mourir le Seigneur. Il ne rapporte pas l'explication donnée par les Juifs, même s'il est possible qu'ils aient donné cette explication. C'est donc le commentaire du Saint Esprit par l'intermédiaire de Jean. Cela prouve que le fait que notre Seigneur soit Fils n'implique absolument aucune pensée d'infériorité vis-à-vis du Père. Au contraire, c'est l'affirmation de l'égalité.

Au verset 19, la réponse de Jésus à la haine meurtrière des Juifs est très frappante. Le Fils, qui était ici dans son humanité, avait pris cette place pour exécuter à la perfection toute la volonté et l'œuvre du Père. C'est pourquoi il ne peut rien faire « de lui-même », c'est-à-dire en prenant une initiative indépendamment du Père. Il agit plutôt en toutes choses sous la direction et sur l'ordre du Père. Nous pensons que cela a pour but de nous amener à une vérité encore plus profonde : cette nécessité était enracinée dans le fait qu'il était parfaitement un avec le Père. Bien qu'il soit homme, il est si complètement, si parfaitement et si entièrement dans l'unité de la divinité qu'il lui est impossible d'agir séparément du Père. C'est dans ce sens que « le Fils ne peut rien faire de lui-même ». Par conséquent, cette affirmation, loin d'être un aveu d'impuissance ou même d'infériorité, est une affirmation de sa déité absolue.

« Le Père aime le Fils ». Ces cinq mots rappellent les paroles de l'évangéliste à la fin du chapitre 3. Ils résonnent ici, au verset 20, comme la voix de Jésus lui-même. Le Fils, maintenant sur la terre comme homme, a une pleine connaissance des actes du Père ; il va entreprendre des œuvres plus grandes que celles qui ont déjà été faites. Il agira comme Celui qui donne la vie et qui exécute le jugement. Vivifier c'est donner la vie. En cela le Fils agit selon sa volonté souveraine, bien qu'évidemment sa volonté soit toujours en parfaite harmonie avec celle du Père.

Au verset 21, une distinction est faite entre ressusciter les morts et vivifier. Les méchants vont être ressuscités, mais il n'est pas dit qu'ils seront vivifiés. De plus, la vivification a lieu alors qu'il n'est pas question de résurrection, comme le montre le verset 25. Le Fils ressuscitera les morts, comme il le dit aux versets 28 et 29, mais le point important du verset 21 est qu'il donne la vie comme le Père le fait. Dans les premiers versets de cet Évangile, nous l'avons contemplé ayant la vie dans son être même et manifestant cette vie afin qu'elle soit la lumière des hommes. Ici nous allons un peu plus loin : Il est Celui qui donne la

vie à d'autres. En cela il agit *avec* le Père.

Mais en ce qui concerne le jugement, comme le dit le verset 22, il agit *de la part* du Père. Il y a des choses que le Fils dit ne pas connaître : fixer et révéler « les temps et les saisons » par exemple (Actes 1:7 ; Marc 13:32). Ici le Père renonce à tout jugement, le remettant entre les mains du Fils. Ces faits, cependant, ne doivent jamais être utilisés pour rabaisser l'honneur et la gloire du Père ou du Fils. Ceci est spécialement souligné en ce qui concerne le Fils au verset 23. En effet le fait qu'il ait revêtu l'humanité l'expose à être injustement mésestimé dans l'esprit de ceux qui ne le comprennent pas et ne l'aiment pas. Il sera honoré par tous à l'heure du jugement ; ne pas l'honorer aujourd'hui, c'est déshonorer le Père qui l'a envoyé. De toute évidence, le Père n'acceptera d'honneur que si en cela le Fils est également honoré.

Dans ce merveilleux discours, le Seigneur fait trois déclarations qu'il souligne particulièrement par les mots « en vérité, en vérité ». Comme nous l'avons vu, il insiste au verset 19 sur son unité intrinsèque avec le Père dans toutes ses œuvres. Au verset 24, il met de nouveau l'accent sur sa relation avec le Père. Comme étant « la Parole devenue chair », il est l'Envoyé du Père ; dans sa Parole le Père s'est fait connaître. Ainsi il ne dit pas : « Celui qui entend ma parole et qui la croit... », mais il dit plutôt : « Celui qui entend ma parole, et qui croit *Celui qui m'a envoyé...* ». Nous croyons le Père par la parole du Fils, de telle sorte que Pierre écrira plus tard aux croyants : « Vous qui par lui croyez en Dieu » (1 Pierre 1:21). Il annonce ici, maintenant, que le simple fait d'entendre et de croire produit trois résultats merveilleux : posséder la vie éternelle, être préservé du jugement, passer de la mort à la vie.

Ce verset capital a été utilisé des milliers de fois pour apporter lumière et conviction à des pécheurs inquiets et se posant bien des questions ! Qu'il puisse être utile encore des milliers de fois ! On est tout de suite frappé par l'autorité et l'assurance qui se dégagent de ce verset. Mais lorsqu'on l'étudie de plus près, quelle profondeur s'y découvre ! Le Fils donne la vie à qui il veut et exécute tout jugement. Il a les paroles de la vie qui conduisent l'âme à Dieu par la foi ; et dès cet instant la vie nous appartient et nous ne viendrons jamais en jugement. Nous sommes devenus les bénéficiaires de la première de ces « œuvres plus grandes » dont il a parlé ; nous ne connaîtrons jamais la seconde. Il insiste sur le côté positif en parlant de la vie sous deux aspects. Ce n'est pas seulement ce que le croyant *possède*, mais aussi la sphère dans laquelle il *passe* au-delà du royaume de la mort.

Si nous parlons de la vie en rapport avec cette création, nous traitons un sujet qui défie nos analyses et nos définitions. À l'évidence, le mot utilisé a pourtant plusieurs significations. Par exemple, nous envisageons non seulement

l'étincelle de vie chez l'homme ou l'animal, mais aussi les conditions nécessaires pour que cette étincelle subsiste. Aucun poisson ne peut vivre sans eau ; aucun homme ne peut vivre sans air. De la même manière, il n'y a pas de vie spirituelle et éternelle sans la connaissance de Dieu. Il n'y a pas non plus de connaissance de Dieu sans la révélation qui nous parvient par la parole de « Celui qui est envoyé » et sans la foi qui la reçoit. À notre avis, c'est à cause de cela que Jésus dit que le croyant a non seulement la vie éternelle, mais qu'il est passé de cette mort spirituelle au domaine de la vie. La mort spirituelle est caractérisée par une ignorance totale de Dieu ; le domaine de la vie est rempli de la lumière de la connaissance du Père. Il n'est pas étonnant que Jésus insiste autant sur une déclaration si merveilleuse.

Il va plus loin, dans le verset suivant, en montrant qu'un temps va venir où cette grande œuvre de donner la vie — qui est la sienne — va se poursuivre tout spécialement. Dans ce verset l'œuvre est considérée sous l'angle de l'action souveraine du Seigneur. La foi n'est pas particulièrement mentionnée, même si, bien entendu, personne ne peut « entendre la voix du Fils de Dieu » sans la foi. Cette « heure » dure jusqu'au moment présent. À travers les siècles, des multitudes ont entendu la voix des prédicateurs de la Parole, mais sans entendre la voix du Seigneur dans cette parole. Seuls ceux qui ont entendu la voix du Seigneur ont eu la vie. Ils vivent parce que le Fils, qui est maintenant venu comme homme, a la vie en lui-même ; il l'a comme un don de la part du Père, ce que nous dit le verset suivant. La vie est en lui du fait de ce qu'il est, en lui-même. La déclaration : « en lui était la vie » (1:4) est en effet liée à son existence éternelle ; son incarnation n'est pas mentionnée avant le verset 14. Nous voyons ici que le Père donne le Fils pour qu'il soit, en tant qu'homme, l'unique source de la vie éternelle pour les hommes. Nous la possédons parce qu'elle nous est communiquée, alors que seulement ce qu'on possède naturellement et intrinsèquement peut être communiqué à d'autres. C'est sa grande œuvre, à lui seul, de donner la vie, et c'est maintenant, pour lui, le moment de l'accomplir. Sa voix a retenti dans le silence au plus profond d'innombrables cœurs : ils ont entendu et ils ont eu la vie. Nous ne devons pas inverser l'ordre des mots, comme certains ont eu tendance à le faire. Ce n'est pas : « ceux qui vivent entendront », mais : « ceux qui entendent vivront ».

Mais, de plus, le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'homme ; ainsi il n'est pas seulement la fontaine de la vie, mais aussi le juge de tous, Celui qui a toute autorité. En tant que Fils de l'homme, il allait être « élevé », comme effet du jugement de l'homme. Bientôt nous entendrons la foule dire : « Comment, toi, dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ? » (12:34). Eh bien ! un jour prochain, ils connaîtront qui est cette

Personne, et ce sera pour eux une perte irrémédiable ! Bien qu'à première vue il semble merveilleux qu'un *homme* soit investi de tout le jugement, cela ne doit pourtant pas nous étonner. Une autre heure viendra où les hommes entendront la voix du Fils de l'homme ; non pas seulement quelques-uns, mais tous, qu'ils soient bons ou méchants !

Seuls ceux qui entendent la voix du Fils de Dieu et ont la vie peuvent faire le bien. Porter du fruit et faire le bien sont des manifestations de la vie. Les autres ont simplement fait le mal. La voix du Fils de l'homme tirera tous les hommes de la tombe, sans exception. Il y a en effet une résurrection de jugement aussi bien qu'une résurrection de vie. Une distinction est faite ici entre les deux. Il faut se reporter à d'autres passages des Écritures pour découvrir qu'un grand intervalle de temps les sépare. Les deux résurrections toutefois sont à venir, car les mots « et elle est maintenant » (v. 25) ne sont pas employés à ce sujet.

Bien que le jugement soit entre les mains de Jésus, même en cela il n'agit pas indépendamment ou séparément du Père. Ayant revêtu l'humanité, il ne quitte pas la place qu'il a prise, mais il l'assume en perfection. S'il avait dit : « Mon jugement est juste, parce que je suis la Parole devenue chair », il aurait dit quelque chose de tout à fait vrai. Mais il fonde son affirmation sur ceci : « Mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé ». Tout le jugement peut être confié, en sûreté, entre les mains d'un tel homme ; dans ce sens il dit : « Je ne puis rien faire, moi, de moi-même ».

En Matthieu 20:23, Jésus prononce des mots précis : « s'asseoir à ma droite et à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner ». En Marc 13:32, il dit : « quant à ce jour-là... personne n'en a connaissance, pas même les anges, ni même le Fils » ; c'est-à-dire, en réalité : « Ce n'est pas à moi pour en avoir connaissance ». Ici, au verset 30, il dit : « Je ne puis rien faire, moi, de moi-même » ; c'est-à-dire, en réalité : « Ce n'est pas à moi pour le faire ». Ces trois déclarations sont, en fait, en rapport avec la place d'abaissement et de dépendance qu'il a prise pour la gloire de la déité et pour notre salut. Elles ne sont pas du tout en contradiction avec sa place suprême dans l'unité de la déité. Elles nous montrent quelque chose de ce que signifie : « Il s'est anéanti lui-même », ou « Il s'est dépouillé lui-même » (Philippiens 2). Nous avons ainsi un aperçu du vrai « kenosis » (*) dont parlent les Écritures. Nous constatons qu'il est très éloigné de la néfaste « théorie du kenosis », formulée par des théologiens incroyants, qui impute à notre Seigneur faillibilité et faute.

(*) mot qui signifie « anéantissement », « dépouillement total » ;

substantif de même racine que le verbe traduit en Philippiens 2:7 par « il s'est anéanti » (Note du traducteur)

Bien qu'il soit lui-même si grand, il est ici entièrement pour accomplir la volonté du Père ; tous ses jugements sont selon les pensées du Père ; c'est cela la vérité. Même en ce qui concerne le témoignage qui lui est rendu, tout est laissé entre les mains du Père. Il est habituel que les hommes fassent eux-mêmes leur propre publicité, mais il n'en est pas ainsi du Seigneur.

Le premier témoin, Jean, n'était qu'un homme. Jésus n'a pas besoin d'un tel témoignage ; il le cite, cependant, au cas où quelqu'un écouterait et serait sauvé. Aux versets 33 à 35, Jésus rend vraiment un témoignage à Jean ; ce dernier avait rendu témoignage à la vérité comme une lampe ardente et brillante. Le témoignage de Jean était marqué à la fois par la chaleur et par la lumière, quoiqu'il soit seulement une lampe ; c'est le mot employé par le Seigneur ! Par contre, Jésus est la vraie lumière qui est semblable au soleil quand il brille dans sa force. Or le soleil n'a pas besoin du témoignage d'une simple lampe, même si elle brûle et si elle brille !

Le Père a donné à Jésus des œuvres à faire qui sont comme des rayons de lumière émis par le soleil. Elles témoignent plus puissamment de lui que tout ce que Jean peut dire. Elles sont si manifestement divines qu'elles prouvent qu'il est l'Envoyé du Père. Enfin, le Père lui-même lui a rendu témoignage (en particulier lors du baptême de Jean). Malheureusement, les hommes n'en ont pas reconnu la valeur, car ils étaient entièrement charnels. Ils voulaient quelque chose qui fasse appel à leurs facultés naturelles (la vue et l'ouïe) et ils ne connaissaient rien de cette parole du Père qui apporte un éclairage spirituel.

Il y avait, enfin, les Saintes Écritures. En effet celles-ci témoignaient de lui, et ils les étudiaient. Ils estimaient avoir en elles la vie éternelle, mais c'est Christ qui la donne et ils ne voulaient pas venir à lui. Si les hommes sont amenés à Christ en étudiant les Écritures, alors ils ont la vie éternelle par les Écritures. Dans le cas contraire, ils acquièrent seulement une connaissance d'ordre technique et théologique, et demeurent dans la mort spirituelle. Ces paroles éclairent ce qu'est la fonction vitale de l'Écriture.

Le Seigneur montre ensuite qu'il connaît parfaitement ses adversaires. Il est là au nom de son Père ; l'honneur et la gloire que l'homme peut offrir ne sont donc rien pour lui. Ils n'ont rien de l'amour de Dieu en eux et, par conséquent, ils sont avides de recevoir de l'honneur, l'un de l'autre. Ils ne recherchent pas ce qui vient de Dieu. Dans leur esprit ils glorifient les hommes ; c'est comme toujours une barrière solide contre la foi, et ils *ne peuvent pas* croire. Jésus vient

au nom de son Père, ce qui veut dire qu'il recherche la gloire du Père. Tout cela leur est étranger, et ils refusent Jésus. Si un autre venait en son propre nom, cherchant par conséquent sa propre gloire, cela leur conviendrait parfaitement et ils le recevraient. Par ces paroles, le Seigneur annonce la venue de l'antichrist, en qui la fausse gloire de l'homme atteindra son apogée.

Ces paroles exposent aussi les mauvaises intentions qui se trouvent au fond du cœur de ses adversaires, bien que Jésus ne soit pas leur accusateur. Moïse l'a été par la loi donnée par son moyen. Ils se glorifient de Moïse, car ils ont le sentiment que ce grand homme leur confère quelque honneur ; mais en réalité ils ne le croient pas. S'ils l'avaient cru, ils auraient reçu Christ. Le verset 39 s'applique à toutes les écritures de l'Ancien Testament : « Elles rendent témoignage de moi ». Le verset 46 fait allusion, en particulier, aux premiers livres écrits par Moïse : « Lui a écrit de moi ». C'est donc la clé qui ouvre tout l'Ancien Testament ; le sujet principal est le Christ, qui devait venir.

La façon dont le Seigneur relie ses paroles aux écrits de Moïse est très frappante. Si les hommes refusent le témoignage rendu autrefois par le serviteur, ils ne recevront pas le Fils lorsqu'il parlera. Et c'est bien le cas ! Les hommes qui aujourd'hui ne croient pas les livres de Moïse et nient même qu'il en soit l'auteur, ne croient pas les paroles de Jésus. C'est parfaitement clair, puisque Jésus affirme précisément ici ce qu'ils nient. Nous devons choisir entre Christ et les rationalistes modernes. Ce sont les successeurs de ses adversaires juifs ; c'est tout ! Les deux questions : « Comment pouvez-vous croire ? » et « comment croirez-vous ? » sont saisissantes. Dans la mesure où l'amour de Dieu est en nous, et où la gloire de l'homme s'estompe à nos yeux, nous accepterons et nous croirons les Saintes Écritures ; elles nous conduiront alors à Christ par la foi.

6 - Chapitre 6

Ce chapitre nous ramène en Galilée et nous découvrons un autre des grands « signes » que Jésus a accomplis. Le miracle qui consiste à nourrir cinq mille personnes a évidemment une importance particulière puisqu'il est relaté dans chacun des quatre Évangiles. Notre chapitre nous donne l'enseignement qu'on peut en tirer et qui en fait ressortir le sens. Dans la description même du miracle, les ressources et la préconnaissance du Seigneur sont mises en relief.

Jésus s'adresse d'abord lui-même à Philippe. Comme nous l'avons vu au chapitre 1 verset 46, c'est justement le disciple qui croit les écrits de Moïse ; cependant, quand il est mis à l'épreuve ici, il ne voit pas plus loin que le pouvoir d'achat de l'argent. Jésus lui-même « savait ce qu'il allait faire ». Dans une telle situation d'urgence, on pourrait dire que d'autres serviteurs de Dieu auraient, au mieux, regardé à Dieu pour avoir une direction ; et ils l'auraient reçue ! Mais il y a ici quelqu'un qui sait ce qu'il faut faire et qui sait qu'il a le pouvoir de le faire. Il le sait avant qu'André ne parle du petit garçon avec les pains et les poissons. C'est la prérogative de Dieu d'avoir une telle connaissance et d'être capable de connaître avec une certitude absolue ce qu'on va faire. De telles déclarations sont fréquentes dans cet Évangile (voir 2:24, 25 ; 13:3 ; 18:4).

Malgré l'étendue de sa connaissance et de sa puissance, Jésus ne dédaigne pas les modestes provisions offertes par le petit garçon. Il ne laisse pas non plus de côté les disciples avec leur compréhension limitée et leur faible foi. Il fait d'eux les distributeurs de sa bonté. Les provisions appartiennent tout d'abord au petit garçon ; les mains qui distribuent sont celles des disciples ; Jésus seul possède la puissance et la grâce. C'est tellement évident pour les hommes qui profitent de cette libéralité qu'ils la rattachent au ciel, et ils déclarent que Jésus doit être le Prophète qui vient dans le monde, selon ce que Moïse avait dit. Certaines personnes sont amenées à cette conclusion à de nombreuses occasions (voir 4:19 ; 7:40 ; 9:17). Cependant, pour qu'il y ait un résultat, il faut qu'à partir de là, on en arrive à des conclusions plus profondes. Au chapitre 4, la femme est amenée à la conviction que Jésus est *le Christ* ; au chapitre 9, pour l'aveugle, il est *le Fils de Dieu*.

Les pains et les poissons ont pris trop d'importance pour ces hommes ; ils tiennent conseil pour forcer ce Prophète à devenir roi dans leur désir de prolonger une source si facile d'approvisionnement. Or nous venons de l'entendre dire : « Je ne reçois pas témoignage de l'homme » (5:34), et encore : « Je ne reçois pas de gloire des hommes » (5:41). Nous ne sommes donc pas

étonnés qu'il ne veuille pas recevoir un royaume des mains des hommes. La gloire du plus grand des royaumes terrestres que l'homme puisse construire est sans valeur pour lui. Aussi se retire-t-il dans la solitude, sur une montagne, pendant que ses disciples commencent à traverser le lac. Matthieu 14:22 nous raconte qu'il contraint ses disciples de monter dans la barque pendant qu'il renvoie lui-même les foules. Le récit de Jean nous explique ses actes. Les disciples auraient accepté avec facilité et enthousiasme ce que le peuple projetait ; mais Jésus, plein de sollicitude, les écarte de cette scène de tentation.

Bien qu'il ne veuille pas accepter de royauté terrestre par une décision du peuple, il se montre Maître absolu dans d'autres domaines. Le déploiement de son autorité est toutefois réservé aux yeux de ses disciples. Le vent et la mer peuvent se déchaîner et faire de l'homme leur jouet, mais, en Seigneur suprême, il domine sur eux. Les disciples, à leur époque, avaient besoin de comprendre le Seigneur de cette façon ; il en est de même pour nous, aujourd'hui. Un royaume terrestre, avec une nourriture abondante, a facilement de l'attrait pour une intelligence charnelle. L'intelligence spirituelle se forme en le connaissant comme le Maître du vent et des vagues, et des puissances qu'ils représentent. Jésus dissipe les craintes des disciples, en se révélant ainsi à eux ; il les conduit immédiatement à leur destination, lorsqu'ils sont disposés à le recevoir dans la barque. Méditons cet épisode avec attention, car nous avons tout spécialement besoin de le connaître de cette manière. Aujourd'hui il ne s'occupe pas d'un royaume terrestre, mais il exerce sa suprématie *sur* les forces adverses en aidant les siens à les traverser.

La foule ne sait rien de sa traversée miraculeuse de la mer. Les hommes sentent pourtant qu'il s'est passé quelque chose d'inhabituel et ils cherchent Jésus sur l'autre rive. Ils sont curieux de savoir comment il s'est déplacé. Le Seigneur ne satisfait pas leur curiosité ; il leur montre plutôt, immédiatement, qu'il connaît les pensées secrètes de leur cœur. Au chapitre 2 versets 23 à 25, nous avons appris qu'il ne suffit pas de voir des miracles ; mais il ne s'agit même pas de cela pour eux ; ils ne pensent qu'à la nourriture qui périt ! Lui, le Fils de l'homme, sur qui le Père a mis son sceau, est Celui qui donne la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle. C'est cette nourriture qu'ils devraient rechercher.

Il y a beaucoup de similitudes entre la réponse du Seigneur à ces hommes et son approche de la Samaritaine au chapitre 4. Là il était question d'eau, ici de pain. Dans les deux cas la substance matérielle bien connue est transformée en symbole d'une grande réalité spirituelle, et celui qui écoute est placé devant cette réalité. Il n'y a, cependant, aucune preuve que ces hommes aient été bénis comme cette femme. « L'eau vive » est l'Esprit qu'il donnera. « Le pain vivant »

est Christ lui-même, descendu du ciel, nourriture de la vie éternelle pour l'homme. Cette nourriture ne peut être reçue que comme un don dans lequel la Divinité tout entière est envisagée. En effet elle vient du Fils de l'homme, qui a reçu le sceau du Père ; et ce sceau, nous le savons, vient de l'Esprit.

Au début, la femme ne comprend pas mieux le sens des paroles du Seigneur que ne le font ces hommes, mais sa réponse est : « Seigneur, *donne-moi* cette eau... ». Eux demandent au contraire : « Que ferons-nous pour *faire* les œuvres de Dieu... ? ». Quelle différence révélatrice ! La question posée par ces hommes amène aussitôt la déclaration que la foi en l'Envoyé de Dieu est le point de départ de toute œuvre accomplie selon Dieu. Si les hommes ne croient pas en Celui que Dieu a envoyé, ils ne croient pas non plus véritablement en Dieu. Ils demeurent dans la mort plutôt, immédiatement, qu'il connaît les pensées secrètes de leur cœur. Au chapitre 2 versets 23 à 25, nous avons appris qu'il ne suffit pas de voir des miracles ; mais il ne s'agit même pas de cela pour eux ; ils ne pensent qu'à la nourriture qui périt ! Lui, le Fils de l'homme, sur qui le Père a mis son sceau, est Celui qui donne la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle. C'est cette nourriture qu'ils devraient rechercher.

Il y a beaucoup de similitudes entre la réponse du Seigneur à ces hommes et son approche de la Samaritaine au chapitre 4. Là il était question d'eau, ici de pain. Dans les deux cas la substance matérielle bien connue est transformée en symbole d'une grande réalité spirituelle, et celui qui écoute est placé devant cette réalité. Il n'y a, cependant, aucune preuve que ces hommes aient été bénis comme cette femme. « L'eau vive » est l'Esprit qu'il donnera. « Le pain vivant » est Christ lui-même, descendu du ciel, nourriture de la vie éternelle pour l'homme. Cette nourriture ne peut être reçue que comme un don dans lequel la Divinité tout entière est envisagée. En effet elle vient du Fils de l'homme, qui a reçu le sceau du Père ; et ce sceau, nous le savons, vient de l'Esprit.

Au début, la femme ne comprend pas mieux le sens des paroles du Seigneur que ne le font ces hommes, mais sa réponse est : « Seigneur, *donne-moi* cette eau... ». Eux demandent au contraire : « Que ferons-nous pour *faire* les œuvres de Dieu... ? ». Quelle différence révélatrice ! La question posée par ces hommes amène aussitôt la déclaration que la foi en l'Envoyé de Dieu est le point de départ de toute œuvre accomplie selon Dieu. Si les hommes ne croient pas en Celui que Dieu a envoyé, ils ne croient pas non plus véritablement en Dieu. Ils demeurent dans la mort spirituelle puisque la vie est offerte en lui. Hélas ! ils ne croient pas, comme le montre le verset 30. Au lieu de cela, ils demandent un miracle, suggérant que, s'il était suffisamment spectaculaire, il produirait de la foi dans leur cœur. Comme ils supposent que Jésus va leur rappeler le miracle de la multiplication des pains et des poissons, auquel ils viennent d'assister, ils

essaient de ne pas lui accorder de l'importance, en faisant référence au miracle de la manne, donnée à leurs pères dans le désert par Moïse pendant quarante ans.

Ceci amène la déclaration catégorique du verset 32. Ce n'est pas Moïse, mais Dieu qui a donné ce pain du ciel qui n'est qu'une image du véritable pain. Le vrai pain venu du ciel est donné par Dieu, révélé comme Père par Celui qui est ce don. Il est descendu lui-même du ciel comme Celui qui donne la vie au monde. Dans le domaine de la nature, le pain entretient seulement la vie et ne la donne absolument pas ; mais le spirituel transcende toujours le physique. Le symbole sert à diriger nos pensées vers ce qui est divin, mais il ne peut jamais en contenir la plénitude. Ici Jésus est Celui qui donne la vie et Celui qui l'entretient. Il agit ainsi en relation avec le monde et non pas seulement avec la petite nation juive au milieu de laquelle il vit. Nous avons déjà remarqué cette caractéristique : la Parole devenue chair ne peut être limitée, dans sa lumière et sa puissance génératrice de vie, à un cercle plus étroit que le monde.

Leur réponse, au verset 34, semble plus encourageante ; il n'y a pourtant aucune foi, comme le montre le verset 36. Elle conduit toutefois le Seigneur à se présenter lui-même, d'une manière précise et claire, comme le pain de vie. Il dit aussi que chaque besoin sera satisfait, si on vient à lui avec une foi véritable. Il accorde le don de l'Esprit qui conduit à la satisfaction du cœur, comme on l'a vu au chapitre 4. De même ici, si on reçoit Jésus par la foi, on est comblé. Toute la plénitude de la divinité nous est révélée dans la connaissance de lui-même, et nous pouvons nous l'approprier. C'est cela qui satisfait. Ces hommes ne montrent aucune intention de venir à lui, mais le Père agit dans ses desseins et sa grâce ; il va donc y avoir une réponse.

C'est dans ce cadre que se trouve cette merveilleuse affirmation de 1'Évangile, si rassurante : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ». Au chapitre 3, nous avons vu que personne n'a reçu son témoignage, et que pourtant quelques-uns l'ont reçu ! Maintenant, pour la première fois, nous découvrons ce qui se cache derrière ce paradoxe. La grâce souveraine du Père a donné des hommes au Fils, et ceux-ci, sans exception, viennent à lui. Ces heureuses personnes sont conduites vers lui, dans la mesure où elles en sont conscientes, par diverses choses qui varient suivant les cas. Par-dessus tout, il y a cependant, comme explication finale, ce don du Père à Christ ; un don d'amour, pourrions-nous dire.

Tous ceux que le Père a donnés viennent ; *aucun* de ceux qui viennent n'est mis dehors par le Fils. Il en est ainsi non seulement à cause de sa propre grâce et de son amour personnel pour de telles âmes, mais parce qu'elles sont le don du Père. C'est aussi parce que le vrai but de la venue de Jésus est d'accomplir la volonté du Père et de révéler ainsi son cœur. Le Père a donné ces hommes pour

qu'en venant au Fils, ils reçoivent de lui la vie et ce qui l'entretient ; ainsi ils pourront être vraiment heureux parce que le Père leur a été révélé. Il est impossible qu'il y ait désaccord entre le don du Père et le fait d'être reçu par le Fils. En observant le contexte et la signification de ce passage, nous voyons avec quelle justesse et avec quel bonheur l'évangéliste dirige une âme inquiète, qui se tourne vers Christ et qui est près de venir à lui, vers ces paroles d'or : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ».

Une fois encore la volonté du Père n'est pas seulement que le Fils reçoive et donne la vie à celui qui vient à lui maintenant, mais que tous soient rendus parfaits, lors de la résurrection, « au dernier jour ». Les Juifs avaient la lumière de l'Ancien Testament et ils attendaient le moment de la présence et de la gloire du Messie au dernier jour. Les paroles du Seigneur confirment largement cette pensée. Elles montrent que nous allons connaître la plénitude de la vie dans le siècle à venir, même si nous avons déjà la vie, maintenant, dans un monde marqué par la mort. Combien le lien entre les versets 37 et 39 est merveilleux ! *Personne* ne sera mis dehors maintenant et *rien* ne sera perdu dans le chemin qui mène au jour de gloire ; ces deux actes sont selon la volonté du Père.

Le verset 40 exprime la même vérité que le verset 39, mais il la développe un peu. Il s'agit des mêmes personnes qui sont décrites premièrement comme « tout ce qu'il m'a donné » puis, comme « quiconque discerne le Fils et croit en lui ». La première expression considère le point de vue du propos divin ; la deuxième montre l'acte de foi qui y correspond dans notre vie d'être responsable sur la terre. Le fait de « discerner » le Fils signifie aussi bien, selon nous, avoir la foi que croire en lui. Il y en a beaucoup qui ont vu Jésus marcher sur la terre sans réellement « discerner le Fils », dans le vrai sens du terme. Mais ceux dont les yeux sont spirituellement ouverts, qui discernent le Fils et croient en lui, reçoivent pour le présent la vie éternelle (voir aussi 20:31) ; ils entreront dans le monde de la vie de résurrection au dernier jour.

Les juifs se montrent, sans tarder, totalement dépourvus de foi. Ils ne voient Jésus que comme un homme et ils pensent connaître ses parents ; ils ne perçoivent absolument pas qu'il est le Fils, né de la descendance de David selon la chair (Romains 1:3). Ils montrent par là qu'ils n'ont aucune part à ces choses. Personne ne peut venir à Christ sans être tiré par le Père ; mais ils sont étrangers à tout cela.

Les versets 39, 40 et 44 se terminent tous par la mention de la résurrection. Ils nous présentent ce que le Père, selon son propos, a donné au Fils. Le Père « tire » la personne pour qu'elle puisse venir à Jésus. De notre côté la foi en découle ; elle amène à la possession actuelle de la vie éternelle et à la certitude de sa plénitude dans la résurrection. Le Seigneur trouve, en Ésaïe 54:13, une

prophétie concernant ce travail intérieur du Père. Jésus sait ce qu'il va faire dans les enfants d'Israël qui seront rachetés et restaurés au début du siècle à venir. Il sait qu'il accomplit déjà cette œuvre à ce moment-là ; il continue à la faire aujourd'hui. Personne n'a vu le Père avec les yeux de la chair. Seuls ceux qui sont « de Dieu » le voient, et cela par la foi.

Les versets 40 et 46 sont liés par les deux expressions « quiconque discerne (ou voit) le Fils... » et « que quelqu'un ait vu le Père... ». La foi est nécessaire pour ces deux actes ; on ne voit le Père que si on voit le Fils. Méfions-nous donc des théories qui touchent à la position de Fils de Jésus. On ne peut retenir la nature divine et éternelle du Père si on rejette la nature divine et éternelle du Fils.

Les contestations des juifs suscitent encore une de ces déclarations fortes et particulièrement significatives, fréquentes dans cet Évangile. Jésus est le pain de vie ; ceux qui se l'approprient par la foi ont la vie éternelle. Cette grande réalité demeure, sans réserve ni commentaire. Les Juifs ont fait allusion à la manne dans le désert ; le Seigneur s'en sert maintenant, en contraste avec ce qu'il est lui-même. Leurs pères sont morts, et pourtant ils ont eu part à la manne. Il est le pain descendu du ciel ; avoir une part avec lui signifie être délivré de la mort. Leurs pères sont morts, spirituellement aussi bien que physiquement, car ils n'avaient pas la foi, bien qu'ils aient mangé la manne (voir Hébreux 3:19). L'homme qui mange le pain descendu du ciel ne mourra jamais spirituellement, quoi qu'il lui arrive physiquement.

Aux versets 50 à 58, le Seigneur parle au moins sept fois de le manger lui, ou sa chair, comme le pain vivant. Il parle aussi trois fois de boire son sang. Son langage est figuré, bien que très simple en réalité. Nous nous approprions de la manière la plus complète et la plus intense ce que nous mangeons et buvons. Cela nous appartient totalement et irrévocablement, et cela devient, à la fin, une partie de nous-mêmes. C'est par conséquent une image très appropriée de la foi, car c'est tout à fait ce que produit la foi d'une façon spirituelle. Du fait de son incarnation, le Fils du Père se trouvait parmi les hommes, il était réellement descendu du ciel. Par ce moyen tout ce qui était révélé en lui était mis à la disposition des hommes, mais actuellement on ne peut se l'approprier que par la foi. Les hommes doivent donc manger ce pain et, en le mangeant, ils vivent éternellement.

La dernière partie du verset 51 amène une autre pensée. Ce « pain » est sa chair, qui va être donnée non seulement pour la nation juive, mais pour « la vie du monde ». Le Seigneur indique ici qu'il avait pris un corps pour pouvoir donner sa vie. Complètement aveuglés, les Juifs se disputent entre eux. Cela amène une autre déclaration d'une extrême importance. Aucun être humain n'a de vie spirituelle en lui-même, si ce n'est en s'appropriant, par la foi, la mort du

Fils de l'homme. La vie dépend de la foi au Fils qui est venu en chair, comme Fils de l'homme, et qui est mort. Avant qu'il vienne, beaucoup croyaient en Dieu selon le témoignage qu'il avait rendu ; ils vivaient devant lui. Mais maintenant que le Fils de l'Homme est venu, c'est lui le témoignage, et tout dépend de lui.

Il vaut la peine de noter le temps du verbe « manger » aux versets 51 et 53. Il signifie un acte d'appropriation, accompli une fois pour toutes. Cet acte doit avoir lieu pour qu'un homme puisse vivre pour Dieu ; il n'y a pas de vie sans l'appropriation, par la foi, de la mort de Christ. Cependant cela ne s'oppose pas au fait de manger comme une chose habituelle. C'est ce qui est exposé à quatre reprises lorsque ce mot apparaît aux versets 54, 56, 57, 58. La vie reçue doit être nourrie et entretenue ; c'est pourquoi celui qui « a mangé » continue à « manger ». En d'autres termes, celui qui a reçu la vie par l'appropriation initiale de la foi vit maintenant selon le même principe : « Le juste vivra de foi ». Il a cru et il continue à croire.

Celui qui a pris l'habitude de manger a la vie éternelle. Pour la quatrième fois, au verset 54, la résurrection est placée devant nous. La base de cette quadruple mention est sans aucun doute le fait que la vie éternelle va atteindre son expression et sa plus complète réalisation dans la résurrection au dernier jour. Deux fois seulement dans l'Ancien Testament il est fait mention de « la vie pour l'éternité » (Psaume 133:3) et de « la vie éternelle » (Daniel 12:2). Dans les deux cas, c'est le jour du Messie qui est en vue, c'est « le dernier temps ». Le chapitre 12 de Daniel parle d'une résurrection nationale pour Israël ; ils se lèveront du milieu de la poussière des nations. Dans notre chapitre il s'agit des individus ; la résurrection n'est pas une image, mais elle est réelle et fondamentale. Quand Paul parle de vie éternelle, il envisage, d'habitude, sa plénitude future dans la résurrection ; par exemple : « Vous avez... pour fin la vie éternelle » (Romains 6:22). Dans Jean elle est généralement présentée comme une réalité actuelle. Cependant, comme les paroles du Seigneur le montrent ici, cela ne nous empêche pas de penser à sa plénitude dans le siècle à venir.

Celui qui mange et boit ainsi a non seulement la vie mais il « habite » ou « demeure » aussi en Christ, et Christ en lui. De plus, il est placé dans la même relation avec Christ que celui-ci avec le Père (v. 57). Jésus était l'Envoyé du Père, et avait pour mission de le révéler ; toute sa vie était vécue à cause du Père, en tirant tout de lui. C'est précisément ainsi, vis-à-vis de Christ, que doit vivre celui qui se l'approprie habituellement par la foi. En vivant ainsi, il demeure en Christ et Christ en lui. On ne peut que s'écrier : quelle vie merveilleuse est ainsi offerte à tout croyant, et combien nous en faisons peu l'expérience ! C'est, en effet, en contraste avec la manne, le vrai pain descendu du ciel. Cette vie, à laquelle nous accédons en mangeant, demeure à toujours.

Ces enseignements remarquables de notre Seigneur éprouvent et criblent ses disciples, et beaucoup sont scandalisés. Ce qu'il dit leur paraît « dur ». Mais en quoi consiste cette dureté ? En fait, il coupe à la racine leur fierté nationale et religieuse. Il leur est insupportable de s'entendre dire : « Vous n'avez pas la vie en vous-mêmes » si vous ne mangez et ne buvez ! Pourquoi ? Ils trouvent tout à fait normal d'avoir la vie, en tant que nation choisie par Dieu. Ils n'ont pas abandonné cette idée, même s'ils pensent avoir trouvé, en Jésus, le Messie promis. Puisqu'il connaît toutes choses, il sait « en lui-même » que ces disciples protestent dans leur for intérieur ; il les soumet donc à une épreuve encore plus grande.

Ce dont Jésus parlait impliquait son incarnation par laquelle la plénitude de la divinité est descendue vers nous ; cela impliquait aussi sa mort, par laquelle la vie nous a été rendue accessible. Il parle maintenant de son exaltation et de sa gloire. Si l'idée de voir le Fils de Dieu descendre ici-bas les choquait, que diraient-ils de voir le Fils de l'homme monter au ciel ? Dans notre chapitre nous avons le premier élément et le dernier de ce « mystère de la piété » dont parle 1 Timothée 3:16 : « Dieu a été manifesté en chair... a été élevé dans la gloire ». Remarquez qu'il monte comme Fils de *l'homme*. C'est un miracle que Dieu descende sur la terre, ce n'est pas un miracle de moindre importance que l'Homme monte au ciel ! Jésus de Nazareth est au ciel (voir Actes 22:8). Il est là « où il était auparavant ». C'est un témoignage frappant que sa personne est une et indivisible. C'est à juste titre, cependant, que nous pouvons souligner la force et la signification de ses différents noms et titres ; il est juste aussi de distinguer entre ce qu'il était de toute éternité et ce qu'il est devenu, comme nous l'avons fait en considérant les premiers versets de cet Évangile.

L'enseignement de ce chapitre est complété par le verset 63, où le Saint Esprit est introduit. Rien qui vient de la chair n'est utile dans tout cela : c'est l'Esprit qui donne la vie. Le Père est Celui qui donne le vrai pain de vie ; le Fils est ce pain et, comme Fils de l'Homme, il donne sa chair pour la vie du monde ; l'Esprit vivifie. Tout est de Dieu et rien ne vient de l'homme. L'état de mort de l'homme est bien montré dans ce chapitre, car les paroles du Seigneur, qui sont esprit et vie, ne sont pour eux qu'une occasion de chute. L'évangéliste interrompt son récit aux versets 64 et 65 pour nous dire que Jésus parle en sachant pleinement cela. Il connaît, en lui-même, leurs pensées et leurs paroles depuis le début et, non seulement cela, mais il sait aussi qui croit et qui ne croit pas. Il connaît celui qui le trahira.

C'est apparemment à ce moment-là que beaucoup de ceux dont il est parlé au chapitre 2 (v. 23-25) se révèlent sous leur vrai jour. Ils ne possèdent pas la foi qui donne la vie, et ils disparaissent. Jésus met alors les douze à l'épreuve ;

Pierre, leur porte-parole, prononce une belle confession de foi authentique. Il reconnaît l'Envoyé de Dieu, qui a les paroles de la vie éternelle. N'importe quel homme peut parler de science, de philosophie, et prononcer quelquefois des paroles de sagesse ; seul le Fils de Dieu a les paroles de la vie éternelle. Il n'y a donc pas d'alternative, pas de rival possible pour la foi de Pierre. Christ est seul et unique. Par la grâce de Dieu, il est certainement cela aussi pour nous. Pourtant, même parmi les douze apôtres, il n'est pas cela pour chacun ; le Seigneur saisit l'occasion pour montrer que le cœur de Judas est à nu devant ses yeux. Il ne l'a pas placé parmi les douze par quelque méprise sur son vrai caractère.

7 - Chapitre 7

La Galilée est encore, à ce moment-là, la scène du ministère du Seigneur, et les cœurs de tous les hommes sont manifestés d'une manière remarquable. Nous avons vu de faux disciples qui se retirent, un vrai disciple qui confesse sa foi, et le disciple qui est un traître, démasqué. Au début du chapitre 7, nous voyons les Juifs de Jérusalem adopter une attitude d'hostilité meurtrière. Nous trouvons ensuite l'incrédulité des frères du Seigneur selon la chair. Ils ne croient pas encore vraiment en lui ; ils ne comprennent pas ses méthodes et son refus de la publicité qui attirerait les regards. Ils souhaitent qu'il manifeste ses pouvoirs dans la capitale, de manière à prendre possession du monde. Le Seigneur refuse leur conseil. Le monde ne peut pas les haïr, car ils n'en sont pas encore séparés. Ce monde hait le Seigneur, car depuis le début il en est fondamentalement séparé et il rend témoignage contre ses mauvaises œuvres.

De plus, il agit uniquement selon la volonté du Père ; son temps « n'est donc pas encore venu ». Ils agissent, eux, uniquement suivant leurs propres pensées ; leur temps est donc « toujours prêt », selon l'esprit du monde. Si nous lisons 1 Jean 3:12, 13, nous voyons que la situation d'Abel préfigurait celle du Seigneur. Les œuvres justes du Seigneur Jésus, faites au nom de son Père, témoignent contre les mauvaises œuvres des Juifs. Ils veulent sa mort et ils atteindront leur but lorsque son heure sera venue. Au moment convenable il monte à la fête des Tabernacles, alors que beaucoup le cherchent et parlent de lui secrètement. Cela nous montre que la masse du peuple n'est que trop indifférente, bien qu'elle ne s'identifie pas aux chefs qui veulent le tuer. Ils sont remplis de curiosité, de questions, et discutent de leurs différentes opinions. Ils ne sont pourtant pas assez concernés pour arriver à une décision. Quelle ressemblance avec la situation d'aujourd'hui ! Il y a des gens farouchement opposés, des sceptiques, de faux disciples prêts à tout lâcher, des masses indifférentes ; quelques-uns, par contre, comme Pierre et les dix, découvrent le Prince de la vie, qui est sans égal.

C'est au milieu de la fête que Jésus apparaît et enseigne. La puissance de ses paroles se fait sentir immédiatement et des questions sont soulevées. Il n'est pas passé par les écoles des hommes, et pourtant il parle de cette façon ! Comment cela se fait-il ? Jésus répond à leurs questions en disant que son enseignement vient de Celui qui l'a envoyé. Il est venu pour prononcer ses paroles et il le fait à la perfection. Quelles que soient les difficultés rencontrées par ceux qui le questionnent, elles viennent de leur propre attitude. Si seulement

ils avaient le désir réel de faire la volonté de Dieu, ils reconnaîtraient que son enseignement vient de lui. Si nous désirons faire la volonté de Dieu, nous sommes nécessairement caractérisés par la *sincérité* et la *soumission*, et nos convictions deviennent claires et justes. Les brumes du doute envahissent l'esprit de ceux qui sont frivoles ou curieux.

Jésus ne parlait certainement pas par lui-même, mais de la part de Dieu ; sa vérité et sa justice étaient donc évidentes. Il était venu pour chercher la gloire de Dieu au lieu de rechercher sa propre gloire et de parler par lui-même. S'il n'était pas convenable pour lui de chercher sa propre gloire, bien que toute gloire lui appartienne de droit, combien moins cela le serait, pour celui d'entre nous qui le sert, de chercher sa propre gloire. Nous n'avons droit à aucune gloire. Quelle pensée convaincante et pénétrante pour chacun d'entre nous ! La mesure établie par le Seigneur doit être pour nous un test.

Pour le peuple, cependant, Moïse était le législateur ; jugés par la loi, tous étaient coupables. Jésus sait qu'ils cherchent à le faire mourir, et voilà qu'ils violaient la loi de Moïse de façon flagrante. La foule rejette ce qu'il dit. Ils ignorent peut-être les stratagèmes de leurs chefs, mais ils montrent leur animosité par cette terrible accusation : « Tu as un démon ! ». Jésus leur répond en rappelant le miracle du chapitre 5, accompli lors de sa précédente visite à Jérusalem. Il leur montre combien leurs jugements sont injustes et superficiels en ce qui concerne la manière dont ils pratiquent la circoncision. D'autres interviennent à ce moment-là et, par leurs remarques, confirment ce que le Seigneur dit de leurs intentions meurtrières. Ils contredisent la question de la foule : « Qui cherche à te faire mourir ? ». Pourtant ils ne croient pas en lui ; le fait qu'ils pensent connaître son origine humaine les induit en erreur. La réalité de la situation est néanmoins rendue évidente par ces hommes dont les propos s'annulent mutuellement.

Connaissant leurs paroles, Jésus les prend au mot quand il enseigne dans le temple. Il leur montre qu'ils le connaissent et savent qu'il vient de l'atelier du charpentier de Nazareth ; en revanche, il leur dit qu'ils ne connaissent pas Celui qui l'a envoyé. Ils ont une certaine connaissance du côté humain, mais ils sont totalement aveugles en ce qui concerne le côté divin. Il y a pourtant ceux qui sont impressionnés par ses miracles et qui ont tendance à croire qu'il pourrait être le Messie. Les pharisiens et les principaux sacrificateurs restent sur leur position d'hostilité implacable et envoient des gens pour le prendre, mais son heure n'est pas encore venue. Les versets 33 et 34 montrent qu'ils n'ont aucun pouvoir réel contre lui. Quand son heure viendra très prochainement, il s'en ira à Celui qui l'a envoyé, dans un lieu où ils n'entreront jamais ; il ira là où il a toujours demeuré. Il parle donc de sa mort et de sa résurrection d'un point de vue

très élevé. Les versets 35 et 36 nous révèlent, une fois de plus, qu'ils sont tout à fait incompétents. Ils n'ont pas la moindre idée de la signification de ses paroles.

Selon Lévitique 23, le huitième jour de la fête des Tabernacles devait être « une sainte convocation ». Ce jour-là, quand la joie du peuple devait être à son comble, Jésus fait sa seconde grande déclaration au sujet de « l'eau vive ». Il sait qu'aucune de ces fêtes juives n'étanche la soif des hommes, et que quelques-uns en sont conscients. Il les invite donc à venir à lui et à boire, puisque l'Esprit va bientôt être donné à ceux qui ont cru en lui. Il a parlé à la Samaritaine de l'Esprit qui demeure dans le croyant comme une fontaine ; il parle maintenant du même Esprit qui fait jaillir des fleuves. Ils vont s'écouler du sein du croyant. Cette image nous montre que deux choses sont nécessaires pour que l'eau puisse couler : non seulement recevoir l'Esprit, mais aussi l'assimiler spirituellement. Le fleuve s'écoulera du sein et non de la tête.

Cela aura lieu « selon ce qu'a *dit* l'Écriture ». Ce n'est donc pas la citation d'une déclaration écrite, mais plutôt quelque chose de plus général. Par exemple, Ézéchiel 47:1-9 avait annoncé que des eaux couleraient du temple au temps du royaume à venir ; ces eaux apporteraient la vie puisque tout vivra là où parviendra la rivière. Il dit de plus que « le nom de la ville, dès ce jour » sera « *l'Éternel* est là » (Ézéchiel 48:35). Les eaux vives signaleront le fait que le Dieu vivant est au milieu de son peuple. Mais l'Esprit sera donné quand Jésus sera glorifié au ciel, bien avant qu'il revienne pour régner. Les fleuves d'eau vive qui coulent, spirituellement et non matériellement, signalent la présence du Saint Esprit dans les croyants et le fait qu'il habite en eux. L'Écriture avait donc parlé de ces choses. Nous voyons à plusieurs reprises se vérifier le fait que ce que le croyant connaît de façon spirituelle dans le siècle actuel sera ce dont Israël jouira de façon matérielle dans le siècle à venir.

Le verset 39 est important, car il précise clairement le lien entre la glorification de Jésus et l'effusion de l'Esprit. Par cet acte, l'Église va être formée et, comme corps, elle va être unie à sa Tête. Jésus est venu sur la terre comme un homme ; cependant quatre étapes supplémentaires sont nécessaires avant que, comme Seigneur et Christ, il ne prenne cette position privilégiée de prééminence. Ces quatre étapes sont : la mort, la résurrection, l'ascension, la glorification. Le Saint Esprit est ensuite répandu, et les eaux vives commencent à couler, à Jérusalem et ailleurs. Quand il envisage cela, le Seigneur Jésus fait la promesse du verset 38 et il ne met aucune condition pour « celui qui croit en moi ». Ce n'était pas seulement pour l'époque des apôtres, c'est aussi pour nous. Pourquoi voit-on si peu les fleuves ? Est-ce parce que notre être intérieur a été obstrué par d'autres choses, et reste peu accessible au travail divin ?

Les versets 40 à 44 nous montrent le peuple encore hésitant et perplexe.

Certains expriment une opinion, et d'autres une autre. Quelques-uns veulent se saisir de lui, cependant personne ne le fait. Cela paraît se terminer en vaines discussions, mais cela révèle la présence d'un profond désaccord qui les divise. Il y a plusieurs façons d'être contre Christ ; il n'y en a qu'une d'être pour lui : c'est l'attitude prise par Pierre à la fin du chapitre 6. Ce désaccord, semblable à quelque grand canyon du Colorado, existe aujourd'hui ; en comparaison, toutes les autres divisions entre les hommes ne sont que des fossés peu profonds. Les gens continuent à être divisés à *cause de lui*.

À la fin du chapitre 6, Pierre rendait hommage à la puissance divine des paroles du Seigneur ; elles sont « les paroles de la vie éternelle ». Nous voyons maintenant que cette même puissance est ressentie par des hommes qui sont de l'autre côté du profond fossé qui partage en deux la nation. Les chefs religieux ont envoyé des hommes pour arrêter Jésus, mais ils reviennent sans lui. La seule explication de leur échec est celle-ci : « Jamais homme ne parla comme cet homme ». Ils ne comprennent pas ce qu'il dit, mais ils sentent qu'aucun homme n'a jamais parlé comme lui ; ses paroles le placent dans une tout autre classe de personnes. Ils sont peut-être ignorants, mais leur sensibilité n'est pas complètement éteinte.

Leurs chefs, qui les ont envoyés, sont dépourvus non seulement de sensibilité mais aussi de scrupules. Ils ne manquent pas d'un immense orgueil personnel ; au point qu'ils sont sûrs que leur rejet personnel de Jésus est définitif et ne peut être contesté, et que tous doivent l'accepter. Si la foule, ou quelques-uns parmi elle, ne l'accepte pas, cela montre seulement qu'elle est ignorante et maudite. Ainsi ces faux bergers se contentent de maudire les brebis et s'en tiennent là. Cependant leur propre ignorance commence à poindre. L'effet de leur question triomphante, pour savoir si quelqu'un des chefs ou des pharisiens a cru en lui, est gâché par Nicodème qui est à la fois pharisien et chef. Bien qu'il ne soit pas encore prêt à se montrer comme un vrai croyant, il révèle par sa question qu'il ne s'associe pas à leur incrédulité. De plus leur mépris envers la Galilée révèle seulement qu'ils ignorent d'où est venu le Christ.

La scène présentée dans les derniers versets du chapitre 7 montre quelle ressemblance étonnante existe entre ces hommes et l'homme religieux moderniste d'aujourd'hui. Il est vrai que de nos jours, la Parole de Dieu est davantage discutée que ne l'était alors la Parole vivante, mais la place suprême de l'intelligence et de la connaissance humaines s'affirme de manière aussi triomphante aux deux époques. L'expression moderne est : « Tous les érudits sont d'accord... », d'accord pour nier ou même ridiculiser la Parole de Dieu. Mais aujourd'hui, comme alors, tous les érudits ne sont *pas* d'accord ; les opposants ne se réduisent pas à un seul, comme Nicodème dans le sanhédrin,

puisque leur foi en Christ et en sa Parole est beaucoup plus claire et déclarée que la sienne. De plus, comme les hommes religieux d'autrefois, ceux d'aujourd'hui s'appuient sur de fausses bases. Christ ne venait pas « de Galilée », comme ils auraient dû le savoir, mais ils ne se préoccupaient pas de chercher plus loin. L'incrédulité moderne est riche en spéculations, suppositions et imagination, mais malheureusement dépourvue de faits indiscutables.

8 - Chapitre 8

Toutefois, les Juifs pensent qu'ils ont définitivement réglé la question, et ils se retirent dans le confort de leur propre maison ; pendant ce temps Jésus, la Parole faite chair, lui qui n'avait pas de maison, passe la nuit sur le mont des Oliviers. Le lendemain, il retourne de bonne heure au temple. Là il se trouve confronté justement à quelques-uns de ces adversaires qui lui soumettent un cas, en espérant qu'il se fera piéger. La foule est peut-être ignorante de la loi et maudite ; eux connaissent très bien la loi et se croient bénis par elle. Ils connaissent aussi la bonté et la grâce de Jésus. Ils placent donc la femme pécheresse au centre et citent la loi de Moïse contre elle. Le résultat n'est pas ce qu'ils attendaient. Le Seigneur dirige la loi, comme un projecteur, sur eux ; son pouvoir de conviction atteint même leur conscience endurcie. Ces hypocrites, imbus de religion, qui parlent assez facilement de malédiction pour la foule, voient maintenant la malédiction de la loi surgir sur eux, et ils disparaissent.

L'action de Jésus qui se baisse et écrit sur le sol est significative. Il y a ici, si l'on peut dire, le doigt qui a écrit autrefois la loi sur deux tables de pierre, cette loi qui a prononcé une sentence de mort contre Israël. Le même doigt avait écrit sur le plâtre du mur une sentence de mort contre un orgueilleux monarque des nations à l'époque de Daniel. Il est frappant de voir quels sont les supports de ces écrits. La loi inflexible est écrite sur de la pierre inflexible. Désormais, celui qui méprise la loi de Moïse « meurt sans miséricorde », puisque la loi ne peut être tordue comme l'est le caoutchouc (Hébreux 10:28). Le plâtre est friable et se brise facilement, comme les plus forts et les plus fiers des royaumes des hommes. Jésus écrit sur le sol. Ce qu'il écrit là ne nous est pas dit, mais nous savons qu'il allait entrer « dans la poussière de la mort » (Psaume 22:15). Il a écrit là une déclaration complète de l'amour de Dieu.

En Apocalypse 5, le livre de jugement est apporté. Un ange puissant lance ce défi d'une voix forte : « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? ». Jésus lance le même défi, bien qu'en termes différents. Le résultat du défi sera alors que « personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni au-dessous de la terre » ne peut ouvrir le livre ni même le regarder ; de la même manière ici tous les accusateurs sortent, pleins de honte. Alors le « lion », qui est devenu « l'Agneau », reste seul pour exécuter le jugement. Ici, « Jésus fut laissé seul avec la femme devant lui ». Ce n'est cependant pas l'heure du jugement, mais celle de la grâce ; ainsi Celui qui a le droit de condamner n'exerce pas ce droit. Il est « plein de grâce et de vérité ». Il dirige le projecteur de la vérité vers les

hypocrites et étend sa grâce en direction de la femme pécheresse, pour la délivrer du péché.

Il s'ensuit une polémique solennelle entre le Seigneur et les juifs, dont le récit remplit le reste du chapitre. Les premiers mots de Jésus, au verset 12, font référence à l'incident et sont la clé de ce qui suit. Au début de l'Évangile, nous avons vu que la Parole était l'auteur de la vie, et la lumière qui brille dans les ténèbres ; les chapitres 3 à 7 nous l'ont présentée comme source de la vie éternelle. Maintenant elle nous apparaît comme la lumière, et la fin du chapitre 12 résume cette présentation. Jésus est la lumière, non seulement d'Israël, mais du monde ; celui qui le suit, quelle que soit son origine, aura la lumière de la vie qui a été manifestée en lui. Celui qui ne le suit pas demeure dans les ténèbres, même s'il est le Juif le plus orthodoxe qu'on puisse imaginer.

Le Seigneur avait fait remarquer, au chapitre 5, combien le témoignage qui lui était rendu était étendu ; il n'était donc pas venu à eux en se recommandant lui-même. Les pharisiens s'emparent maintenant des mots qu'il vient d'employer et ils essaient de le déclarer coupable d'être inconséquent dans ses paroles. Il ne retire pas ses paroles, ni ne les explique. Il fait simplement appel à des choses de nature beaucoup plus élevée qui les convainquent de leur ignorance et de leur erreur. Chez de simples hommes, la connaissance de soi est peu développée. Ce qui est derrière eux et ce qui est devant, tout est enveloppé d'un voile de mystère impénétrable ; il n'y a pas de telles limitations en Jésus. Il se connaissait parfaitement d'une manière divine et éternelle. Ces pharisiens sont aussi ignorants de lui, que d'eux-mêmes. Ils sont également dans l'erreur puisque tous leurs jugements sont formés par la chair dans laquelle il n'habite aucun bien. Ils se trompent dans leur jugement charnel de ses paroles, même s'ils sont habiles pour se précipiter sur ce qui semble une contradiction.

Dans le cas de la femme adultère, le Seigneur a refusé le rôle de juge. Cette fonction sera la sienne dans un jour à venir, mais elle ne l'est pas encore aujourd'hui. Dans le verset 15, il dit aux pharisiens qu'il ne juge pas. Il y a cependant un paradoxe en cela, car il affirme aussi que ses jugements sont vrais, puisqu'il est si complètement un avec le Père qui l'a envoyé. Tout jugement lui appartiendra dans le siècle à venir ; il l'exécutera toutefois en plein accord avec le Père. Derrière le témoignage qui lui est rendu, il y a le poids de toute l'autorité du Père. Le fait qu'il fasse référence au Père ne sert qu'à mettre en évidence leur totale ignorance. Le Père ne peut être connu que dans le Fils, qu'ils ne veulent pas recevoir. Si seulement ils avaient connu le Fils, ils auraient alors connu le Père.

Le verset 20 rend témoignage de la puissance des paroles de notre Seigneur comme aussi de la puissance de sa Personne. Ses paroles les poussent à désirer

se saisir de lui, mais quelque chose, en lui, les en empêche, jusqu'à ce que l'heure vienne où il se livrera lui-même à leur volonté. Le Seigneur continue pourtant à rendre témoignage devant eux.

Il les a accompagnés dans leur chemin et les a cherchés avec grâce. Un moment viendrait où il irait son propre chemin ; ils le chercheraient en vain et mourraient dans leurs péchés. Ils seraient alors privés de relation avec lui et avec Dieu à jamais. Ce retournement complet de situation sera non seulement justifié, mais approprié. Nous voyons de nouveau, au verset 22, que les juifs étaient totalement ignorants et que leur esprit était vil, au dernier degré. En effet ils étaient « d'en bas », dans tous les sens du terme. Cela conduit le Seigneur à faire ressortir le contraste frappant qui existe entre lui et eux. Premièrement en ce qui concerne *l'origine* : ils étaient d'en bas, lui est d'en haut. Deuxièmement, en ce qui concerne *le caractère* : ils étaient de ce monde, lui n'est pas de ce monde. Troisièmement, quant à leur *fin* : ils étaient sur le point de mourir dans leurs péchés et d'être exclus de la présence de Dieu ; Lui va au Père, comme il l'a déjà laissé entendre. Par la foi en Jésus, ils pourront éviter la mort ; cette foi découvrira en lui « JE SUIS ». En Exode 3:14, Dieu s'était révélé lui-même comme le grand « JE SUIS » ; c'est pourquoi, en disant cela, Jésus déclare de fait sa divinité.

Pour le moment, les juifs n'ont pas discerné cela, mais, de toute évidence, ils ont compris l'importance de ce qu'il revendiquait. En effet, ils demandent immédiatement : « Toi, qui es-tu ? ». Ils reçoivent une réponse étonnante : « Absolument ce qu'aussi je vous dis ». Il est la vérité ; son discours était une présentation de lui-même vraie et fidèle. On ne pourrait pas en dire autant des hommes les meilleurs et les plus sages. Si nous le voulions, nous ne saurions montrer, avec des mots, ce que nous sommes exactement. Si nous le pouvions, nous reculerions devant cette présentation, étant donné ce que nous sommes. Ses paroles étaient la révélation fidèle de lui-même ; nous pouvions nous y attendre : nous savons qu'il est la Parole devenue chair. Méditons cette parole de Jésus, car elle porte en elle l'assurance que, dans les Évangiles, nous avons une réelle et véritable révélation de Christ. Ils nous présentent ce qu'il a fait aussi bien que ce qu'il a dit ; mais, *par ses seules paroles* nous pouvons vraiment le connaître, bien que nous ne l'ayons jamais vu dans les jours de sa chair. Il dit *absolument ce qu'Il est*.

Le verset 26 nous montre que tout ce qu'il avait à dire au sujet des hommes était également la vérité, parce que toutes ses paroles révélaient le Père et venaient de lui. Ils ignoraient tout du Père, et ne croyaient absolument pas au Fils, présent au milieu d'eux. Quand ils auront élevé le Fils de l'homme, la démonstration sera faite qu'il était réellement « JE SUIS », et qu'en tout, le Père

était avec lui. Son élévation correspond à sa mort ; quand elle sera accomplie, la résurrection surviendra, qui le déterminera « Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté » (Romains 1:4). Alors « ils connaîtront », dans le sens où ils auront une démonstration parfaitement suffisante devant les yeux. À ce moment-là, peu de gens le connaissaient vraiment, étant éclairés par la démonstration de ce qu'il était ; la plupart, en revanche, fermaient délibérément les yeux à la lumière. Cependant la manifestation qu'il est entièrement et toujours les délices du Père est là pour que tous les yeux voient la lumière.

La puissance de ses paroles se fait sentir et plusieurs croient en lui. Le Seigneur les met à l'épreuve en leur disant que celui qui est un vrai disciple, et non pas seulement un disciple de nom, est caractérisé par le fait qu'il persévère dans sa parole ; c'est-à-dire dans toute la vérité qu'il a apportée. La persévérance est toujours le critère de la réalité et, là où elle existe, la vérité est connue dans sa puissance de libération. Le diable asservit par la puissance de son mensonge ; Christ libère, par la puissance de la vérité de Dieu. Il ne flatte pas les juifs en leur disant qu'ils sont libres en tant que nation choisie par Dieu. Il place devant eux cette vraie liberté spirituelle qui est le résultat de la connaissance de la vérité. C'est de *cela* qu'ils ont besoin ; il en est de même pour nous.

Beaucoup ne se soumettent pas à ce test, car leur orgueil national et religieux est blessé. Ils sont peut-être la postérité d'Abraham selon la chair, mais en prétendant n'avoir jamais été esclaves de personne, alors qu'ils sont sous la domination absolue des Romains, ils montrent bien leur aveuglement. Par son affirmation absolue du verset 34, Jésus dirige leurs pensées vers l'esclavage du péché. Les hommes ne peuvent pas pratiquer le péché sans être esclaves ; c'est une pensée solennelle pour chacun de nous. L'esclave demeure dehors ; le Fils, au contraire, demeure à l'intérieur de la maison, et cela pour toujours. Le Fils n'a pas seulement cette habitation pour lui-même, mais il peut aussi affranchir l'esclave et l'introduire dans ce qui est la vraie liberté ; ainsi celui qui est réellement un disciple devient « réellement libre ».

Dans les paroles de notre Seigneur rapportées aux versets 32 et 36, on peut certainement voir en germe ce qui sera exposé plus complètement dans les épîtres. Romains 6 montre notre mort avec Christ, dont la conséquence est que nous sommes « affranchis du péché », ce qui nous introduit dans une « nouveauté de vie ». C'est la réponse au verset 32 de notre chapitre ; alors que le verset 36 trouve sa contrepartie en Galates 4:1-7, qui est lié à Galates 5:1. La rédemption, accomplie par le Fils alors que nous étions sous la loi, et l'envoi de l'Esprit du Fils dans nos cœurs, nous ont amenés dans une liberté à laquelle nous devons tenir ferme. Le Fils nous a réellement rendus libres.

Aux versets 37 à 44, le Seigneur expose très solennellement la fausseté de

leur prétention à être les enfants d'Abraham. Leur revendication aurait eu quelque valeur s'ils s'étaient montrés ses enfants au sens spirituel, manifestant sa foi et accomplissant ses œuvres. Ils étaient marqués, à ce moment-là, par la haine et l'esprit de meurtre. Caïn avait montré cet esprit ; il était « du méchant et tua son frère » (1 Jean 3:12). Ils faisaient, eux aussi, les œuvres de leur père et montraient donc qu'ils appartenaient à leur père, le diable ; celui-ci est « meurtrier dès le commencement » et « il n'y a pas de vérité en lui ». La haine et le mensonge ont, tous deux, le diable pour père ; ceux qui sont caractérisés par ces deux choses trahissent, par là, leur origine spirituelle.

Jésus parle de lui-même, au verset 40, comme « un homme qui vous ai dit la vérité ». D'autres parlent de lui comme d'un homme et ne voient rien de plus en lui. Il est frappant que, dans cet Évangile qui le présente comme la Parole faite chair, il parle de lui-même comme d'un homme. Ainsi la vérité nous est présentée harmonieusement, et nous voyons clairement à la fois sa divinité intrinsèque et sa parfaite humanité. Il expose la vérité ; ceux qui ont Dieu pour Père l'aimeront, lui, ainsi que la vérité. Ses adversaires ont pour origine le Méchant ; ils ne peuvent pas entendre sa *parole*, c'est-à-dire la révélation qu'il a apportée. En conséquence, ils ne peuvent absolument pas comprendre son *langage*, les mots qu'il utilise pour se révéler. C'est ce que nous dit le verset 43.

Remarquons que les paroles du Seigneur détruisent totalement la notion fausse, si répandue, de « la paternité universelle de Dieu » ; cependant ces religieux juifs ne revendiquaient la paternité universelle d'Abraham, et donc de Dieu, que pour leur nation. Jésus dit : « Si Dieu était votre Père... ». Il exprime son désaccord. Le diable est leur père. La paternité de Dieu est réservée à ceux qui croient, comme le dit Galates 3:26.

Devant ces Juifs, se tient Celui que même ses ennemis les plus acharnés ne peuvent convaincre de péché. Il leur dit la vérité. Cette vérité honore le Père et délivre les hommes de la mort. Cependant ils refusent la vérité ; ils déshonorent le Seigneur, ils le traitent de Samaritain et disent qu'il a un démon. Ils se glorifient en Abraham, tout en reconnaissant qu'il est mort depuis longtemps. Le Seigneur vient à eux comme Celui qui sait qu'il est venu du Père et qu'il est honoré par le Père ; il va entrer dans son jour, qu'Abraham attendait avec joie et qu'il a vu par la foi.

Les juifs, comme toujours, ne comprennent pas du tout ses paroles. Jésus dit qu'Abraham a vu son jour, et ils pensent qu'il affirme avoir vu Abraham. Leur erreur sert à introduire cette grande déclaration : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS ». À un moment précis, Abraham « fut ». Le verbe employé ici est le même qu'au chapitre 1 (v. 14), où nous lisons que la Parole « fut faite chair » ou « devint » chair. Le verbe, utilisé dans l'expression « je suis », signifie « exister

éternellement », comme nous le trouvons au chapitre 1 (v. 18) ; le Fils « est » dans le sein du Père ; ce verbe « être » est employé au passé, au chapitre 1 (v. 1 et 2), à propos de la Parole, au commencement. Jésus dit donc : « Avant qu'Abraham vienne à l'existence, JE SUIS éternellement ».

Cette déclaration exceptionnelle incite les Juifs à essayer de le lapider ; si elle avait été fausse, ils auraient eu tout à fait raison. Cela touche certainement notre cœur et nous pousse à l'adorer, lui, et à adorer la grâce qui l'a fait devenir homme et descendre si bas pour notre salut. Les intentions meurtrières des Juifs n'échouent pas parce qu'ils manquent de détermination, mais parce qu'il est hors de leur atteinte jusqu'à ce que son heure soit venue. Jésus se cache et quitte le temple.

9 - Chapitre 9

Le long de son chemin, Jésus rencontre un aveugle qui va rendre un témoignage remarquable aux chefs d'Israël. Dans sa personne même, il devient un autre « signe » montrant que le Christ, le Fils de Dieu, est en effet là, parmi eux.

La question soulevée par les disciples peut nous paraître curieuse. Elle exprime, en fait, des pensées courantes parmi les juifs, fondées sur Exode 20:5 qui parle de l'iniquité des pères, visitée sur les fils. La réponse du Seigneur montre que le malheur peut venir sans qu'il y ait aucun élément de rétribution, mais seulement pour que l'œuvre de Dieu puisse être manifestée. Elle l'est ici, lorsque le Seigneur accomplit une délivrance complète de l'infirmité. Elle peut être manifestée, de manière tout aussi frappante, par une délivrance complète du découragement et du poids de l'affliction, alors que l'affliction elle-même persiste encore ; c'est ce qu'on voit souvent aujourd'hui. C'était alors le « jour », marqué par la présence sur la terre de « la lumière du monde ». Jésus sait que la « nuit » de son rejet et de sa mort approche. Jusqu'à ce moment-là, il est sur la terre pour faire les œuvres du Père ; cet aveugle est un sujet qui convient bien pour que l'œuvre de Dieu s'accomplisse, bien qu'il n'ait rien demandé, autant que nous le rapporte le récit.

L'action accomplie par le Seigneur est symbolique, comme le montre le nom du réservoir dont la signification nous est donnée. Jésus est « l'Envoyé », qui était devenu chair ; la terre mêlée de crachat est un symbole de sa chair. Or des yeux sains seront aveuglés s'ils ont un emplâtre de boue, et des yeux malades seront rendus doublement aveugles. Il en est ainsi des aveugles spirituels ; la chair de « la Parole » est une pierre d'achoppement et ils ne voient que le fils du charpentier. Pour nous, qui croyons en lui comme l'Envoyé, c'est plutôt le contraire. C'est par sa révélation en chair que nous avons appris à le connaître, comme le montre 1 Jean 1:1, 2. Sa chair est ténèbres pour le monde ; elle est lumière pour nous. Nous pouvons adopter ce langage dans un sens spirituel et dire : Nous nous sommes lavés et sommes revenus voyant. Le reste du chapitre montre que l'aveugle a eu les yeux du cœur ouverts aussi bien que les yeux de son corps.

Une fois que ses yeux spirituels sont ouverts, il a plus de lumière. L'opposition même qu'il rencontre sert à produire cette croissance. Les questions des voisins fusent plus par curiosité que par hostilité, et elles contribuent à faire ressortir les faits tout simples du début. Il sait comment ses yeux ont été ouverts

et qu'il le doit à un Homme appelé Jésus, bien qu'il ne sache pas où il se trouve.

Son cas est si remarquable qu'ils l'amènent aux pharisiens ; ici, immédiatement, l'esprit de contestation règne. Ils n'ont aucune difficulté à trouver des raisons à leur opposition, car le miracle a été accompli le jour du sabbat.

Jésus a de nouveau violé le sabbat ; cela le condamne immédiatement à leurs yeux. Avoir une défaillance dans les pratiques religieuses est fatal. « Cet homme n'est pas de Dieu », disent-ils ; voilà la conclusion typique de l'esprit pharisaïque. D'autres, cependant, sont plus impressionnés par le miracle. Ainsi se manifeste encore une division ; cela les amène à demander à l'homme ce qu'il dit de Celui qui l'a guéri. Sa réponse montre que cet « homme, appelé Jésus », est pour lui au moins un prophète. C'est plus qu'ils ne veulent l'admettre, aussi contestent-ils la réalité de sa guérison miraculeuse.

Les parents sont appelés, maintenant, à entrer dans la discussion pour témoigner seulement que leur fils est bien né aveugle. La guérison est donc incontestable, bien que la peur amène les parents à renvoyer à l'intéressé lui-même, pour obtenir d'autres renseignements. Il apparaît clairement que le verdict des pharisiens, sur ce cas, était établi d'avance. Quiconque confesserait Jésus comme le Christ, serait exclu de tous les privilèges religieux du judaïsme. Leurs motifs méchants se trouvent donc révélés. Ils poursuivent l'interrogatoire de l'homme, non pour connaître la vérité, mais pour découvrir une raison valable, quelle qu'elle soit, pour condamner Jésus, ou bien l'homme, ou les deux.

Attribuera-t-il la gloire à Dieu, tout en convenant que l'homme par qui la puissance de Dieu s'exerce est un pécheur ? L'aveugle, guéri, évite ce piège subtil en réaffirmant simplement le seul point qui soit pour lui inébranlable. Il agit comme un général habile, qui refuse de se battre sur un terrain choisi par l'ennemi, et ne veut rencontrer son adversaire que sur sa propre position imprenable. Il refuse une discussion purement théologique, dans laquelle il n'est pas de taille à leur faire face, et tient ferme sur ce qu'il sait de l'œuvre accomplie en lui. Les paroles de cet homme, au verset 25, sont instructives pour nous. L'illettré d'aujourd'hui peut affronter humblement mais hardiment les nombreuses accusations des pharisiens et des sadducéens, s'il se contente de témoigner de ce que la grâce de Dieu a fait pour lui et en lui.

Ils essaient ensuite d'arracher à cet homme plus de précisions sur la méthode employée par Jésus. Ils espèrent trouver un point sur lequel ils pourront l'attaquer. Cependant, il s'est déjà aperçu de leur opposition, et sa question : « Voulez-vous aussi, vous, devenir des disciples ? » est légèrement moqueuse. Cela les pique tellement au vif qu'ils se mettent en colère et, tout en proclamant

leur attachement à Moïse, ils se mettent dans une situation critique en déclarant leur ignorance au sujet de l'origine et des titres de Jésus. Ils adoptent l'attitude « agnostique », comme beaucoup le font aujourd'hui. Cependant, il s'agit là d'un aveu fatal. Dans ce débat, ils perdent leur calme, puis leur cause ! Le croyant simple, s'il s'en tient aux faits fondamentaux dont il peut rendre témoignage, ne souffrira aucune défaite face à l'agnostique.

Ces pharisiens, qui se font passer pour l'autorité religieuse suprême du moment, non seulement se déclarent ignorants sur cette question fondamentale, mais exigent aussi une sentence tout à fait contraire à l'évidence. Une puissance bienfaisante a indéniablement agi, accomplissant la délivrance du mal ; ils déclarent ignorer sa source, et exigent cependant que Celui qui l'a exercée soit dénoncé comme pécheur. L'homme a ressenti toutefois l'action de cette puissance ; il sait qu'elle vient de Dieu, et l'opposition inique qu'il rencontre ne fait que l'amener à la conclusion que Jésus lui-même est vraiment « de Dieu ».

Ayant perdu leur cause et n'ayant pas réussi à corrompre les pensées de cet homme, les pharisiens ont recours à la violence et le chassent dehors. En ce qui concerne le judaïsme, il est excommunié ; reste-t-il quelque chose pour ce pauvre homme, à part le paganisme avec son vide et ses ténèbres ? *Oui, il reste quelque chose* ! Jésus lui-même est déjà moralement en dehors du judaïsme. Comme nous l'avons déjà remarqué, il a été considéré ainsi depuis le début de cet Évangile ; cependant ce n'est que lorsqu'il a été amené hors de la porte de Jérusalem pour mourir comme un malfaiteur qu'il a été vraiment en dehors du judaïsme. Au verset 35, nous voyons le Sauveur rejeté qui trouve l'homme rejeté. Il lui pose la plus importante des questions : « Crois-tu au Fils de Dieu ? ». La question est posée sous une forme abstraite. L'homme hésite, car il désire que le Fils de Dieu soit devant lui concrètement. Où peut-on le trouver, afin de croire ? Ainsi interpellé, le Seigneur se présente lui-même, clairement, comme *le Fils de Dieu*. Immédiatement, et aussi clairement, l'homme l'accepte comme tel par la foi, et lui rend hommage.

Ainsi, une fois de plus, nous sommes amenés au sujet principal de cet Évangile, exprimé au verset 31 du chapitre 20. Pas à pas, l'homme a été conduit à la foi au Fils de Dieu, et à la vie en son nom. Le recouvrement de la vue a été le signe d'un travail plus grand : celui de l'ouverture des yeux de l'intelligence et du cœur. Au verset 39, nous avons le commentaire du Seigneur sur toute la scène. Il était venu dans le monde pour le jugement. Il ne s'agissait pas de condamner les hommes mais de balayer les apparences pour atteindre les hommes tels qu'ils sont vraiment. Quelques-uns, comme cet homme, ont les yeux ouverts pour voir la vérité. D'autres, comme les pharisiens, qui prétendent être ceux qui voient, peuvent être aveuglés et montrent qu'ils sont aveugles.

Quelques-uns, présents, se doutent que Jésus fait allusion à eux ; leur question donne l'occasion de révéler leur position dangereuse. Leur péché se trouve dans leur hypocrisie. Ils ont une vue *intellectuelle* et cependant ils sont *spirituellement* aveugles ; leur péché demeure. Ceux qui sont réellement aveugles, et qui le confessent, sont plutôt des objets de compassion.

10 - Chapitre 10

Il n'y a pas de vraie coupure à l'endroit où ce chapitre commence dans nos Bibles. La réponse du Seigneur, qui débute au dernier verset du chapitre 9, continue jusqu'à la fin du verset 5 du chapitre 10. Il leur expose la parabole du Berger et de la bergerie ; cela illustre le sujet dans la mesure où il ne parle pas seulement des « brebis » en général, mais aussi de « ses propres brebis ». Ces dernières connaissent la voix du Berger ; elles le reconnaissent donc. L'homme du chapitre précédent est une de « ses propres brebis ».

Le système religieux institué par Moïse était semblable à une bergerie. De cette manière les Juifs étaient enfermés, à l'écart des nations, en attendant la venue du vrai Messie. Sa porte d'entrée avait été indiquée par la voix des prophètes : il devait naître d'une vierge, à Bethléhem. Des imposteurs étaient apparus mais, n'ayant pas ces titres, ils avaient cherché à entrer d'une autre façon et, de ce fait, ils s'étaient trahis. Maintenant le vrai Berger était apparu, et entrait par la porte ; celle-ci avait été maintenue ouverte pour lui par la providence divine. Il avait été dit : « Voici, Celui qui garde Israël ne sommeillera pas, et ne dormira pas » (Psaume 121:4) ; cette main et cet œil attentifs avaient empêché Hérode de fermer la porte d'entrée devant lui. Dieu a veillé à ce qu'il ait un plein accès aux brebis.

Mais il arrive ensuite ce que personne n'avait prévu. Jésus entre dans la bergerie, non pour la réformer ou l'améliorer, mais pour appeler des élus du milieu de la foule. Ce sont « ses propres brebis ». Il les mène *dehors*, les conduisant dans une sphère nouvelle. Israël avait été la nation élue ; maintenant au contraire, il s'agit de quelque chose d'entièrement individuel. Il appelle ses propres brebis « par leur nom », établissant une relation personnelle avec chacune d'elles. De plus, il les mène dehors en sortant d'abord, lui-même, devant elles. Les brebis le suivent parce que cette relation existe ; elles reconnaissent sa voix et se confient en lui. Au commencement de cet Évangile, ces âmes élues sont mentionnées comme étant « nées... de Dieu » ; ce sont « tous ceux qui l'ont reçu » (1:12, 13).

Si les brebis de Christ ne suivent pas les étrangers, ce n'est pas parce que ces derniers leur sont bien connus ou qu'elles savent reconnaître leur voix, mais parce qu'elles « ne connaissent pas la voix des étrangers ». Elles connaissent bien la voix du Berger et cela leur suffit. De toutes les autres voix elles disent simplement : « Ce n'est pas la voix du Berger ». Nous avons ici, sous forme de parabole, la même réalité fondamentale exprimée par Jean quand il écrit aux

petits enfants de la famille de Dieu. Il leur dit, en effet : « Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité » (1 Jean 2:21). Comme Paul le dit aussi, nous avons à être « sages quant au bien et simples quant au mal » (Romains 16:19). Cultivons cette relation avec notre Seigneur, car elle produit une intuition spirituelle qui gardera nos pieds de s'égarer.

Aveugles, comme toujours, les pharisiens ne comprennent aucune de ces choses ; mais cela n'empêche pas le Seigneur de poursuivre sa parabole. Lui-même est la porte ; car c'est par lui que doit se faire toute sortie de la bergerie et toute entrée dans le nouveau lieu de bénédiction qui sera bientôt établi. Généralement, nous donnons à cette nouvelle bénédiction le nom de christianisme, en contraste avec le judaïsme. Au verset 9 les bénédictions commencent à être énumérées. Le langage des paraboles continue à être employé, le mot « pâture » en est une preuve. Cependant, en disant : « *Si quelqu'un* entre », Jésus montre qu'il parle comme cet important chapitre de l'Ancien Testament, qui se termine par ces mots : « Et vous, mon troupeau, le troupeau de ma pâture, vous êtes des hommes » (Ézéchiel 34:31).

La première bénédiction du christianisme est le salut. Nous le trouvons lorsque nous entrons par Christ, la porte. Dans l'Ancien Testament, la plupart des références au salut sont en rapport avec la délivrance d'ennemis ou de difficultés. On ne pouvait pas connaître, alors, la libération spirituelle qui vient par l'évangile, puisque l'œuvre sur laquelle elle repose n'était pas encore accomplie. Lisons et assimilons Hébreux 9:6-14 et 10:1-14, et cette réalité sera très claire. Ce n'est que par la mort et la résurrection de Christ que la porte s'ouvre sur le salut, dans sa plénitude.

L'expression « il entrera et il sortira » indique qu'il y a la liberté. Dans le judaïsme, il n'y avait pas de libre accès à Dieu puisque « le chemin des lieux saints n'a pas encore été manifesté » ; les Juifs n'avaient pas non plus l'autorisation d'aller vers les nations pour proclamer ce qu'ils connaissaient de Dieu. Ils étaient enfermés dans la bergerie de la loi de Moïse, avec ses ordonnances, et ils devaient y rester. Comme chrétiens, nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus », et nous pouvons sortir comme ces premiers chrétiens qui « allaient çà et là, annonçant la parole » (Actes 8:4). Dans les deux cas, nous sommes amenés bien au-delà des privilèges de la bergerie juive.

Enfin, nous pourrons « trouver de la pâture ». Ceci peut ramener nos pensées à Ézéchiel 34, où nous trouvons la terrible accusation contre les bergers d'Israël d'autrefois. Ces chefs religieux se nourrissaient eux-mêmes, mais ne nourrissaient pas les brebis. Ils donnaient un si mauvais exemple que les plus

fortes des brebis opprimaient les plus faibles ; ils avaient « brouté le bon pâturage » et, de leurs pieds, avaient foulé « le reste... » (v. 18). Pour les pauvres du troupeau, il n'y avait donc pas de pâture du tout. Jésus, le vrai Berger d'Israël, conduit ses propres brebis à une abondance de nourriture spirituelle.

Les versets 10 et 11 présentent le contraste entre le voleur et le bon Berger. Ces voleurs et ces larrons sont des hommes semblables à ceux qui sont mentionnés par Gamaliel en Actes 5:36, 37 ; ce sont des imposteurs égoïstes qui ont apporté la destruction et la mort. Le vrai Berger apporte la vie ; il laisse sa propre vie pour cela. S'il n'était pas venu mourir, il n'y aurait pas eu de vie du tout pour les pécheurs ; par sa mort, la vie est rendue accessible et elle est accordée en abondance à ses brebis. Nous vivons à la lumière de la riche révélation de Dieu qui nous est parvenue par la Parole faite chair ; désormais nous avons la vie en abondance. La vie donnée aux croyants de tous les âges est peut-être intrinsèquement la même, cependant sa plénitude ne peut être connue que si Dieu est pleinement révélé. C'est ce qui est indiqué en 1 Jean 1:1-4.

Nous avons ensuite, aux versets 12 à 15, le contraste entre l'homme à gages et le bon Berger. L'homme à gages n'est pas forcément méchant comme le voleur ; mais, comme il travaille pour un salaire, il s'intéresse essentiellement à l'argent. Les brebis ont de l'intérêt pour lui dans la mesure où elles constituent son gagne-pain. Il ne s'en soucie pas vraiment, au point de risquer sa vie pour elles. Il en est tout autrement du Berger qui laisse sa vie pour elles et établit, avec elles, un lien de merveilleuse intimité. Ses brebis sont des hommes ; ils sont donc capables de le connaître d'une manière intime, à tel point que la connaissance qu'il a d'eux et la connaissance qu'ils ont de lui peuvent être comparées à la connaissance que le Père a du Fils et que le Fils a du Père. Nous devons nous rappeler que c'est en le connaissant, lui, que nous arrivons à la connaissance du Père. Rien de semblable n'était possible dans la bergerie juive avant la venue du Berger.

Les paroles du Seigneur, au verset 16, ajoutent un élément inattendu. Il était sur le point de trouver des brebis qui avaient été en dehors de cette bergerie. L'appel des élus, parmi les nations, allait avoir lieu. Nous en voyons le commencement dès le début des Actes : l'Éthiopien au chapitre 8, Corneille et ses amis au chapitre 10. Nous nous sommes souvent arrêtés sur le « il faut » que nous trouvons plusieurs fois au chapitre 3. Avons-nous déjà loué Dieu pour le « il faut » qui se trouve ici ? « *Il faut* que je les amène, elles aussi ». Des pécheurs, issus des nations, deviennent les sujets de l'œuvre de Dieu. Ils entendent la voix du Berger et sont attachés à lui. Ensuite, comme résultat de ce double appel (du milieu de la bergerie juive et des nations qui s'égaraient), un troupeau va être constitué ; il sera tenu uni ensemble sous l'autorité du seul

Berger. Le mot, ici, est précisément « troupeau » et non « bergerie ». Des brebis retenues ensemble par des contraintes extérieures : voilà le judaïsme. Des brebis groupées en un troupeau par la puissance personnelle et l'attraction du Berger : voilà le christianisme.

Pour cela, il fallait non seulement la mort, mais aussi la résurrection. Le Berger devait être réellement frappé, comme l'avait dit le prophète, mais c'est dans sa vie de résurrection qu'il rassemble son troupeau tiré des juifs et des nations. Jésus poursuit en montrant qu'il laisse sa vie *afin* de la reprendre. Les deux événements sont considérés ici comme son acte propre. Il meurt en laissant sa vie ; il ressuscite en la reprenant, bien que dans de nouvelles conditions. Dans les deux cas, le Fils agit selon le commandement du Père, et il fournit au Père un nouveau motif pour l'aimer.

Les paroles du Seigneur, rapportées au verset 18, s'accordent tout à fait avec le caractère de cet Évangile. Comme cela est relaté dans les autres Évangiles, il a parlé à plusieurs reprises à ses disciples de la manière dont il serait livré aux gens des nations par les principaux sacrificateurs et les chefs ; ils le mettraient à mort. Cependant, il affirme ici que personne ne lui ôtera la vie ; sa mort et sa résurrection seront toutes deux, en effet, ses actes propres. On lui a fait ce qui, pour un homme ordinaire, entraînait inévitablement la mort ; toutefois, dans son cas, cela aurait échoué s'il ne lui avait pas plu de laisser sa vie. L'accent est mis sur sa divinité, mais aussi sur sa vraie humanité qu'il assume dans la soumission à la volonté de Dieu ; tout est en accord avec le commandement du Père. La vie était en lui ; c'était « la *lumière* des hommes » (1:4), même pendant qu'il était sur la terre. Maintenant il va reprendre sa vie en résurrection ; il va devenir ainsi la vraie *vie* des siens dans la puissance de l'Esprit, comme l'indique le chapitre 20 (v. 22).

Par ces paraboles, le Seigneur a fourni aux Juifs un résumé des grands changements qui vont avoir lieu du fait de sa venue comme vrai Berger au milieu d'Israël. Le programme divin leur est dévoilé. Hélas, les desseins de Dieu vont tellement à l'encontre de leurs pensées arrogantes que, pour beaucoup d'entre eux, les paroles du Seigneur semblent être celles d'un fou ou même pire. D'autres, impressionnés par le miracle de la guérison de l'aveugle, ne peuvent pas accepter cette opinion extrême. Comme le montrent les versets qui suivent, ils prennent la place d'honnêtes gens qui doutent ; ils veulent cependant insinuer que leur hésitation vient de son manque de clarté. Le problème se trouve, toutefois, non dans les paroles du Seigneur mais dans *leur esprit*. C'est ce qui s'est passé avec leurs ancêtres : quand la loi a été donnée, ils n'ont pas pu arrêter leurs yeux sur la fin de ce qui devait disparaître (2 Corinthiens 3:13). Cela signifie qu'ils n'ont jamais vu le dessein de Dieu dans tout cela. Or l'orgueil

religieux recouvre, comme un voile, l'esprit de ces Juifs et ils ne peuvent percevoir « la fin » des paroles du Seigneur. De la même manière, « le dieu de ce siècle » aveugle aujourd'hui les pensées des incrédules, malgré leurs capacités ou leur intelligence en rapport avec les affaires ordinaires du monde.

Leur requête est : « Si toi, tu es le Christ, dis-le-nous franchement ». Jésus affirme aussitôt qu'il le leur a dit nettement, et que ses œuvres, aussi bien que ses paroles, rendent clairement témoignage de lui. Ensuite il leur dit franchement que leur incrédulité a mis un voile sur leurs yeux. La preuve est là, tout à fait évidente. Cependant, ils ne peuvent pas la voir parce qu'ils ne sont pas le « vrai Israël », même s'ils font partie de la nation d'Israël (voir Romains 9:6) ; ils ne font pas partie de ceux que le Seigneur appelle « mes brebis », même s'ils sont des brebis de la bergerie juive. Ils sont spirituellement morts et, par-là, insensibles. Jésus leur dit donc *franchement* la vérité, non seulement *sur lui-même* mais aussi *sur eux-mêmes*.

Après avoir prononcé cette condamnation contre eux, il ajoute des paroles très réconfortantes et rassurantes pour ses propres brebis. De leur côté, elles écoutent sa voix et le suivent. De son côté, il les connaît et il leur donne la vie éternelle. Cela garantit qu'elles ne périront jamais sous le jugement de Dieu, et qu'aucune puissance créée ne peut les ravir de la main du Berger. Cette assurance est renforcée par le fait que le Fils et le Père sont un. Le Fils avait pris la place de soumission sur la terre et le Père demeurait « plus grand que tous » dans le ciel, mais cela ne va pas à l'encontre du fait qu'ils sont « un ». Être dans la main du Fils implique qu'on est dans la main du Père, et le dessein de la Déité, qui met à l'abri les brebis, est garanti à la fois par le Fils et par le Père. Nous sommes face à la même réalité glorieuse dans ce magnifique texte de Romains 8:29-39.

Ces paroles réveillent les intentions meurtrières des Juifs. Ils n'en comprennent pas la portée, mais ils voient bien qu'en disant : « Moi et le Père, nous sommes un », il revendique son égalité avec Dieu. Cela aurait été un peu moins choquant s'il avait mis le Père en premier, en disant : « le Père et moi » ; mais non, il a dit : « moi et le Père ». Ils trouvent cela intolérable, car ils ne pouvaient pas se tromper sur le sens de telles paroles. Pour eux, c'est un horrible blasphème : un homme se fait Dieu. Nous acceptons ses paroles dans un esprit d'adoration, car nous savons qu'il est réellement Dieu, mais cependant, il s'est fait homme lui-même. Nous inversons les termes de leur accusation (fin du verset 33) et nous y trouvons la vérité qui sauve les âmes.

Dans sa réponse, Jésus fait référence à ses propres mots : « Je suis le Fils de Dieu », afin de prendre les Juifs sur le même terrain que celui de leur accusation : « Tu te fais Dieu ». Il ne défend pas ce qu'il revendique par une de

ses affirmations péremptoires, mais par un argument fondé sur leur loi. Ceux qui sont reconnus comme « dieux », au Psaume 82:6, sont des autorités « à qui la parole de Dieu *est venue* ». Lui qui a été mis à part et envoyé dans le monde par le Père *est* le Verbe lui-même, « la Parole faite chair ». Quelle immense différence ! Ce n'est pas un blasphème, mais la simple vérité, quand il dit : « Je suis le Fils de Dieu ». D'ailleurs ses œuvres rendent témoignage à son affirmation : ce sont incontestablement les œuvres de Dieu. Elles montrent clairement que le Père est en lui, manifesté et révélé de manière vivante ; et il est dans le Père, en ce qui concerne sa vie et sa nature même. Une fois que cela est connu et cru, il n'y a plus de difficulté à le recevoir comme Fils de Dieu ; les deux affirmations recouvrent, en effet, la même réalité fondamentale, quoique avec des mots différents.

Mais le moment n'est pas encore venu pour que leur haine meurtrière agisse. Alors qu'il se retire là où Jean a baptisé au-delà du Jourdain, la foi de plusieurs est manifestée. Le témoignage de Jean est rappelé et la vérité de ses paroles est reconnue. Jean était le dernier prophète de l'ancienne dispensation ; au milieu des ruines de celle-ci, les miracles n'avaient pas leur place. Aussitôt que le Christ, le Fils de Dieu, apparaît, ils ont tout à fait leur place. Toutefois Jean a rendu à Christ un vrai témoignage, fidèle et constant, ce qui valait mieux que des miracles.

Nous aussi, nous sommes à la fin d'une dispensation. N'ayons donc pas un désir impérieux de miracles, mais imitons Jean pour la fidélité de son témoignage. Si, devant le tribunal de Christ, il pouvait être dit de nous que tout ce que nous avons rapporté à son sujet est *vrai* — ce serait effectivement une approbation !

11 - Chapitre 11

Les deux premiers versets de ce chapitre indiquent que cet évangile a été écrit alors que les autres évangiles étaient bien connus. En désignant Béthanie comme la ville de Marthe et de Marie, l'auteur suppose que les lecteurs sont plus familiers avec ces femmes qu'avec le village lui-même. Au verset 2, Marie est aussi caractérisée par le fait qu'elle a oint le Seigneur. Jean ne nous en parle pas avant le chapitre suivant mais, ce fait étant bien connu, il savait qu'il pouvait, sans risque, l'identifier ainsi.

Le bref message envoyé par les sœurs de Lazare montre de façon très frappante l'intimité dans laquelle le Seigneur, en tant qu'Homme, introduisait ses amis. C'était une intimité *pleine de révérence*. Il y tenait toujours la place la plus élevée. Les deux sœurs ne s'adressaient pas à lui avec une familiarité inconvenante ; elles ne l'appelaient pas Jésus, mais « *Seigneur* » ! Cependant elles pouvaient en toute confiance parler de leur frère comme étant « *celui que tu aimes* ». Jésus avait rendu la famille de Béthanie suffisamment consciente de son amour ; Marthe et Marie pouvaient donc compter sur lui avec confiance.

Le commentaire de l'évangéliste au verset 5 confirme que leur confiance était bien placée. Jésus les aimait vraiment. Il aimait chacun individuellement. Nous pourrions penser que Marthe était celle qu'il avait le moins de raison d'aimer ; elle est pourtant placée en premier sur la liste ! Lazare est placé en dernier alors qu'il l'aimait certainement, comme ce chapitre le montre. Nous aurions peut-être placé Marie en tête ; elle n'est même pas mentionnée par son nom, elle est seulement « sa *sœur* ». Nous avons à apprendre que l'amour de Christ repose sur un fondement beaucoup plus profond que les particularités diverses des croyants. Il provient de sa nature même et il est merveilleusement impartial.

Malgré cela, l'appel au secours des deux sœurs ne reçoit pas une réponse immédiate. Il y a un retard volontaire qui permet à la maladie de se terminer par la mort, et la mort a le temps d'entraîner la corruption. Pourquoi ? Nous trouvons ici la réponse, valable pour tous les temps, à cette question qui s'élève si souvent dans le cœur des croyants. La mort n'était pas le véritable but de cette maladie ; c'était, au contraire, la manifestation de la gloire de Dieu et la glorification de son Fils. Le verset 15 montre que c'était pour le bien des disciples ; il en résulterait aussi une grande bénédiction pour les sœurs affligées (voir les paroles du Seigneur rapportées au verset 40). Par conséquent ce qui semblait si étrange et si inexplicable aboutit à la gloire de Dieu et au bien des hommes. Il y avait

une réponse particulièrement merveilleuse dans l'apparente absence de réponse du Seigneur.

Les disciples ont peur quand le Seigneur décide de retourner en Judée ; ils sont semblables à des hommes qui marchent dans la nuit et qui n'ont pas de lumière. Au contraire, Jésus est semblable à quelqu'un qui marche de jour, car il est dans la lumière. Ce n'est pas la lumière de ce monde, mais celle d'un autre où ne comptent que la volonté et le chemin du Père. C'est pour cela qu'il ne bronche jamais. Maintenant il monte à Béthanie pour faire la volonté de Dieu. Les disciples le suivent, en pensant qu'ils vont mourir, comme l'indique Thomas ; mais Jésus monte vers des scènes de mort dans la puissance de la résurrection.

Quand Jésus approche, les sœurs de Lazare agissent chacune de façon particulière. Marthe, la femme d'action, sort à sa rencontre. Marie, la femme de réflexion et de compassion, reste assise dans la maison ; elle attend qu'il l'appelle. Cependant, quand elles voient Jésus, toutes les deux le saluent avec les mêmes paroles. Marthe a une foi sincère. Elle croit en sa capacité d'intercesseur auprès de Dieu et en la puissance de Dieu qui s'exercera dans la résurrection au dernier jour. Sans doute est-elle très impétueuse, mais son impétuosité provoque une des plus grandes déclarations qui nous soient rapportées. Autrefois l'Éternel s'était appelé lui-même « *JE SUIS* ». Le Verbe (la Parole) a été fait chair et lui aussi est « *JE SUIS* », mais Jésus ajoute des précisions qui complètent cette déclaration. Il dit ici : « *JE SUIS la résurrection et la vie* ». La résurrection est mentionnée d'abord, puisque, ici, il s'agit de ce qu'il est en relation avec les hommes. La mort règne sur Adam et sur sa race ; les hommes ne peuvent donc avoir la vie que dans la puissance de la résurrection.

Cette vérité a deux aspects et il en résulte aussi deux conséquences pour le croyant. S'il meurt, il vivra certainement. Sa foi repose, en effet, sur celui qui est la résurrection, celui qui, par conséquent, donne la vie au-delà de la mort. Mais Jésus est aussi la vie et sa puissance vivifiante atteint les hommes pour qu'ils « *vivent par la foi au Fils de Dieu* ». Le Seigneur emploie l'expression : « *Quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais* ». De tels hommes ne mourront jamais, c'est-à-dire qu'ils ne goûteront jamais la mort dans toute son étendue. La « maison terrestre qui n'est qu'une tente » peut être détruite, mais ce n'est pas la mort, nous nous endormirons. L'ensemble de cette déclaration avait une forme un peu mystérieuse ; elle dépassait ce qui avait été révélé jusqu'ici aux hommes. Jésus ne dévoile pas encore la vérité de son retour ; cependant il y fera allusion au début du chapitre 14. Ce sujet est développé en 1 Thessaloniciens 4:13-18. Bien que ce ne soit pas l'interprétation première de ses paroles, nous pouvons y voir une application secondaire frappante, maintenant

que la vérité de son retour a été révélée. Lors de la venue du Seigneur Jésus pour enlever les croyants, il y aura effectivement la grande démonstration publique de la vérité de ses paroles : « *Je suis la résurrection et la vie* ».

Lorsque le Seigneur demande à Marthe si elle croit ce qu'il vient de dire, elle montre immédiatement que c'est une énigme pour elle. Comme les Juifs, elle voit probablement la résurrection au dernier jour comme une nouvelle vie dans ce monde. Dans sa réponse, elle a donc recours, avec beaucoup de sagesse, à ce qu'elle croit avec certitude : Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, dont la venue dans le monde a été annoncée. Elle est déjà parvenue à la foi à laquelle cet évangile nous conduit ; elle possède donc « *la vie en son nom* ». Mais, intellectuellement dépassée par les autres questions, elle appelle secrètement sa sœur pour qu'elle vienne vers le Maître.

Il existe un lien particulier de sympathie entre Jésus et Marie. Nous ne lisons pas que Marthe tombe aux pieds de Jésus, ni qu'elle pleure. La douleur de la mort pèse très lourdement sur l'esprit de Marie, comme elle pèse aussi sur l'esprit du Seigneur. Il ressent très profondément le poids de la mort, même si, dans ce cas précis, il est sur le point de l'alléger provisoirement. Cela le touche jusqu'à le faire frémir dans son esprit et même jusqu'à verser des larmes. Il ne pleure pas pour Lazare, car il sait qu'il va le rappeler à la vie dans quelques instants. Il pleure par sympathie avec les sœurs et parce qu'il éprouve dans son esprit la peine profonde que produit la mort, conséquence du péché. Le mot utilisé ici signifie « verser des larmes en silence » et non « se lamenter bruyamment », comme en Luc 19:41. Mais, depuis bientôt deux mille ans, ces larmes silencieuses de Jésus ont ému le cœur des croyants affligés.

La mort avait provoqué un frémissement dans l'esprit de Jésus. Nous voyons que la tombe produit à nouveau le même effet (v. 38), mais il allait maintenant mettre en action et manifester la puissance de sa parole. Le verset 39 commence par ces mots : « Jésus dit... ». Il y a dans ce chapitre cinq expressions frappantes qui pourraient résumer tout le récit : « Jésus, l'ayant entendu... », « Jésus aimait », « Jésus, étant arrivé... », « Jésus pleura », « Jésus dit... » (v. 4, 5, 17, 35, 39). Aujourd'hui, le croyant affligé doit attendre l'accomplissement de la cinquième expression dans le « cri » qui ressuscitera les morts, changera les vivants et les ravira ensemble pour être avec le Seigneur ; les quatre autres sont toujours vraies et pleines d'encouragement pour nous.

Sur l'ordre du Seigneur, les hommes peuvent rouler la pierre de l'entrée du tombeau. Ils agissent malgré la protestation, un peu déplacée, de Marthe, mais leur pouvoir s'arrête là. La manifestation de la gloire de Dieu, que Marthe devait voir si elle croyait, est uniquement l'œuvre du Seigneur. C'est lui seul qui vivifie et ressuscite, même si des hommes peuvent être employés pour enlever des

obstacles. Cependant la puissance qui ramène Lazare à la vie ne s'exerce que dans la dépendance du Père. En présence de la foule, un témoignage complet est rendu au fait qu'il y a ici le Fils de Dieu en puissance et qu'il est ici de la part du Père, parfaitement dépendant de lui.

Jésus ne prononce que trois mots et le miracle extraordinaire s'accomplit. La mort et la corruption sont effacées ; Lazare sort, ayant encore « les pieds et les mains liés de bandes ». Dieu se sert à nouveau des hommes pour libérer Lazare de ses liens. Aujourd'hui les serviteurs de Dieu peuvent, de la même manière, prêcher la parole pour enlever des obstacles spirituels et libérer les âmes de l'esclavage. L'œuvre qui donne la vie demeure, par contre, entièrement dans les mains du Fils de Dieu. Dans ce grand miracle, le sixième que Jean mentionne, la gloire de Dieu a été manifestée puisque sa glorieuse prérogative est de donner la vie. L'homme violent ne peut tuer que trop facilement ; Dieu seul peut « faire mourir et faire vivre » (voir 1 Samuel 2:6 ; 2 Rois 5:7). Le Fils de Dieu a aussi été glorifié, car le fait qu'il soit un avec le Père dans l'exercice de cette puissance a été manifesté.

Ce miracle a beaucoup d'effet, car il a lieu tout près de Jérusalem. Il amène plusieurs personnes à croire et il pousse les principaux sacrificateurs et les pharisiens à s'acharner encore plus à faire mourir le Seigneur. Ils sont obligés d'admettre qu'il a fait beaucoup de miracles ; cependant ils ne tiennent compte que des conséquences que cela peut avoir sur leur position vis-à-vis des Romains. Dieu n'est pas du tout dans leurs pensées. Le conseil qu'ils tiennent permet à Caïphe de prophétiser.

Dieu peut se saisir d'un prophète tel que Balaam et l'obliger à prononcer des paroles de vérité. Mais il y a ici un homme qui, en dehors du fait qu'il était souverain sacrificateur cette année-là, n'a aucune prétention dans ce domaine ; c'est un homme qui prophétise sans le savoir. Quant à lui, ses paroles sont moqueuses et pleines d'un esprit de meurtre brutal, sans pitié, délibérément cruel. Le Saint Esprit les utilise, cependant, pour exprimer que Jésus va mourir pour Israël d'une manière que les Juifs ne comprennent pas. Au verset 52, l'évangéliste nous donne un commentaire supplémentaire sur les paroles de Caïphe. Israël va être, en effet, racheté par sa mort ; mais un horizon plus étendu va bientôt être dévoilé. Des enfants de Dieu existent, mais, jusqu'ici, il n'y a pas de lien particulier pour les unir. Ce lien va être créé par la mort du Seigneur Jésus. Le chapitre suivant nous éclairera sur ce sujet.

Une fête de Pâque est mentionnée ici ; c'est la troisième fois dans cet évangile. En Lévitique 23, il en est parlé comme d'un des « jours solennels de l'Éternel ». Dans l'évangile selon Jean, il s'agit toujours d'une fête des Juifs, car Jésus est considéré comme étant rejeté par son peuple depuis le début ; en

conséquence, le peuple et ses fêtes sont désavoués par Dieu. Les chefs religieux sont maintenant sur le point de mettre le comble à leur infamie en se servant de la Pâque comme d'une occasion pour mettre à mort le Fils de Dieu. Leur culpabilité n'est pas diminuée par le fait que Dieu avait tout déterminé à l'avance pour l'accomplissement de ce que la Parole de Dieu annonçait ; de cette manière, « Notre pâque, Christ, a été sacrifiée » (1 Corinthiens 5:7).

12 - Chapitre 12

Six jours avant la Pâque, Jésus vient à Béthanie. Tout ce qui est rapporté entre le verset 1 de ce chapitre et le verset 25 du chapitre 20 se passe donc pendant une courte période de sept à huit jours ; c'est certainement la semaine la plus merveilleuse de l'histoire du monde. Dans la maison de Béthanie habitent trois personnes qui sont *les objets de l'amour du Seigneur Jésus* et qui l'aiment en retour. Une occasion propice se présente à eux, maintenant, pour montrer leur amour. Dans les jours qui vont suivre, il y aura la mort et la résurrection du Fils de Dieu, lui-même.

À la fin du chapitre 10 de l'évangile de Luc, nous voyons un certain désordre et des plaintes dans la famille de Béthanie. Ici, lorsque la puissance du Seigneur a été démontrée par la résurrection de Lazare, tout est en ordre et en harmonie. Tout ce qui se passe dans cette soirée, empreinte de simplicité, a Christ pour centre. Il est celui que chacun honore ; nous lisons en effet : « On *lui* fit donc là un souper ». Nous pouvons certainement y découvrir un enseignement. Tout rentre dans l'ordre quand Christ est le but suprême et quand sa puissance de résurrection est connue.

Marthe est l'hôtesse ; elle sert le Seigneur. Lazare prend part au souper avec lui. Marie lui exprime la ferveur de son cœur en répandant sur lui son parfum de grand prix. Nous voyons donc comment le fait de « le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection » (Philippiens 3:10) conduit au service, à la communion et à l'adoration. Tout se déroule d'une façon heureuse et, justement à cause de cela, nous entendons une critique méchante qui vise le geste de Marie. Cela commence par Judas Iscariote ; mais l'évangile de Matthieu montre que les autres disciples font écho à ses paroles.

Le monde est incapable d'apprécier la vraie adoration ; Judas, en dépit de ses dehors honnêtes, appartient entièrement au monde. Dominé par la convoitise, il est devenu voleur et, de plus, hypocrite ; il dissimule son égoïsme sous un apparent souci des pauvres. Il prétend être un homme rempli de sens pratique, tout à fait conscient de l'utilité d'avantages matériels sûrs pour les pauvres. À son avis, Marie, poussée par des sentiments stupides, gaspille un produit de valeur. Le monde a exactement la même opinion aujourd'hui. La religion qui convient à ses goûts est celle qui accorde une grande importance aux avantages matériels et terrestres pour l'homme. Aujourd'hui, comme alors, les croyants à l'esprit charnel sont très enclins à être d'accord avec le monde et à refléter ses opinions.

Jésus fait taire la critique hostile, en disant : « Permets-lui de faire cela » (*). Ces mots peuvent bien s'inscrire dans notre mémoire. La véritable adoration se passe entre l'âme du croyant et le Seigneur ; personne d'autre ne peut s'interposer. En Romains 14, le croyant est considéré comme un serviteur, et la pensée de ce chapitre est aussi : « *Permets-lui de faire cela* » (**). De plus, le Seigneur sait comment interpréter le geste de Marie. Il en donne une explication plus complète que celle que Marie elle-même aurait pu donner, bien qu'elle connaisse la haine des chefs et qu'elle perçoive intuitivement que la mort de Jésus approche. Il est également significatif que Marie de Béthanie ne se joigne pas aux autres femmes lorsqu'elles se rendent au tombeau avec les aromates qu'elles ont préparés.

(*) L'expression anglaise est : *laisse-la tranquille*, ce qui explique la suite.

(**) Ici : laisse-la tranquille.

Nous pouvons dire que ce que Marie a accompli, l'a été « *pour Jésus seul* ». Pour Judas, c'était « *les pauvres* » qui comptaient ; pour les autres disciples eux-mêmes, c'était « *Jésus et les pauvres* ». Pour un grand nombre de Juifs qui affluent à Béthanie, à ce moment-là, ce sont « *Jésus et Lazare* » qui les attirent ; ils sont curieux de voir un homme qui a été ressuscité d'entre les morts. Ceux de la maison de Béthanie avaient concentré leur affection sincère sur Jésus. Contrairement à eux, les principaux sacrificateurs ont concentré sur lui leur haine la plus meurtrière. Elle les aveugle à tel point qu'ils envisagent de faire mourir Lazare, le témoin de sa puissance. Ils sont très religieux, mais absolument sans scrupules ; ils oublient l'avertissement du Psaume 82:1-5.

Le lendemain, Jésus se présente à Jérusalem comme le roi d'Israël ; cela se passe exactement comme Zacharie, le prophète, l'avait dit. Aucun souverain ne pourrait se permettre de se présenter officiellement dans sa capitale d'une manière aussi humble. Mais pour lui, qui était la Parole faite chair, toute cette gloire, comme elle était possible à cet instant-là, aurait été une perte et non un gain. Cet événement est rapporté dans les quatre évangiles, mais Jean ajoute deux détails particuliers. Il souligne d'abord le contraste entre les disciples et leur maître. À chaque instant, Jésus savait exactement ce qu'il allait faire (voir 6:6) ; les disciples participent, sans rien comprendre à ce qu'ils font ! La signification de tout cela ne leur apparaît que lorsqu'ils reçoivent le Saint Esprit, comme conséquence de la glorification de Jésus. Jean montre ensuite que l'élan d'enthousiasme populaire, manifesté à ce moment-là, avait été suscité par la

résurrection de Lazare ; c'est en elle que s'était déployée la gloire de Jésus, comme Fils de Dieu.

Ce qui vient de se passer a trois conséquences. Les pharisiens sont humiliés et pleins d'amertume ; ils prêtent au témoignage du peuple une profondeur de conviction qui n'existe pas. Mais des Grecs, montés à la fête, désirent s'informer ; leur désir de voir Jésus est la garantie qu'un jour les nations marcheront à sa lumière, et les rois, à la splendeur de son lever (voir Ésaïe 60:3). C'était le moment où Jésus aurait dû être reçu et acclamé par son propre peuple. L'heure était venue où il aurait dû être glorifié comme Fils de l'homme. Le Seigneur, lui, savait bien que la mort seule l'attendait, parce qu'il était le Messie rejeté. Elle serait le fondement de toute la gloire dans les jours à venir. Il se met donc à parler de cette mort.

Au verset 24, nous trouvons une autre de ses déclarations magistrales. La vie qui demeure et s'épanouit, en portant beaucoup de fruit, ne peut être obtenue qu'en passant par la mort. Il est nécessaire que Jésus meure pour que du fruit pour Dieu soit récolté ; ce fruit sera de la même nature que lui-même. Emmanuel est venu, la Parole s'est faite chair, et sa valeur intrinsèque et sa beauté ne peuvent s'exprimer par des mots. Cependant, ce n'est que par la mort que Jésus va « *fructifier et multiplier* » ; ainsi apparaîtra une multitude d'hommes, « *selon sa nature* », à la gloire de Dieu. C'est ce qui occupe les pensées du Seigneur, tandis que d'autres pensent encore à la gloire terrestre.

Le premier résultat de la mort du Seigneur Jésus est qu'il y aura du fruit pour Dieu. Le second est le nouveau mode de vie sur la terre qui en résulte pour les disciples. Jésus va laisser sa vie dans ce monde, sa vie parfaite. En ce qui nous concerne, la vie sur cette terre est complètement gâchée par le péché et elle est sous le jugement. Si nous aimons cette vie, nous ne ferons que la perdre. En la regardant sous son vrai jour, nous apprenons à la haïr ; si nous agissons ainsi, nous conservons la vie, la seule qui soit digne d'être possédée, jusqu'à la vie éternelle. C'est pour nous une parole dure, mais elle est d'une extrême importance. Nous pouvons le constater par le fait que Jésus prononce des paroles d'une importance semblable en trois autres occasions ; ces quatre déclarations sont rapportées six fois dans les évangiles. Aucune autre parole de notre Seigneur ne nous est répétée ainsi. Il n'est pas exagéré de dire que notre dimension spirituelle et notre prospérité sont déterminées par la mesure dans laquelle ces paroles laissent leur empreinte sur notre cœur et notre vie.

Le verset 26 découle naturellement du verset 25. Nous ne pouvons vraiment servir le Seigneur que si nous le suivons ; nous ne pouvons réellement le suivre que si nous avons la même attitude que lui par rapport à la vie. Jésus n'a pas aimé sa vie dans ce monde quand, à l'image du grain de blé, tombant en terre, il

est mort. L'apôtre Paul a partagé cette pensée (voir 2 Corinthiens 4:10-18 ; Galates 2:20 ; 6:14). Comme serviteur de Christ, il nous surpasse tous de loin. La récompense du serviteur est d'être avec son maître et d'être honoré par le Père.

À une autre occasion, Jésus avait dit que tout serviteur parfait serait « *comme son maître* » (Luc 6:40). Ici, nous voyons que le serviteur sera *avec* son maître. Il y a encore une autre instruction, ici. Nous avons l'expression : « *Si quelqu'un me sert...* ». Qui est celui qui parle ? C'est le Fils de Dieu, humble et rejeté ! Qui est-ce qui le sert, quand il est impopulaire et rejeté ? Ceux qui le font sont honorés par le Père ; l'honneur leur sera donné publiquement au grand jour des récompenses. Les plus grandes distinctions honorifiques du monde sont sans valeur à côté !

L'évangile selon Jean ne fait aucune mention de la tristesse de Gethsémané. Ici, il nous est cependant permis de voir combien le fardeau de sa mort prochaine pesait sur l'âme du Seigneur. Sa divinité n'atténuait pas son trouble ; elle lui donnait plutôt une capacité infinie pour le ressentir. Il ne pouvait pas désirer cette heure qui approchait. Sa connaissance absolue de tout et son infinie sainteté le faisaient inévitablement reculer devant la mort ; toutefois sa prière n'était pas d'en être délivré, mais que le nom du Père soit glorifié en elle. Ce désir était si parfait et si merveilleux pour le Père qu'une voix s'est fait entendre des cieux. Les autres évangiles nous montrent comment la voix du Père s'est fait entendre au baptême du Seigneur et lors de sa transfiguration. Ces moments étaient plus intimes ; il semble qu'il n'y ait eu aucune difficulté pour comprendre ce qui était dit. À cause de la mort prochaine du Seigneur Jésus, la voix se fait entendre ici publiquement, pour la foule ; cependant les hommes ne la reçoivent pas et ils interprètent le son qu'ils entendent comme la voix d'un ange, ou comme un coup de tonnerre. Dieu parle aux hommes distinctement et directement, mais ils ne comprennent rien ! Il en sera toujours ainsi, à cause de la condition déchue de l'homme.

Le Père répond que son nom a déjà été glorifié dans tout le chemin de Jésus sur la terre et, plus spécialement, par la résurrection de Lazare ; Dieu glorifiera encore son nom par la mort et la résurrection de son Fils. C'est un autre grand résultat de la mort de l'unique « *grain de blé* ». Il y a d'abord beaucoup de fruit qui est produit et, par conséquent, chaque disciple entre dans un nouveau genre de vie et de service ; enfin le nom du Père est glorifié. Il y a encore quelque chose de plus, car le verset 31 introduit le monde et son prince.

Le jugement de ce monde a eu lieu à la croix. Notre langage s'est approprié les deux mots grecs employés ici. C'est à la croix qu'a eu lieu la *crise de ce cosmos*. Ce mot signifie un lieu ordonné, en contraste avec le chaos. Mais ce

cosmos est tombé, hélas, sous la direction du diable ! La mort de Christ a révélé le vrai caractère de ce monde, l'amenant donc sous une juste condamnation. Elle a brisé aussi la puissance de l'usurpateur qui était devenu son prince et l'a dépossédé légalement. Elle semblait être le plus grand triomphe de Satan, mais ce fut sa défaite totale.

C'est le Seigneur lui-même qui donne la révélation merveilleuse des résultats de sa mort ; d'une manière caractéristique, il place en dernier celui qui le concerne personnellement. Il déclare, dans ses paroles, qu'il va mourir crucifié. À cette époque, les Romains exécutaient les condamnés à mort de cette manière. Comme le cœur des Juifs déborde d'animosité contre lui, il va mourir de la façon la plus ignominieuse, renié à la fois par les Juifs et par les nations. Il a été « élevé de la terre », afin de pouvoir être retranché avec mépris ; le couperet tombe, pour ainsi dire, sur sa cause et sur son nom. Le résultat est précisément le contraire. Celui qui a été jadis crucifié sera le centre d'attraction universel et éternel ! C'est Jésus qui va attirer à lui tous ceux qui seront amenés dans le vaste cercle divin de bénédiction. Nous avons ici un premier élément de ce qui est exposé plus complètement en Éphésiens 1:9-14. Loin d'anéantir la gloire du Seigneur, la croix devient le fondement sur lequel elle repose, et la base de sa manifestation la plus parfaite. Nous en avons le témoignage touchant en Apocalypse 5:5-14.

Au verset 23, les premiers mots de Jésus parlent du Fils de l'Homme glorifié ; les derniers, au verset 32, mentionnent son élévation. Les juifs savent que, quand le Christ viendra, il doit demeurer éternellement (v. 34). Le titre de « *Fils de l'homme* » ne leur est pas inconnu ; on le trouve dans l'Ancien Testament. Ils connaissent le Fils de l'Homme qui doit recevoir le royaume (voir Daniel 7). Qui est donc ce Fils de l'homme qui doit souffrir ? Ils ont oublié l'expression du Psaume 8 : « *le Fils de l'homme... fait de peu inférieur aux anges* ». Cet humble Fils de l'homme est la lumière des hommes. S'ils ne croient pas en la lumière pour devenir des enfants de lumière, de profondes ténèbres viendront sur eux et ils seront perdus. Sur cet avertissement, Jésus s'éloigne d'eux.

L'évangéliste résume la situation dans les versets 37 à 43. Jésus avait fait beaucoup de miracles devant les Juifs, mais ils ne croyaient pas en lui, parce que leurs yeux étaient aveuglés. C'est le dieu de ce siècle qui travaille pour aveugler les hommes (voir 2 Corinthiens 4:4). Toutefois il y a des moments où Dieu permet spécialement cela comme châtiment gouvernemental, et cela peut alors lui être attribué. C'est le cas ici, comme à l'époque d'Ésaïe ; cela se reproduira environ 35 ans plus tard, quand le témoignage à Christ glorifié sera refusé (voir Actes 28:25-27). La génération incrédule persiste et elle sera encore là quand le

jugement final tombera à la fin des temps.

En Ésaïe 6, le prophète raconte comment il a vu le roi, *l'Éternel* des armées. Jean nous dit cependant qu'Ésaïe « *vit sa gloire et parla de lui* » ; il fait clairement référence à Jésus. Par ailleurs le verset 40 de notre chapitre est tiré d'Ésaïe 6 où se trouve l'expression : « *la voix du Seigneur* ». En Actes 28, Paul cite ces paroles comme étant celles de *l'Esprit Saint*. Ceci nous éclaire utilement sur l'unité des personnes divines. Nous ne pouvons pas les séparer, bien que nous puissions les distinguer.

Les Juifs sont tellement aveuglés qu'« ils *ne peuvent pas croire* ». Leur intelligence spirituelle est obscurcie, au point que croire est devenu une impossibilité pour leur esprit. Quelle que soit la clarté de la lumière qui brille devant eux, ils sont incapables de la percevoir. Cependant, quelques chefs n'ont pas le même aveuglement. Leur esprit est ouvert à ce qui est évident et les miracles qui ont été accomplis ont produit en eux une conviction intellectuelle. Mais la conviction intellectuelle n'apporte pas la vie, tout en étant un élément essentiel de la foi vivante. Elle ne peut pas produire de fruits (c'est-à-dire faire des œuvres), mais elle est « *comme un corps sans esprit* » (Jacques 2:26). La foi vivante conduit l'âme à Dieu, par Christ. Ces chefs ne connaissaient pas ces vérités car, s'ils les avaient expérimentées, ils n'auraient pas aimé la gloire des hommes plutôt que celle de Dieu. Ce même critère s'applique aujourd'hui. Celui qui croit réellement dans son cœur que Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts ne manquera pas de reconnaître publiquement Jésus comme Seigneur. Si les hommes ne le déclarent pas, c'est qu'ils ne croient pas vraiment.

Dans les versets 44 à 50, le Seigneur résume la situation existante au moment où il met fin à son témoignage. Dans les chapitres 3 à 7, la pensée principale est la vie ; Jésus est présenté comme « Celui qui donne la vie ». À partir du chapitre 8, le grand thème est la lumière ; Jésus est considéré comme « Celui qui apporte la lumière ». Au verset 12 du chapitre 8 se trouvent les premières paroles du Seigneur sur ce sujet ; les dernières sont au verset 46 de notre chapitre. Nous ne sortons des ténèbres que si nous venons à la lumière de Christ. La lumière qui a brillé en lui était la pleine révélation de Dieu ; celui qui vient dans la lumière du Seigneur croit et voit celui qui l'a envoyé. Il était la Parole faite chair, et n'était pas inférieur au Père qu'il révélait, même s'il avait pris une place de soumission pour le faire connaître et accomplir chacun de ses commandements.

À ce moment-là, le commandement du Père n'est pas le jugement ; c'est, au contraire, la vie éternelle. Voilà pourquoi il s'est caché de ses adversaires, plutôt que de les anéantir par sa puissance. Cependant le jugement viendra, au moment convenable. Le juge est désigné et les hommes seront jugés sur la base de la

révélation qu'il a apportée. Le Seigneur se met immédiatement à accomplir l'œuvre qui est devant lui : « *sauver le monde* » et apporter « *la vie éternelle* ». Il continue donc *à parler*, suivant le commandement du Père, et à *agir*, selon que le Père l'a commandé (voir 14:31). La croix est nécessaire, comme fondement du salut et de la vie. Dans l'immédiat, ce qui est devant le Seigneur, c'est de réunir ses disciples une dernière fois pour pouvoir leur communiquer pleinement le dessein de l'amour du Père.

13 - Chapitre 13

Ce chapitre commence par décrire dans quel esprit Jésus réunit ses disciples pour le dernier souper de la Pâque. Les autres évangiles racontent tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur les circonstances du moment ; ici nous découvrons l'atmosphère d'amour divin qui rend cet événement plus merveilleux. Jésus sait parfaitement que sa mort approche. Elle est envisagée comme le fait de passer d'un monde, déjà jugé, au Père. Le Seigneur laisse derrière lui, sur la terre, des hommes qui sont reconnus comme étant « *les siens* ». Au chapitre 10, il avait parlé d'eux comme de « *ses propres brebis* » ; il indiquait qu'il laisserait sa vie pour elles. Nous découvrons maintenant comment son amour avait été versé sur elles. Il les aima « *jusqu'à la fin* », c'est-à-dire la mort, en ce qui concerne ce monde. Mais la mort elle-même n'est pour le croyant que la porte qui conduit vers la vie éternelle ; l'amour demeure donc pour l'éternité.

Les trois premiers versets dévoilent des circonstances qui, sans cette révélation, n'auraient été connues que de Dieu. Qui peut vraiment connaître l'amour qui remplit le cœur de Christ ? Qui peut discerner la haine et la ruse du diable qui le poussent, à ce moment-là, à insuffler dans le cœur de Judas la pensée épouvantable de trahir son maître ? Et qui d'autre connaît ce qui remplit l'esprit de Jésus, à cette heure solennelle ? Il nous est toutefois permis de le savoir. Rien n'est caché aux yeux du Seigneur alors que, devant lui, il y a la mort par laquelle il s'en va au Père. Il sait qu'il est venu de Dieu afin de pouvoir le révéler parfaitement et racheter entièrement les hommes. Il sait qu'il s'en va à Dieu, comme Homme ressuscité, premiers fruits d'une grande moisson de bénédiction et chef d'une nouvelle création. Bien qu'il s'avance pour se livrer lui-même entre les mains des méchants, il sait qu'en fait le Père a mis toutes choses entre ses mains, des mains capables de tout administrer parfaitement. Toutes choses sont à sa disposition et la prophétie d'Ésaïe : « *Le plaisir de l'Éternel prospérera en sa main* », sera certainement accomplie.

Pleinement conscient de tout cela, Jésus prend au milieu de ses disciples l'humble place de celui qui sert. Le plaisir de l'Éternel doit prospérer dans la main de son serviteur (voir Ésaïe 53). Cela s'accomplira dans un immense univers de bénédiction, lors de la gloire future. Mais nous le voyons déjà réalisé, à la veille des souffrances du Seigneur, lorsque, de ses propres mains, il lave les pieds des disciples. En cela il est le serviteur de l'Éternel, comme il le sera dans le jour à venir ; les deux formes de service sont l'une et l'autre merveilleuses. Il sert Dieu, en servant les siens.

La vive protestation de Pierre est repoussée pour que l'acte du Seigneur soit expliqué. Pierre perçoit clairement la merveilleuse humilité de ce geste, et cela provoque sa protestation. Il lui est cependant clairement dit qu'il ne connaît pas le vrai sens de ce que le Seigneur a fait ; il le comprendra lorsque le Saint Esprit sera venu. Nous devrions aussi le comprendre. Quel en est donc le sens ? Les paroles de Jésus, rapportées au verset 8, nous éclairent. Il parle d'avoir une part avec lui ; si nous devons avoir le bonheur de partager avec lui, il doit accomplir envers nous le service symbolisé par le lavage des pieds. Par nos pieds, nous sommes en contact avec la terre ; nous devons donc être débarrassés de la poussière et de la souillure.

Les paroles du Seigneur (v. 10) donnent une explication supplémentaire sur ce sujet. Il emploie deux mots différents pour parler du fait de se *laver* : le premier signifie laver entièrement ou baigner. Il dit donc que celui qui est baigné a besoin de se laver seulement les pieds. Il fait ainsi une allusion évidente au double lavage des sacrificateurs. Ils devaient se laver tout le corps lors de leur consécration qui avait lieu une fois pour toutes (Lévitique 8:6) ; ils devaient ensuite répéter le lavage des mains et des pieds chaque fois qu'ils entraient dans le sanctuaire (Exode 30:19). Quand nous sommes nés de nouveau, nous avons tout le corps lavé ; nous sommes alors nés « *d'eau et de l'Esprit* ». Après avoir rappelé aux Corinthiens le mal dans lequel ils étaient tombés autrefois, Paul pouvait leur écrire : « *Vous avez été lavés* », même si la plupart d'entre eux avaient encore un esprit charnel. Ainsi le Seigneur dit aux disciples : « *Vous êtes nets* » ; il ajoute : « *mais non pas tous* », en pensant à Judas. En dépit de tout ce qu'il professait, Judas n'était pas né de nouveau.

Ce geste symbolique du Seigneur, ainsi que ses explications, constitue une introduction parfaite aux merveilleux chapitres qui suivent. Dans les chapitres 14 à 16, les communications que Jésus fait aux disciples les introduisent, pour ainsi dire, dans le lieu saint. Au chapitre 17, par contre, nous le voyons pénétrer, seul, dans le lieu très saint. Après la mort du Seigneur et son ascension au ciel, le Saint Esprit ayant donc été donné, nous découvrons que tous les croyants partagent le privilège d'avoir une pleine liberté pour entrer dans le lieu très saint. Mais que ce soit pour les disciples d'autrefois ou pour nous-mêmes aujourd'hui, cette purification de la souillure de la terre est nécessaire, en plus de la nouvelle naissance, si nous devons jouir d'une part avec lui dans le sanctuaire de la présence de Dieu.

Le Seigneur lui-même accomplit encore ce service miséricordieux envers nous, exactement selon nos besoins. Cela fait partie de son travail de souverain sacrificateur et d'avocat au ciel. Toutefois il est notre seigneur et maître et donc, pour nous, un exemple à suivre. La Parole est le plus grand moyen de

purification, comme il est écrit au Psaume 119:9. À notre avis, il faut plus de talent pour l'employer comme l'eau purificatrice que pour l'utiliser comme une lampe brillante ou comme une épée tranchante ; ce talent vient de Dieu. Nous serons heureux, en effet, si nous l'acquérons et l'exerçons dans nos contacts avec les croyants. Comme l'indique le verset 17, il est plus facile d'acquérir de la connaissance dans ces vérités que de les pratiquer. En les mettant en application, nous serons restaurés et rafraîchis.

L'exhortation en Galates 6:1 est en rapport avec cela. Cependant le « lavage des pieds », au sens spirituel, s'appliquerait aux souillures en rapport avec le cœur et l'esprit, qui ne nous ont pas encore conduits à nous laisser *surprendre par une faute*. Si nous savions mieux le réaliser, cela nous aiderait à nous empêcher mutuellement d'être « surpris » et de tomber.

Voici le moment où se révèle le vrai caractère de Judas. À la fin du chapitre 6, les paroles du Seigneur montrent qu'il le connaissait parfaitement, depuis le début. Quand Jésus a choisi les disciples, il a agi avec une préscience divine ; Judas est celui qui accomplira la prophétie du Psaume 41:9. Le Seigneur lui a pourtant donné un service et l'a envoyé comme les autres. Ceux qui ont reçu Judas, et les autres disciples, ont reçu le Maître ; ils ont aussi reçu Dieu lui-même, le Seigneur étant venu d'auprès de lui. L'indignité personnelle du serviteur n'annule pas ce grand principe.

Cependant la terrible chute de Judas est une réelle douleur pour le cœur du Seigneur ; la souffrance n'est pas diminuée par sa prescience divine qui lui permettait de voir la fin avant le commencement. La ferme déclaration du Seigneur que l'un des douze qu'il a choisis va se révéler traître produit aussi du trouble dans l'esprit des disciples. Le verset 22 montre que, dans leurs pensées, il n'y avait aucun soupçon à l'égard de Judas. Il leur paraissait tout à fait sincère, si bien que la bourse commune lui avait été confiée. Le camouflage trompeur, employé par Satan, est presque parfait. Y a-t-il jamais eu une illustration plus frappante des versets 13 et 14 de 2 Corinthiens 11 ?

Qui est celui qui va livrer le Seigneur ? C'est une question délicate ! Un seul des disciples, à ce moment-là, est qualifié pour la poser. La position physique du « *disciple que Jésus aimait* » est un indice de son état spirituel. Pierre le comprend et lui fait signe de demander ce renseignement. La réponse est donnée sous la forme d'un signe. C'était un honneur pour un invité de recevoir, de la part de l'hôte, « un morceau trempé ». Mais le disciple honoré va se révéler comme étant le traître.

Nous pouvons distinguer trois étapes dans sa chute. Tout d'abord, la convoitise non jugée le conduit même à devenir voleur (12:6). Puisque Judas n'a pas eu entre les mains les trois cents deniers que représentait le parfum, Satan

met ensuite dans son cœur le désir d'en récupérer une partie pour lui-même (13:2) ; finalement il se contente de dix pour cent de cette somme ! Enfin Satan entre en lui. Le Maître du mal prend personnellement le commandement afin qu'il ne puisse y avoir aucune erreur dans les préparatifs qui doivent entourer la mort du Seigneur.

Le Seigneur accepte la situation et lui dit d'agir rapidement. Il semble que Satan ne puisse pas agir librement dans cette affaire sans la permission divine. Une fois la permission accordée, Judas, entièrement dominé par Satan, se lève et sort. Il sort dans la nuit, dans tous les sens du terme.

Une atmosphère de paix règne à l'intérieur de la chambre haute lorsque Judas est sorti dans la nuit. Débarrassé de sa présence, le Seigneur commence aussitôt son discours d'adieu qui répand une lumière divine sur tout ce qui va arriver. Il peut enfin parler librement, même si, jusqu'à présent, ses disciples n'ont pas bien compris le sens de ses paroles. Les deux premières phrases qu'il prononce nous présentent un résumé merveilleux. Chacune présente deux grands faits.

L'heure était venue où le Fils de l'homme aurait dû être glorifié publiquement, comme les prophètes l'avaient dit. Au lieu de cela, il allait bientôt entrer dans la mort. Mais ce qui était merveilleux, c'est qu'il allait être glorifié dans cette mort même. Là, en effet, toute la perfection divine et humaine de sa personne allait être manifestée de façon éclatante. En relation avec cela, il y a le deuxième fait que Dieu est parfaitement glorifié en lui. Dans le premier homme et dans sa race, Dieu a été représenté de façon tout à fait fausse, et déshonoré. La parfaite révélation de Dieu est portée à son plus haut degré dans la mort du Seigneur Jésus ; son caractère et sa nature sont revendiqués et manifestés.

De plus, parce que Dieu a été glorifié, le Fils de l'Homme va être glorifié en Dieu lui-même. Christ est maintenant caché en Dieu, mais il est là comme « Celui qui est glorifié » (voir Colossiens 3:3). Le fait que le Fils de l'homme doive être glorifié de cette manière n'avait pas été révélé auparavant. Cette glorification donne donc une tournure inattendue aux événements ; de même la deuxième partie de ce verset montre que cette glorification cachée doit avoir lieu « tout de suite ». Il n'est pas nécessaire d'attendre le royaume visible pour qu'elle ait lieu ! Le don de l'Esprit, qui vient demeurer dans les croyants, découle de cette gloire actuelle et cachée. Par conséquent, il en découle aussi le privilège et la bénédiction qui sont la part de celui qui croit au Seigneur Jésus.

Pour que Christ soit glorifié de manière céleste et immédiate, les liens terrestres avec ses disciples devaient être rompus. À ce moment-là, ils ne pouvaient pas le suivre, en effet, dans sa nouvelle demeure. Pour la première fois, le Seigneur s'adresse à ses disciples comme à « ses enfants ». Il les

considère comme ceux qui ont été introduits dans la famille de Dieu (voir 1:12). Il est remarquable de voir qu'une grande partie de la première épître de Jean est fondée sur les paroles du Seigneur rapportées au verset 34.

Nous entrons dans la famille de Dieu en étant nés de lui ; la vie même de cette famille est amour, car Dieu est amour. Le Seigneur montre clairement que, pendant qu'il est dans la gloire cachée du ciel, les enfants qu'il a laissés dans ce monde de ténèbres et de haine doivent montrer leur caractère de disciples en manifestant l'amour. La gloire là-haut dans le ciel, et l'amour, ici sur la terre, telle était la pensée divine. La première est parfaite, mais, hélas, combien le second est imparfait !

Cette séparation proche est une énigme et un chagrin pour les disciples. Pierre exprime ce qu'ils ne comprennent pas. Le Seigneur répond en affirmant que ni Pierre, ni les autres disciples ne pourront le suivre lorsqu'il passera par la mort pour entrer dans sa gloire de ressuscité. Ils y parviendront toutefois, à la fin. Pour Pierre, cette remarque avait un sens particulier (voir 21:18-19) ; mais elle a certainement une application pour chacun de nous. Jésus a tracé un chemin à travers la mort qui aboutit à la résurrection ; nous devons tous prendre ce chemin. Pierre, mécontent de l'affirmation du Seigneur, ne fait que montrer sa confiance insensée en lui-même. À cette heure solennelle, le disciple présomptueux et sûr de lui se découvre, tout comme l'a été le traître.

14 - Chapitre 14

Jésus a prononcé une parole d'avertissement, mais elle est immédiatement suivie d'une parole de grâce infinie. Il savait bien que les disciples, malgré tous leurs manquements, l'aimaient véritablement et que la pensée de son départ les affligeait douloureusement. C'est ce qui explique les paroles du début de ce chapitre. Les disciples commençaient à pressentir qu'ils n'allaient plus voir le Seigneur, présent au milieu d'eux ; ce fardeau pesait sur leur cœur. Le Dieu invisible, pourtant, avait toujours été une réalité pour eux, le centre de leur foi. Ne pourrait-il pas en être de même de Christ ? En effet, il en serait de même. Comme centre de la foi, il serait une vivante et brillante réalité pour d'innombrables personnes, alors que, s'il restait comme il était, il ne pourrait être vu que par un petit nombre et à un seul endroit à la fois. Pour des cœurs troublés, le premier sujet de consolation est donc celui-ci : Christ est ressuscité comme vainqueur de la mort et il est le centre de la foi toute simple.

Le deuxième sujet de consolation est le fait qu'une place est préparée et assurée au ciel, dans les nombreuses demeures de la maison du Père. Or les disciples étaient des gens qui avaient tout investi dans leur conviction d'avoir trouvé le Messie, présent physiquement sur la terre. Ils avaient abandonné la position qu'ils avaient occupée ; si Jésus les quittait, à quoi bon avaient-ils tout laissé ? Comme ils l'apprennent ici, c'est pour une place de plus grande intimité, d'un rang plus élevé, qui est éternellement hors d'atteinte de la mort. Quel échange merveilleux ! Le temple terrestre avait été, pour le Seigneur, la maison de son Père (voir 2:16). Cette demeure est maintenant mise de côté ; c'est au ciel que se trouve la véritable « *maison du Père* », dans laquelle il va entrer. En elle, il y a plusieurs demeures, comme l'indiquaient les nombreuses chambres du temple terrestre qui en était la figure. La place des disciples, et la nôtre, va être préparée par son entrée au ciel. Il nous la garde comme étant notre précurseur (voir Hébreux 6:20).

Un jour doit donc venir où les croyants entreront dans le lieu qui est préparé pour eux. Nous trouvons donc un troisième sujet de consolation au verset 3. C'est la venue personnelle du Seigneur Jésus pour nous prendre auprès de lui, afin que nous puissions être avec lui dans la maison du Père. D'après l'Ancien Testament, les disciples auraient dû savoir qu'une venue personnelle de l'Éternel aurait lieu. On trouve, par exemple : « *Ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers... Et l'Éternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec toi* » (Zacharie 14:4-5). Mais les disciples n'avaient pas compris que

« *l'Éternel* » et « *Jésus* » étaient une seule et même personne. Ils ne connaissaient rien non plus de la venue du Seigneur *pour prendre les croyants près de lui*, car elle n'avait pas été annoncée. C'était une révélation tout aussi nouvelle que le fait que les croyants aient une place *au ciel* et que le Messie soit là comme le centre de la foi, au lieu d'être présent sur la terre, de manière visible.

Nous pouvons ajouter que le verset 1 nous présente en germe cette vie « *par la foi au Fils de Dieu* » dont parle Paul, en Galates 2:20. De la même manière, le verset 2 nous donne la vérité de l'appel céleste, exposée plus complètement en Éphésiens 1:3-6, Hébreux 2:9 ; 3:1. Le verset 3 nous annonce, pour la première fois, la venue du Seigneur pour chercher les siens. Leur enlèvement au ciel, dans sa présence, se trouve plus largement développé en 1 Thessaloniciens 4:14-18. Cette vérité apporte de la consolation aux cœurs troublés.

Jésus reconnaît que ses disciples savent où il va et qu'ils en connaissent le chemin. Thomas a un esprit matérialiste, qui le conduit à douter facilement. Son objection entraîne une des grandes déclarations du Seigneur. Jésus est le chemin qui mène au Père ; il est la vérité au sujet du Père et la vie qui donne la puissance pour pouvoir vraiment connaître le Père. Le Fils est le seul chemin pour aller au Père. Comme nous avons la vie déchue d'Adam, nous sommes incapables de le connaître ; une telle connaissance n'est possible que pour ceux qui participent à la vie de Christ. Plus nous méditerons ces paroles, plus nous comprendrons que Christ est suffisant pour tout ; ces paroles rendent hommage au fait que la plénitude de la Déité habite en Lui (voir Colossiens 1:19 ; 2:9).

La demande plaintive de Philippe révèle que lui aussi désirait qu'on lui montre le Père de façon palpable (v. 8). Il ne se trompait pas, mais il manquait de discernement pour voir ce qui avait été manifesté en Christ, la Parole devenue chair. Au début de sa première épître, Jean dit que la Parole avait pu, de ce fait, être « entendue, contemplée et touchée ». Le Père avait donc été parfaitement manifesté. Les paroles de Jésus étaient les paroles du Père ; ses œuvres étaient faites par le Père qui demeurait en lui. Le verset 17 fait allusion au fait que le Saint Esprit était avec les disciples, demeurant en Christ ; au verset 10, c'est le Père qui demeure en lui. Nos pensées sont donc ramenées à ce qui est écrit en Colossiens 1:19.

Les paroles et les œuvres du Seigneur confirment l'importante déclaration qu'il fait ici à deux reprises. Quant à son essence, sa vie et sa nature, Jésus était « dans le Père », comme aussi le Père était en lui ; en Jésus, il a été montré et manifesté. Les disciples doivent le croire simplement parce que le Seigneur l'affirme ; sinon ils doivent recevoir le témoignage de ses œuvres, qui le déclarent si clairement. De plus, le jour approchait où des œuvres semblables, ou

même plus grandes, devaient être accomplies par les disciples, parce que Jésus s'en allait au Père (v. 12). Comme nous l'avons appris au chapitre 7, cela sous-entendait la venue du Saint Esprit. Ce jour-là, les disciples découvriraient qu'ils seraient en Christ et que Christ serait en eux (voir v. 20). Cela explique sans doute la possibilité d'accomplir ces « *plus grandes œuvres* ». Avant sa mort et sa résurrection, le Seigneur était « à l'étroit » (Luc 12:50) ; après leur accomplissement et le don de l'Esprit, Jésus pourrait agir librement par son moyen à travers ses disciples. Dans le ministère du Seigneur, il n'y a eu aucun jour où 3000 âmes se soient converties, comme à la Pentecôte ; son travail n'a pas non plus couvert l'immense territoire situé « *depuis Jérusalem, et tout alentour, jusqu'en Illyrie* » (Romains 15:19), comme l'a fait celui de l'apôtre Paul.

Aux versets 13 et 14, le Seigneur réconforte ses disciples en leur présentant la puissance de son nom. Il va les laisser pour qu'ils soient ses représentants. Si leurs requêtes sont vraiment faites en son nom, elles seront certainement exaucées. Il agirait lui-même en leur faveur, bien qu'étant absent. En agissant ainsi, son intention ne serait pas seulement de défendre ses propres intérêts, mais aussi de glorifier le Père. Ce but serait ainsi atteint dans le service du Seigneur Jésus ressuscité et glorifié, comme il l'avait été pendant les heures sombres de sa mort.

Sans doute le fait d'agir et de demander en son nom se rapporte spécialement aux apôtres ; mais cela s'applique aussi à nous tous. Souvenons-nous que nous n'avons le droit d'utiliser le nom de notre Maître qu'en ce qui concerne sa cause et ses intérêts. Si nous essayons de nous en servir simplement pour faire avancer nos désirs personnels, nous sommes coupables de ce que la loi de notre pays qualifie d'activité illégale ; c'est une faute qui est punie sévèrement. Bien entendu, la promesse ici s'applique seulement si la prière est faite sincèrement en son nom.

Jusqu'ici, nous avons eu devant nous cinq sujets particulièrement consolants. Ils ont été prévus pour que les cœurs affligés des disciples soient sûrs qu'ils auraient beaucoup d'avantages, même s'ils perdaient la présence du Seigneur Jésus au milieu d'eux. Récapitulons ces sujets d'encouragement ! Jésus leur serait toujours accessible, comme centre de leur foi. Il leur assurait une place dans la maison du Père. Jésus reviendrait, afin que les disciples puissent être au ciel avec lui. En attendant, le Père s'était fait pleinement connaître à eux, en lui. Ils devaient rester dans le monde comme les représentants du Seigneur, et l'autorité de son nom donnerait de la puissance à leurs prières. Nous arrivons maintenant à un sixième sujet qui apporte la même consolation.

La venue du Saint Esprit est promise avec certitude. Le Seigneur pense que

les disciples l'aiment vraiment. L'amour vrai s'exprime toujours par l'obéissance. L'amour lui-même est la nature de Dieu. Cela semblait évident. S'appuyant sur cette certitude, Jésus, monté au ciel, priera le Père ; en réponse à sa requête, l'autre Consolateur viendra. Or le « *consolateur* » est quelqu'un qui se tient à côté d'une personne pour l'aider. C'est ce que Jésus lui-même avait été parmi ses disciples sur la terre ; il le serait encore, bien que séparé d'eux *au ciel* ; en effet le mot « *avocat* » a le même sens que le mot « *consolateur* » (1 Jean 2:1). L'Esprit remplira ce rôle pour nous, *sur la terre* ; une fois qu'il sera venu, il demeurera avec nous éternellement.

Le Consolateur est aussi l'Esprit de vérité. La grâce et la vérité « *vinrent par Jésus-Christ* » (1:17). Comme nous venons de le voir, l'Esprit est la vérité présentée de façon objective. L'Esprit de vérité va venir maintenant ; il demeurera dans les croyants et fera ainsi pénétrer en eux la vérité subjectivement. C'est pourquoi, au verset 2 de la deuxième épître de Jean, nous lisons que la vérité « *demeure en nous* », par l'Esprit, de même qu'elle « *sera avec nous à jamais* », en Christ. Le monde ne partage pas ces privilèges. Il n'a pas la nature divine et n'a pas une conduite caractérisée par l'obéissance ; c'est pourquoi il ne peut pas recevoir le Saint Esprit. Il ne le voit pas et ne le connaît pas, car il est occupé à des choses matérielles.

Tout ce que le Seigneur avait dit rassurait les disciples : ils n'étaient pas « *abandonnés* », ni « *orphelins* ». Il viendrait à eux, en effet, par le Consolateur ; sa présence serait donc une réalité pour leur cœur.

Le Consolateur, l'Esprit Saint, est donné au croyant comme sceau de son amour et de son obéissance. Nous ne pouvons donc éprouver la pleine bénédiction due au fait qu'il habite en nous que dans la mesure où notre obéissance est rendue parfaite. L'obéissance est le fruit de l'amour, et la preuve de son existence (v. 15). Le fruit de l'obéissance est une place particulière dans l'amour du Père et du Fils. Il y a en même temps une manifestation spéciale du Fils.

Elle doit entraîner une manifestation spéciale du Père, dans la mesure où nous ne le connaissons que révélé dans le Fils. La manifestation objective est parfaite, complète et durable. Par contre, la manifestation subjective à chacun de nous individuellement, par la puissance du Consolateur, dépend de notre degré d'obéissance et d'amour.

La question de Jude, au verset 22, est suscitée par le fait que les pensées des disciples étaient entièrement centrées sur la manifestation publique du Messie, telle qu'elle était annoncée dans l'Ancien Testament. Ils ne saisissent pas encore la manière dont Dieu agira désormais ; le Seigneur Jésus va être connu par la foi en la puissance du Saint Esprit. Le Seigneur répond en développant les paroles

qu'il a prononcées auparavant. Il dit, maintenant, que le fait de garder sa parole est le fruit de l'amour. Il ne s'agit pas de « *ses paroles* », mais de « *sa parole* », au singulier ; c'est la vérité qu'il a apportée, envisagée dans sa totalité. Une telle obéissance, accompagnée d'amour, suscite l'appréciation et l'amour du Père ; le Père et le Fils font alors leur demeure chez le croyant, sans aucun doute par le moyen du Saint Esprit qui demeure en celui qui croit ; ces grandes déclarations sont développées dans la partie du discours consacrée au Consolateur. Ainsi les mots du Seigneur Jésus, par lesquels sa parole nous est transmise, deviennent le test de notre amour. Ils nous conduisent à la parole du Père, qui a envoyé le Fils. Si nous méprisons ses paroles, nos démonstrations d'amour à son égard s'avèrent vaines et fausses.

Cela nous conduit à un autre rôle du Consolateur. Comme il est « *l'Esprit de vérité* », il est celui qui enseigne les disciples. Notons le contraste existant entre les deux expressions : « *ces choses* » et « *toutes choses* » (v. 25 et 26). De la mort du Seigneur Jésus découleront sa glorification et le don du Saint Esprit ; cela permettra une révélation plus profonde de la vérité divine. Le Consolateur fera connaître et enseignera avec puissance, aux disciples, *toutes les choses* appartenant au domaine de la révélation. Christ, présent comme un homme parmi eux, leur avait fait connaître beaucoup de choses ; quand l'Esprit viendra, *tout* leur sera révélé. Nous trouvons ici, à l'égard de *la révélation et de l'enseignement* la promesse du même développement, grâce à la venue du Saint Esprit, qu'au verset 12, à l'égard des *œuvres*. De plus l'Esprit leur rappellera toutes les choses qu'ils ont entendues de Christ.

Nous avons maintenant la joie de voir que ces choses se sont réalisées à la lettre. Les quatre évangiles ont été écrits comme fruit de ce que le Seigneur a dit, le Saint Esprit rappelant ses paroles à la mémoire des apôtres. Les épîtres, par contre, sont le fruit des enseignements supplémentaires, et plus nouveaux, de l'Esprit ; elles répandent la pleine lumière de la foi chrétienne et des conseils de Dieu.

Nous avons déjà remarqué que la venue du Consolateur constituait le sixième sujet de consolation donné par Jésus à ses disciples. Nous découvrons maintenant le septième, le dernier dans ce chapitre ; c'est : *la paix*. En partant, Jésus leur laisse la paix, léguée comme résultat de son œuvre expiatoire. De plus, il leur donne cette paix qu'il nomme spécialement la sienne ; c'est la paix liée à sa confiance parfaite dans le Père, parce qu'il le connaît et est soumis à sa volonté. Tout ce qu'il donne provient de sa propre plénitude et cela les unit à lui-même ; ce n'est pas selon la pauvre mesure de ce monde.

Ayant ainsi exposé aux disciples ces grands sujets d'encouragement, le Seigneur termine par la même note qu'au début : « *Que votre cœur ne soit pas*

troublé, ni craintif ! ». C'est exactement la même parole qui nous parvient, lorsque nous nous trouvons face aux difficultés actuelles.

Mais les disciples allaient connaître non seulement la paix, mais aussi la joie. C'est ce qu'ils ont éprouvé après le don du Saint Esprit ; ils l'ont expérimenté même avant (Luc 24:52). Les disciples se rendaient compte que Jésus s'en allait et ils devaient pourtant comprendre qu'il venait à eux par l'arrivée du Consolateur. Il y avait pourtant quelque chose de plus ! Jésus s'en allait au Père pour entrer, de ce fait, dans tout ce que cela comportait : approbation infinie et gloire dans l'amour du Père. Ce serait une très grande joie pour lui ; puisque les disciples l'aimaient, ce serait également une joie pour eux. N'avons-nous pas aussi connu cette joie ? La pensée de *sa* joie n'est-elle pas parmi les plus profondes de *nos* joies ?

Les derniers mots de ce verset, « *mon Père est plus grand que moi* », ont troublé certaines personnes. Mais ici, c'est le Verbe, la Parole faite chair, qui parle ; il parle dans sa condition d'homme humble sur la terre. C'est pour cette raison que, en ce qui concerne sa *position* ou son *rang*, le Père est plus grand que lui ; en ce qui concerne son *être* et sa *nature*, lui et le Père sont un.

Les paroles du Seigneur, au verset 29, apportent beaucoup de lumière sur tout le contenu de ce chapitre. Ce dont il a parlé n'est pas encore arrivé, car son œuvre de rédemption doit d'abord s'accomplir. Quand elle sera terminée, ces événements se produiront. Jésus le dit aux disciples maintenant afin que, dans les jours qui suivront, ils puissent *croire*. Le Seigneur indique par là que nous sommes dans une période où la foi est de toute importance. L'époque d'Israël a été caractérisée par des choses visibles et palpables. Toutes les vérités dont Jésus venait de parler aux disciples doivent être saisies par la foi et non par la vue. La paix et la joie pénètrent, toutes deux, dans notre cœur par la foi.

Ainsi, maintenant nous voyons que Paul parle de « *toute joie et paix en croyant,... par la puissance de l'Esprit saint* » (Romains 15:13). Pierre nous dit aussi : « *Croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse* » (1 Pierre 1:8).

Le Seigneur montre ensuite que ses entretiens avec les disciples s'achèvent. L'accomplissement complet de l'œuvre que le Père a commandée se trouve maintenant devant lui. Avant que ce but soit pleinement atteint, Satan, le prince de ce monde, revient, exerçant le pouvoir des ténèbres ; mais il ne trouvera aucun point sur lequel il pourrait attaquer le Seigneur. Satan n'a *rien* en Christ, parce que le Père a *tout* ; c'est-à-dire tout son amour et toute son obéissance. Le diable rencontre, non pas l'homme dans un état d'innocence, comme Adam en Eden, mais l'Homme dans un état de sainteté et de justice absolues et, en même temps, la Parole qui est Dieu. Nous trouvons ici la réalité de ce que représente le

serviteur hébreu, décrit en Exode 21:2-6 : « *j'aime le Père* » ; cette expression équivaut à : « *j'aime mon maître..., je ne veux pas sortir libre* ». De même, en Jean 13:1, nous avons la déclaration de l'amour du Seigneur Jésus pour ceux qui sont symbolisés par « *la femme et les enfants* », dans l'image du chapitre 21 du livre de l'Exode.

Il semblerait que les mots : « *Levez-vous, partons d'ici* ! » indiquent que Jésus et les disciples quittent la chambre haute et que le contenu des deux chapitres suivants ait été prononcé sur le chemin de Gethsémané. Le changement de position correspond à un changement de thème.

15 - Chapitre 15

Dans ce chapitre, Jésus considère ses disciples comme étant dans le monde, avec le privilège et la responsabilité qui s'y rattachent. Il ne les voit plus, comme au chapitre 14, à leur nouvelle place et dans leur nouvelle condition devant le Père. De même qu'il leur a donné sa place devant le Père au chapitre précédent, ils sont maintenant identifiés à lui, dans sa place devant le monde. Il est le vrai cep ; eux sont les sarments.

En parlant de lui-même comme du cep, le Seigneur emploie une image appliquée à Israël dans l'Ancien Testament (Psaume 80:8-18 ; Ésaïe 5:1-7). Dans le Psaume, la ruine du cep est prononcée, mais il est question du « *provin* » (le sarment) et du « *fils de l'homme que tu as fortifié pour toi* ». Dans le livre d'Ésaïe, la raison de la ruine nous est clairement donnée. Israël, comme cep, n'a rien produit sinon des raisins sauvages, sans valeur. Il n'y a pas eu de fruit pour Dieu. Jésus lui-même est le sarment *fortifié* pour l'Éternel ; il se présente maintenant comme la vraie source de tout fruit pour Dieu sur la terre.

Jésus est le cep, ses disciples sont les sarments, son père est le cultivateur. Chaque sarment qui tire de lui sa vie, porte du fruit. Il peut y avoir des sarments, en Jésus, qui n'ont pas un lien de vie avec lui ; ceux-là ne portent pas de fruit. L'activité du cultivateur s'exerce dans chaque cas. Quand le sarment porte du fruit, il le nettoie, afin qu'il porte plus de fruit. Quand il n'y a pas de fruit produit, il ôte le sarment qui est finalement détruit (voir v. 6). Judas Iscariote vient de nous donner un triste exemple de cette dernière catégorie.

Le verbe utilisé au verset 2 est « *nettoyer* », et non « *tailler* ». Le Père purifie le croyant qui porte du fruit, bien que celui-ci soit déjà net, à cause de l'action de la Parole. Le Seigneur a parlé d'un double lavage au chapitre 13 (v. 10-14). Nous rencontrons ici la même pensée. Lorsque le sarment est nettoyé (lavé) par l'action du Père, des obstacles sont ôtés et la vie du cep coule plus librement en lui ; il produit donc plus de fruit. La preuve la plus sûre que nous sommes en Christ est que nous demeurons en Christ ; la preuve la plus sûre que nous demeurons en Christ est que nous produisons du fruit, dans la vie et le service. Le véritable caractère et les voies de Christ se manifestent en nous. Séparés de lui, nous ne pouvons rien faire. Si nous demeurons en lui, il y a beaucoup de fruit ; nous sommes en communion de pensée avec lui, si bien que nous demandons librement et que nos désirs sont exaucés ; le Père est glorifié et il est prouvé, de manière indiscutable, que nous sommes de vrais disciples.

C'est un grand privilège, aussi bien qu'une grande responsabilité, d'être

laissés sur la terre pour porter du fruit ; c'est un privilège encore plus grand de savoir que nous sommes, nous-mêmes, les objets de l'amour divin.

L'amour de Jésus reposait sur ces disciples (il repose aussi sur nous), tout comme l'amour du Père repose sur lui. Nous avons à demeurer dans la connaissance, la conscience et la jouissance de son amour. Pour réaliser cela, il faut obéir à ses commandements. Nous savons très bien qu'au moment où nous désobéissons à sa parole clairement exprimée, notre conscience nous tourmente, nous ne sommes plus en communion avec sa pensée et nous ne jouissons plus de son amour. Si nous nous conduisons avec obéissance, nous demeurons dans son amour, nous entrons dans sa joie et notre propre joie est complète.

Le verset 12 semble étroitement lié au verset 10. Jésus a parlé de garder ses commandements, en général ; il y a, cependant, un commandement qu'il a déjà signalé d'une façon particulière (13:34), il y revient de nouveau. L'amour doit abonder entre les disciples, selon le caractère de l'amour parfait de Jésus à leur égard. L'amour qui découle de la possession de la nature divine doit circuler au sein de la famille de Dieu. La chair est en chacun de nous et les divergences entre les croyants sont innombrables, d'où les multiples occasions de conflits et de torts. Le commandement du Seigneur est que l'amour de la nature divine triomphe sur les conflits de notre nature charnelle. Comment avons-nous obéi à ce commandement ? Notre défaillance à cet égard explique pourquoi nous demeurons si peu dans son amour et pourquoi sa joie demeure si peu en nous. Cela signifie aussi que nous sommes de piètres disciples et que nous glorifions bien peu le Père.

L'amour humain a ses limites (v. 13). Le Seigneur enseigne ses disciples à se considérer les uns les autres comme des amis parce qu'ils sont tous, individuellement, ses propres amis. Ils sont, en effet, caractérisés par l'obéissance à ses commandements. Jésus s'en allait pour laisser sa vie pour eux, mais il s'est trouvé en lui un amour qui surpassait de beaucoup tout ce qui était connu parmi les hommes. C'est son amour, non pas un amour simplement humain, qui allait imprimer son caractère sur l'amour mutuel des disciples.

Dès qu'ils ont été liés à Jésus, les disciples ont été ses serviteurs. Le Seigneur indique qu'il les considère, désormais, comme ayant une position plus élevée, celle d'amis. Cette amitié est bien réelle, dans la mesure où il leur a fait connaître tout ce qu'il a entendu de son Père. C'est lui qui révèle l'amour et les propos de son Père. Le Seigneur, en disant cela, pense à la venue du Consolateur. Comme il le leur a déjà dit, le Saint Esprit leur donnera la capacité de discerner ces vérités. Tous les croyants ont aujourd'hui accès à cette place privilégiée sur le même fondement simple de l'amour et de l'obéissance. C'est de là que vient le terme d'amis (3 Jean 15). À la fin du premier siècle, s'accomplit la prophétie

de Paul concernant des hommes qui prononceraient des paroles perverses, « *pour attirer les disciples après eux* » (Actes 20:30). Diotrèphe en est un exemple. Cependant il y a des croyants marqués par l'amour et l'obéissance (en contraste éclatant avec Diotrèphe) et reconnus comme « *amis* ». Certains se trouvent avec Jean, se joignant à la salutation ; d'autres avec Gaïus, et ils sont salués chacun par leur nom.

Bien que Jésus donne ainsi une place très élevée à ses disciples, il a toujours la prééminence absolue parmi eux. Ils sont ses amis, mais c'est entièrement son choix, et non le leur. Ses droits souverains demeurent intacts. Ils sont choisis comme des amis et désignés pour porter un fruit qui demeurera, en contraste avec le monde où ils se trouvent, qui passe. Il y a, ensuite, un autre résultat heureux. Comme *amis et porteurs de fruits*, les disciples auront accès au Père, au nom du Fils, et ils ont la certitude d'une réponse favorable. On peut penser que l'expression : « *tout ce que vous demanderez... en mon nom* » a une grande portée. Certainement, mais rappelons-nous que ceux qui demandent sont « *des amis* », auxquels a été révélé tout ce qui se rattache au Père. Cela concerne le nom et la gloire du Fils. Les disciples étant en communion de cœur avec le Seigneur, il est évident que chaque demande sera en accord avec le propos du Père ; la réponse sera donc certaine.

Comme pour rappeler le lien très étroit entre ces vérités et l'amour entre les disciples, le Seigneur répète son commandement de s'aimer les uns les autres (v. 17). Le Seigneur savait d'avance combien cette parole serait nécessaire tout au long de l'histoire de son peuple. Il donne donc ce commandement trois fois dans ces dernières paroles, prononcées avant qu'il souffre.

Le commandement de notre Seigneur, que l'amour soit manifesté comme étant le lien entre ses disciples, devient plus important à cause de la haine du monde. L'amour circulant à l'intérieur et la haine harcelant de l'extérieur, telle est la situation envisagée comme résultat de son rejet et de sa mort. Méditons cela car, au fil des siècles, la tendance a été de renverser la situation. Alors que le cœur des croyants s'est laissé entraîner à aimer le monde extérieur et à solliciter ses faveurs, la froideur, la destruction et même la haine ont trouvé place à l'intérieur.

L'amour et la haine naissent, tous deux, de la relation intime qui existe entre les disciples et leur Seigneur. Nous avons déjà vu cela à propos de l'amour, nous le voyons ici, de nouveau, à propos de la haine. Le monde a haï Christ bien avant de haïr les disciples ; il les haïssait parce qu'ils avaient été choisis du milieu du monde et que, par conséquent, ils n'étaient pas du monde. Au moment où le Seigneur parle, la haine n'a été manifestée que par les Juifs, auxquels il s'est présenté lui-même. Jésus est considéré comme rejeté depuis le début de cet

évangile ; par conséquent, les Juifs sont envisagés comme ayant perdu leur place de peuple privilégié. Un homme tel que Nicodème, avec tous ses privilèges, a besoin de naître de nouveau comme un misérable étranger. C'est pour cette raison que les Juifs sont ici identifiés au monde ; les distinctions antérieures sont balayées par la présence de Christ rejeté.

De plus, la haine engendre la persécution (v. 20). Les serviteurs doivent s'attendre à être traités comme leur maître. En définitive, tout est à rattacher au fait que le monde ignore Dieu et qu'il le hait quand il le voit révélé parfaitement en Christ. Cette révélation met tout en lumière. Le Seigneur parle de ses paroles (v. 22) et de ses œuvres (v. 24) ; toutes les deux mettent en évidence le péché des Juifs, d'une manière qui rend vaines toute question et toute excuse. En voyant le Fils, ils ont vu le Père ; en haïssant le Fils, ils ont haï le Père, et cela sans cause, comme l'Écriture l'avait annoncé.

Cependant il reste encore un témoignage, celui du Consolateur. Il complètera le témoignage puisqu'il est l'Esprit de vérité, envoyé par Jésus glorifié et venant néanmoins du Père. Le Fils, devenu homme sur la terre, avait révélé le Père, et son témoignage avait été refusé. Cependant le témoignage serait encore maintenu par le Consolateur. Venu d'auprès du Père, le Saint Esprit rendra témoignage au Fils, monté au ciel ; il maintiendra ainsi la révélation que Jésus avait faite. Ils peuvent rejeter le Fils : c'est ce qu'ils ont fait par la Croix. Mais quelqu'un va venir, et ils ne pourront pas le chasser ainsi ; un témoignage permanent sera assuré. Le témoignage de l'Esprit est le dernier à être rendu. Cela explique l'extrême gravité du péché contre le Saint Esprit, le fait d'outrager l'Esprit de grâce.

Le verset 27 parle du témoignage qui doit être rendu par les apôtres ; il le distingue du témoignage du Consolateur. Ils ont témoigné de tout ce qu'ils avaient vu et entendu « *dès le commencement* ». C'est ce que nous trouvons au début de la première épître de Jean, dans laquelle le poids et la valeur de ce témoignage nous sont révélés. Ils ont aussi été désignés comme témoins de la résurrection du Seigneur Jésus. Le témoignage qu'ils ont rendu aux grands événements et aux grandes vérités, sur lesquels tout est fondé, est d'une extrême importance. Cependant un enseignement supplémentaire était nécessaire. Il va être donné par le témoignage nouveau de l'Esprit de vérité, rapporté dans le livre des Actes. En premier lieu, il est rendu particulièrement par Etienne. Il est ensuite donné par le très grand persécuteur converti, Saul de Tarse, devenu l'apôtre Paul. La différence entre le témoignage des apôtres et celui du Saint Esprit est celle-ci : le premier a porté sur les grands événements de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Christ ; le deuxième va concerner la signification de ces événements, leur portée et tout le dessein de Dieu fondé sur

eux.

16 - Chapitre 16

Quelques avertissements supplémentaires suivent dans les premiers versets du chapitre ; pour éviter que, n'étant pas préparés à la persécution, les disciples ne trébuchent. Nous trouvons un commentaire des versets 2 et 3 dans les passages suivants : Actes 8:3 ; 9:1-2:1 Timothée 1:13. Saul de Tarse persécutait jusqu'à la mort « *ceux qui étaient de la voie* » ; il le faisait par ignorance, par incrédulité. Certainement il ne connaissait, à ce moment-là, ni le Père ni le Fils.

Jésus s'en va vers celui qui l'a envoyé ; les disciples ressentent suffisamment la perte qu'ils vont subir, pour être remplis de tristesse. Ils verraient les événements sous un autre éclairage s'ils cherchaient davantage à savoir où allait le Seigneur, et ce qu'entraînerait sa présence auprès du Père. Son départ va leur être profitable. Ils vont subir une perte, évidemment, mais il y aura aussi un gain qui la compensera. C'est une déclaration étonnante ! Cependant le Seigneur continue à insister sur cette vérité. Il dévoile encore les bienfaits qui découleront de la venue du Consolateur, venue qui dépendait du départ de Jésus au ciel. Il parle premièrement de ce que l'arrivée du Saint Esprit signifiera pour eux.

Par sa présence et son activité mêmes, l'Esprit sera sur la terre un témoignage permanent devant le monde. Le verbe « *convaincre* » (ou confondre) ne signifie pas : « *faire naître dans le monde une conviction telle qu'il se convertira* », mais plutôt, que la venue du Saint Esprit mettra tellement en évidence ces trois grandes réalités : le péché, la justice et le jugement, qu'elle laissera le monde sans excuse. Le Saint Esprit vient ; c'est la conséquence immédiate du départ au ciel de Jésus, celui que le monde incrédule a chassé. La bonté parfaite, personnifiée dans le Fils de Dieu, avait été devant leurs yeux et elle avait été entièrement rejetée. Quel péché que celui-ci, une terrible erreur de jugement ! Le péché a été mis en évidence par la présence du Consolateur, venu parce que le Seigneur Jésus s'en était allé.

Mais Jésus a traversé la mort et la résurrection ; par son ascension, il est entré dans la gloire du Père. La justice divine est ainsi revendiquée et manifestée. Le sujet ici n'est pas le pardon des péchés et notre justification, comme au chapitre 3 de l'épître aux Romains ; c'est l'établissement de la justice aux yeux de tous, dans toutes les sphères touchées et corrompues par le péché. La mort de Christ était l'acte suprême de l'injustice du monde ; sa glorification est l'acte suprême de la justice divine et la garantie que la justice finira par s'imposer en tous lieux. C'est ce que dit Paul, en Actes 17:31. Or l'Esprit est

venu de la part de Christ glorifié, témoin permanent de ces choses. Mettre simplement le péché en évidence n'aurait pas suffi : son opposé, la justice, qui finira par abolir le péché, doit aussi être manifesté.

La troisième réalité, le jugement, est la conséquence normale de ce qui précède. Si le péché de l'homme est réglé selon la justice divine, le jugement ne peut être évité. Paul discourait devant Félix du « *jugement à venir* », et le gouverneur romain tremblait, mais le sujet de notre passage est plutôt le fait que le prince de ce monde a été jugé à cause de son attitude envers Christ et par la puissance de la croix. Au chapitre 12, Jésus avait parlé du jugement du monde et du rejet de son prince. Ces faits solennels sont établis par la présence du Saint Esprit. Si le prince, le chef du monde, est jugé, le monde qu'il dirige est, lui aussi, jugé. Satan est encore appelé « *le dieu de ce siècle* » (2 Corinthiens 4:4), puisque les hommes l'adorent sans le savoir, en se tournant vers toutes leurs idoles. Il est « *le prince* » en tant qu'auteur et chef des grandes intrigues du monde.

Le fait que le Consolateur soit venu et ait mis cela en évidence, nous est maintenant utile et profitable. Voir le diable sous son vrai jour, le monde tel qu'il est en réalité, voir l'opposition entre le péché et la justice mise en évidence, sont des sujets de la plus haute importance. Le témoignage est, en fait, rendu contre le monde, mais il est aussi donné pour notre profit et notre instruction. S'il avait retenu davantage notre attention et celle de l'Église, au cours de son histoire, nous nous serions gardés beaucoup plus purs du monde que nous ne l'avons fait. Les mots très forts que nous lisons en Jacques 4:4 se comprennent beaucoup plus facilement à la lumière de ces paroles du Seigneur.

Dans les versets 13 à 15, ce ministère de l'Esprit est particulièrement utile. Il semble se classer sous trois titres : « Il *vous conduira... Il vous l'annoncera... Il me glorifiera* ».

L'esprit va conduire les disciples dans toute la vérité. Dans le verset précédent, le Seigneur a indiqué qu'il a encore beaucoup de choses à leur révéler, mais qu'ils ne sont pas encore en état de les recevoir. Nous trouvons dans la première épître de Jean (2:20, 27) que les croyants peuvent comprendre seulement quand ils ont reçu l'onction de l'Esprit. Après la venue de l'Esprit de vérité, le Seigneur a transmis par son moyen tout ce qu'il avait encore à dire ; toute la vérité a été ainsi révélée. L'Esprit a guidé les disciples dans cette révélation. Les apôtres sont sans doute plus particulièrement en vue ici, mais les épîtres ont été écrites pour nous « *conduire dans la vérité* ». Les croyants de toutes les époques, et de la nôtre, ont pu ainsi entrer dans la connaissance de toute la vérité. Est-ce que nous nous sommes consacrés à ces choses, pour qu'elles nous guident ?

L'Esprit doit ensuite montrer aux disciples « *ce qui va arriver* ». Le livre de l'Apocalypse et certains passages des épîtres ont été écrits comme résultat de ce ministère envers les apôtres. Aujourd'hui nous pouvons en bénéficier nous-mêmes. Les écrits prophétiques nous font connaître ce qui devait arriver, à la fois dans l'Église et dans le monde. Nous ne sommes donc pas dans l'obscurité, bien que le rejet et l'absence de Christ aient introduit une période de l'histoire du monde caractérisée par « *la nuit* ».

Enfin, la mission du Consolateur est de glorifier Christ qui a été déshonoré par le monde. Il le fait en nous annonçant ce qui appartient à Christ, afin que nous découvrions que tout ce qu'a le Père, est aussi au Fils. Ne mésestimons pas l'extraordinaire portée de cette grande déclaration ! Nous avons déjà entendu deux fois que le Père a mis toutes choses entre ses mains (3:35 ; 13:3). Cela pourrait, cependant, être interprété comme le fait que toute administration lui a été confiée ; c'est ce qui s'est produit pour Joseph, en Égypte, avec ce qui appartenait au Pharaon. Il y a, en fait, un enseignement beaucoup plus profond. Tout ce qu'a le Père, *est au Fils* ! C'est Jésus qui le dit, sur la terre, dans son chemin d'humiliation. Ce mot « *est* » se trouve en dehors du temps : il suggère quelque chose d'éternel. Ce qui était au Père, a toujours été au Fils ; c'est encore vrai et cela le sera toujours. Celui qui parle ainsi (v. 15) proclame qu'il est Dieu, Un avec le Père dans l'unité de la Divinité. Le Fils est glorifié, en effet, lorsque cette vérité est reconnue grâce au ministère du Consolateur.

À première vue, la transition entre les versets 15 et 16 n'est pas évidente. Le Seigneur reprend l'idée que son départ sera profitable aux disciples parce qu'il implique la venue du Consolateur. Bientôt ils ne verront plus Jésus, puis « encore un peu de temps » et ils le verront. Mais ce moment où ils le reverront ne peut exister que « *parce qu'il s'en va au Père* » ; car, alors, l'Esprit sera donné. Dans cette déclaration remarquable, le Seigneur emploie deux mots différents. Le premier terme signifie contempler, ou regarder comme un spectateur ; le second veut dire percevoir ou discerner. « Un peu de temps » et ils ne le verront plus ; ils ne contempleront plus sa marche et ses œuvres. Il s'écoulera encore « un peu de temps » et, ayant reçu le Saint Esprit, ils verront Jésus d'une façon nouvelle ; ils le discerneront par la foi, avec l'œil intérieur de leur cœur rempli de l'Esprit. Ils le verront dans une mesure inconnue auparavant. Béni soit Dieu de ce que nous pouvons dire aussi : « *Nous voyons Jésus... couronné de gloire et d'honneur* » (Hébreux 2:9).

À ce moment-là, la parole du Seigneur était obscure pour les disciples ; une explication supplémentaire est donc donnée. Le monde allait atteindre son but, en ce qui concernait Jésus ; sa mort était imminente. Le monde se réjouirait d'être débarrassé de lui ; pour les disciples il y avait, par contre, la perspective

de pleurs et de lamentations. Toutefois, au-delà de la mort, il y avait sa résurrection et son ascension vers le Père. Ceci bouleverserait tout. Les douleurs de l'enfantement illustrent cela et mettent en relief l'idée de la joie qui survient après la tristesse, mais aussi celle de l'apparition d'une vie nouvelle. Or la tristesse des disciples ne faisait que refléter celle du Seigneur ; elle était si profonde, et d'une nature telle, qu'elle est appelée : « *le travail de son âme* » (Ésaïe 53:11). Par contre, Ésaïe 53:10 annonce à l'avance « *qu'il verra une semence* » ; cela aura lieu évidemment dans la résurrection et dans la gloire. Les disciples ne pouvaient pas partager ses souffrances expiatoires ; toutefois, dans une faible mesure, ils partageaient sa tristesse, mais probablement d'une manière très égoïste. Ils devaient bientôt partager réellement sa joie.

Le contexte du verset 22 semble indiquer que le Seigneur fait allusion au bonheur qui remplira les disciples quand ils le rencontreront après sa résurrection. Il évoque aussi leur joie lorsqu'ils connaîtront sa gloire, grâce au don du Saint Esprit. C'est encore plus net dans le verset 23. L'expression « *en ce jour-là* » n'indique pas seulement les quarante jours pendant lesquels les disciples ont vu le Seigneur, avant la Pentecôte, mais plutôt toute la période de son absence et de la présence personnelle de l'Esprit dans l'Église. Ce « jour » n'est pas encore terminé ; c'est encore notre privilège de prier par le Saint Esprit, et donc de demander au Père, au nom du Fils.

Le mot « *demander* » se trouve deux fois dans ce verset. En réalité, le Seigneur utilise deux mots différents. On peut les différencier en utilisant « *interroger* » ou « *s'informer* », pour le premier terme, et « *demander* » ou « *supplier* », pour le deuxième. Le Seigneur avait répondu à toutes leurs questions et ils étaient venus à lui avec toutes leurs demandes d'information. Maintenant cette période se terminait. Mais il leur a révélé le Père ; cette révélation produira son effet *en* eux, dès que l'Esprit sera donné. Ils recevront de la puissance pour prendre leur place de représentants du Fils, et donc pour demander en son nom. Leurs prières seront exaucées s'ils demandent en étant dirigés par l'Esprit, car elles seront selon la pensée du Père. Des exemples frappants de prières semblables nous sont donnés dans la dernière partie du chapitre 4 des Actes et au chapitre 12. Ceci est aussi illustré par la prière d'Etienne mourant (Actes 7:60). La conversion de l'homme qui, comme un mauvais génie, préside au martyre de ce croyant, est une réponse à la demande exprimée dans la prière : « *Seigneur, ne leur impute point ce péché* ».

La pensée dominante du verset 25 est toujours le changement qui sera introduit par la venue du Consolateur. Elle aura des conséquences sur la façon même dont va être présentée la vérité concernant le Père. Jésus l'a fait connaître en accomplissant ses œuvres. Tous les miracles ou « *signes* » présentés dans cet

évangile, sous la forme de paraboles ou d'allégories, ont été un exposé de la grâce, de la puissance et de la gloire du Père. Dans les épîtres, nous lisons des déclarations claires à son sujet et concernant son propos, sa gloire et son amour ; elles ont été données par l'inspiration du Saint Esprit. Tout cela est arrivé le jour dont le Seigneur avait parlé, quand les disciples ont eu la possibilité de demander en toute liberté en son nom, connaissant l'amour du Père.

Les paroles de la dernière partie du verset 26 ne sont pas en contradiction avec le fait que Jésus est notre intercesseur au ciel. Elles soulignent seulement l'amour du Père pour les croyants et la place d'intimité qu'ils ont en sa présence. Le verset 27 montre l'attitude des disciples envers Jésus ; elle est faite d'amour et de foi. Avons-nous cette attitude ? Nous aussi, nous serons alors placés sous la bénédiction de l'amour du Père. Nous avons besoin de l'intercession pleine de grâce de Christ, car nous sommes faibles et nous avons souvent des défaillances, mais nous sommes cependant *dans une place* d'amour et de faveur auprès du Père ; nous n'avons pas besoin d'intercession pour *l'occuper*. Même si certaines personnes peuvent penser qu'elle est nécessaire, Dieu en soit béni, ce n'est absolument pas le cas !

Les disciples croyaient que Jésus était venu de Dieu, mais ils avaient toujours du mal à saisir la pensée qu'il était venu d'auprès du Père ; ils n'avaient pas encore réalisé, comme le montrent leurs paroles, que leur intelligence était limitée. Tant que l'Esprit n'a pas été donné, ils sont limités dans leur compréhension (voir v. 31), leur puissance et leur courage (voir v. 32). Ces mêmes hommes qui ont ici l'esprit confus et qui, peu après, seront dispersés et s'enfuiront, vont se rassembler le jour de la Pentecôte avec un esprit clair et un cœur courageux comme celui d'un lion. Intelligence et courage : ces deux qualités devraient nous caractériser aujourd'hui. Est-ce qu'il en est ainsi ?

Le Seigneur n'a aucun soutien de la part de ses disciples pour l'heure sombre qui est devant lui ; il peut cependant avancer dans une parfaite dépendance du Père et avec la certitude de sa présence constante. Jésus affronte donc la haine et l'opposition du monde avec une paix parfaite et il en sort totalement vainqueur. Le Seigneur explique qu'il a communiqué tout cela à ses disciples afin qu'à leur tour ils aient la paix en lui, comme lui-même possède la paix dans le Père. De plus, son triomphe sur le monde est la preuve qu'une puissance victorieuse est aussi à la disposition des disciples. Il vient de parler de la haine et de la persécution du monde. Il se peut que ses séductions et ses sourires soient plus dangereux pour nous. Mais, quoi qu'il en soit, notre sécurité repose sur Christ. C'est seulement en étant nés de Dieu et en croyant que Jésus est le Fils de Dieu que nous sommes victorieux du monde (1 Jean 5:4, 5).

17 - Chapitre 17

Souvenons-nous des six derniers mots du chapitre précédent, lorsque nous lisons le premier verset. Celui qui avait vaincu le monde « *leva ses yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils...* ». Quand on connaît le Père et la lumière du ciel, quelle est la valeur du monde ? Quelle est l'importance de ses menaces ou de ses persécutions ? Le Fils de Dieu lui-même est ici, jouissant pleinement de cette connaissance et de cette lumière ; il a donc, en quelque sorte, le monde sous ses pieds. Il va se présenter maintenant devant le Père ; il va aussi lui présenter ses disciples afin qu'ils soient gardés du monde qu'ils vont traverser. Ils ont été engendrés par Dieu ; ils connaissent Jésus comme le Fils de Dieu qui a révélé le Père. Quand l'écrivain Bunyan, dans « *Le Voyage du Pèlerin* », décrit un homme avec une couronne de gloire « *devant les yeux* », il place très justement le monde « *derrière son dos* ».

Au verset 4 du chapitre suivant, l'évangéliste témoigne que Jésus savait « *toutes les choses qui devaient lui arriver* ». Ici, Jésus s'adresse au Père ; il est conscient que l'heure pour laquelle il est avant tout venu dans le monde, est arrivée. Dans ce chapitre incomparable, nous pouvons entendre le Fils s'entretenir avec le Père. Nous sommes transportés ainsi dans cette atmosphère divine ; nous voyons sa grande œuvre achevée et nous passons, en esprit, au-delà de la croix. Ce sont des mots qui défient toutes les capacités de l'analyse humaine et qui dépassent toutes les facultés de la pensée. Nous pouvons toutefois les considérer tout au long des versets, en relevant les requêtes que Jésus a faites au Père et les déclarations concernant ce qu'il a déjà accompli.

Sa première demande est : « *Père,... glorifie ton Fils* ». Le Fils a été serviteur, sur la terre, pour le plaisir et la gloire du Père. À maintes reprises, cet évangile en a rendu spécialement témoignage. Conformément à cela, la première demande du Seigneur Jésus est de pouvoir encore servir et glorifier le Père, non plus dans l'humiliation, sur la terre, mais parmi les splendeurs du ciel. Il le fera en exerçant l'autorité sur toute chair, qui lui est accordée d'une manière particulièrement merveilleuse. Il déploiera bientôt cette autorité sur tout homme, en exécutant le jugement ; il l'exerce déjà en accordant la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés. Jésus est la source et la fontaine de cette vie pour les hommes. Nous avons la vie et nous recevons l'Esprit de la part de l'Homme glorifié. Le Père est glorifié en cela d'une manière qui surpasse la gloire solennelle qui sera la sienne à l'heure du jugement.

Or toute vie est marquée par les conditions qui l'entourent, par son

environnement. La vie éternelle peut être vécue uniquement dans la connaissance du seul vrai Dieu, comme Père, et de Jésus Christ, l'envoyé du Père. C'est sans aucun doute ce qui explique que la vie qui dure éternellement n'est mentionnée que deux fois dans l'Ancien Testament. Dans ces deux cas, c'est simplement une allusion prophétique à ce qui sera goûté durant le millénium. C'était une promesse, plutôt qu'une bénédiction connue et éprouvée. La loi offrait la vie sur la terre. Le siècle de la vie éternelle a commencé quand le Fils de Dieu est apparu et a été glorifié dans le ciel, ayant achevé son œuvre sur la terre.

Dix fois, dans ce chapitre, Jésus prononce l'expression : « *J'ai...* » ; il proclame ainsi la plénitude de tout ce qu'il a accompli. Les deux premières fois se trouvent au verset 4 ; il insiste sur la perfection de son œuvre, pour appuyer sa demande d'être glorifié. Il faut noter que c'est *sur la terre* qu'il a glorifié le Père. C'est cet endroit particulier du vaste univers où Dieu avait été tout spécialement déshonoré par le péché et la chute du premier homme et de sa race. Cette grande œuvre avait été confiée à Jésus ainsi que celle, parallèle, de la propitiation pour le péché, afin que les pécheurs puissent être rachetés. Passant en esprit au-delà de la croix, il proclame l'achèvement et la perfection de son œuvre. Aucun homme ne pourrait prononcer de telles paroles. L'œuvre des serviteurs de Dieu les plus éminents reste fragmentaire et inachevée. Dans le cas contraire, aucun d'eux n'oserait s'approcher de Dieu, celui qui sonde les cœurs et les voies, et se prononcer sur son propre travail en déclarant qu'il est parfaitement achevé ; cela dénoterait une présomption des plus insolentes. Mais ici c'est le Fils qui parle, sans le moindre orgueil.

Cependant Jésus est réellement homme ; c'est ce qui nous frappe à la lecture du verset 5. Il répète qu'il demande la gloire, cette gloire particulière qu'il partageait avec le Père, avant que le monde fût. Il va être réinvesti de cette gloire, mais cette fois comme le Fils, en tant qu'homme, *celui qui est ressuscité*. Nous avons ici une réalité merveilleuse et de la plus haute importance : un homme ressuscité, le Christ Jésus, est investi de la gloire incréée de la Déité. Dans cette gloire se trouve le chef de l'Église, le chef de la race choisie à laquelle nous appartenons. Qui peut mesurer les conséquences qui découlent de cette grande réalité ?

La race choisie apparaît au verset suivant. Ceux qui en font partie sont désignés par l'expression : « *les hommes que tu m'as donnés du monde* ». Dès le début, ils sont ainsi clairement différenciés du monde ; ils en sont retirés par le Père et ils sont donnés au Fils. Ils étaient au Père selon son conseil, avant que le temps fût ; ils ont été donnés au Fils, pour qu'il puisse les amener à la connaissance du Père en leur manifestant son nom. À la fin de sa prière, Jésus

parle de *faire connaître* le nom du Père, ce qui met l'accent sur ses paroles. Toutefois, ici, le mot utilisé est *manifester* ; cela s'est réalisé plutôt dans la vie et dans les œuvres du Seigneur Jésus. « *Celui qui m'a vu, a vu le Père* ». De ceux qui lui ont été donnés, Jésus dit à Dieu : « *Ils ont gardé ta parole* ».

Cela nous touche, quand nous pensons à ce qu'étaient ces hommes, si lents, si insensibles et si inintelligents ! Que penser de la manière dont ils vont se comporter ? Quelle lâcheté, quels reniements dans les heures qui vont suivre ! Le Fils les voit, en fait, à la lumière du propos divin. Il sait que le Père a la puissance d'accomplir en eux, finalement, tout ce qu'il s'est proposé. Il les considère donc comme s'ils saisissaient complètement ce qu'ils ne réalisent encore que dans une très faible mesure. Est-ce qu'il n'agit pas de la même manière avec les croyants aujourd'hui, en intercédant pour eux ? Dans le verset suivant, Jésus reconnaît aussi que les disciples ont cru que tout ce qu'ils avaient vu manifesté en lui venait du Père. Dans cet évangile nous le voyons attribuer tout au Père. Ses paroles et ses œuvres sont celles du Père. Il ne parle ni n'agit de lui-même, bien qu'il soit la Parole et le Fils. Il a si réellement revêtu l'humanité et pris une place de dépendance, qu'il a pu manifester le nom et la gloire du Père.

Au verset 8, Jésus ne parle pas de « *la parole* », mais « *des paroles* » qui lui ont été données et qu'il a transmises aux disciples. « *La parole* » correspond à tout ce qui est révélé, considéré comme un ensemble ; « *les paroles* » sont les mots nombreux et variés par lesquels Jésus leur a communiqué « *la parole* ». Les disciples ont reçu ces paroles et ils ont été dirigés par elles vers le Père lui-même. Ils les ont en effet reçues, mais ont-ils compris la plus petite partie de leur signification ? Dans quelle mesure les avons-nous saisies, nous qui possédons le Saint Esprit ? Cependant c'est déjà beaucoup de recevoir et de croire sans réserve ce que Jésus dit, parce que c'est lui qui le dit. Tout ce qu'il a dit nous mettra en relation avec le Père qui l'a envoyé.

Jusqu'ici nous avons entendu le Fils présenter sa première requête, la plus importante. Il demande à être glorifié, comme homme ressuscité, afin de glorifier le Père d'une manière nouvelle. Nous l'avons aussi entendu mentionner quatre œuvres qu'il avait parfaitement accomplies. Il avait glorifié le Père sur la terre. Il avait achevé l'œuvre qui lui avait été donnée. Il avait manifesté le nom du Père aux disciples. Il leur avait donné les paroles que le Père lui avait données. Nous trouvons sa deuxième requête au verset 9 ; elle n'est pas pour lui-même, mais pour ses disciples. Il commence en les séparant du monde d'une manière irréfutable.

L'ancien mur de séparation avait été élevé entre les Juifs et les nations. Jusque-là, la distinction avait été assez marquée. Elle commençait maintenant à

disparaître et à être remplacée par celle qui existait entre les disciples qui recevaient le Seigneur Jésus et le monde qui le rejetait. Si un juif agissait ainsi, il perdait sa place privilégiée ; il n'était plus qu'un de ceux qui composaient le monde. Remarquons comment le Seigneur dépeint ici ses disciples. Ils appartiennent au Père, à cause de son dessein et de son choix ; ils sont ensuite donnés par lui au Fils. Ayant été ainsi donnés, ils sont considérés comme appartenant à la fois au Père et au Fils. Mais chacun en particulier est un vase, ou un instrument, dans lequel le Fils va être glorifié.

« *Tout ce qui est à moi est à toi ; et ce qui est à toi est à moi* ». Méditons ces paroles. Un homme peut dire : *Tout ce qui est à moi, est à toi*. Personne ne pourrait dire : *Tout ce qui est à toi, est à moi* ; il se rendrait coupable d'une prétention impardonnable et blasphématoire. Mais le Fils pouvait parler de cette manière en toute bienséance et vérité ; il est un avec le Père.

Jésus place les disciples devant le Père, comme les objets de sa seconde requête. Il en mentionne ensuite la raison : il allait quitter le monde pour aller au Père, tandis que les disciples étaient laissés sur la terre. Ces derniers connaissaient mal ce qu'était le monde, avec ses dangers et ses pièges ; Jésus le connaissait parfaitement. Seule la puissance protectrice du Père, allant de pair avec sa propre sainteté, serait suffisante pour les garder. Les disciples n'allaient pas seulement être préservés ; ils allaient être gardés dans une unité dont le modèle est celle du Père et du Fils. Jésus avait révélé ce saint nom de Père. Il y avait dans ce nom une puissance et une grâce qui pouvaient unir les disciples. Ces vertus se trouvaient aussi dans la vie éternelle que donne le Fils, liée au don de l'Esprit qui allait bientôt être répandu. De plus ces hommes étaient laissés pour être les témoins de leur Seigneur, alors que lui s'en allait. Pour que leur témoignage soit efficace, il était essentiel qu'il soit caractérisé par l'unité. Le livre des Actes et les épîtres nous montrent avec quelle perfection cette unité de témoignage a été conservée.

Jusqu'ici les disciples avaient été gardés par le Fils, au nom du Père. Le seul qui manquait n'était en rien un vrai disciple, c'était le fils de perdition. Ce triste événement même arrive pour que les Écritures soient accomplies. Concernant tous ceux qui lui ont été donnés par le Père, Jésus peut dire : « *j'ai gardé ceux que tu m'as donnés* ». Pour la cinquième fois, dans ce chapitre, nous trouvons l'expression : « *j'ai...* ». Alors qu'il quitte le monde, Jésus place ses disciples dans la position qui était la sienne sur la terre (v. 13). Il avait été sur la terre au nom de son Père, et avait trouvé sa joie à servir ses intérêts. Les croyants allaient être désormais sur la terre, au nom du Seigneur, et ils auraient la même joie accomplie en eux en servant le Père comme représentant le Fils.

Mais pour cela, ils auraient besoin de discerner la pensée et le dessein du

Père ; c'est pour cette raison que le Fils leur avait donné sa parole. Nous avons ici, pour la sixième fois, l'expression « *j'ai...* ». Cette fois cela ne concerne pas « *les paroles* », mais « *la parole* », c'est-à-dire l'ensemble de la révélation que Jésus avait apportée. Jusqu'ici les disciples n'avaient que très peu compris sa plénitude, mais de ce fait ils avaient été séparés du monde à cause de ce qu'ils savaient. Ils en étaient aussi séparés du fait de leur origine, car ils n'étaient pas du monde, comme Jésus n'en était pas. Quant à leur place, ils étaient dans le monde. Le Seigneur n'a pas désiré qu'ils en soient ôtés, mais plutôt qu'ils soient gardés du mal.

Il y a ici une chose très claire pour laquelle le Seigneur ne fait pas de demande. Par une étrange contradiction, des âmes sérieuses ont cherché, à travers les siècles, à se retirer du monde pour une vie monacale. Parmi ces personnes, il y avait beaucoup de croyants. On peut se séparer ainsi à l'abri d'épais murs de pierre ou sans aucun mur. De toute façon le résultat est le même. Si nous transformons la séparation ordonnée par Dieu en un isolement dans un monastère, nous finirons toujours par produire, dans notre solitude, les mêmes maux que ceux que nous avons à éviter. Le monde offre, en effet, un danger mortel pour nous. Mais c'est à cause de ce que nous sommes en nous-mêmes. Un ange saint ne rechercherait pas les faveurs du monde et ne craindrait pas non plus sa désapprobation ; cela le laisserait complètement indifférent. C'est le monde qui présente, pour ainsi dire, le microbe contagieux ; il le fait de l'extérieur. Le problème principal se trouve cependant en nous-mêmes, à l'intérieur ; ce sont les tendances de la chair. L'isolement dans un monastère ne peut rien y changer.

Le Seigneur demande, avec insistance, que les disciples soient sanctifiés par la vérité. En effet, elle entraîne une séparation en élevant une protection spirituelle, qui préserve des maladies spirituelles. L'idée fondamentale dans la sanctification est le fait de *mettre de côté*. Le Fils a *donné* la parole du Père ; elle nous introduit dans tout son amour, ses pensées, ses propos et sa gloire. Tout cela constitue la vérité, c'est-à-dire une réalité d'ordre divin. Le monde vit généralement dans un domaine irréel et imaginaire. Il s'efforce d'établir ses systèmes qui n'ont pas de fondement solide et finiront par disparaître. Si nous connaissons les réalités divines, nous devons nécessairement nous séparer des chimères du monde. Cela nous exposera à sa haine, mais produira aussi une forte résistance spirituelle à ses pièges et nous protégera contre ses microbes. Voilà une séparation durable, car elle est produite par la parole du Père et la vérité.

Au verset 18, nous trouvons pour la septième fois l'expression : « j'ai… ». Jésus, celui qui est saint et parfait, avait été envoyé dans le monde par le Père, pour le représenter et le faire connaître. Maintenant il envoie ses disciples, de la

même manière. Ils doivent le représenter et le faire connaître. Ce qui les qualifie pour cette fonction, c'est la sanctification dont parle le verset précédent. Si son plan avait été de les placer dans la solitude d'un monastère, une telle mission n'aurait pas été possible ; elle ne l'aurait pas été, non plus, s'ils n'avaient pas été sanctifiés par la vérité. Mais *ce service est réalisable* avec la protection spirituelle que confère la vérité.

Une condition supplémentaire est toutefois nécessaire (v. 19). Le Seigneur Jésus doit être mis à part lui-même, dans la gloire du ciel. Il pourra ainsi répandre son Esprit sur eux et devenir le centre qui attire leur cœur, et le modèle auquel ils doivent être rendus conformes, au moment convenable. Jésus est saint à cause de ce qu'il est en lui-même, et parce qu'il est Dieu. La seule sanctification possible pour lui est donc sa mise à part dans le ciel. Remarquons que, d'après ce verset, *il se sanctifie lui-même*. C'est encore un hommage à sa divinité, car aucun homme ne pourrait se mettre à part lui-même dans la gloire du ciel !

Le verset 17 nous explique que la vérité a la puissance de nous sanctifier par la parole du Père qui a été donnée par le Fils (voir v. 14). Le verset 19 ajoute que la gloire de Christ a la puissance de nous sanctifier, grâce au ministère de l'Esprit ; ce dernier allait être envoyé aux disciples à la suite de la glorification du Seigneur. En résumé nous pouvons dire ceci : ce qui sanctifie le croyant aujourd'hui, c'est la révélation du Père par le Fils et la connaissance, par l'Esprit, de la gloire de Jésus, comme Homme ressuscité.

Le verset 20 doit toucher le cœur de chacun de nous. Le Seigneur a prié pour le petit groupe de disciples qui l'entourait à ce moment-là. Il élargit maintenant ses demandes pour nous associer, nous aussi, avec lui. Bien que vingt siècles se soient écoulés depuis que les premiers disciples ont annoncé l'évangile, notre foi en est encore la conséquence. Leur ministère oral s'est éteint depuis longtemps, mais leur parole demeure sous la forme des écrits inspirés du Nouveau Testament. C'est le fondement solide de toute évangélisation depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui. Cela devrait aussi toucher notre cœur de voir que la première des deux requêtes en notre faveur est que nous soyons un.

L'unité que le Seigneur désire est un fondement essentiel. Nous avons à être un, comme le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père. Il y a, entre eux, l'unité de leur existence absolue, et par conséquent une unité de vie, de nature et de témoignage. Nous tirons véritablement notre vie et notre nature du Fils et du Père, à tel point que le Seigneur Jésus pouvait dire de ceux qui croient : « *afin qu'ils soient un en nous* ». Cette expression montre l'égalité du Père et du Fils. Si une telle unité n'existe pas, rien de ce qui est visible n'a de valeur. Sans elle, une union ecclésiastique correspond seulement à la mise en commun d'une

multitude de matériaux hétérogènes. Quand cette requête serait exaucée, la nature divine caractériserait *tous* les croyants. La formation de cette unité cachée chez des personnes si différentes en apparence (Juifs et nations), comme l'annonce Jean 10:16, est une preuve satisfaisante de la mission divine de Christ. Jésus ne dit pas que le monde *croira*, mais les preuves sont suffisantes pour qu'il *puisse* croire.

L'unité qui fait l'objet de la prière du Seigneur sera rendue parfaite dans la gloire, bien qu'elle soit d'abord établie par la grâce. Nous trouvons de nouveau l'expression : « *j'ai* » ; cette fois, elle est liée à la gloire. Jésus a fait don à ses disciples, dont nous faisons partie, de la gloire que le Père lui a donnée. Le temps n'entre pas dans les relations entre les personnes divines. C'est pour cela que Jésus ne dit pas : « *je la leur donnerai* », mais : « *je la leur ai donnée* ». Quand nous considérons les événements du point de vue du conseil et du propos de Dieu, nous trouvons ailleurs des déclarations tout aussi absolues (voir Romains 8:30 et Éphésiens 2:6). Il est en effet merveilleux que la gloire que le Père a donnée à Jésus, en tant qu'homme, soit maintenant irrévocablement la nôtre, parce qu'il nous l'a donnée. Le but recherché est que notre unité, en lui, soit amenée à la perfection. Elle est ensuite montrée au verset 23 : le Père est manifesté dans le Fils et ce dernier est manifesté dans les croyants glorifiés. Ce sera vraiment une unité rendue parfaite ! Le monde *connaîtra* alors que le Père a envoyé le Fils et qu'il a aimé les croyants comme il a aimé le Seigneur. La gloire manifestera l'amour.

Cela amène la deuxième requête du Seigneur ; elle est formulée pour englober tous les croyants de la période de la grâce. Il leur a donné sa gloire ; il demande maintenant au Père de les placer avec lui, dans sa compagnie. Il désire que nous soyons au ciel, avec lui, dans la gloire. Cependant le privilège le plus merveilleux sera de contempler la gloire suprême qui sera la sienne. Auparavant il avait demandé à être glorifié, auprès du Père, de la gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût. Cette gloire, sans commencement, avait été la sienne dès l'éternité, en tant que personne de la Trinité. Il en a été maintenant réinvesti, mais d'une façon nouvelle. Il la reçoit comme un don du Père, en tant qu'homme ressuscité. Étant glorifiés avec lui, nous allons contempler sa gloire. Elle sera éternellement pour nous le témoin de la perfection de tout ce qu'il a accompli comme homme et de l'amour du Père dont il avait été le centre de toute éternité.

Le monde est plongé dans l'ignorance du Père. Jésus s'adresse à ce dernier comme celui qui est « *saint* », quand il prie pour que ses disciples soient gardés dans le monde (v. 11) ; leur *séparation* va être déterminée par *la sainteté* du Père. Au verset 25, Jésus considère le monde dans son péché et son aveuglement ; il s'adresse donc au Père comme celui qui est « *juste* ». La justice

divine est ainsi placée en opposition avec le péché du monde, comme au chapitre 16 (v. 9 et 10). Le Seigneur était venu comme *celui qui était envoyé* par le Père, pour le révéler. Les disciples avaient reçu cette révélation, en recevant Jésus, car il leur avait fait connaître le nom du Père. Voici maintenant les dernières fois où nous rencontrons l'expression : « *J'ai* ». Le Seigneur dit : « *Moi je t'ai connu... Je leur ai fait connaître ton nom* ».

Jésus avait parlé, au verset 6, de la *manifestation* du nom du Père ; elle a été réalisée par sa vie. Il n'était pas nécessaire d'y ajouter quoi que ce soit. Il avait fait, aussi, une *révélation* du nom du Père par ses paroles ; il la complètera dans le futur, quand il ressuscitera d'entre les morts. Il nous est permis d'en entendre quelque chose dans cet évangile (20:17). L'amour du Père est centré sur le Fils de façon absolue. Le Nom du Père a cependant été révélé aux disciples pour que son amour soit « *en eux* », c'est-à-dire pour qu'ils en jouissent consciemment. Comme l'amour du Père demeure ainsi dans leur cœur, ils sont qualifiés pour être une expression de Christ qui sera manifesté « *en eux* ».

Cette merveilleuse prière, épanchement du Fils en communion avec le Père, doit obligatoirement dépasser nos pensées. Cependant c'est ce qui peut, par-dessus tout, apporter dans notre cœur la chaleur de l'amour divin. C'est une joie de remarquer que ce chapitre commence par le Fils glorifié *par* le Père, et qu'il se termine par le Fils manifesté et donc glorifié *dans* les saints.

18 - Chapitre 18

Jésus s'est entretenu avec le Père et il a exprimé ses désirs. Il va maintenant à la rencontre de ses adversaires qui sont menés par le traître ; il ira ensuite vers la mort qui doit être la sienne. En accord avec le caractère de cet évangile, un témoignage frappant est rendu au fait qu'il *sait tout*. Il s'avança, sachant parfaitement « *tout ce qui devait lui arriver* ». Il s'agit non seulement des situations extérieures, mais aussi de tout ce que cela impliquait comme fardeau intérieur. Nous trouverons des déclarations d'une portée analogue dans les chapitres 6:6 ; 13:3.

Mais la scène, dans le jardin situé au-delà du Cédron, nous offre aussi une démonstration du fait que Jésus *peut tout*. Les hommes cherchent Jésus de Nazareth. Ils sont jetés à terre, lorsqu'il leur répond : « *C'est moi* », rappelant la manière dont l'Éternel se nommait dans l'Ancien Testament. Ne pouvant faire autrement, ils lui rendent hommage, bien qu'à contrecœur. Ainsi les preuves de sa divinité sont là, alors même qu'il se livre entre les mains des hommes ; en effet il est ici l'homme soumis à la volonté du Père. La parole du Seigneur nous montre que son désir était de protéger ses disciples (voir v. 8). L'action de Pierre, pleine de zèle, mais déplacée, ne fait que manifester la complète unité de pensée entre Jésus et le Père. Il accepte tout comme venant de ses mains, même si les plus hautes autorités religieuses des juifs sont ses principaux adversaires. L'esclave du souverain sacrificateur, Malchus, joue un rôle important dans son arrestation. Jésus est d'abord conduit devant le tribunal d'Anne et de Caïphe. C'est à Caïphe de décider et il est déjà résolu à faire mourir le Seigneur.

Les versets 15 à 18 sont une parenthèse, comme les versets 25 à 27. Ils nous racontent la triste histoire de la chute de Pierre. Ce que le Seigneur avait dit à l'avance est ainsi accompli (voir ch. 13:38). Il est remarquable que ce soit un des rares épisodes rapportés par les quatre évangélistes. Dieu ne prend pas plaisir à rappeler les péchés de ses enfants. Nous pouvons être sûrs qu'il y a là un avertissement et un enseignement nécessaires aux croyants de toutes les époques. En effet, la confiance en soi est une des tendances de la chair les plus courantes et le plus profondément enracinées. Si elle n'est pas jugée et repoussée, elle mène invariablement au désastre. La vraie circoncision spirituelle implique de n'avoir aucune « *confiance en la chair* » (voir Philippiens 3:3). C'est une leçon que nous n'apprenons qu'à travers de nombreuses expériences douloureuses.

« *L'autre disciple* », qui est connu du souverain sacrificateur, est très

certainement Jean lui-même. Ses liens avec le souverain sacrificateur lui donnent une position et un privilège un peu mondains. Il s'en sert pour introduire Pierre dans cet endroit dangereux. La question posée au verset 17 laisse supposer que la servante, qui est portière, sait que Jean est un disciple de Jésus. Il n'a pas été tenté de le nier, comme Pierre. Ce qui fait trébucher un disciple peut ne pas avoir d'effet sur un autre. En outre, Satan sait parfaitement comment tendre ses pièges. Le fait que la troisième personne qui interroge Pierre soit un parent de Malchus qu'il a blessé dans le jardin, est un coup de maître du diable. Cela entraîne le troisième reniement de Pierre, le pire de tous ; son péché est consommé et sa défaite est totale.

Les versets 19 à 24 donnent des détails sur le déroulement des événements dans le palais du souverain sacrificateur. Ils forment un lien entre les versets 14 et 28. En interrogeant Jésus sur ses disciples et sa doctrine, les juifs essayent de trouver une raison pour l'inculper. Ils avaient déjà décidé de le condamner à mort, mais ils avaient besoin d'un motif. Les autres évangiles nous disent qu'ils ont cherché des témoins contre lui, mais n'en ont pas trouvé. Cela explique une irritation telle qu'ils frappent notre Seigneur, quand il les renvoie à ceux qui l'ont entendu. Matthieu nous dit qu'ils vont jusqu'à chercher de « *faux* » témoins contre lui.

Il convient de remarquer le contraste entre Jésus, au verset 23, et Paul dans Actes 23:5. Un abîme sépare le maître et le plus dévoué de ses serviteurs. La réponse de Jésus était convaincante. Personne n'aurait pu rendre témoignage du mal ; personne ne pouvait le convaincre de péché.

Le récit de Jean, concernant le procès devant le souverain sacrificateur, est très bref. Par contraste, il nous donne d'une manière plus complète que les autres ce qui s'est passé chez Pilate, le gouverneur romain. Paul parle du « *Christ Jésus qui a fait la belle confession devant Ponce Pilate* » (1 Timothée 6:13). Les détails de cette belle confession nous sont particulièrement révélés ici.

Toutefois, nous avons d'abord un aperçu de la terrible hypocrisie des chefs des juifs. Entrer dans le prétoire les souillerait, pensent-ils ! Cependant, eux-mêmes n'avaient aucun scrupule à commettre un meurtre et à chercher des menteurs pour donner une apparence de décence à leur action. Hélas ! La chair religieuse est capable d'aller très loin. À juste titre, Pilate désire une accusation précise. Comme les chefs n'en ont aucune à proposer, ils essaient au début de le forcer à précipiter son jugement, avec le vague motif que Jésus est un malfaiteur. Dénoncer pour des raisons vagues, en évitant des charges précises, est un procédé habituel chez les persécuteurs religieux. Cette irrégularité fait que le gouverneur souhaite renvoyer le cas aux chefs des juifs. Leur réponse montre qu'ils ont décidé de faire mourir Jésus. Cela accomplit, cependant, ce que le

Seigneur avait lui-même annoncé concernant sa mort (voir 3:14 ; 8:28 ; 12:32). Ils finissent toutefois par choisir de l'accuser d'avoir cherché à se faire roi. La question du Seigneur rapportée au verset 34 le laisse supposer, et cela nous est révélé au chapitre suivant (voir 19:12).

La « *belle confession* » devant Pilate comprend au moins quatre points importants. Premièrement, le Seigneur confesse hardiment qu'il *est* roi. Le contexte montre qu'en disant cela, il se réfère non seulement au fait qu'il est le vrai Fils de David selon la chair, mais aussi qu'il occupe cette place en tant que Fils de Dieu (voir Psaume 2).

Deuxièmement, Jésus affirme que son royaume n'est pas « *de ce monde* », ni « *d'ici* ». Ce royaume ne porte pas le caractère ou l'empreinte de ce monde et il n'y puise pas son autorité et sa puissance ; il les puise, naturellement, dans le ciel et il porte un caractère céleste. Au lieu de s'exprimer positivement, Jésus aborde le sujet sous cet angle négatif qui condamne et rejette implicitement ce monde et ce lieu. C'est une déclaration courageuse, en présence de celui qui représente la plus grande puissance de la terre.

Troisièmement, Jésus affirme qu'il est né pour être roi, puisqu'il est venu dans le monde comme *témoin de la vérité*. David a dit que celui qui apporte la lumière de la vérité est le seul capable de détenir le pouvoir royal (voir 2 Samuel 23:3). Au début de cet évangile, nous avons vu que « *la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ* ». À ce moment crucial, la grâce a été rejetée et la vérité est discutée. Dehors se trouvent les hommes qui incarnent le mensonge et l'hypocrisie. Pilate détient le pouvoir judiciaire ; il a donc la responsabilité de discerner la vérité et de juger en conséquence. Sa question : « *Qu'est-ce que la vérité* ? » semble cependant posée avec scepticisme et légèreté. Cela montre que le jugement est séparé de la justice, dans son esprit. Comme juge romain, il ne connaît que trop les hommes et leurs tromperies et il pense que rechercher la vérité revient à poursuivre un mirage. Mais cela n'excuse pas sa folie qui est mise en évidence lorsqu'il tourne le dos à Christ et sort vers les Juifs menteurs, immédiatement après avoir posé sa question.

Quatrièmement, Jésus affirme qu'il n'est pas seulement le témoin de la vérité mais *la véritable incarnation de la vérité elle-même*. Dans son discours d'adieu, il a dit à ses disciples : « *Moi, je suis... la vérité* ». Maintenant, face à ses adversaires, la même chose est sous-entendue dans ces paroles remarquables : « *Quiconque est de la vérité, écoute ma voix* ». Jésus est la vérité, d'une manière si absolue que tout homme doit s'éprouver par rapport à lui. Ceux qui ont été engendrés par la parole de la vérité (Jacques 1:18) sont « *de la vérité* » et ils écoutent sa voix. Il est remarquable de voir combien fréquemment dans cet évangile notre attention est attirée sur le fait d'écouter la voix ou la

parole du Seigneur (voir par exemple : 3:34 ; 4:42 ; 5:24, 25, 28 ; 6:68 ; 7:17 ; 8:43 ; 10:4, 16, 27 ; 12:48-50). Pour nous, écouter est fondamental ! Nous devons être « sur la bonne longueur d'onde » pour écouter. Seul le fait d'être engendrés de Dieu, par la parole de la vérité, peut nous mettre sur la bonne longueur d'onde.

Les paroles et les actes de Pilate montrent clairement qu'il ne désire pas écouter la voix de Jésus. Il quitte la présence de la vérité pour renouer le contact avec le monde de mensonge. Il a toutefois suffisamment de sens critique pour s'apercevoir combien le procès contre le Seigneur est faux, et pour déclarer qu'il n'y a en lui aucun crime. Mais il échoue dans sa tentative pour détourner les accusateurs de leur but en suivant la coutume de relâcher un prisonnier à la Pâque. Sa proposition est rejetée pour mettre clairement en évidence l'hostilité implacable des Juifs.

Quelques mots suffisent à exprimer leur rejet total du Seigneur : « *Pas celui-ci, mais Barabbas* ! ». Ils sont unanimes ; *tous* poussent le même cri. Le commentaire de l'évangéliste, à ce sujet, est tout aussi net et concis : « *Or Barabbas était un brigand* ». Sans exagérer, nous pouvons dire que ce cri est celui qui est le plus lourd de conséquences dans toute l'histoire. Il dirige le cours du monde, depuis bientôt deux mille ans, et il scellera finalement son destin. Nous pourrions dire, en particulier, qu'il a dirigé le triste déroulement de l'histoire des Juifs. Que n'ont-ils pas subi de la part de ceux qui les ont pillés, au cours des siècles ! Mais s'ils contestent, et si même ils souhaitent se plaindre contre Dieu, il suffit de les renvoyer à ce que leurs chefs ont exigé unanimement. Celui qui est l'incarnation de la grâce et de la vérité, ils le rejettent. Barabbas le brigand, ils le réclament ! C'était aussi, par ailleurs, un révolutionnaire et un meurtrier, comme d'autres évangiles le montrent. La part des Juifs a toujours été vol, révolution et meurtre, en surabondance.

Selon le saint gouvernement de Dieu, ils n'ont récolté, en effet, que ce qu'ils ont semé. Ceci est vrai pour les nations en général, quoique peut-être à une plus petite échelle. À plusieurs reprises, au cours des siècles, se sont levés des hommes doués d'une forte personnalité, dans lesquels la pensée de Barabbas a ressurgi. Actuellement la terre gémit sous ce même problème. Quand nous considérons les souffrances de tant de peuples, nous avons à nous rappeler cette phrase : « *Or Barabbas était un brigand* ».

19 - Chapitre 19

Dans le premier verset de ce chapitre il faut remarquer les mots : « *alors donc* ». Pilate avait déjà rendu le verdict qu'il n'y avait en Jésus « *aucun crime* ». Mais *parce que* les Juifs ont réclamé Barabbas et ont rejeté Jésus, il le prend et le fait fouetter. Toute tentative de manifestation de la justice humaine normale est balayée. Toute convenance civique est bafouée. S'alignant sur l'action du juge, les soldats font de même avec leur brutalité habituelle. Cependant la main de Dieu pèse si lourdement, sur Pilate même, qu'il est obligé de déclarer une deuxième et une troisième fois qu'il n'y a dans le Seigneur « *aucun crime* ». C'est une proclamation bien plus complète que s'il le déclarait simplement innocent des charges précises portées contre lui. Le gouverneur romain essaye de rejeter la responsabilité de la condamnation à mort sur les juifs. Ces derniers la refusent pourtant, tout en déclarant que, selon leur loi, il mérite la mort puisqu'il s'est fait Fils de Dieu.

Les juifs répondent que Jésus doit mourir, car il s'est dit *Fils de Dieu*. Ils exigent cependant que Pilate le condamne parce qu'il s'est dit *Roi d'Israël*. Au début de l'évangile nous avons entendu Nathanaël lui rendre ce double hommage ; nous pouvons le lui rendre encore, grâce à Dieu, aujourd'hui. Mais il est condamné sur ces deux chefs d'accusation.

La remarque de l'évangéliste, au verset 8, projette des flots de lumière sur la situation du gouverneur. L'histoire profane nous apprend qu'il a considérablement éveillé l'hostilité des Juifs lors de ses débuts comme gouverneur. Il craint donc de les irriter davantage. Toutefois il est convaincu de l'innocence du prisonnier, dont le comportement paisible le met encore plus mal à l'aise. L'accusation de s'être fait « *Fils de Dieu* » éveille des craintes, probablement superstitieuses, mais néanmoins fortes ; elle suscite la question : « *D'où es-tu* ? ».

Si cette question était le fruit d'un réel exercice spirituel, le Seigneur aurait certainement répondu, comme il l'avait fait aux deux disciples qui avaient demandé : « *Où demeures-tu* ? » (voir ch. 1). Comme la question était inspirée par la superstition et la crainte, le Seigneur ne donne pas de réponse. C'est ce qui conduit Pilate à affirmer, d'un ton menaçant, qu'il détient de César le pouvoir de vie et de mort. La réponse du Seigneur augmente ses craintes, car le prisonnier prend calmement la position de juge. Jésus lui montre, de façon péremptoire, que l'autorité passagère qu'il possède, comme gouverneur, vient de quelqu'un qui est au-dessus de César. Il se prononce aussi sur le degré de culpabilité de Pilate et

sur celui des Juifs. Ces derniers manifestent leur hostilité extrême et le gouverneur n'est que leur instrument. Toutefois, bien qu'il soit moins coupable qu'eux, sa culpabilité ne fait aucun doute. C'est une situation accablante pour le gouverneur romain qui se trouve, sans le savoir, en présence de la Parole incarnée. Quelle est alors la réponse à la question de Pilate, restée sans réplique ? Certainement que Jésus est lui-même « *d'en haut* », venu de la source même de l'autorité du gouverneur romain.

Cet épisode accroît fortement le désir de Pilate de relâcher Jésus, mais les juifs, avec habileté, savent comment exercer une pression décisive. À cause de la tension qui existait auparavant entre lui et les juifs, il est obligé de considérer leur cri comme une menace directe de l'accuser devant César, s'il relâche Jésus (voir v. 12). Les chefs des Juifs eux-mêmes « *ont aimé la gloire des hommes plutôt que la gloire de Dieu* » (12:43). Le gouverneur attache plus d'importance à l'approbation de César qu'à un jugement selon la vérité et la justice.

Cependant, Pilate lance un dernier appel. Au verset 31 du chapitre précédent, nous l'avons vu faire une suggestion destinée à toucher l'orgueil national des juifs. Au verset 39, il a posé de nouveau une question qui fait appel à leur coutume. Dans notre chapitre, il s'adresse à leurs sentiments (v. 13 et 14). Mais tout ce qu'il essaye de faire, avec le désir de renoncer à la responsabilité de prononcer un jugement contre le Seigneur, est infructueux. Tout est dirigé pour que la culpabilité des juifs, et plus spécialement celle des souverains sacrificateurs, soit proclamée clairement de leurs propres lèvres. Ils mettent un comble à leur cri : « *Pas celui-ci, mais Barabbas* ! », en disant : « *Nous n'avons pas d'autre roi que César* ».

La prophétie d'Osée disait : « *Les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince...* » (3:4). Les deux tribus avaient eu les rois de la lignée désignée par Dieu ; les dix tribus, des princes de leur propre choix. Osée a déclaré qu'ils n'auraient bientôt ni l'un ni l'autre. Mais comme si cela ne suffisait pas à ces hommes méchants, ils acceptent maintenant délibérément le pouvoir absolu des nations. Ils ont fait appel à César et c'est sous le joug de fer d'une lignée de despotes que Dieu a trouvé bon de les laisser. Depuis vingt siècles, les deux noms de Barabbas et de César pourraient servir à résumer leur histoire de souffrance. Barabbas a été le premier à incarner l'esprit révolté et sans loi de l'homme ; l'ordre imposé par une puissante dictature a été vu en César. Depuis vingt siècles, les Juifs souffrent ; tantôt à cause de la cruauté organisée des autorités et tantôt à cause de la populace désorganisée. Ils ont été écrasés, pour ainsi dire, entre les deux pierres d'une meule. Ils auront encore à souffrir sous les dernières formes de César et de Barabbas, qui s'avéreront pires que les premières.

Quand Pilate a amené Jésus dehors pour lancer son dernier appel, il a siégé au tribunal, dans le lieu appelé le Pavé ; cela indiquait qu'il allait prononcer un jugement sur cette affaire. Jean s'arrête ici pour nous donner une indication d'heure (voir v. 14). Il semble y avoir une contradiction avec celle qui est donnée très clairement en Marc 15:25 ; ceci a entraîné de nombreuses discussions et controverses. Nous ne pouvons que poser la question suivante : *Si Jésus a été crucifié à la troisième heure, comment peut-il être écrit que Pilate a prononcé son jugement vers la sixième heure* ? La réponse semble être la suivante : notre évangéliste, s'occupant de ce qui s'est passé devant le juge romain, utilise l'heure romaine, proche de la nôtre ; Marc compte selon la coutume juive. S'il en est ainsi, tout est clair. Il était environ 6 heures du matin lorsque l'interrogatoire de Pilate s'est terminé et environ 9 heures du matin quand Jésus a été crucifié. La « *préparation de la Pâque* » durait 24 heures ; elle commençait à 6 heures le soir précédent. Dans ces 24 heures se trouvent accumulés les événements les plus extraordinaires de tous les temps, et même de l'éternité.

Dans notre évangile, rien n'est dit des moqueries ajoutées par les soldats romains quand Jésus leur a été livré. Ce n'étaient que des gestes grossiers de païens, qui n'allaient pas très loin. Au verset 16, il est dit que Pilate le « *leur* » a livré. Jésus a donc été livré aux principaux sacrificateurs et aux huissiers, dont il a été parlé au verset 6. Ils étaient ses persécuteurs et ses accusateurs. Ils étaient remplis de haine. Ce sont eux qui le haïssent, lui et son Père. Pilate le leur a livré pour qu'ils puissent commettre leur plus grand péché en le remettant aux bourreaux des nations.

Comme le montrent les autres évangiles, le Seigneur avait employé des expressions telles que « *prendre sa croix* » et « *porter sa croix* ». C'est une image de la condamnation à mort que chaque disciple doit être prêt à recevoir du monde. On voit ici toute la force de cette image : « *Il sortit, portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne* ». Ce lieu tirait son nom de la forme particulière du rocher, mais il est plein de signification par ailleurs ! Un crâne parle de la fin humiliante de toute la puissance et de la gloire de l'homme. Il se peut que ce crâne ait un jour contenu le plus brillant et le plus puissant des cerveaux qui ait jamais existé chez un homme vivant ; et voilà ce qu'il en reste ! Le Fils de Dieu accepte la condamnation à mort, comme de la part de l'homme. Il se rend pour la subir en un lieu qui symbolise la fin de toute la gloire humaine.

De plus, Jésus accepte, de la main des hommes, la mort sous sa forme la plus honteuse. La crucifixion était une mort spécialement caractérisée par le rejet et la honte. En tant qu'invention romaine, elle exprimait le mépris hautain avec lequel ils mettaient à mort les barbares qu'ils avaient conquis. Ils les clouaient à une croix, comme des gens méprisables. Jésus est livré à une telle mort par les

chefs des Juifs. Jean ne nous donne qu'un récit très bref et très simple de cet événement extraordinaire. Le Seigneur de gloire est crucifié. Nul besoin de commentaire.

Mais quand c'est accompli, Pilate intervient ; il fait un écriteau et le met sur la croix. Il semble qu'aucun des évangélistes ne cite tous les mots de l'écriteau : c'est Jean qui s'en rapproche le plus. Le texte intégral est peut-être celui-ci : « *Voici Jésus de Nazareth, le Roi des juifs* ». Pour les Juifs, cet acte du gouverneur est certainement provocateur et voulu. Ils lui avaient forcé la main pour condamner Jésus ; il prend sa revanche en déclarant publiquement que ce Jésus de Nazareth, que les Juifs haïssent, est leur roi. C'est la dernière chose qu'ils veulent admettre, ils protestent donc. Mais cette fois Pilate est inflexible. Il refuse de changer quoi que ce soit ; sa réponse sèche : « Ce *que j'ai écrit, je l'ai écrit* », est devenue presque proverbiale.

Dans tout cela nous pouvons voir la main de Dieu. La Parole est devenue chair et a habité au milieu de nous. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. Il était connu parmi les hommes comme Jésus de Nazareth, un titre de mépris. Quand il était entré à Jérusalem la semaine précédente, il y avait eu quelques témoignages à sa gloire ; s'il n'en avait pas été ainsi, comme nous le dit Luc, les pierres auraient aussitôt crié. Mais ici, il n'y a aucun témoignage rendu par l'homme. Une planche, gravée par la main de Pilate (ou sous ses ordres) proclame donc que Jésus de Nazareth, le méprisé, est, en effet, roi des Juifs. Il est remarquable de voir comment notre Seigneur lui-même a adopté ce titre de honte et l'a tressé comme une guirlande pour son front, une fois ressuscité et glorifié. Fait stupéfiant : *Jésus de Nazareth est au ciel* (voir Actes 22:8).

L'écriteau est rédigé dans les trois principales langues de l'époque. Il y a l'hébreu, la langue de la loi de Moïse, la langue de la religion ; le grec, la langue de la culture des nations ; le latin, la langue de l'impérialisme des nations. Ainsi, le monde entier est impliqué dans la mort du Seigneur Jésus.

Au verset 23, les soldats romains apparaissent vraiment comme les instruments de la mort du Seigneur. Ils accomplissent aussi les prophéties qui se trouvaient dans les Écritures depuis environ mille ans et qu'ils ignoraient. Au Psaume 22, David avait parlé du partage de ses vêtements entre les soldats, et du sort jeté sur sa robe. Les quatre soldats ont accompli cette prophétie et Jean rapporte les circonstances qui ont conduit à une réalisation aussi précise. La tunique du Seigneur était sans couture, tissée entièrement depuis le haut. Des détails qui pourraient nous paraître insignifiants conduisent à l'accomplissement de la parole de Dieu.

Cependant, on ne peut s'empêcher de penser que ce détail est mentionné parce qu'il a une valeur symbolique. Tout ce qui concerne notre Seigneur, à la

fois quant à sa personne et à son œuvre, était d'une seule pièce, tissé sans aucune couture. Il en est autrement pour l'homme, dans son état de perdition. Le symbole qui convient pour l'homme et son travail, est la ceinture de feuilles de figuier à laquelle Adam et sa femme ont eu recours, après leur péché. Ils ont cousu ensemble des feuilles de figuier. L'ensemble était un raccommodage minutieux. Quel contraste avec la tunique sans couture !

Jésus est apparu devant les hommes, revêtu de cette tunique, symbole de sa perfection ; elle ne devait pas être déchirée. Jean est le seul à parler de cette tunique ; il nous dit qu'elle était « *tissée tout d'une pièce depuis le haut* ». Par contre, à la différence des autres évangiles, il ne mentionne pas le fait que le voile du temple ait été déchiré « *depuis le haut jusqu'en bas* ». Tout ce qui concerne le Seigneur témoigne du fait qu'il est venu du ciel et qu'il est au-dessus de tout. Et c'est aussi à partir d'en haut que l'ancien ordre de choses a été mis de côté au moment de sa mort.

Il est particulièrement frappant de trouver les versets 25 à 27 dans cet évangile, écrit pour montrer la gloire divine de Jésus afin que nous puissions croire qu'il est le Christ, le Fils de Dieu. Puisqu'il est présenté de cette manière, nous aurions pu supposer qu'il ne fallait pas tenir compte d'éléments aussi insignifiants que les relations humaines. Mais c'est tout le contraire ! À travers tout l'évangile, nous avons remarqué combien la réalité de son humanité est soulignée. Toutes les perfections humaines ont été manifestées entièrement en lui, et même au moment de sa souffrance la plus profonde, nous le voyons montrer parfaitement l'affection que l'on témoigne à des proches. L'heure avait sonné pour l'accomplissement des paroles du vieillard Siméon adressées à Marie : « *Une épée transpercera ta propre âme* ». Selon le prophète Zacharie, l'épée de l'Éternel est sur le point de se réveiller contre le vrai Berger d'Israël (13:7). Une autre épée doit aussi transpercer l'âme de sa mère, et le Berger y a pensé.

Jésus ne dit que sept mots, quatre à Marie et trois à Jean. Leur signification est cependant claire et ils font vibrer une corde d'amour qui entraîne une réponse immédiate. Jésus confie sa mère au disciple qu'il aimait ; ce dernier, connaissant son amour, l'aimait en retour. On peut faire confiance à l'amour, surtout lorsque ce n'est pas simplement de l'affection humaine, mais qu'il a sa source en Dieu et qu'il découle de l'appréciation de l'amour de Jésus.

Au verset 28, nous voyons une nouvelle preuve du fait que le Seigneur Jésus connaît tout ; ces révélations caractérisent cet évangile. Quelques versets auparavant, nous avons vu les soldats accomplir les Écritures, bien qu'en étant totalement inconscients. Maintenant, nous voyons Jésus lui-même, en cette heure sombre, promener ses regards sur l'ensemble des prophéties. Il est parfaitement

conscient que, parmi toutes celles qui parlent de sa mort, une seule reste à accomplir. Au Psaume 69, David avait écrit : « *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre* ». C'était un détail, mais chaque parole de Dieu doit être accomplie en son temps. En cette heure de souffrance, Jésus est capable de s'élever au-dessus de ses circonstances, non seulement pour discerner ce qui n'a pas été réalisé, mais aussi pour dire ce qui est nécessaire à sa réalisation immédiate. Personne n'aurait pu faire l'un, ni l'autre.

Il est remarquable que les soldats aient donné à Jésus du vinaigre mêlé de fiel et de myrrhe, juste avant qu'il soit crucifié. Cependant, il ne l'acceptera pas, selon ce qui est rapporté en Matthieu et Marc. C'est sans doute parce qu'il ne voulait rien prendre pour atténuer ses souffrances physiques et qu'il n'éprouvait *aucune soif* à ce moment-là. Les prophéties divines doivent être accomplies avec exactitude et précision.

Jean ne fait aucune mention des trois heures de ténèbres, ni de l'abandon ni du grand cri qu'il entraîne, ce qui était annoncé d'avance au premier verset du Psaume 22. Ces faits ne montrent pas particulièrement la divinité de Jésus, point important sur lequel Jean insiste, conduit par l'Esprit de Dieu. Ce qui la manifeste, c'est le cri triomphant avec lequel sa vie terrestre s'achève. Le Psaume 22 se termine par les mots : « *Il a fait* », dont l'équivalent, dans le Nouveau Testament, est : « *C'est accompli* ». Il est venu dans le monde dans la pleine connaissance de tout ce que le Père lui avait confié. Il le quitte maintenant, en sachant parfaitement que tout était accompli ; rien ne manquait. Le prophète avait annoncé que l'Éternel « *livrerait son âme en sacrifice pour le péché* » et c'était accompli. Comme conséquence la foi peut, aujourd'hui, adopter et faire sien le langage d'Ésaïe 53:5, tout comme le résidu repentant d'Israël le fera, un jour futur.

Là aussi notre Seigneur est unique. Certains serviteurs de Dieu ont pu, comme Paul, parler avec confiance de leur course achevée. Aucun n'aurait osé affirmer avoir mis la touche finale à l'œuvre qu'il avait à faire ; ils l'avaient transmise à leurs successeurs. Par contre, l'œuvre du Seigneur est entièrement la sienne. Il l'a achevée parfaitement. Il peut évaluer sa propre œuvre et annoncer qu'elle est terminée. Tous les autres devront soumettre humblement leur travail à l'examen et au jugement de Dieu, un jour à venir.

Matthieu et Marc nous rapportent que Jésus a expiré après avoir crié d'une voix forte. Il semble que Luc et Jean nous donnent chacun une partie de cette dernière parole. Si cela est vrai, le Seigneur a dû dire : « *C'est accompli. Père, entre tes mains je remets mon esprit* ». La première partie met l'accent sur sa divinité, c'est donc Jean qui la cite ; la seconde met l'accent sur sa parfaite humanité, vécue dans la dépendance de Dieu, c'est donc Luc qui la rapporte.

Fidèle aussi au caractère de son évangile, Jean décrit la mort même du Seigneur d'une manière particulière : « *Il remit son esprit* ». Le sage de l'Ancien Testament avait dit : « *Il n'y a point d'homme qui ait pouvoir sur l'esprit pour emprisonner l'esprit, et il n'y a personne qui ait de la puissance sur le jour de la mort...* » (Ecclésiaste 8:8) ; il y a cependant, ici, quelqu'un qui possède cette puissance. Il est capable à un moment d'élever la voix avec une force intacte, et à l'instant suivant de remettre son esprit ; il accomplit ainsi ses propres paroles citées au chapitre 10. En effet, Jésus a parlé de laisser sa « *vie* » (ou son « *âme* »), lorsqu'il a dit : « *Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre* ». Mais ces deux déclarations s'accordent parfaitement, car nous savons tous que, quand l'esprit humain quitte le corps, la vie terrestre de l'homme s'arrête. Quand Dieu rappelle son esprit, il doit partir. Nous sommes en présence de celui qui a toute autorité sur son esprit ; il le remet au Père et laisse donc sa vie.

Nous trouvons au chapitre suivant que Jésus, après avoir laissé sa vie, l'a reprise par la résurrection. Le reste de notre chapitre est rempli des activités diverses des hommes ; certains agissent en ennemis, d'autres en amis : mais tous travaillent ensemble à l'accomplissement final des conseils de Dieu, exactement comme il l'avait dit dans sa Parole.

Les Juifs sont sur le devant de la scène, eux qui sont ses adversaires les plus implacables. Ils étaient rigoureusement attachés au côté rituel de la religion et, comme le sabbat de la Pâque était important, il était particulièrement saint à leurs yeux. Ils ne pouvaient pas entrer dans le prétoire sans se souiller ! (ch. 18). Nous voyons maintenant que leur esprit légaliste répugne à l'idée que des cadavres d'hommes méchants soient exposés, ce jour-là, à la vue du ciel et des hommes. Ils avaient évidemment raison, car c'était un commandement donné en Deutéronome 21:23. C'était en effet le genre d'ordonnance qu'ils aimaient observer, tout en négligeant des sujets beaucoup plus importants. Ce sont donc eux qui ont demandé que la mort soit accélérée en brisant les jambes. Ils ont contribué ainsi indirectement à l'accomplissement d'une des nombreuses prophéties qui convergeaient vers ce grand jour où Jésus est mort.

Nous aurions pu penser que la vie du Seigneur se serait prolongée bien au-delà de celle des autres. En fait, c'est le contraire qui s'est produit, uniquement parce qu'il a laissé sa vie volontairement. S'il ne l'avait pas fait, l'acte humain de le crucifier n'aurait eu aucun effet contre lui. Il est significatif aussi de voir que Jean ne désigne pas les autres crucifiés comme étant des brigands ou des malfaiteurs ; ce sont simplement « *deux autres* » (v. 18). Il n'avait pas besoin de mentionner leur caractère particulièrement mauvais pour augmenter le contraste. La grandeur du Fils de Dieu est telle qu'il suffit de dire que ce sont deux autres

hommes.

À la demande des Juifs, Pilate a donné aux soldats des ordres qui ont entraîné deux conséquences. Premièrement, aucun des os de notre Seigneur n'est brisé, alors qu'on brise les jambes des deux autres pour accélérer leur mort ; l'Écriture est donc ainsi accomplie. L'expression doit faire référence au Psaume 34:20, et aux instructions données pour l'agneau de la Pâque en Exode 12, et répétées en Nombres 9. Remarquons comment l'Esprit de Dieu identifie pleinement l'agneau avec le Seigneur Jésus : ce qui est dit de l'agneau peut s'appliquer au Seigneur. Paul dit également que « *Notre pâque, Christ, a été sacrifiée* » pour nous (1 Corinthiens 5:7).

Deuxièmement il y a le geste délibérément cruel et vengeur du soldat, avec sa lance. Voyant que Jésus est mort et qu'il n'a donc pas le droit de lui briser les os, il lui enfonce une lance dans le côté. Il agit sans comprendre la profonde signification de son geste. Une fois de plus, ce qui faisait partie du conseil divin s'est cependant réalisé et l'Écriture a été accomplie. Le prophète Zacharie avait déclaré qu'un jour l'esprit de grâce et de supplications serait répandu sur la maison de David et les habitants de Jérusalem, et : « *ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé* » (12:10). Remarquons comment l'acte d'un fonctionnaire subalterne est considéré comme étant accompli par ceux dont la détermination et la volonté étaient à l'origine de tout ce qui était arrivé. Le soldat romain n'était que l'instrument de cette méchanceté ; dans l'avenir, le résidu repentant d'Israël reconnaîtra cet acte comme celui de sa nation. Même aujourd'hui, ne reconnaissons-nous pas ce coup de lance comme l'expression terrible de la haine de l'homme et du rejet plein de mépris du Fils de Dieu ?

Mais l'Évangéliste attire particulièrement notre attention sur le résultat de cet acte cruel. « *Un des soldats lui perça le côté avec une lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau* ». C'est à cela que Jean se réfère au verset 35, quand il affirme solennellement la vérité de son récit pour produire la foi chez le lecteur. Tout d'abord, le fait que le côté du Seigneur a été percé montre publiquement que la mort a réellement eu lieu. Ensuite, par ce moyen, son sang a vraiment été répandu. Pour réaliser l'importance de ce fait, nous pouvons simplement nous rappeler que « *sans effusion de sang il n'y a pas de rémission* » (Hébreux 9:22). Christ est donc mort et son sang a été répandu ; nous savons quels résultats miséricordieux et bénis en découlent enfin, pour chacun de nous, lorsque notre foi s'empare de ces vérités et se repose sur elles. Nous ne sommes donc pas surpris que Jean affirme avec force que son témoignage est véritable.

Du côté percé du Seigneur, est sortie, en fait, de l'eau aussi bien que du sang. Réfléchissons à ce que cela signifie, car Jean s'y arrête de nouveau au chapitre 5 de sa première épître. Nous y lisons en effet que Jésus Christ est venu

« *par l'eau et par le sang* » ; l'accent est mis sur le fait que c'est « *non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang* ». Si le sang parle d'expiation vis-à-vis de la justice divine, l'eau parle de purification morale ; les deux sont absolument essentiels et nous ne les trouvons que dans la mort de Christ. Il y a toujours la tendance à séparer les deux. Lorsque Jean a écrit, certains insistaient sur l'eau et ignoraient ou sous-estimaient la valeur du sang. Cette tendance existe toujours. En effet beaucoup aiment considérer sa mort comme ayant sur nous un effet moral ; par contre ils repoussent l'idée que sa mort ait payé les gages du péché et accompli ainsi l'expiation. Évidemment on peut trouver à l'autre extrême ceux qui ne reconnaissent rien d'autre que le sang versé pour nos péchés. Ils négligent la nécessité de cette purification morale dont la mort de Christ est le fondement absolument essentiel.

Dans l'évangile, Jean nous rapporte ce qui s'est passé, alors que, dans son épître, l'eau et le sang sont considérés comme rendant témoignage, conjointement avec l'Esprit. Ils rendent témoignage « *que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils* » (1 Jean 5:11). Le sang et l'eau sont sortis d'un Christ mort. L'Esprit a été répandu par Christ ressuscité et glorifié. Ensemble, ils rendent témoignage que nous avons la vie éternelle dans le Fils de Dieu, alors qu'il n'y a pas de vie en nous.

Joseph d'Arimathée apparaît maintenant, au moment précis où il peut servir le propos de Dieu. Il est mentionné dans chaque évangile ; chacun nous fournit quelque détail particulier à son sujet. Matthieu nous dit qu'il était riche et disciple. Marc l'appelle un conseiller honorable qui attendait le royaume de Dieu. Luc dit qu'il était homme de bien et juste ; il ne s'était pas joint au conseil et à l'action de la grande majorité du sanhédrin pour faire mourir Jésus. Jean admet qu'il était disciple, mais en secret, par crainte des Juifs. Apparemment il avait été dans une situation comparable à celle des pharisiens mentionnés aux versets 42 et 43 du chapitre 12. Cependant, il est remarquable que, à cette heure si sombre où tout semble désespérément perdu, comme le prouve l'attitude des disciples sur le chemin d'Emmaüs (Luc 24), Joseph ait trouvé le courage d'aller demander à Pilate le corps de Jésus. Marc nous dit qu'il est entré courageusement auprès de Pilate et Dieu a dirigé la décision du gouverneur. Ésaïe avait dit qu'il serait « *avec le riche dans sa mort* », bien qu'on lui ait donné son sépulcre avec les méchants. Les Juifs auraient préféré qu'il soit jeté sous un tas de pierres, avec les corps des malfaiteurs. Mais Dieu a accompli sa parole, d'abord par la hardiesse soudaine de Joseph, et ensuite par le désir de Pilate de contrarier les plans des Juifs, car il était irrité contre eux. Dieu dirige partout, et toutes choses servent sa puissance.

C’est le moment où Nicodème réapparaît. Il est mentionné trois fois dans cet évangile alors qu’il ne l’est nulle part ailleurs. Nous le voyons d’abord comme quelqu’un qui cherche, mais qui a besoin d’être abaissé de sa position élevée de pharisien, docteur et chef en Israël. Il faut qu’il soit né de nouveau. À la fin du chapitre 7, il soulève calmement une objection au méchant conseil et aux actions du sanhédrin. Il défend ce qui est juste et il est remis à sa place à cause de sa protestation. Nous le voyons faire ici un pas de plus. Il s’est associé à Jésus dans sa mort plus clairement qu’il ne l’a jamais fait pendant sa vie. Lui aussi a dû être riche, à en juger par la quantité d’aromates qu’il a apportée. La croix a paralysé les hommes qui s’étaient hardiment associés au Seigneur durant sa vie et son ministère ; elle a donné par contre à ces hommes timides et prudents le courage d’agir avec hardiesse alors que jusque-là ils étaient restés inconnus, dans l’ombre. En vérité, le Tout-puissant a des serviteurs partout !

Remarquons la fin de ce chapitre. Près du lieu de la crucifixion il y avait un jardin et un sépulcre taillé dans le roc. Seul Matthieu nous dit que c’était le tombeau de Joseph ; il dit aussi qu’il était neuf. Luc et Jean insistent davantage sur ce point, en disant que personne n’y avait jamais été déposé. Le psalmiste avait annoncé que l’Éternel ne permettrait pas que « *son saint voie la corruption* » (Psaume 16:10). Cela signifiait que le corps sacré et saint de Jésus n’a pas connu la corruption, bien qu’il soit passé par la mort. Mais cela voulait dire aussi que son corps ne devait avoir aucun contact, même extérieur, avec la corruption. Lorsque Dieu accomplit sa parole, il le fait minutieusement et entièrement.

Ainsi, la main du Tout-puissant a couvert de son ombre tous les hommes et tous les événements. Tout ce qui avait été déclaré auparavant par de saints hommes s’est réalisé. Le conseil de l’Éternel subsiste à toujours.

20 - Chapitre 20

Dans notre évangile, Marie de Magdala n'apparaît que dans les scènes finales. Le jour de la résurrection, elle est parmi les derniers à rester près de la croix et parmi les premiers à aller au sépulcre. Il n'est pas facile de rassembler les récits des quatre évangélistes pour reconstituer la suite historique des événements. Marie semble être venue avec d'autres femmes de très grand matin. Elle a ensuite couru informer Pierre et Jean que le sépulcre était ouvert et vide, puis elle est revenue à proximité.

Les autres femmes ne sont pas du tout mentionnées ici. Nos pensées sont centrées sur Marie, pour que nous saisissions l'enseignement spirituel apporté par ses actes et ses paroles.

D'après ce que Marie dit aux apôtres, au verset 2, il est évident que le Seigneur est l'objet suprême qui remplit tout son cœur. Il est remarquable qu'elle ait choisi d'aller vers ces deux disciples, car, peu de temps avant, Pierre avait gravement péché. Toutefois, comme le montre le chapitre suivant, il aime vraiment le Seigneur ; quant à Jean, c'est le disciple que Jésus aimait. Leur amour, pour le moment, s'est peut-être un peu refroidi, mais il existe toujours ; et Marie, remplie d'un amour ardent, le sait bien.

L'amour des deux disciples est mis en évidence par la façon dont ils répondent à la nouvelle apportée par Marie. Ce qu'elle leur dit stimule leur affection et leur énergie. Ils courent avec empressement et Jean dépasse Pierre. L'explication naturelle est, sans doute, qu'il est le plus jeune ; mais il y a aussi une explication spirituelle. Jean est plus profondément marqué par l'amour du Seigneur envers lui ; il le montre par la manière dont il se nomme. Sur Pierre pèse la honte de s'être confié dans son propre amour pour le Seigneur ; lorsqu'il a été mis à l'épreuve, il s'est effondré publiquement de façon scandaleuse. Celui qui est plus attiré par l'amour de Christ court le plus vite. C'est ce que nous trouvons au Cantique des cantiques : « *Tire-moi : nous courrons après toi* » (1:4).

En dépit de sa chute déshonorante, Pierre court quand même ; arrivé au sépulcre, il est le plus courageux des deux et il entre tout de suite à l'intérieur. Cela pousse Jean à le rejoindre. Ils sont donc deux à témoigner que les linges, dans lesquels le corps saint avait été enveloppé, ne sont pas en désordre. Leur disposition suggère que le corps du Seigneur n'a pas été enlevé par d'autres, mais que Jésus est sorti de la mort sans déplacer tant soit peu les linges. Le verset 19 montre que des portes fermées ne sont pas un obstacle pour le corps

ressuscité de notre Seigneur ; de même, sans aucun doute, les linges avaient été laissés tels qu'ils étaient.

Au verset 8, Jean parle pour lui-même ; il a cru, même s'il n'a fait qu'accepter ce qu'il avait devant les yeux. Pierre n'est pas mentionné. La foi, qui existait sans doute, ne peut pas agir quand l'âme est assombrie par le manquement et le péché, et qu'elle n'est pas encore restaurée. Mais bien que Jean ait cru, sa foi n'était pas une foi intelligente car, comme les autres, il n'était pas éclairé par la compréhension de l'Écriture. Sinon, il aurait su qu'il fallait que le Christ ressuscite d'entre les morts (voir Actes 17:3) ; cela aurait tout expliqué. Ainsi, bien qu'il y ait de la foi, il y a aussi de l'ignorance ; cela nous fait comprendre le verset 10. L'exemple donné par Pierre et Jean, au matin de la résurrection, est suivi dans l'après-midi par Cléopas et son compagnon (Luc 24).

La conduite de Marie tranche de manière éclatante avec tout le reste. Les deux disciples s'en retournent chez eux, convaincus que le corps de Jésus n'est pas là. Marie est aussi convaincue qu'eux, mais elle quitte sa maison pour s'attarder près du sépulcre, et pleure à cause de sa profonde affliction. Ils connaissaient le Seigneur comme celui qui les avait appelés à quitter leur barque et leurs filets. Elle le connaît comme quelqu'un qui l'a délivrée de l'emprise de sept démons. Cette délivrance extraordinaire avait produit chez elle un grand amour. Deux anges lui apparaissent ; il n'est pas dit qu'elle ait été effrayée par leur présence.

C'est remarquable car, dans les autres évangiles, la peur est mentionnée lors de chaque apparition angélique. Le cas de Marie illustre bien le fait qu'un attachement irrésistible peut chasser du cœur tout autre sentiment. Sa réponse à la question des anges montre combien Jésus, qu'elle appelle « *mon Seigneur* », remplit toutes ses pensées. Elle répond comme si elle rencontrait des anges tous les jours ! Elle cherche son Seigneur, mais elle ne sait pas où il est. Elle suppose que ce sujet les préoccupe autant qu'elle. Jusque-là, apparemment, aucune pensée au sujet de la résurrection du Seigneur ne lui a traversé l'esprit. Elle pense seulement que d'autres ont enlevé son corps. Elle cherche un Christ mort.

À ce moment-là, le Seigneur ressuscité intervient. Elle se retourne et le trouve là, debout ; cependant elle ne le reconnaît pas. Le même détail caractérise la rencontre avec les deux disciples d'Emmaüs cet après-midi-là, et avec le reste des disciples dans la chambre haute, ce soir-là. C'est le même Jésus, mais avec une différence due au fait qu'il est revêtu d'un corps ressuscité (ressuscité, mais pas encore glorifié) ; c'est pourquoi ils ne le reconnaissent pas immédiatement. Elle pense que c'est le jardinier. Lui, le grand pasteur ressuscité d'entre les morts, sait très bien qu'il y a là une de ses brebis qui lui est entièrement dévouée, qui le cherche lui seul et qui pleure, car elle ne sait où le trouver.

Il se révèle à elle, en l'appelant simplement par son nom ; elle lui répond immédiatement : « *Marie* ». Tout ce qui est rapporté aux versets 11 à 15 montre cependant qu'elle cherchait son corps mort. Comme elle a trouvé le Seigneur vivant, sa première pensée est de reprendre les relations sur le fondement qui existait auparavant. C'est ce qui explique les premiers mots que le Seigneur lui adresse : « *Ne me touche pas* ». Étant donné la nouvelle relation qu'il allait lui révéler, et par elle aux autres disciples, il lui montre nettement que les relations ne peuvent pas reprendre comme avant. Sa mort et sa résurrection ont tout changé. Il reste un homme, comme avant sa mort ; cependant, après avoir laissé sa vie, il l'a reprise dans un nouvel état et une nouvelle condition appropriés aux cieux dans lesquels il va monter. Dorénavant les relations avec lui doivent avoir une nouvelle base.

Après avoir dit à Marie : « Ne me touche pas », le Seigneur ajoute : « *Car je ne suis pas encore monté vers mon Père* ». Il sous-entend donc que Marie sera *en relation* avec lui, à ce moment-là. Son ascension vers le Père implique la venue du Saint Esprit sur les disciples, ce qui a été très clairement établi dans cet évangile (7:39 ; 14:16 ; 15:26 ; 16:13). Marie a été remplie de l'Esprit Saint, à la Pentecôte, avec les autres disciples ; son âme a été alors introduite dans une relation beaucoup plus intime avec son Seigneur ressuscité que ce qu'elle avait expérimenté jusque-là quand le Seigneur était sur la terre.

Il est certain que les apôtres ont été bien plus privilégiés que nous, dans la mesure où ils ont « *entendu,... vu,... contemplé et... touché... la parole de la vie* » (1 Jean 1:1). Mais, tandis qu'ils marchaient avec Jésus, à travers le pays d'Israël, ils ne discernaient pas la vraie signification de ce qu'ils observaient. Comme les versets 17 et 20 du chapitre 14 nous l'ont montré, ce sera seulement lorsque l'Esprit demeurera en eux qu'ils *connaîtront* qu'ils sont en Jésus et lui en eux. Ils posséderont sa vie et un lien nouveau sera établi. Or nous aussi, nous avons l'Esprit de Dieu. Bien que la manifestation extérieure de la parole de la vie nous soit parvenue seulement par l'intermédiaire des écrits inspirés, et non directement comme pour les apôtres, nous pouvons la réaliser intérieurement dans une pleine mesure. Nous ferons bien de méditer profondément ce sujet.

Ce verset important contient un autre enseignement. Jésus appelle les disciples « *mes frères* ». Ils ont été auparavant désignés comme étant « *les siens* » (13:1) et il les avait appelés : « *mes amis* » (15:14) ; aucun de ces termes ne souligne la nouvelle *relation* comme l'expression : « *mes frères* ». Nous apprenons donc qu'il a établi ce lien parce qu'il est le ressuscité, qui a traversé la mort et en a triomphé. Cette relation n'existe pas à cause de son incarnation, mais à cause de la puissance de sa résurrection. Il a vraiment participé « *au sang et à la chair* » et a pris « *la semence d'Abraham* » pour traverser les souffrances

de la mort. Ayant *goûté la mort* pour chacun et ayant été *rendu parfait* par les souffrances, il est devenu *le chef de notre salut*. Parce qu'il est celui qui sanctifie, il reconnaît ceux qu'il sanctifie comme étant ses frères (Hébreux 2:9-16). En devenant un homme, il est venu près de nous, afin de pouvoir, dans son humanité parfaite et sans tache, prendre en main notre cause. L'ayant prise en main et ayant accompli pour nous la délivrance par sa mort et sa résurrection, il nous élève près de lui en nous identifiant à lui dans la résurrection. Par conséquent, ce lien avec lui est fondé sur sa résurrection et non sur son incarnation. C'est un point très important à ne pas oublier.

Le message que Marie va porter aux autres disciples leur annonce cette nouvelle relation avec Dieu et non pas seulement avec le Seigneur. Son Père est notre Père, son Dieu est notre Dieu. Il nous introduit dans sa propre relation avec Dieu, parce que nous sommes associés à lui. Notre relation avec Dieu découle de la sienne et de nos relations avec lui. Il n'a pas dit : *notre* Père et *notre* Dieu, comme si nous étions sur le même plan que lui. Notons bien cela, car sa prééminence absolue doit toujours être reconnue avec actions de grâce. Bien qu'il parle de nous comme « *mes frères* » nous ne le trouvons jamais appelé dans les Écritures *notre frère*, ni même *notre frère aîné*. De telles expressions laisseraient supposer qu'il est celui qui est descendu près de nous plutôt que celui qui nous a élevés près de lui. Elles voileraient aussi sa position prééminente.

Dans sa merveilleuse vie sur la terre, le Seigneur Jésus avait révélé le Père, car ce dernier demeurait en lui. Il pouvait donc dire : « *Celui qui m'a vu, a vu le Père* ». C'est ce que nous avons trouvé en étudiant le chapitre 14. Il avait aussi enseigné aux disciples à regarder à Dieu comme à leur « *père céleste* », pour tous leurs besoins et leurs circonstances dans ce monde ; nous trouvons cela dans les autres évangiles, mais une révélation plus complète est faite ici. Nous ne perdons pas la bénédiction et le bénéfice de la révélation précédente, ni ceux de sa manifestation comme le Tout-puissant ou l'Éternel. Nous avons besoin d'être rendus intelligents et de nous réjouir dans la connaissance de Dieu comme « *le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ* » (Éphésiens 1:3 et 1 Pierre 1:3). Les paroles du Seigneur à Marie étaient la première révélation de cette relation plus complète et plus élevée. Les épîtres du Nouveau Testament nous présentent ensuite Dieu de cette manière. Il est en effet un « *Père céleste* » pour nous, dans tous les événements de cette vie ; mais ne nous arrêtons pas à cela, comme s'il n'y avait rien d'autre ; en tant que chrétiens, notre vraie relation avec Dieu repose sur un fondement plus élevé.

Marie de Magdala, la femme au cœur sensible et plein d'amour, est la première à entendre ces révélations merveilleuses. Elle en est devenue la

messagère pour nous tous. Elle peut témoigner qu'elle a vu le Seigneur, qu'il lui a confié ce message ; par son moyen il l'a envoyé aussi aux autres disciples.

Plus tard, ce même jour, le Seigneur apparaît à Simon Pierre, à Cléopas et à son compagnon qui étaient en route vers Emmaüs ; mais Jean n'en fait pas mention. Cependant, les autres évangiles montrent clairement que, au fil des heures, les disciples avaient pu entendre les deux témoins de sa résurrection, Marie et Pierre ; leur témoignage les avait conduits à se retrouver à Jérusalem alors que le soir approchait. Lorsqu'ils sont assemblés, Cléopas et son ami se joignent à eux, leur apportant un troisième et un quatrième témoignage. Puis, les portes étant fermées, Jésus lui-même se tient au milieu d'eux, et se fait connaître par ses mains et son côté percés ; il remplit leur cœur de joie.

Les portes avaient été fermées par crainte des Juifs. Sa présence comme ressuscité fait que la joie apaisait leur crainte. Cependant il leur manquait encore un élément qui leur serait apporté uniquement quand l'Esprit de Dieu les remplirait. Le jour de la Pentecôte, la crainte avait complètement disparu, et ils étaient remplis de hardiesse et de puissance.

Le Seigneur Jésus doit toujours tenir la place centrale. Il l'a occupée au moment de sa mort (19:18). Ici, il l'occupe dans la résurrection ; ainsi s'accomplit sa parole rapportée dans l'évangile de Matthieu (18:20). Le soir du jour de la résurrection, les disciples sont assemblés en son nom, bien que ne croyant qu'en partie les témoins de sa résurrection. Jésus vient au milieu d'eux, sous une forme visible. La principale différence pour nous aujourd'hui, c'est qu'il prend place, sous une forme invisible, là où des disciples sont assemblés en son nom. Quand sa présence est réalisée, le résultat est le même qu'ici : paix et joie. La parole de paix est sortie de ses lèvres. La joie a suivi lorsque leurs yeux ont confirmé ce qu'ils avaient entendu.

Au premier chapitre des Actes, Luc nous dit que Jésus s'est présenté lui-même, vivant, « *avec plusieurs preuves assurées* » : en particulier ses mains et son côté percés qu'il montre à ses disciples. Ces marques saintes l'identifient incontestablement. La mort et la résurrection avaient été accomplies et étaient comme deux colonnes jumelles sur lesquelles la paix qu'il avait annoncée était fermement établie. Le Seigneur les a salués deux fois, en leur disant : « *Paix vous soit* ! ». Il savait très bien qu'ils ne seraient pas capables de recevoir ce qu'il voulait encore leur communiquer tant que cette paix ne serait pas effective dans leur cœur. Il en est de même pour nous aujourd'hui. Tant que nous ne jouissons pas d'une paix sûre, en Dieu, nous ne pouvons faire aucun progrès spirituel.

Après avoir annoncé la paix pour la deuxième fois, le Seigneur ressuscité envoie ses disciples en utilisant des paroles concises, mais lourdes de sens.

Chaque évangile présente une mission avec des différences caractéristiques. Matthieu (28:19) la présente dans des termes propres à frapper un lecteur juif. Ceux qui étaient envoyés allaient faire des disciples, non plus dans le cercle très restreint indiqué auparavant dans cet évangile (10:5-11), mais parmi *toutes les nations*. Ils avaient à baptiser pour le nom qui avait été révélé en Christ, mais non pas du baptême de Jean, ou d'un autre baptême semblable. La mission était formulée afin de s'appliquer à ceux qui pourraient faire des disciples après le départ de l'Église. En Marc (16:15) également, l'aspect universel de l'évangélisation et du service apostolique est souligné. C'est aussi le cas en Luc (24:47), où le point important semble être la plénitude de la grâce. C'est à Jérusalem, la ville la plus méchante, que la grâce pouvait commencer et s'étendre à toutes les nations. Les trois évangiles synoptiques ont cependant ceci en commun : la mission est toujours en rapport avec l'évangélisation et le service des apôtres.

Mais dans Jean, comme il convient à cet évangile, la pensée est plus profonde. Le Seigneur Jésus avait été envoyé d'auprès du Père, afin que le Père puisse être manifesté en lui. Comme le chapitre 14 l'a si bien expliqué, il était dans le Père quant à son être, sa vie et sa nature ; par conséquent le Père était en lui, et il a été ainsi pleinement révélé. Maintenant, étant mort et ressuscité, il s'en va au Père. Il laisse des disciples dans le monde. Il les envoie afin qu'ils y soient pour lui, comme lui-même avait été envoyé pour être pour le Père. Pour comprendre leur mission, nous devons premièrement comprendre la mission même du Seigneur comme envoyé du Père.

Remarquons combien de fois, dans cet évangile, le Seigneur est présenté comme celui que le Père a envoyé dans le monde. Sous des formes légèrement différentes, il en est parlé plus de quarante fois. Il est bien présenté comme celui qui était Dieu et qui était auprès de Dieu (Jean 1:1). Il n'était donc pas originaire du monde, comme s'il en était issu. Il est venu d'en haut et il a apporté avec lui tout ce qu'il était. Ses paroles et ses œuvres étaient toutes du Père. Quelque chose de nouveau va maintenant se réaliser ; quand le Seigneur l'a institué, il accomplissait ce qu'il a dit lui-même dans sa prière au Père (voir 17:18). Il s'en allait et les envoyait maintenant de sa part.

Le fait que les disciples n'étaient pas du monde, comme Jésus lui-même n'en était pas, était le véritable motif pour lequel ils étaient envoyés. Le verset 16 du chapitre 17 l'affirme aussi. Il y avait cependant une différence. Ils faisaient autrefois partie du monde ; il y avait donc pour eux un lien à briser et de nouveaux liens à établir. Ceci nous amène au verset 22 de notre chapitre.

Le Seigneur leur confie une mission et leur fait ensuite un don, associé à un geste particulier. Il souffle *en* eux et dit : « *Recevez Esprit Saint* » ; en effet

l'article défini « *le* » est absent dans l'original. Nous devons observer le lien entre ce qui est dit ici et le récit de la création d'Adam (Genèse 2:7). En ce qui concerne son corps, Adam a été formé de la poussière du sol ; mais sa partie spirituelle a été créée lorsque Dieu a soufflé dans ses narines une respiration de vie. C'est ainsi qu'il est devenu une âme vivante. Or notre Seigneur, qui est le dernier Adam, est un esprit vivifiant, ou qui fait vivre (1 Corinthiens 15:45). Nous le voyons ici souffler dans ses disciples la vie qu'il possède comme ressuscité.

Mais, puisqu'il en est ainsi, pourquoi Jésus a-t-il dit : « *Recevez l'Esprit Saint* » ? Parce que sa propre vie, en tant qu'homme ressuscité, est vécue dans l'énergie de l'Esprit Saint. Il a été « *mis à mort en chair, mais vivifié par l'Esprit* » (1 Pierre 3:18). D'après le chapitre 2 des Actes, le jour de la Pentecôte, les disciples ont en effet reçu *le* Saint Esprit comme personne divine, venant demeurer dans leur corps même. Nous avons ici un événement qui le prépare. Le jour même où Jésus a débuté sa vie de ressuscité, vivifié dans et par l'Esprit de Dieu, il l'a communiqué aux siens.

Nous devons relier cet acte important à ce qui précède et à ce qui suit. Comment pourraient-ils être envoyés dans le monde, pour y être pour lui comme il avait été envoyé par le Père, s'ils ne possédaient pas sa vie de ressuscité ? La vie naturelle qu'ils avaient reçue d'Adam ne leur donnait aucune compétence pour une telle mission. Ils n'avaient absolument aucune *puissance* avant que le Saint Esprit soit répandu abondamment à la Pentecôte. Ils avaient maintenant la *vie* et la *nature* qui rendaient possible cette mission. Nous ne trouvons pas cet acte dans les autres évangiles, mais nous lisons : « *Il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Écritures* » (Luc 24:45). Nous pensons qu'être rendu intelligent est la conséquence du fait que Jésus a soufflé en eux sa vie de ressuscité.

Cependant, dans notre évangile, deux conséquences en découlent. Premièrement les disciples ont été rendus capables de témoigner dans le monde, comme envoyés de la part du Seigneur ; deuxièmement, ils ont été investis de pouvoirs administratifs pour remettre ou retenir les péchés (bien sûr, ce n'est pas en relation avec l'éternité, mais c'est uniquement en gouvernement). Nous voyons, dans l'évangile selon Matthieu, que le Seigneur, avant sa mort et sa résurrection, avait indiqué que de tels pouvoirs devaient être conférés à Pierre (16:19). Ils devaient aussi être donnés à l'ensemble des apôtres (18:18). Dans chaque cas le Seigneur regardait à l'avenir. Ici la puissance est réellement accordée. À l'origine, sans aucun doute, la puissance était apostolique. Nous voyons Pierre l'exercer en Actes 5:1 à 11 ; le Saint Esprit le confirme clairement. Par contre, en 1 Corinthiens 5:3-5, 12, 13, c'est Paul qui l'exerce ; il demande à

l'église d'agir avec lui, en retenant le péché du méchant. En 2 Corinthiens 2:4 à 8, il appelle l'église à avoir l'attitude contraire, car le méchant s'était repenti. Ils vont remettre ou pardonner (v. 10).

Dans les autres évangiles, le nom de Thomas n'apparaît que dans la liste des apôtres ; tout ce que nous savons de lui est contenu dans l'évangile selon Jean. Il est mentionné aux chapitres 11 et 14. Ce qu'il dit, à ce moment-là, nous aide à comprendre le côté de son caractère qui apparaît ici. C'était certainement un homme à l'esprit simple et plein de sens pratique ; il était aussi trop porté au matérialisme ; par conséquent il était difficile de le convaincre de quelque chose qui dépassait les limites de l'expérience humaine. Nous sommes maintenant très près du verset qui établit le but vers lequel cet évangile est destiné à nous conduire. Nous allons considérer le dernier et le plus important des miracles que Jean a placés devant nous. L'exemple de Thomas a donc une valeur particulière.

Thomas n'était pas présent le soir de la résurrection. Quand il entend le témoignage des autres disciples, résumé dans ces cinq mots si importants : « *Nous avons vu le Seigneur* », il n'est pas préparé à l'accepter. Doutant avec obstination, il déclare qu'il ne croira pas, sauf s'il a un signe visible, palpable et tout à fait incontestable. Il exige une preuve qui montrera très clairement que celui qui est apparu est le même que celui qui est mort sur la croix. En réalité, en contestant ainsi le témoignage des disciples, Thomas a lancé un défi à son Seigneur ressuscité. Si le Seigneur y répondait, cela lèverait pour lui tous les doutes concernant sa résurrection.

Avec grâce, le Seigneur condescend à y répondre, une semaine plus tard. Une nouvelle fois, il apparaît au milieu des disciples bien que les portes soient fermées. Une nouvelle fois, il les salue avec les mots : « *Paix vous soit* ». Il commande ensuite à Thomas de faire exactement ce qu'il avait dit, pour avoir la preuve visible et palpable qu'il désirait. Il donne aussi, en plus, une preuve spirituelle. Ce que le Seigneur dit à Thomas montre que le défi lui était parfaitement connu, même s'il avait été lancé alors qu'il était ressuscité, mais absent. À la fin du chapitre premier nous avons trouvé un incident semblable : Jésus a montré à Nathanaël qu'il l'avait vu, alors qu'il ne se savait pas observé sous le figuier ; Nathanaël a été convaincu et l'a ensuite confessé comme le Fils de Dieu et le roi d'Israël.

Cela se passait quand il était un homme sur la terre ; cependant il s'est révélé comme *Celui qui voit tout.* Ici « *les jours de sa chair* » sont terminés et il est ressuscité, mais il se révèle comme *Celui qui entend tout*. Tout cela a un effet bouleversant sur Thomas. Une fois convaincu, le sceptique obstiné est vraiment persuadé ! Quelques minutes plus tôt, il traînait loin derrière les autres disciples ; maintenant, d'un saut en avant, par sa confession enthousiaste, il les devance

nettement. Nathanaël a été clair dans sa confession dès le départ ; Thomas, à la fin, est encore plus précis. Il n'y a encore que cinq mots. Mais quels mots ! « *Mon Seigneur et mon Dieu* ! »

Ceux qui nient la divinité de notre Seigneur ont cherché à se soustraire à la force de cette expression. Ils l'ont considérée comme une simple exclamation qui ne serait adressée à personne en particulier. Le récit déclare pourtant clairement que ces mots étaient adressés au Seigneur ; dans l'original leur forme est pleine de force puisque l'article défini est employé deux fois. Jésus, le ressuscité, est pour Thomas *le* Seigneur et *le* Dieu. Ce qui est encore plus significatif c'est que le Seigneur répond : « *Parce que tu m'as vu, tu as cru* ». Il considère donc incontestablement l'exclamation, pleine de joie, de Thomas comme la *foi* qui saisit la réalité de sa résurrection. Autrement dit, il accepte la confession comme étant vraie. Il n'y a pas de plus grand péché que celui d'un homme qui accepte les honneurs ou la louange dus à Dieu ; le châtiment dramatique d'Hérode en est un témoignage (Actes 12). Lorsque Jean est tombé aux pieds d'un ange saint, comme s'il allait lui rendre hommage, la réponse immédiate a été : « *Garde-toi de le faire* » (Apocalypse 22:9). Au lieu de reprendre Thomas, Jésus a approuvé sa confession et l'a qualifiée de foi.

La divinité absolue de Jésus étant ainsi reconnue, le but de cet évangile est atteint, et les versets 30 et 31 terminent ce chapitre d'une manière appropriée. Tous les miracles dont nous avons le récit ne sont qu'une infime partie de la totalité. Ceux qui sont rapportés sont cependant tout à fait suffisants. Dans cet évangile, ils sont spécialement choisis pour offrir de nombreuses raisons pour croire en Jésus comme le Christ, le Fils de Dieu ; c'est la foi en cette vérité qui apporte la vie par son nom.

Remarquons que la dernière preuve, et la plus décisive, du fait que Jésus est le Fils de Dieu est qu'il a accepté que la divinité lui soit personnellement attribuée. Nous pouvons dire ceci : s'il est Dieu, il est le Fils de Dieu, et inversement, s'il est le Fils de Dieu, il est Dieu. Notons aussi que sa qualité de Fils est l'élément essentiel de cet évangile. Il fait remonter la personne de Jésus jusqu'aux profondeurs insondables de l'éternité passée, et il ne donne aucun détail sur le fait qu'il soit né d'une vierge. Si nous saisissons réellement cet évangile par la foi, nous serons convaincus que sa qualité de Fils est éternelle et qu'il ne l'a pas revêtue en venant dans le monde.

Remarquons encore la signification des paroles du Seigneur, au verset 29. Il y a quelque chose de meilleur que d'accepter des preuves visibles et palpables ; c'est de *croire la parole*, sans autres preuves. Thomas illustre sans aucun doute la manière dont un résidu pieux d'Israël découvrira la vérité, un jour à venir. La parole du prophète s'accomplira : « *Ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront*

percé » (Zacharie 12:10). C'est alors qu'ils s'écrieront : « *Mon Dieu, nous te connaissons...* » *(*Osée 8:2). La bénédiction supérieure de ceux qui croient sans voir, est la part de tous ceux qui reçoivent aujourd'hui l'évangile par la foi, qu'ils soient Juifs ou gens des nations.

Nous ne pouvons rendre à Dieu un plus grand hommage de reconnaissance que de le prendre au mot entièrement et simplement, sans demander une confirmation visible ou tangible. Comme la lumière peut se décomposer dans les couleurs de l'arc-en-ciel, ainsi le nom divin est composé de plusieurs caractéristiques de valeur et d'importance égales. Dieu souligne cependant que sa parole est vraie et que nous pouvons nous y fier ; en effet, nous lisons : « *Tu as exalté ta parole au-dessus de tout nom* » (Psaume 138:2). Combien cela est à propos, si nous réalisons que le péché est entré au commencement parce que l'homme n'a pas cru la parole de Dieu ! L'époque actuelle où l'évangile est annoncé est une période particulière où les hommes croient sans voir. Il est écrit : « *Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de votre foi, le salut des âmes* » (1 Pierre 1:8, 9).

Ce passage nous donne un aperçu du bonheur particulier dont le Seigneur a parlé à Thomas. Ce bonheur peut être le nôtre ; plus notre foi sera ardente et simple, plus nous en jouirons profondément. Que chaque lecteur de ces lignes puisse connaître complètement la plénitude de bonheur qui en résulte et que ce soit également la part de l'auteur !

21 - Chapitre 21

D'après les derniers versets du chapitre 20, toutes les preuves que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, ont été données. Cette vérité n'est pas développée dans le chapitre 21 ; il y a les récits des entretiens du Seigneur avec certains de ses disciples, conversations qui sont entièrement passées sous silence dans les autres évangiles. On peut les considérer de deux manières différentes : premièrement, comme des images ou des types d'événements à venir ; deuxièmement, comme montrant les voies de grâce du Seigneur envers les disciples, en ce qui concerne leur avenir.

Le verset 14 nous permet de comprendre la signification de ces versets, comme images de circonstances futures. Au commencement, l'évangéliste a attiré notre attention sur certains jours. Au début du chapitre 2, il y a une manifestation de la gloire de Jésus le *troisième* jour, image du millénium. Nous avons maintenant devant nous ce qui est appelé la *troisième* manifestation de Jésus, ressuscité d'entre les morts ; de nouveau nous découvrons que cela a une signification en relation avec la même période.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la première manifestation a eu lieu le jour même de la résurrection. Tout ce qui est rapporté à ce sujet touche à la part de *l'église,* en relation avec le Seigneur ressuscité. La deuxième manifestation, dans le même chapitre, parle du réveil de la foi dans *le résidu d'Israël,* lorsque les juifs, à la fin, regarderont vers celui qu'ils auront percé. Cela est présenté en Thomas. Nous arrivons maintenant à la troisième, quand *le matin du millénium* se lèvera et que le Seigneur sera révélé comme le maître de chaque circonstance et comme celui qui pourvoit à chaque besoin. Les trois jours, signalés aux chapitres 1 et 2, ont respectivement le même sens.

La pensée principale de cet évangile est la révélation du Père, dans la personne du Fils, et pour nous l'affirmation que Jésus est véritablement le Fils de Dieu. Nous n'avons ainsi aucun doute sur cette révélation ; au contraire, sa lumière brille dans notre âme avec toute sa splendeur. Il est donc remarquable que cet évangile commence et se termine par ces rappels figurés des diverses périodes dans lesquelles Dieu s'est révélé aux hommes ; cependant, la préoccupation de l'évangile est ce qui demeure éternellement au-dessus de toutes ces différences. Il se peut qu'elles entraînent des mesures différentes de compréhension chez les croyants, mais ce qui est à saisir sera toujours pareil.

Jean nous a donné un récit du reniement de Pierre. Il n'a rien dit cependant de ses larmes amères, versées juste après que le Seigneur l'eut regardé, ni de

l'entretien personnel de Pierre avec son Seigneur ressuscité, à la fin du jour de la résurrection. Au début de ce chapitre, nous trouvons Pierre qui retourne à la pêche et qui prend six autres disciples avec lui. Le Seigneur ne l'avait pas appelé, au début, pour ce genre de pêche. Tout en sachant que le Seigneur lui avait pardonné, il se comporte comme si son appel au service avait pris fin. Toutefois, le Berger ressuscité allait restaurer pleinement son âme et les conduire tous dans les sentiers de justice.

Leur sortie sur le lac est un échec. Le verset 3 la résume ainsi : « *Cette nuit-là ils ne prirent rien* ». Quand le matin arrive, tout est complètement changé, car Jésus est là ; le filet est plein de gros poissons. Pas de filet rompu ou de nacelle qui enfonçait, comme en Luc 5. Pierre ne s'est pas non plus jeté à terre pour confesser qu'il était un homme pécheur, bien que sa triste chute ait été si récente. Au contraire, il s'est jeté dans la mer, pour aller Jésus le plus vite possible. De nouveau nous constatons combien l'accent est mis sur Pierre quand il est question de l'amour qui agit ; Jean, en revanche, manifeste davantage l'amour qui est clairvoyant.

Parvenus au rivage, les disciples se trouvent devancés, malgré l'importance de leur prise. Le Seigneur leur a préparé du feu, du poisson et du pain ; c'est lui qui pourvoit à tout. Voilà une image des disciples sortant et ramenant sous la direction du Seigneur une grande moisson, tirée de la mer des nations. C'est ce qui caractérisera le début du millénium. C'est aussi une leçon adressée à Pierre et aux autres, pour leur montrer qu'ils n'ont pas besoin de retourner à leur occupation ordinaire, même si le Seigneur l'a particulièrement bénie. Sa main avait déjà préparé leur nourriture. Les disciples reconnaissent que c'est bien leur Seigneur ressuscité qui se trouve là, non à cause de ce qu'ils ont vu de leurs yeux, mais à cause de ce qu'il a fait, qui est unique.

Le Seigneur commence alors à s'occuper plus particulièrement de Simon Pierre. Sa chute s'était produite quand il se chauffait au feu du monde, en compagnie des serviteurs du souverain sacrificateur, qui était terriblement hostile à son maître. Il se trouve maintenant près du feu que son Seigneur a allumé. Il est non seulement réchauffé, mais aussi nourri par lui, en compagnie de serviteurs aussi dévoués que lui à son maître. Trois fois Pierre avait été mis à l'épreuve et, chaque fois avec plus d'insistance, il avait renié son Seigneur. Maintenant, à trois reprises, le Seigneur sonde la conscience et le cœur de Pierre, augmentant chaque fois la sévérité de l'épreuve.

Dans les versets 15 à 17 deux mots différents sont employés pour le verbe « *aimer* ». Ceux qui connaissent l'original disent que le premier n'est pas utilisé pour « *aimer* » en dehors du Nouveau Testament et de la version des Septante ; l'Esprit de Dieu l'a saisi et consacré pour exprimer l'amour de Dieu. Le second

est basé sur le mot utilisé pour des amis et signifie plutôt : aimer avec des sentiments, ou d'une vive affection. On a dit que *ce mot indiquait moins de discernement et plus d'émotion.*

Le Seigneur ne s'adresse pas à Pierre avec le nouveau nom qu'il lui avait donné, mais avec son ancien nom : « *Simon, fils de Jonas* ». Il lui demande : « *M'aimes-tu plus que ceux-ci ne m'aiment* ? ». C'est exactement ce qu'il avait prétendu lui-même, en disant : « Si *même tous étaient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi* » (Marc 14:29). Cette question a dû être très douloureuse, car, vu ce qui s'était passé, il semblait aimer le Seigneur beaucoup moins que les autres. Que pouvait-il répondre ? Seulement ceci : « *Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime* » (c'est-à-dire, en fait : j'ai de l'affection pour toi). Il a utilisé le mot le plus faible, montrant qu'il avait déjà baissé dans sa propre estime.

Une deuxième fois, Jésus pose la question en utilisant le même mot qu'avant, mais sans comparer Pierre et les autres disciples. Il dit simplement : « *M'aimes-tu* ? ». C'est comme s'il disait : « *M'aimes-tu réellement un peu* ? ». Cette question sonde la blessure d'une manière encore plus profonde. Pierre est de nouveau incapable d'accepter le défi et il persiste dans ses propres paroles : « Tu *sais que je t'aime* » (j'ai de l'affection pour toi).

La troisième question pénètre encore plus profondément, car Jésus adopte cette fois le langage de Pierre et demande : « *M'aimes-tu* ? » (c'est-à-dire : as-tu de l'affection pour moi ?). Il met donc Pierre au défi de s'attribuer même le droit de dire qu'il a de l'affection pour lui. Cela le pique au vif et le sonde en profondeur. Il réalise qu'il ne peut avoir la prétention d'aimer et que sa conduite a démenti même un simple sentiment d'amitié. Il se rejette donc entièrement sur son Seigneur qui sait tout, en disant : « *Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime* » (j'ai de l'affection pour toi). Il reconnaît ainsi, de fait, que son affection a des proportions si faibles que seule la parfaite connaissance divine pourra la percevoir. Mais elle existe ! Pierre le savait et il savait que son Seigneur le saurait.

Ainsi, Pierre est conduit avec beaucoup de miséricorde, mais avec une grande fermeté, au jugement de lui-même, c'est-à-dire de l'état qui l'avait amené au péché et à la catastrophe. Il faut confesser le péché commis, et confesser aussi le mauvais état qui y a conduit. C'est cela qui est très instructif et salutaire pour nous. Deux maux vont de pair : l'amour-propre et la confiance en soi ; ils étaient à l'origine de la faute et Pierre ne serait pas parfaitement restauré devant le Seigneur tant qu'il ne les aurait pas jugés. De plus son péché s'était produit sous les yeux de tous, et la confiance que les autres disciples avaient en lui devait être sérieusement ébranlée. Comme le Seigneur est plein de grâce pour s'occuper de Pierre jusqu'à sa restauration en présence de plusieurs disciples !

Le Seigneur agit encore plus merveilleusement. Chaque fois que Pierre affirme sa réelle affection pour le Seigneur, malgré son lâche reniement, il lui dit qu'un service très important va lui être confié. Le Seigneur emploie trois expressions différentes : « *Pais mes agneaux* » *;* « *Sois berger de mes brebis* » *;* « *Pais mes brebis* ». Être le berger des brebis suppose qu'on les nourrit, mais cela va plus loin et englobe de nombreuses activités comme la surveillance, la conduite, la protection.

Il est bien évident qu'un service pastoral a été confié à Pierre. Il est très frappant de voir comment il exhorte les autres à poursuivre ce service pastoral (1 Pierre 5). Il donne des avertissements contre les abus qui ont tout envahi dans l'histoire de l'église. Ces abus sont à leur comble dans l'imposant système religieux qui prétend que son chef à Rome est le successeur de Pierre. Ils ne sont que la conséquence de la chute de l'homme, car des choses tout à fait semblables se sont produites en Israël et l'Éternel les a dénoncées par Ézéchiel (chap. 34). Aujourd'hui le *denier de Saint Pierre* est de l'argent *soutiré* au troupeau pour l'entretien du prétendu successeur de Pierre, au lieu de *pourvoir aux besoins* du troupeau. Sinistre déformation, et triste parodie !

Les faux bergers qui ont servi après le départ de Pierre ont vite oublié que les agneaux et les brebis appartenaient au Seigneur. Le message donné à Pierre n'est pas : « *Nourris tes brebis* »*,* mais : « *Nourris mes brebis* » *;* voilà toute la différence. Il faut remarquer encore que le Seigneur parle *une fois* d'être le berger et *deux fois* de nourrir. C'est là-dessus qu'il insiste. Agir comme berger signifie être compétent et ferme pour s'occuper des brebis et les conduire. Il y en a beaucoup qui aiment exercer une autorité, même dans l'église de Dieu. Dispenser la nourriture spirituelle est une autre affaire, beaucoup plus difficile. Celui qui est capable de donner de la nourriture spirituelle n'aura pas beaucoup de difficultés à exercer une certaine autorité spirituelle.

Nous pouvons encore remarquer que, lorsque Pierre avait reçu sa mission, c'était un homme brisé et humilié. À cet homme, quand il a été pleinement relevé, le Seigneur a confié ses agneaux et ses brebis. Rappelons-nous l'exhortation de l'apôtre : « *Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté* » (Galates 6:1). Il va sans dire qu'un homme spirituel devrait être doux et pleinement conscient du fait qu'il peut, lui aussi, faire une chute. Pierre était tombé ; maintenant humilié et relevé, il a acquis cet esprit tendre et doux qui caractérise l'homme spirituel. C'est à de tels hommes que le Seigneur confie ses agneaux et ses brebis.

Le Seigneur donne une nouvelle mission à Pierre, et lui indique le caractère

particulier du service qu'il a à accomplir. Il lui montre ensuite que ce qu'il s'était vanté de faire, avec l'énergie de la jeunesse, il le ferait réellement alors que son énergie naturelle aurait diminué. Il avait dit : « *Je laisserai ma vie pour toi* », et cependant il avait lamentablement échoué. Son désir avait été juste, bien que sa prétention ait été excessive ; elle devait être réprimandée. Son désir serait donc réalisé, mais par une puissance autre que la sienne. Les paroles du Seigneur, au verset 18, indiquent qu'il glorifiera Dieu par le martyre, mais aussi par la manière dont il le subira. C'est une allusion à la crucifixion. Il allait suivre le Seigneur en s'occupant de ses brebis et, jusqu'à un certain point, il subirait une mort semblable. Quelle grâce merveilleuse à l'égard du disciple qui a failli ! Et quel enseignement pour nous ! Le cas de Jean, surnommé Marc, nous fournit aussi un exemple de quelque chose qui, commencé dans la chair, peut cependant être rendu parfait par l'Esprit. C'est le contraire absolu de Galates 3:3.

Pour le moment, Pierre détourne les yeux de son maître et les fixe sur un compagnon qui n'est autre que l'auteur de cet évangile. Jean est certainement plus jeune, mais il a déjà été très proche de Pierre en plusieurs occasions. L'intérêt de Pierre est probablement sincère ; ce n'est pas une simple curiosité qui le pousse à demander ce qui va arriver à Jean. Il semble que la réponse soit double.

Tout d'abord, l'accent est mis sur le fait qu'un disciple (que ce soit Pierre, ou nous-mêmes) ne doit pas être occupé de ses frères, mais de son Seigneur. Ce que le Seigneur a décidé à l'avance pour Jean n'est pas le problème de Pierre. Il a, lui, à suivre le Seigneur. Peu nombreux aujourd'hui sont ceux qui, en parlant de leur frère, disent : « *Et celui-ci, que lui arrivera-t-il* ? ». Beaucoup disent par contre : « *Regarde ce que cet homme a fait* ! ». Il est facile, et cela ne coûte guère, d'être préoccupé par ce que font les autres, surtout s'ils n'agissent pas bien. En revanche, il en coûte beaucoup d'être vigilant sur soi-même. À chacun de nous, comme à Pierre, le Seigneur dit : « *Toi, suis-moi* ».

Ensuite, il y a quelque chose de secret ou de caché dans ce qui est dit de Jean, comme au verset 18 concernant Pierre. Cela n'indique pas qu'il ne mourra pas et demeurera donc jusqu'à la seconde venue du Seigneur, mais plutôt que son ministère aura un caractère particulier. Le mot traduit ici par « *demeure* » se rencontre dans les écrits de Jean aussi souvent que dans tout le reste du Nouveau Testament. Il est traduit de différentes façons comme *demeurer, continuer, habiter, rester.* Or le ministère de Jean, comme le montrent son évangile et ses épîtres, s'occupe particulièrement des vérités de la révélation de Dieu qui demeurent, que rien ne peut toucher ni ternir. Dans l'Apocalypse, il a été le dernier des apôtres à voir le Seigneur dans sa glorieuse majesté ; il a reçu de lui, par son ange, la révélation la plus complète des événements futurs. Ceux-ci nous

conduisent à la seconde venue du Seigneur et même à l'état éternel.

Le verset 23 nous avertit du danger de tirer des conclusions à partir de la Parole de Dieu et d'élever ensuite ces conclusions au rang d'affirmations catégoriques. Si une parole s'était répandue parmi les frères qu'il était possible que Jean ne meure pas, étant donné ce que le Seigneur avait dit, peut-être que cela n'aurait pas mérité de remarque. Mais ils disaient que Jean *ne mourrait pas,* au lieu de dire *qu'il était possible qu'il ne meure pas.* Les paroles inspirées sont uniques et nous devons faire attention aux conclusions que nous en tirons.

Le dernier verset de notre évangile est très caractéristique. Il nous rappelle que ce qui est écrit, concernant les œuvres du Seigneur sur la terre, n'est qu'une infime partie du tout. Cela est vrai même si nous réunissons les quatre évangiles. C'est aussi vrai pour ses paroles que pour ses œuvres. C'est un fait qui nous aide à expliquer des choses qui peuvent paraître contradictoires. Par exemple, le Seigneur a dû faire et dire des choses analogues, à de nombreuses reprises durant les années de son service incessant dans les différentes régions de la Judée et de la Galilée. Enfin, il n'y a pas d'exagération dans ce qui est dit du monde et des livres. Jean a retracé pour nous quelques-unes des paroles et des œuvres incomparables de la Parole faite chair ; bien qu'en petit nombre, elles sont suffisantes pour nous convaincre que, dans la Parole incarnée, nous avons le Christ, le Fils de Dieu. Bien que la Parole ait revêtu en la personne de Christ une forme *finie,* cette Parole est *infinie.* Jésus a donc mis le sceau de l'infini sur tout ce qu'il a fait et dit. Le monde et les livres ne peuvent contenir cela.

Nous ne pourrons jamais sonder à fond tout ce que Jésus a fait. C'est sur cette note que se termine cet évangile.

Actes des apôtres

F. B. Hole

Les Réflexions sur les évangiles et les Actes de F.B. Hole ont premièrement paru en anglais en 1937-1939 dans le périodique « Edification » et en 1940 à 1944 dans le périodique « Scripture Truth ».

Table des matières :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4
5 Chapitre 5
6 Chapitre 6
7 Chapitre 7
8 Chapitre 8
9 Chapitre 9
10 Chapitre 10
11 Chapitre 11
12 Chapitre 12
13 Chapitre 13
14 Chapitre 14
15 Chapitre 15
16 Chapitre 16
17 Chapitre 17
18 Chapitre 18
19 Chapitre 19
20 Chapitre 20
21 Chapitre 21
22 Chapitre 22
23 Chapitre 23
24 Chapitre 24
25 Chapitre 25
26 Chapitre 26
27 Chapitre 27

28 Chapitre 28

1 - Chapitre 1

Le début des Actes des apôtres se relie d'une manière très évidente à l'évangile selon Luc. L'un et l'autre sont adressés au même Théophile et, si l'on excepte quelques détails supplémentaires concernant les paroles du Seigneur après Sa résurrection et une présentation un peu différente de Son ascension, le chapitre 1 reprend le récit au point précis où l'évangile s'arrêtait. L'évangile *conduit* jusqu'à Sa résurrection et Son ascension. Les Actes *partent* de ces faits glorieux et développent leurs conséquences.

Parlant de son évangile, Luc le décrit comme un « traité... sur toutes les choses que Jésus *commença de faire et d'enseigner* ». Il vaut la peine de relever le mot « commença ». Il implique que Jésus n'a pas cessé de faire et d'enseigner au moment où il a été élevé au ciel, disparaissant de la vue des hommes. Les Actes nous disent ce qu'il a *fait* ensuite, en répandant de la part du Père le Saint Esprit pour pouvoir agir par lui dans des apôtres et d'autres serviteurs. De même, en lisant les épîtres, nous apprenons ce qu'il a *enseigné* par les apôtres au temps convenable. Avant d'être élevé, il a donné aux apôtres les ordres nécessaires « par l'Esprit Saint », alors qu'à ce moment ils ne l'avaient pas encore reçu. Dans son évangile, Luc nous a présenté le Seigneur comme l'homme parfait, agissant toujours dans la puissance de l'Esprit ; nous le voyons dans la même lumière ici dans les Actes.

Pendant quarante jours, il s'était présenté comme Celui qui vit au-delà du pouvoir de la mort ; cela avait fourni plusieurs preuves assurées de sa résurrection. À l'occasion de ces contacts avec ses disciples, il leur avait parlé des choses concernant le royaume de Dieu, et leur avait commandé d'attendre à Jérusalem la venue de l'Esprit. Jean, qui avait baptisé avec de l'eau, avait désigné le Seigneur comme celui qui baptiserait de l'Esprit Saint. Et c'est ce baptême qu'ils devaient recevoir dans peu de jours.

Le Seigneur avait parlé du royaume de Dieu, mais leurs esprits étaient encore occupés de la restauration du royaume pour Israël. Ils ressemblaient en cela aux deux disciples d'Emmaüs, avec cette différence qu'ils savaient maintenant que le Seigneur était ressuscité. Leur question lui fournit l'occasion d'indiquer le programme pour la dispensation qui allait s'ouvrir. Et nous retrouvons ce que nous avons vu en Luc 24 : le Centre du programme n'est pas Israël mais Christ. La venue de l'Esprit donnerait aux apôtres de la puissance, non pas pour travailler à la restauration d'Israël, mais pour être ses témoins —

pour rendre témoignage de Christ jusqu'au bout de la terre. Les quatre cercles du témoignage mentionnés à la fin du verset 8 nous donnent une manière de subdiviser ce livre. C'est d'abord le témoignage rendu à Jérusalem et, jusqu'à la fin du chapitre 7, il s'agit de cette ville et de la Judée. Au chapitre 8, c'est la Samarie, au chapitre 9, l'appel de celui qui portera l'évangile aux Gentils et, au chapitre 13, la mission « jusqu'au bout de la terre ».

Il peut sembler qu'il y a une contradiction entre le verset 7 et ce que l'apôtre Paul écrit en 1 Thessaloniciens 5:1 et 2. Mais ce qui est souligné dans cette épître, c'est qu'ils savaient parfaitement ce qui devait arriver quant aux voies de Dieu à l'égard de la terre, tandis qu'ici nous voyons que nous ne pouvons pas savoir *quand* cela arrivera, puisque le Père a réservé cet aspect à sa seule autorité. Notre affaire est de rendre un témoignage vrai et fidèle à Christ. Il faut arriver au verset 14 du chapitre 15 pour que l'effet de ce témoignage soit établi d'une manière claire.

Ayant dit ces choses, Jésus fut élevé de la terre et une nuée — sans doute celle dont il est parlé en Luc 9:34 — le cacha de devant les yeux des disciples. Mais deux messagers célestes se tinrent à côté d'eux pour compléter la déclaration que le Seigneur venait de leur faire. Leur *mission* consistait à rendre témoignage d'un Christ glorifié, mais *l'espérance* placée devant eux était son retour de la même manière qu'il s'en était allé. Son départ n'était pas figuratif, typique ou mystique, mais réel et littéral. De même sa venue sera réelle et littérale.

Dix jours devaient s'écouler avant la venue de l'Esprit, et le reste du chapitre nous relate comment ces jours d'attente furent remplis. Le nombre des disciples à Jérusalem s'élevait à environ cent vingt et leur temps était consacré à la prière et la supplication. Il ne pouvait pas y avoir de témoignage avant le don de l'Esprit, mais ils pouvaient se tenir sur le terrain sûr de la dépendance totale de Dieu, et y demeurer.

En outre, ils pouvaient se référer aux Écritures et en faire l'application à la situation dans laquelle ils se trouvaient, puisque le Seigneur leur avait ouvert l'intelligence pour comprendre, comme nous le voyons en Luc 24. Il est remarquable que Pierre soit celui qui prenne l'initiative à cette occasion, vu qu'il avait péché si gravement quelque six semaines auparavant seulement. Cela montre qu'il avait été complètement restauré par le Seigneur, et il peut alors mettre en relation de cette manière frappante les versets 25 du psaume 69 et 8 du psaume 109. Par « charge de surveillant », il faut entendre « ce service et cet apostolat » dont il est parlé au verset 25 de notre chapitre. Le contenu des versets 18 et 19 n'a bien évidemment pas été prononcé par Pierre ; il s'agit d'une parenthèse dans laquelle Luc nous donne des détails sur la fin horrible de Judas.

Un caractère essentiel de l'apostolat était la connaissance directe du Sauveur ressuscité. Un apôtre devait pouvoir rendre témoignage de lui comme l'ayant vu personnellement dans son état de résurrection ; cela explique la troisième question posée par Paul en 1 Corinthiens 9:1. Paul l'a vu, non pas pendant les quarante jours, mais plus tard dans tout l'éclat de sa gloire. Toutefois, dès le début il devait y avoir les douze témoins apostoliques, et ainsi Matthias fut choisi. Il est recouru à la pratique de l'Ancien Testament consistant à jeter le sort: une direction comme celle qui sera donnée au chapitre 13:2 ne pouvait pas être connue avant le don du Saint Esprit.

2. Chapitre 2

La lecture du chapitre 23 du Lévitique nous montre que, de même que la Pâque parlait prophétiquement de la mort de Christ, la Pentecôte annonçait la venue de l'Esprit dans la puissance duquel « une offrande de gâteau nouvelle » était présentée à Dieu : deux pains des premiers fruits, des croyants tirés tant d'entre les Juifs que d'entre les Gentils, sanctifiés par le Saint Esprit. Et comme ce que la Pâque préfigurait a eu lieu le jour même de Pâque, c'est le jour de la Pentecôte qui a vu la réalisation de ce que la Pentecôte signifiait. Sur Jésus, l'Esprit est descendu comme une colombe ; sur les disciples, il est venu comme le son d'un souffle violent et impétueux et comme des langues divisées de feu. Le vent, perceptible à l'oreille, évoque ce que le Seigneur lui-même a fait et dont il nous est parlé en Jean 20:22 : « Il souffla en eux ». Les langues de feu faisaient appel aux yeux, et étaient absolument uniques. Le vent remplit *tout* ; les langues se posèrent sur *chacun*. *Nous* pouvons lier au premier la puissance intérieure et aux secondes, l'expression de la puissance dans ces « autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer ». Lorsque Jésus était ici-bas, on pouvait l'entendre, le voir et le toucher (voir 1 Jean 1:1). Lorsque l'Esprit vint, on l'entendit et on le vit, mais sous cette forme mystérieuse.

Il est important de faire d'emblée la distinction entre d'une part le grand *fait* de la présence de l'Esprit et, d'autre part, les *signes* et *manifestations* de sa présence qui sont très variés. Le premier est le don effectif de l'Esprit auquel il est fait allusion en Jean 7:39 et 14:16 (il est vrai que, comme il ne s'agissait ici que de Juifs, il y a eu une autre occasion, outre celle-ci, où l'Esprit a été répandu sur les Gentils croyants au chapitre 10, verset 45). Venu ainsi, l'Esprit demeure avec les saints pendant toute cette dispensation. Suite à ce don de l'Esprit, ils en furent tous remplis ; l'Esprit avait ainsi le plein contrôle de chacun d'eux. Il faut également distinguer entre le *don* de l'Esprit et le *fait d'être rempli* de l'Esprit, puisqu'il est possible de posséder le premier sans avoir le second, comme nous le verrons plus loin. Ici nous trouvons les deux ensemble.

Ceux sur qui l'Esprit descendit étaient des gens qui *priaient*, imitant en cela leur Seigneur. Ils étaient aussi tous d'un *commun accord* et par conséquent ils étaient tous ensemble dans un *même lieu*. Ce lieu n'est pas spécifié ; ce peut très bien avoir été la chambre haute du chapitre 1, mais il est plus vraisemblable qu'il s'agissait d'une cour du temple, tel le portique de Salomon, vu que les foules entendirent ce que l'Esprit donnait d'énoncer. Quoi qu'il en soit, c'était quelque chose de réel et puissant qui ne pouvait demeurer caché. Dans une sphère

limitée, c'était l'in-verse de ce qui s'était produit à Babel. Là ce que l'homme dans son orgueil bâtissait avait été *arrêté* par la confusion des langues ; ici Dieu signalait le *début* de l'édifice spirituel qu'il construisait en donnant aux hommes la maîtrise des langues et en soumettant celles-ci à un ordre.

Un autre contraste apparaît dans le fait que lors de la construction du tabernacle dans le désert, quand l'Éternel prit possession de son habitation par la nuée de sa présence, il commença aussitôt à parler à Moïse au sujet des sacrifices. La liaison entre Exode 40:35 et Lévitique 1:1 et 2 le montre. Dans notre chapitre, Dieu prend possession de sa nouvelle maison spirituelle par l'Esprit, et de nouveau tout de suite il parle par ses apôtres inspirés. De grandes foules de différents pays entendent « les choses magnifiques de Dieu ».

La perplexité des auditeurs fournit l'occasion de rendre témoignage. Pierre est le porte-parole des onze, qui sont là pour confirmer ce qu'il dit. Et il commence par leur citer le passage qui donne l'explication de tout ce qui s'est passé. Joël avait annoncé que l'Esprit serait répandu sur toute chair aux derniers jours, et ce qui venait de se produire n'en était qu'un accomplissement, et non pas l'accomplissement. L'expression dont Pierre se sert : « C'est ici ce qui a été dit » implique que ce qui avait eu lieu était *de la même nature* que l'événement annoncé par Joël, mais n'était pas nécessairement la réalisation pleine et complète que la prophétie avait en vue. Jean le Baptiseur avait dit de Jésus : « Celui-là... baptise de l'Esprit Saint » (Jean 1:33). Joël avait annoncé que l'Esprit serait répandu sur toute chair après la repentance d'Israël et la destruction de leurs ennemis. Le jour de la Pentecôte il y en eut une sorte de prémices quand l'Esprit fut répandu sur ceux qui constituaient le noyau de l'Église. Telle était la véritable explication de ce qui s'était produit. Les apôtres n'étaient pas pleins de vin doux mais remplis de l'Esprit.

Pierre ne s'arrête toutefois pas là ; il va montrer *pourquoi* ce baptême de l'Esprit a eu lieu. Il venait directement de Jésus, exalté maintenant à la droite de Dieu. Nous le verrons au verset 33 ; mais dès le verset 22, Pierre replace en pensée ses auditeurs devant les scènes de la crucifixion, de la résurrection et de l'exaltation du Seigneur. Jésus le Nazaréen avait été, de manière très manifeste, approuvé de Dieu pendant les jours de son ministère, et pourtant ils l'avaient fait périr par la main d'hommes iniques. Il avait été livré « par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu », car Dieu sait tourner la colère de l'homme à sa louange et la faire accomplir ses desseins de bénédiction. Mais cela ne diminue en rien la responsabilité de l'homme. Le verset 23 montre clairement que la souveraineté de Dieu et la responsabilité de l'homme ne sont pas en opposition pour ce qui en est des résultats pratiques, même si en théorie nous avons de la peine à les concilier.

Ce qu'ils ont *fait* dans leur méchanceté, Dieu l'a *anéanti* en triomphe. L'opposition entre leurs plans et ceux de Dieu était complète. Cela annonçait leur défaite et leur rejet total le moment venu, d'autant plus que la résurrection avait été prévue par Dieu et prédite par David dans le psaume 16. Or David ne peut pas avoir dit cela de lui-même, car il a été enseveli et à cette époque, l'emplacement de son sépulcre était bien connu d'eux tous. C'est de Christ qu'il parle lorsqu'il dit que son âme n'a pas été laissée en hadès et que sa chair n'a pas vu la corruption. Et cela a eu son accomplissement : non seulement Jésus a été ressuscité, mais il a été élevé dans le ciel.

Comme Homme exalté, Jésus a reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis et l'a répandu sur ses disciples. À son baptême, il a reçu l'Esprit Saint *pour lui-même* comme Homme dépendant ; il reçoit maintenant ce même Esprit Saint *pour d'autres* comme étant leur Représentant. Lorsque cet Esprit fut répandu, ces autres furent baptisés en un seul corps et furent constitués Ses membres. Nous l'apprenons ailleurs.

Dans les versets 34 à 36, Pierre fait un pas de plus dans son argumentation et la porte à son point culminant. David avait annoncé prophétiquement que son Seigneur serait exalté à la droite de Dieu. David lui-même n'était pas monté dans les cieux, il n'était pas plus ressuscité d'entre les morts. Celui dont il parlait devait occuper le siège de l'administration et de la puissance jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. D'où la conclusion qui s'impose : ce qu'ils avaient vu et entendu, l'Esprit répandu, prouve sans doute possible que Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus qui avait été crucifié.

Comme Seigneur, il est le grand *Administrateur* pour Dieu soit en bénédiction soit en jugement. Le fait de répandre l'Esprit était un acte administratif qui a révélé qu'il était le Seigneur.

En tant que Christ, il est le *Chef* oint de toutes choses, et en particulier de la petite poignée des siens laissés sur la terre. Le fait que pour eux il a reçu du Père l'Esprit avant de le répandre a manifesté qu'il était le Christ.

S'il a été « fait » Seigneur et Christ, cela n'implique nullement qu'il n'ait pas été l'un et l'autre pendant qu'il était ici-bas. Il a toujours été Seigneur et Christ, mais maintenant, comme Homme exalté et glorifié, il était établi officiellement en tant que tel. Quelle nouvelle merveilleuse pour nous, mais combien terrible pour ceux qui s'étaient rendus coupables de sa crucifixion ! Elle ne faisait que confirmer leur condamnation s'ils persistaient dans leur voie.

L'Esprit qui vient de descendre sur les disciples se met maintenant à travailler la conscience de nombreux auditeurs. Commençant à réaliser la situation désespérée dans laquelle la résurrection du Seigneur les a placés, ils sont saisis dans leur cœur et réclament du secours. Pierre indique la repentance

et le baptême au nom de Jésus Christ comme étant le chemin pour la rémission des péchés et le don du Saint Esprit ; et au verset 39, il montre que la promesse de Joël s'adresse aux Israélites repentants, à leurs enfants, et aussi à tous ceux qui sont loin : les Gentils. Ainsi l'extension des bénédictions de l'évangile aux Gentils est présentée dans le premier sermon chrétien. La rémission des péchés et le don de l'Esprit englobent toutes les bénédictions chrétiennes.

Il est frappant que Pierre ne mentionne pas la foi. Mais celle-ci est comprise, car celui qui ne croyait pas au Seigneur Jésus ne se serait jamais soumis au baptême en Son nom. La signification du baptême c'est la mort, et par conséquent la rupture avec la vie et les relations anciennes. Or personne n'aurait voulu rompre ses liens avec son ancien genre de vie s'il n'avait pas une foi réelle en Celui qui était le Seigneur de la vie nouvelle. Par plusieurs autres paroles Pierre les conjurait et les exhortait à briser leurs liens et à se sauver ainsi de cette « génération perverse ».

Il y avait de la foi puisque environ trois mille personnes reçurent les paroles de Pierre. Une heure auparavant elles avaient le cœur saisi d'angoisse et tourmenté. Maintenant elles reçoivent l'évangile et rompent leurs liens avec le passé par le baptême. S'étant ainsi séparées de leur nation coupable dans son ensemble d'avoir crucifié son Seigneur, elles viennent s'ajouter aux cent vingt du début, dont le nombre se trouve de ce fait multiplié par vingt-six en un jour. De plus, elles ne s'arrêtent pas à ce *premier pas*, mais elles sont caractérisées par la *persévérance*.

Les quatre traits qui sont attribués à ces croyants au verset 42 valent la peine d'être relevés. Ils persévéraient d'abord dans la doctrine, ou l'enseignement, des apôtres. C'est la base de tout. Les apôtres étaient ceux à qui le Seigneur avait dit : « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans *toute la vérité* » (Jean 16:13). Leur doctrine était par conséquent le fruit de la direction de l'Esprit. L'Église existait maintenant, et elle avait pour première caractéristique sa *soumission aux enseignements de l'Esprit par les apôtres*. L'Église n'enseigne pas ; elle est enseignée et est soumise à la Parole donnée par l'Esprit.

Ils persévéraient non seulement dans la doctrine des apôtres, mais aussi dans la communion des apôtres. *Leur vie pratique et communautaire était ancrée dans la compagnie des apôtres*. Auparavant ils avaient tout en commun avec le monde : maintenant leur communion avec le monde a pris fin ; elle a été remplacée par la communion avec le cercle des apôtres – et la communion apostolique est « avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3).

Ils persévéraient également dans la fraction du pain, le signe de la mort de leur Seigneur et aussi, comme nous l'apprenons par 1 Corinthiens 10:17, *une*

expression de communion. Ils avaient ainsi constamment devant eux la mort de leur Seigneur et étaient préservés de retourner à leurs anciennes associations.

Enfin ils persévéraient dans les prières. Ils n'avaient pas de puissance en eux-mêmes ; celle-ci venait tout entière de leur Seigneur dans la gloire et de l'Esprit qui leur avait été donné. Aussi *une dépendance continuelle de Dieu* était-elle nécessaire pour le maintien de leur vie et de leur témoignage spirituels.

Ces traits distinguaient l'Église primitive et ils devraient caractériser l'Église aujourd'hui. Les points mentionnés dans les derniers versets du chapitre n'ont pas un caractère aussi permanent. Les apôtres, et avec eux les prodiges et les miracles, ont disparu. La vie communautaire chrétienne, telle qu'elle était pratiquée au début, a également cessé d'exister, de même que la persévérance d'un commun accord dans le temple et la jouissance de la faveur de tout le peuple. Cependant c'était Dieu qui dirigeait tout. La vente de leurs biens entraîna une grande pauvreté parmi les saints lors de la famine qui survint quelques années plus tard ; elle devint l'occasion de ce ministère d'assistance de la part des assemblées d'entre les nations (voir Actes 11:27-30) qui a contribué dans une si large mesure à unir les Juifs et les Gentils dans l'Église de Dieu.

Pour le moment il y avait simplicité, joie et unité de cœur, accompagnées de beaucoup de louange montant à Dieu. Et le travail de Dieu, qui consistait à ajouter à l'Église le résidu croyant, se poursuivait.

3 - Chapitre 3

Les Actes sont bien un livre historique, mais ils ne donnent pas un simple récit chronologique. Une très grande partie du service apostolique ne s'y trouve pas relaté ; seuls sont mentionnés quelques incidents qui servent à montrer comment l'Esprit de Dieu opérait pour rendre témoignage de Jésus ressuscité et glorifié, et pour conduire les disciples dans la plénitude de la bénédiction chrétienne. Le livre des Actes couvre la période de transition allant du début de l'Église à Jérusalem au rassemblement complet de ceux d'entre les nations.

Ce chapitre 3 s'ouvre sur la guérison de l'infirme qui, boiteux dès le ventre de sa mère, se tenait à la porte du temple, appelée la Belle. Le chapitre suivant nous apprend que cet homme avait plus de quarante ans : il avait passé par la période complète de mise à l'épreuve. Il n'avait pas été guéri par le Seigneur Jésus qui pourtant avait si souvent enseigné dans le temple quand il était ici-bas, mais il l'a été par la puissance de Son nom, maintenant qu'Il était glorifié dans le ciel. Pierre n'avait ni argent ni or, mais il pouvait invoquer le nom de Jésus Christ le Nazaréen, et à l'instant l'homme connut une guérison triomphante. Combien de chrétiens sérieux se préoccupent aujourd'hui principalement de récolter de l'argent et de l'or pour soutenir l'œuvre du Seigneur, et négligent de faire appel à la puissance du nom du Seigneur ! Ne nous sentons-nous pas nous-mêmes repris ?

À cause de son infirmité, l'homme boiteux était soumis à certaines restrictions selon la loi ; maintenant, la grâce l'ayant délivré de son handicap, il pouvait entrer librement dans le temple, et les apôtres qui avaient été les instruments de sa guérison ne pouvaient pas demeurer cachés, puisqu'il les tenait par la main. Cela donne à Pierre l'occasion de rendre témoignage. D'emblée il s'efface de la scène, avec Jean, afin que Jésus glorifié la remplisse.

La hardiesse de Pierre est remarquable. Il accuse le peuple d'avoir renié « le Saint et le Juste », alors qu'il avait lui-même renié son Seigneur peu de semaines auparavant. Ils avaient eu à choisir entre « le Prince [l'Auteur] de la vie » et « un meurtrier », c'est-à-dire quelqu'un qui ôte la vie. Ils avaient mis à mort le premier, lui préférant le second. Mais Dieu avait ressuscité d'entre les morts Celui qu'ils avaient tué et ainsi ils ont été pris en rébellion flagrante contre Dieu. En outre, cet infirme avait retrouvé l'« entière disposition de tous ses membres » par la puissance de ce nom de Jésus Christ, par la foi. Ils ne pouvaient pas voir la gloire de Jésus dans le ciel, mais ils avaient été les témoins du miracle opéré en Son nom sur la terre. La guérison sur la terre était liée à la gloire dans le ciel.

Le verset 17 montre que Dieu était prêt à traiter leur crime odieux comme un péché par ignorance — comme un homicide involontaire, pour lequel il y a la ressource d'une ville de refuge, et non pas comme un meurtre. C'était une réponse directe à la prière du Seigneur sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Par leur acte coupable, Dieu avait accompli son propos en relation avec les souffrances de Christ ; aussi y avait-il encore une offre de grâce pour eux en tant que nation. Pierre leur fait cette offre, présentée dans les versets 19 à 26 de notre chapitre. Tout dépendait de leur repentance et de leur conversion.

Nous ne pouvons pas affirmer que Pierre ait eu à l'esprit le passage d'Ésaïe 35:6 et 7 lorsqu'il parle « des temps de rafraîchissement », mais il semble bien que ces versets aient été dans la pensée de l'Esprit qui parlait par Pierre. Lorsque « le boiteux sautera comme le cerf », alors « des eaux jailliront dans le désert, et des rivières dans le lieu stérile ». Mais tout ce rafraîchissement annoncé par Ésaïe est pour « les rachetés du Seigneur », et pour eux seuls. C'est pourquoi ces temps ne devaient être introduits que par la repentance et une conversion complète ; si elles étaient réalisées, Dieu enverrait Jésus Christ pour apporter ces bénédictions.

On s'est servi à tort de l'expression « rétablissement de toutes choses » pour lui faire dire qu'à la fin Dieu sauverait et restaurerait tout le monde — même le diable. Mais le verset dit : « le rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé.. ». Il s'agit de choses et non de personnes, et de choses dont Dieu avait parlé par ses prophètes dès le commencement. Dieu accomplira chacune de ses paroles et il établira en Christ tout ce qui a failli entre les mains des hommes. Ce temps ne viendra pas avant que Jésus lui-même soit venu et, puisqu'Il est le prophète dont Moïse avait parlé, toutes choses seront rétablies quand il viendra, et tous ceux qui ne l'écouteront pas seront exterminés du milieu du peuple. Il y aura une période de bénédiction telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde.

Pierre fait donc là, de la part de Dieu, une offre positive : si à ce stade la nation comme telle se repentait et se tournait vers Dieu, Jésus reviendrait et établirait les temps de bénédiction qui avaient été annoncés. Dans le dernier verset de ce chapitre il ajoute encore qu'indépendamment de leur réponse, Dieu avait suscité Jésus et l'avait envoyé pour les bénir, en les détournant de leurs méchancetés. Nous avons tous besoin de ces deux éléments, savoir, premièrement d'avoir nos péchés judiciairement effacés et, secondement, d'être détournés de nos méchancetés, afin que celles-ci perdent leur puissance sur nous.

4 - Chapitre 4

Nous trouvons dans les premiers versets la réponse à cette offre, réponse donnée par les chefs de la nation. L'offre était basée sur la résurrection du Seigneur Jésus, ce qui la rendait particulièrement offensante pour les sadducéens et pour les sacrificateurs qui étaient de ce parti. Et ils la rejettent de la manière la plus absolue en faisant arrêter les apôtres. Mais l'œuvre de Dieu se poursuit par un nombre croissant de conversions, comme l'indique le verset 4. Et le lendemain lorsque Pierre comparaît devant le sanhédrin, c'est pour lui une nouvelle occasion de rendre témoignage en répondant aux questions qui lui sont posées au sujet de la puissance et du Nom par lesquels il avait agi.

Le Nom et la puissance étaient ceux de Jésus Christ le Nazaréen qu'ils avaient crucifié et que Dieu avait glorifié. En Lui, le verset 22 du psaume 118 avait eu son accomplissement et Pierre va élargir son témoignage en partant du particulier pour aller au général. La puissance du Nom était manifeste devant leurs yeux dans le cas particulier de l'homme boiteux qui avait été guéri ; elle était la même pour le salut des hommes en général. La guérison physique de l'homme n'était qu'un signe de la guérison spirituelle que le nom de Jésus apporte. Jésus de Nazareth, le méprisé, est la seule porte du salut.

Les versets 13 à 22 montrent de la manière la plus frappante combien le témoignage de Pierre était justifié. Selon les normes du monde, les apôtres étaient des hommes illettrés et du commun, mais ils avaient été avec Jésus et ils avaient de la hardiesse ; et cela impressionne les membres du sanhédrin qui étaient prêts à les condamner. Trois éléments les en empêchent :

- « Ils n'avaient rien à opposer » (v. 14) ;
- Ils doivent confesser : « nous ne pouvons le nier » (v. 16) ;
- Ils ne trouvent pas « comment ils pourraient les punir » (v. 21).

Lorsque les hommes veulent discréditer une chose quelconque, ils cherchent en général d'abord à la nier si c'est possible. Sinon, ils trouvent un moyen ou un autre de la critiquer, de la dénaturer au besoin. Enfin, si cela ne réussit pas, ils s'en prennent aux personnes impliquées : ils les noircissent et les punissent. Le sanhédrin a recouru à ces trois moyens bien connus, qui ont cependant tous échoué, parce que ces hommes combattaient contre Dieu. Ils ne peuvent que menacer les apôtres et leur enjoindre de ne plus proclamer le nom de Jésus. Pierre rejette leur ordre : Dieu ne leur avait-il pas commandé de prêcher au nom de Jésus ? C'est Lui l'Autorité suprême à qui ils devaient obéir plutôt qu'à eux.

Nous avons ensuite, dans les versets 23 à 27, une belle image de l'Église

primitive à Jérusalem. Relâchés par le sanhédrin, les apôtres vont « vers les leurs ». Nous voyons par là que l'Église, à l'origine, était *une compagnie distincte et séparée du monde*, y compris du monde religieux du judaïsme. Ce point mérite une mention toute spéciale à une époque où le monde et l'Église sont tellement mélangés.

L'Église primitive trouve sa ressource dans *la prière*. Au milieu des circonstances difficiles, elle se tourne vers Dieu et non pas vers les hommes. Elle aurait pu demander un sanhédrin moins dominé par les sadducéens, plus libéral et plus ouvert, mais les croyants ne se sont pas agités pour l'obtenir ; ils ont simplement recherché la face de Dieu, le Souverain des hommes.

Dans leur prière, ils sont ramenés à la parole de Dieu. Le psaume 2 répand sa lumière sur leur situation. L'interprétation de ce psaume indique qu'il est pour les derniers jours, mais ils en retirent l'application pour leur époque. L'Église primitive était caractérisée par *la soumission à la Parole* ; elle trouvait dans cette Parole toute la lumière et toutes les directions dont elle avait besoin. C'est là aussi un point très important et instructif.

Ces croyants du commencement étaient encore caractérisés par un souci beaucoup plus grand pour la gloire du nom de Jésus que pour leurs aises et leur confort. Ils demandent non pas que les persécutions et l'opposition cessent, mais qu'ils aient toute hardiesse pour annoncer la Parole et qu'il se fasse des miracles pour la gloire de Son nom. L'Église est le lieu où *ce Nom a tout son prix*.

En conséquence, il y eut une manifestation exceptionnelle de *la puissance de l'Esprit*. Ils sont tous remplis du Saint Esprit ; le lieu où ils sont assemblés est ébranlé et la prière par laquelle ils demandaient pour eux une hardiesse particulière est aussitôt exaucée. Plus encore, il leur est accordé ce qu'ils n'ont pas demandé : ils sont tous « *un cœur et une âme* ». Cela découle évidemment de ce que le « seul et même Esprit » remplissait chacun d'entre eux. Si aujourd'hui tous les croyants étaient remplis de l'Esprit, ils seraient caractérisés par l'unité de cœur et d'esprit. C'est la seule manière de parvenir à une telle unité.

Le trait suivant, mentionné au verset 33, découle de cela. Il y a une *grande puissance dans le témoignage que les apôtres rendent devant le monde*. L'Église elle-même ne prêche pas mais, pleine de grâce et de puissance, elle soutient ceux qui annoncent la Parole. Alors comme maintenant la prédication est le fait de ceux que Dieu a appelés à ce service ; mais la puissance avec laquelle ils s'en acquittent dépend dans une large mesure de l'état qui caractérise l'Église entière.

Les derniers versets montrent que si un témoigne puissant est rendu à l'extérieur, à l'intérieur on trouve *l'amour et la sollicitude*. La vie communautaire chrétienne, relevée à la fin du chapitre 2, continue. La distribution se faisait à chacun, « selon que l'un ou l'autre pouvait en avoir

besoin ». Il était pourvu non pas aux désirs, mais aux besoins de chacun, de sorte que personne ne manquait de rien. Plus tard, Paul a pu dire : « Je suis enseigné aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations » (Phil. 4:12), mais les saints à Jérusalem à cette époque n'ont pas fait ces expériences. Le fait d'y avoir échappé, alors que Paul a dû les connaître, a-t-il été un avantage pour eux ? La question reste ouverte, bien que nous inclinions à penser qu'ils ont plutôt subi une perte. Quoi qu'il en soit, le geste de Barnabas est très beau ; et l'amour et la sollicitude manifestés dans l'Église d'alors devraient exister aujourd'hui, même si la manière exacte de les exprimer peut varier.

5. Chapitre 5

Ce chapitre s'ouvre sur un incident solennel qui met en évidence un dernier trait caractéristique de l'Église primitive : la puissance de Dieu *y exerçait une sainte discipline*. Sans aucun doute le cas d'Ananias et de Sapphira est exceptionnel. Lorsque Dieu institue quelque chose de nouveau, il semble qu'il prend soin de signaler sa sainteté en faisant un exemple de ceux qui la défient. Il l'a fait à l'égard de l'homme qui, dans le désert, n'a pas gardé le sabbat (voir Nomb. 15:32-36), comme à l'égard d'Acan lorsque Israël commençait à entrer dans le pays de Canaan (voir Josué 7:18-26) ; il le fait ici à l'égard d'Ananias et de sa femme. Plus tard dans l'histoire d'Israël plusieurs ont violé le sabbat et plusieurs ont pris des biens interdits de Babylone sans subir pareil châtiment ; et dans le cours de l'histoire de l'Église beaucoup ont agi avec dissimulation et ont menti sans être frappés de mort.

Dans ce cas, deux choses mauvaises très proches, la convoitise et la vanité, se cachaient derrière le mensonge. Ananias voulait garder pour lui une partie de l'argent tout en se donnant la réputation d'avoir consacré au Seigneur la somme entière, comme Barnabas l'avait fait. Telle est la pensée de la chair, même chez un saint. Combien d'entre nous n'ont jamais connu dans leur cœur des tentations coupables de ce genre ? Dans ce cas toutefois, Satan était à l'œuvre et, par ce malheureux couple, il lance un défi direct au Saint Esprit présent dans l'Église. Le Saint Esprit relève le défi et manifeste sa présence de cette façon énergique et évidente. Pierre le discerne, lorsqu'il dit à Sapphira : « Comment êtes-vous convenus entre vous *de tenter l'Esprit du Seigneur* ? »

Ainsi, le défi de Satan n'a fait que servir les intérêts du Seigneur et de Son évangile : les versets qui suivent le montrent. En premier lieu, cet incident provoque une grande crainte chez tous ceux qui en entendent parler et même dans toute l'assemblée. Nous avons ici un élément qui fait grandement défaut dans l'Église aujourd'hui — pour ne rien dire des hommes en général. La crainte de Dieu dans le cœur des saints est une chose très salutaire, et elle est tout à fait compatible avec le sentiment profond de l'amour de Dieu. Paul avait cette crainte dans la lumière du tribunal du Christ (voir 2 Cor. 5:10, 11), mais pour l'incrédule, il ne s'agira pas de crainte, ce sera une terreur positive. Une sainte crainte, venant d'un sentiment profond de la sainteté de Dieu, est très souhaitable.

Puis, comme l'indiquent le début du verset 12 et les versets 15 et 16, la puissance miraculeuse de Dieu exercée par l'intermédiaire des apôtres n'en est

pas diminuée. Au contraire elle est accrue puisque la simple ombre de Pierre opère des miracles. La parenthèse des versets 12 à 14 permet de constater qu'après cet incident, on avait de la crainte à se joindre à la compagnie des croyants. Ce n'était cependant pas réellement une perte, car cela arrêtait tout ce qui n'aurait été qu'un mouvement de masse et qui aurait introduit de la fausseté dans l'Église. Le verset 14 montre que la véritable œuvre de Dieu n'a pas été entravée. De simples professants peuvent être ajoutés à l'Église, mais seuls sont *ajoutés au Seigneur* ceux en qui une œuvre de Dieu s'est opérée pour la vie. Ainsi la triste affaire d'Ananias et de Sapphira a tourné au bien de l'Église, même si, pour l'observateur superficiel, elle peut sembler être un coup dur porté à son avenir.

Après cette intervention particulière de Dieu en bénédiction, nous voyons au verset 17 Satan reprendre l'offensive. Les sacrificateurs et les sadducéens, remplis de jalousie, arrêtent de nouveau les apôtres. Dieu répond en envoyant un ange ouvrir les portes de la prison et libérer ses serviteurs. Le lendemain, lorsque leur fuite est découverte, ils sont une nouvelle fois arrêtés, mais sans violence. Par leurs paroles, les sacrificateurs reconnaissent la puissance de Dieu qui s'est exercée et admettent que Jérusalem a été remplie de l'enseignement des apôtres. Mais ils manifestent la dureté de leur cœur en déclarant : « Vous voulez faire venir sur nous le sang de cet homme ». Ils avaient pourtant dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » En fait Dieu allait les prendre au mot et amener ce sang sur eux.

La réponse de Pierre est brève et simple : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Puis une fois encore il résume pour eux leur témoignage et le répète. L'Esprit Saint et eux-mêmes étaient témoins de la résurrection de Jésus qu'ils avaient, eux, mis à mort. Mais Dieu l'avait exalté, non pas pour être en ce moment le Juge qui ferait tomber sur leurs têtes coupables la condamnation, mais comme Prince et Sauveur, afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés. La repentance, aussi bien que le pardon, est considérée comme un don.

Quoique la grâce et le pardon soient encore le contenu du message de Pierre, les Juifs sont remplis de rage. La grâce suppose le péché et la culpabilité, ce qu'ils n'étaient pas disposés à admettre. Aussi tiennent-ils conseil pour les faire mourir. Satan est meurtrier dès le commencement, et sous son influence, leurs coeurs sont remplis de pensées de meurtre. Mais Dieu a de nombreux moyens de contrecarrer les mauvais desseins des hommes et, dans ce cas, il se sert de la sagesse mondaine du célèbre Gamaliel, celui qui a eu pour disciple Saul de Tarse.

Gamaliel cite deux cas récents d'hommes qui s'étaient levés, «se disant être

quelque chose», le genre de personnes auxquelles le Seigneur fait allusion en Jean 10, lorsqu'il parle de ceux qui montent par ailleurs et qui sont des voleurs et des larrons. Ces hommes ont tous péri, et Gamaliel émet la pensée que si Jésus avait été l'un de ces faux bergers, et non pas le vrai Berger d'Israël, son dessein aussi aurait été réduit à néant. L'avertissement de Gamaliel est entendu et les apôtres sont relâchés, mais non sans avoir été battus et avoir reçu l'ordre de mettre fin à leur témoignage.

Le sanhédrin se mettait à faire la guerre à Dieu; les apôtres se réjouissent d'avoir été estimés dignes de souffrir pour le Nom et ils continuent à rendre témoignage avec zèle tant en public dans le temple que d'une manière plus privée, de maison en maison.

6 - Chapitre 6

Le grand adversaire, Satan lui-même, était derrière toutes les attaques et les difficultés auxquelles l'Église primitive à Jérusalem devait faire face. C'est lui qui a poussé les sadducéens à user de violence et d'intimidations. C'est lui qui a incliné le cœur d'Ananias au mensonge et a ainsi introduit la corruption, tentant l'Esprit du Seigneur. Mais maintenant que ses premières attaques ont été déjouées, il agit d'une façon plus subtile : il va exploiter les petits différends qui existaient au sein de l'Église elle-même. Les « Hellénistes » mentionnés dans le premier verset de ce chapitre n'étaient pas des Gentils ; c'étaient des Juifs de langue maternelle grecque venus des pays d'où ils avaient été chassés, tandis que les « Hébreux » étaient les Juifs natifs de Jérusalem et de la Palestine.

La première difficulté survenue à l'intérieur de l'Église, et la plus grande — celle causée par Ananias — était en relation avec l'argent. Si la deuxième ne concernait pas l'argent, elle touchait un domaine très proche, puisqu'il s'agissait de la distribution des ressources journalières, conséquence de la mise en commun de toutes choses. Dans le premier cas, le trouble provenait de la volonté d'amasser des biens ; dans le second, il venait de la *répartition* de l'argent ou de son équivalent. Ceux qui venaient de loin s'estimaient défavorisés par rapport aux indigènes. Le grave incident du chapitre précédent n'avait donné lieu qu'à une petite difficulté, car celle-ci avait été immédiatement réglée dans la puissance de l'Esprit ; tandis que les murmures peu importants de notre chapitre ont créé un très grand problème, comme nous allons le voir. Il en a presque toujours été ainsi dans l'histoire de l'Église : les cas les plus difficiles à régler sont ceux où, à la base, il n'y a pratiquement rien à régler.

C'est un « murmure » qui s'est élevé, mais les apôtres n'ont pas attendu qu'il se transforme en un cri puissant. Ils discernent le but de Satan qui était de les détourner de la prédication de la Parole pour les orienter vers un service social, aussi prennent-ils les mesures nécessaires pour mettre fin à toutes les objections. Ils invitent l'assemblée à choisir, pour s'occuper de cette affaire, sept hommes « qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse ». Il fallait que leur service soit caractérisé par une sagesse et une honnêteté au-delà de tout reproche.

Dans cette affaire, l'Église devait choisir ceux qui rempliraient ce service ; mais alors il s'agissait de la distribution de fonds et de nourriture qu'elle-même avait fournis. Nous ne voyons jamais que l'Église soit appelée à choisir ou à nommer des anciens, des surveillants ou ministres de la Parole : en effet, les

dons de grâce ou dons spirituels dont ceux-ci font part ne leur sont pas donnés par l'Église, mais viennent de Dieu. Leur désignation et leur ordination appartiennent donc à Dieu seul. Paul, s'adressant aux anciens d'Éphèse, leur dit : « L'Esprit Saint vous a établis surveillants ». *Dieu désigne* ceux qu'il appelle à administrer sa *grâce*.

Les apôtres continuent ainsi à persévérer dans la prière et dans le service de la Parole. Pour ceux qui sont enseignés, c'est la Parole qui vient en premier (voir 1 Tim. 4:5), car nous ne prierons correctement que dans la mesure où nous sommes instruits dans la Parole. Pour ceux qui servent la prière a la première place, car sans elle, ils ne présenteront pas fidèlement la Parole.

Tout comme la sagesse avait caractérisé les apôtres, la grâce l'emporte dans l'Église. En effet, les sept hommes choisis ont tous des noms qui trahissent une origine grecque plutôt que d'entre les Hébreux, et l'un d'entre eux est qualifié de prosélyte, ce qui sous-entend qu'il venait même d'entre les Gentils. De cette manière la multitude prenait soin de faire taire tous les murmures et toutes les questions, fondés ou non. Les apôtres s'identifient à ce choix en imposant les mains aux sept hommes après avoir prié. L'adversaire derrière la scène était une nouvelle fois mis en échec.

En fait, c'était davantage qu'un échec pour lui : non seulement les apôtres n'ont pas été détournés du service de la parole de Dieu, mais celle-ci connut une forte croissance et il y eut de nombreuses conversions ; même une grande foule de sacrificateurs fut touchée. En outre, l'un des sept, Étienne, devint un instrument spécial de la grâce et de la puissance de l'Esprit de Dieu ; à tel point que le reste de notre chapitre et tout le chapitre 7 nous relatent ce que Dieu a opéré par son moyen jusqu'au moment de son martyre.

La puissance opérant en Étienne est si manifeste qu'elle suscite de l'opposition dans d'autres endroits. Les hommes des différentes synagogues mentionnées dans le verset 9 appartenaient apparemment tous à la classe grecque, comme Étienne lui-même. Face à la puissance de l'Esprit en Étienne, leur habileté à raisonner n'a aucun poids, aussi ont-ils recours au stratagème habituel des faux témoins et de la violence. Au verset 11, ils placent Moïse avant Dieu ; car ils savent bien ce qui est le plus apte à exciter les passions de la foule pour laquelle Moïse, un homme, était plus réel que le Dieu invisible. De même, au verset 13, « le saint lieu » qui était là devant leurs yeux est mentionné avant la loi ; et enfin « les coutumes que Moïse nous a enseignées » étaient probablement ce qui leur tenait le plus à cœur. Ils traînent alors Étienne devant le sanhédrin et l'accusent de blasphémer et de présenter Jésus de Nazareth comme le destructeur de leur saint lieu et de leurs coutumes. Leur accusation avait ceci de vrai que la venue de Jésus avait effectivement marqué un nouveau départ dans les voies de

Dieu.

La controverse entre la nation et Dieu était ainsi portée en public. Ils jettent le gant et Dieu relève le défi en remplissant Étienne de son Esprit au point que son visage en est transformé et que tout le monde le voit. Par sa bouche, le Saint Esprit va donner un dernier témoignage contre la nation. Le sanhédrin est mis en accusation devant Dieu par le Saint Esprit s'exprimant par l'homme même qu'ils accusaient.

7 - Chapitre 7

L'histoire du peuple a commencé lorsque Dieu appela Abraham à quitter son pays et sa parenté pour se rendre dans le pays qu'il lui montrerait où il deviendrait une grande nation. Cela nous est rapporté en Genèse 12:1-3 ; c'est un événement qui a fait époque. Nous ne pouvons en effet manquer de remarquer que les chapitres 1 à 11 du livre de la Genèse couvrent une période plus longue que celle qui remplit le reste de l'Ancien Testament. L'appel d'Abraham marque un nouveau départ dans les voies de Dieu envers la terre et c'est à ce point qu'Étienne commence son discours.

La Genèse nous dit que l'Éternel apparut à Abraham ; mais Étienne le connaît et parle de lui sous un jour nouveau. L'Éternel qui est apparu à Abraham est le Dieu de gloire, le Dieu de scènes infiniment plus glorieuses que ce que le monde peut offrir, même sous ses aspects les meilleurs et les plus beaux. Cela explique sans doute comment Abraham, par la foi, a pu saisir les choses célestes dont il est parlé en Hébreux 11:10-16. Appelé par le Dieu de gloire, il a eu au moins un aperçu de la cité et du pays où la gloire demeure. Étienne commence son discours par cette note élevée et le termine, comme nous le savons, par Jésus dans la gloire de Dieu.

Le but principal de ce discours remarquable était manifestement d'amener le peuple à la conviction de leur culpabilité, tant celle de leurs pères que la leur, en résistant aux opérations de Dieu par son Esprit tout au long de leur existence. Étienne insiste particulièrement sur ce qui s'est passé chaque fois que Dieu a suscité des serviteurs pour instituer quelque chose de nouveau dans leur histoire. Celle-ci a été marquée par toute une série de tournants, plus ou moins significatifs. Le premier a été l'appel d'Abraham, mais ensuite il y a eu Joseph, Moïse, Josué, David, Salomon; tous sont mentionnés bien qu'Étienne s'attarde davantage sur les trois premiers que sur les trois derniers. Aucun d'entre eux n'a vraiment trouvé d'écho auprès d'eux, et même Joseph et Moïse ont été complètement rejetés au début. Il termine par la septième intervention, qui mettait dans l'ombre toutes les précédentes: la venue du Juste, et c'est Lui qu'ils venaient de mettre à mort.

Étienne montre très clairement que les chefs juifs de son temps ne faisaient que répéter, sous une forme aggravée, le péché de leurs pères. Les patriarches vendirent Joseph en Égypte parce qu'ils étaient «pleins d'envie»; et Matthieu rapporte les efforts que fit Pilate pour relâcher Jésus, «car il savait qu'ils l'avaient livré par envie». Pour Moïse aussi. «Qui t'a établi chef et juge sur

nous?» Cette parole qui le fit s'enfuir a été prononcée par l'un de ses frères et non pas par un Égyptien. Sa réjection n'est pas venue de l'extérieur, elle est due aux siens. Pour Jésus, il en a été de même.

Le chapitre 2 de l'Exode ne nous parle pas de la renommée et de la puissance de Moïse à la fin des quarante premières années de sa vie dans les termes du verset 22 de notre chapitre. Il était un homme instruit, puissant dans ses paroles et dans ses actions lorsqu'il lui vint au cœur de s'identifier à son propre peuple, qui était le peuple de Dieu. Après ce pas, il a dû éprouver un choc terrible en voyant qu'il était rejeté par eux. À la parole de l'un d'entre eux, il s'enfuit. Nous lisons en Hébreux 11:27 qu'il ne craignit pas la colère du roi, toutefois il ne put supporter ce refus de la part des siens. Il avait agi dans la conscience de ses capacités exceptionnelles, et maintenant il devait être instruit par Dieu derrière le désert pendant quarante ans pour apprendre que ses capacités n'étaient rien et que la puissance de Dieu était tout. En cela, il est en contraste avec notre Seigneur, bien qu'il en soit un type dans la réjection qu'il a dû connaître.

Leurs pères ont rejeté une nouvelle fois ce Moïse après qu'il les eut délivrés de leur captivité et conduits dans le désert. En le rejetant, c'est en fait l'Éternel qu'ils rejetaient, pour se livrer à l'idolâtrie sous une forme très grossière. Non seulement lorsqu'ils furent dans le pays, mais dans le désert déjà ils étaient négligents à l'égard des sacrifices à l'Éternel et se livraient aux idoles, préparant ainsi la voie de la captivité à Babylone. Dieu avait pourtant encore suscité David, et puis Salomon avait construit le temple. Mais eux se glorifiaient de la maison (voir Jér. 7:4), comme si la simple possession de ces bâtiments garantissait tout, alors qu'en fait Dieu habite dans les cieux des cieux, bien au-delà des plus magnifiques édifices de la terre.

Les dernières paroles d'Étienne (v. 51-53) sont empreintes d'une grande puissance. Elles constituent une sorte d'appendice aux paroles du Seigneur lui-même rapportées en Matthieu 23:31-36, et terminent l'acte d'accusation par la terrible conclusion qu'ils ont livré et mis à mort le Juste. Leur position devant Dieu était fondée sur la loi, et bien qu'ils l'aient reçue par la disposition des anges, ils ne l'avaient pas gardée. La loi transgressée par une idolâtrie flagrante et la mise à mort du Messie : voilà les deux grands chefs d'accusation contre les Juifs, et les deux sont mis en évidence à la fin du discours d'Étienne.

Par la bouche d'Étienne, le Saint Esprit avait complètement retourné la situation et les persécuteurs d'Étienne se trouvent maintenant au banc des accusés au lieu d'occuper les sièges des juges. La manière abrupte dont Étienne termine son récit historique pour prononcer l'accusation de Dieu contre eux doit avoir conféré une puissance toute particulière à ses paroles. Le coup porte ; ils

sont remplis de rage.

Une seule personne est calme et c'est évidemment Étienne. Plein de l'Esprit, il a une vision surnaturelle de la gloire de Dieu et de Jésus dans cette gloire ; et il rend aussitôt témoignage de ce qu'il voit. Ézéchiel avait vu « la ressemblance d'un trône » et « une ressemblance comme l'aspect d'un homme, dessus, en haut » (chap. 1:26) ; Étienne, lui, voit non pas simplement une « ressemblance » ou un « aspect », mais *l'Homme* lui-même debout à la droite de Dieu. Jésus, celui qui a été crucifié, est maintenant l'Homme de la droite de Dieu : il est le puissant Chef par qui Dieu administrera l'univers !

Dans son discours, Étienne avait mentionné que Joseph était devenu le sauveur de ses frères, malgré son rejet par eux, et que finalement, ils avaient tous dû se prosterner devant lui. Il avait aussi rappelé que Moïse, qui avait d'abord été rejeté, était devenu à la fois le conducteur et le libérateur d'Israël. Maintenant il rend témoignage d'un fait semblable mais infiniment plus grand en relation avec Jésus. Le Juste qu'ils ont mis à mort va devenir leur Juge, et à la fin, pour ceux qui le reçoivent, il sera le grand Libérateur. Sa présence dans la gloire en était le gage, et Étienne le voyait là.

Tout à fait incapables de réfuter les paroles d'Étienne ou de leur résister, les chefs juifs se précipitent sur lui pour le mettre à mort, accomplissant ainsi les paroles du Seigneur rapportées en Luc 19:14, où nous lisons qu'après le départ de l'homme noble, ses concitoyens qui le haïssaient envoyèrent après lui une ambassade disant : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». Jésus était encore « debout » dans la gloire ; il était prêt à accomplir ce que Pierre avait annoncé au chapitre 3:20, si seulement ils se repentaient. Ils ne se repentent pas, mais scellent violemment leur refus en lapidant Étienne, l'envoyant à la suite de son Maître. Un jeune homme nommé Saul occupe une place importante en relation avec ce meurtre : il consent à cette mort et joue en quelque sorte le rôle de superviseur de son exécution. Ainsi, l'histoire de Saul commence au point où s'achève celle d'Étienne.

Étienne, le premier martyr chrétien, termine sa courte et remarquable carrière comme son Seigneur. Plein de l'Esprit, il a la vision de Jésus dans la gloire. Il n'a rien de plus à dire aux hommes ; ses dernières paroles sont adressées à son Seigneur. Il Lui remet son esprit, et s'étant mis à genoux, il prie pour ses meurtriers. Qui aurait jamais pu prévoir la réponse merveilleuse que lui accorde son Seigneur glorifié : la conversion de Saul, un meurtrier par excellence ? La prière que le Seigneur Jésus fit monter sur la croix pour ses meurtriers a été exaucée par la prédication de l'évangile, en commençant par Jérusalem ; la prière d'Étienne l'a été par la conversion de Saul. Le chapitre 22:20 montre que Saul ne l'a jamais oublié.

8 - Chapitre 8

Non satisfaits d'avoir mis à mort Étienne, les chefs religieux déclenchent alors à Jérusalem la première grande persécution contre l'Église ; Saul y a un rôle particulièrement en vue. Comme un loup, il ravage l'assemblée, violant l'intimité des maisons pour s'emparer de ses victimes. Cela entraîne la dispersion des disciples dans les provinces de la Judée et de la Samarie. Or, selon les paroles du Seigneur à ses disciples au chapitre 1, verset 8, ces provinces devaient venir après Jérusalem, mais avant que leur mission ne s'étende jusqu'au bout de la terre. Ainsi nous avons là encore un cas où Dieu se sert de la colère de l'homme pour l'avancement de ses propos. Pourtant, fait remarquable, les apôtres auxquels ce mandat avait été confié font exception à la règle. Ils restent à Jérusalem.

Le récit continue alors sans plus les mentionner pour parler de ceux qui sont allés çà et là, annonçant la Parole, et plus particulièrement de Philippe, un autre parmi les sept. Il descend dans une ville de la Samarie et prêche. La puissance de Dieu l'accompagne et il en résulte une grande bénédiction, comme toujours lorsqu'un serviteur de Dieu marche dans la ligne directe du propos de Dieu. C'est le Seigneur lui-même qui avait semé la semence parmi les Samaritains ; nous le voyons en Jean 4. Ils avaient alors été nombreux à reconnaître qu'Il était véritablement le Christ, et non pas simplement à dire : « Celui-ci n'est-il point le Christ ? » Maintenant Philippe, venant au milieu d'eux, annonce Christ comme Celui qui est mort, ressuscité et glorifié ; il en résulte une riche moisson. Et une grande joie se répand dans cette ville.

Son message étant reçu, Philippe se met à leur annoncer « les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu ». Et beaucoup sont baptisés. Simon le magicien est l'un d'entre eux ; lui aussi « crut » et fut « baptisé ». Il se trouve en présence d'une Puissance infiniment plus grande que celle des esprits immondes avec lesquels il avait eu affaire auparavant, comme nous le voyons au verset 7.

Un point remarquable dans cette œuvre en Samarie, c'est que malgré le nombre de personnes qui avaient cru l'évangile et qui avaient été baptisées, aucune n'avait reçu le don du Saint Esprit. L'ordre présenté par Pierre au chapitre 2:38 n'a pas été observé dans le cas des Samaritains. Nous sommes certains que Dieu avait une raison particulière de l'avoir voulu ainsi. Il y a toujours eu une rivalité religieuse entre Jérusalem et la Samarie, comme en témoigne Jean 4 ; et il y aurait eu une forte tendance à transférer cette querelle ancienne dans les conditions nouvelles. Il en serait résulté une Église samaritaine

indépendante, sinon rivale de l'Église à Jérusalem et ainsi l'expression pratique de la vérité du « seul corps » aurait été mise en danger avant même d'être révélée. C'est pourquoi ils ne reçurent l'Esprit que lorsque Pierre et Jean furent venus et leur eurent imposé les mains, identifiant par là formellement les apôtres et l'Église à Jérusalem avec ces nouveaux croyants de la Samarie. L'unité de l'Église était préservée.

Le don du Saint Esprit a été la ligne de séparation entre ce qui était réel et ce qui ne l'était pas. Être baptisé n'était pas forcément une preuve de réalité ; le don de l'Esprit l'était. C'est ainsi qu'en Samarie, Simon, baptisé, n'avait pas reçu le Saint Esprit. Les versets 12 et 16 nous montrent que celui qui se faisait baptiser professait par là son entrée dans le royaume de Dieu et son identification au nom du Seigneur Jésus, qu'il reconnaissait comme son nouveau Maître, tout comme autrefois Israël avait été baptisé pour Moïse (voir 1 Cor. 10:2). Simon s'était soumis à tout cela, mais lorsqu'il fut mis à l'épreuve, il apparut qu'il n'y avait pas de réalité en lui. Jamais il n'aurait dit : « Donnez-moi ce pouvoir » s'il l'avait possédé. Et il ne le comprenait pas non plus puisqu'il offre de l'argent.

Quel coup terrible pour Simon, qui jusque-là dominait la population de Samarie par sa magie, de découvrir que la foule possédait maintenant une puissance en présence de laquelle ses actes ténébreux n'avaient plus de valeur ! Ils avaient reçu le don du Saint Esprit et lui était resté en dehors. Il est alors amené à se démasquer en offrant de l'argent aux apôtres. Il veut non seulement acquérir l'Esprit pour lui-même, mais aussi avoir le pouvoir de le transmettre à d'autres par l'imposition des mains. Il calcule sans doute que s'il possédait un tel pouvoir, l'argent investi pour l'acquérir serait un placement très profitable.

Ces versets nous donnent la troisième manifestation de ce mal dans le cercle de ceux qui avaient été baptisés : il y a d'abord eu Ananias ; puis les murmures en relation avec les veuves qui étaient négligées ; et enfin Simon le magicien. Remarquons que chaque fois *l'argent* est en cause. Dans ce troisième cas, nous voyons le début des efforts de Satan pour transformer la foi pure en Christ en une religion qui rapporte. À Samarie, ce n'était qu'un petit filet d'eau en provenance d'un seul homme. Il ne devait pas tarder à devenir un fleuve, apportant d'immenses richesses à Rome. Dans le système religieux qui y a son siège, tout ce qui est présenté comme un don de Dieu peut être acquis avec de l'argent.

Pierre n'épargne pas Simon le magicien. Il lui dit clairement que cette mauvaise pensée trahissait que son cœur n'était pas droit devant Dieu, qu'il était tout à fait en dehors de la vraie foi de Christ et que lui et son argent périraient. Les paroles de Pierre annoncent sans aucun doute prophétiquement le jugement

qui s'abattra à la fin sur le grand système ecclésiastique qui, au cours des siècles, a transformé le christianisme en « religion de l'argent ».

Un rayon d'espoir subsistait pour Simon ; Pierre le lui présente au verset 22. Il pouvait se repentir et alors le pardon lui était encore offert. Remarquons comment, indépendamment de ses paroles, la pensée même de son cœur est caractérisée par la méchanceté — une illustration de ce verset des Proverbes : « Le plan de la folie est péché » (chap. 24:9). Retenu dans l'esclavage de l'argent, il était dans un lien d'iniquité et d'amertume. L'amour de l'argent est « une racine de *toutes sortes de maux* » ; il est à l'origine d'une grande partie de l'amertume qui remplit la terre. Pierre invite Simon à supplier Dieu ; mais sa réponse, rapportée dans le verset 24, semble indiquer qu'il n'a pas eu la repentance qui l'aurait amené à prier lui-même, et qu'il voulait s'assurer l'intercession de Pierre en sa faveur sans rien avoir à payer. À partir de ce jour, des multitudes ont dépensé d'énormes sommes dans l'espoir d'obtenir l'intercession de Pierre !

Le verset 1 de notre chapitre nous a montré que les apôtres ne s'étaient pas pressés de quitter Jérusalem. Philippe avait été un pionnier dans la Samarie ; mais maintenant que Pierre et Jean sont descendus, ils enseignent la Parole aux convertis et évangélisent aussi plusieurs villages des Samaritains avant de retourner à Jérusalem. Mais le travail de défrichage n'est pas achevé et pour le poursuivre, l'ange du Seigneur s'adresse à Philippe, et non pas aux apôtres.

L'obéissance simple et instantanée de Philippe aux instructions du Seigneur est très remarquable. Il est appelé à quitter le lieu où son travail portait tant de fruits pour se rendre dans la région désertique située au sud-ouest de Jérusalem. Le récit nous montre que dès qu'il entendit : « Lève-toi, et va », Philippe « se levant, s'en alla », bien que ses frères aient pu penser qu'il se fourvoyait et faisait preuve d'excentricité en agissant ainsi. S'il ne savait pas, au départ, quel était le but de ce déplacement, il ne devait pas tarder à le découvrir. En effet, ses pas sont guidés de manière à le placer sur le chemin d'un Éthiopien occupant une position élevée, qui recherchait Dieu. Selon le peu de lumière que cet homme possédait, il avait entrepris un voyage fatigant pour venir à Jérusalem. Il était arrivé trop tard pour retirer quelque bénéfice du temple, car celui-ci n'était plus reconnu comme maison de Dieu. Il arrivait aussi trop tard pour rencontrer le Seigneur qui avait été rejeté et élevé dans le ciel. Néanmoins, il repartait avec un livre important des écritures de l'Ancien Testament ; et sur son chemin de retour, il ne lui manquait plus qu'une seule chose.

C'est pour lui apporter cette seule chose que Philippe est envoyé, car Dieu ne permettrait pas qu'un Éthiopien élève les mains vers lui sans recevoir une réponse. Il avait besoin de la lumière du Nouveau Testament ; or celui-ci n'était

pas encore écrit, et Philippe est envoyé pour lui apporter le message du Nouveau Testament. L'Esprit de Dieu dirigeait tout, aussi tout s'ajuste-t-il avec une remarquable perfection. L'Éthiopien venait d'arriver dans sa lecture au milieu d'Ésaïe 53 quand Philippe l'interpelle ; son esprit vif était occupé de la question que ce chapitre soulève immanquablement dans les pensées de tout lecteur intelligent : le prophète dit-il cela de lui-même ou de « quelque autre » ? L'Éthiopien pose sa question ; Philippe part de ce verset pour lui annoncer « JÉSUS ».

Luc résume pour nous dans ce saint Nom tout le message de Philippe à l'Éthiopien ; et c'est facile à comprendre si nous nous souvenons de la manière dont il nous est présenté et est interprété en Matthieu 1:21. Tout ce dont cet homme avait besoin, la lumière et le salut, est en JÉSUS ; et il le trouve pendant que Philippe lui parle ? Ésaïe 53 présente justement Jésus comme la victime expiatoire : le substitut qui a passé par la mort, comme celui dont la vie a été ôtée de la terre. Et l'Éthiopien qui connaissait manifestement quelque chose du baptême et de sa signification, exprime le désir d'être identifié avec Lui dans sa mort.

Dans le baptême, nous sommes « identifiés avec lui... dans la ressemblance de sa mort » (Rom. 6:5), et il estime que rien ne l'empêche d'être identifié de cette manière avec celui en qui il croit maintenant. Le verset 37 doit être omis, n'étant supporté par aucun manuscrit sérieux : mais rien n'empêchait, bien que l'eunuque n'ait pas été un Juif, et ainsi Philippe le baptise.

Voilà comment le premier Gentil a été atteint et baptisé, et qu'il est retourné vers son peuple avec la connaissance du Sauveur. Philippe disparaît de devant ses yeux encore plus rapidement qu'il n'était apparu, mais ayant cru en Jésus, et non pas en Philippe, l'Éthiopien n'en est pas particulièrement troublé : il continue son chemin *tout joyeux*. Sa foi s'était attachée non pas à Philippe, mais à celui que Philippe avait annoncé. Pour lui ce n'était pas Jérusalem, mais Jésus ; ce n'était pas davantage Philippe, mais Jésus. S'attacher au prédicateur contribue à affaiblir ; s'attacher au Sauveur donne la force spirituelle.

Quant à Philippe, la manière surnaturelle selon laquelle il est transporté à Azot ne le déconcerte nullement. Il se dirige vers le nord en évangélisant les villes sur son passage jusqu'à Césarée. Sept fois dans ce chapitre, il est question d'annoncer la Parole ou de prêcher, et cinq fois nous trouvons dans l'original le mot que nous avons repris dans notre langue : évangéliser. Ce sont les versets 4 (annoncer, voir note c), 12 (annoncer les bonnes nouvelles), 25 (évangéliser), 35 (annoncer) et 40 (évangéliser). Et dans trois de ces cinq cas c'est Philippe qui évangélise. Il n'est ainsi pas surprenant qu'il soit appelé plus tard « Philippe l'évangéliste » (chap. 21:8).

La conversion de l'Éthiopien indique que le temps de la bénédiction pour les Gentils était arrivé. Il est comme l'hirondelle avant-coureur, annonçant la venue de l'été. Le chapitre 9 relate l'appel et la conversion de celui qui sera l'apôtre des Gentils. Comme souvent le choix du Seigneur se fixe sur la personne à laquelle nous nous serions le moins attendus. Le persécuteur des saints va devenir le serviteur par excellence du Seigneur. À cet effet il passe par un chemin exceptionnel. Le Seigneur lui-même s'occupe directement de lui, à l'exclusion de toute intervention humaine dans les choses essentielles.

9 - Chapitre 9

Saul est encore rempli de fureur et de menace lorsque le Seigneur l'arrête sur le chemin de Damas et se révèle à lui dans une lumière du ciel qui brille comme un éclair non seulement autour de lui, mais aussi dans sa conscience. Nous trouvons dans ce récit les traits caractéristiques essentiels de toute vraie conversion. Il y a la lumière qui pénètre la conscience, la révélation du Seigneur Jésus au cœur, la conviction de péché dans le « Pourquoi me persécutes-tu ? » et la fin de toute opposition, de tout sentiment de sa propre importance dans l'humble « Que dois-je faire, Seigneur ? » Quand on a trouvé Jésus, que la conscience est touchée, qu'on se soumet humblement à Jésus comme Seigneur, il y a conversion réelle, même si l'âme a encore beaucoup à apprendre. La manière dont le Seigneur a agi envers Paul était éminemment personnelle, aussi ses compagnons de route, bien qu'étonnés, ne comprennent rien à ce qui se passe.

Cette révélation remarquable du Seigneur rend Paul littéralement aveugle à l'égard du monde qui l'entoure. Conduit à Damas, il y passe trois jours qu'il n'oubliera jamais, au cours desquels la signification de la révélation pénètre son âme. Étant aveugle, il n'est distrait par rien et ne se préoccupe même pas de manger ou de boire. Avant de commencer son service, Ézéchiel était resté assis parmi les captifs auprès du fleuve Kebar « stupéfait, là au milieu d'eux, sept jours » (Ézéch. 3:15). Saul n'est resté que trois jours dans cet état à Damas, mais il a passé par des expériences infiniment plus profondes. Les versets 12 à 17 de 1 Timothée 1, nous en donnent une idée. Il a été saisi par l'énormité de sa culpabilité comme « le premier » des pécheurs, mais plus encore par l'immensité de la grâce du Seigneur, par laquelle il a obtenu miséricorde. Au cours de ces trois jours il a passé spirituellement par un processus de mort et de résurrection. C'est alors qu'ont été posés dans son âme les fondements de ce qu'il a exprimé plus tard : « Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (Gal. 2:20).

Au cours de ces trois jours, Saul voit en vision un homme nommé Ananias venir et lui imposer les mains pour qu'il recouvre la vue, et c'est effectivement ce qui a lieu. Ananias arrive pour accomplir ce qui a été communiqué à Saul ; il se présente à lui comme le messager du Seigneur, de Jésus, et lui annonce que non seulement il recouvrirait la vue, mais qu'il allait être rempli de l'Esprit Saint. À ce moment Saul était un croyant, car l'Esprit Saint n'est donné qu'à ceux qui ont cru.

Une fois que l'œuvre essentielle a été opérée dans l'âme de Saul, le

Seigneur se sert d'un instrument humain. Deux remarques s'imposent à l'égard de ce serviteur. D'abord, il n'était qu'un *disciple*, pas spécialement en vue semble-t-il. Il convenait que le seul homme qui devait apporter une aide à Saul soit caractérisé par une grande humilité. Saul avait joué un rôle très important comme adversaire et il allait bientôt avoir une place prééminente comme serviteur du Seigneur. Il a été assisté par un disciple humble et modeste, mais qui se tenait suffisamment près du Seigneur pour recevoir ses instructions et s'entretenir avec Lui. Il en est souvent ainsi dans les voies de Dieu. En second lieu, Ananias habitait à Damas ; il était par conséquent de ceux contre lesquels Saul avait respiré menace et meurtre. Ainsi l'un de ces croyants que Saul n'aurait pas hésité à mettre à mort est envoyé auprès de celui qu'il peut appeler « Saul, frère », pour qu'il recouvre la vue et qu'il soit rempli de l'Esprit Saint. De cette manière extraordinaire Saul reçoit le bien en retour du mal qu'il avait fait.

Les jours pendant lesquels Saul a été aveugle, tant physiquement que mentalement, ont maintenant pris fin : il est baptisé au nom de celui qu'il avait jusque-là méprisé et haï ; et il marche avec ceux qu'il voulait détruire, étant devenu l'un d'eux. Il a été appelé comme « un vase d'élection » ; ainsi son service commence aussitôt. Jésus lui a été révélé comme le Christ et le Fils de Dieu ; et c'est comme tel qu'il l'annonce, prouvant par les Écritures qu'Il est le Christ, à la confusion de ses amis d'autrefois. Ceux-ci se transforment alors rapidement en ennemis acharnés et tiennent conseil ensemble pour le tuer, comme lui-même peu auparavant avait voulu tuer les saints. Il avait eu la pensée d'entrer à Damas entouré d'une certaine pompe comme représentant des autorités à Jérusalem. Il y entre comme un homme humble et aveugle et il en ressort sans aucune dignité, dévalé dans une corbeille, pour échapper à la haine des Juifs.

Dès le début Saul est ainsi amené à passer lui-même par ce qu'il avait fait subir aux autres. De retour à Jérusalem, il est confronté très naturellement à la méfiance des disciples ; ils ne le reçoivent que grâce à l'intervention de Barnabas, qui leur raconte ce que le Seigneur a fait pour Saul et comment celui-ci s'est converti. Barnabas est en quelque sorte la lettre de recommandation de Saul. À Jérusalem, Saul rend ouvertement témoignage ; il entre en conflit avec les Hellénistes, ceux-là même qui portaient une si grande responsabilité dans la lapidation d'Étienne. Maintenant ils sont prêts à mettre à mort celui qui alors avait gardé leurs vêtements. Tout ceci fait partie des voies gouvernementales de Dieu. Le fait que le Seigneur avait manifesté envers lui une telle grâce lors de sa conversion n'empêchait pas que, selon ces voies gouvernementales, il doive moissonner ce qu'il avait semé.

Menacé de mort, Saul doit quitter Tarse, sa ville natale. On peut se demander quand se situe le séjour en Arabie dont il parle en Galates 1:17. Il semblerait que ce soit pendant les « jours en grand nombre » mentionnés au verset 23 de notre chapitre, car Paul dit qu'il est *retourné de nouveau à Damas*. S'il en est bien ainsi, la fuite de Damas lorsqu'il fut dévalé dans une corbeille par la muraille eut lieu après son retour d'Arabie. Quoi qu'il en soit, c'est son départ pour la lointaine Tarse qui inaugure la période marquée par le calme et l'édification pour les assemblées, période au cours de laquelle celles-ci se multiplièrent.

Le verset 32 nous ramène à l'activité de Pierre ; il nous montre que si l'Esprit de Dieu opérait avec une si grande puissance ailleurs, il n'avait pas cesse pour autant de travailler par ce serviteur. Il y a d'abord eu à Lydde une œuvre remarquable: la guérison d'un paralytique. Puis à Joppé, Pierre est l'instrument de la résurrection de Dorcas; et ainsi plusieurs dans cette ville crurent au Seigneur. C'est alors que Pierre fait un séjour prolongé chez Simon, le corroyeur.

Pendant ce même temps l'Esprit de Dieu avait opéré dans le coeur de Corneille, le centurion romain, et y avait produit la piété et la crainte de Dieu, accompagnées d'aumônes et de prières à Dieu. Le moment était venu d'amener cet homme, et ses amis animés des mêmes sentiments, dans la lumière de l'évangile. Or «les clefs du royaume des cieux» avaient été confiées à Pierre (Matt. 16, 19); et de même qu'il s'en était servi le jour de la Pentecôte pour recevoir les élus d'entre les Juifs, il s'en sert maintenant en faveur de ceux d'entre les Gentils. Notre chapitre relate comment Dieu a appelé et converti l'homme qui allait être l'apôtre des Gentils; le chapitre suivant nous montre comment Pierre va être libéré de ses préjugés et conduit à ouvrir la porte de la foi aux Gentils, préparant ainsi le chemin pour le ministère de l'apôtre Paul.

10 - Chapitre 10

Ce chapitre s'ouvre sur le message d'un ange à Corneille, lui disant d'envoyer des hommes à Joppé et de faire venir Pierre. Cela ne suscite aucune difficulté : Corneille obéit immédiatement. Remarquons que l'ange ne fait pas un long discours à Corneille. Le *message* de la grâce ne peut être transmis correctement que par un homme qui lui-même est un *objet* de la grâce. Aussi fallait-il faire venir Pierre. Dieu n'avait pas été insensible aux prières et aux aumônes de Corneille : elles exprimaient que son cœur recherchait sincèrement Dieu. Si après avoir entendu l'évangile il avait ignoré son message et était retourné à ses prières et à ses aumônes, cela aurait été différent. Elles ne seraient alors pas « montées pour mémorial devant Dieu ».

La manière dont Dieu prépare Pierre par une extase nous est ensuite rapportée. Là des difficultés surgissent, car Pierre est encore sous l'emprise de pensées judaïques et il faut qu'il en soit délivré. Les auditeurs étaient prêts mais le prédicateur ne l'était pas encore. Nous lisons qu'il « monta sur le toit pour prier » ; il était donc dans l'attitude qui convenait pour recevoir les directives nécessaires. D'une part il y a un *homme exercé qui priait* et d'autre part un *serviteur qui priait*. Et les résultats sont remarquables.

La grande toile que Pierre voit, descend d'un ciel ouvert. Elle renferme toutes les espèces de créatures, tant pures qu'impures. Et elle est de nouveau élevée au ciel. Pierre est invité à satisfaire sa faim en mangeant ; il aurait pu le faire en choisissant à cet effet un animal pur. Mais comme ces bêtes étaient toutes mélangées, Pierre refuse. Il lui est dit alors que Dieu peut purifier ce qui est impur — qu'il l'a fait — et que lui, Pierre, ne doit pas tenir pour impur ce que Dieu a purifié. Cela est répété trois fois, pour que Pierre soit bien pénétré dans son esprit de la signification de cette scène. Nous pouvons voir dans cette vision une image appropriée de l'évangile : dispensé depuis un ciel ouvert, il embrasse une multitude, comportant beaucoup de Gentils qui du point de vue cérémoniel étaient impurs, mais qui tous sont purifiés par grâce et finalement élevés au ciel.

Pierre a d'abord des doutes quant à la signification de toute cette scène, car les anciens préjugés meurent lentement ; mais comme il est en perplexité à l'égard de cette vision, l'arrivée des messagers envoyés par Corneille vient clarifier la situation. L'Esprit lui dit distinctement d'aller avec ces hommes et d'apporter ainsi l'évangile à ce Romain exercé. Le Gentil « impur » doit être sauvé.

Au chapitre 8 nous avons vu avec quelle précision Dieu avait conduit Philippe à se joindre au char de l'Éthiopien. Ici nous voyons les serviteurs de Corneille arriver juste au bon moment pour confirmer à Pierre les instructions divines. La chose est de Dieu et Pierre est irrésistiblement poussé à agir.

Arrivés à Césarée, ils trouvent tout prêt dans la maison de Corneille. Lui aussi était conscient que tout procédait de Dieu, aussi ne doutait-il pas que Pierre viendrait, et il avait assemblé plusieurs personnes qui, comme lui, cherchaient Dieu. Le verset 25 nous révèle l'état d'esprit humble et soumis qui caractérisait Corneille. L'hommage qu'il rend est excessif ; ce n'était toutefois pas peu de chose pour le Romain hautain de se jeter aux pieds de l'humble pêcheur galiléen.

Pierre se trouve maintenant en présence d'un grand nombre de Gentils et les premières paroles qu'il adresse à Corneille montrent qu'il a compris l'instruction reçue par la vision. La réponse de Corneille révèle la simplicité avec laquelle il avait reçu le message de l'ange et sa promptitude à obéir. Il avait accepté le doux reproche de Pierre lui disant : « Moi aussi je suis *un homme* » ; il savait toutefois que *Dieu* était à l'œuvre et que la réunion devait avoir lieu comme en Sa présence. Par conséquent, il dit de lui-même et de ceux qu'il a rassemblés : « Nous sommes tous présents devant Dieu », prêts à entendre de la bouche du prédicateur « *tout* ce qui t'a été ordonné de Dieu ». Ils étaient disposés à entendre **tout**. Combien de personnes veulent bien entendre des paroles agréables et réconfortantes, mais rejettent les déclarations plus exerçantes de l'évangile !

En commençant son message, Pierre mentionne qu'il comprenait maintenant que Dieu agrée toute âme qui le recherche sincèrement, selon la lumière qu'elle possède, indépendamment de la nation à laquelle elle appartient. La grâce de Dieu allait désormais se déverser richement au-delà des frontières d'Israël, bien que la parole annoncée par Dieu touchant Jésus Christ personnellement présent au milieu des hommes n'ait été envoyée qu'aux seuls enfants d'Israël. Mais cette parole avait été largement publiée à travers la Galilée et la Judée, de sorte que Corneille et ses amis, habitant ces contrées, la connaissaient bien. Tout ce qui concernait la vie et la mort de Jésus de Nazareth leur était familier.

Ainsi Pierre pouvait dire : « *Vous connaissez* la parole ». Il y avait cependant des choses qu'ils *ne connaissaient pas* ; et ce sont ces sujets d'une importance capitale qu'il va placer devant eux. La mort de Jésus avait été une manifestation publique et tout le monde était au courant de ce qui s'était passé. Sa résurrection n'avait eu que peu de témoins et, d'une manière générale, elle était niée avec l'appui des autorités religieuses, comme nous l'apprend Matthieu 28:11-15. Aussi Pierre annonce-t-il maintenant une nouvelle étonnante : le Jésus

qui avait été crucifié a été ressuscité d'entre les morts par une intervention de Dieu ; lui-même et les autres apôtres l'avaient vu, avaient mangé avec lui et avaient reçu le commandement de prêcher au peuple. Dans les versets 42 et 43, Pierre présente ce qu'il a été chargé d'annoncer.

Ces versets nous donnent les deux sujets de sa prédication, deux thèmes qui doivent avoir eu un grand retentissement chez ses auditeurs d'entre les Gentils. Premièrement, le Jésus que les hommes ont crucifié a été établi de Dieu juge des vivants et des morts. Sa crucifixion a été perpétrée tant par les Juifs que par les Gentils. Corneille devait en savoir les détails et connaître certaines personnes qui y avaient participé, si lui-même n'y avait pas joué un rôle. Il était au courant de la honte, du déshonneur et de l'échec apparent de cet Homme. Or, le Jésus méprisé apparaîtra, le moment venu, comme le Juge universel. Le destin de tous les hommes est entre Ses mains. Quelle déclaration surprenante, propre à terroriser tous ses adversaires !

Mais, en second lieu, avant que ce Juge s'asseye sur le trône du jugement, tous les prophètes rendent témoignage que le pardon est offert en son nom. Ce pardon est à la portée de « quiconque croit en lui ». Le pardon au nom du Juge ! Que pourrait-il y avoir de plus décisif et de plus immuable ? Le Juge est devenu le garant des pécheurs, et ainsi celui qui croit en lui reçoit la rémission des péchés, *avant* que se lève le jour de la grande comparution des vivants et des morts.

Corneille et ses amis *crurent*. La foi était présente dans leur cœur avant même que le message leur ait été présenté. Dès qu'ils l'entendent, leur foi s'en saisit immédiatement, et Dieu sanctionne ce fait en répandant aussitôt sur eux le don du Saint Esprit. Leur foi a jailli comme un éclair et a été suivie tout de suite par le coup de tonnerre du Saint Esprit. Le Saint Esprit était répandu sur ces croyants d'entre les Gentils, comme il l'avait été au début sur les croyants d'entre les Juifs, avec ensuite le signe des langues. Les deux cas étaient identiques ; aussi « les fidèles de la circoncision » qui étaient venus avec Pierre n'eurent-ils plus aucun doute. Rien n'empêchait que ces Gentils soient baptisés. Si Dieu les avait introduits par le baptême de l'Esprit dans le seul corps, les hommes ne pouvaient pas leur refuser l'entrée par le baptême d'eau parmi les croyants sur la terre.

Il y a cette seule différence entre Actes 2 et notre chapitre, que là les croyants durent d'abord se soumettre au baptême d'eau, pour recevoir ensuite seulement la promesse de l'Esprit. Ils devaient rompre leurs liens avec la masse rebelle de leur nation avant d'être bénis. Ici Dieu répand d'abord l'Esprit, car s'il ne l'avait pas fait, les Juifs avec leurs préjugés auraient fait obstacle à leur baptême et à leur réception. Ainsi Dieu les devance ; en fait tout ce chapitre nous

montre que l'ouverture de la porte de la foi aux Gentils procédait de Dieu pour l'accomplissement de Son propos. Il nous indique également qu'aucune loi rigide ne saurait être posée quant à la réception de l'Esprit. Celle-ci résulte *toujours* de la foi, mais elle peut avoir lieu *avec* ou *sans* le baptême, *avec* ou *sans* l'imposition des mains des apôtres (voir chap. 19:6).

11 - Chapitre 11

Ce chapitre s'ouvre sur le trouble suscité à Jérusalem par les événements qui venaient de se produire à Césarée. Ceux qui étaient encore fortement marqués par le judaïsme reprochent à Pierre ce qu'il a fait. Pierre est alors amené à reprendre le sujet depuis le début et à le leur exposer par ordre afin que tous puissent voir que la chose était distinctement de Dieu. Il est remarquable que l'Esprit de Dieu ait jugé bon de nous laisser le récit fait par Pierre outre celui que nous a donné Luc comme historien dans le chapitre précédent. Cela souligne l'importance de ce qui s'est passé si discrètement dans la maison du centurion romain. C'est un événement qui certes a fait époque.

Le récit de Pierre nous donne naturellement son côté de l'histoire plutôt que celui de Corneille. Cependant il ajoute un détail concernant le message de l'ange à Corneille, qui n'est pas mentionné dans le chapitre précédent. Pierre devait lui dire « des choses » par lesquelles il serait « sauvé », lui et toute sa maison. La loi *demande des œuvres* à l'homme ; l'évangile *apporte des paroles* à l'homme, qui, si elles sont reçues, le conduisent au salut. Relevons également que Corneille et ses amis ne sont pas « sauvés » avant d'avoir entendu l'évangile et de l'avoir cru ; et pourtant, sans aucun doute, il y avait eu dans leur cœur un travail de Dieu, qui les avait amenés à le rechercher.

Les versets 15 et 16 nous montrent que, dans le don de l'Esprit à Corneille, Pierre reconnaît un baptême de l'Esprit supplémentaire à celui qui avait eu lieu à Jérusalem au commencement. Dieu faisait à l'égard des croyants d'entre les Gentils ce qu'il avait fait précédemment pour ceux d'entre les Juifs. Il les plaçait les deux sur le même pied ; et qui était Pierre ou qui que ce soit d'autre pour résister à Dieu ?

Le récit clair et direct de Pierre fait taire toute opposition. En fait, la grâce a opéré dans le cœur des opposants et ils sont amenés non seulement à reconnaître que Dieu a donné aux nations « la repentance pour la vie », mais aussi à glorifier Dieu de ce qu'il a fait. Ils considèrent la repentance comme un don de Dieu, tout comme la foi l'est en Éphésiens 2:8.

Avec le verset 19, nous quittons Pierre et reprenons le fil du récit au verset 1 du chapitre 8. Dans l'intervalle nous avons eu le travail évangélique de Philippe, la conversion de Saul qui va être l'apôtre des Gentils, et les activités de Pierre, culminant dans l'ouverture formelle de la porte de la foi aux Gentils. Nous apprenons maintenant que les croyants dispersés par la persécution connaissaient l'évangile, mais n'annonçaient la parole qu'à des Juifs ; tandis que certains

d'entre eux qui étaient des Cypriotes et des Cyrénéens, lorsqu'ils arrivent à Antioche, se mettent à prêcher aux Grecs, présentant Jésus comme le Seigneur, car effectivement il est *Seigneur de* **tous**. Ainsi ces hommes commencent à évangéliser les Gentils, et c'est bien l'œuvre spécifique que le Saint Esprit avait maintenant en vue. Les résultats sont remarquables. La main du Seigneur est avec ces hommes qui pourtant étaient des gens du commun, et une grande multitude crut et se tourna vers le Seigneur.

C'est ainsi que fut constituée la première assemblée des nations ; l'œuvre prend rapidement une extension telle que l'assemblée à Jérusalem en a connaissance et qu'elle envoie Barnabas les visiter. Arrivé à Antioche, Barnabas discerne tout de suite une véritable œuvre de la grâce de Dieu.

Loin d'être jaloux que Dieu se soit servi d'autres que de lui-même ou des conducteurs à Jérusalem pour cela, il s'en réjouit et, par ses exhortations, consolide le travail. Étant un homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi, il ne se préoccupe pas de sa propre réputation mais n'a devant lui que la gloire de Christ. De même qu'ils avaient commencé par *la foi dans le Seigneur*, il les exhorte maintenant à *demeurer attachés au Seigneur* de tout leur cœur. Pour Barnabas, seule compte l'œuvre de la grâce de Dieu, indépendamment de l'instrument employé. Ah ! si seulement l'esprit de Barnabas avait pu marquer toute l'histoire de l'Église !

Cet homme de bien, Barnabas, est encore caractérisé par un autre trait. Il est manifestement conscient de ses propres limites. Il sent qu'un autre que lui-même doit être l'instrument spécialement employé pour instruire ces croyants d'entre les Gentils ; et ainsi il va chercher Saul. Il semble que Barnabas exhortait et que Saul enseignait ; ils se livrent à ce travail pendant toute une année. Et il est bien significatif que ce soit à Antioche que le nom « chrétien » ait été employé pour la première fois. Remarquons la place qui est donnée à la seigneurie de Christ dans ce récit de l'œuvre à Antioche ; et dans ce lieu où Christ est reconnu d'un cœur vrai et d'une manière conséquente comme Seigneur, les croyants ont une conduite qui amène les observateurs à les appeler chrétiens. Nous verrons au chapitre 26 que ce nom était connu d'Agrippa. 1 Pierre 4:16 nous montre que l'Esprit Saint accepte cette appellation.

À la fin de ce chapitre, nous voyons la liberté avec laquelle les serviteurs de Dieu, tels les prophètes, se déplaçaient dans les différentes assemblées. Les dons dispensés dans l'Eglise doivent être employés d'une manière universelle et non pas simplement locale. C'est ainsi que par Agabus, un prophète de Jérusalem, l'assemblée à Antioche fut avertie qu'une famine allait avoir lieu et qu'elle put prendre les mesures nécessaires pour répondre aux besoins que connaîtraient les saints en Judée. Les croyants d'entre les Gentils eurent ainsi de bonne heure

l’occasion de manifester leur amour à l’égard de leurs frères d’entre les Juifs.

12 - Chapitre 12

Ce chapitre constitue une sorte de parenthèse. Nous sommes ramenés à Jérusalem pour entendre parler des persécutions qu'Hérode faisait subir aux saints, et des voies de Dieu envers lui. Jacques, le frère de Jean, connaît une mort de martyr. Il était l'un des trois disciples qui ont eu le privilège particulier d'être avec le Seigneur sur la montagne de la transfiguration, à Gethsémané, et dans d'autres occasions. Pourquoi alors le Seigneur n'est-il pas intervenu en sa faveur, comme il le fit pour Pierre ? Le fait est qu'il n'intervint pas et que Jacques a été le premier des apôtres à être mis à mort. Hérode cherchait à s'attirer la faveur des Juifs, tout comme Pilate l'avait fait lorsqu'il avait crucifié le Seigneur ; et constatant que cela était agréable aux Juifs, il fit prendre Pierre. Ainsi une fois encore nous voyons les Juifs dans le rôle qui leur a attiré « la colère... au dernier terme », selon 1 Thessaloniciens 2:14-16.

L'arrestation de Pierre amène l'assemblée à faire monter d'instantes prières. Elles sont adressées à Dieu et non pas à l'homme. Le verset 5 place devant nous d'une manière remarquable les caractéristiques essentielles d'une fervente prière. C'est une prière *réelle* : elle est adressée « à Dieu ». Une prière *en commun* : c'est « l'assemblée » qui prie. Une prière *précise* : elle est « pour lui », non pas dispersée sur mille et une requêtes, mais centrée sur un objet spécial. Une prière *fervente* et *importune* : le genre de requêtes qui sont exaucées, selon Luc 18:1 et Jacques 5:16. La prière de l'assemblée a pour résultat qu'un ange descend du ciel pour délivrer Pierre.

Hérode faisait garder son prisonnier par seize soldats, lié de chaînes et derrière des verrous. Il avait probablement eu vent de délivrances précédentes. Toutes ces mesures sont sans effet pour l'ange, et Pierre est libéré. Plusieurs étaient encore assemblés et priaient dans la maison de Marie, mère de Marc et sœur de Barnabas. C'est là que Pierre se rend. Alors qu'ils supplient Dieu de délivrer Pierre, celui qui a été libéré heurte à la porte. Leur prière est exaucée ! Ils ont de la peine à le croire, et en cela ne nous ressemblent-ils pas beaucoup ? La réponse de Dieu dépasse leur foi.

Les Juifs sont frustrés et Hérode est privé de sa proie. Les seules victimes, le lendemain, sont les malheureux soldats responsables d'assurer la garde de Pierre.

Mais si Hérode ne peut plus rien faire contre Pierre, Dieu n'en a pas fini avec Hérode. Ce misérable roi, assis sur son trône, revêtu de ses vêtements royaux, se lance dans un discours pour se glorifier devant les Tyriens et les

Sidoniens. C'est un immense succès diplomatique : le peuple lui rend les honneurs dus à « un dieu », et il les accepte. À cet instant, un ange du Seigneur le frappe. Lui, un simple mortel, avait accepté des honneurs dus à Dieu. Aujourd'hui certains puissants de ce monde, des simples mortels, sont très près de l'imiter, et pourtant eux aussi seront peut-être appelés à quitter misérablement la scène de la vie.

Dans ce chapitre, nous voyons l'ange du Seigneur frapper à deux reprises. Il frappe « le côté de Pierre » pour le *réveiller*. Il frappe Hérode pour le *faire mourir* sur-le-champ ; en effet, « étant rongé par les vers, il expira ». Il arrive souvent que les vers rongent la chair humaine après la mort, mais dans le cas d'Hérode, c'est avant la mort. On ne peut guère concevoir une fin plus horrible. Dans le cas de Jacques, Hérode est parvenu à ses fins ; dans celui de Pierre, il a été frustré ; Dieu a renversé les rôles, lui redemandant son âme dans une scène de misère et d'agonie indescriptibles.

Le verset 24 offre un contraste frappant. Si d'une part les vers se sont développés et multipliés dans le pauvre corps d'Hérode, d'autre part la parole de Dieu croît et se multiplie dans beaucoup de cœurs. Lorsque Dieu veut renverser un adversaire, il n'a pas de grands efforts à faire : quelques vers lui suffisent pour parvenir à ses fins. La parole de Dieu sert à accomplir son propos de bénédiction dans le cœur des hommes.

Le verset 25 fait suite au dernier verset du chapitre précédent. Barnabas et Saul étaient venus apporter à Jérusalem le don des saints à Antioche ; une fois ce service rempli, ils repartent, emmenant Marc avec eux. Le début du chapitre suivant dirige de nouveau nos pensées sur Antioche et l'œuvre qui s'y poursuit.

13 - Chapitre 13

Cette grande assemblée, composée principalement de Gentils, n'avait pas moins de cinq prophètes et docteurs. Leurs noms nous sont donnés ; ils sont très instructifs. L'un d'eux a un surnom laissant supposer qu'il était un noir (Niger signifie Noir), un autre était assez important pour avoir été un frère de lait d'Hérode, Barnabas était un Juif helléniste, Saul avait été un pharisien convaincu, et Lucius était probablement un Gentil. Ainsi dès le début il apparaît clairement que, dans l'assemblée, ni la race ni l'éducation ne sont décisifs, mais le don dispensé d'en haut. Ces hommes servaient non seulement les saints pour les instruire, mais aussi le Seigneur par les actions de grâce, l'intercession et le jeûne. C'est au cours d'une de ces réunions privées que l'Esprit Saint donne des instructions précises, disant que Barnabas et Saul devaient être mis à part pour porter l'évangile aux nations.

Le premier et le dernier d'entre ces cinq hommes sont choisis pour cette mission. Les autres prient pour eux et s'identifient à eux par l'imposition des mains dans le service qu'ils vont entreprendre. Cette imposition des mains n'est pas ce qu'on appelle aujourd'hui « ordination », car les deux hommes choisis exerçaient déjà pleinement leur ministère. L'imposition des mains exprime toujours l'identification. Les autres disent en quelque sorte : « Nous sommes tout à fait avec vous dans votre mission ». Et ils peuvent les laisser aller, dans une pleine communion, sans jalousie ni rivalité.

Même ainsi, c'est en fait l'Esprit Saint qui les envoie, comme l'indique le verset 4. Ils se rendent d'abord à Chypre, le lieu d'origine de Barnabas, accompagné par Marc, le neveu de celui-ci. Arrivés à Paphos, ils sont encouragés de trouver le proconsul de l'île disposé à entendre la parole de Dieu. Mais en même temps, ils ont affaire avec l'opposition de Satan. L'opposition des puissances des ténèbres est un signe encourageant plutôt que l'inverse.

Elymas était un Juif apostat, qui s'était vendu au diable pour le servir ; et il devient le principal adversaire de l'évangile à Paphos. Mais si la puissance de Satan s'exprime en lui, celle de l'Esprit Saint agit en Saul, et il se manifeste d'une manière très frappante et sans équivoque que « celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jean 4:4). Le vrai caractère de cet homme est mis à jour, et la main du Seigneur se pose sur lui en jugement. Il est remarquable que Saul soit employé maintenant pour faire venir sur un autre quelque chose de semblable à ce qui l'avait frappé lui-même. Au bout de trois jours, les écailles étaient tombées des yeux de Saul. « Une obscurité et des

ténèbres » tombent sur Elymas, et elles correspondent parfaitement à l'état ténébreux de son esprit. Le proconsul croit, mais c'est *l'enseignement* du Seigneur qui l'a impressionné plus que le miracle.

À partir de ce point Luc donne à Saul son nouveau nom de Paul (signifiant : Petit) et dès lors aussi nous voyons l'Esprit lui confier une position dominante dans le service et le ministère ; c'est ainsi qu'au verset 13 nous lisons : « Paul et ses compagnons ». Il y a, pensons-nous, une relation voulue entre le changement de nom et le changement de position. Celui qui est *Petit* devient le *Chef* ; et nous avons là une illustration des paroles du Seigneur en Matthieu 18:4. Cela aurait-il un rapport quelconque avec le fait que Jean Marc les quitte à ce moment ? nous pouvons nous poser la question. Barnabas, son oncle, était quelque peu mis dans l'ombre.

À Antioche de Pisidie, les chefs de la synagogue offrent aux visiteurs de présenter un message et de nouveau c'est Paul qui saisit l'occasion et parle. Les versets 17 à 41 donnent le compte-rendu de sa prédication, de sorte que nous pouvons nous faire une idée précise de la manière dont Paul présentait l'évangile à un auditoire composé à la fois de Juifs et de prosélytes.

Il commence par leur rappeler que Dieu a choisi leurs pères en Égypte et les a fait sortir du pays ; et à partir de là, il va jusqu'au moment où Dieu choisit David et promit un Sauveur issu de la semence de cet homme. Il leur présente ensuite Jésus comme étant la Semence promise : Jean le Baptiseur en a rendu le témoignage. Maintenant la nouvelle du salut centré sur ce Sauveur était annoncée à tous ses auditeurs, y compris « ceux qui parmi vous craignent Dieu », c'est-à-dire les prosélytes d'entre les Gentils qui étaient là.

Il leur parle ensuite de la mort et de la résurrection de Jésus : de sa mort causée par la méchanceté des Juifs de Jérusalem ; de sa résurrection opérée par Dieu — résurrection attestée largement par des témoins crédibles. Ainsi il leur présente la « bonne nouvelle » sous deux aspects. D'abord la bonne nouvelle que Dieu a accompli sa promesse en suscitant Jésus, allusion à la venue de notre Seigneur dans le monde, selon le psaume 2. Puis secondement, la bonne nouvelle que si les hommes ont condamné Jésus à mort, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, pour ne plus devoir retourner à la corruption. Paul voit une allusion à la résurrection dans « les grâces assurées de David » (És. 55:3), comme aussi dans les paroles bien connues du psaume 16, qu'il cite. La première citation a été écrite *au sujet de* David, et la seconde *par* David ; mais ni dans un cas ni dans l'autre l'Esprit de Dieu n'avait réellement David en vue, comme l'indique le verset 36. David ayant, « en sa propre génération, servi au conseil de Dieu » a vu la corruption, et les expressions de son psaume ne pouvaient s'appliquer qu'à Christ.

Maintenant que Paul a ainsi établi la résurrection de Christ, il en vient au point culminant de son message : l'annonce du pardon des péchés par *cet Homme* ressuscité d'entre les morts. Elle est présentée sous la forme d'un oracle, comme une proclamation divine. Il n'y a pas ici de citation de l'Ancien Testament. « Sachez donc », dit-il. Ils devaient recevoir (connaître) ce qu'il leur annonçait, car en fait c'était Dieu qui parlait par sa bouche. En 1 Corinthiens 2:13, nous voyons que Paul attache l'inspiration du Saint Esprit à ses paroles ; et de ce fait nous n'avons pas d'hésitation à attribuer la même inspiration à ses écrits qui nous ont été préservés dans le Nouveau Testament. Lorsque Paul dit : « *Sachez* », ceux qui croyaient, *savaient* (pouvaient connaître). Et *nous savons* (pouvons connaître) exactement de la même manière quand nous croyons les Saintes Écritures.

Paul ne se limite pas à cette annonce générale de pardon : il déclare aussi le résultat positif qui suit la foi au message évangélique. Par Christ, le croyant est *justifié* de tout. Personne ne peut être justifié par les œuvres de loi ; par la foi en Christ nous sommes justifiés de tout. Nous sommes délivrés de toute accusation qui pourrait être dressée contre nous et revêtus de « la justice qui est de Dieu, moyennant la foi ». Tout cela dépend de la foi en Christ ressuscité d'entre les morts. C'est *par cet Homme*, « par Lui ».

Paul termine son message par une parole d'avertissement, et cela s'accorde avec ce qu'il établit en Romains 1:16-18. L'évangile révèle la « justice de Dieu », comme nous venons de le voir au verset 39 de notre chapitre ; mais elle est révélée en contraste avec le sombre arrière-plan de la « colère de Dieu ». D'où les expressions solennelles des versets 40 et 41. La citation que Paul fait de Habakuk 1:5 est très frappante, car le prophète parle clairement des Chaldéens. Mais, bien que l'accomplissement direct de la prophétie les concerne eux, il est évident qu'il y aura un accomplissement final plus vaste dans le jugement du Jour de l'Éternel. « Aucune prophétie de l'Écriture ne *s'interprète elle-même* ».

Les versets 43-48 montrent que l'évangile est véritablement « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit ». Les Juifs et les prosélytes sont les premiers à être touchés. Mais lorsque les Juifs, remplis de jalousie, soulèvent une opposition violente, les apôtres se tournent résolument vers les Gentils pour leur présenter l'offre du salut ; ils trouvent en Ésaïe 49:6 un commandement clair du Seigneur pour le faire. De tout temps, la lumière et le salut pour les Gentils étaient dans le propos de Dieu. De nombreux Gentils croient, et il est ainsi manifesté qu'ils étaient destinés à la vie éternelle. *Nous ne savons pas* qui est destiné à la vie éternelle, de sorte que nous ne pouvons pas dire à l'avance qui croira. Quand nous rencontrons quelqu'un qui croit véritablement, *nous savons aussitôt* qu'il est destiné à la vie éternelle.

La Parole est annoncée non seulement à Antioche, mais dans toute la région avoisinante; l'extension de l'oeuvre suscite une persécution telle que Paul et Barnabas doivent s'en aller. Nous pourrions estimer désastreux que ces nouveaux disciples aient dû passer par la persécution et aient *perdu* ceux qui les enseignaient. Mais le travail qui s'était opéré dans leurs âmes était si profond qu'au lieu d'être déprimés, ils étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint. La prospérité représente sans doute souvent pour les disciples un danger plus grand que la persécution.

14 - Chapitre 14

À Iconium, la ville où ils s'arrêtent ensuite, l'œuvre est semblable à celle qui s'est faite à Antioche. Les apôtres entrent dans la synagogue ; ils annoncent la Parole, et une grande multitude tant de Juifs que de Gentils croient. De nouveau les Juifs suscitent l'opposition et la persécution, et craignant les émeutes, les apôtres s'enfuient dans d'autres villes.

À Lystre, Paul fait un miracle remarquable. Un homme impotent dès sa naissance est guéri — un miracle qui est le pendant presque exact de celui que Pierre avait opéré (voir chap. 3). Ce dernier avait eu lieu au cœur même du judaïsme ; il avait ouvert une large brèche au témoignage, mais il avait aussi attiré la colère des chefs juifs sur les apôtres. Celui de notre chapitre est fait en présence de païens ; ceux-ci l'interprètent à la lumière de leurs fausses croyances et se seraient livrés à une fête païenne si les apôtres n'avaient pas protesté et saisi l'occasion pour leur annoncer le Dieu vivant et vrai comme le Créateur. Les Lycaoniens voulaient faire exactement ce que Paul accuse les païens de faire lorsqu'il leur reproche, en Romains 1:25, d'avoir « honoré et servi la créature plutôt que celui qui l'a créée, qui est béni éternellement ».

Le verset 19 illustre l'inconstance des hommes. Ceux qui étaient tout prêts à déifier Paul sont en un tour de main dressés contre lui par certains Juifs qui suivaient ses traces ; ils le lapident jusqu'à ce qu'ils le croient mort. Paul passe maintenant par le supplice qui, avec sa participation, avait été infligé à Étienne. Dieu n'était pas intervenu dans le cas d'Étienne, mais il le fait dans celui de Paul. Il ne nous est pas possible de savoir si Paul a été lapidé effectivement jusqu'à ce que mort s'ensuive ou seulement jusqu'à en donner l'apparence : quoi qu'il en soit, son rétablissement presque instantané, son retour à la santé et aux forces ordinaires, est un miracle. Le lendemain il s'en va annoncer l'évangile dans une autre ville, comme s'il ne lui était rien arrivé.

Le voyage des apôtres se termine à Derbe ; il a été marqué par les travaux et les souffrances pour l'évangile. Sur leur trajet de retour, ils se consacrent au travail pastoral, pour fortifier et établir les âmes des disciples dans la foi. Remarquons bien qu'ils ne cachent pas aux croyants les souffrances qu'ils auront à rencontrer ; au contraire ils les préviennent qu'elles sont inévitables. Ils ne leur disent pas que *sans doute* ils devront traverser *quelques afflictions* pour entrer dans le royaume de Dieu, mais ils précisent que c'est par *beaucoup* d'afflictions qu'il nous *faut* y entrer.

Cette déclaration demeure vraie aujourd'hui. Nous pouvons essayer d'éviter

les souffrances, mais sans succès. Si par lâcheté nous nous dérobons au conflit avec le monde, nous nous attirons des difficultés dans nos circonstances journalières ou même nous les introduisons au sein de l'assemblée de Dieu. L'apôtre Paul lui-même a écrit : « Notre chair n'eut aucun repos, mais nous fûmes affligés en toute manière : *au-dehors, des combats ; au-dedans, des craintes* » (2 Cor. 7:5). Aujourd'hui nous pouvons employer un langage semblable ; seulement que de fois n'avons-nous pas à inverser la seconde partie et à dire que nous avons trop de craintes quant au « dehors » et que, par conséquent, nous sommes trop souvent entraînés dans des combats dans le cercle des saints de Dieu — or c'est « *au-dehors, des combats ; au-dedans, des craintes* ». Toutefois dans les deux cas, les souffrances sont notre part.

Au cours de leur voyage de retour, ils constatent également que parmi les convertis les plus âgés, il y en avait certains qui manifestaient un caractère propre à l'exercice de la surveillance spirituelle et ils les nomment anciens. Le discernement apostolique était nécessaire pour opérer ce choix, et aussi un véritable esprit de dépendance de Dieu, d'où la prière, et le refus de ce que la chair désire, d'où le jeûne. Et après avoir choisi les anciens de manière à ce que tous les reconnaissent, ils ne remettent pas le reste des croyants entre les mains des anciens. Non, ils « les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru ». Chaque croyant est placé dans une relation et une communion directes avec le Seigneur par la foi. Les anciens sont institués non pas pour *intercepter* la foi des saints, mais pour *l'inciter* à plus de réalité et à plus de profondeur.

Les apôtres ne passent pas par Chypre au retour, mais d'Attalie ils se rendent directement par mer à Antioche ; là ils réunissent l'assemblée et racontent tout ce qu'ils ont fait. Ce n'était pas l'assemblée à Antioche qui les avait envoyés, mais le Saint Esprit ; toutefois l'assemblée portait un grand intérêt à ces serviteurs qui étaient sortis du milieu d'elle. De leur côté les serviteurs racontent « toutes les choses que *Dieu avait faites* avec eux ». C'est Dieu qui opérait ; ils n'étaient que les instruments dont il s'était plu à se servir ; et c'est Dieu qui avait ouvert aux nations la porte de la foi. Le premier voyage missionnaire l'a prouvé d'une manière incontestable.

Mais malgré cela, l'accomplissement de leur service n'était en soi pas hors d'atteinte de la critique. À Antioche même, personne ne s'est opposé à eux durant leur long séjour, mais alors la plupart de ceux qui composaient cette assemblée étaient d'entre les nations. Lorsque certains descendirent de la région de Jérusalem, l'enseignement qu'ils apportaient changea tout : selon eux, la circoncision était indispensable au salut ; or Paul et Barnabas ne s'y étaient pas soumis. En lisant la première partie du chapitre 11, nous avons vu que les croyants judaïsants à Jérusalem avaient mis en question la démarche de Pierre

quand il avait évangélisé les Gentils en la personne de Corneille et de ses amis. Leur opposition avait été levée et il avait été admis que l'évangile soit annoncé aux Gentils. Mais maintenant, le point soulevé était qu'ils devaient se soumettre à la circoncision pour être sauvés, et que la circoncision devait être selon « la loi de Moïse », c'est-à-dire clairement liée au système légal. Paul et Barnabas s'opposent fermement à cette nouvelle exigence ; et finalement ils montent avec quelques autres à Jérusalem vers les apôtres et les anciens pour cette question.

15 - Chapitre 15

Quatorze années se sont écoulées depuis la première brève visite de Paul à Jérusalem trois ans après sa conversion, selon Actes 9:26-29 et Galates 1:18. Tout le chapitre 2 de l'épître aux Galates nous donne l'intelligence de ce qui était en jeu dans la discussion commencée à Antioche et terminée à Jérusalem : rien moins que la *vérité et la liberté de l'évangile*. Nous voyons aussi que, si même dans notre chapitre il est dit : « ils résolurent » que Paul et quelques autres iraient à Jérusalem, c'est « selon une révélation » que Paul y monta ; c'est-à-dire que le Seigneur lui a clairement révélé qu'il devait y monter. Nous y trouvons encore, que Paul a été conduit à être très ferme dans cette affaire et à ne laisser aucune place aux opposants : il n'a « pas cédé par soumission, non pas même un moment ». Il a pris avec lui Tite, un Grec, et il s'est opposé à ce qu'une contrainte quelconque lui soit imposée quant à la circoncision. L'épître aux Galates montre bien que Paul avait la pleine certitude de ce qu'était la pensée de Dieu à cet égard, mais il lui a été révélé qu'il fallait en référer à Jérusalem pour régler cette question.

Nous voyons manifestement en cela la sagesse et la puissance de Dieu. Si Paul avait cherché à régler le problème et avait agi à Antioche de sa propre autorité apostolique, il aurait facilement pu en résulter une brèche entre lui et les autres apôtres. Mais ainsi, ils parvinrent à la décision d'accorder la liberté aux croyants d'entre les Gentils, dans le lieu même où ils seraient arrivés à la conclusion opposée si Dieu, par son Esprit, n'avait pas eu le contrôle. Mais nous anticipons.

En route vers Jérusalem, les apôtres causent une grande joie à tous les frères en leur parlant de la grâce de Dieu envers les Gentils ; mais c'est à Jérusalem que l'affaire devait maintenant être examinée. Ceux qui voulaient imposer l'observation de la loi aux croyants d'entre les Gentils étaient de la secte des pharisiens. Bien qu'ayant été convertis, ils s'accrochaient encore à leur pharisaïsme. Les apôtres et des anciens sont alors amenés à se réunir officiellement pour considérer la question dans la présence de Dieu.

Après une « grande discussion », Pierre fait une déclaration décisive : il se réfère au cas de Corneille dans lequel il avait été impliqué. Il souligne que le Dieu qui connaît les cœurs avait rendu témoignage à ces croyants d'entre les Gentils en leur donnant l'Esprit Saint, de même qu'il le leur avait donné à eux-mêmes le jour de la Pentecôte. Ces Gentils avaient été *purifiés*, comme l'indiquait la vision de la grande toile ; Dieu avait purifié leurs cœurs *par la foi*,

et non par un simple lavage cérémoniel. En fait Dieu avait déjà réglé la question par ce qu'il avait opéré pour Corneille. Nous comprenons maintenant pourquoi ce cas occupe une si grande place dans le livre des Actes ; c'est en effet la troisième fois qu'il est évoqué devant nous.

La loi était un joug que Dieu avait mis sur le cou des Juifs ; or tant eux que leurs pères avaient trouvé son poids écrasant. Vouloir l'imposer à ceux que Dieu n'y avait jamais asservis, c'était tenter Dieu lui-même. La grâce du Seigneur Jésus Christ est la seule espérance de salut, tant pour les Juifs que pour les Gentils. Le verset 11 est très remarquable. Il n'est pas dit : « Eux, les Gentils, seront sauvés de la même manière que nous, les Juifs », mais, « nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi ». Le salut des Gentils ne pouvait être sur aucun autre terrain que celui de la grâce ; et les Juifs devaient venir sur ce même terrain.

Remarquons le beau contraste entre Matthieu 11:29 et le verset 10 de notre chapitre. Le joug écrasant de la loi ne doit pas nous être imposé à nous d'entre les Gentils, mais cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas de joug à porter. Nous prenons sur nous le joug aisé et léger de Jésus, venu à nous pour nous révéler le Père.

Par ses paroles, Pierre montre clairement qu'il a appris à fond la leçon qui lui a été enseignée en relation avec Corneille. Il indique comment la question avait été réglée dans ce cas ; et alors Barnabas et Paul peuvent raconter les miracles et les prodiges que Dieu avait opérés parmi les nations. Ici Barnabas est nommé le premier, car étant épargné par la jalousie et l'envie, il pouvait parler plus librement de ce qui avait été fait, par Paul surtout. Ce que Dieu a fait *en pratique* par eux est en harmonie avec ce qu'Il a établi *en principe* par Pierre : voilà ce dont ils rendent témoignage.

Après Pierre, Barnabas et Paul, Jacques prend la parole. Il semble avoir occupé une place de responsabilité particulière à Jérusalem ; d'après Galates 2:12, il était connu pour avoir des vues strictes quant au degré d'association entre Juifs et Gentils admis dans l'Assemblée de Dieu. Mais il confirme la déclaration de Pierre, puis montre qu'elle s'accorde avec les prophéties de l'Ancien Testament. Amos avait prédit que des jours viendraient où le Nom de Dieu serait réclamé sur les Gentils. Si nous considérons sa prophétie, nous voyons qu'il parlait de ce qui se réaliserait dans le Millénium, aussi Jacques ne la cite-t-il pas comme si elle était en train de *s'accomplir*, mais comme *s'accordant* avec ce qu'ils venaient d'entendre.

La manière dont Jacques résume le témoignage de Pierre vaut la peine d'être relevée. « Dieu a... *visité* les nations *pour en tirer un peuple pour son nom* ». Voilà le programme de Dieu pour la dispensation actuelle. L'évangile

n'est pas annoncé parmi les nations en vue de les convertir en tant que telles, et de préparer ainsi la terre pour que Christ puisse y revenir ; il y est prêché pour convertir des individus, qui par là sont retirés d'entre les nations pour être Sa possession particulière : « un peuple pour son nom ». C'est un fait absolument fondamental. Si nous sommes dans l'erreur sur ce point, nous le serons quant à tout le caractère de la dispensation dans laquelle nous vivons. Les nations ne se soumettront que lorsque *les jugements de Dieu* seront sur la terre, comme Ésaïe 26:9 le dit si clairement. L'évangile est envoyé sur la terre pour que *les élus* d'entre les Juifs et d'entre les Gentils soient appelés ; et *ces élus sont l'assemblée de Dieu*.

Après avoir établi ce point, Jacques donne ce qu'il juge être la pensée de Dieu sur la question débattue. Son « avis » ou « jugement » est que le joug de la loi ne devait pas être placé sur le cou des croyants d'entre les Gentils, mais qu'il convenait de leur recommander l'observation de certaines restrictions dans des domaines où ils étaient connus pour leur négligence. L'idolâtrie et la fornication étaient considérées comme des péchés, déjà avant la loi ; et Genèse 9:4 montre qu'il en était de même pour manger le sang. Dieu sait dès le début tout ce qu'il développera au cours du temps. L'appel et l'élection des Gentils étaient nouveaux pour eux, mais non pas pour Dieu. Il leur appartenait de suivre Dieu ; quant à Moïse, ses paroles avaient leur place : elles étaient lues dans les synagogues chaque sabbat.

L'avis exprimé par Jacques a l'approbation de tous. Premièrement, Pierre leur a rendu témoignage de ce que Dieu avait fait en relation avec Corneille ; deuxièmement, Barnabas et Paul leur ont raconté ce que Dieu avait opéré au cours de leur voyage missionnaire ; troisièmement, les Écritures, citées par Jacques, leur ont parlé. *Ce que Dieu avait dit concordait avec ce que Dieu avait fait*. Ils s'étaient assemblés pour rechercher la pensée de Dieu : ils la discernent clairement au travers de sa Parole et de ses œuvres. Et ils sont tous d'accord. Ainsi une question difficile, qui aurait pu diviser l'Église, est réglée et contribue à les unir. À leur arrivée à Jérusalem, Barnabas et Paul étaient des hommes dont le service était contesté et mis en doute. Ils repartent avec une lettre dans laquelle il est parlé d'eux comme « nos bien-aimés Barnabas et Paul ».

Il est aussi dit à leur égard qu'ils sont des « hommes qui ont *exposé* (dans certaines versions : risqué) leurs vies pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ ». Risquer sa vie, c'est la mettre en jeu, tel un joueur qui hasarde son argent en jetant les dés ; exposer sa vie, c'est accepter la mort comme une certitude plutôt que comme un risque. L'Église de Dieu devrait estimer comme un bien-aimé quiconque expose sa vie de cette manière. Cette lettre écrite par des croyants d'entre les Juifs à des croyants d'entre les Gentils est imprégnée

d'un bout à l'autre d'un esprit d'amour, de communion et d'unité. Ils peuvent dire : « Il a semblé bon au Saint Esprit et à nous », tant ils étaient convaincus que le Saint Esprit avait dirigé leur décision. Placer les Gentils sous la loi aurait eu pour effet de « bouleverser » leurs âmes.

Tout ceci est d'une grande actualité pour nous aujourd'hui. Des difficultés du même genre se sont présentées parmi les Galates un peu plus tard, et la tentative de mélanger la loi et la grâce n'est pas rare à notre époque. Or cela ne peut se faire sans porter atteinte à la plénitude de la grâce et sans bouleverser les âmes de ceux qui reçoivent un tel enseignement. Les versets 30 à 33 de notre chapitre montrent comment le maintien de la grâce et de la liberté qu'elle apporte a contribué à l'affermissement et à la joie des croyants d'entre les Gentils à Antioche. Judas et Silas aussi, qui avaient été envoyés de Jérusalem, exercent leur ministère prophétique et fortifient les frères. Nous voyons ici la liberté avec laquelle ceux qui avaient un don pouvaient l'exercer dans quelque lieu que ce soit, et dans la présence d'hommes dont le don pouvait être, à bien des égards, supérieur au leur — vu que Paul et Barnabas étaient alors de retour à Antioche.

Quelques jours après, Paul propose à Barnabas d'entreprendre un nouveau voyage pour faire un travail pastoral. Les expressions du verset 36 montrent l'esprit d'un vrai pasteur désirant voir comment vont les croyants. La prospérité des âmes est sa grande préoccupation. Cette excellente suggestion est malheureusement à l'origine de la rupture entre ces deux dévoués serviteurs du Seigneur. Barnabas propose que Marc, son neveu, les accompagne de nouveau. Paul, se souvenant de sa défection, s'y oppose ; et cette divergence d'opinion provoque une telle irritation entre eux qu'ils se séparent, estimant impossible de continuer à travailler ensemble. Barnabas se rend à Chypre, d'où avait débuté leur premier voyage, et Paul part pour l'Asie mineure, région où ce voyage les avait conduits. Paul trouve en Silas un nouveau compagnon ; ils partent après avoir été recommandés à la grâce de Dieu par les frères. Barnabas semble s'en être allé précipitamment, avant que les frères aient eu le temps de prier pour lui.

Il ne nous appartient pas de juger ces éminents serviteurs de notre Seigneur ; mais le récit nous permet néanmoins de déduire que Barnabas a été trop influencé par les relations naturelles et que la sympathie des frères allait à Paul. Toujours est-il que l'irritation et la dispute les séparent, et le Saint Esprit ne le cache pas. Ne considérons pas Paul autrement que comme un homme ayant les mêmes passions que nous. Il n'était pas parfait, contrairement à son Seigneur.

16 - Chapitre 16

Au début de ce chapitre, nous retrouvons Paul à Derbe et à Lystre, les lieux où il avait été lapidé. Et c'est dans ces villes qu'il trouve maintenant Timothée, celui qui sera un si grand réconfort pour lui dans les dernières années de sa vie. Quelle belle illustration de la manière dont Dieu, dans son gouvernement, agit en faveur des fidèles ! Ne sommes-nous pas enclins à penser que ce gouvernement s'exerce seulement contre les impies ? Une des plus grandes consolations de Paul a sa source là où il a connu les souffrances.

Or Timothée, étant d'un père grec, n'avait pas été circoncis ; il n'aurait donc pas été reçu dans les cercles juifs. Paul, le sachant, le circoncit ; son attitude ici semble être en contradiction totale avec celle qu'il adopte à l'égard de Tite (voir Galates 2:3-5). Mais dans le cas de Tite, toute la vérité de l'évangile était mise en jeu, tandis que dans celui de Timothée, aucune question ne se posait. Pour Timothée, il s'agissait simplement d'éviter ce qui aurait été un obstacle dans son service pour le Seigneur ; et Paul ne voulait pas maintenir une apparence de constance qui n'aurait été que superficielle. Dieu lui donnait un compagnon dans l'œuvre, et il convenait d'ôter tout ce qui entraverait ses travaux.

Le séjour quelque peu prolongé de Paul en Asie mineure au cours de son deuxième voyage est résumé dans cinq courts versets (v. 4-8). L'apôtre et Timothée se livrent à une œuvre pastorale ; ils traversent des régions où des assemblées avaient déjà été établies précédemment ; ils leur enseignent les ordonnances qui ont été établies lors de la conférence à Jérusalem ; et les assemblées sont affermies et croissent en nombre. Puis ils visitent de nouvelles régions : la Phrygie, la Galatie et la Mysie, et là ils font évidemment le travail d'évangélistes. C'est à ce moment-là que l'apôtre a connu cet accueil si chaleureux des Galates dont il parle dans l'épître qu'il leur adresse (chap. 4:13-15). C'est aussi une époque au cours de laquelle Dieu exerce un contrôle très serré sur ses déplacements. Arrivé en Mysie, il se trouve entre la Bithynie au nord ou nord-est, et l'Asie au sud. Si le chemin avait été ouvert, il aurait été dans les deux directions. Pour ce qui concerne la Bithynie, l'Esprit le lui *défendit* expressément ; pour l'Asie, l'Esprit l'en *empêcha* : nous avons là, semble-t-il, une indication moins directe, dictée davantage par les circonstances.

Troas est située sur la côte maritime de la Mysie. Paul reçoit là par la vision d'un homme macédonien une indication positive. Ainsi en cinq versets, nous voyons Paul être guidé par Dieu de trois manières différentes, deux fois de façon négative et une fois de façon positive. Cela devrait éclairer ceux d'entre nous

qui, ayant le grand désir de recevoir une direction divine, s'attendent à la recevoir de la *seule* manière qui leur convient.

Paul et ses compagnons, reconnaissant dans la vision une directive de Dieu, obéissent immédiatement. Le verset 11 montre que Dieu permit que les vents leur soient favorables et que la traversée soit très rapide. Nous voyons en effet, au chapitre 20:6, que lorsque des années plus tard ils firent le trajet en sens inverse, il leur fallut cinq jours. À Troas, Luc, l'auteur du livre, semble bien avoir rejoint Paul, car tandis que dans les versets 4, 6, 7 et 8 nous avons partout « ils », dès le verset 10, nous trouvons « nous » ; et ce « nous » est employé dans tout le récit de ce qui s'est passé à Philippes.

Philippes avait le statut de colonie romaine ; aussi l'élément romain y était-il très fort et en conséquence peut-être, l'élément juif faible. Il n'y avait pas de synagogue, mais seulement un lieu en dehors de la ville au bord du fleuve où l'on priait le vrai Dieu. L'apôtre et ses compagnons cherchent ce lieu ; n'y trouvant que quelques femmes assemblées, ils s'asseyent et leur parlent. Ce début ne semblait pas très prometteur, mais Paul était un homme qui reconnaissait et utilisait les petites choses. Il ne se lance pas dans une grande prédication, mais il s'assied simplement et leur parle d'une manière informelle. Cet humble commencement a un aboutissement remarquable. Une assemblée est établie à Philippes ; plus que d'autres elle était remplie de grâce et elle fut un réconfort pour l'apôtre.

L'œuvre commence dans le cœur de Lydie, un cœur que Dieu ouvre. L'expression « qui servait Dieu » indique qu'elle cherchait et était devenue une prosélyte ; maintenant, dans l'évangile que Paul annonçait, elle trouve la substance de ce qu'elle cherchait. Le travail s'opère sans bruit mais est très réel, puisqu'elle est baptisée ainsi que sa maison ; et tout de suite elle s'identifie aux serviteurs du Seigneur en leur ouvrant sa maison.

L'incident suivant est la rencontre avec la servante qui avait ouvert son cœur à quelque ténébreux agent du diable. Elle donne l'apparence d'approuver Paul et ses compagnons. Certains auraient pu en être flattés et dire : « C'est vrai, nous sommes des esclaves de Dieu ; si cela lui fait plaisir de nous faire de la réclame, laissons-la ! » Mais Paul n'est pas aveugle à ce point. Il sait que la recommandation du diable n'est pas un gain, mais une perte ; aussi rejette-t-il son témoignage en commandant au mauvais esprit de sortir d'elle. L'esprit est contraint d'obéir et les maîtres de la servante comprennent que l'espérance de leur gain s'en est allée. Hors d'eux-mêmes, ils traînent Paul et Silas devant les magistrats et formulent leur accusation de manière à dresser les Romains contre eux. La foule se soulève et pousse les magistrats à des actes incontrôlés et contraires à la loi romaine. Il n'y a pas de véritable jugement : ils sont fouettés et

jetés en prison.

Dans ces circonstances, même le geôlier use d'une sévérité extrême ; et la nuit tombe sur eux dans cette triste condition. Ont-ils alors été assaillis par le découragement et les doutes et se sont-ils demandé si la vision de l'homme macédonien n'avait pas été un peu trop forcée ? Peut-être, car ils étaient des hommes soumis aux mêmes faiblesses que nous. Quoi qu'il en ait été, leur foi ne tarde pas à triompher, et à l'heure la plus sombre, non seulement ils prient, mais ils chantent les louanges de Dieu. Soudain Dieu intervient, et pas uniquement par le tremblement de terre. Normalement les tremblements de terre ont pour conséquence de coincer complètement les portes au lieu de les ouvrir, et aucun d'entre eux, à moins de sortir tout à fait de l'ordinaire, n'a jamais libéré des prisonniers de leurs liens.

Lorsque la voix de Paul parvient à ses oreilles, le geôlier, connaissant la sévérité des lois romaines à l'égard de la garde des prisonniers, était sur le point de se suicider. Le fait qu'il ait « demandé de la lumière » (v. 29) prouve qu'ils étaient tous dans l'obscurité. Comment Paul savait-il ce que le geôlier allait faire ? Le cri soudain de Paul était évidemment inspiré par l'Esprit de Dieu, et pour le gardien, il est comme la voix de Dieu. L'homme macédonien se manifeste enfin ! Il est tout tremblant : il tombe sur sa face devant ses prisonniers ! Et bientôt il pose la grande question qui depuis lors a été celle de millions de pécheurs convaincus. Il reçoit la réponse immuable qui a apporté la lumière et le salut à d'innombrables âmes.

Nous citons souvent Actes 16:31, mais trop fréquemment nous en omettons les trois derniers mots. Dieu se plaît à identifier l'homme et sa maison et à inclure celle-ci dans son offre de bénédiction. Pourquoi notre foi ne s'empare-t-elle pas plus souvent de ce fait ? Nous avons déjà trouvé dans notre chapitre une femme convertie mentionnée avec sa maison ; maintenant il est question d'un homme converti avec sa maison. Quel encouragement pour tout chef de famille que la grâce de Dieu atteint ; il n'y a pas d'acception de personnes pour Dieu, et ce qu'il est pour *un*, il l'est pour *tous*.

Le geôlier croit et, sans aucun délai, manifeste sa foi par ses œuvres. Puis, bien qu'il soit encore nuit, « lui et tous les siens » sont baptisés sur-le-champ. Cela montre très clairement que le baptême n'est pas une ordonnance *censée* être une confession de foi et qui doit se faire en public. Si tel avait été le cas, une occasion importante aurait été perdue ici. Combien facilement cela aurait pu avoir lieu le lendemain lorsque l'opinion publique aurait été un peu plus favorable à Paul ! Après le tremblement de terre, une grande confusion devait régner dans toute la ville ; mais pour le centurion et sa maison, les liens avec leur vie précédente avaient été rompus immédiatement. Car le baptême signifie une

dissociation, par la mort de Christ.

Lorsque le jour suivant les magistrats reviennent en arrière, Paul saisit l'occasion pour leur montrer qu'eux-mêmes ont été des transgresseurs, vu que lui et Silas sont des citoyens romains. Il ne va pas plus loin ni ne réclame de réparation. Ils sont pourtant relâchés, et ils ont le temps de voir les frères et de les exhorter avant de partir. L'épître aux Philippiens nous permet de voir le développement de l'œuvre après leur départ.

17 - Chapitre 17

Luc ne donne pas de détails sur leur passage à Amphipolis et Apollonie, mais va parler de ce qui a eu lieu à Thessalonique. Remarquons que dans ce chapitre nous ne trouvons pas le pronom « nous » ; il est donc possible que Luc, n'ayant pas été aussi impliqué que Paul et Silas dans les troubles survenus à Philippes, soit resté dans cette ville pour aider les croyants.

Selon sa coutume, Paul s'adresse d'abord aux Juifs dans leur synagogue. Le verset 3 nous montre comment il les aborde. Il leur explique, d'après leurs propres Écritures, qu'il fallait que le Messie, lorsqu'il viendrait, souffre et meure, et qu'il ressuscite d'entre les morts. Ceci établi, il était simple de leur prouver que Jésus était bien le Messie. Ainsi en un seul verset, en peu de mots, toute la vérité nous est résumée. Quelle qu'ait été la durée des discours, le problème entier est résumé dans ces quelques paroles ; elles peuvent servir de guide à tous ceux qui, aujourd'hui, s'adressent à des Juifs. Tous ne crurent pas, mais quelques-uns furent persuadés, de même qu'une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu et un assez grand nombre de femmes de premier rang.

À Philippes, l'émeute avait été suscitée par des Gentils déçus d'avoir perdu l'espérance de leur gain ; à Thessalonique, des Juifs incrédules sont à l'origine d'une opposition et d'un désordre pires encore. En traitant Paul et Silas de « gens qui ont bouleversé la terre habitée », ils rendent un tribut involontaire à la grande puissance de l'évangile prêché avec le Saint Esprit descendu du ciel. Ils pouvaient s'opposer à la prédication, mais il leur était impossible d'en arrêter la progression.

Cette émeute met fin au service de Paul à Thessalonique, car il servait dans l'esprit de l'instruction du Seigneur, rapportée en Matthieu 10:23. Aussi se rendent-ils maintenant à Bérée, où les Juifs manifestent des dispositions très différentes. Ils font preuve d'ouverture d'esprit et sont caractérisés comme étant « plus nobles » ; après avoir entendu par Paul ce que les Écritures annonçaient, ils se mirent à les examiner diligemment, et plusieurs d'entre eux crurent. Un esprit bien disposé, libre de tout préjugé, et qui reçoit avec bonne volonté la Parole, peut bien être qualifié de *noble*.

Mais l'hostilité des Juifs de Thessalonique à l'égard de la parole de Dieu est telle qu'ils pourchassent Paul à Bérée ; et face à ces nouveaux troubles, il fuit à Athènes, échappant à ses persécuteurs par une simple ruse. Silas et Timothée restent à Bérée, car alors il est évident que Paul est le principal objet d'animosité. C'est ainsi que pour sa visite à Athènes, le grand centre de la

culture et de la sagesse grecques, Paul est tout seul, en ce qui concerne son service.

Athènes était le centre par excellence de la science et de la philosophie grecques ; la ville était aussi remplie d'idoles. La culture humaine la plus élevée et l'idolâtrie la plus grossière peuvent cohabiter tout à fait amicalement. Paul arrive au milieu de cet état de choses, et ce spectacle excite son esprit au-dedans de lui. Bien que ses compagnons ne l'aient pas encore rejoint, il ne peut rester inactif et il commence à rendre témoignage tant aux Juifs qu'aux Gentils. Il attire ainsi sur lui l'attention de certains philosophes, et ces hommes, qui se rattachaient pourtant à des écoles différentes et le traitaient avec mépris, sont suffisamment intrigués pour désirer en entendre davantage. C'est ainsi que Paul a l'occasion de parler devant les intellectuels les plus cultivés de cette époque.

Les versets 18 à 21 nous donnent un aperçu des conditions qui prévalaient à Athènes. Il y régnait une activité mentale intense et une recherche insatiable d'idées nouvelles. Ils « ne passaient leur temps à autre chose qu'à dire ou à ouïr *quelque nouvelle* », naturellement pas des simples commérages ou bavardages, mais les notions philosophiques les plus évoluées. Aussi lorsque Paul leur annonce « Jésus et la résurrection », ils reçoivent sa prédication comme une grande nouveauté liée à des divinités dont ils n'avaient jamais entendu parler jusque-là. Les épicuriens croyaient qu'on parvenait au bien le plus élevé en satisfaisant ses propres désirs, et les stoïciens qu'on l'atteignait en les réprimant ; mais qu'en était-il de ces nouvelles idées ?

Paul commence son discours sur la colline de Mars (ou Aréopage) en leur reprochant d'être trop superstitieux, d'être « voués au culte des démons ». Parmi leurs innombrables sanctuaires, ils avaient même un autel dédié « au dieu inconnu », pour qu'il n'y ait pas un démon, inconnu d'eux, qui doive encore être apaisé. L'apôtre relève ce point et en fait le thème de sa prédication, car il était parfaitement vrai que le Dieu vivant leur était tout à fait inconnu. Paul leur annonce le Dieu qu'ils ne connaissaient pas ; et l'examen du bref compte rendu de son discours nous indique de quelle manière il place Dieu devant eux. Pour ce qui en était des choses de Dieu, ces Athéniens cultivés étaient tout simplement des païens ; aussi nous est-il montré ici comment l'évangile devrait être présenté à des païens.

Paul commence par parler de Lui comme *le Dieu créateur*. En tant que tel, Il est à la base de tout. Si nous ne le connaissons pas ainsi, nous ne le connaissons pas du tout. Cela explique pourquoi la théorie de l'évolution opère tant de ravages. Sa principale attraction pour plusieurs est qu'elle leur permet de se passer entièrement de Dieu, ou du moins de le repousser dans un arrière-plan si lointain qu'il ne vaut pas la peine de penser à lui. Paul le met au premier plan

du tableau qu'il dresse : non seulement Il a fait le monde, mais aussi toutes les choses qui y sont. Il ne peut pas habiter dans les temples érigés par les hommes ni être adoré comme s'il dépendait de leurs mains. Il est, Lui, le Dispensateur de la vie et de toutes choses. Tous les hommes sont Ses créatures ; Il a fait d'un seul sang toutes les races, et Il a déterminé les temps ordonnés et les bornes de leur habitation.

Ils avaient conservé quelques lueurs de cette vérité, et Paul peut leur citer certains de leurs propres poètes qui ont parlé de l'humanité comme étant la race de Dieu. En cela ils avaient raison. Nous ne devenons *enfants* de Dieu que par la foi dans le Christ Jésus, mais tous les hommes sont sa *race*, étant ses créatures. Ainsi, nous ne devons pas concevoir Dieu comme nous étant inférieur ou comme étant une œuvre de nos mains ; et nous devons être ceux qui le recherchent. Son *immanence* est reconnue dans les paroles : « En lui nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes » ; pourtant Paul l'annonce comme Celui qui est *transcendant*, Celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre.

Mais ce Dieu créateur est aussi *un Dieu de patience*. Les hommes n'ont pas voulu retenir Dieu dans leur connaissance, et les nations sont ainsi tombées dans l'ignorance de Dieu. Pendant un certain nombre de siècles, les Athéniens se sont glorifiés de leur culture et de leur science, et pourtant tout au long de cette période, ils étaient dans « les temps de *l'ignorance* » — l'ignorance de Dieu — et Paul le leur dit clairement. Mais Dieu a « fermé les yeux sur » ou « passé par-dessus » leur ignorance, usant de patience en vue de ce qu'il allait faire par Christ.

Maintenant Christ est venu, et Dieu se proclame comme *un Dieu de juste jugement*. Il a établi le jour auquel il prendra les rênes du gouvernement par l'homme qu'il a destiné à cela ; la terre tout entière sera alors jugée et administrée en justice. En vue de ce jour, la repentance est la seule chose qui convient à des hommes injustes, en tous lieux. C'est l'unique échappatoire, c'est pourquoi Dieu l'ordonne.

La preuve de la venue de ce jour du juste jugement a été donnée par la résurrection de l'Homme que Dieu a destiné à cela. Ainsi Paul termine en présentant Dieu comme *le Dieu de résurrection*. Un événement échappant entièrement à tous les calculs humains s'était produit. Jésus avait été tiré hors de la mort à laquelle l'homme l'avait livré ! Paul avait commencé son service à Athènes en annonçant Jésus et la résurrection parmi les *ouvriers* sur la place publique; il le termine avec le même sujet lorsqu'il s'adresse aux *philosophes* sur l'Aréopage.

Les cerveaux actifs de ces penseurs étaient occupés du monde de l'homme, aussi la résurrection était-elle tout à fait hors de leur champ visuel. C'était une

absurdité pour la plupart d'entre eux, et ils s'en moquent. D'autres manifestent un peu d'intérêt, mais remettent à plus tard un examen approfondi, ne voyant aucune urgence en la matière. Mais quelques-uns, hommes et femmes, croient et ceux-ci unissent leur destin à celui de Paul. Ces trois classes apparaissent généralement là où l'évangile est annoncé: il y a les moqueurs, ceux qui remettent à plus tard et ceux qui croient.

Le séjour de Paul à Athènes est de courte durée: il n'attend pas plus longtemps l'arrivée de ses compagnons, mais se rend à Corinthe. Il est donc probable que ceux qui ont dit: «Nous t'entendrons encore sur ce sujet» n'en ont pas eu l'occasion.

18 - Chapitre 18

Au début de ce chapitre, Paul est à Corinthe, où il rencontre Aquilas et Priscilla. Le décret sévère de Claude a eu pour effet de les placer sur le chemin de Paul, et de cette rencontre sont résultés leur conversion et ensuite leur service qui leur a valu la belle appréciation de Romains 16:3, 4. Dieu a fait tourner pour le bien le décret d'expulsion, faisant en sorte que la colère de l'homme soit à Sa louange ; et nous espérons et prions qu'il opérera de la même manière à l'égard des décrets modernes édictés contre les Juifs. C'est avec ce couple que Paul demeure, et il commence son travail dans la synagogue. Silas et Timothée le rejoignent alors, et le témoignage de Paul devient plus puissant et plus direct. Puis, les Juifs s'opposant, il se tourne vers les Gentils.

« Étant parti de là » (v. 7), c'est-à-dire de la synagogue, il poursuit son témoignage dans la maison attenante d'un nommé Juste. Une œuvre de Dieu très marquée et importante s'opère, puisque même le chef de la synagogue se convertit. Dans une vision, le Seigneur encourage Paul à parler avec hardiesse ; il lui donne l'assurance que personne ne mettra les mains sur lui ici, contrairement à ce qui s'était passé ailleurs. Ainsi son service se poursuit pendant dix-huit mois. Il y a bien une tentative de soulèvement contre lui, mais celle-ci reste sans suite, grâce à Dieu, du fait de la froide indifférence de Gallion, le proconsul romain, qui traite toute l'affaire comme une simple dispute de mots et de noms et refuse d'être juge de ces questions. Ainsi Dieu peut utiliser le tempérament d'un gouverneur, aussi bien que le décret d'un empereur, pour servir Ses fins. Paul ne quittera Corinthe qu'un peu plus tard.

Ce long séjour à Corinthe marque la fin du deuxième voyage de Paul. Il part pour Jérusalem et Antioche par Éphèse où il ne s'arrête que courtement, promettant de revenir « si Dieu le veut ». Le chapitre suivant nous montre que Dieu l'a voulu. Au verset 18, nous voyons que Paul observait encore des coutumes juives, en relation ici avec un vœu qu'il avait fait.

À Antioche, il séjourne « quelque temps », expression indiquant une période limitée. Puis il part pour son troisième voyage et se rend d'abord sur le champ de ses travaux précédents pour fortifier les disciples. C'est toujours un service très nécessaire, car il y a tant d'influences qui tendent à affaiblir les croyants. L'histoire de Paul se poursuit dans le premier verset du chapitre suivant ; les versets 24 à 28 sont une parenthèse dans laquelle il est parlé d'Apollos : du plein enseignement qu'il a reçu et de son service béni ; nous y voyons que si Paul est resté très peu de temps à Éphèse, Aquilas et Priscilla y

sont demeurés ; et par leur moyen le Seigneur donne à Apollos exactement ce dont il avait besoin.

Apollos avait un don naturel d'éloquence — il parlait avec facilité. Grâce à une étude diligente, il était devenu « puissant dans les Écritures ». Pourtant, à son arrivée à Éphèse il ne connaissait pas exactement ce que Dieu avait fait en Christ. Ses connaissances s'arrêtaient à l'introduction de Jésus par le baptême de Jean. Il enseignait diligemment ce qu'il savait dans la synagogue. En l'entendant, Aquilas et Priscilla voient tout de suite ce qui lui manque; ils exercent alors à son égard le merveilleux service de l'hospitalité pour lui expliquer plus exactement ce qui s'était produit par Christ. Ainsi Dieu s'est servi de ces saints qui n'avaient pas de don public particulier, pour préparer un instrument très doué à sa carrière de serviteur. D'Éphèse, Apollos se rend à Corinthe, où non seulement il convainc de nombreux Juifs, leur démontrant qui est le Christ, mais où aussi il contribue beaucoup à l'avancement des croyants. Qui peut dire quelle part de la récompense attribuée à son service fécond sera portée au crédit d'Aquilas et Priscilla?

19 - Chapitre 19

Le début de ce chapitre nous montre Paul arrivant à Éphèse après le départ d'Apollos ; il y trouve certains disciples dans le même état d'ignorance quant au plein message de l'évangile. Ils étaient de vrais « disciples », et ils avaient reçu les faits concernant Christ dans la mesure où ils leur avaient été rapportés. Le Saint Esprit est donné à ceux qui croient « la parole de la vérité, l'évangile de votre salut » (Éph. 1:13). Ils ne l'avaient pas cru, parce qu'ils ne l'avaient pas entendu et, par conséquent, ils n'avaient pas reçu l'Esprit. Comme Apollos, ils n'avaient eu connaissance que des tout premiers éléments, en relation avec Jean le Baptiseur, et ils avaient été baptisés de son baptême. Paul les instruit, ils sont baptisés pour le nom du Seigneur Jésus, l'apôtre leur impose les mains, et alors l'Esprit Saint vient sur eux et ils se mettent à parler en langues et à prophétiser. Une preuve visible est ainsi donnée qu'ils sont maintenant entrés dans l'état chrétien complet.

Paul ne blâme pas ces douze hommes. La transition à la pleine lumière de l'évangile s'effectuait graduellement à cette époque où les communications étaient lentes. Au début du chapitre 6 de l'épître aux Hébreux, le retour à certaines coutumes est condamné. Il est reproché à quelques croyants d'entre les Juifs de n'avoir pas *laissé la parole du commencement du Christ* pour *avancer vers la perfection du plein évangile*. Jean, dans son ministère, avait beaucoup à dire sur « la repentance des œuvres mortes », sur les « ablutions » et sur « le jugement éternel », mais lorsque cette épître a été écrite, la pleine vérité quant à Christ avait été répandue et ces croyants auraient dû la recevoir, même si elle ne coïncidait pas avec bon nombre de leurs conceptions judaïques. *Nous n'avons aucune excuse* pour ne pas avancer vers la perfection.

Maintenant que ces hommes ont reçu la bénédiction, Paul peut tourner son attention vers la synagogue où il avait brièvement rendu témoignage lors de son voyage précédent ; et pendant trois mois il va discourir avec les Juifs pour les persuader de l'évangile. Puis vient le moment où il sent que son œuvre dans cet endroit est terminée. Le résidu selon l'élection de la grâce était manifesté, les autres s'endurcissaient et l'apôtre scelle la séparation en se retirant de la synagogue et en emmenant les disciples avec lui pour poursuivre son service dans l'école de Tyrannus — tout comme à Corinthe il avait quitté la synagogue pour la maison de Juste. Dieu indiquait ainsi clairement qu'il n'établissait pas un nouveau groupe de croyants éclairés parmi les Juifs, mais constituait quelque chose de tout à fait nouveau, embrassant à la fois des Juifs et des Gentils.

Une œuvre évidente et puissante s'opère là, de sorte que Paul reste deux années à travailler dans cette ville. Dieu le soutient par des manifestations miraculeuses de nature particulière, et toute la province est évangélisée. Comme toujours lorsque Dieu opère avec puissance, les œuvres de Satan sont démasquées et de l'opposition surgit. La fin de ce chapitre montre comment cela s'est passé à Éphèse.

La première réaction prend la forme de l'imitation. Les sept fils de Scéva se jugent eux aussi capables de chasser des démons en invoquant le nom du Seigneur Jésus. Mais ils ne le connaissent pas. Il n'est pas leur Seigneur : ils ne peuvent parler de lui que comme « Jésus que Paul prêche », sans lui donner son titre de Seigneur. Le démon montre tout de suite qu'il ne les connaît pas ; il ne se laisse pas abuser par l'usage occasionnel qu'ils font du nom de Jésus. Les sept hommes sont défaits : leur honte est manifestée devant tout le monde et le nom du Seigneur Jésus est magnifié.

Un grand triomphe public a été remporté sur Satan et sur la magie noire par laquelle les hommes cherchent à maintenir le contact avec lui. Beaucoup de ceux qui ont cru sont amenés à confesser qu'ils s'étaient autrefois adonnés à ces pratiques et avaient commis le mal. Plusieurs se détournent de cette mauvaise voie et brûlent, devant tous, les livres qui traitent de ces choses, malgré leur valeur marchande. La parole de Dieu croît et montre sa force, tandis que les agissements sataniques diminuent et sont anéantis. Qu'il est affligeant pour nous de constater aujourd'hui l'attention pour la Parole diminuer et celle pour le spiritisme augmenter !

Dans ces pratiques, Satan aborde les hommes avec toutes les ruses du serpent. À Éphèse, ayant subi une défaite sur ce plan, il recourt à d'autres moyens et se manifeste comme le lion rugissant. Il opère par la cupidité des hommes. Le succès de l'évangile a fait du tort au commerce des orfèvres, et il n'est pas difficile d'essayer de le relancer sous le couvert de zèle pour la réputation de la déesse Diane. Pouvait-on discréditer sa grandeur et anéantir sa magnificence ? Leur souci réel, celui de s'enrichir, était ainsi bien camouflé.

Satan avait réuni les éléments inflammables ; et le cri « Grande est la Diane des Éphésiens ! » est l'étincelle qui va embraser toute la ville. Une terrible émeute éclate ; l'apôtre y fait allusion dans sa seconde épître aux Corinthiens, lorsque parlant de lui et de ses compagnons il dit : « Nous avons été excessivement chargés, au-delà de notre force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre » (chap. 1:8). Les Éphésiens excités étaient prêts à exécuter la sentence de mort sur Paul, mais comme il le mentionne dans le verset suivant : « Nous-mêmes nous avions *en nous-mêmes* la sentence de mort, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite

les morts ». Dieu l'a délivré « d'une si grande mort », mais le danger avait évidemment été si pressant que Paul compare sa délivrance à une résurrection d'entre les morts.

Le récit des Actes nous montre comment Dieu se sert des uns ou des autres pour opérer la délivrance : quelques-uns des magistrats de la province d'Asie, Alexandre qui détourne de Paul l'attention, le secrétaire de la ville par son discours diplomatique. La plupart des émeutiers déchaînés ne savaient même pas exactement pourquoi ils s'étaient soulevés, et le secrétaire de la ville leur rappelle que les autorités romaines pourraient retourner la situation contre eux et les accuser de sédition. Il est bien remarquable qu'il puisse dire de Paul et de ses compagnons : ces hommes « ne sont ni des voleurs, ni des blasphémateurs de votre déesse » ; cela montre qu'ils avaient soigneusement évité tout ce qui aurait pu offenser. Ils s'occupaient de prêcher *positivement* l'évangile plutôt que de travailler *négativement* à exposer les folies de l'idolâtrie.

Cette grande émeute met fin au service de Paul à Éphèse; il s'en va alors en Macédoine, comme l'indique le premier verset du chapitre 20. Il vaut la peine de lire ici les chapitres 2, versets 12 et 13, et 7, versets 5 à 7 de la seconde épître aux Corinthiens. Ces passages nous montrent que Paul, en route pour la Macédoine, s'est arrêté courtement à Troas, mais que, malgré la porte ouverte pour le service, il a poursuivi son chemin dans sa hâte de retrouver Tite et d'avoir des nouvelles des saints à Corinthe. Il arrive en Macédoine, toujours en proie à l'inquiétude et à l'affliction; mais là Tite le rejoint et le console. Il est ainsi clair que les peines qu'il a connues à Éphèse ont été suivies d'autres peines à Troas et en Macédoine. Cependant, tout cet aspect est passé sous silence dans les Actes. Luc pouvait difficilement parler de ces détails intimes des expériences de l'apôtre; nous les apprenons par les écrits de Paul lui-même.

20 - Chapitre 20

Dans les Actes il nous est simplement dit que Paul a beaucoup exhorté les disciples en Macédoine, qu'il est allé en Grèce et que, pour éviter les embûches des Juifs, il est retourné en Asie en passant par la Macédoine. Le verset 4 nous donne les noms de ses compagnons de voyage, bien que ceux-ci aient pris les devants et l'aient attendu à Troas. Dès le verset 5, Luc emploie de nouveau le pronom « nous » : à ce moment, il a donc rejoint le groupe. Une traversée de cinq jours ramène Paul, Luc et les autres à Troas où peu de temps auparavant le Seigneur avait ouvert une porte. Les versets qui suivent montrent qu'ils rencontrent cette fois encore un grand intérêt pour les choses de Dieu dans cette ville.

Paul ne passe à Troas qu'une semaine ; c'est au cours de celle-ci qu'a lieu la réunion mémorable dont nous parlent les versets 7 à 12 ; ils nous donnent une image très belle de la simplicité et du zèle qui caractérisaient cette époque. Les disciples avaient l'habitude de se réunir pour la fraction du pain — la cène du Seigneur — le premier jour de la semaine. Ce n'est pas le sabbat qui avait été choisi, mais le lendemain, le jour de la résurrection du Seigneur, bien que ce n'ait pas été un jour férié comme l'aurait été la veille pour les croyants d'entre les Juifs. Aussi les chrétiens se rassemblaient-ils le soir, une fois la journée de travail achevée. Ils se réunissaient dans une chambre haute : on ne connaissait pas les « églises ». Disposant de très peu de temps, Paul saisit l'occasion pour leur faire un discours ; leur intérêt est si grand qu'ils passent toute la nuit à écouter ses paroles.

Nous pouvons facilement nous représenter la scène : la chambre haute remplie d'auditeurs ; les jeunes assis sur le rebord de la fenêtre ; les nombreuses lampes allumées ajoutant à l'atmosphère oppressante de l'air raréfié de la pièce, la brusque interruption causée par le sommeil et la chute d'Eutyche. Pourtant la puissance de Dieu est si manifestement à l'œuvre que cet incident, au lieu d'interrompre la réunion et de distraire les esprits du message de Paul, touche et affermit les cœurs des auditeurs qui restent jusqu'à l'aube pour écouter. L'apôtre allait maintenant entreprendre son dernier voyage à Jérusalem. La question de savoir si c'était la bonne chose reste ouverte. Mais il est évident que l'Esprit de Dieu agissait par lui comme autrefois. Paul n'a fait aucun miracle plus remarquable que celui-ci. Le récit est marqué par l'absence de tout cérémonial et de toute officialité, mais il est empreint de puissance. Aujourd'hui, dans la chrétienté, le cérémonial prend toute la place et la puissance est absente. Quel

sujet de tristesse !

Le jour venu, Paul quitte Troas à pied ; Luc et ses autres compagnons partent par mer et le prennent à Assos. Arrivé à Milet, il fait venir les anciens de l'assemblée d'Éphèse ; sachant qu'il ne les reverrait plus, il veut leur délivrer un message. Cet appel touchant semble se diviser naturellement en trois parties.

Dans la première partie, qui couvre les versets 18 à 27, il passe en revue son propre ministère parmi eux. Il commence par ces paroles : « Vous savez de quelle manière je me suis conduit envers vous tout le temps, depuis le premier jour ». Puis après avoir montré *comment* il a servi, il continue en disant *en quoi* avait consisté son service. Dans l'un des aspects comme dans l'autre, il peut bien nous servir de modèle.

D'abord son travail était de *servir*. Il n'était pas un grand dignitaire ecclésiastique dominant le troupeau de Dieu, mais un serviteur ; il servait certes les saints, mais en le faisant, c'est premièrement le Seigneur qu'il servait, et cela depuis le premier jour et jusqu'au dernier. En outre, il servait *en toute humilité* ; les chapitres précédents nous l'ont montré. Il n'était pas le genre d'homme qui attend que tout le monde lui fasse place ou le serve : il aidait les autres en travaillant de ses propres mains. Et tout cela, avec des *larmes*, et au milieu de beaucoup *d'épreuves* suscitées par les Juifs. Les larmes parlent d'une profonde sensibilité et d'exercices de cœur, tandis que les épreuves évoquent la confrontation perpétuelle aux difficultés et à l'opposition.

Paul, était aussi caractérisé par la *fidélité* avec laquelle il déclarait la vérité et l'appliquait aux saints. Il ne recherchait pas la popularité facile qu'on acquiert en taisant les choses peu agréables à entendre, mais avait toujours leur profit en vue. En outre, il ne se limitait pas à annoncer *publiquement* l'évangile, mais il remplissait ce service *de maison en maison*, un travail beaucoup plus discret, mais souvent combien plus efficace ! Tout ceci montre de quelle « manière » il s'était conduit envers eux. Mais il y a aussi ce dont il parle au verset 24 : sa *consécration* totale au ministère qui lui avait été confié et à Celui duquel il l'avait reçu. Il avait voué sa vie à ce service et rien ne pouvait l'en détourner, ni la perspective des difficultés ni même celle de la mort. Lorsqu'un serviteur de Dieu allie à sa fidélité une consécration qui ne fléchit pas devant la mort, son ministère sera immanquablement accompagné de puissance.

Il mentionne ensuite trois sujets qui ont marqué son ministère. D'abord, l'évangile qui lui avait été confié : il était appelé à rendre témoignage partout et à tout le monde de « la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ ». L'évangile proclame « la grâce de Dieu » qui a été révélée en Christ, dans sa mort pour nos péchés et sa résurrection pour notre justification ; de notre côté, il demande la repentance et la foi. Voilà le sujet constant de sa prédication.

Il avait aussi prêché « le royaume de Dieu », cela non pas parmi « tous », mais parmi « *vous* tous ». C'est-à-dire que partout il avait prêché le royaume *parmi les disciples*. Évidemment cela a une portée actuelle. Lorsqu'il annonçait les choses à venir, il parlait sans doute du royaume qui sera établi publiquement ; mais il leur rappelait aussi qu'en recevant Christ comme leur Seigneur, ils étaient déjà placés sous l'autorité de Dieu, et il leur montrait la signification pratique de la soumission à la sainte volonté de Dieu. On peut remarquer que, dans ses épîtres, Paul ne se contente jamais de présenter la vérité *abstraitement* ; il met toujours l'accent sur la conduite qui, selon la vérité, répond à la volonté de Dieu pour eux.

Puis troisièmement, il leur avait annoncé « tout le conseil de Dieu ». Il les avait amenés dans la lumière de tout ce que Dieu s'est proposé, pour Christ, pour l'Église et pour le monde à venir. Ils ont ainsi eu connaissance de ce qui jusqu'alors avait été gardé secret, et ont vu que Dieu avait des pensées plus élevées que ses propos révélés antérieurement à l'égard d'Israël. C'est ce troisième point de son ministère qui avait soulevé l'opposition furieuse d'un grand nombre de ses auditeurs juifs et qui aboutira finalement à son emprisonnement. Il peut ainsi dire : « Je n'ai mis *aucune réserve* à vous annoncer ». Si seulement il avait usé d'un peu de retenue en abordant ce sujet de son ministère, son service se serait déroulé beaucoup plus paisiblement et il se serait évité bien des troubles. Car l'introduction des Gentils, selon la vérité de l'Église, fait partie du conseil de Dieu. Il le savait et néanmoins il n'a pas reculé.

Le ministère complet de la parole de Dieu, aujourd'hui, doit embrasser ces trois sujets : l'évangile de Dieu, le royaume de Dieu et le conseil de Dieu.

Dans la seconde partie de son discours (v. 28-31), il exhorte et avertit les anciens d'Éphèse. L'Esprit Saint les avait établis surveillants au milieu du troupeau, qui est l'assemblée de Dieu. Ce troupeau n'était pas le leur, mais celui de Dieu par droit d'achat ; ils devaient le nourrir ou le paître. Mais avant tout, ils avaient à prendre garde à eux-mêmes, car comment celui qui ne veille pas d'abord sur lui-même pourrait-il prendre soin du troupeau ? En outre, ils devaient user de vigilance à l'égard des adversaires, se souvenant que pendant trois ans Paul n'avait cessé de les avertir avec larmes. Est-ce que, faute d'être exercé, ce ministère d'avertissement n'a pas presque complètement disparu ?

Paul met ici les anciens en garde contre deux sources principales de mal : d'abord, les loups redoutables venant de l'extérieur, puis les hommes pervers qui se lèveront d'entre eux-mêmes. Par « loups », l'apôtre entend sans doute ceux qui agissent comme véritables agents du diable, ceux qui, selon les paroles de Pierre, introduisent « des sectes de perdition ». Cette prédiction s'est pleinement réalisée : l'histoire de l'Église en témoigne ; comme aussi du mal opéré par ceux

qui se sont levés du milieu des anciens eux-mêmes pour annoncer des doctrines « perverses » ou « *perverties* ». Ces hommes sont très probablement de vrais croyants, mais qui *tordent* ce qu'ils annoncent et par là pervertissent la vérité. Ils se présentent comme chefs de partis et centres d'attraction à ceux qu'ils entraînent. Au lieu de conduire à Christ, ils attirent à eux. N'avons-nous pas dans ces paroles de Paul une esquisse de ce que la chrétienté est devenue aujourd'hui ?

C'est pour cette raison sans doute que nous ne trouvons dans les Écritures aucune instruction relative au maintien de la fonction d'ancien d'une manière officielle après le départ de l'apôtre. Si c'est d'entre eux que doivent se lever ces ouvriers d'iniquité, autant reconnaître et accepter avec gratitude ceux que Dieu se plaît à susciter, sans qu'ils soient désignés officiellement. Quant aux hommes qui disent des choses perverses, leur investiture ne ferait que ratifier ce qui est faux.

Dans la troisième partie de son message, Paul indique les ressources qui demeurent malgré tout. Il prononce peu de *paroles* : elles sont contenues dans un seul verset ; mais leur *portée* est d'un poids et d'une importance immenses. Notre grande ressource est en Dieu, et non pas dans l'homme. Il ne les recommande pas aux autres apôtres ; il ne pouvait pas les recommander aux anciens puisque c'est à des anciens qu'il s'adresse et que c'est d'entre eux que se lèveraient des ouvriers d'iniquité. Dieu, et Dieu seul, est la ressource des siens. Il a donné sa Parole dans laquelle il se révèle. Autrefois il parlait par Moïse, comme l'Ancien Testament nous le rapporte : il s'agissait là de la Parole de *ses exigences* envers les hommes. Maintenant, il parle en Christ, dans le Nouveau Testament : et c'est la Parole de *sa grâce*. C'est à cette Parole que nous sommes spécialement recommandés, car elle a la puissance de nous édifier dans la foi et de nous donner, en puissance et en jouissance spirituelles avec tous les sanctifiés, cet héritage qui nous appartient. L'héritage est à nous par la foi en Christ (voir Actes 26:18), mais il nous est annoncé en puissance par la Parole de sa grâce.

On ne saurait surestimer l'importance de ce verset 32 pour nous aujourd'hui. Dieu et sa Parole demeurent, quoi qu'il arrive. Nulle puissance de mal ne peut toucher Dieu. Il reste et nous pouvons être en relation avec lui par la prière, dans la communion, dans les actions de grâce et dans l'adoration. Sa Parole demeure, car dans sa providence il a veillé sur elle et nous l'a conservée. Elle est certes l'objet d'attaques incessantes de la part de l'ennemi. Trop vite elle a été plus ou moins étouffée par les traditions des Pères ; puis elle a été ensevelie sous une langue étrangère et soustraite au peuple ; maintenant qu'elle est accessible à tout le monde, elle est violemment critiquée et on cherche par tous les moyens à détruire son autorité. Imitant Judas, des hommes éminents

l'honorent par un baiser et de belles paroles : « Je te salue, maître dont le langage est sublime ! » mais c'est pour mieux la livrer à ceux qui la dépouilleront de tout vestige d'autorité divine. Et néanmoins elle reste la ressource de tout cœur croyant et obéissant.

Paul termine son discours en mentionnant une nouvelle fois la droiture et la sincérité qui l'avaient caractérisé. Il n'avait pas cherché à s'enrichir, loin de là ! il avait plutôt donné aux autres. Il cite une parole du Seigneur Jésus qui ne se trouve pas dans les évangiles, une parole qu'il avait mise en pratique. Il leur a déjà dit plus haut qu'il ne leur avait rien caché et qu'il les avait enseignés (v. 20), et il leur répète qu'il leur a tout montré. Il mettait en pratique devant eux ce qu'il leur prêchait. Et l'exemple parle avec puissance.

Paul a été appelé à nous servir de modèle à la fois comme saint et comme serviteur. Aussi le discours dans lequel il passe en revue son service nous a-t-il été conservé dans cet écrit inspiré ; et si nous nous mesurons à lui, nous avons bien lieu d'être profondément humiliés. Ayant dit aux anciens tout ce qu'il avait à leur dire, il se met à genoux et prie avec eux ; et ils versent tous beaucoup de larmes. Quelle scène profondément émouvante ! L'expression « couvrir de baisers » employée ici est celle que l'on trouve aussi en Luc 15, lorsque le père court au-devant du fils prodigue et se jette à son cou. Pourtant ne peut-on pas voir un élément de faiblesse dans le fait que ce qui les peinait le plus c'était qu'ils ne le reverraient plus ? N'auraient-ils pas dû être affligés avant tout par la pensée que l'Assemblée de Dieu allait être ravagée par des loups et corrompue par des hommes pervers ?

21 - Chapitre 21

Le début de ce chapitre nous montre que Luc est toujours avec Paul et ses autres compagnons. Nous allons les suivre dans le voyage qui doit les amener à Jérusalem. À leur arrivée à Tyr, ils cherchent tout naturellement s'il y a des disciples et ils en trouvent quelques-uns. Par ces hommes dont le nom n'est pas mentionné, l'Esprit donne un message à Paul, lui disant de ne pas monter à Jérusalem. Aux Éphésiens, il avait déclaré qu'étant lié dans son esprit, il s'en allait à Jérusalem. Et il est si profondément convaincu en lui-même, qu'il ne reçoit pas l'avertissement qui lui est donné par ces humbles Tyriens. C'est un cas, semble-t-il, où il a laissé ses convictions intimes prendre le pas sur la voix de l'Esprit qui lui venait de l'extérieur. Mais restons-en là ; remarquons seulement, dans la suite du récit, comment Dieu a fait tourner en bien cette erreur — si cela en était une ; toutefois que de difficultés Paul s'est-il attirées ainsi !

À leur départ de Tyr, nous assistons de nouveau à une de ces réunions de prières impromptues et si belles ; et à leur arrivée à Césarée, nous voyons comment s'exerçait l'hospitalité chrétienne à cette époque. C'est Philippe, l'évangéliste du chapitre 8, qui les reçoit. Ses filles avaient un don prophétique ; elles l'exerçaient sans doute selon les instructions scripturaires relatives au service des femmes, et elles nous sont données ici en exemple.

Dans cette ville, le prophète Agabus rend encore une fois témoignage de ce qui attendait Paul à Jérusalem. Nous voyons à nouveau une touchante manifestation de l'affection que les compagnons de Paul et les saints à Césarée lui portaient ainsi que du désir de Paul de laisser sa vie pour le nom du Seigneur Jésus. Incidemment, la manière de procéder lorsqu'il y a une divergence d'opinion qu'on ne peut pas empêcher nous est indiquée. Il convient à tous de *se taire*, avec le seul désir que *la volonté du Seigneur soit faite*, quelle qu'elle soit.

Arrivé à Jérusalem, Paul raconte à Jacques et aux anciens « une à une les choses que Dieu avait faites parmi les nations par son service ». L'ayant entendu, ils glorifient le Seigneur, car ils étaient prêts à reconnaître les Gentils en Christ, conformément à ce qui avait été décidé lors de la conférence mentionnée au chapitre 15. Les Gentils ne devaient pas être placés sous le joug de la loi. Mais les croyants d'entre les Juifs devaient-ils observer leurs anciennes coutumes ? C'est une autre question. Les frères à Jérusalem pressent Paul de s'associer avec quatre hommes qui avaient fait un vœu, et cela parce qu'on lui reprochait d'avoir enseigné aux Juifs qu'ils devaient renoncer à leurs coutumes. À leur avis, il

convenait qu'il fasse ainsi taire ces rumeurs.

Un autre élément n'était pas étranger à cette suggestion : c'est qu'il y avait alors des milliers de Juifs qui avaient cru en Christ, et ils étaient tous zélés pour la loi. Nous nous serions attendus à ce qu'ils soient zélés pour l'évangile et ses espérances célestes, mais apparemment ils n'avaient pas encore compris le vrai caractère de ce en quoi ils avaient été introduits. C'est à des chrétiens d'entre les Juifs comme ceux-ci que l'épître aux Hébreux a été écrite. Ils étaient « paresseux à écouter » et il fallait qu'on leur enseigne « quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu » ; ils avaient besoin « de lait et non de nourriture solide ». Ils sont par conséquent exhortés à avancer « vers l'état d'hommes faits » (Héb. 5:11 à 6:2).

Le conseil donné à Paul, et qu'il suivit, n'était pas particulièrement fait pour les conduire à l'état d'hommes faits. C'était un expédient pour éviter des troubles, et comme bien souvent, il n'a pas atteint le but proposé. Il a entraîné Paul dans le temple, là où il était le plus probable qu'il trouve ses adversaires. Il est allé au-devant des difficultés au lieu de les éviter. L'émeute soulevée contre lui était fomentée par des Juifs d'Asie, des hommes qui sans doute avaient été impliqués dans le soulèvement qui s'était produit à Éphèse. Ils agissaient ainsi car ils pensaient que Paul avait profané le temple en y introduisant un Éphésien d'entre les Gentils. Leur supposition était évidemment fausse. Non seulement il ne l'avait pas fait, mais lui-même n'était entré dans le temple que parce qu'il pensait désarmer ainsi leurs préjugés ; or cette supposition s'est aussi révélée fausse.

Néanmoins c'est Dieu qui avait la haute main sur tout ce qui se passait. La prophétie d'Agabus s'accomplit. Paul perd sa liberté. Mais le chiliarque romain le met à l'abri de la violence du peuple. Les jours où il pouvait annoncer librement l'évangile sont terminés — sauf peut-être pour une courte période tout à la fin. Nous avons là le début de la période où il devait rendre un témoignage puissant devant la population de Jérusalem ; puis devant des gouverneurs et des rois, et même devant Néron en personne. Dieu sait comment faire tourner la colère de l'homme à sa louange et comment arrêter le reste de la colère (voir Ps. 76:10). Il sait aussi maîtriser les erreurs que ses serviteurs peuvent être amenés à commettre, et s'il ferme devant eux certaines voies de service, c'est pour en ouvrir d'autres qui, par la suite, seront manifestées plus importantes encore. C'est parce qu'il était emprisonné que Paul a écrit ces épîtres inspirées qui depuis près de vingt siècles édifient l'Église.

22 - Chapitre 22

Dans tout ce qui arrive à Paul à Jérusalem, il n'est pas difficile de discerner la main de Dieu agissant derrière la scène. Bien que la ville ait été agitée, il s'écoule suffisamment de temps pour que le chiliarque puisse intervenir avant qu'aucun coup fatal ne soit porté. Puis le fait que Paul s'adresse à lui en langue grecque crée une impression favorable : il lui est accordé de parler à la foule en tumulte depuis les degrés de la forteresse. Enfin le choix de Paul de s'exprimer en hébreu pour son apologie lui vaut d'être écouté dans un silence complet et avec attention.

Il est bien remarquable que nous ayons deux récits détaillés de la conversion de Corneille dans les Actes. Au chapitre 10, Luc en parle comme historien ; au chapitre 11, il donne la version de Pierre. Et une troisième mention dans le chapitre 15 relate très courtement ce que Pierre en dit au concile de Jérusalem. De même, nous avons trois récits de la conversion de Paul. Au chapitre 9, Luc s'exprime en historien ; puis il rapporte comment Paul la raconte : au chapitre 22, à ceux de son peuple, et au chapitre 26, aux dignitaires d'entre les Gentils. Les deux conversions ont fait époque et ont une très grande signification. Dans le premier cas, il s'agit de l'appel clair et formel des Gentils, par l'évangile, aux mêmes bénédictions que les Juifs et dans les mêmes termes ; dans le second, c'est l'appel de celui qui avait été le persécuteur-type pour être l'instrument principal de la diffusion de l'évangile parmi les nations dans le monde.

Lorsque nous lisons ce récit du chapitre 22, nous sommes frappés par l'habileté avec laquelle Dieu donne à Paul de s'exprimer. Il commence par retracer ce qu'il avait été dans sa jeunesse, lorsque son mode de vie répondait entièrement à leurs pensées. Il était irréprochable quant à sa généalogie, son éducation, son zèle et la haine qu'il portait aux chrétiens. C'est alors qu'il y avait eu une intervention du ciel, qui manifestement venait de Dieu. Certes toute vraie conversion résulte d'un acte de Dieu, mais généralement par l'intermédiaire d'un instrument humain ; et seule la foi discerne l'acte divin. Dans le cas de Paul, il n'y a pas eu d'instrument humain, mais plutôt quelque chose de tout à fait surnaturel, faisant appel à la fois à la vue et à l'ouïe — une grande lumière et une voix puissante — qui l'a fait tomber sur le sol. Il rapporte ce fait de manière à faire comprendre à ses auditeurs que le changement qui s'était produit en lui, ce changement qui les offensait tant, avait été opéré par Dieu.

La voix qui l'avait arrêté était celle de Jésus ; et c'est dans ce passage que nous est révélé le contenu exact du message adressé par cette voix venue du

ciel : « Je suis Jésus **le Nazaréen** que tu persécutes ». Cette expression n'apparaît ni au chapitre 9, ni lorsqu'il parle à des Gentils au chapitre 26 ; mais elle prend toute sa signification ici où il est en face de Juifs. Ces derniers l'avaient ajoutée à son nom comme marque de mépris et d'opprobre : et maintenant ce Jésus *le Nazaréen* est dans le ciel !

Que cela nous serve d'avertissement : ne disséquons pas avec rigueur et légèreté les noms et les titres de notre Seigneur — bien qu'il soit très utile de discerner la signification de chacun d'entre eux. Nous nous serions attendus à ce qu'il dise : « Je suis celui qui, dans les jours de ma chair, *étais* Jésus le Nazaréen », attachant ce nom exclusivement au moment où il était ici-bas. Or il ne dit pas : « J'étais », mais « Je *suis* ». Il ne se dépouille pas de ses noms, car Il est un et indivisible.

Paul présente sa conversion comme ayant été opérée par Dieu seul, et pourtant il rapporte comment Dieu s'est servi d'Ananias pour lui rendre la vue, et pour lui communiquer l'appel à être un témoin et à être baptisé. Il met aussi l'accent sur le fait que cet Ananias était un membre engagé et très respecté de la communauté juive à Damas. Remarquons que Paul devait à la fois voir le Sauveur glorifié et entendre sa voix. Et c'est de ce qu'il avait vu et entendu qu'il était appelé à rendre témoignage. Aussi lorsqu'il parle de l'évangile qu'il annonce, il le nomme : « l'évangile de la gloire du Christ ».

Relevons aussi que le lavage et la purification des péchés sont liés ici, comme ils l'ont été au chapitre 2:38, et comme ils l'étaient dans le baptême de Jean. Ananias ajoute : « invoquant son nom », pour montrer qu'il parle du baptême chrétien et non pas de celui de Jean. Le baptême revêt une signification toute particulière en relation avec les Juifs ; et cela explique la place prédominante qu'il a eue le jour de la Pentecôte et dans le cas de Paul. Ceux qui rejetaient Christ doivent courber la tête et descendre symboliquement dans la mort, confessant Son nom. Ils montraient par là qu'ils se soumettaient à Celui dont ils ne voulaient pas ; c'est seulement ainsi qu'ils pouvaient être lavés de leurs péchés.

Paul relate ensuite ce qui s'était passé pendant leur première courte visite à Jérusalem, mentionnée au chapitre 9:26. Ni ce chapitre 9 ni Galates 1 ne font allusion à cette vision ; il n'en est parlé qu'ici. Il est remarquable que tant l'apôtre Pierre que l'apôtre Paul aient été en extase ou aient eu une vision quant à leur service envers les Gentils : Pierre, afin d'être amené à passer par-dessus les coutumes juives et à ouvrir le royaume aux Gentils ; Paul, pour qu'il fasse de l'évangélisation l'œuvre de sa vie. Il était ainsi doublement établi que l'introduction des Gentils était selon la volonté et le propos délibérés de Dieu.

En raison de son passé, Paul se sentait particulièrement appelé à évangéliser

sa propre nation ; il le dit même au Seigneur, mais seulement pour s'entendre répondre que les Juifs ne recevraient pas le témoignage de ses lèvres et qu'il serait envoyé au loin vers les nations. Il rapporte tout cela au peuple ; et à la lecture de ce récit, nous sentons la persuasion qui se dégageait de ses paroles. Estimait-il qu'au moins *quelques-uns* de ceux de sa nation devaient être convaincus ? Pourtant la parole du Seigneur prononcée quelque vingt et un ans auparavant demeurait : « Ils *ne recevront pas* ton témoignage à mon égard ». Et cela avait été confirmé par un message particulier du Saint Esprit lui disant de ne pas monter à Jérusalem. Les paroles du Seigneur étaient en train de se vérifier. La mention que les Gentils étaient devenus les objets de la grâce divine soulève la fureur de ses auditeurs. Ils *ne veulent pas* recevoir ses paroles. Ils réclament sa mort avec une violence presque incontrôlée. Lorsque Paul accomplit la mission que Dieu lui a confiée envers les Gentils, il a la joie d'être employé pour atteindre le «résidu selon l'élection de la grâce» d'entre son propre peuple; lorsqu'il se détourne de ce service et concentre son attention sur sa nation, ses paroles ne portent pas de fruit en bénédiction.

La fureur de la foule, et ceci malgré l'emploi de la langue hébreue, déconcerte le chiliarque; et à cette époque, la mise à la question par le fouet était le moyen reconnu pour apprendre la vérité. Paul y échappe en mentionnant qu'il est citoyen romain et, sous la main de Dieu, il a ainsi l'occasion d'étendre son témoignage aux principaux de sa nation. Le chiliarque ordonne que le sanhédrin soit convoqué le lendemain.

23 - Chapitre 23

Au début de ce chapitre, nous trouvons Paul devant cette auguste cour ; nous nous serions attendus à ce qu'il prononce le discours le plus éloquent et le plus persuasif de sa vie. Mais nous ne trouvons qu'un témoignage réduit à son minimum et une confusion maximale. La première remarque de Paul est mal accueillie, bien qu'elle ait été vraie. Nous acquérons et gardons une « bonne » conscience en exécutant sincèrement et rigoureusement tout ce que cette conscience nous dicte. Le zélateur à la conscience obscurcie ou pervertie commettra les actes les plus outrageants pour préserver sa « bonne » conscience. C'est ainsi que Paul agissait avant sa conversion ; depuis celle-ci, il avait suivi avec sincérité les avertissements de sa conscience, maintenant éclairée et redressée. Cela nous montre très clairement que la conscience n'est pas *en elle-même* un guide sûr : elle doit être éclairée par la parole de Dieu. Elle n'aura de valeur que dans la mesure où elle sera contrôlée totalement par la Parole.

Irrité par cette déclaration franche, le souverain sacrificateur commande qu'on frappe Paul sur la bouche ; il transgresse ainsi la loi qui stipule qu'un accusé ne devait pas être frappé avant qu'un jugement juste ait été rendu, et alors encore la manière de procéder était indiquée (Deut. 25:1-3). Paul réagit vivement à cette injustice manifeste ; il agissait à bon droit, toutefois il n'était pas admissible de s'adresser en ces termes au souverain sacrificateur. Le sanhédrin avait été convoqué précipitamment et d'une façon informelle ; aussi probablement rien dans son habillement ne permettait-il de le distinguer ; mais Paul reconnaît immédiatement son erreur lorsqu'elle lui est signalée, et il cite le passage qui la condamne. Il ne pouvait pas imiter son Seigneur en demandant comme lui avec une pleine assurance : « Qui d'entre vous me convainc de péché ? »

Paul recourt alors immédiatement à un stratagème très astucieux. Il se présente comme un pharisien, mis en jugement pour l'espérance de la résurrection. Il était sans aucun doute pharisien de naissance et par la première éducation qu'il avait reçue, et la résurrection, sans aucun doute également, est à la base même de l'évangile. Sa déclaration produit l'effet attendu : les pharisiens sont gagnés à sa cause, alors que les sadducéens s'opposent violemment. Ils étaient les uns et les autres des fanatiques, jugeant de toute chose selon le point de vue de leur parti respectif. Les pharisiens, supposant qu'il était l'un des leurs, basculent en sa faveur. Ils n'ont que faire de la vérité et de la justice, seul leur parti compte. N'est-ce pas une pratique très courante aujourd'hui ? Les chrétiens

n'en sont pas épargnés. Ne méprisons donc pas l'avertissement qui nous est donné ici.

Tout au long du livre des Actes, les sadducéens se manifestent comme les principaux opposants de l'évangile. Leurs vues matérialistes, qui les amènent à nier la résurrection, n'y sont pas pour rien. C'est ici la dernière fois que nous les trouvons : la tournure subite des événements en faveur des pharisiens les remplit d'une telle fureur qu'ils se livrent à des actes de violence physique, et Paul est presque mis en pièces. Leurs excès se retournent contre eux, car ils forcent le chiliarque à intervenir ; et pour la seconde fois Paul est soustrait au déchaînement de sa propre nation.

Le verset 11 est de toute beauté ! Il ne nous est rien dit des sentiments de Paul, mais le message du Seigneur : « Aie bon courage », laisse supposer qu'il était découragé. Il semble bien que cet épisode de Jérusalem dans son ensemble se situe au-dessous du niveau élevé qui avait caractérisé tout le service de l'apôtre précédemment ; et pourtant il avait certainement rendu témoignage de son Seigneur. Son Maître plein de grâce s'arrête sur ce fait, le reconnaît et lui dit que maintenant il fallait qu'il rende témoignage à Rome – Jérusalem : le centre religieux, Rome : le centre impérial et gouvernemental de la terre à cette époque. Quel rafraîchissement pour l'esprit de Paul !

Le lendemain, plus de quarante hommes trament un complot pour tuer Paul. La nature du serment par lequel ils s'obligent atteste de la férocité de leur haine et laisse supposer qu'ils étaient d'entre les sadducéens qui avaient été privés de leur proie la veille. Les souverains sacrificateurs se rattachaient aussi à ce parti et ils sont tout disposés à tremper dans cette affaire. Ils doivent prétendre vouloir s'informer plus exactement de lui et les quarante hommes sont prêts à le tuer.

Une fois encore la main de Dieu les contrecarre dans leur dessein. Comme toujours dans les Écritures, le récit qui nous est donné est bref et modéré. Nous apprenons que Paul avait une sœur et un neveu à Jérusalem, mais nous ne savons pas comment le jeune homme a eu vent du complot. Dieu a permis qu'il ait connaissance de cette machination bien qu'elle n'ait été ourdie que quelques heures auparavant ; et il lui a aussi donné le courage de la révéler. C'est à Dieu qu'il faut attribuer le fait qu'il ait eu un accès si facile auprès de son oncle, et que la demande de Paul au chiliarque de recevoir son neveu ait été accordée avec tant de courtoisie. Mais il est fort probable que la conduite outrageuse des Juifs a opéré en faveur de Paul dans l'esprit du chiliarque. Ainsi non seulement il écoute le jeune homme, mais il le croit sans hésitation et prend immédiatement des mesures pour faire échouer le complot.

La fin du chapitre nous donne un aperçu de l'efficacité du système militaire romain. Le chiliarque agit avec la plus grande rapidité en décidant d'envoyer

Paul au gouverneur civil à Césarée. Il veille aussi à ne prendre aucun risque. Il connaissait la fureur vindicative des Juifs lorsque des affaires touchant leur religion étaient en jeu. Il ne commet ainsi pas l'erreur de sous-estimer le danger. La troupe qui prend Paul en charge devait pratiquement compter cinq cents hommes, une proportion de douze soldats pour un assassin présumé. Le prisonnier est traité avec tous les égards, puisque même des montures sont mises à sa disposition.

24 - Chapitre 24

La lettre écrite par Claude Lysias est un document tout à fait caractéristique dans lequel il présente ce qu'il a fait sous la lumière la plus favorable ; mais d'un autre côté elle blanchit totalement Paul de tout mal condamnable ou digne de mort. La seule faute dont il est accusé est « touchant des questions de leur loi ». Ainsi, le premier dignitaire romain devant qui il est traduit est vite convaincu que les accusations portées contre lui concernent sa foi et qu'il n'est coupable en rien quant à sa conduite. Dieu a évidemment veillé à ce que cela soit très clairement établi.

C'est ainsi que malgré leur serment d'exécration, les quarante hommes sont empêchés de mener à bien leur complot. Paul était en sécurité sous la protection puissante de Rome ; et le moment venu, il pourrait défendre sa cause dans une atmosphère plus calme et porter le nom de son Maître devant « les nations et les rois », et aussi devant les fils d'Israël, comme cela avait été prédit à Ananias. Mais il doit d'abord comparaître devant le gouverneur Félix.

L'acte d'accusation de Paul laisse transparaître un amer ressentiment et des préjugés. Le fait que non seulement les anciens mais Ananias lui-même, le souverain sacrificateur, aient jugé nécessaire de descendre pour porter plainte contre lui, montre l'importance de ce cas à leurs yeux. Et puis, ils font appel à un avocat qui, à en juger par son nom, était romain et non pas juif. Ils pensaient sans doute que Tertulle saurait mieux qu'eux comment s'adresser à des Romains et serait plus à même d'obtenir une condamnation. En effet, Tertulle *sait* s'y prendre et commence par d'abondantes flatteries: ce que l'histoire nous rapporte de l'administration de Félix dément absolument ses paroles. Ensuite il dresse une quadruple accusation contre Paul. Les quatre charges sont vagues, surtout les deux premières: «cet homme est une peste», et «il excite des séditions». Il préfère les accusations vagues, sachant qu'elles sont souvent beaucoup plus difficiles à réfuter que celles qui sont claires.

La troisième et la quatrième accusations sont un peu plus précises. La quatrième: «il a même tenté de profaner le temple» est fausse; le chapitre précédent l'a montré. La troisième est la seule à présenter quelque apparence de vérité. Il s'était manifesté comme meneur parmi les chrétiens, connus par les Juifs comme la secte des Nazaréens. Ils étaient effectivement des disciples du Nazaréen méprisé, mais ils ne constituaient pas à proprement parler une simple nouvelle secte parmi les Juifs. Le livre des Actes a été écrit pour prouver qu'ils n'étaient pas cela, mais plutôt quelque chose de tout à fait nouveau. Le monde ne

comprendra jamais une oeuvre authentique de Dieu.

Tertulle s'arrange à présenter la démarche de Lysias sous une lumière défavorable, puisqu'il avait déjoué la violence des Juifs; et les Juifs soutiennent les affirmations de leur avocat. Ils fournissent la substance et se servent comme instruments des Gentils, comme ils l'ont fait dans le cas du Seigneur.

La réponse de Paul est en contraste absolu avec la harangue de Tertulle. Il reconnaît que Félix avait plusieurs années d'expérience en tant que juge parmi les Juifs, mais s'abstient de toute flatterie. Il évite les déclarations vagues, nie explicitement avoir été impliqué dans des disputes ou des émeutes, et fait remarquer qu'il ne s'est pas passé plus de douze jours depuis son arrivée à Jérusalem. Il montre que si ses adversaires ont prononcé de nombreuses accusations, ils n'ont fourni aucune preuve et qu'ils seraient bien incapables de le faire. Puis par une confession simple et claire de ce qui l'avait caractérisé et de ce qui, en fait, était à la base de leur hostilité, il fait ressortir le fondement de l'évangile qu'il prêchait. Pour eux, c'est une hérésie, mais c'est le fondement même de la vérité.

Paul proclame ainsi avec habileté sa foi dans tout ce qui a été écrit dans l'Ancien Testament et montre que toutes les espérances chrétiennes sont basées sur la résurrection, qui a été prouvée en Christ. Et il est tout aussi certain qu'il y aura une résurrection pour les injustes. C'était évidemment une flèche décochée à la conscience de Félix et de tous les auditeurs présents. Personne ne pourra rester au fond du sépulcre pour échapper à la main puissante de Dieu en jugement.

Après avoir exprimé sa foi dans les Écritures et dans la résurrection, Paul affirme que sa conduite a été conforme à ce qu'il croit. Sa conscience est sans reproche ; il n'est monté à Jérusalem que pour remplir une mission de grâce ; et dans le temple, il s'était comporté d'une manière parfaitement ordonnée et correcte. C'étaient les Juifs d'Asie qui étaient à l'origine de l'émeute, et non pas lui ; et maintenant qu'ils avaient l'occasion de présenter leurs accusations contre lui, ils n'étaient pas venus pour le faire.

Pourtant il y avait là des Juifs qui l'avaient vu comparaître devant le sanhédrin ; et Paul savait que ceux-ci n'avaient rien à lui reprocher, sinon sa foi en la résurrection. Il était bien conscient que c'était le parti des sadducéens qui s'acharnait tellement contre lui et l'accusait ; aussi prend-il soin d'établir très clairement devant Félix que le vrai enjeu était sa foi dans la résurrection des morts, résurrection attestée par celle de Christ. Il se peut aussi que Paul ait voulu reconnaître que le cri qu'il avait fait monter devant le sanhédrin n'était pas dépourvu de tout blâme.

Le verset 24 nous apprend que Félix avait une femme juive ; il était par

conséquent bien informé et réalise tout de suite que Paul n'avait rien fait de mal. Il ajourne la cour, sous prétexte d'attendre le chiliarque Lysias ; ainsi une nouvelle fois les accusateurs sont frustrés, d'autant plus que, comme nos cours de justice l'exprimeraient, l'ajournement est *sine die*. En attendant, Paul se voit accorder une mesure de liberté extraordinaire, dans laquelle nous pouvons encore discerner la main de Dieu.

Le récit ne nous montre pas que Lysias soit venu ; en revanche nous voyons Félix et sa femme Drusille convoquer Paul pour une audience privée au cours de laquelle il rend témoignage de la foi en Christ. C'était une occasion exceptionnelle et Paul, connaissant le caractère faible et pervers du gouverneur, met l'accent sur la justice, la tempérance et le jugement à venir. Les versets 16 et 17 de Romains 1 nous montrent très clairement que *la justice* peut être considérée comme étant un résumé du message de l'évangile. La tempérance ou *le contrôle de soi* est le résultat produit dans la vie de celui qui le reçoit ; et *le jugement à venir* est ce qui attend ceux qui le refusent. Ainsi, malgré l'extrême brièveté du rapport qui nous a été conservé du discours de Paul, les trois expressions employées couvrent les faits saillants de l'évangile.

Le message est très puissant et fait trembler Félix ; celui-ci remet pourtant la décision à ce « moment convenable » qui, si souvent, ne se présente jamais. C'est bien ce qui arriva. Deux années se sont écoulées avant que Festus succède à Félix et pendant cette période ils se sont souvent rencontrés, mais rien ne se passe et Félix laisse Paul prisonnier pour gagner la faveur des Juifs. Le véritable obstacle dans le cœur de Félix était son amour de l'argent. Ce cas illustre d'une manière frappante que l'Esprit peut agir avec puissance sur un homme par l'évangile *depuis l'extérieur*, mais qu'un travail dans le cœur et la conscience *à l'intérieur* peut être étouffé par l'activité d'une convoitise, tel l'amour de l'argent. Une vraie conversion a lieu lorsque l'œuvre de l'Esprit depuis l'extérieur est accompagnée et reçue par l'œuvre de l'Esprit à l'intérieur.

25 - Chapitre 25

Festus arrive et monte trois jours après à Jérusalem. L'hostilité contre Paul est si forte que le souverain sacrificateur et les principaux d'entre les Juifs l'accusent aussitôt et demandent à Festus de faire venir Paul à Jérusalem. Malgré les années qui se sont écoulées, ils sont toujours prêts à accomplir leur serment et à exécuter leur vengeance. Telle est la rancœur religieuse ! Mais Festus refuse et une nouvelle fois les accusateurs de Paul doivent descendre à Césarée. Cette seconde comparution est pratiquement la répétition de la première, comme le montrent les versets 7 et 8. Paul a simplement à rejeter de nombreuses accusations non prouvées. Or le chapitre suivant nous apprend que Festus n'était pas familier avec les coutumes des Juifs. Mais sachant qu'ils étaient un peuple difficile à tenir, il veut gagner leur faveur et suggère que Paul soit envoyé à Jérusalem pour le jugement final.

Nous pouvons discerner la main de Dieu dans ce changement subit de la part de Festus. Au cours de la nuit qui avait suivi l'émeute dans le sanhédrin, le Seigneur était apparu à Paul et lui avait dit qu'il fallait qu'il rende témoignage à Rome ; maintenant il dirige les circonstances de manière à ce que cela se réalise. La suggestion de Festus amène Paul à en appeler à César, un privilège qui lui appartenait en tant que citoyen romain. Paul était conscient que le transfert proposé équivalait à le livrer entre les mains de ses ennemis ; et pourtant Festus savait très bien qu'il n'avait rien fait de mal. Si, pour apaiser les Juifs, Festus commençait à céder à leurs réclamations, il finirait par tout lâcher. L'appel de Paul règle la question. Comme il a fait appel à César, il doit aller à Rome. C'est la troisième occasion où nous voyons Paul revendiquer sa citoyenneté romaine et ici, bien évidemment, cela devait servir à l'accomplissement du propos de Dieu.

La venue d'Agrippa et de Bérénice pour saluer Festus donne à Paul une troisième occasion de rendre témoignage devant des gouverneurs et des rois ; et cette fois nous voyons beaucoup mieux la puissance avec laquelle il présentait la vérité. Même devant Festus précédemment, il n'avait pas omis de mentionner ce qui était au cœur de toute l'affaire ; car lorsque Festus parle à Agrippa de son cas, il déclare que l'objet de la controverse était « un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant ». Cela montre qu'il avait compris le fait central de l'évangile, bien qu'il ait été un païen n'ayant pas la véritable connaissance. La mort et la résurrection de Christ sont à la base de toute bénédiction, ainsi que la pleine déclaration de l'amour de Dieu. Nous en connaissons quelque chose, alors que lui n'en savait rien. Et pourtant Paul en avait parlé clairement.

Les paroles que Festus adresse à Agrippa, après la convocation de la cour, montrent bien que, pour lui, tout cela demeurait un mystère ; et pourtant il avait compris de quoi il s'agissait. Paul est alors amené et l'audience commence. Festus n'avait rien de certain à écrire à son supérieur, l'empereur à Rome. Il espérait qu'Agrippa, plus familier avec la religion juive, serait capable de l'aider à mieux comprendre ce qui était en jeu, et saurait ce qu'il convenait de dire.

26 - Chapitre 26

Cette fois, il n'y a pas de longs préliminaires. Agrippa accorde immédiatement la permission à Paul de parler pour lui-même. Paul peut alors se dispenser de tous les détails d'une défense et en venir directement au message que Dieu lui avait confié, après avoir reconnu qu'Agrippa était expert en la matière, et l'avoir prié de l'écouter avec patience.

Il commence par établir qu'il avait été élevé selon la forme la plus stricte du judaïsme, parmi les pharisiens. Ce dont il était accusé maintenant était en relation avec l'espérance qui avait soutenu Israël depuis les jours où Dieu avait donné sa promesse. Les Juifs gardaient toujours cette espérance, mais Paul soutenait qu'elle avait eu un accomplissement en Christ, et en particulier dans sa résurrection. Ainsi dès le début de son apologie, il donne la première place à la résurrection, celle-ci étant le principal objet du débat. Mais la résurrection dépasse les pensées des hommes, qu'ils soient juifs ou païens ; d'où sa question : « Pourquoi, parmi vous, juge-t-on incroyable que Dieu ressuscite des morts ? » Ce serait *tout à fait incroyable* s'il s'agissait simplement des hommes ; introduisez Dieu — le Dieu vivant et vrai — et *le contraire est incroyable*.

Dans ce troisième récit de sa conversion, nous voyons l'apôtre mettre l'accent principalement sur l'opposition obstinée et féroce qui l'avait caractérisé au début. Il était certes « un blasphémateur, et un persécuteur, et un outrageux », comme il le dit à Timothée ; il a été jusqu'à être « transporté de fureur » contre les disciples, et il les persécutait même jusque dans les villes étrangères. Il agissait ainsi, car il était persuadé « qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen ». C'est en plein midi, alors que le soleil brille de son éclat le plus vif, qu'il fut arrêté sur la route de Damas par une lumière plus éclatante que le soleil et qu'il entendit la voix du Seigneur. La lumière non créée éclipse la lumière créée.

Plusieurs détails intéressants qui n'ont pas été mentionnés dans les récits précédents sont relevés ici. La lumière du ciel fait tomber à terre dans la poussière, non pas seulement Paul, mais tout le groupe. Et puis la voix s'exprime en langue hébraïque. C'est remarquable, car nous avons vu auparavant que les compagnons de Paul, bien qu'ils aient entendu la voix, ne l'avaient pas comprise. C'était dans leur propre langue, et pourtant ils ne comprennent pas. Ils ont été touchés *physiquement*, mais seul Paul l'a été *spirituellement*. L'élément essentiel d'une conversion réside non pas dans de grandes visions ou des sons mystérieux, mais dans l'opération vivifiante du Saint Esprit. Jésus n'a été

manifesté qu'à Paul, et cela d'une manière telle qu'il le reconnaît comme son Seigneur.

Une fois qu'il eut confessé Jésus comme son Seigneur, il lui fut clairement dit ce qu'il devait faire pour son salut personnel. Les récits précédents nous l'ont appris. Ici seulement nous voyons qu'à ce même moment, le Seigneur lui avait dit tout aussi clairement qu'il l'avait choisi pour faire de lui le serviteur de Sa volonté d'une manière très particulière. Il devait être témoin auprès de tous de ce qui venait de lui être révélé, et d'autres choses qui lui seraient communiquées par le Seigneur. Nous ne trouvons qu'ici le mandat que le Seigneur lui a confié dès le début, et les termes de ce mandat. Ils sont très remarquables et expliquent pleinement la carrière extraordinaire qui a été placée devant nous dans les chapitres précédents.

Selon le propos du Seigneur, il devait être « délivré » ou « *retiré* » du milieu du peuple et des nations ; c'est-à-dire qu'il devait être séparé à la fois de son propre peuple, les Juifs, et des Gentils, de manière à avoir une place distincte de l'un et des autres. On a souvent dit que les paroles du Seigneur : « Je suis Jésus que tu persécutes » étaient la première mention des saints comme étant Son corps. On nous permettra peut-être d'ajouter que ces paroles sont la première allusion à la place distincte de l'Église, appelée tant d'entre les Juifs que d'entre les Gentils. Paul a commencé par être mis lui-même dans la position où seraient amenés tous ceux qui recevraient l'évangile qu'il était appelé à annoncer.

Mais la fin du verset 17 montre que c'est vers les nations qu'il était spécialement envoyé. Comme nous l'avons relevé plus haut, il a été en bénédiction à de nombreux Juifs tant qu'il a rempli son mandat dans le monde des nations ; ce n'est que quand il s'est détourné de cette mission pour s'adresser à ses frères juifs en particulier qu'il a échoué. Quel avertissement pour nous : notre Maître doit avoir la première place et notre sagesse doit se ranger à son plan pour notre vie et notre service. C'est vers les Gentils qu'il devait aller, « pour ouvrir leurs yeux ».

C'était un tournant dans les voies de Dieu, car jusque-là ils avaient été laissés à eux-mêmes. Ils avaient été dans les ténèbres et l'ignorance, mais maintenant leurs yeux devaient être ouverts.

S'ils avaient effectivement les yeux ouverts par les travaux de Paul, ils se tourneraient des ténèbres et du pouvoir de Satan à la lumière et à Dieu. C'est ce que nous entendons par conversion. Elle doit nécessairement inclure la conviction de péché, car personne ne peut venir dans la lumière de Dieu sans que cette conviction soit produite en lui. La réception du pardon résulte alors de ce « tournant ». Nous pouvons nous réjouir dans le pardon de Dieu et plus encore, nous recevons un héritage que nous partageons avec tous ceux qui sont mis à

part pour Dieu. Le pardon est la bénédiction *négative* de l'évangile, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et l'héritage, la bénédiction *positive*. Le pardon est une perte plutôt qu'un gain : la perte de nos péchés, de la satisfaction en eux, mais aussi du châtiment qu'ils encourent. L'héritage, c'est ce que nous gagnons.

Et tout cela est « par la foi en Moi ». Nous voyons ici comment on parvient à la bénédiction. Non pas par des œuvres, mais par la foi ; et Christ est l'Objet de cette foi. La valeur n'est pas dans la foi, mais dans l'Objet en qui la foi repose. Ainsi dès le moment même de sa conversion, la marche et le ministère à venir de Paul avaient été tracés pour lui ; et une révélation du Seigneur lui avait donné le message qu'il devait annoncer. Ainsi nous avons dans le verset 18 un résumé complet des bénédictions que l'évangile apporte à celui qui le reçoit par la foi. Les yeux de son cœur et de son esprit sont ouverts à la vérité ; il est amené des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu ; ses péchés sont pardonnés et il le sait ; il a une part à l'héritage commun à ceux qui comme lui sont mis à part pour Dieu.

Après avoir reçu ces instructions, Paul avait rempli fidèlement son mandat. Commençant par l'endroit où il se trouvait, puis sortant vers les nations, partout il avait montré aux hommes comment il fallait répondre à l'évangile. Ils devaient se repentir ; ils devaient se tourner vers Dieu ; ils devaient faire des œuvres convenables à la repentance qu'ils professaient. La repentance implique cette introduction dans la lumière qui nous rend capables de voir et de juger notre état de péché, et ensuite de le confesser devant Dieu. Or plus nous sommes conscients de notre péché, moins nous avons confiance en nous-mêmes ; et moins nous avons confiance en nous-mêmes, plus nous apprenons à nous confier en Dieu ; par conséquent, pour nous tourner vers Dieu, il faut d'abord nous détourner de nous-mêmes. Tout ceci est un exercice profond d'esprit et de cœur, de nature plus ou moins secrète, mais s'il est réel, il ne tardera pas à produire les actes et les œuvres qui conviennent. Si ces « œuvres convenables à la repentance » font défaut, nous pouvons être certains que la repentance professée n'est pas réelle. Paul insiste sur ces trois points ; il savait évidemment qu'ils ne sont pas seulement la voie tracée par Dieu pour recevoir les bénédictions de l'évangile, mais qu'ils sont produits par l'évangile quand il est reçu par la foi.

Or c'est précisément cela qui avait suscité une telle animosité de la part des Juifs, car si c'était là le moyen d'entrer dans la faveur de Dieu, les Gentils y avaient accès aussi bien que les Juifs. Mais il montre très clairement à Agrippa que la base de ce qu'il avait prêché était ce qui avait été annoncé par Moïse et les prophètes. Il proclamait les souffrances de Christ, sa résurrection et le fait que, comme Ressuscité, Il apporterait la lumière de Dieu à toute l'humanité : non seulement aux Juifs, mais aussi aux Gentils. Avec quelle clarté le chapitre 49

d'Ésaïe n'établit-il pas ce dernier point, tout comme le chapitre 53 prédit la mort et la résurrection de Christ !

Puis au verset 23, un témoignage éclatant est rendu devant Agrippa, Festus et tous ceux qui sont présents, *aux faits glorieux qui sont à la base de l'évangile*. Nous pouvons dire en effet que primordialement la prédication de l'évangile est la déclaration de ces faits. Donnons-leur donc la première place lorsque nous annonçons l'évangile ; c'est aussi important aujourd'hui qu'aux jours de Paul. Ensuite, comme nous l'avons vu, le verset 18 indique *les bénédictions que l'évangile apporte* ; et le verset 20, *la manière selon laquelle les bénédictions de l'évangile sont reçues*.

Pour le Romain, un païen, la notion de la résurrection était tout simplement incroyable — Paul d'ailleurs en était conscient, comme le montre le début de son discours ; aussi la mention de Christ ressuscité d'entre les morts arrache-t-elle une puissante exclamation à Festus. Combien souvent au cours des siècles n'a-t-on pas accusé les chrétiens de folie ! Nous trouvons ici pour la première fois cette insulte dans la bouche d'un homme du monde. Et pourtant ce n'était pas une vulgaire injure, car Festus était un Romain éduqué. Il attribue la « folie » de Paul à un excès d'étude et de savoir. Mais il ne le tient pas moins pour fou !

La réponse de Paul est émouvante par sa simplicité et sa dignité. Il s'adresse à Festus de la manière qui convient à son rang élevé, puis affirme qu'au contraire il a prononcé « des paroles de vérité et de sens rassis ». Pour Festus ce n'étaient que les élucubrations d'un esprit dérangé, car les dieux qu'il vénérait n'avaient pas de puissance au-delà de la tombe. L'homme faible peut tuer et faire descendre dans le sépulcre — c'est chose facile ; ce n'est que du Dieu vivant qu'il peut être dit : « L'Éternel fait mourir *et fait vivre* ; il fait descendre au shéol *et en fait monter* » (1 Sam. 2:6). Efforçons-nous tous d'annoncer l'évangile de telle manière que nos auditeurs puissent reconnaître que nous annonçons *des paroles de sobre vérité*.

Après avoir répondu à Festus, Paul adresse un appel à Agrippa, qui prétendait croire aux écrits prophétiques et devait donc savoir qu'ils prédisaient effectivement ce que lui, Paul, annonçait. L'appel atteint son but. Il est à craindre, hélas ! que la réponse d'Agrippa n'est pas la confession qu'il était presque convaincu de la vérité de l'évangile, mais plutôt une tentative de rejeter l'effet de l'appel sous le couvert d'une plaisanterie. En effet il dit : « Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien ». Ses paroles montrent clairement que le terme « chrétien », attribué pour la première fois à Antioche, était maintenant employé couramment. Il décrivait d'une façon très précise les disciples.

L'élévation morale qui se dégage de la réplique de Paul est très remarquable. Un pauvre prisonnier au milieu de toute la pompe et la

magnificence d'une cour souhaite à ses juges de devenir de toutes manières tel qu'il est, hormis ses liens! Les anges qui contemplaient cette scène ont vu un héritier de la gloire éternelle et céleste comparaître devant les misérables de la terre faisant parade pour un bref moment de toute leur prétention. Paul savait cela, comme il savait aussi que pour personne il n'y avait rien de mieux que d'être réellement et complètement tel qu'il était.

Ces paroles mettent un point final à l'audience. Paul a eu le dernier mot; et nous pouvons nous réjouir en constatant comment, rempli de l'Esprit Saint, il se trouve au plein niveau du grand appel qui lui avait été adressé — l'appel qui nous est adressé à nous aussi.

Une fois encore, son innocence est proclamée par l'autorité compétente. S'il n'en avait pas appelé à César, il aurait été libre.

27 - Chapitre 27

Alors qu'il était à Éphèse, Paul s'était *proposé dans son esprit* d'aller voir Rome aussi, et il l'avait dit (chap. 19:21), mais plus important encore, c'était la volonté du Seigneur pour lui : « Il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome » (chap. 23:11). Nous venons de voir comment Dieu est intervenu derrière la scène pour que la décision soit prise de faire voile pour l'Italie. Ici de nouveau Luc emploie le pronom « nous », indiquant qu'il est une fois encore au nombre des compagnons de Paul pour ce voyage qui allait être si désastreux, mais qui devait se terminer d'une manière si miraculeuse.

En entendant Agrippa dire que sans cet appel, il aurait pu être relâché, Paul, s'il s'était arrêté aux causes secondaires, aurait pu regretter amèrement d'en avoir appelé à César. Si l'on regarde à Dieu, tout est clair ; et Paul et quelques autres prisonniers commencent leur voyage. Mais bien que ce déplacement ait été selon la pensée de Dieu, cela ne signifie pas pour autant que tout se soit passé facilement et sans heurts. Au contraire, nous voyons dès le début que « les vents étaient contraires » (v. 4). Le fait que les circonstances sont contre nous n'est pas une preuve que nous ne marchons pas selon la volonté de Dieu ; et les circonstances favorables ne veulent pas non plus dire que nous sommes dans le chemin de Sa volonté. Nous ne pouvons pas nous appuyer sur les circonstances pour dire avec certitude quelle est ou quelle n'est pas la volonté de Dieu pour nous.

Les éléments restent contraires et la navigation est laborieuse, « le vent ne nous permettant pas d'avancer » (v. 7) ; la mauvaise saison de l'année était arrivée, et les voyageurs avaient l'habitude de s'arrêter dans les ports hospitaliers. Ils arrivent en un lieu appelé Beaux-Ports, qui en dépit de son nom n'était pas un endroit clément ; et là les opinions divergent. Le patron du navire désire atteindre Phénice, tandis que Paul les avertit qu'ils vont au-devant de revers et de dommage, non seulement pour le navire et son chargement, mais aussi quant à leurs vies. Le centurion romain, responsable des prisonniers, doit décider et, après avoir entendu la voix de la sagesse humaine et de l'expérience nautique d'une part, et celle de l'intelligence spirituelle d'autre part, il tranche en faveur de l'avis du patron du navire.

Sans doute, tout le monde serait parvenu à la même conclusion que le centurion. Et lorsque le vent tourne et se met à souffler doucement du midi, il semble que Dieu cautionne cette décision. Mais de nouveau, nous voyons que les circonstances ne sont pas un guide fiable. Car s'ils lèvent l'ancre, ce n'est que

pour être pris dans un vent orageux, le redouté Euroclydon, qui contrecarre tous leurs plans. Ils ont agi par la vue et non par la foi, et il en résulte un désastre. Ils prennent toutes les mesures possibles pour travailler à leur propre salut, mais en vain, de sorte que finalement tout espoir d'être sauvés leur est ôté. Ce récit peut bien être pris comme une sorte d'allégorie, représentant les luttes de l'âme pour la délivrance de la culpabilité ou de la puissance du péché. Tout est inutile jusqu'à ce que Dieu intervienne, d'abord par Sa *parole* communiquée par Paul, puis par *Sa puissance* lors du naufrage.

Les navigateurs sont presque morts de faim et tout à fait désespérés quand l'ange de Dieu apparaît à Paul. Une quinzaine de jours se sont écoulés depuis le début de la tempête, et jusque-là Paul n'a pas parlé avec autorité. Mais maintenant, il a reçu un message de Dieu, lui disant qu'il devait comparaître devant César, et que lui et tous ceux qui naviguaient avec lui seraient sauvés. Puisque Dieu a parlé, Paul peut s'exprimer avec autorité et avec l'assurance la plus complète. Après deux semaines de luttes sur une mer démontée, tous ces hommes devaient être déprimés et dans un état d'esprit lamentable. Mais qu'est-ce que les sentiments ont affaire ici ? *Dieu avait parlé* et par son attitude, Paul proclame : « Je crois Dieu », en dépit de tous les sentiments du monde.

Dans la situation du moment, toutes les apparences aussi étaient contre le message de l'ange. Qu'un petit navire, avec 276 personnes à bord, fasse naufrage et soit détruit, à une époque où les bateaux de sauvetage bienvenus n'existaient pas, et que néanmoins chacun des 276 passagers soit sauvé, paraît incroyable au point d'être déclaré impossible. Mais Dieu a parlé, et Paul fait fi de l'impossibilité ; il peut dire « Cela sera ». En outre sa foi est telle que non seulement il parle dans son cœur, mais qu'il rend témoignage à haute voix devant les 275 autres occupants du navire. Les paroles exactes qu'il prononce sont les suivantes : « La chose arrivera comme il m'a été dit ». Leur délivrance n'avait pas encore eu lieu, mais pour lui, elle était aussi sûre que si elle s'était déjà produite.

On a défini la foi d'une manière très simple : c'est « croire ce que Dieu dit, parce que Dieu le dit », et les paroles de Paul : « Je crois Dieu » le vérifient. Dans le cas présent, *les sentiments, la raison, l'expérience, les apparences*, tout s'opposait à la déclaration divine, mais la foi accepte ce que Dieu dit, en dépit de toutes les contradictions. La foi dans notre cœur emploie le même langage. Le témoignage de Dieu à notre égard a affaire avec un objet infiniment plus grand qu'un salut seulement temporel ; et il nous est communiqué non par la bouche d'un ange, mais par les saints écrits inspirés qui sont maintenant à notre disposition dans notre propre langue ; à nous de les recevoir de la manière qui convient. Nous croyons simplement Dieu et scellons par là que Dieu est vrai.

Les versets 34 à 36 montrent que l'attitude et les actions de Paul sont en accord avec sa courageuse déclaration de foi. Nous le voyons ainsi mettre en pratique ce sur quoi Jacques met si fortement l'accent dans son épître, savoir que la foi, si elle est vivante, doit s'exprimer par des œuvres. Si, après avoir proclamé sa foi, il était resté déprimé et abattu comme les autres, personne n'aurait prêté beaucoup d'attention à ses paroles. Au contraire, après avoir donné un message de réconfort, il est lui-même très évidemment plein de courage. Il rend grâces à Dieu, il mange et exhorte ses compagnons à faire de même. Ses œuvres confirment la réalité de sa foi et les autres en sont impressionnés. Eux aussi prennent courage et mangent. Les circonstances n'ont pas encore changé, mais eux sont transformés par la confiance de la foi qui remplit leurs cœurs ; elle leur a donné « l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas » (Héb. 11:1). Tout cet épisode illustre d'une manière très belle ce que la foi est et comment elle agit.

Nous voyons aussi de quelle façon la foi est justifiée. Dieu est fidèle à sa parole et tous sont sauvés. Sa promesse s'est réalisée littéralement et exactement et non pas, comme cela arrive si souvent parmi les hommes, d'une façon approximative et avec une précision plus ou moins grande. Nous pouvons le prendre au mot, avec une certitude absolue. Cependant cela ne signifie pas qu'il nous faille être fatalistes et ignorer les mesures de prudence élémentaires. Ce point est aussi illustré dans notre récit. Paul a annoncé que tous seraient sauvés, mais il ne permet pas aux matelots de s'enfuir du navire : leur présence était nécessaire ; et plus tard, lorsqu'ils eurent tous pris suffisamment de nourriture, ils allègent encore davantage le navire en jetant le froment dans la mer. Ils ne restent pas sans rien faire, les bras croisés, comme le fatalisme le réclamerait, mais ils prennent les mesures de prudence qui conviennent, tout en se confiant dans la parole de Dieu. La fin est miraculeuse. Tous sont sauvés, d'une manière ou d'une autre.

28 - Chapitre 28

Nous voyons encore la main de Dieu étendue sur Paul et sur ses compagnons, après leur arrivée sur l'île de Malte. Bien que les habitants soient des « barbares » aux yeux des Romains, ils usent d'une bonté exceptionnelle à l'égard des naufragés ; ils sont bientôt amenés à découvrir, par la tournure que prennent les circonstances, que l'un des nouveaux venus n'est pas une personne ordinaire. Paul travaille activement, faisant ce qu'il peut pour se rendre utile, lorsqu'une vipère s'attache à sa main. Les indigènes, superstitieux, interprètent à leur manière l'incident, mais constatant que le résultat attendu ne se produit pas, ils changent d'avis et optent pour la solution opposée. Les conclusions de la superstition ne sont jamais bonnes. Pour Paul, c'était sans doute un bien petit désagrément, en comparaison de tout ce qu'il avait traversé : il en dresse la liste en 2 Corinthiens 11:23-28. Et l'énumération n'était pas complète au moment où il écrivait. Il n'avait, par exemple, pas encore vécu le naufrage dont il est parlé dans notre chapitre. Mais il en avait déjà connu trois auparavant. Il n'y a sans doute pas beaucoup de personnes qui ont survécu à quatre naufrages, même parmi les matelots expérimentés, et Paul n'en était pas un.

Le chef de l'île manifeste de l'intérêt et de la bonté pour les naufragés et leurs besoins ; et Paul peut le récompenser en priant pour son père et en le guérissant. Nous ne voyons pas Paul rendre témoignage, mais par sa prière, tous sont amenés à reconnaître que la puissance en guérison qu'il détient ne lui appartient pas : elle est liée à Dieu. Constatant que la puissance de Dieu est au milieu d'eux, les indigènes n'hésitent pas longtemps à la rechercher pour leurs corps ; et la cherchant, ils la trouvent. Dans la providence de Dieu, après les quinze jours de terrible épreuve, ils connaissent ainsi une période de réconfort pour eux, et même d'honneurs, une période qui dure trois mois. L'apôtre a écrit : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance » (Phil. 4:12). Ces trois mois furent un temps d'abondance.

On peut dire la même chose de la fin de leur voyage, lorsqu'ils le poursuivent. Tout se passe favorablement ; à leur arrivée à Pouzzoles, ils trouvent des frères qui prient Paul de demeurer avec eux une semaine, il en résulte une heureuse visite. Il est clair que le centurion responsable a maintenant appris à connaître ses prisonniers ; et il est disposé à accorder à Paul une liberté remarquable. Pendant le reste du trajet sur terre, des frères, ayant entendu dire qu'il arrivait, viennent à sa rencontre ; c'est un grand encouragement pour Paul. Il était un homme spirituel, en communion étroite avec Dieu et dépendant de

Lui, mais malgré cela, il ne néglige pas de rendre grâces à Dieu ; et l'amour et la communion de saints, dont la stature spirituelle était probablement de beaucoup inférieure à la sienne, lui font prendre courage. C'est frappant et très encourageant pour nous. Veillons à ne pas mépriser, et à ne pas sous-estimer non plus, la valeur de la communion des saints.

Ainsi Paul arrive à Rome. Ses circonstances sont très différentes de celles qu'il s'était imaginées lorsqu'il avait écrit à l'avance ce qu'il se proposait de faire (voir Rom. 15:22-32), mais par la volonté de Dieu, il *est venu* avec une certaine mesure de joie, et a *connu* « la plénitude de la bénédiction de Christ ». La main de Dieu repose encore sur lui, car bien que prisonnier, il lui est accordé d'être dans son propre logement, sous garde, et cela lui donne de la liberté pour servir et rendre témoignage.

Trois jours seulement après son arrivée, il peut convoquer ceux qui étaient les principaux de la colonie juive à Rome et leur parler un peu de son cas. Il dit clairement qu'il ne veut pas porter d'accusation contre sa nation, mais que son seul crime aux yeux des Juifs est en rapport avec « l'espérance d'Israël » ; c'est-à-dire le Messie promis depuis longtemps. Les Juifs de leur côté avouent ignorer tout de ce qui le concerne, mais connaître le Christ que Paul prêche. Pour eux, être chrétien signifie appartenir à une « secte... que partout on... contredit ». Remarquons le *partout* ; pas seulement parmi les Juifs, mais aussi parmi les Gentils. Le vrai christianisme n'a jamais été populaire et il ne le sera jamais. Il atteint trop profondément les fibres de la nature humaine.

Ils déclarent pourtant vouloir entendre ce que Paul désire leur dire ; et un jour ayant été fixé, plusieurs viennent. Pendant une journée entière, il leur expose la vérité, rend témoignage et cherche à les persuader. Son sujet est le royaume de Dieu et Jésus, celui qui est le centre et le fondement de ce royaume ; et tout ce qu'il expose est fondé sur la loi de Moïse et les prophètes, car ils en avaient parlé en type et l'avaient annoncé. Relevons les trois verbes employés ici.

D'abord il *expose* les saintes Écritures, montrant ce qu'elles ont à dire et révélant leur puissance. Puis il *rend témoignage* de Jésus : il leur parle sans doute de ce que lui-même savait personnellement de Sa gloire dans le ciel, et leur montre l'exactitude avec laquelle Il avait accompli tout ce que les Écritures avaient annoncé concernant Sa venue dans l'humiliation. Enfin il cherche à *persuader* ses auditeurs que tout ce qu'il a dit est la vérité. Paul ne leur annonce pas un évangile « à prendre ou à laisser », comme on l'entend dire ; il laboure avec amour et zèle pour toucher les cœurs de ceux qui l'écoutent, et obtenir d'eux une réponse de foi. Veillons à l'imiter en cela, car souvenons-nous que si seule l'opération du Saint Esprit dans le cœur des hommes est effective, souvent

l'Esprit se plaît à utiliser la persuasion des serviteurs de Dieu remplis d'amour et de zèle.

C'est ce qui se produisit. Nous voyons ici que si certains ne crurent pas, d'autres « furent persuadés par les choses qu'il disait ». Il en est presque toujours ainsi lorsque la Parole est annoncée. Ce n'est que dans le livre des Actes, lorsque Pierre prêcha à Corneille, que nous voyons tout le monde se convertir ; mais ce n'est pas habituel, car dans le temps actuel Dieu appelle des élus tant d'entre les Juifs que d'entre les Gentils.

Avant que les Juifs incrédules partent, Paul leur adresse une dernière parole : il leur rappelle le passage d'Ésaïe 6, cité par le Seigneur lui-même en Matthieu 13, et par Jean dans le chapitre 12 de son évangile. Ce triste et terrible processus d'endurcissement et de mort spirituelle avait commencé déjà du temps d'Ésaïe, quelque sept siècles avant Christ. Il était beaucoup plus avancé lorsque Christ était sur la terre ; et maintenant l'étape finale était atteinte. Paul prononce ces paroles réalisant que pendant la période de l'évangile, celle d'Israël comme nation est terminée. En tant que nation, ils sont aveugles et sans intelligence dans les choses de Dieu, mais très engagés quant à celles du monde. Cela n'est évidemment pas en contradiction avec le fait que Dieu appelle encore un résidu selon l'élection de la grâce, comme le dit Romains 11.

Relevons qu'en citant ce passage, Paul dit : « *L'Esprit Saint* a bien parlé ». Si nous comparons avec Ésaïe 6, nous entendons le prophète dire à l'égard de ce message, en parlant de l'Éternel des armées : « Et j'entendis la voix du Seigneur » ; si nous prenons Jean 12, nous trouvons le commentaire suivant : « Ésaïe dit ces choses parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de *lui* », et il suffit de lire les versets précédents pour voir que « sa » et « lui » se réfèrent à *Jésus*. De toute évidence, l'Éternel des armées doit donc être identifié à la fois avec Jésus et avec le Saint Esprit : trois Personnes et cependant un Dieu.

Le verset 28 nous donne les dernières paroles de Paul, d'après le récit des Actes. Elles sont très significatives en ce qu'elles indiquent le point où ce livre nous a conduits. L'apôtre transmet un ultime message de Dieu : savoir qu'en conséquence de l'aveuglement et de la dureté des Juifs, Son salut avait été maintenant envoyé aux Gentils ; et il ajoute : « Eux écouteront ». Cela ne signifie pas que tous le recevront, mais plutôt que, contrairement aux Juifs, il y aura là des oreilles attentives. Grâces à Dieu, cela s'est vérifié au cours des siècles.

Lorsque le Seigneur, s'adressant à la femme syrophénicienne, mentionne les enfants et les chiens, la pauvre femme, comprenant l'allusion, admet n'être qu'un chien d'entre les Gentils, et pourtant elle se réclame de la bonté de Dieu, bonté suffisante pour lui accorder quelques miettes de grâce. Elle a raison : le

Seigneur qualifie de grande sa foi et il l'honore en répondant à son désir. Mais ici nous avons quelque chose de plus merveilleux encore. Les enfants ont méprisé et rejeté les bonnes choses qui leur ont été offertes ; et alors non seulement les miettes, mais toute la nourriture est donnée aux chiens. Selon les paroles de Paul en Romains 11, « leur chute est la richesse du monde, et leur diminution, la richesse des nations... leur réjection est la réconciliation du monde ». Cela ne veut pas dire que tout le monde est définitivement réconcilié, mais que Dieu manifeste maintenant sa faveur envers le monde, en offrant son salut à tous les hommes.

Paul est toujours prisonnier, mais il lui est accordé de louer un logement, d'y demeurer et d'y recevoir tous ceux qui désirent le voir. Il a ainsi des occasions de rendre témoignage, et la parole de Dieu n'est pas liée. Pour ce qui en est du livre des Actes, nous laissons Paul ici : il y passe deux ans entiers, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus Christ, sans empêchement. Dans la providence de Dieu, son jugement est remis à plus tard et ainsi une porte lui est ouverte. Pendant cette période, Onésime s'est converti et d'autres sans doute aussi ; et certaines des épîtres de l'apôtre ont été écrites alors.

L'histoire apostolique se termine avec la fin des Actes des apôtres ; la *doctrine* apostolique commence avec l'épître aux Romains. Or c'est la doctrine qui nous permet de comprendre la *signification* de l'histoire ; tandis que celle-ci nous rend capables d'apprécier *l'autorité* et le *poids* de la doctrine.

Épitre aux Romains

F.B. Hole

Table des matières :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6
8 Chapitre 7
9 Chapitre 8
10 Chapitre 9
11 Chapitre 10
12 Chapitre 11
13 Chapitre 12
14 Chapitre 13
15 Chapitre 14
16 Chapitre 15
17 Chapitre 16

1 - Introduction

Dès les premiers versets, l'évangile de Dieu nous est présenté comme le grand sujet de l'épître aux Romains. Celle-ci se divise tout naturellement en trois parties :

1. L'évangile pleinement révélé, et exposé avec méthode, pour l'instruction des croyants (chap. 1 à 8).

2. Les voies de Dieu envers les hommes par l'évangile envoyé aux Gentils, et comment elles se concilient avec les voies divines antérieures, qui étaient exclusivement envers Israël (chap. 9 à 11).

3. Instructions et exhortations relatives à la conduite de ceux qui ont reçu l'évangile (chap. 12 à 16).

Proclamer l'évangile à des hommes pécheurs est une chose ; le présenter en détail pour l'affermissement des saints en est une autre. La première est l'œuvre de l'évangéliste, la seconde, celle du docteur. Si nous voulons entendre Paul annoncer l'évangile, que ce soit aux Juifs ou à des païens, ouvrons le livre des Actes. Si nous désirons être introduits par l'apôtre dans la plénitude et la puissance glorieuse de l'évangile, lisons l'épître aux Romains.

2. Chapitre 1

Ainsi nous trouvons dès les premiers mots de l'épître un bref résumé de l'évangile. Jésus Christ, le Fils de Dieu, notre Seigneur, en est le thème principal, et cela particulièrement en tant que celui qui est ressuscité d'entre les morts. Il vint ici-bas véritablement comme homme, de sorte que, sous cet aspect, il était la semence de David. Mais il n'était pas simplement cela ; il y avait en effet un autre côté, ce qu'il était, non pas « selon la chair », mais « selon l'Esprit de sainteté ». Il était le Fils de Dieu, en puissance, et la résurrection des morts l'a proclamé, qu'il se soit agi de sa propre résurrection ou du fait qu'il détenait la puissance de la résurrection alors qu'il était encore sur la terre.

De ce même Fils de Dieu tout-puissant, Paul avait reçu son apostolat et la grâce pour l'accomplir, car il avait été mis à part pour proclamer la bonne nouvelle. La portée de ce message n'était pas limitée, contrairement à ce qui avait caractérisé la loi. L'évangile s'adressait à toutes les nations ; et sa réception, par l'obéissance de la foi, révélait ceux qui étaient des appelés de Jésus Christ. Tels étaient les Romains auxquels l'apôtre écrivait.

L'apôtre connaissait évidemment plusieurs des saints qui vivaient à Rome, venus sans doute des contrées situées plus à l'est ; mais jusqu'à ce moment, il n'avait pas visité personnellement la grande métropole ; d'où la teneur des versets 8 à 15. Ces croyants jouissaient d'une bonne renommée ; Paul désirait ardemment les voir et le demandait dans ses prières, toutefois il en avait été empêché jusque-là. Il souhaitait qu'ils soient parfaitement affermis dans la foi par la communication qu'il pourrait leur faire de biens spirituels quant à leur nature. Au verset 12, il précise sa pensée : les dons devaient se manifester par l'édification mutuelle dans la foi, plutôt que par la démonstration de grandes capacités personnelles, de puissances miraculeuses, et d'autres choses semblables. La piété prime les dons.

Le verset 15 laisse entrevoir que les croyants à Rome n'avaient pas encore tous entendu l'évangile révélé dans sa plénitude, tel que Paul avait la mission de le présenter. Aussi, puisque le Seigneur l'avait spécialement chargé d'annoncer l'évangile aux Gentils, il se sentait leur débiteur. Il était prêt à s'acquitter de cette obligation ; et comme il avait été empêché de se trouver personnellement au milieu d'eux, il le ferait par lettre.

Mais l'évangile était un objet de mépris. Il l'a toujours été, dès les premiers jours ; pourtant l'apôtre n'éprouvait pas la moindre honte à son égard, à cause de sa puissance. Il suffit qu'un homme, juif ou d'entre les nations, le reçoive, pour

qu'il se manifeste comme étant la puissance ou l'énergie de Dieu en salut pour lui. Il en est exactement de même aujourd'hui. En théorie, les hommes peuvent ridiculiser l'évangile, mais seul celui qui s'obstine dans son aveuglement peut nier sa puissance, plus évidente encore quand ceux qui croient ont connu les profondeurs d'une vie dépravée.

Remarquez qu'il s'agit de la puissance de Dieu, parce que la justice de Dieu y est révélée. Nous nous trouvons placés ici devant une vérité de toute première importance : il *n'y a pas de salut indépendamment de la justice ;* aucune personne honnête ne voudrait d'ailleurs qu'il en soit autrement.

Mais assurons-nous d'avoir bien compris le sens du verset 17. La « justice *de Dieu... révélée »* est en contraste avec la loi, dont le trait caractéristique était la justice *exigée de l'homme.* La justice de l'évangile est « sur le principe de la foi » — ou par la foi. La justice que la loi exigeait des hommes devait être par (ou, sur le principe) des œuvres. La justice de Dieu, révélée par l'évangile, doit être atteinte par la foi. Et de plus, l'évangile révèle la justice de Dieu pour la foi, tandis que tout ce que la loi apportait est révélé à la vue. La première mention du mot « foi » est opposée aux *œuvres* ; la seconde, à la *vue.* Le livre d'Habakuk contient une prophétie qui trouve son accomplissement dans l'évangile : « Le juste vivra de foi ». La préposition traduite ici par « de » est exactement la même que celle rendue par « sur le principe de » que nous venons de voir. La source de cette justice n'est pas des œuvres, mais la foi.

Ainsi donc, l'évangile révèle *la justice de Dieu,* et se manifeste comme étant *la puissance de Dieu* en salut, mais derrière celle-ci, comme un sombre arrière-plan, se dresse *la colère de Dieu,* dont parle le verset 18. Aujourd'hui, la justice et la puissance s'unissent pour le salut du croyant. Dans le jour à venir, elles s'uniront pour ajouter la terreur à la colère de Dieu. La colère n'est pas encore exécutée, mais elle est révélée comme venant du ciel contre toute la méchanceté de l'homme, sans distinction, qu'il s'agisse d'un mal manifeste ou du mal plus subtil de ceux qui « possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité », comme les Juifs, par exemple, l'ont fait.

À partir de là, l'apôtre va montrer que tous les hommes sont perdus, sans espoir, et exposés au jugement et à la colère de Dieu. Il considère d'abord — depuis le verset 19 et jusqu'à la fin du chapitre 1 — le cas des barbares qu'il avait mentionnés au verset 14. Ces hommes avaient au moins le témoignage de la création, qui attestait la puissance éternelle et la divinité du Créateur et les rendait inexcusables.

Nous trouvons ici le passage qui traite le problème délicat de la responsabilité des païens. Qu'en est-il des païens ? — combien de fois cette question ne revient-elle pas ! Certains faits ressortent très clairement.

1. Ces peuplades, maintenant païennes, ont une *fois connu Dieu.* Les hommes n'ont pas passé du polythéisme au monothéisme, comme certains rêveurs aimeraient nous faire croire, mais l'inverse. Quittant la lumière, ils se sont enfoncés dans les ténèbres. Au début, ils ont « connu Dieu » (v. 21), mais ils « n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu » (v. 28).

2. La cause fondamentale de leur chute réside dans leur refus de rendre à Dieu la gloire qui lui était due, parce qu'ils voulaient se faire passer pour sages eux-mêmes, comme le montrent les versets 22 et 23. Ainsi, *l'orgueil* était la racine, et Dieu a permis qu'ils deviennent fous.

3. Leur descente a été *graduelle.* D'abord de vains raisonnements, puis une intelligence obscurcie, une idolâtrie grossière, suivie de péchés atroces qui les firent tomber en dessous du niveau des bêtes. Chaque génération surpassait les folies des précédentes, cautionnant par là les déviations antérieures.

4. Ils sont parvenus à une telle condition sous *le gouvernement de Dieu. À* trois reprises, nous rencontrons la phrase (avec de légères variations) : « Dieu les a livrés à.. ».. Si les hommes refusent de penser à Dieu et l'abandonnent, qu'ils ne se plaignent pas d'être abandonnés par lui. Et s'ils se détournent de Dieu, et par conséquent du bien, ils se trouvent naturellement livrés à tout ce qui est mauvais et dégradant. Il y a une justice ironique au sujet du gouvernement de Dieu.

5. Point final de cette terrible tragédie : ils savent qu'ils agissent mal et méritent la mort et, pourtant, non seulement ils persistent, mais ils sont complètement fascinés par leurs mauvaises actions. *Ils s'y complaisent* à un tel point qu'ils trouvent leur plaisir en ceux qui pèchent de la même manière qu'eux.

Si nous laissons vraiment cette image effroyable de la corruption humaine s'imprimer sur nos esprits, nous n'éprouverons aucune peine à souscrire au verdict divin selon lequel ils sont tous « *inexcusables* » (v. 20).

3. Chapitre 2

Il y a dix-neuf siècles, le monde païen comptait plusieurs peuples hautement civilisés. L'apôtre Paul savait que, quant à l'évangile, il était débiteur autant du Grec qui était sage que du barbare qui ne l'était pas. Au début du chapitre 2, nous le voyons se tourner de l'un vers l'autre. Son style devient très imagé. C'est presque comme si, arrivé à ce point, l'apôtre s'imaginait avoir en face de lui un Grec hautement cultivé et raffiné, approuvant pleinement sa dénonciation des énormités commises par les pauvres barbares. Il fait alors volte-face et accuse hardiment son interlocuteur de se livrer d'une manière subtile exactement aux mêmes choses qu'il a condamnées dans leurs formes plus grossières chez le barbare. Ainsi lui aussi est inexcusable devant Dieu, car en jugeant les autres, il se condamnait lui-même.

Sous le terme « Grec », l'apôtre regroupait tous les peuples qui, à cette époque, avaient été éduqués et formés sous l'influence de la culture grecque. Le Romain lui-même était compris sous cette appellation. Extérieurement, il s'agissait de personnes instruites, intelligentes, et qui aimaient argumenter. Dans les onze premiers versets de ce chapitre, Paul raisonne avec elles sur la justice et le jugement à venir ; et où trouverez-vous un texte qui puisse rivaliser avec ce passage incisif, concis et puissant ?

Les Grecs avaient un certain code de moralité extérieure. Ils aimaient la beauté et la force et soignaient leur corps à cet effet. Cela seul les préservait des excès mortels auxquels se livraient les barbares. Pourtant, ils savaient se laisser discrètement aller, pécher avec science. Notre époque porte le même caractère. Un slogan du monde actuel pourrait être le suivant : « Ne vous livrez pas à des péchés grossiers et évidents, péchez avec art ». Dans de telles circonstances, il est très facile de se tromper soi-même, très facile de s'imaginer que, pour être à l'abri du jugement de Dieu, il suffit d'approuver en théorie les choses bonnes et d'éviter les manifestations grossières de mal.

Remarquez trois étapes de l'argumentation de Paul :

1. « Le jugement de Dieu est *selon la vérité* » (v. 2). Vérité signifie réalité. Aucune fausseté ne tiendra dans la présence de Dieu, mais toute chose sera manifestée telle qu'elle est. Une triste perspective pour le Grec dont les vertus étaient superficielles.

2. Il y a aussi « la révélation du *juste* jugement de Dieu » (v. 5). Un misérable criminel peut voir étalée au grand jour la vérité sur son crime et pourtant échapper à la condamnation si le président du tribunal est incompétent

ou injuste. Les jugements divins sont justes et selon la vérité.

3. « Il n'y a *pas d'acception de personnes* auprès de Dieu » (v. 11). Aujourd'hui, dans certains pays, l'acception de personnes permet au criminel notoire d'échapper à la poursuite. Le favoritisme fait son œuvre, ou d'autres influences derrière la scène, même la corruption peut intervenir, et le malfaiteur échappe au châtiment qu'il mérite. Il n'en sera jamais ainsi avec Dieu.

Il n'existe donc aucune échappatoire pour le pécheur raffiné ou le simple moraliste. En fait, un tel homme subira, semble-t-il, une condamnation plus sévère. Sa connaissance même augmente sa culpabilité, car la repentance est le but vers lequel la bonté de Dieu voudrait le pousser, mais, dans la dureté de son cœur, il méprise la bonté de Dieu et amasse ainsi pour lui-même la colère.

Les versets 6 à 11 présentent une difficulté à certains esprits par le fait qu'on n'y trouve nulle mention de la foi en Christ. En lisant le verset 7, par exemple, on dit : « Voilà ! Ainsi, après tout, vous n'avez qu'à persévérer dans les bonnes œuvres et rechercher le bien, et vous aurez la vie éternelle à la fin ». Mais il suffit de poursuivre la lecture pour découvrir qu'il n'y a personne qui fasse le bien ou le recherche, sinon celui qui croit en Christ.

Le motif du jugement devant Dieu, ce sont *nos œuvres*. Quiconque croit réellement au Sauveur est au bénéfice du salut et a, par conséquent, la puissance de faire le bien et d'y persévérer. En outre, le but même de la vie d'un tel homme est changé, et il se met à chercher la gloire et l'honneur et cet état d'incorruptibilité qui sera nôtre à la venue du Seigneur. D'autre part, il y a tous ceux, trop nombreux, qui, au lieu d'obéir à la vérité en croyant à l'évangile, restent esclaves du péché. Leurs œuvres recevront une condamnation bien méritée au jour du jugement.

À ce point de l'argumentation, quelqu'un pourrait être tenté de dire : « D'accord, mais, contrairement au Juif, tous ces hommes n'ont jamais eu l'avantage de connaître la sainte loi de Dieu. Est-ce juste de les condamner de la sorte ? » Conscient de cela, Paul a ajouté les versets 12 à 16. Il établit que ceux qui ont péché sous la loi seront jugés par la loi au jour où Dieu exercera le jugement par Jésus Christ. Tandis que ceux qui ont péché sans posséder la lumière de la loi ne seront pas tenus responsables de cette lumière ; néanmoins, ils *périront.* Vous remarquerez que les versets 13 à 15 constituent une parenthèse. Pour comprendre la pensée, il faut passer du verset 12 au verset 16.

La parenthèse nous montre que de nombreuses choses défendues par la loi étaient d'une nature telle que les hommes savaient, dans leur cœur, qu'elles étaient mauvaises, sans l'existence d'aucune loi. Et de plus, les hommes étaient avertis par la voix de leur conscience, même s'ils n'avaient pas connaissance de la loi de Moïse. Où que vous alliez, vous trouverez que les hommes, les plus

dégradés également, ont un certain degré de lumière ou d'instinct naturels relativement à ce qui est bon ou mauvais. Ils ont aussi une conscience et des pensées qui accusent ou excusent. Ainsi, il y a un motif de jugement contre eux, en dehors de la loi.

Lorsque Dieu jugera les hommes par Jésus Christ, il y aura un troisième motif de jugement. Non seulement la conscience naturelle et la *loi*, mais aussi « selon *mon évangile* ». Le jugement ne sera pas exécuté avant que le témoignage de l'évangile dans sa plénitude ait été rendu. Ceux qui seront jugés et condamnés comme ayant été sous la lumière de l'évangile le seront bien plus sévèrement que ceux qui seront condamnés pour avoir été dans la lumière de la loi ou de la conscience. Et dans ce jour, les *secrets* des hommes seront jugés, bien que leur condamnation sera en raison de leurs œuvres.

Oh ! quel jour que celui du jugement ! Puissions-nous être profondément impressionnés par les terreurs qui l'accompagneront. Mettons toute notre énergie à ce que quelques-uns au moins n'aient pas à le connaître.

Après s'être occupé du barbare et du Grec, et avoir prouvé qu'ils sont l'un et l'autre inexcusables et exposés au jugement de Dieu, l'apôtre se penche maintenant sur le cas du Juif. Il poursuit jusqu'à la fin de ce chapitre 2 dans le style imagé qu'il a adopté dès le début. Il porte son regard sur un Juif, comme auparavant il avait considéré un Grec et, au verset 17, il se tourne de l'un vers l'autre.

Le Juif possédait non seulement le témoignage de la création et de la conscience naturelle, mais aussi celui de la loi. La loi lui donnait une connaissance de Dieu et de sa volonté, qui le plaçait bien au-dessus de tous les autres en matière de religion. Mais il commettait une grave erreur. Il traitait la loi comme un objet de vanterie et, par conséquent, elle servait à nourrir son orgueil. L'apôtre dit : « Tu te reposes... sur la loi, et... tu te glorifies en Dieu ». Le Juif ne réalisait pas que la loi lui était donnée, non pas pour qu'il se *repose* sur elle, mais afin qu'il la mette en pratique, comme une *mise à l'épreuve.*

Ce test lui est appliqué à partir du verset 21 et jusqu'à la fin du chapitre. Il en sort avec une réputation complètement détruite. Certes, il avait la forme de la connaissance et de la vérité dans la loi, mais tout cela agissait comme une épée à deux tranchants. Il s'était tellement employé à tourner la lame affilée de la loi contre les autres qu'il avait complètement oublié de se l'appliquer à lui-même. Il la considérait pour les autres comme un modèle, un fil à plomb ou un niveau, mais pour lui-même, il la prenait comme une parure personnelle, une plume à piquer sur son chapeau.

Ne soyons pas du tout surpris de son comportement, car c'est ce que nous faisons tous par nature. Nous nous glorifions de nos privilèges, et nous oublions

les responsabilités qui s'y rattachent.

Chacune des questions des versets 21, 22 et 23 est comme un coup d'épée. Les Juifs devaient plaider coupables pour toutes les accusations qu'elles comportent. Ils possédaient certes la loi, mais en la transgressant, ils déshonoraient Dieu qui l'avait donnée. En fait, leur culpabilité était si flagrante que les nations, voyant les Juifs, blasphémaient Dieu dont ils étaient les représentants.

Devant un tel état de choses, il ne servait à rien aux Juifs d'invoquer le fait qu'ils étaient le peuple circoncis de Dieu. L'argumentation contenue dans les versets 25 à 29 est très importante. Simple signe extérieur, la position officielle n'est pas ce qui compte devant Dieu ; elle ne redresse pas ce qui est faux. Dieu apprécie ce qui est à l'intérieur. Il regarderait à celui qui obéit, même s'il s'agissait d'un incirconcis d'entre les nations. Dieu rejetterait le désobéissant, même s'il s'agissait d'un Juif circoncis.

4. Chapitre 3

Paul savait bien que les Juifs jugeraient ces propos absolument inadmissibles et qu'ils l'accuseraient avec véhémence de déprécier et de rejeter tout ce que Dieu avait fait en appelant Israël à sortir d'Égypte pour être son peuple. D'où les questions qu'il soulève dans le premier verset du chapitre 3. La réponse de l'apôtre est qu'il y avait un grand avantage à être juif et cela principalement, parce que le Juif avait la parole de Dieu.

Faisons ici une application pour le temps présent. La chrétienté occupe aujourd'hui la position privilégiée qui appartenait autrefois au Juif. Naître et être élevé dans un pays « chrétien » représente un avantage incontestable, mais lié en même temps à de très grandes responsabilités. De plus, il faut reconnaître avec tristesse que les péchés horribles de la chrétienté ne font que pousser les païens à blasphémer. L'inconverti qui professe la religion chrétienne sera jugé selon le niveau élevé dont il s'est prévalu ; il mérite par conséquent un jugement plus sévère.

Aujourd'hui, les oracles de Dieu comprennent non seulement l'Ancien Testament, mais aussi le Nouveau, pas seulement la parole de la loi de Dieu, mais aussi la parole de sa grâce. Toutefois, arrêtons-nous spécialement sur le mot *confié*.

Autrefois, les oracles de Dieu avaient été confiés aux Juifs ; aujourd'hui, l'Église en a la garde. Telle est sa vraie position. L'Église ne *produit* pas les oracles ; contrairement à ce que plusieurs affirment faussement, elle n'est pas davantage la seule qui soit autorisée à les *enseigner* ; elle n'en est que le dépositaire. Les oracles lui sont confiés afin que par eux le Saint Esprit puisse l'instruire.

Au début du chapitre 3, il n'est question que du Juif et de la loi. L'apôtre connaissait bien les raisonnements subtils avancés par les esprits judaïsants. Il avait aussi conscience des rapports calomnieux que ces gens faisaient circuler au sujet de son enseignement. D'où sa déclaration des versets 3 à 8. Paul établit tout à fait clairement que l'incrédulité humaine, quelle que soit son ampleur, ne peut pas annuler ou changer ce que Dieu a dit. « La fidélité de Dieu », c'est évidemment *tout ce que Dieu a révélé*, afin que l'homme le reçoive par la foi.

De plus, Dieu dans sa suprématie est tellement au-dessus de la méchanceté et de l'incrédulité de l'homme qu'il sait les transformer finalement en une sorte de sombre arrière-plan sur lequel il fait briller l'éclat de sa justice et de sa vérité. Cela le compromet-il de quelque manière que ce soit, ou Dieu deviendrait-il

injuste quand il juge le pécheur ? En aucun cas ; cela ne fournit pas non plus la moindre excuse à ceux qui voudraient en tirer prétexte pour continuer à faire le mal, en disant : « Si ma méchanceté peut ainsi contribuer à servir la gloire de Dieu, il faut que j'accomplisse plus de mal ». Le jugement de tels hommes sera certain et juste.

Qu'en est-il donc ? Assurons-nous d'avoir bien compris. La question est soulevée au verset 9. La situation est la suivante : Bien que le Juif ait eu certains grands *avantages* comparativement au Gentil, il n'était pas *meilleur* que lui. L'apôtre l'avait prouvé plus haut, spécialement au chapitre 2. Tant le Juif que le Gentil sont « sous le péché ». Toutefois, dans le cas du Juif, l'apôtre n'allait pas se contenter de le prouver par un raisonnement. Il place maintenant son interlocuteur directement devant ses propres Écritures.

Au début du verset 10, nous lisons : « Selon qu'il est écrit ». Et, jusqu'à la fin du verset 18, nous trouvons une série de citations ; cinq sont tirées des Psaumes et une d'Ésaïe, soit six au total. Elles décrivent d'une manière complète l'état véritable dans lequel l'humanité est tombée.

La première citation (v. 10-12) est un passage qui revient deux fois dans les Psaumes (14 et 53). Sa répétition souligne sans doute le poids immense des affirmations qu'il contient, et l'importance de ne les ignorer en aucun cas, même si, en raison de leur nature, nous serions très tentés de le faire. Cette citation contient six déclarations d'un caractère général, étendu et complet. Quatre d'entre elles sont négatives et deux, positives. Quatre fois nous trouvons « personne » ou « pas un » et deux fois « tous ». Acceptons l'accusation qui ne ménage personne.

Le premier chef d'accusation est le suivant : *point de juste,* non pas même un seul. Nous sommes tous compris dans cette déclaration. Elle est comme un filet, si imprévisible qu'il prend tout le monde, si solide que même le plus petit poisson ne peut trouver une déchirure qui lui permette de s'échapper. Pas un seul d'entre nous n'est juste dans ses relations avec Dieu.

Un esprit contestataire répondra peut-être : « Cela paraît exagéré. Et même si c'était vrai, l'homme est une créature intelligente. Il suffit de lui parler pour qu'il redresse la situation ». Mais le second chef d'accusation constate qu'il n'y a *personne qui ait de l'intelligence* pour comprendre son état d'injustice. Les hommes sont incapables de sonder leur état ou même une fraction de celui-ci. Cela aggrave considérablement la situation.

« Ah ! bien, » poursuit le contradicteur, « si l'intelligence de l'homme est dévoyée, il y a ses instincts et ses sentiments. Ceux-ci sont tout à fait en ordre et, pour autant qu'il s'y conforme, ils le conduiront certainement à Dieu ». Mais le troisième chef d'accusation nous arrête : *il n'y a personne qui recherche Dieu*.

Est-ce vraiment exact ? Certainement. Que recherche l'homme alors ? Nous le savons tous, n'est-ce pas ? Il cherche à se satisfaire lui-même, à se mettre en avant, à se glorifier. Par conséquent, il poursuit l'argent, le plaisir, le péché. Ce qu'il recherche lorsque la puissance de Dieu a touché son cœur est une autre chose. Ici il s'agit de ce qu'il poursuit selon sa nature déchue, et en dehors de la grâce de Dieu.

L'*état* de l'homme est mauvais. Son *esprit* est mauvais. Son *cœur* est mauvais. Ce troisième point conclut le sujet et scelle la condamnation de l'homme, montrant qu'il n'y a pas de possibilité de guérison *en lui-même.*

Les trois chefs d'accusation du verset 12 découlent de cela. Ils se sont tous détournés. Même en se mettant ensemble, ils se sont tous rendus inutiles ; exactement comme vous pouvez ajouter par milliers les zéros aux zéros, la somme en reste toujours égale à zéro. Enfin, toutes les œuvres de l'homme, de même que toutes ses voies sont mauvaises. Il peut accomplir une masse de choses qui, à première vue, paraissent très belles. Mais elles sont toutes mauvaises parce qu'elles partent d'un motif entièrement mauvais. Aucune œuvre n'est bonne, sinon celle qui a pour source la recherche de Dieu et de ses intérêts. Or c'est là précisément ce que l'homme ne recherche jamais ; il s'occupe plutôt de ses propres intérêts comme nous venons de le voir.

Il est très frappant de retrouver les mots « pas même un seul » à la fin du premier et du dernier chef d'accusation. Ils ont été traduits par « non pas même un seul... il n'y en a pas même un seul », ce qui est peut-être encore plus saisissant. Eh bien, que de telles affirmations puissent parler à chacun de nos cœurs ! Nous ne voulons pas supposer que le lecteur chrétien ait l'intention de contester l'accusation (s'il le faisait, nous douterions aussitôt de son christianisme), mais nous sommes persuadés que beaucoup d'entre nous ont accepté et lu ces paroles sans réaliser pleinement l'état de ruine qu'elles révèlent, un état irrémédiable sans la grâce de Dieu. Il est extrêmement important que nous en prenions conscience, car si nous ne diagnostiquons pas correctement le mal, nous n'apprécierons jamais le remède à sa juste valeur.

Mais l'objecteur a peut-être encore quelque chose à dire. Il se plaindra que ces six affirmations sont d'une nature générale et nous rappellera que lorsque les hommes de loi ont à traiter un cas faible, ils se livrent à une quantité de déclarations de portée générale afin d'éviter de devoir en venir aux détails. Une telle personne est tout de suite arrêtée par les versets 13 à 18, où les détails sont donnés. Ceux-ci se rapportent à six membres du corps humain : le gosier, la langue, les lèvres, la bouche, les pieds et les yeux. C'est dans le corps que l'homme pèche, et les actes accomplis dans le corps seront jugés en un jour encore à venir. Remarquez que, parmi les membres mentionnés, pas moins de

quatre ont à faire avec ce que nous *disons.* Un se réfère à ce que nous *faisons,* et un à ce que nous *pensons ;* car l'œil est la fenêtre de l'esprit.

Quelle histoire terrible ! Et quel langage ! Prenez le temps de vous en imprégner. « Un sépulcre ouvert », par exemple ! Quelle expression effroyable ! Le gosier de l'homme serait-il semblable à l'entrée d'une grotte remplie d'ossements humains, tout entière impureté et puanteur ? Oui. Et on y trouve non seulement impureté et puanteur, mais encore tromperie et venin, malédiction et amertume. Les voies de l'homme sont violence, destruction et misère. Il n'y a point de paix tant que Dieu et la crainte de Dieu n'ont pas de place dans l'esprit.

Or tout cela est dit spécialement et expressément aux Juifs. Paul le leur rappelle au verset 19. Ils constituaient le peuple sous la loi, celui auquel la loi s'adressait à l'origine. Ils pouvaient souhaiter s'en débarrasser et faire croire qu'elle ne s'appliquait qu'aux Gentils. C'était inadmissible. Les lois anglaises s'adressent aux Anglais ; les lois chinoises aux Chinois ; la loi de Moïse aux Juifs. Leurs propres Écritures les condamnent, leur fermant la bouche et prononçant contre eux la sentence : coupables devant Dieu.

Cela complète la démonstration. Les barbares et les Grecs ont été précédemment manifestés comme coupables et inexcusables. *Tout le monde* est coupable devant Dieu. En outre, il n'y a rien dans la loi qui puisse nous sortir de notre culpabilité et du jugement. Son rôle est plutôt de nous amener à la connaissance de notre péché. Elle l'a fait très efficacement dans les versets que nous venons de considérer.

Où alors trouver de l'espoir ? Uniquement dans l'évangile. La présentation de l'évangile commence au verset 21, introduite par les mots : « Mais maintenant.. ». En contraste avec cette histoire de ténèbres profondes, une autre histoire est révélée maintenant. Dieu soit béni, éternellement béni, de l'avoir donnée ! Et elle est présentée ici dans un ordre divin, et en paroles divinement choisies. Le mot *maintenant* est emphatique. Nous le retrouverons plusieurs fois en rapport avec différents détails du message de l'évangile. Lisons déjà les versets suivants, et observons l'usage de ce terme : Romains 5:9, 11 ; 6:22 ; 7:6 ; 8:1.

La première expression en relation avec l'évangile est « la justice de Dieu » et non pas, comme nous nous y serions attendus, l'amour de Dieu. En fait le péché de l'homme est un défi direct à la justice de Dieu et, par conséquent, cette justice doit premièrement être établie. Tout le plan de l'évangile est fondé sur la justice divine. Quelle meilleure nouvelle pourrait-il y avoir ? Elle garantit la stabilité et la durée de tout ce qui suit.

L'évangile est donc, en premier lieu, la manifestation de la justice de Dieu, tout à fait indépendamment de la loi, bien que la loi et les prophètes en aient

rendu témoignage. Cette justice a été manifestée, non pas dans un système légal juste, ni par l'exécution sur les transgresseurs d'un châtiment parfaitement mérité, mais en Christ et dans la rédemption qui est en lui. Dans la mort de Christ, il y a eu un règlement complet et final, sur une base juste, de toutes les questions qui avaient été soulevées par le péché de l'homme. La chose est établie au verset 25. Propitiation a été faite. C'est-à-dire qu'une pleine satisfaction a été rendue à la justice de Dieu ; et cela non seulement pour ce qui concerne les péchés des croyants de la période caractérisée par l'évangile, mais aussi des croyants de toutes les économies antérieures. Les « péchés précédents » sont les péchés de ceux qui ont vécu avant la venue de Christ — précédents, par rapport à la croix de Christ, et non pas du point de vue de votre conversion, de la mienne ou de qui que ce soit.

Cette justice de Dieu, qui a été manifestée et établie par la mort de Christ, est *« envers* tous », mais seulement *« sur* tous ceux qui croient ». Sa portée s'étend à ou envers chacun. Dans la mesure où il s'agit de l'intention de Dieu, cette justice de Dieu est pour tous les hommes. D'un autre côté, seuls ceux qui croient réellement en reçoivent le bénéfice. La justice de Dieu est alors sur eux en ce qu'ils en réalisent les effets, et ils sont en ordre avec Dieu. Dieu lui-même est celui qui justifie quiconque croit en Jésus, quelque grande qu'ait été la culpabilité d'un tel homme, et il est juste en le justifiant. La chose est établie au verset 26.

Cette glorieuse justification, cette libération complète est la part de tous ceux qui croient en Jésus, qu'ils soient Juifs ou Gentils. Tous ont péché, en sorte que, quant à la culpabilité, il n'y a pas de différence. De même, il n'y a pas de différence en matière de justification. La foi en Christ, et elle seule, met un homme en ordre avec Dieu. Le verset 30 le déclare.

Il est évident qu'une telle manière de bénir écarte toute vantardise de la part des hommes. Celle-ci se trouve totalement exclue. Nous avons ici la raison pour laquelle les orgueilleux ont en haine l'idée de la grâce de Dieu. Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce. La grâce a conduit Jésus à mourir. La grâce est le moyen choisi par Dieu pour justifier, et la foi est la réponse que nous y apportons. Nous sommes justifiés par la foi, sans œuvres de loi. Telle est la conclusion à laquelle nous sommes amenés par la vérité que nous venons de considérer.

Le dernier verset de notre chapitre répond à l'objection que pourrait faire un Juif zélé : ce message de l'évangile ne peut pas être vrai parce qu'il falsifie la loi que Dieu avait indiscutablement donnée autrefois. « Non, dit Paul, nous n'annulons aucunement la loi ; au contraire, nous l'établissons en la mettant à la place que Dieu a toujours voulu qu'elle occupe ».

Jamais la loi n’a été aussi honorée et mieux établie que dans la mort de Christ. L’évangile honore la loi en lui permettant d’accomplir sa propre œuvre qui consiste à introduire la connaissance du péché. L’évangile intervient alors et fait ce qui n’avait jamais été prévu en relation avec la loi. Il apporte la justification complète à celui qui croit en Jésus.

5. Chapitre 4

Le chapitre 4 est en fait une parenthèse. Au verset 28 du chapitre 3, la conclusion que l'homme est justifié par la foi, sans œuvres de loi, a été tirée. Le premier verset du chapitre 5 nous ramène à ce point même, et alors seulement, mais pas avant, l'apôtre nous entraîne plus loin et présente les bénédictions de l'évangile. Dans le chapitre 4, il développe longuement certains passages de l'Ancien Testament pour appuyer sa thèse selon laquelle l'homme est justifié, devant Dieu, par la foi seule.

Au chapitre 3, lorsque l'apôtre cherchait à convaincre le Juif de sa culpabilité, pour lui montrer qu'il était passible du jugement de Dieu autant que le Gentil, il avait bâti son argumentation en citant la loi. Maintenant, il s'agit de prouver que la justification est par la foi, sans œuvres de loi ; et de nouveau l'apôtre recourt à l'Ancien Testament. Autrefois, la foi de l'évangile était anticipée, que ce soit avant le don de la loi, comme dans le cas d'Abraham, ou après, comme dans le cas de David.

La première question concerne Abraham. Au verset 12, il est appelé « père de circoncision », et les Juifs se glorifiaient beaucoup de lui en tant que tel. Abraham est également « le père de tous ceux qui croient », comme l'établit le verset 11. S'il avait été justifié par des œuvres, il aurait eu de quoi se glorifier, mais non pas *relativement à Dieu.* Remarquez les mots en italique : ils indiquent clairement que le passage dont nous nous occupons considère ce qui a de la valeur devant Dieu, et non pas ce qui a de la valeur devant les hommes. C'est là une différence essentielle entre ce chapitre et Jacques 2, où nous lisons : « Montre-moi ta foi » (v. 18). Relevons encore le point suivant : Paul montre que les œuvres *de loi* doivent être exclues, tandis que Jacques insiste sur la nécessité des œuvres *de foi.*

Nous pouvons résumer brièvement le sujet ainsi : Devant Dieu, un homme est justifié par la foi sans œuvres de loi ; en revanche, pour être reconnu par ses semblables comme étant justifié, cet homme doit manifester la réalité de la foi qu'il professe par des œuvres de foi.

Le cas est très clair, tant pour Abraham que pour David. Il suffit de considérer Genèse 15 d'une part et le psaume 32 d'autre part, pour voir que la foi, sans œuvres, fut le moyen de leur justification. Dieu présenté comme « celui qui justifie l'impie », voilà le miracle de l'évangile. La loi n'allait pas au-delà de ce que nous trouvons en Deutéronome 25:1 : « Devant la justice... on déclarera juste le juste, et on déclarera méchant le méchant ». La justification de l'impie

n'était pas envisagée. C'est pourtant ce que Dieu fait dans l'évangile, sur la base de l'œuvre de Christ, puisque « Christ... est mort pour des impies ». La porte de la bénédiction est ainsi ouverte à des pécheurs tels que nous.

Au verset 9, nous trouvons les mots « cette béatitude ». Ils sont en relation avec la foi « comptée à justice », ou la justice « comptée ». Ces expressions et d'autres semblables reviennent plusieurs fois dans ce chapitre. Comment devons-nous les comprendre ? Que ces termes s'appliquent à Abraham, à David ou à nous qui croyons aujourd'hui, ils signifient que Dieu nous tient pour justes devant lui en raison de notre foi. N'imaginons pas que toute la vertu se trouve dans notre foi. Elle n'en a aucune. Mais la foi nous met en contact avec l'œuvre de Christ, œuvre en laquelle réside toute l'efficace. Dans ce sens, la foi justifie. Aussitôt ce contact établi, dès que nous nous trouvons devant Dieu dans toute la valeur justifiante de l'œuvre de Christ, nous sommes nécessairement justifiés. Selon la justice, il ne saurait en être autrement. Dieu nous tient pour justes en regard de notre foi.

La question soulevée au verset 9 est la suivante : Cette béatitude est-elle uniquement pour le Juif, ou aussi pour le Gentil qui croit ? L'apôtre n'ignorait pas la tentative acharnée du Juif fanatique de rejeter toute la condamnation sur le Gentil et de se réserver entièrement la bénédiction. Le cas d'Abraham, dont les Juifs se glorifiaient tant, apporte la réponse : il prouve que la bénédiction est pour tous. Abraham a été justifié avant d'être circoncis. Si l'ordre avait été inversé, le Juif aurait peut-être eu quelque motif de soutenir une telle affirmation. Mais dans la réalisation des faits, il n'en avait aucun. La circoncision n'était qu'un signe, un sceau de la foi qui justifia Abraham.

Ainsi Abraham fut justifié tout à fait indépendamment de la loi. En fait, la loi ne produit que la colère, comme nous le lisons au verset 15. Avant l'introduction de la loi, il y avait abondance de péché, mais pas de transgression. Transgresser, c'est enfreindre et franchir une limite clairement définie et interdite. Lors du don de la loi, la frontière fut nettement déterminée, et le péché devint transgression. Mais « le péché n'est pas mis en compte quand il n'y a pas de loi » (Rom. 5:13). C'est-à-dire, tant que le mal n'avait pas été expressément défendu, Dieu ne le mettait pas en compte à l'homme comme il le fait maintenant que l'interdiction a été prononcée. Telle était donc l'œuvre de la loi. Mais Abraham avait été justifié par la foi longtemps avant le don de la loi. Ne voyons-nous pas en cela combien Dieu prend plaisir à la miséricorde ? La justification a été clairement signalée quatre cents ans avant que le don de la loi n'en fasse ressortir le besoin urgent.

« Pour cette raison, c'est sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce » (v. 16). Si la justification avait été par les œuvres, cela aurait été à titre

de chose due et non pas à titre de grâce, comme le dit le verset 4. Sur le principe de la foi et de la grâce, la bénédiction est « assurée à toute la semence », à savoir la vraie semence spirituelle d'Abraham ou, en d'autres termes, les vrais croyants. Car Abraham est « père de nous tous ». Relevons le « *nous* tous » — *tous* les vrais croyants.

Ce fait établi, dans les neuf derniers versets du chapitre 4, nous trouvons les principes de la justification d'Abraham appliqués au croyant d'aujourd'hui.

La foi d'Abraham présentait la particularité suivante : elle reposait en Dieu comme celui qui pouvait faire vivre les morts. Si nous lisons Genèse 15, nous voyons qu'Abraham crut Dieu lorsqu'il reçut la promesse concernant la naissance d'Isaac. Il crut que Dieu susciterait un enfant vivant de parents qui étaient morts quant à la procréation. Il crut avec espérance, alors que la réalisation d'une telle chose était contre toute espérance selon la nature.

Si Abraham avait été faible dans la foi, il se serait arrêté aux circonstances, qui toutes démentaient une telle espérance. Il aurait estimé que la promesse était trop grande et, par conséquent, il aurait chancelé. Ce ne fut pas le cas. Abraham crut Dieu sur parole avec la simplicité d'un petit enfant. Il crut que Dieu accomplirait ce qu'il avait promis. Et, remarquons qu'il est dit : « il fut fortifié dans la foi ». Ainsi, une foi forte n'est pas tellement celle qui accomplit des miracles, mais c'est la foi qui croit implicitement que Dieu fera ce qu'il a dit, quand bien même toutes les apparences, la raison et l'expérience de la vie proclameraient le contraire.

Or ces choses n'ont pas été écrites pour Abraham seulement, mais aussi pour nous. Les mêmes principes s'appliquent exactement. Toutefois, il y a une différence importante. Dans le premier cas, Abraham crut que Dieu *susciterait* la vie hors de la mort. À nous, il est demandé de croire non pas que Dieu le *fera,* mais qu'il l'*a fait*, en ressuscitant Jésus notre Seigneur d'entre les morts. Combien il est plus simple de croire qu'il l'a fait après l'accomplissement, que de croire qu'il le fera alors qu'il ne l'a pas encore fait. Nous souvenant de cela, il est facile de voir que, quant à la texture ou la qualité de la foi, nous ne pouvons espérer produire un article aussi raffiné qu'Abraham.

Pourtant, il est un point sur lequel le cas d'Abraham se trouve surpassé et de loin : les faits glorieux qui sont présentés à notre foi, la lumière glorieuse dans laquelle Dieu s'est révélé. Ce n'est plus maintenant le Dieu qui ressuscitera un Isaac, mais le Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur. Christ, qui a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification, est présenté comme l'objet de notre foi. Et par lui, nous croyons en Dieu.

Évidemment, il est possible de croire en celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus sans réaliser du tout ce que représente ce fait merveilleux. Le dernier

verset de notre chapitre montre ce qu'il implique. Prêtons-y la plus grande attention et assurons-nous ainsi de nous l'être approprié. Nous trouvons deux fois dans ce passage l'adjectif possessif « nos », « notre ». Il s'applique aux croyants, aux seuls croyants.

Jésus notre Seigneur est mort. Mais il n'est pas mort pour lui-même : il est mort pour nous. Nos fautes étaient en vue. Il a été le substitut et, prenant sur lui toute la responsabilité qui nous incombait, il a été livré au jugement et à la mort à cause de ces fautes.

Il a été ressuscité par Dieu. Mais il est vrai aussi que sa résurrection n'a pas été une simple affaire personnelle, et accomplie pour lui seul. Nous le voyons encore se tenir là pour nous, comme notre représentant. Il a été ressuscité pour nous. Dieu l'a ressuscité, ayant en vue notre justification. Sa résurrection fut assurément sa *propre justification personnelle* face au jugement hostile du monde. Tout aussi certainement, elle a été notre justification face à toutes les fautes qui, sans sa mort, étaient à notre charge.

La mort de Christ a été l'acquittement total de la dette immense qui nous était imputée. Sa résurrection est la quittance attestant que tout est payé, la déclaration et la preuve divines que nous sommes complètement libérés. Eh bien ! c'est cela, la justification — une délivrance complète de tout ce qui autrefois pesait sur nous. Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu. Nous devons enchaîner sans aucune interruption la lecture de la fin du chapitre 4 avec le début du chapitre 5.

6. Chapitre 5

Nous pouvons employer les mots « justifiés sur le principe de la foi » dans deux sens. Par la simple foi en Christ, et en Dieu qui l'a ressuscité d'ente les morts, nous sommes justifiés, et cela, que nos cœurs en possèdent ou non l'heureuse assurance. Mais, en second lieu, nous savons par la foi que nous sommes justifiés. Non par des sentiments, des visions ou d'autres impressions subjectives, mais par la foi en Dieu et en sa Parole.

Comme résultat de notre justification, nous avons la paix avec Dieu. Remarquons la distinction entre cette affirmation et celle que nous trouvons en Colossiens 1:20. Christ a fait la paix par le sang de sa croix. Il a ainsi ôté tout élément troublant. Cette paix, il l'a faite une fois pour toutes et, l'œuvre étant accomplie, la paix devient la part de tous ceux qui sont justifiés par la foi. Nous y entrons individuellement. Quand Paul connut par la foi qu'il était justifié, il jouit de la paix avec Dieu. Lorsque j'ai su que j'étais justifié, j'ai goûté la paix. Quand vous l'avez compris, vous avez eu la paix. Mais avant ce moment, nous n'avions pas la paix. Au lieu de jouir de la paix avec Dieu, nous éprouvions des craintes et des doutes, et probablement en grand nombre.

La paix occupe la première place parmi les bénédictions de l'évangile. Elle vient en tête de la liste, mais ne l'épuise pas à elle seule. La foi ne nous conduit pas uniquement dans la paix ; elle nous donne aussi accès à la grâce ou faveur de Dieu. Nous *sommes* dans la faveur de Dieu. Nous le savons et nous en avons la jouissance par la foi. Le caractère de cette faveur n'est pas indiqué ici. Par Éphésiens 1:6, nous apprenons qu'il s'agit de celle du Bien-aimé. Nulle autre ne saurait être plus élevée et plus intime.

Cette faveur est une réalité présente. Jamais nous ne nous trouverons davantage dans la faveur de Dieu que nous ne le sommes maintenant, mais la jouissance que nous en aurons sera infiniment plus grande au jour où notre espérance sera réalisée. Celle-ci n'est pas seulement la gloire, mais la gloire *de Dieu.* Qui pourrait alors ne pas se glorifier en une telle espérance ?

Quant à toute notre culpabilité passée, nous sommes justifiés et nous avons la paix avec Dieu. Pour le présent, nous sommes dans la faveur divine. En ce qui concerne l'avenir, nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Mais qu'en est-il des difficultés et des tribulations dont est parsemé le chemin qui conduit à la gloire ?

En elles aussi, chose merveilleuse, nous nous glorifions. Ici encore, Paul place devant nous les effets propres et normaux de l'évangile dans le cœur de

ceux qui le reçoivent. Comment pouvons-nous nous glorifier dans ce qui, naturellement, nous est si contraire ? Le secret est la connaissance de ce que ces épreuves sont censées opérer.

Les tribulations en elles-mêmes ne sont pas agréables, mais douloureuses. Pourtant elles contribuent à mettre en mouvement toute une série de caractères parmi les plus excellents et les plus bénis : la patience, l'expérience, l'espérance, l'amour de Dieu versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint. Pour le croyant, les tribulations représentent un ensemble d'exercices de gymnastique spirituelle qui favorisent grandement le développement de son être spirituel. Au lieu d'être contre nous, ces épreuves sont changées en une source de gain. Quel triomphe de la grâce de Dieu !

Ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer un de ces chers enfants de Dieu âgé, dont le calme et la patience, la somme d'expériences acquises, l'espérance vivante en Dieu et l'amour divin émanant de son être vous ont immédiatement frappé ? Vous n'aurez probablement pas tardé à découvrir qu'un tel croyant avait traversé de nombreuses tribulations avec Dieu. Paul l'avait expérimenté ; aussi se glorifiait-il dans les tribulations. Si nous considérons les choses à cette lumière — qui est la vraie lumière — nous nous glorifierons aussi en elles.

Remarquez qu'ici pour la première fois dans cette présentation de l'évangile, il est parlé du Saint Esprit. L'apôtre ne s'interrompt pas pour nous dire avec précision *comment* il est reçu. Il mentionne seulement le fait que l'Esprit Saint *est* donné aux croyants et que son heureux ministère est de verser l'amour de Dieu dans nos cœurs. Le verset 13 d'Éphésiens 1 montre clairement que le Saint Esprit nous est donné lorsque nous avons cru à l'évangile de notre salut ; et c'est là précisément le point auquel nous avons été conduits au début de Romains 5. Ainsi, la première mention de l'Esprit intervient ici d'une manière très appropriée.

Nos cœurs seraient effectivement plongés dans les ténèbres si les rayons lumineux de l'amour de Dieu n'étaient pas versés en eux par le Saint Esprit. L'amour de Dieu étant en eux, ils sont pleins de lumière. Toutefois la lumière qui brille dans nos cœurs a sa source en dehors d'eux. Commencer à examiner nos propres cœurs pour y trouver l'amour est une grande erreur, une erreur aussi grande que si nous nous mettions à scruter la face brillante de la lune pour y découvrir le soleil. Certes, la lune reflète la lumière du soleil — une lumière solaire incidente. Pourtant, le soleil n'est pas là. De la même manière, toute la lumière de l'amour de Dieu qui brille dans le cœur d'un croyant provient de la grande source qui est en dehors de lui. Et cette source est la mort de Christ.

Ainsi, dans les versets 6 à 8, la mort de Christ est de nouveau placée devant nous ; et cette fois, comme l'expression la plus absolue et unique de l'amour de

Dieu — un amour qui s'élève bien au-delà de tout ce dont l'homme est capable. Dieu nous a aimés quand il n'y avait rien d'aimable en nous, alors que nous étions sans force, impies, pécheurs, et même ennemis comme nous le rappelle le verset 10.

Cette mort nous a apporté non seulement la justification, mais aussi la réconciliation. La culpabilité de nos péchés a été ôtée, et aussi l'inimitié qui existait entre nous et Dieu. De ce fait, nous sommes au bénéfice d'un double salut.

Un jour de colère approche. Il y a déjà été fait allusion à deux reprises dans cette épître (1:18 ; 2:5). Nous serons sauvés de ce jour par Christ. D'autres passages nous montrent qu'il nous en sauvera en nous retirant de cette scène de jugement avant que la colère ne se déverse.

De plus, ayant été réconciliés, nous serons sauvés par sa vie. Voilà un salut dont nous avons besoin en permanence, et dont nous aurons besoin tant que nous serons dans ce monde. Christ vit en haut pour nous, les siens. Lorsque Moïse monta sur la montagne et intercéda pour Israël, le peuple fut délivré de ses ennemis (voir Ex. 17). De la même manière, nous sommes sauvés par notre Seigneur qui vit pour nous dans la présence de Dieu.

Au début de l'épître, nous avons vu que l'évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit. Nous découvrons maintenant que lorsque nous parlons d'être sauvés, nous employons une expression de portée très vaste. Non seulement il est vrai que nous avons été sauvés par la foi en l'évangile, mais nous serons aussi sauvés des dangers et conflits spirituels de ce présent siècle, et de la colère du siècle à venir.

Dans les versets 9 à 11, nous ne trouvons pas uniquement le salut, mais aussi la justification et la réconciliation. Ce sont des mots d'une précision plus grande et d'un sens plus restreint que le salut. L'aspect futur ne s'y rattache pas. Il s'agit de réalités strictement présentes pour le croyant. « *Maintenant* justifiés par son sang » (v. 9). « Nous avons *maintenant* reçu la réconciliation » (v. 11). Jamais nous ne serons plus justifiés que nous ne le sommes aujourd'hui. Jamais nous ne serons plus réconciliés que nous ne le sommes aujourd'hui, quand bien même nous jouirons davantage de la réconciliation opérée. En revanche, nous serons sauvés plus complètement que nous ne le sommes aujourd'hui quand, dans le siècle à venir, nous serons revêtus de corps glorieux comme Christ.

Croyant l'évangile, nous recevons la réconciliation aujourd'hui et, par conséquent, nous sommes capables de trouver notre joie en Dieu. Autrefois nous craignions Dieu et fuyions sa présence, comme Adam lorsqu'il se cacha au milieu des arbres du jardin. Maintenant, nous nous glorifions en lui. Et tout cela est le résultat de ce que Dieu lui-même a fait par notre Seigneur Jésus Christ.

Quel triomphe de la grâce !

Jusqu'ici l'évangile a été placé devant nous en relation avec nos péchés. Il s'agissait de nos fautes positives, et nous avons découvert comment Dieu peut nous justifier de ces péchés et nous amener dans sa faveur. Toutefois notre condition déchue impliquait davantage que cela. Il y avait ce que nous pourrions appeler la question de race.

Pour trouver notre chef de race, nous devons remonter à Adam, et à Adam dans sa condition *déchue*, car il n'engendra des fils et des filles qu'après être tombé. Sa chute fut provoquée par un acte de péché, mais cet acte produisit un état ou une condition de péché qui a dès lors caractérisé son être même. De ce fait, toute sa constitution spirituelle a été altérée d'une manière si radicale qu'elle est passée à tous ses descendants. Les enfants qu'Adam engendra ne pouvaient être qu' » à sa ressemblance, selon son image » (Gen. 5:3) — la ressemblance et l'image d'un homme déchu. Une telle hérédité est un fait terrible, attesté par l'Écriture. Dans l'évangile, Dieu propose-t-il un remède à cette tache affreuse qui affecte toute la race humaine ? Peut-il traiter la nature dont émanent les actes de péché, la racine qui produit les fruits hideux, de la même façon que les fruits eux-mêmes ?

Il le peut. En réalité, il l'a fait. Et depuis le verset 12 de notre chapitre, nous avons les effets de ce qu'il a accompli. Cela même que Dieu a fait n'est pas décrit expressément, quoique nous puissions clairement le trouver par déduction. Nous avons là une des raisons de la difficulté de ce passage. Mais, d'un autre côté, l'aspect de la vérité qu'il présente est beaucoup trop souvent négligé ; lorsque tel a été le cas, nous nous trouvons plongés dans des eaux peu familières et nous perdons facilement notre fond.

Remarquons d'abord que les versets 13 à 17 forment une parenthèse et sont indiqués typographiquement comme tels dans le texte. Pour suivre la pensée, il faut passer du verset 12 au verset 18 ; nous voyons alors tout de suite l'objet principal du passage : le contraste entre un homme qui a péché, entraînant d'autres dans les conséquences de sa transgression, et un Homme qui a accompli une seule justice, introduisant d'autres dans les conséquences bénies de cette justice. Tout le passage met en évidence un immense contraste, un contraste entre Adam d'une part et Christ de l'autre. Si Adam se trouve à la tête d'une race déchue gisant dans la mort et sous la condamnation, Christ est le chef d'une nouvelle race établie en justice et en vie.

Nous pouvons donc résumer ce que Dieu a fait en disant qu'il a suscité un nouveau Chef de race dans la personne du Seigneur Jésus Christ. Avant de prendre formellement la place de Chef, Christ a accompli une justice parfaite en étant obéissant jusqu'à la mort. Par sa mort et sa résurrection, les croyants ne

sont plus rattachés à Adam, mais à Christ. Ils ont été, pour ainsi dire, greffés en Christ. Ils ne sont plus en Adam, mais « en Christ ». Tel est le fait fondamental que ce passage fait ressortir, alors qu'il développe les conséquences glorieuses qui en découlent.

Examinons encore une fois les versets 12, 18 et 19. Arrêtons-nous particulièrement sur le verset 18. Il établit le contraste entre la « seule faute » d'Adam dont les conséquences furent en condamnation envers tous les hommes, et la « seule justice » de Christ, accomplie dans sa mort, dont les conséquences sont en justification de vie envers tous les hommes.

Considérons tranquillement ce passage pendant quelques instants ; nous arriverons alors sans doute à la conclusion suivante : bien que tous les hommes soient placés sous la condamnation, tous ne sont certainement pas venus sous la justification. La déduction est exacte, car ce verset ne fait qu'établir la portée générale des actes respectifs ; et assurément, quant à l'intention de Dieu en relation avec la mort de Christ, cette mort est pour tous. Le verset suivant passe aux effets réels des actes respectifs, et alors, il ne s'agit que de plusieurs ou, plus précisément, « les plusieurs ».

Par « les plusieurs », il faut comprendre ceux qui sont sous les chefs de race respectifs, et ceux-là seuls. Dans le cas d'Adam, l'expression « les plusieurs » s'applique évidemment à tous les hommes, car par nature, nous sommes tous de sa race. En ce qui concerne Christ, tous les hommes n'appartiennent pas à sa race, mais seuls les croyants. Tous les hommes ont été constitués pécheurs par la désobéissance d'Adam. Tous les croyants sont constitués justes par l'obéissance de Christ jusqu'à la mort.

Ainsi, dans les trois versets que nous considérons, nous trouvons l'ordre suivant. D'une part, un homme : Adam, une faute, tous les hommes constitués pécheurs, tous ayant péché, en conséquence la mort et la condamnation sur tous. D'autre part, un Homme : Christ, une justice dans l'obéissance jusqu'à la mort, ceux qui sont placés sous lui comme chef de race constitués justes en justification de vie.

Prenons maintenant les cinq versets placés entre parenthèses. Les deux premiers répondent à une difficulté qui pourrait surgir dans l'esprit de personnes très familières avec la loi. Adam a péché contre un commandement précis, aussi son péché était-il une transgression. Ensuite, quelque 2500 ans durent s'écouler avant que la loi de Moïse soit donnée, rendant la transgression à nouveau possible. Entre ces deux moments, il n'y eut pas de transgression parce qu'il n'y avait pas de loi à transgresser. Pourtant le péché existait universellement, comme le prouve le règne universel de la mort. La différence pratique est celle-ci : le péché n'est pas mis en compte lorsqu'il n'y a pas de loi ; c'est-à-dire qu'il ne

nous est pas compté de la même manière. Seuls ceux qui ont connu la loi seront jugés par la loi, comme nous l'avons vu au chapitre 2.

Cela posé, il demeure vrai que le péché et la mort ont régné universellement. Adam a entraîné toute sa postérité dans sa chute. Le contraste entre Adam et Christ est alors établi dans les versets 15 à 17. Chacun de ces versets traite un détail différent, mais le sujet général est énoncé au début du verset 15 : le don de grâce par Christ ne reste nullement en retrait de la faute d'Adam ; au contraire, il va bien au-delà.

Nous avons relevé plus haut la double mention du mot « plusieurs » au verset 19 ; nous la retrouvons au verset 15. Ici aussi, il s'agit plus précisément « des plusieurs », c'est-à-dire de ceux qui sont placés sous les chefs de race respectifs. Adam a attiré la mort sur tous ceux qui descendent de lui, c'est-à-dire, en fait, sur tous les hommes sans exception. Jésus Christ a apporté la grâce de Dieu et le libre don de la grâce aux plusieurs qui sont sous lui, savoir tous les croyants.

Le verset 16 introduit le contraste entre la condamnation et la justification. À cet égard, le don surpasse le péché. La condamnation a été amenée par un péché. La justification a été opérée triomphalement par la grâce en dépit des plusieurs fautes.

Nous trouvons un autre contraste au verset 17. La condamnation et la justification du verset précédent représentent ce que nous pouvons appeler les effets immédiats. Tous les descendants d'Adam sont placés sans délai sous la condamnation. Tous ceux qui viennent sous Christ connaissent une justification immédiate. Mais quelles sont les conséquences finales ? Le résultat final du péché d'Adam fut l'établissement du règne universel de la mort sur sa postérité. Le résultat final de l'œuvre de justice de Christ est de donner à tous ceux qui lui appartiennent l'abondance de la grâce, et la justice comme un don gratuit, afin qu'ils règnent en vie. Non seulement la vie va régner, mais nous allons régner en vie. Quelle conséquence merveilleuse ! Nous ne sommes dès lors pas surpris de lire que le don de grâce surpasse le péché.

Les versets 20 et 21 récapitulent et résument ce que nous venons de considérer. La loi a été introduite afin que le péché de l'homme soit pleinement manifesté. Le péché existait déjà pendant tout le temps qui a précédé, mais lorsque la loi fut donnée, le péché devint très visible, comme transgression positive, et la faute, mise d'une manière nette au compte de l'homme, abonda. Après un temps déterminé, la loi fut suivie de la grâce qui nous est parvenue en Christ. Nous pouvons donc distinguer trois étapes. D'abord la période avant la loi, où il y avait péché, mais pas transgression. Deuxièmement, la période de la loi pendant laquelle le péché abonda, atteignant des sommets records.

Troisièmement, l'introduction de la grâce par Christ, une grâce qui s'est élevée pareille à un flot puissant recouvrant les montagnes des péchés de l'homme.

Dans l'évangile, la grâce ne surabonde pas seulement, mais elle règne. Nous qui avons cru, nous sommes venus sous la puissance bienfaisante de la grâce, une grâce qui règne par la justice, puisque la croix fut avant tout une œuvre de justice. La fin et le couronnement glorieux de l'histoire, c'est la vie éternelle. Ici, la perspective illimitée de l'éternité commence à s'ouvrir devant nous. Nous voyons le fleuve de la grâce. Nous voyons, ouvert par l'œuvre de la croix, le canal de la justice où il coule. Nous voyons finalement l'océan illimité de la vie éternelle dans lequel il se déverse.

Et tout cela, « par Jésus Christ notre Seigneur ». Tout a été opéré par lui. Il est le chef sous lequel nous sommes placés en tant que croyants, et, par conséquent, la source de laquelle toutes ces bénédictions se déversent sur nous. C'est parce que nous sommes dans Sa vie que toutes ces choses nous appartiennent. Notre justification est une justification de vie, parce qu'en Christ nous avons une vie établie au-delà de toute possibilité de condamnation, une vie dans laquelle nous sommes non seulement purifiés de toutes nos fautes, mais aussi délivrés de l'état de péché dans lequel nous gisions autrefois en tant que liés à Adam.

7 - Chapitre 6

Tout ce que nous avons appris jusqu'à maintenant au sujet de l'évangile dans cette épître a été considéré selon ce que Dieu lui-même a déclaré être pour nous, ce qu'il a opéré pour nous par la mort et la résurrection de Christ et que nous recevons simplement par la foi. En tout cela nous avons, si nous osons nous exprimer ainsi, *ce que Dieu a dit* à notre égard en bénédiction. Le chapitre 6 commence par la question pertinente : « *Que dirons-nous* donc ? »

Cette expression indique qu'une autre ligne de pensées va s'ouvrir maintenant devant nous. Rien ne peut surpasser la grandeur de ce que Dieu a opéré pour nous, mais alors qu'allons-nous être pour lui ? Quelle réponse le croyant donnera-t-il à la grâce merveilleuse qui a été manifestée à son égard ? L'évangile va-t-il lui apporter une puissance qui le rendra capable de répondre d'une manière digne de Dieu ? Nous allons aborder ces questions avec le chapitre 6, et découvrir comment l'évangile nous affranchit pour mener une vie de justice et de sainteté pratiques.

Si l'homme acquiert une simple connaissance intellectuelle de la grâce de Dieu, et que son cœur reste insensible, il en viendra facilement à tourner la grâce en dissolution et à dire : « Eh bien, si la grâce de Dieu abonde plus que notre péché, continuons à pécher afin que la grâce continue à abonder ! » L'évangile cautionne-t-il en quelque manière de tels sentiments ? Absolument pas. Bien au contraire. Il dit clairement que nous sommes morts au péché. Comment alors pouvons-nous encore vivre dans le péché ? Nous vivions autrefois entièrement dans le péché. Nous poursuivions avec ardeur tout ce qui avait affaire avec notre propre volonté inique — en d'autres termes, avec tout ce qui nous plaisait — et nous demeurions complètement morts à Dieu et à ce qui le concerne. Un changement complet a eu lieu maintenant, et nous sommes morts au péché pour lequel nous vivions autrefois, et vivants aux choses pour lesquelles nous étions morts précédemment.

Ignorions-nous ces choses, ou n'en avions-nous que faiblement conscience ? Il n'aurait pas dû en être ainsi, car le fait est clairement établi dans le baptême chrétien, un rite qui est à la base de tout. Savons-nous ou ne savons-nous pas ce que signifie notre baptême ?

Commençons peut-être par une autre question, à savoir : êtes-vous baptisé ? Nous le demandons parce qu'il semble y avoir, dans quelques milieux, une certaine indifférence au sujet du baptême, qui fait suite sans doute à la trop grande importance qu'on lui accordait autrefois. Si nous négligeons le baptême,

nous le faisons à notre plus grand détriment. Dans le baptême, nous sommes ensevelis avec Christ, comme l'établit le verset 4. Or, ne pas avoir été ensevelis avec lui est un désastre. De plus, si nous ne comptons pas parmi les « nous tous qui avons été baptisés », l'argument développé par l'apôtre dans les versets 4 et 5 perd sa force en ce qui nous concerne.

Que signifie donc le baptême ? Il est le signe de l'identification avec Christ dans sa mort. Il rappelle que nous sommes ensevelis avec Christ, et que nous sommes placés sous l'obligation de marcher en nouveauté de vie, comme aussi Christ a été ressuscité dans un nouvel ordre de choses. Telle est la signification du baptême, telle l'obligation qu'il impose ; et nous perdons beaucoup en l'ignorant. Nous craignons fort que les terribles controverses quant au genre de baptême, à la façon de l'administrer et à ceux qui doivent en faire l'objet aient conduit de nombreuses personnes à perdre complètement de vue sa *signification*. Les polémiques au sujet du baptême ont été menées d'une manière qui est en contradiction totale avec le sens de l'acte, et les antagonistes n'ont certainement pas manifesté qu'ils étaient « morts au péché ».

Il n'en reste pas moins que le baptême est un rite, un signe extérieur. Il n'accomplit rien de vital et hélas ! des millions de baptisés vont au-devant d'une perdition éternelle. Mais il dirige nos regards vers ce qui est vital dans le sens le plus complet, à savoir la croix, comme nous allons le voir.

Relevons les derniers mots du verset 4 : « en nouveauté de vie », car ils donnent une réponse concise à la question du premier verset. Au lieu de demeurer dans le péché, c'est-à-dire de continuer à vivre l'ancienne vie, nous devons marcher dans une vie qui est nouvelle. Au cours du chapitre, nous découvrirons quel est le caractère de cette vie nouvelle.

Lorsque nous avons été baptisés, nous avons été ensevelis avec Christ — en figure. Notre baptême a été « la ressemblance de sa mort », et en lui nous avons été identifiés avec Christ. Nous nous sommes soumis au baptême dans l'assurance que nous serons identifiés avec Christ dans sa vie de résurrection. La « nouveauté de vie » dans laquelle nous avons à marcher est en fait liée à la vie de résurrection qui est celle de Christ aujourd'hui.

Au verset 3, nous aurions dû connaître la signification de notre baptême ; maintenant, au verset 6, nous sommes appelés à découvrir la signification de la croix en relation avec « notre vieil homme » et « le corps du péché ». La croix se profile derrière le baptême : sans elle, le baptême perdrait son sens.

Nous avons déjà considéré la mort de Christ en relation avec nos péchés et leur pardon. Ici, nous trouvons son application à notre nature pécheresse, source de tous les péchés que nous avons commis.

Il n'est peut-être pas facile de comprendre ce que signifie l'expression

« notre vieil homme ». Nous pouvons l'expliquer en disant que l'apôtre personnifie ici tout ce que nous sommes en tant qu'enfants naturels d'Adam. Essayez d'imaginer une personne concentrant en elle tous les traits horribles qui aient jamais été manifestés dans l'ensemble des membres de la race adamique, eh bien ! cette personne pourrait être décrite comme « notre vieil homme ».

Tout ce que nous étions comme enfants d'Adam déchu a été crucifié avec Christ, et nous devons en être conscients. Nous n'avons pas là une simple notion, c'est une réalité. Il s'agit d'un acte de Dieu, opéré dans la croix de Christ, un acte de Dieu aussi certain et réel que l'expiation de nos péchés accomplie au même moment. Nous devons nous l'approprier par la foi, tout comme nous croyons que nos péchés sont pardonnés. Lorsque nous le recevons par la foi, d'autres résultats s'ensuivent. Mais nous commençons en le réalisant simplement par la foi.

Ce que Dieu avait en vue dans la crucifixion de notre vieil homme, c'était que « le corps du péché » soit « annulé », pour que désormais nous ne servions plus le péché. Voilà encore une affirmation difficile à comprendre. Nous devons nous souvenir qu'autrefois le péché dominait dans nos corps qui, par conséquent, étaient des corps du péché dans le sens le plus affreux. Or ce qui a été annulé, ce ne sont pas nos corps physiques, mais c'est le péché qui dominait complètement nos corps, et ainsi, nous sommes délivrés de sa puissance. Il a été annulé par la crucifixion de notre vieil homme, résultat de notre identification avec Christ dans sa mort, de sorte que la mort de Christ a été la nôtre aussi.

Remarquez les derniers mots du verset 6. Ils indiquent très clairement l'angle sous lequel le péché est considéré dans ce chapitre. Le péché est un maître, un propriétaire d'esclaves, et nous étions tombés sous son pouvoir. Le point traité ici n'est pas la présence du péché *en nous,* mais la puissance du péché *sur nous*. Nous avons reçu la quittance du péché. Nous sommes justifiés du péché, comme nous le lisons au verset 7.

Notre justification a été opérée par la mort de Christ. Mais il est très important de maintenir le lien entre sa mort et sa résurrection. Nous l'avons vu en relation avec le dernier verset du chapitre 4 et nous le retrouvons ici. Si nous sommes *morts* avec Christ, c'est afin que nous vivions avec lui, dans une vie et une sphère de résurrection.

Au verset 9, nous trouvons encore une fois le mot « savoir ». Nous devrions savoir la signification du baptême. Nous devrions savoir quelle est la portée de la mort de Christ en relation avec notre vieil homme. Enfin, nous devrions savoir quelle est la portée de la résurrection de Christ. Sa résurrection ne fut pas un simple retour à la vie. Elle n'a pas été comme la résurrection de Lazare — un retour à la vie dans ce monde pour un certain nombre d'années à la fin

desquelles la mort survient à nouveau. Lorsque Christ ressuscita, il laissa la mort derrière lui pour toujours, entrant dans un nouvel ordre de choses que, pour simplifier, nous appelons le monde de la résurrection. Pendant un court moment la mort a dominé sur lui, et cela uniquement parce que lui-même s'y était soumis. Maintenant, il est au-delà de la mort pour toujours.

Il est mort une fois pour toutes au péché. Remarquez qu'ici il est question du péché, non pas des péchés : du principe fondamental qui avait pénétré notre nature et nous avait asservis, et non pas des fautes positives qu'il a produites. De plus, il ne s'agit pas de la mort *pour* les péchés, mais *au* péché. Le péché n'eut jamais à faire avec lui dans Sa nature, comme il a eu affaire avec nous. Mais Christ eut affaire avec le péché lorsque, par son sacrifice, il se chargea de toute la question du péché, parce que le péché portait atteinte à la gloire de Dieu dans sa création ruinée, et qu'il s'opposait à notre bénédiction, comme une puissante barrière. Ayant eu affaire avec le péché, portant le jugement du péché, il est mort au péché et maintenant, il vit à Dieu.

Arrêtons-nous ici et demandons-nous où nous en sommes quant à nous-mêmes relativement à ces choses. Les connaissons-nous vraiment ? Comprenons-nous vraiment la mort et la résurrection de Christ à cette lumière ? Réalisons-nous comment notre Seigneur est mort à cet ancien ordre de choses dominé par le péché, ordre de choses dans lequel il était venu une fois en grâce pour accomplir la rédemption ; et combien pleinement il vit à Dieu dans ce monde nouveau où il est entré ? Il est important que nous comprenions tout cela, parce que le verset 11 va nous montrer que nous devrions nous tenir nous-mêmes pour ce que nous nous *savons* être.

Si nous n'avons pas une connaissance juste de ces choses, nous ne pouvons pas nous tenir pour tels correctement. Un commerçant ne tiendra pas bien ses comptes s'il ne connaît pas la table des multiplications. Un capitaine ne pourra pas évaluer exactement la position de son navire s'il ignore les principes de la navigation. De même, un croyant ne pourra pas connaître justement sa position et son attitude, soit à l'égard du péché soit envers Dieu, s'il ne réalise pas la portée de la mort et de la résurrection de Christ pour lui-même.

Une fois que nous *savons*, l'injonction de « nous tenir nous-mêmes pour » donnée au verset 11 devient parfaitement claire. Notre cas est déterminé par celui de Christ, car nous sommes identifiés à lui. Est-il mort au péché ? Eh bien, nous sommes morts au péché et nous nous tenons pour tels ! Vit-il maintenant à Dieu ? Eh bien, nous vivons maintenant à Dieu et nous nous tenons pour tels ! Il ne s'agit pas là de faire semblant. Ce n'est pas que nous essayons de nous tenir pour ce qu'en fait nous ne sommes pas. Bien au contraire. Nous sommes morts au péché et vivants à Dieu par ses propres actes, accomplis dans la mort et la

résurrection de Christ (celles-ci devant être rendues efficaces en nous par son Esprit, comme nous le verrons plus loin), et dès lors, nous devons l'accepter et régler nos pensées d'après cela. Ce sont des faits, et nous devons nous les approprier.

Avant notre conversion, nous étions morts à Dieu et vivants au péché. Nous n'avions aucun intérêt pour les choses qui concernaient Dieu. Nous ne les comprenions pas ; elles nous laissaient froids et insensibles. En revanche, lorsqu'il s'agissait de ce qui faisait appel à nos désirs naturels, de ce qui nourrissait notre vanité et notre amour de nous-mêmes, nous manifestions un intérêt très vivant. Maintenant, par la grâce de Dieu, la situation est complètement changée, parce que nous sommes dans le Christ Jésus.

Nous appliquer à nous tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu, selon la connaissance que nous avons de la mort et de la résurrection de Christ, n'est pas tout ; il reste encore un pas à faire. Nous devons nous *livrer* nous-mêmes à Dieu, afin que sa volonté puisse être réalisée pratiquement dans tous les détails de nos vies. Vous remarquerez que le mot « livrer » revient cinq fois dans la dernière partie de notre chapitre.

Étant morts au péché, il est bien évident que nous avons l'obligation de refuser au péché d'exercer des droits sur nous. Autrefois, le péché régnait dans nos corps mortels et nous lui obéissions continuellement, dans ses différentes convoitises. Il ne doit plus en être ainsi, nous dit le verset 12. Nous sommes morts au péché, l'ancien maître, et ses droits sur nous ont pris fin. Étant vivants d'entre les morts, nous appartenons à Dieu et nous reconnaissons avec bonheur ses droits sur nous. Nous nous livrons à lui.

Le verset 13 montre clairement que cet abandon de soi-même à Dieu est quelque chose de très pratique. Il touche tous les membres de notre corps. Autrefois chaque membre était d'une manière ou d'une autre engagé au service du péché et devenait ainsi un instrument d'iniquité. N'est-il pas merveilleux que chaque membre puisse maintenant être employé au service de Dieu ? Nos pieds peuvent courir porter son message. Nos mains peuvent accomplir son œuvre. Notre langue peut proclamer ses louanges. Pour qu'il en soit ainsi, nous devons nous livrer nous-mêmes à Dieu.

Le mot « livrer » se trouve deux fois dans ce verset, mais le verbe est utilisé, dans l'original, à des temps différents. On a commenté cette particularité de la manière suivante : Dans le premier cas, le verbe est au présent continu. « Ne livrez pas vos membres ». Cela ne doit jamais se produire. Dans le second cas, un autre temps est employé. « Livrez-vous vous-mêmes à Dieu ». Faites en sorte qu'il s'agisse d'un acte accompli une fois pour toutes.

Posons-nous chacun solennellement la question de savoir si nous l'avons

vraiment fait une fois pour toutes. Nous sommes-nous ainsi livrés nous-mêmes à Dieu et lui avons-nous livré nos membres définitivement, pour faire sa volonté ? Si tel est le cas, prenons garde à ne jamais oublier notre soumission et à ne pas tomber dans le piège de livrer nos membres à l'injustice, ne serait-ce qu'un seul instant, car le fruit en est le péché.

Ainsi, le péché ne doit pas dominer sur nous, pour la bonne raison que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. Certains prétendent que dire aux gens qu'ils ne sont plus sous le régime de la loi les fait s'enfoncer inévitablement dans le péché. Nous avons ici la réponse divine à cette affirmation. En fait, rien ne soumet davantage le cœur et n'encourage autant la sainteté que la grâce de Dieu.

Le verset 15 montre qu'il y a toujours eu des personnes estimant que le seul moyen de parvenir à la sainteté est de se tenir sous l'esclavage sévère de la loi. Il en existait au temps de Paul. L'apôtre anticipe leur objection par la répétition en d'autres termes de la question par laquelle il avait commencé le chapitre. Il y répond en exposant à nouveau, d'une manière plus étendue, la position chrétienne. Les versets 16 à 23 sont une extension et un développement de ce qu'il vient de présenter dans les versets 12 à 14.

L'apôtre fait appel à la connaissance pratique commune à chacun de nous. Nous savons tous que si nous consentons à obéir à quelqu'un, bien que nous ne soyons pas nommément son esclave, nous le *sommes* pratiquement. Tel est aussi le cas dans le domaine spirituel, qu'il s'agisse de servir le péché ou Dieu. Sous cet aspect, nous étions autrefois sans aucun doute esclaves du péché. Mais quand « la forme de doctrine » de l'Évangile nous est parvenue, nous lui avons obéi, grâces à Dieu ! En conséquence, nous avons été affranchis de l'esclavage du péché, et sommes devenus esclaves de Dieu et de la justice. Or donc, étant maintenant esclaves de la justice, nous devons livrer chacun de nos membres à Dieu, afin qu'il puisse nous diriger comme il lui plaît.

Cet abandon de soi est par conséquent une question extrêmement importante. C'est à cela que nous conduisent notre connaissance et le fait de nous tenir nous-mêmes pour ce que nous sommes. Ces deux choses deviennent inutiles si nous nous refusons à nous livrer nous-mêmes. Nous trouvons là sans doute la raison de tant de faiblesses et d'insuffisance chez des chrétiens bien fondés quant à la doctrine. Ils ne se livrent pas eux-mêmes ni ne livrent leurs membres à Dieu. Oh ! si jusqu'à maintenant nous ne l'avons pas encore fait, comme un acte accompli une fois pour toutes, veillons à le faire sans plus tarder ! Lorsque nous l'aurons fait, nous aurons besoin de la grâce, et nous trouverons la grâce, pour livrer continuellement nos membres au service de Dieu.

Tout ceci sous-entend que l'ancien maître, le péché, est encore en nous, n'attendant que les occasions de s'affirmer. Le triomphe de la grâce en sort grandi. Et pour nous, la valeur des leçons apprises en est augmentée. Nous apprenons comment livrer nos membres comme esclaves à la justice pour la sainteté, alors même que le péché est aux aguets en nous, impatient de s'affirmer de nouveau. En servant la justice, nous servons Dieu, car faire la volonté de Dieu est le premier trait caractéristique de la justice. Et la justice dans toute notre conduite mène à la sainteté de vie et de caractère.

Au lieu donc de demeurer dans le péché, soumis à son esclavage, nous sommes affranchis en étant placés sous la domination de Dieu. Nous trouvons à deux reprises les mots « ayant été affranchis du péché » (v. 18 et 22). Précédemment, nous étions « libres à l'égard de la justice ». Nous avons échappé à l'ancien pouvoir et sommes venus sous le nouveau. Tel est le chemin de la sainteté et de la vie.

La vie éternelle est considérée ici comme l'aboutissement de la merveilleuse histoire. Dans les écrits de l'apôtre Jean, nous la trouvons présentée comme la possession présente du croyant. Ces deux vues ne sont pas en conflit. Ce qui nous appartient maintenant quant à son essence sera notre part dans toute son étendue lorsque nous serons dans l'éternité.

Le dernier verset de notre chapitre — un verset bien connu — nous donne un résumé concis du sujet. Nous ne pouvons pas servir le péché sans en recevoir les gages qui sont la mort. La mort est un mot dont la signification est vaste. Dans un sens, la mort est venue sur l'homme lorsque, par le péché, il a été complètement séparé de Dieu. La mort physique survient quand le corps est séparé de la partie spirituelle de l'homme. La seconde mort est la séparation définitive de l'homme perdu d'avec Dieu. Les gages complets du péché incluent la mort dans ces trois sens.

En relation avec Dieu, il n'est pas parlé de gages. Tout est don. La vie même dans laquelle nous pouvons le servir est un don de Dieu par Jésus Christ notre Seigneur. Ainsi la fin du chapitre nous ramène à la pensée exprimée à la fin du chapitre précédent. Nous pouvons bien nous glorifier dans la vie éternelle qui nous a été librement donnée par Dieu, et nous approprier avec reconnaissance toutes les conséquences auxquelles elle conduit.

8. Chapitre 7

Les premiers mots du chapitre 7 nous ramènent aux versets 14 et 15 du chapitre précédent, où l'apôtre avait clairement établi que le croyant n'est pas sous la loi mais sous la grâce. Ce point avait suscité une terrible controverse, comme en témoigne le livre des Actes, particulièrement le chapitre 15.

La question avait été réglée avec autorité à Jérusalem pour ce qui concernait les croyants d'entre les Gentils. Ils ne devaient pas être mis sous la loi. Mais qu'en était-il lorsqu'il s'agissait de croyants d'entre les Juifs ?

Il paraît bien que les croyants d'entre les Juifs n'étaient eux-mêmes pas du tout au clair à ce sujet. Actes 21:20 le prouve. Par conséquent, il était impératif que Paul établisse les choses d'une manière nette et précise ; c'est la raison pour laquelle il revient sur cette question au début de notre chapitre. La parenthèse du verset 1 montre que l'apôtre s'adresse maintenant spécialement à ses frères d'entre les Juifs. Eux seuls *connaissaient* la loi au sens propre du terme. Les Gentils pouvaient en savoir quelque chose en tant que témoins extérieurs : les Israélites la connaissaient de l'intérieur, puisqu'ils lui avaient été soumis. Cette remarque de Paul nous fournit une clé importante pour la compréhension de ce chapitre : elle indique à quel point de vue les choses sont considérées.

Les six premiers versets du chapitre sont de nature doctrinale ; ils montrent de quelle manière le croyant est délivré de l'esclavage de la loi et amené en relation avec Christ. À partir du verset 7, nous avons un passage hautement expérimental. Les effets de la loi sur le cœur et la conscience de celui qui craint Dieu y sont énumérés. Ces versets donnent un aperçu de ce que la loi opère pratiquement, pour préparer finalement le croyant à la réalisation de la délivrance trouvée en Christ et dans l'Esprit de Dieu. Il est remarquable que tout au long du chapitre 7 nous ne rencontrions pas une seule mention du Saint Esprit, alors que, dans le chapitre 8, il s'en trouve probablement davantage que dans tout autre chapitre de la Bible.

L'apôtre part du fait bien connu que la loi exerce son pouvoir sur l'homme tant qu'il vit. La mort, et la mort seule, met fin à cette domination. Cela apparaît très clairement en relation avec la loi divine du mariage, comme l'établissent les versets 2 et 3.

Le verset 4 montre que le même principe est valable dans les choses spirituelles, bien qu'il ne s'applique pas exactement de la même manière. La loi occupe la position du mari et nous qui croyons, celle de la femme. Toutefois, la mort n'est pas intervenue pour la loi, mais pour *nous*. Le verset 4 est tout à fait

clair à ce sujet. Rendant incorrectement le verset 6, certains traducteurs lui font dire que la loi est morte. Or, il faut lire non pas « ce en quoi nous étions tenus étant mort », mais « étant morts dans ce en quoi nous étions tenus ». Ces deux versets s'accordent parfaitement.

Nous avons été mis à mort à la loi « par le corps du Christ ». À première vue, cette affirmation paraît quelque peu obscure. Paul fait allusion, nous semble-t-il, à ce qui était impliqué dans le fait que notre Seigneur prit le corps préparé pour lui et devint ainsi homme. Il prit ce corps afin de *souffrir la mort*, et, par conséquent, l'expression « le corps de Christ » est employée ici comme signifiant Sa mort. Nous retrouvons une tournure semblable en Colossiens 1:22, où il est dit que nous avons été réconciliés « dans le corps de sa chair, *par* la *mort ».*

Nous sommes morts, échappant à la domination de la loi, dans la mort de Christ. En ce sens, notre relation avec le premier mari a cessé. Mais tout est en vue de notre introduction dans une nouvelle relation avec le Christ ressuscité. Les Juifs trouvaient l'ancien mari — la loi — très dur et inflexible, de fait, un batteur de femme ; ils devaient pourtant admettre qu'ils méritaient amplement tout ce qu'ils recevaient. Nous, les Gentils, avons de la peine à nous imaginer l'immense soulagement du Juif converti lorsqu'il découvrait qu'il était désormais sous Christ et non sous la loi. « Marié » à Christ ressuscité d'entre les morts, le modèle proposé était plus élevé qu'il ne l'avait jamais été sous la loi, mais maintenant les ressources illimitées de la grâce et de la puissance dont nous avions besoin découlaient de lui, et ainsi il devenait possible de porter du fruit pour Dieu. Comme mari, Christ est la source de toute nourriture, direction, consolation et force.

Quel contraste frappant présente le verset 5 ! À vrai dire, le verset lui-même est très frappant, car il énumère quatre choses qui vont ensemble : la chair, la loi, les péchés et la mort. Autrefois, la loi était imposée à un peuple « dans la chair ». En fait, elle ne faisait que stimuler le péché toujours latent dans la chair. Par conséquent, les « mouvements » ou « passions » des péchés étaient éveillés et la mort s'ensuivait comme jugement de Dieu sur tout. « La chair » ici se rapporte non pas à nos corps, mais à la nature déchue qui a son siège dans nos corps mortels. Tous les inconvertis sont « dans la chair », c'est-à-dire que la chair les domine et caractérise leur état. Mais vous remarquerez que pour les croyants, cet état n'existe plus. L'apôtre dit : *« Quand nous étions* dans la chair ».

Au verset 6, nous sommes placés devant un autre contraste. *« Quand nous étions... mais maintenant ».* Étant morts avec Christ, nous sommes non seulement morts au péché comme le chapitre 6 l'établit, mais également morts à la loi et, par conséquent, délivrés de la loi. Ainsi nous pouvons maintenant servir

Dieu d'une manière entièrement nouvelle. Non seulement nous faisons des choses nouvelles, mais nous les faisons dans un esprit nouveau. Au chapitre précédent, nous avons trouvé l'expression « nouveauté de vie » (v. 4). Ici il est parlé de « nouveauté d'esprit ».

Dans l'Ancien Testament, nous lisons l'histoire d'hommes qui se sont détournés d'une vie d'insouciance et de péché pour vivre dans la crainte de Dieu — par exemple, Manassé, roi de Juda, comme cela nous est rapporté en 2 Chroniques 33:11-19. On pourrait peut-être dire de lui qu'il marcha en nouveauté de vie durant les dernières années de son règne. Toutefois, il ne pouvait servir Dieu que selon les principes et les manières d'agir prévus par le système légal sous lequel il se trouvait. Il était impossible que la nouveauté *d'esprit* le caractérise. Pour voir un service en nouveauté d'esprit, nous devons nous tourner vers un Juif converti de l'économie actuelle de la grâce. Un tel comme homme peut s'être efforcé de servir Dieu dans l'esprit d'une stricte observation de la loi. Il découvre maintenant qu'il est fils et héritier de Dieu dans le Christ Jésus, et il sert dans l'esprit d'un fils à l'égard de son père — un esprit tout à fait nouveau.

Un employeur peut assigner un certain travail à deux hommes, l'un d'eux étant son propre fils. Si le jeune homme réalise quelque peu la relation qui est la sienne, il accomplira sa tâche dans un esprit complètement différent de celui d'un serviteur à gages. Notre illustration aurait peut-être été encore plus exacte si nous avions supposé le cas d'une épouse travaillant aux intérêts de son mari. Délivrés de la loi par la mort, la mort de Christ, nous sommes unis au Christ ressuscité afin de servir Dieu dans un esprit qui est nouveau.

Il est absolument incontestable qu'un tel enseignement donne toute la place à Christ et pousse la loi dans l'ombre. Est-ce là dénigrer la loi d'une manière ou d'une autre ? Est-ce que cela laisse même sous-entendre *qu'elle* présentait quelque imperfection ? Ce point est abordé dans les versets 7 à 13, où il apparaît tout à fait clairement que la loi était parfaite quant à elle-même. Le problème venait non pas de la loi, mais du péché qui se dressait contre la loi, trouvant en elle ce qui l'excitait et aussi ce qui le condamnait.

Le verset 7 nous dit comment la loi donnait la connaissance du péché et le condamnait. Avant l'introduction de la loi, nous péchions mais ne réalisions pas notre état de pécheurs. Dès que la loi a été donnée, nous avons pris conscience de la situation réelle. De même qu'un fil à plomb révèle l'inclinaison d'un mur chancelant, la loi nous dénonçait.

Néanmoins, comme nous le lisons au verset 8, c'était le péché qui produisait le mal et non pas la loi, même s'il se dissimulait quelque peu, ne se manifestant que lorsqu'il se trouvait placé face à l'interdiction formelle de la loi. Le fait

même qu'il nous soit dit de ne pas faire une chose nous incite à la faire !

Ainsi donc, la loi nous touchait de deux manières. D'abord, elle stimulait le péché. Elle traçait une ligne et nous interdisait de la franchir. Le péché nous poussait aussitôt à transgresser l'interdiction en franchissant la ligne. Puis, en présence de cette transgression, la loi prononçait solennellement la sentence de mort sur nous. Certes, la loi plaçait la vie devant nous ; elle dit : « Fais ceci et tu vivras ». Mais en réalité, la seule chose qu'elle ait jamais faite à notre égard était de nous condamner *à mort,* à cause de notre incapacité complète d'accomplir ce qu'elle commandait. Ces deux conséquences de la loi sont établies nettement à la fin du verset 9 : « Le péché a repris vie, et moi je mourus ».

Les choses étant telles, nul blâme d'aucune espèce n'est imputable à la loi : elle est « sainte, et juste, et bonne ». Le coupable, c'est le péché, non pas la loi. Le péché a causé la mort, bien que ce soit par la loi que la sentence de mort a été prononcée. En fait, le péché opérait avant même le don de la loi, mais dès que la loi fut donnée, le péché n'eut plus d'excuse et ses défis devinrent des outrages. Par le commandement, le péché devint *excessivement pécheur,* nous dit le verset 13.

Nous arrivons maintenant à une partie du chapitre où l'apôtre s'exprime à la première personne du singulier. Dans les versets 5 et 6, c'était : « nous... nous... nous… ». Après la question posée au début du verset 7, nous trouvons partout « Je... je... moi... je… ». Le changement s'explique par le fait que Paul parle maintenant d'expérience pratique, et lorsqu'il s'agit d'expérience, chacun doit parler pour lui-même.

Les premiers mots du verset 14 peuvent paraître constituer une exception à ce que nous venons de dire, mais tel n'est pas le cas. La loi est spirituelle : c'est *un fait,* et non pas une simple affaire d'expérience — et la chose est établie comme un fait que nous savons. En contraste, nous trouvons ce que « je suis », et cela nous devons l'apprendre en en faisant la triste expérience : « charnel, vendu au péché ».

Comment apprenons-nous ce que nous sommes ? Eh bien ! en nous efforçant sincèrement de nous conformer aux exigences spirituelles de la loi. Plus nous y mettrons d'empressement, plus la leçon se gravera profondément dans nos âmes. Nous découvrons notre état de péché en essayant d'être bons !

Récapitulons ce que nous avons appris dans le chapitre 6, car c'est là que le chemin à suivre nous a été indiqué. Réalisant par la foi que nous sommes identifiés avec Christ dans sa mort, nous comprenons que nous devons nous tenir pour morts au péché et vivants à Dieu et, par conséquent, nous livrer à Dieu, nous-mêmes et nos membres, à cause de sa volonté et pour lui plaire. Nos âmes y consentent pleinement, estimant cette voie juste et bonne, et, pleins

d'enthousiasme peut-être, nous nous disons : « Parfait ! c'est ce que je vais faire ».

Nous essayons et, hélas ! nous éprouvons un choc très désagréable. Nos intentions sont excellentes, mais d'une manière ou d'une autre, nous nous trouvons sans force pour les mettre en pratique. Nous voyons le bien et l'approuvons dans notre esprit, mais nous ne pouvons pas l'accomplir. Nous reconnaissons le mal, le désapprouvons, et pourtant nous sommes pris à son piège. Cette situation très pénible et humiliante est énoncée au verset 19.

Dans les versets 14 à 23, nous ne trouvons pas moins de 21 fois « je ». « Moi » revient 10 fois. Celui qui parle décrit évidemment une expérience durant laquelle il était occupé uniquement de lui-même. Toutes ses pensées étaient centrées sur sa propre personne. Ce n'est pas surprenant, car tel est précisément l'effet normal de la loi sur une âme réveillée et délicate. L'examen de ces versets nous montre que les exercices mentionnés conduisent à des découvertes importantes.

1. L'homme en question a découvert par expérience le caractère bon et saint de la loi. Elle *est* bonne, selon l'affirmation du verset 12 ; mais maintenant, il doit dire : « Je *reconnais* que la loi *est bonne ».*

2. Il a constaté par expérience son propre état déchu : il est non seulement « charnel », mais « vendu au péché ». Devoir confesser qu'on est dominé au point d'être contraint de se détourner de ce qu'on désire et de pratiquer ce qu'on hait, et se trouver ainsi dans la position humiliante de désavouer continuellement ses propres actions (v. 15), c'est être réellement *asservi*. Nous sommes comme des esclaves vendus sur le marché à un maître tyrannique : *vendus au péché.*

3. Cet homme apprend pourtant à distinguer entre ce qui a été produit en lui par Dieu — ce que nous appelons « la nouvelle nature » — et la chair qui est la vieille nature. Le verset 17 le montre. Celui qui parle reconnaît l'existence de son vrai « je » en relation avec la nouvelle nature, et d'un « je » ou « moi » qu'il doit répudier, comme étant la vieille nature.

4. Il apprend par expérience le véritable caractère de cette vieille nature. Lorsqu'il est question de « moi », il s'agit de « la chair » (vous le voyez ici, c'est le vieux « moi » qu'il doit répudier) en laquelle il n'habite point de bien, comme le verset 18 nous le dit. Le *bien* ne se trouve simplement *pas là.* Aussi est-ce inutile de le chercher. Certains d'entre nous n'ont-ils pas passé des mois épuisants, ou même des années, à chercher du bien dans un endroit où il n'existe pas ?

5. Il apprend encore que quand bien même il possède maintenant une nouvelle nature, un « homme intérieur » (v. 22), cela ne lui confère *en soi-même* aucune force. L'homme intérieur peut trouver plaisir à la sainte loi de Dieu ; son

esprit peut reconnaître que la loi est bonne, mais malgré tout, il existe une force plus puissante agissant dans ses membres qui l'asservit.

Quelle triste situation ! Certains d'entre nous en ont fait l'amère expérience. D'autres la font maintenant. Et si quelques-uns n'ont pas encore connu de tels exercices, ils ont bien lieu de s'en alarmer, car une question se pose immédiatement : *possèdent-ils la nouvelle nature* ? S'ils n'ont en eux rien que la vieille nature, les luttes et les exercices de cette nature doivent obligatoirement leur être inconnus.

De tels exercices sont très précieux parce qu'ils préparent l'âme à la jouissance d'une *délivrance opérée divinement.*

Avant d'aborder la fin du chapitre 7, il est important de relever qu'au long de ce passage le mot loi est employé dans deux sens. Dans la grande majorité des occasions, il se réfère naturellement à la loi de Dieu formulée par Moïse. Toutefois, nous trouvons « la loi » d'un mari (v. 2 et 3) ; « une loi » (v. 21) ; « une autre loi », « la loi de mon entendement » et « la loi du péché » (v. 23 et 25). Dans ces cas, la signification du mot est bien évidemment une puissance ou une force agissant uniformément dans une direction donnée : le sens même que nous lui attribuons quand nous parlons des « lois de la nature ».

Si donc nous relisons les versets en question en remplaçant le mot « loi » par l'expression « force dirigeante », nous comprendrons peut-être un peu plus clairement ce que l'apôtre dit. Prenons le verset 23. Pour chacun d'entre nous, la force dirigeante devrait être l'entendement, nos corps étant tenus dans la soumission. Il devrait en être ainsi d'une manière toute spéciale de ceux dont l'entendement a été renouvelé par la puissance de Dieu. Mais il faut compter avec le péché qui exerce sa puissance dirigeante dans nos membres. Nous devons reconnaître et nous avons appris par expérience la terrible réalité que, si nous sommes laissés à nous-mêmes, le péché se manifeste comme la force dominante, il prend le contrôle et nous tient asservis.

Il n'est pas surprenant que, se souvenant de cela, l'apôtre pousse ce cri d'angoisse : « Misérable homme que je suis ! » Nous connaissons certainement nous aussi quelque chose de cette misère. Ne nous sommes-nous jamais sentis pareils à une pauvre mouette souillée de la tête à la queue par l'huile sale que les canots à moteur déversent sur leur passage ? La loi de son entendement, la loi de l'air tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de ses plumes est totalement dominée par l'horrible loi de l'huile gluante ! L'oiseau n'a aucune puissance en lui-même. À moins de n'être capturé et nettoyé, il mourra.

Outre le cri d'angoisse, le verset 24 contient une question importante : « Qui me délivrera ? » La forme de la question est importante. Plus haut dans le chapitre, lorsque celui qui parle traversait les expériences détaillées dans les

versets 14 à 19 par exemple, il aurait dit : « Comment vais-je me délivrer ? » Il cherchait encore *au-dedans* de lui quelque chose qui puisse opérer la délivrance, mais en vain. Maintenant, il commence à chercher un libérateur en dehors de lui-même.

Lorsque notre confiance et notre espoir en nous-mêmes sont brisés, nous avons franchi un grand pas. Nous commençons alors inévitablement à regarder en dehors de nous. Nous ne cherchons peut-être d'abord que du *secours*, et, par conséquent, nous regardons dans de fausses directions. Mais tôt ou tard, nous découvrons que nous avons besoin non pas d'aide, mais plutôt d'une *délivrance* positive par une puissance qui ne peut absolument pas venir de nous. Et alors, très vite, nous trouvons la réponse à notre cri. Grâces à Dieu ! la délivrance est à nous par Jésus Christ notre Seigneur. Il peut nous délivrer aussi bien de l'esclavage du péché que de la culpabilité de nos péchés.

9. Chapitre 8

Mais comment cette délivrance s'opère-t-elle ?

Comment est-elle accomplie ? Nous trouvons une réponse à ces questions au début de notre chapitre. À la fin du chapitre 7, la loi du péché et de la mort s'est montrée beaucoup plus puissante que la loi l'entendement renouvelé. Dans les premiers versets du chapitre 8, la loi de l'Esprit, donnée maintenant au croyant, s'avère beaucoup plus puissante que la loi du péché et de la mort. L'apôtre peut dire triomphalement : elle « m'a affranchi ».

Non seulement nous avons la vie dans le Christ Jésus, mais l'Esprit de cette vie nous a été donné. Par là une force nouvelle pénètre nos vies. Amenés sous le contrôle et la puissance de l'Esprit de Dieu, nous sommes affranchis de la domination du péché et de la mort. La loi la plus grande prend le pas sur la moindre.

De nombreux phénomènes de la nature qui nous entoure peuvent servir à illustrer ce point. Prenons par exemple un morceau de fer. Il gît inerte par terre, maintenu au sol par la loi de la gravitation. Placez un aimant électrique au-dessus de la pièce de métal, branchez le courant, et aussitôt le morceau de fer s'envole, comme si soudain des ailes lui avaient poussé. Une nouvelle puissance dirigeante est entrée en scène ; sous certaines conditions et dans une sphère limitée, elle s'est montrée plus puissante que la force de la gravitation.

Le Saint Esprit nous a été donné afin de nous diriger, non pas pour que nous le dirigions. Comment exerce-t-il son influence ? Il opère dans le croyant, mais relativement à un Objet d'attraction extérieur : le Christ Jésus notre Seigneur. Le Saint Esprit n'est pas ici pour parler de lui-même ou se glorifier lui-même, mais afin de glorifier Christ. Il n'habite pas en nous pour entretenir la vieille vie, celle du premier Adam ; il est l'Esprit de la vie de Christ, le dernier Adam. Nous sommes « dans le Christ Jésus », comme le montre le premier verset, et cela sans aucune réserve : l'adjonction donnée en note dans la version J. N. Darby n'a rien à faire ici ; elle a manifestement été reprise du verset 4 où elle est parfaitement à sa place.

Il n'y a rien à condamner dans le Christ Jésus, et rien à condamner pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Deux raisons sont avancées. Commençant l'un et l'autre par un « car », les versets 2 et 3 en fournissent chacun une. Le verset 2 donne la raison pratique ou expérimentale. Le croyant sous le contrôle de l'Esprit est libéré de l'influence qui précédemment amenait la condamnation. Comme il s'agit de l'affirmation d'une liberté qui doit être réalisée pratiquement,

l'apôtre parle encore d'une manière personnelle et individuelle : « *m*'a affranchi ».

Au contraire, le verset 3 est l'énoncé de ce qui a été accompli judiciairement par Dieu à la croix de Christ. La loi avait été manifestée faible par la chair, bien qu'étant sainte, juste et bonne en elle-même. Elle était pareille à un habile sculpteur occupé à la taille d'un monument durable — une œuvre d'art destinée à réjouir la vue pour toujours — dans un grand amas de boue sale. Une tâche désespérante et inutile, non pas à cause d'une faiblesse quelconque de l'artiste, mais en raison de la matière totalement défectueuse à laquelle il avait affaire. La loi pouvait condamner le pécheur, mais elle ne pouvait pas condamner le péché dans la chair de telle sorte que les hommes puissent être affranchis de la servitude du péché et, marchant selon l'Esprit, être trouvés accomplissant ce que la loi avait justement exigé.

Mais ce que la loi ne pouvait pas faire, Dieu l'a fait. Il a envoyé son propre Fils, venu *en ressemblance de* chair de péché — en ressemblance seulement, remarquons-le, car bien que parfaitement homme, il était un Homme parfait, sans la moindre tache de péché. Dieu l'a envoyé « pour le péché », c'est-à-dire, comme sacrifice pour le péché, afin que dans sa mort le péché dans la chair soit condamné. Le péché est la racine de tout mal dans l'homme ; et la chair constitue ce qui, dans l'homme, offre au péché un moyen par lequel il agit, tout comme l'électricité produite dans une centrale trouve dans les lignes à haute tension un moyen de transport et d'action.

Nous savons que le péché a eu son origine première dans le ciel. Il a commencé chez Satan et les anges déchus ; toutefois Christ n'est pas venu mourir pour les anges et, par conséquent, ce n'est pas le péché dans la nature des anges qui a été condamné. Christ est mort pour les hommes, et c'est le péché dans la chair qui a été *condamné.* Remarquons qu'il a été condamné, non pas pardonné. Dieu pardonne certes les péchés, qui se manifestent comme les fruits du péché dans la chair ; mais le péché : la racine, et la chair : la nature dans laquelle le péché opère, ne sont pas pardonnés, ils sont condamnés impitoyablement. Dieu a condamné le péché à la croix de Christ. Nous devons apprendre à le condamner dans notre vie pratique.

Nous devons juger comme Dieu juge. Nous devons voir les choses comme il les voit. Si Dieu condamne le péché et la chair, eh bien, nous avons à les condamner ! Le péché et la chair étant jugés à la croix, le Saint Esprit nous a été donné afin qu'il stimule la vie nouvelle que nous possédons. Si nous marchons par l'Esprit, toutes nos activités, tant intellectuelles que physiques, seront sous son contrôle et, en conséquence, nous ferons naturellement ce que la loi exige.

Nous avons là évidemment une chose merveilleuse. Lorsque nous étions

sous la loi et dans la chair, nous luttions pour accomplir les exigences de la loi et n'y parvenions jamais. Maintenant que nous sommes affranchis de la loi, maintenant que nous sommes dans le Christ Jésus et que l'Esprit de Dieu habite en nous, il y a une puissance qui peut nous rendre capables d'accomplir la loi. Et parce que nous marchons dans l'Esprit et non dans la chair, et selon la mesure où nous marchons ainsi, nous accomplissons effectivement ce que la loi exigeait si justement de nous. C'est un grand triomphe de la grâce de Dieu. Pourtant, en fait, le triomphe peut être encore plus grand, car le chrétien a été rendu capable de « marcher comme lui [Christ] a marché » (1 Jean 2:6). Et la « marche » de Christ dépassait de loin tout ce que la loi demandait.

En résumé, le chrétien — selon les pensées de Dieu — est non seulement pardonné, justifié, réconcilié, ayant l'Esprit qui verse dans son cœur l'amour de Dieu ; mais encore il voit la condamnation divine du péché et de la chair dans la croix, il découvre que ses liens vitaux devant Dieu ne sont pas avec Adam déchu, mais avec Christ ressuscité. Par conséquent, il est dans le Christ Jésus ; l'Esprit habite en lui, le contrôle et le remplit de Christ, plaçant Christ devant ses yeux comme un Objet éclatant et désirable, afin qu'il puisse marcher heureux, affranchi de la puissance du péché, et accomplir joyeusement la volonté de Dieu.

L'évangile ne propose rien moins que cela ! Qu'en pensons-nous ? Nous nous écrions que c'est magnifique. Nous déclarons que tout ce plan est digne des pensées et du cœur de Dieu. Puis nos consciences se mettent à nous reprendre, nous rappelant combien peu ces merveilleuses possibilités ont trouvé leur application dans notre expérience pratique.

Remarquez que, après avoir écrit le verset 4, l'apôtre Paul n'a pas posé sa plume et ne s'est pas tourné vers un autre sujet. Il reste encore des choses à dire, qui nous aideront à saisir d'une manière réelle et expérimentale cette délivrance bénie, afin que nous vivions la vie de Christ dans l'énergie de l'Esprit de Dieu. Les versets 5 à 13 traitent encore cette question d'un point de vue très pratique.

Deux classes de personnes sont considérées : celles qui sont selon la chair et celles qui sont selon l'Esprit. Les premières sont occupées des choses de la chair, les secondes, des choses de l'Esprit. La pensée de la chair est la mort, la pensée de l'Esprit, vie et paix. Les deux classes sont totalement opposées, que ce soit par leur nature, leur caractère ou leur but. Elles se meuvent dans deux sphères complètement distinctes. Il est évident que l'apôtre parle d'une manière abstraite. Il considère la position globale selon le caractère intrinsèque des choses, et ne pense pas à des individus en particulier ou à leurs expériences diverses.

À très juste titre, nous pouvons soulever la question de nos propres expériences. Qu'avons-nous alors à dire ? Nous devons confesser que, quand

bien même nous ne sommes pas selon la chair, nous avons cependant encore la chair en nous. Ainsi il nous arrive de détourner nos pensées des choses de l'Esprit pour nous occuper des choses de la chair. Et, dans la mesure où nous le faisons, nous entrons en contact avec la mort plutôt qu'avec la vie et la paix. Ne nous abusons pas : si nous poursuivons les choses de la chair, nous recherchons des choses complètement anormales et inconvenantes, et non pas ce qui est proprement caractéristique du chrétien.

Les choses de la chair font appel à la pensée de la chair, et *celle-ci* est inimitié absolue contre Dieu. Cette affirmation faite au verset 7 peut paraître sévère, mais elle est vraie, car la chair est entièrement inique. Non seulement elle n'est pas soumise, mais elle ne peut pas l'être. En sommes-nous convaincus ? Que la chair soit éduquée, raffinée, religieuse ; qu'elle soit privée de nourriture, battue, réprimée, elle demeure la chair. La seule chose à faire à son égard est de la condamner et de la mettre de côté, et voilà précisément ce que Dieu a fait, comme l'établit le verset 3. Qu'il nous soit accordé la sagesse et la grâce de le faire aussi.

Il est clair que puisque la pensée de la chair est inimitié absolue contre Dieu, ceux qui sont « dans la chair » ne peuvent pas lui plaire. Si nous désirons trouver l'opposé, prenons le verset 9 de 1 Jean 3. Nous y lisons que celui qui est né de Dieu « ne peut pas pécher ». Tous ceux qui ne sont pas nés de Dieu sont dans la chair ; c'est-à-dire que leur état est caractérisé par la chair, et rien d'autre. Ils n'ont pas la nouvelle nature et, par conséquent, la chair est la source de toutes leurs pensées, de toutes leurs actions, et il n'y a rien qui plaise à Dieu. L'homme qui est né de Dieu participe de la nature de celui de qui il est né.

Mais le croyant n'est pas seulement né de Dieu ; il a aussi l'Esprit de Dieu demeurant en lui, qui le scelle comme étant de Christ. Cette grande réalité change complètement son état. Désormais il n'est plus dans la chair, mais dans l'Esprit ; c'est-à-dire, son état est caractérisé par la présence et la puissance de l'Esprit de Dieu, appelé aussi, au verset 9, l'Esprit de Christ. Il n'y a qu'un seul et même Esprit, toutefois le changement de titre est significatif. Christ est celui de qui nous tirons notre origine spirituellement, celui à qui nous appartenons. Si nous sommes véritablement à lui, son Esprit demeure en nous et, par conséquent, nous devrions être semblables à Christ dans notre esprit, l'être si réellement que tout le monde puisse voir Christ en nous.

Selon le verset 10, Christ *est* en nous si son Esprit habite en nous, et dès lors nous ne devons pas nous laisser diriger par nos corps. Ceux-ci doivent être tenus pour morts, car, s'ils agissent, ils conduisent seulement à pécher. L'Esprit doit être le moteur de nos vies et alors le résultat sera la justice. Faire la volonté de Dieu, c'est la justice pratique.

Nos corps sont appelés des « corps mortels » au verset 11. Ils sont assujettis à la mort ; en fait, les germes de la mort sont en eux dès le début. À la venue du Seigneur, ils seront vivifiés. Le Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts les vivifiera par son Esprit. En relation avec cela, nous avons une nouvelle description du Saint Esprit. Il est « l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts ». Habitant en nous dans ce caractère, il est le gage de la vivification à venir, qu'elle se traduise pour nous par la résurrection du corps ou par la transformation qui sera opérée dans le corps des saints vivants et qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur.

La conclusion que nous pouvons tirer de ce qui précède est que la chair n'a aucun droit sur nous. Elle a été jugée à la croix. Elle est opposée à Dieu, irréconciliablement, et nous ne sommes pas « dans la chair ». L'Esprit de Dieu habite en nous, et nous sommes « dans l'Esprit ». Nous ne sommes ainsi nullement débiteurs à la chair pour vivre selon la chair, car la vie selon la chair a pour seule fin la mort. L'Esprit est en nous afin que nous vivions selon lui. Cela implique de faire mourir les actions du corps, de refuser pratiquement leurs manifestations et leurs désirs. Telle est la voie qui mène à une vie réellement selon Dieu.

Quelle grande importance revêt dès lors l'habitation de l'Esprit de Dieu en nous ! L'Esprit engendre une condition ou un état entièrement nouveau dans le croyant, et imprime son caractère à l'état qu'il produit. Il est la puissance de la vie chrétienne dans le croyant, l'énergie qui brise la puissance du péché et nous affranchit. Mais l'Esprit est plus que cela, car il est une Personne réelle qui habite en nous, et nous prend ainsi en charge.

Dans la dispensation précédente, le Juif était sous la loi, comparée à un maître d'école ou un tuteur. Comme s'il était un enfant en bas âge, elle le prenait par la main et le conduisait, jusqu'à ce que Christ soit venu. Maintenant, Christ étant venu, nous ne sommes plus sous l'autorité du maître d'école, mais nous sommes comme des fils majeurs dans la maison de notre père. Non seulement nous sommes fils, mais nous possédons l'Esprit du Fils de Dieu. Nous trouvons tout cela dans les chapitres 3 et 4 de l'épître aux Galates. Le verset 14 de notre chapitre fait allusion à cette vérité.

Ceux qui occupaient la position d'enfants mineurs étaient placés sous la loi comme maître d'école et étaient conduits par elle. Nous qui avons reçu l'Esprit de Dieu et qui sommes conduits par lui, nous sommes fils de Dieu. Christ est le chef de notre salut, élevé dans le ciel. L'Esprit habite en nous ici-bas sur la terre, il est notre conducteur sur le chemin qui mène à la gloire. Dieu en soit loué ! Nos cœurs devraient déborder d'une louange éternelle.

Nous trouvons dans notre chapitre un merveilleux développement de la

vérité concernant l'Esprit de Dieu. Nous l'avons vu, au verset 2, comme la nouvelle loi de la vie du croyant. Le verset 10 nous le présente comme vie, dans un sens expérimental. Au verset 14, il est le conducteur : nous avons été placés sous sa protection pendant notre pèlerinage vers la gloire.

Selon le verset 16, l'Esprit porte encore le caractère de témoin. Étant devenus fils de Dieu, nous avons reçu l'Esprit d'adoption, et deux conséquences en découlent. Premièrement, nous pouvons répondre à la relation établie, nous adressant à Dieu par le cri « Abba, Père ». Secondement, l'Esprit nous donne de jouir consciemment de cette relation. Nous savons dans notre propre esprit que quelque chose s'est produit : nous avons été transportés des ténèbres dans la lumière. L'Esprit le confirme, rendant témoignage de ce qui s'est passé, à savoir que nous sommes maintenant enfants de Dieu.

Le témoignage va même plus loin, car si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, cohéritiers de Christ ; car par l'Esprit nous sommes unis à Christ (ce point n'est toutefois pas développé dans notre épître). Quelle vérité étonnante ! Que de fois nous passons à côté de l'importance de ces expressions, tant elles nous sont devenues familières ! Prenons le temps de méditer ces choses afin que la vérité puisse pénétrer dans nos cœurs.

Au début du chapitre, nous avons vu que nous sommes en Christ si nous sommes de vrais croyants. Puis nous avons découvert que, ayant l'Esprit de Christ, nous avons Christ en nous. Maintenant nous apprenons que nous sommes identifiés avec Christ tant dans les souffrances présentes que pour la gloire à venir. Ici, il ne s'agit pas de nos souffrances pour Christ dans le chemin du témoignage, et de la gloire comme notre récompense à la fin : cela, nous le trouvons ailleurs. Le sujet est plutôt que, étant en lui et lui en nous, nous avons part à sa vie et à ce qui le concerne, que ce soit ici-bas en souffrant ou là-haut dans la gloire.

Cela conduit l'apôtre à considérer le contraste entre les souffrances présentes et la gloire à venir. Ce contraste fait l'objet des versets 18 à 30, bien qu'il soit d'emblée établi dans des termes très forts que les souffrances ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire.

Le même contraste est présenté en 2 Corinthiens 4:17, dans un langage encore plus expressif : « En mesure surabondante, un poids éternel de gloire ». Dans notre passage, le sujet est traité avec beaucoup plus de détails. Le paragraphe peut se diviser en trois sections. Premièrement, le caractère de la gloire à venir. Deuxièmement, la consolation et l'encouragement du croyant au milieu des souffrances. Troisièmement, le propos de Dieu, qui garantit la gloire.

Ainsi, la gloire est d'abord liée à la révélation des fils de Dieu. Les fils seront révélés lorsque le Fils, qui est le Premier-né et l'héritier, sera manifesté

dans sa gloire. Puis la création sera affranchie de la servitude de la corruption et jouira de « la liberté de la gloire des enfants de Dieu ». On a remarqué à juste titre que la création ne participe pas à la liberté de la grâce dont nous jouissons même au milieu des souffrances, mais elle aura part à la liberté de la gloire. La création n'a pas été assujettie à la vanité par sa propre volonté, mais elle l'a été plutôt comme conséquence du péché de celui à qui elle était assujettie, à savoir Adam. Et la création est présentée dans une vive attente de la délivrance qu'elle connaîtra à la manifestation de la gloire. Lorsque les fils seront glorifiés publiquement, l'année de relâche et de jubilé sera arrivée pour toute la création. Quelle gloire ! Que sont les souffrances présentes à la lumière d'une telle gloire ?

Pourtant, ces souffrances sont bien réelles tant pour la création tout entière que pour nous individuellement. Le verset 22 parle de celles de la création, les versets 23 et 26, des nôtres. Nous connaissons des infirmités, et aussi les soupirs qui sont le fruit de la souffrance, qu'elle soit physique ou morale. Dans le second cas, de quoi disposons-nous alors pour nous soutenir ?

La réponse est encore : nous avons l'Esprit. Et il nous est présenté comme revêtant trois nouveaux caractères. Il est les prémices (v. 23), celui qui aide, et celui qui intercède (v. 26).

Nous sommes déjà fils de Dieu. Toutefois, nous attendons « l'adoption », c'est-à-dire la pleine réalité et la gloire de la position qui sera notre part lorsque nos corps seront délivrés à la venue du Seigneur. Nous avons été sauvés *en* espérance et nous sommes placés, par conséquent, dans la position d'attente patiente de la gloire promise. Nous sommes sauvés dans l'attente de choses glorieuses à venir, toutefois nous avons les prémices dans l'Esprit qui nous a été donné. En Israël, les prémices étaient offertes comme gage et anticipation de la moisson à venir (voir Lév. 23:10, 17, 20) ; de même, dans les prémices de l'Esprit nous avons le gage et l'anticipation de la rédemption du corps et de la gloire qui nous attend.

L'Esprit nous est en aide dans notre infirmité aussi. Cette affirmation établit clairement la distinction entre les infirmités et les péchés, car jamais l'Esprit ne nous est en aide dans nos péchés. L'infirmité, c'est la faiblesse et l'insuffisance, tant morales que physiques ; si donc nous étions sans aide, nous nous laisserions très facilement prendre au piège, victimes du péché. Le secours de l'Esprit se manifeste pour nous fortifier et nous délivrer.

De plus, notre faiblesse et notre insuffisance sont telles que, très souvent, nous connaissons des circonstances dans lesquelles nous ne savons simplement pas ce que nous devons demander. L'Esprit qui habite en nous prend alors le rôle d'intercesseur et s'exprime même au travers de nos soupirs, rendant toutes

paroles inutiles. Dieu qui sonde les cœurs sait quelles sont la pensée et les demandes de l'Esprit, car toutes les demandes et les intercessions de l'Esprit sont en parfait accord avec la pensée de Dieu, quelles que soient nos propres demandes. Dieu répond selon les demandes de l'Esprit, non pas selon les nôtres, et nous pouvons en être très reconnaissants.

Remarquons le lien entre les versets 26 et 28. « Nous *ne* savons *pas* ce qu'il faut demander comme il convient... mais nous *savons* que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ». Telle chose et telle autre peuvent paraître produire le mal, mais ensemble elles travaillent pour notre bien spirituel. Il doit en être ainsi puisque l'Esprit habite en nous, nous étant en aide dans notre faiblesse et intercédant lorsque nous sommes perplexes ; et aussi du fait que Dieu nous a appelés selon son propos que rien ne saurait changer.

Cela nous amène au troisième point : le propos de Dieu, qui garantit la gloire. Toute l'affirmation tient en deux versets ; son extrême brièveté contribue à en faire ressortir la force.

La chaîne d'or du propos divin compte cinq anneaux. Le premier est la préconnaissance qui a sa source dans l'omniscience de Dieu, donc dans l'éternité. Puis vient la prédestination : un acte des conseils de Dieu, par lequel, longtemps avant leur existence dans le temps, Dieu a destiné ceux qu'il a préconnus à une place glorieuse. D'autres passages nous montrent que cette prédestination a et lieu avant la fondation du monde.

Mais la prédestination a été suivie de l'appel effectif qui nous est parvenu par l'évangile. Nous touchons là au temps, au moment où, dans notre propre histoire, nous avons cru. Le pas suivant coïncide pratiquement avec celui-ci quant à l'époque ; car quand nous avons cru, nous avons été justifiés, et non pas seulement appelés. Enfin, « ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ». Ici, notre chaîne d'or, qui de l'éternité est entrée dans le temps, se perd de nouveau dans l'éternité.

Pourtant, comme vous pouvez le remarquer, il est dit : « il les a... glorifiés » — au passé et non au futur. Parce que, quand nous considérons les choses selon le propos divin, nous sommes détachés de toutes les questions de temps et devons apprendre à voir les choses comme Dieu les voit. Il « appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (Rom. 4:17). Il choisit « les choses... qui ne sont pas » (1 Cor. 1:28). Les choses qui pour nous ne sont pas existent pour lui. Dans le propos de Dieu, nous sommes glorifiés. Pratiquement la chose est réalisée, car nulle puissance adverse ne peut s'opposer au propos de Dieu.

Considérez le point auquel nous sommes parvenus. Dans l'évangile, Dieu s'est manifesté comme étant pour nous selon les merveilles de sa grâce qui justifie. Cela nous a été présenté à la fin du chapitre 5. Puis la question suivante

a été examinée : quelle devrait être notre réponse à une telle grâce ? Et nous avons découvert que, quand bien même nous n'avons aucune puissance en nous-mêmes pour donner une réponse qui convienne, la puissance pour le faire existe, puisque nous sommes établis en Christ et que l'Esprit de Dieu habite en nous. Nous sommes affranchis de notre ancienne condition d'esclave pour accomplir la volonté de Dieu. De plus, nous avons vu les multiples caractères que revêt l'Esprit qui habite en nous. Il est « loi », « vie », « conducteur », « témoin », « prémices », « aide », « intercesseur ». Et enfin, nous sommes les objets du propos de Dieu, qui culmine dans la gloire — un propos auquel rien ne peut s'opposer.

Il n'est pas surprenant que, face à toutes ces choses, l'apôtre répète : Que dirons-*nous* ? Qu'exprimer sinon des paroles respirant un esprit de victoire ? La question est posée au verset 31 et la réponse, développée à partir de là et jusqu'à la fin du chapitre ; elle consiste en une série de questions et de réponses qui se succèdent avec une rapidité qui témoigne d'un cœur fervent et triomphant. Ces versets se prêtent davantage à la méditation qu'à un exposé. Nous nous bornerons à relever quelques-uns des points les plus saillants.

Dieu est pour nous ! Instinctivement, l'homme déchu considère Dieu comme étant contre lui. La réalité est bien différente, comme le montre l'évangile. Dieu a son cœur tourné *vers* tous les hommes, et il s'emploie activement et éternellement *en faveur de* tous ceux qui croient. Cela réduit au silence les ennemis. Aucun d'entre eux ne peut être efficacement contre nous, quand bien même ils le voudraient de toutes leurs forces.

Le don du Fils implique tout don inférieur que nous pouvons avoir avec Lui. Remarquez, au verset 32, les mots « librement » et « avec lui ». Désirons-nous quelque chose que nous ne pouvons pas avoir avec lui ? Dans notre folie ou notre impatience, cela peut nous arriver. Mais après mûre réflexion, nous ne voudrions pas avoir, ne serait-ce qu'un moment, ce qui entraînerait une séparation d'avec lui.

C'est Dieu qui nous justifie, non pas l'homme. De ce fait, personne ne pourra mettre quoi que ce soit à notre charge. Même parmi les hommes, le fait d'accuser un prisonnier que le juge vient d'acquitter équivaut pratiquement à une diffamation.

Si aucune accusation ne peut être portée, il n'y a pas lieu de craindre une condamnation. Toutefois si, en quelque manière, un doute pouvait subsister, nous avons une réponse parfaite en Christ qui est mort, mais qui est maintenant ressuscité, et est assis à la droite du trône de Dieu comme intercesseur pour nous. Remarquez que ce chapitre présente une double intercession : Christ à la droite de Dieu, et l'Esprit dans les saints ici-bas (v. 26, 34).

Pourrions-nous avoir une expression plus parfaite d'amour, de l'amour personnel de Christ, que celle qui nous a été donnée ? Impossible. Pourtant la question peut se présenter, tant nos cœurs sont craintifs et incrédules. Se pourrait-il qu'un événement survienne, qu'une force surgisse, et nous sépare de cet amour ? Eh bien, cherchons et regardons ! Explorons mentalement l'univers.

Dans ce monde que nous connaissons si bien, il y a une quantité de puissances adverses. Certaines d'entre elles sont exercées directement par des hommes méchants : la persécution et l'épée par exemple. D'autres, tels les détresses, la famine, la nudité, les périls, sont plutôt les conséquences indirectes du péché dans le gouvernement de Dieu. Une seule de ces choses, vue et ressentie, nous séparera-t-elle de l'amour de Christ ? Pas même pour un seul instant ! Combien de fois des croyants faibles n'ont-ils pas été assaillis brutalement par des hommes qui leur ont dit : « nous allons *extirper* ces notions de vous ». Combien de fois l'effet de ces persécutions n'a-t-il pas été *d'enraciner* profondément la vérité en eux. Le croyant n'a pas seulement gagné le combat, mais il en est sorti en grand triomphateur, et par conséquent, il est plus que vainqueur. Par ces choses mêmes, il a été enraciné dans l'amour de Christ.

Mais il existe un monde invisible, tout un domaine dont nous n'avons qu'une connaissance très limitée. Les maladies qui nous sont inconnues revêtent toujours un aspect plus terrifiant que celles que nous connaissons et comprenons. Il y a les mystères de la mort aussi bien que ceux de la vie. Il y a des puissances de nature angélique ou spirituelle. Il y a des circonstances que nous serons peut-être appelés à traverser une fois ou l'autre, ou encore des créatures dont nous ignorions l'existence jusqu'ici. Qu'en est-il de toutes ces choses-là ?

La réponse est catégorique : rien de tout cela ne nous séparera jamais de l'amour de Dieu. Cet amour repose sur nous dans le Christ Jésus notre Seigneur. Il est l'Objet digne et glorieux de cet amour, et nous sommes dans cet amour parce que unis au Christ Jésus. L'amour nous est parvenu en lui, et, étant maintenant en lui, nous demeurons constamment dans cet amour. Si Christ peut être sorti de l'étreinte de cet amour, alors nous aussi. S'il ne le peut pas, nous non plus. Ayant saisi ce grand fait, la conviction de Paul devient la nôtre. Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu ; à lui soit la louange éternelle !

Ainsi notre chapitre qui a commencé par *aucune condamnation* se termine par *aucune séparation.* Et entre deux, nous découvrons que nous sommes pris en main selon le propos de Dieu, lequel ne peut connaître *aucune atteinte.*

10 - Chapitre 9

Avec le chapitre 9 s'ouvre une nouvelle section de l'épître, une partie très clairement délimitée. Dans les huit premiers chapitres, l'apôtre avait présenté son évangile, et montré que celui-ci ne connaît pas de distinction entre Juifs et Gentils. Paul savait cependant que son enseignement pourrait amener de nombreuses personnes à déduire qu'il n'éprouvait aucun amour pour sa nation et aucune considération pour la promesse de Dieu à l'égard de son peuple. Aussi avons-nous maintenant trois chapitres dispensationnels au cours desquels le mystère des voies de Dieu concernant Israël va nous être expliqué.

Dans les trois premiers versets du chapitre 9, Paul déclare son amour profond pour son peuple. Son affection pour les Israélites était semblable à celle de Moïse qui demanda : « Efface-moi, je te prie, de ton livre » (Ex. 32:32). Puis l'apôtre énumère les grands privilèges qui avaient été accordés aux Juifs (v. 4 et 5). Le dernier nommé n'est pas le moindre : d'eux est issu le Christ, dont il établit clairement la déité.

Que s'était-il donc passé pour qu'Israël se trouve dans une si triste condition ? Dieu avait-il manqué à sa parole ? Absolument pas ; et le premier grand fait avancé pour expliquer la situation est celui de la *souveraineté* de Dieu.

Or les Israélites étaient le dernier peuple au monde qui puisse se permettre de contester la souveraineté divine, car celle-ci s'était exercée à maintes reprises en leur faveur. Ce point est placé très clairement devant nous jusqu'au verset 16. Dieu avait fait un choix souverain à l'égard des fils d'Abraham et d'Isaac. Il avait choisi Isaac et Jacob, et mis de côté Ismaël et Ésaü. S'ils voulaient refuser à Dieu le droit de choisir, les Israélites seraient tenus d'effacer toute distinction entre eux-mêmes d'une part, les Ismaélites et les Edomites d'autre part. Cela n'entrait absolument pas en ligne de compte pour eux. Eh bien ! Dieu ne faisait que continuer à agir comme il l'avait déjà fait et, par conséquent, tous ceux qui étaient issus d'Israël par descendance naturelle n'étaient pas le vrai Israël de Dieu.

De plus, si la loi avait suivi son cours, les Israélites auraient été exterminés par le jugement lorsqu'ils firent le veau d'or dans le désert. Au contraire, Dieu recourut à sa grâce souveraine, selon les paroles d'Exode 33:19 citées au verset 15 de notre chapitre. Dans ce troisième cas également, Dieu usa de sa souveraineté en leur faveur, alors que le verset 17 nous fournit un exemple de la souveraineté de Dieu exercée contre le Pharaon.

Les faits sont les suivants : 1° Dieu a une volonté. 2° Il l'exerce selon son

bon plaisir. 3° Personne ne peut lui résister avec succès. 4° Si elle est mise en cause, la justesse de la volonté divine est toujours démontrée à la fin. Dieu est comparé au potier et l'homme, à l'argile.

Que de fois la volonté de Dieu est contestée ! Que de raisonnements les faits établis dans notre chapitre n'ont-ils pas suscités ! Combien nous sommes lents à admettre que Dieu a le droit de faire ce qui lui plaît, qu'en réalité il est le seul à avoir un tel droit, parce que lui seul est parfait en préconnaissance, en sagesse, en justice et en amour. Les choses nous paraissent peut-être souvent inexplicables, mais cela tient alors à notre imperfection.

Le verset 13 a causé des difficultés. Mais la déclaration est tirée du livre de Malachie ; ces paroles ont été écrites longtemps après que les deux hommes eurent pleinement manifesté ce qui était en eux, tandis que le verset 12 rapporte ce qui a été dit avant leur naissance. D'aucuns se sont achoppé aux paroles adressées par Dieu au Pharaon, telles qu'elles sont citées au verset 17. La réponse à de telles objections est donnée par les versets 21 à 23. Les hommes s'opposent à Dieu, endurcissant leur cœur contre lui ; Dieu fait alors d'eux un exemple solennel. Il a le droit d'agir de la sorte ; tandis que d'autres deviennent des vases de miséricorde qu'il prépare à l'avance pour la gloire.

Par conséquent, si quelqu'un conteste ce que Dieu opère aujourd'hui en appelant par l'évangile un peuple élu tiré tant d'entre les Juifs que d'entre les Gentils, la réponse est simple : Dieu répète seulement de nos jours ce qu'il a fait dans le passé. De plus, les prophètes avaient anticipé qu'il en serait ainsi. Tant Moïse qu'Ésaïe avaient annoncé que seul un résidu d'Israël serait sauvé, et qu'un peuple qui autrefois n'était pas bien-aimé trouverait grâce. C'est ce que nous lisons dans les versets 25 à 29.

Le sujet est brièvement résumé pour nous dans les derniers versets. Israël a heurté contre la pierre d'achoppement qui était Christ. En outre, les Israélites ont fait un mauvais usage de la loi, la prenant comme une échelle qui leur permettrait d'atteindre la justice plutôt que comme un fil à plomb afin de pouvoir y mesurer toute leur prétendue justice. Israël n'était *pas parvenu à* la justice par la loi, et les Gentils avaient *trouvé* la justice par la *foi.*

11 - Chapitre 10

Au début du chapitre 10, l'apôtre est alors amené à montrer le contraste entre la justice de la loi et celle de la foi ; et de nouveau, il exprime son amour ardent et son souhait à l'égard de son peuple. Sa prière pour ses frères concernait leur salut : une preuve très claire qu'ils n'étaient pas sauvés. Ils étaient religieux, ils avaient du zèle, ils possédaient la loi, mais ils n'étaient pas sauvés. Supposant à tort qu'ils devaient établir leur propre justice par l'observation de la loi, ils s'y appliquaient, et échouaient misérablement. Et le zèle même qu'ils y mettaient les empêchait de voir que Christ était la fin de la loi, et que la justice de Dieu était à leur disposition *en Lui.*

Il vaut infiniment mieux posséder la justice de Dieu que notre propre justice, car cette dernière ne serait, dans le meilleur des cas, qu'une justice humaine. Celui qui croit a Christ pour justice, nous dit le verset 4. Et Christ est « la fin de la loi ». Ici comme en 2 Corinthiens 3:13, le mot *fin* est utilisé, nous semble-t-il, dans le sens de *objet en vue.* La loi a réellement été donnée en vue de Christ. Elle a préparé le chemin pour lui. Si seulement les Israélites avaient pu considérer attentivement la fin de la loi, ils auraient vu Christ. Il est naturellement tout à fait vrai que, Christ étant venu, la pensée d'atteindre la justice par la loi perdait sa raison d'être. Mais telle n'est pas la signification première du verset 4.

Ensuite, nous trouvons une différence frappante établie entre la justice de la loi et la justice de la foi. La première demande des œuvres qui soient en accord avec ses exigences et ses interdictions. Les paroles ne suffisent pas, il faut des œuvres. Par celles-ci, pour autant qu'elles soient accomplies, l'homme vivra. S'il n'en produit pas et qu'il persiste à ne pas en produire, l'homme mourra.

Au contraire, la justice qui est sur le principe de la foi n'exige aucune œuvre. Elle ne demande pas que nous montions au ciel pour en faire descendre Christ, car Christ est venu. Elle ne demande pas non plus que nous descendions, comme pour faire monter Christ d'entre les morts, puisqu'il est ressuscité d'entre les morts. En écrivant ces mots, l'apôtre pensait évidemment aux paroles de Moïse, rapportées en Deutéronome 30:11 à 14. Lisez ce passage. Vous remarquerez que le verset 8 de notre chapitre, quant à sa forme, est inspiré de Deutéronome 30:14. La parole de l'évangile nous est envoyée par Dieu. Reçue par la foi, elle devient pour nous la parole de la foi, entrant dans nos cœurs et confessée de nos bouches.

Autrefois, Dieu avait amené son commandement très près des Israélites afin

qu'ils l'accomplissent. En Christ, il a amené sa Parole encore plus près de nous. Maintenant il ne s'agit pas d'une parole pour nous dire ce que nous devons faire, mais qui proclame ce que Christ a fait et ce que Dieu lui-même a fait en ressuscitant Christ d'entre les morts. Quant à nous, la parole nous demande uniquement de croire dans notre cœur que Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts, et de confesser de nos bouches qu'il est Seigneur. Lorsque le cœur et la bouche sont ainsi en harmonie, il y a naturellement de la réalité. La soumission réelle à Jésus comme Sauveur a pour conséquence le salut.

Remarquons la distinction établie au verset 10 entre la justice et le salut. La foi du cœur en Christ introduit l'homme dans des relations justes avec Dieu — la foi du *cœur*, notons-le bien, en contraste avec la foi de la *tête,* ou une simple compréhension intellectuelle. Une vraie conviction de péché produit un sentiment profond de nos besoins et, par conséquent, une confiance réelle en Christ. Dieu voit cette foi du cœur, et il tient l'homme pour justifié devant lui. L'homme fait alors un pas de plus, et confesse publiquement, ou au moins ouvertement, Christ comme son Seigneur. Cela le place aussitôt hors du système du monde d'où le Seigneur est rejeté. Ses liens avec le monde étant ainsi coupés, il entre dans la bénédiction du salut.

Le mot salut a un sens très vaste, comme nous l'avons vu plus haut. Si nous le limitons, dans nos pensées, à la délivrance de l'enfer que nos péchés nous avaient mérité, nous perdons une bonne partie de sa signification. Dès le moment où nous croyons, nous sommes justes devant Dieu ; mais nous ne sommes pas affranchis de l'esclavage du monde, et nous ne pouvons pas nous attendre à expérimenter toute l'autorité et la puissance de Christ en notre faveur, aussi longtemps que nous ne nous sommes pas placés résolument sous la seigneurie de Christ en le confessant personnellement comme Seigneur. Connaissons-nous, chacun individuellement, quelque chose de cette vie d'heureuse liberté dans la soumission au Seigneur et en étant occupés de ses intérêts ?

Naturellement, il n'est pas envisagé un seul instant que nous puissions croire en Jésus et *ne pas* le confesser de nos bouches comme Seigneur. C'est impossible si notre foi est la foi du cœur, car de l'abondance du cœur la bouche parle. Le verset 11 de notre chapitre établit très clairement ce point. Le croyant *n*'est *pas* confus. Ce passage est tiré d'Ésaïe 28:16. Le même verset est cité à la fin du chapitre précédent, et encore en 1 Pierre 2:6. Le « se hâter » d'Ésaïe devient « être confus » en Romains et 1 Pierre. Nous avons là une bonne illustration de la manière dont les citations dans le Nouveau Testament élargissent le sens des prophéties de l'Ancien Testament. Celui qui croyait la parole d'Ésaïe n'aurait jamais à fuir pris de panique et à la hâte devant le jugement vengeur. Nous non plus. Mais nous avons aussi dans la personne du

Seigneur, celui qui nous remplit de confiance et en qui nous nous glorifions. Qui parmi ceux qui le connaissent vraiment serait confus de le confesser ?

Notre salut consiste donc à invoquer le nom du Seigneur, comme l'exposent si clairement les versets 12 et 13. Il y a en lui une abondance de ressources et de puissance, et tout est à la disposition de celui qui l'invoque, sans aucune distinction. Nous trouvons ici le « pas de différence » de la grâce, comme au chapitre 3, nous avions le « pas de différence » de la culpabilité. Jésus est « Seigneur de tous », qu'ils l'invoquent ou non. Mais les richesses de sa puissance à salut sont à la seule disposition de ceux qui l'invoquent.

L'invoquons-nous ? Sans aucun doute, nous l'avons invoqué à l'heure de notre conversion, et nous avons reçu le salut. Mais nos cœurs ont-ils l'habitude de l'invoquer en toute circonstance difficile ? Nous avons besoin chaque jour d'être délivrés et chaque jour la délivrance est là pour nous si nous invoquons le Seigneur — une délivrance de tous les dangers spirituels. Le Seigneur ne délivre pas toujours les siens des dangers physiques dont menace le monde à l'extérieur : il permet parfois qu'ils aient à traverser des épreuves douloureuses, comme dans le cas d'Etienne par exemple. Mais considérez la grandeur de la délivrance spirituelle qu'Etienne a goûtée alors même que ses persécuteurs le lapidaient. Ce martyr nous offre la meilleure illustration possible d'un salut spirituel de la part du Seigneur qui est au-dessus de tout.

Dès lors, quelle importance revêt l'évangile qui le présente comme Seigneur auquel la foi se soumet ! Les versets 14 et 15 soulignent ce point. Pour que les hommes soient sauvés, il faut qu'ils entendent l'évangile et que Dieu l'envoie. Tout commence par Dieu. Il envoie le prédicateur. Le prédicateur délivre le message. Les hommes entendent parler de Christ et croient en lui. Ensuite ils invoquent le Seigneur et sont sauvés.

Mais tout commence par Dieu. Le vrai prédicateur est envoyé par lui, et combien beaux sont les pieds de ceux qui s'en vont ainsi. Paul cite un verset d'Ésaïe 53 ; le prophète y parle des jours à venir, lorsque enfin la nouvelle de la délivrance parviendra à Sion par la venue du Seigneur dans sa gloire. Mais combien beaux sont aussi les pieds de ceux qui proclament la nouvelle de sa venue en grâce et dans l'humiliation, et de tout ce qui a été accompli par cette venue pour notre salut.

Le problème réside en ce que tous n'ont pas obéi à l'évangile, comme l'annonçait aussi Ésaïe. L'obéissance est par la foi. Le verbe « entendre » revient trois fois dans ce passage ; au verset 17, nous lisons : « Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu ». Lorsque ce qui est annoncé parvient à nos oreilles, appuyé par l'autorité de la parole de Dieu, nous le croyons. Et alors, comme la reine de Sheba, nous pouvons déclarer : « Ce que

j’ai entendu dire... était la vérité ».

L’évangile a donc été annoncé. Il avait été proclamé même dans les premiers jours, quand Paul écrivait cette épître. Mais la bénédiction dépendait de l’obéissance de la foi. Or en tant que nation, Israël était demeuré incrédule, et les paroles d’avertissement des prophètes allaient s’accomplir. Au premier verset de notre chapitre, le souhait ardent et la prière de l’apôtre étaient que les Juifs soient sauvés. Dans les derniers versets, il présente la triste réalité de leur situation. Ils étaient un peuple désobéissant et contredisant. Ils disaient continuellement « non » à tout ce que Dieu proposait et niaient tout ce qu’il affirmait.

Dieu les avait supportés avec une longue patience, étendant ses mains comme pour les supplier. Le moment d’un changement dans ses voies était maintenant arrivé. Israël s’était heurté à Christ comme à une pierre d’achoppement et pour un temps le peuple était mis de côté.

12 - Chapitre 11

Bien que, comme nation, Israël ait été mis de côté pour un temps, le peuple n'a pas été rejeté pour toujours. Aujourd'hui comme au temps où l'apôtre écrivait, nombreux sont ceux qui pensent que le rejet d'Israël est définitif. Mais « qu'ainsi n'advienne » ! Car les Juifs sont le peuple que Dieu a préconnu pour un but particulier et, s'ils devaient être rejetés pour toujours, le but de Dieu ne serait pas atteint. L'apôtre avance aussitôt son propre cas comme preuve. Miséricorde lui avait été faite, à lui un Israélite, un *échantillon* de ce résidu que Dieu appelait alors, et un *gage* de la restauration finale de sa nation. Dieu appelle aujourd'hui encore un résidu, de même qu'il s'en était réservé un aux jours d'Élie.

Au temps d'Achab, lorsque Israël vivait pratiquement dans l'apostasie, Dieu s'était réservé plus de sept mille hommes qui lui étaient fidèles de cœur, même si Élie était le seul à rendre en public un témoignage éminent. C'était là le fruit de la grâce de Dieu et la même grâce opère encore. Il y a ainsi « un résidu selon l'élection de la grâce » (v. 5). En tant que nation, les Israélites avaient méprisé la grâce et recherché la justice par l'observation de la loi ; ils ne l'avaient pas obtenue et avaient été endurcis (v. 7). Touché par la grâce, le résidu avait été sauvé.

Les versets 8 à 10 nous montrent comment la chute d'Israël et l'endurcissement qui s'en est suivi avaient été anticipés par les prophètes de l'Ancien Testament. Le verset 11 indique une conséquence importante qui découle de cette situation : par là le salut avait été présenté aux nations. Les versets 12 à 15 traitent de la restauration nationale finale des Juifs, et ses effets contrastent d'une manière frappante avec les conséquences de leur mise de côté.

Suite à leur chute, l'évangile de la grâce a été envoyé parmi les nations et le monde des Gentils s'est trouvé grandement enrichi. Il en est résulté « la réconciliation du monde » ; c'est-à-dire que le monde, laissé de côté et dans les ténèbres quand Dieu faisait converger toutes ses voies sur Israël, se trouve maintenant dans une position privilégiée, à la lumière de l'évangile. La réconciliation dont il est question ici n'est pas, comme au chapitre 5, quelque chose de vital et d'éternel, conséquence de la mort de Christ ; elle est provisionnelle et dispensationnelle, conséquence de la chute d'Israël.

Aujourd'hui, Israël est déchu, abaissé, brisé, et tout ceci a opéré en faveur des Gentils. Quel sera alors le résultat de « leur réception », de « leur plénitude » ? — c'est-à-dire de la faveur retrouvée des Juifs devant Dieu ? Un

nouvel accroissement de bénédiction sur la terre, si grand qu'il est comparé à « la vie d'entre les morts ». Cependant, le sujet principal de ce passage est qu'Israël a perdu la place privilégiée qui était la sienne autrefois, les Gentils sont maintenant visités en bénédiction, tandis que parallèlement Dieu préserve encore un résidu tiré d'Israël selon l'élection de sa grâce.

Dans les versets 16 à 24, la pensée est confirmée et développée par une image concernant un olivier et une greffe. Sans doute, le choix de l'olivier est particulièrement approprié pour cette illustration : étant la source de l'huile, cet arbre parle en figure d'abondance, ou de bénédiction, spirituelle. Autrefois, les Israélites occupaient cette place de bénédiction sur la terre en relation avec Abraham, leur ancêtre. Comme nous l'avons vu, ils l'ont perdue, et maintenant les Gentils y ont été introduits ; nous lisons en effet : « Afin que la bénédiction d'Abraham parvînt aux nations dans le Christ Jésus » (Gal. 3:14).

Ce transfert est illustré par l'arrachage de quelques-unes des branches naturelles de l'olivier et la greffe de branches d'un olivier sauvage ; ces branches, autrefois sauvages, participent ainsi maintenant de l'abondance du bon olivier, en puisant leur nourriture de ses racines. Le procédé de la greffe suggéré est « contre nature », comme l'indique le verset 24. Toutefois la découverte que les opérations de la grâce vont dans le sens contraire des processus de la nature n'a rien de nouveau.

Pour nous les Gentils, il est important de prendre conscience de ce qui s'est passé, et de la manière dont cela a eu lieu. Israël a perdu son ancienne position à cause de son incrédulité, et nous sommes dans notre nouvelle position par la foi. Aussi prenons garde ! Si les Gentils ne persévèrent pas dans la foi, que peuvent-ils attendre sinon d'être arrachés à leur tour ? Les branches greffées de l'ancien olivier sauvage ne doivent pas compter être traitées mieux que les branches naturelles de l'arbre. Encore une fois, souvenons-nous qu'ici il ne s'agit pas de la bénédiction spirituelle des croyants individuellement, mais du changement de dispensation dans les voies de Dieu, changement par lequel le peuple rebelle d'Israël est placé sous le déplaisir de Dieu en gouvernement, et les Gentils sont introduits dans une position de faveur en relation avec l'évangile.

Les voies de Dieu à cet égard illustrent les deux côtés de son caractère : bonté et sévérité, comme l'indique clairement le verset 22. La sévérité de Dieu est considérablement dépréciée, sinon niée, dans de nombreux cercles religieux aujourd'hui. Pourtant, elle existe, et ceux qui la rabaissent ou la nient devront en connaître la réalité le moment venu. Les branches naturelles — Israël dans la misère et la dispersion — seront entées à nouveau et les branches orgueilleuses d'entre les Gentils arrachées. Les temps des Gentils touchent à leur fin.

Avec le verset 25, nous quittons la figure de l'olivier et reprenons le sujet

principal du chapitre. L'apôtre annonce très clairement que l'endurcissement d'Israël ne durerait que jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée. Les yeux des Juifs seront alors ouverts, et Israël comme un tout sera sauvé. Cela se produira lorsque le Seigneur Jésus reviendra. L'endurcissement n'est que « partiel » puisque tout au long de cette période Dieu a suscité un résidu d'entre les Juifs. Lorsque Jésus viendra, « tout Israël » sera sauvé, c'est-à-dire Israël comme un tout ou en tant que nation. Cela ne signifie pas que chaque Israélite individuellement sera sauvé, car les Écritures montrent que beaucoup d'entre eux adoreront l'Antichrist et périront.

« La plénitude des nations » fait allusion à l'œuvre actuelle de Dieu, qui consiste à appeler un résidu d'entre les nations gentiles aussi. Lorsque cette œuvre sera achevée et que toute la « plénitude » sera atteinte, ce sera la fin. Les conseils de grâce de Dieu envers les nations seront achevés et alors il assurera l'accomplissement de ses conseils à l'égard d'Israël ; car jamais Dieu ne se repent ou ne change d'avis concernant ses dons ou son appel. Seulement il accomplira ces conseils non pas sur le terrain du mérite de l'homme, mais sur celui de Sa grâce.

Nous lisons au verset 31 : « De même ceux-ci aussi ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde ». Les Juifs comme nation ont rejeté l'évangile uniquement parce qu'il impliquait la miséricorde, une miséricorde envoyée spécialement aux Gentils (Actes 22:21, 22 en donne un exemple), et finalement, ils seront profondément humiliés et recevront la bénédiction sur le même terrain que les Gentils si méprisés.

En achevant son tableau général des voies dispensationnelles de Dieu, en voyant la miséricorde se déverser à la fin même sur ses propres concitoyens autrefois si endurcis et sûrs d'eux, Paul a l'âme remplie d'adoration. Il la laisse éclater dans la doxologie qui termine le chapitre. Nous pouvons l'appeler la doxologie de la *sagesse* de Dieu, tout comme à la fin d'Éphésiens 3, nous trouvons la doxologie de son *amour* et en 1 Timothée 1, celle de sa *grâce.* L'apôtre glorifie cette sagesse qui caractérise toutes les voies de Dieu, amenant finalement toutes choses à un accomplissement glorieux qui répond à la fois à la gloire de Dieu et à la bénédiction de ses créatures.

13. Chapitre 12

Ainsi le chapitre 11 se termine presque de la même manière que le chapitre 8. Dans l'un comme dans l'autre, nous trouvons le propos de Dieu et sa grâce manifestée dans l'élection. Il n'est donc pas étonnant que le chapitre 12 commence par un appel fondé sur les compassions de Dieu. Nous abordons ainsi la partie pratique de l'épître. Il n'y a qu'une chose à faire en réponse aux riches compassions que l'évangile nous a apportées : présenter nos corps en sacrifice vivant, agréable à Dieu. Tel est notre service raisonnable ou intelligent, et acceptable devant Dieu.

Au verset 13 du chapitre 6, l'apôtre avait indiqué que, pour être délivrés de l'esclavage du péché, nous devions nous livrer nous-mêmes à Dieu, et livrer nos membres à Dieu, comme instruments de justice. Nous devions le faire, une fois pour toutes, comme une question réglée. L'exhortation que nous trouvons ici est très semblable. Avons-nous tous connu un moment dans notre vie où, conscients de la grâce infinie de Dieu, submergés peut-être par une telle grâce, nous avons présenté résolument notre corps comme un sacrifice vivant consacré à Dieu ? Autrefois chacun de nous considérait son corps comme le moyen d'exprimer sa propre volonté. En fait, chacun de nous disait alors : « Je suis le maître de mon corps : il servira mes plaisirs ». Est-ce que maintenant nous avons livré ce corps à Dieu, afin qu'il accomplisse Sa volonté et qu'il soit employé à Son service et à Sa gloire ? Nous ne remplirons aucun service réellement intelligent avant de l'avoir fait. Nous ne pouvons pas être intelligents dans l'évangile sans voir qu'un tel pas est la seule réponse qui convienne.

Évidemment, cela entraîne ce qui nous est enjoint au verset 2. La non-conformité à ce monde — ou à ce siècle — nous caractérisera vu que nous serons nécessairement rendus conformes à la volonté de Dieu. Mais Dieu a sa propre manière de produire cela. Nous voyons parfois des chrétiens qui se sont *conformés* — nous le disons avec tristesse — à ce siècle, leur corps rendant continuellement témoignage à cette conformité. Parfois aussi nous rencontrons des chrétiens *réformés,* qui cherchent par beaucoup d'efforts laborieux à imiter Christ et à agir comme il le ferait. Ce qui est placé devant nous ici, c'est le chrétien *transformé,* la transformation commençant par l'entendement pour aboutir au corps, de l'intérieur vers l'extérieur.

Notre verset ne parle pas de ce que Dieu a fait, ou fait actuellement, pour nous. Il nous dit ce que nous devons faire. La responsabilité repose sur nous. Nous ne devons pas être formés selon ce siècle, nous devons être transformés.

Ces deux choses, l'une négative, l'autre positive, ont à être opérées jour après jour. Le renouvellement de notre entendement et la transformation qui s'ensuit ne sont pas produits en un instant, une fois pour toutes ; ils doivent être entretenus et croître tout au long de la vie.

Puisque nous devons être transformés par le renouvellement de notre entendement, selon les instructions divines qui nous sont adressées, nous pouvons bien demander comment avoir notre entendement renouvelé. La réponse est celle-ci : en le laissant se former selon les pensées de Dieu et en faisant abandon de nos pensées. Et comment cela se produira-t-il ? En nourrissant nos âmes de la parole de Dieu qui nous communique les pensées de Dieu. Si nous lisons et étudions la parole de Dieu avec prière et dans la dépendance de l'Esprit de Dieu, nos facultés intellectuelles, comme aussi notre manière de penser, sont renouvelées.

Le vrai chemin de la sainteté chrétienne nous est ainsi révélé ici. Nous ne sommes pas appelés à suivre laborieusement un code de morale ou même à imiter la vie de Christ. Nous sommes mis en contact avec ce qui change toute notre manière de *penser,* et qui transforme par conséquent toute notre manière de *vivre.* C'est ainsi que nous pouvons discerner la volonté de Dieu pour nous-mêmes et trouver qu'elle est bonne, agréable et parfaite. Ce qui est bon devant Dieu sera bon pour nous puisque notre entendement aura été rendu conforme au sien.

Le tout premier point où sera manifestée notre conformité aux pensées de Dieu — et donc notre non-conformité aux pensées du monde — est en relation avec l'estime de soi-même. Chacun d'entre nous a naturellement une très haute opinion de lui-même, car nous n'avons pas appris à prendre notre vraie mesure devant Dieu. Plus notre entendement est renouvelé, plus nous nous voyons comme Dieu nous voit et apprenons que pour lui c'est la mesure de notre *foi* qui compte. La foi introduit Dieu dans notre vie, et ainsi la mesure de foi détermine notre niveau spirituel. Nous avons entendu une fois un chrétien remarquer avec gravité et une certaine tristesse à l'égard d'un autre croyant : « Eh bien, si nous pouvions acheter ce cher frère au prix *auquel nous l'estimons,* et le revendre au prix *auquel il s'estime lui-même,* nous ferions *un beau bénéfice* ! » Que Dieu nous aide et nous apprenne à avoir des pensées très sobres quant à nous-mêmes, conscients que la foi constitue l'élément déterminant, et non pas l'intelligence, le statut social, les ressources financières ou les dons naturels.

En fait, le plus grand et le plus important d'entre nous n'est qu'une infime partie d'un tout infiniment plus grand. Tel est l'objet des versets 4 et 5 ; dans ce passage, pour la première fois en ce qui concerne cette épître, il est mentionné que nous ne sommes pas appelés à rester isolés, même si nous avons été sauvés

individuellement : nous sommes introduits dans l'unité de l'assemblée de Dieu. Nous sommes un corps en Christ, et chacun un membre de ce seul corps. Le résultat pratique est que nous avons chacun une fonction différente, exactement comme les membres de nos corps naturels, et aucun de nous ne peut les concentrer toutes en lui seul.

Les versets 6 à 15 exposent le fonctionnement sur le plan pratique de ce qui précède. Chacun a son propre don selon la grâce qui lui a été donnée, et est ainsi appelé à reconnaître le rôle qu'il doit jouer dans l'ensemble. Chacun doit aussi veiller à agir de la bonne manière et dans le bon esprit. Par exemple, celui qui prophétise ne doit le faire que selon la proportion de sa foi. Sa connaissance peut aller au-delà de sa foi, mais qu'il prenne garde de ne pas parler au-delà de sa foi. Si nous y veillions tous, cela éviterait une quantité de discours sans profit dans les rassemblements des enfants de Dieu. De même, celui qui donne est appelé à le faire en simplicité. Celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement, afin de ne pas accomplir une bonne action d'une mauvaise manière. Et ainsi de suite. Les détails de ces versets n'appellent pas de remarques, sauf peut-être : « Quant à l'activité, pas paresseux ». Il ne s'agit pas ici de l'ardeur avec laquelle nous nous acquittons de notre travail journalier.

Les derniers versets du chapitre donnent des instructions plus générales quant à ce qui convient pour nous selon la pensée de Dieu. L'humilité d'esprit, la franchise et l'honnêteté, un esprit de paix, l'absence de l'esprit presque universel de revanche et de vengeance, l'amour, un amour actif au point de répondre au mal par la bonté et de surmonter ainsi le mal par le bien. Toutes ces choses sont agréables à Dieu, et nous sont agréables dans la mesure où notre entendement est transformé et rendu conforme au sien. « Entasser des charbons de feu » sur la tête de son ennemi est une illustration suggérée sans doute par le psaume 140:10. Le psalmiste a prononcé cette prière en accord avec l'économie dans laquelle il vivait, celle de la loi. Notre verset indique la manière chrétienne de le faire.

Nous pouvons donc dire que ce chapitre 12 nous présente, dans beaucoup de ses détails, la volonté de Dieu pour nous, bonne et agréable et parfaite. La plupart des caractères mentionnés ne sont nullement appréciés par les gens du monde. Ils en estiment certains, mais dans la mesure où ils peuvent en tirer profit ; par exemple, ils sauront très bien reconnaître l'honnêteté qui conduit le chrétien à s'acquitter rapidement de ce qu'il doit, ainsi que l'absence de vengeance s'ils réussissent à profiter injustement de lui. Seul le croyant dont l'entendement a été renouvelé peut voir la beauté de *tous* ces caractères.

Et seul le croyant dont la vie est transformée par l'opération de son esprit renouvelé commencera à les mettre réellement en pratique.

14. Chapitre 13

Les premières exhortations du chapitre 12 concernaient notre conduite dans le cercle chrétien. Puis, à partir du verset 14, nous avons appris quel comportement il nous convient d'adopter vis-à-vis des gens du monde ; à cet égard, il est clairement souligné que nous rencontrerons beaucoup d'hostilité. Au début du chapitre 13, nous trouvons des instructions relatives à notre manière d'agir envers les gouvernements et les autorités de ce monde. Ce point était très important pour les premiers chrétiens qui subissaient fréquemment la persécution de la part des autorités ; il l'est encore pour nous qui vivons à une époque où l'autorité est considérée avec bien peu de respect.

L'attitude du chrétien peut être résumée en un mot : la soumission. Nous devons éviter de « résister à l'autorité », c'est-à-dire de nous y opposer. Le motif invoqué doit être pesé avec soin : les « autorités » sont une institution divine, et nous y opposer, c'est nous opposer au Dieu qu'elles sont censées représenter, et nous attirer le jugement. Dans ce passage (v. 1-7), les autorités sont considérées dans leur caractère propre selon la pensée divine, plutôt que telles qu'elles se manifestent souvent dans la pratique.

Nous pourrions ainsi d'emblée nous récrier et évoquer la lamentable parodie d'autorité que l'on rencontre si fréquemment. Mais souvenons-nous que, lors de la rédaction de ces versets, Néron venait de monter sur le trône impérial à Rome, et que l'homme qui écrivait ces paroles allait bientôt connaître de cruelles souffrances de la part des autorités religieuses à Jérusalem. Lisons Actes 23:5 et 26:25 et, dans ces exemples, relevons combien Paul mettait réellement en pratique ce qu'il nous enseigne dans ce passage. Une seule chose nous dispense de la soumission demandée ici : les occasions où la soumission aux autorités nous entraînerait à désobéir à Dieu. Nous devons alors obéir à l'Autorité suprême. Comme Pierre a dit : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29).

Si nos pensées se limitent au gouvernement tel qu'il existe dans le monde aujourd'hui, nous ne manquerons pas d'être troublés. De tous côtés, nous assistons à des renversements, le pouvoir passant en d'autres mains. Sous la devise de la « Liberté », des actes tyranniques et des atrocités pires que celles des despotes d'autrefois sont commis. Mais si nous tournons nos regards vers Dieu et sa Parole, tout devient simple. Nous ne sommes pas placés dans le monde pour former ou pour changer des gouvernements, mais pour chercher les intérêts de notre Seigneur, rendant aux autorités, quelles qu'elles puissent être,

tout l'honneur et toute la soumission qui leur sont dus. Les instructions s'appliquent entre autres au tribut et au péage, comme l'indique le verset 7. Nous devons payer tout ce qui est dû, tel que les taxes, les droits, l'impôt sur le revenu. Ce que les autorités font de notre argent lorsqu'elles l'ont reçu n'est plus notre affaire, mais la leur. Dans la grâce de Dieu, nous sommes déchargés de cette lourde responsabilité.

Au verset 8, la pensée de rendre ce qui est dû ne se limite pas aux gouvernements, elle s'étend à tous les hommes. Le chrétien ne doit contracter aucune dette, sauf celle de l'amour. Jamais il ne pourra s'acquitter pleinement de *celle-ci.* Aimé d'un amour infini, il est appelé à manifester l'amour dans un monde malveillant. Par là, il accomplit la loi, sans lui être assujetti, comme nous l'avons vu si clairement au chapitre 6.

Tout ce qui précède est confirmé et renforcé par ce que nous trouvons dans les derniers versets de ce chapitre. Cette soumission et cet amour devraient nous caractériser parce que nous sommes laissés dans le monde pendant qu'il est encore dans la nuit, afin de manifester les grâces du Seigneur Jésus Christ en attendant le jour. Il est très facile pour nous de l'oublier, de devenir insensibles et de nous assoupir comme le monde. D'où cet appel à nous réveiller. L'heure de notre salut final approche !

Nous sommes réellement dans les ténèbres. Ne le sentons-nous pas ? Mais nous sommes exhortés à rejeter les œuvres des ténèbres, comme de vieux linges sales, et à revêtir « les armes de la lumière ». Étant du jour, nous devons être baignés de la lumière du jour. Le croyant doit briller et rayonner au milieu des ténèbres, et la lumière même dont nous sommes revêtus apparaîtra comme une *armure.* Le chrétien qui brille est protégé par sa lumière. En un mot, nous sommes appelés à revêtir le caractère du Seigneur lui-même, plutôt que de satisfaire les convoitises de la chair.

Avec quelle puissance ces paroles devraient s'imposer à nos cœurs ! Et avec quelle urgence ! Si la nuit était fort avancée, et le jour approché lorsque Paul écrivait, combien plus en est-il ainsi aujourd'hui. Il est effectivement grand temps de nous réveiller du sommeil et de revêtir les armes de la lumière. Seulement, souvenons-nous toujours que, tant au verset 12 qu'au verset 14, se revêtir ne signifie pas prendre sur soi quelque chose de totalement extérieur à nous-mêmes, mais plutôt mettre quelque chose qui vient de l'intérieur, un peu comme un oiseau se revêt de ses plumes. Nous avons vu le principe lorsque nous avons considéré le verset 2 du chapitre 12.

15 - Chapitre 14

Le chapitre 14 est tout entier consacré à un sujet qui suscitait de très gros problèmes les premières années de l'histoire de l'église. Les croyants d'entre les Juifs amenaient tout naturellement avec eux leurs vues et leurs pensées relativement au manger et au boire, à l'observation de jours, de coutumes et d'autres choses semblables. Leurs pensées étaient fondées en partie sur la loi de Dieu, et en partie sur la tradition des anciens, mais quoi qu'il en soit, leurs sentiments étaient très forts. Les croyants d'entre les Gentils n'avaient pas les mêmes pensées et étaient portés à considérer tout cela comme de l'obstination et de la stupidité de la part de leurs frères juifs. C'était une source de frictions perpétuelles. Toute la question est soulevée ici, et réglée avec l'admirable simplicité qui caractérise la sagesse divine.

Arrivés à ce point, veillons à ce que notre attention ne se relâche pas. Ne disons pas : « Aujourd'hui ces problèmes n'existent plus. Ils n'ont qu'un intérêt théorique. Nous pouvons les laisser de côté ».

Non. Au contraire, l'importance du sujet et son actualité sont très grandes. Même si les points précis qui troublaient et divisaient les chrétiens du 1er siècle ont peut-être en partie disparu, ils ont été remplacés par de nombreuses autres questions de nature semblable, et aujourd'hui l'inobservation des instructions de ce chapitre entraîne beaucoup de détresse et de dégâts. Nous ne prendrons pas les versets un à un, mais résumerons le passage en faisant remarquer que trois principes y sont établis et trois exhortations données, chacune d'entre elles étant rattachées à l'un de ces principes.

Le premier est énoncé au verset 4. Nous pouvons l'appeler *le principe de la liberté chrétienne.* Dans les questions qui se rapportent à la conduite personnelle et au service pour le Seigneur, nous sommes placés sous la souveraineté de Christ et par là même dégagés de l'autorité de nos frères. Que notre jugement soit juste ou faux, il est primordial que nous fassions chacun, avec un œil simple, ce que nous croyons être agréable à notre Maître. L'exhortation donnée en relation avec ce principe est : « Que chacun soit pleinement persuadé dans son propre esprit ».

Dieu veut que nous soyons exercés, chacun pour soi, à l'égard de tels sujets. Lorsque l'Écriture donne un commandement précis, l'exercice n'a pas de raison d'être. La simple obéissance s'impose alors comme la seule attitude agréable devant Dieu. Mais il y a toutes ces innombrables questions. Puis-je aller ici ou là ? Puis-je participer à ceci ou à cela ? Est-ce que je peux m'offrir ce

divertissement ou non ? Faut-il accomplir ce service ou cette ordonnance de cette manière-ci ou de celle-là ? Que de controverses amères et stériles ont été déclenchées par de telles questions ! Et la réponse est si simple. Arrêtez les disputes ! Que chacun se mette sur ses genoux dans la présence de son propre Maître afin de recevoir, pour lui-même, la connaissance de la volonté de son Maître.

Ayant discerné dans la présence du Maître ce que nous pensons être sa volonté à notre égard, accomplissons-le dans la simplicité de la foi. Seulement, il faut que la *foi* soit en exercice, et non pas la volonté propre. Et n'allons pas au-delà de notre mesure de foi, mais ne restons pas non plus en deçà. Ce serait être condamné dans notre conscience, comme nous l'indiquent les deux derniers versets du chapitre.

On dira : « Mais ce principe de liberté entraînera certainement des abus ». Sans doute ; mais remarquez la mise en garde que nous lisons dans les versets 10 à 12. L'accent est mis sur *le principe de la responsabilité individuelle envers Dieu.* Je ne peux pas être le maître de mon frère, et si j'essaie de le faire, il n'est pas tenu de me prêter grande attention ; mais qu'il se souvienne du tribunal du Christ. Christ est mort et a revécu afin d'établir ses droits dans les deux domaines, celui des morts et celui des vivants. Ainsi tout ce que nous faisons, que nous mourions ou que nous vivions, doit être accompli ayant égard à lui. Mais en rendant compte à Christ, nous rendrons compte à Dieu. C'est un fait solennel, propre à toucher chacun de nos cœurs et à nous amener à être très soigneux quant à ce que nous faisons ou nous permettons.

Au verset 13, nous trouvons l'exhortation liée à ce principe. D'abord son aspect négatif : « Ne nous jugeons donc plus l'un l'autre ; » puis le côté positif : « mais jugez plutôt ceci, de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant votre frère ». Quant à nous-mêmes, nous devons garder nos regards tournés vers le tribunal, et pour ce qui concerne nos frères, veiller à ne pas être une occasion de chute pour eux. Plus loin dans le chapitre, la chose est présentée d'une manière toute pratique. Par exemple, dans les versets 15:20 et 21. Des termes très forts sont utilisés. L'apôtre parle de la destruction de « celui pour lequel Christ est mort ». Il dit : « Ne détruis pas l'œuvre de Dieu ».

L'œuvre souveraine de Dieu ne peut être détruite, et les vraies brebis de Christ ne périront jamais ; mais l'une et les autres peuvent en pratique être ruinées. Le cas envisagé ici est celui d'un chrétien d'entre les Gentils : solide spirituellement et sans préjugés, il affiche sa liberté devant les yeux de son frère juif, faible dans la foi de l'évangile bien que fort encore quant à la loi. De ce fait, le frère faible est tenté de faire des choses qu'il se reprochera amèrement par la suite, et il connaîtra une éclipse spirituelle qui se prolongera peut-être jusqu'à

ses derniers jours.

Il pourrait nous arriver, à vous comme à moi, de causer un tel dommage si nous ne veillons pas. Aussi soyons sur nos gardes, et ne perdons pas de vue le tribunal.

En disant cela, nous avons pratiquement anticipé le troisième grand principe de ce chapitre : celui de la *fraternité chrétienne,* pourrions-nous dire. Le verset 15 l'établit clairement. « Ton frère... celui pour lequel Christ est mort ». Si Christ est mort pour ce frère faible — parfois pénible et gênant — c'est qu'il doit être très cher à Christ. Ne le sera-t-il pas pour nous aussi ? Et n'oublions pas que nous-mêmes aussi pouvons être quelquefois pénibles et gênants à ses yeux. Que Dieu veuille alors accorder *à ce frère,* comme à nous précédemment, la grâce de *nous* voir comme ceux pour les quels Christ est mort.

L'exhortation du verset 19 est fondée sur ce principe. Étant frères, nous sommes appelés à poursuivre les choses qui tendent à la paix et à l'édification. Mettons notre ardeur à construire, non pas à détruire. Poursuivons la paix, non les disputes. Si nous sommes tentés de pécher, posons-nous cette question exprimée par Moïse : « Vous êtes frères ; pourquoi vous faites-vous tort l'un à l'autre ? »

Il peut nous arriver de nous égarer au point de dire, en voyant un frère faible : « Voilà un être mal affermi ! Poussons-le et regardons s'il va tomber ». Le malheureux tombe, et nous déclarons alors : « Nous savions bien qu'il tomberait. Vous voyez maintenant qu'il ne vaut rien, nous sommes débarrassés de lui ». Et lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Christ, qui est mort pour ce frère, que nous sera-t-il dit à *nous* ? Si nous pouvions l'entendre maintenant, nos oreilles tinteraient. À ce tribunal, il n'y aura pas seulement des récompenses, mais des pertes seront aussi éprouvées !

Soulignons encore une fois que toutes ces instructions se rapportent à des aspects de la vie, de la conduite et du service individuels, et qu'elles ne doivent pas être étendues à la vérité fondamentale de Dieu de manière à excuser l'indifférence à son égard. Le verset 17 élève nos pensées à un niveau supérieur. Dieu a établi son autorité et sa domination dans les cœurs de ses saints, non pour ce qui touche aux détails quant au manger et au boire, mais relativement aux caractères moraux et spirituels qui lui sont agréables. Puissions-nous vivre une vie de justice pratique, de paix et de joie sainte, dans la puissance de l'Esprit de Dieu. Ce sera à sa gloire. Nous sommes placés sous son autorité, et son Esprit nous est donné pour cela.

Liberté, *Responsabilité,* Fraternité (la responsabilité étant *envers Dieu),* tels sont, comme nous l'avons vu, les principes qui doivent avoir cours parmi nous lorsque nous sommes introduits dans ce royaume. À la fin du 17e siècle, en

France, ce grand cri s'éleva : « Liberté, *Égalité,* Fraternité » (l'égalité étant *entre les hommes).* Quelles tragédies en furent la conséquence ! Très rapidement se développa un état de choses qui était la négation totale de ces trois termes ! Veillons à respecter nos trois principes, qui opèrent pour la justice, la paix et la joie.

16 - Chapitre 15

Le premier paragraphe du chapitre 15 récapitule et complète ce sujet. L'enseignement est résumé de la manière suivante : les saints qui sont forts dans la foi doivent porter les infirmités de leurs frères plus faibles. Ils sont invités à rechercher ce qui sera pour le bien spirituel de leur prochain, plutôt que de se plaire à eux-mêmes. La disposition d'esprit qui conduit à dire : « J'ai le droit de faire ceci et je le ferai, peu importe ce que les autres pensent ! » n'est pas selon Christ. C'est précisément ce que Christ n'a pas fait !

« Christ n'a point cherché à plaire à lui-même ». Le prophète l'atteste et les évangiles en témoignent. Il était le seul homme sur la terre à avoir le droit absolu de se plaire à lui-même, mais il a vécu entièrement au service de Dieu et un avec lui ; d'une façon si complète que ceux qui voulaient s'opposer à Dieu accumulaient naturellement leurs outrages sur la tête de Jésus. Il est notre grand Modèle. Considérons-le tel qu'il nous est révélé dans les Écritures, et alors, si nous sommes appelés à le suivre, la patience et la consolation nécessaires nous seront données.

Ainsi donc nous sommes invités à manifester la grâce de Christ dans nos relations les uns avec les autres, à avoir « un même sentiment selon le Christ Jésus ». À cet effet, nous avons besoin non seulement des Écritures pour nous conduire, mais de la puissance de Dieu lui-même qui est le Dieu de patience et de consolation. Ainsi fortifiés, nous pourrons le glorifier ensemble. L'esprit et la bouche du faible ne seraient alors plus remplis de critiques à l'égard d'un fort, et l'esprit et la bouche du fort ne feraient plus jaillir du mépris pour un faible (voir 14:2, 3), mais tous auront l'esprit et la bouche remplis de la louange de Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Quel magnifique tableau nous avons ici, n'est-ce pas ?

Par conséquent, en dépit de toutes les différences qui peuvent exister, nous devons nous recevoir les uns les autres dans l'heureuse jouissance de la communion chrétienne, afin que ce beau tableau soit une réalité à la gloire de Dieu.

Après s'être occupé de ce qui touche à la vie et la conduite pratiques, l'apôtre nous donne, à partir du verset 8, un court résumé de l'enseignement qu'il a présenté plus haut concernant les relations du Seigneur Jésus tant avec les Juifs qu'avec les Gentils. Il *est réellement venu* comme le serviteur de tous les propos de Dieu à l'égard de son peuple terrestre, de sorte que les promesses faites autrefois aux pères ont été confirmées, quand même elles n'ont pas encore

toutes été accomplies. Puis, relativement aux Gentils, il est venu comme messager de Dieu pour leur annoncer la miséricorde, afin que finalement eux aussi glorifient Dieu. Cette manifestation de miséricorde envers des Gentils, bien que peut-être tout à fait inattendue pour les Juifs, n'était pas une pensée nouvelle du côté de Dieu, car elle avait été annoncée dans les écritures de l'Ancien Testament. Moïse, David, Ésaïe en avaient rendu témoignage, comme nous le montrent les versets 9 à 12.

Les croyants à Rome étaient principalement d'entre les Gentils, aussi le désir de l'apôtre au verset 13 revêt-il une force particulière. Ils étaient autrefois sans Dieu et sans espérance dans le monde — comme cela est rappelé aux croyants d'entre les Gentils à Éphèse — et maintenant Dieu, qui est le Dieu d'espérance, va les remplir de toute joie et paix pour qu'ils abondent en espérance. Un tel résultat, parmi les plus désirables et les plus glorieux, est atteint comme le fruit de la foi dans l'évangile ; car il est « en croyant » et aussi « par la puissance de l'Esprit Saint ». Celui qui croit l'évangile reçoit le Saint Esprit, et la paix, l'espérance et la joie suivent, comme nous l'a enseigné le cinquième chapitre de notre épître.

De nombreuses personnes désirent ardemment la paix et la joie, et pensent y parvenir par les œuvres, les bonnes résolutions, les prières ou les sentiments, mais rien de tout cela ne mène au but désiré. C'est uniquement *« en croyant ».* La foi, et la foi seule, met l'âme en contact avec Dieu. Seul l'Esprit peut remplir nos cœurs de toute joie et paix et espérance, qui sont les fruits caractéristiques de l'évangile. Il est tout à fait à propos que l'apôtre désire ces choses pour ceux auxquels il écrit, vu que cette épître présente l'évangile qui les produit.

Au verset 14, Paul exprime sa confiance dans les croyants à Rome et, à partir de là, il va s'occuper de questions plus personnelles, tant en ce qui les concerne eux que relativement à lui-même.

Il mentionne d'abord son propre service pour le Seigneur et leur ouvre son cœur sur ses intentions, non sans évoquer aussi ce qu'il avait déjà accompli. Ce sujet occupe toute la fin de notre chapitre 15.

Le ministère de Paul se rapporte spécialement aux Gentils et, au verset 16, l'apôtre en parle d'une manière très remarquable. Il annonçait l'évangile parmi eux comme exerçant un office de sacrificateur ; il considérait ainsi ceux qui se convertissaient comme une offrande agréable à Dieu, étant sanctifiée par le Saint Esprit qu'ils avaient reçu après avoir cru. Paul fait peut-être ici allusion à la sanctification des Lévites telle qu'elle est présentée en Nombres 8:1 à 19. Il est dit expressément dans ce passage : « Et Aaron offrira les Lévites en offrande tournoyée devant l'Éternel, de la part des fils d'Israël, et ils seront employés au service de l'Éternel ».

Nous voyons là l'esprit dans lequel l'apôtre accomplissait son service évangélique. L'apôtre Pierre parle des chrétiens comme d'une sacrificature royale pour annoncer les vertus de celui qui les a appelés ; et ce que nous trouvons dans nos versets s'accorde avec cette pensée. L'œuvre de Paul revêtait un caractère sacerdotal même dans son service pour l'évangile, et le fruit de son labeur était vu dans les convertis d'entre les Gentils, offerts à Dieu pour son service comme une troupe de Lévites spirituels. Par conséquent, il pouvait se glorifier en tout cela, mais il le faisait « par Jésus Christ » ou « dans le Christ Jésus » ; car tout venait de lui, le Serviteur par excellence.

Ces pensées nous amènent à considérer brièvement le travail déjà accompli par l'apôtre. D'abord, quant à sa portée et son étendue, « depuis Jérusalem, et tout alentour, jusqu'en Illyrie ». L'Illyrie est située au nord-ouest de la Macédoine ; nous pouvons ainsi nous représenter l'immensité de la région qu'il avait complètement parcourue, malgré les difficultés de transport à son époque. Ensuite, quant à son caractère particulier : une évangélisation pure et sans falsification. Paul était le pionnier de l'évangile au sens le plus élevé du terme. Il s'adressait aux Gentils comme aucun autre apôtre ne l'avait fait, et il allait dans des villes étrangères que nul autre n'avait visitées. En cela il contribuait à l'accomplissement de l'Écriture, comme l'indique le verset 21.

C'est précisément en raison de ce caractère particulier de son service que l'apôtre avait été empêché de se rendre à Rome. Métropole du monde de l'époque, cette ville avait déjà attiré des chrétiens, et ainsi l'évangile y était déjà parvenu. Toutefois nous pouvons voir le cœur missionnaire de Paul qui se portait au-delà de Rome jusqu'à la lointaine Espagne ; l'apôtre envisage d'y aller un jour, et de s'arrêter à Rome sur le chemin. Pour le moment présent, il avait devant lui une visite à Jérusalem afin d'y apporter la contribution des croyants de la Macédoine et de l'Achaïe pour les pauvres d'entre les saints.

Nous trouvons une allusion à cette collecte pour les saints en 1 Corinthiens 16:1 à 4, et de nouveau, avec beaucoup plus de détails, en 2 Corinthiens 8 et 9. La lecture de ces passages montrera tout de suite pourquoi l'apôtre place ici la Macédoine avant l'Achaïe. Comparés aux Corinthiens, les Philippiens étaient pauvres, mais ils étaient beaucoup plus libéraux. Ils parlaient moins et donnaient davantage. Nous trouvons dans les Actes des apôtres une double explication à l'origine de ce besoin. Il y avait une famine en ces jours (Actes 11:27-30), et on peut aussi penser que les croyants à Jérusalem avaient été appauvris d'une manière particulière par le « communisme chrétien » qu'ils pratiquaient au commencement (Actes 2:44, 45). Toutefois, leur appauvrissement avait été l'occasion de cimenter les liens pratiques de la communion chrétienne entre Gentils et Juifs.

À cette époque, Juifs et Gentils étaient fortement enclins à maintenir la séparation entre eux, et cette tendance était renforcée par les intrigues de docteurs judaïsants de Jérusalem. Ainsi, Paul considérait évidemment cette collecte comme une affaire très importante et insistait pour porter lui-même une telle libéralité. Il était parfaitement conscient du danger qu'il courait, et les versets 30 et 31 de notre chapitre montrent qu'il avait quelque pressentiment des afflictions qui l'attendaient. La question de savoir si Paul avait vraiment raison d'aller à Jérusalem a été très discutée. N'essayons pas de la résoudre ici, mais remarquons que sa prière, à laquelle il demandait aux saints à Rome de se joindre, a été exaucée, bien que cela n'ait pas été exactement de la manière qu'il espérait. Paul a été délivré, mais non pas en homme libre. Il fut délivré de ses persécuteurs en étant livré entre les mains des représentants de César qui l'emprisonnèrent.

C'est ainsi que finalement il arriva au milieu des chrétiens à Rome avec joie, étant rafraîchi parmi eux, comme en témoigne le verset 15 d'Actes 28. Une preuve de plus de la manière dont Dieu répond à nos prières, mais selon sa volonté, et non pas d'après nos pensées et nos désirs. Nous pouvons aussi être assurés que Paul vint au milieu d'eux dans une plénitude de bénédiction. Philippiens 1:12, 13 en est une confirmation, Philémon 10 également. L'apôtre désirait la paix, une paix dans laquelle tant les saints de Dieu que l'œuvre de Dieu puissent prospérer ; aussi le chapitre se termine-t-il par le souhait que le Dieu de paix soit avec eux tous.

Remarquons encore les trois titres attribués à Dieu dans ce chapitre. « Le Dieu de patience et de consolation » au verset 5. « Le Dieu d'espérance » au verset 13. « Le Dieu de paix » au verset 33. Et prenons le temps de les méditer. Ce que Dieu est à un moment donné, il l'est toujours, et ce qu'il est pour l'un des siens, il l'est pour tous et pour chacun. Par conséquent, Dieu est tout cela pour vous et pour moi.

17 - Chapitre 16

Au chapitre 16, nous trouvons les salutations finales. Il semble que l'épître ait été portée par Phœbé, et Paul recommande cette sœur de manière que les saints à Rome la reçoivent librement et sans hésitation. Dans l'exercice de son service à Cenchrée, elle avait été en aide à de nombreuses personnes et même à Paul. La transcription du mot grec pour « servante » est « diaconesse ».

Les versets 3 à 15 présentent une longue énumération de croyants à Rome auxquels des salutations étaient envoyées. Nous trouvons d'abord deux noms qui nous sont familiers, Prisca et Aquilas. Il est évident que leur mention en tête de liste est voulue ; en effet, il n'est parlé de personne d'autre en termes aussi chaleureux. Ils avaient exposé leur cou pour Paul, mais Dieu, dans sa miséricorde, leur avait conservé la vie. Il s'agit du summum de l'amour humain, selon les paroles du Seigneur en Jean 15:13. C'est également ce que tout chrétien *devrait* faire si l'occasion s'en présente, d'après 1 Jean 3:16 ; car nous sommes ici non seulement pour manifester une bonté humaine, mais l'amour divin, en tant que participants de la nature divine.

Les salutations de l'apôtre témoignent d'un discernement remarquable. Un tel est un parent, tel autre, un aide, le troisième, un élu dans le Seigneur. Et encore, ceux-ci sont des bien-aimés, et ceux-là, distingués parmi les apôtres. Certains ont travaillé et d'autres ont beaucoup travaillé. Dans la grandeur de ses affections spirituelles, l'apôtre avait un lien particulier avec chacun. Mais évidemment, Prisca et Aquilas les surpassaient tous par la manifestation pratique d'un amour selon Dieu, qui leur valait la première place, avant de nombreux autres plus doués qu'eux-mêmes.

Un tel amour, de nature divine, se donnant lui-même jusqu'à la mort est unique quant à sa valeur. Nous en trouvons un exemple aux jours de David — voir 2 Samuel 23:13 à 17. Les paroles solennelles du Seigneur, rapportées en Apocalypse 2:4, le soulignent. Nous ne doutons pas que cet amour sera manifesté dans sa plénitude au jour où nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Christ. Prenons-le donc à cœur maintenant déjà.

« L'amour ne périt jamais », l'amour est un or pur ;
C'est l'amour que Jésus est venu manifester.
Seigneur, nous te prions, aide-nous à aimer plus,
Aide-nous à nous souvenir que ton chemin est amour.

Les versets qui suivent (17-20) présentent un tableau bien différent. Dans les premiers jours, comme aujourd'hui encore, il y avait des gens qui servaient non pas le Seigneur, mais leurs propres désirs égoïstes. De telles personnes produisent des divisions et doivent être évitées. Leurs paroles sont peut-être très belles — plus lisses que du beurre — mais elles sont contraires à la doctrine. C'est là le test. La question n'est pas : « Est-ce que ces hommes savent dire des choses agréables ? » mais « parlent-ils selon ce que nous avons reçu de Dieu ? » L'instigateur de toute erreur, c'est Satan ; et la paix sera réellement établie, lorsqu'il sera brisé sous les pieds des saints par le Dieu de paix.

Nous avons ensuite les salutations des serviteurs qui étaient avec Paul lorsqu'il écrivait ; et de nouveau au verset 24, comme précédemment au verset 20, et à la fin du chapitre 15, l'apôtre paraît terminer sa lettre. Une fois encore pourtant, il ajoute quelques mots. Il semble qu'arrivé à ce point Paul, selon son habitude, ait pris la plume des mains de son secrétaire pour écrire de sa propre main. Ses dernières paroles sont de toute importance.

Comme il le révèle en Colossiens 1:23 à 29, l'apôtre Paul avait un double ministère. Dans les versets 25 à 27 de notre chapitre, il y fait une brève allusion. Tout au long de cette épître, il avait développé d'une manière très complète l'évangile, qu'il appelle « mon évangile ». Le « mystère », il ne l'avait pas du tout mentionné, bien qu'il lui ait été révélé, comme il l'a aussi été à d'autres prophètes, et qu'il ait été donné à connaître dans des écrits prophétiques. S'il était important que les croyants à Rome soient affermis selon l'évangile qu'il venait de leur révéler, Paul voulait qu'ils sachent l'importance tout aussi grande pour eux d'être affermis selon le mystère au sujet duquel il n'avait pas l'intention d'écrire à ce moment-là.

Si la chose était importante pour les Romains, elle l'est donc pour nous aussi. Dieu a la puissance de nous fortifier dans l'évangile et dans le mystère. Nous sentons-nous concernés par l'un et par l'autre ? Si tel n'est pas le cas, nous devrions être exercés. Ce n'est pas parce que l'église, en tant que corps professant, extérieur, visible, se trouve dans un état de ruine, que nous sommes dispensés de nous intéresser au mystère ; au contraire, il est d'autant plus nécessaire d'y prêter attention. Le mystère concerne les Gentils, aussi est-il donné à connaître à toutes les nations, et cela pour l'obéissance de la foi : donné à connaître non pas simplement pour être compris, mais pour être *obéi.*

Jamais pour les chrétiens le besoin d'être réellement affermis n'a été plus pressant qu'aujourd'hui. Dieu seul peut nous affermir, et nous ne serons pleinement affermis que si nous le sommes selon l'évangile et selon le mystère. Un homme ne sera jamais stable s'il se tient sur une seule jambe. L'évangile et le mystère sont semblables à deux jambes sur lesquelles nous pouvons nous

appuyer sûrement. Appliquons-nous à nous tenir sur nos *deux* jambes.

1ère Épitre aux Corinthiens

F.B.Hole

ME 2003 page 19 à ME 2004 page 96

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6
8 Chapitre 7
9 Chapitre 8
10 Chapitre 9
11 Chapitre 10
12 Chapitre 11
13 Chapitre 12
14 Chapitre 13
15 Chapitre 14
16 Chapitre 15
17 Chapitre 16

1 - Introduction

Plus que toutes les autres, cette épître traite ce qui concerne l'assemblée locale et l'ordre divin qui doit y être observé. L'Église — ou assemblée — de Dieu à Corinthe était grande, comme nous l'apprenons par Actes 18:10. Cependant, il y avait en son sein quelques éléments perturbateurs, ce qui n'est pas inhabituel dans un tel cas. Et ces éléments introduisaient des us et coutumes, et même des doctrines, d'un genre peut-être commun dans le monde de Corinthe, mais qui étaient absolument étrangers à la nature et à l'esprit de l'assemblée de Dieu. Peut-être cela était-il dû en partie à l'ignorance des Corinthiens. En effet, ils avaient écrit une lettre de questions à l'apôtre Paul, qui leur avait apporté l'Évangile, pour lui soumettre certains problèmes (cf. 7:1). Quoi qu'il en soit, Paul ne répond pas seulement à leurs questions, mais il place devant eux, dans un langage des plus vigoureux, leurs graves erreurs de comportement et de doctrine. Il ne le fait pas comme quelqu'un de contrarié, ou irrité, ou sur un ton ironique, mais « dans une grande affliction et avec serrement de cœur, avec beaucoup de larmes » (2 Cor. 2:4). De là l'effet puissant que cette lettre a produit, comme nous pourrons le constater dans la deuxième épître (7:8-11).

2. Chapitre 1

Ayant à écrire une lettre de répréhension, Paul insiste dès le début sur la position d'autorité apostolique qu'il détenait de la part de Dieu. En outre, il s'associe Sosthène, un croyant qui venait de Corinthe (Actes 18:17). Celui-ci s'était apparemment converti après les coups qu'il avait reçus de la part des Grecs comme chef de la synagogue. Sosthène avait succédé à Crispus, qui avait cru au Seigneur quelque temps auparavant (18:8).

Deux faits importants nous frappent dans le verset 2. Premièrement, l'Église de Dieu à Corinthe était constituée exclusivement par ceux qui étaient sanctifiés dans le Christ, qui étaient saints par l'appel de Dieu, et qui invoquaient Jésus comme Seigneur. Deuxièmement, bien que l'épître soit adressée d'abord à l'assemblée à Corinthe, *tous* ceux qui invoquent Jésus Christ comme Seigneur, où qu'ils puissent se trouver, sont inclus comme destinataires de l'épître. Le Seigneur Jésus Christ était « et leur Seigneur et le nôtre » et ainsi tous les saints étaient sous une autorité commune.

Nous ferons bien de noter soigneusement le premier fait, car le mot *église* est utilisé aujourd'hui dans des sens bien divers. Ce verset nous donne une idée de sa véritable signification selon l'Écriture. Les vrais croyants seuls sont des « saints », des « sanctifiés dans le Christ ». D'un autre côté, il est vrai qu'on peut invoquer le nom de notre Seigneur Jésus Christ sans être un vrai croyant. Et cela explique certains passages de cette épître, dans lesquels l'apôtre considère les Corinthiens sur le plan de leur profession chrétienne et sous-entend que quelques-uns d'entre eux *pourraient* ne pas être de vrais croyants. Quoi qu'il en soit, de façon générale, si un homme fait profession d'avoir la foi, on doit le considérer comme vrai croyant, jusqu'à preuve du contraire.

Arrêtons-nous maintenant sur le second fait, et sur les conséquences qui en découlent. Il est clairement établi ici que, même si chaque assemblée a ses propres conditions locales, son propre état et ses propres responsabilités, elle ne peut être dissociée de l'assemblée de Dieu dans son aspect universel. L'ordre que cette épître enjoint aux Corinthiens est également enjoint à tous les saints. La discipline qui devait être exercée à Corinthe, bien que s'appliquant *directement* dans cette localité, avait *finalement* une portée pour toute l'Église. La reconnaissance de ce fait nous préservera de l'erreur de traiter chaque assemblée comme étant une unité indépendante et autonome. Si nous mettons un accent exagéré à la notion d'assemblée locale, nous obscurcissons le fait de l'unité de l'Église de Dieu considérée dans son ensemble.

Le désir de Paul pour les Corinthiens était que la grâce et la paix leur soient accordées (v. 3). Certainement, une grande part des discordes qui sévissaient parmi eux aurait pu être éliminée s'il y avait eu une plus grande mesure de grâce au milieu d'eux. « La grâce de Dieu » leur avait cependant été « donnée dans le Christ Jésus » (v. 4), et cela amenait l'apôtre à remercier Dieu. De plus, tous les dons qui étaient en leur possession découlaient de la grâce de Dieu, tandis qu'ils attendaient la venue du Seigneur. Le Dieu qui les avait appelés à la communion de son Fils est fidèle aussi bien qu'il est plein de grâce, et par conséquent, l'apôtre était confiant qu'ils seraient affermis « jusqu'à la fin », « pour être trouvés irréprochables » (v. 8, 9).

Notez à combien de reprises le Seigneur Jésus Christ est nommé dans les neuf premiers versets, comment toutes choses lui sont attribuées, comment tout fait référence à lui. Il nous est parlé de son nom, de sa grâce, de son témoignage, de sa révélation, de sa journée, de sa communion. Toutes ces mentions renforcent, et ont pour but de renforcer, la sévère remontrance que l'apôtre commence au verset 10. Il y avait des divisions et des partis parmi eux, et cela conduisait à des disputes et à des conflits. Ces partis portaient atteinte au fait qu'ils avaient été appelés à la communion de cette personne unique qui est le Fils de Dieu et notre Seigneur.

Au temps du rejet de David, lorsqu'il demeurait dans la caverne d'Adullam, des hommes s'étaient rassemblés autour de lui et il était devenu leur chef. Ils avaient communion avec lui et il était leur centre. S'il avait été frappé, mis à mort, toute communion aurait cessé. Nous sommes appelés à la communion de Celui qui est aussi rejeté, mais qui est infiniment plus grand que David. Celui qui est notre chef est le Fils de Dieu. La communion à laquelle nous sommes appelés n'a sa raison d'être que par lui ; il n'y a pas de rival possible.

À la lumière de ceci, combien est grave l'esprit de parti ! — même si des noms honorés y sont attachés, y compris le beau nom de Christ adopté comme bannière de parti. Par le verset 6 du chapitre 4, nous apprenons qu'en fait les Corinthiens avaient le tort de suivre des hommes capables et doués de leur propre assemblée. Mais l'apôtre évite de mentionner leurs noms en utilisant à la place son propre nom, ainsi que ceux d'Apollos et de Pierre. Ce faisant, il agit avec la délicatesse qui caractérise le christianisme, et il augmente l'effet de son argument. Paul était leur père spirituel ; mais bien qu'il en soit ainsi, il n'était pas admissible de dire : « Moi, je suis de Paul ».

Quelle chose misérable que les divisions, les partis, les disputes ! Le désir de Dieu est que nous soyons unis dans un même sentiment et dans un même avis. Malgré la distance, les nouvelles du triste état des Corinthiens étaient parvenues aux oreilles de Paul et il s'en occupe diligemment. Tout d'abord, il

déclare ouvertement d'où l'information lui est parvenue. La maison de Chloé ne pouvait donner des informations à la charge des Corinthiens et rester anonyme en disant, par exemple : Et surtout, que personne ne sache que c'est nous qui te l'avons dit. De la même manière, Paul lui-même évite toute accusation vague ou imprécise. Dans sa déclaration, il est tout à fait clair et explicite : «Or voici ce que je dis... ». Si seulement nous pouvions toujours imiter cette manière d'agir, lorsqu'il faut apporter des informations à la charge de quelqu'un !

Les questions du verset 13 vont droit au but. Christ est un. Lui seul a été crucifié pour nous. C'est pour son nom seul que nous avons été baptisés. Paul, bien qu'il ait séjourné longtemps à Corinthe, n'avait baptisé que deux ou trois d'entre eux ; et il en était reconnaissant. Dans la mission qui avait été confiée aux douze (Matthieu 28 et Marc 16), le baptême avait une grande place. Mais dans la mission que Paul avait reçue de Christ, tout l'accent avait été mis sur la prédication de l'évangile, et non pas sur le baptême. Il est possible que le baptême ait joué un rôle dans les divisions et les disputes à Corinthe. Quoi qu'il en soit, le verset 17 établit clairement que la chose importante n'est pas le baptême mais l'évangile de la croix de Christ. Et surtout, la croix doit être prêchée d'une manière telle que sa signification et sa puissance ne soient pas annulées.

Ceci nous amène au magnifique passage des versets 18 à 24 où toute la force, toute la portée, de la croix de Christ nous est révélée. C'est à la croix qu'est prononcée la sentence de condamnation sur l'homme et sur sa sagesse. En même temps, la croix introduit la puissance et la sagesse de Dieu pour le salut de ceux qui croient. La croix de Christ est le point culminant de la rébellion du monde contre Dieu. Le monde a mis à mort le Fils de Dieu ; il lui a infligé la mort la plus honteuse. Mais Dieu a relevé le défi. Et le résultat, c'est que la croix est devenue la preuve suprême de la folie de la sagesse humaine. La croix est la disqualification et la mise de côté, par Dieu lui-même, de l'homme le plus grand et le plus sage. Et pour cette raison, Paul avait été envoyé pour prêcher l'évangile d'une manière qui ne donnait aucune place à la sagesse humaine.

Pour cette raison aussi, la croix constitue la ligne de partage entre les hommes, si du moins elle est prêchée avec fidélité. De l'un de ses côtés, il y a ceux qui périssent, et de l'autre, ceux qui sont sauvés. En observant l'attitude des hommes face à la prédication de la croix, on peut discerner à quel groupe ils appartiennent. Pour les uns, ce n'est qu'une folie, car ils adhèrent au monde et à sa sagesse. Pour les autres, c'est la puissance de Dieu et le salut. Dieu sauve par la folie de la prédication. Ce verset 21 ne signifie pas que la prédication soit une *activité* folle — comparée avec le travail, par exemple — mais que la substance du message prêché — *la parole de la croix* — est incompréhensible selon les

notions humaines, et, inversement, sagesse et puissance selon l'estimation de Dieu.

Le monde a sa propre sagesse. Lorsque le Fils de Dieu est venu sur la terre, le monde l'a examiné et évalué selon ses standards de sagesse ; il l'a même accusé d'agir par la puissance du prince des démons et l'a crucifié. La sagesse du monde n'a nullement rendu les hommes capables de reconnaître Dieu ; au contraire, lorsqu'ils l'ont vu en Christ, ils ont pris celui-ci pour le messager du diable. Si c'est là le fruit le plus mûr de la sagesse du monde, alors elle est manifestement sans valeur dans les choses de Dieu. C'est pourquoi Dieu l'a condamnée. Et il en est ainsi, que nous considérions les Juifs ou les Gentils.

Aussi bien les Juifs que les Grecs avaient leurs formes de pensée particulières. Les premiers demandaient des signes ; c'était le résultat des fréquentes interventions miraculeuses de Dieu au cours de leur histoire. Qui plus est, les signes devaient-ils être d'une certaine importance pour les satisfaire. Les seconds n'admiraient que l'intellect humain et n'acceptaient rien qui ne soit en accord avec leurs notions philosophiques. Pour les uns et les autres, le Christ crucifié était une pierre d'achoppement. Les Juifs attendaient bien le Christ ; mais, selon leurs espérances, ce devait être un personnage extraordinaire, dont l'éclat fasse sensation. Les Grecs auraient souhaité la bienvenue à un nouveau philosophe qui aurait pu porter leurs spéculations à un niveau ignoré jusque-là. Mais Juifs et Grecs se sentaient outragés par la prédication d'un Christ crucifié. Un tel Christ était une occasion de chute inévitable pour les Juifs, et il apparaissait absolument insignifiant aux Grecs. *En fait, il n'existe aucun autre Christ que celui qui a été crucifié*.

Par grâce, *nous ne désirons pas un autre Christ*. Et ainsi, nous sommes de ceux qui obtiennent le salut. Nous sommes « appelés » de Dieu, que notre origine soit juive ou gentile, et nous pouvons discerner que Christ est réellement la puissance et la sagesse de Dieu. Dans une sagesse parfaite et avec une puissance invincible, il mettra à néant tous les brillants concepts que l'homme a élaborés, et il établira ce que Dieu s'est proposé. En même temps, sa sagesse et sa puissance sont intervenus en vue de notre salut. D'un point de vue humain, la croix peut paraître la folie et la faiblesse de Dieu, mais en réalité elle est tout à la fois plus sage et plus forte que les hommes.

Passons maintenant en revue ces vingt-cinq premiers versets afin de bien saisir la portée des paroles de l'apôtre dans tout ce développement. Les Corinthiens plaçaient très haut des hommes — sans doute des croyants, et peut-être des hommes tout à fait respectables — pour en faire des chefs de partis dans l'assemblée de Dieu. Mais cela portait atteinte à la position suprême et prééminente de Christ. Cela montrait que l'homme, ses capacités, sa sagesse, ses

dons, avaient une beaucoup trop grande place dans leurs pensées. En fin de compte, cela montrait qu'ils n'avaient que peu compris la signification de la croix de Christ, qui inscrit la sentence de condamnation de Dieu sur l'homme et sur sa sagesse. C'est précisément pour cela que l'apôtre prêchait la croix, et qu'il mettait de côté la sagesse humaine dans la manière dont il la prêchait.

La nécessité de prêcher la croix à la manière de Paul n'est pas moindre aujourd'hui qu'au premier siècle. Elle est probablement plus grande encore, parce que jamais plus qu'aujourd'hui on n'a exalté la grandeur, la gloire et la sagesse de l'homme. Jamais les hommes, même parfois ceux qui professent être chrétiens, ne se sont autant complu dans leurs capacités. Et jamais leur manque de vraie sagesse n'a été aussi manifeste. La croix met toute chose à sa vraie place. Elle fait que le Christ qui y a été crucifié est tout, et que l'homme qui l'a placé là n'est rien. Et c'est juste.

Avons-nous compris et assimilé la signification de la croix ? Des millions de personnes, dans la chrétienté, en ont fait un symbole élégant que l'on place sur des édifices religieux, ou même un pendentif d'or que l'on porte sur sa poitrine. Qu'il nous soit accordé d'avoir cette croix gravée sur « les tables de chair » de nos cœurs (cf. 2 Cor. 3:3), de sorte que nous puissions tout voir à travers elle, en détournant nos regards de la gloire clinquante de l'homme, et en recherchant toujours et uniquement la gloire de Christ ! Que nous soyons gardés de mettre l'homme en avant — même le meilleur d'entre eux — et par-dessus tout de nous mettre nous-mêmes en avant ! Que Christ soit pour nous le premier et le dernier, celui qui est tout, toujours et partout ! Il est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu.

Après avoir exposé la signification de la croix de Christ, l'apôtre confirme ce qu'il vient de dire en montrant les effets qu'avait produits sa prédication. Il invite les Corinthiens à considérer leur propre appel, car c'est *par la prédication de la croix* qu'ils avaient été appelés. Peu d'entre eux pouvaient être mis au rang des sages, des puissants ou des nobles de ce monde. Bien au contraire, les hommes de cette sorte étaient généralement enclins à s'achopper au message de la croix. Mais Dieu avait choisi les choses folles, les choses faibles, les choses viles, les choses méprisées et même les choses qui ne sont pas.

En disant cela, l'apôtre parle des Corinthiens selon ce qu'ils étaient aux yeux des hommes, et il était bien frappant que Dieu ait choisi et utilisé de telles personnes pour confondre des hommes qui leur paraissaient très sages et honorables et montrer leur nullité. En même temps, ces paroles peuvent sans doute aussi être appliquées à ce que les Corinthiens étaient avant de se convertir. Quelle merveille qu'ils soient devenus ce qu'ils étaient maintenant, en raison du choix de Dieu et de son travail ! Que l'on comprenne ces mots d'une manière ou

de l'autre, le sens général est le même. Les effets pratiques du choix de Dieu et de son appel par la prédication de la croix étaient tels qu'il n'y avait aucun honneur pour l'homme. Aucune chair ne peut se glorifier en la présence du Seigneur ; toute gloire doit lui être rendue.

Les nombreuses raisons pour lesquelles les croyants peuvent se glorifier dans le Seigneur nous sont données au verset 30. Nous sommes « dans le Christ Jésus » ; nous participons de sa vie et partageons sa place et son acceptation par Dieu. Et tout cela parce que nous sommes *de Dieu*, et en aucune manière *de l'homme*. Dieu lui-même est la source de toute cette grâce qui nous a été apportée. Il est très certainement vrai que nous sommes *de Dieu*, comme cela est clairement dit dans 1 Jean 4:4, et c'est comme étant « dans le Christ Jésus » que nous le sommes. Toutefois ce n'est pas cela qui est mis en évidence dans le verset qui est devant nous, mais plutôt le fait que tout est de Dieu et non de l'homme, que nous considérions ce que nous *sommes* en Christ ou ce que nous *avons* en lui.

Le Christ qui a été crucifié « nous a été fait sagesse de la part de Dieu... ». La sagesse vient naturellement en premier, puisque c'est le sujet de tout ce passage. Nous en avions besoin, car le péché nous avait plongés dans l'ignorance et la folie. Mais le péché nous avait aussi plongés dans la culpabilité et sous la condamnation, et c'est pourquoi nous avions besoin de justice. De plus, la souillure et la corruption dans lesquelles nous étions montrait notre besoin de sainteté. Enfin, en raison de notre esclavage, nous avions besoin de rédemption. La rédemption termine cette liste parce qu'elle inclut la délivrance finale : la rédemption de nos corps à la venue du Seigneur.

Donc la croix exclut *dans le principe* toute glorification de l'homme. Et le travail de Dieu en relation avec la prédication de la croix l'exclut aussi *dans la pratique*. C'est seulement dans le Seigneur que nous avons à nous glorifier, si nous avons à nous glorifier.

3. Chapitre 2

Lorsque Paul a été envoyé pour prêcher l'Évangile, il a reçu le mandat de le faire d'une manière qui soit en accord avec le message prêché. C'est ce qu'il déclare au verset 17 du premier chapitre. A-t-il effectivement agi de cette manière ? Certainement ! Dans les premiers versets du chapitre 2, il rappelle aux Corinthiens de quel esprit il avait été animé lorsqu'il s'était approché d'eux, et quel avait été le caractère de sa prédication. Le verset 1 nous décrit le style de sa prédication ; le verset 2 nous dit quel était le sujet de son message ; et le verset 3, l'esprit qui l'avait caractérisé. Le verset 4 revient au style de sa prédication, en précisant en quoi résidait sa puissance. Enfin, le verset 5 nous montre le but qu'il poursuivait.

Concernant le style, l'apôtre n'était pas un orateur versé dans l'art de remuer les hommes par des discours brillants et séduisants. Il avait évité tout cela, s'appuyant uniquement sur l'Esprit de Dieu et sa puissance.

Le sujet de sa prédication avait été Christ et sa croix. Remarquez les mots « parmi vous » (v. 2). Paul connaissait les tendances des Corinthiens ; il connaissait la haute idée qu'ils avaient de la philosophie et de l'intelligence humaine. Mais il n'avait pas voulu les rencontrer sur leur terrain et se laisser entraîner dans des discussions philosophiques. Il était fermement déterminé à ne leur parler que d'une chose, à savoir de Christ crucifié. Tout en ayant commencé sa carrière en présence d'un Christ glorifié, Paul connaissait la nécessité pour ses auditeurs de croire d'abord en un Christ crucifié et de se reposer sur lui. La vérité d'un Christ crucifié était ce qui jetait dans la poussière toute leur fierté et toute leur gloire ; et tant qu'il n'est pas abaissé jusque dans la poussière, l'homme reste sans relation avec Dieu.

L'esprit de Paul était bien pénétré de cela. Il n'était pas arrivé parmi eux avec une fanfare, s'annonçant comme « le plus puissant prédicateur du Proche Orient », ou quelque chose de ce genre, comme cela arrive aujourd'hui. Bien au contraire, il rappelle la faiblesse, la crainte et le tremblement qui l'avaient caractérisé. Il était bien conscient que la chair était encore en lui, et qu'il pourrait facilement être détourné d'une vraie fidélité à son maître et entraîné dans quelque chose qui ne soit pas de Dieu. Il connaissait la puissance du diable — toujours aux aguets dans le cœur des Corinthiens. De là sa crainte et son tremblement. De là aussi la place laissée à la puissance de l'Esprit de Dieu, et à la destruction des forteresses de l'Ennemi dans les cœurs des hommes. Dieu veuille qu'il y ait davantage de place faite au déploiement de cette puissance

aujourd'hui ! Nous verrions alors plus de convertis dont la foi repose non pas sur la sagesse de l'homme, mais sur la puissance de Dieu.

Jusqu'à la fin du verset 5, l'apôtre mentionne la sagesse humaine à huit reprises, et chaque fois pour la discréditer entièrement. Certains pourraient en conclure que toute espèce de sagesse est sans valeur. D'autres encore pourraient supposer que la foi chrétienne fait uniquement appel aux sentiments et aux émotions, et qu'il n'y a rien en elle qui mérite l'attention de l'homme qui pense.

Alors, au verset 6, Paul rappelle aux Corinthiens que la foi abonde en sagesse ; mais c'est la sagesse de Dieu et non la sagesse des grands de la terre. De plus, c'est une sagesse qui s'adresse aux « parfaits », c'est-à-dire à ceux qui ont obtenu un bon degré spirituel ou qui sont parvenus à l'état d'hommes faits. Tout en étant des croyants, aussi longtemps que nous sommes incertains quant à notre position devant Dieu, aussi longtemps que nous nous débattons avec nous-mêmes, soupirant après la délivrance du pouvoir du péché, nous n'avons ni le cœur ni le loisir d'apprendre la sagesse de Dieu, telle qu'elle s'exprime dans ses conseils et ses desseins, autrefois secrets mais maintenant révélés.

Il est parlé ici de « ce siècle » et des « chefs de ce siècle ». Dans la seconde épître, Satan est appelé « le dieu de ce siècle ». Le dieu de ce siècle se sert des chefs de ce siècle pour propager la sagesse de ce siècle. En même temps, il aveugle leur esprit de sorte qu'ils n'aient pas connaissance de la sagesse de Dieu qui a été ordonnée avant les siècles. Lorsque le Seigneur de gloire était sur la terre, Satan a aveuglé leur esprit au point qu'ils l'ont crucifié.

Quelle terrible accusation ! Le Seigneur de gloire a été condamné à une mort suprêmement dégradante et honteuse, et cela, moins par la foule ignorante que par les chefs de ce siècle. L'inscription sur sa croix était écrite en grec, en latin et en hébreu. Les Grecs étaient incontestablement les chefs intellectuels de cette époque. Les Romains étaient les chefs par leurs prouesses militaires et leur art du gouvernement. Les Hébreux étaient les chefs sans rivaux en matière de religion. Tous ont été impliqués dans la crucifixion du Seigneur de gloire. Par là, tous ont manifesté leur complète ignorance de Dieu et se sont placés eux-mêmes sous son jugement.

Les chefs de ce siècle « s'en vont » ; ils seront réduits à rien. Quelle humiliation ! Non seulement la sagesse des sages sera détruite (1:19), mais il en sera de même des chefs de ce siècle. Le résultat final, la somme de toutes leurs actions intelligentes est *zéro*. Les hommes intelligents eux-mêmes seront réduits à *rien*. En contraste avec cela, l'apôtre Jean nous dit que « celui qui fait la volonté de Dieu *demeure* éternellement » (1 Jean 2:17). Et le Seigneur parle à ses disciples du fruit qui demeure (Jean 15:16). Le croyant *seul* peut s'engager dans quelque chose qui demeure éternellement. Retenons bien cela ; et que nos

vies en soient marquées !

Il est merveilleux de penser que la sagesse de Dieu, autrefois cachée, maintenant révélée, a été « préordonnée avant les siècles pour notre gloire ». Non seulement, nous avons été nous-mêmes choisis en Christ avant la fondation du monde, mais la sagesse de Dieu avait notre gloire en vue avant que les siècles commencent. Tout a été alors ordonné. Et ce que Dieu ordonne ne manque jamais de s'accomplir lorsque l'heure qu'il a fixée est arrivée. Notre gloire est donc certaine. Elle est liée à la gloire de Christ. La gloire de Christ est la chose la plus excellente, mais notre gloire est aussi certaine que la sienne et est également ordonnée par Dieu.

Ce qui a été préordonné (v. 7) a aussi été « préparé » (v. 9), et les choses préparées sont entièrement au-delà de la portée de l'homme, aussi bien de ses yeux, de ses oreilles que de son cœur. Nous percevons beaucoup de choses au moyen de nos yeux, c'est-à-dire par *l'observation*. Nous en percevons bien d'autres par nos oreilles, en écoutant ce qui nous est transmis, c'est-à-dire par *tradition*. D'autres choses encore, nous les saisissons instinctivement par le cœur, c'est-à-dire par *intuition*. Mais nous n'apprenons les choses de Dieu par aucun de ces moyens. Nous les apprenons par *révélation*, comme le dit le verset 10.

Les choses préparées ont été *révélées* par l'Esprit de Dieu. Le « nous » de ce verset concerne en premier lieu les apôtres et prophètes à qui la vérité a été d'abord révélée. La vérité a atteint l'ensemble des croyants par leur moyen, comme nous le verrons plus loin. Mais le verset 11 attire notre attention sur la capacité exclusive de l'Esprit à la révéler, puisqu'il est l'Esprit de Dieu. Chez les hommes, seul l'esprit humain peut connaître les choses de l'homme. Ainsi, seul l'Esprit de Dieu connaît les choses de Dieu et peut nous les faire connaître.

Cependant, les croyants ont reçu l'Esprit de Dieu (v. 12). C'est par cet Esprit que nous avons la capacité de comprendre les choses de Dieu. Aucune recherche, aucune expérience, aucun apprentissage, aucune puissance intellectuelle ne peuvent nous donner cette capacité ; seul l'Esprit de Dieu peut le faire.

Gardons fermement ceci dans notre cœur, car nous vivons dans une période marquée par la recherche, les expériences et l'activité intellectuelle. On admet communément que l'esprit humain est capable de traiter des choses de Dieu de la même manière qu'il peut traiter des choses de l'homme, mais ce n'est pas le cas. Preuve en est les terribles bévues spirituelles commises par des hommes instruits. Ils peuvent être hautement qualifiés dans les choses humaines, mais pitoyablement aveugles et ignorants dans les choses divines.

Sommes-nous tous avides de connaître les choses de Dieu ? Certes, nous

devrions l'être. Nous y avons un intérêt personnel. Les choses « ordonnées », « préparées » et « révélées » nous ont été « *données* par Dieu ». Nous les sommes-nous appropriées spirituellement pour les comprendre et en jouir ?

Nous pouvons le faire puisque les choses révélées par les saints apôtres et prophètes de Dieu nous ont été *communiquées* en des paroles divinement ordonnées. C'est ce que nous dit le verset 13. Et la fin de ce verset montre que l'apôtre revendique l'inspiration — l'inspiration verbale — de ses prédications orales. Et d'autant plus, si cela était possible, pour ses écrits. Cette inspiration se réfère très clairement aux *mots* employés. Si nous n'avons pas dans les Écritures (telles qu'elles ont été données originalement) les *pensées de Dieu* exprimées par les *mots choisis par Dieu*, nous n'avons aucune inspiration de réelle valeur.

Le dernier chaînon de cette chaîne magnifique est « discernées » (elles se discernent ; v. 14). Si aujourd'hui nous ne discernons pas les choses de Dieu par le moyen de la parole de Dieu, il ne nous sera pas d'une grande utilité qu'elles aient été ordonnées, préparées, révélées, données et communiquées. Elles peuvent être nôtres ; et elles le *sont* si vraiment nous sommes chrétiens. Mais pour en retirer aujourd'hui une bénédiction pratique, nous devons les discerner. Et le discernement nécessaire nous est donné par le même Esprit, par celui qui les a révélées et communiquées.

Pour avoir du discernement, nous devons être en bonne condition spirituelle. « L'homme animal », c'est-à-dire l'homme dans son état naturel ou inconverti, ne les discerne pas du tout. L'homme spirituel, c'est-à-dire le croyant non seulement habité mais aussi gouverné et caractérisé par l'Esprit de Dieu, peut seul se les approprier. En possédant l'Esprit, nous avons la pensée de Christ. En étant gouvernés par l'Esprit, les yeux de nos cœurs sont ouverts pour comprendre. Seul le croyant spirituel, ayant une vision spirituelle, peut voir toutes choses clairement (v. 15).

Il y a bien longtemps, un homme se plaignait : « Je ne discerne pas bien, j'aurais besoin de plus de lumière ! » On lui répondit : « Vous n'avez pas besoin de plus de lumière, vous avez besoin de fenêtres ! » C'était vrai. Si nous permettons à l'Esprit de Dieu de laver les fenêtres de notre âme, nous verrons vite bien plus clairement.

4. Chapitre 3

Dans les premiers versets du chapitre 3, en termes très clairs, l'apôtre met les Corinthiens en face de leur véritable état. Ayant « été enrichis... en toute parole et toute connaissance » (1:5) ils pouvaient s'être imaginés dignes de grands éloges. Mais en fait, c'est un blâme sévère qu'ils reçoivent : ils n'étaient pas « spirituels » mais « charnels ».

Ils n'étaient pas des *hommes naturels* — car cette expression désigne l'homme étranger à la vie de Dieu. Ils n'étaient pas des *hommes spirituels* — car de tels hommes sont éclairés et dirigés par l'Esprit de Dieu. C'étaient des *hommes charnels*. L'homme charnel, comme nous le présente ce passage, est un homme qui, bien que possédant l'Esprit, n'est pas dirigé par l'Esprit, mais par la chair. À cause de leur état charnel, Paul les avait nourris jusque-là de lait et non de viande. Cela signifie qu'il ne leur avait enseigné que les éléments de la foi, et ne leur avait guère parlé de la sagesse cachée de Dieu dont il est question au chapitre 2.

Les Corinthiens auraient pu se sentir froissés de l'accusation de Paul et être tentés de la réfuter. Paul étaye donc son affirmation en faisant de nouveau allusion à leurs divisions sous des chefs de partis, ce qui générait des jalousies et des conflits. En tout cela, ils marchaient selon l'homme et non selon l'Esprit de Dieu.

Et si l'apôtre Paul nous écrivait aujourd'hui, que pourrait-il dire, si ce n'est les mêmes choses dans un langage beaucoup plus sévère ? En effet, la division des véritables chrétiens en partis ou en sectes ne pourrait guère être plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. Et si nous écartions le reproche en objectant : Ne sommes-nous pas sérieux, n'avons-nous pas de grandes lumières, n'interprétons-nous pas l'Écriture correctement ? — il pourrait nous répondre : Puisque les uns disent : je suis de A ; d'autres, je suis de B ; plusieurs, je suis de X ; et un grand nombre, je suis de Z — *n'êtes-vous pas charnels* ?

Nous disons cela tout en étant bien conscients qu'il y a des chrétiens spirituels ; et il y en avait parmi les Corinthiens, comme nous le verrons plus loin. Mais soyons bien sûrs que ceux qui sont *vraiment* spirituels seront les derniers à se présenter comme des exceptions, à se distinguer et à se mettre en avant. Ils savent qu'un tel comportement ne ferait qu'encourager le mal dénoncé ici, car ils deviendraient rapidement des chefs de partis. Au contraire, leur spiritualité s'exprimera dans une réelle humilité d'esprit, et dans ce genre de confession qui fait sien le péché du peuple de Dieu. Ils prieront dans l'esprit

d'Esdras. Celui-ci disait : « Nos iniquités se sont multipliées par-dessus nos têtes, et notre coulpe a grandi jusqu'aux cieux », même s'il avait personnellement une bien petite part dans le mal qu'il confessait, et était lui-même caractérisé par une piété exceptionnelle (Esd. 9:6).

Le même esprit d'humilité caractérise Paul dans ce passage. Il rejette catégoriquement toute place en vue, que ce soit pour lui ou pour Apollos. Ils ne sont rien de plus que des serviteurs par lesquels Dieu se plaît à travailler. Dieu est le grand Ouvrier. Dans ce passage (v. 5 à 11) les Corinthiens sont vus de deux manières : comme « le labourage de Dieu » et comme « l'édifice de Dieu ». Paul et Apollos ne sont que des « collaborateurs de Dieu » (v. 9). Ce ne sont pas des ouvriers *concurrents*, encore moins des ouvriers *antagonistes*. Ce sont des *collaborateurs*, sous l'autorité de Dieu.

Chacun a cependant un travail bien distinct. Dans le champ, Paul plante, puis Apollos arrose les jeunes pousses. Dans le bâtiment, Paul est le sage architecte qui a posé le fondement, et Apollos construit par-dessus. Leurs activités sont différentes, mais l'objet en est unique (v. 7 et 8). En eux-mêmes, Paul et Apollos ne sont rien, mais ils travaillent chacun dans la sphère qui leur est assignée. Ils sont *un* quant à leur objet et à leur but, bien que chacun d'eux doive finalement être récompensé selon son propre travail. C'est ainsi que Dieu maintient parmi ses serviteurs tout à la fois l'unité et la diversité, et il ne doit y avoir aucun tiraillement entre l'un et l'autre.

Il en était ainsi de Paul et d'Apollos. Mais ce ne sont pas les seuls ouvriers qui ont pris part au travail à Corinthe. À la fin du verset 10, l'application de cette image s'élargit jusqu'à embrasser « chacun », c'est-à-dire tous ceux qui ont contribué à l'œuvre à Corinthe. Cela s'applique également, bien sûr, à tous ceux qui collaborent d'une manière ou d'une autre à l'œuvre de Dieu, où que ce soit et à n'importe quelle époque — donc aussi à nous aujourd'hui.

Le fondement avait été correctement et définitivement posé par Paul, lorsqu'il était venu à Corinthe, où il avait demeuré un an et demi. C'était le vrai fondement : Jésus Christ. Mais une question se posait quant à ses successeurs. Non pas tellement quant à la *manière* dont ils bâtissaient, mais quant aux *matériaux* qu'ils utilisaient. S'agissait-il de matériaux précieux et capables de résister au feu, ou de matériaux de peu de valeur, facilement consumables ? Le jour approche où tout sera éprouvé par le feu. Toutes choses seront alors manifestées. Le vrai caractère de tous nos travaux sera révélé. Et il ne s'agira pas alors de la quantité de travail accompli, mais de sa qualité. Cette pensée que « *le jour* le fera connaître » doit nous sonder.

Lorsque ce *jour* répandra sa lumière sur nous et mettra tout à l'épreuve, il se peut que notre ouvrage demeure. S'il en est ainsi, nous recevrons une

récompense. Dieu veuille que ce soit le cas pour chacun de nous !

D'un autre côté, il se pourrait que notre ouvrage soit consumé et anéanti, mais que nous-mêmes nous soyons sauvés, « comme à travers le feu ». Lorsque les trois jeunes Hébreux passèrent à travers le feu, comme le rapporte Daniel 3, eux-mêmes et leurs habits ne furent aucunement touchés : seuls leurs liens furent consumés. Quelle perte pour nous si nous devions sortir du feu nus, dépouillés de tout ce avec quoi nous nous étions parés comme étant le fruit de nos travaux sur la terre !

Mais de plus, nous voyons qu'il y avait un doute dans l'esprit de l'apôtre quant à savoir si tous ceux qui avaient travaillé à Corinthe étaient vraiment des croyants. D'où l'avertissement solennel des versets 16 et 17. Il existe des œuvres dont l'effet est absolument destructeur pour l'édifice. Cela soulève une autre question importante : Quelle est la *nature* de ce bâtiment qui est le temple de Dieu ?

L'apôtre demande aux Corinthiens s'ils ignoraient que, étant le temple de Dieu, ils portaient le caractère de ce temple. En eux comme étant son temple, Dieu habitait par son Esprit. Cela leur donnait collectivement un caractère particulier de sainteté. Faire un travail qui « corrompt » ou « détruit » le temple de Dieu est une chose terriblement grave. Et si, dans le jour qui vient, l'œuvre de quelqu'un est trouvée porter ce caractère destructeur, Dieu le détruira.

Apparemment, quelques-uns de ceux qui circulaient en ces jours-là, et qui, comme Paul le craignait, faisaient une œuvre destructrice, étaient des hommes richement pourvus de la sagesse de ce monde, qui se présentaient parmi les croyants comme des gens d'une classe supérieure. Cela peut expliquer les paroles très sévères des versets 18 à 20. La sagesse de ce monde est folie pour Dieu. Que personne ne se trompe lui-même à ce propos ! Et si des ouvriers de destruction continuent leur travail, se trompant eux-mêmes et trompant les autres, ne nous laissons pas tromper par eux.

Quelle malédiction, quelle destruction, attend les docteurs modernes de la chrétienté, les critiques destructeurs de l'Écriture Sainte ! Étant remplis de la sagesse de ce monde, ils se permettent de nier et de contredire la sagesse de Dieu. Ils peuvent imaginer que leurs seuls opposants sont des chrétiens peu instruits ou vieux jeu, mais ils oublient le jour qui révélera le jugement de Dieu. Que ce *jour* soit sans cesse devant nos yeux !

« Que personne donc ne se glorifie dans les hommes ! » Quelques-uns de ceux dans lesquels les Corinthiens se glorifiaient étaient peut-être des personnages peu recommandables. Mais ne nous glorifions même pas dans les meilleurs des hommes. D'une part, aucun homme n'en est digne, comme le chapitre 1 nous l'a montré. Et d'autre part, comme cela est souligné ici, la grâce

nous a donné une place qui devrait nous ôter toute idée de nous glorifier dans un simple être humain. « Toutes choses » sont à nous. Toutes choses ? C'est une affirmation plutôt surprenante. S'agit-il vraiment de *toutes choses* ? Eh ! bien, regardons l'immense domaine esquissé par le verset 22. Les meilleurs des saints d'un côté et le monde de l'autre. La vie d'un côté et la mort de l'autre. Les choses présentes d'un côté et les choses à venir de l'autre. Toutes sont à nous.

Comment sont-elles à nous ? Le verset 23 donne la réponse. Elles sont à nous parce que nous sommes à Christ, et Christ à Dieu. Toutes choses sont à Dieu ; personne ne peut mettre cela en question ; c'est là que nous commençons. Mais ensuite, Dieu a son Christ, qui est l'héritier de toutes choses. Or Christ veut entrer pratiquement en possession de tout ce qui lui revient en mettant ses saints en possession de toutes ces choses. Quelle merveille ! On trouve une allusion à cela au chapitre 7 de Daniel. « L'Ancien des jours » s'assied sur le trône suprême. Lorsqu'il l'a fait, « quelqu'un comme un Fils d'homme » apparaît, et on lui donne « la domination et l'honneur et la royauté ». Et ce n'est pas tout. Le temps arrive où « les saints des lieux très hauts » reçoivent le royaume. Il vaut la peine de lire ce chapitre avant de continuer.

Donc toutes choses *sont* à nous et nous ne devons jamais l'oublier. Le souvenir de cela nous élèvera au-dessus du monde et de tous ses attraits trompeurs, au-dessus de la sagesse de ce monde, au-dessus de toute envie de nous glorifier dans l'homme, et même dans le meilleur des saints.

5. Chapitre 4

Les hommes de ce monde — et souvent aussi des prédicateurs modernes — ont les yeux fixés vers la terre. Ils professent une religion purement terrestre, dont le but est de produire un peu plus d'ordre à la surface des choses, mais qui, en même temps, néglige complètement le fond. Mais qu'en était-il de Paul et d'Apollos ? Qu'étaient-ils ? Avait-on sujet de se glorifier en eux ? Ils n'étaient que des serviteurs et des administrateurs. Le chapitre 4 commence par rappeler que la vertu essentielle d'un administrateur, c'est la fidélité. Et cela ramène nos pensées vers « le jour » qui rendra manifeste toute chose (cf. 3:13).

Au verset 3, l'expression « jugement d'homme » est, si on la traduit littéralement, « jour d'homme », ce qui souligne tout à la fois la relation et le contraste avec « le jour » qui va venir. Dans la lumière de ce « jour », Paul n'était pas particulièrement troublé ou préoccupé par un jugement d'homme, fût-il celui des Corinthiens eux-mêmes. S'ils avaient été dans une bonne condition spirituelle, l'apôtre aurait certainement écouté avec patience les critiques qu'ils auraient pu avoir à lui faire. Mais ils étaient charnels, et par conséquent, leur jugement n'avait que peu de valeur. C'est ce que Paul leur fait savoir.

De plus, Paul avait une bonne conscience. Et il précise : « Je n'ai rien sur ma conscience ; mais par là je ne suis pas justifié » (v. 4). Ah ! si seulement nous pouvions tous parler ainsi ! — si nous étions assez fidèles à ce que nous avons appris de la pensée de Dieu pour entretenir toujours une bonne conscience ! Mais Paul lui-même devait admettre que cela ne le justifiait pas ; il devait être jugé non par ce qu'il savait de lui même, mais par le Seigneur et par ce que le Seigneur savait. Il en est de même pour nous. Il y a une grande différence entre les normes fournies par nos consciences et celles qui sont fondées sur l'omniscience du Seigneur.

Qu'est-ce que le Seigneur sait ? Le verset 5 nous le déclare ; et c'est l'un des versets les plus scrutateurs de la Bible. Lorsque le Seigneur viendra, il apparaîtra au grand jour, et les rayons de sa lumière feront un travail semblable à celui des rayons X. Ce verset est écrit, non pas au sujet du mal grossier qui se commet dans le monde sans Dieu, mais au sujet des actions qui ont lieu parmi les chrétiens.

Ils sont innombrables, les tristes événements qui ont eu lieu parmi les saints de Dieu ! — les uns d'une nature plus ou moins privée, les autres publics et ecclésiastiques. Nous pouvons former nos jugements et même devenir de violents partisans d'une cause ; et en même temps, il peut y avoir des coins

sombres qui échappent à nos yeux, dans lesquels des *choses cachées* sont tenues en secret. Il peut y avoir dans les cœurs des motifs secrets, entièrement voilés à notre vue. Tout sera révélé à la lumière du jour. La cour d'appel de dernière instance se tiendra en la présence du Seigneur. Et son verdict pourra infirmer de manière irrévocable tous les verdicts des cours inférieures. Si nous avons l'impression d'être mal jugés, ayons patience. Et si nous sommes prêts à entreprendre une action énergique, prenons bien garde.

Cherchons bien dans les coins sombres, pour voir s'il n'y a pas des choses cachées qui devraient venir à la lumière. Scrutons nos propres cœurs pour voir si de mauvais motifs ne s'y cachent pas. Laissons-nous d'abord sonder par le Seigneur de façon patiente et répétée, spécialement s'il s'agit d'une action ecclésiastique qui peut avoir beaucoup de conséquences.

« Et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (v. 5). Cela ne signifie pas que tout homme recevra une louange, mais que tous ceux qui en recevront une la recevront *de la part de Dieu* et non pas de leurs semblables. Les Corinthiens avaient leurs chefs de partis. Ils louaient ceux-ci de façon extravagante et ils condamnaient ceux-là — chacun à son gré. Cela n'avait aucune valeur. Que Dieu nous donne la grâce d'éviter ce genre de choses ! La seule louange qui ait de la valeur est celle qui vient de Dieu.

Le verset 6 nous montre que les véritables chefs de partis à Corinthe étaient d'autres personnes que Paul et Apollos. Il s'agissait probablement de conducteurs locaux doués, ou peut-être même de frères de tendance judaïsante qui les visitaient ; l'apôtre fait plus clairement allusion à ces personnes dans la seconde épître. Paul évite de mentionner leurs noms, mais il veut que chacun apprenne à ne pas s'enfler « pour l'un contre un autre ». Personne n'a de raisons de se vanter, aussi brillant que soit son don, parce que tout don vient de Dieu.

Cette manière de se glorifier dans l'homme vient de l'esprit du monde. Et si le monde s'infiltre sournoisement en un endroit, il va bientôt s'infiltrer en d'autres. C'est ce qu'il avait fait parmi les Corinthiens. Ils étaient rassasiés et riches, et régnaient comme des rois, menant une vie agréable, tandis que leur Seigneur était toujours rejeté et que les apôtres du Seigneur partageaient son rejet. Il y a une pointe d'ironie dans les mots « je voudrais bien que vous régnassiez, afin que nous aussi nous régnassions avec vous ! » (v. 8). Les saints régneront lorsque Christ régnera, et les apôtres seront alors sur leurs trônes.

Quel tableau des apôtres nous avons dans les versets 9 à 13 ! Il n'a pas besoin de commentaires, mais laissons-le se graver dans nos esprits. Paul nous donne ce tableau, non pas pour nous faire honte, mais pour nous avertir. Mais sans aucun doute, nous devons être honteux aussi bien qu'avertis. Paul était un père spirituel pour les Corinthiens, et pas simplement un instructeur, car il avait

été l'instrument de leur conversion. Nous aussi, en tant que Gentils, nous avons été convertis par son moyen, bien qu'indirectement, et il est notre instructeur par ses écrits inspirés. Prenons-le donc comme modèle, et imitons sa foi et son dévouement.

Les derniers versets de ce chapitre montrent que quelques-uns parmi les Corinthiens non seulement couraient après des chefs de partis et étaient mondains, mais qu'ils étaient pétris d'amour-propre et remplis d'orgueil. À de telles personnes, l'apôtre écrit en termes très clairs. Pour le moment, Timothée était venu leur rappeler ce qui était juste et bienséant, les faire souvenir de ses voies en Christ, mais Paul prévoyait de venir bientôt lui-même. Et lorsqu'il viendrait dans la puissance du royaume de Dieu, avec l'autorité de Dieu, ces frères enflés d'orgueil pourraient se mesurer eux-mêmes à lui, s'ils le désiraient.

Mais le désiraient-ils ? Cela aurait pour effet d'anéantir leurs prétentions démesurées ! N'était-il pas bien préférable qu'ils s'humilient eux-mêmes devant Dieu et qu'ils permettent ainsi à Paul de les visiter dans un esprit beaucoup plus heureux ?

Et, en terminant la lecture de ce chapitre, ne serait-il pas opportun pour chacun de nous de nous laisser sonder et de nous humilier devant Dieu ?

6. Chapitre 5

Dans les premiers versets de ce chapitre, nous voyons que les Corinthiens méritaient entièrement la verge dont Paul a parlé à la fin du chapitre précédent. Il y avait au milieu d'eux un cas d'immoralité très grave. Corinthe était une ville licencieuse et le niveau de moralité parmi les Gentils était déplorablement bas ; et pourtant le péché particulier commis par un homme qui professait être chrétien ne se produisait pas parmi ceux des nations (5:2). La chose n'avait pas été faite en secret, elle était connue de tous.

Mais, bien que cela soit publiquement connu, l'assemblée à Corinthe n'avait entrepris aucune action. C'était déjà très grave, et ils ajoutaient encore à l'indifférence la suffisance. Ils auraient peut-être pu s'excuser en disant qu'ils n'avaient pas encore reçu d'instructions pour agir dans un tel cas. Mais, même si c'était vrai, ce n'était pas une réelle excuse ; en effet, tant soit peu de sensibilité spirituelle les aurait amenés à s'humilier du déshonneur qui était jeté sur le nom du Seigneur, comme aussi à prier pour que Dieu intervienne en ôtant du milieu d'eux celui qui vivait dans le péché. Au lieu de cela, ils étaient « enflés » d'un orgueil insensé.

Dans les versets 3 à 5, nous voyons la sainte vigueur et la fermeté de Paul, en contraste avec l'indécision indolente des Corinthiens. Ils auraient dû être réunis ensemble au nom du Seigneur Jésus Christ et agir en ôtant le méchant du milieu d'eux, comme l'indique le dernier verset du chapitre. Mais ils ne l'avaient pas fait. Paul intervient alors ; il juge et agit avec son autorité apostolique, bien qu'il associe les Corinthiens à son jugement et à son action. Il serait prêt à livrer un tel homme à Satan, car même Satan peut être utilisé pour la discipline d'un croyant qui est tombé.

On voit ici que la limite extrême à laquelle Satan peut aller est la destruction de la chair. Dans le cas de Job, il n'a pas été autorisé à aller jusqu'à cette limite, mais il a terriblement fait souffrir cet homme dans sa chair. Et si même la chair devait être détruite et la mort intervenir, c'est afin que l'esprit soit sauvé dans le jour qui vient. Ceci suppose que celui qui est l'objet de cette forme extrême de discipline est malgré tout un vrai croyant.

Il y avait un autre fait que les Corinthiens négligeaient aussi, et qui montrait l'erreur et la folie de leur esprit orgueilleux. Ils constituaient comme une masse de pâte dans laquelle un peu de levain avait été introduit. Le levain a une propriété bien connue : la fermentation se développe jusqu'à ce que toute la pâte en ait été atteinte. Ainsi les Corinthiens ne pouvaient pas considérer le péché de

l'un des leurs comme une chose qui ne les concernait pas, bien au contraire ! Il s'agissait en fait de « vieux levain », du mal même qui avait sévi parmi eux lorsqu'ils n'étaient pas convertis, et qui se développerait certainement à nouveau s'il restait non jugé. C'est pourquoi ils devaient s'en purifier en ôtant le méchant du milieu d'eux.

S'ils agissaient ainsi, ils deviendraient pratiquement « une nouvelle pâte », et l'apôtre ajoute : « comme vous êtes sans levain » (v. 7). Ils étaient réellement une nouvelle pâte sans levain quant à leur place et leur condition devant Dieu ; et ils devaient agir de telle sorte qu'ils soient en pratique ce que Dieu les avait fait devenir en Christ. Il est important pour nous de bien saisir le principe qui est sous-jacent, car, sous la grâce, c'est le principe selon lequel Dieu agit toujours. La loi demandait à l'homme d'être *ce qu'il n'était pas*. La grâce nous fait être ce qui est selon la pensée de Dieu, puis nous appelle à agir en accord avec *ce que nous sommes*. Ce principe s'applique de bien des manières. Vous devez toujours agir « afin que vous soyez... comme vous êtes ».

L'apôtre se sert bien sûr d'une image lorsqu'il parle ainsi du levain. Mais c'est une image particulièrement bien appropriée. Le repas de la Pâque, pour Israël, devait être mangé sans levain ; et il était suivi par la fête des pains sans levain, qui durait une semaine. La Pâque préfigurait la mort de Christ ; celle-ci a été son accomplissement. Et l'Église, durant tout le temps de son séjour ici-bas, doit accomplir le type de la fête des pains sans levain, en s'éloignant de tout mal et en marchant en « sincérité » et en « vérité » (v. 8).

De même que les Israélites devaient ôter tout levain de leurs maisons, ainsi aussi vous et moi, nous devons ôter tout mal de nos vies. Et en plus de cela, il y a des cas où la parole de Dieu demande l'action de l'assemblée. De tels cas dans le domaine du mal moral sont mentionnés au verset 11. Le transgresseur peut être « quelqu'un appelé frère ». Comme il a professé être converti, il se trouve au-dedans de l'assemblée et non au-dehors ; et parce qu'il est dedans, il est soumis au jugement de l'assemblée et doit être placé dehors. Cette mise à l'écart n'est pas simplement une excommunication formelle et administrative. C'est une action d'une telle réalité que les saints ne doivent plus avoir de commerce en aucune manière avec celui qui a péché. Lorsque nous avons affaire avec les hommes de ce monde pour les choses d'ici-bas, nous ne pouvons pas faire une discrimination semblable sur la base de leurs caractères moraux. Mais si un homme qui professe être chrétien est coupable des péchés mentionnés au verset 11, nous devons en avoir fini avec lui et, pour le moment, ne plus le reconnaître du tout comme un chrétien. Le futur révélera ce qu'il est réellement.

Ce chapitre montre très clairement que lorsqu'il fallait s'occuper d'un mal grave, du vivant des apôtres, sur la base de l'autorité et de l'énergie apostoliques,

le chemin normal était, comme il l'est toujours, par l'action de l'assemblée rassemblée au nom du Seigneur. Son domaine de compétence se limite à ceux qui sont « de dedans ». Ceux qui sont « de dehors » doivent être laissés au jugement de Dieu qui les atteindra au moment convenable.

7 - Chapitre 6

Il y avait un autre fait scandaleux parmi les Corinthiens, et Paul l'aborde au chapitre 6. Le mal était peut-être moins grave que le précédent, mais apparemment il était plus répandu. Quelques-uns parmi eux étaient querelleurs et amenaient leurs disputes jusque devant les tribunaux publics. Ainsi, ils lançaient leurs accusations et exposaient leurs torts, réels ou imaginaires, devant les incrédules.

Ici encore, l'instinct spirituel aurait dû les préserver d'une telle erreur. Leur façon de faire revenait à dire qu'il n'y avait pas un seul homme sage parmi eux, capable de juger et de décider en de tels cas. Ainsi, ils étalaient bruyamment ce qui était à leur honte.

En plus de cela, ils proclamaient leur propre ignorance. Le verset 2 commence par « Ne savez-vous pas », et cette expression est répétée cinq fois dans ce chapitre. Comme beaucoup d'autres croyants charnels, les Corinthiens n'avaient pas autant de connaissance qu'ils le pensaient. Si la vérité nous *gouverne*, nous la connaissons *réellement*. Une simple connaissance intellectuelle ne sert à rien.

Ils auraient réellement dû savoir que « les saints jugeront le monde ». Cela avait été annoncé dans l'Ancien Testament. On lit en Daniel : « ... jusqu'à ce que l'Ancien des jours vint, et que le jugement fut donné aux saints des lieux très hauts, et que le temps arriva où les saints possédèrent le royaume » (7:22). S'ils avaient vraiment su cela, ils ne se seraient pas traînés l'un l'autre devant les tribunaux païens. Et si nous en étions davantage conscients, nous éviterions peut-être de faire certaines choses que nous nous permettons. Au verset 3, nous sommes placés devant un fait encore plus étonnant : « nous jugerons les anges » — bien que le changement de « les saints » à « nous » indique peut-être que le jugement des anges ne sera confié qu'aux apôtres.

Quoiqu'il en soit, ces versets ouvrent devant nous une perspective d'autorité et de responsabilité extraordinaire, à la lumière de laquelle les choses qui appartiennent à cette vie peuvent être considérées comme de *plus petites* affaires (v. 2). En accord avec cette évaluation, l'enseignement donné ici est que, si de telles questions sont placées devant les saints pour être jugées, ceux qui sont les moins estimés dans l'assemblée doivent s'en occuper. Nous remarquons qu'il n'est pas dit que *tous* les saints jugeront dans le temps à venir. Peut-être que tous n'y sont pas destinés, et ainsi ceux qui paraissent le moins à même d'être juges dans ce temps futur peuvent l'être maintenant. Telle est l'évaluation que

l'Écriture nous donne de l'importance relative des choses du temps à venir et de celles du temps présent.

Il est donc tout à fait évident que si un croyant se plaint d'une injustice de la part d'un autre, il doit exposer son cas devant les saints et non devant le monde. Il y a cependant quelque chose de bien meilleur que cela, et c'est ce qu'indique le verset 7. Le meilleur chemin, c'est de souffrir docilement le tort en laissant le Seigneur s'en occuper et produire la repentance chez celui qui l'a fait. Le pire de tout, c'est de commettre des torts et des injustices, et cela à ses frères même.

Si quelqu'un appelé un chrétien agit de manière injuste, de sérieuses questions se posent, puisque « les injustes n'hériteront point du royaume de Dieu ». La première question que nous nous posons est : est-ce un vrai croyant, après tout ? Dieu seul sait ce qui en est. Quant à nous, nous demeurons dans le doute à cet égard. Un vrai croyant peut tomber dans n'importe lequel des terribles péchés énumérés aux versets 9 et 10 ; mais il n'est pas *caractérisé* par cela, et, par la repentance, il peut être finalement restauré. Ceux qui sont caractérisés par ces choses n'ont aucune part au royaume de Dieu, ni maintenant ni plus tard. Par conséquent, ils sont manifestement en dehors de la communion de l'assemblée de Dieu.

Certains d'entre les Corinthiens avaient été des pécheurs de ce type, mais par leur conversion, ils avaient été *lavés*, *sanctifiés* et *justifiés* (v. 11). Le *lavage* dont il est question ici est le travail profond et fondamental de renouvellement moral accompli par la nouvelle naissance. La *sanctification* est la mise à part pour Dieu, afin d'être maintenant à sa disposition pour lui plaire. La *justification* est l'annulation de toute charge qui pourrait être portée contre nous ; c'est une mise en ordre judiciaire, grâce à laquelle nous nous tenons maintenant en justice devant Dieu. Ces trois choses ont été faites pour nous « au nom du Seigneur Jésus », c'est-à-dire en vertu de son sacrifice ; et « par l'Esprit de notre Dieu », c'est-à-dire par son œuvre effective dans nos cœurs. Nous aurions peut-être eu tendance à lier le lavage avec le travail de l'Esprit exclusivement, et la justification avec l'œuvre de Christ. Mais ce n'est pas présenté comme cela ici. Ce qui est objectif va de pair avec ce qui est subjectif.

Nous aurions aussi pu être inclinés à placer la justification en première place. Mais le lavage vient en premier ici parce que le point important du passage est que le croyant manifeste un caractère entièrement nouveau. Les anciens caractères de souillure sont lavés avec la nouvelle naissance. Et s'ils ne sont manifestement pas lavés, quoi qu'un homme professe, il ne peut pas être considéré comme étant un vrai croyant, ou comme appartenant au royaume de Dieu.

Le paragraphe qui commence au verset 12 introduit une nouvelle ligne de

pensées. Il va être question des *viandes* au verset suivant, et nous aurons plus de détails à ce propos dans le chapitre 8. C'était une question brûlante parmi les premiers chrétiens. À ce sujet, Paul montre qu'il n'était pas sous la loi. Mais même ainsi, ce qui est « permis » peut ne pas être du tout « avantageux ». De plus, même une chose permise peut avoir tendance à nous rendre esclave, et nous devons bien nous garder de nous laisser asservir par quoi que ce soit. Au contraire, nous devons rester libres pour être les esclaves de notre Seigneur et Sauveur. Combien souvent on entend à propos d'une chose controversée : Mais ce n'est pas interdit... Quel mal y a-t-il à cela ? On peut répondre en posant une autre question : Est-ce avantageux ? Nous avons à rechercher les choses qui n'ont pas seulement la vertu négative de ne pas être mauvaises, mais qui ont la vertu positive d'être avantageuses.

Le dernier paragraphe du chapitre comporte des enseignements très importants à propos du corps du croyant. Pour le moment, nos corps n'ont pas encore connu la rédemption ; ils sont par conséquent le siège de diverses convoitises et, à cet égard, doivent être tenus pour morts. Nous ne devons cependant pas commettre l'erreur de les traiter avec légèreté. Trois grands faits à leur sujet sont mentionnés dans ce passage :

1) Nos corps sont « des membres de Christ » (v. 15). S'il est vrai qu'ils ne sont pas encore rachetés, ils doivent pourtant l'être, et le Seigneur les réclame déjà comme étant siens. Ils sont siens d'une manière si réelle que la vie de Jésus peut être manifestée dans nos corps (cf. 2 Cor. 4:10). Ils sont les membres dans lesquels doit être manifestée la vie de Celui qui est notre Tête.

2) Le corps de chaque croyant est « le temple du Saint Esprit » (v. 19). Notre ancienne vie a été jugée. Le péché dans la chair, qui nous dominait jadis, a été condamné ; et maintenant l'Esprit habite en nous comme l'énergie de la nouvelle vie que nous avons en Christ. Chaque croyant devrait considérer son corps comme la demeure où habite le Saint Esprit qu'il a reçu de Dieu. Dieu a pris possession de son corps de cette manière. C'est un fait d'une importance capitale.

3) Nous avons « été achetés à prix » (v. 20). Ce rachat implique notre corps aussi bien que notre âme. Le prix qui a été payé pour cela est au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, nous le savons bien. Mais nous pourrions parfois oublier qu'il concerne aussi le rachat de nos corps.

Et maintenant, voyons les conséquences de ces trois grands faits. Comment pourrions-nous faire des membres de Christ les membres d'une prostituée ? Pourrais-je traiter mon corps comme étant exclusivement à moi ? Nous ne sommes pas à nous-mêmes. Nous sommes à un autre — esprit, âme et corps. « Glorifiez donc Dieu dans votre corps ». La seule pensée des hommes

inconvertis est de se satisfaire et de se glorifier eux-mêmes dans et par leur corps. Qu'il nous soit donné de plaire à Dieu et de le glorifier Lui !

Quel standard est placé devant nous ici ! Nous avons peut-être le sentiment qu'il est bien haut et que nous ne pouvons pas l'atteindre. Et pourtant, nous ne voudrions pas qu'il soit différent. Il y a ici une grande bénédiction pour le présent et un gage certain de la gloire à venir. Si nos corps sont déjà maintenant le temple du Saint Esprit, combien certaine est la rédemption future de nos corps ! Alors le Saint Esprit aura un temple caractérisé par une *sainteté* parfaite. En attendant, il nous encourage à la sainteté, et cela pour notre plus grande bénédiction.

Arrêtons-nous encore sur le verset 17. Il élimine d'emblée l'idée que notre union avec Christ se trouve dans son incarnation — idée qui est à la base de bien des erreurs répandues dans la chrétienté. Cette union ne réside pas dans la chair mais dans l'esprit. On a ici l'un des cas où l'on pourrait se demander s'il faut mettre au mot « esprit » une majuscule ou une minuscule. L'Esprit qui habite en nous est l'Esprit de Christ ; et par Lui nous sommes un seul esprit avec le Seigneur. Quel fait merveilleux ! Méditons-le bien.

8. Chapitre 7

Le premier verset du chapitre nous montre que Paul a écrit cette épître en réponse à une lettre de questions qu'il avait reçue des Corinthiens. Seulement, tandis qu'il y répondait, il y avait des problèmes plus graves et plus urgents qui devaient être traités premièrement ; ce sont ceux qui remplissent les chapitres 1 à 6. Il s'occupe maintenant de leurs questions, et c'est ainsi que nous lisons : « Or pour ce qui est des choses au sujet desquelles vous m'avez écrit », paroles qui sont d'ailleurs répétées au début des chapitres 8, 12 et 16. De toute évidence, ils avaient posé des questions à propos du mariage, des choses offertes aux idoles, des dons spirituels et des collectes.

Le chapitre 7 est presque entièrement consacré au sujet du mariage, bien que les versets 17 à 24 comportent des instructions concernant les diverses vocations terrestres dans lesquelles les croyants peuvent se trouver, des principes similaires s'y appliquant.

Il semble que les questions à propos du mariage aient été soulevées par le fait que Paul, qui était leur père spirituel et leur exemple, n'avait lui-même pas de femme. La plupart d'entre eux avaient une origine païenne, et ils avaient eu des pensées complètement erronées et corrompues quant à cette grande institution de Dieu. L'apôtre saisit cette occasion pour établir les choses sur la base voulue de Dieu, tout en maintenant qu'il y ait des personnes qui, comme lui-même, puissent vivre au-dessus de ce que réclame la nature, et renoncer au mariage pour être entièrement occupés du Seigneur et de son service.

Il est donc clair que, pour le croyant, le chemin normal est le mariage, avec tous les devoirs et toutes les responsabilités qu'il implique. Au verset 5, nous voyons que le mari et la femme peuvent se priver l'un de l'autre pour un temps, afin d'être plus entièrement à la disposition du Seigneur ; mais cela doit être fait d'un consentement mutuel, et en vue de la prière, de peur que l'adversaire n'en tire un avantage.

Aux versets 10 et 11, l'apôtre confirme les enseignements que le Seigneur avait déjà donnés. Dans les versets 12 à 16, il donne de plus amples instructions en vue des problèmes qui peuvent se présenter lorsque l'un des conjoints a reçu l'évangile et que l'autre est encore inconverti. Si un Juif, homme ou femme, contractait un mariage avec une personne appartenant aux nations environnantes, il y avait souillure, tant pour le couple que pour les enfants. Cela ressort très clairement de passages tels que Esdras 9 et Néhémie 13.

Avec l'évangile c'est le contraire, comme le verset 14 nous le montre. La

sanctification et la sainteté dont il est parlé ne sont pas intrinsèques, bien sûr, mais relatives. Si seule la femme est croyante, Dieu reconnaît la famille comme mise à part pour lui. Il peut arriver que le conjoint non croyant haïsse la lumière qui est venue dans la maison au point de ne plus vouloir y rester. Mais s'il veut demeurer là, il jouit, avec les enfants qui y demeurent aussi, des privilèges que la lumière confère ; et on peut espérer qu'ils seront tous amenés un jour au salut.

Ces instructions peuvent peut-être paraître de peu d'intérêt pour nous. S'il en est ainsi, c'est parce que nous vivons dans les conditions anormales que la chrétienté a créées. Si l'Église avait maintenu son caractère propre, comme une sphère de bénédiction et de lumière, entourée des ténèbres de ce monde et bien séparée de lui, nous verrions plus clairement l'intérêt de tout cela. Ceux qui prêchent l'évangile parmi les païens, et qui cherchent avec amour à aider les nouveaux convertis dans les problèmes qu'ils rencontrent, trouvent ici les directions dont ils ont besoin.

Pour ce qui concerne la vocation terrestre, comme pour le mariage, le chemin du croyant consiste à accepter la situation existante, seulement en y introduisant une nouvelle puissance, à la gloire de Dieu. Nous devons demeurer dans l'état dans lequel nous avons été appelés par l'évangile, mais sous la condition : « auprès de Dieu » (v. 24). Si nous ne pouvons pas avoir Dieu avec nous dans cet état, nous ne devons pas y rester.

Après avoir donné ces instructions à ceux qui sont mariés, Paul se tourne, au verset 25, vers « ceux qui sont vierges » — et les instructions les concernant vont jusqu'au verset 38. Les deux derniers versets du chapitre contiennent quelques directives quant à la conduite des veuves.

Le mot « vierge » est utilisé ici pour parler des personnes non mariées des deux sexes. L'enseignement de l'apôtre peut être résumé ainsi : le mariage est bon, comme l'est toute institution divine ; il est entièrement juste et autorisé. Cependant, rester dans un état non marié est encore mieux, si c'est dans le but de demeurer plus pleinement à la disposition du Seigneur, pour se dévouer à ses intérêts. Si ceux qui suivent ce chemin ne peuvent « vaquer au service du Seigneur sans distraction », leur célibat ne fera que les « enlacer dans des liens » (v. 35).

Remarquons que cette préoccupation se retrouve tout au long du chapitre. Si des époux se privent momentanément l'un de l'autre, ce doit être pour se livrer au jeûne et à la prière. Si dans un mariage mixte, le conjoint converti poursuit paisiblement et patiemment son chemin avec celui qui ne l'est pas, c'est qu'il cherche la gloire du Seigneur dans le salut de celui qui ne le connaît pas encore. Si l'esclave converti persévère avec humilité et contentement dans ses occupations ingrates, c'est parce qu'en cela il demeure auprès de Dieu. Celui qui

est célibataire peut renoncer au mariage parce qu'il désire ne pas être absorbé par les choses de la terre, mais se préoccuper seulement de la sainteté et du service du Seigneur. Si la veuve se remarie, elle le fait « dans le Seigneur », ce qui signifie : conformément à sa volonté et à ses directions.

Ce chapitre, sur lequel certains pourraient être enclins à passer rapidement comme étant sans intérêt particulier, ne contient pas seulement des instructions pour le mariage — instructions qui ont en elles-mêmes toute leur valeur — mais il met en évidence le principe que, pour le croyant, les intérêts de Dieu et de son service ont la priorité sur toute autre chose. Nous devons le reconnaître car « le temps est difficile » ou « raccourci » (v. 29). Hélas, combien souvent nous ne reconnaissons pas que nous vivons dans un temps raccourci, dont la fin a été rapprochée par la mort et la résurrection de Christ ! Et ainsi nous devrions retenir d'une main légère tout ce que nous possédons dans ce monde, en étant prêts à tout quitter d'un moment à l'autre.

Avant de passer au chapitre 8, regardons plus particulièrement les versets 6, 10, 12, 17, 25 et 40. Certaines des expressions utilisées dans ces versets ont été exploitées par ceux qui voudraient nier ou du moins affaiblir l'inspiration de l'Écriture.

Le verset 6 dit : « Je dis ceci par indulgence, non comme commandement ». Certaines choses en relation avec le mariage sont commandées, d'autres permises ; c'est très simple.

Le verset 10 se réfère à certains de ces commandements, et Paul rappelle qu'il n'y a rien de nouveau à leur sujet, car le Seigneur lui-même avait commandé ainsi lorsqu'il était ici-bas.

D'un autre côté, depuis le verset 12, l'apôtre donne des commandements qui n'avaient pas été précédemment exprimés par le Seigneur. Le temps d'en parler n'était pas encore venu puisque les problèmes dont il est question résultent de la large diffusion de l'évangile. Il n'y a aucune difficulté en cela, car ce que l'apôtre commandait et ordonnait dans toutes les assemblées, comme il le dit au verset 17, avait une pleine autorité. Il n'y a pas de différence *d'autorité* entre les commandements qui viennent des lèvres du Seigneur sur la terre et ceux qui viennent de lui dans le ciel par les lèvres ou par la plume de ses apôtres.

Au verset 25, l'apôtre fait une soigneuse mise en garde pour que les instructions qui suivent ne soient pas utilisées comme des commandements absolus qui puissent enlacer dans des liens (cf. v. 35). Elles ne sont que son appréciation des choses, mais une appréciation d'une très haute spiritualité — ainsi que l'expriment d'une façon significative les derniers mots du chapitre : « Or j'estime que moi aussi j'ai l'Esprit de Dieu ». L'application de toutes ces instructions données par l'Esprit dépendait entièrement de l'état spirituel de ceux

qui les entendaient. C’est ainsi que Paul est inspiré ici à ne pas donner de commandements mais son appréciation.

Ces distinctions fines sont très frappantes. Elles sont révélatrices de la sagesse de Dieu, comme aussi de la réalité et de la portée de l’inspiration divine. Au lieu de l’affaiblir, elles la confirment.

9 - Chapitre 8

Les mots « Pour ce qui est... », par lesquels s'ouvre le chapitre, montrent que les Corinthiens étaient perplexes quant à l'attitude qu'ils devaient avoir en rapport avec les choses sacrifiées aux idoles, et qu'ils avaient mentionné ce sujet dans leur lettre à l'apôtre. Bien que nous ne soyons pas confrontés aux mêmes problèmes, nous verrons que les instructions données ont une grande valeur pour nous diriger dans des cas concrets qui peuvent se présenter à nous.

Avant d'aborder ce sujet, l'apôtre insère une parole de mise en garde. Les Corinthiens se vantaient de leur connaissance. Or elle est bien peu de chose en comparaison de l'amour. La connaissance, par elle-même, ne sert qu'à enfler, alors que l'amour édifie. De plus elle est toujours partielle ; elle a des limitations sévères. Nous ne savons rien avec une connaissance pleine et absolue. Si nous nous imaginons que nous connaissons de cette manière, nous démontrons par là que nous ne connaissons encore rien comme nous devrions connaître. Alors que si nous aimons Dieu, nous pouvons être assurés que nous sommes connus de Lui. C'est la chose importante.

Au verset 4, l'apôtre entreprend le sujet. Premièrement, qu'en est-il des idoles elles-mêmes ? La vérité est qu'elles ne sont rien dans ce monde. Des hommes égarés peuvent bien vénérer ces étranges objets et les traiter comme des dieux, mais nous savons qu'ils ne sont rien de plus que l'œuvre des mains de l'homme « et qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'un seul ». En parlant ainsi, Paul n'oublie pas que les démons et leur pouvoir se cachent derrière les idoles ; il fait allusion à ce fait sinistre aux versets 19 et 20 du chapitre 10.

Les païens peuvent vénérer bien des dieux et bien des seigneurs, mais ceux-ci ne sont rien pour nous. Nous ne connaissons qu'un seul Dieu et qu'un seul Seigneur. Il y a le Père, l'origine et la source de tout, et nous sommes pour lui. Il y a le Seigneur Jésus, le grand administrateur dans la déité ; et toutes choses sont par lui, y compris nous-mêmes. Ceci étant, nous pouvons refuser entièrement de reconnaître les idoles des païens en quelque manière que ce soit, et traiter toutes les viandes comme identiques, qu'elles aient été offertes aux idoles ou non.

Cependant cette connaissance n'est nullement la part de tous (v. 7). Parmi les croyants, il y en aura toujours qui ne peuvent pas voir de telles choses à la lumière calme et non passionnée de la connaissance pure. Ils ne s'élèvent pas au-dessus de leurs sentiments et de leurs impressions subjectives. Sachant qu'une viande avait été offerte, de telles personnes ne pouvaient pas se débarrasser des sentiments que cela avait engendrés. Ils avaient « conscience de l'idole » et cela

les troublait continuellement. Leur conscience était « faible », car elle n'était pas fortifiée par la connaissance claire et joyeuse dont Paul jouissait ; et étant faible, elle était « souillée ». Comment fallait-il se comporter dans cette situation ? Que devait faire le croyant qui était plus fort ?

La réponse est pleine d'instructions. L'apôtre maintient fermement la liberté du frère plus fort. Il est bien clair que la viande ne nous recommande pas à Dieu. Nos façons de faire peuvent différer. Certains peuvent manger de la viande et d'autres ne pas en manger. Mais il n'y a aucun avantage à faire d'une manière, comme il n'y a aucun inconvénient à faire de l'autre. *Quant à Dieu*, il n'y a pas de différence à cet égard.

Mais *quant à ce qui nous concerne*, dans la sphère chrétienne, il y a quelque chose qui doit être pris en considération. Il semble que certains Corinthiens, forts de leur connaissance du néant des idoles, allaient jusqu'à s'asseoir dans l'enceinte d'un temple d'idoles. C'était se laisser emporter très loin par la connaissance et courir le risque de devenir une pierre d'achoppement pour d'autres. En effet, des croyants plus faibles pouvaient être tentés de les imiter, en désirant une liberté plus grande ; ce faisant, ils allaient être accablés par une conscience réprobatrice, et ainsi *périr*. Ceci n'a rien à voir avec le salut de l'âme. Cela signifie que le frère faible serait paralysé, qu'il serait détruit quant à son état spirituel et par conséquent quant à son témoignage et à son service — sa conscience faible étant blessée. Aucun croyant qui est dans l'obscurité à cause d'une conscience souillée n'est en état de servir dans les guerres du Seigneur.

Certains d'entre nous pourraient être tentés de dire : Oh ! ce n'est finalement qu'un frère faible ; par conséquent il ne compte que très peu comme serviteur ou comme soldat pour le Seigneur. En parlant ainsi, nous serions coupables d'oublier qu'il s'agit de l'un de ceux « pour lesquels Christ est mort », et qui a pour lui une valeur incalculable. Voilà la vraie lumière dans laquelle nous devons voir notre frère. Il a un tel prix que pécher contre lui revient à pécher contre Christ.

L'apôtre n'a jamais oublié les mots : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Nous-mêmes, nous ne devons jamais les oublier. La vérité qu'ils contiennent se retrouve dans bien des passages. Ceux qui veulent nuire à Christ aujourd'hui font du tort aux croyants. Ceux qui veulent servir Christ aujourd'hui prennent soin des siens et les servent. Ce qui est fait même au plus petit de ses frères, il le considère comme fait à lui-même. Que Dieu nous accorde de ne pas oublier cela ! Un réel dévouement pour Christ s'exprime de manière bien plus vraie et réelle par un service dévoué à sa cause et à son peuple, que par une abondance de belles paroles pieuses — que ce soit en s'adressant à lui ou en parlant de lui.

L’attitude qu’adoptait Paul lui-même est brièvement résumée dans le dernier verset du chapitre. Il préférait ne plus jamais manger de viande que d’être une occasion de chute pour son frère. Il préférait se mettre lui-même de côté et ôter de sa vie ce qui était parfaitement légitime, si ce pouvait être en vue du bien de son frère. C’est le fruit de l’amour divin en activité. Dieu veuille qu’il y en ait beaucoup plus à l’œuvre dans nos cœurs !

Il y a encore une remarque à faire à propos de ce chapitre. Le verset 6 est parfois cité par ceux qui cherchent à nier la divinité du Seigneur Jésus. Selon eux, puisqu’il y a « un seul Dieu, le Père » et qu’il est parlé du Seigneur Jésus seulement comme étant « un seul Seigneur », il n’est pas juste de parler de lui comme étant Dieu — même si d’autres passages le font clairement.

Dans ce verset, sans aucun doute, la divinité est attribuée au Père seul, et la seigneurie à Jésus seul. Cependant, il a été dit avec raison que « la divinité de Christ ne peut pas être plus niée parce qu’ici le Père est appelé un seul Dieu, que la seigneurie du Père ne peut être niée parce que le Fils est appelé un seul Seigneur » — à quoi nous ajoutons : ou que la divinité et la seigneurie de l’Esprit ne peuvent être niées parce qu’elles ne sont pas mentionnées ici.

Manifestement, la déité est présentée ici en contraste avec les nombreux dieux et seigneurs du monde païen ; et dans la déité, le Fils est Celui qui a la place de Seigneur. Si on laisse ce verset dans son contexte, il n’y a pas de difficulté réelle.

10 - Chapitre 9

À la fin du chapitre 8, nous avons vu l'attitude pleine d'égards de Paul : il était disposé à renoncer à ses droits incontestables, si, par là, il pouvait sauver un de ses frères plus faible d'un désastre spirituel. Le chapitre 9 s'ouvre par une vigoureuse affirmation de sa position apostolique et des privilèges qui lui sont liés. Les deux choses s'accordent parfaitement, mais l'apôtre savait bien que ses adversaires — et ceux du Seigneur — essaieraient de le trouver en défaut à ce sujet. Ils insinueraient que son attitude bienveillante n'était qu'un artifice destiné à camoufler le fait qu'il n'était pas réellement apôtre, mais quelqu'un qui s'était élevé lui-même. Les Corinthiens avaient manifestement été influencés par les prétentions osées de ses adversaires et leurs pensées avaient par conséquent été quelque peu faussées. C'est ce qui conduit Paul à parler ouvertement de l'autorité que Dieu lui a donnée.

Il était réellement apôtre ; et il était entièrement à l'aise quant aux objets mentionnés plus haut. Il n'avait pas été avec Christ durant les jours de sa chair, comme les douze, mais il avait vu le Seigneur dans sa gloire. Les Corinthiens eux-mêmes étaient le fruit de son travail apostolique. Le verset 2 fournit un argument incontournable à ceux d'entre eux qui, influencés par les adversaires, pouvaient être enclins à mettre en question son apostolat : ils étaient eux-mêmes la preuve de la validité de son œuvre ! Jeter un doute sur la réalité de son travail revenait à en jeter un sur la réalité de leur propre conversion. À la fin de la deuxième épître, il reprend cet argument et le développe (13:3-5).

Si on l'interrogeait à ce sujet, il avait là une réponse qui ne pouvait être contredite. Ses adversaires faisaient feu de tout bois pour le discréditer. Maintes et maintes fois, il s'abstenait de manger ou de boire quelque chose par égard pour d'autres. Il n'avait pas, contrairement à d'autres apôtres, d'épouse pour l'aider et l'accompagner dans ses voyages. Lui et Barnabas avaient voyagé et travaillé sans relâche, sans prendre les moments de repos dont d'autres jouissaient. De plus, au lieu d'être à charge à d'autres pour ses besoins matériels, il avait travaillé de ses propres mains pour gagner sa vie et n'avait rien reçu de qui que ce soit à Corinthe. Or chacune de ces choses était utilisée dans le but de le discréditer. En fait, elles étaient toutes à son crédit, car il s'agissait là de ses droits. Il renonçait à des choses auxquelles il avait droit en tant qu'homme et en tant que serviteur du Seigneur ; et il le faisait par dévouement entier aux intérêts de son Maître.

Paul était donc contraint de parler de ce qui le concernait personnellement.

Mais le Saint Esprit — qui s'exprime ici par sa plume — se sert de cette occasion pour exposer la volonté du Seigneur quant à ceux qu'il a appelés à consacrer tout leur temps à l'Évangile ou au service de Dieu. Il est ordonné « à ceux qui annoncent l'évangile de vivre de l'évangile » (v. 14). Il s'agit évidemment du cas normal. Si un ouvrier du Seigneur a des moyens financiers personnels et n'a pas besoin d'une telle aide — ou si quelqu'un, comme Paul, tout en en ayant besoin, a la force de s'en passer, c'est une autre affaire. Il y a toutefois cette différence à observer : il n'y a pas de vertu à décliner de l'aide quand on a suffisamment de ressources ; il y en a quand on n'a rien et qu'on renonce à ses droits.

Le principe que Paul expose est appuyé par un raisonnement spirituel au verset 7. Mais alors, il ne s'agit pas simplement d'une idée d'homme, ni même d'un homme spirituel : la loi s'exprimait exactement de la même manière. La petite prescription qui semble si abruptement placée en Deutéronome 25:4 établit ce principe en rapport avec une humble bête de somme. Il est appuyé en outre par les ordonnances concernant le service du temple et les autels juifs. Et finalement, le Seigneur lui-même en a ordonné ainsi pour la période actuelle. C'est ce que l'on voit en Matthieu 10:10 et dans d'autres passages des évangiles. Ce principe est donc établi de manière surabondante. Que tous ceux qui aiment le Seigneur prennent bien garde de ne négliger aucun vrai serviteur qu'il a appelé à son service ! Si nous le faisions, nous irions à l'encontre de sa Parole et en éprouverions nous-mêmes une grande perte.

En passant, remarquons que la manière dont Deutéronome 25 est cité ici nous conduit à nous attendre à trouver dans la loi, insérés et illustrés, bien des principes de conduite que le Nouveau Testament nous enseigne être selon la volonté de Dieu. Il n'y a rien de surprenant à cela, car Dieu est toujours le Même. En revanche, nous trouverons dans le Nouveau Testament de nouveaux principes de conduite qui ne sont pas dans l'Ancien. Il peut être opportun de faire ici une brève mise en garde. Tenons notre imagination bien en bride lorsque nous scrutons la loi donnée à Israël. L'esprit rêveur peut trouver des analogies apparentes qui, malgré des intentions pieuses, ne sont qu'un débordement de fantaisie.

Le verset 10 s'achève par les mots : « Celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part ». Cela signifie que celui qui travaille pour partager avec nous des choses *spirituelles* ne doit pas être privé de partager avec nous les choses *charnelles* — c'est-à-dire celles qui sont liées aux besoins de nos corps.

Y a-t-il eu quelqu'un d'autre, dans l'histoire de l'Église, qui ait vécu comme Paul, ayant autant de droits, mais si peu porté à demander ? Il préférait supporter

toutes les souffrances plutôt que d'être le plus petit obstacle à la progression de l'Évangile. Il aurait préféré mourir plutôt que de manquer en cela. Heureux homme ! Il n'est pas étonnant qu'il puisse ensuite exhorter les croyants en disant : « Soyez mes imitateurs ».

Voyez aussi combien il ressentait intensément l'appel de Dieu à prêcher l'évangile. Il savait qu'une administration lui avait été confiée ; malheur à lui s'il y manquait ! La tâche confiée aurait pu lui déplaire et ne pas être conforme à sa volonté — comme cela avait été le cas pour Jonas quand il devait aller prêcher à Ninive — mais c'était une nécessité qui lui était imposée (v. 16). Il aurait alors été contraint de servir au travers de grandes difficultés, comme Jonas l'a été. Bien sûr, sa tâche ne lui était pas désagréable. Il se glorifiait *en* elle, bien qu'en l'accomplissant il n'y avait rien *de* quoi il puisse se glorifier. Le faisant volontairement, il en recevrait certainement la rétribution. Or cela faisait partie de son salaire que de pouvoir prêcher l'évangile sans frais. Qu'il est beau de pouvoir annoncer le salut qui est « sans argent et sans prix », sans soulever aucune question quant à l'argent ou à la rémunération de la prédication !

Mais le zèle de l'apôtre pour l'Évangile le poussait encore plus loin. Il était parfaitement libre, il n'avait d'obligation envers personne. Pourtant, son amour le conduisait à se faire l'esclave de tous, afin de gagner « le plus de gens » possible. Il était sorti pour en conquérir autant que possible ; c'est pourquoi, dans les limites qui respectent la volonté de Dieu, il s'adaptait à ceux qu'il cherchait à conquérir. Il énumère quatre classes de personnes : les Juifs, ceux qui sont sous la loi, ceux qui sont sans loi et les faibles. Il s'adaptait à chacune de ces classes lorsqu'il les approchait, mais bien sûr sans faire quoi que ce soit de contraire à la volonté de Dieu. C'est ce dont témoignent les expressions des versets 20 et 21 : « n'étant pas moi-même sous la loi » et « non que je sois sans loi quant à Dieu, mais je suis justement soumis à Christ ».

Lorsque Paul s'approchait d'un homme sous la loi, il observait les prescriptions de la loi, pour ne pas blesser sa sensibilité. Il se soumettait à tout, pour autant qu'il ne renie pas par là le fait qu'il n'était lui-même plus sous la loi. Lorsqu'il approchait un homme sans loi, il le faisait sur ce terrain-là. Toutefois, il prenait toujours soin de montrer qu'il n'était pas un homme sans loi, mais qu'il était justement soumis au Seigneur. Il est donc évident que l'apôtre regardait de quelles gens il s'approchait et tenait compte de leurs particularités, afin d'éviter tout ce qui aurait pu les indisposer inutilement à l'égard du message qu'il leur apportait. Il était bien loin d'avoir cet esprit qui conduit à dire : Dieu peut sauver et s'occuper de ceux qu'il a élus — et qui, par conséquent, lance presque l'Évangile à la tête des gens sans se préoccuper du résultat.

Essayez de vous figurer l'apôtre devenant faible pour les faibles, parlant en

termes simples et élémentaires à des gens peu instruits ! Cela ne devait pas être une tâche facile pour un homme si instruit ! Et pourtant, il l'a fait. C'est l'art que doit apprendre tout moniteur d'école du dimanche dévoué et efficace. Il faut qu'il devienne comme un enfant pour gagner des enfants, sans pour cela devenir enfantin. Il doit comprendre l'esprit d'un enfant, et avoir devant lui comme but final : *le salut*.

En abordant le verset 24, les pensées de l'apôtre s'élargissent : il s'occupe de l'esprit et du caractère qui devraient marquer tout serviteur du Seigneur. Nous sommes vus comme des athlètes en compétition dans un stade, engagés dans une course ou un combat. C'est pour cela que nous devrions être caractérisés par le zèle, par un objectif bien précis, et par une vie de modération en tout et de renoncements. L'athlète, que ce soit celui des jeux pratiqués en Grèce il y a deux mille ans ou celui des compétitions actuelles, prend bien soin de ne pas se laisser dominer par son corps. Bien au contraire, il maîtrise son corps et le soumet à un régime très strict, tout en l'endurcissant par un entraînement continuel. Et il fait tout cela pour une couronne qui se flétrit rapidement. Cherchons à faire les mêmes efforts, mais sur un plan spirituel, afin de recevoir un jour une couronne incorruptible. Car, à l'inverse, il est possible de négliger tout cela et, après avoir été un prédicateur éloquent pour les autres, d'être finalement réprouvé soi-même.

Notre chapitre se termine par un mot très déplaisant : « réprouvé ». Il y a eu beaucoup de controverses au sujet de ce mot. Plusieurs s'en sont servis pour chercher à prouver que le vrai croyant peut-être rejeté, et perdu pour toujours. D'autres, réalisant que bien des passages disent positivement le contraire, ont cherché à l'expliquer comme signifiant désapprouvé ou rejeté quant au service, privé de recevoir un prix, disqualifié.

Nous croyons cependant que, pour saisir la véritable portée du verset, il faut laisser au mot « réprouvé » son poids et sa pleine signification, et qu'il faut lire ce passage en relation avec les douze premiers versets du chapitre 10. Le mot « Car », au début de celui-ci, indique que ce qui suit illustre ce qui vient d'être dit. « Car... nos pères ont tous été sous la nuée... Mais Dieu n'a pas pris plaisir en la plupart d'entre eux, car ils tombèrent dans le désert ». La plupart des Israélites présentaient les signes extérieurs d'une relation avec Dieu, mais il leur en manquait la puissance vitale : ils n'avaient pas la foi. Ils n'ont pas « mortifié » leur corps, mais se sont adonnés à leurs convoitises et ont misérablement péri. Dans ce sens, ce sont des types de ceux qui, tout en professant hautement être chrétiens, ne sont pas de vrais croyants et périront.

Le sens du mot « réprouvé » semble donc être clairement précisé par le contexte. Mais il reste la difficulté : pourquoi Paul parle-t-il de lui-même en ces

termes ? Pourquoi est-il si emphatique en disant « que... je ne sois *moi-même* réprouvé » ? Nous croyons qu'en écrivant ainsi, Paul n'avait pas seulement en vue les Corinthiens qu'il venait de blâmer pour leur grand relâchement, mais aussi, et peut-être surtout, les fauteurs de trouble qui les avaient conduits à l'égarement. Ces adversaires étaient sans aucun doute des hommes qui, tout en jouant les grands prédicateurs, se complaisaient eux-mêmes dans des principes relâchés — bien loin de mortifier leurs corps. Toutefois Paul ne les nomme pas directement, pas plus qu'il n'avait cité les chefs de parti au début de l'épître. Là, il avait reporté les choses sur lui et sur Apollos. Ici, il ne cite même pas Apollos, mais les reporte sur lui seul. C'est d'ailleurs une façon de parler très habituelle. Par exemple, un prédicateur s'adresse à la foule en disant : « Si je dois une année de loyer, et que je ne puisse en payer un centime, alors... ». De toute sa vie, cet homme n'a jamais eu de dette quant à son loyer, mais, pour illustrer son message, il transfère la chose sur lui. La délicatesse l'empêche de mentionner ses auditeurs, et de suggérer qu'ils ne sont pas capables de payer leur loyer.

Paul n'a aucun doute quant à lui-même. Au verset précédent, il a dit : « Moi donc je cours ainsi, *non comme ne sachant pas vers quel but* » (v. 26). Mais il a de sérieux doutes quant à ses adversaires, et quelques doutes quant aux Corinthiens. En appliquant son avertissement à lui-même, il ne le rend que plus efficace. Le simple fait d'être un prédicateur ne garantit rien du tout.

11 - Chapitre 10

Les privilèges extérieurs et la pratique d'une religion ne sont nullement une garantie. C'est ce dont témoigne l'histoire d'Israël, résumée dans les premiers versets du chapitre 10. Il y avait pour les Israélites des choses présentant une certaine analogie avec le baptême et la cène du Seigneur, et pourtant ils sont tombés dans le désert et ont été détruits. En cela, ils sont des types pour nous.

Le passage de la mer Rouge est un type du baptême. À ce moment, les Israélites se sont soumis de façon bien définie à l'autorité et à la conduite de Moïse. De même, par le baptême chrétien — administré au nom du Seigneur Jésus — nous sommes placés de façon bien définie sous son autorité et sa conduite. Bien que ni la nuée ni la mer ne les aient touchés, les fils d'Israël ont été *sous* la première et ont passé *à travers* la seconde.

Le verset 3 se réfère à la manne ; le verset 4 parle du rocher duquel ils ont bu en Exode 17 et en Nombres 20. Mais autant la manne que le rocher étaient « spirituels », étant surnaturels ; l'un et l'autre étaient des types de Christ. Pourtant, en dépit de ces privilèges particuliers dont jouissait tout Israël, la grande majorité d'entre eux sont tombés dans le désert. Ce triste fait est rappelé dans Hébreux 3 et 4, où il est précisé que la raison de leur chute est qu'ils n'avaient pas de foi (Héb. 4:2). Notre passage nous indique ce qui, par contre, les caractérisait : les convoitises, l'idolâtrie, la fornication et une disposition d'esprit à tenter Dieu et à murmurer. Lorsque la foi apparaît, ces mauvaises choses disparaissent.

L'Esprit de Dieu a enregistré ces choses pour nous servir d'avertissement. Le vrai croyant est caractérisé par la confiance en Dieu, et plus sa confiance est simple et absolue, mieux cela vaut. Parallèlement, il est caractérisé par une absence de confiance en lui-même, et plus il se méfie de lui-même, mieux cela vaut. C'est lorsque *nous* croyons que nous sommes debout que nous sommes en danger de tomber. C'est une tout autre chose, bien sûr, lorsqu'un croyant est confiant que « le Seigneur est puissant pour le tenir debout » (Rom. 14:4).

Et non seulement Dieu est puissant pour nous soutenir, mais, dans sa fidélité, il garde un œil vigilant sur nous et ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà d'une certaine limite. Les tentations auxquelles nous sommes soumis sont des « tentations humaines ». Elles ne sont pas d'une nature surhumaine, et il y a avec elles une « issue ». Le fait qu'il y ait une issue ne signifie pas que nous devions nous attendre à trouver toujours un chemin qui nous permette d'échapper entièrement à la mise à l'épreuve. Mais cela veut dire

que Dieu veille toujours à ce qu'il y ait un chemin par lequel nous puissions finalement en sortir indemnes. La tentation peut ressembler à un long tunnel noir, mais la lumière du jour est toujours visible à son extrémité.

Ayant exprimé cette solennelle mise en garde, l'apôtre lui donne une tournure très personnelle au verset 14. Tout le chapitre 8 avait été consacré au problème des idoles et des viandes qui leur avaient été offertes, et ce verset nous ramène à cet objet. Le chapitre 8 affirmait la liberté du croyant par rapport aux viandes offertes aux idoles. Ce verset contrebalance cet enseignement en soulignant le caractère odieux des idoles elles-mêmes. L'idolâtrie ne doit pas simplement être évitée ; il faut la fuir, comme étant une chose absolument horrible.

Gardons-nous des idoles, dans tous les sens du terme.

Jusqu'ici dans cette épître, l'apôtre s'était adressé aux Corinthiens sur le plan de leur responsabilité, en supposant qu'il pouvait y avoir parmi eux des hommes qui n'avaient que l'apparence chrétienne. Au verset 15, il change un peu son point de vue et s'adresse à eux comme à des « personnes intelligentes ». Il est à craindre que tout croyant ne puisse être désigné ainsi ; et il est certain qu'aucune personne inconvertie ne peut l'être. L'apôtre parle aux membres du corps de Christ, qui possèdent son Esprit, et qui sont donc capables de juger de ce qu'il va maintenant développer devant eux. Les versets 16 à 22 contiennent une argumentation dont la force spirituelle devrait s'imposer à nous.

La signification première de la coupe et du pain auxquels nous participons dans la cène du Seigneur, c'est le sang et le corps de Christ. Cela apparaît de manière très évidente dès l'institution de la cène, ainsi qu'elle nous est rapportée dans trois des Évangiles. Mais il y a une autre signification, sous-jacente à la première, qui n'a pas été mise en lumière avant que soient donnés les versets qui sont devant nous : c'est la pensée de la « communion ». La cène n'est pas seulement un acte qui fait appel aux sentiments les plus profonds de la piété personnelle de chaque individu ; c'est un acte de communion, exprimant le fait que nous qui participons à un seul et même pain, nous sommes « un » comme le pain auquel nous participons.

Cependant, arrivés à ce point, veillons à distinguer soigneusement les choses qui diffèrent. Le seul pain représente le corps de Christ qui a été livré à la mort pour nous. Le fait que nous, croyants, bien qu'étant plusieurs, nous *participions tous* à ce même pain signifie que nous sommes un seul corps. Nous sommes un seul corps par un acte divin (cf. 12, 13). Participer tous à un seul pain ne fait pas de nous un seul corps, mais c'est le signe que nous sommes un seul corps. Et Paul fait appel à ce signe pour donner du poids à son argumentation.

Le point qu'il souligne ici, c'est que la cène du Seigneur implique la communion — non seulement la communion les uns *avec* les autres, mais la communion *du* sang et *du* corps de Christ. Il n'y a rien ici pour nourrir la superstition. Ce que nous *rompons*, c'est du pain. Ce à quoi nous *participons*, c'est du pain. Mais en buvant et en participant, nous avons communion *avec ce que la coupe et le pain représentent* ; et c'est à l'égard de cela que nous serons tenus pour responsables, comme le verset 27 du chapitre suivant l'affirme expressément. C'est une vérité extrêmement solennelle, sur laquelle on ferme trop souvent les yeux.

Au verset 18, l'apôtre montre qu'il y avait en Israël une préfiguration de cette vérité. En effet, les sacrificateurs pouvaient manger certaines parties de certains sacrifices, et dans le cas du sacrifice de prospérités, même celui qui l'offrait en avait sa part. Les chapitres 6 et 7 du Lévitique nous donnent des détails à ce sujet. Ils nous montrent aussi qu'il y avait des restrictions pour ceux qui mangeaient. Toute souillure devait être éloignée d'eux, car, par leur participation au sacrifice, ils étaient en communion avec l'autel de Dieu, et avec tout ce qu'il représentait. S'ils avaient pris des libertés avec leur nourriture sainte et l'avaient traitée d'une manière indigne, ils en auraient subi des conséquences graves.

Il en était de même en principe quant aux sacrifices idolâtres des gentils. Les idoles que les païens vénéraient représentaient des démons ; et ces démons n'étaient rien d'autre que des subordonnés de Satan. En leur offrant des sacrifices, ces gens entraient en communion avec les démons. Et l'enfant de Dieu doit fuir à tout prix une telle communion.

Les versets 16 à 20 placent ainsi devant nous trois communions : celle des chrétiens, celle des Juifs et celle des païens. Elles sont centrées respectivement sur la table du Seigneur, sur l'autel d'Israël et sur les sacrifices idolâtres du paganisme. Elles s'expriment dans tous les cas par le fait de manger. Dans ce passage, l'autel d'Israël n'est pas en question ; il est seulement introduit comme illustration, puis laissé de côté. (Il y a aussi une allusion à lui en Héb. 13:10.) Le problème, ici, se situe entre la communion de la mort de Christ et la communion des démons. Ces deux choses sont totalement, fondamentalement et continuellement opposées. Il est impossible de participer à l'une et à l'autre. « Vous ne pouvez », dit l'apôtre à deux reprises au verset 21.

En supposant que quelqu'un ignore ce « vous ne pouvez », et soit assez effronté pour participer à la table des démons après avoir participé à la table du Seigneur, qu'en sera-t-il alors ? Il provoque le Seigneur à la jalousie, à l'égard de son nom et de sa gloire. Le Seigneur ne donnera pas sa gloire à un autre, et celui qui l'offense ainsi entre en conflit aigu avec le Seigneur lui-même. Il connaîtra

l'amertume de ses voies en discipline, qui peuvent aller jusqu'à la mort. Sous la discipline du Seigneur, il découvrira vite qu'il n'est pas plus fort que lui, et il devra parcourir la route pénible de la repentance, qui est le seul moyen qui conduit à la restauration.

Par la grâce de Dieu, nous ne sommes que très peu menacés par la « communion avec les démons ». Mais, à cause de cela, n'écartons pas avec légèreté de nos pensées ce qui nous est enseigné ici, car le principe a une portée beaucoup plus large. Si nous participons à la table du Seigneur, nous devons être vigilants pour ne pas participer aussi à des choses qui sont en contradiction avec elle et avec sa sainteté. Si nous avons communion avec le sang et le corps de Christ, nous comprendrons que celle-ci a une valeur telle qu'elle exclut toute communion incompatible. Nous nous tiendrons éloignés de toute communion qui puisse nous lier, et même nous souiller. Nous craignons que les implications de cette vérité soient souvent ignorées. On participe à la coupe et au pain sans se préoccuper beaucoup des obligations solennelles qui y sont rattachées. Or nous ne pouvons avoir aucune communion avec des choses mauvaises.

Ce sérieux problème traité, il reste la question des viandes offertes aux idoles, à laquelle l'apôtre avait déjà fait allusion. Il s'en était écarté au début du chapitre 9 pour ouvrir une digression, et il y revient au verset 23 du chapitre qui nous occupe. Le monde païen était si rempli d'idoles que la plupart des animaux en vente dans les boucheries avaient été tués lors de sacrifices ou de cérémonies idolâtres. Si un chrétien achetait sa viande à la boucherie, ou s'il mangeait chez quelqu'un qui n'était pas croyant et qui était donc indifférent à ces choses, que devait-il faire ?

À ce sujet, Paul affirme à deux reprises : « Toutes choses sont permises ». Il nous place donc dans une position de liberté. Mais il nous rappelle que toutes choses sont bien loin d'être *avantageuses* ou *édifiantes*, et de plus, que nous ne devons pas simplement considérer ce qui est bon pour nous, mais aussi ce qui est bon pour les autres. Le double test qu'il mentionne peut avoir des milliers d'applications. Sans cesse se présentent de nouvelles situations où nous ne devons pas seulement nous demander : est-ce permis ? mais aussi : est-ce avantageux ? cela tend-il à l'édification ? De plus, nous avons à considérer l'avantage et l'édification de *tous*. Si nous ordonnions nos vies selon ce standard, nous nous passerions de bien des choses dont la nature est douteuse et sans profit.

Nous pouvons bien remercier Dieu pour la liberté donnée dans ce passage. Quel fardeau insupportable pour les premiers chrétiens, s'ils avaient été responsables de rechercher l'historique de chaque morceau de viande acheté dans leurs marchés, ou consommé dans la maison de quelque connaissance ! Et

pour nous aujourd'hui, qui vivons dans un monde hautement compliqué et artificiel, cela serait encore dix fois pire. La volonté de Dieu pour les siens est évidemment qu'ils acceptent les conditions dans lesquelles ils sont placés, et qu'ils cheminent avec simplicité, sans chercher d'un œil inquisiteur tous les problèmes possibles, qu'il s'agisse de viande ou de n'importe quelle autre chose.

Par contre, si, sans s'être spécialement enquis, quelqu'un est informé d'une souillure — comme dans le cas qui est supposé au verset 28 — alors cette souillure doit être soigneusement évitée. En disant cela, l'apôtre réaffirme ce qu'il avait dit à la fin du chapitre 8.

Cela nous amène à l'enseignement très général du verset 31, à une affirmation qui couvre l'ensemble de nos vies. En toutes choses, nous devons rechercher la gloire de Dieu. Et le verset suivant ajoute que nous devons éviter de devenir une pierre d'achoppement pour un homme quelconque. En considérant ce passage dans son ensemble, nous pouvons y observer cinq points très utiles pour nous aider à discerner si un chemin est, ou n'est pas, selon la volonté de Dieu.

Ce qui est selon sa volonté est :

- permis,
- avantageux,
- pour l'édification (de soi-même ou des autres),
- pour la gloire de Dieu,
- et ne donne pas d'occasion de chute pour qui que ce soit.

La question est souvent posée : comment puis-je connaître la volonté de Dieu et être dirigé par lui ? Eh bien ! voilà quelques éléments de direction très sûrs et bien définis. Mais sommes-nous toujours disposés à nous laisser diriger lorsque nous recevons les directions divines ?

Le verset 32 partage l'humanité en trois classes. Remarquez comment l'assemblée de Dieu est distinguée des Juifs et des Grecs (les gentils). L'Ancien Testament partageait les hommes en deux catégories : Israël et les nations (les païens). L'Église, un corps tiré à la fois des Juifs et des gentils, n'apparaît que dans le Nouveau Testament. Bien que nous ayons été appelés hors de l'ensemble de l'humanité, nous devons considérer les hommes en cherchant leur plus grand bien, leur salut. C'était la façon de faire de Paul, comme c'était celle de Christ. Et nous devons être imitateurs de Paul. Le verset 1 du chapitre 11 peut être considéré comme étant le dernier verset du chapitre 10.

12 - Chapitre 11

Le nouveau sujet commence au verset 2 , qui fait un net contraste avec le verset 17. Au chapitre 10, comme nous l'avons vu, l'apôtre a parlé de l'institution de la cène du Seigneur. En relation avec elle, il y avait de graves désordres à Corinthe, exigeant une réprimande sévère. Il y avait cependant certains points en lesquels l'apôtre pouvait louer les Corinthiens. Il commence donc par quelques mots de louange. Des « enseignements » leur avaient été donnés ; ils s'étaient souvenus de Paul et les avaient gardés. Ainsi, même en cela, nous voyons l'apôtre confirmer par l'exemple ce qu'il venait de dire. Il cherchait le profit des Corinthiens en les louant avant de les blâmer. Et en agissant de cette manière, il suivait Christ. En effet, c'est bien là sa manière d'agir, comme nous le voyons dans les messages aux sept assemblées, en Apocalypse 2 et 3.

Cependant, même à cet égard, il y avait des choses au sujet desquelles les Corinthiens étaient ignorants. Il semble qu'ils observaient les enseignements qui leur avaient été donnés quant à l'attitude des hommes et des femmes dans la prière et la prophétie, sans comprendre la vérité qui motivait ces enseignements. Le fait que l'homme doive accomplir ces exercices spirituels avec la tête découverte, et la femme avec la tête couverte, n'était pas un ordre arbitraire. Au contraire, c'était en accord avec l'ordre divin établi en relation avec Christ. Trois « chefs » ou « têtes » sont mentionnés au verset 3.

Si Dieu est le plus élevé d'entre eux, c'est parce qu'en devenant homme, afin de pouvoir assumer sa fonction de médiateur, le Seigneur Jésus a pris une place de soumission. Ésaïe avait annoncé la venue du serviteur de l'Éternel, qui aurait l'oreille de celui qu'on enseigne et qui ne dévierait jamais de ses commandements (50:4, 5) — c'est-à-dire que l'Éternel serait sa tête ou son chef en toutes choses. Cela a été parfaitement accompli en Christ, et le fait qu'il soit maintenant ressuscité et glorifié n'a pas altéré cette position. Il est toujours le serviteur qui accomplit la volonté de Dieu, bien qu'il ne soit jamais moins que Dieu lui-même, et « le plaisir de l'Éternel prospérera en sa main » pour l'éternité (És. 53:10). Ainsi, « le chef du Christ, c'est Dieu ».

Ensuite, Christ est le chef de l'homme — distingué ici de la femme. Un ordre déterminé a été établi à la création, « Adam a été formé le premier, et puis Ève » (1 Tim. 2:13). Cet ordre est réaffirmé par les versets 8 et 9 de notre chapitre. Ève participait à la place d'honneur que possédait Adam ; mais, même pendant le temps de l'innocence, la direction était dévolue à Adam. Le péché n'a

pas changé cet ordre, non plus que la venue de la grâce de Dieu en Christ. Ainsi, Christ est le chef de l'homme — de tout homme. Et l'homme est le chef de la femme.

Les membres du corps humain sont tous dirigés par la tête — ou le chef. Ainsi, l'image est très simple et très expressive. En un mot, c'est une affaire de *direction*. La femme doit accepter la direction de l'homme. L'homme doit accepter la direction de Christ. Christ accepte la direction de Dieu, et le fait d'une manière parfaite. Quant aux autres relations, la soumission se réalise d'une manière très imparfaite. Les hommes, pour la plupart, ne reconnaissent pas Christ du tout ; et nous assistons à la grande révolte féministe contre l'autorité et la direction de l'homme — spécialement dans les nations « christianisées », ce qui est bien significatif. Mais aucun de ces faits n'altère l'ordre divin.

Dans des activités spirituelles qui touchent directement Dieu — que ce soit en priant (c'est-à-dire en s'adressant à lui) ou en prophétisant (c'est-à-dire en parlant de sa part) — il faut que le croyant, homme ou femme, observe ces enseignements quant à la tête découverte ou couverte. C'est un signe que l'ordre divin est reconnu et obéi. Les versets 14 et 15 montrent en outre que c'est en accord avec cela que l'homme a des cheveux courts et la femme des cheveux longs.

Il n'y a pas de contradiction entre le verset 5 de notre chapitre et le verset 34 du chapitre 14, pour la simple raison que là il est question de parler dans l'assemblée, alors qu'ici le fonctionnement de l'assemblée n'est pas en vue avant le verset 17. C'est seulement depuis ce verset que le chapitre commence à considérer ce qui se passe lorsqu'on se réunit. La prière et la prophétie envisagées au verset 5 ne sont pas en relation avec les rassemblements formels des saints de Dieu.

C'est lorsqu'il se met à parler des choses qu'il avait apprises au sujet de leurs réunions en assemblée que l'apôtre se voit contraint de les blâmer (v. 17). Ils ne se réunissaient pas pour leur profit, mais pour leur détriment. Au premier chapitre, Paul avait déjà fait allusion à ces divisions parmi eux, et c'est lorsqu'ils se réunissaient qu'elles étaient rendues manifestes. Ils se réunissaient encore en un même lieu. Les choses n'avaient pas atteint un point tel qu'ils refusent de se rencontrer et qu'ils se réunissent dans des locaux différents. Et pourtant il y avait des fissures internes dans l'assemblée, avec tout leur cortège d'effets désastreux.

Ces nouvelles étaient parvenues aux oreilles de Paul et il leur dit ouvertement qu'il les croit en partie, car il connaissait leur état charnel. Le mot « sectes » du verset 19 signifie « écoles d'opinion ». Les sectes sont mentionnées en Galates 5:20, parmi les affreuses « œuvres de la chair ». Lorsque des croyants se trouvent dans une condition charnelle, les sectes surviennent inévitablement.

C’est pourquoi l’apôtre dit à ces Corinthiens charnels : « il *faut* aussi qu’il y ait des sectes parmi vous ». Ces sectes peuvent avoir l’effet de manifester ceux qui sont follement « approuvés » par les hommes. Elles auront certainement pour effet de révéler ceux qui refusent cet esprit de parti, et qui par conséquent ont l’approbation de Dieu.

Quel doit être le jugement de l’Esprit de Dieu sur nous aujourd’hui, en raison de la manière dont les écoles d’opinion prospèrent dans l’Église de Dieu !

Le verset 20 montre clairement que les croyants de Corinthe, bien que très nombreux, se réunissaient encore ensemble dans un même bâtiment. Ils se réunissaient « en assemblée », c’est-à-dire pas seulement pour être ensemble mais comme assemblée (v. 18). Et alors, les sectes et les partis se manifestaient douloureusement. En outre, leur façon d’agir était désordonnée. Elle l’était tellement que l’apôtre refuse de reconnaître leurs festins, qu’ils appelaient la cène, comme étant véritablement la cène du Seigneur. Ce n’est pas « manger la cène dominicale », dit-il, mais chacun prenant « son propre souper ».

Nous croyons qu’il y a ici un double contraste. Premièrement un contraste entre les termes « du Seigneur » et « son propre ». Ils traitaient la question comme s’ils en étaient maîtres, et pouvaient par conséquent l’arranger à leur guise en célébrant la cène comme ils le voulaient. Cela conduisait à un désordre scandaleux, certains ne recevant rien et d’autres buvant tellement de vin qu’ils s’enivraient. Si un désordre aussi choquant semble ne plus avoir lieu de nos jours, n’y a-t-il pas beaucoup de chrétiens qui s’estiment maîtres de cette sainte ordonnance et se croient parfaitement libres de la modifier à leur convenance ? — libres de la changer en une messe ou en un sacrifice, libres de l’ornementer ou de l’agrémenter par des chœurs, libres d’en limiter l’administration à une caste sacerdotale, libres de la célébrer si fréquemment qu’elle en devient presque continue, libres de la réaliser une fois seulement en plusieurs mois ou de l’abolir complètement.

Mais il y a aussi un contraste entre la cène du Seigneur qui est une affaire de *communion*, comme le chapitre 10 l’a exposé, et « chacun » prenant son propre souper, ce qui en fait une affaire purement *individuelle*. Si des croyants se réunissent et respectent cette institution de façon extérieurement impeccable, mais qu’en même temps ils la traitent comme un *privilège purement personnel*, en lui ôtant, dans leur esprit, la pensée que ceux qui la célèbrent le font comme étant un seul corps, ils se fourvoient complètement. Ce n’est *pas chacun agissant et mangeant pour lui-même*, mais plutôt *tous agissant ensemble*.

Le seul remède au désordre quant à la cène du Seigneur était de revenir, et cela même aux temps apostoliques, à son institution originale — à son esprit, à sa signification et à toute sa simplicité. Paul ne développe pas d’arguments à ce

sujet. Dans les versets 23 à 27, il revient simplement à ce qui avait été institué par le Seigneur lui-même. Et il le fait, non pas comme s'il avait reçu des informations authentiques de la part des autres apôtres qui avaient été présents alors, mais comme ayant reçu directement ces instructions du Seigneur, par une révélation divine. Cette révélation confirme le compte-rendu donné par les évangélistes inspirés et en clarifie la signification. Beaucoup de ce qui peut être considéré par les hommes comme la beauté et la grandeur de la célébration de cette institution n'est, selon l'estimation divine, rien d'autre que du désordre. Tout ordre qui n'est pas l'ordre divin, aussi ornementé et magnifique qu'il soit aux yeux des hommes, n'est que du désordre aux yeux de Dieu.

Il a plu à Dieu de nous donner quatre comptes rendus de l'institution de la cène du Seigneur. Le quatrième, donné par Paul, revêt une importance particulière. Il établit clairement que cette institution doit être observée par les croyants d'entre les nations aussi bien que d'entre les Juifs, et qu'elle doit se continuer jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Les objets matériels employés sont des plus simples : le pain, la coupe, objets connus dans chaque maison à cette époque. Leur signification est profonde : « mon corps », « la nouvelle alliance en mon sang ». Et l'esprit entier de cette institution est défini par les mots : « en mémoire de moi ». Nous devons nous souvenir de lui dans les circonstances par lesquelles il a passé : il a été *dans la mort*, bien que nous le connaissions comme celui qui est maintenant glorifié dans le ciel.

La cène commence donc avec le souvenir du Seigneur dans sa mort. Beaucoup de choses découlent de ce souvenir. Nous ne manquerons pas d'être conscients de la bénédiction qui est la nôtre — c'est « la coupe de bénédiction » — et nous pourrons bénir Dieu en retour. Mais il nous faut aller au-delà des symboles et voir ce qu'ils représentent. Nous devons discerner le corps et le sang de Christ. Et en discernant cela, nous serons gardés de traiter ces choses saintes d'une manière profane et indigne, comme les Corinthiens le faisaient. Le Seigneur ne les tenait pas pour innocents, et ils mangeaient et buvaient un jugement contre eux-mêmes. Ils étaient coupables du déshonneur qu'ils jetaient, non seulement sur un pain et une coupe, mais sur le corps et le sang de Christ représentés par ce pain et cette coupe. C'est le sens profond des versets 27 et 29.

Que devrions-nous faire alors ? Lorsque l'Éternel exerça le jugement sur Uzza, parce qu'il avait traité l'arche comme si elle était un objet ordinaire (voir 2 Sam. 6), David fut irrité et laissa l'arche entièrement de côté pour un temps. C'était une faute, qu'il rectifia par la suite en honorant l'arche et en la traitant comme Dieu l'avait ordonné. Les instructions de Paul aux Corinthiens, dans les versets 28 à 30, sont en plein accord avec cela. Dieu était intervenu en jugement parmi eux ; plusieurs étaient faibles et malades, et certains avaient même été

retranchés par la mort. Mais cela ne devait pas les conduire à renoncer à célébrer la cène du Seigneur. Au contraire, cela devait les amener à s'éprouver eux-mêmes et à y participer dans un esprit de jugement de soi. Il y avait eu abus, et la solution n'était pas l'abstention, mais la réalisation soigneuse de ce mémorial, dans l'obéissance à l'intention de Dieu.

Les derniers versets de ce chapitre nous fournissent un exemple du châtiment de Dieu en rétribution. Les Corinthiens étaient sous la discipline divine à cause du mal qu'ils avaient commis. Dieu châtie ses enfants afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde. Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous serons gardés du mal et il ne sera pas nécessaire que la main de Dieu s'appesantisse sur nous. Notons bien cela. Exerçons-nous au jugement de nous-mêmes ; il est hélas si peu mis en pratique. Cultivons-le toujours plus. Par lui, nous serons préservés d'innombrables fautes. Les Corinthiens l'avaient manifestement négligé, et il y avait beaucoup à reprendre parmi eux. L'apôtre a maintenant corrigé leurs erreurs les plus flagrantes en relation avec la Cène. Il y en avait d'autres, mais elles pouvaient attendre jusqu'à ce qu'il vienne en personne. Il termine donc le chapitre en disant : « Or quant aux autres points, je les réglerai quand j'irai vers vous ».

13. Chapitre 12

Les croyants de Corinthe se réunissaient en assemblée non seulement pour participer à la cène du Seigneur, mais aussi pour l'exercice des dons spirituels, en particulier celui de la prophétie. À cette époque, il y avait des prophètes que le Saint Esprit utilisait pour délivrer des communications inspirées dans l'assemblée. C'est de cette manière que Dieu fournissait des instructions et des directions, alors que les écrits du Nouveau Testament, étant en formation, n'étaient pas encore à la disposition des croyants, comme ils le sont aujourd'hui. Il y avait cependant un grand danger lié à cela.

Autrefois, lorsque Dieu suscita des prophètes en Israël, Satan s'empressa de semer la confusion en faisant apparaître de nombreux faux prophètes. Au temps d'Achab, il y avait huit cent cinquante faux prophètes pour un vrai. L'adversaire a utilisé la même tactique aux premiers jours de l'Église, en introduisant, dans les rassemblements de croyants, des hommes qui fournissaient des communications inspirées non par l'Esprit Saint mais par des démons. C'est la raison du test présenté au verset 3 : la confession de Jésus comme Seigneur. Beaucoup de témoignages pourraient être apportés, confirmant l'efficacité de ce test. Il fonctionne infailliblement. Dans les séances spirites modernes, les démons exprimeront facilement des sentiments de très belle apparence et de haut niveau, mais ils ne reconnaîtront jamais Jésus comme Seigneur.

Dans le monde païen, on pensait que chaque démon avait une spécialité dans laquelle il exerçait son activité. L'un était un esprit guérisseur, un autre, un esprit de prophétie ou de divination, etc. L'apôtre apprend donc aux Corinthiens, dans les versets 4 à 11, que tous les dons d'origine divine qui peuvent être manifestés dans l'Église procèdent d'un seul et même Esprit, le Saint Esprit de Dieu. L'Esprit est un, ses opérations et ses manifestations de puissance sont multiples. Qu'il s'agisse de l'Esprit (v. 4), du Seigneur (v. 5) ou de Dieu (v. 6), le trait dominant est la diversité procédant de l'unité. Les dons sont en relation avec l'Esprit, les services avec le Seigneur et les opérations avec Dieu.

Or, dans l'assemblée de Dieu, les dons ou les manifestations de l'Esprit s'expriment à travers des hommes. Aucun homme ne possède tous les dons. Occasionnellement, un homme peut en posséder plusieurs. Le plus souvent, il n'en possède qu'un. Toutefois, qu'il en possède un ou plusieurs, ce qui lui a été confié n'est pas pour son propre profit, mais pour le profit de tous. « Or à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité » (v. 7). Les Corinthiens agissaient manifestement un peu comme des enfants ; c'était comme

si le don spirituel conféré était une sorte de nouveau jouet qu'ils pouvaient utiliser pour leur plaisir personnel et pour se distinguer. Or il ne s'agissait pas du tout de cela, mais d'un don fourni à un membre pour le bien du corps tout entier.

Alors, ayant énuméré les différents dons et ayant de nouveau souligné que tous procèdent du même Esprit, étant accordés selon sa volonté souveraine et comme il lui plaît, l'apôtre en vient, au verset 12, au seul corps pour le profit duquel tout est donné. Le corps humain est utilisé comme illustration. Il a plusieurs membres et pourtant il constitue une unité organique. L'apôtre ajoute : « Ainsi aussi est le Christ ». (*)

(*) L'article défini « le » est dans l'original grec

C'est une expression remarquable. Elle ne désigne pas Christ personnellement ; mais elle indique que le seul corps — l'Église — étant le corps de Christ, son nom peut être placé sur lui.

L'Église donc, comme corps de Christ, est une unité organique, exactement comme l'est le corps humain. Elle a été formée par un acte de Dieu, par l'énergie du seul Esprit. Il est important que nous nous en souvenions, car c'est par ce fait qu'elle subsiste dans son intégrité. Elle ne peut pas être altérée ou détruite par l'homme ou par la puissance du diable, bien que sa manifestation visible durant son séjour sur la terre puisse être, et a effectivement été, gravement détériorée. Ce qui a été divinement formé demeure et sera parfaitement manifesté dans la gloire.

L'action de l'Esprit pour former le seul corps est décrite comme un baptême collectif : « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (v. 13). C'est sur cette base que le seul corps a été formé, et que nous avons été placés en lui. Et l'apôtre ajoute : « Nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit ». Cela paraît être une allusion à Jean 7:37-39. Chaque membre du corps a personnellement reçu le seul Esprit — ou en a été imprégné —de sorte que celui-ci le caractérise et le gouverne. Ainsi, l'unité est produite de cette double manière : nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, et l'Esprit est en chacun parce qu'il en a été personnellement abreuvé.

Les versets 12 et 13 nous donnent donc ce qui a été opéré par Dieu lui-même dans l'énergie de son Esprit, et par conséquent les défaillances humaines sont hors de cause. Ce n'est pas simplement une belle idée qui appartient à un domaine purement théorique. C'est un fait qui existe actuellement par un acte divin ; et la foi le saisit et agit en conformité avec lui. Si nous ne le saisissons

pas, nous ne pouvons pas agir en conformité avec lui.

Saisissons par la foi ce qui a eu lieu par un acte de l'Esprit et ce que nous avons reçu en étant abreuvés par un seul Esprit, en buvant à cette source. Et que notre vie entière, en relation avec Christ lui-même et avec les autres membres du corps, en porte l'empreinte !

Si le verset 13 enseigne que tous les vrais croyants ont été constitués en un seul corps, le verset suivant souligne de nouveau la vérité correspondante que le corps est composé de plusieurs membres. *L'unité* que Dieu a établie dans le seul corps ne doit pas être confondue avec *l'uniformité*. Celle-ci caractérise largement le travail de l'homme, spécialement de nos jours, mais non le travail de Dieu. L'homme invente des machines qui fabriquent des objets par milliers ou par millions et qui sont tous exactement les mêmes à tous égards. Dans l'ouvrage de Dieu, nous voyons la plus grande diversité dans l'unité, et l'unité dans la plus merveilleuse diversité. (*)

(*) Dans le passage considéré et dans tout ce texte, la diversité est celle des personnes — membres du corps de Christ — et non celle des rassemblements qu'ils peuvent former. Ce chapitre montre que Dieu ne reconnaît comme entité collective locale que celle de l'assemblée, corps de Christ. (Note de la rédaction).

Dans les versets 14 à 26, le corps humain est utilisé comme illustration de cela, et ce sujet est développé avec une abondance de détails. De façon évidente, l'apôtre jugeait qu'il était de la plus grande importance que ce sujet soit clairement compris. Et pourquoi cela ?

La raison, à notre avis, en est qu'il connaissait les tendances invétérées du cœur humain. Il est si naturel, même pour les croyants, de s'attacher à un petit groupe de gens qui sont tous absorbés par le même objet — groupe dans lequel tous peuvent s'installer aimablement et confortablement sans frictions pour jouir d'eux-mêmes, en liaison avec ce qu'ils poursuivent ensemble. Bien sûr, quant à ceux dont les pensées, les activités ou les fonctions sont notablement différentes, on peut se passer d'eux. C'est alors qu'arrive le schisme ou la division dont parle le verset 25.

L'illustration de cela, au verset 21, est très frappante. L'œil est l'organe de la vue ; la main, celui du travail. Certains croyants sont caractérisés par une vue claire — l'intelligence et le discernement spirituels. Ils ont une grande compréhension des choses de Dieu. Ils s'adonnent à l'étude et à la

contemplation, et consacrent peut-être très peu de temps à l'activité. D'autres croyants sont des travailleurs inlassables : pour les intérêts de leur Seigneur, ils mettent la main à de nombreuses tâches difficiles. En fait, ils travaillent si dur que leur labeur risque de ne pas être selon la connaissance, et par conséquent de s'éloigner de la volonté de Dieu. Alors, le danger est que « l'œil » dise à « la main » : « Je n'ai pas besoin de toi ». L'apôtre ne suppose pas que « la main » puisse dire cela à « l'œil ». L'expérience pratique prouve que c'est habituellement le frère intellectuel, clairvoyant, qui est tenté de parler ainsi au frère qui est nettement moins doué spirituellement, mais qui est un beaucoup plus grand travailleur.

Puis, la tête et les pieds sont mis en contraste. Ce n'est pas seulement la vue qui se trouve dans la tête, mais aussi l'ouïe, l'odorat et le goût. Un seul des cinq sens, le toucher, se trouve réparti dans tout le corps. Pour pouvoir exercer ses fonctions, la tête a besoin de tranquillité et de repos. Mais les pieds sont des instruments de mouvement. La tête aspire à ce qui est tranquille et stable, afin d'être capable d'observer, d'écouter et de penser, tandis que les pieds sont tout prêts pour l'activité et le mouvement qui vont la déranger. La tête peut être fortement tentée de dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ».

Dans le corps humain, tous les membres sont nécessaires, et Dieu les a adaptés les uns aux autres. Il a donné un honneur plus abondant aux parties qui pouvaient être estimées sans honneur, et a donné une parure abondante à ce qui pouvait paraître indécent. La science médicale met en évidence le rôle de glandes obscures, auxquelles précédemment personne ne pensait beaucoup, mais qui sont en réalité de grande importance, exerçant une telle influence que, si elles cessent de fonctionner, le corps ne peut pas vivre. Il en est ainsi dans le corps de Christ, et c'est pourquoi les membres doivent se vouer mutuellement soin et intérêt. Si l'un est affecté, d'une façon ou de l'autre, tous sont affectés.

Remarquez que, dans toute cette illustration, le corps humain est vu comme l'œuvre de Dieu. Le verset 18 le dit, et le verset 24 le confirme ; ainsi, tout schisme est exclu. Et dans le verset 21, il n'est pas dit que l'œil ne *doit pas* dire à la main « Je n'ai pas besoin de toi », mais qu'il ne *peut pas* le dire. Exactement de la même manière, le corps de Christ est considéré comme le fruit du travail de Dieu. C'est ce que Dieu a établi ; le travail de Dieu qui ne peut jamais être défait par l'homme.

D'un autre côté, remarquons-le, bien que ce soit le travail de Dieu, ce n'est pas pour autant une chose idéaliste, détachée de la sphère de la vie pratique actuelle, sans conséquence sur l'Église dans sa condition présente. Bien au contraire, et l'apôtre s'empresse de donner cette application présente.

Cette application commence au verset 27. L'article défini « le » n'est pas

dans le grec et il vaudrait mieux l'omettre, même si cela donne à la phrase une tournure étrange. Il ne dit pas : « Vous être *le* corps de Christ », ce qui aurait pu indiquer à ces croyants de Corinthe qu'ils étaient le corps tout entier, et aurait pu conduire en outre à la supposition qu'ils étaient simplement le seul corps à Corinthe. Car alors il y aurait eu le seul corps à Éphèse, et dans d'autres localités, ce qui aurait conduit à l'idée contradictoire et inconsistante d'une pluralité de seuls corps. Il dit littéralement : « Vous êtes corps de Christ », c'est-à-dire qu'ils appartenaient au corps de Christ et portaient ensemble le caractère de corps de Christ à Corinthe, chacun d'eux en étant un membre particulier.

Ils étaient donc membres du corps de Christ. Dans le verset suivant, l'apôtre montre comment Dieu a placé quelques-uns de ces membres dans l'assemblée. Nous faisons bien de différencier dans nos pensées le corps de Christ, formé par un acte divin, et l'assemblée telle qu'on la trouve dans ce monde, que ce soit localement à Corinthe ou dans sa totalité. Mais tandis que nous les distinguons, nous ne devons pas les séparer, car l'action des membres du corps a lieu dans l'assemblée, et cette action doit être gouvernée et régulée par la vérité que la Parole présente quant au corps.

Les « dons » ou « manifestations » de l'Esprit qui étaient accordés à divers membres sont détaillés dans le verset 28. Leur ordre doit être noté. Les apôtres viennent en premier lieu, les diverses sortes de langues, en dernier. Les Corinthiens, qui étaient charnels, faisaient grand cas des dons les plus spectaculaires, comme le font aujourd'hui bien des chrétiens charnels. Parler dans une langue inconnue était pour eux la chose la plus désirable de toutes. Cependant, leur estimation était fausse. Les dons sont distribués selon la volonté souveraine de l'Esprit. Aucun don n'était donné à tous. Dans la règle, chaque croyant avait son propre don distinctif.

Les versets 29 et 30 contiennent sept questions. Celles-ci sont posées, mais les réponses ne sont pas données, parce qu'elles sont évidentes. Uniformément la réponse est : non. Remarquez la sixième question, en rapport avec ceux qui prétendent que personne n'a véritablement reçu le Saint Esprit s'il ne parle pas en langue. L'apôtre demande : « Tous parlent-ils en langues ? » — Non. Pourtant tous avaient « été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit ».

Quelle doit donc être notre attitude à l'égard des différents dons ? Nous devons désirer avec ardeur les plus grands, notamment de prophétiser ou d'enseigner, comme cela ressort clairement des premiers versets du chapitre 14. Ils sont « plus grands » parce qu'ils sont d'un profit plus vaste et plus général ; et les dons sont donnés à chacun pour le profit de tous. Et il y a un chemin encore plus excellent par lequel ce but peut être atteint. C'est le chemin de l'amour, de l'amour divin, tel qu'il est décrit dans le chapitre 13. L'apôtre s'écarte alors un

moment de la ligne principale de son sujet pour souligner la suprême excellence de cet amour, qui n’est autre que la nature de Dieu lui-même.

14. Chapitre 13

Le chapitre 13 est devenu célèbre. Sa force extraordinaire est reconnue non seulement par les croyants, mais par une multitude d'autres personnes. Les hommes les plus éminents le déclarent merveilleux, et le considèrent comme l'un des chefs-d'œuvre littéraires du monde, sans peut-être apprécier la portée réelle de son enseignement. Mais que dit-il en fait ? Le premier verset du chapitre 8 nous a dit que « l'amour édifie » et le chapitre 13 développe ce fait. En premier lieu, il nous montre que même les dons les plus brillants n'ont aucune valeur s'ils ne sont pas accompagnés de l'amour. En second lieu, il nous fait voir que l'amour est la force qui fait vraiment le travail, même lorsque les dons sont là.

Les trois premiers versets considèrent des dons que l'on pourrait posséder et exercer sans amour. S'il en était ainsi, le bénéfice total de leur action serait rigoureusement nul. Le don des langues est mentionné d'abord, car c'est lui particulièrement qui était devenu un piège pour les Corinthiens. Mais il est suivi de la prophétie, dont l'apôtre fait plus loin l'éloge comme étant le premier en importance. Ensuite viennent la connaissance et la foi, et tous les actes de bienfaisance que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de « charité ». Enfin, l'apôtre mentionne un sacrifice de soi-même tout à fait remarquable. Quelles bouleversantes déclarations Paul fait ici !

Si un frère pouvait, par le don des langues, prononcer dans l'assemblée des paroles d'une élévation sublime, mais qu'il fasse cela sans que l'amour en soit le mobile, quel bien en résulterait-t-il pour les intérêts du Seigneur ? Il aurait tout aussi bien pu amener à la réunion un gong ou une cymbale et les faire retentir.

Si quelqu'un a une connaissance extraordinaire de l'Écriture et la capacité de transmettre à d'autres, grâce à un don de prophétie, ce qu'il a lui-même reçu — s'il a aussi une foi d'une puissance presque miraculeuse — mais qu'il n'ait pas l'amour, qu'est-il ? Il n'est pas dit qu'il soit semblable à un airain qui résonne, car il est possible que nous retirions quelque instruction de ce qu'il dit, ou que nous soyons stimulés par sa grande foi. Ce qui nous est dit, c'est que lui-même n'est rien. Par manque de discernement spirituel, nous pourrions le considérer comme un géant. En réalité, il est moins qu'un nain. Il n'est *rien*.

Si quelqu'un était prêt à distribuer tous ses biens en aliments pour les pauvres ou à livrer son corps pour être brûlé, mais que l'amour ne soit pas le motif qui l'anime, son action aurait-elle quelque valeur ? Aurait-elle quelque récompense dans le jour qui vient ? *Cela ne lui profite de rien*. L'absence

d'amour a enlevé toute valeur à son acte. À la lumière de ces faits, bien que négatifs dans leur caractère, nous voyons la valeur sans égale de l'amour.

Nous sommes invités ensuite à voir de plus près les caractères de l'amour. Le premier est manifestement positif. L'amour use de longanimité (il a une longue patience) et il est *plein de bonté*. Y a-t-il quelque chose qui pourrait surpasser la patience et la bonté de Dieu dans ses voies envers l'homme rebelle ? Non. Dieu est amour. Et dans la mesure où nous manifestons la nature divine, nous manifesterons de la longanimité et de la bonté envers les hommes en général, et envers nos frères en particulier.

Ce caractère positif est suivi de traits négatifs. L'amour est marqué par l'absence totale de certains traits hideux de caractère ou de comportement, qui sont parfaitement naturels à notre chair. Paul les énumère. Ce sont : 1) l'envie de ce que possèdent les autres, 2) la vantardise ou la vaine gloire, 3) l'orgueil, qui conduit à s'enfler de sa propre importance, 4) l'inconvenance, qui suit rapidement l'orgueil, 5) la recherche de son propre intérêt, 6) l'irritabilité, qui s'offense de la moindre des choses et donne libre cours à la colère, 7) la promptitude à imputer le mal aux autres, 8) le plaisir malsain de mettre le doigt sur l'injustice chez d'autres, et de la dénoncer. Le tronc commun de ces huit choses est *l'amour de soi-même*.

Hélas, hélas ! combien souvent ces traits peuvent être observés chez nous, alors que nous sommes pourtant des croyants ! Nous ressemblons alors à des bateaux couchés sur le sable. Qu'est-ce qui peut nous tirer de là ? Rien, si ce n'est le flux puissant de la marée de l'amour divin. Lorsque les croyants s'oublient eux-mêmes sous l'effet de cette marée, il en résulte les transformations les plus merveilleuses.

Le verset 6, qui mentionne le huitième caractère négatif, introduit aussi le deuxième trait positif. L'amour *se réjouit*, car c'est effectivement une chose joyeuse, mais il se réjouit avec la vérité. L'amour et la vérité vont la main dans la main, et la vérité est joyeuse et remplit nos cœurs de joie.

D'autres traits positifs suivent. Quatre sont mentionnés au verset 7. L'amour *supporte* tout (ou couvre tout) (*). Bien sûr il n'excuse jamais l'injustice, cependant il ne trouve pas son plaisir à publier les méfaits des autres. Il *croit* tout ce qu'il peut découvrir de vrai ; il *espère* que tout ce qui manque sera donné en temps opportun ; en attendant, il *endure* toute la faiblesse qui peut exister. Il est évident que le mot « tout », répété ici à quatre reprises, doit être compris dans les limites de son contexte. Celui qui croirait « tout », sans discernement aucun, serait vite piégé dans un marais d'incertitudes et de tromperies.

(*) Cf. note du texte biblique.

Le septième caractère positif de l'amour est qu'il *ne périt* jamais. Ce fait est manifesté dans toute sa plénitude en Dieu lui-même. Si l'amour divin avait défailli, toutes les sphères qui ont été une fois touchées par le péché seraient encore dans les ténèbres d'une nuit sans fin. En face du péché, cette grande catastrophe, l'amour divin n'a jamais vacillé ou manqué. Au contraire, il a conçu le chemin de justice par le moyen duquel la situation pourra être bien plus que rétablie, par lequel l'homme peut être béni et le nom de Dieu triomphalement glorifié. Il est vrai que ce plan divin peut donner l'impression de faillir pour un temps. Mais Dieu voit loin et il planifie par millénaires plutôt que par jours. L'amour triomphe toujours à la fin. Et il en est aussi ainsi lorsque l'amour divin travaille dans et à travers de faibles croyants tels que nous. Il peut donner l'impression d'être vaincu cent fois, mais il ne l'est pas. À la fin, il triomphe ; il ne périt jamais.

Or cela ne peut pas être dit des dons, même des plus grands. Les prophéties auront leur fin, ayant atteint leur but. Le jour viendra où les langues cesseront, elles ne seront plus nécessaires. Même la connaissance aura sa fin. Les versets qui suivent montrent ce que signifie « avoir sa fin ». Notre connaissance et nos prophéties — cela est vrai même pour Paul — ne sont que partielles. Bientôt, la perfection sera atteinte concernant la connaissance et la prophétie, et alors tout ce qui est partiel aura sa fin, comme la lune disparaît à la lumière du soleil.

L'apôtre illustre cela en parlant de son enfance. Alors, il parlait, pensait et raisonnait comme un enfant. Quand il est devenu homme, il en a fini avec ce qui appartenait à son enfance. L'application de cette image se trouve au verset 12. Le contraste réside entre les mots « maintenant » et « alors », entre notre condition présente d'hommes limités par la chair et le sang, bien qu'habités par l'Esprit Saint, et la condition céleste dans laquelle nous allons entrer, lorsque nous serons semblables à Christ même en ce qui concerne nos corps. *Maintenant* nous voyons comme au travers d'un verre obscurément ; *alors* nous connaîtrons comme aussi nous avons été connus.

Les dons spirituels sont vraiment des choses merveilleuses, mais nous pourrions être enclins à les surestimer. Aussi merveilleux qu'ils soient, ils sont partiels, même le plus grand d'entre eux. Prenez bien note de cela, vous qui êtes doués. Votre connaissance et vos prophéties, même si elles sont remplies de l'énergie de l'Esprit, ne sont que partielles. Elles sont loin d'être parfaites et complètes. Si vous ne vous en souvenez pas, vous pourriez devenir présomptueux dans votre connaissance. Si vous gardez cela en mémoire, vous

serez humbles.

Nous sommes très reconnaissants de la connaissance et des prophéties, mais nous savons cependant que tout disparaîtra devant l'éclat de la lumière parfaite vers laquelle nous allons. C'est là que sont les choses qui demeurent — la foi, l'espérance et l'amour — et la plus grande de celles-ci, c'est *l'amour*. Le contraste réside entre les dons les plus éclatants qui *passent* et les caractéristiques *permanentes* de la vie divine dans les croyants. Plus nous sommes près de ce qui est charnel, plus nous sommes susceptibles d'être aveuglés par de simples dons. Et plus nous sommes près de ce qui est spirituel, plus nous apprécierons la foi, l'espérance, l'amour, et plus nous verrons que l'amour est la plus grande de toutes.

Finalement, nous découvrirons que le plus grand des croyants n'est pas celui qui a le don le plus marqué, mais celui ou celle qui demeure le plus fidèlement dans l'amour, car « celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jean 4:16).

Un don n'a de valeur que s'il est dirigé et stimulé par l'amour. L'amour est vraiment le chemin le plus excellent.

15 - Chapitre 14

Le chapitre 13 — qui nous a montré l'excellence suprême de l'amour divin — est une parenthèse. Ainsi, le premier verset du chapitre 14 se relie au dernier verset du chapitre 12. L'amour doit être recherché comme la chose la plus importante, car où il se trouve, les dons spirituels peuvent sans danger être désirés. Là où l'amour règne, les dons ne seront pas recherchés pour se mettre personnellement en avant ou pour se distinguer, mais pour le profit et la bénédiction de tous. De là vient la place prééminente du don de prophétie. C'est l'un des dons les plus grands, et il doit être désiré avec ardeur.

D'emblée, l'apôtre établit le contraste entre le don de prophétie et le don des langues. Ce dernier avait un grand attrait pour les Corinthiens, étant clairement surnaturel dans son origine. Paul ne jette aucun doute sur la réalité de cette manifestation spirituelle particulière. Les « langues » auxquelles il fait allusion étaient la manifestation véritable de la puissance de l'Esprit Saint, et cela sous le contrôle de celui qui s'exprimait. L'apôtre parlait lui-même plus en langues que tous les croyants de Corinthe, mais il le faisait d'une manière contrôlée et restreinte. C'est ce que montrent les versets 6, 15, 18 et 19. Même si le don des langues est exercé au mieux, il est inférieur au don de prophétie.

Lorsque les croyants de Corinthe se réunissaient en assemblée devant le Seigneur, ils devaient s'attendre à sa direction en toutes choses, et toute leur activité devait se dérouler dans l'énergie de l'Esprit de Dieu. Ce chapitre nous fournit beaucoup de directions du Seigneur, directions d'un caractère général et valables dans tous les temps. Quant à savoir si, dans une réunion donnée, un frère ou un autre doit prendre *une part* audible (et, si c'est le cas, *quelle part*), c'est une question qui relève de la volonté du Seigneur à ce moment-là. Mais s'ils prennent part au service, ils doivent le faire dans la soumission aux instructions générales données par le Seigneur dans ce chapitre ; ils doivent agir comme des hommes sains d'esprit, éclairés par la parole du Seigneur. Paul dit à Timothée : Dieu nous a donné un esprit « de puissance, et d'amour, et de conseil (ou de sobre bon sens) » (2 Tim. 1:7). C'est ce qui est développé ici. Le chapitre 12 nous montre l'Esprit de puissance dans l'assemblée, le chapitre 13, l'esprit d'amour, et le chapitre 14, l'esprit de sobre bon sens.

Les activités spirituelles dans l'assemblée s'adressent soit à Dieu soit aux hommes. Celles qui s'adressent à Dieu sont mentionnées dans les versets 14 à 17 : la prière, les cantiques, les actions de grâces. Mais l'essentiel de ce chapitre traite de ce qui s'adresse aux hommes : la prophétie, les langues, la doctrine,

l'interprétation. Ces dons doivent être exercés pour le bien des autres et le critère que l'apôtre nous donne est celui de l'édification générale. Si l'exercice d'un don édifie, celui-ci est profitable. S'il n'édifie pas, il n'est d'aucune utilité.

D'après le verset 3, le but à atteindre est triple. En premier lieu, il y a *l'édification*. La signification première du mot est la construction. Les fondations sont posées lorsque l'évangile est reçu ; mais sur ces fondations, il y a encore tout un ouvrage à construire, et ainsi l'édification peut se poursuivre pendant toute la vie chrétienne. *L'exhortation* (ou l'encouragement) est mentionnée ensuite. Nous passons à travers un monde hostile, étant sujets à toutes sortes d'influences adverses. Nous avons donc constamment besoin de ce qui peut ranimer notre vigueur spirituelle. Troisièmement, il y a *la consolation*. C'est un besoin continuel dans l'assemblée : il y a toujours des personnes qui doivent affronter la souffrance, les problèmes, les déceptions, et qui ont besoin de ce qui les élève au-dessus de leurs tristesses. Ce but triple pourrait s'exprimer par les trois mots : construire, ranimer et élever. La prophétie conduit à la réalisation de ces trois choses.

La prophétie n'est pas seulement la prédiction des événements futurs. Elle inclut la communication de la pensée et du message de Dieu. Aux temps apostoliques, avant que les Écritures du Nouveau Testament soient disponibles, il pouvait y avoir une prophétie de type inspiré, telle que l'apôtre Paul la revendique pour lui et pour d'autres dans le chapitre 2, au verset 13. Nous n'avons plus cela aujourd'hui, ni n'avons besoin de cela, ayant dans nos mains les Écritures inspirées. La prophétie de type non inspiré existe encore, car nous pouvons trouver des hommes doués par Dieu pour nous ouvrir, à partir des Écritures inspirées, la pensée de Dieu, et nous donner de sa part un message approprié aux circonstances du moment. Lorsque nous en trouvons, soyons reconnaissants. Un tel ministère de la parole de Dieu a bien pour effet de construire, de ranimer, d'élever.

Quant au don des langues, son exercice n'est pas interdit, mais il est clairement et strictement limité dans ce chapitre. Les limitations stipulées sont d'une grande importance. Elles assurent que ce don, s'il est réellement présent, s'exerce en vue de l'utilité. De plus, nous pouvons dire sans hésitation que si ceux qui prétendent le posséder ignorent systématiquement les directions divines concernant son exercice, cela jette d'emblée, pour toute personne saine d'esprit, un doute quant à l'authenticité de ce don.

Mais outre cela, les directives données ici nous sont de la plus grande utilité, car ce qui est exposé s'applique visiblement aussi dans d'autres domaines. À titre d'exemple, prenons les versets 6 à 9. Le sens premier de ces versets est que de simples sons sortant de nos bouches n'ont aucune valeur. Ce

qui est exprimé par la voix doit avoir quelque sens pour ceux qui écoutent. Cela doit être *intelligible*. Est-ce important seulement en relation avec le don des langues ? Certainement pas. Ce principe a une portée universelle. Dans nos réunions, il n'est pas suffisant que l'orateur parle la langue du pays. S'il se laissait entraîner à faire étalage de son savoir en utilisant une foule de longs mots difficiles, il laisserait un vide complet dans l'esprit de ses auditeurs quant au sens de son discours. Il en serait de même s'il parlait avec une telle rapidité, ou une telle obscurité mystique, qu'il en devienne inintelligible. Dans tous ces cas, il ne ferait que parler en l'air et il n'y aurait aucun profit.

Nous pourrions nous étonner de ce que Paul écrit aux versets 14 et 15 si nous ne savions pas ce qui se passe quelquefois de nos jours. Ce n'est pas la pensée de Dieu que l'orateur lui-même ignore la signification des paroles qu'il vient de prononcer. Qu'il s'adresse à d'autres ou à Dieu, qu'il prie ou qu'il chante, il faut qu'il comprenne lui-même ce qu'il exprime, et que ses paroles soient compréhensibles par les autres.

Si quelqu'un s'adresse à Dieu dans l'assemblée, que ce soit en prière ou en actions de grâces, il doit se rappeler qu'il le fait comme donnant expression aux désirs ou aux louanges de l'assemblée. Il ne parle pas simplement à titre personnel. Par conséquent, ce qu'il dit doit entraîner l'adhésion de l'assemblée. Ses frères et sœurs, comprenant et suivant ses paroles, les ratifient devant Dieu et se les approprient en disant « amen » à la fin, c'est-à-dire « ainsi soit-il ». Ils ne peuvent pas intelligemment et honnêtement dire « amen » s'ils n'ont pas saisi ce qui a été exprimé. Dans l'assemblée, il vaut beaucoup mieux ne dire que cinq mots profitables pour instruire les auditeurs, que de prononcer dix mille mots qui ne signifient rien pour eux.

Le verset 16, remarquons-le, suppose que chacun dans l'assemblée, même l'homme simple et peu cultivé, *dise* « amen ». Ce mot doit être *dit*, et non seulement *pensé*. Si, dans sa prière, un frère exprime ce que nous désirons aussi (ou pouvons désirer), ratifions ses paroles par un « amen » bien clair. Si les prières sérieuses et ferventes qui expriment nos désirs étaient ratifiées par chacun de nous au moyen d'un « amen » sortant du cœur, nos réunions de prière n'auraient-elles pas davantage d'authenticité ?

Le verset 20 nous montre que nous devons aussi cultiver notre faculté de compréhension des choses de Dieu, tout en conservant un esprit de petit enfant quant à d'autres choses. Lorsque le don des langues était employé à tort, cela ne faisait que mettre en évidence un manque complet de sens rassis (v. 23). Mais le croyant doit agir comme ayant l'entendement d'un homme et non celui d'un enfant. Le ministère prophétique de la parole de Dieu amène l'âme jusque dans la présence de Dieu. Et la puissance d'un tel ministère peut être ressentie même

par un incroyant qui se trouverait là.

Cependant il ne suffit pas qu'il y ait prophétie. Ce don doit être exercé selon l'ordre divin, tel qu'il est exposé dans les versets 29 à 33. Les croyants de Corinthe étaient éminemment doués, et leur tendance, dans leurs réunions, était manifestement de parler avec excès. C'est ce qu'indique le verset 26. Chacun était désireux d'exercer son don et de le mettre en évidence. Il en résultait confusion, désordre et tumulte. Mais Dieu n'était pas l'auteur de tout cela.

C'est la raison pour laquelle des instructions bien définies sont données. Le parler en langues n'est pas interdit, mais il est strictement limité dans les versets 27 et 28 ; et s'il n'y a pas d'interprète, il est interdit. La prophétie, elle aussi, est limitée. Dans une réunion donnée, deux ou trois orateurs suffisent. Combien sage est cette limitation ! Le Seigneur connaît la capacité de réception du croyant moyen. Si deux personnes parlent longuement, c'est assez. Si les orateurs parlent plus brièvement, trois peuvent s'exprimer, et cela suffit. Si quelqu'un ignore cette directive et veut absolument ajouter quelque chose, les auditeurs sont fatigués, et finalement ils retiennent moins que s'ils avaient entendu trois orateurs.

De plus, ceux qui écoutent doivent « juger » (v. 29). Cela veut dire que même aux jours où des paroles inspirées étaient données dans l'assemblée par révélation directe (voir v. 30), ceux qui écoutaient devaient avoir du discernement. Ils ne devaient pas recevoir tout ce qu'ils entendaient sans l'éprouver. Ils ne devaient jamais adopter l'attitude passive de celui qui dit : « Oh ! tout ce que dit notre cher frère X est certainement juste ! ». Une telle attitude risque de pervertir les idées du frère X et d'entraîner la chute de plusieurs. C'est un désastre pour le frère X, comme pour ses admirateurs.

Il y a la liberté pour que tous les prophètes puissent prophétiser, mais bien sûr pas à chaque réunion. S'il arrive qu'un prophète ait quelque chose à dire, mais que l'occasion ne lui en soit pas fournie, il doit se contenir et s'attendre à Dieu jusqu'à ce que l'occasion soit là. Il doit être maître de son propre esprit et non être dominé par lui.

Les versets 34 et 35 traitent du silence des femmes dans l'assemblée. L'enseignement est très clair et le mot employé pour « parler » est le mot ordinaire ; il ne signifie pas « bavarder », comme certains l'ont avancé. Sans aucun doute, cette règle va à l'encontre de l'esprit de notre époque ; mais si c'était une raison suffisante pour ne pas tenir compte de ce qui est écrit, il ne resterait pas grand-chose de l'Écriture que l'on soit tenu de mettre en pratique aujourd'hui.

L'Esprit de Dieu savait à l'avance que ces directives seraient laissées de côté ou mises en question. Manifestement, certains hommes à Corinthe étaient

enclins à cela. Cela explique les versets 36 et 37. La parole de Dieu est procédée *du* Seigneur lui-même et *de* ses apôtres, et non pas des Corinthiens. Elle est parvenue *à* eux. Ils s'imaginaient être des personnes spirituelles. Ils prouveraient qu'ils l'étaient vraiment en discernant que les règles énoncées par Paul n'étaient pas seulement ses idées, mais les commandements du Seigneur donnés par son moyen. Aujourd'hui, le test de notre spiritualité est exactement le même.

Notez bien que la parole de Dieu ne procède pas de l'Église, mais qu'elle parvient à l'Église. La suprême prétention du grand système romain est que « l'Église » (entendez par là : les autorités romaines) est le corps qui enseigne. Laissons ici de côté leur prétention à être « l'Église », et remarquons que ce passage montre de façon évidente que les apôtres sont les fontaines desquelles ont jailli les eaux pures de la Parole, et que nous les possédons aujourd'hui comme des écrits inspirés, le Nouveau Testament. L'Église n'est pas le corps *enseignant*, c'est le corps *enseigné*. La parole de Dieu lui parvient, et son devoir est de s'incliner devant elle.

16 - Chapitre 15

Les mots par lesquels commence ce chapitre semblent un peu surprenants. Nous pouvons en effet nous demander pourquoi l'apôtre « fait savoir » l'évangile à des personnes qui l'avaient déjà reçu. Il y a vraisemblablement là une pointe d'ironie, comme dans les versets 37 et 38 du chapitre précédent. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises, les Corinthiens avaient une très haute idée d'eux-mêmes, de leurs dons et de leurs actions. Il fallait donc que le Saint Esprit les place devant la réalité. L'intellectualisme dont ils faisaient parade les conduisait à nier, ou du moins à remettre en question, la résurrection d'entre les morts — une vérité fondamentale de l'évangile. Paul doit donc reprendre à la base l'évangile qu'il leur avait annoncé.

L'évangile nous sauve si nous « tenons ferme » son message. Si nous ne tenons pas ferme la Parole, elle ne nous sauve pas. Certaines personnes n'aiment pas le « si », mais il est là néanmoins. Il est facile de dire : « je crois », et de se ranger ainsi parmi les croyants. Mais le temps nous teste. Le vrai croyant tient ferme, mais non celui qui n'a que l'apparence. C'est sous réserve de cette condition que nous pouvons dire à tous ceux qui prennent la place de chrétiens : l'évangile vous a sauvés et vous *êtes* en lui (cf. v. 1). Par conséquent, celui qui altère la vérité de l'évangile sape le terrain qui est sous ses pieds.

La bonne nouvelle de l'évangile est basée sur des faits. Premièrement, le fait de la mort de Christ pour nos péchés, comme les Écritures l'avaient annoncé —en Ésaïe 53:5 et 8, par exemple. Secondement, les deux faits (que l'apôtre groupe ici) de son ensevelissement et de sa résurrection, conformément aux Écritures — par exemple Ésaïe 53:9 et 10.

Le premier et le deuxième de ces faits n'étaient pas mis en doute ; ils étaient connus de chacun. En revanche, le troisième — la résurrection de Christ — n'était pas connu publiquement, et nous voyons dans les Actes qu'il constituait le thème essentiel de la prédication des apôtres. Or c'était ce troisième fait qui était mis en question parmi les Corinthiens. C'est la raison pour laquelle Paul leur rappelle qu'il y avait un témoignage irréfutable à sa véracité. Il cite six occasions distinctes où le Seigneur a été vu ressuscité, la dernière étant celle qui le concerne personnellement ; et alors, le Seigneur était non seulement ressuscité, mais dans la gloire du ciel. Cette liste n'est nullement exhaustive, puisqu'elle ne cite aucune des occasions où Jésus est apparu aux femmes.

Paul vient donc à la suite d'une longue file de témoins et cela lui rappelle que lorsque les apôtres ont vu le Seigneur ressuscité, il était alors un opposant et

un persécuteur, du moins dans son cœur. Cette pensée l'humilie et l'amène à se sentir indigne d'être compté au nombre des apôtres. En même temps, elle remplit son cœur du sentiment de la grâce de Dieu — grâce qui non seulement l'avait appelé, mais l'avait aussi conduit à une vie de labeur pour son Seigneur plus abondante que tous les autres.

Et pourtant, en ce qui concerne leur témoignage, il n'y avait aucune différence. Qu'il s'agisse des douze ou de lui-même, tous avaient également prêché l'évangile du Christ ressuscité. De la part de tous les apôtres, les Corinthiens n'avaient entendu aucun autre évangile que celui-là. Et ils avaient cru en un Christ ressuscité.

Or toute la vérité de la résurrection dépend de la résurrection de Christ. C'est ce que montre le verset 12. Comment la résurrection peut-elle être niée, si Christ est ressuscité ?

Pourtant, l'apôtre continue son argumentation d'une manière bien ordonnée. Premièrement, il examine l'hypothèse qu'il n'y a pas de résurrection, et montre quelles en sont les conséquences logiques. Ceci fait l'objet des versets 13 à 19. Il est évident que s'il n'y a pas de résurrection, Christ n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité... qu'en résulte-t-il ?

Toute une série de conséquences s'ensuivent nécessairement. La prédication de Paul était vaine, car il prêchait un mythe et non pas un fait. Leur foi était vaine, car ils avaient cru un mythe. Ceci explique ce qui est dit à la fin du verset 2 ; l'expression « à moins que vous n'ayez cru en vain » ne se réfère pas à une foi de qualité inférieure ou défectueuse, mais à une foi, aussi vigoureuse soit-elle, qui s'appuierait sur un fondement erroné.

En outre, cela aurait impliqué que les apôtres n'étaient pas honnêtes, qu'ils n'étaient que de faux témoins, et que les Corinthiens eux-mêmes, en dépit de leur foi au témoignage des apôtres, étaient encore dans leurs péchés. Cela aurait sous-entendu que les croyants déjà morts, en particulier ceux de Corinthe, n'étaient pas entrés dans la félicité, mais avaient péri. En vérité, cela limitait tout bénéfice ou toute espérance découlant de Christ aux choses de cette vie. Quelle tragédie ! La brillante espérance d'une éternité de gloire était anéantie dans la nuit d'une mort sans réveil. Tout ce que Christ apporte se réduisait à un bon exemple pouvant améliorer quelque peu nos courtes vies dans ce monde.

L'apôtre affirme alors que, s'il en est ainsi, « nous sommes plus misérables que tous les hommes ». Chaque chrétien digne de ce nom a délibérément tourné le dos aux plaisirs corrompus de ce monde. Il serait alors dans la situation où il se refuserait ce qu'il pourrait se procurer — les plaisirs et la satisfaction de ses convoitises — dans l'espoir d'un futur qui finalement n'existerait pas. Le mondain complet a au moins les plaisirs du péché, alors que nous devrions tirer

un trait sur les deux mondes.

Au verset 20, l'apôtre passe d'une forme de raisonnement négative à une argumentation positive. Il part du fait glorieux que Christ est ressuscité d'entre les morts, et qu'il est ressuscité comme étant les prémices — ou les premiers fruits — de ceux qui sont endormis. Les croyants sont les fruits qui viennent après, du même ordre que lui. Cette vérité est développée amplement dans la dernière partie du chapitre ; elle est indiquée implicitement ici par l'usage du mot « prémices ». Personne ne présenterait une prune comme premier fruit de la cueillette des pommes. Bien que Christ soit Dieu, il est devenu homme ; et comme l'homme ressuscité, il est les prémices de ceux qui sont morts dans la foi. Sa résurrection implique nécessairement la résurrection de tous ceux qui lui appartiennent.

Ce point est si important que l'apôtre interrompt pour un moment son argumentation, et le développe dans les versets 21 à 23. La mort a été introduite par l'homme ; de même la résurrection est par l'homme. Adam a apporté la mort, et tous ceux qui sont en lui, ceux qui sont de sa race, sont sous la sentence de mort. Christ a introduit la résurrection, et tous ceux qui sont en lui, qui sont de sa race, doivent être « rendus vivants », vivifiés. Cette vivification n'est que pour ceux qui sont « du Christ ». Les injustes seront ressuscités (*), mais leur résurrection n'impliquera pas la vivification. Les croyants vont bientôt entrer dans ce qui est proprement « la vie ». Combien complète et glorieuse est la réponse de Dieu au péché de l'homme !

(*) Ou « relevés » ; tel est le sens premier du mot dans l'original.

Mais, dans la résurrection, un ordre doit être observé : « chacun dans son propre rang » (v. 23). Tout d'abord, Christ a été ressuscité d'entre les morts. Il a la place prééminente. Ensuite, à sa venue, tous ceux qui lui appartiennent ressusciteront aussi d'entre les morts, tandis que tous ceux qui ne sont pas sauvés seront laissés dans leurs tombeaux. « Ensuite la fin ». Ces mots évoquent le moment où les incroyants seront ressuscités ; cela n'est pas dit explicitement ici, mais c'est ce qu'implique le verset 26. En lisant Apocalypse 20:11 à 21:4, on comprend que la mort est abolie — qu'elle « ne sera plus » — quand les méchants auront été ressuscités.

Ce qui est clairement établi dans notre passage, c'est que, en vertu de la résurrection, toute puissance adverse sera complètement subjuguée, afin que tout soit assujetti à Dieu, qui doit être tout en tous. Ceci nous amène à l'état éternel,

auquel 2 Pierre 3:13 fait allusion et qui est décrit avec plus de détails en Apocalypse 21:1-5. Le royaume millénaire servira le but pour lequel Dieu l'a conçu. On y trouvera la perfection du gouvernement et il ne finira pas avant que le dernier ennemi soit anéanti.

À ce moment-là, l'œuvre complète de la rédemption et de la nouvelle création aura atteint son but et le Fils remettra le royaume au Père. En devenant homme, le Fils a pris une place de sujétion, et il gardera cette place durant toute l'éternité : c'est une preuve très claire qu'il est devenu homme pour toujours. La sujétion (le fait d'être assujetti) n'implique pas nécessairement l'infériorité. Le Fils n'était en rien inférieur au Père lorsqu'il était sur la terre, et il ne le sera pas non plus dans l'éternité. Dans l'état éternel, Dieu doit être tout, et en tous. Mais, bien sûr, l'Esprit est Dieu, le Fils est Dieu, comme le Père. Le Fils garde cependant sa place comme homme ; il est le chef et le soutien de l'univers de la nouvelle création qui existe comme résultat de son œuvre. Cela garantit que le mal ne pourra jamais porter atteinte à cette œuvre, et qu'elle conserve à toujours sa splendeur originale.

Avant de passer plus loin, remarquons ce contraste : alors que la négation de la résurrection — menée jusque dans ses conséquences logiques — nous laisse dans nos péchés et dans une misère sans espoir, le fait même de la résurrection, réalisé en Christ, nous emmène dans un état éternel de gloire.

Les versets 20 à 28 sont en quelque sorte une parenthèse. Le verset 29 reprend le fil du verset 19 et poursuit tout naturellement le sujet, même si sa signification peut paraître quelque peu obscure. Le mot « pour » dans ce verset a, croyons-nous, le sens de « à la place de ». Un grand nombre de ceux qui étaient morts, parmi les premiers chrétiens, avaient souffert comme martyrs. Paul voit les nouveaux convertis comme étant mis par le baptême à la place de ceux qui étaient tombés, devenant eux-mêmes des cibles pour l'adversaire. Prendre cette place était un acte courageux, mais bien sûr stupide et inutile s'il n'y a pas de résurrection.

Le verset 30 confirme cette interprétation du verset 29. Pourquoi l'apôtre et ceux qui lui étaient associés s'exposaient-ils à l'adversaire, s'il n'y avait pas de résurrection ? En posant cette question, Paul ne prononçait pas des paroles en l'air. C'était pour lui la dure réalité de tous les jours. Peu auparavant, il avait dû affronter la terrible émeute dans le théâtre d'Éphèse, comme Actes 19 le rappelle, où des hommes avaient combattu contre lui comme des bêtes sauvages. Chaque jour sa vie était en danger. Quelle absurdité de vivre une vie comme celle-là, s'il n'y a pas de résurrection ! Alors, mieux vaudrait adopter le slogan de ce monde impie : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Ainsi, une fois encore, on voit le résultat logique de la négation de la résurrection. Non

seulement nous sommes les plus misérables de tous les hommes, mais nous sommes laissés sans rien de mieux que la satisfaction de nos appétits naturels.

Arrivé à ce point, l'apôtre fait un appel pressant aux Corinthiens. On les trompait. Or tout mauvais enseignement a des conséquences d'ordre moral. Si nous pensons faux, nous ne pouvons pas agir juste. Ceci jette de la lumière sur l'immoralité qui s'était développée parmi eux, et que les chapitres 5 et 6 ont dénoncée. En mettant en doute la résurrection du corps, ils étaient plus facilement tombés dans des péchés qui impliquent le corps. Ils devaient donc se réveiller pour saisir ce qui est juste et acquérir une vraie connaissance de Dieu.

Cependant, malgré leur si faible connaissance de Dieu et de la vérité, les Corinthiens étaient des intellectuels, des raisonneurs. C'est pourquoi l'apôtre anticipe au verset 35 deux questions qui allaient certainement venir sur leurs lèvres : « Comment... ? », et « avec quel corps... ? ». Les réponses à ces questions occupent pratiquement le reste du chapitre. La seconde — la mieux définie peut-être — est traitée d'abord.

L'intellectualisme se manifeste constamment comme étant un grand piège pour les croyants. Ayant commencé par la foi, plusieurs sont enclins à poursuivre par le simple intellect, oubliant le fait que les choses de Dieu sont si profondes qu'elles dépassent entièrement la plus grande intelligence humaine — comme le chapitre 2 nous le montre. Or rien ne déconcerte la pensée humaine plus que la résurrection. Quoi qu'il en soit, nous apprenons ici ce que Dieu pense des raisonneurs : ce ne sont que des *insensés*.

Cependant, c'était à des croyants que Paul écrivait, même s'ils avaient été contaminés par cet égarement que nous voyons si pleinement développé aujourd'hui. Ayant ainsi clairement mis les Corinthiens en garde contre cet état d'esprit, il aborde la question soulevée.

La nature elle-même nous fournit une analogie frappante à ce sujet, et le Seigneur l'avait déjà utilisée. Quand il avait dit : « À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24), il parlait de sa mort et de sa résurrection.

Ici nous avons la même analogie, mais avec une application différente. Une graine est semée dans la terre et elle réapparaît avec un corps tout à fait différent, son identité étant pourtant préservée. Un gland est enterré, mais un chêne en surgit. Chaque semence possède ce que l'on pourrait appeler son propre corps de résurrection, dans lequel elle réapparaît. La portée de cela quant à notre résurrection est claire. Le corps d'un croyant est mis dans la tombe ; et lors de la résurrection il réapparaîtra sous une forme notablement différente, mais c'est la même personne.

La nature nous enseigne encore que cela ne présente aucune difficulté pour

Dieu, car sa puissance est infinie. Observez la variété de la création. Il y a différentes sortes de chair — celle des hommes, celle des bêtes, celle des poissons, celle des oiseaux — et à l'intérieur de ces classes, il y a une grande diversité de corps. En outre, il y a des corps célestes, au sujet desquels nous ne connaissons maintenant que très peu de chose, et des corps terrestres, que nous connaissons bien. Il est très probable qu'il n'existe pas deux étoiles qui soient en tous points identiques.

Ceci nous conduit à la merveilleuse déclaration des versets 42 à 44. Le corps qui est semé dans la tombe est caractérisé par la corruption, le déshonneur et la faiblesse ; ce n'est qu'un « corps animal », c'est-à-dire un corps qui, par l'âme vivante, avait une vie animale. Mais il est ressuscité en incorruptibilité, en gloire et en puissance ; c'est un « corps spirituel ». Son identité est préservée, comme en témoignent les mots quatre fois répétés : « Il est semé... il ressuscite ». Néanmoins la condition dans laquelle il réapparaît est d'un ordre entièrement différent. Ceci répond à la question : « Avec quel corps viennent-ils ? »

La première question du verset 35 : « Comment ressuscitent les morts ? » obtient une réponse très complète dans les versets 45 à 54. Dans cette question, le sens du mot « comment ? » semble être plutôt « dans quelle condition ? » que « de quelle manière » ou « par quel moyen ? ». Sinon, ce chapitre n'apporterait pas de réponse à la question. Quoi qu'il en soit, une explication sur le moyen que Dieu utilisera pour ressusciter les morts nous dépasserait entièrement. La réponse se résume ainsi : nous serons ressuscités à l'image d'un Christ céleste.

Pour bien comprendre cela, il nous faut considérer le contraste entre les deux Adam, le premier et le dernier. Le premier est devenu « une âme vivante » (v. 45 ; Gen. 2:7). Le dernier est d'un ordre entièrement différent. Bien qu'il soit aussi véritablement *homme* que le premier (c'est la signification du mot *Adam*), il est « un esprit vivifiant ». L'un, par conséquent, est « naturel » ou « animal » ; l'autre est « spirituel ». On aurait pu s'attendre à une préséance du spirituel quant au temps, mais le verset 46 nous dit qu'il n'en est pas ainsi. Le premier Adam est devenu une âme vivante par la respiration de vie que Dieu a soufflée dans ses narines. C'est donc qu'il possédait un corps « naturel » ou « animal », « terrestre ». Tous ceux qui descendent de lui sont également terrestres ; ils sont du même ordre que lui (v. 48).

Le dernier Adam fait un contraste très marqué avec le premier. Bien que véritablement homme, il est Dieu, puisqu'il est un esprit vivifiant ; il est « du ciel ». Cependant, il n'est pas seulement homme — « le second homme », comme dit le verset 47 — il est « *Adam* », c'est-à-dire l'ancêtre et le chef d'une race. Et il est « le *dernier* Adam » parce qu'il n'y en aura pas d'autre après lui.

En lui Dieu a atteint en perfection le but qu'il s'était proposé. Qu'il en soit loué ! Et nous sommes « les célestes » ; nous appartenons à l'ordre dont il est le chef.

Soulignons encore qu'il n'est pas seulement « le dernier Adam » mais aussi « le second homme ». Selon cette expression, entre Adam et Christ, aucun homme ne compte. Caïn n'était pas le second homme : il n'était qu'Adam reproduit à la génération suivante. Il en est de même de tous les hommes : ils ne sont qu'Adam reproduit dans leurs diverses générations. Mais Christ n'était nullement la reproduction d'Adam. Lorsqu'il est né d'une vierge par l'action du Saint Esprit, un homme entièrement nouveau est apparu, un homme digne d'être appelé « le second homme ». Et devenant à son tour le chef d'une nouvelle race, il se présente comme « le dernier Adam ».

Quant à nous, nous avons tous commencé par être enfants de l'Adam terrestre, portant son image. Amenés à Christ, objets de l'opération divine, nous avons été transférés de la lignée terrestre à celle qui est céleste. Toutefois, jusqu'à maintenant, ce transfert n'a pas touché nos corps ; nous portons encore l'image « du terrestre » et par conséquent nos corps sont sujets au déclin et à la mort. Dans la résurrection, nous porterons l'image « du céleste ». Nous devons être rendus conformes à l'image du Fils de Dieu, non seulement quant à nos caractères moraux, mais quant à nos corps eux-mêmes. Glorieuse pensée ! Comment les morts ressuscitent-ils ? Dans une condition de perfection et de gloire telle que celle-là.

Mais, bien que nous devions attendre pour que se réalise cet état de perfection, nous n'avons pas à attendre pour être dans la lignée du dernier Adam, pour être liés au second homme. Le verset 48 ne parle pas de ceux qui *seront* célestes, mais de ceux qui *sont* célestes. Nous sommes appelés « les célestes ». N'est-ce pas merveilleux ? Ou bien, cela nous paraît-il trop merveilleux ? Serions-nous tentés de reculer devant ce fait parce que ses conséquences sont immenses et que nous ne pouvons faire face à tout ce que cela implique ? Oh ! gardons-nous d'affaiblir la vérité pour qu'elle s'accorde avec notre pauvre marche pratique. Un comportement de bas niveau, charnel, terrestre et mondain ne convient certainement pas à ceux qui sont célestes.

Au verset 50, l'apôtre en vient à parler du grand moment où le changement du terrestre en céleste atteindra notre corps. Nous allons hériter du royaume dans sa partie céleste et nous trouver nous-mêmes dans une scène d'incorruptibilité absolue. Nous ne pouvons entrer là dans notre condition actuelle — « la chair et le sang » — à laquelle la corruption est attachée.

« Voici, je vous dis un mystère », ajoute-t-il (v. 51). Ces mots indiquent qu'il va annoncer quelque chose qui n'était pas révélé jusque-là. Qu'il y aurait une résurrection des morts, que le Seigneur allait venir, cela les Corinthiens le

savaient. Mais ils ne savaient pas encore que, quand le Seigneur reviendra, il ressuscitera les croyants décédés et les placera dans une condition de glorieuse incorruptibilité, et qu'il transformera les croyants vivants en leur donnant la même condition glorieuse. Les saints de l'Ancien Testament pouvaient concevoir la résurrection comme étant un relèvement de l'état de mort et l'introduction dans une vie glorieuse sur la terre. Ils ne connaissaient pas la résurrection *d'entre* les morts, dont les croyants jouiront à la venue du Seigneur. Jusqu'à ce que soit mise en lumière la doctrine de l'appel céleste des saints et de l'appel de l'Église hors du monde, le moment n'était pas venu pour la pleine révélation de la vérité de la résurrection. Cette révélation progressive de la doctrine peut être remarquée tout au long du Nouveau Testament.

Maintenant la vérité est pleinement révélée. « Nous ne nous endormirons pas tous » — c'est-à-dire nous ne mourrons pas tous — « mais nous serons tous changés », que nous soyons vivants ou morts au moment où le Seigneur reviendra *pour* les siens. En quoi consistera ce changement ? Tout ce qui est mortel ou corruptible en nous sera englouti en vie et en victoire. Nous serons tous changés, remarquez-le, « en un instant, en un clin d'œil » — et non en plusieurs instants différents, comme ce serait le cas si l'Église était destinée à entrer dans sa gloire par des enlèvements partiels.

L'immense changement qui aura lieu sera opéré instantanément par la puissance de Dieu, « à la dernière trompette ». Au verset 29, les croyants avaient été considérés comme des soldats entrant dans les rangs par le baptême, pour prendre les places de ceux qui sont tombés. Au verset 52, nous les voyons tous — qu'ils soient encore dans les rangs ou qu'ils en aient été retirés par la mort — placés en un instant, à la dernière trompette, au-delà de la mort et de la corruption. Leur engagement guerrier sera terminé. Ils n'auront plus jamais à entendre le son de la trompette.

En ce qui nous concerne, la déclaration d'Ésaïe 25:8 — citée au verset 54 — s'accomplira lorsque nous serons changés corporellement et placés dans une condition d'immortalité et d'incorruptibilité. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut. L'Ancien Testament a en vue la puissance victorieuse de Dieu en résurrection sur la terre. Notre passage révèle dans toute sa plénitude la portée de ce verset d'Ésaïe, qui était cachée jusqu'aux jours de l'Évangile. Quand les saints porteront l'image de Celui qui est céleste, la mort sera engloutie dans une victoire que personne ne pourra nier. Notre passage, soulignons-le, ne parle pas de l'enlèvement des croyants pour être avec le Seigneur. Pour être enseignés à ce sujet, il nous faut aller à 1 Thessaloniciens 4.

Le sentiment de la grandeur de ce jour de victoire conduit l'apôtre à l'exultation. Il lance un défit triomphant à la mort. En fait la victoire nous

appartient déjà. Elle a été obtenue dans la résurrection de Christ, qui a été pleinement établie dans ce chapitre. La résurrection des saints n'est que le résultat nécessaire de *cette* victoire, et nous pouvons la considérer comme aussi sûre que si elle était déjà accomplie. La victoire est à nous aujourd'hui, Dieu en soit béni !

Avec quelle force s'exprime alors l'exhortation terminale du chapitre ! « Ainsi... ». Derrière ce mot, il y a tout le poids des cinquante-sept versets qui précèdent. Ayant entretenu des doutes quant à la vérité de la résurrection, les Corinthiens pouvaient bien être devenus chancelants, mal affermis, relâchés et enclins à adopter la devise : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ».

La résurrection est une glorieuse certitude. Christ est ressuscité ; et nous, qui sommes du même ordre céleste que lui, nous allons bientôt être unis à lui dans la conformité de sa gloire céleste. Ces choses étant ainsi, une fermeté inébranlable doit nous caractériser. Au lieu de dissiper follement notre temps en mangeant et en buvant, ayons à cœur d'abonder dans l'œuvre du Seigneur, en nous souvenant que rien de ce qui aura été réellement fait pour lui ne sera perdu. Le fruit en sera manifesté au jour de la résurrection.

Vivons-nous dans la lumière de la résurrection ? Il se peut que nous soyons à même de réciter correctement un credo, et d'énoncer la grande vérité de la résurrection. Mais si nos âmes ont réellement en vue cet événement glorieux, nous serons des travailleurs diligents et infatigables au service du Seigneur, dans la tâche qu'il lui plaira de nous confier.

17 - Chapitre 16

La dernière instruction de l'apôtre dans cette épître concerne la collecte spéciale faite à cette époque pour les croyants pauvres de Judée. Aujourd'hui, dans bien des cercles religieux, l'argent est souvent le sujet le plus important. Ici il a la dernière place. Néanmoins, il est abordé, et nous trouvons à ce propos des instructions pour tous les temps. Selon le verset 2, nous avons à donner *régulièrement*, et non pas au hasard. Et Dieu attend que nous donnions *proportionnellement*, c'est-à-dire en proportion de la prospérité qu'il nous a accordée. Sous la loi, Dieu avait fixé cette proportion à un dixième. Pour nous qui sommes sous la grâce, il n'a pas fixé de proportion ; mais selon ce que nous aurons fait, nous nous exposons à entendre quelque chose de très sérieux lors du tribunal de Christ, si nous n'atteignons même pas la mesure fixée par la loi. Si tous les croyants faisaient leurs dons de manière régulière et proportionnée, il n'y aurait aucun problème d'argent dans l'œuvre du Seigneur. La division en chapitres nous empêche peut-être de voir la relation entre le verset 58 du chapitre précédent et le verset 2 de celui-ci.

Les paroles finales de l'épître, d'un caractère personnel, viennent ensuite. Les versets 5 à 12 éclairent le récit d'Actes 18:24 à 20:6. Paul écrivait d'Éphèse alors que prospérait l'œuvre et qu'il y avait beaucoup d'adversaires, dont l'opposition a eu son point culminant lors de l'émeute dans le théâtre. Apollos avait précédé Paul à Éphèse puis, après avoir été instruit dans la voie de Dieu par Aquilas et Priscilla, il avait visité l'Achaïe, où se trouvait Corinthe. Paul était venu à Éphèse alors qu'Apollos était à Corinthe, mais bientôt Apollos avait quitté Corinthe pour aller plus loin. De son côté, Paul avait envisagé de traverser la Macédoine et de visiter Corinthe en chemin. La visite en Macédoine a bien eu lieu, comme Actes 20 le rapporte, mais la seconde épître montre que la visite à Corinthe a été remise à plus tard. L'apôtre avait prié Apollos de faire une nouvelle visite à cette assemblée, mais celui-ci n'y avait pas tenu.

On voit ici que lorsque Dieu suscite un serviteur, celui-ci n'est responsable que devant le Seigneur qui l'envoie, et non devant un homme, fût-il apôtre. Paul n'exerçait aucune autorité sur Apollos. Le fait qu'il *le prie d'aller* montre qu'il n'entretenait aucun sentiment de jalousie envers cet homme doué qui était apparu récemment. Le fait qu'Apollos comprenait qu'il *ne devait pas aller* à Corinthe à ce moment indique probablement que celui-ci n'avait aucune envie de se mettre en avant, de peur d'attiser l'esprit de parti et de rivalité qui pouvait amener à dire : Je suis d'Apollos.

Les Corinthiens n'avaient pas été vigilants. Ils s'étaient montrés vacillants quant à la foi de l'Évangile. Ils s'étaient comportés comme de faibles enfants et non comme des hommes faits. D'où les sérieuses exhortations du verset 13. Cependant, pour garder un sain équilibre, nous ne devons pas les séparer du verset 14. Tout ce que nous faisons doit être fait « dans l'amour ». Sans cela, la fermeté et la force prendront un caractère charnel, voire brutal. Être homme, être ferme tout en manifestant l'amour, voilà ce qui est selon Dieu et qui est la vraie force.

Le verset 15 met en évidence un aspect intéressant du service. Ceux de la maison de Stéphanas s'étaient « voués au service des saints ». Ils se dépensaient pour servir les croyants, sachant qu'en servant les membres de Christ, ils le servaient, lui. Il pouvait y avoir bien des choses banales ou monotones dans un tel travail, mais il était accompli pour Christ. Un service de ce genre devrait être plus fréquent. Nous le voyons hautement distingué au verset 16. C'est un exemple de ce qui est appelé « des aides », dans la liste des dons du chapitre 12 (v. 28).

Les trois derniers versets allient la solennité et la grâce. Les Corinthiens se distinguaient par leurs dons, mais ils étaient déficients quant à l'amour. C'est ce qui explique le verset 22. Prenons garde de ne pas leur ressembler. Ayons à cœur de donner à l'amour sa vraie place. Ne pas aimer le Seigneur Jésus appelle une malédiction à sa venue, lorsque toute profession sera mise à l'épreuve. « Maranatha », mot araméen et non grec, signifie : « le Seigneur vient ».

Pour ceux qui aiment le Seigneur, il y a une pleine provision de grâce de sa part, et un flot d'amour de la part de ceux qui sont siens. C'est ce que montre l'affectueuse salutation de l'apôtre Paul par laquelle l'épître se termine.

2nde Épitre aux Corinthiens

F.B.Hole

ME 2004 page 116 à ME 2005 page 119

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6
8 Chapitre 7
9 Chapitre 8
10 Chapitre 9
11 Chapitre 10
12 Chapitre 11
13 Chapitre 12
14 Chapitre 13

1 - Introduction

La seconde épître aux Corinthiens a manifestement été rédigée peu après la première. Dans le dernier chapitre de cette première épître, Paul indique qu'il écrit d'Éphèse, où une porte grande et efficace lui était ouverte par le Seigneur, et où il y avait beaucoup d'adversaires (v. 8, 9). Dans le premier chapitre de la seconde, il fait allusion à la grande émeute qui avait eu lieu dans le théâtre d'Éphèse et qui avait mis fin à un service de plus de deux ans dans cette grande ville (v. 8 ; cf. Act. 19:23 et suiv.). Plus loin dans l'épître, il mentionne certains de ses déplacements qui ont suivi ces événements. Nous allons commencer par considérer ces mentions, car elles éclairent certaines remarques de l'apôtre.

Avant l'émeute, l'intention de l'apôtre était de traverser la Macédoine et 1'Achaïe, d'aller à Jérusalem, et ensuite de se rendre à Rome. C'est ce que dit expressément Actes 19:21. En 1 Corinthiens 16:5, ainsi que dans les versets 15 et 16 de notre chapitre, nous trouvons une confirmation de la première partie de ce plan. Cependant, les projets de l'apôtre avaient dû être modifiés. Tout d'abord, l'émeute avait précipité son départ pour la Macédoine. Il s'était rendu jusqu'en Troade, où le Seigneur avait de nouveau ouvert une porte devant lui (2:12, 13). Il restait pourtant trop préoccupé par les Corinthiens et par l'effet qu'aurait pu produire sur eux la première épître ; ainsi, au lieu d'aller en Macédoine en passant par chez eux (1:16), il y était allé directement. Arrivé là, il avait trouvé des circonstances encore plus éprouvantes (7:5), mais il allait bientôt être réjoui par les bonnes nouvelles de Tite au sujet des Corinthiens. Ces nouvelles lui ont apporté un immense soulagement. Ce sont elles qui sont à l'origine de la seconde épître, que nous allons maintenant considérer.

2. Chapitre 1

Durant le séjour de Paul à Éphèse, Timothée avait été envoyé à l'avance en Macédoine (Act. 19:22), d'où probablement l'omission de son nom au début de la première épître. Lors de la rédaction de la seconde épître, Paul et Timothée étaient ensemble en Macédoine, d'où la mention explicite du nom de ce dernier.

Tout de suite après la salutation d'introduction, l'apôtre laisse déborder la reconnaissance, la consolation et l'encouragement qui remplissaient son cœur. Il en fait remonter toute la gloire au « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ». La consolation avait été versée dans son cœur, et il la rendait à Dieu sous forme de bénédiction et d'actions de grâces.

Mais, plus que cela, elle se déversait aussi au-dehors en faveur de ceux qui en avaient besoin. Ayant traversé de douloureuses tribulations et y ayant goûté d'abondantes consolations de la part de Dieu, l'apôtre était capable de réconforter à son tour ceux qui traversaient des souffrances semblables. Sans aucun doute, nous avons ici un principe divin important. Quel que soit le privilège spirituel que nous recevions de Dieu, que ce soit sous forme de consolation, de joie, d'avertissement, d'instruction ou d'autre chose, nous n'avons pas à le considérer comme s'il n'était que pour nous, mais comme une chose qui nous est donnée pour la partager avec autrui. Ne perdons jamais de vue l'unité des saints de Dieu. En fait, nous ne possédons jamais réellement les choses dans leur plénitude jusqu'à ce que nous les ayons communiquées à d'autres. Un poète chrétien a dit : *Si nous voulons garder les bénédictions d'en haut, nous devons les partager. Si nous cessons de donner, nous cessons de posséder. Telle est la loi de l'amour*.

C'est profondément vrai. Si nous ne faisons pas usage de ce que nous possédons, nous finissons par le perdre. Le Seigneur fait souvent passer ses serviteurs par des circonstances éprouvantes, afin qu'ils puissent apprendre les leçons nécessaires et recevoir la grâce dont ils ont besoin. Ayant été fortifiés par ces expériences, ils pourront être plus utiles en aidant les autres.

Un autre principe important est mis en lumière au verset 5. Dieu adapte et proportionne la consolation aux souffrances. Quand les souffrances sont légères, la consolation l'est aussi. Quand les souffrances abondent, la consolation abonde aussi. Les souffrances dont il est question ici, remarquons-le, sont appelées celles « du Christ ». Elles ne sont pas seulement endurées pour son nom, mais elles portent le même caractère que celles qu'il a endurées à cause de son

identification absolue avec Dieu et ses intérêts. De telles souffrances — les souffrances du Christ dans les siens — sont toujours suivies ou accompagnées de la consolation, par l'opération de Christ lui-même.

Dans les versets 3 à 7, les mots *consolation* ou *consoler* ne figurent pas moins de dix fois. Il s'agit de réconfort ou de soutien, et l'on pourrait aussi bien utiliser les termes *encouragement* ou *encourager*. Le Seigneur utilise un mot de la même famille lorsque, faisant allusion au Saint Esprit, il parle du Consolateur (Jean 14-16). Dans les mêmes versets 3 à 7 de notre chapitre, l'affliction et les souffrances ne sont mentionnées que sept fois, si bien qu'ici aussi l'encouragement surabonde par rapport aux souffrances. Sans aucun doute c'est ici que se trouve la source de la force surnaturelle des martyrs. Appelés de Dieu à connaître des souffrances hors du commun, ils étaient portés à travers elles par une puissance d'encouragement hors du commun. Ils ont fait l'expérience que le réconfort et le soutien ont abondé.

De nos jours, dans les pays d'Europe, il n'y a que très peu de persécution de la part du monde contre les chrétiens. Durant les deux derniers siècles, la tranquillité et la tolérance ont régné à l'extérieur, alors que l'éclatement et le laxisme doctrinal se sont développés à l'intérieur. Les souffrances qui atteignent les croyants sont souvent du genre de celles qui sont mentionnées dans la première épître : « plusieurs sont faibles et malades parmi vous », ou alors ce sont des afflictions en relation avec des épreuves. Nous connaissons très peu les souffrances dont Paul parle dans ces versets. La consolation correspondante est aussi très peu connue. On voit rarement un croyant débordant de joie lorsqu'il est l'objet d'une persécution sévère. Nous le disons à notre honte, et c'est une perte pour nous.

Dans les versets 6 et 7, l'apôtre identifie les Corinthiens avec lui d'une façon très belle. Bien que charnels et faibles à bien des égards, ils avaient part à des souffrances semblables à celles de l'apôtre, et ce seul fait pouvait déjà leur apporter quelque encouragement. En outre, le moment venu, ils auraient certainement part à la consolation.

Ceci amène Paul à évoquer la tribulation particulière qu'il avait endurée à Éphèse, la capitale de l'Asie mineure (v. 8). En Actes 19, il est question d'un « grand trouble », mais ce que Paul dit ici nous apprend que la situation était encore plus critique et dangereuse que nous ne pourrions le déduire du récit de Luc. L'apôtre s'est réellement trouvé en face de la mort. Plus loin dans l'épître, il raconte ses expériences de serviteur du Seigneur ayant été « dans les morts souvent ». Cette circonstance en est un exemple.

La populace déchaînée d'Éphèse avait placé sur lui la sentence de mort, et avait fait tout ce qu'elle pouvait pour l'exécuter. L'apôtre abordait cette situation

en réalisant que la sentence de mort se trouvait en lui-même. Par cela, toute confiance en lui-même, ou en quelque puissance se trouvant en lui, était anéantie. Il était entièrement rejeté sur Dieu et sur sa puissance. Le Dieu en qui il se confiait était celui qui ressuscite les morts et qui par conséquent annulerait tout ce que la foule pourrait faire, même s'il lui était permis de commettre le pire.

Cependant, Dieu était intervenu et avait retenu la foule. Paul et ses compagnons avaient été délivrés ce jour-là, et continuaient à faire l'expérience de cette délivrance. L'apôtre n'envisageait pas que le danger disparaisse. Au contraire, il savait qu'il continuerait à l'affronter tout au long de sa carrière. Ainsi il s'attendait à être délivré encore, et à ce que les Corinthiens aient le privilège d'y contribuer par leurs prières. Alors les réponses de grâce de Dieu multiplieraient les effusions de reconnaissance. Tous ceux qui se seraient joints dans les supplications se joindraient dans les actions de grâces (v. 11).

Ce qui donnait à Paul une telle assurance en demandant aux Corinthiens de prier pour lui, c'est qu'il avait une bonne conscience quant à toute sa conduite. Il avait été marqué par la simplicité et la sincérité qui vient de Dieu, toute sagesse charnelle étant exclue. Cela était vrai quant à son comportement général dans le monde, mais surtout quant à sa manière d'être parmi les croyants. Il savait qu'en se glorifiant ainsi, il ne faisait que dire ce que les Corinthiens eux-mêmes reconnaissaient très bien. Il y avait eu parmi eux des personnes qui avaient cherché à le diffamer et à créer des préjugés contre lui. Mais les effets s'en étaient déjà partiellement estompés, car il peut dire au verset 14 : « Vous nous avez reconnus en partie ». Ils avaient reconnu en partie qu'il était leur sujet de gloire, comme ils étaient aussi le sien, dans la journée du Seigneur Jésus. Il y avait donc entre eux un heureux accord, dans une bonne mesure au moins.

C'est de cette façon délicate que l'apôtre indique la grande amélioration qui s'était produite dans les sentiments des Corinthiens à son égard, à la suite de l'envoi de sa première épître. Prenons à cœur le fait qu'il fondait sa demande de prière sur la simplicité et la sincérité de sa vie de foi. Nous entendons assez souvent des chrétiens demander aux uns et aux autres de prier pour eux. Et quelquefois, nous demandons que l'on prie pour nous. Mais pouvons-nous toujours le faire sur la même base que l'apôtre ? Si ce n'est pas le cas, ce pourrait être la cause de beaucoup de prières et d'intercessions non exaucées. Souvenons-nous que nos vies et tous les motifs secrets qui les gouvernent sont totalement transparents aux yeux de Dieu.

Même auparavant, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens sa première épître, Paul était confiant que leurs relations réciproques resteraient heureuses, bien qu'elles aient été passagèrement mises en danger. C'est à cause de cela qu'il

s'était proposé de leur rendre visite d'abord (v. 15), même avant d'entreprendre son voyage pour la Macédoine. Mais il devait en être autrement, et la visite projetée n'avait pas pu se réaliser. Arrêtons-nous ici un instant. Même un apôtre pouvait voir ses plans dérangés et renversés, et Dieu l'a conduit à enregistrer ce fait pour nous dans l'Écriture. Ce changement — comme nous le verrons bientôt — bien qu'il n'ait pas été strictement ordonné de Dieu, accomplissait en fait les plans divins en vue d'une bénédiction finale. Un croyant peut être conduit de plusieurs façons ; et même s'il lui arrive de ne pas discerner une direction claire de Dieu, il peut voir ses erreurs tourner en bénédiction. Notre affaire est de maintenir avec soin cette simplicité et cette sincérité dont parle le verset 12.

À Corinthe, les opposants s'étaient même emparés de ce changement de projet pour fonder leurs attaques. Selon eux, cela montrait que Paul était un homme léger et superficiel dans ses intentions, de caractère peu profond, disant une chose un jour et le contraire le lendemain. L'apôtre en était bien conscient, et c'est pour cela qu'il pose la question du verset 17. Était-il un homme ballotté par des impulsions charnelles, changeant facilement de cap, disant oui un jour et non le lendemain ?

Pour répondre à cette question, il en appelle à sa prédication lors de sa première visite parmi eux, avec Sylvain et Timothée. Il n'y avait rien eu de vague ou de contradictoire. Quand il dit : « Notre parole que nous vous avons adressée, n'est pas oui et non » (v. 18), il fait sans doute allusion à sa façon de prêcher. Et dans le verset suivant, il mentionne le grand thème de sa prédication : Jésus Christ, le Fils de Dieu. En lui tout est fermement établi par Dieu ; en lui est la stabilité éternelle.

Ayant un tel sujet, la prédication de Paul était caractérisée par une clarté et une certitude absolues. Ces mêmes traits devraient être le propre de toute prédication de la Parole aujourd'hui. Les prédicateurs modernistes (*) ne peuvent, par la force des choses, que prêcher des idées qui changent continuellement, parce qu'elles sont basées sur les dernières avancées de la science spéculative. Leurs propos sont essentiellement caractérisés par « oui et non ». Et leurs déclarations péremptoires d'aujourd'hui seront contredites avant beaucoup d'années, de même que leurs déclarations d'il y a peu d'années sont remises en question aujourd'hui. Ne nous laissons pas ébranler par ces intellectuels. Ils passeront bientôt, tout comme leurs déclarations hésitantes. Un Christ immuable doit être prêché d'une façon immuable.

(*) Modernisme : mouvement chrétien préconisant une nouvelle interprétation des croyances et des doctrines traditionnelles en accord

avec l'exégèse moderne.

Il y a un grand contraste entre le « oui et non » du verset 19, et « le oui et... l'amen » du verset suivant. La première expression concerne ce qui est vacillant et contradictoire, tandis que la seconde se rapporte à ce qui est clairement affirmé, et sera confirmé dans les faits au temps opportun.

L'homme est instable ; avec lui, c'est souvent le *oui* dans une occasion et le *non* dans une autre. De plus, il a un esprit de contradiction à l'égard de Dieu et de sa volonté. De son côté c'est encore et toujours la faillite, et par conséquent il ruine tout ce que Dieu désire pour lui. Sa réponse à la volonté de Dieu est invariablement « non ». Or on trouve tout le contraire en Christ, car « il y a *oui* en lui ». Il a répondu « oui » à tous les desseins de Dieu et à tous ses désirs.

Et ce n'est pas seulement le *oui* mais aussi *l'amen* que l'on trouve en lui. Il n'est pas seulement en plein accord avec toute la volonté de Dieu exprimée dans ses promesses, mais il opère en vue de tout accomplir et de tout amener dans un état final de plénitude et de perfection. En lui tout se réalise et se réalisera jusqu'à ce qu'un grand *amen* puisse être prononcé sur tout ce qui est selon le plaisir de Dieu. Ainsi, Dieu est pleinement glorifié. De plus, il s'est acquis un peuple de rachetés qui sont ses serviteurs pour accomplir la volonté de Dieu ; c'est pour cela que les mots « par nous » peuvent être ajoutés à la fin du verset 20. Quelle stabilité et quelle sécurité glorieuses nous trouvons ici ! Quelle confiance, quel calme peut remplir le cœur de celui qui se repose en Christ !

Le Fils de Dieu que Paul avait prêché parmi les Corinthiens portait ce magnifique caractère, d'où la solidité et la certitude de sa prédication. D'où aussi la stabilité qui caractérisait Paul lui-même, et qui est véritablement le caractère de tout vrai chrétien. Nous avons été liés à Christ, et c'est Dieu qui a fait cela (v. 21). Ce que l'homme fait, il se peut fort bien qu'il le défasse un peu plus tard. Mais ce que Dieu fait, il le fait pour toujours.

Ainsi donc, par un acte de Dieu, nous sommes fermement liés à Christ, celui en qui tout le conseil de Dieu est établi. Saisissons-en bien la portée, car cela nous transporte à un niveau infiniment plus élevé que celui de l'homme. C'est aussi par un acte de Dieu que nous avons reçu l'onction de l'Esprit.

Il faut nous souvenir que « Christ » signifie « Celui qui est oint ». Le verset 21 nous montre donc que nous sommes oints en tant que ceux qui sont liés à l'Oint de Dieu. L'onction nous atteint parce que nous sommes liés à lui. Lors de l'onction d'Aaron, « l'huile précieuse » répandue sur sa tête « descendait sur le bord de ses vêtements » (Ps. 133:2). Il s'agit d'un type ou d'une allégorie : par l'onction de l'Esprit, la grâce et la puissance de notre Chef exalté dans les cieux

ont été répandues sur nous qui sommes ses membres. C'est ainsi, et seulement ainsi, que les promesses de Dieu peuvent se réaliser à la gloire de Dieu « par nous ». C'est Christ lui-même qui amènera le plein accomplissement des promesses de Dieu dans le jour à venir, mais il le fera par nous. Il en accomplira tout le détail au travers de ses saints, qui sont ses membres oints. Si nos cœurs saisissent vraiment cela, combien nous serons élevés au-dessus de ce présent siècle mauvais !

Mais l'Esprit de Dieu n'est pas seulement *l'onction* : il est aussi le *sceau* et les *arrhes*. Comme l'onction, c'est lui qui nous lie à Christ. Comme le sceau, il est sur nous la marque de ceux qui appartiennent entièrement à Dieu. Nous sommes la possession divine et marqués comme tels, un peu comme l'éleveur qui met d'emblée sa marque sur les moutons qu'il achète afin qu'on puisse les reconnaître comme étant les siens. En Apocalypse 13, on voit comment les deux « bêtes » à venir feront qu'on donne à tous une marque (v. 16). Ceux qui l'auront reçue auront affaire au courroux de Dieu, comme on le voit dans le chapitre suivant. Le chapitre 7 du même livre nous révèle aussi que Dieu aura anticipé l'action inique des bêtes en mettant « le sceau du Dieu vivant » sur les siens (v. 2).

« Dieu... aussi nous a scellés », et nous pouvons bien nous réjouir de ce fait magnifique. Mais réalisons-nous toujours ce que cela implique ? Si la marque qui a été mise sur nous est celle de Dieu, nous ne pouvons pas en porter une seconde. Notre Dieu est un Dieu jaloux. La marque qui est sur nous est exclusive. Si nous essayons de porter aussi la marque du monde — pour ne pas parler de celle du diable — nous le provoquerons à jalousie, et nous attirerons sur nous-mêmes discipline et tristesse. Jeunes chrétiens, prenez-y bien garde, car le monde cherche toujours à mettre sa marque impie sur vous, comme si vous lui apparteniez. Or vous ne lui appartenez pas, vous appartenez à Dieu. Gardez-vous soigneusement de porter les marques et les signes distinctifs que le monde désire vous donner.

Le Saint Esprit est aussi « les arrhes » dans nos cœurs. Si, dans l'onction, nous le voyons en relation avec Christ et, dans le sceau, plutôt en relation avec Dieu le Père, les arrhes indiquent ce qu'il est lui-même. Bientôt, quand les promesses de Dieu s'accompliront, nous serons portés par le flot puissant de l'énergie de l'Esprit de Dieu. Mais aujourd'hui, il est les arrhes dans nos cœurs de ce qu'il sera alors. Remarquez : « dans nos cœurs », pas simplement dans nos corps ou dans nos esprits. Nos corps sont en vérité son temple. Nos esprits peuvent être heureusement inondés de sa lumière. Mais nous avons les arrhes dans les affections les plus profondes de nos cœurs, le gage et l'avant-goût de la gloire à venir. Par le Saint Esprit qui nous a été donné, nous pouvons saisir à

l'avance quelque chose de la plénitude des richesses que nous posséderons quand les promesses de Dieu trouveront leur plein accomplissement, pour sa gloire et en notre faveur.

Les versets 20-22 nous ont amenés à des sommets de bénédiction magnifiques. Or l'origine de ce développement, c'est une circonstance apparemment peu importante : l'apôtre s'est trouvé contraint de montrer qu'il n'était pas un homme léger, promettant des choses qu'il n'avait pas vraiment l'intention de réaliser. Cependant, il ne se contente pas de se défendre, il profite de l'occasion pour apporter quelque chose d'utile.

Ayant fait cela, l'apôtre retourne au sujet qui le concerne plus personnellement (v. 23). Il y avait une autre chose qui avait sans aucun doute pesé dans sa décision, et qui l'avait momentanément retenu d'effectuer une nouvelle visite à Corinthe. Il ne désirait pas se trouver parmi eux en étant dans l'obligation d'agir avec sévérité à cause du péché et des graves désordres qui se trouvaient encore au milieu d'eux. C'est pour cette raison qu'il avait attendu jusqu'à ce que lui parviennent des nouvelles des effets de la première lettre qu'il leur avait écrite. Il espérait une amélioration. Il ne voulait pas dominer sur leur foi ; il ne faisait que les aider à être délivrés, travaillant ainsi en vue de leur joie.

Le chapitre se termine par les mots : « c'est par la foi que vous êtes debout ». Il y a là un fait que nous devrions vraiment prendre à cœur. Si, en une chose ou une autre, l'apôtre avait exercé une domination sur la foi des Corinthiens, leur foi à cet égard aurait cessé d'exister. Il leur aurait simplement ordonné de faire certaines choses — sans aucun doute des choses tout à fait justes — et ils les auraient exécutées, non comme résultat de l'activité de leur foi, mais d'une façon mécanique. La foi aurait manqué ; il y aurait eu seulement une sorte de coquille extérieure. Et puis un jour, ils auraient scandalisé tout le monde par un effondrement complet ; tout comme une cabane dans les tropiques qui s'effondre soudain, lorsque les termites ont rongé l'intérieur des piliers qui la supportent.

Il y a des chrétiens qui aimeraient beaucoup vivre leur vie par la foi de quelqu'un d'autre. Ils aimeraient qu'on leur dise ce qu'ils doivent faire. Que quelqu'un d'autre porte leurs exercices, résolve leurs problèmes, et décrète ce qu'il est juste de faire ! Ils seront bien obéissants et feront ce qu'on leur dira. Mais cela conduit à des résultats désastreux. C'est par la foi que nous sommes debout — non par la foi de quelqu'un d'autre. Par la foi de quelqu'un d'autre, nous tombons. Et puis, pour cet autre, c'est une très mauvaise chose. Les personnes énergiques auxquelles on tend ce piège se mettent à aimer dominer sur la foi de leurs frères, et finissent par devenir de petits papes. Leur fin ne peut qu'être désastreuse.

3. Chapitre 2

L'apôtre avait décidé de reporter sa visite à plus tard, quand des circonstances plus heureuses le permettraient. Alors qu'il rédigeait cette seconde lettre aux Corinthiens, les sujets d'inquiétude s'estompaient et une amélioration de la situation était en vue. La première lettre les avait attristés — c'était bien l'effet qu'il avait escompté — et maintenant leur tristesse le réjouissait (v. 2). Cette missive leur avait été envoyée dans le but de rétablir la confiance entre eux et de leur permettre de se réjouir ensemble le jour où il se retrouverait au milieu d'eux.

Dans le verset 4, nous avons une indication très touchante et fort utile quant à la manière et à l'esprit dans lesquels Paul écrivait ses lettres. En lisant la première épître, on constate un style vigoureux et incisif, dont le but délibéré est d'amener les Corinthiens à réfléchir sérieusement et à s'humilier. Cependant nous saurions difficilement qu'il l'a écrite « dans une grande affliction et avec serrement de cœur, avec beaucoup de larmes », s'il ne nous le disait pas ici. Mais il en était bien ainsi. Si insensés et charnels que ces croyants aient été, l'apôtre avait pour eux une tendre affection. C'est ainsi que la Parole inspirée de Dieu leur parvenait par le canal humain d'un cœur affligé et plein d'amour — et cela était bien propre à avoir sur eux un puissant effet. Que Dieu nous accorde d'apprendre quelque chose par l'exemple de Paul, par sa manière de faire ! Notre service serait plus efficace.

Quelle montagne de controverses n'y a-t-il pas eu dans l'histoire de l'Église ! À combien de polémiques s'est-on livré ! Et pour bien peu de résultats ! Il est permis de penser que s'il n'avait été écrit qu'un dixième de cela, mais par des hommes de Dieu ayant réellement « une grande affliction », éprouvant « un serrement de cœur » et versant « beaucoup de larmes » à cause de ce qui rendait ces écrits nécessaires, un résultat dix fois plus grand aurait été produit, pour la gloire de Dieu.

En fin de compte, l'amour est le fondement absolu de tout. Le moyen divin de bénédiction, ce n'est pas l'intelligence, l'habileté, les sarcasmes ou la colère, c'est l'amour.

Cela pouvait paraître dur de la part de Paul d'appeler « méchant » l'homme qui était tombé dans un mal grave à Corinthe, et de donner des instructions pour qu'il soit ôté du milieu de l'assemblée. Mais tandis qu'il écrivait ces mots, son cœur aimant le menait aux larmes. Les paroles et les larmes de Paul avaient eu tout leur effet, et comme l'indique le verset 6, la punition avait été infligée, non

par Paul seulement, ou par quelques-unes des personnes les plus spirituelles de Corinthe, mais par « le grand nombre », c'est-à-dire l'ensemble des croyants. C'est ainsi que cet homme a été amené à réaliser qu'ils avaient tous en abomination son péché et qu'ils s'en désolidarisaient. Sa conscience a été touchée, et il a été amené à la repentance.

Ceci est évidemment le but que tout acte de discipline cherche à atteindre. La discipline exercée envers des croyants qui se sont égarés n'est pas simplement une punition, mais elle a lieu pour qu'ils soient amenés à la repentance, et qu'ainsi ils soient restaurés quant à leur âme et quant à leur position de communion au milieu du peuple de Dieu. C'est cette fin heureuse qui avait été atteinte avec l'homme de Corinthe qui avait dû être exclu.

Hélas ! ce n'est pas toujours le cas aujourd'hui ! Il arrive que la mise à l'écart soit faite avec dureté et dans un esprit de jugement. Le serrement de cœur et les larmes sont absents, et cela conduit celui qui a péché à voir le traitement dur qui lui est infligé par ses frères plus que ses propres manquements. Et ainsi le moment de sa repentance est retardé, à son détriment et à celui de ses frères.

Les mesures prises à Corinthe avaient été telles que l'homme avait été amené à une grande affliction et à un réel brisement de cœur. Le danger était maintenant que, dans son zèle contre le péché, l'assemblée ne tienne pas compte de sa tristesse, et ne lui pardonne pas *administrativement* en lui redonnant sa place au milieu d'elle. C'est pour cela que Paul doit les presser de le faire, et de ratifier ainsi leur amour envers lui. Sinon, cet homme aurait pu être accablé par une tristesse excessive. La tristesse à cause du péché est une bonne chose, mais il arrive un moment où elle peut devenir excessive et faire du mal. Il y a un moment où la tristesse doit cesser et la joie du pardon être goûtée. C'est la joie du Seigneur qui est notre force, et non la tristesse à cause du péché.

Le verset 10 montre que si l'assemblée à Corinthe accordait son pardon à l'homme, alors Paul lui pardonnait aussi. De même, si Paul pardonnait à quelqu'un en raison de son autorité apostolique, il le faisait à cause d'eux et en agissant de la part de Christ. Le pardon que mentionne ce verset peut être appelé le *pardon administratif*. C'est celui dont parle le Seigneur dans des passages tels que Matthieu 16:19, où il a le caractère de pardon apostolique, Matthieu 18:18, où il est délégué à l'assemblée, et Jean 20:23, où il est confirmé à la compagnie des apôtres par le Seigneur ressuscité. En 1 Corinthiens 5, nous avons un cas où le pouvoir de « lier » ou de « retenir » est exercé. Dans notre chapitre nous avons un exemple de ce que signifie « délier » ou « remettre ».

Paul n'écrivait donc pas simplement pour le bien du frère attristé, mais pour le bien de tous, de crainte que Satan ne prenne occasion de cela pour leur faire du tort à tous. Remarquez bien ceci ! Le diable lui-même aime parfois voir les

croyants commettre des excès de justice, si c'est au détriment de « la douceur et la débonnaireté du Christ ». Et l'apôtre ajoute : « car nous n'ignorons pas ses desseins ». Hélas, souvent nous ne pourrions pas dire ceci en vérité ! Nous ignorons les desseins de Satan et, malgré nos bonnes intentions, nous tombons dans les pièges qu'il nous tend.

De quelle sagesse nous avons besoin pour garder un sain équilibre, dans la pratique, entre les exigences de la justice et celles de l'amour ! Souvenons-nous que toute discipline est appliquée en justice, que ce soit par Dieu lui-même ou par les hommes, afin qu'il puisse y avoir repentance. Et quand cette repentance est produite, les droits de l'amour doivent être reconnus. Ne continuons pas à frapper en discipline une âme repentante ; autrement, nous nous exposons nous-mêmes à la discipline de Dieu.

Une caractéristique remarquable de cette épître est la manière selon laquelle les détails historiques des déplacements et des expériences de Paul constituent une sorte de trame de fond. Sur celle-ci se place le développement de beaucoup de vérités importantes, introduites plutôt sous forme de digressions, souvent longues. L'épître a débuté en nous montrant les souffrances de l'apôtre lors des troubles survenus en Asie et les changements de plans dont ils ont été la cause. C'est cela qui a conduit à la digression importante des versets 19 à 22 du chapitre 1. Ensuite Paul reprend le fil de ses voyages ultérieurs pour s'arrêter de nouveau, au chapitre 2, sur le pardon à accorder au pécheur repentant.

Au verset 12, il revient à ses déplacements. Cette courte visite en Troade est à distinguer de celle qui est rapportée en Actes 20 (v. 6). Elle se situe apparemment entre son départ d'Éphèse et son arrivée en Macédoine indiqués au début de ce chapitre. Malgré la porte ouverte que le Seigneur avait placée devant lui, il était incapable d'en tirer parti, si grande était son anxiété dans l'attente de nouvelles des Corinthiens. Dans ce cas, sa sollicitude de pasteur prévalait sur sa ferveur d'évangéliste. Si le serviteur n'est pas tranquille dans son esprit, il ne peut pas efficacement servir le Seigneur.

L'apôtre était bien conscient qu'il y avait là une faiblesse de sa part. Pourtant, en regardant en arrière, il était tout aussi conscient que Dieu avait fait tourner les choses à la gloire de Christ ; et ceci l'amenait à éclater en actions de grâces à Dieu. Cela le conduit une fois de plus à s'éloigner de la description de ses expériences, pour ne plus y revenir avant le verset 5 du chapitre 7. La longue digression qui commence ici au verset 14 contient les enseignements principaux de l'épître.

Pour ce qui concernait son service, une chose était sûre : il manifestait Christ, réellement et en vérité. Nombreux étaient ceux qui se permettaient de manipuler la parole de Dieu pour servir leurs propres intérêts. Lui, par contre,

parlait en toute sincérité comme de la part de Dieu, comme étant sous les yeux de Dieu et comme représentant Christ. De plus, Christ était son grand thème. C'est pourquoi Dieu le menait « toujours en triomphe dans le Christ ».

Le langage utilisé par l'apôtre semble se référer à la coutume qui consistait à célébrer le triomphe d'un général victorieux dans l'ambiance de parfums que l'on brûlait, et où certains des prisonniers étaient voués à la mort, d'autres à la vie. Le triomphe était celui de Christ, mais Paul y avait sa part en répandant la bonne odeur de Christ où qu'il aille — une odeur infiniment agréable à Dieu. Il en était ainsi qu'il soit en Troade ou en Macédoine.

Il prêchait un Christ mort et ressuscité. Les hommes pouvaient croire en lui et être sauvés, ou ne pas croire et périr. S'ils ne croyaient pas, alors le message de la *mort* de Christ signifiait la *mort* pour eux. Jésus était mort *pour* les péchés ; s'ils le refusaient, ils mourraient certainement *dans* leurs péchés. Si d'autres croyaient, alors le message de la *vie* de Christ ressuscité leur apportait l'odeur de *vie*. Parce qu'il vivait, ils vivraient aussi.

Combien solennel est l'effet d'une vraie prédication de Christ ! Des destinées éternelles en dépendent. Il en est ainsi, que le message provienne des lèvres de Paul dans le premier siècle, ou des nôtres aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que la question soit posée : « Et qui est suffisant pour ces choses ? » (v. 16). Cette question est posée, mais la réponse n'y est pas donnée immédiatement. Elle se trouve cependant au verset 5 du chapitre suivant. Toute chose venant de Dieu, il n'y a aucune capacité si ce n'est celle que Dieu donne. Que tout serviteur de Dieu garde toujours ceci en mémoire ! S'il en était ainsi, quel profond sérieux cela produirait en nous, quelle dépendance de la puissance de Dieu ! Prenons bien garde à ne pas altérer le message divin, à ne pas accomplir notre tâche à notre idée, selon ce que nous estimons être le mieux, mais à servir Dieu conformément à sa Parole.

4. Chapitre 3

Paul vient d'évoquer la manière dont il prêche la Parole, mais cela ne signifie pas qu'il cherche à se recommander lui-même auprès des Corinthiens, ou qu'il ait besoin que d'autres le fassent. En fait, ils étaient eux-mêmes sa « lettre de recommandation », étant manifestement, malgré leurs tristes manquements, le fruit d'un réel travail de Dieu par son moyen. Il parle d'eux comme étant une lettre de deux façons. D'abord, ils étaient écrits dans son propre cœur. S'il parle ainsi, c'est sans doute pour qu'ils se rendent compte à quel point ils étaient gravés dans ses affections. Ils n'avaient qu'une faible idée de l'intensité de son amour pour eux en Christ. Cependant, ils étaient la lettre de Christ d'un point de vue plus objectif, et c'est ce que présente le verset 3.

L'expression « la lettre de Christ » a un sens double. D'une part, ce qui est écrit se résume en un mot : Christ. Et d'autre part, c'est Christ lui-même qui est effectivement le grand Écrivain. Il est vrai qu'il écrit par la main de son serviteur, et c'est pour cela que nous trouvons les mots : « dressée par notre ministère ». Paul n'était que le serviteur, ou le ministre, mais cela était bien suffisant pour le recommander.

Ensuite nous sommes placés devant un double contraste. Cette « lettre de Christ » dressée par le ministère de l'apôtre n'était pas de celles qui s'écrivent avec de l'encre. Elle n'était pas non plus gravée sur des tables de pierre, comme la loi que Dieu avait donnée par le ministère de Moïse, mais « sur les tables de chair du cœur ». C'était une lettre vivante, écrite sur les tables vivantes du cœur, par l'Esprit du Dieu vivant. L'évangile était vraiment pour les Corinthiens « une odeur de vie pour la vie ».

Dans ce verset, le travail de Dieu dans le cœur des Corinthiens est vu comme le fruit de l'opération de Christ aussi bien que celle de l'Esprit du Dieu vivant. Christ et l'Esprit sont très intimement liés, dans tout ce passage remarquable, comme nous allons le voir.

L'œuvre de Christ et de l'Esprit avait été accomplie par Paul, qui en avait été le ministre. Chaque serviteur de Dieu qui prêche l'évangile se trouve dans cette position. Mais Paul occupait cette place d'une façon toute particulière. Quant à lui-même, il n'était pas plus suffisant que nous ne le sommes, mais, de façon très distincte, il avait été rendu propre à être ministre de la nouvelle alliance, dont la base et le fondement sont la mort et la résurrection de Christ. La nouvelle alliance — annoncée prophétiquement par Jérémie —doit bien sûr être établie, dans un temps à venir, en faveur de la maison d'Israël et de Juda. Mais

son fondement a déjà été posé, et l'évangile qui est prêché aujourd'hui est déjà d'un nouvel ordre. On y trouve les bénédictions promises dans le cadre de la nouvelle alliance, de même que des bénédictions qui la dépassent de beaucoup.

Dans le verset 6, le caractère vivant du ministère de l'évangile est à nouveau souligné, alors que la loi amène la mort. On y trouve deux fois l'expression « la lettre », et ce terme est repris au verset 7. Il désigne manifestement la loi. La lettre (ou la loi) tue. Son ministère est pour la mort, mais l'Esprit vivifie.

Le point que nous venons de toucher mérite que nous nous y arrêtions un peu. Certains ont pensé pouvoir déduire de ce passage que la lettre de l'Écriture tue. Si on admet cela, on peut se sentir libre de ne pas tenir compte de la lettre de l'Écriture, et mettre en avant ce qu'on veut comme étant son esprit. Ce que l'Écriture *dit* peut alors être balayé pour être remplacé par ce qu'elle est *censée signifier*. Et si d'autres passages viennent contredire la signification imaginée, on peut les mettre de côté comme étant aussi la lettre qui tue. Et ainsi, en affirmant que la lettre tue, on tue la lettre. Prenons garde ! Une pareille interprétation de ce verset est bien loin de la vérité.

Nous avons attiré l'attention sur les digressions de cette épître. On peut remarquer maintenant qu'il y a une grande parenthèse, comportant les versets 7 à 16, au milieu de la longue digression qui nous occupe. Le contraste saisissant entre le ministère de la loi et celui de la nouvelle alliance y est développé. Il est aussi clairement établi que la gloire associée à la nouvelle alliance dépasse de beaucoup celle qui caractérise la loi.

D'abord, la loi était un ministère de mort, tandis que l'évangile est un ministère de l'Esprit qui vivifie. Il y avait cependant une gloire en relation avec la loi, une gloire telle que les fils d'Israël ne pouvaient pas la contempler, ni même supporter d'en voir le reflet sur le visage de Moïse. Cette gloire devait prendre fin : elle n'a pas toujours été visible sur la face de Moïse, et les signes de la présence divine ont disparu de la montagne de Sinaï. Comme le dit le verset 7, le système de la loi « a été introduit avec gloire ». Il a été introduit ainsi, mais cela n'a été que pour un temps. Suit alors l'exclamation : « combien plus le ministère de l'Esprit ne subsistera-t-il pas en gloire ! ». La gloire de la loi a été vue au début, mais son éclat s'est bientôt terni alors que la loi se révélait ministère de mort pour tous ceux qui étaient sous son autorité. Par contre, quand le ministère de l'Esprit vivifiant est introduit, il demeure en gloire.

Ensuite, la loi était un ministère de condamnation, tandis que l'évangile est un ministère de justice (v. 9). La loi exigeait une justice de l'homme, et, comme il n'en possédait aucune, elle le condamnait inexorablement. L'évangile apporte la justice et la donne à l'homme moyennant la foi. Il ne fait aucun doute qu'un ministère qui confère la justice, et permet ainsi à l'homme pécheur de se tenir

dans la présence de Dieu, surpasse incomparablement en gloire un ministère qui se limite à exiger la justice là où elle n'existe pas, et qui par conséquent ne peut que condamner.

Il y a un autre contraste au verset 11. Le système légal et sa gloire devaient « prendre fin » en Christ, alors que la gloire que celui-ci introduit subsiste. Le Seigneur Jésus a introduit quelque chose qui demeure pour l'éternité et dont la gloire est si élevée qu'elle éclipse toute gloire qui a pu exister autrefois en relation avec la loi (v. 10).

Voici donc le magnifique caractère du ministère confié à l'apôtre Paul, et qui imprègne tout son exposé. Tout ce que le ministère de l'évangile présente n'est pas encore pleinement manifesté, mais le sera en son temps. C'est pourquoi l'apôtre peut parler ici d'une *espérance*, en fait *d'une telle espérance*, et en faire part à d'autres en usant « d'une grande liberté ». Il peut en parler sans aucune réserve, tout à fait ouvertement. Il devait y avoir de la réserve en relation avec la loi, car les hommes ne pouvaient pas se tenir dans la présence de sa gloire.

Moïse avait dû mettre un voile sur sa face quand il était descendu de la montagne, afin de cacher la gloire divine de devant les fils d'Israël. La loi, qui devait prendre fin, avait un but qu'ils ne pouvaient voir. Le terme « consommation » évoque ici le propos de Dieu dans la loi, ce propos qui est Christ (cf. Rom. 10:4). La loi offrait à l'homme un chemin plein d'épines, mais elle conduisait à Christ, de même que tout autre chemin disposé par Dieu conduit à Christ. La gloire qui brillait sur la face de Moïse était en réalité un faible reflet de celle de Christ, mais les fils d'Israël ne pouvaient pas la voir. S'ils l'avaient vue, ils se seraient condamnés eux-mêmes et auraient ardemment désiré l'avènement de Christ, le Libérateur.

Cependant, « jusqu'à aujourd'hui », dit l'apôtre, « ce même voile demeure sans être levé » (v. 14). Les Israélites étaient encore, hélas ! aveuglés. Ils se servaient de la loi comme d'une sorte d'objet de prestige leur donnant une place prééminente parmi les nations. Et c'est comme si le voile placé autrefois sur la face de Moïse était maintenant sur leurs esprits et sur leurs cœurs. Il y a sans doute aujourd'hui des Israélites qui sont les objets de l'élection de la grâce, mais de façon générale, ce peuple a toujours un voile sur le cœur lorsqu'il lit l'Ancien Testament.

Mais le jour vient où ce voile sera ôté. Le verset 16 fait allusion à Exode 34:33-35. Moïse voilait sa face quand il parlait avec le peuple, mais quand il se tournait vers l'Éternel et avait affaire avec lui, il ôtait le voile. On a ici une sorte d'allégorie de ce qui va arriver à Israël. Quand finalement ce peuple se tournera vers le Seigneur avec sincérité et repentance, le voile sera ôté de son entendement et la gloire de Christ qu'il a autrefois crucifié brillera sur lui.

Le verset 16 termine la parenthèse ouverte au verset 7. Le verset 17 reprend le fil du verset 6, où il nous est dit que l'Esprit vivifie. Ici nous trouvons le Seigneur et l'Esprit remarquablement identifiés : l'Esprit est l'Esprit du Seigneur, comme aussi il est l'Esprit de Dieu. Nous sommes tellement habitués à *distinguer* les personnes de la déité, que nous pouvons facilement commettre l'erreur de les *séparer* les unes des autres. Gardons-nous en, car l'Écriture nous enseigne aussi la vérité de l'unité de la déité. Ne perdons jamais de vue cette unité essentielle.

Le Seigneur est l'Esprit vivifiant de la nouvelle alliance, et « là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté ». La *vie* et la *liberté* vont de pair, tout comme la loi et l'esclavage. La vie divine ne doit pas être embarrassée par des contraintes légales. Celles-ci sont superflues. Des contraintes légales sont nécessaires et à leur place quand il s'agit de la chair ou du monde. Mais elles ne sont pas efficaces, car la chair et le monde les outrepassent et les transgressent. C'est d'une autre manière que la loi est efficace : elle maudit le transgresseur et amène la mort sur lui. Mais tout change là où l'Esprit a donné la vie. Alors la liberté peut sans danger être accordée, car l'Esprit du Seigneur est là avec sa puissance.

Le verset 18 introduit une troisième chose merveilleuse. En plus de la vie et de la liberté, il y a une *transformation*. L'expression « à face découverte » est un peu ambiguë et pourrait s'interpréter comme s'appliquant à nous. Il est clair que nous n'avons pas de voile sur nous comme Israël, mais il semble plutôt qu'ici, ce qui n'est pas voilé, c'est la gloire du Seigneur que nous contemplons. Il n'y a pas de voile sur la face de notre Seigneur, comme il y en avait un sur la face de Moïse. De plus, la gloire qui brille en lui n'a pas pour effet de repousser, comme celle qui brillait sur la face de Moïse. Au contraire elle attire ; et plus que cela, elle transforme. Plus Christ glorifié est présent à nos yeux, plus nous devenons comme lui.

Cette transformation est un processus progressif ; elle n'est pas atteinte en une fois. Nous sommes transformés « de gloire en gloire », c'est-à-dire d'un degré de gloire à un autre. C'est une œuvre divine, « comme par le Seigneur en Esprit ». Ici à nouveau, le choix des mots est remarquable. En grec, l'article défini est absent devant Seigneur et Esprit. Les mots nous manquent devant cette expression d'une profondeur insondable. Mais nous pouvons au moins y voir que le Seigneur et l'Esprit travaillent ensemble à cette transformation, le Seigneur étant l'objet placé devant les yeux de la foi, et l'Esprit la puissance qui opère en nous.

Que Dieu nous accorde de garder les yeux fixés sur Christ, en lui étant fidèles comme l'aiguille de la boussole l'est au pôle !

5. Chapitre 4

Le ministère de la nouvelle alliance confié à l'apôtre Paul a été placé devant nous au chapitre précédent. Au début de celui-ci, nos pensées sont dirigées vers ce qui caractérisait Paul comme ministre de cette alliance. Il y a tout d'abord sa persévérance. En lui confiant son ministère, Dieu lui avait accordé aussi la « miséricorde » qui lui était adaptée. Ainsi, quelles que soient l'opposition ou les difficultés, l'apôtre ne se lassait pas. Il en est de même pour nous : le Seigneur ne nous appelle jamais à un service sans nous donner en même temps la miséricorde nécessaire. Le *ministère*, c'est le *service* : c'est la tâche qui peut être confiée à chacun de nous, bien que ce terme ait un sens large et recouvre des choses que la plupart d'entre nous peuvent ne pas être appelés à accomplir.

Le deuxième verset met en évidence l'honnêteté et la transparence qui caractérisaient Paul dans son service. Il ne s'abaissait à aucun des artifices habituels de la propagande du monde. Beaucoup de ceux qui se démènent pour convaincre, que ce soit dans le domaine religieux ou politique, utilisent abondamment la ruse et la falsification. La fin justifie les moyens — estiment-ils. Paul était bien conscient qu'il proclamait « la parole de Dieu », et qu'elle ne devait pas être falsifiée, mais énoncée dans toute sa vérité. L'entière probité de l'apôtre dans sa manière de traiter la vérité était ainsi rendue manifeste à toute conscience droite.

Son attitude avait d'ailleurs un autre résultat. Elle rendait claire la situation de ceux qui ne recevaient pas son message. « Si aussi notre évangile est voilé, il est voilé en ceux qui périssent » (v. 3). Comme à la fin du chapitre précédent, il est question de voile. Or il n'y avait pas de voile sur l'évangile ; Paul le présentait dans toute sa pureté et sa clarté. Mais il y avait un voile sur les cœurs et les entendements de ceux qui ne croyaient pas et qui périssaient — un voile jeté sur leurs esprits par le dieu de ce siècle. Si Paul avait prêché la Parole de façon partielle ou trompeuse, le résultat n'aurait pas été aussi clair.

Quel enseignement pour ceux d'entre nous qui prêchons l'évangile ! Sommes-nous pénétrés par la solennelle responsabilité de prêcher la parole de Dieu ? Avons-nous renoncé à toutes les choses « qui se font en secret », qu'il s'agisse de malhonnêteté, d'artifices, de tromperie ou de quelque autre procédé indigne ? Rendons-nous manifeste la vérité, et rien que la vérité ? Voilà des questions de toute importance. Si nous ne sommes pas soigneux à cet égard, l'incrédulité de nos auditeurs pourrait bien être attribuée plus à notre infidélité qu'à leur aveuglement.

Cependant, même quand l'évangile est prêché comme il doit l'être, il y en a qui ne croient pas. La raison en est que le diable a aveuglé leurs yeux. Le soleil dans les cieux n'a pas diminué sa clarté, mais un rideau épais est tiré devant la fenêtre de leur chambre. La lumière de l'évangile de la gloire du Christ resplendit, mais elle ne resplendit pas jusqu'en eux. Le dieu de ce siècle utilisera n'importe quel moyen pour occulter l'évangile — quelquefois des choses matérielles, mais souvent des théories et des enseignements d'hommes. Depuis le milieu du XIXe siècle, l'ennemi a très efficacement aveuglé les foules par la relance d'une spéculation du monde païen avant Christ, la théorie de l'évolution. Là où le rideau de l'évolutionnisme a été bien tiré, la lumière de l'évangile de la gloire du Christ ne pénètre pas. L'âme aveuglée qui cultive les idées misérables de l'homme ne peut pas connaître Christ comme étant « l'image de Dieu », bien que l'on puisse parler du Christ issu de sa propre imagination. Il y a beaucoup de Christ imaginaires, de Christ tels que l'homme voudrait qu'il soit. Il n'y a qu'un seul vrai Christ, « l'image de Dieu », le Christ tel qu'il a été et qu'il est, le Christ de la Bible.

Dans la prédication de l'apôtre, le Christ Jésus était le grand thème, et sa position de Seigneur était mise en relief. Il veillait à ne pas être lui-même en vue, ne voulant être que l'esclave des autres. En prêchant Christ comme Seigneur, il le présentait dans sa gloire actuelle à la droite de Dieu. Ainsi, il pouvait parler de son message comme étant « l'évangile de la gloire du Christ » (v. 4). En Actes 20:24, il l'appelle « l'évangile de la grâce de Dieu ». Il est bien clair qu'il n'y a pas deux évangiles. L'unique évangile de Dieu a aussi bien la grâce de Dieu que la gloire du Christ comme traits essentiels, de sorte que l'un ou l'autre peut être mentionné comme le caractérisant. Ici c'est la gloire du Christ qui est le trait dominant, en contraste avec la gloire passagère de l'ancienne alliance qui avait brillé un jour sur la face de Moïse et dont l'apôtre a parlé au chapitre précédent. Nous pouvons proclamer que la gloire de Dieu resplendit maintenant, et resplendira à toujours, dans la face de Jésus Christ.

Le verset 6 est très frappant. Il fait d'abord clairement allusion à l'action de Dieu lors de la création, puis à son intervention dans la conversion de Paul lui-même, et enfin au ministère auquel celui-ci était appelé. Dieu avait dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière avait resplendi du sein des ténèbres. Il s'agissait alors de la création matérielle. Mais maintenant, l'œuvre d'une nouvelle création est en cours et quelque chose de semblable a lieu. La lumière divine

la lumière de la gloire de Dieu dans la face de Christ

reluit dans des cœurs remplis de ténèbres, comme ce fut remarquablement le cas pour Paul sur le chemin de Damas, avec des effets merveilleux. Elle brille au-dedans afin de pouvoir briller au-dehors — « pour faire luire la connaissance

de la gloire de Dieu ». C'est ainsi que le croyant devient lumière lui-même. Il se met à luire, comme la lune à la lumière du soleil, sauf bien sûr que la lune est un corps mort dont la surface ne fait que réfléchir la lumière sans qu'elle en soit affectée elle-même.

Ce que nous avons ici explique le caractère admirable du ministère de Paul. Il n'était pas un simple prédicateur, un évangéliste professionnel se déployant dans une abondance de prédications chaque semaine. Il prêchait en effet plus que d'autres, mais sa prédication était le resplendissement de la lumière qui brillait au-dedans de lui, la proclamation de choses qui imprégnaient chaque fibre de son être. Personne ne savait mieux que lui que toute excellence divine brille en Jésus, et que celui-ci demeure dans une lumière bien plus élevée que celle du soleil. Cette lumière, Paul l'avait vue sur la route de Damas. Ce qu'il connaissait était comme un trésor précieux déposé en lui.

Nous n'avons certes pas vu Christ dans sa gloire comme Paul l'a vu, mais nous le voyons là par la foi. Ainsi, nous pouvons aussi parler du trésor que nous possédons. Et comme Paul, nous pouvons dire que « nous avons ce trésor dans des vases de terre ». Il y a ici une allusion à nos corps mortels, car pour ce qui est du corps, « Dieu forma l'homme, poussière du sol » (Gen. 2:7). Dans sa création originelle, le corps humain était parfait, entièrement adapté à son environnement et à sa place dans l'arrangement de la création. Par la chute, le corps a été gâté, et ainsi les vases de terre où se trouve le trésor sont pauvres et faibles. Mais cela ne fait que rendre plus manifeste le fait que la puissance qui y agit est de Dieu et non de l'homme.

Dans ce passage, et jusqu'aux premiers versets du chapitre 5, on trouve plusieurs allusions au corps. Elles envisagent celui-ci de différentes manières. Le verset 10 mentionne clairement : « notre corps », sans utiliser de langage symbolique. Ensuite on trouve : « notre chair mortelle » (v. 11), « notre homme extérieur » (v. 16), « notre maison terrestre qui n'est qu'une tente » (5:1) et « cette tente » (5:2). Le passage complet nous instruit sur la manière d'agir de Dieu avec Paul en ce qui concerne son corps, et il jette une grande lumière sur plus d'un fait de notre propre histoire.

Tout ce que Dieu fait envers nous en ce qui concerne le vase de terre qu'est notre corps a pour objet un resplendissement meilleur et plus adéquat du trésor qu'il y a placé. Il y a une « excellence » de puissance liée à ce trésor, qui était particulièrement manifeste dans le cas de Paul. Par l'effet de celle-ci, il n'était pas seulement soutenu au milieu d'afflictions sans pareilles, mais la vie travaillait en ceux envers lesquels son ministère s'exerçait (v. 12). Comme nous le savons, il y a réellement une excellence de puissance dans la vie naturelle, quelque chose qui nous dépasse entièrement. Des graines peuvent être enterrées

sous de lourdes dalles de pierre, et voici qu'un jour de jeunes pousses vertes *pleines de vie* démontrent une énergie inattendue, suffisante pour soulever la pierre et la déplacer. La vie d'ordre spirituel démontre une puissance encore plus surprenante.

Or cette puissance opérait d'une façon particulièrement remarquable dans un homme d'apparence frêle tel que Paul. S'il avait été envoyé dans le monde pour y exercer son service revêtu d'un splendide corps de gloire, on l'aurait considéré comme une sorte de surhomme, auquel on aurait attribué l'essentiel de la puissance. Mais étant donné ce qu'il était, l'excellence de la puissance qui opérait en lui et à travers lui était évidemment de Dieu.

En ce qui nous concerne, une difficulté réside bien souvent dans notre désir de disposer de la puissance comme si elle était liée à nous-mêmes. Nous ne nous satisfaisons pas d'être des vases de terre remplis d'une puissance qui ne vient manifestement pas de nous. De là vient la très faible puissance, ou même l'absence totale de puissance, qui nous caractérise. Voilà la tendance invétérée de nos pauvres cœurs humains !

Et c'était aussi la tendance du cœur de Paul, un homme qui avait les mêmes passions que nous. Les versets 8 à 11 le montrent très clairement. Il était continuellement en butte à d'immenses difficultés. Mais d'autre part, il était continuellement soutenu et porté à travers elles, de sorte qu'il pouvait être en bénédiction à d'autres par la puissance de Dieu.

En examinant ces versets d'un peu plus près, on voit que ce qu'il devait rencontrer lui arrivait de trois manières. Il y avait d'abord les circonstances adverses, telles qu'elles sont évoquées dans les versets 8 et 9 : tribulation, perplexité, persécution, abattement... Paul avait connu tout cela. Il était un homme, et par conséquent n'était pas au-dessus de ces choses. Il savait ce que c'était que la perplexité et l'abattement, comme chacun de nous.

En deuxième lieu, il y avait l'exercice spirituel et l'expérience exprimés par les mots : « portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus » (v. 10). La mort du Seigneur Jésus était gravée de façon constante dans l'esprit de l'apôtre, de sorte que cette pensée l'occupait continuellement. Mais ce qu'il dit ici semble avoir une signification plus profonde : la mort de Jésus mettait son sceau, pour ainsi dire, sur chaque faculté et sur chaque membre de son corps, contrôlant tous ses faits et gestes. Par exemple, elle avait un effet sur sa langue, réprimant toute parole qui en aurait été indigne. Bien sûr, il ne réalisait pas cela en perfection, mais c'est ce qui le caractérisait habituellement, malgré des écarts et des manquements occasionnels.

En troisième lieu, il y avait l'action de Dieu en discipline décrite par l'expression : « nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus »

(v. 11). Dans ses expériences parmi des hommes violemment opposés à l'évangile, Dieu avait permis que beaucoup de choses lui arrivent dans lesquelles il était comme voué à la mort. C'est ce qui avait eu lieu lors de l'épisode d'Éphèse, qu'il qualifie dans le premier chapitre de « si grande mort ». Ainsi, l'expérience spirituelle intérieure du verset 10 était complétée par des expériences extérieures envoyées par Dieu pour lui fournir une aide supplémentaire dans son service. C'est par ces choses qu'il vivait, et sa lumière n'en était que plus brillante.

Cependant, il y a un autre aspect des choses, c'est celui des résultats. C'est la manière selon laquelle l'excellente grandeur de la puissance de Dieu était manifestée dans et par le moyen de ces épreuves. Malgré les circonstances constamment adverses, l'apôtre n'était « pas réduit à l'étroit », « pas sans ressource », « pas abandonné », « ne périssant pas ». De toute évidence, une puissance travaillait en lui, le soutenait et contrecarrait tout ce qui se liguait contre lui. Il était comme l'un de ces canots de sauvetage qui est toujours maintenu à l'endroit, même lorsque la mer en fureur semble vouloir le retourner, parce qu'il refait surface et se redresse après le passage des lames les plus fracassantes. C'était incontestablement la puissance de la vie divine en Paul qui accomplissait cela.

Qu'il s'agisse de l'action de la foi et de l'amour dans l'expérience de Paul — ce qui le conduisait à porter partout dans son corps la mort de Jésus — ou qu'il s'agisse des actions disciplinaires de Dieu en harmonie avec cette expérience, un même but était atteint. Et c'était un but merveilleux. La vie de Jésus était manifestée dans sa chair mortelle, dans son corps. Au verset 2, se référant à son service, il avait parlé de la *manifestation* de la vérité. Au verset 6, encore en rapport avec son service, il avait dit que sa mission était de *faire luire* la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ. Ici nous avons quelque chose de plus, car la *manifestation* de la vie de Jésus n'est pas simplement un service. C'est un caractère du chrétien. Avant sa conversion, Saul de Tarse se manifestait *lui-même* dans sa chair mortelle — un homme caractérisé par son énergie indomptable et sa propre volonté. Maintenant tout avait changé. La mort de Jésus avait un tel impact sur lui que le personnage Saul était effectivement tenu dans la mort et que la *vie de Jésus* était manifestée.

Il ne faut rien de moins que cela pour un vrai témoignage chrétien. Derrière toute prédication et tout service se trouve la vie. La gloire de Christ doit être clairement manifestée *dans la prédication*, mais cette manifestation n'aura son plein effet et sa pleine puissance que si Christ est manifesté *dans la vie*. Ceci est autant valable pour nous aujourd'hui que pour l'apôtre Paul autrefois. On trouve sans doute ici l'une des raisons principales du peu d'efficacité de tant de

prédications d'aujourd'hui, même si l'enseignement lui-même est fondé et correct.

Les versets 10 et 11 nous montrent donc ceci : le résultat de la mort qui travaillait en Paul, c'était que la vie opérait en lui et qu'il vivait la vie de Jésus. Le verset 12 montre encore un autre résultat : la vie opérait aussi en ceux qu'il servait, en particulier les Corinthiens. Quelques années auparavant, la vie avait opéré en vue de leur conversion. Maintenant, l'apôtre était rempli de joie de voir de nouvelles preuves de la vie dans leur repentance sincère quant à leurs égarements, et dans leur affection pour lui malgré la répréhension qu'il leur avait adressée. Finalement, ses yeux se portaient sur le jour de la résurrection, où ils seraient tous ensemble présentés devant Dieu (v. 14).

Les mots : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » sont tirés du psaume 116. En étudiant ce psaume, on verra que les circonstances du psalmiste étaient très semblables à celles de Paul. Il avait été placé en face de la mort, de la détresse et de la défaillance, mais en avait été délivré. Il avait confiance qu'il marcherait « devant l'Éternel dans la terre des vivants », c'est-à-dire que la résurrection était devant ses yeux. Dans cette foi, il pouvait ouvrir sa bouche pour en témoigner. Paul avait « le même esprit de foi ». La résurrection occupait totalement son champ de vision.

En est-il ainsi de nous ? Notre Sauveur « a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (cf. 2 Tim. 1:10). Ce que le psalmiste ne connaissait qu'en partie peut être connu maintenant en plénitude. Ce n'est qu'en vivant à la lumière de la résurrection que nous pouvons être satisfaits de porter partout dans nos corps la mort de Jésus. Et c'est seulement si nous le faisons que la vie de Jésus est manifestée dans nos corps et que la vie opère en ceux que nous pouvons servir.

Le ministère de Paul est encore devant nous au verset 15. L'expression « toutes choses » se réfère au trésor qui lui avait été confié, à la grâce qui le portait en triomphe à travers persécutions et discipline, et à la résurrection tout à la fin. Toutes ces choses n'étaient pas pour Paul seulement, mais, à travers lui, elles étaient pour le bien de toute l'église de Dieu. Ainsi les Corinthiens y étaient intéressés, y participaient, et pouvaient joindre leurs actions de grâce à celles de l'apôtre, pour la gloire de Dieu. Nous pouvons aussi le faire, près de vingt siècles plus tard. En effet, quelles immenses bénédictions nous ont été apportées par le moyen de ces épîtres inspirées, alimentées par les expériences personnelles de l'apôtre, et écrites pour nous aussi bien que pour les Corinthiens ! Nous serons aussi présentés avec Paul et les Corinthiens, dans la résurrection.

Il n'y a rien de tel que d'avoir la résurrection devant les yeux ; c'est le

meilleur antidote contre les défaillances. Cette espérance glorieuse soutenait l'apôtre et nous soutiendra aussi. On voit par le dernier verset de 1 Corinthiens 15 comment elle est à la base de l'activité dans l'œuvre du Seigneur. Ici nous découvrons combien elle soutient et encourage dans les épreuves les plus intenses, même celles qui pourraient amener le dépérissement de l'homme extérieur jusqu'à la mort.

Et il n'y a pas seulement la résurrection dans le futur ; il y a une œuvre de renouvellement dans le présent. « Notre homme extérieur », c'est le corps matériel dont nous sommes revêtus. « L'homme intérieur » n'est pas matériel, mais spirituel ; c'est cette entité spirituelle que chacun de nous possède (depuis que nous sommes croyants) et qui est devenue l'objet de l'œuvre de Dieu en nouvelle création.

L'homme extérieur est sujet à toute sorte d'accidents et à l'usure. Par la grâce de Dieu, il *peut* recevoir quelque renouvellement, mais cela ne fait que repousser pour un temps l'échéance ultime de la mort. Par contre, l'homme intérieur *est* renouvelé de jour en jour, et ce renouvellement est produit par le ministère de grâce de l'Esprit de Dieu qui habite en nous.

Quelle image extraordinaire et stimulante ce passage place devant nos yeux ! L'apôtre a derrière lui des années de labeur exténuant et périlleux. Il est continuellement soumis aux outrages, aux persécutions et aux coups que lui infligent les hommes. Encore et toujours il est « livré à la mort », dans les voies providentielles de Dieu. Cependant il poursuit sa course avec un courage sans faille, ayant devant les yeux la lumière de la gloire future de la résurrection. Malgré l'usure de son corps et les signes de déclin qui apparaissent, il est renouvelé journellement dans son esprit, de sorte qu'il va de l'avant sans faiblir, et même avec une vigueur spirituelle croissante. Il pressent toute la tribulation qui va l'atteindre, mais la met de côté comme étant « légère ».

La tribulation n'est pas seulement « légère », elle n'est aussi que « d'un moment ». Pour Paul, elle datait des jours qui avaient suivi sa conversion, quand les Juifs de Damas avaient comploté de le tuer, et elle allait s'achever par son martyre — une période de trente ans ou davantage. Mais ce temps n'est qu'*un moment* pour lui, car son esprit est fixé sur l'éternité de gloire qui est devant lui. Quel contraste extraordinaire nous avons ici ! La gloire à venir a du « poids », elle n'est pas « légère » ; elle est pour l'éternité et non seulement pour un moment ; et c'est « en mesure surabondante ». Il aurait pu paraître suffisant de dire « en mesure abondante », mais l'apôtre emploie les mots les plus expressifs possibles. Il savait de quoi il parlait : quatorze ans auparavant, il avait été enlevé jusqu'au troisième ciel, et avait pu y jeter quelques regards. Il désire que nous connaissions aussi cela.

On trouve le secret de la merveilleuse carrière de l'apôtre dans le dernier verset de ce chapitre. Les « regards » dont il parle sont, bien sûr, les regards de la foi. Paul traversait les scènes et les circonstances de cette terre en les voyant bien, mais il ne fixait pas son regard sur elles. Il regardait vers les choses éternelles, celles qui sont invisibles à nos yeux de mortels. On trouve certainement ici une raison de notre faiblesse. Notre foi est faible comme celle de Pierre quand il marchait sur les eaux pour aller vers Jésus. Quand il s'est mis à regarder aux vagues furieuses tellement visibles, il a commencé à sombrer. Si, comme Paul, nous avions les yeux fixés sur Christ, sur la résurrection, sur la gloire, nous serions portés par la puissance divine et renouvelés intérieurement de jour en jour.

6. Chapitre 5

Il n'y a pas de réelle coupure entre les chapitres 4 et 5. L'apôtre enchaîne en montrant que si notre homme extérieur dépérit effectivement, et que notre maison terrestre qui n'est qu'une tente est détruite, nous recevrons une maison d'un autre ordre, qui sera éternelle. La pensée de ce qui est éternel relie la fin du chapitre 4 au début du 5. Les choses éternelles sont amenées devant les yeux de notre foi. Un poids éternel de gloire nous attend. Et nous aurons besoin d'un corps de résurrection éternel pour pouvoir soutenir ce poids éternel de gloire sans en être écrasés. L'apôtre dit : « nous savons » ; c'est un fait absolument certain que nous aurons un tel corps de résurrection. Il l'avait exposé dans le chapitre 15 de la première épître ; donc les Corinthiens le savaient bien.

Nos corps sont considérés ici comme des maisons dans lesquelles nous habitons. Nos corps actuels ne sont que des « tentes », des structures fragiles et facilement jetées par terre. Nos corps de résurrection seront d'un ordre bien différent (cf. 1 Cor. 15:35-50). Nous apprenons ici qu'ils seront « une maison qui n'est pas faite de main », c'est-à-dire qu'ils seront spirituels et non terrestres ou d'origine humaine. Ils seront éternels, car c'est en eux que nous entrerons dans des scènes éternelles, et ils seront célestes. Nos corps actuels sont naturels et terrestres, et ne durent qu'un temps.

Dans ces premiers versets du chapitre 5, il est question d'être « vêtus » et « dépouillés », d'avoir « revêtu » quelque chose et d'être « nus ». Nous habitons maintenant dans une tente terrestre, vêtus de corps d'humiliation. Bientôt nous serons vêtus de corps glorifiés, d'un ordre spirituel, éternel et céleste. Tous les morts seront ressuscités ; même les méchants apparaîtront devant leur Juge vêtus de corps. Mais bien que vêtus, ils seront trouvés spirituellement nus devant le grand trône blanc. Si nous sommes de vrais croyants, nous ne serons jamais trouvés nus ainsi, bien que nous puissions être dépouillés, ce terme décrivant l'état des saints qui, dans la présence du Seigneur, sont « absents du corps » (v. 8). Paul lui-même, et des myriades avec lui, sont aujourd'hui dépouillés, mais cet état de dépouillement, si heureux soit-il, n'est pas le grand objet de nos désirs. Ce que nous désirons ardemment, tandis que nous gémissons dans la faiblesse qui nous caractérise actuellement, c'est d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel.

Tous ceux qui seront ressuscités seront « vêtus », mais seuls les saints seront « revêtus », car le passage se réfère à ce qui arrivera au retour du Seigneur. Ce terme est peut-être particulièrement bien approprié pour ceux qui seront encore

vivants lors de son retour. Ils seront tous transformés et entreront dans l'état de résurrection. En un clin d'œil, ils échangeront leur corps mortel contre un corps glorifié et seront ainsi revêtus de leur maison céleste. Ainsi ce qui est mortel, c'est-à-dire ce qui se rattache à notre corps actuel, sera en un instant absorbé par la vie.

Il ne faut pas nous représenter nos corps glorifiés à venir comme de nouveaux habits déjà préparés quelque part dans les cieux et qui nous seront donnés à la venue du Seigneur. Cette pensée serait en contradiction avec 1 Corinthiens 15:42-44, où l'on voit qu'il subsiste une certaine identité entre le corps d'humiliation qui est déposé dans la terre et le corps de gloire qui est ressuscité. Ces derniers sont « dans les cieux » ou « du ciel » (v. 1, 2) : il s'agit de nature plus que d'emplacement. Le ciel est notre destinée et nous y entrerons dans des corps qui sont célestes dans leur origine et leur nature.

Nous avons l'heureuse assurance de ces choses et pouvons affirmer : « nous savons », car Dieu a parlé et nous les a révélées. De plus il a agi en accord avec ce qu'il a révélé. Il nous a déjà « formés à cela même » (v. 5). Ceci fait allusion au travail spirituel effectué en nous et avec nous par le Saint Esprit. Par son Esprit, Dieu a été le potier et nous avons été l'argile. L'acte par lequel nous sommes « revêtus » est décrit en Romains 8 comme la vivification de nos corps mortels (v. 11). Ceux-ci seront vivifiés un jour, mais Dieu a déjà effectué une œuvre de vivification en ce qui concerne nos âmes, comme anticipation du travail qui doit être encore accompli pour nos corps. De plus, il nous a déjà donné son Esprit comme arrhes de ce qui est à venir.

Ce que Dieu a opéré par son Esprit doit être distingué de l'Esprit lui-même, qui est donné à ceux en qui son œuvre a été faite. Le verset 5 indique en premier lieu l'œuvre de l'Esprit, et en second lieu l'habitation de l'Esprit, comme arrhes. La première chose prépare la seconde.

Ainsi l'apôtre peut dire : « Nous avons donc toujours confiance » (v. 6). Comment pourrait-il en être autrement ? Nous avons la révélation parfaite de Dieu à ce sujet. Nous avons l'œuvre de Dieu en accord avec elle. Nous avons le don de Dieu — en la personne du Saint Esprit — comme gage et prémices. Une chose pourrait-elle être plus certaine et plus sûre ? Les difficultés peuvent s'accumuler autour de nous, comme elles le faisaient autour de Paul. Nous aussi pouvons gémir, étant chargés dans nos corps mortels. Mais ce qui est devant nous dans la résurrection est parfaitement clair et sûr. Nous aussi pouvons avoir toujours confiance, dans les jours où des nuages d'orage s'amoncellent à l'horizon comme dans les jours où le ciel est d'azur.

Pour l'instant, nous sommes chez nous dans notre corps et ainsi absents du Seigneur. Nous sommes laissés ici-bas pour marcher non par la vue, mais par la

foi. La confiance de Paul était telle qu'il désirait — plus précisément : qu'il *aimait mieux* — être absent du corps et présent avec le Seigneur. C'est sa part aujourd'hui, ainsi que la part de tous ceux qui sont morts dans la foi en Christ. Ils sont absents de leur corps qui a été déposé dans la tombe, attendant le moment où ils seront vêtus de leur corps de gloire. Mais déjà maintenant ils sont présents avec le Seigneur dans la bénédiction consciente de sa présence, comme les versets du début du chapitre 12 en témoignent.

Certaines personnes pensent que l'assurance et la confiance quant à l'avenir ne peuvent avoir qu'un effet désastreux sur le comportement. Le verset 9 montre le contraire. Il n'est pas écrit : Nous avons de la confiance... c'est pourquoi aussi nous prenons nos aises, nous sommes indifférents et insouciants, mais : « *nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables* ». L'expression est très forte. Cette confiance même que nous avons nous incite à un vrai zèle, afin que, quoi qu'il arrive, vie ou mort, nous lui soyons « agréables ». Nous avons été « rendus agréables dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6), et maintenant nous désirons lui être agréables, lui plaire.

Ce désir de plaire au Seigneur est certainement instinctif dans tout cœur qui l'aime, mais trop souvent il n'est pas ardent comme il le devrait. C'est pourquoi l'apôtre introduit un autre motif pour stimuler ce désir. Quand Christ viendra, il dressera son trône de jugement. Il ne s'agit pas ici d'une cour pénale — ce qui est réservé pour le jour où il s'assiéra sur le grand trône blanc (Apoc. 20). Mais ce sera une séance d'évaluation de nos vies, dans laquelle le juge décernera les récompenses.

Nous devrons tous comparaître devant ce tribunal, c'est-à-dire que nous devrons tous être « manifestés ». Tout doit être mis en lumière dans la présence de notre Seigneur. Souhaiterions-nous qu'il en soit autrement ? S'il devait rester des événements de nos vies, notamment des manquements et des sujets de honte, pour lesquels le Seigneur n'aurait jamais rien pu nous dire, n'y aurait-il pas une certaine réserve dans notre relation avec lui ? La brillante éternité qui est devant nous ne serait-elle pas quelque peu assombrie par le sentiment qu'un jour ces choses pourraient être amenées à la lumière ? Quelque solennel que ce tribunal puisse être, c'est plutôt un sujet de réjouissance qu'il soit placé au seuil même de l'éternité de gloire qui nous attend. Nous devrons y être manifestés, et ainsi tout ce que nous aurons été ou aurons fait sera examiné en détail par notre Seigneur. Nous verrons tout comme à travers ses yeux et accepterons sans peine son verdict. Tous les épisodes mystérieux qui auront marqué notre chemin seront élucidés ; les pourquoi et les comment d'innombrables expériences éprouvantes seront levés ; nous aurons une pleine compréhension de la grâce ineffable de Dieu et nous réaliserons l'efficacité de la sacrificature et de l'intercession de

Christ.

Il y aura aussi des « récompenses » et des « pertes », selon ce qui aura été accompli « dans le corps », c'est-à-dire durant toute notre vie d'hommes responsables. C'est ce que nous voyons aussi en 1 Corinthiens 3:14, 15. Mais là, il est question de façon distincte du caractère de notre ouvrage comme serviteurs du Seigneur. Ici c'est plus général et plus complet ; il s'agit de l'ensemble de nos actions et de nos voies.

La pensée de ce tribunal amène naturellement l'apôtre à réaliser qu'un jour tous les hommes se tiendront devant le Seigneur Jésus, qu'ils soient sauvés ou non. Et en considérant les hommes de cette dernière catégorie et la terreur qui sera leur part alors, il était poussé à les avertir et les persuader. Il était aussi poussé dans une direction plus personnelle, qui concernait également les Corinthiens ; il désirait vivre d'une manière telle qu'il soit déjà manifesté à Dieu, comme aussi dans les consciences de ses frères.

Le terme « manifestés » apparaît trois fois dans ces deux versets 10 et 11. Si nous marchons dans la pleine conscience que nous serons manifestés devant le tribunal de Christ, nous veillerons déjà maintenant à ce que nos rapports avec Dieu soient ouverts, honnêtes et dans la lumière. Si nous péchons, nous nous humilierons immédiatement devant lui en lui confessant nos fautes, sans tenter d'en cacher ou d'en minimiser quoi que ce soit. De plus, en suivant l'exemple de Paul, nous n'essayerons pas de paraître autres que nous sommes aux yeux de nos frères et sœurs. Nous serons ouverts et transparents dans nos rapports avec eux, et ne désirerons pas acquérir à bon marché une réputation de dévouement et de sainteté qui ne correspond pas à la réalité. Il y en avait à l'époque de Paul qui essayaient de faire cela (v. 12).

Vivons-nous à la lumière du tribunal de Christ ? C'est une question importante. Que chacun y réponde dans sa conscience devant Dieu ! S'il en est ainsi, nos vies seront caractérisées par le dévouement, l'absence de mondanité et le zèle. Nous serons transparents devant Dieu et devant les hommes. Nous saisirons toutes les occasions de persuader les hommes, comme Paul le faisait. Nous rechercherons ardemment le salut des âmes, pour la gloire de Dieu.

L'apôtre Paul était marqué par un zèle hors du commun. Cela produisait en lui un profond désir d'être agréable au Seigneur, d'être ouvert et transparent avec ses frères, et de persuader les hommes en vue du jugement à venir. Son zèle était tel qu'il le mettait parfois « hors de lui-même », de sorte que les hommes le traitaient de fanatique. C'est ce que nous voyons en Actes 26:24, lorsque Festus lui dit : « Tu es hors de sens, Paul ». Mais Paul n'était pas un fanatique, car quand il était ainsi hors de lui-même, c'était « pour Dieu ». C'est-à-dire que Dieu était l'objet qui captait toute son attention. Il était hors de lui-même, parce

que Dieu était pleinement en lui — « Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jean 4:16).

Ce que signifie l'expression « hors de nous-mêmes » peut nous paraître difficile à comprendre, et encore plus à expliquer. Peut-être est-ce parce que cette expérience nous est presque, si ce n'est entièrement, inconnue. Nous vivons peut-être dans un environnement où un zèle tel que celui de Paul serait considéré, d'un point de vue spirituel, comme de l'énergie charnelle ; et dans la société, ce serait très mal vu. Quelle perte pour nous !

Mais Paul n'était pas toujours dans un état d'extase devant Dieu. Il savait aussi très bien veiller aux intérêts de son Seigneur avec une attention sobre et sage. Il vouait alors ses soins au peuple de Dieu de façon soigneusement mesurée. C'est en particulier de cette façon qu'il avait agi avec les Corinthiens. Et lorsqu'il en était ainsi, tout comme lorsqu'il était « hors de sens », l'amour de Christ était la puissance qui l'étreignait et opérait en lui. Cet amour de Christ avait été exprimé dans sa mort, et il stimulait Paul dans ses affections envers Dieu et envers les siens. C'est aussi lui qui formait son jugement. Sous l'étreinte de l'amour, il était capable d'évaluer de façon juste la signification de cette mort dans laquelle l'amour s'était exprimé.

Christ « est mort pour tous ». Nous avons ici sa mort dans son sens le plus large. Il n'est pas mort seulement pour le Juif, ni pour un cercle plus restreint que « tous ». C'est un fait dont nous pouvons nous réjouir, mais qu'implique-t-il ? Il implique que tous étaient dans un état de mort spirituelle : tous n'étaient rien d'autre que des hommes morts devant Dieu.

Mais quel était le but de cette mort ? C'était d'ouvrir le chemin de la vie, pour quelques-uns au moins, et pour ceux-là, pour « ceux qui vivent », de transformer entièrement le caractère de leur vie.

On peut remarquer que le verset 15 commence avec la mort de Christ et se termine avec sa résurrection. Le milieu du verset présente le plan divin qui est en relation avec ces deux grands faits. Il faut que ceux qui ont été vivifiés trouvent dans le Christ ressuscité l'objet et le but de leur nouvelle vie. Avant d'être converti, chacun de nous n'avait que soi-même comme objet et but de sa vie. Tout était centré sur le moi et devait contribuer à son intérêt. Mais maintenant, il doit en être autrement. Tout, dans notre vie, doit être centré sur les intérêts et la gloire de Christ et y contribuer. C'est, du moins, le but et l'intention de Dieu à notre égard.

Le verset 16 en indique la conséquence directe, comme le montrent les premiers mots : « en sorte que ». Par le fait que Christ ne se trouve plus corporellement au milieu de nous, et que nous vivons maintenant en relation avec lui, un nouvel ordre de choses a été établi. Christ lui-même est connu d'une

façon nouvelle. Paul n'avait pas été de ceux qui avaient « connu Christ selon la chair » — dans les jours de sa chair. Et même s'il l'avait été, il ne le connaîtrait plus ainsi. Mais en outre, nous ne connaissons personne selon la chair. Et ce n'est pas parce que les hommes ne sont plus dans leur ancienne condition selon la chair, car la plupart d'entre d'eux le sont encore. C'est à cause d'un changement opéré en nous-mêmes. Le chrétien apprend à considérer les hommes d'une manière nouvelle, non à cause de ce qui les concerne, mais à cause de ce qui a été opéré en lui-même.

Ce qui a été opéré est précisé au verset 17 : il s'agit d'une œuvre de nouvelle création en Christ. Ayant été nouvellement créés ainsi, nous nous trouvons dans un monde nouveau. Nous n'y sommes pas encore en ce qui concerne nos corps ; il nous faut attendre pour cela la venue du Seigneur. Mais nous y sommes en ce qui concerne nos entendements et nos esprits. Déjà aujourd'hui, nos esprits s'occupent de choses totalement nouvelles, de choses qui nous étaient entièrement inconnues alors que nous étions inconvertis. Et même, les vieilles choses de la création actuelle, parmi lesquelles nous évoluons, sont perçues d'une façon nouvelle.

Cette vérité doit être profondément assimilée par chacun de nous. Combien de difficultés surgissent parmi les chrétiens parce qu'ils se connaissent et ont entre eux des rapports « selon la chair », c'est-à-dire sur l'ancienne base et à la manière du monde. Alors, c'est la chose la plus facile et la plus naturelle de constituer des partis et des clans en fonction de nos préférences. Nous sommes très aimables avec tel ou tel ami chrétien jusqu'à ce qu'un désaccord éclate, et que naisse un antagonisme tout aussi grand que l'amitié passée. Même l'amitié, l'amabilité et la concorde peuvent être établies sur un fondement faux : « selon la chair », et non selon « la nouvelle création » et selon l'Esprit de Dieu. Si tous les croyants se connaissaient selon le nouveau fondement, combien l'aspect que présente aujourd'hui l'Église de Dieu serait différent !

Un élément supplémentaire apparaît au verset 18. Nous sommes réconciliés avec Dieu par Christ, aussi bien que nous sommes une nouvelle création en Christ. La réconciliation ôte tout ce qui, en nous et en ce qui nous concerne, est une offense à Dieu, y compris l'inimitié de notre cœur qui nous maintenait éloignés de lui. En vertu de cette réconciliation, Dieu peut nous considérer avec joie et avec satisfaction, et nous pouvons regarder à lui avec confiance, en l'aimant en retour.

Quand Christ était ici-bas, Dieu était en lui, en vue de la réconciliation du monde entier. Christ est venu pour amener les hommes à Dieu, et non pour les inculper devant Dieu en les chargeant de leurs péchés. On en trouve un exemple frappant en Jean 8:2-11. Mais les offres que Dieu a faites aux hommes par

Christ, et dont le but était la réconciliation, ont été rejetées et il a été mis à mort. C'est une des merveilles de l'évangile qu'en dépit de cela, sa mort soit devenue le fondement de la réconciliation qui est annoncée aujourd'hui.

Quant à nous, croyants, nous sommes maintenant réconciliés avec Dieu ; et étant tels, nous avons une part dans le ministère de la réconciliation. Quand l'apôtre écrivait : « nous sommes ambassadeurs pour Christ », il pensait probablement à lui-même, à ses collaborateurs et aux autres apôtres ; ils étaient d'une façon particulière chargés du message de l'évangile. Mais ces paroles peuvent néanmoins s'appliquer à tout croyant. L'Église de Dieu est comme une ambassade divine dans un monde hostile. Nous devons nous souvenir que nous sommes membres de cette ambassade, et que notre attitude envers les hommes doit être en accord avec la parole de réconciliation que nous apportons. À la fin du verset 20, nous avons un condensé de cette parole de la réconciliation : « Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! »

Et si, alors que nous supplions les hommes, ils nous demandent sur quel fondement une telle réconciliation est possible, nous pouvons répondre par les paroles du dernier verset. Ce fondement est l'œuvre de Dieu lui-même, accomplie par la mort de Christ.

La profondeur de ce verset 21 défie nos faibles tentatives d'explication. Que Dieu ait fait de Christ un sacrifice pour le péché, cela correspond à ce que nous apprend l'Ancien Testament au sujet de tels sacrifices, qui sont des types de celui de Christ. Mais que Dieu l'ait « fait péché » pour nous, lui qui n'avait « pas connu le péché », est au-delà de toute explication possible. De même nous pouvons comprendre en quelque mesure comment nous sommes justifiés, comment la justice est imputée à ceux qui croient. Mais le fait que nous « devenions justice de Dieu en Lui » nous dépasse totalement. Le péché nous caractérisait entièrement, et lorsque Christ mourut sur la croix, il a été fait tout ce que nous étions. La justice caractérise Dieu pleinement, et nous sommes faits en Christ ce qu'il est lui-même.

D'un côté, tout ce que nous étions a été ôté, et tout ce que Dieu est a été établi, et nous en lui. Ici nous trouvons certainement le fondement parfait — et qui ne peut être remis en question — de la réconciliation dont nous jouissons et que nous avons le privilège de proclamer à d'autres.

Arrêtons-nous ici pour observer comment l'apôtre a été conduit tout au long d'une digression importante. Commençant au verset 7 du chapitre 4, elle part de la mention des circonstances qui le pressaient comme ministre de la nouvelle alliance et comme vase faisant resplendir la lumière. La digression se termine à la fin du chapitre 5, et nous y voyons de nouveau l'apôtre comme ministre, mais

cette fois de la parole de la réconciliation (v. 18, 19). La parole de la réconciliation va sans aucun doute au-delà de ce qu'apporte la nouvelle alliance, et il est utile de distinguer ces deux ministères. Mais nous ne devons pas les séparer comme s'il s'agissait de deux évangiles. L'unique évangile de Dieu est si grand et si complet qu'on peut le considérer sous ces angles variés.

7 - Chapitre 6

Au début de ce chapitre, Paul applique ce qu'il vient de dire à ce qui le concerne personnellement et fait un appel aux Corinthiens à ce sujet. Paul et ses compagnons travaillaient à une même œuvre dans le ministère et avaient fidèlement apporté la parole aux Corinthiens, que ce soit celle de la grâce de la nouvelle alliance ou celle du ministère de la réconciliation. Maintenant, l'exhortation était que la grâce de l'évangile n'ait pas été reçue en vain. La grâce est reçue en vain si elle ne peut pas opérer en vue de l'effet qu'elle doit accomplir. Nous trouvons dans l'épître à Tite que la grâce nous enseigne à vivre sobrement, justement et pieusement. Or les Corinthiens manquaient gravement à cet égard et ils avaient besoin de cette exhortation. Nous en avons certes également besoin.

Le verset 2 constitue une parenthèse. Sa première partie est une citation d'Ésaïe 49, passage qui s'adresse prophétiquement au Messie. Celui-ci devait être rejeté, mais deviendrait une lumière pour les nations et le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre. Malgré son rejet, il allait être exaucé et secouru de l'Éternel. Le jour où cela arriverait serait le temps agréé et le jour du salut. La seconde partie du verset indique que nous vivons précisément ce temps-là. Le Messie a été exaucé en ce qu'il a été ressuscité ; et, avec sa résurrection, le jour du salut a commencé. Il subsistera jusqu'à l'arrivée du jour du jugement. C'est ainsi que la grâce nous a tous visités. Que ce ne soit pas en vain !

L'apôtre n'ajoute pas d'autres exhortations pour le moment (il le fera à partir du verset 11), et il se remet à parler des traits moraux qui les avaient caractérisés, lui et ses compagnons. Il s'était déjà passablement arrêté sur ce sujet au chapitre 4, et on pourrait se demander pourquoi il est conduit à y revenir ici. C'est, nous en sommes convaincus, parce que le caractère, le comportement et l'état d'esprit des ministres de Dieu sont d'une importance capitale. Ces choses ont sur le ministère un effet incalculable. Lorsque nous lisons le livre des Actes, nous constatons la puissance exceptionnelle qui caractérisait le ministère de Paul. Soit ce ministère déclenchait l'opposition la plus acharnée, soit il apportait avec lui une immense bénédiction ; il ne pouvait être ignoré. La puissance de Dieu était avec l'apôtre ; voilà l'explication. Mais pourquoi la puissance de Dieu était-elle avec lui d'une façon si exceptionnelle ? Parce qu'il était caractérisé par les traits mentionnés dans les versets 3 à 10 de notre chapitre.

Tout d'abord, il prenait grand soin d'éviter tout ce qui pouvait être des

motifs de scandale, car il savait bien que tout manquement aperçu dans le serviteur serait enregistré comme un point noir sur son service. Le grand adversaire déclenche continuellement ses attaques contre l'œuvre de Dieu, d'abord en incitant les serviteurs à des choses qui sont des motifs de scandale, et ensuite en donnant à celles-ci une grande publicité de façon à discréditer leur travail. Parfois, chose triste à dire, les croyants font son affaire en agissant comme ses agents publicitaires. Ils répandent sans retenue les manquements de leurs frères, ce qui amène du déshonneur sur le ministère de l'évangile.

Cependant il n'est pas suffisant d'éviter les scandales. Il faut que le service se recommande lui-même par ses traits positifs. C'est ce qu'on pouvait voir abondamment réalisé chez l'apôtre. Une grande patience le caractérisait alors qu'il vivait de nombreuses circonstances adverses et éprouvantes. Il les résume ici en neuf points. La plupart de ces situations sont racontées en clair dans le livre des Actes, notamment les tribulations, les coups, les prisons, les troubles, les travaux. Quant aux autres, on peut les lire entre les lignes. L'apôtre traversait toutes ces épreuves avec patience, poursuivant son ministère de grâce.

De plus, il était lui-même caractérisé par la grâce. Il était ainsi en harmonie avec le message qu'il proclamait. C'est ce que nous disent les versets 6 et 7. À nouveau ceci est résumé en neuf points, commençant par « la pureté » et se terminant par « les armes de justice de la main droite et de la main gauche ». La pureté et la justice sont postées comme des sentinelles, l'une à droite, l'autre à gauche — l'une devant, l'autre derrière. Protégées ainsi, les autres vertus — la connaissance, la longanimité, la bonté, l'amour, la vérité — sont soutenues par l'énergie de l'Esprit et par la puissance de Dieu. Quel bel assemblage des grâces spirituelles nous avons ici. Le serviteur de Dieu, armé de justice et cependant rempli de patience, de bonté et d'amour véritable, est alors comme une épée bien polie dans la main de l'Esprit Saint.

Nous avons donc, dans ces versets, tout d'abord une qualité négative : l'absence de motifs de scandale. Ensuite, il y a la recommandation positive que constitue la patience face à toute sorte de forces contraires. En troisième lieu, nous trouvons les qualités positives qui sont liées à la justice et à l'amour. Et finalement, depuis le verset 8, nous avons la situation paradoxale résultant de la contradiction entre ce que l'apôtre était quant à son apparence extérieure, et ce qu'il était quant à la réalité intérieure. Et une fois encore, cela est présenté en neuf points.

Pour quelqu'un qui aurait considéré les choses superficiellement et d'un point de vue mondain, ce qui aurait immédiatement frappé était qu'il n'y avait là rien de brillant. Voici un homme qui avait rejeté toutes ses perspectives intéressantes. Des rumeurs malveillantes circulaient en permanence à son sujet.

Il avait la réputation d'être un séducteur, un inconnu nullement reconnu par les éminences religieuses. Sa vie semblait être celle d'un mort vivant. Même Dieu semblait le châtier. Les sujets de tristesse surgissaient de toute part autour de lui. Il était pauvre et ne possédait pratiquement rien. Quel destin !

Cependant, il y avait un autre aspect des choses. Dans cette vie, il y avait la gloire et la bonne renommée de la part de Dieu. Parfois, il pouvait y avoir une bonne renommée de la part de ceux qui avaient été convertis par son moyen. Paul était un homme vrai, et bien connu dans les cieux. Il saisissait ce qui est vraiment la vie. Intérieurement, il était toujours joyeux. Son service contribuait à enrichir de nombreuses personnes. Il se mouvait dans les richesses spirituelles, car il possédait toutes choses. De nouveau, nous pouvons dire : quel destin ! Mais cette fois, sur un autre ton.

Ce serviteur de Dieu remarquable était le conducteur du petit groupe dont on disait : « Ces gens... ont bouleversé la terre habitée » (Actes 17:6). Et ce n'est pas surprenant ! On trouve, dans les versets que nous venons de considérer, la source de la puissance spirituelle qui animait l'apôtre. Puisons abondamment à la même source. Il en résultera une bénédiction pour nous, en ces jours d'abondance de mal dans le monde, de faible foi et de rare dévouement dans le peuple de Dieu.

L'apôtre a déjà parlé à deux reprises de son ministère d'exhortation (5:20 ; 6:1). Ces exhortations avaient un caractère assez général, mais au verset 11, Paul en vient à une exhortation de caractère très personnel, en s'adressant aux Corinthiens de façon directe. Il est évident qu'à ce moment sa bouche pouvait s'ouvrir envers eux et que son cœur était libre de les mettre clairement en face de la faute qui était à la racine de tant de choses répréhensibles au milieu d'eux. Ils n'avaient jusque-là pas compris que s'ils restaient liés par un même joug avec des incroyants, ils seraient nécessairement entraînés dans leurs mauvais chemins.

Paul n'avait pas brusquement repris les Corinthiens à ce sujet dès le début de la première épître. Mais d'où provenait la tendance à se diviser en partis et en écoles de pensée ? D'où provenait l'immoralité, l'amour des litiges, l'insouciance quant à l'idolâtrie, le désordre dans les réunions, les fausses doctrines quant à la résurrection ? De la chair sans doute, mais aussi du monde environnant. Corinthe était remplie de choses de cette espèce. Nous pouvons apprendre une leçon salutaire de la manière sage dont Paul s'y prend. Dans sa première épître, il s'était borné à s'occuper des erreurs visibles à la surface, et avait attendu que la lettre produise son effet pour exposer les causes profondes du mal. Mais maintenant, une atmosphère spirituelle convenable s'établissait. Paul avait pu diriger les pensées des Corinthiens vers le ministère de la réconciliation. Et puisqu'il y a l'opposition la plus complète entre Dieu et le

monde, la *réconciliation* de l'homme avec Dieu implique la *séparation* du monde. Le moment opportun pour parler clairement de ce sujet était arrivé.

L'apôtre Paul était un homme au cœur large, tandis que les Corinthiens étaient des croyants aux affections étroites. (Les « entrailles » évoquent les affections). Les hommes de ce monde jugeraient les choses d'une façon totalement différente de celle que nous avons ici, et bien des croyants seraient d'accord avec eux. Ils qualifieraient d'étroit d'esprit le croyant séparé, et d'homme au cœur large celui qui se laisse aller et qui est du type mondain. Mais en fait, celui qui a le cœur large, c'est le croyant séparé pour lequel Christ est tout, et qui entre ainsi dans le vaste domaine des intérêts de son Seigneur. Le croyant mondain limite sa vue à ce petit monde et se rétrécit à ses propres intérêts égoïstes. Paul exhortait les Corinthiens à s'*élargir* en se *séparant* du monde.

Le verset 14 fait allusion à Deutéronome 22:10. Une liaison entre un croyant et un incroyant ne peut que constituer un joug mal assorti, à cause de la grande différence qui existe dans leur nature même. L'un, né de Dieu, est un enfant de lumière ; l'autre, encore dans la nature héritée d'Adam, est un enfant de ténèbres. Si deux personnes aussi différentes sont placées sous le même joug, le résultat ne peut être que désastreux.

Il est important de bien voir ce qu'évoque un joug. Le croyant est laissé dans le monde et entre nécessairement en contact avec toute sorte de gens (cf. 1 Cor. 5:9, 10). Mais, bien qu'il soit mêlé à eux par ses activités, il doit éviter soigneusement de se placer sous un « joug » avec aucun d'entre eux. Le joug du mariage est certainement le plus intime et le plus permanent de tous. Si un croyant se met sous un joug avec un incrédule pour les affaires, il s'expose à devoir partager la responsabilité de choses mauvaises accomplies par son partenaire inconverti. Tant qu'il ne s'est pas libéré de ce joug, il peut souffrir une grande perte spirituelle et déshonorer le nom du Seigneur. Mais au moins, il peut s'extraire de cette situation, même si cela implique une perte financière. En revanche, il est impossible de sortir du joug du mariage, si ce n'est par sa propre mort ou celle de son conjoint. Il existe de nombreux autres jougs ; ils sont tous à éviter, même s'ils ne sont pas aussi forts et durables que celui du mariage ou des affaires.

Ce qui est du côté du croyant, c'est la justice, la lumière, Christ, le temple de Dieu. Ce qui est du côté de l'incroyant, c'est l'iniquité, les ténèbres, Béliar, les idoles. Quelle participation, quelle communion, quel accord peut-il y avoir entre ces deux catégories ? Absolument aucun ! Alors pourquoi se mettre dans une position qui implique une tentative de mettre ensemble des choses aussi diamétralement opposées ? L'incrédule ne peut s'accorder avec les choses qui

sont la vie même du croyant. *Il ne possède pas la vie qui lui permettrait de le faire*. Le croyant peut s'empêtrer dans les choses mauvaises qui sont la vie de l'incroyant et en subir le dommage. Car, bien qu'il soit né de Dieu, *il a toujours la chair en lui*. Si l'on place deux êtres si différents sous le même joug, quel sera le résultat ?

Il n'y a pas besoin d'être très perspicace pour répondre à la question. L'un ne peut marcher que dans *une* direction, l'autre peut aller dans les *deux* directions. Le chemin de l'incroyant prend le dessus, même si le croyant est entraîné bien malgré lui et s'efforce d'agir comme un frein.

L'exhortation qui résulte de tout cela est une pressante invitation à sortir du milieu des incroyants pour être séparés, ne touchant pas même ce qui est impur (v. 17). Le croyant ne sera jamais trop prudent pour éviter toute sorte de liaison et de complicité avec le mal. Et ceci en raison de son caractère individuel comme enfant de lumière, et en raison de ce qu'il constitue collectivement avec d'autres croyants : « le temple du Dieu vivant ». Non seulement le Dieu vivant habite au milieu de son peuple, mais il y marche en observant toutes ses actions. La sainteté sied à sa maison, à toujours (Ps. 93:5).

Quelqu'un dira peut-être : D'accord, mais si j'obéis à cette injonction et que je rompe tel et tel de ces liens, je subirai une perte importante et me trouverai dans une situation très difficile. C'est tout à fait possible, mais cette éventualité est prévue. Le monde peut vous rejeter, mais Dieu *vous recevra et vous sera pour Père*. Le dernier verset du chapitre ne se réfère pas à la relation chrétienne fondamentale qui est établie en Christ et que l'apôtre expose en Galates 3:26 à 4:7, mais de cette activité paternelle de Dieu envers le croyant, des soins dont celui-ci a besoin lorsqu'il souffre de la part du monde. Dieu lui-même agit envers nous comme étant un Père. Ainsi nous sommes appelés *ses fils et ses filles*. Quand il s'agit de la relation chrétienne fondamentale, nous sommes tous *ses fils*, que nous soyons des hommes ou des femmes.

Remarquons encore ceci : Celui qui s'engage à jouer le rôle de Père est le Seigneur, le Tout-Puissant. On trouve ici ensemble ses trois grands noms : le Père, l'Éternel (*) et le Tout-Puissant. Il est l'Éternel, celui qui ne change pas et qui est fidèle à sa Parole. De plus, il détient toute puissance. Tout ce qui est exprimé par ces deux noms, il l'introduit dans ses soins de Père. Ainsi nous n'avons pas besoin d'avoir peur de rompre nos liens avec le monde, quoi qu'il puisse en coûter.

On peut souligner un contraste intéressant et encourageant entre ce verset et Éphésiens 6:12. Il est question là des « *dominateurs* de ces ténèbres » ; ce sont sans aucun doute les autorités et puissances sataniques qui dominent sur ce monde de ténèbres. Nous pourrions bien en avoir peur si nous n'étions pas sous

la protection du Seigneur Tout-Puissant. Ce dernier nom se traduit littéralement, *Tout-dominant*. Les dominateurs du monde peuvent être grands, mais ils ne sont rien en présence de Celui qui domine sur tout. De même, ce monde qui est grand à nos yeux est très petit en comparaison de l'immense univers de Dieu.

(*) Rappelons que le nom « Seigneur », dans le Nouveau Testament, est souvent la transcription du nom « Éternel » de l'Ancien Testament.

8. Chapitre 7

Le premier verset nous reporte aux promesses frappantes qui sont mentionnées dans les deux derniers versets du chapitre 6, et qui viennent de la bouche même de Dieu. Si nous sommes séparés du monde et qu'il en résulte pour nous quelque perte, nous ferons l'expérience que Dieu agit envers nous comme un Père, et nous goûterons la valeur et la douceur de la relation dans laquelle nous avons été placés. Ayant de telles promesses, nous sommes exhortés à nous purifier nous-mêmes et par conséquent à « achever la sainteté dans la crainte de Dieu ». Remarquons qu'il est écrit : « de *toute* souillure de chair et d'esprit ». L'expression est très forte. Elle ne laisse rien de côté. Notre attention vient d'être attirée sur la nécessité d'une purification de toute communion avec le monde dans les choses extérieures. Cependant, si nous nous contentons de ne pratiquer la séparation que dans ces choses, nous devenons simplement des pharisiens. C'est l'opposé de ce que Dieu veut pour nous. La séparation que Dieu attend de nous va jusqu'au fond de notre être. Toute souillure de la chair doit être évitée, mais aussi toute souillure de l'esprit.

C'est bien à ces deux aspects de la séparation que nous sommes appelés, celle qui est intérieure et celle qui est extérieure. La séparation extérieure sans l'intérieure n'est rien d'autre que de l'hypocrisie. Et la séparation intérieure sans l'extérieure ne vaut pas cher. Elle est illustrée par la condition fort critique de Lot à Sodome, qui ne s'était pas abaissé jusqu'au niveau moral dégradant de cette ville. Abraham se trouvait dans l'heureux chemin de la volonté de Dieu, séparé du mal quant au lieu où il se trouvait et quant à son être intérieur. Nous sommes exposés à la pollution du monde, à celle de la chair et à celle de l'esprit. Cette dernière est la plus pernicieuse de toutes, car c'est la forme de péché la plus raffinée. Que Dieu éveille en nous une grande prudence à cet égard ! Une « sainteté achevée » englobe ces trois domaines. Et c'est notre devoir de tendre à cela déjà maintenant. Que Dieu nous vienne en aide !

L'apôtre avait ainsi déchargé son cœur envers les Corinthiens. Il était conscient que la brèche qui avait menacé de se créer entre lui et eux avait été évitée par la grâce de Dieu. Les personnes extérieures qui avaient amené du trouble et cherché à ruiner sa réputation avaient perdu de leur crédit. Par l'influence de ces hommes, les Corinthiens avaient été incités à tourner le dos à Paul. Mais maintenant les choses avaient changé, et il peut simplement leur dire : « Recevez-nous ». Ils connaissaient l'intégrité qui l'avait toujours caractérisé, ainsi que l'amour fervent qu'il y avait dans son cœur à leur égard. Il

s'identifiait à eux dans ses affections, que ce soit pour la vie ou pour la mort. De plus, confiant maintenant quant à leur affection pour lui, il était pleinement encouragé et heureux. Il peut alors leur faire part de l'immense joie qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait reçu les nouvelles de l'effet qu'avait produit sur eux la première épître.

Le verset 5 reprend le fil des événements rapportés au chapitre 2, verset 13. On pourrait passer de l'un de ces versets à l'autre comme si rien n'existait entre deux. Paul avait quitté la Troade, malgré la porte pour l'évangile que le Seigneur lui avait ouverte dans cette contrée. Très inquiet au sujet des Corinthiens, il n'était pas tranquille dans son esprit. Cependant, quand il était arrivé en Macédoine, cela avait été pire : il y avait non seulement des craintes au-dedans, mais aussi des combats au-dehors. On peut essayer de s'imaginer ce qu'il ressentait, étant toujours plus accablé par les soucis et les sujets d'affliction. Mais soudain, Tite était apparu, porteur de bonnes nouvelles quant à l'effet de la première épître. Quel immense réconfort cela lui avait procuré ! Il était réjoui par la compagnie de Tite et par la certitude que Dieu, dans ses compassions, était intervenu à Corinthe.

La première épître avait eu deux effets : premièrement une repentance complète quant aux diverses formes de mal que l'apôtre avait dénoncées, deuxièmement un renouveau dans leur affection envers lui. Il y avait bien sûr une relation étroite entre ces deux effets. Tandis qu'ils se rendaient compte de l'erreur de leurs voies, ils pouvaient découvrir que ses reproches directs et fidèles avaient été motivés par son amour pour eux. En retour, leur amour pour lui était ravivé dans leurs cœurs. À un moment ou l'autre, il avait presque regretté d'avoir écrit cette lettre, mais maintenant que son effet positif était manifesté, il ne pouvait que s'en réjouir.

Ce passage nous montre clairement ce qu'est une vraie repentance. Il ne s'agit pas simplement d'une tristesse à cause du péché, bien qu'une tristesse selon Dieu en fasse partie. Le verset 11 montre ce que la repentance impliquait pour eux, et avec quel zèle et quelle crainte ils s'étaient purifiés. Une vraie repentance est une « repentance à salut », c'est-à-dire qu'elle implique la délivrance de la chose dont on se repent. Une simple tristesse à cause du péché, ressentie à cause de ses conséquences, est ce dont le monde est capable. Cela ne conduit qu'à la mort et non au salut. Judas Iscariote en est un triste exemple.

Un beau résultat de tout ce qui s'était passé à Corinthe et de l'envoi de la première épître, c'est l'expression mutuelle d'affection entre Paul et les croyants de cette ville. On trouve aux versets 7 et 12 les expressions : « votre affection ardente envers moi » et « le zèle que nous avons pour vous ». Ce n'était pas une petite chose que de tout remettre d'aplomb entre celui qui avait fait le tort et

celui à qui on avait fait tort, mais c'en était encore une plus grande que de manifester cette affection qui est le fruit de la nature divine dans les croyants.

Un trait saisissant de ce chapitre, dès le verset 5, est la façon dont on voit la main de Dieu dans toutes ces circonstances. Après avoir envoyé sa première épître, Paul était agité et inquiet au point de regretter de l'avoir écrite — bien que, comme nous le savons, ce soit une lettre inspirée de Dieu. Mais finalement, quand la situation était la plus angoissante, Tite était arrivé avec de bonnes nouvelles quant à l'effet de cette lettre sur les Corinthiens. Les compassions de Dieu étaient intervenues pour réconforter l'apôtre abattu, comme elles étaient intervenues pour produire une repentance selon Dieu dans les cœurs des Corinthiens. L'expression « selon Dieu » apparaît ici à trois reprises (v. 9, 10, 11). Dieu était intervenu ; voilà ce qui était le fondement de la consolation et de la joie de Paul.

De plus, Tite était revenu de Corinthe entièrement récréé et réjoui, ce qui dépassait certainement de beaucoup les espoirs de Paul. La première épître montre que l'apôtre avait été très anxieux à l'égard des Corinthiens, et qu'il avait dû les blâmer sur de nombreux points. Et maintenant, la façon dont ils avaient reçu Tite le comblait au-delà de son attente. Il est vrai qu'il s'était glorifié d'eux auprès de Tite, qu'il avait parlé d'eux avec une affection chaleureuse, étant assuré de la réalité de leurs sentiments. Et voilà que tout s'était trouvé comme il l'avait dit. Ainsi, l'angoisse de l'apôtre se transformait en joie débordante et en profonde reconnaissance.

Dans tout ceci, nous voyons comment Dieu trouve son plaisir à relever et à encourager ses serviteurs éprouvés. Celui qui agissait de cette manière avec Paul est encore le même aujourd'hui. Pourquoi ne sommes-nous pas remplis d'une confiance plus entière en lui ?

Les Corinthiens avaient reçu Tite « avec crainte et tremblement ». Ils avaient été caractérisés par « l'obéissance ». La lettre de Paul leur était parvenue avec une autorité divine. Dans celle-ci, il les invitait à reconnaître que les choses qu'il leur écrivait étaient « le commandement du Seigneur » (1 Cor. 14:37). Étant la parole inspirée de Dieu, cette lettre s'était imposée comme telle à leurs consciences et avait demandé leur obéissance. De nos jours, certains hommes prétendent que nous n'avons pas de raison logique d'accepter un texte comme étant la parole de Dieu, à moins qu'il ne soit authentifié par une autorité ecclésiastique. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité ! Il n'en était pas ainsi au commencement, et il ne doit pas en être ainsi aujourd'hui. La parole de Dieu s'authentifie d'elle-même dans les cœurs et les consciences de ceux qui sont nés de lui.

L'obéissance des Corinthiens à la parole du Seigneur donnait pleine

confiance à l'apôtre à leur égard ; il pouvait dire avec joie : « en toutes choses, j'ai de la confiance à votre égard ». Était-ce une surestimation quelque peu exubérante de sa part, le fruit des sentiments contrastés qu'il venait d'éprouver ? Pas du tout ! C'était l'expression d'un sobre jugement. Les croyants peuvent montrer de sérieux manquements et être blâmables à plusieurs titres, mais s'ils reconnaissent la voix de Dieu dans sa Parole et se soumettent à ses instructions, il n'y a rien à craindre à leur sujet. Tout ira bien.

Ce n'est pas que les Corinthiens tremblaient devant Tite, ou que la crainte de Paul pesait sur leurs esprits, en raison de ses lettres « graves et fortes ». La réalité, c'est que malgré toutes leurs erreurs, ils tremblaient devant la parole de Dieu.

Qu'en est-il de nous ? Notre temps est particulièrement marqué par une absence de respect de la parole de Dieu. Dans beaucoup de milieux de la profession chrétienne, la Bible est considérée comme un document qui doit être soumis à la critique. Prenons garde à ne pas être contaminés par ce mode de pensée ! Paul pourrait-il avoir en toutes choses de la confiance à notre égard ? Sommes-nous caractérisés par la soumission et l'obéissance à la Parole de Dieu ?

9. Chapitre 8

Paul avait ouvert son cœur aux Corinthiens. Il leur avait parlé de ses propres expériences, comme aussi de la nécessité de se séparer du monde des incroyants. Il leur avait exprimé sa joie de les voir obéir à la parole de Dieu et la confiance que cela lui donnait à leur égard. Dès lors, l'apôtre se sentait à l'aise pour leur écrire avec plus de détails au sujet de la collecte qui se faisait parmi les assemblées des nations en faveur des croyants pauvres de Jérusalem. Il y avait fait brièvement allusion dans le dernier chapitre de la première épître, et il y consacre maintenant l'ensemble des chapitres 8 et 9. En encourageant les Corinthiens à pratiquer la libéralité, il place devant nous des instructions très importantes.

Une manifestation remarquable de la grâce de Dieu avait eu lieu dans les assemblées de Macédoine. Elle a été consignée pour toujours dans les Écritures afin que non seulement les Corinthiens, mais nous aussi, nous soyons stimulés par elle. D'aucuns pourraient se demander si le récit du dévouement de certaines personnes, dans le but de secouer des croyants assoupis, n'est pas un appel à des motifs plutôt bas et un procédé peu recommandable. Pourtant, nous voyons ici que l'Esprit conduit l'apôtre à agir précisément de cette manière. Nous n'avons donc jamais à craindre de faire savoir comment la grâce de Dieu a opéré chez d'autres personnes. De tels récits nous révèlent la grâce de Dieu comme quelque chose de réel et pratique, et ils nous amènent à réaliser notre propre insuffisance — deux résultats bien désirables.

La manière dont les croyants Macédoniens avaient donné était remarquable. Paul lui-même pouvait rendre témoignage qu'ils avaient donné « selon leur pouvoir ». C'était en soi une chose importante. Cela signifiait qu'après avoir correctement réglé toutes les dépenses de leur vie courante, ils avaient donné jusqu'aux limites de leurs possibilités. Cependant, ils avaient fait encore plus : ils avaient donné « au-delà de leur pouvoir ». Ils s'étaient privés de ce que l'on pourrait considérer comme les dépenses normales de la vie, afin de pouvoir donner au Seigneur et aux siens. Et cela, ils l'avaient fait d'une façon totalement spontanée, demandant à Paul d'accepter l'argent et de prendre la responsabilité de sa distribution aux croyants. Ils avaient montré le même état d'esprit que les fils d'Israël lors de la construction du tabernacle, lorsqu'on avait rapporté à Moïse : « Le peuple apporte beaucoup plus qu'il ne faut pour le service de l'œuvre que l'Éternel a commandé de faire » (Ex. 36:5).

Cependant ils avaient dépassé l'attente de Paul sur un autre plan. Ils avaient

commencé leurs dons de la bonne manière : ils s'étaient « donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur ». En se livrant ainsi eux-mêmes au Seigneur, ils lui livraient nécessairement tout ce qu'ils avaient. Ainsi, ils considéraient leurs biens comme étant ceux du Seigneur, pour être utilisés selon que lui le trouverait bon. Par conséquent, ils accomplissaient la volonté de Dieu en se mettant eux-mêmes, ainsi que leurs biens, entre les mains de Paul.

C'est, sans conteste, la seule vraie façon de donner. Dieu ne nous demande pas seulement notre superflu, mais *tout ce que nous avons*, car c'est *nous-mêmes* qu'il veut. En réfléchissant à cela, nous découvrons combien notre conception de la libéralité est pauvre en comparaison de celle des Macédoniens. La libéralité qui les caractérisait était rehaussée par leur profonde pauvreté, et par le fait qu'ils vivaient un temps de grande tribulation. Ce qui les poussait à la libéralité était l'abondance de leur joie dans le Seigneur. Par la foi, ils saisissaient les choses d'en haut avec une telle réalité et une telle joie, qu'ils pouvaient être généreux avec les choses de la terre.

La libéralité est-elle une des caractéristiques de la vie chrétienne actuelle ? Il est à craindre que l'on doive répondre négativement. À quels artifices n'a-t-on pas recours, parfois, lorsqu'il s'agit de récolter des fonds ! Que d'appels et de publicité ! Et on assiste à bien des événements lamentables résultant du manque de fonds. Il est vrai que beaucoup de problèmes de ce genre peuvent provenir de personnes qui se lancent dans des entreprises auxquelles elles n'ont pas vraiment été appelées par Dieu. On peut craindre que bien des croyants retiennent pour eux-mêmes plus que nécessaire, ce qui mène à la pauvreté spirituelle — et pour eux-mêmes et pour d'autres. Il y a heureusement des exceptions. Il y a ceux qui reconnaissent qu'ils ne sont que des administrateurs et qui donnent largement selon leurs moyens. Et il y a ceux qui — Dieu en soit béni — donnent avec une libéralité étonnante.

Nous ressemblons plus aux Corinthiens qu'aux Macédoniens et nous avons besoin, nous aussi, d'être secoués par ce brillant exemple. Paul avait exhorté Tite à veiller à l'achèvement de cette affaire lors de sa visite. Remarquons que la libéralité est appelée une « grâce », et il en est bien ainsi, lorsqu'elle est considérée dans son vrai caractère et exécutée correctement. Elle est un moyen puissant pour exprimer l'œuvre de grâce de Dieu en bénédiction. Si nos cœurs sont remplis à déborder de la bénédiction qui vient de Dieu, nous ne pouvons que déborder nous-mêmes en donnant aux autres.

Le verset 7 est un reproche doux et plein de tact. Il n'est sans doute pas seulement pour les Corinthiens, mais pour nous aussi. Qu'il puisse être dit de nous que nous abondons « en foi » et « en toute diligence », ce n'est pas sûr ; nous abondons plutôt « en parole » et « en connaissance ». Nous sommes

exposés au danger de connaître intellectuellement et de savoir formuler de nos lèvres beaucoup plus que ce que nous exprimons par une vraie libéralité de cœur.

L'apôtre souhaitait ne pas être compris comme donnant un commandement à ce sujet (v. 8). Si nous donnons seulement parce que nous avons reçu de Dieu le commandement de le faire, cela ne peut plus être appelé une grâce ; C'est la contrainte d'une loi. L'engagement et le zèle des Macédoniens devaient être un stimulant pour les Corinthiens. La libéralité que l'apôtre souhaitait de leur part devait être l'expression de la sincérité et de l'authenticité de leur amour. L'amour se réjouit toujours quand il peut donner.

L'opération de la grâce de Dieu chez d'autres croyants peut être un stimulant pour nous. Cependant, il ne faut rien de moins que l'opération suprême de la grâce de Dieu en Christ pour produire en nous l'énergie et la motivation nécessaires, afin que nous soyons caractérisés par la grâce d'une vraie générosité. C'est ce que nous présente le verset 9.

Combien de trésors de la parole de Dieu ne sont-ils pas enchassés, tels des joyaux étincelants, dans des sujets qui semblent tout ordinaires ! Ce verset 9 en est un exemple. Les Corinthiens s'étaient montrés bien disposés concernant cette collecte. Ils s'étaient volontiers ralliés à cette idée, plus d'une année auparavant, mais jusqu'à présent, ils n'avaient pas encore réussi à la mettre à exécution et à donner effectivement l'argent. Qu'est-ce qui pouvait les y amener ? Rien, sinon un sentiment renouvelé de la grâce du Seigneur Jésus ?

Ce merveilleux verset 9 est un condensé du Nouveau Testament. « Comment, étant riche... » nous reporte aux profondeurs de la gloire divine de Jésus avant son incarnation, cette gloire qui est révélée dans les premiers versets de l'évangile de Jean et ailleurs. « Il a vécu dans la pauvreté pour vous... » nous place devant les merveilleux récits de sa vie, de ses souffrances et de sa mort, tels qu'ils sont enregistrés dans les quatre évangiles. « Afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » nous rappelle la plénitude de bénédiction et de gloire dans laquelle nous avons été introduits par lui et en lui, ainsi que nous le dévoilent les épîtres et l'Apocalypse. Toute sa vie est l'expression suprême de la *grâce*. C'est l'amour divin s'abaissant pour répondre aux besoins des hommes, et le faisant non seulement selon la mesure des besoins rencontrés, mais selon la mesure de l'amour qui les rencontre.

Après avoir présenté cette grâce comme un puissant levier pour toucher et élever les cœurs des Corinthiens, l'apôtre énonce quelques principes importants qui devraient conduire le croyant lorsqu'il fait part de ses biens. D'abord, il faut que nous donnions en prenant sur ce que *nous avons*, non selon ce que nous avions précédemment, ou ce que nous espérons avoir plus tard. Il faut que nous vivions et agissions au présent, en nous confiant en Dieu pour ce qui concerne

l'avenir.

Ensuite, l'apôtre ne voyait pas les Corinthiens comme étant toujours, et en toute chose, ceux qui donnent. Le temps viendrait où ils seraient ceux qui reçoivent, et où le flot des dons irait dans leur direction plutôt qu'en sens inverse. En Romains 15:25-27, on voit que Corinthe avait déjà beaucoup profité des biens spirituels qui étaient venus de Jérusalem. Maintenant, il fallait que Jérusalem profite de biens matériels venant de Corinthe. Selon la pensée de Dieu, il ne devrait jamais y avoir de vide parmi les siens, mais un flot de ressources se déplaçant selon les besoins.

Le verset 15 cite Exode 16:18 pour l'appuyer. En lisant l'Exode, on pourrait penser que ce verset signifie simplement que chacun de ceux qui recueillaient la manne savait bien estimer son appétit et recueillir en conséquence. La manière dont il est cité ici montre cependant qu'il va plus loin, puisqu'il est utilisé pour appuyer le principe du partage avec d'autres de ce que Dieu peut nous avoir confié.

Les versets 16 à 24 traitent de détails concernant l'administration des fonds récoltés, tâche que devaient assumer Tite et deux autres frères. Bien que les circonstances d'aujourd'hui ne soient pas celles d'alors, ne manquons pas de remarquer plusieurs points dont l'intérêt est de tous les temps. Paul avait exhorté Tite à accepter ce service, et celui-ci l'avait fait spontanément et avec promptitude. Il ne considérait pas un tel service comme trop bas pour lui. Il en était de même du frère non nommé du verset 18 — un évangéliste doué, semble-t-il — et de celui du verset 22, dont le zèle avait été plusieurs fois mis à l'épreuve — même s'il n'avait peut-être pas reçu un don particulier dans l'évangile ni, comme Tite, une délégation apostolique. Manifestement, ces trois frères reconnaissaient qu'acheminer et administrer des fonds qui avaient été donnés comme expression de l'amour divin opérant dans les cœurs des saints n'était pas un service banal.

Le verset 19 montre de façon claire que les assemblées qui donnaient l'argent avaient choisi le frère qui aurait à administrer les fonds de leur part. C'est en accord avec ce que nous avons en Actes 6, où sept hommes ayant un bon témoignage sont choisis pour « servir aux tables ». Ceux qui fournissent les moyens ont aussi compétence pour choisir ceux qui vont administrer leurs dons. En contraste avec cela, nous ne voyons pas dans l'Écriture que les croyants aient à choisir ceux qui accompliront la fonction d'ancien ou de surveillant. Ceux-ci sont appelés à remplir leurs tâches spirituelles de la part de Dieu, non de la part des hommes, et ainsi, c'est Dieu et non l'homme qui doit les choisir. Il nous est parlé de ceux que l'Esprit Saint a établis pour être surveillants (Act. 20:28). Tout ce que l'homme peut faire, c'est de reconnaître ceux que l'Esprit Saint a établis.

De plus, tout devait être fait honnêtement devant Dieu et devant les hommes. Il n'est pas suffisant qu'une affaire soit traitée correctement devant le Dieu qui connaît toutes choses. Elle doit aussi être manifestement droite aux yeux d'hommes qui ne voient qu'une petite partie des choses, mais qui se montrent souvent très critiques à l'égard de ce qu'ils voient. C'est ce que nous montrent les versets 20 et 21. Ainsi, les hommes qui avaient été choisis étaient caractérisés par le soin que tout soit administré pour la gloire du Seigneur. Ils devaient aussi se souvenir qu'ils étaient les envoyés des assemblées, « la gloire de Christ ». Rappelons-nous que c'est le caractère propre de chaque vraie assemblée. Si nous nous en souvenons vraiment, nous ne serons pas légers à cet égard.

10 - Chapitre 9

Dans les cinq premiers versets, Paul renouvelle son plaidoyer auprès des Corinthiens. Ils s'étaient si clairement engagés, une année auparavant, quand la collecte en faveur des croyants de Judée avait été mise en route, que Paul s'était même glorifié d'eux auprès des Macédoniens. Or ceux-ci les dépassaient maintenant au niveau de la réalisation pratique. Il fallait donc que les Corinthiens agissent concrètement et tout de suite, afin que leur contribution puisse être considérée comme venant du cœur et non comme quelque chose d'extorqué. Ce nouvel appel est suivi de quelques considérations qui l'appuient. Ainsi sont mis en lumière d'autres principes importants concernant la libéralité.

Par exemple, donner c'est semer, et les règles régissant les semailles et les moissons s'appliquent aux dons. Si la semence est répandue pauvrement, la moisson est maigre ; si elle est répandue libéralement, la moisson est abondante. Il ne peut en être autrement, que ce soit dans les choses de la nature ou dans celles de Dieu. En donnant à autrui, nous semons la *grâce* ; et c'est ainsi que l'apôtre rappelle : « Dieu est puissant pour faire *abonder toute grâce* envers vous » (v. 8). Les versets 10 et 11 parlent aussi de cette moisson de bénédiction qui sera recueillie dans le domaine spirituel.

Mais pour vraiment plaire à Dieu en donnant, il faut le faire *joyeusement*. Donner à regret ou par contrainte n'a pas grande valeur aux yeux de Dieu. Que chacun se propose dans son cœur ce qu'il veut donner, selon son état. Si nos cœurs sont droits et au large parce qu'ils demeurent dans l'amour de Dieu, nous ne donnerons pas seulement libéralement mais aussi joyeusement. Nous donnerons à la manière de Dieu lui-même, et Dieu aime ceux qui portent ses caractères.

En donnant, nous ne semons pas seulement la grâce, mais aussi la *justice*. Dans le Psaume 112, dont le verset 9 est cité ici, on trouve la description d'un homme « juste », « droit » et « qui craint l'Éternel ». Un tel homme répand ses biens et donne à ceux qui sont dans le besoin. Or sa bienveillante générosité n'est pas considérée là comme une grâce, mais comme une justice qui demeure éternellement. Sommes-nous accoutumés à considérer les dons dans cette lumière ? Nous avons tellement reçu de la part de Dieu qu'il n'est que juste que nous nous trouvions à notre tour à la place de ceux qui donnent, si Dieu nous a confié des biens matériels ou spirituels. Si nous ne donnons pas, mais nous contentons d'accumuler ce qui nous est donné ou de l'utiliser pour satisfaire nos plaisirs, nous sommes franchement injustes. Considérons et assimilons bien ceci,

et mettons-le en pratique dans nos vies.

De plus, une libéralité généreuse et joyeuse a des résultats magnifiques. Il y a d'abord le fait que « les besoins des saints » sont comblés, ce qui en soi est une très bonne chose. Qui pourrait en douter, après avoir vu le réconfort et la joie éprouvés par un croyant démuni qui vient d'être soulagé par la libéralité de ses frères et sœurs. Mais il y a plus cependant : Dieu est glorifié. Ce service « abonde par beaucoup d'actions de grâces rendues à Dieu » (v. 12). Le croyant qui a été aidé et soulagé rend grâces à Dieu de façon répétée pour le don reçu et pour ceux qui en sont les auteurs. Ensuite, ceux qui ont donné s'en trouvent tellement bénis et agrandis par Dieu qu'ils se mettent à rendre grâce d'avoir eu le privilège de donner. Le principe : « il est plus heureux de donner que de recevoir » a la meilleure autorité qui puisse être — c'est une parole de Jésus (cf. Act. 20:35). Et finalement, les croyants démunis, n'ayant rien à donner en retour, répondent à ce qui leur a été donné en rendant une ardente affection et d'instantes prières. Ceux qui donnent récoltent la bénédiction qui découle de l'amour et des prières de ceux qu'ils ont aidés.

Quelle merveilleuse succession d'heureux résultats de la libéralité ! Il n'est pas étonnant qu'elle soit mentionnée parmi les « dons » de Romains 12, et qu'ailleurs nous lisions « N'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens » (Héb. 13:16). Que d'élargissement spirituel en découle ! Et à l'opposé, combien souvent la pauvreté spirituelle résulte directement de la négligence à cet égard ! Si les croyants se montrent avares dans leur administration des choses matérielles, le gouvernement de Dieu les laissera pauvres et démunis dans les choses spirituelles.

Tout don fait par un croyant provient de ce qui lui a été donné de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre ne peut clore son exhortation sur ce sujet sans conduire nos pensées vers le don suprême de Dieu, duquel découle tout ce que nous pouvons donner. C'est un don si grand qu'il dépasse tout ce que nous sommes capables de dire ou de décrire. Nous ne pouvons qu'exprimer des actions de grâces pour cela !

« Dieu... a donné son Fils unique ». Il y a « l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent ». « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle ». On pourrait citer plusieurs autres versets sur ce thème. Nous croyons qu'au verset 15, dans la pensée de l'Esprit, tous ces grands dons sont traités comme un seul don, qui requiert de notre part des actions de grâce éternelles.

En ajoutant du fond du cœur notre « Amen » à cette action de grâces, désirons avoir une appréciation si vivante de la grandeur de ce don qu'elle nous conduise à mettre nous-mêmes en pratique la grâce de la libéralité.

11 - Chapitre 10

Les quatre derniers chapitres de l'épître traitent principalement de sujets de caractère plus personnel, concernant les relations entre Paul et les Corinthiens. Qu'il s'étende aussi longuement sur de tels sujets pourrait paraître surprenant. Paul lui-même parle de cela comme étant une « folie » de sa part (11:1). Néanmoins ce qu'il écrit là est inspiré aussi bien que le reste de l'épître, et tout aussi profitable pour nous. Ces chapitres contiennent beaucoup de choses qui sont d'une grande importance pour tous les croyants, et dans tous les temps. C'est un gain immense pour nous qu'elles soient présentées non d'un point de vue théorique, mais comme un sujet concret et pratique, à propos des relations entre Paul et quelques-uns de ses frères dans la foi.

Durant l'absence de l'apôtre, les Corinthiens avaient été influencés, et hélas ! égarés, par d'autres ouvriers qui les avaient visités. Quelques-uns de ceux-ci peuvent avoir été de vrais croyants mal instruits, de tendance judaïsante ; mais d'autres n'étaient que des « ouvriers trompeurs » (11:13), de vrais agents de Satan. Quoi qu'il en soit, ils avaient travaillé à discréditer Paul, portant contre lui toutes sortes d'accusations et d'insinuations. Ils disaient, par exemple, que s'il était capable d'écrire des lettres « graves et fortes », en revanche, lorsqu'il était présent en personne, il était faible et insignifiant, et son discours méprisable. Ils déduisaient de cela qu'il ne possédait aucune autorité particulière, et que ses instructions pouvaient être mises de côté. C'est cette insinuation-là que Paul a en vue au début du chapitre 10, et à laquelle il répond.

Il accepte le reproche, avec la plus grande objectivité : oui, il est « chétif » quant à l'apparence extérieure. À le voir, il n'y avait rien en lui de particulièrement distingué ; depuis sa conversion, il avait le nom de « Paul », ce qui signifie « Petit ». Maintenant qu'il était loin d'eux, il usait de hardiesse envers eux. Cependant il avait l'intention de les visiter prochainement ; et il les supplie de se comporter de telle manière qu'il n'ait pas besoin d'exercer envers eux une discipline énergique et hardie qui pourrait être à leur déconvenue. Et il leur adresse cette supplication « par la douceur et la débonnaireté du Christ » — un levier à la fois délicat et puissant.

La douceur et la débonnaireté ne sont ni la faiblesse ni cette souplesse versatile qui se laisse tourner dans toutes les directions. Ces vertus font contraste avec l'autoritarisme et la dureté. Le Seigneur Jésus a dit : « Je suis débonnaire et humble *de cœur* » (Matt. 11:29). La douceur et la bienveillance devraient marquer tout à la fois notre caractère et notre comportement. La douceur et la

débonnaireté suprêmes ont été réalisées en Christ, et pourtant personne n'était plus hardi que lui quand il s'agissait d'affirmer ce qui est juste ou de s'opposer au mal. Dans une grande mesure, l'apôtre suivait les traces de Jésus ; c'est pourquoi on pouvait voir en lui la hardiesse aussi bien que la douceur et la débonnaireté.

Fidèle à ce caractère, l'apôtre supplie les Corinthiens, au lieu de leur donner des commandements péremptoires. Cependant il y avait parmi eux des hommes qui pensaient qu'il marchait selon la chair. Cela le conduit à nous donner l'enseignement important qui suit, quant au caractère de sa marche et de son combat. Le verset 3 est particulièrement instructif en ce qu'il place ensemble devant nous les deux sens du mot « chair ». Nous marchons *dans* la chair, c'est-à-dire dans les corps de chair venant d'Adam. Mais nous ne combattons pas *selon* la chair, c'est-à-dire selon la nature adamique qui est liée à nos corps.

En parlant ainsi, Paul pensait bien sûr à lui-même et à ses collaborateurs. Simultanément, il exprimait ce qui devrait normalement être vrai de tout croyant. Qu'en est-il de nous ? Reconnaissons-nous le vrai caractère de la chair — c'est-à-dire de notre nature adamique — et traitons-nous celle-ci comme une chose condamnée ? Ce qui est normal pour un chrétien, c'est qu'il marche selon l'Esprit (Rom. 8:4). Cela n'est pas exprimé ici, mais sous-entendu.

Cependant, ce qui est en vue ici, ce n'est pas précisément notre marche ; c'est notre guerre. Le croyant est-il donc appelé à la guerre ? Oui, et à une guerre énergique. Mais ses armes, comme sa guerre elle-même, ne sont pas charnelles. Elles sont spirituelles.

Chaque serviteur de Christ est engagé dans le combat. Tout travail évangélique a ce caractère, parce que l'évangile est prêché dans le but d'abattre l'orgueil de l'homme et d'amener celui-ci aux pieds de Christ. Tout l'enseignement donné dans l'assemblée doit mettre à néant les pensées purement humaines. Or, les enseignements erronés ayant envahi la profession chrétienne, il doit nécessairement y avoir une lutte pour la foi, une lutte qui porte le caractère d'un combat. Mais tout combat nous met à l'épreuve, car nous nous laissons facilement aller à utiliser des armes purement naturelles et charnelles. Le politicien expérimenté qui veut amener les gens à sa cause ne manque pas d'armes dans son arsenal : l'argumentation, l'ironie, l'exagération manifeste, etc. Seulement, il n'est en lutte qu'avec d'autres êtres humains, sur un pied d'égalité.

Mais notre guerre est entièrement différente. Nous avons des « forteresses » à détruire. Qui possède ces forteresses ? Le grand adversaire lui-même. C'est lui qui se tient retranché dans des cœurs humains, et qui les amène à être pleins de « raisonnements », à s'élever avec orgueil contre la connaissance de Dieu, et à être caractérisés par la propre volonté. Toutes ces pensées qui s'élèvent doivent

être abaissées et amenées captives à Christ, de sorte que la propre volonté soit remplacée par l'obéissance à Christ. Y a-t-il des armes suffisamment puissantes pour produire un tel résultat ?

Les armes simplement humaines sont parfaitement vaines. Les armes charnelles ne peuvent pas davantage vaincre la chair, que Satan chasser Satan. Les armes spirituelles seules peuvent remporter la victoire. Et pour être efficaces, il faut qu'elles soient utilisées d'une manière qui soit selon Dieu.

Quelles sont les armes spirituelles qui sont à notre disposition ? Dans ce passage, l'apôtre ne s'arrête pas pour le spécifier, bien que les versets qui suivent semblent indiquer qu'il pensait spécialement à l'autorité qu'il possédait comme apôtre pour exercer la discipline — autorité qui lui était propre. Il y a cependant des armes spirituelles que tous peuvent utiliser, par exemple celles qui sont mentionnées par les apôtres à Jérusalem quand ils disent : « Et, pour nous, nous persévérerons dans la prière et dans le service de la parole » (Act. 6:4). Chaque croyant peut prier, et chaque croyant peut, d'une manière ou d'une autre, proclamer la Parole.

Les apôtres reconnaissaient l'immense valeur de chacune de ces deux armes, et refusaient de permettre à quoi que ce soit — même à une chose bonne en elle-même — de les distraire de leur utilisation. Maintes fois, les serviteurs de Dieu se sont trouvés en face de quelque forteresse humaine d'orgueil et d'incrédulité, comme Israël devant Jéricho. Et pourtant, lorsque celle-ci a été encerclée par les prières de la foi, le moment est venu où la parole de Dieu a pu résonner comme une trompette : les murailles de l'incrédulité ont alors croulé, et la forteresse a été détruite. Le Seigneur lui-même a indiqué une autre arme spirituelle lorsqu'il a parlé d'une espèce de démons qui ne peuvent être chassés que par la prière et par le jeûne. Le jeûne est une arme qui n'est que très peu utilisée aujourd'hui.

Dieu veuille que nous soyons tous attentifs à ces choses ! Dans la prédication de l'évangile, par exemple, sommes-nous conscients que l'œuvre implique des conflits de cet ordre ? Si nous l'étions vraiment, nous serions zélés, à la réunion de prière, pour intercéder en faveur de ceux qui prêchent — pour autant que nous ayons la gloire de Dieu à cœur et qu'il y ait en nous l'amour pour les âmes qui périssent.

L'apôtre fait une application très directe de ces principes aux Corinthiens. La discipline qu'il avait l'autorité d'exercer était une arme spirituelle, comme nous l'avons déjà dit, et il se pouvait qu'ils en éprouvent peu après le tranchant. Si la puissance de Dieu est là pour la destruction des forteresses de l'incrédulité (v. 4), la même puissance peut opérer le jugement des chrétiens charnels et désobéissants (v. 8). Mais l'usage normal et naturel de cette puissance est

l'édification des saints.

L'apôtre possédait une autorité que le Seigneur lui avait donnée, et une puissance correspondant à cette autorité. Les Corinthiens, n'étant pas très spirituels, avaient tendance à s'occuper beaucoup de l'apparence extérieure (cf. v. 1). Paul pouvait leur paraître sans attrait aucun, mais qu'ils veuillent bien se souvenir qu'il était « à Christ » (v. 7), et cela au moins tout autant que ceux qui étaient ses opposants et ses détracteurs ! Et il possédait une autorité qu'eux n'avaient pas. Qu'ils sachent aussi que lorsqu'il serait présent au milieu d'eux, ils le trouveraient être exactement tel que le révélaient ses lettres — qu'ils disaient « graves et fortes ». Nous avons ici une indication, insérée incidemment, de l'effet que ses écrits inspirés avaient sur les gens de son époque. Ils étaient la parole de Dieu, et ils s'imposaient eux-mêmes comme étant tels dans les cœurs de ceux qui avaient quelque sensibilité spirituelle. C'est ce qu'ils font aussi aujourd'hui. Nous les reconnaissons comme étant beaucoup trop grands et puissants pour n'être qu'une simple parole d'homme.

En parlant de son autorité, Paul était bien loin de se livrer à une espèce de compétition avec ceux qui s'opposaient à lui. Ils étaient soucieux de se recommander eux-mêmes, et de s'affirmer auprès des Corinthiens. Ainsi un esprit de compétition se développait parmi eux, et ils se mettaient à « se mesurer eux-mêmes par eux-mêmes » et à « se comparer eux-mêmes à eux-mêmes » — ce qui était une façon de faire vraiment inintelligente. En faisant ainsi ils ne s'élevaient pas plus haut qu'eux-mêmes. Il n'y avait que le « moi » qui comptait. Un homme peut se distinguer par telle caractéristique, et un autre homme par telle autre. Mais en se comparant les uns aux autres, ils ne s'élevaient jamais jusqu'à Dieu et à la mesure que lui a fixée.

Au verset 13, Paul continue à utiliser le mot « mesure », mais dans un sens un peu différent, en le liant au mot « règle », qui apparaît encore dans les versets 15 et 16. On pourrait penser qu'il fait allusion à l'œuvre de Dieu en création, comme elle est décrite en Job. Là, Dieu lui-même demande, en parlant de la terre : « Qui lui a établi sa mesure, — si tu le sais ? Ou qui a étendu le cordeau sur elle ? » (38:5). Notre Dieu opère avec mesure et avec ordre, que ce soit dans la création ou dans l'administration qui se lie à sa grâce. Or Dieu avait réparti les choses et fixé une règle relativement au service apostolique de Paul.

Par d'autres passages nous apprenons quelle était la mesure et la règle du service de Paul. Il pouvait dire : « J'ai été établi prédicateur et apôtre... docteur des nations dans la foi et dans la vérité » (1 Tim. 2:7). Le champ de travail qui lui était assigné était extrêmement étendu. Tout le monde des Gentils se trouvait à l'intérieur de ce qui constituait sa mesure. Il ne s'était certes pas étendu au-delà de sa mesure en venant jusqu'aux Corinthiens. Sa mesure allait bien jusqu'à eux.

Ils étaient sans conteste inclus dans le domaine de sa mission apostolique.

De fait, le zèle évangélique de Paul voyait, au-delà de Corinthe, des régions plus éloignées dans lesquelles il se sentait pressé d'aller prêcher la bonne nouvelle. Dans l'épître aux Romains, il rapporte qu'il a « pleinement annoncé l'évangile du Christ » « depuis Jérusalem, et tout alentour, jusqu'en Illyrie » — c'est-à-dire la région que nous connaissons sous le nom d'Albanie, sur les rives de l'Adriatique (15:19). Et finalement il est allé jusqu'à Rome. Le vrai évangéliste porte toujours son regard sur « les lieux qui sont au-delà ».

Ne manquons pas de remarquer la petite clause du verset 15 : « votre foi s'accroissant ». Il y avait un lien entre l'accroissement de la foi des Corinthiens et l'élargissement du service de Paul, en tout cas en ce qui concerne l'étendue géographique. Aussi longtemps que leur foi serait faible, tout leur état spirituel serait faible, et cela aurait des conséquences sur les activités et sur le service de Paul. Mais s'il les voyait forts dans la foi, il serait plus libre d'aller de chez eux jusque dans des régions plus éloignées. Voilà comment l'état spirituel des croyants affecte l'activité des serviteurs de Dieu. Nous sommes membres les uns des autres ; et un apôtre même ne peut être insensible à l'état des autres. Cela est entièrement vrai pour nous aujourd'hui, bien sûr. Que Dieu nous aide à rechercher consciencieusement en sa présence si notre état contribue à élargir ou à restreindre le champ de travail de ses serviteurs. C'est nécessairement l'un ou l'autre.

Plusieurs des remarques que l'apôtre fait dans ces versets ont pour but de montrer que les hommes qui s'opposaient à lui, et cherchaient à détourner de lui les Corinthiens, travaillaient d'une manière très différente. Ils se glorifiaient de choses qui étaient au-delà de leur mesure. Ils n'avaient pas reçu leur mission du Seigneur ressuscité, comme Paul l'avait reçue. Ils ne cherchaient pas à étendre leur activité à des régions plus éloignées, et n'étaient pas prêts à souffrir les privations et les persécutions qu'impliquaient un tel travail. Ils se glorifiaient « dans les travaux d'autrui », s'ingérant dans son travail (v. 15). Comme le dit le verset 16, ils se glorifiaient « dans la règle d'autrui, des choses déjà toutes préparées ».

Mais l'apôtre ne se glorifiait ni dans l'homme, ni même dans l'œuvre. Comme dans la première épître, il déclare ici : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur ! » (v. 17 ; cf. 1 Cor. 1:31). Si c'est le Seigneur qui donne la mesure et la règle, tout va bien. Si c'est lui qui fait prospérer l'œuvre de sorte que des hommes sont amenés à la foi en Christ, et qu'en temps utile leur foi augmente, c'est très bien. Mais même lorsqu'il en est ainsi, il ne faut se glorifier que dans le Seigneur, dont nous sommes les serviteurs.

D'un autre côté, la recommandation qui vient du Seigneur est la seule qui

ait quelque valeur. Les hommes peuvent se mettre en avant et se glorifier eux-mêmes, comme le faisaient les opposants de Paul, mais tout cela n'a aucune valeur. Il est très naturel pour les hommes de recevoir « de la gloire l'un de l'autre » et de ne pas rechercher « la gloire qui vient de Dieu seul » (cf. Jean 5:44), mais cela conduit à la ruine. Avoir l'approbation du Seigneur lors du grand jour du tribunal de Christ, c'est cela qui compte. Que nos vies montrent que nos yeux sont fixés sur ce jour-là !

12 - Chapitre 11

À la lumière du jour à venir où le Seigneur recommandera ses serviteurs, se recommander soi-même auprès de ses frères n'est qu'une folie. C'est ce que Paul relève dans le premier verset de ce chapitre, dans lequel il continue à parler de lui-même — plus encore que dans le chapitre précédent. Mais c'est toujours en vue de convaincre les Corinthiens de la réalité de sa mission apostolique. Il reconnaît ouvertement que c'est une folie d'agir ainsi et leur demande de le supporter.

Qu'est-ce qui conduisait l'apôtre à agir ainsi ? Dans leurs accusations et leurs insinuations contre lui, ses détracteurs n'en voulaient pas seulement à sa personne ; ils avaient un motif caché. En rabaissant Paul, ils visaient à saper, dans les esprits des Corinthiens, la vérité qu'il leur avait apportée. Démolir leur confiance en Paul était une première étape vers le renversement de l'évangile qu'il prêchait. Cela fait, Christ perdrait la première place qu'il devait occuper dans leurs cœurs.

Or cette pensée remuait très profondément le cœur de l'apôtre. Élie, à son époque, avait été très jaloux pour l'Éternel, le Dieu des armées ; et ici nous trouvons Paul jaloux d'une jalousie de Dieu quant à Christ. Lorsqu'ils avaient pleinement accepté l'évangile qu'il leur avait prêché, leurs cœurs de nouveaux convertis avaient été entièrement conquis à Christ, de sorte que l'apôtre peut leur dire : « Je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste » (v. 2). C'est un langage imagé, mais sa signification est bien claire. Paul prêchait — et nous devrions faire comme lui — de façon que les cœurs de ceux qui croient soient totalement engagés pour Christ. Mais ceci n'est qu'un premier point.

À l'exemple de Paul, notre but devrait aussi être que chaque croyant puisse garder ce dévouement entier à Christ durant toute sa vie, jusqu'au moment de sa présentation à Christ dans la gloire. Chaque cœur de croyant devrait porter ce caractère de « vierge chaste », non corrompu et détourné par quelque autre affection ou passion. Hélas, combien peu nous portons ce caractère ! Nos pensées se laissent facilement détourner de Christ, et nous risquons de consacrer beaucoup d'énergie à poursuivre d'autres objets qui ont pris possession de nos cœurs. On peut se détourner de lui pour s'attacher à des choses qui sont franchement opposées à lui ; mais si c'est pour s'attacher à des choses qui ont quelque rapport avec lui, et qui sont bonnes en elles-mêmes, le piège est encore plus grand. Que Dieu nous aide et nous garde de cela !

Le verset 3 est très important ; il nous montre comment le grand adversaire place des pièges devant nous. Le chapitre 4 nous a parlé de ses méthodes pour aveugler les esprits de ceux qui ne croient pas. Ici nous apprenons qu'à l'égard de ceux qui ont cru, et pour lesquels ses tactiques d'aveuglement ont échoué, il pratique inlassablement la séduction. C'est ce qu'il a fait avec Ève. Or quand il agit avec ruse comme le serpent, il est bien plus dangereux que lorsqu'il attaque comme un lion rugissant.

Sous les traits du serpent, le diable a séduit Ève d'une façon très subtile et astucieuse. De manière progressive, il a corrompu ses pensées quant à Dieu, et l'a conduite à agir séparément et indépendamment de son mari. Ses méthodes d'aujourd'hui sont très semblables. Il cherche à nous détourner de la simplicité et de la vraie soumission à Christ.

L'expression « détournés de la simplicité quant au Christ » est très suggestive et mérite d'être méditée soigneusement. Dans ce monde, les choses vont du simple au complexe. Les premières machines à imprimer, par exemple, étaient fort simples ; mais à travers les siècles, elles ont acquis un haut degré de complexité. Ainsi, d'ordinaire, dans les affaires de ce monde, nous voyons les choses se développer et se perfectionner à partir de leur simplicité originelle. Mais ici nous nous occupons de choses extraordinaires et en dehors des affaires de ce monde. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies. Il est important que ceci soit fermement ancré dans nos âmes.

Les œuvres et les voies de Dieu sont caractérisées par la simplicité, une simplicité parfaite. Nous ne pouvons y apporter aucune amélioration. Si nous essayons d'y toucher, nous ne pouvons que les corrompre. L'évangile est l'essence même de la simplicité. Il nous présente Christ comme Celui qui est l'expression de tout ce que Dieu a à nous dire, comme aussi il est Celui qui a opéré l'œuvre nécessaire de la rédemption, et en qui nous nous tenons maintenant devant Dieu. Ceci nous amène devant lui dans une position de complète sujétion. Mais Satan est passé maître dans les artifices et la subtilité. En manipulant les hommes qui étaient les opposants de Paul, il ne niait pas entièrement le Christ que Paul prêchait (v. 4).

Au lieu de nier Christ, ils avaient la prétention de lui ajouter quelque chose. Une idée plus précise de leur position nous est fournie par l'épître aux Galates, où nous voyons ces hommes ajouter la loi à Christ, et enseigner que, bien que nous soyons justifiés par lui, nous sommes placés sous la loi en vue de réaliser la sainteté. Ils étaient prêts à admettre que Christ ait été fait notre justice, mais qu'il ait aussi été fait notre sainteté leur paraissait beaucoup trop simple (cf. 1 Cor. 1:30).

La tendance à rechercher ce qui est élaboré, compliqué, difficile à

comprendre, voire tiré par les cheveux, nous guette en permanence. L'intellectuel de ce monde trouve l'évangile beaucoup trop simple et s'y achoppe. Le malheur, c'est que les croyants très doués intellectuellement sont toujours en danger de s'égarer dans la même direction, s'ils ne marchent pas dans un esprit de jugement de soi-même quant à l'intellectualisme. S'ils ne cultivent pas cet esprit de jugement, leurs constructions intellectuelles, leurs pensées profondes et difficiles à saisir, n'auront d'autre résultat que de corrompre la simplicité quant à Christ.

L'esprit est une partie très importante de l'homme, et il est la cible des séductions les plus habiles de Satan. L'esprit n'est de loin pas la totalité de l'être : les affections et la conscience occupent en lui une très grande place. Le problème, pour un intellectuel croyant, c'est qu'il a facilement tendance à accorder à son esprit une place beaucoup plus grande que celle que l'Écriture lui accorde, et d'oublier que Dieu nous révèle sa vérité non pour notre jouissance intellectuelle, mais pour qu'elle ait autorité sur nos cœurs, qu'elle fasse travailler nos consciences et qu'elle gouverne nos vies. Si nous en sommes bien conscients, nous trouverons largement de quoi occuper notre énergie spirituelle dans la simplicité profonde de la vérité. Et ainsi s'évanouiront nos envies de choses compliquées, nouvelles et obscures.

« La simplicité quant au Christ ! » — c'est bien ce dont nous avons besoin. Le connaître, l'aimer, étant unis à lui par le cœur, l'adorer, le servir... Si nos esprits sont arrêtés sur lui dans une simplicité pure, tout le reste nous sera donné par-dessus, et nous serons maintenus dans la ferveur du « premier amour ». C'est au niveau de ce point précis que le déclin s'est installé dans la chrétienté, comme on le voit en Apocalypse 2:4. Il en est de même ici : Paul savait bien que si Satan parvenait à séduire à cet égard, il réussirait sur toute la ligne.

Ainsi en défendant une fois de plus son évangile de l'attaque subtile de Satan par des hommes qui le servaient inconsciemment, l'apôtre est contraint de montrer clairement la réalité et la puissance de son apostolat, en contraste avec ce qui caractérisait ces hommes. Il était en effet un apôtre, et n'était en rien inférieur aux plus excellents parmi les douze.

En lisant les versets 6 à 9, nous comprenons que l'apôtre avait été sous-estimé non seulement à cause de son langage peu éloquent, mais parce qu'il n'avait reçu aucune aide financière de la part des Corinthiens lors de son séjour parmi eux. En touchant ce sujet, ses propos se teintent d'ironie. Il s'était abaissé lui-même pour les élever. Était-ce une faute, un péché ? Il avait accepté de l'aide d'autres assemblées, en particulier celles de Macédoine, et dit même les avoir dépouillées — façon de parler, bien sûr. Il avait été entièrement au service des Corinthiens sans que cela leur ait coûté quoi que ce soit. Et il s'en glorifie, non

pas pour s'élever lui-même, comme s'il ne les aimait pas, mais justement parce qu'il les aime et qu'il désire les délivrer de la fascination que ses opposants exercent sur eux par la vantardise qu'ils se permettent avec tant de liberté.

Ceci conduit l'apôtre à parler sans ambages de ses opposants. C'étaient « de faux apôtres », car ils n'avaient jamais été envoyés par le Seigneur comme l'étaient les vrais apôtres. C'étaient bien des « ouvriers », mais « trompeurs », vu qu'ils se faisaient passer pour ce qu'ils n'étaient pas. En ceci, ils participaient du caractère de celui qu'ils servaient, et leur fin serait selon leurs œuvres.

Il est important de nous souvenir que Satan se transforme souvent en ange de lumière, et ses ministres en ministres de justice. Ainsi, nous devons nous attendre à voir le péché et l'erreur se présenter sous un jour plaisant et agréable. En de nombreuses occasions, les défenseurs de l'erreur ont été des gens très bien. Mais il est dangereux d'accepter un message parce que celui qui l'apporte semble bon, charmant, éloquent... ou même qu'il semble avoir le resplendissement d'un ange de lumière. Le seul test valable est celui-ci : apporte-t-il la doctrine de Christ, le vrai évangile ? S'il en est ainsi, recevons-le entièrement, même s'il est un peu maladroit, s'il n'est pas un brillant orateur ou s'il n'est guère attirant. Celui qui charme d'emblée ses auditeurs n'est que trop souvent un ministre de Satan déguisé.

Tel était donc le caractère de certains, si ce n'est de tous ceux qui s'opposaient à Paul. Jusqu'ici il n'a pas beaucoup parlé d'eux, mais le moment est venu pour lui de s'élever contre eux et de les exposer au grand jour. Ces gens se vantaient continuellement, dans le but de s'élever eux-mêmes. L'esprit dont ils étaient animés était totalement opposé à celui de Paul. Celui-ci s'abaissait lui-même afin d'élever ceux dont il recherchait la bénédiction (v. 7). Eux, par contre, s'élevaient eux-mêmes et ne se faisaient aucun scrupule d'exploiter ceux qu'ils prétendaient servir. Ils les asservissaient, ils les dévoraient en prenant leur bien, ils les frappaient même au visage. Cette dernière expression doit probablement être comprise au sens figuré : ils traitaient les croyants de façon grossière et hautaine, ou pratiquaient l'intimidation. Les Corinthiens, étant charnels, avaient manifestement été subjugués par leurs manières dominatrices. S'ils avaient été plus spirituels, ils auraient discerné ce que cela cachait.

Puisque ces hommes agissaient de cette manière, Paul sentait qu'il devait relever le défi. S'ils tenaient à se livrer à une sorte de compétition pour savoir qui avait les plus hautes références, il mettrait un peu plus en avant les siennes. Toute cette vantardise n'était qu'une folie, mais puisqu'ils en avaient pris l'initiative, il poursuivrait. Au verset 19, il pratique à nouveau l'ironie. Les Corinthiens, qui avaient été enrichis en toute connaissance, prenaient la place d'hommes sages et semblaient supporter allègrement les insensés qui se

vantaient abondamment. En effet, leur dit-il, vous paraissez supporter que ces vantards vous rudoient et vous tyrannisent comme ils l'ont fait.

Il semble que les prétentions de ces hommes étaient centrées sur deux points : premièrement leur ascendance hébraïque et israélite — la semence d'Abraham selon la chair — et deuxièmement, leur dignité de ministres de Christ — ce qu'ils prétendaient être. Sur le premier point, quelque valeur qu'il ait pu avoir, Paul ne leur était nullement inférieur. Il peut dire sans l'ombre d'une hésitation : « Moi aussi ».

Mais quand il s'agit du deuxième point, il ne dit pas : « Moi aussi », mais : « Moi outre mesure », car il les surpasse entièrement, sans comparaison possible. Et l'apôtre poursuit, non en énumérant ses propres triomphes, mais en évoquant les souffrances qu'il a endurées.

Pesons bien ceci. Si nous avions été à la place de Paul, peut-être que nous aurions parlé de l'immense puissance de Dieu manifestée dans notre service. Nous aurions eu beaucoup à dire : des manifestations de puissance et de miracles, des conversions remarquables, de merveilleuses transformations de vie et de caractère. Aurions-nous eu l'idée de mentionner les coups, les difficultés, les souffrances endurées ? Probablement pas. Et s'il s'agissait vraiment de nous, aurions-nous beaucoup de choses de cet ordre à dire ?

Nous ne disons pas que le serviteur de Christ ne doive jamais parler de ce que le Seigneur a opéré en bénédiction par son moyen. Il y a des occasions où il est tout à fait à sa place de le faire, comme nous le voyons en Actes 14:27 et 15:12. Ce que nous voulons dire, c'est que lorsqu'il est question des bonnes références qui peuvent être au crédit de quelqu'un, lorsqu'il s'agit de rappeler des faits qui prouvent de façon certaine qu'il est un vrai serviteur de Christ, alors c'est la mention des souffrances qui est la plus significative. Des signes et des miracles peuvent être produits par une puissance autre que celle de l'Esprit de Dieu. Mais rien d'autre qu'un dévouement absolu au Seigneur ne permet de servir avec patience et persévérance durant des années de labeur et de souffrance.

En fait, Paul était plus qu'un « ministre de Christ » (v. 23). Il était un apôtre de Christ, et il était activement engagé dans la tâche qu'il décrit dans l'épître aux Colossiens : « J'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ » (1:24). D'après ce que les Écritures nous rapportent, nous pouvons dire qu'en ce qui concerne les souffrances, il occupe une place unique dans l'ensemble des hommes de Dieu. Abraham, Moïse, David, Daniel, ont tous eu leurs caractéristiques distinctives par lesquelles ils ont plu à Dieu ; mais en ce qui concerne les souffrances, aucun n'arrive à la cheville de Paul. Travaux, coups, prisons, morts, voyages, périls de toute sorte, peine, labeur, veilles, faim,

soif, jeûnes, froid, nudité, sollicitude — quelle liste ! Elle couvre à peu près l'ensemble des souffrances humaines, dans le corps ou l'esprit.

Le livre des Actes nous relate certaines des expériences dont il parle ici. « Une fois j'ai été lapidé » se rapporte à Actes 14:19. « Dans les morts souvent » peut se référer à l'émeute dans le théâtre d'Éphèse (Actes 19:23-41), car il parle d'une « si grande mort » dans le premier chapitre de notre épître. Et quand il écrivait ces lignes, ses expériences n'étaient pas terminées. Il avait déjà fait naufrage trois fois, passant même un jour et une nuit dans les profondeurs de la mer. Et le naufrage mentionné en Actes 27 n'avait pas encore eu lieu.

Il est permis de penser que les souffrances les plus épuisantes de toutes ont été celles qui sont mentionnées en dernier : « la sollicitude pour toutes les assemblées ». Porter la faiblesse des âmes fragiles, écouter les plaintes continuelles des offensés, corriger les égarements des croyants, engager des combats contre de faux frères pour défendre la vérité — tout ceci a dû être ce qu'il y avait de plus éprouvant. Et pourtant, c'est ce que l'apôtre a fidèlement accompli.

L'incident auquel il fait allusion pour clore ce chapitre semble être un symbole de la direction générale de sa vie de service. Il a été dévalé de la muraille dans une corbeille. Cette circonstance n'a rien de glorieux. Mais ce sont justement les événements humiliants et les souffrances qu'ils impliquent qui ont inscrit sur son corps les marques du Seigneur Jésus (cf. Gal. 6:17), et qui l'ont distingué, d'une façon exceptionnelle, comme un serviteur de Christ.

13 - Chapitre 12

La remarque par laquelle l'apôtre commence le chapitre 12 montre de nouveau qu'il lui répugne de parler de lui-même, même s'il se voit contraint de le faire. « Il est vrai qu'il est sans profit pour moi de me glorifier », dit-il. Ce qu'il avait à dire de lui-même ne lui procurerait aucun profit, aucun crédit. Coups, périls, faim, soif, nudité, infirmités — toutes ces choses qu'il venait de mentionner — ne sont pas des expériences considérées comme profitables selon les valeurs du monde. Et dans les choses dont il va parler maintenant, dans ce qu'il a reçu du Seigneur en fait de visions et de révélations, il n'y a non plus aucun crédit pour lui. Car ce n'est pas en tant qu'apôtre qu'il les a reçues, et encore moins en tant qu'homme dans la chair, mais comme étant « un homme en Christ ».

Nous n'allons pas trop loin en faisant cette distinction. C'est Paul lui-même qui la fait et il y accorde beaucoup d'importance. Remarquez comment les versets 2 à 5 développent la pensée : « un homme en Christ », « un tel homme », « un tel homme »... Des révélations célestes avaient été confiées à *un homme tel que celui-là*. Qui est donc, et quel est cet homme en Christ ?

Paul fait ici allusion à une expérience merveilleuse de sa propre histoire. Cependant il prend soin d'en éliminer l'élément personnel afin de nous montrer que cette expérience n'était possible que parce qu'il était « un tel homme », « un homme en Christ ». En parlant ainsi de façon impersonnelle, il pouvait garder dans sa pensée, de façon abstraite, ce que Dieu avait fait de lui en tant que « nouvelle création ». Il écrit ailleurs : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres... » (Éph. 2:10), et : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). Toute personne qui croit véritablement au Seigneur Jésus est « un homme en Christ ». Chacun d'entre nous devrait désirer ardemment comprendre le sens profond de ce fait.

Par notre naissance naturelle, nous sommes des hommes en Adam, c'est-à-dire que nous recevons sa vie, nous sommes de sa race et de son ordre, héritant ainsi de son caractère de pécheur — bien que ces traits apparaissent dans les individus de façon et à des degrés divers. Par la grâce de Dieu, dans la nouvelle création, le croyant reçoit la vie du Christ ressuscité ; ainsi il est de sa race et de son ordre. La nouvelle vie qu'il a reçue a ses propres caractéristiques ; ce sont celles qui ont été vues en Christ lui-même dans toute leur beauté. Il est vrai que, dans les croyants individuellement, ces qualités ne sont vues que de façon et à

des degrés divers, et, dans le meilleur des cas, de façon partielle.

Il en est ainsi parce que chaque croyant a encore la chair en lui tant qu'il demeure dans ce monde, et qu'elle obscurcit et contredit les traits de la vie de Christ chaque fois qu'il lui est permis d'opérer. Cependant, nos nombreux manquements ne doivent pas nous cacher le fait que chacun de nous est « un homme en Christ » ; c'est le résultat de l'œuvre de Dieu.

Quand le Seigneur viendra et que nous aurons « revêtu notre domicile qui est du ciel », le dernier lien que nous avons avec le premier Adam aura disparu. Nos corps mêmes appartiendront à une création d'un nouvel ordre. Il n'y aura rien en nous qui ne soit pas de la nouvelle création, et ainsi la difficulté que nous avons actuellement de comprendre ce que nous sommes aura disparu. Nous n'aurons plus besoin de faire des distinctions difficiles et de parler d'un « tel homme », car il ne sera plus question d'aucun autre. Quelle perspective glorieuse !

Pour ce qui est du présent, nous devrions toujours parler comme Paul le fait ici. Et quelle merveille de découvrir qu'un homme en Christ puisse être ravi dans le paradis, dans le troisième ciel, qu'il puisse s'y sentir à la maison et y recevoir de la part de Dieu des communications dont le caractère dépasse tout ce qui peut être connu dans ce monde ! Quel contraste pour l'apôtre entre une telle expérience et toutes celles qu'il a connues dans sa vie de service, et dont il a parlé plus haut ! Dans les unes, il a été abaissé de la façon la plus humiliante ; dans l'autre, il a été élevé jusque dans le paradis. Cette expérience a certainement été pour lui une immense récompense de ses souffrances, et ce n'était qu'un avant-goût des choses plus grandes et éternelles qui sont à venir. Il n'est pas étonnant qu'il nous parle au chapitre 4 de la « mesure surabondante » et du « poids éternel » de la gloire qui nous attend.

Cette gloire nous attend jusqu'au moment où nous aussi nous serons enlevés à la rencontre du Seigneur (cf. 1 Thess. 4:17). Quand tous les saints seront ainsi enlevés — l'apôtre Paul étant du nombre — ils seront revêtus de corps de gloire. Il n'y pas l'ombre d'un doute à ce sujet. Toutefois il y avait quelque incertitude quant à l'expérience que Paul rapporte ici, et il le mentionne à deux reprises. S'agissait-il d'une expérience surnaturelle, du genre d'une vision, qu'il aurait eue alors qu'il était encore dans le corps, c'est-à-dire dans la condition d'un homme vivant sur la terre ? Ou était-il hors du corps, son esprit était-il entré dans la présence du Seigneur, comme quelqu'un qui passe par la mort et est ensuite ramené à la vie ? La précision qu'il donne quant à la date de cet événement rend plausible l'hypothèse qu'il ait pu connaître cette expérience lors de la lapidation rapportée en Actes 14, où, alors que tous le tenaient pour mort, son corps apparemment sans vie avait été traîné hors de la ville.

C’est bien lui-même qui avait vécu cette expérience merveilleuse, bien qu’il soit incertain quant à la condition exacte dans laquelle il se trouvait alors. D’ailleurs, ceci montre que lorsqu’un croyant « s’endort », cela ne signifie pas que son âme s’endorme. Si le décès d’un croyant impliquait une inconscience totale jusqu’au retour du Seigneur, alors l’apôtre n’aurait pas été dans cet état d’incertitude. Il aurait dit : Je dois avoir été dans le corps, car j’étais conscient : si j’avais été hors du corps, je n’aurais pas été conscient du tout.

Cet homme en Christ avait été ravi jusqu’au troisième ciel, c’est-à-dire dans la présence immédiate de Dieu, dont le lieu très saint du tabernacle est le type. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus ; et Paul a expérimenté que, comme homme en Christ, il avait libre accès au troisième ciel, qu’il identifie au « paradis » dans lequel le brigand est entré pour être avec Christ. Durant le moment qu’il a passé là, il a été mis en contact avec des choses d’un ordre entièrement en dehors de tout ce qui est connu dans ce monde. Il a entendu « des paroles ineffables qu’il n’est pas permis à l’homme d’exprimer » (v. 4).

Ceci ne signifie pas qu’il ait entendu des propos mystérieux et incompréhensibles pour lui, mais que les choses qu’il a entendues, et sans aucun doute comprises jusqu’à un certain point, étaient si élevées qu’elles sont au-delà de notre entendement dans notre condition présente. Les paroles dites dans le troisième ciel ne peuvent pas nous être communiquées. Il n’existe pas de langage pour les exprimer. Et s’il était possible de nous faire part d’un petit peu de ce « poids éternel de gloire », cela ne ferait que nous écraser dans notre actuelle condition de faiblesse. Donc il n’était pas permis à Paul de transmettre les choses qu’il avait entendues, même s’il avait pu trouver les mots appropriés pour exprimer ce qui lui avait été révélé. Cette vision et cette révélation du Seigneur étaient un privilège particulier qui lui avait été accordé pour l’éclairer et le fortifier.

Dans tout ceci, il n’y avait rien dont Paul puisse se glorifier, comme il le dit au verset 5. Les circonstances que Dieu avait permises l’avaient placé dans une position où il était contraint de parler de cette expérience merveilleuse, sur laquelle il avait gardé le silence durant quatorze ans. Et ainsi, bien qu’il ait pu mentionner beaucoup d’autres choses tout en s’en tenant à la stricte vérité (ce que ses opposants ne faisaient pas toujours), il se bornait à parler de ses infirmités.

Ceci l’amène à nous révéler que lorsqu’il a repris son service actif dans le monde, Dieu l’a fait passer par une discipline particulière, de manière à le préserver des dangers qui le menaçaient. La chair de Paul n’avait pas été changée, quant à ses mauvais penchants, par une telle expérience. Facilement il

aurait pu s'élever avec fierté et orgueil, et s'exposer à une chute malheureuse. Alors, une écharde dans la chair lui avait été donnée comme une sorte de contrepoids. D'un côté il y avait eu le paradis et les paroles inexprimables, d'un autre il y avait l'écharde et les soufflets.

En quoi consistait cette écharde, nous ne le savons pas. C'est probablement laissé dans le flou afin que notre attention se porte sur le fait que toute affliction, même la plus pénible qui soit, peut devenir pour nous une occasion de bénédiction, et une protection.

Quelle qu'en soit la nature, cette écharde affectait le corps de Paul pour le bien de son âme. Elle venait de la part de Satan, puisqu'il la présente comme un ange de Satan pour le souffleter. C'est sa stratégie d'attaque quand il s'agit d'un croyant fidèle et dévoué. Le diable aveugle les esprits des incrédules (chap. 4). Il s'efforce de corrompre les simples et les mal affermis (chap. 11). Mais pour Paul, pour celui qui avait été ravi dans le troisième ciel, il fallait autre chose. Et Satan faisait tomber ses coups les plus lourds sur le corps de Paul.

Il faudrait plutôt dire que le diable avait la permission de lui donner de tels coups ; car tout ce qui arrivait était sous le contrôle de la main de Dieu. Qu'il s'agisse de Paul ici ou de Job longtemps auparavant, on peut discerner trois niveaux dans l'origine des événements. Au niveau inférieur, il y avait le feu du ciel, le grand vent et des hommes méchants dans le cas de Job, et l'écharde pour la chair dans le cas de Paul. Derrière chacune de ces choses, il y avait la puissance et l'hostilité de Satan. Mais au-dessus de tout cela, il y avait la main de Dieu, la cause première de tout. Ce qui a été le salut et la bénédiction de Job, c'est qu'il n'a pas regardé les causes d'ordre inférieur — ni les causes visibles, ni même l'action de Satan — mais qu'il a tout reçu comme venant de la main de Dieu. Il en est de même pour Paul.

Tout naturellement, Paul s'est tourné vers le Seigneur par la prière. Il lui a adressé d'instantes prières. Il n'a pas seulement prié, mais « supplié » le Seigneur, et cela par « trois fois ». Et pourtant, sa demande n'a pas été accordée. Au lieu d'enlever l'écharde, le Seigneur lui a donné l'assurance de son abondante grâce, une grâce telle que l'écharde allait devenir un actif plutôt qu'un passif, un moyen de bénédiction plutôt qu'un obstacle. Le Seigneur a répondu à sa prière, mais pas comme il s'y attendait. Il lui a donné ce qui était le meilleur pour lui. Et la grâce qu'il lui a accordée était bien davantage qu'une compensation de l'écharde.

Le Seigneur répond à Paul : « Ma grâce te suffit ». Portons toute notre attention sur ce petit mot « Ma ». L'écharde était un ange de Satan, mais la grâce était celle de Christ. Le Seigneur et sa grâce sont infinis, suffisants pour des myriades de myriades de croyants — donc largement suffisants pour Paul, ou

pour chacun de nous, quelles que puissent être nos circonstances. Puis le Seigneur ajoute : « Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ». Si l'écharde servait à augmenter et à souligner la faiblesse de Paul, par la même occasion elle ouvrait la voie à une manifestation plus complète et plus parfaite de la grâce du Seigneur.

Sans aucun doute, tout ceci va totalement à l'encontre de nos pensées naturelles. Nous associons volontiers l'idée de la puissance et de la force à celle d'un esprit et d'un corps en bonne santé. Nous aurions tendance à dire : Je me glorifierai de mon bon état, afin que la puissance du Christ demeure sur moi ; et quand je suis parfaitement au point, alors je suis fort. Mais nous nous tromperions grandement. La pensée de Dieu est toute différente, et elle seule est juste. Nous aimerions peut-être nous présenter au Seigneur pour un service en disant : « Tel que je suis, jeune, fort, libre ». Paul a dû apprendre à dire : « Tel que je suis, vieux, infirme, faible ». Et il est certain que le Seigneur a accompli beaucoup plus par Paul qu'il n'accomplira jamais par l'un de nous.

L'écharde pour la chair avait donc deux effets bénéfiques. Premièrement, elle tenait en échec la tendance à l'orgueil qui, autrement, aurait pu s'emparer de Paul et le faire tomber. Secondement, elle l'amenait à se rejeter tellement sur le Seigneur qu'elle devenait un moyen par lequel d'abondantes provisions de grâce lui étaient accordées.

Ainsi l'apôtre avait appris à se réjouir dans l'adversité sous ses diverses formes. En Romains 5, il nous dit comment il se glorifie dans les tribulations : il sait ce qu'elles sont destinées à produire dans le cœur du chrétien. Ici, il prend plaisir dans les infirmités : il a appris qu'elles sont le moyen par lequel la puissance de Christ peut opérer en lui dans son service. La faiblesse qui le caractérise fait de lui un instrument bien adapté au déploiement de cette puissance.

En ceci comme en bien d'autres choses, Paul est pour nous un exemple. Les principes divins qui étaient en vigueur au début de cette dispensation sont encore valables à la fin. Les modes, les coutumes, tout ce qui concerne la surface des choses peut varier beaucoup, mais les faits et les principes sous-jacents ne varient pas. Il n'y pas d'autre moyen pour nous de bénéficier de la puissance divine. C'est probablement là une importante raison du manque de puissance si tristement évident, et si souvent déploré aujourd'hui.

Nous ayant introduits dans le secret de ses révélations de la part du Seigneur et de la discipline par laquelle celui-ci le faisait passer, l'apôtre entame son plaidoyer final. Normalement, il aurait dû être recommandé par les Corinthiens, puisqu'ils avaient été convertis par son moyen. Au lieu de cela, il était contraint de défendre son apostolat devant eux. Bien que n'étant rien en lui-même, il

n'était nullement inférieur aux plus excellents apôtres. À ce sujet, il pouvait s'en référer à toute sa carrière, et plus particulièrement à sa vie et à son service au milieu d'eux.

L'estimation que Paul avait de lui-même était : Je ne suis rien (v. 11). Tirons-en une leçon pour nous. En fait, nous ne réalisons jamais aussi clairement notre néant que lorsque nous sommes remplis de l'amour divin. Dans le passage qui nous occupe, la confession « Je ne suis rien » suit la mise en lumière de la grâce pleinement suffisante de Christ.

Pourtant, cet homme qui *n'était rien* avait été appelé à un service d'apôtre à un degré extraordinaire, et les signes en avaient été évidents. Ils l'avaient été non seulement par des miracles et des actes puissants, mais aussi et avant tout par sa patience — une patience qu'il montrait maintenant de façon abondante dans ses relations avec les Corinthiens. Quand il s'était trouvé au milieu d'eux, il s'était soigneusement abstenu de leur être à charge en quelque manière que ce soit, et avait même accepté le soutien financier d'autres assemblées. Il parle à nouveau avec une pointe d'ironie lorsqu'il leur dit : « Pardonnez-moi ce tort ». Et son intention est de continuer ainsi. Comme il est leur père spirituel, c'est lui qui doit suppléer à leurs besoins, et non eux aux siens.

Le verset 15 est très touchant. Paul est réellement un père en Christ. Son cœur déborde de l'amour divin ; et il peut, comme Dieu lui-même le fait, aimer ceux qui ne l'aiment pas. La tendance naturelle de nos cœurs est exactement à l'opposé de cela. Nous avons peut-être eu de bonnes dispositions à l'égard de certaines personnes auxquelles nous avons prodigué diverses faveurs. Elles les ont reçues, mais sont restées froides et ingrates. Alors, irrités, nous décidons de ne plus rien avoir à faire avec elles ! Paul n'agissait pas de cette manière. Même si les choses devaient se développer défavorablement, même si les sentiments des Corinthiens à l'égard de Paul devaient se refroidir tandis que son amour à lui augmentait, il continuerait à le leur exprimer de la façon la plus pratique qui soit. Il dépenserait et serait entièrement dépensé pour eux. On trouve quelque chose de ce bel état d'esprit en 1 Samuel 12:23, mais dans le passage qui nous occupe, c'est encore plus remarquable. La manifestation suprême de cela se trouve en Dieu lui-même, tel qu'il s'est révélé en Jésus Christ.

On trouvait les mêmes dispositions d'esprit en ceux qui étaient associés à l'apôtre dans son service, Tite et ,d'autres. Cependant, cet esprit d'amour ne signifie pas l'indifférence quant au mal, et l'approbation de choses qui ne sont pas justes. L'apôtre s'exprime d'une façon très claire quant au péché qu'il craignait de trouver encore parmi eux, et qui appellerait un jugement sévère de sa part lors d'une nouvelle visite.

Le péché se manifeste de différentes façons, mais il y en avait deux formes

très présentes à Corinthe (v. 20, 21). D'abord, il y avait tous ces comportements générateurs de trouble qui résultent de la mise en avant de soi-même, de l'envie et de la jalousie. Ensuite, il y avait la satisfaction de la chair et l'immoralité qui en découle, sous des formes variées. L'apôtre craignait que toutes ces choses soient encore présentes à Corinthe et que la repentance nécessaire n'ait pas eu lieu. Il craignait que si sa troisième visite parmi eux se réalisait, il ne soit profondément affligé en voyant leur état et obligé d'exercer le jugement. Remarquons qu'il parle d'abord de son humiliation et de son affliction (v. 21), avant de parler de son autorité et du jugement (cf. 13:2).

14. Chapitre 13

L'apostolat de Paul lui conférait une autorité particulière en ce qui concerne le jugement. Depuis que les apôtres ont disparu de la scène, c'est à l'Église, aux saints collectivement, qu'il appartient d'exercer la discipline. Bien souvent, aujourd'hui, cette discipline apparaît réalisée avec beaucoup de faiblesse, et cela pour plusieurs raisons. Parfois, son application, détournée de son vrai but pour servir des fins personnelles ou un esprit de parti, a jeté du discrédit sur elle. Ou alors, même si elle était exercée à bon escient, elle l'a été avec un esprit de dureté judiciaire plutôt que dans l'esprit d'humiliation et de tristesse qui caractérise l'apôtre ici. Elle est alors devenue la discipline froide et sans cœur de la justice humaine, plutôt que la discipline chaleureuse et affectueuse du cercle familial.

Et pourtant, la discipline est nécessaire : celle qui s'exerce dans la maison de Dieu, sans préjugés, non excessive mais fondée sur des faits clairement établis. Ainsi, quand Paul viendrait à Corinthe, il faudrait que toute parole soit établie par la bouche de deux ou de trois témoins. Tout devrait passer au crible de l'impartialité, afin que si certains bruits n'étaient pas basés sur des faits, leur fausseté soit mise en lumière, et que la charge en retombe sur les accusateurs. Certaines personnes pouvaient être coupables d'immoralité, comme Paul le craignait ; mais d'autres pouvaient être coupables de médisance et d'avoir répandu de fausses accusations, en raison de l'envie qui remplissait leurs cœurs. Tout serait établi et jugé, comme l'indiquent les premiers versets du chapitre. Il est permis de penser que s'il y avait aujourd'hui autant de zèle à discipliner ceux qui critiquent et qui répandent de faux bruits que ceux qui tombent dans l'immoralité, ce serait pour la santé et le bien-être spirituel de l'Église de Dieu.

L'autorité apostolique de Paul avait pourtant été mise en doute, et les Corinthiens avaient malheureusement prêté l'oreille à de telles insinuations. Ils auraient dû être les derniers à penser ainsi ou à avoir un doute quant au fait que Christ avait parlé par lui. Mais puisqu'ils avaient entretenu de telles pensées, une réponse était nécessaire, sous une forme ou une autre. Paul pouvait en formuler une particulièrement incisive : « Examinez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes dans la foi » (v. 5). Comme ils avaient été convertis par le moyen de Paul, qu'ils étaient le fruit de son labeur, ils étaient eux-mêmes la preuve de l'authenticité de son ministère — à moins qu'ils ne soient des réprouvés, de vils imposteurs. S'ils n'étaient que cela, alors il se pouvait que Christ n'ait pas parlé en Paul. Mais s'ils étaient de vrais chrétiens, il était évident que Christ avait

parlé en Paul.

Le verset 5 a parfois été sorti de son contexte et compris comme une invitation à une inspection continuelle de soi-même, allant jusqu'à mettre en question son propre salut. On peut commettre cette erreur si l'on omet de considérer la parenthèse commençant au milieu du verset 3 et se terminant à la fin du verset 4. Par contre, si l'on relie le début du verset 3 au verset 5, le sens du passage est parfaitement clair. Il y a de nouveau une pointe d'ironie dans les propos de Paul, car les doutes que les Corinthiens avaient follement émis concernant la source de son ministère rebondissaient sur leurs propres têtes. Si en effet Christ n'avait pas parlé *en Paul*, puisqu'ils avaient professé leur conversion à la suite de sa prédication, Christ ne serait pas *en eux*. Mais si Christ était vraiment *en eux*, c'était bien la preuve que Christ avait parlé *en lui*.

Il est bien possible qu'en parlant ainsi, l'apôtre voulait leur faire comprendre qu'il n'était pas trop sûr de la sincérité de certaines personnes parmi eux, et que par ce moyen, il désirait les secouer et exercer leurs consciences. Par ailleurs, il était tout à fait confiant quant à la plupart des croyants de Corinthe.

Ceci est évident si l'on considère le début de la parenthèse. Il nous est dit là que Christ n'avait pas été « faible » envers eux, mais « puissant » au milieu d'eux. En repensant à l'œuvre qui avait été opérée quand il s'était trouvé pour la première fois au milieu d'eux, Paul était pleinement convaincu que la puissance de Christ s'y était déployée. Tout le chemin de Christ sur la terre avait été caractérisé par « l'infirmité » ; et celle-ci avait culminé à sa crucifixion. Néanmoins, Christ vit en résurrection par la puissance de Dieu. Or ce qui avait marqué le chemin du grand Maître marquait aussi le chemin du serviteur, qui le suivait dans sa vie et dans sa manière d'être. L'infirmité caractérisait ainsi la vie extérieure et le service de l'apôtre, mais sous cette apparence, la puissance de Dieu était en activité en lui.

Les mots qui terminent le verset 4 sont remarquables : « par la puissance de Dieu envers vous ». Ce qui occupe ici l'esprit de l'apôtre n'est pas la perspective prochaine de vivre en résurrection, mais le désir qu'étant associé à un Christ vivant, il montre, dans le temps présent, la puissance de cette vie envers les Corinthiens. Le christianisme est marqué par la puissance d'une vie nouvelle qui opère en bénédiction. Ni credo, ni cérémonie, ni œuvres ne peuvent atteindre ce résultat.

Tout ce passage montre une fois encore que Dieu désire la réalité et la puissance. Il souligne aussi que, pour ce qui concerne l'apparence extérieure, l'infirmité a marqué les vrais croyants et les serviteurs de Dieu dès le début, même quand l'évangile remportait ses premiers grands triomphes. Par conséquent, nous n'avons pas à être surpris si l'infirmité nous caractérise

aujourd'hui. Ce qui doit nous préoccuper, par contre, c'est de juger et de refuser tout ce qui pourrait compromettre cette puissance.

L'abnégation de l'apôtre est de nouveau mise en lumière de manière frappante au verset 7. Il priait que les Corinthiens ne fassent aucun mal, et qu'ainsi, ils soient manifestement approuvés — et non réprouvés. Et cela, non afin que son travail au milieu d'eux soit approuvé et qu'il en résulte de la gloire pour lui, mais afin qu'ils puissent faire ce qui est bon et qu'ils prouvent ainsi de façon irréfutable qu'ils n'étaient pas des réprouvés. Si ce résultat était atteint, l'apôtre serait satisfait, même s'il devait lui-même apparaître comme un réprouvé. Il savait très bien qu'il n'était pas un réprouvé, et il espérait qu'eux le sauraient aussi (v. 6).

Nous voyons encore son abnégation au verset 9. Il n'était pas seulement satisfait mais heureux d'être faible, si cela pouvait conduire à un affermissement spirituel de ceux qu'il servait, car le grand but qui était devant lui était le perfectionnement des saints. Il languissait de les voir arriver à cet état d'êtres accomplis, parvenus à une pleine maturité en Christ. Quant à lui, il savait que toute la puissance dans laquelle il servait était d'origine divine et qu'elle n'était à sa disposition que s'il travaillait pour et dans la vérité. S'il avait travaillé contre la vérité, il aurait immédiatement été privé de cette puissance. Il y a des puissances qui s'opposent à la vérité, mais à la longue elles ne peuvent pas prévaloir. C'est pourquoi il ne pouvait rien contre la vérité, tandis que pour elle il était rempli de puissance.

Dans tout ce qu'il a dit jusqu'ici, l'apôtre a utilisé des propos assez tranchants et sévères. La raison nous en est donnée au verset 10. Entrevoyant le moment où il se trouverait parmi les Corinthiens pour la troisième fois, il désirait détruire le mal et le faire disparaître par le moyen de cette lettre, afin de pouvoir se concentrer sur le travail réjouissant de l'édification lors de sa visite. L'autorité que le Seigneur lui avait conférée était d'abord pour l'édification. Il peut être nécessaire de détruire, comme nous l'avons vu au début du chapitre 10, mais seulement dans le but final d'édifier. C'est là le désir du Seigneur pour son peuple.

Le verset 11 nous présente *les vœux finaux*. « Réjouissez-vous ; perfectionnez-vous ; soyez consolés ; ayez un même sentiment ; vivez en paix. » Il est facile de voir que ces choses étaient grandement nécessaires aux Corinthiens. Mais elles nous le sont tout autant. Toute l'Église de Dieu aujourd'hui est dans une condition très semblable à celle de Corinthe. Manque de maturité, découragement, désunion, querelles, abondent partout. Et de telles choses semblent bien découler les unes des autres. Ce qui peut y faire face et les vaincre, c'est un ministère comme celui de Paul, un ministère qui contribue à la

maturité, à l'encouragement, à l'unité et à la paix. Qu'il en soit ainsi pour nous, et nous goûterons alors la présence du Dieu d'amour et de paix !

Les versets 12 et 13 nous présentent *les salutations finales*. Le verset 11 étant réalisé, il n'y aurait plus de difficultés entre les croyants de Corinthe. Plus de jalousies, de querelles ou de médisances qui les retiendraient de se saluer les uns les autres en sainteté. L'esprit de parti, la tendance à se glorifier d'être de Paul, de Pierre ou d'Apollos auraient disparu. Par ailleurs, « tous les saints » les saluaient, leurs affections pour eux n'ayant pas été entamées par leur état répréhensible et leur manque de spiritualité. Les croyants des autres localités n'avaient pas formé de parti contre eux, ni, ce qui aurait été encore pire, ne s'étaient divisés en partis après avoir entendu parler des schismes de Corinthe. *Tous les saints* les saluaient malgré leurs manquements.

La fin du verset 13 nous présente *la bénédiction finale*. Nous avons ici les trois grandes choses qui sont propres à produire les effets mentionnés au verset 11 : la grâce, l'amour et la communion, découlant respectivement des trois personnes de la déité. Remarquons en passant que le Seigneur Jésus, que nous appelons souvent la deuxième personne de la déité, est mentionné à la première place ici — de même que le Saint Esprit est mentionné en premier en 1 Corinthiens 12. Ceci nous montre que les qualificatifs de première, deuxième ou troisième personne de la déité devraient être utilisés avec retenue.

La grâce du Seigneur Jésus était *connue* des Corinthiens, comme l'apôtre l'avait dit au chapitre 8 (v. 9). C'est une chose plus profonde qu'elle soit *avec nous tous*. Car alors nous serons tous pénétrés par son influence bénie. Il en est ainsi de l'amour de Dieu, comme aussi de la communion du Saint Esprit. Dans cette bénédiction, la grâce est mentionnée en premier, car si elle manque en nous, tout se gâtera.

Le ciel sera rempli de l'amour de Dieu et de la communion du Saint Esprit, mais nous n'aurons pas besoin de grâce, du moins pas comme nous en avons besoin ici. C'est pendant que l'Église est sur la terre que toutes sortes de difficultés et d'épreuves apparaissent. C'est ici-bas que nous sommes confrontés à des hommes pervers et à des frères qui nous éprouvent, et qu'en même temps nous avons affaire à nos propres cœurs rebelles. Il n'y a rien d'autre que la grâce du Seigneur Jésus Christ qui puisse nous maintenir dans une attitude qui plaise à Dieu. Mais la grâce du Seigneur *peut le faire*.

Et si la grâce du Seigneur nous garde effectivement, alors l'amour de Dieu et la communion du Saint Esprit peuvent avoir libre cours et être avec nous tous. L'Esprit est saint et la communion qui en découle doit être sainte. Nous serons maintenus dans une communion et un partage heureux de toutes les choses qu'il nous révèle, même les choses profondes de Dieu.

L’amour de Dieu *brille sur nous* parce que nous sommes ses enfants, même quand notre condition pratique n’est pas ce qu’elle devrait être. Mais quand cet amour est *avec nous tous*, sa bénédiction est ressentie dans l’ensemble de tous les saints. Et même elle déborde de ce grand cercle et affecte le monde qui se trouve au-delà. Nous avons donc ici une magnifique image de ce que l’Église est selon la pensée de Dieu : un ensemble gouverné par la grâce, débordant d’amour, et rempli d’une sainte communion concernant les choses de Dieu.

Nous ne pouvons pas dire que l’Église soit cela d’une façon pratique, mais elle pourrait et devrait l’être. Et si nous approchons de cela, même dans une faible mesure, alors nous serons grandement bénis, et en bénédiction à d’autres.

Qu’il en soit donc ainsi de nous tous !

Épitre aux Ephesiens

F. B. Hole

Les subdivisions et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée :

Épître aux Éphésiens
1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6

Table des matières détaillée :

Épître aux Éphésiens
1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1-3
2.2 Ch. 1:4
2.3 Ch. 1:5-6a
2.4 Ch. 1:5-6b-7
2.5 Ch. 1:8-9
2.6 Ch. 1:10
2.7 Ch. 1:11
2.8 Ch. 1:12
2.9 Ch. 1:13-14
2.10 Ch. 1:15 (15-20)
2.11 Ch. 1:17
2.12 Ch. 1:18
2.13 Ch. 1:19-20a
2.14 Ch. 1:20b-23
3 Chapitre 2

3.1 2:1
3.2 2:2-3
3.3 2:4-6
3.4 2:7
3.5 2:8
3.6 2:9
3.7 2:10
3.8 2:11-12
3.9 2:13-22
3.9.1 2:13
3.9.2 2:14
3.9.3 2:15
3.9.4 2:16
3.9.5 2:17
3.9.6 2:18
3.9.7 2:19
3.9.8 2:20-22
4 Chapitre 3
4.1 3:1-6
4.2 3:7-8
4.3 3:9
4.4 3:10-13
4.5 3:14-15
4.6 3:16-17
4.7 3:18-19
4.8 3:20-21
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1-2
5.2 Ch. 4:3
5.3 Ch. 4:4-6
5.3.1 4:4
5.3.2 4:5
5.3.3 4:6
5.3.4 Rapport entre ces unités et le v. 2
5.4 Ch. 4:7-8
5.5 Ch. 4:9-10
5.6 Ch. 4:11
5.7 Ch. 4:12-15
5.8 Ch. 4:16

5.9 Ch. 4:17-24
5.10 Ch. 4:25-32
6 Chapitre 5
6.1 5:1
6.2 5:2
6.3 5:3-4
6.4 5:5-6
6.5 5:7-8
6.6 5:9-10
6.7 5:11-14
6.7.1 5:11-12
6.7.2 5:13-14
6.8 5:15-18
6.9 5:19-21
6.10 5:22-33
6.10.1 5:22-24
6.10.2 5:25-29
6.10.3 Pas question ici d'assemblée locale
6.10.4 Deux positions, corps de Christ et épouse
6.10.5 5:28-32
7 Chapitre 6
7.1 6:1-9
7.2 6:10-12
7.3 6:13-17
7.3.1 Ceinture de la vérité
7.3.2 La cuirasse de la justice
7.3.3 Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix
7.3.4 Le bouclier de la foi
7.3.5 Le casque du salut
7.3.6 L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu
7.4 6:18
7.5 6:19-20
7.6 6:21-24

1 - Introduction

À la fin de l'épître aux Romains (16:25), nous avons remarqué que l'apôtre Paul désirait vivement l'affermissement des saints sur deux plans, d'une part « selon mon évangile » et d'autre part « selon la révélation du mystère ». L'épître aux Romains nous donne un exposé complet du premier côté, tandis que l'épître aux Éphésiens, plus que tout autre épître, nous révèle le second.

En outre, tout en nous instruisant sur la plénitude de la grâce de Dieu, l'épître aux Romains nous présente cette grâce comme répondant en tout point à nos besoins tels que créés par le péché. À l'inverse, l'épître aux Éphésiens nous révèle la grâce de Dieu selon Son propos. Les expressions « selon que » ou « selon » n'apparaissent pas moins de six fois dans le chapitre 1, et toujours en rapport avec Sa volonté, Son plaisir, Son propos, Sa puissance, plutôt qu'en rapport avec nos besoins.

Un homme riche et charitable pourrait montrer une grande bienveillance à un pauvre gamin des rues inculpé pour quelque petit délit. Il peut, par exemple, non seulement le délivrer des griffes de la loi en payant une amende, mais aussi le délivrer de son ignorance en lui faisant donner de l'éducation, et le délivrer de la pauvreté en payant son entretien. Ce serait de la bienveillance en rapport avec ses besoins. Mais s'il formait le projet de le placer dans une position de grande proximité auprès de lui, disposant d'une grande richesse et d'une grande influence, ce ne serait pas agir selon ses besoins effectifs, mais selon le plaisir et le dessein de son propre esprit bienveillant. Ceci peut nous servir d'illustration.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1-3

Après quelques paroles de salutations, l'apôtre aborde directement le cœur de son sujet dans un esprit d'adoration. Nous avons été bénis si richement par le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qu'il bénit Dieu en retour, et que ce faisant, il entraîne nos cœurs à le faire avec lui. Les bénédictions qui sont les nôtres sont caractérisées par trois choses. Elles sont *spirituelles*, non pas matérielles comme l'étaient les bénédictions d'Israël sous l'ancienne alliance, dans des domaines tels que la nourriture abondante, la santé et la paix sous le gouvernement divin. Elles sont *célestes*, et non pas terrestres, puisque le ciel est la sphère où elles doivent être pleinement réalisées et parachevées, et que leur administration actuelle envers nous vient du ciel. Elles sont *en Christ*. C'est Lui, en tant que Ressuscité, qui est la Source de toutes les bénédictions, et non pas Adam, l'homme déchu. Si nous sommes en Christ, ces bénédictions sont toutes à nous.

2.2 Ch. 1:4

Or en nous bénissant aussi merveilleusement, Dieu a agi en harmonie avec l'une de Ses pensées de l'éternité passée. Avant la fondation du monde, Il nous a choisis en Christ. Remarquons ces deux mots « en Lui », ou leurs équivalents, car ils apparaissent maintes et maintes fois dans ce chapitre. Historiquement, chacun de nous était en Adam avant d'être en Christ, mais avant qu'Adam soit créé, Dieu nous voyait en Christ, et nous avons été choisis sur cette base. Ce qui était en vue dans Son choix, c'était que nous soyons « saints et irréprochables devant lui en amour ».

L'efficace de l'œuvre de Christ est telle que chaque croyant se tient aujourd'hui devant Dieu, saint et irréprochable, et comme enlacé par cet amour divin dont rien ne peut nous séparer. C'est ce que nous avons vu en Romains 8. L'application pleine et finale de ces paroles du verset 4 devra toutefois s'accomplir dans l'éternité future. On a remarqué que la Bible nous dit très peu de choses sur le ciel ; mais ces paroles en sont pratiquement la description exacte. Quand l'œuvre de l'Esprit de Dieu en nous sera achevée, y compris la vivification de nos corps mortels lors de la première résurrection, nous serons transportés au ciel. Nous serons alors caractérisés par la sainteté parfaite de nature, et nous ne serons plus sujet à aucun blâme de conduite. Nous serons pour

toujours dans la présence du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, dans une atmosphère d'amour parfait. Ce sera vraiment le ciel. Ainsi le verset 4 commence dans l'éternité passée et se termine dans l'éternité future.

2.3 Ch. 1:5-6a

Le verset 5 fait un pas de plus. Dieu pensait à une certaine relation pour nous, et Il nous destinait à cette relation quand Il nous a choisis : l'état et la position de fils. Or ce n'était pas un besoin ni une nécessité pour nous. Nous aurions été déjà très heureux si, sauvés de nos péchés, il nous avait été attribué une place parmi Ses serviteurs. La relation n'est pas selon nos besoins, mais « selon le bon plaisir de sa volonté ». Combien devrions-nous être reconnaissants que « le bon plaisir de sa volonté » aille jusque là ! Nous sommes déjà fils de Dieu maintenant, mais nous allons bientôt être promus à la pleine dignité et la gloire de fils quand nous aurons atteint le ciel. C'est alors que la gloire de Sa grâce sera vraiment manifestée, d'où il résultera une louange éternelle.

2.4 Ch. 1:5-6b-7

L'exécution de ce dessein glorieux a comporté certaines étapes qui nous sont maintenant détaillées : être rendus agréables, la rédemption, le pardon (ou rémission des fautes). Nous descendons vers le plus simple et le plus fondamental. Dans notre compréhension des choses, nous commençons d'habitude par le pardon des péchés. Ensuite nous saisissons peut-être la signification de la rédemption que nous avons dans le sang de Christ, et nous commençons à faire l'expérience de la liberté que la rédemption nous a acquise. Enfin le point culminant arrive avec la découverte de ce que non seulement nous sommes libérés de l'esclavage, mais aussi que nous sommes positivement agréables devant Dieu, et même agréables en Christ, qui est le Bien-aimé. Nous sommes agréés selon le caractère et selon la mesure où Christ l'est. En Col. 3:12, les saints sont vus comme des bien-aimés de Dieu, et cela découle bien sûr du fait qu'ils sont agréables dans le Bien-aimé.

Tout ceci, que ce soit la rédemption ou le pardon [la rémission des fautes] est notre part « selon les richesses de Sa grâce ». Nous étions dans la pauvreté de notre péché, et ceci est devenu l'occasion du déploiement des richesses de Sa grâce. En lisant 1 Rois 10, nous voyons que Salomon donna à la reine de Sheba tout ce qu'elle désirait, et qu'il s'y rajouta ce qu'il lui donna « selon son

pouvoir », celui de sa bonté royale. Une fois les immenses désirs de la reine satisfaits, il alla au-delà, dans la suprême grandeur de sa munificence royale. En cela, il agissait comme un type. Dieu a agi selon les immenses richesses de Sa grâce (Éph. 2:7). Le pardon même des péchés qu'Il nous a accordé, nous a été accordé d'une manière et dans une plénitude dignes du Dieu grand et plein de grâce qu'Il est.

2.5 Ch. 1:8-9

Mais il y a plus. Non seulement Il a ainsi fait abonder Sa grâce envers nous, mais Il l'a fait en toute sagesse. Le verset 8 parle de toute « sagesse et intelligence ». Il a fait connaître les secrets de Sa sagesse afin que nous puissions y entrer intelligemment, et en jouir. Dieu a toujours agi selon Sa propre volonté, bien qu'en présence du péché et de ses ravages, Il ait choisi de garder secret, ou à l'état de mystère, le principal propos de Sa volonté, et cela durant de longs siècles ; et le plaisir de Sa volonté et de Son propos ont toujours été bons, car Lui est bon. C'est un grand fait que nous ferions bien de tenir fermement. Le « plaisir de Sa volonté » est un bon plaisir (1:5) ; le « plaisir qu'Il s'est proposé en lui-même » est un bon plaisir (1:9). Le plaisir et le propos de Dieu n'ont pas trait au jugement, quoique celui-ci (qu'Il appelle « Son oeuvre étrange » en És. 28:21) soit nécessaire et doive être exercé en son temps.

2.6 Ch. 1:10

Le verset 10 nous dit ce qu'est le vrai secret de Sa volonté et de Son propos. Dans une ère à venir, appelée ici « la plénitude des temps », Il va rassembler en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre. Il n'est pas fait mention ici des choses infernales, car ce rassemblement en un est annoncé en relation avec un monde de bénédiction, et par conséquent les choses infernales y sont en dehors. Du fait de l'établissement de Christ comme le Chef exalté et glorifié de toutes choses, un système divin d'unité et de bénédiction sera établi sur la terre et dans les cieux. Le péché est une marche sans loi, sans frein : il fait de chaque homme une petite unité autonome, centrée sur elle-même. C'est pourquoi pendant tous ces âges où le péché a régné, quelle que soit l'habileté des hommes pour tenter de manœuvrer ces unités, la désintégration a été l'ordre du jour. Dieu a Son unité. Il travaille en vue de cette unité. Quand Christ sera publiquement établi en gloire comme Chef, le propos de Dieu quant à l'unité sera atteint, en ce qui concerne Son

gouvernement des choses célestes et terrestres.

2.7 Ch. 1:11

L'ère [ou : âge] à venir va enfin être témoin de l'harmonie la plus complète possible entre les cieux et la terre, — Christ, le Chef dans ces deux sphères, produisant l'unité. Tout est en Lui. Mais voilà que, par grâce, nous sommes déjà en Lui, et nous avons ainsi obtenu en héritage toute cette richesse de bénédiction. Ce à quoi nous sommes destinés a été réglé d'avance, non selon nos besoins, ni même selon nos pensées ou nos désirs, mais selon le propos de Dieu qui opère tout comme il Lui plaît. Par conséquent nous sommes assurés qu'absolument rien ne peut s'interposer entre nous et l'héritage qui nous est destinés.

2.8 Ch. 1:12

L'apôtre ne s'en arrête pas là pour nous instruire du caractère particulier de cet héritage, mais il nous dit que, quand tout sera achevé, nous serons à la louange de la gloire de Dieu. Les anges et les hommes contempleront ce que Dieu aura accompli à notre égard, et ils y verront un nouveau déploiement de Sa gloire, et Lui exprimeront leur louange. Nous, nous n'avons pas besoin d'attendre jusqu'à ce jour-là. Ces choses nous sont données à connaître pour que, instruits en elles, nous ayons de nouveaux aperçus de Sa gloire, et nous soyons remplis de louanges dès maintenant. Nous pouvons jouir de la communion avec Dieu au sujet de Ses desseins de grâce, et réalisant que tout est centré en Christ et pour Sa gloire, nous trouvons sujets et matière pour notre louange et notre adoration.

En passant du verset 12 au verset 13, on remarque le changement de pronoms, du « nous » au « vous ». En écrivant « nous qui avons espéré à l'avance dans le Christ », la pensée de l'apôtre visait les saints issus d'Israël, lui-même en faisant partie, tandis que le « vous » se référait aux saints issus des nations. Les croyants Juifs étaient une sorte de prémices de leur nation. Un Israël racheté et restauré sera bientôt sur terre à la louange de l'Éternel. Mais ceux qui se sont confiés en Christ à l'avance, durant cette période de l'évangile, auront part à l'appel céleste et seront à Sa louange dans les lieux célestes.

2.9 Ch. 1:13-14

Cependant dans tout cela, les croyants des nations y avaient pleinement leur part. Eux aussi avaient entendu l'évangile qui leur apportait le salut, et ayant cru ils étaient scellés de l'Esprit qui est les arrhes de leur héritage. Dans Son caractère de sceau, l'Esprit les marquait comme appartenant à Dieu. En tant qu'arrhes, l'Esprit est le gage de l'héritage qui est devant eux, et Il donne aussi un avant-goût des bénédictions qui s'y rattachent.

Notons soigneusement l'ordre qui est devant nous dans ce verset 13. D'abord on entend l'évangile, puis on le croit et enfin on reçoit l'Esprit. Cet ordre est tout à fait invariable. Nous ne croyons jamais avant d'avoir entendu. Nous ne recevons jamais avant d'avoir cru. Si quelqu'un demande : « ai-je reçu l'Esprit ? », nous devons lui soumettre la question précédente : « avez-vous entendu et cru à l'évangile de votre salut ? ». L'un procède et découle de l'autre.

Nous ferions bien encore de remarquer le fait que non seulement nous avons cru en Christ, mais nous avons été scellés du Saint Esprit de la promesse en Christ. « *En qui* … vous avez été scellés ». Tout cela se trouve être en Christ. Le Saint Esprit est une Personne divine de la Déité, distincte de Christ, mais que nous ne devons pas totalement séparer de Christ dans nos esprits. Il en est de même pour les trois Personnes sacrées. On doit les distinguer, mais non pas les séparer. L'Esprit a été envoyé par Christ d'auprès du Père, et en Christ Il nous a scellés, — scellés jusqu'à ce que la possession entière, achetée par la mort de la croix, soit rachetée de la dernière puissance adverse tendant à la maintenir en esclavage ; c'est-à-dire, jusqu'à la venue du Seigneur. L'Esprit est donné pour demeurer avec nous éternellement. Nous pouvons l'attrister, mais non pas l'attrister au point de le faire partir.

2.10 - Ch. 1:15 (15-20)

Ayant donc déployé devant nous les bénédictions caractéristiques du chrétien individuellement, Paul se met à parler aux Éphésiens de ses actions de grâce et de ses prières en leur faveur. Il rendait grâce pour eux en pensant à la richesse de bénédictions spirituelles dans lesquelles ils avaient été introduits, et il priait qu'ils aient une compréhension intelligente et spirituelle de tout ce qui se rattachait à l'appel et à l'héritage qui étaient les leurs. Nous pouvons être assurés que ce qu'il désirait pour les Éphésiens est exactement ce qui est hautement désirable pour nous aujourd'hui.

2.11 - Ch. 1:17

Dans ces prières, l'apôtre s'adressait au « Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire ». Dieu est vraiment l'Auteur et la Source de toute gloire, et c'est Lui que notre Seigneur Jésus, quand Il était ici-bas l'Homme soumis, considérait comme Son Dieu, selon l'expression prophétique du Psaume 16. C'est donc bien à propos que nos pensées sont dirigées vers la position que le Seigneur Jésus a prise comme Homme, puisque c'est comme Homme qu'Il prend Sa place comme le Chef exalté dans la vaste création de bénédiction. En outre c'est en Lui comme Homme que nous voyons le Modèle et la Plénitude de tout ce que nous avons en Lui. Tout est exprimé en Christ, et nous n'avons rien en dehors de Christ. Ce qui est tant à désirer, c'est que nous ayons la pleine connaissance de tout ce qui est contenu dans le propos de Dieu en relation avec Christ.

La connaissance des merveilles des propos et de l'œuvre de Dieu découle de la connaissance de Lui-même. Comme nous Le connaissons, nous connaissons ce qui jaillit de Lui. C'est pourquoi la première requête de l'apôtre concerne « l'esprit de sagesse et de révélation dans *Sa* connaissance ». Nous ne pouvons Le connaître que par révélation, car aucune recherche n'arrivera jamais à Le découvrir ; et répétons-le, de notre côté, il est besoin de sagesse, de cet esprit de sagesse qui vient de l'Esprit de Dieu.

2.12 - Ch. 1:18

Les yeux de votre cœur : Il n'est pas question d'une froide compréhension intellectuelle, mais plutôt de la compréhension d'une affection vive. Quelque chose peut-il être froid quand il a Christ pour centre ? Et les yeux du cœur sont centrés sur Christ, car bien que le « sa » de « sa connaissance » à la fin du verset 17 se réfère grammaticalement à Dieu le Père, il ne peut que se rapporter à Christ, car Lui seul révèle le Père. Pour avoir la pleine connaissance du Père, il faut connaître Christ, le Fils.

La prière de l'apôtre s'occupait en premier lieu de l'état spirituel de ses lecteurs. Les choses de Dieu ne peuvent être discernées que par ceux dont les yeux du cœur ont été éclairés. Il y a de nombreuses choses, tant dans le monde qui nous entoure que dans notre chair au-dedans de nous, qui, si nous laissons faire, forment inévitablement une sorte de film opaque sur nos yeux spirituels, et entravent notre compréhension. Ceci nous aide à comprendre pourquoi, en écrivant à Timothée, Paul dit « Sois attentif à toi-même, et à l'enseignement [ou : doctrine] » (1 Tim. 4:16). À moins de commencer par être attentif à lui-même, il ne pouvait guère profiter de la doctrine, ni nous non plus.

Après cela la prière de l'apôtre se divise en trois parties concernant respectivement l'appel, l'héritage et la puissance par laquelle Dieu amène Ses desseins à s'exécuter en ce qui nous concerne. L'appel a été indiqué aux versets 3 à 7, l'héritage dans les versets 10 à 14, tandis que la puissance n'a pas été mentionnée auparavant, mais nous est révélée dans les derniers versets du chapitre 1 et au chapitre 2.

Nous pourrions peut-être résumer « Son appel », comme les premiers versets l'exposent, en une seule expression : notre *relation de fils*. Cependant la prière n'est pas simplement que nous connaissions l'appel, mais plutôt que nous connaissions ce qu'est l'*espérance* de Son appel. Or quelle est cette espérance ? Si Celui qui appelle est DIEU, — si la position à laquelle nous sommes appelés est celle de FILS, — si cette position est nôtre par Jésus Christ, et comme celle de Jésus Christ, — autrement dit « EN CHRIST » ; à quoi devons-nous nous attendre, à quoi sinon à la *gloire céleste* ?

Cette prière de l'apôtre n'est vraiment pas une prière secondaire. Allons-nous la considérer à la légère, et dire : « Oh ! mais nous connaissons tous cela : nous espérons tous aller au ciel quand nous mourrons » — cela ne ferait que montrer que nous ne connaissons pas encore réellement ce que l'espérance implique et signifie. Si les yeux de notre cœur étaient assez éclairés pour connaître cette espérance, nous serions entièrement délivrés des attractions et des pièges du système du monde qui nous entoure. Nous serions entièrement au-dessus de ses influences profanes, et ainsi rendus propres à le traverser d'une manière qui glorifie Dieu.

Pour l'héritage aussi, il ne suffit pas de connaître quel il est. On pourrait facilement arriver à cette connaissance d'une manière intellectuelle en lisant les quelques versets qui en parlent. Mais que sont les richesses de la gloire de cet héritage ? Remarquez que c'est Son héritage, non pas le nôtre, et qu'il est « dans les saints », ce qui signifie, selon ce que nous comprenons, non pas tellement que les saints forment l'héritage — bien qu'ils en fassent partie, sans aucun doute — mais que c'est par et dans les saints qu'Il prendra Son héritage.

Quand Dieu fit traverser le Jourdain à Israël pour conquérir le pays de Canaan, Il prit Lui-même l'initiative au moyen de l'arche. Il fut dit : « l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre va passer devant vous dans le Jourdain » (Josué 3:11). La position était que Dieu prenait possession du pays *dans* Son peuple Israël, c'est-à-dire en les mettant en possession de ce pays. Il va bientôt faire valoir Son droit sur toute la terre par le moyen d'Israël (*en* Israël), et la gloire de l'ère millénaire commencera. Ce sera une très grande gloire sur terre. Dès lors, que seront les richesses de cette gloire céleste quand Satan et ses armées seront chassés du ciel, et que les saints seront établis dans le ciel, et que,

comme le verset 10 nous le dit, Christ sera le centre suprême et unificateur dans ces royaumes de bénédictions ? Ce seront des richesses au-delà de ce que nous pouvons concevoir. Seul le Père de gloire peut nous donner le discernement spirituel pour y entrer.

2.13 - Ch. 1:19-20a

Troisièmement, nous devons connaître la grandeur de la puissance de Dieu qui agit en faveur de nous qui avons cru. Cette puissance s'est pleinement manifestée dans la résurrection de Christ d'entre les morts et dans Son exaltation, et maintenant elle travaille activement envers nous. Il nous suffit de penser à la résurrection de Christ et à Son exaltation pour comprendre combien est approprié l'adjectif « excellente », ou « qui surpasse tout ». Sa puissance est caractérisée, non pas simplement par sa grandeur, mais par son *excellente* grandeur.

Nous ferons bien de garder à l'esprit que, quand le Seigneur Jésus est entré dans la mort, Il s'est mis Lui-même, pour ainsi dire, sous tout le poids dela puissance humaine adverse, et aussi sous toute la puissance des ténèbres maniée par Satan, et encore sous tout le poids du jugement divin dû au péché. La puissance de Dieu L'a sorti de tout cela et L'a élevé en résurrection. Cela fait ressortir très clairement la grandeur de la puissance de Dieu.

2.14 - Ch. 1:20b-23

Mais en outre, nous devons considérer tout ce en quoi Il a été élevé, comme la fin de ce chapitre nous le détaille. Nous voyons ici une grandeur qui est effectivement « excellente », autrement dit « qui surpasse tout ». Il est monté dans les lieux célestes, et est assis à la droite de Dieu, c'est-à-dire à la place de l'administration suprême. Dans cette position, Il est au dessus de tout autre nom, et de tout autre puissance, que ce soit dans ce siècle ou dans celui qui est à venir. Et non seulement au-dessus, mais bien au-dessus. Aucune comparaison ne peut être faite entre un autre, quel qu'il soit, et Lui. Toutes choses sont assujetties sous Ses pieds, et Il est donné pour être chef sur toutes choses. Toutes ces choses sont des faits, bien que nous ne voyions pas encore que toutes choses Lui soient assujetties.

Dans tout cela, il y a quelque chose qui nous concerne très intimement. Dans cette place d'exaltation suprême où Il est chef *sur* toutes choses, Il est chef [ou : tête] *à* l'assemblée [ou : église] qui est Son corps. Tout vrai croyant

appartient à cette assemblée [ou : église]. Il y a une grande différence dans la signification de ces deux prépositions (« sur » et « à »), dont on peut trouver une illustration dans le cas d'Adam qui est « la figure de Celui qui devait venir » (Rom. 5:14). Adam fut créé pour être le chef *sur* toutes les autres créatures qui emplissaient le jardin, mais il était la tête [ou : chef] *à* Ève qui était son corps aussi bien que sa femme. La seconde primauté est bien plus intime et merveilleuse que la première.

Christ n'est pas seulement le chef sur toutes choses, mais Il doit remplir toutes choses, afin que toutes choses tirent finalement leur caractère de Lui. L'église est Son corps, et par conséquent Sa plénitude — le corps dans lequel Il trouve Son expression adéquate. Ce passage contemple évidemment l'église dans son aspect le plus grand et le plus vaste, comme la somme totale des saints de cette dispensation, c'est-à-dire les saints appelés depuis la venue de l'Esprit au jour de la Pentecôte jusqu'à la venue du Seigneur Jésus.

3 - Chapitre 2

3.1 2:1

L'église n'est pas encore complète, et les saints sont ici-bas en faiblesse, mais notre Chef est exalté bien au-dessus de tout par l'excellente grandeur de la puissance divine, et ceci montre combien grande est la puissance qui opère envers nous avec une énergie qui donne la vie. C'est pourquoi le chapitre 2 s'ouvre simplement par ces mots : « et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés ». Cette puissance a « opéré dans le Christ … et [en] vous » (1:20 et 2:1). Elle a opéré dans le Christ quand il était mort *à cause de* nos fautes et de nos péchés. Elle a opéré en nous quand nous étions morts *dans* nos fautes et *dans* nos péchés. Sa puissance vivifiante est selon ce suprême déploiement qui a eu lieu à l'égard de Christ.

3.2 2:2-3

Dans les versets 2 et 3, nous retrouvons la distinction entre les Gentils (= les nations ; « vous ») et les Juifs (« nous »). Toutefois tous les deux exerçaient leurs activités dans ce qui est entièrement mauvais. La marche des Gentils est dite avoir été particulièrement caractérisée par le monde et le diable, vu qu'ils suivaient des faux dieux derrière lesquels se trouve la puissance des démons. La marche des Juifs était plus particulièrement caractérisée par les convoitises de la chair selon le verset 3. Ils n'adoraient pas des démons, mais ils étaient par nature enfants de la colère, tout comme les autres. Ce sont les mêmes accusations qu'on peut porter aujourd'hui d'une part contre ceux qui sont ouvertement irréligieux et profanes, et d'autre part contre ceux qui professent une forme de piété, et néanmoins suivent simplement « les volontés de la chair et des pensées ». Les désirs des pensées peuvent avoir souvent une apparence très attrayante, intellectuelle même, et cependant être complètement éloignés de Dieu.

3.3 2:4-6

Et nous étions tels, que nous fussions Juifs ou des nations (= Gentils). Nous étions à la fois morts dans nos fautes et dans nos péchés, et néanmoins actifs dans toutes sortes de mal. Très vivants pour tout ce qui était mauvais, nous étions néanmoins entièrement morts pour Dieu. Étant morts quant à Dieu, nous étions sans espoir de guérison en nous-mêmes : notre seul espoir se trouvait en

Lui. D'où ces mots magnifiques qui débutent le verset 4 : « Mais Dieu… ».

Qu'a fait Dieu ? Nous étions pleins de péchés et objets de la colère de Dieu méritée par nos péchés. « Mais Dieu est riche en miséricorde » et Il a un grand amour pour des êtres tels que nous. En conséquence Il nous a vivifiés ensemble avec Christ. Et non seulement nous avons été vivifiés, mais nous avons été ressuscités et Il « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus ». Remarquons trois choses en rapport avec ce passage frappant.

En premier, observez que, puisque tout vient de Dieu, Son propos et Ses actes, nous sommes rendus nets en dehors de toute question de temps. Ce qui n'existe pas pour nous, existe pour Lui. Il s'ensuit que notre séance dans les lieux célestes est une chose accomplie pour Lui, et c'est de cette manière qu'il en est parlé ici.

En second lieu, observez la place du mot « ensemble ». Dans notre état d'inconvertis, soit comme Juifs soit comme nations, nous étions très différents et hostiles les uns aux autres. Or tout ce qui a été fait l'a été envers nous ensemble ; toutes les différences ont été abolies.

En troisième lieu, tout ce que Dieu a fait, Il l'a opéré en relation avec Christ. Si nous avons été vivifiés, cela a été ensemble avec Christ. Si nous avons été ressuscités et si nous sommes assis dans les lieux célestes, cela a été en Christ. Deux prépositions sont utilisées : *avec* et *en*. Nous avons déjà été effectivement vivifiés au sens de Jean 5:25, bien que nos corps mortels attendent encore de l'être. En tant que vivifiés, nous vivons en association *avec* Christ, parce que vivant de Sa vie. Nous n'avons pas encore été effectivement ressuscités, ni ne sommes assis dans les lieux célestes, mais Christ l'a été, et Il est notre Chef exalté. Nous sommes en Lui, et par conséquence ressuscités et assis *en* Lui. Bientôt nous serons effectivement ressuscités et assis *avec* Lui.

3.4 2:7

Il suffit de méditer un peu ces choses merveilleuses pour nous rendre compte avec certitude qu'aucune d'elles n'a été accomplie selon nos besoins, mais selon les pensées, le cœur et le propos de Dieu. C'est pourquoi, quand tout se réalisera dans les siècles à venir, la merveilleuse bonté montrée envers nous dans le Christ Jésus manifestera les immenses richesses de la grâce de Dieu. Dieu est en effet le Dieu de toute grâce. Ce qu'Il a opéré envers Israël, les bénissant finalement en dépit de toutes leurs infidélités, sera à la louange de Sa grâce. Mais quand nous pensons à ce que nous étions et où nous étions selon les versets 1 à 3, et que nous contemplons les hauteurs auxquelles nous sommes

élevés selon les versets 4 à 6, nous voyons que ce qu'Il a opéré envers nous montre une richesse de grâce qui surpasse tout ce qui a été vu en Israël ou ailleurs.

3.5 2:8

La contemplation de ceci conduit l'apôtre à insister encore sur le fait que, dans notre salut tout est par grâce. Il l'avait déjà affirmé au verset 5, sous forme d'une parenthèse. Au verset 8, il développe ce fait important, et il ajoute que c'est aussi « par la foi ». La grâce vient de Dieu, la foi vient de nous. Cependant même notre foi ne vient pas de nous-mêmes. La foi n'est pas le produit naturel du cœur humain. Les mauvaises herbes qui poussent naturellement dans le cœur de l'homme sont détaillées en Romains 3:9-19. La foi n'est pas du tout une mauvaise herbe, mais une fleur de choix qui, une fois plantée par le Père céleste, ne peut jamais être déracinée. C'est le don de Dieu.

3.6 2:9

Or ceci exclut nécessairement les œuvres, c'est-à-dire les œuvres faites pour obtenir la vie et la bénédiction. Les seules œuvres dont nous étions capables sont celles qui ont été détaillées aux versets 2 et 3, et dans lesquelles nous étions spirituellement morts. Celui qui opère, c'est Dieu Lui-même, et « nous sommes Son ouvrage », ce qui est très différent. En outre, le travail nécessaire pour cet ouvrage n'était rien moins qu'une *création*. Combien il est évident que toute œuvre humaine doit être exclue.

3.7 2:10

Notez que Dieu nous a créés dans le Christ Jésus. C'est une nouvelle création. Nous étions en Adam selon l'ancienne création, mais la vie adamique a été entièrement corrompue. Nous avons maintenant été créés dans le Christ Jésus en vue de ce que nous marchions dans les bonnes œuvres au milieu de ce monde de péché.

Ceci nous ramène à notre point de départ. L'excellente grandeur de la puissance de Dieu, qui a opéré dans la résurrection du Seigneur Jésus, était nécessaire pour accomplir une œuvre aussi puissante en nous.

Selon le verset 10, nous sommes une nouvelle création dans le Christ Jésus.

C’est l’œuvre de Dieu *en* nous, mais cela ne peut être dissocié de l’œuvre de Dieu opérée *pour* nous par le sang et la croix de Christ. Du verset 11 au verset 22, il nous est commandé de nous souvenir de trois choses : les profondeurs desquelles nous, les nations, avons été tirés, les hauteurs où nous avons été introduits, la base sur laquelle ce puissant transfert a été accompli : la mort de Christ.

3.8 2:11-12

Le tableau de la condition naturelle des nations dépeinte par l’apôtre aux versets 11 et 12 est particulièrement sombre. Il ne serait pas plus brillant de nos jours au milieu de la civilisation légèrement christianisée où nous vivons. Il importe peu que nous soyons appelés incirconcision par les Juifs, mais les six autres qualificatifs contre nous comptent beaucoup.

« Dans la chair », c’était notre état, caractérisé par la nature Adamique déchue, qui donc nous dirigeait. Cela seul explique le mal grossier qui remplit le monde des nations.

Nous étions alors « sans Christ », c’est-à-dire sans Celui qui pouvait apporter le salut et nous sauver de notre état de perdition.

Redisons-le, Dieu avait autrefois introduit certains privilèges bien précis. Il avait établi le peuple d’Israël, faisant de lui le dépositaire des alliances de la promesse, bien que temporairement, Il les mît sous l’alliance de la loi. De plus, vu qu’ils avaient les alliances de la promesse, ils étaient le seul peuple à avoir des espérances précises, fondées de manière sûre sur la Parole de Dieu. Vis-à-vis de tout cela, les nations n’étaient que « sans droit de cité », « étrangers », « sans espérance ». Aucun rayon de lumière n’était en vue sur leur horizon si sombre.

Enfin, ils étaient « sans Dieu dans le monde ». Ils avaient des idoles innombrables, et le monde moderne en a pareillement, même si elles sont sous une forme différente. Dieu leur était inconnu, et l’est encore.

Pour résumer, ils avaient la chair et le monde, mais ils n’avaient ni Christ, ni privilège, ni espérance, ni Dieu. Nous aussi étions dans la même condition.

3.9 2:13-22

Considérons maintenant dans quoi nous avons été introduits, selon le détail qui nous en est donné aux versets 13 à 22.

3.9.1 - 2:13

Tout d'abord, nous avons été « approchés » dans le Christ Jésus. Cela signifie que maintenant nous avons Dieu. Le sang de Christ nous a donné une place de justice en Sa présence, et ce qui est merveilleux, c'est que nous sommes approchés en étant introduits dans une relation toute nouvelle. C'est ce qui est indiqué au verset 18. Nous sommes approchés de Lui, non pas simplement en tant que Dieu, mais en tant que Père.

3.9.2 - 2:14

De quelle manière sommes-nous approchés ? Israël avait une certaine proximité sous l'ancienne alliance. Allons-nous recommencer à avoir la même part qu'eux ? Non, car selon le verset 14, des deux Il en a fait un. L'expression 'des deux' indique les croyants Juifs d'une part et les croyants des nations d'autre part. Leur réunion a été faite par Christ. Il a détruit le mur qui les divisait, et il a fait la paix entre les factions en guerre. Il a aboli leur inimitié dans Sa chair : c'est-à-dire en livrant Son corps à la mort.

3.9.3 - 2:15

L'inimitié était liée à « la loi des commandements qui consiste en ordonnances ». La loi de Moïse contenait de grandes lois morales qui n'ont jamais été abrogées, mais il y avait aussi beaucoup d'ordonnances à caractère cérémoniel qui s'y rattachaient. Ces règles cérémonielles séparaient Israël des nations, en faisant d'eux un peuple particulier par ses coutumes ; c'était d'ailleurs fait exprès. De telles ordonnances ont été annulées pour les croyants dans la mort de Christ, et immédiatement cette grande cause d'hostilité a été éliminée. Actes 21:20-26 montre combien ceci était peu compris par les premiers croyants à Jérusalem, et comment Paul lui-même semble avoir été un moment dévié de ce qu'il établit ici. Nous voyons aussi, dans ce passage, combien l'hostilité était grande de la part des Juifs, une hostilité tout à fait réciproque de la part des nations.

Ayant donc ainsi aboli l'inimitié, des deux [Juifs et nations], Christ en a fait un seul homme *en Lui-même*. Ce n'est pas que maintenant les nations soient un avec les Juifs, mais que les Juifs en Christ sont maintenant absolument un avec

les Gentils en Christ. Les deux se trouvent maintenant dans une position et une condition devant Dieu qui sont tout à fait nouvelles et originales. Ils ne sont plus deux hommes mais *un seul* homme, et cet homme est tout à fait *nouveau*. C'est la résolution complète des difficultés dues à l'inimitié — « en faisant la paix ». Il se peut que deux hommes se querellent. Un homme seul ne peut guère le faire. Et il n'est pas enclin à le faire, car il est une nouvelle sorte d'homme. Dans tout ceci, nous regardons bien sûr à ce que Dieu a accompli d'une façon abstraite ; c'est-à-dire selon Son caractère essentiel, et sans introduire les nuances ou restrictions dues à la pratique, et provenant de la chair qui habite encore en nous.

3.9.4 - 2:16

Le verset 16 apporte une pensée complémentaire. Non seulement, les Juifs et les Gentils (= nations) croyants sont un seul homme nouveau — cela exprime leur *caractère* nouveau — mais ils sont constitués en un seul *corps*, et comme tels, ils sont réconciliés avec Dieu. La réconciliation était nécessaire parce que tous deux étaient dans un état d'inimitié contre Dieu et entre eux. Remarquez ensuite que la mort de Christ est introduite, cette fois par l'expression « la croix ». Par elle, Il a tué l'inimitié (celle contre Dieu), qui était dans les cœurs des deux, et pas seulement l'inimitié qu'ils avaient entretenue entre eux.

3.9.5 - 2:17

Ayant accompli Sa mort, et ayant ainsi fait la grande base de la réconciliation, Il a agi Lui-même comme Messager de paix à la fois envers les nations et envers les Juifs. Les premiers étaient « loin » dans l'ancienne dispensation, et les seconds étaient « près ». C'est une phrase remarquable. Christ est présenté comme le Prédicateur pour les Gentils et les Juifs, *après la croix*, c'est-à-dire *en résurrection*. Pourtant, et selon ce qui nous est dit dans l'Écriture, Il n'a jamais été vu ni entendu par aucun inconverti depuis qu'il était pendu, mort, à la croix. Il est apparu ressuscité à Ses disciples, et leur a parlé de paix, mais quand a-t-Il prêché la paix soit aux Juifs soit aux nations ? La seule réponse qu'on peut donner est : jamais en tant que personne ; Il ne l'a fait que par la prédication des apôtres, autrement dit par procuration.

Cette manière de parler peut nous sembler quelque peu étrange, mais on la trouve ailleurs dans la Bible. 1 Pierre 3:19 en est un exemple frappant, et 1

Pierre 1:11 fournit quelque chose de très semblable. Si 1 Pierre 3:19 avait été lu à la lumière d'Éph. 2:17, nous aurions été épargnés de bien des explications erronées de 1 Pierre 3:19, car il ne peut y avoir de doute que la prédication à laquelle il est fait allusion en Éph. 2:17 était celle des apôtres et autres serviteurs de Christ qui, au début du christianisme, ont apporté la bonne nouvelle de la paix auprès et au loin.

3.9.6 - 2:18

Pour la quatrième fois, on trouve le mot « un » au verset 18 avec une certaine insistance sur ce mot. Le verset 14 établissait le fait que nous sommes un. Le verset 15 ajoute le fait que c'est comme un seul homme nouveau. Le verset 16 montre que nous sommes un seul corps. Le verset 18 complète le tableau en montrant qu'il est donné aux deux de posséder un seul Esprit, par lequel nous avons accès auprès du Père. Combien il est dès lors évident que, parmi les chrétiens, toute distinction entre Juifs et nations a complètement disparu.

3.9.7 - 2:19

Ces faits glorieux étant établis, Paul amène ces croyants Gentils à la hauteur de leurs privilèges spirituels. Ils n'étaient plus étrangers ni forains, ni nous non plus : nous sommes plutôt des « concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu », et édifiés en un édifice que Dieu construit. Trois figures sont utilisées dans ces quatre derniers versets : la cité, la maison et l'édifice. C'est comme si nous étions introduits pas à pas dans ce qui est de plus en plus intime.

Nous sommes concitoyens des saints. C'est plutôt une pensée générale. Dieu a préparé une cité céleste pour les croyants de l'Ancien Testament, qui doivent jouir d'une portion céleste. Ceci est affirmé en Hébreux 11:16. Les croyants d'aujourd'hui en auront leur part de toute cette portion céleste. Ses privilèges sont à nous, car nos noms ont été écrits dans les cieux (voir Luc 10:20) ; inscrits sur les registres de la cité, nous pouvons dire que notre citoyenneté est là.

Une maison, ou foyer, est un lieu de plus grande intimité qu'une cité. Le Maire d'une capitale apparaît dans toute sa splendeur quand il agit en tant que chef de la Cité, mais on le connaît sous un jour plus intime quand, ôtant ses

habits d'apparat propres à sa fonction, il agit comme simple chef de sa maison. Or nous ne sommes pas de simples citoyens, mais nous sommes des gens de la maison de Dieu. C'est ainsi que nous sommes approchés, et que nous avons un libre accès ; mais c'est aussi pourquoi nous avons la responsabilité de porter le caractère de Celui à la maison duquel nous appartenons.

3.9.8 - 2:20-22

En arrivant à la pensée de l'édifice, nous devons nous considérer nous-mêmes comme des pierres (comme des matériaux convenant pour l'édifice) et Dieu, d'une part comme le Constructeur, et d'autre part comme Celui qui demeure dans le sanctuaire, une fois celui-ci construit. La maison de Dieu est le lieu où l'on peut contempler « la beauté de l'Éternel » (Ps. 27:4). Dans le temple de Dieu, « tout dit gloire » (Ps. 29:9). Que nous soyons ainsi « bien ajustés ensemble » sur le fondement des apôtre et des prophètes, « Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin », le tout proclamant la gloire de Dieu, voilà une extraordinaire intimité. Ce qui renforce son caractère merveilleux, c'est le souvenir que nous n'étions rien que des Gentils [= nations, non Juifs] par nature.

La troisième image, celle de l'édifice, se sous divise en deux aspects. Il y a d'abord l'édifice vu comme le fruit d'un travail progressif tout au long de la dispensation actuelle (l'ère chrétienne), et n'arrivant à l'achèvement que dans la gloire, même si chaque pierre ajoutée est bien ajustée à l'ensemble. Une fois l'édifice achevé, il proclamera effectivement la gloire de Dieu.

Selon l'autre aspect, l'édifice est vu comme une habitation de Dieu tout au long de la dispensation actuelle (l'ère chrétienne), — quelque chose de complet à tout moment donné, bien que ceux qui la constituent changent. Tout au cours du temps depuis le jour de la Pentecôte, Dieu a habité dans l'église par le Saint Esprit — cette église qui est composée de tous les croyants sur terre, à n'importe quel moment, dans lesquels le Saint Esprit habite. Dieu ne demeure pas dans des temples faits de mains, mais dans cette maison, Il demeure par Son Esprit.

Ne perdons pas de vue les deux mots du début des versets 21 et 22 : « en qui ». Quand nous considérions les bénédictions dans lesquelles nous sommes introduits comme individus, nous avons vu que toutes étaient à nous dans le Christ. Il en est exactement de même quand nous considérons les bénédictions dans lesquelles nous nous trouvons collectivement ou comme corps [= corporativement]. Tout est en Christ. L'église est édifiée ensemble *dans le*

Christ, et Dieu demeure en elle *en Esprit*.

Toutes ces choses ne sont pas de simples idées, mais plutôt de grandes réalités. Si elles nous semblent peut-être étranges, n'est-ce pas parce que nous sommes habitués à voir ce que les hommes ont fait de l'église, la pervertissant largement selon leurs propres idées, plus qu'à voir ce que l'église est réellement selon Dieu ? Et rappelons-nous que toutes les perversions et adaptations humaines passeront, mais l'ouvrage de Dieu demeurera. Nous ferions mieux alors de nous hâter de prendre connaissance de ce que Dieu a en vue pour l'église et de ce qu'Il a fait pour qu'il en soit ainsi, sinon nous courons le risque qu'une grande partie de notre service soit perdue, et que nous-mêmes ne soyons tristement pas préparés pour ce qui va être révélé à la venue du Seigneur, et dans le clin d'œil où l'église s'en ira, *entièrement* selon l'ouvrage divin, et non *pas du tout* selon l'organisation de l'homme.

4 - Chapitre 3

4.1 3:1-6

Après avoir présenté ce grand déploiement de vérité, Paul commence à nous exhorter à marcher d'une manière digne d'un appel [ou : vocation] aussi élevé. Nous le voyons si nous lisons ensemble les premiers versets des chapitres 3 et 4. Tout le chapitre trois, sauf le premier verset, est une parenthèse dans laquelle il indique combien le Seigneur lui a précisément confié le ministère en rapport avec toute cette vérité — qu'il appelle, « le mystère » ; et dans cette parenthèse, une nouvelle fois, il rapporte le contenu de ses prières pour les Éphésiens croyants.

4.2 3:7-8

Évidemment, il sentait que son exhortation à marcher d'une manière digne de notre appel [ou : vocation] aurait plus de force si nous comprenions combien toute l'autorité du Seigneur était derrière cette exhortation. Une « dispensation » ou « administration » de la grâce de Dieu envers des êtres tels que nous, lui avait été confiée, car le « mystère » lui avait été spécialement révélé, et il venait juste d'écrire brièvement à ce sujet. C'est une allusion, évidemment, à ce qu'il avait écrit de 1:19 à 2:22. Un résumé encore plus bref est donné en 3:6, où il insiste de nouveau sur la merveilleuse place accordée aux Gentils (= nations). Les trois expressions « cohéritier », « d'un même corps » et « coparticipants » ont le mérite de faire voir la pensée principale de l'Esprit de Dieu dans ce verset. Or c'était un aspect du propos de Dieu en bénédiction qui était tout à fait inconnu dans les siècles précédents : forcément inconnu, bien sûr, car s'il avait été connu, l'ordre de choses établi en rapport avec la loi et Israël était ipso facto détruit. C'était donc un secret caché en Dieu jusqu'à ce que Christ fût exalté dans les lieux célestes et que le Saint Esprit soit envoyé ici-bas.

Mais maintenant ce mystère est révélé, et l'apôtre Paul en était fait le serviteur. Il n'a pas été révélé qu'à lui, mais aussi aux autres apôtres et prophètes. Ainsi la réalité de ce mystère était indubitable et incontestable. Cependant le service [ou : ministère] en a été donné à Paul, selon l'affirmation claire du verset 7. En accord avec ceci, il n'est fait aucune autre allusion au mystère dans les épîtres écrites par des apôtres autres que Paul.

Nous pouvons comprendre la grandeur de ce thème si nous avons un peu saisi ce que nous venons de survoler rapidement. Paul lui-même était si

impressionné par sa grandeur qu'il parle de son ministère comme consistant à annoncer [ou : *évangéliser*] « les richesses insondables de Christ ».

Si nous lisons cette expression « les richesses insondables de Christ » dans son contexte, nous nous apercevons qu'elle se réfère, non pas à toutes les richesses qui Lui appartiennent personnellement, mais plutôt à tout ce qui est *en Lui* pour les Siens. Si nous regardons de près le ch. 1, nous trouvons environ douze fois l'expression « en Christ », ou ses équivalents (« dans le Bien-aimé », « en Lui », « en qui » ; elle se trouve six fois au ch. 2, et trois fois au chapitre 3. Prenons l'un des passages seulement : « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». Pouvons-nous chercher et identifier ces bénédictions de manière à dominer entièrement le sujet ? Nous ne le pouvons pas. Elles sont trop grandes pour notre petite compréhension. Elles sont insondables, et il en est de même pour tout ce que nous avons en Christ. Mais, bien qu'insondables, elles peuvent nous être données à connaître, et c'est ainsi qu'elles étaient le sujet du ministère de l'apôtre.

4.3 3:9

Son ministère recouvrait un second sujet. Il était chargé de nous faire connaître à tous, non seulement ce qu'est le mystère, mais quelle est « l'administration du mystère ». Le mystère concerne Christ et l'église, et plus particulièrement la place que les Gentils occupent en elle, comme Paul l'a déjà expliqué. L'administration concerne les dispositions pratiques pour la vie de l'assemblée, son ordre et son témoignage, que Paul avait établies partout. Ces dispositions étaient commandées par le Seigneur pour que, même dans la condition actuelle de l'église, il puisse y avoir une manifestation des choses qui sont vraies et établies concernant l'assemblée dans les conseils éternels de Dieu.

Le mystère lui-même était quelque chose d'entièrement nouveau, car depuis le commencement du monde jusqu'alors, il avait été caché en Dieu. Par conséquent l'administration du mystère était entièrement nouvelle. Auparavant Dieu ne s'était occupé que d'une seule nation, et Il l'avait fait sur la base de la loi. Or Dieu était en train d'appeler des gens élus d'entre toutes les nations selon Sa grâce, et ce qui était simplement national se retrouvait fondu dans ce propos plus vaste et plus complet. Dans l'assemblée de Dieu tout devait être mis en ordre et administré selon ces propos de Dieu. L'apôtre ne cesse pas dans cette épître de nous instruire sur les détails de cette administration ordonnée divinement ; il le fera encore en écrivant sa première lettre aux Corinthiens.

L'assemblée à Corinthe ne marchait pas en ordre, contrairement à celles

d'Éphèse et de Colosses. Il y avait beaucoup d'ignorance, d'erreur et de désordre parmi eux, et ceci fournit à l'Esprit de Dieu l'occasion de leur inculquer l'administration du mystère, au moins dans beaucoup de ses détails, traitant les affaires rendues publiques dont n'importe qui pouvait se rendre compte de l'extérieur. Pour ne pas passer à côté de ceci, prenons un détail parmi beaucoup d'autres pour servir d'exemple.

Notre épître établit que nous, Juifs ou Gentils, sommes « édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (2:22). C'est un des grands sujets inclus dans le mystère. Nous nous tournons alors vers l'épître aux Corinthiens, et nous découvrons que ce n'est pas une simple doctrine, une idée séparée de tout effet pratique sur les dispositions présentes concernant la vie de l'assemblée et le comportement. Tout au contraire ; Paul déclare qu'en conséquence l'Esprit est souverain dans la maison où Il habite. Il habite là pour pouvoir agir à la gloire de Dieu : « Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît » (1 Cor. 12:11). Et vu que l'Esprit distribue et anime l'exercice des dons variés, nous trouvons au ch. 14 de la même épître qu'il nous est demandé de reconnaître que les instructions données sont « le commandement du Seigneur ». Le Seigneur est, voyez-vous, le grand Administrateur dans l'assemblée de Dieu, et Paul était le serviteur choisi pour nous faire connaître Son administration.

4.4 3:10-13

J'ai bien peur que de nos jours l'administration du mystère soit mise de côté, avec légèreté, par beaucoup de chrétiens, et même par de bons chrétiens sérieux ; mais nous sommes assurés qu'ils le font pour leur grande perte, à la fois maintenant et dans le siècle à venir. Si nous négligeons une partie quelconque de la vérité, nous devenons sous-développés en ce qui concerne cette partie, « comme un gâteau qui n'a pas été retourné », selon l'expression d'Osée 7:8. Nous devons aussi prendre en considération les versets 10 et 11 de notre chapitre qui nous disent que l'administration du mystère, telle qu'elle est appliquée dans l'assemblée, est une sorte de livre de leçons sous les yeux des anges. Le livre de leçons d'aujourd'hui que les anges regardent, est bien tristement taché et obscurci. Mais, puisque les anges ne meurent pas, ces mêmes yeux ont regardé autrefois, et ont vu la beauté de la sagesse si diverse de Dieu, quand l'excellence de l'administration divine, exercée par Paul, était vue pour la première fois aux premiers jours de l'église.

Alors, durant un brève période, les choses ont été « selon le propos des

siècles, lequel il a établi dans le christ Jésus notre Seigneur » (3:11). Depuis, et pendant longtemps, les choses ont été surtout selon les désirs et arrangements décousus des hommes, bien que nombre d'entre ceux qui ont fait les arrangements étaient sans aucun doute des hommes pieux et bien intentionnés. Puissions-nous avoir la grâce de tenir, dans la mesure où cela dépend de nous, à l'administration telle qu'ordonnée par Dieu, car il est évident que ce qui était « caché en Dieu » doit être « maintenant donné à connaître par l'assemblée ». En même temps, ne nous attendons pas à faire cela sans opposition ni troubles, car Paul rencontrait passablement de tribulation, comme il y fait allusion au verset 13.

4.5 3:14-15

En outre nous n'entrons pas facilement ni rapidement dans la puissance et la jouissance de ces choses. C'est pourquoi, arrivé à ce point, l'apôtre se met à prier, et il est conduit à nous donner par écrit le contenu de sa prière, pour que nous en soyons ranimés. La prière est adressée au Père, et elle a trait aux opérations de l'Esprit en vue de ce que Christ ait la place qui Lui est due dans nos cœurs. Le Père, le Fils et Le Saint Esprit sont ainsi impliqués dans cette prière.

La prière s'adresse au Père comme à Celui qui confère Son nom et Son caractère à toute famille qui finalement remplira les cieux et la terre. Le Seigneur Jésus est notre Chef, et Il est aussi, en un certain sens, le Chef et le Conducteur de chacune de ces différentes familles. La traduction est bien « toute famille », et non pas « toute la famille ». Dieu aura plusieurs familles, certaines pour le ciel et d'autres pour la terre. Parmi les familles célestes il y aura l'église et les esprits des hommes justes rendus parfaits [ou : « consommés » ; Héb. 12:23], c'est-à-dire les saints de l'Ancien Testament. Parmi les familles terrestres, il y aura Israël, les Gentils rachetés, etc. De nos jours, parmi les hommes, les familles tirent leur nom de celui qui en est le père, de celui qui en est à l'origine. Or la paternité parmi les hommes n'est qu'un reflet de la paternité divine.

4.6 3:16-17

Le sujet principal de la prière est que Christ habite par la foi dans nos cœurs, qu'Il reste à demeure le centre de direction de nos plus profondes affections. Cela ne peut avoir lieu que si nous sommes fortifiés par la puissance de l'Esprit quant à l'homme intérieur, car par nature, c'est l'égoïsme qui nous

contrôle, et nous sommes inconstants et incertains. Si Christ habite dans nos cœurs, nous devenons enracinés et fondés dans l'amour (Son amour, non pas le nôtre). C'est seulement quand nous sommes enracinée et fondés dans l'amour, que nous pouvons commencer à connaître l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance.

4.7 3:18-19

Le verset 17 parle de ce qui se trouve au centre de tout, Christ habitant en nous, et nous étant enracinés et fondés dans l'amour. Aux versets 18 et 19, on passe au cercle le plus large possible de bénédiction, d'amour et de gloire. Une paire de compas peut servir d'illustration. Il n'est pas facile de dessiner un cercle à moins que l'une des branches ne soit fixée fermement. Une fois l'une des branches fixée, le cercle peut être facilement dessiné. Il en est ainsi ici. Une fois enraciné et fondés dans l'amour, le vaste et puissante embrassement du verset 18 devient possible.

Si le verset 19 nous dit que nous devons connaître ce qui surpasse toute connaissance, le verset 18 implique que nous devons comprendre ce qui échappe à toute vraie définition. Quatre dimensions sont énumérées, mais il ne nous est pas dit à quoi elles se réfèrent. Les dimensions de quoi ? Sans doute celles de toute la grande vérité que Paul avait déployée, les dimensions des richesses insondables de Christ. Ces choses ne doivent être comprises qu'avec tous les saints. Nous avons besoin l'un de l'autre quand nous commençons à les apprendre. Tous les saints devraient être désireux de les comprendre, et on ne peut les comprendre qu'en gardant en vue tous les saints. En ces jours d'éclatement et de division dans l'église de Dieu, on ne peut rassembler tous les saints ensemble, et on ne peut pas non plus inciter tous les saints à saisir ces choses, mais on peut tenir avec beaucoup de ténacité à la pensée divine de tous les saints, et dans la mesure où cela tient à nous, vivre et agir en ayant tous les saints en vue. Ceux qui font cela sont les plus propres à comprendre la portée puissante des richesses insondables de Christ, à connaître Son amour qui est centré sur tous les saints, et à être remplis de toute la plénitude de Dieu.

4.8 3:20-21

La contemplation, en prière, de telles hauteurs de lumière, d'affections et de bénédiction spirituelles poussait le cœur de l'apôtre à adorer, et le chapitre se termine par une doxologie attribuant la gloire au Père. Ce qu'il avait désiré dans

sa prière serait impossible à accomplir s'il n'y avait pas la puissance qui opère en nous, le Saint Esprit de Dieu. Par cette Puissance, le Père peut accomplir ce qui surpasse irrésistiblement nos pensées et nos désirs. Beaucoup d'entre nous, en lisant les désirs de l'apôtre pour nous, ont pu se dire : Tout à fait merveilleux, mais tout à fait hors de ma portée. Rappelons-nous pourtant, que cela ne dépasse pas la Puissance qui opère en nous. Toute cette bénédiction peut être réellement et consciemment à nous, et à nous comme possession présente.

La gloire que le dernier verset attribue à Dieu sera certainement la Sienne. Pendant tous les âges, l'église irradiera Sa gloire. En tant qu'épouse, femme de l'Agneau, on dira d'elle : « Ayant la gloire de Dieu : son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin » (Apoc. 21:11). Et tout ce que l'église est, et tout ce qu'elle sera à jamais, est par et dans le Christ Jésus. Jésus Christ est le plus glorieux Serviteur de la gloire de Dieu. Il a opéré cette gloire, et s'est couvert de gloire en le faisant. C'est ainsi que nous pouvons chanter avec tant de joie :

> Christ, le centre de la multitude,
> Brillera là dans toute Sa gloire,
> Et tous les yeux de cette troupe immense
> Ne verront que Sa gloire.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1-2

En commençant le chapitre 4, nous reprenons le fil du sujet laissé par Paul à la fin du v. 1 du ch. 3. En relativement peu de mots, il a été placé devant nous l'appel du chrétien dans son élévation et sa plénitude selon les pensées et les propos de Dieu. De plus, cet appel a été déployé devant nous, non seulement dans ses rapports avec chacun de nous individuellement, mais aussi dans ce qui nous concerne tous ensemble collectivement ou comme assemblée. Maintenant vient une exhortation de caractère général recouvrant toutes les exhortations plus détaillées dont sont remplis les chapitres qui restent. L'apôtre savait très bien qu'il ne suffit pas de donner des instructions générales, mais qu'il est aussi nécessaire de traiter ces détails très intimes et non équivoques, qui atteignent tous les cœurs et les consciences. Que ceux qui annoncent la Parole aujourd'hui tiennent compte de ceci, et qu'ils soient aussi sages et courageux que l'apôtre.

Les exhortations contenues dans la première partie du ch. 4 jusqu'au v. 16 ont évidemment en vue notre appel, non comme individus, mais comme membres du corps de Christ, l'église. Combien il y a souvent des frictions dans les assemblées des saints ! Un peu d'expérience de la vie d'assemblée suffira à nous en convaincre. Il y a donc ici un champ immense pour que soient cultivées les beautés et les grâces énumérées au v. 2. L'esprit humble ne pense rien de lui-même. La débonnaireté (*), l'opposé de l'autoritarisme, est bien sûr le résultat direct de l'humilité. La longanimité, l'opposé de l'esprit irréfléchi si critique vis-à-vis des autres, est fille de l'humilité et de la débonnaireté. Quand toutes ces trois vertus sont en action, qu'il est simple et heureux de se supporter les uns les autres dans l'amour ! Lions aussi l'amour avec ce que nous venons juste de voir au ch. 3. Enracinés et fondés dans l'amour, et sachant au moins quelque chose de l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, nous sommes rendus capables par les yeux de l'amour de regarder tous les saints, même ceux qui, parmi eux, sont le moins aimables selon la nature.

(*) J.N. Darby traduit ce mot par « douceur » en français, mais par « débonnaireté » dans sa version anglaise. Le mot à même racine que « débonnaire » en Matt. 11:29.

5.2 Ch. 4:3

Parmi les hommes nous voyons la tendance de l'amour à dégénérer en une sorte d'amabilité molle qui finit par trouver des excuses à toutes sortes de choses loin d'être droites. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi parmi les saints, car une norme bien définie est placée devant nous. Nous avons à avoir un but autre qu'un simple consensus, car nous pourrions tous avoir une même pensée et avoir un accord le plus harmonieux possible, pour quelque chose d'entièrement erroné ! Nous avons à avoir toute diligence pour garder l'unité de l'Esprit — non pas l'unité de Paul ou de Pierre, non pas la vôtre ni la mienne, mais bien plutôt l'unité que l'Esprit a produite. Nous n'avons pas fait l'unité, et nous ne pouvons pas rompre l'unité. L'Esprit l'a faite et nous avons à la garder d'une manière pratique dans le lien de la paix. Ce doit être notre effort constant. Notre réussite dans cet effort dépendra de la mesure dont nous sommes marqués par les belles caractéristiques mentionnées au v. 2.

5.3 Ch. 4:4-6

Si le v. 2 de notre chapitre nous donne les caractéristiques qui, une fois développées en nous, conduiront à garder l'unité de l'Esprit, les v. 4 à 6 nous donnent une série d'unités qui soutiennent fortement l'exhortation du v. 3. Le terme « un seul », ou « une seule », figure sept fois dans ces trois versets.

5.3.1 - 4:4

Nous avons d'abord l'unicité du corps de Christ, composé de tous les saints de la présente dispensation. Ce corps a été formé par le baptême du Saint Esprit et l'habitation du Saint Esprit, et tous les membres de ce corps partagent un seul appel, qui leur est commun, et qui a une seule espérance en vue. Rien d'irréel n'entre dans ce corps. Tout est vital ici dans la vie et l'énergie de l'Esprit.

5.3.2 - 4:5

Nous avons ensuite le Seigneur, et la foi et le baptême qui lui sont liés. L'unicité est marquée sur ces choses liées au Seigneur, pareillement à tout ce qui est relié avec l'Esprit — bien que certains puissent professer la foi et accepter la

baptême, et ensuite se détourner pour n'être rien de plus que de simples professants.

5.3.3 - 4:6

Ensuite nous arrivons à Dieu le Père, et ici encore il est insisté auprès de nous sur l'unicité du fait que nous trouvons tous notre origine en Lui. Et en outre, bien qu'Il soit au-dessus de tout et partout, Il est en nous tous.

5.3.4 - Rapport entre ces unités et le v. 2

Dans ces sept unités, on trouve le fondement et le support de l'unité de l'Esprit, que nous sommes responsables de garder. Elle est soutenue de cette septuple manière qui est un témoignage bien net à son importance, comme aussi à notre faiblesse pour la garder. Nous sommes un, du fait de la présence et de l'action de l'Esprit de Dieu. Nous pouvons manquer à garder l'unité, néanmoins l'unité ne cesse d'exister, car elle subsiste dans l'énergie de Dieu.

D'un autre côté, si nous manquons à la garder, nous sommes de grands perdants, et le témoignage de Dieu en souffre. L'état si divisé du peuple de Dieu proclame à quel point affligeant nous avons manqué à cet égard, et il explique très largement la faiblesse, et le manque d'intelligence et de vigueur spirituelle qui prévalent. Nous ne pouvons pas redresser l'état présent de division, mais nous pouvons choisir comme objectif de poursuivre l'unité qui est de l'Esprit de Dieu avec toute humilité, débonnaireté, longanimité et patience. Seulement ce doit être l'unité de l'Esprit. Avoir l'objectif de garder une quelque autre unité, la votre, la mienne ou celle d'un d'autre, c'est manquer l'unité de l'Esprit.

5.4 Ch. 4:7-8

En outre, l'unité ne signifie pas une uniformité morte — le v. 7 en est un témoignage clair. Nous sommes tous un, mais à chacun de nous sont donnés à la fois le don et la grâce qui nous sont propres. Cette pensée conduit l'apôtre à faire référence à ces dons dont la nature spéciale demeure, qui ont été accordés par Christ monté au ciel comme preuve et manifestation de Sa victoire.

La citation du v. 8 est tirée du Ps. 68, un psaume qui célèbre prophétiquement la victoire divine sur les rois rebelles et sur tous Ses ennemis,

qui inaugurera l'ère millénaire glorieuse. L'apôtre savait que la victoire qui doit alors être publiquement manifestée, a déjà été accomplie dans la mort, la résurrection et l'ascension de Christ. C'est pourquoi il s'empare des termes du Psaume et les applique à Christ monté au ciel avant qu'arrive le jour de la victoire millénaire. Ayant vaincu Satan dans la mort, sa dernière forteresse, Il est monté en haut, s'étant assujetti ceux qui avaient été les esclaves de Satan. Alors Il signale Sa victoire en accordant à ceux qui sont maintenant subjugués par Lui, des pouvoirs spirituels qui devraient suffire à faire Son œuvre, même s'ils sont encore dans le territoire où il est permis à Satan d'exercer ses ruses.

5.5 Ch. 4:9-10

Les v. 9 et 10 sont une parenthèse. Ils mettent en relief deux choses. La première est qu'avant qu'Il soit monté, Il est d'abord descendu dans la mort, où Il a vaincu la puissance de l'ennemi, et même le tombeau. La seconde, est qu'ayant achevé Sa victoire, Il a reçu l'exaltation suprême, en vue de remplir toutes choses.

« Au-dessus de tous les cieux » est une expression remarquable. En Marc 16 nous avons le Serviteur divin « élevé en haut dans le ciel ». En Héb. 4 le « grand Souverain Sacrificateur a traversé les cieux ». Ici l'homme victorieux « est monté au-dessus de tous les cieux ». Les cieux des cieux sont à Lui, et ils le sont pour qu'Il puisse « remplir toutes choses » — une autre expression remarquable. Aujourd'hui aussi tout croyant devrait être rempli de l'Esprit comme nous le voyons un peu plus loin dans cette épître. Tout croyant rempli de l'Esprit est nécessairement rempli de Christ, et par conséquent Christ se découvre chez lui. Si nous sommes remplis de Christ, nous manifestons Son caractère. Le jour vient où Christ remplira toutes choses, et par conséquent toutes choses manifesteront Lui et Sa gloire. Le « toutes choses » dont il est parlé ici est bien sûr toutes choses qui d'une manière ou d'une autre sont sous Lui comme chef — toutes choses dans l'univers de bénédiction.

5.6 Ch. 4:11

Le v. 11 fait suite directement au v. 8. Les quatre grands dons sont spécifiés. Les apôtres sont les hommes envoyés pour établir l'église, et par qui, pour l'essentiel, les Écritures inspirées sont arrivées jusqu'à nous. Les prophètes sont des hommes suscités pour parler de la part de Dieu, transmettant Ses pensées — qu'ils le fassent par inspiration comme dans les premiers jours de l'église, ou

non. Les évangélistes sont ceux qui diffusent dans le monde le grand message qui, une fois reçu, sert à sauver les hommes de la puissance de l'ennemi. Les pasteurs et docteurs (enseignants) sont ceux qui sont qualifiés pour instruire les croyants dans la vérité révélée, et à l'appliquer à leur état actuel, en sorte qu'ils soient nourris et maintenus en croissance et en santé spirituelle.

Le mot « pasteur » signifie simplement « berger », et les mots « pasteurs et docteurs » ne désignent pas deux dons, mais un seul. Que ceci soit pris à cœur par quiconque est doué dans ce sens. Personne ne peut bien agir comme pasteur sans faire un peu d'enseignement, mais il est possible pour un homme très doué de se concentrer sur l'enseignement au point de ne jamais se soucier d'agir en berger ; en pratique ceci se révèle très dommageable tant pour lui que pour ses auditeurs.

5.7 Ch. 4:12-15

Les buts en vue desquels sont donnés les dons sont indiqués aux v. 12 à 15. Il faut que les saints soient perfectionnés, et qualifiés chacun pour prendre la place qui leur revient dans le corps de Christ. Le travail de ministre [celui qui exerce un don] doit se poursuivre, et ainsi le corps doit être édifié. Tout ceci doit continuer jusqu'à ce que le propos de Dieu quant au corps soit amené à l'achèvement. En attendant, les dons demeurent. Rappelons-nous que, dans ce passage, les dons ne sont pas exactement des pouvoirs conférés, mais plutôt les hommes qui possèdent ces pouvoirs et qui sont conférés comme dons à l'église. Les apôtres et les prophètes inspirés subsistent dans les Écritures qui nous sont parvenues par leur plume. Les prophètes non inspirés, en même temps que les évangélistes et pasteurs et docteurs, se trouvent encore dans l'église aujourd'hui.

Le but final en vue dans l'octroi de ces dons, est indiqué au v. 13. Il faut que nous arrivions à l'état « d'homme fait », et cela selon la mesure de ce qui est le propos de Dieu pour nous. Comme corps de Christ, nous avons à être Sa plénitude (voir 1:23), et il faut que nous arrivions à la mesure de la stature de cette plénitude. Nous y arriverons en étant un — cette unité qui découle de la foi pleinement saisie et du Fils de Dieu réellement connu.

Le but de Dieu en rapport avec les dons est à nouveau placé devant nous aux v. 14 et 15, mais cette fois on a le but immédiat, non pas le but final. C'est pour que nous soyons caractérisés par la croissance spirituelle, en sorte qu'au lieu d'être ballottés ça et là comme un bateau sans ancre, à la merci de faux docteurs, nous puissions tenir ferme la vérité dans l'amour, et que nous croissions de plus en plus en conformité avec Celui qui est notre tête.

5.8 Ch. 4:16

Ces buts soit finaux soit immédiats, sont très grands, très dignes de Dieu. Si nous les prenons en compte, nous ne nous étonnerons pas qu'en vue d'eux, Christ monté au ciel ait épanché ces dons spéciaux. Or le v. 16 complète l'histoire en montrant que l'accroissement et l'édification du corps qui sont le but présent, ne peuvent pas être obtenus seulement par le ministère de ces dons spéciaux, mais que chaque membre du corps a un rôle à jouer, aussi obscur que soit ce membre. Il en est dans le corps de Christ tout comme dans le corps humain qui a beaucoup de parties et de jointures, chacune d'elles fournissant quelque chose pour l'entretien, la croissance et le bien-être généraux.

Il est très important que nous gardions ceci présent à l'esprit, sinon nous tombons facilement dans une manière de pensée selon laquelle le bien général et la prospérité spirituelle de l'église dans son ensemble dépendent des actions et du service d'hommes ayant des dons, et qu'en conséquence quand l'état de choses est pauvre et faible, ou que les choses vont carrément de travers, nous pouvons commodément nous absoudre de toute responsabilité et blâme, laissant tout cela sur le dos des dons. Le fait est que l'action saine venant de chacun, jusqu'au plus petit et au moins en vue, est nécessaire pour la bonne santé de l'ensemble. Ayons tous pour but d'avancer nous-mêmes de manière qu'il y ait un accroissement du corps, pour l'édification de lui-même en amour. En vérité, l'intelligence est nécessaire, mais l'amour, l'amour Divin, est la grande force pour l'édification. Dieu nous aide tous à être remplis de l'amour divin.

5.9 Ch. 4:17-24

Avec le v. 17 nous arrivons à des instructions de détail. L'exhortation générale était au premier verset de notre chapitre, et elle avait un caractère positif. Ici la première injonction a un caractère négatif : ne pas marcher comme les hommes du monde. Les v. 18 et 19 nous font donner un coup d'œil dans la fosse boueuse et noire de l'iniquité des nations qui environnait les saints à Éphèse. Il y en a assez pour voir les mêmes caractéristiques hideuses exposées plus en détails dans l'épître de Paul aux Romains au ch. 1. Le monde Gentil du 20° siècle est-il meilleur ? Nous craignons que non, même si le mal est plus habilement caché aux yeux de tout le monde. Il y a toujours et encore la vanité, allant de pair avec l'obscurité, l'ignorance, l'aveuglement, et par conséquent à l'aliénation de toute vie qui est de Dieu.

Or nous avons appris Christ. Nous seulement nous L'avons entendu, avec comme résultat que nous avons cru en Lui, mais nous avons été « instruits par Lui », ou « instruits en Lui » comme on peut aussi traduire le texte. Il est non seulement notre Docteur (Enseignant), mais notre Livre de Leçons. Il est non seulement notre Livre de Leçons, mais aussi notre Exemple. La vérité est en Jésus, c'est-à-dire que Lui-même, quand Il était sur la terre, était la parfaite manifestation de ce qui nous est commandé. Il a manifesté parfaitement la « justice et la sainteté de la vérité » dont parle le v. 24.

Ce que nous avons appris, concerne donc trois choses : la première a trait au fait d'avoir dépouillé le vieil homme, qui est entièrement corrompu ; la deuxième à trait au renouvellement complet de l'esprit de notre entendement ; la troisième lieu a trait au fait d'avoir revêtu le nouvel homme qui est entièrement selon Dieu. Le dépouillement et le revêtement ne sont pas des choses que nous avons à faire, comme le laisserait entendre la version autorisée (anglaise) du roi Jacques, mais quelque chose que le vrai croyant a fait : « … d'avoir, vous, (*) dépouillé… et d'avoir revêtu ».

(*) version J.N. Darby en anglais. La version autorisée (anglaise) du roi Jacques traduit « que vous dépouillez … ».

Le « vieil homme » n'est pas Adam personnellement, mais plutôt la nature et le caractère Adamique. Ainsi aussi le « nouvel homme » n'est pas Christ personnellement, mais la nature et le caractère qui sont Siens. La justice et la sainteté qui en découlent, et sont en accord complet avec la vérité, Lui appartenaient entièrement en propre, et étaient comme une croissance naturelle. Pour nous, elles ne sont pas naturelles, mais elles nous sont étrangères, et en ce qui nous concerne il est parlé du nouvel homme comme ayant été créé. Rien d'autre qu'une création ne pouvait les produire, et rien moins qu'un renouvellement complet de l'esprit de notre entendement.

Mais ne nous trompons pas : tout ceci est ce à quoi en est arrivé un vrai croyant. Cela fait partie de l'essence même du vrai christianisme. Nous avons à être caractérisés par une marche entièrement différente du reste des nations *à cause de* ce grand changement qui a eu lieu, si nous avons entendu et appris de Christ — ce qui revient à dire : si nous Lui appartenons.

5.10 - Ch. 4:25-32

L’apôtre continue en mettant le doigt sur des manifestations particulières du vieil homme que nous avons à dépouiller. Parce que le vieil homme a été dépouillé, nous avons à dépouiller tous ses caractères en détail. L’apôtre commence par le mensonge qui doit être dépouillé en faveur de la vérité. Le verset précédent avait mentionné la sainteté de la vérité comme marquant le nouvel homme, aussi avons-nous à dépouiller le mensonge qui caractérise le vieil homme. De plus la colère, le vol, les paroles déshonnêtes, et tous les maux similaires de la langue doivent être ôtés, et nous devons être caractérisés par la bonté et le pardon. Nous avons à pardonner aux autres comme nous avons été pardonnés nous-mêmes.

Dans ces derniers versets du chapitre, nous n’avons pas seulement ce que nous avons à ôter, mais ce que nous avons à revêtir. Non pas le mensonge, mais la vérité. Non pas voler, mais travailler pour avoir de quoi donner à d’autres. Non pas un langage corrompu, mais des paroles de grâce et d’édification. Non pas de la colère et de l’amertume et de la crierie, mais de la bonté et du pardon. Et tout ceci en vue de la grâce que Dieu nous a montrée à cause de Christ, et en vue de l’habitation de l’Esprit de Dieu.

Nous sommes scellés du Saint Esprit jusqu’au jour de la rédemption de nos corps et de tout l’héritage acheté par le sang de Christ. Il ne nous laissera pas, mais Il est très sensible à l’égard de la sainteté. Nous pouvons facilement l’attrister, et en conséquence perdre un temps les heureuses expériences qui résultent de Sa présence. Que Dieu nous aide à prendre très à cœur ces instructions pratiques, pour que nous ne marchions pas comme le monde, mais en justice, sainteté et vérité.

6 - Chapitre 5

6.1 5:1

Le dernier verset du chapitre 4 nous impose l'obligation de bonté et de pardon envers tous les saints les uns par rapport aux autres, du fait que nous avons été pardonnés par Dieu à cause de Christ. Le premier verset du chapitre 5 nous entraîne un stade plus loin et un stade plus haut. Non seulement nous avons été pardonnés, mais nous avons été introduits dans la famille divine. Nous sommes des enfants de Dieu, et même des enfants bien-aimés. Il en découle que, comme de chers enfants, nous devons être des imitateurs de Dieu.

L'imitation qui nous est prescrite n'est pas artificielle, mais naturelle. Voici des enfants en train de jouer sur la place du marché. Ils jouent à une séance de cour imaginaire. Une petite fille vêtue d'une parure bon marché représente la reine ; elle imite les manières de la reine du mieux qu'elle peut, mais cela reste très grossier et artificiel. Voici par ailleurs un petit garçon qui observe son père dans les moindres détails. Bientôt des amis sourient en voyant à quel point il ressemble à son père. Son imitation est en grande partie inconsciente, et entièrement naturelle, car il *est* effectivement le fils de son père, possédant sa vie et sa nature. Or c'est en tant qu'enfants de Dieu que nous sommes appelés à être imitateurs de Dieu.

6.2 5:2

Nous devons marcher dans l'amour. Cela ne nous est pas naturel en tant qu'enfants d'Adam, mais cela nous est naturel en tant que nés de Dieu, car Dieu est amour. Marcher dans l'amour, c'est donc simplement manifester pratiquement la nature divine. C'est pourquoi il ajoute : « comme aussi le Christ nous a aimés », puisqu'en Christ on voyait la nature divine dans toute sa plénitude et toute sa perfection. D'ailleurs dans Son cas, c'est l'amour qui poussait à agir. Il s'est livré Lui-même pour nous en sacrifice à Dieu. En cela Il est seul, bien sûr, bien que nous ayons à aimer comme Lui a aimé. Il était le vrai holocauste, l'antitype de Lévitique 1.

6.3 5:3-4

Or le vrai amour divin exclut les diverses sortes de mal qui proviennent de la chair. Ces choses ne doivent donc avoir aucune place parmi les saints, et elles

ne doivent même pas être nommées parmi eux. Les choses telles que celles citées au verset 3 font appel à des instincts profondément enracinés dans la nature humaine déchue, et nous faisons bien non seulement de les éviter, mais aussi d'éviter la contamination provoquée par le fait d'y penser. Nous ne pouvons pas en parler sans y penser, même si c'est pour les condamner par nos propos. N'en parlons donc pas. Ne laissons pas non plus nos paroles descendre au niveau des paroles folles ou des plaisanteries. Un chrétien n'est ni un fou, ni un plaisantin ; ne paraissons donc pas tels dans nos conversations. Les actions de grâce sont ce qui convient à la bouche de ceux qui sont pardonnés et qui sont devenus des enfants de Dieu.

6.4 5:5-6

La manière ferme et tranchante dont l'apôtre trace une ligne de démarcation dans les versets 5 et 6 est tout à fait remarquable. Le royaume de Christ et de Dieu est caractérisé par la sainteté. Les profanes sont en dehors de ce royaume, et sujets à la colère de Dieu. Il ne fallait pas s'y tromper, car il y avait évidemment, alors comme maintenant, ceux qui désiraient brouiller cette distinction tranchée, et excuser l'impiété. D'autres passages indiquent qu'un vrai croyant peut tomber dans ces péchés, mais aucun vrai croyant n'est caractérisé par eux. Aucune personne caractérisée par ces péchés ne peut être considérée comme un vrai chrétien, quoi qu'elle puisse dire ou professer.

6.5 5:7-8

L'attitude du vrai chrétien vis-à-vis de telles personnes doit être réglée par ceci : Quoi que ce soit qu'ils professent, ils n'ont aucune part au royaume de Dieu ; nous qui avons un héritage dans le royaume, nous ne pouvons donc avoir aucune part avec eux. C'est ce que déclare si nettement le verset 7. Remarquez aussi que le dernier mot du verset est *eux*. Nous ne devons pas seulement éviter les péchés, mais aussi éviter toute participation avec *les pécheurs*. Il faut éviter aussi bien les personnes que les diverses formes de mal. La différence entre nous et eux est aussi grande et nette qu'entre la lumière et les ténèbres.

Nous étions autrefois ténèbres nous-mêmes. Or c'est là que réside le danger pour nous, car une des conséquences en est qu'il y en nous ce qui répond à l'appel des ténèbres. C'est pourquoi, moins nous avons à faire avec les ténèbres, mieux ce sera — que ce soit en rapport avec les pratiques de ténèbres, ou en rapport avec les personnes qui sont elles-mêmes ténèbres, et qui par conséquent

les pratiquent. Nous qui croyons, nous sommes lumière dans le Seigneur, et par conséquent intolérants vis-à-vis des ténèbres ; car il en est dans la grâce comme dans la nature. La lumière et les ténèbres ne peuvent pas coexister. Si la lumière apparaît, les ténèbres disparaissent. La lumière et les ténèbres s'excluent réciproquement.

Étant lumière dans le Seigneur, nous devons marcher comme des enfants de lumière. Nous devons être en pratique, ce que nous sommes en réalité. Notons soigneusement ceci car c'est une des caractéristiques des exhortations de l'évangile. La loi demandait aux hommes d'être ce qu'ils n'étaient pas. L'évangile exhorte les croyants à être ce qu'ils sont. Mais le fait d'être ainsi exhortés, montre qu'il existe un principe contraire. Cela implique que la chair, avec ses tendances, est encore dans le croyant. Tant que la chair est tenue en échec et en inactivité, ce que nous sommes réellement comme l'ouvrage de Dieu brillera au dehors.

6.6 5:9-10

Le verset 9 explique que ce qui brillera au dehors, c'est « le fruit de la lumière » (et non « le fruit de l'Esprit » selon le Texte Reçu). Trois mots résument ce qu'est ce fruit : bonté, justice et vérité. Leur contraire : le mal, l'iniquité, le manque de réalité, devraient être entièrement exclus de nos vies. Marchant ainsi en enfants de lumière, nous éprouvons ce qui plaît à Dieu ; nous l'éprouvons non par un processus de raisonnement, mais par une expérience pratique. Nous mettons les choses à l'épreuve, et ainsi nous apprenons expérimentalement pour nous-mêmes.

6.7 5:11-14

6.7.1 - 5:11-12

On peut résumer la vie du croyant en ce qu'elle consiste à produire les fruits de la lumière, puisqu'il est un enfant de la lumière, tout en maintenant une séparation complète d'avec les œuvres infructueuses des ténèbres, car il ne fait plus partie des ténèbres. En vérité il doit même aller au-delà : il doit les reprendre. Ce verbe « reprendre » se retrouve au verset 13. Le sens n'en est pas exactement admonester ou réprimander, mais plutôt *démasquer*. Il s'agit donc de dévoiler, comme par la lumière, le vrai caractère des œuvres en question. Si un

croyant brille dans son vrai caractère, toute sa vie aura cet effet, tout comme son Maître l'a fait au plus haut degré. Néanmoins, bien sûr, il peut y avoir de nombreuses occasions où des paroles de répréhension sont nécessaires.

Le passage que nous considérons fait reposer sur nous une responsabilité très solennelle. C'est justement là où les frictions et les ennuis avec le monde commencent. Les gens ne font généralement pas tellement d'objections au côté de bonté du christianisme : ils approuvent les paroles et actions bienveillantes. Les ennuis commencent quand la sainteté est maintenue, et la sainteté, comme ces versets le montrent, demande qu'il n'y ait aucune communion avec le mal — ni avec ceux qui font le mal (5:7), ni avec leurs œuvres (5:11). Quand un croyant marche dans le chemin de séparation qui lui est demandé ici, et qu'il se manifeste comme un enfant de lumière, il peut s'attendre à des tempêtes. Il en fut ainsi au degré suprême, pour notre Seigneur et Maître. « Dieu est amour » a toujours été un texte plus populaire que « Dieu est lumière ».

6.7.2 - 5:13-14

La propriété spécifique de la lumière est de manifester tout ce qu'elle éclaire. La vérité des choses devient claire, et par conséquent celui qui pratique la vérité accueille volontiers et naturellement la lumière, tandis que celui qui fait le mal, hait la lumière et l'évite. Dieu est lumière en Lui-même ; les croyants sont seulement « lumière *dans le Seigneur* », juste comme la lune n'est une lumière pour nous que pour autant que sa face soit éclairée par le soleil. Nous devons donc, comme la lune, demeurer dans la lumière de notre grand Luminaire, Christ lui-même. C'est ce qu'indique très clairement le verset 14.

Ce verset n'est pas une citation de l'Ancien Testament, bien qu'il soit probablement une allusion à Ésaïe 60:1. Nous sommes très facilement victimes du sommeil spirituel, tellement les influences du monde sont soporifiques. Alors nous devenons comme des hommes qui dorment parmi ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Nous sommes les vivants, et eux sont morts, et normalement il devrait y avoir une distinction très nette entre eux et nous. Si nous dormons parmi les morts, nous leur serons semblables. Nous sommes appelés à nous réveiller, et à nous lever pour être dans la lumière du soleil de Christ. C'est ainsi que nous sommes débarrassés de toute communion avec les œuvres infructueuses des ténèbres et que, étant nous-mêmes lumineux, le fruit de la lumière est manifesté en nous.

6.8 5:15-18

Notre marche et notre conduite doivent alors être marquées par la sagesse, cette sagesse qui saisit toutes les opportunités d'un côté de servir le Seigneur, et d'un autre côté d'acquérir la compréhension de Sa volonté et de Son plaisir. L'essence même d'un bon service n'est pas simplement d'accomplir l'œuvre, mais de le faire selon la volonté de Celui que nous servons. Pour ceci, comme pour tout ce qui nous est commandé ici, nous devons être remplis de l'Esprit.

Chacun de nous, qui avons cru l'évangile de notre salut, avons reçu le don de l'Esprit Saint, comme nous l'avons vu en considérant le chapitre 1. Mais c'est différent d'être rempli de l'Esprit, et la responsabilité d'être rempli de l'Esprit nous incombe. Nous sommes exhortés à être remplis de l'Esprit, ce qui implique clairement que nous ne le sommes pas, en tout cas au moment où l'exhortation est adressée.

Le croyant rempli de l'Esprit est le sujet d'une extraordinaire élévation. Il est transporté hors de lui-même, centré sur Christ, et rendu capable pour le service de Dieu dans une puissance qui est plus qu'humaine. L'homme qui a bu trop de vin est transporté hors de lui-même d'une manière qui est totalement mauvaise. Par l'Esprit de Dieu nous pouvons être transportés hors de nous-mêmes d'une manière totalement bonne.

Nous avons des exemples de disciples remplis de l'Esprit dans les Actes (2:4 ; 4:8, 31 ; 7:55 ; 13:9). Ces références nous conduisent à penser qu'être rempli de l'Esprit était une expérience plutôt exceptionnelle, même au début des temps apostoliques. Pourtant, de toute évidence, c'est placé devant nous dans notre chapitre comme quelque chose à désirer par tout croyant, et à quoi tout croyant doit aspirer.

Ce n'est pas seulement une obligation, mais aussi un privilège merveilleux. Être rempli par Quelqu'un qui est une Personne divine, cela peut-il n'avoir guère d'intérêt ? Cela signifie qu'Il a le contrôle de tout. Si nous prenons cette exhortation à cœur, nous demanderons alors naturellement : *Comment* puis-je être rempli ? Qu'ai-je à faire pour être rempli de l'Esprit ?

Ce n'est pas une petite question. Nous pouvons au moins dire ceci : c'est à nous d'enlever du chemin tous les obstacles. L'Esprit de Dieu est *saint*. De plus Il est sensible. Nous pouvons facilement L'attrister, même par des choses que nous nous permettons sans mauvaise conscience. Nous pouvons également être préoccupés par des choses que nous considérons comme inoffensives, et voilà qu'étant *pré*occupés, il n'y a plus de place pour que Lui nous *occupe*. Beaucoup de choses « inoffensives » sont à éliminer de *ma* vie et de la *vôtre* si nous voulons être remplis de l'Esprit.

6.9 5:19-21

Les fruits qui découlent du fait d'être remplis de l'Esprit se trouvent aux versets 19 à 21. Le cœur est rempli de bonheur qui s'extériorise dans le chant. Il y a une heureuse acceptation de toutes choses, même des circonstances adverses, avec des actions de grâces au Père, au nom du Seigneur Jésus Christ ; et en ce qui concerne nos relations les uns avec les autres, il y a un esprit d'acceptation et de soumission, tandis que la crainte de Dieu est toujours maintenue. Notre soumission l'un à l'autre ne doit pas se faire aux dépens d'une vraie soumission au Seigneur.

6.10 - 5:22-33

6.10.1 - 5:22-24

Toutes ces exhortations détaillées depuis 4:17 jusqu'à 5:21 étaient applicables à tous les croyants. Nous commençons maintenant des exhortations spéciales, et au verset 22, l'apôtre se tourne vers les épouses. Pour elles l'exhortation tient en deux mots : « soyez soumises ». Ceci découle naturellement de l'exhortation générale à la soumission du verset 21. La difficulté de la soumission, c'est qu'elle implique de ne pas revendiquer notre volonté propre. Il est assez clair, dans l'ordre de choses établi divinement pour ce monde, que la place attribuée à l'épouse est celle de la soumission. Sa place est typique de la position dans laquelle se trouve l'Église vis-à-vis de Christ. Tout comme Christ est « le Chef [ou : Tête] de l'assemblée », étant investi de toute autorité, et de tout capacité et de toute puissance pour diriger, de même le mari est « le chef [ou : tête] de la femme ».

Hélas ! En pratique, tout au long des siècles, l'église (comme corps professant) s'est bien éloignée de sa vraie position. L'église « est soumise au Christ » selon le plan divin ; elle a été très insoumise dans sa conduite effective. Elle a agi pour elle-même, et a légiféré comme si elle était la tête et non le corps. De là vient la confusion dans les milieux ecclésiastiques, si évidente partout. Quand la femme, la femme même de Christ, met de côté l'autorité de son propre mari, des troubles similaires s'ensuivent.

La femme peut alléguer qu'elle a un mari affreux et incompétent ! Et trop souvent il en est ainsi effectivement. Mais le remède à cela n'est pas de renverser

l'ordre divin. L'église n'a certes pas une telle excuse, car elle a une Tête (= Chef) absolument parfaite, qui n'est pas seulement la Tête du corps, mais aussi le Sauveur du corps.

6.10.2 - 5:25-29

Parce que le mari humain, même croyant, est fréquemment *très* imparfait, et toujours quelque peu imparfait, une exhortation encore plus longue lui est adressée. En un mot, son devoir est d'*aimer*. Il est facile de voir que si le mari rend à sa femme tout l'amour qui lui est dû, elle n'aura pas beaucoup de difficulté à donner à son mari la soumission qui lui est due. De toute évidence, la responsabilité la plus grande est placée sur les épaules du mari. Il doit aimer, et elle doit être soumise, mais l'initiative repose sur lui.

Quand nous nous tournons de la responsabilité qui repose sur les épaules du mari, qui est le type, vers l'antitype qui, comme toujours, est vu en Christ, nous nous trouvons en présence de la perfection. L'initiative est effectivement venue de Lui, et Il l'a prise d'une manière tout à fait merveilleuse. Il n'a pas seulement aimé l'assemblée, mais Il s'est livré Lui-même pour elle. De plus Il a entrepris sa sanctification pratique, et sa purification, et Il se la présentera finalement à Lui-même en gloire dans une perfection qui Lui correspond parfaitement.

La présentation de l'assemblée rendue parfaite aura lieu dans la gloire future. Ce sera le don de Christ à Lui-même ! Ce sera entièrement Son œuvre car *Il* a aimé, *Il* s'est livré Lui-même, *Il* a sanctifié, *Il* a purifié et, comme le verset 29 ajoute, *Il* a nourri, *Il* a chéri et, à la fin, *Il* se la présentera à *Lui-même*. Une œuvre des plus merveilleuses, et un triomphe des plus merveilleux, assurément ! Gardons cet aspect des choses bien en vue, spécialement quand nous sommes découragés par les difficultés présentes dans l'assemblée, et que nous sommes tristement conscients de son état douloureux.

Or tous ces faits relatifs à Christ et à l'église, doivent éclairer les relations entre un mari croyant et sa femme croyante. La relation du mariage est, par conséquent, placée dans la lumière la plus haute possible, dans une lumière entièrement inconnue des croyants de l'Ancien Testament, ce qui explique le fait que nombre d'entre eux pratiquaient librement des choses totalement interdites pour nous aujourd'hui. Nous devons marcher dans cette lumière, et par conséquent le mari chrétien doit aimer sa femme comme il s'aime lui-même (ce n'est pas là une petite mesure !) et la femme doit révérer son mari.

6.10.3 - Pas question ici d'assemblée locale

Voyons encore brièvement trois autres points. Premièrement, ce mystère concerne Christ et **l**'assemblée, non pas **une** assemblée ; il n'est pas question ici d'une assemblée locale, ni d'un certain nombre d'assemblées locales. C'est l'assemblée, un corps glorieux, et non pas l'assemblée vue comme un corps professant ; c'est plutôt l'assemblée comme ce corps élu fruit du travail divin.

6.10.4 - Deux positions, corps de Christ et épouse

Deuxièmement, la pensée du *corps* est introduite ici, car il est parlé de nous qui constituons l'assemblée comme des « membres de Son corps ». Mais la pensée principale du passage est celle de l'épouse, car la place de l'église est mise en avant comme le modèle des femmes chrétiennes. Nous soulignons ce point parce qu'on met parfois en avant le fait que l'assemblée soit le corps de Christ pour soutenir qu'elle ne peut pas prendre la place ni de fiancée ni d'épouse. Or le fait est que ce passage indique bien que l'assemblée [ou : église] a ces deux positions, de corps de Christ et d'épouse.

6.10.5 - 5:28-32

Ceci est rendu encore plus évident par le troisième point que nous soulignons. La création originelle d'Adam et Ève a été arrangée en vue de Christ et de l'assemblée, comme les versets 28 à 32 le montrent. Or Ève était la femme d'Adam, mais elle était aussi son corps, ayant été formée à partir d'une côte d'Adam. La côte d'Adam a sans doute provoqué beaucoup d'hilarité et de sarcasmes parmi les incrédules modernistes qui se disent chrétiens. Mais ce fait sert ici clairement de base au raisonnement. Il en est presque toujours ainsi. On est, ici dans le Nouveau Testament, en présence d'une allusion à cette histoire de l'Ancien Testament, que l'on a ridiculisée. On ne peut pas rejeter l'une sans rejeter aussi l'autre, si vous ajoutez de l'honnêteté et de l'intégrité mentales à votre modernisme. Quant à nous, nous acceptons de tout cœur ces deux faits.

7 - Chapitre 6

7.1 6:1-9

Au début de ce chapitre 6, nous passons de la relation de mari et femme à celles d'enfants et de pères, de serviteurs et de maîtres. L'obéissance doit marquer l'enfant, et le soin dans l'éducation et les avertissements doivent marquer le père. Mais tout cela doit se faire comme étant sous le regard du Seigneur, comme l'indiquent les versets 1 et 4. Ceci place tout à un niveau très élevé. Il en est aussi de même avec le serviteur et le maître. Leurs relations doivent être réglées comme devant le Seigneur, selon les versets 7, 8 et 9.

Toutes ces exhortations sont très importantes de nos jours, car de fortes influences sataniques envahissent la chrétienté, et amènent à renier et à bouleverser tout ce qui devrait caractériser ces relations. Mais le fait même qu'il en soit ainsi, offre au croyant une excellente occasion de rendre témoignage à la vérité, en maintenant soigneusement les relations dans leur intégrité selon la parole de Dieu. L'occasion de rendre témoignage en tant que serviteurs ou maîtres est très grande, vu que cette relation est très en vue publiquement. Il est très beau de voir un serviteur chrétien caractérisé par l'obéissance et la bonne volonté dans le service, comme s'il était fait pour le Seigneur. Il est aussi très beau de voir un maître chrétien marqué pareillement par le soin et la bonne volonté, sous les yeux du grand Maître des deux, qui est dans le ciel.

7.2 6:10-12

Jusqu'ici l'épître nous a donné un déploiement tout à fait merveilleux de la vérité quant à Christ et l'église, suivi par des exhortations à avoir une vie de caractère très élevé. Avec le verset 10, nous arrivons aux dernières paroles de l'épître. Elles concernent les adversaires, et l'armure dont nous avons besoin, si nous voulons maintenir la vérité, et vivre la vie qui a été placée devant nous. Nous ne sommes pas laissés à nos propres ressources. La puissance du Seigneur est à notre disposition, et nous devons être forts de Sa puissance.

Les adversaires envisagés ici ne sont pas humains mais sataniques. Ils existent dans le monde des esprits, et non dans la chair et le sang. Satan est leur chef, mais il est parlé d'eux comme des principautés et des autorités, et aussi comme des « dominateurs de ces ténèbres ». Nous ne savons que très peu de choses sur ces adversaires, et nous n'avons pas besoin d'en savoir plus. Il nous suffit que leur dessein maléfique soit démasqué. Ce sont des dominateurs de ce

monde, car ils contrôlent et dominent tout le système du monde, même si les acteurs humains sur la scène du monde ne le suspectent guère. Leur domination génère les ténèbres. C'est l'explication des ténèbres spirituelles grossières qui remplissent la terre. Combien souvent, après que l'évangile a été prêché très clairement, n'entendons-nous pas des gens exprimer leur étonnement que les personnes inconverties l'aient tout écouté sans qu'aucun rayon de lumière ne soit entré dans leurs cœurs. Ce passage, comme aussi 2 Cor. 4:4, fournit une explication qui ôte toute raison de s'étonner devant ce phénomène.

7.3 6:13-17

Mais il s'agit ici de ce que ces grands pouvoirs hostiles exercent toutes leurs ruses et leur énergie contre les croyants. Ils ne peuvent pas leur ravir le salut de leur âme, mais ils peuvent les détourner de l'intelligence de leur appel céleste, et d'une vie réellement en harmonie avec cet appel : tel est leur objectif. Or il est évident que nous ne pouvons pas faire face à de telles puissances avec notre propre force. Grâce à Dieu, nous n'avons pas besoin d'essayer de le faire, car l'armure nécessaire nous est toute fournie gratuitement par Dieu. Nous n'avons qu'à la *prendre*. Sinon nous ne ferons pas l'expérience de sa valeur.

Nous avons à prendre pour nous toute l'armure complète de Dieu, mais nous avons aussi à la revêtir. Alors nous pourrons résister, et tenir. Le conflit envisagé ici est essentiellement défensif. Par la grâce de notre Dieu, nous sommes placés dans une position céleste et élevée, et nous devons la tenir malgré toutes les tentatives de nous en déloger. En harmonie avec cela, les diverses parties spécifiées de l'armure sont, à une exception près, toutes de nature défensive. La ceinture, la cuirasse, les chaussures, le bouclier et le casque ne sont pas des armes offensives ; seule l'épée est offensive.

7.3.1 - Ceinture de la vérité

L'apôtre parle bien sûr au sens figuré, car nous trouvons que chaque élément de l'armure, est quelque chose de nature morale ou spirituelle que nous devons revêtir : des choses qui, bien que données par Dieu, doivent être prises, et on doit aussi les revêtir d'une manière pratique, et les intégrer dans notre expérience. Le premier élément est la vérité. Elle doit être comme une ceinture pour nos reins. Ceindre ses reins exprime une préparation à l'activité. Toutes nos activités doivent se situer dans le cadre de la vérité. La vérité doit nous

gouverner. La vérité nous est donnée par Dieu, mais nous devons la revêtir pour qu'elle puisse nous gouverner. La parole de Dieu est la vérité, mais ce n'est pas la vérité dans la Bible qui va nous défendre, mais bien plutôt la vérité *appliquée* d'une manière pratique à toutes nos activités.

7.3.2 - La cuirasse de la justice

Le deuxième élément est la cuirasse qui est la justice. Nous sommes justice de Dieu en Christ, mais c'est quand nous marchons en conséquence de cela, dans la justice pratique, qu'elle agit comme un bouclier, protégeant tous nos organes vitaux des coups portés par nos puissants ennemis. Combien de combattants chrétiens sont tombés douloureusement blessés dans la bataille parce qu'il y avait des carences lamentables dans leur justice pratique. Une fissure dans la cuirasse offre une ouverture aux flèches de l'ennemi.

7.3.3 - Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix

Normalement nous ne pensons pas aux chaussures comme faisant partie de l'armure, pourtant, vu que c'est par nos chaussures que nous sommes en contact continuel avec la terre, elles prennent ce caractère du point de vue chrétien. Si notre contact avec la terre n'est pas correct, nous serons effectivement vulnérables. Que signifie « la préparation de l'évangile de paix » ? Ce n'est pas que nous ayons à préparer le chemin de l'évangile dans un sens évangélique (bien que ce soit bien sûr très désirable de le faire), mais que nous-mêmes devrions être soumis à la préparation que l'évangile de paix opère. Si nos pieds sont ainsi chaussés, nous apporterons la paix de l'évangile dans toutes nos relations avec les hommes de ce monde, et ce faisant nous serons protégés nous-mêmes.

7.3.4 - Le bouclier de la foi

À côté de tout cela, il y a ensuite la foi qui agit comme un bouclier, cette foi qui signifie une confiance pratique et vivante en Dieu ; cette foi qui garde les yeux sur Lui et sur Sa parole et non pas sur les circonstances ni sur les ennemis. Avec le bouclier qui nous protège, outre le reste de l'armure, les dards du doute

brûlant envoyés par les méchants sont détournés et éteints.

7.3.5 - Le casque du salut

Le casque protège la tête qui, juste après le cœur, est le point le plus vulnérable chez l'homme. Le salut connu, compris, dont on jouit, et mené à bien pratiquement, c'est là notre casque. Quand Paul écrivait aux Philippiens (2:12-13) : « Travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement : car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir », il les exhortait réellement à prendre et à porter le casque du salut.

7.3.6 - L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu

En dernier lieu vient « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu ». Elle peut être utilisée pour la défensive et pour l'offensive. La parole de Dieu sera la parade à toutes les tentatives d'attaque (les coups d'épée) de l'ennemi ; elle le mettra aussi en fuite d'un seul coup bien envoyé. Il en est parlé comme de « l'épée de l'Esprit », car c'est Lui qui l'a composée au commencement, et c'est Lui qui donne l'habileté et l'intelligence pour s'en servir. Notre grand modèle dans l'utilisation de la parole est notre Seigneur Lui-même, comme nous le rapportent Matthieu 4 et Luc 4.

7.4 6:18

Le Seigneur est aussi notre modèle dans la prière, qui nous est prescrite au verset 18. L'évangile de Luc souligne tout particulièrement cet aspect de la vie du Seigneur. Étant devenu homme, Il prit la place de dépendance qui convient à l'homme, et Il le fit tout au long de Sa vie dans la perfection la plus complète. La prière caractérisait donc Sa vie, et elle doit caractériser la nôtre. La prière doit toujours être notre ressource, spécialement en relation avec le conflit dont nous parlent les versets que nous lisons. La parole de Dieu est effectivement l'épée *de l'Esprit.* Mais justement parce qu'elle l'est, nous ne la manierons efficacement que si nous prions toujours *par [ou : dans] l'Esprit*. Sans une dépendance continuelle et stable de Dieu, nous ne porterons aucune pièce de l'armure correctement.

Nos prières doivent atteindre cette ferveur qu'indique le mot *supplication* ;

et en même temps, il nous faut toujours veiller. Nous devons être en alerte d'un côté pour éviter tout ce qui serait incompatible avec nos requêtes, et d'un autre côté pour accueillir la réponse à nos requêtes. Ceci caractérise l'intensité et la vérité dans notre manière de prier, de sorte que nos prières puissent bien être une force et non une farce.

Nous ne devons pas être limités dans nos prières. Sans doute il faut commencer par nous-mêmes, mais ne nous arrêtons pas là. Élargissons nos requêtes pour inclure « tous les saints ». De même que tous les saints sont nécessaires pour saisir la vérité (3:18), de même la portée de nos prières ne doit pas être moindre que tous les saints. Cette portée s'élargit même à « tous les hommes » en 1 Timothée 2:1. Toutefois l'épître aux Éphésiens est avant tout l'épître de l'église, et c'est pourquoi le cercle considéré ici est celui de « tous les saints ».

7.5 6:19-20

Mais nous ne devons pas être occupés de « tous » au point de s'égarer dans l'indéfini. Aussi l'apôtre ajoute « et pour moi ». Tout grand serviteur de Dieu qu'il était, il désirait être soutenu par les prières d'autres saints qui n'étaient pas aussi grands que lui. Il désirait des prières, non pour sortir de prison et que ses circonstances soient plus faciles, mais pour qu'il soit capable d'accomplir pleinement son ministère malgré sa captivité. Il était dans les liens, mais restait tout autant un ambassadeur que quand il était libre (voir 2 Corinthiens 5:20).

Quand il était libre, il pensait être plutôt un ambassadeur de l'évangile, suppliant les hommes d'être réconciliés. Maintenant qu'il était captif, il se considérait comme un ambassadeur du mystère, ce mystère qu'il a brièvement dévoilé dans ce qui précède dans l'épître. C'est le « mystère de l'évangile », puisque l'un découle de l'autre et en est la suite appropriée. Si nous ne comprenons pas l'évangile, nous ne pouvons pas comprendre le mystère. Par exemple, le mystère doit être un livre fermé pour ceux qui s'imaginent que l'évangile doit christianiser toute la terre, et introduire ainsi le millénium.

7.6 6:21-24

Les derniers désirs de Paul pour les frères, bien que simples sont très complets. Combien les frères doivent être heureux quand la paix, l'amour et la foi ont libre cours parmi eux, le tout procédant d'une source divine. Alors la grâce repose effectivement sur eux. Seulement il faut qu'il y ait la pureté de

cœur et dans les motivations. La dernière expression du verset 24, « en pureté », ou « en incorruption », est un rappel pour nous que, même dans ces premiers temps de l'église où l'apôtre écrivait, ce qui était corrompu avait fait son entrée parmi ceux qui professaient être chrétiens. Aimer le Seigneur Jésus en incorruption est le cachet de la réalité, le fruit de l'œuvre authentique de Dieu.

Épitre aux Philippiens

F.B.Hole

Tables des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1-2
2.2 Ch. 1:3-7
2.3 Ch. 1:8-11
2.4 Ch. 1:12-14
2.5 Ch. 1:15-18
2.6 Ch. 1:19-20
2.7 Ch. 1:21-26
2.8 Ch. 1:27-28
2.9 Ch. 1:29-30
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1-2
3.1.1 Ch. 2:1
3.1.2 Ch. 2:2
3.2 Ch. 2:3-4
3.3 Ch. 2:5-11
3.3.1 Ch. 2:6-8
3.3.2 Fausse doctrine sur l'anéantissement du Seigneur
3.3.3 Le vrai anéantissement du Seigneur
3.3.4 Ch. 2:9-11
3.4 Ch. 2:12-13
3.5 Ch. 2:14-16

3.6 Ch. 2:17-18
3.6.1 La libation du v. 17
3.6.2 L'effet du martyre de Paul
3.7 Ch. 2:19-24
3.8 Ch. 2:25-30 — Épaphrodite
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1
4.2 Ch. 3:2
4.3 Ch. 3:3
4.4 Ch. 3:4-7
4.5 Ch. 3:7-11
4.5.1 Ch. 3:8-9
4.5.2 Quatre désirs de Paul (3:7-11)
4.5.3 Ch. 3:10
4.5.4 Ch. 3:11
4.6 Ch. 3:12-14
4.7 Ch. 3:15-16
4.8 Ch. 3:17-19
4.8.1 Ch. 3:17
4.8.2 Ch. 3:18a
4.8.3 Ch. 3:18b-19
4.9 Ch. 3:20-21
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1
5.2 Ch. 4:2
5.3 Ch. 4:3
5.4 Ch. 4:4-5
5.5 Ch. 4:7
5.6 Ch. 4:8-9
5.7 Ch. 4:10-23
5.7.1 Ch. 4:10-11a
5.7.2 Ch. 4:11b-12
5.7.3 Ch. 4:13
5.7.4 Ch. 4:14
5.7.5 Ch. 4:15-20
5.7.6 Ch. 4:21-23

1 - Introduction

La portion de l'Écriture qui est devant nous peut être appelée l'épître de l'expérience chrétienne. Elle n'est pas caractérisée par un développement de doctrine, comme le sont les épîtres aux Romains et aux Éphésiens : la doctrine qu'elle contient est amenée incidemment, et non pas comme thème principal. Elle est caractérisée par un esprit de grande intimité (il y avait effectivement un lien d'affection très fort entre Paul et les saints à Philippe), et par la présence de beaucoup de détails personnels. On trouve donc dans cette épître un aperçu extraordinaire de l'histoire spirituelle intérieure de l'apôtre ; cet aperçu est des plus édifiants. Il nous est permis de scruter son expérience spirituelle pour que nous puissions comprendre ce qu'est la vraie expérience chrétienne, et découvrir combien elle se développait merveilleusement chez un homme aux passions semblables aux nôtres. Dans les circonstances les plus défavorables et les plus décourageantes, c'était un triomphe.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1-2

Paul ne commence pas par se présenter comme apôtre, mais simplement comme esclave de Jésus Christ. Nous ne devons donc pas considérer l'expérience qu'il est amené à relater comme quelque chose d'apostolique, et donc hors de portée des chrétiens ordinaires. Au contraire, c'est l'expérience d'un esclave ou serviteur, et nous le sommes tous. Il s'adresse lui-même à ceux qu'on pouvait qualifier, à Philippes, de « saints dans le Christ Jésus ». Étant *en* Christ, ils étaient *mis à part* pour Dieu. Il y avait des surveillants (*) et des serviteurs (*) au milieu d'eux, mais ceux-ci ne sont pas mentionnés en premier. Les hommes qui avaient de telles charges dans l'assemblée locale avaient une place d'honneur et d'importance, mais ils ne dominaient pas sur l'héritage de Dieu (1 Pierre 5:3), ni ne réclamaient la première place en toutes choses. De plus, au lieu qu'ils soient surveillants avec un rôle de président sur de nombreuses églises, il y avait plusieurs surveillants dans cette seule assemblée.

(*) Note Bibliquest : « Surveillant » est le sens original du terme grec episcopos, qui a donné naissance au mot « évêque ». « Serviteur » est le sens original du terme grec diakonos, qui a donné naissance au mot « diacre ».

2.2 Ch. 1:3-7

Immédiatement après les salutations du début, Paul rappelle l'heureux souvenir qu'il avait des saints à Philippes. Ils avaient été particulièrement caractérisés par la communion dans l'évangile. Ils avaient beaucoup eu l'apôtre dans leur cœur, et ils s'étaient tenus à ses côtés comme des partenaires ; tout cela était une preuve du travail de Dieu en eux. Dieu avait commencé en eux une bonne œuvre par Son Esprit, mise en évidence de cette manière ; et ce que Dieu avait commencé, Il l'achèverait, et ce serait finalisé au jour de Christ.

De toute évidence ils étaient caractérisés par un grand amour pour l'évangile, et par une communion de cœur avec l'évangile, d'une manière pratique ; et non seulement avec l'évangile, mais aussi avec Paul qui en était l'ambassadeur, et ils étaient ainsi participants de la grâce avec lui. Ils en étaient participants non seulement en rapport avec la *confirmation* de l'évangile par les

merveilleux résultats qu'il produisait, mais aussi en rapport avec sa *défense* contre tous les adversaires, et en rapport avec les *liens* dans lesquels se trouvait l'ambassadeur. Nombreux sont ceux qui désirent participer à la confirmation, et peut-être à la défense de l'évangile, mais ils ne sont plus tant désireux quand les liens et les afflictions arrivent. Les liens sont le test, et l'empressement à cet égard est une preuve plus sûre du travail intérieur de Dieu qu'une grande érudition en matière de doctrine chrétienne.

2.3 Ch. 1:8-11

Le verset 8 nous assure combien Paul rendait aux Philippiens toute leur affection, et à vrai dire combien la sienne dépassait la leur. Les versets 9 et 10 nous montrent ce qu'était le désir de son cœur pour eux : qu'ils croissent continuellement en amour, en intelligence, en discernement, en pureté et en fruits portés. Il y avait beaucoup de choses chez eux qui étaient un sujet de joie, mais le désir de l'apôtre est résumé dans l'expression « encore de plus en plus ».

Tandis que l'œuvre de Dieu *pour* nous a été accomplie une fois pour toutes par le Seigneur Jésus, l'œuvre de Dieu *en* nous par Son Saint Esprit est quelque chose de progressif. Que nous ayons à abonder de plus en plus en amour est évidemment le principal, car ce faisant, notre connaissance et notre puissance de discernement augmenteront. Nous discernerons toujours plus ce qui est excellent, et nous y trouverons notre joie, et nous nous garderons de tout ce qui pourrait le ternir, et par conséquent nous serons remplis de ces fruits produits par la justice « à la gloire et à la louange de Dieu ». L'amour est vraiment la nature divine. Nous avons à croître dans cette nature comme résultat de l'œuvre de Dieu en nous, et cela continuera jusqu'au terme de notre séjour ici-bas, et portera son fruit et sera manifesté au jour de Christ.

2.4 Ch. 1:12-14

À partir du verset 12, l'apôtre commence à faire allusion à ses propres circonstances, mais non pas pour se plaindre ni pour en occuper nos pensées, mais plutôt pour montrer combien Dieu qui est au-dessus de toutes les circonstances, les a fait tourner pour l'avancement de l'évangile.

Quel choc ce dut être pour les premiers chrétiens quand Paul fut emprisonné sous la main de fer de Rome ! Un anéantissement soudain semblait s'abattre sur ses travaux et ses triomphes sans précédent dans l'évangile, et cela devait avoir l'air d'un désastre total. Mais il n'en était rien ; c'est plutôt l'inverse qui arriva ;

les versets suivant nous apprennent comment Dieu a été plus fort et a fait tout tourner pour le bien.

C'était expressément en vue du bien que les choses étaient arrivées ainsi, pour rendre manifeste que la Bonne Nouvelle était la seule cause de l'emprisonnement de Paul. Depuis les plus hauts cercles à Rome jusqu'aux plus humbles, il était partout parfaitement clair qu'il était dans les liens à cause de Christ, et non comme un malfaiteur ordinaire.

C'était d'autant plus pour le bien que la plupart des frères avaient été remués de la bonne manière par sa captivité. Au lieu d'être découragés et intimidés, ils avaient été poussés à se confier davantage dans le Seigneur, à la suite de quoi ils faisaient preuve de plus de hardiesse pour annoncer la parole de Dieu sans crainte. Une triste minorité s'était jointe à la prédication pour de mauvais motifs ; étant opposés à Paul, ils espéraient attiser le trouble qu'il subissait, mais quoi qu'il en soit, ils prêchaient Christ, et Dieu le faisait tourner en bénédiction.

2.5 Ch. 1:15-18

Nous avons ici un coup d'œil frappant sur la vie intérieure et l'esprit de l'apôtre. Ses épreuves étaient très profondes. Non seulement son emprisonnement risquait d'irriter son esprit, mais l'action de ces frères envieux et querelleurs devait l'exaspérer outre mesure. Et pourtant le voici calme, confiant, bienveillant, sans aucune trace d'irritation dans son esprit : un véritable triomphe de la puissance de Dieu. Le secret en était évidemment qu'il avait appris à s'oublier lui-même, et à voir les choses entièrement du point de vue de Dieu. Ce qui lui pesait, ce n'était pas comment les choses l'affectaient lui, mais comment elles affectaient Christ et Ses intérêts. Cela pouvait être mauvais pour Paul, mais, si c'était bon pour Christ, alors il n'y avait rien de plus à dire, car rien d'autre ne comptait pour lui.

L'apôtre pouvait donc dire : « en cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » (1:18). Il se réjouissait dans la prédication de Christ, et il se réjouissait dans l'assurance que tout ce qui semblait tellement contre lui, se tournerait à son propre salut, les Philippiens aidant par leurs prières, et les secours de l'Esprit de Jésus Christ étant toujours disponibles pour lui.

2.6 Ch. 1:19-20

Le verset 19 place devant nous un salut présent, un salut dont Paul lui-

même avait besoin et qu'il s'attendait à avoir. Sa nature devient claire au verset 20 : sa vive attente et son espérance étaient que Christ soit magnifié dans son corps « soit par la vie, soit par la mort ». L'accomplissement de ce désir impliquait un salut, car selon la nature, chacun de nous aspire à l'exaltation et à l'assouvissement de soi-même dans nos corps. Avons-nous tous découvert que c'est un merveilleux salut présent que d'avoir nos penchants et le cours de nos vies détournés entièrement de nous-mêmes pour être réorientés vers Christ ? Avons-nous jamais prié de la manière suivante :

> Mon Sauveur, Tu as offert le repos,
> Oh ! donne-le moi alors,
> Le repos d'en finir avec le moi,
> Pour trouver mon tout en Toi !

Le salut présent est alors trouvé dans la mise de côté du moi et dans l'exaltation de Christ, et c'est non seulement un salut, mais c'est aussi ce qui est réellement *la vie*. Quand l'apôtre disait : « pour moi, vivre c'est Christ », il n'énonçait pas un élément de doctrine chrétienne, mais il parlait d'expérience. En effet, c'est un fait que Christ est la vie de Ses saints, mais ici ce fait est traduit dans l'expérience et la pratique de Paul, au point que sa vie pouvait se résumer en un seul mot : CHRIST. Christ vivait en Paul et à travers Paul. Il était l'Objet de l'existence de Paul, et Son caractère était manifesté en lui, mais bien sûr, pas encore en plénitude.

2.7 Ch. 1:21-26

Si la vie signifiait Christ vivant en Paul, la mort signifiait Paul avec Christ. C'est pourquoi il ajoute : « et mourir, un gain ». Pour tout chrétien, la mort, quand elle arrive, est vraiment un gain ; mais il est évident que bien peu d'entre nous demeurent conscients de ce fait. Quand nos bien-aimés qui croient, nous sont retirés, nous nous consolons à la pensée que, pour eux, cela signifie être avec Christ, ce qui est de beaucoup meilleur. Mais nous nous obstinons à nous accrocher à la vie dans ce monde. Avons-nous déjà été écartelés comme Paul l'était ? La grande majorité d'entre nous n'aurait aucune difficulté à décider si le choix nous était laissé. Nous choisirions de suite l'alternative dont il n'est pas dit qu'elle est de beaucoup meilleure.

La mort est un gain, et Paul le savait bien ; c'est lui qui, des années auparavant, était monté au troisième ciel, sans pouvoir dire si c'était dans ou

hors du corps. Quelle qu'en soit la manière, il lui avait été ainsi accordé un avant-goût de la bénédiction d'être avec Christ. Nous pouvons prendre les mots « de beaucoup meilleur », aussi bien comme le verdict de Paul résultant de cette merveilleuse expérience, que comme la révélation de la part de Dieu de ce fait merveilleux.

Quand il dit « ce que je dois choisir, je n'en sais rien », nous ne devons pas comprendre qu'il lui était effectivement laissé le choix de décider s'il devait vivre ou mourir. Au moins, c'est ce que nous pensons. Il écrit très familièrement et avec beaucoup de liberté à ses bien-aimés Philippiens rachetés, et il ne s'arrête donc pas pour dire : « si le choix m'était laissé ». Il savait qu'être avec Christ n'est pas simplement *meilleur*, mais *de beaucoup meilleur* ; pourtant il ne décide pas sur cette alternative en se basant sur ses propres sentiments. Nous voyons à nouveau que la seule chose qui comptait était ce qui était le plus approprié à l'avancement des intérêts de son Seigneur. Il sentait que ce qui aiderait le plus les saints, c'était qu'il demeure un peu plus longtemps parmi eux, et il avait donc confiance qu'il resterait, selon ce qu'il dit au verset 25.

Soyons bien clairs : le départ dont parle l'apôtre ici n'a rien à voir avec le retour du Seigneur. Il se réfère à l'état intermédiaire, appelé « dépouillé » en 2 Corinthiens 5:4. Dans ce passage il montre que l'état « revêtu » (quand nous aurons revêtus nos corps de gloire) est à tous égards supérieur à l'état « dépouillé ». Mais ici (Phil. 1), nous voyons que l'état « dépouillé » est bien meilleur que le meilleur de ce que nous pouvons connaître en étant revêtus de nos corps actuels d'humiliation. Ce que cela signifie en détail est forcément inconcevable dans notre condition actuelle, mais soyons assurés qu'une bénédiction dépassant tout ce qu'on peut imaginer nous attend.

Il semble assez certain que la confiance de Paul fut justifiée et qu'il « demeura et resta » avec eux quelques années de plus, en vue de leur progrès spirituel et de leur joie, et qu'il leur donna de quoi se réjouir par sa venue parmi eux pour un peu de temps.

2.8 Ch. 1:27-28

Il n'avait qu'un seul grand désir à leur égard : qu'il soit absent ou présent parmi eux, c'était qu'ils se conduisent d'une manière digne de l'évangile. Non seulement ils devaient tenir ferme, mais ils devaient tenir ferme « *dans un seul et même esprit* ». Ce n'était pas simplement combattre avec la foi de l'évangile, mais le faire « *d'une même âme* » et « *ensemble* ».

Voilà une injonction apostolique qui a bien de quoi frapper nos cœurs très

profondément et intensément. Cela explique en bonne partie le manque de puissance en rapport avec l'évangile, soit quant à ses progrès parmi les inconvertis, soit quant à l'affermissement des sauvés. Remarquez que « tenir ferme » vient avant « combattre ». Et le mot traduit par « combattant » est aussi à l'origine du mot « athlétisme ». Il semble donc indiquer, non pas tellement l'effort pour maintenir la vérité de l'évangile par des paroles ou des arguments, mais plutôt le combat sous forme d'un travail effectif en faveur de l'évangile.

En Romains 15:30 et en Jude 3, nous avons aussi le mot « combattre », mais c'est un mot différent, duquel provient notre mot « agonie ». Les saints devaient combattre ensemble en prières avec Paul (Rom. 15:30), et pour la foi (Jude 3), comme s'ils étaient à l'agonie. Ici (1:27) il nous est ordonné de travailler (ou de faire la course) ensemble pour l'évangile, et au début du chapitre 4, il nous est parlé de deux femmes qui effectivement avaient ainsi combattu avec Paul, car le mot utilisé est le même qu'ici. S'il y avait plus de combats ensemble dans la prière jusqu'à l'agonie, et plus de course ensemble en faveur de l'évangile, nous verrions plus de résultats.

En avançant dans l'épître, nous découvrirons que cette unité de pensée et d'esprit était le principal souci qui pesait sur l'apôtre à propos des Philippiens, car les dissensions sont un mal qui s'insinue chez les chrétiens les plus spirituels et les plus dévoués de manières subtiles et variées.

Quand les dissensions sont bannies et que l'unité prévaut parmi les saints, les adversaires n'apparaissent pas aussi effrayants, et l'on est davantage prêt à souffrir. En fait, nous n'avons jamais à être terrifiés par des adversaires qui agissent ouvertement. Le fait même qu'ils soient des adversaires n'est pour eux qu'un gage de destruction quand Dieu se lèvera. Quand Il se lèvera, ce sera le salut pour Son peuple. Tandis que nous attendons Son intervention, c'est à nous de combattre et de souffrir pour Lui. Les Philippiens l'avaient vu en Paul, selon le témoignage d'Actes 16, et maintenant ils apprenaient que la même chose était en train de lui arriver à Rome.

2.9 Ch. 1:29-30

Souffrir pour Christ et Son évangile est présenté ici comme un *privilège* accordé à nous les croyants. Si nous n'étions pas aussi tristement énervés d'une part par les dissensions et la désunion qui prévalent dans l'église, et d'autre part par les incursions du monde et de l'esprit du monde, c'est sous cet éclairage que nous devrions voir la souffrance pour Christ. Combien nous en serions immensément bénis !

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1-2

3.1.1 - Ch. 2:1

Le premier verset du chapitre 2 parait être une allusion à l'aide matérielle transmise par les Philippiens à Paul par l'intermédiaire d'Épaphrodite. Ces dons avaient été pour Paul une expression très rafraîchissante de l'amour et de la compassion qui les caractérisaient, et de la vraie communion de l'Esprit qui existait entre lui et eux. Son cœur en avait été rempli de consolation et de réconfort au milieu de ses afflictions. Tout en reconnaissant cependant l'application directe de ce verset 1, ne passons pas à côté de sa portée plus générale. Christ est la source des consolations ; l'amour est ce qui produit le réconfort ; l'Esprit de Dieu, possédé en commun par tous les croyants, est la source de la communion. Ces faits demeurent à travers tous les âges, et valent pour nous tous.

3.1.2 - Ch. 2:2

Ces choses étant des faits, l'apôtre s'en sert comme une sorte de levier pour son exhortation. Le « si » répété quatre fois au verset 1, a en réalité la force de « puisque ». Puisqu'il en est ainsi, il les prie de rendre sa joie accomplie en ayant une même pensée et en se débarrassant des derniers vestiges de dissensions.

L'expérience montre, à notre avis, que les dissensions sont une œuvre de la chair parmi les dernières à disparaître, et notre passage montre combien grand était le désir de l'apôtre qu'elles disparaissent du milieu des Philippiens. Remarquez la variété des expressions utilisées pour exprimer son désir qu'il en soit ainsi.

Tout d'abord, ils devaient avoir « une même pensée ». C'est évidemment merveilleux quand tous les croyants ont une même pensée, mais il faut aussi considérer l'esprit qui est derrière leurs pensées. S'il n'est pas bon, penser la même chose ne sera pas une garantie contre les dissensions. C'est pourquoi il ajoute : « ayant un même amour ». Seul l'amour peut produire ce dont il parle ensuite : être « d'un même sentiment », ou plus littéralement « d'une même âme », ce qui, à son tour, conduit à penser tous une même chose.

Au chapitre 3 nous entendrons Paul dire : « je fais Une chose ». Il était l'homme d'un seul objet, *poursuivant* une seule chose, au lieu de dissiper son énergie à poursuivre plusieurs choses. Ici il exhorte les autres à penser tous une seule chose. Seul un homme dont l'esprit est focalisé sur une seule chose de toute importance, est susceptible d'être caractérisé par la poursuite de cet objet unique. Il n'est pas difficile de voir que, si nous pensons à cette seule chose, sous le contrôle du même amour, il ne restera plus guère de place pour les dissensions.

3.2 Ch. 2:3-4

Mais même avec tout cela, l'apôtre a encore quelque chose rajouter sur ce sujet. Le verset 2 apporte en effet des éléments très positifs pour faire de cette unité une réalité, et il veut en outre combattre pour éliminer les éléments de mal qui la détruisent. D'où le verset 3. Il est très possible de faire beaucoup de choses tout à fait justes en elles-mêmes, mais dans un esprit de dispute, comme nous l'avons vu au chapitre 1, où l'on a vu des frères prêchant Christ « par envie et par un esprit de contention » [= de dispute]. De plus, la vaine gloire est un mauvais fruit de la chair qui est profondément enraciné dans le cœur de l'homme déchu. Combien n'avons-nous pas souvent fait ce qui était tout à fait juste, mais avec le secret désir de gagner du crédit et de la gloire parmi nos semblables ? Prenons le temps pour laisser nos consciences répondre, et nous ressentirons l'acuité de ces paroles.

La vaine gloire est la racine d'un bon nombre de conflits et de dissensions qui distraient l'esprit des chrétiens, même de ceux qui, par ailleurs, sont spirituels. Le contraire de la vaine gloire est cette humilité d'esprit qui conduit à estimer les autres supérieurs à nous-mêmes. L'*humilité* d'esprit conduit en outre à cette *largeur* d'esprit mentionnée au verset 4. Si je suis centré sur moi, ne cherchant guère que mon propre intérêt et ma propre gloire, je ne considère naturellement que ce qui me concerne. Si inversement je suis centré sur Christ, recherchant Ses intérêts et Sa gloire, je me mets à considérer aussi les choses des autres. Et si les choses des autres sont réellement davantage à la gloire de Christ que ne le sont les miennes, je regarderai plus aux choses des autres qu'aux miennes.

3.3 Ch. 2:5-11

L'apôtre semble alors anticiper ce que les Philippiens pourraient vouloir lui

répondre : « Tu nous a exhortés à avoir une même pensée, un même sentiment, un même esprit. Mais comment y arriver ? On ne peut nier le fait que des différences de pensées et de jugement règnent parmi nous. Quelles sont les pensées qui prévaudront ? »

La réponse de Paul est : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée », celle qui était dans le Christ Jésus. Par « pensée », ici, nous ne devons pas comprendre juste un avis ou une opinion, mais toute une manière de penser. La manière de penser de Christ doit nous caractériser, et elle est bien plus profonde. Si Sa manière de penser nous caractérise, nous serons délivrés des dissensions, même si nous ne voyons pas tout à l'identique. Les versets 15 et 16 du chapitre 3 nous le montrent.

3.3.1 - Ch. 2:6-8

Quelle était donc cette pensée qui était dans le Christ Jésus ? On peut répondre par les cinq mots du verset 8 : « Il s'est abaissé lui-même ». La pensée qui était en Christ était diamétralement opposée à celle qui était en Adam. Les paroles du Seigneur en Matthieu 23:12 l'illustrent. La pensée d'Adam était l'exaltation du moi, et il est par conséquent tombé dans le gouffre. En Christ il y avait l'abnégation, l'abaissement de soi, et comme nous le voyons dans ce passage, Il a été exalté à la position suprême.

Nous partons des hauteurs suprêmes au verset 6. Il était en forme de Dieu. Nos premiers parents furent tentés de s'emparer de quelque chose bien au-dessus d'eux, de devenir comme des dieux, selon le témoignage de Genèse 3:5. Cette place n'était pas pour eux, et s'en saisir était du vol à l'état pur. Mais il n'y a rien eu de cela chez notre Seigneur. Dans Son cas, l'égalité avec Dieu n'était pas à saisir : elle était Sienne dès le commencement, car Il était Dieu. Il ne pouvait pas être plus haut qu'Il n'était. Il ne disposait que de deux alternatives : ou bien rester comme Il était et là où Il était, ou bien descendre dans l'humiliation.

Béni soit Dieu, Il a choisi la seconde alternative. Le verset 7 est le début de cette histoire merveilleuse. Bien qu'originellement en forme de Dieu, Il prit sur Lui une autre forme, celle d'un esclave, étant fait à la ressemblance des hommes. Cela impliquait qu'Il s'anéantisse lui-même.

3.3.2 - Fausse doctrine sur l'anéantissement du Seigneur

Il y a des années, des critiques non croyants de la Bible, se trouvant en conflit avec les paroles du Seigneur, inventèrent la théorie de la « kenosis » pour pouvoir nier Ses paroles tout en Lui gardant un certain respect et en lui rendant un certain hommage, sans aller jusqu'à Le rejeter entièrement comme un imposteur. *Kenosis* est un mot forgé à partir du mot grec utilisé dans ce passage, dont le sens littéral est « vidé », et traduit ici par « anéanti ». La théorie représente Christ se vidant Lui-même complètement de tout ce qui était divin, au point de devenir un Juif, tout aussi ignorant que la majorité des Juifs de Son époque. À partir de là, la critique du dix-neuvième et du vingtième siècle, après avoir proposé cette théorie et s'être fortifiée par l'érudition moderne, s'est sentie tout à fait capable de contredire ou de corriger le Fils de Dieu.

Telle est la **théorie** de la kenosis : une toile filée par les araignées critiques à partir de leurs propres cœurs incrédules. Car ce sont eux les menteurs, et non pas le Fils de Dieu. Il est triste de devoir dire que cette toile n'a que trop bien servi les desseins du diable. Beaucoup de mouches imprudentes se sont fait prendre dans cette toile. Elle leur a donné des raisons de croire exactement ce qu'ils avaient envie de penser.

Or tandis que nous nous détournons avec horreur de cette mauvaise théorie, nous ne devons pas négliger le fait qu'il y a eu un vrai « kenosis », un vrai anéantissement, car ce passage en parle. Si nous désirons comprendre ce que cela veut dire, tournons-nous vers les évangiles, et nous y verrons ce que Son humanité impliquait, et aussi ce que Sa déité impliquait, cette dernière brillant continuellement à travers Son humanité. Citons-en deux ou trois exemples à titre d'illustration.

Étant devenu Homme, Jésus fut oint de l'Esprit Saint et de puissance. Par conséquent, au lieu d'agir par la simple force de Sa propre déité, Il agissait dans la puissance de l'Esprit. Dans cette situation, Dieu opérait *par* Son moyen (Actes 10:38 ; Luc 4:14 ; Actes 2:22).

Il était le Créateur, comme Colossiens1:16 l'affirme si clairement, mais dans Son humanité, Il déclarait que ce n'était *pas à Lui d'attribuer* les places dans le royaume à venir (Matt. 20:23).

En accord avec cela, Il renonçait à l'initiative ou à l'action individuelles dans Ses paroles et dans Ses actes. Il les attribuait tous au Père (Jean 5:19, 27, 30 ; 14:10).

3.3.3 - Le vrai anéantissement du Seigneur

En considérant ces choses, nous voyons immédiatement ce vrai anéantissement (qui était un acte fait par Lui-même) avait pour but que le fait de prendre la forme d'esclave soit une pleine réalité. S'il y avait eu un autre but, nous aurions tout de suite conclu que « prendre la forme d'esclave » signifiait simplement se mettre formellement à la place d'un esclave, comme par exemple le pape de Rome, selon ce qu'on dit, prend en certaines occasions la place d'un serviteur en lavant les pieds de certains pauvres mendiants. Il le fait dans la forme, mais ceux qui regardent voient qu'en réalité cela est accompli dans un environnement d'élégance et de splendeur. Quand le Seigneur Jésus a pris la forme d'esclave, Il l'a fait *dans toute la réalité que cela impliquait*.

Le verset 8 amène l'histoire de Son humiliation à son point culminant. Si le verset 7 nous relate l'abaissement extraordinaire, à partir de la pleine gloire de la déité jusqu'à l'état et à la position d'homme, ce verset 8 décrit un abaissement supplémentaire de l'Homme qui était le Compagnon de l'Éternel : l'abaissement jusqu'à la mort de la croix. Toute Sa vie a été marquée par un abaissement continuel, par une humiliation croissante de Lui-même jusqu'à en arriver à la mort, et à la mort sous la forme extrêmement infamante et douloureuse de la mort de la croix.

Sa manière de penser, c'était de s'abaisser, et il faut que cette manière de penser soit aussi en nous. Mais penser ainsi n'est possible que si l'on est né de Dieu et qu'on possède l'Esprit de Dieu. Grâce à Dieu, il est possible pour nous de penser ainsi. Alors, faisons-le. L'obligation repose sur nous. Acceptons-la, et laissons-nous juger par elle.

3.3.4 - Ch. 2:9-11

Les trois versets qui détaillent Son humiliation sont suivis par trois versets qui proclament Son exaltation selon le décret de Dieu le Père. Mais là encore, Il prend tout de la main du Père, et il Lui est accordé un Nom absolument suprême. Nous pensons que dans ce passage, le mot « nom » est utilisé comme en Hébreux 1:4. Aucun nom particulier n'est visé, ni le nom de Seigneur, ni celui de Jésus, ou de Christ, ni aucun autre, mais le mot « nom » fait plutôt allusion à Son renom ou à Sa réputation. Ce Jésus autrefois méprisé et rejeté, a un tel renom que finalement tout être créé devra s'incliner devant Lui et confesser Sa Seigneurie. Et quand l'univers rassemblé Lui rendra hommage, que ce soit de bon gré ou sous une contrainte douloureuse, tout sera à la gloire de Dieu le Père.

3.4 Ch. 2:12-13

Au verset 12, l'apôtre laisse ce sujet si précieux, et revient à son exhortation commencée au verset 1:27. Il désirait ardemment que leur manière de vivre soit à tous égards en accord avec l'évangile, et qu'ils soient caractérisés par l'ardeur au travail pour l'évangile dans l'unité de pensée, et par le courage face à l'opposition. Dans le passé, quand Paul allait et venait parmi eux, ils avaient été marqués par l'obéissance à ce qu'il commandait. Il désirait qu'ils soient maintenant si possible encore plus obéissants à sa parole, du fait qu'ils étaient privés de son aide en personne. Des dangers les menaçaient de l'extérieur, et à l'intérieur il y avait la menace de ce danger subtil de la dissension : Paul désirait donc qu'ils redoublent d'énergie pour chercher à avoir et à manifester l'esprit qui était dans le Christ Jésus ; ce faisant, ils travailleraient à leur propre délivrance [= salut] de tout ce qui les menaçait. Paul désirait qu'ils le fassent avec crainte et avec tremblement, se souvenant de leur propre faiblesse. Pierre avait une fois pensé pouvoir opérer son propre salut sans crainte ni tremblement, et nous savons ce qu'il en advint.

Telle est évidemment la signification simple de ce verset 12 dont on a tant usé et abusé. Chacun de nous ne peut-il pas se l'appliquer ? Nous le pouvons certainement, si nous le voulons ; or Dieu peut nous donner de vouloir le faire. Au vu du verset 13, nous ne devons pas reculer d'agir selon le v. 12. Nous avons à travailler à notre propre salut, mais « c'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir ». Notons cela. Dieu opère le vouloir aussi bien que le faire, et le vouloir vient en premier. Ainsi, le travail de Dieu et notre travail sont considérés comme allant de pair harmonieusement. Le travail de Dieu doit toujours avoir la préséance sur le nôtre, à la fois chronologiquement et quant à l'importance. Mais la chose ne nous est pas présentée de manière à nous rendre fatalistes. Au contraire, notre travail est mentionné le premier, et il est insisté sur la responsabilité qui nous incombe à cet égard. Le fait que Dieu travaille est introduit comme un encouragement et un stimulant.

3.5 Ch. 2:14-16

Ainsi, enseignés de Dieu à aimer Sa volonté, nous la faisons, et si la pensée de Christ est en nous, nous la faisons correctement — non pas à contrecœur avec des murmures et des contestations, mais comme des enfants de Dieu simples et sans malice, portant le caractère de Dieu dont nous sommes les enfants. L'humanité est devenue une génération tortue et perverse, et nous devons vivre d'une manière diamétralement opposée. C'est la seule manière d'être des

lumières (« de reluire comme des luminaires ») dans les ténèbres de ce monde.

Le mot traduit par « reluire » est un mot utilisé, nous dit-on, pour le lever ou l'apparition des astres [ou : corps célestes] dans le ciel. Ceci amène une pensée saisissante. Nous devrions apparaître comme des luminaires célestes dans le ciel de ce monde. Le faisons-nous ? Ce n'est possible que si nous sommes tout à fait distincts de la génération de ce monde, selon ce que dit le début du verset 15. C'est la seule manière de pouvoir effectivement présenter aux autres la parole de vie (2:16).

Pour que la parole de vie soit présentée, il faut la vie aussi bien que le témoignage oral. La parole de témoignage devient la plupart du temps une parole de vie pour d'autres, quand elle s'exprime premièrement dans la vie du témoin. Si cela avait lieu dans le cas de ses chers convertis de Philippes, Paul aurait l'assurance de ne pas avoir travaillé en vain pour eux. Il aurait alors abondamment de quoi se réjouir par anticipation de l'apparition de Christ inaugurant Son jour. Il verrait le travail de Dieu en eux dont il avait parlé au verset 6 du premier chapitre, et il le verrait amené à son terme et pleinement accompli.

3.6 Ch. 2:17-18

Ayant placé devant les Philippiens l'exemple suprême du Seigneur Jésus « obéissant jusqu'à la mort », et les ayant exhortés à l'obéissance, c'est-à-dire à faire de cœur le bon plaisir de Dieu, l'apôtre fait encore allusion à son propre cas, au verset 17. Bien qu'il ait exprimé la pensée de pouvoir continuer à être parmi eux pour un temps (1:25), il envisage cependant ici la possibilité d'un martyre prochain. Certains font grand cas de leurs « impressions », et leur attribuent une certitude et une autorité presque égales à celles des Écritures. C'est une erreur. Paul avait ses « impressions » quant à son futur, et nous sommes persuadés que les événements lui ont donné raison. Cependant même lui, tout apôtre qu'il était, entretenait la pensée que les évènements *pourraient* démentir ses impressions.

3.6.1 - La libation du v. 17

Le mot traduit par « servir d'aspersion » est le même dont Paul se sert en 2 Timothée 4:6 (il est traduit là par « servir de libation ») alors que son martyre était imminent. Il fait allusion, bien sûr, à ces offrandes de boissons que la loi

commandait. « Un quart de hin de vin » devait être versé sur certains sacrifices, devant l'Éternel.

Ceci étant, nous trouvons deux choses très frappantes dans les versets 17 et 18. Tout d'abord, il rappelle les dons des Philippiens, envoyés malgré leur pauvreté, et transmis par Épaphrodite : « le sacrifice et le service de votre foi ». Autrement dit, il les considère comme étant le sacrifice *principal*, son propre martyre n'étant qu'une petite quantité de vin versée sur leur sacrifice, à titre de libation, c'est-à-dire comme un sacrifice *mineur*. Quelle manière extraordinaire de considérer les choses ! Nous aurions fait l'inverse, et pensé que l'abnégation des Philippiens était une libation versée sur le grand sacrifice de Paul comme martyr.

Pourquoi Paul considérait-il ainsi les choses ? Parce qu'il ne regardait pas « à ce qui est à lui, mais … à ce qui est aux autres » (2:4). Il était un exemple frappant de ce sur quoi il insistait auprès des Philippiens, et de la valeur et de l'excellence de la pensée qui était dans le christ Jésus. Rien n'était affecté chez Paul, et il ne faisait pas de simples compliments. Ravi par la grâce de Christ telle qu'il la voyait dans ses bien-aimés convertis, il pensait réellement ce qu'il disait.

3.6.2 - L'effet du martyre de Paul

La seconde chose qui nous frappe c'est qu'il envisageait effectivement son propre martyre comme calculé pour provoquer une explosion de joie pour lui-même et pour les Philippiens, une joie réciproque. Tout cela est bien contraire à la nature ! — contre nature, mais *spirituel*. Le fait est que Paul *croyait* VRAIMENT ce qu'il avait dit au sujet de « déloger et d'être avec Christ ». C'EST réellement « de beaucoup meilleur ». Il savait que, véritablement, les Philippiens l'aimaient tellement, que malgré la douleur de le perdre, ils surmonteraient leurs propres sentiments pour se réjouir de sa joie. Nous craignons beaucoup que Philippiens 1:23 soit souvent tourné en une pieuse platitude. C'était bien plus que cela pour Paul.

3.7 Ch. 2:19-24

Cependant il ne prévoyait pas son martyre pour le moment, comme il le leur avait déjà dit, et il envisageait donc de leur envoyer bientôt Timothée pour leur être en aide spirituellement, et aussi pour avoir de leurs nouvelles sur l'état de leurs affaires.

Parmi ceux qui étaient disponibles alors, aucun n'était autant animé d'un même sentiment avec lui, ni n'était aussi zélé pour le bien des Philippiens. La plupart des gens, même croyants, était caractérisés par la recherche de leurs propres intérêts plutôt que ceux de Christ. Timothée était une heureuse exception. Il était un véritable fils de son père spirituel. L'esprit qui était en Christ était aussi en lui. Nous craignons que cette recherche de nos propres intérêts et non pas de ceux de Christ, ne soit tristement banale de nos jours, parmi les croyants. Aucun serviteur de Dieu ne peut servir effectivement les saints si ce n'est en agissant parmi eux sans recherche d'aucune autre chose sinon les intérêts de Christ.

Timothée était donc celui qu'il espérait bientôt leur envoyer, et il espérait même être libéré pour pouvoir venir lui-même.

3.8 Ch. 2:25-30 — Épaphrodite

Cependant il désirait avoir un moyen de communication plus rapide avec eux en reconnaissance de leurs dons, et il leur renvoyait donc Épaphrodite, qui avait été leur messager auprès de lui ; il devenait maintenant le porteur de cette lettre que nous sommes en train de considérer.

Les versets 25 à 30 donnent un aperçu du genre de personne qu'était Épaphrodite, lui que Paul appelle « mon frère, mon compagnon d'œuvre et mon compagnon d'armes ». Lui aussi était animé des mêmes sentiments que l'apôtre, et nous voyons de suite que, quand l'apôtre dit « je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment avec moi » (2:20), il voulait dire « je n'ai personne parmi ceux qui ont été mes aides et mes assistants proches, ici à Rome ». Épaphrodite était un Philippien, et n'était donc pas visé par la remarque précédente.

Nombreux étaient et sont encore ceux dont on ne peut guère dire qu'ils sont des compagnons d'œuvre ou des compagnons d'armes, même s'ils sont reconnus comme frères. Épaphrodite était tous les trois, et non seulement cela, mais il était ouvrier et soldat en tant que compagnon de Paul. Ils travaillaient et combattaient en semble avec des buts et objectifs identiques. Y a-t-il quelqu'un à qui un tel témoignage puisse être rendu aujourd'hui ? Nous croyons que oui, vu que le Nouveau Testament nous informe si pleinement quant à la doctrine, la manière de vivre, et le service de Paul, ce serviteur-modèle de Dieu. En même temps, nous craignons beaucoup qu'en pratique ce soit bien *rare*. Tout croyant est appelé à être un ouvrier et un soldat. La truelle et l'épée devraient tous nous caractériser. Mais est-ce le cas ? Sommes-nous considérés comme des « compagnons » de Paul quand nous les utilisons ?

En exerçant son service consistant à voyager vers Paul, Épaphrodite était tombé malade jusqu'à être au bord de la mort. Deux fois dans ce passage, nous trouvons l'expression « près [ou : proche] de la mort ». Dieu avait en effet eu pitié de lui, et avait épargné ce grand chagrin à Paul et aux Philippiens, et pourtant il n'avait pas fait cas de sa vie dans l'intérêt de l'œuvre de Christ, et il devait donc être honoré.

Épaphrodite est ainsi un autre exemple de quelqu'un qui suivait les pas de Paul et de Timothée, tout comme ils suivaient Christ. La pensée qui se trouvait dans le Christ Jésus se trouvait aussi en lui, car non seulement il risquait sa vie pour servir son Seigneur, mais alors qu'il était malade au point d'être près de la mort, il était « fort abattu », non pas à cause de sa maladie, mais parce qu'il savait que ses frères à Philippe avaient eu des nouvelles de sa maladie et allaient être douloureusement attristés à son égard. C'est un bel exemple de quelqu'un qui « ne regardait pas à ce qui est à lui, mais … à ce qui est aux autres » (2:4). C'était vraiment de l'abnégation !

4 - Chapitre 3

4.1 Ch. 3:1

Paul et les Philippiens se réjouissaient donc au sujet d'Épaphrodite ; mais en abordant le chapitre 3, nous découvrons où se trouve pour le chrétien la source de joie la plus vraie et la plus durable. Dieu peut nous donner de faire l'expérience de Sa miséricorde, et réjouir nos cœurs, et Il le fait souvent, mais d'un autre côté Il doit souvent nous faire passer par la vallée des larmes. Or même s'il est permis aux circonstances de nous être contraires, et que la maladie ait une issue fatale, le Seigneur Lui-même demeure le même. Notre joie est vraiment en Lui. « Réjouissez-vous dans le Seigneur » est le grand message adressé à chacun de nous. En écrivant cela, l'apôtre se répétait, mais ce message heureux n'était pas ennuyeux pour lui, et il était la sécurité pour eux. Aucun serviteur de Dieu n'a à craindre de se répéter, car nous n'assimilons les choses que lentement. La répétition est un processus de sûreté dans les choses de Dieu.

4.2 Ch. 3:2

C'est « dans le Seigneur » que doit être notre joie. Il y a ceux qui voudraient nous détourner de Lui, comme l'indique le verset 2. En parlant de « chiens », l'apôtre fait probablement allusion aux hommes de très mauvaise vie, comme les gens des nations impurs. « Mauvais ouvriers » se rapporte à ceux qui, tout en professant être chrétiens, introduisaient le mal. La « concision » se rapporte aux judaïsants, en contraste avec ceux qui sont la vraie « circoncision » dont parle le verset 3. Le mot traduit par « concision » signifie simplement « coupure », en contraste avec la séparation complète qu'est la mort, figurée par la circoncision. Les judaïsants croyaient qu'il fallait couper les vilaines excroissances de la chair, mais ils ne voulaient pas qu'on introduise la mort par « la circoncision du Christ » (Col. 2:11), ce qui est la vérité du christianisme. L'objectif des judaïsants était « de se glorifier dans *votre chair* » (Gal. 6:13). Comme les hommes ne peuvent pas vraiment fanfaronner dans les manifestations les plus grossières de la chair, ils cherchent à ôter celles-ci pour favoriser des manifestations plus aimables et plus esthétiques dans lesquelles ils peuvent fanfaronner. Mais cela reste la vanterie de la chair.

4.3 Ch. 3:3

Le verset 3 parle, par contraste, de ce que sont les croyants, vus selon les pensées de Dieu à leur égard. Nous sommes la vraie circoncision spirituelle, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui n'avons pas confiance en la chair. Nous acceptons la sentence de condamnation de Dieu sur la chair, et trouvons notre tout en Christ. C'est alors que, dans l'énergie d'un Esprit non contristé, nous sommes remplis d'adoration envers Dieu.

Or d'habitude nous passons beaucoup de temps à apprendre à ne pas faire confiance à la chair, à faire passer un « vote de défiance » à son égard. Que d'expériences par lesquelles il nous faut souvent passer ! Ce genre d'expériences auxquelles nous faisons référence est détaillé en Romains 7, mais c'est une leçon qui ne peut pas être apprise simplement en théorie ; il faut l'apprendre expérimentalement. Il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour apprendre cette leçon, mais en fait il arrive souvent qu'il nous en faille beaucoup.

4.4 Ch. 3:4-7

Le cas de Paul, auquel se réfèrent les versets 4 à 7, montre que la leçon peut être apprise très profondément en très peu de temps. Si jamais un homme fût exemplaire selon la chair, c'était bien lui. De nos jours on parle de gens qui *meurent* « fortifiés par tous les rites de l'église » ; mais on peut dire de Paul qu'il avait *vécu* des années en étant fortifié par tous les rites et ordonnances et privilèges et justices du judaïsme. Si jamais il y eut une chair éduquée et religieuse à laquelle on aurait dû faire confiance, c'était bien celle de Saul de Tarse. Il était rempli de religion, et rempli de l'orgueil généré par sa croyance que tout cela était un si grand gain pour lui.

Mais tout fut renversé dans cette fantastique révélation sur le chemin de Damas. Il découvrit qu'il avait scandaleusement tort. Il découvrit que ses privilèges imaginaires étaient des désavantages ; que sa chair religieuse était une chair rebelle. Tout ce sur quoi il avait compté, tout ce en quoi il s'était confié, et tout ce dont il s'était glorifié, tout s'écroula avec fracas. Christ dans Sa gloire s'était révélé à lui. Tout ce qu'il avait estimé être un gain pour lui, il l'estimait désormais comme une perte à cause du Christ. Sa confiance en la chair était disparue pour toujours. Dès la fin des trois jours où il avait été aveugle, il commença à se glorifier dans le Christ Jésus. En l'espace de trois jours, il avait appris sa grande leçon.

4.5 Ch. 3:7-11

4.5.1 - Ch. 3:8-9

Et cette grande leçon était apprise solidement et pour toujours. Le verset 7 parle de la conclusion à laquelle il est arrivé sur le chemin de Damas : « je les *ai regardées* » (le verbe est au passé). Le verset 8 nous amène au jour où il écrivait cette épître dans une prison de Rome : « et je *regarde* même aussi » (le verbe est au présent). Le point atteint lors de sa conversion est confirmé et même accentué, environ trente ans plus tard. C'est seulement maintenant qu'il peut dire ce que, dans la nature des choses, il ne pouvait pas dire lors de sa conversion. Pendant trente ans, il avait grandi dans la connaissance de Christ, et l'excellence de cette connaissance le gouvernait. Comparées à cela, toutes choses n'étaient qu'une perte, et la profondeur et l'ardeur de sa dévotion sont exprimée dans ces mots ardents : « le *Christ Jésus*, MON SEIGNEUR ».

Regarder toutes choses comme une perte n'était pas une simple manière de penser, car il ajoute : « à cause duquel j'ai fait la perte de toutes ». C'est une chose de regarder toutes choses comme une perte, c'en est une autre d'en souffrir effectivement la perte. L'apôtre avait fait l'expérience des deux. Il ne fut pas perturbé outre mesure quand il perdit tout, car il avait déjà tout estimé comme une perte. De plus, en Christ il avait un gain infini, en comparaison de quoi tout le reste n'était qu'ordures.

Ce n'était pas qu'il espérait « gagner Christ » en échange de l'abandon de tout, à la manière de ceux qui abandonnent tous leurs biens et se retirent dans un couvent ou un monastère dans l'espoir d'assurer le salut de leur âme. C'était plutôt qu'ayant trouvé en Christ une valeur surpassant tellement tout, une telle excellence dans la connaissance du Christ Jésus, il était préparé à subir la *perte* de tout afin d'avoir Christ comme son *gain*. C'était une forme remarquable de compte de pertes et profits, duquel Paul sortait infiniment gagnant.

Tout le gain de Paul pouvait se résumer en un seul mot : CHRIST. Mais, bien sûr, tout ceci était basé sur le fait d'être « en Christ » et de se tenir devant Dieu dans cette justice qui est par la foi en Lui. En dehors de cela, il n'est pas possible d'avoir Christ comme son gain, ni d'être prêt à souffrir des pertes dans ce monde.

Au verset 9 il y a un contraste frappant entre « *ma* justice » et « la justice qui est *de Dieu* ». La première, s'il était possible de l'atteindre, serait « de la loi » ; elle serait quelque chose de purement humain, et selon la norme définie par la loi. La seconde est la justice dans laquelle nous sommes comme fruit de l'évangile. Elle est « de Dieu », c'est-à-dire *divine*, en contraste avec la première qui est humaine. Et elle est « par la foi en Christ », c'est-à-dire disponible pour

nous sur la base de Son intervention et de Son œuvre telles que l'évangile les présente à la foi ; et elle est « moyennant la foi », c'est-à-dire que nous la recevons sur le principe de la foi, et non pas sur le principe d'œuvres de loi.

Avons-nous tous saisi cela ? Nous réjouissons-nous d'être dans une justice entièrement divine dans son origine ? Comprenons-nous que toutes les choses de la chair dans lesquelles nous pourrions nous glorifier sont autant de pertes, et que tout notre gain est en Christ ?

Ce sont des questions importantes, auxquelles chacun de nous doit répondre.

4.5.2 - Quatre désirs de Paul (3:7-11)

Nous pouvons entrer beaucoup plus en profondeur dans le caractère d'un homme si nous connaissons ses véritables désirs et aspirations. Notre passage nous fait justement pénétrer le caractère de l'apôtre Paul. Ses désirs semblent se ranger sous trois chefs qu'on trouve tous dans la longue phrase allant de la fin du verset 7 à la fin du verset 11.

En premier lieu, il désirait gagner Christ. En deuxième, il désirait être trouvé en Christ, dans une justice entièrement divine. Troisièmement, il désirait connaître Christ et, découlant de cela, connaître une identification avec Christ, dans Sa résurrection, dans Ses souffrances et dans Sa mort. Nous réalisons tout de suite que cette troisième aspiration va très loin. Nous pouvons avoir vraiment Christ pour notre gain et notre justice, et être cependant très pauvres et superficiels dans notre connaissance de Christ. « Pour Le connaître, LUI » semble avoir été le désir suprême de Paul.

Paul ne Le connaissait-il pourtant pas ? Certainement, il Le connaissait, et en effet tout croyant Le connaît aussi. Mais Paul Le connaissait en fait dans une mesure bien plus grande que la plupart des croyants. Cependant, il y a un tel infini en Christ, de telles profondeurs à connaître, que nous voyons ici l'apôtre brûlant d'en connaître toujours plus. N'avons-nous pas au moins un peu de l'esprit de l'apôtre ? Soupirons-nous de mieux connaître notre Sauveur, non pas simplement de connaître quelque chose à Son sujet, mais de Le connaître Lui-même dans l'intimité de Son amour ?

Notre connaissance de Christ se fait par le Saint Esprit, et d'abord par les Écritures. Si nous avions été sur terre aux jours de Sa chair, nous L'aurions connu pour peu de temps « selon la chair ». Mais même ainsi, nous aurions dû dire : « toutefois maintenant nous ne Le connaissons plus ainsi » (2 Cor. 5:16).

Quand Ses disciples ont passé ces courtes années en Sa compagnie, ils ont fait une expérience des plus merveilleuses, mais ils n'avaient pas encore reçu le Saint Esprit, et ne pouvaient donc alors n'en comprendre que très peu. Ce n'est qu'après avoir perdu Sa présence parmi eux, et gagné celle du Saint Esprit, qu'ils connurent vraiment le sens de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Tout ce que nous connaissons de Christ objectivement nous est présenté dans les Écritures, mais le Saint Esprit qui demeure en nous, nous le fait vivre dans nos cœurs subjectivement.

4.5.3 - Ch. 3:10

Si la connaissance du vrai Christ vivant, présenté ainsi objectivement, pénètre nos cœurs subjectivement par le Saint Esprit, cela conduit à une troisième chose : Le connaître, Lui, par expérience et dans la pratique. C'est ce à quoi Paul fait allusion à la fin du verset 10. L'ordre des mots est significatif. L'ordre historique, dans le cas de notre Seigneur, était : les souffrances, la mort et la résurrection. Ici, la résurrection vient en premier. Ni Paul ni aucun d'entre nous ne peut envisager les souffrances et la mort sans avoir été fortifié par la connaissance de la puissance de Sa résurrection. Sa résurrection est le modèle et la garantie de la nôtre. En effet notre résurrection dépend entièrement de la Sienne.

Tandis que l'apôtre comprenait dans son esprit la puissance de la résurrection de Christ, il regardait « la communion de Ses souffrances » comme quelque chose de réellement désirable. Il désirait même être « rendu conforme à Sa mort » ! Jusqu'à ce que le Seigneur vienne, nous ne pouvons connaître la puissance de Sa résurrection que d'une manière intérieure et spirituelle, mais la communion de Ses souffrances et la conformité à Sa mort sont de nature très pratique. Paul voulait goûter les souffrances pour la cause de Christ et selon le modèle de Christ — des souffrances du même ordre que celles endurées par Christ Lui-même de la main des hommes. Il voulait même mourir en témoin de la vérité, voyant que Christ était mort de cette manière. C'était là tout ce qu'il désirait effectivement.

Prenons chacun un moment de tranquillité pour nous interroger dans nos cœurs. Désirons-nous ces choses ? Nous craignons que poser la question ne soit déjà y répondre. Il se peut que quelques-uns d'entre nous disent : « Je crois que, par la grâce de Dieu, je pourrais faire face à ces choses si j'étais appelé à le faire. Mais les désirer ? Eh bien, non ». Le fait que Paul les désirait est un témoignage

éloquent du degré tout à fait exceptionnel auquel Christ avait personnellement captivé son cœur, et auquel la puissance de Sa résurrection l'avait rempli d'un saint enthousiasme. Il était semblable à un athlète bien entraîné courant une course d'obstacles et plein d'un grand enthousiasme pour atteindre le but. Les versets précédents nous ont dit comment il avait rejeté de soi-disant avantages comme autant d'obstacles à sa course. Ces derniers versets nous disent qu'aucun obstacle ne le retiendrait, qu'il parcourrait son chemin à travers les fils de fer barbelés des souffrances, et qu'il plongerait dans le courant de la mort si c'était la manière d'atteindre le but.

4.5.4 - Ch. 3:11

Or c'est justement la force du verset 11 : « Si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts ». Il y arriverait de toute manière, peu importe par quels obstacles, même par les souffrances et le martyre. Il ne s'agit pas ici simplement de la résurrection, mais de la résurrection *d'entre* les morts, c'est-à-dire la première résurrection, dont Christ est les prémices. C'est dans l'attente de cette résurrection que nous avons à connaître la puissance de Sa résurrection d'entre les morts, et ainsi marcher ici-bas comme ceux qui sont ressuscités avec Christ.

4.6 Ch. 3:12-14

Les versets 12 à 14 nous montrent que l'apôtre avait présent à l'esprit la pensée d'une course quand il écrivait ces mots. Il ne voulait pas qu'on pense qu'il avait déjà reçu le prix, ou qu'il était arrivé à la perfection. Il était plutôt en train d'encore chercher à l'atteindre. Le Christ s'était saisi de lui, mais lui n'avait pas encore saisi le prix. Il cherchait encore ardemment à le saisir, tendant avec effort comme un athlète avide du « prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus ».

Le mot traduit par « céleste » signifie « en haut ». Le même mot est utilisé en Colossiens 3:1 où il nous est commandé de « chercher les choses qui sont en haut ». Le prix de l'appel vers les choses d'en haut est sûrement cette pleine et parfaite connaissance de Christ Lui-même, qui sera possible pour nous quand, à Sa venue, nos corps seront changés en la conformité de Son corps de gloire.

Paul avait soif de Le connaître plus profondément, comme nous l'avons vu, alors qu'il courait encore la course dont le prix final était une pleine

connaissance de Christ. Son désir était si intense qu'il faisait de lui l'homme d'une seule chose. Il était marqué par l'intensité et la concentration sur son but, ne souffrant pas que quoi que ce soit l'en détourne. Cela explique bien sûr en bonne partie l'étonnante puissance et fécondité de sa vie et de son ministère. La faiblesse et la stérilité qui marquent si souvent notre vie et notre ministère sont à attribuer très largement à des caractères exactement opposés : le manque de résolution et de concentration. Le temps et l'énergie sont dissipés en mille et une choses sans grande valeur ou importance, au lieu que nous ne soyons dirigés que par une seule chose. N'en est-il pas ainsi ? Alors recherchons la miséricorde de la part du Seigneur pour que, dans une mesure croissante, nous puissions dire : « Je fais Une chose ».

4.7 Ch. 3:15-16

C'est là la substance du verset 15. Paul se réjouissait de savoir qu'on pouvait parler d'autres frères que lui comme étant parfaits, ou adultes en Christ : Ils auraient le même sentiment que lui à ce sujet. D'autres n'avaient guère fait les mêmes progrès spirituels, et pouvait donc voir les choses quelque peu différemment. Ceux-ci sont exhortés à marcher dans le même chemin dans les choses auxquelles ils étaient parvenus, avec l'assurance que Dieu les conduirait jusqu'à ce qu'ils voient les choses juste comme elles avaient été révélées à l'apôtre.

Nous devons prendre très à cœur ces deux versets, car ils illustrent la manière dont les croyants plus spirituels et plus avancés doivent se conduire avec ceux qui sont moins avancés. Notre tendance naturelle est de regarder de haut ceux qui sont moins avancés que nous, de les mépriser ou même de les attaquer pour leur manque de conformité à ce qui nous semble juste. Cette tendance est surtout prononcée quand l'avance, dont nous nous glorifions, est plutôt une question d'intelligence que de vraie spiritualité.

4.8 Ch. 3:17-19

4.8.1 - Ch. 3:17

Les versets 15 et 16 révèlent alors l'esprit de vrai pasteur chez Paul, et au verset 17 nous trouvons qu'il peut donner en exemple sa propre vie et son propre caractère. On se souvient des paroles d'un poète décrivant le pasteur comme

celui qui « attire vers des mondes plus brillants, et qui ouvre la voie ». Aux versets 15 et 16, Paul attire ses frères plus faibles vers des mondes plus brillants. Au verset 17 nous le voyons les guider sur le chemin. L'exemple est majeur, comme nous le savons. Paul pouvait dire aux Philippiens comme il le fit aux Éphésiens à la fin de son ministère, qu'il avait prêché [ou (en anglais) : « montré »] et enseigné (Actes 20:20). Il y avait chez lui la pratique autant que la doctrine.

Pour cette raison il pouvait demander à 'ses' convertis d'être ses « imitateurs ». Il devait être un exemple, c'est-à-dire un type ou un modèle pour eux.

4.8.2 - Ch. 3:18a

C'était d'autant plus nécessaire, même dans ces temps du commencement, que beaucoup marchaient d'une manière qui reniait ce qui est propre au christianisme, tout en prétendant bien sûr faire encore partie de la sphère de la profession chrétienne. Ceux qui sont placés ici devant nous ne sont pas des croyants immatures comme au verset 15, ni des croyants animés d'un esprit tout à fait pervers comme au verset 15 du chapitre 1, mais des adversaires dont la fin est la destruction. Ils sont démasqués en termes très énergiques.

Ne manquons pas de remarquer l'esprit qui caractérisait l'apôtre en les dénonçant. Il n'y avait rien de mesquin ni de vindicatif chez lui, mais plutôt un esprit de douleur compatissante. Il pleurait même en écrivant cette dénonciation. Du reste, il était si zélé dans son souci pour les Philippiens qu'il les avait souvent avertis auparavant au sujet de ces gens.

4.8.3 - Ch. 3:18b-19

Son exposé s'articule en cinq points :

1. Ils sont ennemis de la croix de Christ. Peut-être pas de Sa mort, mais de Sa croix — de cette croix qui, devant Dieu, a mis la sentence de mort sur l'homme, sur sa sagesse et sur sa gloire.

2. Leur fin est la destruction. Cela suffisait à faire pleurer Paul en pensant à eux.

3. Leur Dieu est leur ventre ; c'est-à-dire qu'ils étaient gouvernés par leurs convoitises et leurs désirs, — désirs de nature souvent grossière, pensons-nous,

mais pas toujours. Cependant, quelle qu'en soit la forme, le moi était toujours leur dieu.

4. Ils se glorifiaient dans ce qui était leur honte. Ils n'avaient aucune sensibilité spirituelle. Tout dans leur esprit était à l'envers. Pour eux la lumière était ténèbres, et les ténèbres, lumière : leur gloire était une honte, et la honte était une gloire.

5. Leurs esprits étaient fixés sur les choses terrestres. La terre était la sphère de leurs pensées, et leur religion. Ils maintenaient la tradition de ceux dont le psalmiste parlait, disant : « Ils fixent leurs yeux, se baissant jusqu'à terre » (Ps. 17:11).

Cette tradition se poursuit encore avec énergie. La génération de ceux qui ont leurs pensées aux choses terrestres est encore florissante. Elle s'est même multipliée de manière étonnante dans la chrétienté. Les incrédules qui occupent tellement de chaires censées être chrétiennes, et qui contrôlent l'avenir de tellement de dénominations — ce sont eux qui peuvent incontestablement se réclamer de cette succession non-apostolique. Ils ne veulent pas de la croix de Christ qui verse le mépris sur l'orgueil et les capacités de l'homme. L'homme, c'est-à-dire le moi, voilà leur dieu. Ils se glorifient par exemple dans le fait de descendre de créatures bestiales, ce qui serait à leur honte si c'était vrai. La terre est tout leur horizon. Ils ridiculisent comme étant des extra-terrestres les croyants à la vieille mode, selon le type du Nouveau Testament. Eux-mêmes sont entièrement pour ce monde.

4.9 Ch. 3:20-21

Or « notre bourgeoisie est dans les cieux ». Voilà vraiment notre domaine de vie, notre citoyenneté. Nos associations vitales sont là, non pas ici-bas comme les ennemis de la croix voudraient l'enseigner. Le ciel est notre patrie, et c'est bien vers les cieux que nous allons. Mais avant d'y arriver, nos corps ont besoin d'un grand changement, qui aura lieu à la venue du Seigneur. Nos corps d'humiliation vont être transformés en la ressemblance du corps de Sa gloire, et l'opération de Son pouvoir puissant est nécessaire pour accomplir cette transformation.

Notre attitude est donc une attitude d'attente du Sauveur, qui va venir des cieux, auxquels nous appartenons. Il vient comme Celui qui exerce un pouvoir Lui permettant finalement de s'assujettir toutes choses. N'est-ce pas une pensée touchante que le tout premier exercice de ce pouvoir sera de s'assujettir les

pauvres corps de Ses saints, vivants ou morts, en les rendant conformes à Lui-même ? Puis, étant faits à Sa ressemblance, nous entrerons dans tout ce qu'implique notre citoyenneté céleste.

Ainsi, nous attendons le Sauveur. Gardons les yeux de notre cœur dirigés vers les cieux, car le prochain mouvement d'importance décisive viendra des cieux.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1

Deux expressions, au premier verset, dirigent nos pensées vers ce que nous venons de voir : « Ainsi donc » (4:1a) et « ainsi » (4:1b). « Ainsi donc » (4:1a) nous devons demeurer fermes dans le Seigneur, c'est-à-dire 'à cause de' ou 'en vue de' ce qui vient d'être exposé. Qu'est-ce donc qui a été exposé ? Notre appel céleste, notre citoyenneté céleste, notre attente de ce corps de gloire, transformé à la ressemblance de celui de Christ, et dans lequel nous entrerons dans notre héritage céleste. Aucune incertitude ici ! Et pas de déception quand le moment de la réalisation viendra ! Il vaut la peine de demeurer fermes dans le Seigneur !

Mais (4:1b) nous devons demeurer *ainsi* fermes, c'est-à-dire de la même manière que Paul et selon ce qu'en dit le chapitre 3. Nous devons être *ensemble* les *imitateurs* de Paul, et le prendre pour *modèle*, comme il le dit. Si nous aussi nous trouvons dans la connaissance de Christ une excellence qui surpasse de loin tout autre chose, nous demeurerons certainement « fermes dans le Seigneur ». Nos affections, tout notre être, seront tellement enracinés en Lui que rien d'autre ne pourra nous animer.

5.2 Ch. 4:2

Comme nous l'avons déjà remarqué, l'adversaire essayait de gâcher le témoignage des Philippiens par des dissensions. Au verset 2 nous découvrons que le trouble était largement centré sur deux excellentes femmes qui étaient au milieu d'eux. L'apôtre se tourne alors vers elles, en les nommant et les suppliant d'être d'une même pensée *dans le Seigneur*. Ces trois mots sont de toute importance. Si ces deux femmes se soumettaient entièrement au Seigneur, ayant leurs cœurs engagés pour Lui comme l'était celui de Paul, leurs différences de pensées du moment disparaîtraient. La pensée d'Évodie sur tel sujet, et celle de Syntyche disparaîtraient, et la pensée du Seigneur demeurerait. Ainsi elles auraient une même pensée en ayant celle du Seigneur.

5.3 Ch. 4:3

Épaphrodite repartait à Philippes, porteur de cette épître. Le verset 3 semble être une requête adressée à lui pour aider ces deux femmes au sujet de cette dissension, car dans le passé elles avaient combattu fidèlement pour l'évangile

avec l'apôtre lui-même, et avec Clément et d'autres. Si elles pouvaient être aidées, la principale cause de dissension serait ôtée.

5.4 Ch. 4:4-5

Avec le verset 4, nous revenons à l'exhortation du premier verset du chapitre 3. Il nous était dit, là, de nous réjouir dans le Seigneur. Ici, nous devons nous réjouir *toujours* dans le Seigneur, car rien n'est autorisé à nous en détourner. En outre, il insiste en répétant l'exhortation à nous *réjouir*. Nous ne devons pas simplement croire et faire confiance, nous devons aussi nous réjouir.

Ceci nous amène à considérer ce qui serait susceptible de nous empêcher de nous réjouir dans le Seigneur. L'une de ces choses, c'est l'esprit dur et inflexible qui insiste toujours sur ses droits ; c'est une source génératrice de mécontentement et d'égocentrisme. À l'inverse, nous devons être caractérisés par la modération et la douceur, car le Seigneur est proche et Il se chargera de notre cause.

5.5 Ch. 4:7

Puis à nouveau, il y a les divers soucis et épreuves de la vie, tout ce qui a tendance à remplir nos cœurs d'anxiété. En face de cela, notre ressource est la prière. Nous devons mêler les actions de grâce à nos prières, car nous devons toujours nous souvenir des abondantes miséricordes du passé. Ce sur quoi nos prières portent est seulement limité par l'expression « en toutes choses ».

Ce passage nous invite à faire de tout un sujet de prière, et à adresser librement nos requêtes à Dieu. Vous remarquerez qu'il n'y a aucune garantie de leur exaucement. Cela ne conviendrait pas, car notre compréhension est très limitée, et il nous arrive souvent de demander ce qui, si c'était accordé, ne serait ni à la gloire du Seigneur ni pour notre bénédiction. Ce qui est garanti, c'est que nos cœurs et nos esprits seront gardés par la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Maintes et maintes fois, on a vu des chrétiens passer par des épreuves dont ils avaient demandé en vain d'être exemptés, puis ensuite, regarder en arrière et dire : « Je m'étonne moi-même. Je ne comprends pas comment j'ai pu traverser une épreuve si lourde, et la surmonter malgré tout avec une telle sérénité ».

Il faut distinguer « la paix de Dieu » et « la paix avec Dieu » dont parle Romains 5:1. Cette dernière est la paix en relation avec Dieu, qui vient de la connaissance d'avoir été justifié devant Lui. C'est une paix qui dans son

caractère ressemble à la paix même de Dieu ; elle remplit nos cœurs quand, Lui ayant tout remis par la prière, nous nous confions dans Son amour et Sa sagesse à notre égard, et que, par conséquent, nous ne nous inquiétons de rien.

Il peut être aussi utile de distinguer la prière présentée dans ce passage d'avec celle présentée en Jean 14:13-14. Là le Seigneur parlait plus particulièrement au groupe des apôtres, vus comme Ses représentants qu'Il laissait derrière Lui dans le monde, et Il leur donnait les pleins pouvoirs en ce qui concerne la prière en Son nom. La force de l'expression « en Mon nom », c'est « comme Mes représentants ». Cette prière en Son nom est lourde de responsabilité et très solennelle. Tout chèque tiré réellement en Son nom sur la banque des cieux sera honoré. Mais nous devons faire très attention à ne pas tirer des chèques pour des motifs purement personnels, sous couvert de les tirer en Son nom. Ce serait une sorte de détournement de fonds ! Et rappelons-nous qu'à la banque des cieux, il y a un œil pénétrant qui est infailliblement capable de distinguer entre les chèques authentiquement en Son nom, et ceux qui ne le sont pas.

En outre, mille et une choses dans nos vies ne peuvent guère être présentées à Dieu comme en directement rapport avec le Nom et les intérêts de Christ, et pourtant nous avons une pleine liberté de les présenter à Dieu, et il nous est même commandé de le faire. En le faisant, nous pouvons jouir de la paix de Dieu. Nous pouvons ne nous inquiéter de *rien*, parce que nous prions sur tous les sujets, et nous sommes reconnaissants à l'égard de tout.

5.6 Ch. 4:8-9

L'inquiétude étant ôtée de nos cœurs, il y a de la place pour qu'entre tout ce qui est bon ; c'est ce dont parle le verset 8. On ne peut guère exagérer l'importance d'avoir l'esprit occupé de tout ce qui est vrai, pur et aimable, la plus haute expression de ce qui se trouve en Christ. Nos vies sont si largement contrôlées par nos pensées ! et c'est pour cela qu'il est dit : « Car comme il a pensé dans son âme, tel il est» (Prov. 23:7). Donc, avoir nos esprits remplis de ce qui est vrai, juste et pur, c'est comme une grande route menant à une vie marquée par la vérité, la justice et la pureté. Nous ne pouvons éviter le contact avec beaucoup de mal, mais nous en occuper inutilement est désastreux et est une source de faiblesse spirituelle.

Si l'expression suprême et parfaite de toutes ces choses bonnes se trouvait en Christ, elles se manifestaient aussi très réellement dans la vie de l'apôtre. Les Philippiens les avaient non seulement apprises, reçues et entendues, mais ils les

avaient aussi vues en Paul, et ce qu'ils avaient vu, ils devaient eux-mêmes le faire. Remarquez, il est dit « *Faites* ces choses », car les choses excellentes qui remplissent nos pensées doivent être manifestées pratiquement dans nos vies. Alors le Dieu de paix sera effectivement avec nous, ce qui va au-delà de la paix de Dieu remplissant nos cœurs.

5.7 Ch. 4:10-23

5.7.1 - Ch. 4:10-11a

Avec le verset 10 commencent les messages qui terminent l'épître, et Paul rappelle à nouveau le don que les Philippiens lui avaient envoyé. Ce don l'avait grandement réjoui dans son emprisonnement. Il savait qu'ils avaient toujours pensé à lui, mais que, jusqu'au voyage d'Épaphrodite, l'occasion leur avait manqué de lui envoyer de l'aide. Cette aide était arrivée maintenant très opportunément ; cependant sa joie ne provenait pas principalement du soulagement de ses privations, comme le montre le début du verset 11, mais de ce qu'il savait que cela signifiait plus de fruit pour Dieu, et que cela leur serait imputé comme crédit dans le jour à venir, comme le montre le verset 17.

5.7.2 - Ch. 4:11b-12

Parler de manque et de privation conduit l'apôtre à nous donner un merveilleux aperçu de la manière dont il affrontait ses souffrances et son emprisonnement. Ces circonstances tragiques étaient devenues pour lui une source d'instructions pratiques, car il avait appris à être content. Être content dans les circonstances présentes, quelles qu'elles soient, n'était pas plus naturel à Paul qu'à nous. Mais il l'avait appris, et appris non pas en théorie, mais par l'expérience en passant par les circonstances les plus défavorables, son cœur étant plein de Christ comme nous le voyons au chapitre 3. Il était donc capable d'affronter les changements les plus violents. L'abaissement ou l'abondance, la pleine suffisance ou la faim, l'abondance ou les pires privations, tout était pareil pour Paul car Christ est le même, et toutes les ressources et les joies de Paul étaient en Lui.

5.7.3 - Ch. 4:13

En Christ, Paul avait la force de tout affronter, et la même force est disponible de la même manière pour chacun de nous. Si seulement nous exploitions tout ce qui est en Christ pour nous, nous pourrions tout faire. Or Paul ne dit pas simplement « je pourrais », mais « je peux ». Il est facile d'admirer le courage merveilleux et la supériorité sereine vis-à-vis des circonstances, qui marquaient l'apôtre, et il n'est pas difficile de discerner la source de sa puissance, mais c'est autre chose de marcher sur sa trace. Ce n'est même guère possible, à moins de traverser ses circonstances ou des circonstances semblables. De là vient notre faiblesse si manifeste. Nous nous conformons au monde, nous manquons de vigueur et d'agressivité spirituelles, nous évitons les souffrances, et nous manquons l'éducation spirituelle. Nous ne pouvons pas dire « j'ai appris … je sais … je suis enseigné … je peux », comme Paul pouvait le dire. Il serait bon pour nous de voir en face en toute simplicité ces défauts qui nous caractérisent, de peur que nous ne pensions que nous sommes « riches et rassasiés de biens », que nous sommes sélectionnés comme chrétiens du vingtième siècle, et que par conséquent, quant à l'intelligence spirituelle, nous sommes presque la dernière expression de ce que devraient être les chrétiens.

5.7.4 - Ch. 4:14

L'apôtre ne dépendait nullement des dons des saints de Philippes ou d'ailleurs, et il voulait qu'ils le sachent ; mais, bien qu'il en fût ainsi, il les assure, d'une manière très délicate et très belle, qu'il était pleinement conscient de l'amour et du dévouement envers le Seigneur et envers lui-même qui les avaient incités à faire ce don. Il reconnaissait que les Philippiens brillaient particulièrement dans cette grâce, et cela depuis le premier moment où ils avaient été touchés par l'évangile. Ils avaient pensé à lui dans le passé, quand aucune autre assemblée ne l'avait fait, tant en Macédoine et à Thessalonique, que maintenant à Rome.

Le dévouement des Philippiens à cet égard était rehaussé par le fait qu'ils étaient très pauvres. C'est ce que 2 Corinthiens 8:2 nous révèle. Ils avaient eux-mêmes traversé une grande affliction, et ils avaient fait l'expérience d'une grande joie dans le Seigneur. Tout ceci est très instructif pour nous. Très souvent, nous sommes indifférents et mesquins parce que nos propres expériences de souffrance et de rafraîchissement spirituel sont très superficielles.

5.7.5 - Ch. 4:15-20

Ayant reçu leur libéralité par Épaphrodite, Paul voulait qu'ils sachent qu'il était maintenant bien approvisionné et dans l'abondance. Mais leur don n'avait pas seulement répondu à ses besoins ; il était dans sa nature un sacrifice agréable à Dieu, comme ces sacrifices de bonne odeur dont parle l'Ancien Testament. C'était quelque chose d'encore plus grand.

Mais qu'en était-il des Philippiens eux-mêmes ? Ils s'étaient encore appauvris, ils avaient encore réduit leurs ressources déjà maigres par leur don en faveur d'un prisonnier âgé qui ne pouvait nullement leur rendre la pareille ni les aider. Paul le ressentait, et au verset 19 il exprime sa confiance à leur égard. Dieu suppléerait à tous leurs besoins. Remarquez comment il parle de Lui comme « Mon Dieu » — le Dieu que Paul connaissait et dont il avait fait lui-même l'expérience pratique. Ce Dieu serait leur Fournisseur de ressources, non selon leurs besoins, ni même selon le désir ardent de Paul à leur égard, mais selon Ses richesses en gloire dans [ou : par] le Christ Jésus. Il aurait été déjà merveilleux que Dieu s'engage à suppléer à leurs besoins selon Ses richesses *sur la terre* dans le Christ Jésus ; mais Ses richesses *en gloire* sont encore plus merveilleuses. Les Philippiens, ou nous-mêmes, pourront ne jamais être riches dans les choses de la terre, et pourtant être enrichis en richesses de gloire. S'il en est ainsi, nous répondrons effectivement en attribuant la gloire à Dieu notre Père aux siècles des siècles.

5.7.6 - Ch. 4:21-23

Il est intéressant de noter dans les salutations finales, qu'il y avait des saints même dans la maison de César. Le premier chapitre nous avait dit que ses liens avaient été manifestés comme étant en Christ dans tout le prétoire, ou selon la version anglaise dans tout le palais, et s'ils avaient été manifestés dans tout le palais, on suppose qu'ils l'avaient été à César lui-même. Mais avec quelques-uns de ses employés et de ses serviteurs, les choses étaient allées plus loin, et certains avaient été convertis. Dans une des grandes forteresses de la puissance de l'ennemi, des âmes avaient été transportées du royaume des ténèbres au royaume du Fils de l'amour du Père.

De tels triomphes sont bien les effets de la grâce. Comme le souhait final

vient à propos ! « Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit ! Amen ».

Épitre aux Colossiens

F. B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3
4 Chapitre 4

Table des matières détaillée :

1 Chapitre 1
1.1 Ch. 1:1-2
1.2 Ch. 1:3-5
1.3 Ch. 1:5-6
1.4 Ch. 1:7
1.5 Ch. 1:9
1.6 Ch. 1:10a
1.7 Ch. 1:10b-11
1.8 Ch. 1:12
1.9 Ch. 1:13
1.10 Ch. 1:14
1.11 Ch. 1:15-17
1.12 Ch. 1:18
1.13 Ch. 1:19-22
1.13.1 Ch. 1:19-20a
1.13.2 Ch. 1:20b
1.13.3 Ch. 1:20c
1.13.4 Ch. 1:21
1.13.5 Ch. 1:22a
1.13.6 Ch. 1:22b
1.14 Ch. 1:23
1.15 Ch. 1:24
1.16 Ch. 1:25
1.17 Ch. 1:26-29
2 Chapitre 2

2.1 Ch. 2:1-3
2.2 Ch. 2:4
2.3 Ch. 2:5
2.4 Ch. 2:6-7
2.5 Ch. 2:8-23
2.5.1 Ch. 2:8
2.5.2 Ch. 2:8b-10
2.5.3 Ch. 2:11
2.5.4 Ch. 2:12
2.5.5 Ch. 2:13
2.5.6 Ch. 2:14
2.5.7 Ch. 2:15
2.5.8 Ch. 2:16-17
2.5.9 Ch. 2:18-19
2.5.10 Ch. 2:20-21
2.5.11 Ch. 2:22-23
3 Chapitre 3
3.1 Ch. 3:1-4
3.2 Ch. 3:5-7
3.3 Ch. 3:8-11
3.4 Ch. 3:12-15
3.4.1 Ch. 3:12
3.4.2 Ch. 3:13-14
3.4.3 Ch. 3:15
3.5 Ch. 3:16-17
3.5.1 Ch. 3:16
3.5.2 Ch. 3:17
3.6 Ch. 3:18-25
4 Chapitre 4
4.1 Ch. 4:1
4.2 Ch. 4:2-6
4.3 Ch. 4:7-9
4.4 Ch. 4:10-11
4.5 Ch. 4:12-16
4.6 Ch. 4:17-18

1 - Chapitre 1

Les croyants de Colosses étaient bien plus avancés que les Galates quant à leur état spirituel. En parcourant l'épître, nous verrons certains sujets importants sur lesquels l'apôtre Paul devait exprimer un avertissement ; cependant, pour le principal, ils avaient fait de vrais progrès et l'apôtre pouvait parler de leur « ordre » et de la « fermeté » de leur foi en Christ (2:5). Ils formaient un heureux contraste à la fois avec les Corinthiens et les Galates, les premiers étant caractérisés par le désordre et les second par le détournement de la foi de Christ.

1.1 Ch. 1:1-2

C'est à cause de cela, sans aucun doute, que l'apôtre s'adresse à eux en tant que fidèles frères et en tant que saints. Tous les croyants peuvent bien être qualifiés de frères saints, car tous sont « saints », c'est-à-dire « mis à part pour Dieu ». Mais est-il possible de s'adresser à nous tous comme à des frères fidèles ? Marchons-nous tous dans la foi et dans la fidélité ? Prenons ces questions à cœur car un croyant infidèle ne pourra guère apprécier, ni même comprendre la vérité développée dans cette épître.

Comme souvent dans ses épîtres, l'apôtre commence par assurer les Colossiens de ses prières pour eux. S'il est nécessaire d'adresser des paroles d'avertissement et de correction, cela a beaucoup plus de puissance et est beaucoup mieux accepté si cela vient de lèvres qui ont l'habitude de s'appliquer à prier pour nous. Les prières de l'apôtre étaient mêlées d'actions de grâces, les deux ayant pour origine ce qu'il avait entendu à leur sujet, car comme on le voit au v. 1 du ch. 2, il ne les avait jamais vu face à face. Il avait reçu des nouvelles de leur *foi* en Christ et de leur *amour* pour tous les saints.

Ces deux choses, aussi simples et élémentaires qu'elles paraissent, sont de la plus grande importance. Elles indiquent de manière définie et certaine la possession de la nature divine (voir 1 Jean 3:14 ; 5:1). Un inconverti peut bien s'attacher ici ou là à un croyant individuel qui lui a tapé dans l'œil, mais il n'aimera pas « tous les saints ». Cela dépasse les possibilités de quiconque, sauf de celui qui est né de Dieu.

1.2 Ch. 1:3-5

Ce n'est pas avant le v. 9 que l'apôtre les informe du fardeau qu'il avait en

prière pour eux. Il commence par leur parler de ce pourquoi il rendait grâce. « Nous rendons grâce … à cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux » (1:3-4). Il est fait allusion à cette espérance au cours de l'épître (1:27 ; 3:4), mais elle n'est pas développée en détail car ils la connaissaient bien. Ils en avaient reçu la nouvelle quand la parole de l'évangile était parvenue à leurs oreilles au commencement. Ceci nous fait comprendre que ceux qui prêchent l'évangile doivent faire attention à ne pas seulement insister sur son effet présent en délivrance de la puissance du péché, mais aussi sur son effet final : l'introduction du croyant dans la gloire. Bien sûr ce serait aussi une erreur de prêcher l'effet final sans insister sur l'effet présent.

1.3 Ch. 1:5-6

L'évangile dans ces jours-là avait dépassé les limites étroites de la Palestine et était parvenu dans tout le monde. Il avait atteint les Colossiens, qui faisaient partie des nations [ou : Gentils], et par conséquent ils connaissaient la grâce de Dieu en vérité. La grâce de Dieu nous rend-elle négligents ou indifférents ? Non pas, elle agit en sens inverse, elle suscite du fruit : « La parole de la vérité de l'évangile … qui porte du fruit et croit, comme aussi parmi vous ». La croissance et le fruit porté sont tous les deux des preuves de vitalité. Il n'y a ni stagnation ni déclin là où l'évangile est réellement reçu.

1.4 Ch. 1:7

Il ressort du v. 7 qu'Épaphras avait été le serviteur de Christ qui leur avait apporté la lumière. C'est de ses lèvres, qu'ils avaient appris la bonne nouvelle de la grâce de Dieu et l'espérance de la gloire. Le v. 8 montre ensuite qu'il avait voyagé à Rome et avait fait connaître à Paul ce que Dieu avait opéré parmi les Colossiens, et la profondeur et la sincérité de leur amour chrétien. Nous pouvons voir à quel point Paul l'estimait ; il en parle comme d'un fidèle serviteur de Christ, et à la fin de l'épître nous apprenons combien il se dévouait vraiment pour le bien spirituel des Colossiens.

1.5 Ch. 1:9

Le rapport apporté par Épaphras n'avait pas seulement amené Paul à rendre grâces, comme nous l'avons vu, mais il le contraignait aussi à des prières

constantes pour eux. Au v. 9 il commence de leur dire ce pourquoi il priait à leur sujet. Sa prière peut être résumée sous quatre rubriques :

1. - Il désirait qu'ils soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, de telle sorte
2. - qu'ils marchent d'une manière digne du Seigneur et lui plaisent à tous égards, en sorte
3. - qu'ils soient fortifiés pour supporter les souffrances avec joie, et
4. - qu'ils soient pleins d'un esprit d'action de grâces et de louange.

Voyons ces points un peu plus en détail.

La volonté de Dieu est de tout gouverner pour nous ; c'est pourquoi la connaissance de Sa volonté vient nécessairement en premier lieu. Le mot utilisé ici pour connaissance est un mot très fort qui signifie en réalité une *pleine connaissance*, et c'est de cette pleine connaissance qu'ils devaient être remplis. L'apôtre ne se serait satisfait de rien moins que cela. Il fallait que la volonté de Dieu occupe toutes leurs pensées et remplisse leur horizon. Ce niveau requis va vraiment très loin, mais la norme divine et l'objectif divin sont absolument et toujours immensément élevés.

En outre notre connaissance doit être *en toute intelligence spirituelle*, c'est-à-dire une intelligence acquise par l'Esprit de Dieu et non pas un simple processus intellectuel. Il est possible d'acquérir des informations sur la Bible, comme on s'informe sur l'histoire et la géographie, et cela peut permettre d'être capables d'analyser et exposer l'Écriture ; et malgré tout cela, on peut rester entièrement étranger à sa portée expérimentale et à sa puissance. Il faut aussi que notre connaissance soit *en toute sagesse*. L'homme sage est celui qui est capable d'un sain jugement pour appliquer sa connaissance aux circonstances devant lesquelles il se trouve. Ainsi ce que l'apôtre désire pour les Colossiens et pour nous, c'est que nous acquérions une pleine connaissance de la volonté de Dieu par l'enseignement du Saint Esprit, car c'est de cette manière que nous serons gouvernés par ce que nous savons, et que nous serons capables d'appliquer notre connaissance aux détails pratiques au milieu des circonstances embrouillées qui nous environnent.

1.6 Ch. 1:10a

Or c'est là ce qui nous rend capable de marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. Rien n'est plus triste que de voir un croyant distrait par les circonstances, rempli d'incertitude, vacillant de ci et de là.

Quel encouragement au contraire quand un croyant est comme un navire secoué par des vents violents, soufflant parfois dans tous les sens, et pourtant gardant un cap bien stable, parce que le matelot à une bonne intelligence de la navigation et de la carte maritime, et qu'il a la sagesse non seulement de tirer ses observations du soleil, mais aussi de les appliquer au lieu où il se trouve et à sa direction. Chez une telle personne il y a une netteté et une certitude qui glorifient Dieu. On trouve un exemple de tout ce dont nous parlons en une mesure incomparable chez l'apôtre Paul. Il suffit de lire Philippiens 3 pour s'en rendre compte.

Cette marche digne du Seigneur et lui plaisant à tous égards, est la base nécessaire pour que du fruit soit porté. Il y a une distinction entre le « fruit de l'Esprit » dont il est parlé en Gal. 5:22-23 et porter du fruit selon notre verset 10. En Galates c'est le fruit produit dans une marche ayant le *caractère* chrétien ; ici, il s'agit de porter du fruit sous forme de *bonnes œuvres*. Le premier est le fondement du second, mais les deux sont nécessaires. Les bonnes œuvres sont le résultat nécessaire d'un caractère formé réellement selon Christ. Les bonnes œuvres sont des œuvres qui expriment la vie divine et le caractère divin chez le chrétien, et qui sont selon la Parole de Dieu. Nous devons être caractérisés par *toute* bonne œuvre.

1.7 Ch. 1:10b-11

Dans tout ceci, il n'y a rien de définitif tant que nous sommes sur la terre, comme le montre la fin du v. 10 : même ayant la connaissance de Sa volonté, nous avons à croître dans la connaissance de Dieu, ou « par la pleine connaissance de Dieu ». Non seulement nous croissons *en* elle, mais nous croissons *par* elle, car plus nous connaissons Dieu expérimentalement, plus notre stature spirituelle croit, et plus nous sommes « fortifiés en toute force » comme l'indique le v. 11.

Le langage de ce verset 11 est très fort. Il est parlé de « toute force », de « la puissance de Sa gloire », de « toute patience ». Nous pouvons bien être surpris, et poser la question : est-il possible que des créatures faibles et défaillantes comme nous soient fortifiées à ce degré extraordinaire ? Il en est bien ainsi. La puissance de la gloire est capable de Lui assujettir toutes choses, comme l'indique Phil. 3:21 ; elle peut donc nous assujettir et nous fortifier maintenant. Mais dans quel but ?

La réponse à cette question est encore plus étonnante : c'est en vue de ce que nous soyons capables de supporter toutes les épreuves du chemin, non seulement avec une grande patience, mais aussi avec joie. Nous aurions pensé

naturellement que cette force extraordinaire conférée aurait eu pour but d'accomplir des exploits extraordinaires au service de Dieu, ou d'agir comme Élie ou Paul. Mais non, c'est en vue de souffrances, supportées avec patience et avec joie. Réfléchissons un peu, et nous comprendrons que ceci est totalement contraire à notre nature.

Le monde connaît et admire l'attitude d'esprit qui consiste à « sourire et endurer ». On fait l'éloge de celui qui fait face à l'adversité avec gaieté, même si sa gaieté n'est basée que sur une sorte de fatalisme et un refus de considérer le lendemain. Le croyant qui a grandi dans la connaissance de Dieu et qui est fortifié, peut être plongé dans la souffrance, mais au lieu d'être consumé par le désir d'en sortir, il endure avec patience ; au lieu de murmurer contre les voies divines, non seulement il y acquiesce, mais il est joyeux. *Joyeux*, notons-le bien, ce n'est pas simplement gai. Sa joie s'épanche régulièrement, comme coulent des eaux calmes et profondes. Mais voilà que la puissance pour cela est selon la puissance de Sa gloire. Cette gloire existe aujourd'hui, et elle va être manifestée très bientôt, en sorte que dès maintenant il est possible pour nous de nous « réjouir d'une joie ineffable et glorieuse ». Lire 1 Pierre 1:6-9 qui illustre bien notre sujet.

1.8 Ch. 1:12

Le saint qui est joyeux se met naturellement à rendre grâces et à louer. C'est pourquoi le v. 12 découle du v. 11. Nous rendons grâces à Dieu comme Père, car c'est dans ce caractère que nous Le connaissons, et qu'Il a opéré envers nous pour accomplir Son propos d'amour. Nous rendons grâces pour ce qu'Il *a fait*. Les sujets d'actions de grâces se suivent selon une échelle descendante, partant de Son propos et allant vers la satisfaction de nos besoins, laquelle était nécessaire pour que Son propos soit accompli.

« Rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ». Ce n'est pas « seront rendus capables » ni « sont en train d'être rendus capables », mais « sont [déjà] rendus capables ». Nous qui avons cru, nous sommes rendus capables d'avoir part à la gloire céleste, capables d'avoir cette part dans la lumière de la présence de Dieu que tous les saints de la dispensation présente partageront. Nous pouvons être bien peu capables de réaliser ce que signifie cet héritage [ce lot des saints], mais nous avons une pleine assurance d'avoir été rendus par le Père capables d'y avoir part. Être rendus convenables et capables, c'est notre part déjà maintenant, bien que l'héritage soit futur.

1.9 Ch. 1:13

Pour que nous soyons rendus capables, il nous fallait une délivrance. Dans l'état d'inconverti, nous étions sous le pouvoir des ténèbres. Les ténèbres ici, désignent Satan et ses œuvres, de même que le mot « lumière » vient d'être utilisé pour décrire la présence de Dieu. Nous avons été délivrés du royaume de Satan pour être transportés dans un royaume d'un caractère infiniment plus élevé et meilleur, le royaume du « Fils de Son amour », ou de « Son cher Fils ». En étant mis sous le pouvoir du *bien* parfait, nous sommes délivrés de la puissance du *mal*.

À plusieurs reprises dans le Nouveau Testament, il nous est rappelé qu'en croyant, nous sommes amenés sous l'autorité divine. Il est parlé du royaume de Dieu, et du royaume des cieux dans l'évangile de Matthieu, du fait que Jésus, le roi de Dieu, est assis dans les cieux, en sorte qu'Il exerce un pouvoir céleste sur la terre. On trouve encore d'autres expressions pour qualifier le royaume, mais aucune n'exprime autant la proximité et les affections que celle que nous avons ici. Le mot « royaume » peut avoir une connotation un peu rude à nos oreilles, mais il n'y a rien de rude dans le « royaume du Fils de l'amour du Père ». Certes cela parle d'autorité, mais c'est l'autorité de l'amour parfait, tous ses décrets en étant imprégnés.

Ne regimbons jamais contre l'autorité. Le fait est que nous ne pouvons faire sans elle, et que nous n'avons jamais été destinés à cela. Au commencement, quand l'homme a commencé à regimber contre l'autorité de Dieu, il est tombé instantanément sous le pouvoir ténébreux du diable. Il n'a jamais été l'intention de Dieu que l'homme soit laissé sans aucun contrôle. Si maintenant nous sommes délivrés du pouvoir de Satan, c'est parce que nous sommes amenés dans la soumission au Fils de l'amour de Dieu. Le joug de Satan est un fardeau de la pire espèce. Ceux qui sont sous ce joug sont comme le démoniaque, qui avait sa demeure dans les sépulcres, criant toujours et se meurtrissant avec des pierres. Le joug du Seigneur Jésus — Il nous l'a dit — est aisé et Son fardeau est léger. Passer de l'un à l'autre est bien un transport, mais quel transport !

1.10 - Ch. 1:14

Ce transport [du pouvoir des ténèbres jusqu'au royaume du Fils de l'amour du Père] a été effectué dans la puissance de l'œuvre de rédemption à la croix. Ce n'est que par la rédemption que nous pouvions être dégagés d'une manière juste de l'esclavage du pouvoir des ténèbres. Nous avons été ramenés à Dieu par le sang, et par ce même sang versé, nos péchés ont été ôtés, en sorte qu'ils sont

tous pardonnés. Il n'est pas possible de se réjouir d'être ramené à Dieu en dehors du pardon de tous nos péchés, qui faisaient autrefois obstacle entre Dieu et nous.

Bien que la glorieuse vérité des v. 12 à 14 soit affirmée d'une manière descendante en partant du côté de Dieu, c'est d'une manière ascendante (le sens inverse) que nous, de notre côté, nous entrons dans la connaissance et la jouissance de cette vérité. Nous commençons nécessairement par le pardon de nos péchés. Puis alors, entrant dans la pensée plus vaste de la rédemption, nous commençons à apprécier le grand transport effectué, et le fait d'avoir été rendus parfaitement capables d'avoir part à la gloire, comme étant en Christ. Plus nous entrons en toutes ces choses, plus nos cœurs et nos bouches sont remplis d'actions de grâces envers le Père qui est la source de tout.

1.11 - Ch. 1:15-17

Mais si le Père est la source de tout, le Fils de Son amour est le canal par lequel tout découle vers nous — Celui qui a tout mis à exécution malgré l'immense prix que cela Lui a coûté. La rédemption nous a atteint par Son sang, et quand nous découvrons QUI EST Celui qui a versé Son sang, nos pensées sur ce sujet sont grandement élargies. C'est pourquoi aux v. 15 à 17, il nous est donné un aperçu de Sa splendeur en rapport avec la création. C'est un passage inégalé tant quant au caractère sublime des pensées exprimées, qu'à la puissance active avec laquelle ces pensées sont exprimées aussi brièvement qu'il est possible. Il y a une combinaison de sublime, de puissance active et de concision.

Deux termes du v. 15 exigent une remarque. La force du sens du mot « image », c'est « représentant ». Le Dieu invisible est représenté exactement en Lui, chose impossible si Lui-même n'était Dieu. Certains tendent à hésiter légèrement devant cette interprétation à cause du second terme de ce verset exigeant une remarque. Dans le terme « premier-né », ils insistent trop, dans leurs pensées, sur la seconde partie de ce terme (« né »). « Il est *né* » disent-ils. Mais le terme de « premier-né » a aussi un sens figuré à côté de son sens premier, comme dans le Psaume 89:27 et dans Jér. 31:9 ; il signifie alors celui qui prend la place suprême comme détenant les droits du premier-né. C'est le sens dans lequel ce terme est utilisé dans notre passage. Le Seigneur Jésus s'est avancé, non seulement comme représentant de tout ce que Dieu est, mais aussi comme Celui ayant la pré-éminence sur toute la création. Toute la gloire et les droits de la création Lui ont été dévolus, pour la simple raison qu'Il est le Créateur, comme le déclare le v. 16.

Au tout premier verset de la Bible, la création est attribuée à Dieu, et il est

remarquable que le mot qui y est utilisé pour désigner Dieu est au pluriel (*Elohim*). C'est d'autant plus remarquable que la langue hébreue ne dispose pas seulement du singulier et du pluriel, mais elle a aussi un autre moyen d'exprimer la multiplicité, le « duel » qui signifie qu'il y a deux éléments, et deux seulement. Les mots au pluriel désignent donc des éléments au nombre de *trois* ou plus, et quand nous arrivons au Nouveau Testament, nous trouvons qu'il y a *trois* Personnes dans la Déité. Nous découvrons aussi que, parmi ces trois Personnes, la création est toujours attribuée au Fils.

C'est le cas ici. Ce grand fait est affirmé de trois manières au v. 16, avec l'utilisation de trois prépositions différentes *dans*, *par* et *pour*. Dans notre version, la première et la deuxième prépositions sont traduites par *par*. Mais littéralement c'est *dans*. Or en notes de la version J.N. Darby (version française de 1872 ou version anglaise), on trouve que la *première* préposition (*par*, dans la version française) est εν et signifie la puissance intrinsèque [dans la puissance de la personne duquel ont été créées toutes choses]. Il était Celui dont la puissance intrinsèque caractérisait la création. Celle-ci existe comme Sa créature. Ces notes de traduction indiquent aussi que la deuxième préposition est δια (*par*, dans la version française) et elle désigne la puissance instrumentale (Il était l'Instrument actif). Et la troisième préposition est εις (*pour*, dans la version française) et elle indique le but, la fin, pour lesquels la création existe. Les prépositions εν, δια, εις désignent donc respectivement la Puissance intrinsèque, l'Instrument actif et le but final.

Notez aussi la manière complète dont la création est décrite dans ce passage. Les cieux aussi bien que la terre sont envisagés, les choses visibles aussi bien que les choses invisibles ; et il est parlé des puissances spirituelles et invisibles comme se trouvant sous quatre chefs [ou : têtes]. Nous ne savons ce qui distingue réellement les trônes, les seigneuries, les principautés et les autorités, mais nous savons qu'elles doivent toutes leur existence au Seigneur Jésus. Deux fois dans ce seul verset, il est affirmé qu'Il est le Créateur de « toutes choses ». En conséquence Il est avant (c'est une question de temps) et devant (c'est une question de position) toutes choses ; et toutes choses subsistent par Lui (1:17). Les étoiles poursuivent leur course, mais elles ne le font que parce que Lui les dirige.

1.12 - Ch. 1:18

Il n'est pas difficile de voir le Créateur entré au milieu de Sa propre création en devenant homme. Il se tient forcément dans la création comme Chef et

Premier-né. Mais au v. 18, nous trouvons qu'Il est aussi Chef et Premier-né, mais sous un autre rapport. Il est le Chef [ou : Tête] du corps, de l'assemblée, et l'assemblée est l'œuvre de Dieu en création nouvelle. Il est le Premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire qu'Il détient les droits suprêmes dans le monde de la résurrection. En conséquence Il a la première place en toutes choses et dans tous les domaines.

Quelle glorieuse vérité que celle-ci ! Quelle merveille de Le connaître comme Premier-né de ces deux manières, à la fois en relation avec la première création et avec la nouvelle création ! Seulement, notre relation avec Lui dans le cadre de la nouvelle création est beaucoup plus intime qu'elle n'aurait jamais pu être dans le cadre de la première création. Dans toute création Il est bien sûr la Tête (*), au sens de Chef, et c'est dans ce sens qu'Il est parlé de Lui comme « le chef de tout homme » en 1 Cor. 11:3. Pour l'église, Il est Chef ou Tête dans un autre sens, selon l'illustration du corps humain. Une union organique et vitale existe entre la tête et les autres membres du corps, et c'est exactement ainsi qu'une union vitale existe entre Christ et Ses membres dans la nouvelle création.

(*) Note du traducteur : le mot « tête » en anglais signifie tout aussi bien « chef ». Mais il y a quand même deux mots pour « chef », l'un correspondant au mot « chef » en français, et l'autre est le mot « tête ».

En outre, Il est « le commencement ». Il *existait* au commencement, comme cela nous est dit ailleurs, mais c'est autre chose. Ici Il *est* le commencement, et ce commencement est en rapport avec la résurrection comme le montre le reste du verset. La résurrection du Seigneur Jésus a été le nouveau commencement pour Dieu. Tout ce que Dieu fait aujourd'hui, Il le fait en rapport avec Christ en résurrection. Tous nos liens avec Lui sont sur ce pied-là. Considérons soigneusement ce point-là avec prière, car à moins de le saisir par l'intelligence spirituelle, nous n'arriverons pas à apprécier la vraie nature du christianisme.

1.13 - Ch. 1:19-22

1.13.1 - Ch. 1:19-20a

En Christ ressuscité, nous trouvons le nouveau commencement de Dieu, mais notons l'importante vérité qui suit dans les versets 19 à 22. Il fallait que toutes les dettes contractées en rapport avec l'ancienne création soient

entièrement réglées. Il arrive que des gens sans scrupules se lancent dans des affaires, contractent de lourdes dettes, puis cessent leur activité sans même tenter de régler ces dettes. Ils s'en vont alors ailleurs, et recommencent à lancer de nouvelles affaires ! De telles pratiques sont universellement condamnées. Dieu agit toujours selon une justice stricte. Par Sa mort, le Seigneur Jésus a réglé tout ce qui tenait au péché de l'homme dans l'ancienne création. Ensuite, dans Sa résurrection, Dieu a commencé la nouvelle création

1.13.2 - Ch. 1:20b

Le v. 19 nous dit que toute la plénitude de la Déité s'est plu à habiter dans le Fils quand Il s'est avancé pour faire Son œuvre puissante, et la Déité visait de faire la paix si efficacement par le sang de Sa croix, que la base serait posée pour la réconciliation de toutes choses. Or nous pouvons bien ajouter que ce que la Déité vise, Elle l'accomplit toujours.

Le résultat du péché a été que l'homme est tombé dans un état d'inimitié contre Dieu, à la suite de quoi la terre a été remplie de conflits, de confusion et de désordre. Dans la mort de Christ, il s'est opéré judiciairement un nettoyage par le moyen du jugement tombant sur ce qui avait créé tout le trouble. Une fois les éléments perturbateurs enlevés, la paix pouvait prendre place. La paix étant établie, la réconciliation peut avoir lieu.

La paix *a* donc *été faite*. Personne n'a « à faire sa [leur] paix avec Dieu ». Personne ne pouvait non plus faire la paix avec Dieu, même s'il en avait eu l'obligation. Christ est Celui qui fait la paix. Il l'a faite, non pas par Sa vie d'une beauté et d'une perfection uniques, mais par Sa mort. Il faut bien sûr que nous jouissions de la paix, et c'est ce dont il est parlé en Rom. 5:1 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, *nous avons* la paix avec Dieu ». Par la foi, nous avons la paix dans nos cœurs, et quelle est merveilleuse cette paix ! Mais ici, le point mis en relief est que la paix a été faite à la croix. La seule base possible pour une paix dont nous jouissons *intérieurement*, est la paix faite *en dehors de* nous quand le sang de la croix a été versé.

1.13.3 - Ch. 1:20c

La paix ayant été faite, la réconciliation de toutes choses va venir. Ne pensons pas que cela signifie le salut de tous, car des précisions sont ajoutées

immédiatement dans le membre de phrase qui suit : le « toutes choses » est limité aux « choses qui sont sur la terre ou aux choses qui sont dans les cieux ». S'il est question de ployer le genou devant le Seigneur Jésus, il est ajouté les « choses qui sont sous la terre » (*), mais elles ne sont pas incluses ici. Le monde des perdus devra se soumettre. Ils seront brisés mais non pas réconciliés.

(*) Note du traducteur : les « choses qui sont sous la terre » sont mentionnées en Phil. 2:10 dans la version autorisée du roi Jacques. Ceci est traduit par « êtres infernaux » dans la version J.N. Darby.

1.13.4 - Ch. 1:21

Il est parfaitement évident que la réconciliation n'a pas encore eu lieu en ce qui concerne les choses sur la terre. Pourtant les croyants sont déjà réconciliés comme l'indique le v. 21 ; et dans ce verset, nous trouvons un mot qui nous aide à comprendre ce que signifie réellement la réconciliation, un mot qui décrit l'état diamétralement opposé à la réconciliation : l'*aliénation*, ou le fait d'être *étranger*.

Des maux multiples ont enveloppé l'humanité comme résultat de l'entrée du péché. Non seulement nous sommes devenus coupables, mais nous sommes sous un terrible esclavage. Et non seulement nous sommes dans l'esclavage, mais nous sommes devenus entièrement étrangers vis-à-vis de Dieu en qui résident tous nos espoirs. Nous avions besoin de justification en rapport avec notre culpabilité. Nous avions besoin de rédemption en rapport avec notre esclavage. Et parce que nous sommes si entièrement étrangers vis-à-vis de Dieu, nous avions besoins de réconciliation. L'aliénation (ou fait d'être étranger), notons-le, est à imputer entièrement de notre côté. L'inimitié existait dans nos pensées à l'égard de Dieu, mais non pas dans les pensées de Dieu à notre égard ; or l'inimitié et l'aliénation s'expriment dans des mauvaises œuvres. C'est pourquoi nous pouvons dire qu'il y a un sens selon lequel Dieu avait besoin de réconciliation, mais nous, nous en avions besoin sur deux plans.

1.13.5 - Ch. 1:22a

La réconciliation a été effectuée « par la mort », celle de Christ. Sa mort est la base stable sur laquelle la réconciliation repose, qu'il y en ait besoin du côté

de Dieu ou du nôtre. Cependant nous avions besoin de plus que cela. Nous avions besoin de l'œuvre puissante dans nos cœurs par laquelle l'inimitié devait en être balayée pour toujours. Comme résultat de tout cela, Dieu abaisse Ses regards sur nous, comme étant en Christ, avec plaisir et délices ; tandis que nous, sensibles à Sa faveur, nous levons les yeux vers Lui en Lui répondant par les affections.

1.13.6 - Ch. 1:22b

Dieu ne trouve tout Son délice que dans ce qui est parfait. Mais alors l'effet de la mort de Christ est que nous puissions être présentés « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant Lui ». Nous sommes débarrassés de tout ce qui s'attachait à nous auparavant en tant qu'enfants déchus d'Adam, car le jugement de tout ce que nous étions a été exécuté « dans le corps de Sa chair, par la mort ». Cette même mort de Christ fournit la base pour la réconciliation à venir de toutes choses dans les cieux et sur la terre.

Quelle glorieuse perspective que celle-ci ! Il y a des choses dans les cieux qui ont été touchées et souillées par le péché, et il faut qu'elles soient réconciliées, bien que les anges qui ont péché ont été jetés en bas pour l'enfer, et ne relèvent donc pas de cette réconciliation. Tout sur la terre a fait naufrage. Pourtant un jour viendra où tout, dans ces deux sphères, sera amené en harmonie complète avec la volonté de Dieu, et jouira pour toujours de l'éclat du soleil de Sa faveur, répondant à Son amour à tous égards. Nous pouvons bien crier : Seigneur, hâte ce jour ! Nous pouvons bien méditer profondément sur de pareils thèmes, car plus nous le ferons, plus nous entreverrons la merveille de la mort de Christ.

1.14 - Ch. 1:23

Tout ce qui vient d'être considéré suppose bien sûr que nous sommes vraiment et réellement du Seigneur ; d'où le « si » du v. 23. Il y en a beaucoup qui, à l'ouïe de l'évangile, professent croire, et pourtant, ultérieurement, abandonnent entièrement ce qu'ils ont professé. Ils ne « demeurent pas dans la foi, fondés et fermes », ils sont « détournés de l'espérance de l'évangile », montrant par là que sa racine ne se trouvait pas en eux. L'expression « Il vous a maintenant réconciliés » ne s'applique pas à eux.

L'apôtre insiste à nouveau dans ce verset sur l'immense portée de

l'évangile, prêché dans « toute la création qui est sous le ciel », juste comme au v. 6 il est parvenu « dans tout le monde ». Le point mis ici en relief n'est pas, bien sûr, qu'il a été effectivement prêché à toute créature, mais que la sphère de son action n'est rien moins que toute créature. Paul avait été fait ministre de cet évangile. Un autre ministère, celui de l'assemblée, est indiqué au v. 25.

1.15 - Ch. 1:24

L'apôtre introduit le sujet de son second ministère en faisant référence à ses souffrances. Il était en prison, alors qu'il écrivait, et il parle de ses souffrances comme étant « les afflictions du Christ ». C'était leur caractère. Elles étaient certainement des afflictions *pour* Christ, mais le point mis ici en relief semble être qu'elles étaient, dans leur caractère, des afflictions de Christ, de la même sorte que celles qu'Il a endurées dans Son merveilleux chemin sur la terre, quoique bien moindres dans leur degré. Inutile de dire que le Seigneur a été absolument seul dans Ses souffrances expiatoires dans Sa mort. Ce n'est pas à ces souffrances qu'il est fait allusion ici.

Les souffrances qui déferlaient sur la chair de Paul étaient endurées pour toute l'assemblée, et cette assemblée est le corps de Christ. Par son emprisonnement, l'apôtre remplissait la coupe de ses afflictions, en faveur de l'église au sens le plus large — c'est-à-dire non seulement pour l'église existant sur la terre de son temps, mais pour l'église à travers tous les âges jusqu'à la fin de son histoire terrestre, y compris nous-mêmes. Il souffrait pour que la vérité quant à l'église soit établie de manière abondante et claire, et de ses souffrances sont sorties ces épîtres immortelles qui nous instruisent aujourd'hui. De cette manière, son ministère quant à l'église nous est rendu disponible, à nous aujourd'hui.

1.16 - Ch. 1:25

Une « dispensation » ou « administration » lui avait été donnée par Dieu pour « compléter » Sa Parole. Cela ne veut pas dire que Paul avait à écrire les dernières paroles de l'Écriture, car nous savons que c'est Jean qui l'a fait. Cela signifie que la révélation du mystère auquel il est fait allusion dans les versets qui suivent, lui était confiée, et que quand cela était donné à connaître, le dernier chaînon de la révélation était ajouté ; le cercle de la vérité révélée était complet.

1.17 - Ch. 1:26-29

Dans l'Écriture, un « mystère » ne signifie pas quelque chose de mystérieux ou d'incompréhensible, mais simplement quelque chose tenu secret ou caché jusqu'alors, ou en tout cas connu seulement de certains initiés. Le mystère dont il est parlé ici avait été entièrement caché auparavant, et il n'était manifesté aux saints de Dieu que maintenant. Il concernait Christ et l'église, et plus particulièrement l'introduction des Gentils dans un corps unique. Ce côté du mystère est plus précisément développé dans l'épître aux Éphésiens. Au v. 27 de notre chapitre, il est dit qu'il s'agit de « Christ en vous, l'espérance de la gloire ». Lisez bien ce verset, et vous verrez que le « vous » signifie « vous les Gentils ». Auparavant Dieu avait demeuré un peu de temps au milieu d'Israël, puis le Messie était apparu à son tour pour une brève période parmi les Juifs dans le pays, — mais que Christ soit trouvé maintenant chez les Gentils était quelque chose d'entièrement nouveau et sans précédent. C'était une garantie de la gloire à venir, car Christ sera tout *en tous* dans ce jour-là.

Il n'est pas facile pour nous de nous rendre compte à quel point cette doctrine paraissait révolutionnaire quand elle a commencé à être annoncée. Elle mettait entièrement de côté la position spéciale et exclusive des Juifs, et c'était là son scandale majeur à leurs yeux, suscitant une opposition furieuse. Le maintien de cette doctrine était ce qui avait provoqué l'emprisonnement et de pareilles souffrances pour Paul.

D'un autre côté Paul savait la grande importance de cette vérité comme étant celle caractéristique de la présente dispensation. Toute dispensation de Dieu a une vérité qui la caractérise, et voilà la vérité qui caractérise la présente dispensation. Ce n'est qu'en étant instruit en elle que nous pourrons être « parfaits » ou « complets » en Christ. C'est pourquoi l'apôtre travaillait puissamment à faire connaître cette vérité selon l'opération de l'Esprit de Dieu en lui.

2 - Chapitre 2

2.1 Ch. 2:1-3

Non seulement Paul travaillait à enseigner cette grande vérité, mais il travaillait aussi dans la prière, d'autant plus maintenant que les murs de prison restreignaient son activité précédente. Ses prières étaient si intenses, qu'il les décrit comme un combat. Dans ce combat, il était spécialement axé en faveur de ceux dont il n'avait jamais vu le visage, comme les Colossiens, les Laodicéens et d'autres. Il désirait qu'ils arrivent à la pleine connaissance de ce secret, et que leurs cœurs soient unis ensemble dans ce processus, car c'est dans la pleine connaissance que réside la pleine certitude d'intelligence.

En Héb. 10 il est parlé de la « pleine assurance de foi », la foi qui prend simplement Dieu au mot. C'est quelque chose par quoi nous avons le droit de *commencer* notre carrière de croyant. La pleine certitude d'intelligence marque la *maturité* de l'intelligence spirituelle. En entrant dans l'intelligence du mystère, le dernier secteur du cercle de vérité se met en place, et l'ensemble devient intelligible et lumineux ; l'immensité et la merveille du schéma divin se mettent à luire devant nous, et une certitude absolument merveilleuse prend possession de nos cœurs.

Nous ne pouvons pas quitter le v. 2 sans noter l'expression « leurs cœurs… étant unis ensemble dans l'amour ». Dans le mystère de Dieu, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance sont cachés, et grâce à la pleine connaissance de ce mystère, la pleine certitude d'intelligence est obtenue, mais c'est quand l'amour divin règne parmi les saints que la pleine connaissance du mystère devient une chose simple. Un croyant isolé d'avec la compagnie des autres chrétiens peut étudier sa Bible dans la dépendance des enseignements de l'Esprit et arriver à très bien saisir *mentalement* ce mystère, mais il ne peut pas le saisir *expérimentalement*. Nous ne le comprenons jamais pleinement tant que nous n'avons pas quelque expérience de ce qu'il signifie.

C'est là la raison, sans doute, pour laquelle le mystère est si peu compris aujourd'hui. La vraie église de Dieu est si tristement divisée qu'il y a très peu de réalisation d'être unis ensemble dans l'amour. Nous ne pouvons porter remède à l'état de division de l'église, mais nous pouvons marcher dans l'amour à l'égard des autres saints dans la mesure où nous les connaissons ; et dans la mesure où nous le ferons, nos cœurs seront élargis pour embrasser cette vérité, et nous nous mettrons à notre place dans le corps de Christ, au lieu de penser (comme tant de chrétiens le font presque exclusivement) à avoir une place dans quelque corps de

chrétiens ou quelque organisation de dénomination.

2.2 Ch. 2:4

Au premier siècle, les chrétiens n'avaient pas à faire face à des difficultés provenant de l'état de division de l'église, mais il y avait quand même des difficultés comme l'indique le v. 4. Des gens allaient déjà ça et là et séduisaient les croyants. Notons spécialement qu'ils le faisaient par « des discours spécieux ». Une manière de parler polie, élégante et persuasive, c'est l'outil majeur des séducteurs. Il n'arrive que trop souvent que des gens simples et sans méfiance disent, à propos de tel propagandiste : « oh, ce qu'il dit doit être tout à fait juste, car il est si agréable à entendre parler ! » — alors qu'en fouillant un peu plus, on s'aperçoit qu'il n'y a pas plus éloigné du « tout à fait juste ».

L'apôtre se met à les avertir plus en détail quant à ces séducteurs dont l'enseignement risquait de les détourner entièrement de toute intelligence du mystère. Mais avant de le faire, il reconnaît avec beaucoup de joie le bien qui a marqué les Colossiens, et il les exhorte à continuer à faire des progrès dans la bonne direction.

2.3 Ch. 2:5

Le bien qui les caractérisait, nous l'avons au v. 5. En premier lieu, ils étaient en ordre. Cela formait un heureux contraste avec les Corinthiens qui étaient dans un état de grand désordre. Évidemment, ils s'étaient soumis aux instructions apostoliques tant dans leur vie d'assemblée que dans leurs vies privées. En second lieu, il y avait de la fermeté dans leur foi. Ils étaient comme des soldats qui ont résisté fermement au choc de la bataille. Tous les assauts contre leur foi avaient échoué.

2.4 Ch. 2:6-7

Les v. 6 et 7 indiquent que le meilleur moyen de se préserver du mal est de progresser dans la bonne direction. Ayant reçu Christ comme leur Seigneur, ils avaient à « marcher en Lui », c'est-à-dire à mettre en pratique ce qu'ils connaissaient de Lui et de Sa volonté. Une fois enracinés en Lui, ils avaient à être édifiés en Lui, et à être ainsi fermement établis dans la vraie foi de manière à être comme des récipients qui en seraient pleins à ras bord, débordant de louange

et d'actions de grâces. Notons tous bien que c'est quand notre connaissance de la vérité se manifeste dans la *pratique* d'une part, et dans notre *louange* d'autre part, que nous sommes alors réellement établis en elle.

2.5 Ch. 2:8-23

Mais quand une attaque de front échoue, l'ennemi essaie d'attaquer par côté. Ce qui ne peut être accompli par des négations ouvertes et effrontées, peut être obtenu par des insinuations subtiles, des soustractions sournoises, ou mieux encore, des ajouts apparemment inoffensifs à la foi de Christ — des additions qui annulent néanmoins beaucoup de ce qui est vital. Telle a toujours été le plan du diable, et l'œil vigilant de Paul voyait des signes de dangers chez les Colossiens de ce côté-là. En conséquence le reste du chapitre s'occupe d'avertir sérieusement et dans l'amour, en joignant des développements de la vérité conçus pour les fortifier contre les dangers.

Les avertissements de l'apôtre semblent pouvoir être rangés en trois classes, comme il ressort des v. 8, 16 et 18 qui commencent chacun par une mise en garde contre les activités des hommes. Ces activités s'exercent dans différentes directions, toutes opposées à la vérité. En premier lieu, le danger vient de la philosophie, en second lieu du judaïsme, et en troisième lieu de la superstition. Ces trois dangers sont terriblement actifs et puissants aujourd'hui, spécialement le premier et le troisième.

2.5.1 - Ch. 2:8

« Faire de vous sa proie » décrit ce qui arrive si, au lieu de faire des progrès dans la foi de Christ, on se soumet aux enseignements des philosophes. C'est une manière forte de s'exprimer, mais nullement trop forte. Les grecs de l'ancien monde étaient de grands philosophes ; ils ne connaissaient aucune révélation de Dieu, en l'absence de quoi ils faisaient travailler leurs esprits sur les problèmes que posent l'homme et l'univers. Le résultat était que leurs enseignements n'étaient que des tromperies creuses structurées d'après l'homme et son petit monde.

Au temps de Paul encore, on trouvait des gens qui voulaient accommoder la doctrine chrétienne à la philosophie grecque, ce qui équivalait virtuellement à la destruction de la foi. De nos jours, il se passe le même genre de choses. Certes la philosophie d'aujourd'hui diffère à bien des égards de celle de l'ancien monde,

mais deux aspects terribles la caractérisent : d'abord elle poursuit ses investigations et ses spéculations, non pas en ignorant toute révélation de Dieu, mais en rejetant ce qu'on leur a fait connaître de cette révélation ; secondement et bien trop souvent, elle s'empare d'expressions utilisées dans la révélation de Dieu, la Bible, puis elle les vide du sens qu'elles y ont, et y substitue un autre sens adapté aux buts qu'elle poursuit. Quel processus trompeur ! Quand l'apôtre associait la *philosophie* et les *vaines déceptions*, c'est bien en prophète qu'il écrivait.

2.5.2 - Ch. 2:8b-10

Les enseignements philosophiques anciens ou modernes sont prétendus venir compléter les enseignements simples de l'évangile et nous conduire vers une connaissance plus parfaite. En réalité ils détruisent l'évangile. Christ est le test pour tout enseignement. Est-il selon Christ ? — tel est le test ; et pourquoi Christ est-Il le test ? Parce que toute la plénitude de la Déité habite en Lui, et que nous sommes « accomplis » en Lui, ou « complets » ou « remplis » en Lui. Inutile de chercher quoi que ce soit en dehors de Lui.

Les versets 1:19 et 2:9 se ressemblent beaucoup, sauf que le premier se rapporte à ce qui était vrai de Lui aux jours où Il séjournait sur la terre, tandis que ce qui est déclaré ici est vrai de Lui aujourd'hui. On ne peut guère imaginer une affirmation plus forte de Sa déité, et pourtant, en disant « corporellement », elle implique clairement qu'Il est encore un Homme. Si nous sommes enracinés et édifiés et accomplis (ou : remplis) dans un homme tel que Lui, c'est manifestement une grande folie de se détourner vers les raisonnements philosophiques de pauvres petits cerveaux humains qui vont être, sous peu, mangés par les vers.

2.5.3 - Ch. 2:11

Le verset 11 ajoute une autre considération importante. Nous sommes circoncis en Lui, aussi bien que complets (ou : accomplis) en Lui. Or la circoncision est une coupure, un retranchement complet. La circoncision a été Son retranchement par la mort. Dans Sa mort, Il s'est dépouillé de toute relation avec l'ancien ordre de choses ; Il est mort au péché, et est vivant à Dieu comme l'exprime Romains 6:10. Une circoncision spirituelle, « qui n'a pas été faite de

main » nous a été appliquée par le moyen de Sa mort, qui, pour nous, a été « le dépouillement du corps de la chair » [non pas « du corps *des péchés* de la chair » comme dit le Texte Reçu]. La mort s'est interposée entre nous et la chair, et par conséquent nous sommes retranchés (ou : coupés) des enseignements de l'homme et du monde.

2.5.4 - Ch. 2:12

Si le verset 11 parle de mort, le v. 12 place devant nous l'ensevelissement et la résurrection. L'ensevelissement est l'achèvement de la mort, et l'entérine. Ce qui va à la corruption doit être ôté de la vue. Nous sommes ensevelis *dans le baptême*, notons-le. En nous soumettant à cette ordonnance, nous allons à nos propres funérailles. Mais nous allons à l'ensevelissement en vue de la résurrection, car nous sommes ressuscité avec le Christ par la foi en ce que Dieu a fait en Le ressuscitant d'entre les morts. Ces deux versets nous instruisent sur la vraie force de la mort et de la résurrection de Christ et aussi de notre baptême — ce que Dieu voit en eux. Or nous avons le droit de voir en eux ce que Dieu y voit. L'application de tout ceci vient plus loin dans l'épître.

2.5.5 - Ch. 2:13

Avec le v. 13, nous passons de ce qui a été accompli en Christ à quelque chose d'accompli en nous. Quant à notre état spirituel, nous étions morts ; morts dans nos péchés (ce que nous avions fait), morts dans l'incirconcision de notre chair (ce que nous étions). Mais maintenant nous sommes vivifiés (rendus vivants) ensemble avec Christ, notre vie nouvelle étant du même ordre que la Sienne. La résurrection nous met dans un monde nouveau, et la vivification nous dote d'une vie nouvelle. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne nous délivrent de la culpabilité de nos péchés. Pourtant, nous *sommes* acquittés. Toutes nos fautes sont pardonnées. Mais cela nous ramène à la croix.

2.5.6 - Ch. 2:14

La croix a vraiment effacé nos péchés, mais elle a fait plus que cela : elle a effacé tout le système d'ordonnances légales qui était contre nous. La loi n'a pas

été effacée : bien loin de là, elle a été justifiée et magnifiée dans la mort de Christ. D'un autre côté, nous sommes morts dans Sa mort par rapport à la condition sous la loi, et nous sommes maintenant sous la grâce, tout l'ancien système d'ordonnances — dont le v. 16 donne des échantillons — étant mis de côté. Le langage du v. 14 mérite un peu d'explication. Le mot traduit par « effacé » est un mot utilisé pour l'annulation d'un décret de loi. Le mot « obligation » désigne un écrit (ou obligation) auquel on est soumis par sa signature. Paul utilise des termes figurés et très parlant. Nous sommes tenus nous-mêmes par notre signature aux ordonnances juives, mais le document a été annulé par la mort de Christ. En ce qui nous concerne, il a été cloué à la croix quand Christ y a été cloué. Par ces expressions, Paul avait plus particulièrement en vue les Juifs.

2.5.7 - Ch. 2:15

La croix est vue encore sous un autre jour au v. 15, en sorte que nous la trouvons là présentée sous trois rapports, qu'on peut résumer de la manière suivante :

v. 11 : la croix en rapport avec nous-mêmes, en particulier la chair

v. 14 : la croix en rapport avec les ordonnances légales

v. 15 : la croix en rapport avec les forces spirituelles du mal.

Quelles que soient ces puissances spirituelles, en partant de Satan en tête et en descendant, le triomphe divin a été manifesté dans la croix. À première vue, elle semblait être le triomphe des puissances du mal ; mais c'était en réalité leur défaite. Ceci étant, nous voyons que ce dont parle le v. 10 à propos du Seigneur Jésus comme étant « le chef de toute principauté et autorité », c'est quelque chose de vrai non seulement sur la base de la création, mais aussi sur la base de ce qu'Il a accompli à la croix.

La vérité de la croix telle que présentée au v. 11 se réfère spécialement à ce qui précédait, c'est-à-dire l'avertissement quant au piège de la philosophie. Aujourd'hui nous devons parler de piège non seulement à propos de la philosophie, mais à propos du rationalisme — le culte de l'intellect humain et des raisonnements humains. Nous discernons immédiatement dans la croix notre circoncision — notre retranchement — un balayage complet du rationalisme et d'une quelconque autorité qu'il posséderait sur nous. Il ne nous influence plus.

2.5.8 - Ch. 2:16-17

La croix telle que présentée au v. 14 est la base de l'avertissement lancé au v. 16, comme l'indique le mot « donc ». Il y avait beaucoup de judaïsants enthousiastes qui voulaient les réprimander quant à leur observation ou non-observation des ordonnances, mais ils n'avaient pas à s'en émouvoir, ni à faire attention à eux. Cinq classes d'ordonnances sont mentionnées spécifiquement, celles relatives au manger, au boire, aux jours de fêtes, aux nouvelles lunes et aux sabbats. Ces choses sont toutes des ombres des choses à venir, comme nous le dit aussi l'épître aux Hébreux, mais le corps — c'est-à-dire la substance — est du Christ.

Si quelqu'un s'avisait de demander en quoi ces choses nous concernent aujourd'hui dans la mesure où il n'y a présentement plus de parti judaïsant actif à l'œuvre dans l'église, la réponse est que ces choses sont encore tout à fait d'actualité. La raison pour laquelle il n'y a plus beaucoup de judaïsants actifs aujourd'hui, est que l'église professante a si largement judaïsé pendant tant de siècles. Mais n'avez-vous jamais rencontré des adventistes du septième jour ? Si oui, grâces à Dieu ; mais si vous en avez rencontré, notez spécialement à quel point l'Écriture contredit leur propagande, dont le fer de lance est leur insistance sur le sabbat juif. Ils vous jugeront sur le sabbat, si vous les laissez faire. Le terme utilisé au v. 16 n'est pas « jours de sabbat », mais plutôt « sabbats », ce qui recouvre les sabbats en tout genre, que ce soit des sabbats de jours ou d'années.

Le sabbat comme ordonnance légale juive est mis de côté, mais bien sûr, cela ne touche pas le fait qu'un jour sur sept a été mis à part par Dieu depuis la création comme jour de repos. C'est une grâce de la part de Dieu que nous faisons bien d'estimer très haut.

2.5.9 - Ch. 2:18-19

Nous arrivons au v. 18 avec ce qu'on peut appeler le piège ritualiste. Nous verrons facilement que c'est un piège si nous revenons à la vérité de la croix telle que présentée au v. 15. Les seuls anges qui désirent avoir notre hommage, sont les mauvais anges. Les saints anges refusent toujours l'hommage des humains, n'attribuant l'hommage qu'à Dieu. Voyez par exemple Apoc. 19:10 et 22:9. De plus, les anges profanes ont été dépouillés et vaincus à la croix : qui donc voudrait leur rendre culte ? Combien la croix jette de la lumière sur ces sujets ! quelle délivrance elle opère !

Il y a une autre considération très puissante. Chacun de nous a droit, comme membre du corps, à « tenir ferme la Tête » [ou : « chef »]. Nous maintenons par là un contact intime et rempli d'adoration avec Lui. La figure du corps humain est évidemment dans la pensée de l'Esprit, et la tête est considérée comme le siège de toute l'alimentation du corps. L'alimentation et l'accroissement nous arrivent *par l'intermédiaire* des « jointures et des liens », mais tout vient *de* la tête.

Il est de la plus haute importance que nous nous emparions de notre privilège et que nous apprenions ce que signifie tenir ferme la Tête. Une fois que nous l'avons appris, nous sommes à l'abri des séductions du ritualisme. Si quelqu'un m'accorde le droit d'entrer en la présence d'un vrai potentat, et que j'aie le privilège de m'entretenir avec lui, vous ne me verrez pas présenter mes requêtes à l'un de ses valets, ni m'attendre à recevoir quelque chose d'eux. Le valet peut être quelqu'un de distingué, et splendide à voir avec son uniforme bardé d'or, mais vous ne me verrez pas lui rendre hommage.

Certains soutiendront peut-être qu'en rendant hommage au valet, on montrerait au moins à quel point l'on est humble. Mais est-ce la procédure mise en place ? Pas du tout ! Après tout, ce ne serait que faire sa propre volonté, et la propre volonté est diamétralement opposée à l'humilité. Cela peut servir d'illustration à ce qui est dit au v. 18.

Les anges ont été cachés de nos yeux à dessein pour que nous ne leur donnions pas la place qui revient à Dieu. Ils font partie des choses qu'on n'a pas vues. Leurs prétendus adorateurs sont enflés par les pensées de la chair. Le début du v. 18 (« que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges ») rend toute la position très claire. Ce comportement vis-à-vis des anges a une apparence de grande humilité, mais c'est en réalité de la propre volonté, laquelle est extrêmement haïssable pour Dieu. Ceux qui en sont la proie peuvent bien être de vrais croyants, mais étant détournés frauduleusement de Christ, ils perdent leur prix.

Le fait que le croyant soit identifié avec Christ dans Sa mort et Sa résurrection, a déjà été placé devant nous aux v. 11 et 12. Il nous faut voir maintenant que ce n'est pas une simple notion doctrinale, quelque chose n'existant qu'en théorie. C'est un FAIT, et un fait destiné à exercer une influence très puissante sur nos vies.

2.5.10 - Ch. 2:20-21

Au v. 20 nous avons l'expression « morts avec Christ » et au v. 1 du ch. 3 l'expression « ressuscités avec Christ ». L'identification est si complète que Sa mort a été notre mort, et Sa résurrection a été notre résurrection. On peut cependant remarquer que dans les deux cas il y a un « si ». C'est vrai, mais ce n'est pas un *si* exprimant le doute ; c'est un *si* constituant le point de départ d'un argument. *Si* ceci est vrai, *alors* il y a cela. Il a la force de « du fait que ». Certaines choses nous incombent du fait que nous sommes morts avec Christ ; et d'autres choses doivent nous caractériser du fait que nous sommes ressuscités avec Christ.

Du fait que nous sommes morts avec Christ, nos vrais intérêts résident clairement en dehors du monde et des éléments du monde. Étant morts vis-à-vis du système du monde, nous ne pouvons pas agir comme si nous y vivions. Tel est l'argument du v. 20. Le monde, et particulièrement le monde religieux, a de nombreuses ordonnances concernant l'usage et le non-usage de choses matérielles périssables. Selon ces ordonnances, nous ne devrions pas prendre ni goûter ni toucher ceci ou cela. Mais si nous comprenons réellement notre identification avec Christ dans Sa mort, nous nous trouverons en dehors du monde régi par les ordonnances, et cela règle bien sûr pour nous tout ce genre de questions d'une manière tout à fait décisive. Beaucoup d'ordonnances en rapport avec la loi de Moïse avaient été données pour faire plier les hommes dans la chair ; mais elles n'ont aucune valeur vis-à-vis de gens qui sont morts avec Christ.

2.5.11 - Ch. 2:22-23

Mais le point mis ici en relief n'est pas tellement en rapport avec les ordonnances juives, mais plutôt en rapport avec celles qui sont « selon les commandements et les enseignements des hommes », c'est-à-dire des ordonnances qui n'ont jamais eu le sceau d'aucune approbation divine. Ce sont de telles ordonnances que le ritualisme (*) impose à ses dévots.

(*) Note du traducteur : le ritualisme est un mouvement qui s'est développé en Angleterre au 19ème siècle, poussant à des pratiques religieuses rituelles et cérémonielles.

Les parenthèses et les tirets figurant dans la version J.N. Darby aux v. 21 à

23 rendent le sens plus clair. Les mots entre tirets au v. 21 [ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas] sont un exemple d'ordonnances que l'apôtre avait à l'esprit. Les mots entre parenthèses au v. 23 nous disent certains caractères de ces ordonnances. Elles ont une apparence de sagesse, étant marquées par une « dévotion volontaire » et de l'humilité et de la négligence pour le corps, ne lui rendant pas l'honneur qui lui est dû. En ôtant ce qui est entre parenthèses, il reste les mots « selon les commandements et les enseignements des hommes… pour la satisfaction de la chair ».

Quelle condamnation minutieuse du ritualisme ! Toutes ces ordonnances élaborées peuvent sembler être un hommage rendu volontairement et avec une grande humilité. L'ascétisme qui s'y rattache paraît très humble. L'habillement, la ceinture de corde, la nourriture pauvre, les jeûnes, la négligence du corps peuvent donner une apparence de grande sainteté, merveilleuse ; mais le fait est que tout cela n'est que selon des enseignements purement humains, et ne fait que travailler à donner de la satisfaction à la chair. Dans le vrai christianisme, la chair est désavouée et refusée. Dans le ritualisme, elle est favorisée et récompensée. Voilà la condamnation du ritualisme.

3 - Chapitre 3

3.1 Ch. 3:1-4

La contrepartie de notre identification avec Christ dans Sa mort, est notre identification avec Lui dans Sa résurrection. L'effet de l'une est de nous détacher du monde de l'homme, de la sagesse de l'homme, de la religion de l'homme. L'effet de l'autre est de nous mettre en contact avec le monde de Dieu, et avec tout ce qui s'y trouve. Les quatre premiers versets du ch. 3 déploient l'état de bénédiction dans lequel nous sommes introduits.

Il y a des choses qui trouvent leur centre en Christ assis dans la gloire céleste. Il y a des « choses qui sont en haut », c'est-à-dire des choses qui sont célestes dans leur caractère. Ce sont celles sur lesquelles nos pensées et nos affections doivent être fixées, et non pas sur les choses terrestres. Dans le temps actuel, Christ n'est pas ici-bas, manifesté, — Il est caché en Dieu. Or Il est notre vie, et toutes les sources cachées de notre vie sont par conséquent cachées avec Lui en Dieu. Le jour approche où Il sera manifesté, et alors nous serons manifestés avec Lui en gloire. En ce jour-là, il sera tout à fait clair où se trouve notre vie réelle.

Hélas ! ce n'est pas aussi clair aujourd'hui. Pourtant notre vie se trouve maintenant exactement là où elle sera alors. C'est ce qui rend cette vérité tellement pratique. Le non-croyant vit et se meut et a toutes ses pensées aux « choses qui sont sur la terre » — c'est inévitable. En tant que créature déchue, aliénée de [faite étrangère à] Dieu, il ne connaît rien d'autre. Il y a un très grand danger à être absorbé par les choses de la terre. D'où la nécessité de ces exhortations.

Le fait est que nous avons une sphère de vie entièrement nouvelle. Nos intérêts sont centrés à la droite de Dieu, et non pas dans nos foyers, ou nos affaires, aussi importantes que soient ces choses à leur place pour nous fournir des occasions d'accomplir la volonté de Dieu. Nous fixons nos pensées sur les choses d'en haut, non pas en nous relaxant dans un fauteuil et en nous adonnant à de l'imagination rêveuse ou mystique sur les choses qui pourraient se trouver dans le ciel, mais plutôt en fixant nos pensées sur Christ par excellence, et en cherchant en tout la poursuite des intérêts des Cieux. L'ambassadeur britannique à Paris fixe ses pensées sur les choses britanniques en recherchant les intérêts britanniques dans les circonstances françaises, et non pas en s'asseyant tout le temps pour essayer de se rappeler les scènes de la vie britannique.

En tant que ressuscités avec Christ, nous sommes élevés dans Ses intérêts

célestes, et nous sommes autorisés à les rechercher tant que nous sommes encore sur la terre. Quelle position d'extraordinaire élévation, que celle-ci ! Combien peu nous allons ça et là comme des ressuscités avec Christ, placés dans un autre domaine de choses, un domaine céleste ! Combien nos pensées sont entravées par les choses terrestres !

3.2 Ch. 3:5-7

L'apôtre reconnaissait combien les empêchements sont grands et nombreux, et c'est pourquoi il nous exhorte à mortifier certaines choses. Les « membres qui sont sur la terre » dont il parle au v. 5 ne sont bien sûr pas les membres physiques de nos corps. Le terme est utilisé sous forme de métaphore pour indiquer certains aspects moraux, ou plutôt immoraux, de la nature terrestre qui nous caractérisait plus ou moins au temps où nous étions inconvertis. Nous avons maintenant des intérêts célestes et c'est pourquoi ces aspects purement terrestres doivent être mortifiés, c'est-à-dire mis à mort.

Mis à mort est une expression forte et énergique. Notre tendance est de parler de ces choses, et quelquefois de jouer avec elles, et de pourvoir à leurs besoins. Pourtant notre sécurité réside dans une action du genre plutôt brutal. L'épée à la main, pour ainsi dire, nous avons à nous occuper d'elles sans la moindre idée de les épargner. Nous devrions plutôt nous en occuper selon la manière dont Samuel tailla Agag en pièces devant l'Éternel.

3.3 Ch. 3:8-11

Mais il y a d'autres choses que celles spécifiées au v. 5 et avec lesquelles nous avons à en finir ; ce sont celles mentionnées aux v. 8 et 9. Il ne s'agit plus de « mortifier », mais d'« ôter ». Autrefois nous vivions enveloppés de ces choses comme dans un vêtement. Quand les gens nous regardaient, c'est ce qu'ils voyaient. Mais il ne faut plus les voir. Le vêtement laid qui nous caractérisait autrefois ne doit plus être visible. Il faut revêtir un autre vêtement comme nous allons le voir quand nous en serons au v. 12.

Notez combien les choses mentionnées aux v. 8 et 9 ont à faire avec nos langues, et par conséquent avec nos cœurs qui s'expriment par elles. Les péchés de langue sont terriblement communs, même parmi les chrétiens. Nous connaissons tous le genre de mots provoqués par la colère, le courroux et la méchanceté. Un vrai croyant blasphèmerait-il ? Peut-être pas, mais combien on se laisse aller facilement à parler de Dieu et des choses divines de manière légère

et irrespectueuse ! Combien facilement nos bouches expriment des choses inconvenantes, même si on ne va pas jusqu'à des « paroles honteuses » ! Et que dire du mensonge ? on trouve encore des Ananias et des Saphira. Et nous pouvons aller plus loin : nous affirmons que tous ceux d'entre nous qui possèdent une conscience sensible savent très bien qu'il n'est pas facile de s'en tenir à la vérité absolue et rigide dans tout ce qui sort de nos bouches.

Pourtant, la vérité nous incombe parce que nous avons dépouillé le vieil homme et que nous avons revêtu le nouvel homme. C'est ce que nous avons fait lors de notre conversion, et les exhortations à dépouiller (ou : renoncer) et à revêtir des versets 8 et 12 sont basées là-dessus. La conversion veut dire que nous avons appris à juger, condamner et refuser le vieil état de l'homme et son caractère, et à revêtir le nouvel homme qui est la création de Dieu et qui participe à Son caractère. Nous ne disons pas du tout que, lors de notre conversion, nous comprenions ces choses et que nous les réalisions, mais nous disons, à la lumière de cette Écriture, qu'en réalité c'est ce qui était impliqué dans notre conversion, et qu'il est grand temps que nous le comprenions et le réalisions effectivement.

Dans ce nouvel homme, les distinctions du monde n'existent simplement pas, qu'elles soient nationales, religieuses, culturelles ou sociales. Christ est tout et en tous ceux qui ont revêtu l'homme, car le nouvel homme est la reproduction de Lui-même.

Il n'est pas facile de saisir ce qu'est au juste le vieil homme et ce qu'est le nouvel homme, et encore moins facile de l'expliquer. Dans ces deux expressions, nous avons un certain caractère d'homme personnifié. Dans l'un vous avez le caractère d'Adam, dans l'autre Christ. Seulement ce n'est pas juste de l'idéalisme, mais un réel passage de l'un à l'autre. L'ordre adamique est jugé et nous en avons fini avec lui, et nous avons revêtu Christ, et par conséquent le caractère de Sa vie. Cependant nous ne revêtons pas juste comme quelqu'un endosse un nouveau manteau, mais plutôt comme un oiseau prend son nouveau plumage après la mue. Le caractère nouveau croît naturellement à partir de la vie nouvelle que nous avons en Christ.

3.4 Ch. 3:12-15

3.4.1 - Ch. 3:12

Au v. 12 à 15, nous avons le portrait du caractère que nous avons à revêtir. C'est juste l'opposé des choses que nous avons à dépouiller selon les v. 8 et 9.

Nous avons à dépouiller les caractéristiques du vieil homme parce que nous avons dépouillé le vieil homme. Nous avons à revêtir les caractéristiques du nouvel homme, parce nous avons revêtu le nouvel homme. Ce que nous *devons être* dépend entièrement de ce que *nous sommes*. Nous sommes les élus de Dieu (si nous sommes effectivement croyants), saints et bien-aimés de Dieu. De ceci découle ce que nous devons être. La grâce opère toujours ainsi : d'abord ce que nous sommes, ensuite ce que nous devons être.

3.4.2 - Ch. 3:13-14

Dans ces versets CHRIST est mis en évidence. C'est Son caractère que nous avons à porter. S'il faut établir une norme quant au pardon que nous avons à accorder aux autres, c'est « comme Christ vous a pardonné ». La paix qui doit régner dans nos cœurs, c'est « la paix du Christ » — non pas la « paix de Dieu » comme dit le Texte Reçu.

Avons-nous jamais entendu un chrétien ayant un sujet de plainte (v. 13) contre un autre ? — jamais entendu de plainte ! — pourquoi l'atmosphère est-elle si souvent envahie de plaintes ? Il serait plutôt difficile de rencontrer un groupe de chrétien n'en ayant pas ! Or regardez ce qui nous est enjoint en rapport avec de telles plaintes : le support et le pardon, et ceci d'après le modèle de Christ Lui-même. Pour ceci, nous avons besoin des vertus mentionnées au v. 12 : être humbles d'esprit, débonnaires et longanimes, aussi bien que de l'amour que le v. 14 nous enjoint. L'amour est le lien de la perfection, car c'est la nature même de Dieu.

3.4.3 - Ch. 3:15

La paix de Christ est celle dont Il a parlé dans la chambre haute la nuit avant de souffrir. « Je vous donne Ma paix », a-t-Il dit (Jean 14:27). C'est le repos du cœur et de l'esprit qui résultent d'une parfaite confiance dans l'amour du Père et d'une parfaite soumission à la volonté du Père. Dans notre chapitre il nous est rappelé que nous sommes appelés à cette paix en un seul corps. Par conséquent la paix règne dans tous nos cœurs, une atmosphère de paix pénètre tout le corps. Les derniers mots du verset 15 « et soyez reconnaissants » sont significatifs.

Les hommes de ce siècle sont particulièrement marqués par l'ingratitude (voir 2 Tim. 3:2). Ils ne voient la main de Dieu en rien, et s'il arrive que les

choses tournent bien pour eux, ils se bornent à dire « c'était ma chance ». C'est notre privilège de voir la main de Dieu en toutes choses, et, marchant dans Sa crainte, de suivre la trace de Ses voies à notre égard dans un esprit reconnaissant.

3.5 Ch. 3:16-17

3.5.1 - Ch. 3:16

La « paix du Christ » est suivie par la « parole du Christ » au v. 16. Sa parole nous donne toutes les directions dont nous avons besoin et il faut qu'elle demeure en nous, qu'elle ait son habitation dans nos cœurs, et, qui plus est, qu'elle habite en nous richement. Nos cœurs et nos pensées doivent en être remplis en toute sagesse. Non seulement nous avons à la connaître, mais aussi à savoir comment l'appliquer à tous les problèmes de la vie qui se présentent à nous. Et nous avons à être tellement remplis de cette parole, qu'elle déborde de nous, et que nous nous la communiquions l'un l'autre. Dans nos relations réciproques de tous les jours, nous pouvons nous instruire l'un l'autre dans ce qu'est Sa volonté, et nous avertir l'un l'autre contre tout ce qui pourrait nous écarter de cette volonté.

Nous devons en outre être marqués par des louanges et des cantiques. Toutefois nos hymnes et nos cantiques doivent avoir un caractère spirituel, et être tels que le Seigneur soit l'objet qu'ils placent devant nous — ils doivent être « au Seigneur » (Éph. 5:19 ; à Dieu, ici). De plus nous avons à veiller soigneusement à notre état spirituel même quand nous chantons. Nos chants doivent être avec un esprit de grâce dans nos cœurs. Chanter ce qui vient d'un esprit de rigolade ne vaut rien. Quand le cœur est rempli de l'esprit de grâce, nous pouvons alors chanter d'une manière qui plaise à Dieu.

3.5.2 - Ch. 3:17

Finalement tous les actes et tous les détails de nos vies doivent être sous le contrôle du Seigneur, et par conséquent ils doivent être faits en Son nom et dans l'esprit de rendre grâces. Cette parole de grande portée termine ces instructions plus générales. Le verset suivant commence à s'occuper de choses d'une manière plus détaillée.

3.6 Ch. 3:18-25

Il vaut la peine de noter que les instructions de cette épître ne se bornent pas à poser des principes généraux, mais s'abaissent à des détails très pratiques et généraux. On aurait pu supposer que, s'agissant de croyants à l'esprit spirituel comme les Éphésiens et les Colossiens, il n'aurait pas été nécessaire d'aller au-delà des principes, et qu'il aurait été possible sans danger de les laisser trouver eux-mêmes toutes les applications nécessaires. Or c'est justement dans ces deux épîtres que nous trouvons plein de détails sur la conduite qui convient aux diverses relations de la vie. Il nous est dit exactement comment nous avons à nous comporter, dans la pleine lumière du christianisme.

Nous ne pouvons traverser ce monde sans avoir des relations nombreuses et variées avec les autres créatures comme nous. La plupart de ce qui nous éprouve et nous met à l'épreuve, nous atteint en rapport avec ces relations, et c'est pourquoi la manière d'agir de Dieu est de nous laisser, après la conversion, dans ces même relations anciennes, — en nous enseignant comment les vivre dans la lumière et la puissances apportées par la connaissance de Christ. La tâche qui nous a été attribuée n'est pas de redresser le monde. C'est le Seigneur Lui-même qui le fera effectivement et rapidement quand Il s'occupera du jugement. Nous sommes laissés pour rendre un témoignage effectif à ce qui est juste en agissant nous-mêmes de manière juste.

Bien que les relations de la vie soient nombreuses et variées quant aux détails, elles peuvent, croyons-nous, être classées en trois classes que nous trouvons dans les versets qui sont devant nous (3:18 à 4:1). Il y a d'abord les relations du *mariage* ; en second lieu celles de la *famille*, qui découlent de la relation de mariage ; en troisième lieu, celles qu'on peut qualifier de relations *professionnelles*, qui découlent du décret selon lequel travailler durement est la part de l'homme comme résultat de la chute.

L'organisation de la vie dans ce monde, selon Dieu, est basée sur le mariage. Si nous lisons Matt. 19, nous verrons que le Seigneur développe successivement la vérité sur le mariage, puis sur les enfants, puis sur ce qu'on possède. Notre passage des Colossiens traite du mariage, des enfants et du travail, dans cet ordre. Nous osons dire qu'il n'a JAMAIS été plus important pour le chrétien de vivre ces relations d'une manière chrétienne, car jamais ces institutions chrétiennes n'ont été attaquées plus violemment qu'aujourd'hui. Comme il s'agit de remparts pour ce qui est bien, le diable cherche à les détruire, et toutes les armes sont bonnes pour cela, depuis le « modernisme » avec toutes ses apparences d'érudition et de raffinement, jusqu'à certaines formes de « communisme » pratiquant « l'amour libre », amenant les enfants à rôder

partout en bandes, ou encourageant les travailleurs à détruire la propriété privée, et les excitant à se plaindre des salaires et de la nourriture qualifiés de misérables. Remarquons en passant combien, sans aucun doute, « modernisme » et ces formes de « communisme » ne sont que des phases alternatives d'un même grand mouvement inspiré par le diable. Les mêmes principes de bases sont communs aux deux.

Dans toutes nos relations, deux parties sont impliquées. C'est le cas ici. La relation de mariage est abordée pour les femmes et les maris, la relation de famille pour les enfants et les parents, la relation professionnelle pour les serviteurs et les maîtres. Chacune de ces relations, instituée de Dieu, implique que l'une des parties mène et l'autre est soumise. De plus il n'est pas laissé place pour la négociation ou des arrangements entre individus variés entrant dans cette relation. C'est une question réglée par la Parole de Dieu.

Dans chacun des trois cas, l'apôtre s'adresse en premier à ceux qui ont la place de soumission. La soumission convient à la femme, l'obéissance aux enfants. Dans le cas du serviteur, il faut non seulement l'obéissance, mais l'empressement et l'intégrité. Le plus frappant à propos de l'exhortation donnée à chacun des cas est la manière où tout est fait comme devant le Seigneur. Ceci élève le sujet sur le plan le plus haut. La femme est soumise, mais c'est « dans le Seigneur ». Ceci implique que la première raison de sa soumission est que c'est l'ordre donné par le Seigneur. Sa soumission à son mari exprime sa soumission au Seigneur. Il faut espérer bien sûr que son mari a un caractère tel que lui être soumis n'est pas une dure épreuve, mais un plaisir. Mais même s'il en était autrement, elle resterait encore soumise, considérant que c'est l'être au Seigneur.

Le même principe s'applique aux enfants et aux serviteurs. Ils ont à considérer ce qui plait au Seigneur. Il faut se rappeler que les serviteurs envisagés ici étaient pratiquement des esclaves ; ils n'avaient que peu ou pas de profit personnel dans tout leur travail. Pourtant, ils avaient à travailler exactement comme si c'était pour le Seigneur. En effet, ils travaillaient pour Lui, et c'est de Ses mains qu'ils recevraient finalement la récompense de leur travail, même si, ayant un maître hargneux, ils n'en recevaient jamais autant qu'un « merci ». Vous servez le Seigneur Christ » dit l'apôtre.

Rappelons-nous que la soumission n'implique pas nécessairement l'infériorité, mais elle implique la reconnaissance pieuse de l'ordre divinement établi.

En outre, les dispositions divines ne sont jamais déséquilibrées. S'il y a une parole pour instruire et pour diriger ceux qui ont la place de soumission, il y a pareillement une parole pour ceux qui dirigent. Dans chaque cas, le Saint Esprit met le doigt sur le point faible. Le mari est exhorté à aimer ; l'amour simplement

naturel peut facilement se tourner en aigreur, mais cela ne saurait arriver quand son amour est le reflet de l'amour divin. Si le mari est marqué par l'amour, la femme n'aura pas de peine à être soumise.

Les pères n'ont pas non plus à provoquer ou à vexer leurs enfants. La discipline est nécessaire et bonne, mais si elle n'est pas contrôlée par l'amour, elle peut facilement devenir excessive et vexatoire, et de là, décourager totalement l'enfant.

4 - Chapitre 4

4.1 Ch. 4:1

Dans le troisième cas, la pensée principale n'est pas celle de l'amour, mais de la justice. Tout maître chrétien doit continuellement se demander au sujet de ses serviteurs : « qu'est-ce qui est juste ? qu'est-ce qui est équitable ? » Et en outre, il doit se rappeler qu'il est lui-même un serviteur avec un Maître dans les cieux, un Maître qui a établi que « de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré ».

Nous avons ainsi six instructions qui, si on leur obéissait, seraient un grand pas en avant pour faire le ciel sur la terre. Les discordes familiales ou professionnelles seraient des choses du passé ! mais le point important ici, c'est que nous, croyants, nous anticipions la bénédiction du jour millénaire, et que nous accomplissions la volonté de Dieu dans nos multiples relations, attendant le jour où la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

4.2 Ch. 4:2-6

Les v. 2 à 6 nous ramènent à des exhortations plus générales, d'abord en ce qui concerne la prière, puis en ce qui concerne les relations du croyant avec les inconvertis.

Nous avons à prier, et non seulement cela, mais nous avons à persévérer dans la prière, et à veiller à voir comment Dieu agit afin de ne pas manquer les réponses qu'Il fait à nos requêtes, ni à manquer de Lui rendre grâces pour la grâce reçue. En outre il ne faut pas que nos prières soient à titre principal de nature personnelle, voire égoïste. Paul insistait pour que les Colossiens intercèdent en sa faveur, afin qu'il annonce le « mystère de Christ » auquel il a fait allusion dans cette épître. Il désirait qu'ils soient des intercesseurs pour l'œuvre de Dieu, et qu'ainsi ils prennent part au combat qui s'y rapporte.

Nous sommes très, très faibles aujourd'hui en matière de prières. La vie moderne est organisée sur le principe de la hâte, et la prière est trop souvent désertée. Et qu'en est-il de la persévérance dans la prière ? Quand nous désirons profondément quelque chose, nous persévérons, mais nous sommes si souvent des créatures dont les désirs sont tellement creux ! Nos sympathies sont attirées pour tel sujet, et nous nous joignons à des prières pour — et on s'en tient là ! nous oublions vite, et il n'y a pas de persévérance.

Au v. 5 il est parlé des inconvertis comme étant « ceux de dehors ». Il y a

ceux qui sont à l'intérieur du cercle chrétien, et ceux en dehors. Il est très important d'être corrects dans nos relations avec ceux de dehors. Nous sommes placés comme témoins à leur égard. D'abord notre comportement général à leur égard doit être marqué par la sagesse. Ceci étant, nous sommes sûrs d'avoir des opportunités de témoignage que nous avons à saisir comme elles se présentent.

Cependant, saisir une occasion est une chose, s'en servir pour le mieux en est une autre. On déplore souvent des paroles qui *ne* conviennent *pas*, — plus souvent même que pas de paroles du tout. Nos paroles doivent être toujours dans un esprit de grâce. Il ne faut pas jamais s'abaisser à faire des remarques malveillantes ou acerbes ou blessantes. Cependant, nos paroles, tout en étant pleines de grâce, n'ont pas pour but de plaire aux gens. Il faut qu'elles soient assaisonnées de ce que le sel représente : le piquant de la vérité. Dans notre Seigneur, il y avait la grâce et la vérité, et il faut qu'elles caractérisent ceux qui sont Siens, et qu'elles caractérisent pareillement leurs paroles.

Le niveau exigé ici est très élevé. Nous sommes loin d'y atteindre. Pourtant, dans nos pensées, n'abaissons pas la norme divine. Maintenons-la dans toute sa hauteur, comme elle a été vue en Christ, et faisons nos efforts vers elle.

4.3 Ch. 4:7-9

Avec le v. 7 commencent les messages finaux et les salutations. Ils sont intéressants à beaucoup d'égards. Tychique dont l'apôtre parle si chaudement était évidemment le porteur de la lettre aux Colossiens. Onésime, appelé « le fidèle et bien-aimé frère » était l'esclave évadé dont traite l'épître à Philémon. Qu'est-ce qui peut, sinon la grâce de Dieu, changer un esclave manquant à ses engagements et en fuite, en un fidèle et bien-aimé frère en Christ ? Ainsi Tychique voyageait ensemble avec Onésime vers Colosses, le premier portant la lettre (l'épître) aux Colossiens et le second la lettre (l'épître) à Philémon. Philémon n'apparaît pas dans notre chapitre, et c'est normal vu qu'il y avait une lettre spéciale pour lui. Archippe, par contre, apparaît dans les deux lettres.

4.4 Ch. 4:10-11

Lorsqu'il écrivait la lettre, Paul avait avec lui Aristarque, Marc et Juste. Il pouvait parler d'eux en terme élogieux comme des ouvriers du royaume qui lui étaient en consolation. Il est extrêmement encourageant de trouver Marc de cette manière, car l'aperçu qu'en donne le livre des Actes n'était guère prometteur. Cela montre comment quelqu'un qui avait failli au commencement de son

service a pourtant été rétabli jusqu'à devenir pleinement utile, au point même qu'il est devenu l'écrivain du second évangile, lequel dépeint spécialement le Seigneur comme le parfait Serviteur. Cela illustre comment la puissance de Dieu peut finalement nous rendre très fort précisément là où nous étions le plus faible au commencement.

4.5 Ch. 4:12-16

Épaphras aussi était avec Paul, mais il était « l'un de vôtres », c'est-à-dire un Colossien, et non pas quelqu'un « de la circoncision ». Il était séparé des siens tout en gardant un grand zèle pour eux, et combattait avec ferveur en leur faveur. Ce combat s'accomplissait dans la prière.

La prière, voyez-vous, est un combat, ou plutôt, elle peut être un combat. Épaphras l'exerçait au point que c'était un vrai combat pour lui, et même un combat *continuel*, car Paul rend témoignage que c'est ce qu'il pratiquait toujours. Bien qu'éloigné de ses amis, Épaphras était engagé dans un réel combat de prières en leur faveur, l'objet de ces prières étant qu'ils puissent demeurer parfaits et bien assurés dans la volonté de Dieu.

C'est beaucoup d'avoir une pleine connaissance de la volonté de Dieu ; l'apôtre le désirait pour les Colossiens au ch. 1 v. 9. C'est encore mieux de demeurer parfait et bien assuré dans cette volonté. Y demeurer implique qu'on y est soumis et qu'elle nous caractérise selon ce qui est dit en 1:10. Il est évident que les désirs et les prières d' Épaphras pour les saints à Colosses et dans les environs concordaient exactement avec les prières de Paul pour eux.

Laodicée était dans les environs. Elle est mentionnée en 2:1 et trois fois dans ce chapitre 4. Ce nom a une triste résonance à cause de ce que le Seigneur doit dire à cette église en Apoc. 3:14-22. Malgré les prières et le combat en leur faveur d'un Paul et d'un Épaphras, malgré ces lettres apostoliques ayant circulé au milieu d'eux, cette église est tombée au plus bas niveau. L'épître « venant des Laodicéens » était sans aucun doute une épître justement en train de circuler à ce moment-là d'assemblée à assemblée.

Cette épître aux Colossiens et aux Laodicéens fait exactement ressortir la vérité qui aurait préservé les Laodicéens s'ils en avaient tenu compte. Elle met en relief la gloire de Christ, la Tête [Chef] de Son église. Elle les exhorte à « tenir ferme le Chef ». Hélas ! ils n'en ont pas tenu compte, et l'épître qui leur a été envoyée de Patmos montre qu'ils étaient suprêmement satisfaits d'eux-mêmes, et Christ, leur Chef, était entièrement dehors, à la porte.

Quant à la chair, nous ne sommes pas meilleurs qu'eux. Prenons à cœur

l’avertissement que ces épîtres nous fournissent.

4.6 Ch. 4:17-18

Et acceptons aussi l’avertissement donné à Archippe comme s’appliquant à nous. Le Seigneur vous a-t-Il donné un service ? Alors faites bien attention à l’accomplir, aussi insignifiant qu’il puisse paraître. Ne pas accomplir un service, c’est de la paresse, et celle-ci ouvre immédiatement la porte au déclin et au désastre spirituel.

Rien ne peut nous préserver que la grâce : c’est la parole finale de cette épître.

1ère Épitre aux Thessaloniciens

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1
2.2 Ch. 1:2-3
2.3 Ch. 1:4
2.4 Ch. 1:5
2.5 Ch. 1:6-8
2.6 Ch. 1:9-10
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1
3.2 Ch. 2:2
3.3 Ch. 2:3-6
3.3.1 Ch. 2:3-4
3.3.2 Ch. 2:5-6
3.4 Ch. 2:7-12
3.4.1 Ch. 2:7-8
3.4.2 Ch. 2:9-11
3.4.3 Ch. 2:12
3.5 Ch. 2:13-14
3.6 Ch. 2:15-16
3.7 Ch. 2:17-20
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1-4
4.2 Ch. 3:5-6

4.3 Ch. 3:7-8
4.4 Ch. 3:9-11
4.5 Ch. 3:12
4.6 Ch. 3:13
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1
5.2 Ch. 4:2 — Les commandements dans la vie du chrétien
5.3 Ch. 4:3-8
5.3.1 Ch. 4:3-7
5.3.2 Ch. 4:6-8
5.4 Ch. 4:9-12
5.5 Ch. 4:13-18
5.5.1 Ch. 4:13
5.5.2 Ch. 4:14
5.5.3 Ch. 4:15a
5.5.4 Ch. 4:15b
5.5.5 Ch. 4:16-17
5.5.6 Ch. 4:18
6 Chapitre 5
6.1 Ch. 5:1-2
6.1.1 Ch. 5:1
6.1.2 Ch. 5:2
6.2 Ch. 5:3-8
6.2.1 Ch. 5:3-5
6.2.2 Ch. 5:6-8
6.3 Ch. 5:9-11
6.3.1 Ch. 5:9
6.3.2 Ch. 5:10-11
6.4 Ch. 5:12-13
6.5 Ch. 5:14-22
6.5.1 Ch. 5:14-18
6.5.2 Ch. 5:19-22
6.6 Ch. 5:23-28
6.6.1 Ch. 5:23
6.6.2 Ch. 5:24
6.6.3 Ch. 5:28

1 - Introduction

On admet généralement que cette épître est la première de toutes les épîtres inspirées écrites par Paul. Si l'on en désire une confirmation, il faut lire le chapitre 3 de cette épître et le comparer à Actes 17. L'épître a été écrite juste après le retour de Timothée de sa visite à Thessalonique, Paul étant à Athènes. Quand donc l'apôtre écrivit cette épître, son travail à Corinthe avait à peine commencé, et il n'avait pas encore visité Éphèse. En tout cas, il vaut la peine de lire le début d'Actes 17, car les détails historiques qu'on y trouve donnent beaucoup de relief aux divers détails de l'épître.

Le fait que les Thessaloniciens étaient des croyants de fraîche date (même pas quelques mois), confère un intérêt tout spécial à cette épître. Il est très encourageant de voir tout ce qui peut être vraiment réalisé, même chez de tout jeunes croyants en Christ, et combien ils peuvent être caractérisés par beaucoup de grâce et de dévouement quand leur simplicité reste intacte.

L'œuvre de l'apôtre à Thessalonique avait été très brève, à cause d'une émeute qui les avait arrêtés déjà au bout de trois semaines environ. Le travail réalisé pendant ce temps-là était pourtant déjà solide, comme le ch. 1 en rend témoignage. Nous pouvons être sûrs qu'une opposition intense de Satan est toujours le signe qu'un vrai travail de Dieu est en cours. Les émeutiers désignaient Paul et ses amis comme « ces gens qui ont bouleversé la terre habitée », ce qui n'était pas bien loin de la vérité. En réalité le monde lui-même était entièrement bouleversé (sens dessus dessous), et le travail de Paul et des autres serviteurs consistait justement à remettre les hommes d'aplomb devant Dieu. Le monde lui-même fut laissé sens dessus dessous, mais beaucoup de Thessaloniciens furent convertis du monde, et mis en bonne relation avec Dieu. Ces convertis devinrent l'église, ou assemblée, des Thessaloniciens.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1

Ils n'avaient pas été formellement constitués en tant qu'« assemblée ». Même s'il y avait eu l'habitude d'avoir quelque cérémonie pour concrétiser la formation d'une assemblée, la fin soudaine et violente du travail de Paul parmi eux l'aurait empêché. Non, ils devinrent l'assemblée de Dieu, c'est-à-dire « ceux qui sont appelés en dehors », par l'opération même de Dieu les appelant hors du monde par l'évangile. Même s'ils n'étaient que de tout jeunes convertis, l'apôtre peut les reconnaître en tant qu'assemblée de Dieu, réunie dans la connaissance heureuse de Dieu comme Père, et dans la soumission à Jésus comme leur Seigneur. Connaître le Père est la caractéristique des petits enfants en Christ selon 1 Jean 2:13. Reconnaître Jésus comme Seigneur est le chemin du salut selon Romains 10:9-10.

2.2 Ch. 1:2-3

Paul repensait avec beaucoup de reconnaissance à son court séjour parmi eux, et maintenant qu'il était loin d'eux, il se souvenait continuellement d'eux en prière. Du verset 3 jusqu'à la fin du chapitre, il raconte ce qu'il avait vu chez eux du travail de la puissance de Dieu ; ceci nous donne une image frappante des effets merveilleux produits dans le caractère et dans la vie des gens chez qui il y a une saine conversion.

Il faut noter que la première place est donnée au caractère produit EN eux ; il se résumait en trois mots : la foi, l'amour et l'espérance. Mais on ne peut discerner le caractère que par la manière dont il s'exprime dans les actions et les manières d'agir, c'est pourquoi l'apôtre fait référence à leur œuvre, à leur travail et à leur patience (ou endurance). Leur « œuvre de foi » était évidente à tous, en harmonie avec ce que Jacques écrit dans son épître : « par mes œuvres, je te montrerai ma foi » (Jacq. 2:18). Remarquez qu'à la fois ici et en Jacques 2, les œuvres dont il est parlé sont des œuvres de foi, tandis qu'en Romains 4, un chapitre que beaucoup supposent à tort être en conflit avec Jacques, les œuvres sont « des œuvres de loi » — ce qui est tout à fait différent.

Si la foi se fait voir par les œuvres, l'amour s'exprime par le travail. C'est une caractéristique de l'amour de travailler sans s'épargner pour le bien de son objet. L'espérance, quant à elle, s'exprime par l'endurance patiente. Ce n'est que quand les hommes perdent espoir qu'ils renoncent facilement : ils supportent

aussi longtemps que l'espoir brille comme une étoile devant leurs yeux.

2.3 Ch. 1:4

Ces choses étaient claires et nettes chez les croyants de Thessalonique, et amenaient Paul à conclure avec confiance qu'ils faisaient partie des élus de Dieu. Quand il s'était levé dans la synagogue de Thessalonique au cours de ces trois sabbats, il n'aurait pas pu inscrire, avant de prêcher, une marque sur ceux qui croiraient, comme s'il avait eu personnellement accès au livre de vie de l'Agneau pour savoir à l'avance les noms de ceux qui étaient choisis de Dieu. La connaissance que Paul avait de leur élection provenait de l'inverse : Sachant la manière puissante par laquelle l'évangile les avait atteints, et les résultats produits en eux par l'Esprit de Dieu, il concluait sans aucun doute qu'ils avaient été choisis par Dieu.

Notez sur ce sujet ce que dit l'apôtre au début de 1 Corinthiens. Dans le cas des Corinthiens, il ne pouvait que remercier Dieu de ce que la grâce les avait visités par Christ, et qu'ils étaient doués de nombreux dons de grâce. La possession d'un don ne signifie pas nécessairement que son possesseur est un vrai croyant, comme en témoigne le cas de Judas Iscariote. De là les avertissements pénétrants qu'il prononce à la fin du ch. 9 et au début du ch. 10. Il leur parle de la condition de « réprouvé » à cause du doute qu'il avait à l'égard de certains d'entre eux, malgré leurs dons. Les Thessaloniciens formaient un heureux contraste à tout cela.

Il y a « des choses qui tiennent au salut » [ou : « qui accompagnent le salut »] (Héb. 6:9) et le travail d'amour mentionné juste après (*) en Héb. 6:10 en fait partie. Dans notre passage (1 Thes. 1:4) trois choses sont mentionnées, et le travail d'amour est l'une d'elles. Il se peut qu'il n'y ait aucune manifestation de dons, mais si l'on constate la présence de ces choses du v. 4, on peut être sûr que les personnes concernées possèdent le salut, et sont des élus de Dieu.

(*) Note Bibliquest : En Héb. 6:10 la traduction JND parle de « votre œuvre et *l'amour* que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore », mais la traduction KJV (version autorisée anglaise), avec le Texte Reçu, utilise formellement l'expression « le travail de l'amour » à la place de ce terme « l'amour ». Malgré cette différence formelle, le sens profond de ce que dit ici l'auteur subsiste quand on suit la traduction JND.

2.4 Ch. 1:5

Si le verset 3 indique le fruit produit chez ces croyants, et le verset 4 la confiance de l'apôtre en contemplant ce fruit, le verset 5 indique la manière dont ce fruit avait été produit. Premièrement, l'évangile était venu à eux en parole : Paul l'avait prêché avec hardiesse. Deuxièmement, sa prédication était appuyée par sa vie de dévouement et de sainteté. Troisièmement, et en grande partie comme conséquence de ce qui précède, l'évangile était venu en puissance et dans l'Esprit Saint. Le Saint Esprit avait agi puissamment par la Parole. C'est au ch. 2, qu'on trouve les détails sur quel genre d'homme l'apôtre avait été parmi eux (fin de 1:5).

L'évangile était aussi venu à eux « dans une grande plénitude d'assurance ». C'est un élément très important, d'autant plus que, d'après Actes 17, on voit que la manière particulière de Paul de prêcher dans leur ville avait consisté à expliquer d'après les Écritures ; il avait exposé qu'une fois le vrai Christ de Dieu apparu, Il devait mourir et ressusciter, et que ces prédictions avaient été si parfaitement accomplies en Jésus, qu'on ne pouvait que conclure : Jésus est le Christ ! Autrement dit, au milieu de ces gens, il avait tout spécialement basé sa proclamation de l'évangile et son appel sur LA PAROLE DE DIEU ; d'où la PLÉNITUDE D'ASSURANCE chez les convertis.

Prenons-en bien note. Si un apôtre, capable lui-même de prononcer des paroles inspirées, faisait appel à l'Écriture avec des résultats aussi solides et durables, nous qui n'avons que l'Écriture sur laquelle nous appuyer, nous ferons bien d'en faire la base de tout ce que nous prêchons. « Prêcher la Parole » est notre grand mot d'ordre. Il n'y a pas d'assurance en dehors de cela. Un prédicateur peut nous persuader que les choses sont comme il l'affirme, en se servant de la force de sa conviction personnelle. Les convertis peuvent nous dire qu'ils ont toute assurance à cause des sentiments heureux dont ils font l'expérience. Mais il n'y a guère d'assurance réelle, ni chez l'un ni chez les autres. Nous ne pouvons réellement être assuré de quoi que ce soit, que quand cette assurance vient de la Parole de Dieu.

2.5 Ch. 1:6-8

Dans les versets 6 à 8, nous trouvons ce que l'évangile fait de ceux qui le reçoivent. Nous avons vu d'abord le triple caractère qu'il produit *en* eux ; et maintenant nous voyons le triple caractère qu'il imprime SUR eux. Ils étaient

devenus « imitateurs… du Seigneur » (v. 6), « des modèles pour tous ceux qui croient » (v. 7), et, comme des hérauts ou des gens sonnant la trompette, ils avaient fait retentir la Parole de Dieu (v. 8).

Paul lui-même était un exemple (voir 1 Tim. 1:16), et il avait donc bien le droit de demander aux croyants de l'imiter. Mais s'il le pouvait, ce n'était que parce que lui-même imitait Christ ; l'imiter revenait donc à imiter le Seigneur. À cet égard, il est rapporté ceci des Thessaloniciens : bien qu'ils imitaient (ou : suivaient) maintenant avec une joie produite par le Saint Esprit, ils avaient d'abord connu la puissance de la Parole qui transperce la conscience, et produit la repentance envers Dieu et l'affliction (*) de cœur qui l'accompagne. Il en est toujours ainsi. Plus le travail de la conversion est profond, plus la joie est brillante et plus la qualité de disciple du converti est sincère. Que tous ceux qui prêchent la Parole visent un profond travail de cœur et de conscience plutôt que des résultats voyants et superficiels ; ils ne manqueront pas alors leur récompense au jour de Christ.

(*) note Bibliquest : ce commentaire de l'auteur se base sur le texte de la traduction KJV (version autorisée anglaise) qui utilise le terme « afflictions » là où la version JND traduit « tribulations »

Suivre (ou : imiter) le Seigneur vient en premier ; c'était leur qualité de disciples qui faisaient d'eux des exemples pour les autres croyants des provinces alentour. Paul pouvait parler d'eux en disant : « Voici le genre de choses que la grâce de Dieu produit quand elle est reçue comme le fruit d'un profond travail de repentance envers Dieu ». Ceci est indiqué par les mots : « de sorte que » au début du verset 7. Le petit mot « car » au début du verset 8 nous montre que ce qui suit est aussi lié au même sujet. Leur ferveur évangélique faisait aussi d'eux un exemple pour les autres. Ils n'avaient pas seulement reçu la Parole pour leur propre bénédiction, mais ils l'annonçaient aux autres, tant et si bien que leur foi en Dieu était devenue notoire, non seulement dans les régions proches, mais aussi au loin. Tout le travail de Dieu était publié si efficacement au moyen des effets merveilleux qu'il avait chez ces personnes, que l'apôtre n'avait pas besoin d'en rien dire.

Rien ne donne autant de publicité efficace à l'évangile que les vies transformées chez ceux qui l'ont reçu. Ce fait a souvent été remarqué par des observateurs attentifs, mais ici c'est l'Écriture elle-même qui le reconnaît. Inversement rien n'enlève autant toute valeur à la proclamation de l'évangile que

l'écroulement et le péché de ceux qui professent l'avoir cru. À la lumière de cela, et des tristes conditions qui prévalent dans les nations christianisées, faut-il s'étonner de ce que les évangélistes de ces pays soient confrontés aux conditions dures et difficiles d'aujourd'hui ? Que Dieu nous aide tous à avoir des vies qui parlent en faveur de l'évangile, et non pas contre lui.

2.6 Ch. 1:9-10

Dans les derniers versets, nous trouvons une troisième chose. Il ne s'agit plus du caractère produit *en* eux, ni des caractéristiques imprimées *sur* eux, mais de ce qui était fait *par* eux. Leur conversion était en vue du service de Dieu et de l'attente patiente de Christ.

« Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu ». C'est là une définition scripturaire de la conversion, qui n'est pas seulement un tournant, mais un tournant vers Dieu, et donc un tournant où l'on se détourne des idoles. Les idoles ne sont pas seulement les images répugnantes vénérées et craintes par les païens, mais c'est aussi *tout ce qui*, élégant ou répugnant, *usurpe dans le cœur de l'homme la place de suprématie et de domination qui n'appartient de droit qu'à Dieu seul*. Les idoles sont devant les yeux de tout pécheur perdu, elles charment son cœur, et Dieu reste derrière son dos. Quand la conversion a lieu, voilà que Dieu passe devant ses yeux, et les idoles derrière son dos !

Une fois convertis à Dieu, nos vies doivent maintenant être passées à Son service. Avez-vous jamais réfléchi à la faveur extraordinaire, et à l'hommage rendu à la puissance de l'évangile, qu'il nous soit permis de Le servir ? Un serviteur fidèle travaillant dans une zone de taudis remarque, un dimanche soir, des signes très précis de repentance chez l'une des pires occupantes d'une cuisine de voleurs. Il s'en réjouit beaucoup, tout en tremblant. Mais qu'éprouve-t-il tôt le lundi matin quand la misérable arrive à sa porte et confesse en larmes sa reconnaissance pour la bénédiction reçue, et annonce son désir d'exprimer sa gratitude en entrant à son service — pour préparer les repas et faire le ménage ? L'empreinte marquée sur elle est celle de la maladie, de la saleté, de la dégradation et de la boisson jusqu'à hier. Que dirait le serviteur ? Que diriez-vous ?

Nous n'avons pas noirci le tableau. Ce que nous étions moralement et spirituellement correspond tout à fait au cas supposé. Et pourtant nous avons été amenés dans le service du Dieu trois fois saint, en tant que rachetés et nés de nouveau. Mais alors, combien doit être puissant le renouveau moral opéré par l'évangile ! Et même alors, nous souvenant que nous avons encore la chair en

nous, et que nous sommes donc fort susceptibles de pécher, quelle grande faveur que d'être pris au service saint et élevé de Dieu. Il nous est effectivement permis de servir Ses intérêts, Ses propos et Ses plans conçus dès avant la création du monde. Si nous saisissions cela, nous n'aurions aucun désir de nous dérober à Son service. Nous courrions avec zèle et joie pour l'accomplir.

Tandis que nous servons, nous attendons. Nous sommes sauvés dans l'espérance de la plénitude de bénédiction encore à venir. Nous ne sommes pas laissés pour attendre la mort, qui est notre départ pour être avec Christ, mais pour attendre Sa venue pour nous. Nous attendons le Fils de Dieu venant des cieux. L'apôtre ne va pas plus loin pour le moment : quand nous en serons au ch. 4, il nous sera dit ce qu'implique cette phrase.

Mais n'anticipons pas. Notons seulement pour le moment que c'est le Fils de Dieu dont nous attendons la venue des cieux ; c'est là qu'Il est assis, et Son nom est Jésus, que nous connaissons comme Celui qui nous délivre de la colère qui vient. Le verbe n'est pas au passé (« qui nous a délivrés »), mais au présent, « Jésus, qui nous délivre » ou « Jésus, notre Libérateur ». L'important est que Jésus qui vient des cieux, nous délivrera de la colère qui vient.

De manière répétée, à la fois dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le mot « colère » est utilisé pour désigner les jugements sévères de Dieu qui vont s'abattre sur la terre. Il est vrai que dans plusieurs passages du Nouveau Testament, le sens du mot « colère » est élargi pour englober le jugement pénal de Dieu qui s'étend jusque dans toute l'éternité. Il n'en reste pas moins que l'usage principal du mot est celui que nous avons indiqué, comme on le voit en lisant attentivement le livre de l'Apocalypse. Les hommes et les nations amassent sur eux-mêmes la colère pour le jour de la colère, et l'œil ouvert voit déjà ce jour de la colère approcher en silence.

Quelle joie pour le croyant de savoir que, malgré la colère qui vient, Jésus aussi vient, et Il vient comme Celui qui délivre ! Avant que la colère fonde comme l'aigle sur sa proie, Jésus viendra et nous serons délivrés de ce lieu même sur lequel la colère va s'abattre. Pour les détails de ce merveilleux évènement, nous devons attendre. En attendant, réjouissons-nous de ce que cet évènement est une certitude glorieuse qui approche rapidement.

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1

Au chapitre 1 (v. 5), l'apôtre avait fait allusion à ce que lui et ses compagnons d'œuvre avaient été parmi les Thessaloniciens à leur arrivée parmi eux avec l'évangile, et il avait laissé entendre que la puissance qui avait accompagné le message était largement liée au caractère irréprochable des messagers. Il revient sur ce sujet au début du chapitre 2.

Paul et ses amis avaient trouvé à Thessalonique une porte ouverte par le Seigneur, grâce à quoi ils avaient réussi une pénétration extrêmement efficace parmi eux. C'était d'autant plus frappant qu'ils venaient juste de souffrir et d'être traités honteusement à Philippes, selon le récit d'Actes 16. Cependant, loin d'en être intimidés, ils avaient une telle confiance en Dieu qu'ils avaient recommencé à annoncer hardiment la Parole. La puissance de celle-ci était telle que même certains des Juifs crurent, « et une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu, et des femmes de premier rang en assez grand nombre » (Actes 17:4). Ainsi Dieu accordait à Ses serviteurs fidèles un temps de grand encouragement après de dures souffrances et avant d'être replongés dans d'autres troubles à Thessalonique même. Souvenons-nous bien sûr que la violence à Philippes ne signifiait pas que ce qui y avait été accompli était peu de chose. Au contraire, les convertis de Paul à Philippes étaient parmi les plus brillants trophées de la grâce.

3.2 Ch. 2:2

L'apôtre rappelle au verset 2 qu'il avait prêché l'évangile « avec beaucoup de combats ». Par cela nous ne devons pas comprendre des échanges passionnés d'arguments. L'expression est littéralement « avec beaucoup d'angoisse » ou de « lutte ». Paul prêchait dans l'angoisse d'une lutte spirituelle pour que la vérité ait son efficacité chez ses auditeurs ! Son évangile n'était pas du genre simplement « à prendre ou à laisser » ! L'apôtre n'était pas un simple théologien ou philosophe chrétien satisfait de la vérité correctement présentée dans ses prêches ; il n'était pas non plus le mystique rêveur drapé en lui-même et dans ses propres impressions et expériences. Il était un homme qui avait un message, brûlant de zèle, et angoissé dans son esprit pour le communiquer efficacement à d'autres.

Quelle puissance étonnante ceci devait être pour lui ! Il pouvait être faible

quant à sa présence physique, et méprisable dans son élocution — « simple [brut] quant au langage », comme il dit ailleurs (2 Cor. 11:6) — mais l'angoisse d'esprit intérieure qui l'animait devait faire que son parler était à l'état brut comme un tourbillon. Des multitudes se convertissaient par ses paroles, et des multitudes plus grandes encore se déchaînèrent en fureur contre lui ! Où voyons-nous une puissance pareille de nos jours ? Nous entendons des prédications de l'évangile qu'on peut qualifier de bonnes, claires, justes, frappantes, intelligentes, éloquentes, douces. Mais il n'y a guère de résultat quant aux conversions, et elles n'ameutent guère les puissances de ténèbres. Pourtant le besoin est tout aussi grand, et l'énergie du Saint Esprit est la même. La différence réside dans le caractère et le calibre des messagers.

3.3 Ch. 2:3-6

3.3.1 - Ch. 2:3-4

Les versets 3 à 6 donnent un aperçu de ce que Paul et ses aides n'étaient pas, et cela nous apprend ce que tout serviteur de Dieu doit soigneusement éviter. Tout d'abord, il faut rejeter tout élément de tromperie et de fiction. Il a été dit très justement que « tu dois être vrai toi-même si tu veux enseigner la vérité ».

Mais en outre, il faut bannir toute pensée de complaire aux hommes. Tout service qui nous a été confié, si petit soit-il, nous a été confié par Dieu et non par l'homme. C'est donc vis-à-vis de Dieu que nous sommes responsables, et Lui n'éprouve pas seulement nos paroles et nos actes, mais aussi nos cœurs. L'évangile avait été confié à Paul dans une mesure tout à fait exceptionnelle, mais les deux mots « FUT CONFIÉ » devraient être gravés sur nos cœurs. N'oublions jamais que nous sommes des administrateurs à qui quelqu'un fait confiance.

3.3.2 - Ch. 2:5-6

Si nous gardons cela à l'esprit, nous éviterons bien sûr l'usage de paroles flatteuses, et le manteau de cupidité, et la recherche de la gloire qui vient des hommes, dont les versets 5 et 6 nous parlent. Ces trois choses sont excessivement courantes dans le monde. Les hommes cherchent naturellement

leurs propres intérêts, et sont donc gouvernés par la cupidité, même s'ils la dissimulent sous un manteau de n'importe quel genre. La gloire qui vient des hommes est aussi très chère au cœur humain. Enfin, qu'ils recherchent la possession ou la gloire, les hommes trouvent dans les paroles flatteuses une arme efficace, car elles permettent souvent de gagner la faveur des personnes influentes. Paul refusait absolument de tels moyens. En tant que serviteur de Dieu, avec Dieu comme Juge et pour Témoin, ces moyens étaient totalement en dessous de lui.

3.4 Ch. 2:7-12

3.4.1 - Ch. 2:7-8

Les caractéristiques positives du ministère de Paul sont placées devant nous dans les versets 7 à 12, et il vaut la peine de noter qu'il commence par se comparer à une nourrice, et finit par se comparer à un père. On peut avoir de la peine à imaginer comment cet homme extrêmement énergique pouvait être doux « comme une nourrice chérit ses propres enfants », mais il en était bien ainsi. La force physique est en général brutale, la force spirituelle est douce. Il y avait beaucoup de gens ayant de la force physique à Thessalonique quand « les Juifs, pleins de jalousie, ayant pris quelques méchants hommes de la populace… troublèrent la ville » (Actes 17:5), mais cela n'aboutit à rien. La douceur de Paul, au contraire, laissa des résultats durables. C'était la douceur engendrée par un amour ardent pour ces jeunes convertis. Il les chérissait, et à cause de cela il les maintenait dans une vive affection, et comment le pouvait-il si ce n'est parce que lui-même avait une vive affection pour eux. Et celle-ci était si vive, qu'il était même prêt à leur communiquer non seulement l'évangile, mais aussi sa propre vie. Il aurait donné sa vie pour eux.

3.4.2 - Ch. 2:9-11

Cependant il ne fut pas appelé à donner sa vie pour eux. Ce qu'il fit, fut de travailler de ses propres mains, de nuit comme de jour, afin de suffire à ses propres besoins et de ne leur être à charge en aucune manière. Il fait de nouveau allusion à cela dans la deuxième épître (2 Thes. 3:8), et Actes 20:34 donne même l'information étonnante qu'il ne se bornait pas à suffire à ses propres besoins,

mais qu'il pourvoyait aussi aux besoins de ses compagnons. Ailleurs (3:10) il dit qu'il priait nuit et jour très instamment, et nous savons combien son travail pour l'évangile était abondant. Dans ces conditions, on a de quoi s'étonner que cet homme extraordinaire pût encore trouver du temps pour faire des tentes, mais quoi qu'il en soit, il le faisait, et il rendait ainsi l'évangile exempt de charge (1 Cor. 9:18), bien que le Seigneur ait commandé qu'en règle générale ceux qui prêchent l'évangile puissent vivre de l'évangile. Il est plus qu'évident que le travail manuel est honorable aux yeux de Dieu.

3.4.3 - Ch. 2:12

Les Thessaloniciens étaient témoins de tout cela. Comme il était lui-même marqué par la sainteté et la justice pratique, il pouvait leur commander de suivre ses traces, et de marcher d'une manière digne de Dieu — le Dieu qui les avait appelés à être sous Son autorité et à entrer dans Sa gloire.

3.5 Ch. 2:13-14

Ce qui nous a occupés jusqu'ici a été le genre de vie qui caractérisait Paul et ses compagnons d'œuvre. Avec le verset 13, on revient à ce qui caractérisait leurs convertis de Thessalonique. Quand ils avaient reçu la parole de Dieu par des canaux humains tels que Paul et ses compagnons, ils l'avaient reçue en tant que parole de Dieu. Ce verset indique clairement que la parole de Dieu peut être reçue comme une parole d'hommes, mais que même si on la reçoit ainsi, elle n'en reste pas moins véritablement la Parole de Dieu. Si vous avez un appareil photo avec un objectif défectueux, vous trouverez que les objets photographiés sont étrangement déformés sur le papier photo, parfois de manière grotesque. Il n'y a pourtant rien à reprocher aux objets photographiés, qui sont très bien, même s'ils ont l'air difforme sur le papier. Nous devons apprendre à distinguer l'objectif du subjectif comme l'apôtre le fait ici. La parole de Dieu avait été présentée objectivement aux Thessaloniciens, et l'impression subjective produite en eux était selon la vérité. S'ils l'avaient reçue comme une parole d'hommes, l'effet produit sur eux n'aurait été que transitoire. Mais la recevant comme la Parole de Dieu, elle avait opéré en eux puissamment, et elle avait produit en eux les mêmes effets qu'on avait vus au commencement, quand l'évangile avait été prêché en Judée. Bien qu'éprouvés par la persécution, ils tenaient ferme.

Actes 17 nous montre à quelle vitesse avait éclaté l'orage de persécution à

Thessalonique. La maison de Jason et Jason lui-même furent assaillis, et certains frères furent traînés devant les magistrats de la ville ; les instigateurs des émeutes étaient des Juifs. L'apôtre leur montre ici que ce qu'ils avaient été appelés à souffrir n'était rien d'autre que ce dont les premiers chrétiens convertis de Judée avaient souffert ; et que les instigateurs juifs des troubles de Judée étaient du même genre que ceux des troubles de Thessalonique. Ceci le conduit à résumer l'accusation portée contre eux.

3.6 Ch. 2:15-16

Autrefois, la grande controverse de Dieu avec les Juifs portait sur leur idolâtrie continuelle. Les écrits des prophètes de l'Ancien Testament en sont pleins. Le Nouveau Testament y rajoute la charge encore plus grave d'avoir « mis à mort le Seigneur Jésus ». En outre, ils chassaient l'apôtre par leurs persécutions, et faisaient leur possible pour interdire la diffusion de l'évangile aux nations. Eux-mêmes refusaient de franchir la porte du salut, et ils empêchaient autant que possible les autres de le faire. Combien est frappante la description de ce malheureux peuple : « Ils ne plaisent pas à Dieu, et sont opposés à tous les hommes » !

Il est assez évident que les nations sont généralement opposées aux Juifs. Les versets 15 et 16 en montrent la raison. De leur coté, les Juifs sont opposés aux nations, et sur le plan national, ils déplaisent à Dieu ; il n'y a donc rien de juste chez eux, quoique, bien sûr, Dieu sauve encore au temps actuel « un résidu selon l'élection de la grâce » (Rom. 11:5). Ils avaient été mis à l'épreuve auparavant. Même après la mort de Christ, une offre de grâce leur avait encore été faite comme résultat de la venue du Saint Esprit, selon le récit d'Actes 3:17-26. Ils donnèrent leur réponse officielle par le martyre d'Étienne, et par la persécution de Paul, lequel fut suscité juste après la mort d'Étienne pour apporter la lumière du salut aux nations. Ils auraient tué Paul aussi, si Dieu n'était intervenu dans Sa providence pour les en empêcher (Actes 9:23, 29). Par conséquent, la colère longtemps retenue, était sans aucun doute déchaînée contre sur eux. En tant que nation, ils n'auront payé le dernier sou que quand la grande tribulation les aura submergés. En attendant, rien ne peut arrêter la colère de Dieu contre eux.

3.7 Ch. 2:17-20

En contraste avec ce terrible contexte, quelle belle l'image nous présentent

les versets 17 à 20. L'apôtre qui avait dû fuir précipitamment de nuit de chez eux, désirait ardemment aller les revoir. Comme ils étaient ses enfants spirituels, engendrés par l'évangile, il les considérait comme son espérance, sa joie et la couronne dont il se réjouissait. Les liens qui les liaient à lui étaient très tendres, et hautement spirituels. En regardant vers l'avenir, il anticipait le moment où ils seraient sa gloire et sa joie à la venue du Seigneur. En regardant en arrière, il reconnaissait toute l'œuvre de Satan pour les maintenir, eux et lui, séparés physiquement sur la terre.

Ce passage indique clairement qu'il est permis à Satan de harceler et d'entraver les serviteurs du Seigneur. Mais, si l'on compare ce récit avec l'histoire relatée dans les Actes, il est tout à fait évident que Dieu sait bien surmonter les entraves de Satan pour faire tourner les choses en bien. Satan venait d'empêcher Paul de retourner à Thessalonique, mais Dieu l'avait conduit à Corinthe, où Il avait un grand peuple !

Remarquez aussi combien il est heureux de voir Paul attendre le moment où il serait réuni avec ses chers convertis de Thessalonique dans le ciel. Ses paroles n'auraient pas eu de sens s'il ne s'était attendu à les reconnaître chacun individuellement en ce jour-là. Les saints de Dieu se reconnaîtront les uns les autres quand ils se rencontreront à la venue de Christ, et en Sa présence.

4 - Chapitre 3

4.1 Ch. 3:1-4

Mais si Paul avait été empêché de venir personnellement — très probablement par la violence de la persécution suscitée contre lui par Satan — il avait envoyé Timothée pour les réconforter et les encourager. Ici encore, au début du chapitre 3, nous voyons en Paul les caractères d'un vrai père en Christ. Il était à Athènes, une ville particulièrement dure et difficile, où il sentait avec plus d'urgence qu'ailleurs, le besoin du soutien et de l'encouragement de compagnons d'œuvre animés du même esprit ; néanmoins il acceptait de se sacrifier et de rester seul pour que Timothée puisse paître les âmes de ces jeunes croyants, et les affermir justement au moment où Satan pensait les abattre au moyen d'afflictions. L'épreuve de leur foi n'avait pas été une surprise, car il les avait avertis, même si son séjour parmi eux avait été tellement court.

De ceci, apprenons qu'il n'est ni juste ni sage de cacher aux jeunes convertis que les tribulations de la part du monde sont le lot normal du chrétien sur la terre. Il y a des joies abondantes dans le christianisme, mais elles ne sont pas en relation avec le monde. Nous aurons de la tribulation dans le monde ; ne déformons donc pas la réalité en pensant que nous pourrons ainsi gagner davantage de convertis. Montrons la vérité en face, et nous éviterons de perdre ainsi aucun *vrai* converti, tandis que ceux qui font semblant de l'être pourront par contre être arrêtés en grand nombre — pour leur bien, autant que pour le nôtre. Quant à la tribulation, nous devons tous dire à notre tour, « cela est arrivé, comme vous le savez » (fin du v. 4).

4.2 Ch. 3:5-6

En suscitant des persécutions contre les croyants, Satan cherche toujours à viser la foi. Il voudrait l'affaiblir et, si possible, la détruire. Remarquez, par conséquent, l'accent que Paul met sur la foi dans ce passage. Il avait envoyé Timothée pour les encourager « touchant leur *foi* » (3:2). Il l'avait envoyé pour « connaître ce qui en était de leur *foi* ». Timothée à son retour avait apporté de « bonnes nouvelles de leur *foi* », et lui-même « avait été consolé à leur sujet par leur *foi* ». La foi est l'œil de l'âme ; elle donne la vision spirituelle. Paul savait qu'aussi longtemps que les choses invisibles de la foi seraient des réalités pour eux, la persécution ne ferait que produire un enrichissement spirituel, et les fortifierait, tout comme une douche froide est nuisible à un invalide, alors qu'elle

fortifie un homme plein de santé. La foi est un lien vital entre l'âme et Dieu, et si elle est affaiblie, tout ce qui concerne le croyant est affaibli. Satan le sait très bien.

4.3 Ch. 3:7-8

Quand la foi est maintenue dans le cœur des croyants, ils « tiennent ferme dans le Seigneur » ; c'est justement ce qui était une grande joie pour l'apôtre. Cela le réconfortait dans toutes ses afflictions. Ses sentiments à l'égard des Thessaloniciens, exposés aux épreuves à un point pareil si tôt après leur conversion, étaient tellement profonds, qu'avant d'avoir des nouvelles sur la manière dont ils avaient été soutenus à travers ces épreuves, il était comme un homme sur le point de mourir. Les bonnes nouvelles reçues par Timothée l'avaient ramené à la vie. C'est l'image dont il se sert quand il dit : « Maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur ».

4.4 Ch. 3:9-11

Bien que la foi restât si brillante chez ces chrétiens, elle avait pourtant besoin d'être rendue parfaite, comme le verset 10 le montre. Il y manquait quelque chose, en ce qu'ils ne connaissaient pas encore l'ensemble de la vérité révélée. Ce qu'ils avaient vu par la foi, ils le voyaient clairement ; mais ils ne voyaient pas encore tout ce qu'il y avait à voir. L'apôtre désirait avec ardeur les rencontrer à nouveau pour leur apporter ces parties de la vérité divine qu'ils ne connaissaient pas encore. Dans cette épître, il leur révèle un peu de ce qu'ils ignoraient encore, comme nous allons le voir au chapitre 4.

4.5 Ch. 3:12

Ayant été empêché jusque-là, il désirait qu'ils croissent et abondent en amour les uns envers les autres. Dieu seul est l'Objet de la foi. Il est aussi l'Objet de l'amour, mais la meilleure expression pratique de l'amour pour Lui consiste à aimer ceux qui sont nés de Lui, comme l'épître de Jean le rappelle. De plus le chrétien devrait être une fontaine débordante d'amour envers tous les hommes. Les Thessaloniciens l'étaient, et cela explique comment ils étaient devenus si efficaces pour annoncer l'évangile, comme nous l'avons vu au chapitre 1. Seulement, il fallait qu'ils abondent et surabondent en amour.

4.6 Ch. 3:13

Ainsi ils seraient affermis sans reproche en sainteté en vue de la venue du Seigneur. La sainteté et l'amour sont évidemment étroitement liés. Comme l'amour opère dans nos cœurs en direction de Dieu et des Siens, nous sommes amenés à haïr ce qu'Il hait, et nous sommes préservés sans reproche devant Lui. Le grand but placé devant nous est la venue du Seigneur Jésus avec tous Ses saints. Remarquez cette préposition « avec ». Quand Il viendra en gloire, nous serons *avec* Lui. Comment nous irons Le rejoindre en haut, afin de revenir des cieux en Sa compagnie quand Il apparaîtra, cela n'est pas encore clairement indiqué dans l'épître, mais ce verset à lui seul, devrait avoir suffi pour assurer les Thessaloniciens, et devrait suffire à nous assurer que, quand Il viendra, aucun ne manquera. Il viendra avec TOUS Ses saints.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1

À partir du ch. 4, l'apôtre passe de l'exhortation à l'instruction. Les chapitres précédents avaient surtout traité des souvenirs du travail de Dieu opéré chez les Thessaloniciens, et de la conduite et du service de Paul et de ses compagnons d'œuvre parmi eux. Maintenant l'apôtre traite des besoins présents de ses bien-aimés convertis.

Au premier chapitre il avait pu être très élogieux à leur égard, mais cela ne signifiait pas qu'aucun danger ou difficulté ne les guettait, ni qu'ils n'avaient pas besoin de progresser dans les choses de Dieu. Au contraire, ils n'étaient encore que des petits enfants. Ils devaient encore apprendre beaucoup de choses quant à la vérité, et ils avaient besoin d'en savoir plus quant à la volonté de Dieu à leur égard. Une expression importante pour eux et pour nous, est celle qui termine le v. 1 : « de plus en plus ».

5.2 Ch. 4:2 — Les commandements dans la vie du chrétien

En premier lieu ils devaient abonder de plus en plus dans tous ces détails pratiques de la vie et de la conduite qui plaisent à Dieu. Durant son court séjour parmi eux, Paul avait réussi à leur transmettre les grandes lignes de la marche qui plaît à Dieu, bien qu'il y eût, bien sûr, beaucoup à ajouter quant aux détails. C'est une chose de *savoir*, et une toute autre chose de *faire*, et nous sommes laissés ici-bas pour plaire à Dieu dans toutes nos activités et nos voies. La volonté de Dieu est notre sainteté, c'est-à-dire que nous soyons séparés de tout ce qui souille pour être entièrement pour Dieu, et l'apôtre leur a donné de la part du Seigneur, des commandements précis à suivre.

Faisons-nous suffisamment attention aux commandements du Seigneur Jésus et de Ses apôtres que nous trouvons en abondance dans le Nouveau Testament ? Nous avons bien peur que la réponse à cette question soit '*non*'. Il y a en effet des croyants qui refusent obstinément qu'un commandement quelconque puisse s'appliquer à des chrétiens. Plus exactement, ils n'en veulent pas. Ils pensent que les commandements se rattachent si exclusivement à la loi de Moïse, que faire peser le moindre commandement sur le chrétien, c'est le remettre immédiatement sous la loi, et ils savent bien nous rappeler que, nous chrétiens, nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.

Mais en cela ils se trompent. Sous la grâce, nous avons été introduits dans le

royaume de Dieu. L'autorité divine a été établie dans nos cœurs, si du moins nous sommes vraiment convertis ; et bien que l'amour soit la force qui gouverne dans ce royaume béni, l'amour a cependant ses commandements, non moins que la loi. La loi énonçait des commandements sans fournir ni le motif ni la puissance qui assuraient l'obéissance. Seul l'amour peut fournir la force contraignante nécessaire. Or il y a des commandements d'amour. « C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions Ses commandements, et Ses commandements ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3). Sous la loi, les hommes recevaient des commandements, et leur vie et leur position devant Dieu dépendaient de ce qu'ils les gardaient ou non. Sous la grâce, la vie et la position du croyant sont assurées en Christ, et les commandements qu'il reçoit sont destinés à façonner et diriger cette vie nouvelle d'une manière qui plaise à Dieu.

Grâces à Dieu, nous avons dans le Nouveau Testament de nombreux commandements clairs du Seigneur couvrant tous les sujets majeurs de la vie et du service. Il y a cependant de nombreux sujets mineurs sur lesquels le Seigneur n'a pas donné d'instructions particulières (comparer à cet égard les trois versets de 1 Corinthiens 7:6 et 7:25 et 14:37). Ces omissions ne sont pas un oubli, mais elles sont de propos délibéré. Il est évident que le but du Seigneur est de laisser de nombreuses choses aux exercices de Ses saints, exercices faits avec prière ; ils doivent chercher dans les Écritures pour découvrir ce qui Lui plaît, et juger par des analogies tirées de ce qu'Il a fait autrefois. Ceci a pour but leur développement spirituel, pour qu'ils aient « les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14). En ce qui concerne de tels sujets, chacun de nous doit chercher à déterminer quelle est la volonté de Dieu, et à en être pleinement persuadé dans son esprit.

Nous admettons tout ceci pleinement, mais n'allons pas négliger les commandements clairs du Seigneur quand Il en a donné. Certains chrétiens sont passablement enclins, nous le craignons, à se tromper eux-mêmes dans ce domaine. Ils semblent très exercés sur tel ou tel point. Ils cherchent de la lumière. Ils prient très pieusement. Pourtant, pendant tout ce temps-là, s'ils ouvraient leur Bible, un commandement clair du Seigneur sur le point en question leur sauterait aux yeux. D'une manière ou d'une autre, ils se débrouillent de l'ignorer. Dans de telles conditions, toutes leurs prières et exercices n'ont guère de valeur, et sentent plutôt l'hypocrisie.

Nous nous sommes appesantis un peu sur ce point à cause de son importance.

5.3 Ch. 4:3-8

5.3.1 - Ch. 4:3-7

Revenons à notre passage, et remarquons qu'après avoir dit que, d'une manière générale, la volonté de Dieu pour les Siens est leur sainteté, l'apôtre précise un péché qui est l'ennemi mortel de cette sainteté. Ce péché particulier était excessivement banal parmi les non-Juifs, si banal, même, qu'on n'y pensait même pas, et c'est seulement quand la lumière du christianisme l'a éclairé, que la profondeur du mal de ce péché est apparue. Parmi les nations christianisées d'aujourd'hui, on en a bien moins horreur qu'il y a 50 ans, ce qui témoigne de toute la distance dont on s'est détourné même d'une profession chrétienne extérieure. Les versets 3 à 7 sont tous en rapport avec ce péché particulier. Que chacun lise soigneusement ces versets, et prenne à cœur les paroles acérées de l'apôtre.

5.3.2 - Ch. 4:6-8

Le mot « sainteté » apparaît trois fois dans ces versets (v. 3, 4, 7), et il est mis en contraste avec l'« impureté » au verset 7. Nous avons été appelés à la sainteté, et si nous l'ignorons, il y aura des conséquences graves de trois types.

En *premier* lieu, prenons en compte le Seigneur, car Lui s'occupera de nous dans Son juste gouvernement des saints. S'il a été fait tort à quelqu'un, Il se constituera Lui-même le Vengeur de leur cause. En *second* lieu, il faut tenir compte de Dieu. Il peut sembler que le malfaiteur se borne à mépriser ou à méconnaître les droits de l'homme, alors que c'est les droits de Dieu qu'il méconnaît. En *troisième* lieu, il faut considérer le *Saint* Esprit — le mot sainteté vient de la même racine. L'Esprit nous a été donné, et Il nous met à part pour Dieu.

5.4 Ch. 4:9-12

Après s'être occupé de ce péché qui se déguise si souvent faussement sous le nom d'amour, Paul passe au v. 9 à l'amour fraternel, dont on trouve la vraie réalité parmi le peuple de Dieu. Il reconnaît avec bonheur qu'il n'y avait pas besoin d'exhorter les Thessaloniciens à cet égard, car ils avaient été enseignés de Dieu à le manifester. C'était un fruit instinctif de la vie divine dans leurs âmes. La seule chose qu'il avait à leur dire, c'était d'y « abonder de plus en plus ». Nous retrouvons à nouveau cette expression ici. Il doit y avoir de plus en plus

l'heureuse obéissance aux commandements du Seigneur, et de plus en plus d'amour fraternel parmi le peuple de Dieu. AMOUR et OBÉISSANCE — voilà l'important, et il en faut de plus en plus ! Combien nous serons heureux, si nous portons ces caractères !

Le passage de l'amour fraternel aux instructions très simples des versets 11 et 12 est très significatif. On a vu l'amour fraternel dégénérer jusqu'à circonvenir de manière indigne son frère. Voilà ici le rectificatif salutaire. Nous devons « nous appliquer à vivre paisiblement, à faire nos propres affaires et à travailler de nos propres mains ».

5.5 Ch. 4:13-18

5.5.1 - Ch. 4:13

Au verset 13 l'apôtre aborde le sujet qui était apparemment la raison principale d'écrire cette épître. Ils avaient à ce moment-là beaucoup d'affliction et de difficulté à l'égard de quelques-uns d'entre eux qui étaient décédés. Ils savaient bien que le Seigneur Jésus allait revenir, et ils L'attendaient pour bientôt ; mais c'est ce qui rendait pour eux très mystérieuses ces morts inattendues. Ils sentaient que, d'une manière ou d'une autre, ces chers frères allaient être perdants. Le Sauveur allait revenir et la gloire allait briller *sans eux* ! C'était une peine réelle pour eux, mais c'était une peine fondée sur l'ignorance, et il suffisait d'apporter la lumière de la vérité pour dissiper définitivement cette peine.

« Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance », dit l'apôtre, et dans ce qui suit il les instruit de tous les détails qu'ils avaient besoin de connaître, complétant sur ce sujet ce qui manquait à leur foi.

5.5.2 - Ch. 4:14

La première chose dont il les assure, c'est que Dieu amènera ceux qui se sont endormis avec Jésus quand Il reviendra. Au dernier verset du chapitre 3, il avait parlé de « la venue de notre Seigneur Jésus avec TOUS ses saints », et il renforce ici cette assurance. Le « tous » inclut « ceux qui se sont endormis en Jésus », car autant il est certain que Jésus Lui-même est mort et est ressuscité, autant il est certain que ceux-là seront amenés avec Christ. La mort et la

résurrection de Christ sont pour la foi la référence absolue de ce qui est vérité, réalité et certitude. Toutes les parties de la vérité ont le même degré de certitude, et l'apôtre désire qu'ils le réalisent.

5.5.3 - Ch. 4:15a

Cette assurance si précise et si consolante, ne résolvait pas la difficulté qu'il y avait dans leur esprit quant à la manière dont cela devait se passer. *Comment* ces saints délogés pourraient-ils se trouver dans la gloire de Christ pour venir avec Lui à Sa venue ? *De quelle manière* ce grand changement allait-il s'accomplir ? La réponse à cette question est donnée dans les versets suivants, que l'apôtre fait précéder des quelques mots suivants comme une préface : « Nous vous disons ceci par la parole du Seigneur ». Il indiquait par là que ce qu'il leur communiquait était une révélation directe et nouvelle de la part du Seigneur, et non pas une redite de ce qui avait été déjà révélé. L'élément de vérité qu'il leur fait connaître était juste ce dont ils avaient besoin pour compléter leur compréhension de la venue du Seigneur.

5.5.4 - Ch. 4:15b

Quand le Seigneur viendra, les saints seront divisés en deux classes : 1) « nous, les vivants, qui demeurons », et 2) « ceux qui se sont endormis ». Les Thessaloniciens n'avaient pas du tout envisagé la possibilité de l'existence de cette deuxième classe. Même ensuite, ils s'imaginaient probablement que la première classe formerait la majorité, et la deuxième une minorité, ce qui les rendait enclins à traiter les seconds comme quantité négligeable. Le verset 15 rectifie ces pensées. L'apôtre les assure de ce que les saints de la classe un ne devanceraient pas (c'est-à-dire « ne passeraient pas devant » ou « n'auraient pas la préséance sur ») ceux de la classe deux. Si une préséance devait être accordée, elle serait donnée à ceux de la classe deux comme le verset 16 le montre, car il y est dit que « les morts en Christ ressusciteront *premièrement* ».

5.5.5 - Ch. 4:16-17

Les versets 16 et 17 parlent alors de la venue du Seigneur Jésus *pour* Ses

saints. Ils nous révèlent comment Il va les rassembler auprès de Lui pour pouvoir ensuite venir *avec* eux tous selon l'affirmation du dernier verset du chapitre 3. Si l'on ne voit pas la distinction entre Sa venue *pour* et Sa venue *avec*, il est impossible de comprendre clairement la venue du Seigneur.

Quelle grandeur dans cette phrase : « Le Seigneur *Lui-même* descendra » ! À cette heure suprême, Il n'agira pas par intermédiaire, mais Il viendra Lui-même ! Il descendra avec un cri de commandement. Des myriades d'anges serviront, car la voix d'archange sera entendue. Les armées de Dieu seront mises en branle, car les trompettes de Dieu sonneront. Mais tout cela ne sera que secondaire par rapport à l'action puissante du Seigneur Lui-même. Le verset 16 nous décrit Sa descente soudaine du ciel en l'air, l'exercice de Sa puissance, et Sa voix qui réveille les morts.

La fin du verset 16 et le verset 17 montrent ce que sera la réponse immédiate de la part des saints. Le premier effet de Sa puissance se verra dans la résurrection des saints endormis. Puis ceux-ci, accompagnés des vivants d'entre nous demeurés jusqu'à cette heure-là, seront enlevés pour rencontrer le Seigneur en l'air, et pour être avec Lui pour toujours. Combien tout cela est simple et, grâces à Dieu, l'accomplissement en est aussi certain que simple.

Remarquons bien sûr que ce passage ne donne pas *tous* les détails en relation avec cette bienheureuse espérance. Voulons-nous savoir, par exemple, dans quelle condition les morts en Christ seront ressuscités ? La réponse se trouve en 1 Corinthiens 15. Ce chapitre nous informe aussi du changement qui s'opérera dans les corps de tous les saints en vie quand Il viendra. Nous devons être changés en une condition incorruptible et spirituelle juste avant d'être enlevés. Ce chapitre nous dit aussi que tout se passera « en un instant, en un clin d'œil », ce qui nous assure que, bien que les morts en Christ ressuscitent *premièrement*, la préséance qui leur est accordée ne sera que d'un court instant.

Notez le mot « ensemble » au verset 17. Les Thessaloniciens avaient de l'affliction, et nous aussi souvent. Enseignés à s'aimer les uns les autres, leurs cœurs étaient déchirés quand la mort leur arrachait l'un ou l'autre d'au milieu d'eux. Nous connaissons aussi ces déchirements. Nous ne sommes pas affligés comme ceux qui n'ont pas d'espérance, ni eux non plus. La voix du Fils de Dieu qui donne la vie va nous réunir. Nous Le rencontrerons, mais non pas individuellement ni par petits groupes isolés. Nous serons ravis ENSEMBLE. 'Quel chœur, quelle rencontre, quelle famille complète !' comme dit un cantique.

Remarquez encore que nous allons à la *rencontre* du Seigneur. Le verbe *rencontrer* utilisé ici ne figure que trois fois ailleurs dans le Nouveau Testament : en Matthieu 25:1 et 6, et Actes 28:15. Dans tous les cas, il a le sens d'« aller et revenir avec ». Quand les frères de Rome rencontrèrent Paul, c'est exactement ce

qui eut lieu. Ils allèrent jusqu'au forum d'Appius, et l'ayant rencontré, ils se joignirent à lui et retournèrent avec lui à Rome. C'est exactement ainsi que nous rencontrerons tous notre Seigneur en l'air. Rejoignant Sa compagnie, plus jamais séparés de Lui, nous retournerons avec Lui quand Il sera manifesté au monde dans Sa gloire.

5.5.6 - Ch. 4:18

Ces mots ne suffisent-ils pas à réconforter nos cœurs ? Ne suffisent-ils pas à les remplir d'une joie durable ?

6 - Chapitre 5

6.1 Ch. 5:1-2

6.1.1 - Ch. 5:1

Les deux premiers versets du chapitre 5 forment un contraste très net avec les versets 13 et 15 du ch. 4. En ce qui concerne la venue du Seigneur *pour* Ses saints (« l'enlèvement » comme on a l'habitude de l'appeler), ils étaient ignorants, et s'étaient créé par là inutilement une difficulté et un sujet d'affliction. L'apôtre leur écrit « par la parole du Seigneur » pour les éclairer. Mais « pour ce qui est des temps et des saisons », ils n'étaient pas du tout ignorants et n'avaient pas besoin que Paul leur écrive.

Remarquons bien la distinction ainsi faite entre ces deux parties de la vérité prophétique. Il est possible d'être tout à fait ignorant quant à l'enlèvement, tout en étant bien informé quant aux temps et aux saisons. Ce sont simplement deux choses différentes, bien distinctes. Si l'enlèvement était une partie essentielle des temps et des saisons, alors être ignorant quant à l'enlèvement impliquerait une ignorance partielle quant aux temps et aux saisons. Mais les Thessaloniciens étaient tout à fait ignorants sur l'enlèvement tout en étant bien instruits quant aux temps et aux saisons, au point que l'apôtre pouvait dire « vous savez vous-mêmes parfaitement » et « vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ».

Les temps et les saisons se rapportent à la terre et non aux cieux, selon Genèse 1:14. L'expression utilisée ici (5:1) ne vise pas les divisions de l'histoire de la terre en fonction du mouvement des corps célestes, mais elle se réfère à ces divisions plus larges, caractérisées chacune par des aspects particuliers dépendant du gouvernement moral de Dieu par rapport à la terre. De nouvelles saisons avaient été introduites autrefois par des évènements comme le déluge, la rédemption d'Israël d'Égypte, le don de la loi, le renversement de la lignée des rois issus de David, et le passage à la domination des nations. Une autre saison à venir doit être introduite par le Seigneur Jésus « prenant Sa grande puissance et entrant dans Son règne » (Apoc. 11:17). Ce sera « le jour du Seigneur ».

Or l'enlèvement des saints est déconnecté de ces saisons terrestres. Il ne constitue pas un simple événement parmi tant d'autres dans le déroulement des évènements terrestres. Le Seigneur appellera Ses saints au ciel pour qu'ils jouissent de leur héritage céleste. L'église qui est composée de tous les saints appelés, qui font partie de la dispensation actuelle, est céleste dans son appel et dans son avenir. Elle n'appartient pas à la terre, c'est la raison pour laquelle son

enlèvement de la terre au ciel ne figure pas au programme des évènements terrestres. Il n'y a aucune allusion à cet enlèvement dans les textes de l'Ancien Testament. Bien saisir ce sujet fournit une clé qui ouvre une bonne partie de la vérité sur les dispensations, laquelle reste autrement fermée à nos esprits.

6.1.2 - Ch. 5:2

Le jour où le Seigneur jouira de Ses droits, et dominera toute la situation, vient sûrement. Son arrivée sera inattendue, soudaine, inévitable et infaillible dans ses effets. Ce jour viendra, comme toutes les actions de Dieu, au temps et de la manière les plus appropriés possible, et il en résultera la destruction pour les incrédules. Au moment précis où les hommes diront « paix et sûreté », le jugement tombera. Les conditions parmi les nations sont telles que la paix est une nécessité urgente. Les enseignements modernes, tant scientifiques que religieux, sont tels que les hommes se croient de plus en plus à l'abri d'évènements surnaturels. Dans l'esprit des gens, Dieu a été réduit à la non-existence par la doctrine populaire de l'évolution, de sorte qu'ils ne craignent plus rien de ce côté-là. À leur avis, la seule menace restante vient de l'homme. L'homme, cet être merveilleux, a fait tellement d'inventions, mais malheureusement, aussi merveilleuses qu'elles soient dans tous les domaines, elles sont capables d'être utilisées aux fins les plus diaboliques. La sécurité n'est assurée que si la paix peut être maintenue parmi les hommes.

6.2 Ch. 5:3-8

6.2.1 - Ch. 5:3-5

Quand les hommes se congratuleront d'avoir atteint cet objectif si désiré, alors Dieu fera respecter Ses droits, et le jour du Seigneur arrivera. Le monde sera pris par surprise comme quelqu'un endormi dans le noir ; mais rien de tel n'arrivera aux croyants. Aujourd'hui, le monde est endormi dans les ténèbres, aujourd'hui le croyant est un fils de la lumière, et dans la lumière.

Le contraste entre le croyant et le monde, selon les versets 4 à 8, est très frappant, et il vaut la peine d'y réfléchir. Le monde est dans les ténèbres ; il dort ; il est même ivre, intoxiqué par les influences d'en bas. Cela n'a jamais été plus visible qu'aujourd'hui où la multitude de moyens d'intercommunication

permettent de répandre les idées et les influences avec une extrême rapidité. Pensez à la force avec laquelle le mot « évolution » a drogué les esprits des hommes ! Aucun stupéfiant jamais découvert pour le corps ne lui est comparable.

Le croyant n'est pas *dans* les ténèbres ni *des* ténèbres. Il est fils de la lumière, et fils du jour. Il a été engendré, pour ainsi dire, par la lumière qui l'a atteint par l'Évangile, et il partage le caractère de ce qui lui a donné naissance. Donc, bien qu'il soit dans le monde qui est dans les ténèbres, il n'est pas lui-même dans les ténèbres ; mais plutôt la lumière divine environne sa marche. Il est un fils du jour qui vient, et par conséquent il sait où il va et ce qui va arriver.

6.2.2 - Ch. 5:6-8

C'est là-dessus qu'est basée l'exhortation à se débarrasser de tout ce qui pourrait être du sommeil, afin de veiller et d'être sobres. Comme moyens pour veiller dans la sobriété, nous devons être caractérisés par la foi, l'amour et l'espérance. Ces vertus, si elles sont en exercice actif, sont comme une cuirasse et un casque, protégeant à la fois le cœur et la tête en ce jour de conflit. Bien que fils de la lumière, nous sommes environnés des ténèbres du monde, et des mauvais coups nous tombent dessus en provenance des ténèbres.

Notre espérance est « l'espérance du salut ». Il n'est jamais dit dans l'Écriture que le chrétien espère le pardon des péchés, mais qu'il espère le salut, car le salut est un mot de sens large, embrassant jusqu'à la délivrance finale qui nous atteindra à la venue du Seigneur. C'est cela que nous espérons, c'est-à-dire que nous l'attendons en comptant dessus. Nous sommes sûrs que ce salut arrivera en son temps, car il n'y a pas d'incertitude dans les espérances fondées sur Dieu et Sa parole.

6.3 Ch. 5:9-11

6.3.1 - Ch. 5:9

Le monde qui rejette Christ est destiné à la colère quand les coupes de la colère de Dieu se déverseront sur la terre. On trouve les détails sur ce temps solennel dans l'Apocalypse. Mais nous, nous avons été destinés à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ. Ce à quoi Dieu destine arrive toujours à

l'heure, sans jamais manquer. La colère pour le monde et le salut pour les saints sont aussi certains l'un que l'autre.

Ce salut va nous arriver par notre Seigneur Jésus Christ agissant selon ce qui est décrit aux versets 16 et 17 du ch. 4. Les Siens seront retirés par Lui du lieu du jugement, comme Dieu avait autrefois enlevé Énoch avant sa mort et avant le déluge. Bien des passages de l'Ancien Testament rendent témoignage à la manière dont Dieu met les Siens à l'abri du jugement. Il peut le faire en les mettant dans un *abri en sécurité* et en leur faisant *traverser* l'épreuve, comme Il le fit autrefois pour Noé, et comme Il le fera pour un résidu pieux de Son peuple Israël lors des jugements qui vont se répandre prochainement sur la terre. Il peut le faire en les *enlevant* de la scène du jugement, pour qu'il ne la voie jamais, comme Énoch dans le passé et comme l'église dans le futur. Mais Il le fait toujours.

6.3.2 - Ch. 5:10-11

Ayant ainsi acquis le salut, il est juste que celui-ci nous atteigne, car Celui qui nous l'apportera est mort pour nous, comme le v. 10 le rappelle. Le but qu'Il avait devant Lui en mourant pour nous était que « nous vivions ensemble avec Lui ». Combien cette vérité merveilleuse est pleine de réconfort et d'édification !

Du chapitre 4:13 au chapitre 5:11, nous avons un long passage, dont la fin ramène au point de départ. Jésus est mort pour nous afin de nous avoir avec Lui. Il mettra la touche finale à Son dessein quand Il enlèvera Ses saints en Sa présence, soit qu'ils veillent sur la terre, soit qu'ils dorment dans leurs tombes.

Pesons tous ces mots : « afin que nous vivions ensemble avec Lui » — que leur douceur pénètre profondément nos âmes ! Il *est mort* pour que nous *vivions*. Or non seulement il y a la vie devant nous, mais la vie *ensemble avec Christ*. Nous avions remarqué le mot « ensemble » à la fin du chapitre 4 (4:17). C'était délicieux de découvrir qu'au jour de la résurrection nous serons *unis* à tous les saints — et *réunis* avec ceux que nous aurons connus sur la terre — pour aller à la rencontre du Seigneur. C'est encore plus délicieux de savoir que nous jouirons de la vie ensemble avec Lui pour l'éternité comme une compagnie unie. Tout ce que la vie signifie, ses visées et ses joies, nous le partagerons avec Lui. Nous *aurons* Sa vie pour avoir la capacité de *partager* Sa vie en ce jour. Déjà aujourd'hui nous pouvons partager Ses pensées, Ses joies, bien que pas encore dans la plénitude merveilleuse de cet heureux lendemain.

6.4 Ch. 5:12-13

Les exhortations de la fin de l'épître commencent au verset 12. Il n'y avait évidemment pas d'anciens désignés officiellement à Thessalonique. C'est pourquoi l'apôtre désirait qu'ils *connaissent* — dans le sens de *reconnaître* — ceux qui étaient parmi eux qualifiés comme tels, et qui faisaient le travail d'ancien. Ils ne devaient pas seulement les connaître, mais aussi écouter leurs avertissements, et les estimer en amour. L'esprit charnel, qui est par nature insubordonné, prendrait avantage de l'absence de toute désignation officielle pour se moquer de leur autorité spirituelle ; mais il ne devait pas en être ainsi.

Combien cela montre clairement que ce qui est de toute importance, c'est la *qualification et l'autorité morales* telles que données de Dieu, et non pas une *désignation et une sanction officielles*, même administrées par un apôtre. Les secondes sans les premières ne sont qu'une coquille vide. Qu'en est-il alors quand la désignation officielle n'a plus rien d'apostolique ? Or l'Écriture est tout à fait muette quant à une quelconque transmission de l'autorité et des pouvoirs apostoliques de génération en génération.

Si le Seigneur suscite des hommes pieux avec des instincts de bergers pour prendre soin du bien-être spirituel des Siens, nous devrions les reconnaître avec action de grâces, et en profiter, même à défaut d'autorité apostolique pour les désigner. Nous croyons que c'est justement notre position aujourd'hui. Faisons attention de ne pas repousser de tels guides spirituels. Après tout, ce n'est pas difficile de discerner entre ceux qui fatiguent en se mêlant des affaires des autres, et ceux qui prennent soin avec amour de notre bien-être spirituel dans la crainte de Dieu.

6.5 Ch. 5:14-22

Dans les versets 14 à 22, nous avons une série d'exhortations aussi importantes que brèves.

6.5.1 - Ch. 5:14-18

Il est évident que l'église de Dieu n'a pas à être une communauté où chacun fait ce qui lui plaît. C'est plutôt un lieu où est maintenu l'ordre spirituel sous l'autorité divine. C'est ce à quoi nous devrions nous attendre, si l'on se souvient que c'est la maison de Dieu. Avertissements, encouragements, aides doivent être administrés selon les occasions (5:14). La patience doit être en exercice. Ce qui

est bon doit être poursuivi (5:15). La joie, la prière et les actions de grâces doivent être les heureuses occupations des saints, et ceci constamment (5:16-18).

Rien ne doit éteindre la joie du croyant, car elle provient de ce qui est éternel (5:16). La prière doit être incessante, car les besoins sont continuels, et l'accès au trône de la grâce n'est jamais fermé du côté de Dieu (5:17). La prière, et cette attitude d'âme dont la prière est l'expression, doit être habituelle. Quant aux actions de grâces (5:18), elles doivent être rendues à Dieu « en *toutes choses* », puisque nous savons que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom. 8:28). De plus, la volonté de Dieu est que nous soyons reconnaissants, afin qu'Il « habite au milieu de » nos louanges, selon l'esprit du Psaume 22:3. Ces choses sont profondément individuelles.

6.5.2 - Ch. 5:19-22

Les versets 19 à 22 traitent davantage de sujets concernant l'assemblée des saints de Dieu, où l'Esprit opérait et faisait connaître la pensée de Dieu. Là, en ces premiers temps, Il avait parfois l'habitude de parler et d'agir de manière surnaturelle (voir Actes 13:2 ; 1 Corinthiens 12:7-11 ; 1 Timothée 4:1). De manière plus générale, Il faisait entendre Sa voix par le ministère des prophètes, comme 1 Corinthiens 14 l'envisage. Les Thessaloniciens ne devaient pas essayer de réguler l'action de l'Esprit dans l'assemblée, de peur d'éteindre Son action. Ce n'est pas à nous de contrôler Son action, mais à Lui de nous contrôler. On devait donner aux prophéties la place et l'importance qui leur étaient dues, et cependant, sachant que de fausses prophéties n'étaient pas quelque chose d'inconnu, tout ce qu'ils entendaient devait être éprouvé, c'est-à-dire *testé*, car, bien qu'ils n'avaient pas encore le Nouveau Testament écrit, ils avaient l'Ancien Testament et les instructions orales de l'apôtre. Après avoir testé ce qu'ils entendaient, ils devaient tenir ferme tout ce qui était bon, et s'abstenir, ou se tenir éloigné, de toute forme de mal.

6.6 Ch. 5:23-28

6.6.1 - Ch. 5:23

En lisant ces exhortations, ne sentons-nous pas qu'un niveau très élevé est placé devant nous ? Il en est bien ainsi, en effet, et pour l'atteindre, nous avons

besoin d'être mis à part [sanctifiés] pour Dieu ; et Dieu Lui-même, le Dieu de paix, doit être l'Auteur de notre sanctification. Le désir de l'apôtre, c'est que Dieu puisse accomplir cette sanctification, l'homme tout *entier*, esprit, âme et corps étant soumis à Sa puissance. C'est le moyen d'être sanctifiés *entièrement*.

Si nous sommes réellement mis à part pour Dieu, esprit, âme et corps, nous serons conservés sans reproche. À la venue de notre Seigneur Jésus Christ, nous serons retirés de cette scène de souillure, et nous n'aurons plus la chair en nous.

6.6.2 - Ch. 5:24

Alors combien ce verset 24 est encourageant ! Malgré toutes les chutes et défaillances de notre côté, Dieu nous a appelés à cette condition sans reproche et en gloire ; Il ne manquera pas d'achever Son dessein en ce qui nous concerne. Il le fera !

6.6.3 - Ch. 5:28

À cette fin, que nous faut-il, sinon que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec nous. Et l'épître se termine par une bénédiction à cet effet.

2nde Épitre aux Thessaloniciens

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3

Table des matières détaillée :

1 Chapitre 1
1.1 Ch. 1:1-2
1.2 Ch. 1:3-4
1.3 Ch. 1:5-10
1.3.1 Ch. 1:5-10
1.3.2 Ch. 1:7-9
1.3.3 Ch. 1:10
1.4 Ch. 1:11-12
2 Chapitre 2
2.1 Ch. 2:1-2
2.2 Ch. 2:3-4
2.3 Ch. 2:5-7
2.4 Ch. 2:8-12
2.5 Ch. 2:13-17
2.5.1 Ch. 2:13-14
2.5.2 Ch. 2:15-17
3 Chapitre 3
3.1 Ch. 3:1-2
3.2 Ch. 3:3-5
3.3 Ch. 3:6-15
3.3.1 Ch. 3:6-11
3.3.2 Ch. 3:12-13
3.3.3 Ch. 3:14-15
3.4 Ch. 3:16-18

1 - Chapitre 1

1.1 Ch. 1:1-2

La seconde lettre aux Thessaloniciens a été, de toute évidence, écrite peu de temps après la première, alors qu'ils étaient encore jeunes dans la foi et qu'ils risquaient d'autant plus d'être induits en erreur par de faux docteurs, spécialement sur les sujets relatifs à la venue du Seigneur. Cette seconde épître débute presque de la même manière que la première, et Paul s'associe à nouveau aux mêmes compagnons d'œuvre.

1.2 Ch. 1:3-4

La condition de cette assemblée était encore un grand sujet de joie et de reconnaissance pour l'apôtre. Ils étaient en bonne santé spirituelle *malgré* les persécutions et les tribulations qui pesaient sur eux ; nous dirions presque que c'était *à cause de* ces persécutions et de leurs difficultés. Du fait que le monde s'opposait à eux activement, ils n'étaient pas tentés par ses séductions pour le moment. La pression même qui s'exerçait sur eux et contre eux avait pour effet de les souder l'un à l'autre.

Leur foi qui augmentait et leur amour qui abondait selon les versets 3 et 4, sont étroitement liés à leurs persécutions et leurs tribulations, non sans raison. Non seulement leur foi augmentait, mais elle augmentait *beaucoup* ; non seulement ils avaient de l'amour, mais cet amour *abondait*. Cela réjouissait l'apôtre : il y voyait un signe de leur vitalité spirituelle et de leur progrès, bien qu'il n'ait rien à dire dans cette épître sur leur connaissance et leurs dons. Inversement, quand il s'adressait Corinthiens dans la première épître, il reconnaissait leur connaissance et leurs dons alors qu'il n'avait rien de favorable à dire sur leur foi et leur amour ; et il ne pouvait pas se glorifier d'eux car ils étaient charnels. Avons-nous tous saisi la portée de cette différence ? À quoi regardons-nous si nous désirons voir l'avancement spirituel chez autrui ?

L'Écriture nous montre que la vraie foi est quelque chose de vivant. C'est comme un arbre vivant profondément enraciné dans le sol de la connaissance de Dieu. La foi est la vue spirituelle, et à mesure que nous avançons, notre vue doit devenir plus claire et notre champ visuel s'élargir. Mieux nous connaissons Dieu, plus nous Lui faisons confiance.

1.3 Ch. 1:5-10

Notons que dans cette deuxième épître Paul ne fait aucune allusion à leur *espérance* bien qu'il mentionne leur patience qui en est un fruit. La raison en est apparemment, que les adversaires avaient continué à essayer de jeter le trouble dans leur esprit quant aux choses à venir, de manière à ébranler leur espérance, et ils y avaient réussi pour le moment. Plus loin nous verrons mieux comment ils s'y étaient pris, et comment l'apôtre a contré leurs efforts par cette épître. Ce qui suit (ch. 1:5-10) avait évidemment en vue de rectifier les choses dans leurs esprits. On avait tenté de leur faire croire que leurs troubles actuels étaient le signe que le jour du Seigneur était arrivé, comme on le verra aux versets 1 et 2 du ch. 2.

Dans les versets 5 à 10, l'apparition publique du Seigneur Jésus est présentée comme le renversement des conditions précédentes, un retournement complet de situation. Les Thessaloniciens enduraient la tribulation, tandis que les gens du monde étaient ceux qui les tourmentaient. Quand le Seigneur Jésus apparaîtra, Il récompensera le monde par des tribulations et donnera le repos à Ses saints. En faisant ainsi, Il agira en *justice*.

1.3.1 - Ch. 1:5-10

Il n'est pas difficile de voir que ce sera tout à fait juste de la part de Dieu de récompenser les persécuteurs de Ses saints par des tribulations. Il n'est pas aussi facile de voir la relation entre la justice et l'entrée des saints dans le royaume à venir, car nous devons bien sûr rejeter toute pensée de mérite, et tenir à ce que la grâce seule peut nous introduire dans le royaume de Dieu. La pensée du verset 5 semble être cependant que, bien que tout soit par grâce, Dieu désire mettre Ses saints en possession de Son royaume comme ceux qui en sont estimés dignes. Il permet donc les persécutions et les tribulations pour produire en eux le courage et la patience qu'Il aime et qu'Il peut justement récompenser. Dans cette patience et cette foi dans l'épreuve, il y avait un signe manifeste que le jugement de Dieu était juste en leur attribuant un droit au royaume à venir et à son repos.

1.3.2 - Ch. 1:7-9

La description de l'apparition publique du Seigneur Jésus aux versets 7 à 9

est vraiment terrible. Quand Il sera révélé des cieux, rien ne manquera pour frapper d'épouvante les cœurs des rebelles. La vengeance tombera sur ceux qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent pas à l'évangile. Une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur sera le châtiment infligé. Il y a eu beaucoup de tentatives pour éviter la force simple et évidente des deux mots « destruction éternelle », mais tout compte fait, tant sur la base de l'original grec que sur celle de la traduction française, il n'en reste pas moins que la « destruction » *ne* signifie *pas* l'annihilation, et que « éternelle » signifie vraiment que cela durera pour toujours.

Remarquons que l'évangile est un message de la part de Dieu auquel nous devons OBÉIR. Nous sommes si enclins à le considérer comme une gentille invitation que nous devons accepter et à ne le présenter aux autres que sous ce jour-là. Il s'ensuit que ceux qui l'entendent n'y voient qu'une invitation qu'on peut décliner, ou au moins ajourner indéfiniment, sans aucune conséquence sérieuse ; c'est une erreur fatale pour eux. Tous ceux qui entendent l'évangile sont responsables d'y donner suite par *l'obéissance de la foi*.

Remarquez encore qu'il n'y a pas de sort pire que d'être condamné à une destruction éternelle de devant *la présence du Seigneur*. Nous avons vu, en considérant la première épître, que vivre ensemble avec le Seigneur est le bonheur suprême. Le contraire est aussi vrai : rien n'est pire que d'être banni pour toujours de devant la présence de Celui qui est la Source de la vie, de la lumière et de l'amour.

1.3.3 - Ch. 1:10

L'apparition de Christ aura deux aspects. Il sera glorifié dans l'exercice de la vengeance contre les impies. Il sera aussi glorifié et admiré *dans* tous ceux qui auront cru, en ce jour-là. Vous remarquerez que la préposition est bien « dans » et non pas « par ». Il sera certainement glorifié et adoré *par* nous, mais ici l'accent est mis sur ce qu'Il sera glorifié *en* nous. En ce jour-là, les saints brilleront à Sa ressemblance comme étant Son ouvrage. Les hommes et les anges regarderont vers eux, et Le glorifieront dans la mesure où tout ce qu'ils sont sera le fruit de Son travail.

De nos jours, il arrive trop souvent que nous Le discréditons. Autrefois l'accusation avait dû être portée contre Israël que « le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations » (Rom. 2:24), et la même accusation doit être portée contre ceux qui professent être le peuple de Dieu

d’aujourd’hui. Mais, en ce jour-là, ce qui sera révélé ne sera pas notre malhonnêteté ou nos particularités, mais la grâce et la puissance de Christ reproduites en nous. En nous, les hommes verront l’effet glorieux de l’œuvre puissante de Dieu.

1.4 Ch. 1:11-12

Quel appel merveilleux ! Il n’est pas étonnant que l’apôtre désirait avec ardeur que Dieu les en juge dignes, en accomplissant maintenant Son bon plaisir en eux, et en développant avec puissance l’œuvre de foi dans leur cœur et dans leur vie. De cette manière, le nom du Seigneur Jésus serait glorifié en eux maintenant, et non pas seulement dans le siècle à venir. S’Il doit être glorifié en nous à ce moment-là, il est assurément juste que nous ayons le souci de ce qu’Il soit glorifié en nous déjà maintenant.

Le dernier verset de ce premier chapitre met l’accent là-dessus, et ajoute le fait que, non seulement Il sera glorifié en nous dans le siècle à venir, mais que nous devons être glorifiés en Lui, car nous brillerons alors d’une gloire qui ne sera pas la nôtre, mais la Sienne. Ce sera « selon la grâce de notre Dieu et du Seigneur Jésus Christ ». Rien sinon la grâce de Dieu ne pouvait produire un résultat aussi merveilleux.

2 - Chapitre 2

2.1 Ch. 2:1-2

Le début du chapitre 2 aborde le sujet pour lequel cette épître a été écrite. Ceux qui induisent en erreur avaient travaillé, s'efforçant de persuader les Thessaloniciens qu'ils étaient déjà entrés dans le jour du Seigneur, bien qu'ils savaient très bien que ce jour est accompagné de jugements sévères, et qu'il viendra comme un voleur dans la nuit (voir 1 Thes. 5:1-3). Ceux qui essayaient de les égarer raisonnaient évidemment en soutenant que les persécutions et épreuves qu'ils traversaient étaient des jugements prouvant que le jour du Seigneur était sur eux.

Or tout cela n'était qu'une simple tromperie comme le verset 3 l'indique, et les méthodes auxquelles ces adversaires s'abaissaient dans l'espoir de les tromper plus efficacement, étaient en harmonie avec leur faux enseignement. Ils essayaient d'imprimer leurs idées sur les Thessaloniciens « par esprit », « par parole » et même « par lettre, comme si c'était par nous ». Non seulement ils affirmaient oralement ces faux enseignements, mais ils prétendaient les avoir reçus par l'inspiration de l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu s'était exprimé par des paroles inspirées dans les premiers jours de l'assemblée chrétienne, comme les Actes en rendent témoignage, mais on trouvait aussi de fausses interventions provenant d'un esprit ou d'esprits, qui n'étaient pas l'Esprit de Dieu comme l'indique 1 Jean 4:1-6. Ces trompeurs affirmaient avoir reçu leur enseignement d'un esprit ; si c'était vrai, cet esprit n'était pas l'Esprit de Dieu. Mais ils allaient encore plus loin, jusqu'à envoyer une lettre aux Thessaloniciens émanant de l'apôtre Paul à ce qu'elle prétendait. Par des faux, ils essayaient de faire apparaître leurs idées erronées comme ayant son approbation. Satan ne s'embarrasse pas quant à la nature des moyens qu'il utilise pour parvenir à ses fins. Un enseignement pervers peut être tout à fait être soutenu par un comportement pervers.

Certains peuvent se demander quelle était l'importance du point soulevé. Il y avait des persécutions et des épreuves. Était-il si important qu'elles fussent ou non un signe de l'arrivée du jour du Seigneur ? Il arrive souvent que de graves problèmes pratiques dépendent de points de doctrine apparemment assez mineurs. Le point en question était effectivement important. Si le jour du Seigneur était vraiment là, alors la vérité que Paul avait été conduit à leur révéler à la fin du ch. 4 et au début du ch. 5 de la première épître, était totalement renversée. Le jour les avait rattrapés et atteints comme un voleur. N'est-ce rien

de voir la Parole de Dieu discréditée ?

En outre, cela aurait signifié que certains croyants étaient laissés sur terre pour subir la tribulation, à titre de rétribution de la part de Dieu. Leur espérance céleste en serait obscurcie, et ils seraient laissés pour affronter les terribles événements à venir sur la terre. Était-ce là quelque chose de peu d'importance ? Bien sûr que non.

Comment l'apôtre fit-il face à cet enseignement trompeur ? Il le fit de deux manières. D'abord en leur rappelant la vérité déjà exposée dans sa première épître ; puis en leur donnant des instructions supplémentaires claires quant au jour du Seigneur et à l'ordre des évènements qui s'y rapportent.

Il les implorait de ne pas tenir compte de l'erreur « par la venue de notre Seigneur Jésus Christ » et « par *notre rassemblement auprès de Lui* ». À quoi se réfèrent ces expressions ? Clairement à ce qu'il leur avait enseigné dans sa première épître, au ch. 4:15-17. Si nous devons rencontrer Christ en l'air tous ensemble avant la venue du jour du Seigneur, comment pourrions-nous nous trouver sur la terre pour souffrir ces tourments ? À la lumière de la vérité qui leur avait déjà été révélée, les Thessaloniciens n'auraient jamais dû écouter ces trompeurs. Mais, bien sûr, ils n'étaient que de jeunes convertis, des petits enfants en Christ, et ils n'étaient donc guère habiles à discerner les dérives des enseignements qu'ils avaient entendus. Beaucoup d'entre nous sont comme eux, et s'il en est ainsi, cela nous aidera à voir que la vérité est un ensemble cohérent, de sorte que nous devons ne jamais être ébranlés par de nouveaux enseignements s'ils dévient des fondements posés par Dieu dans nos cœurs antérieurement.

2.2 Ch. 2:3-4

Avec le verset 3 commence une instruction supplémentaire. Non seulement l'église va se rassembler en l'air vers Christ avant que le jour du Seigneur arrive, mais il y a aussi deux grands évènements à réaliser au préalable sur la terre. Ils sont mentionnés tous les deux au verset 3. Il doit y avoir d'abord l'apostasie, un abandon de la foi, et d'autre part « l'homme de péché » doit être manifesté. Le premier est un *mouvement*, le second est un *homme*.

Toute l'histoire nous enseigne comment les mouvements et les hommes se lient ensemble, dans cet ordre. D'abord un mouvement surgit, bien trop souvent suscité par le dieu de ce monde ; puis un homme apparaît qui amène ce mouvement à un sommet, et en qui le mouvement atteint son épanouissement et sa finalité suprêmes. L'impérialisme antique culmina avec Nébucadnetsar, le mouvement républicain français avec Napoléon, tandis que le mouvement

fasciste moderne culmina avec Mussolini. L'histoire se répètera encore à bien plus grande échelle avant que le jour du Seigneur arrive.

Soyons clair sur ce que signifie l'apostasie. Il ne s'agit pas seulement d'une déviation, ou d'un refroidissement des chrétiens, à la suite de l'envahissement de l'église par le monde, avec tout le train de mal qui l'accompagne. Il s'agit plutôt d'un abandon complet de la vérité de Dieu, un abandon total des anciens fondements de la foi. Au cours de l'histoire de l'église, on a trop souvent rencontré des distorsions et des perversions de la vérité, comme l'implantation de buissons et l'élagage des arbres qui gâchent la beauté d'un jardin auparavant beau et symétrique. Mais l'apostasie est autre chose ; c'est plutôt un glissement de terrain d'une ampleur telle que le jardin disparaît en entier.

Une idée largement répandue est que le Seigneur ne reviendra pas avant que le monde soit prêt pour Sa venue sous l'effet de la prédication de l'évangile, et pas avant que la plupart de ses habitants, si ce n'est tous, aient été convertis. Rien ne supporte cette idée dans notre passage, mais plutôt le contraire. Ce qui précèdera Sa venue en gloire, c'est un abandon complet de la foi par ceux qui auparavant l'auront professée. Cette apostasie ouvrira la voie pour la manifestation d'un grand personnage, représentant direct de Satan et appelé ici « l'homme de péché », car en lui le péché trouvera sa plus haute expression. Cet homme sera marqué par la plus arrogante exaltation de soi. Il s'opposera à Dieu en se proclamant lui-même dieu. Une telle affirmation serait impossible parmi des gens se disant chrétiens (elle prêterait plutôt à ridicule), sans que la voie ait été préparée au préalable par l'apostasie.

L'apostasie sera alors d'une nature telle que les esprits des hommes seront prêts à accepter comme possibles et raisonnables ces prétentions si énormes pour un simple être humain. La déification de l'homme sera l'aboutissement logique et raisonnable du mouvement. Cela jette un flot de lumière sur ce que sera le courant principal de l'apostasie. Dieu sera détrôné et l'homme sera intronisé !

Examinons maintenant la chrétienté à la lumière de ces faits. Sans aucun doute nous voyons les signes menaçants de l'apostasie qui s'approche. Les évènements futurs jettent déjà leur ombre. Toute la pensée et l'enseignement religieux avancé tendent à s'orienter dans la direction indiquée par l'Écriture. Si Dieu entre quelque peu dans le schéma de leurs pensées, Il est relégué bien loin, et l'évolution remplit tout le premier plan. L'évolution n'est que la construction fragile de leurs esprits, mais ils l'ont dotée de pouvoirs miraculeux dont le fruit et le couronnement sont supposés être l'humanité. C'est l'homme qui a donc pour eux l'importance suprême, et non pas Dieu. En outre, ils s'attendent à ce que le processus de l'évolution ne s'arrête pas à l'homme d'aujourd'hui, mais aille jusqu'à la production d'un super homme. Combien il sera alors simple et

naturel d'acclamer l'homme de péché quand il apparaîtra comme ce surhomme si longtemps attendu !

2.3 Ch. 2:5-7

L'apôtre avait averti les Thessaloniciens de ces choses lors de son court séjour au milieu d'eux, à sa première visite, quand il avait prêché l'évangile parmi eux. On peut s'étonner qu'il ait eu le temps de leur parler d'un tel sujet dans une aussi courte visite, et qu'il ait jugé approprié de le faire si peu de jours après leur conversion, mais c'est bien ce qui avait eu lieu. Paul savait très bien que « le mystère d'iniquité » opérait déjà, comme il le dit au verset 7. Cela veut dire que « l'iniquité », ou « marche sans loi, sans frein », opérait déjà dans le cœur des hommes, sous sa forme de « mystère » ou de secret. L'affirmation de sa propre importance éclatera au grand jour à la fin de la dispensation, mais elle était là déjà au commencement, bien que cachée dans l'ombre. C'est pourquoi l'avertissement était nécessaire.

Cet avertissement est d'autant plus nécessaire pour nous, que la fin de la dispensation approche. Tenons-en compte.

Avons-nous bien clairement à l'esprit, que l'apostasie et la révélation de l'homme de péché doivent précéder le jour du Seigneur ? La marée du mal humain doit atteindre son plus haut niveau avant que le Seigneur s'en occupe en jugement.

Si cela est clair pour nous, il nous sera facile de voir que la venue du Seigneur pour Ses saints et notre rassemblement à Sa rencontre en l'air doivent précéder l'apostasie totale. Les vrais saints de Dieu n'apostasient jamais. Aussi longtemps que la vraie assemblée de Dieu est ici-bas, un témoignage est maintenu sur la terre dans l'énergie du Saint Esprit, et l'apostasie complète est empêchée — les roues de son char ont peine à tourner, car le frein appuie fort sur elles.

Quand le frein sera soudain ôté par l'enlèvement des saints au ciel, le char bondira en avant jusqu'au fracas final qui l'attend.

2.4 Ch. 2:8-12

Au verset 8 l'homme de péché est appelé « l'inique », celui qui est sans loi, sans frein. L'iniquité est l'essence même du péché. C'est le refus de toute autorité susceptible de contrôler ou restreindre, et elle est donc en opposition absolue contre Dieu. L'iniquité, qui a longtemps été à l'œuvre dans la chrétienté

d'une manière mystérieuse ou cachée comme un feu étouffé, va éclater chez l'inique.

Mais ceci n'aura lieu que quand les saints de Dieu auront été enlevés de la scène du conflit par la venue du Seigneur pour les chercher. Pour le moment, les forces du mal sont *contenues*, ou *retenues* selon le terme utilisé aux versets 6 et 7. Il y a « *Celui* qui retient » et « *ce* qui retient ». La première expression se réfère sans aucun doute au Saint Esprit de Dieu, qui est actuellement présent personnellement sur la terre comme Il ne l'a jamais été auparavant, et qu'Il ne le sera plus dans le futur. La deuxième expression se réfère, je pense, à la présence de l'église sur la terre, l'église étant la maison de Dieu où l'Esprit Saint demeure.

Nous ne réalisons guère à quel point le travail d'iniquité est restreint par la présence des saints de Dieu. Ils peuvent être pauvres et faibles, mais l'Esprit de Dieu qui demeure en eux est tout puissant. Occasionnellement cette retenue se manifeste de manière tout à fait criante comme quand, par exemple, une séance de spiritisme échoue à cause de la présence dans le bâtiment de quelque chrétien avéré et sérieux. Nous pensons que ceci est arrivé plus d'une fois. Plusieurs d'entre nous n'ont-ils pas remarqué comment le cours de conversations impies dans une pièce ou un bureau est jugulé par l'entrée soudaine d'un serviteur de Dieu convaincu ?

Quand l'église sera enlevée au ciel, et que le Saint Esprit n'aura donc plus d'*habitation* sur la terre, il y aura des conséquences très graves sur-le-champ. L'iniquité réprimée éclatera chez l'inique, et pour un court moment l'œuvre de Satan ira à pleine allure. Cet inique qui doit venir sera inspiré par Satan, et montrera son énergie sur tous les plans. Remarquez combien les expressions utilisées sont radicales. Satan l'appuiera de TOUTE sa puissance, « en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge », pour que TOUTE séduction d'injustice possible soit amenée à peser sur les hommes laissés ici-bas pour la perdition.

Cette formidable énergie de Satan ne durera pas longtemps. L'inique une fois révélé sur la terre, on s'en occupera rapidement. Le Seigneur Jésus révélé des cieux le détruira complètement, le jetant vivant dans l'étang de feu, comme Apocalypse 19:20 le montre. Combien il est tout à fait à sa place que cet homme entièrement inique et désobéissant, la vraie personnification de l'énergie satanique, soit traité personnellement par le Seigneur Jésus, l'Homme entièrement soumis et obéissant, la personnification de la puissance et de la majesté de Dieu. Aucun intermédiaire n'aura droit d'intervenir dans ce conflit !

Remarquons aussi la justice de la manière dont Dieu agit avec les hommes. Ceux qui seront la proie de toute cette tromperie de l'iniquité sont justement

ceux qui n'ont pas eu l'amour de la vérité lorsqu'ils l'ont entendue. N'aimant pas la vérité, ils ne l'ont pas crue, mais ont plutôt pris plaisir à l'injustice. Et maintenant la tromperie de l'injustice s'empare d'eux, ils croient au mensonge, et ils tombent tous sous le jugement de Dieu. Autrefois, Dieu leur avait envoyé la vérité, l'évangile avait résonné à leurs oreilles au moyen d'hommes qui le prêchaient « par l'Esprit Saint envoyé du ciel » (1 Pierre 1:12). Alors Dieu leur envoie une énergie d'erreur. Il fait pour eux ce qu'Il dût faire autrefois pour Israël rebelle quand « Il a aveuglé leurs yeux et endurci leur cœur » (Jean 12:40 ; voir aussi Actes 28:26-27). Dieu est-il injuste en agissant ainsi ? Au contraire : Il agit selon la justice la plus stricte et la plus exacte.

Ces versets devraient servir de frein aux chrétiens qui désirent tant posséder des pouvoirs miraculeux, particulièrement en matières de « guérison » et de « langues ». Qu'ils notent que, s'il est vrai que de tels déploiements de miracles par l'énergie du Saint Esprit ont eu lieu au début de notre dispensation, il est prédit qu'à sa fin, il y aura un grand déploiement de puissance de ce genre, mais sous forme de contrefaçons sataniques. Nous sommes maintenant proches de la fin de la dispensation, et il est significatif qu'il y ait un renouveau de phénomènes étranges qu'on présente comme miraculeux et divins. Nous n'affirmons pas que *tous* ces phénomènes sont des contrefaçons sataniques, mais nous disons que *beaucoup* le sont, et que si nous ne les testons pas tous très soigneusement d'après toute l'Écriture, nous serons malheureusement facilement trompés.

Passons un peu en revue les douze premiers versets de ce chapitre 2, et nous verrons qu'immédiatement après la venue du Seigneur pour chercher les Siens, il y aura :

1. Un grand mouvement dans le domaine de la pensée HUMAINE, aboutissant à l'apostasie, et culminant dans l'homme de péché.
2. Un grand mouvement dans les domaines SATANIQUES, aboutissant à une concentration intense des puissances de ténèbres, et culminant dans de grands déploiements de miracles de mensonge, ingénieusement mis en scène pour tromper entièrement les apostats.
3. Un grand mouvement du gouvernement et de la puissance de DIEU, aboutissant à enfermer de tels hommes dans leur erreur et leur incrédulité, et culminant par Son intervention publique en jugement avec l'apparition glorieuse du Seigneur Jésus.

Il y aura d'abord l'*enlèvement* des vrais saints de Dieu. Ensuite l'*apostasie* de la chrétienté corrompue et déchue. Et finalement le balayement par le

jugement de Dieu de tout ce qui est nauséabond.

Il ne reste ici plus d'espoir pour ceux qui rejettent l'évangile. Il n'y a aucune allusion à une quelconque seconde chance après la venue du Seigneur pour les Siens, mais seulement la phrase solennelle « afin que TOUS ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice ».

2.5 Ch. 2:13-17

2.5.1 - Ch. 2:13-14

Quel délicieux contraste entre les versets 12 et 13 ! Dieu a choisi les croyants de Thessalonique (et nous aussi) pour le salut, — un salut qui sera consommé quand le Seigneur viendra pour nous, et que nous obtiendrons Sa gloire. C'est à cela que nous sommes appelés par l'évangile. En croyant l'évangile, nous avons cru *la vérité*, et ainsi depuis le commencement, nous avons ce qui nous fortifie contre *le mensonge*, auquel croient ceux qui périssent, trompés par Satan.

« La sainteté de l'Esprit » ne se réfère pas au travail progressif de l'Esprit dans le cœur des croyants, pour les rendre toujours plus conformes à la volonté de Dieu. Cette expression se réfère plutôt à la mise à part pour Dieu qui est effectuée lors des premières opérations de l'Esprit de Dieu dans les âmes, — opérations qui ont en vue de faire Sa demeure chez nous une fois que l'on a cru à l'évangile. Par ce travail souverain de l'Esprit, nous avons été sanctifiés.

2.5.2 - Ch. 2:15-17

En vue de ceci, il nous est dit de « demeurer ferme ». Nous devons garder les « enseignements » apostoliques. Les croyants de Thessalonique avaient eu ces enseignements de deux manières, par parole et par la lettre écrite. Nous ne les avons que d'une manière. Tenons donc d'autant plus compte de ces *écrits* apostoliques. Nous avons vraiment « une bonne espérance par grâce », et cela est bien susceptible de nous consoler et de nous affermir.

3 - Chapitre 3

3.1 Ch. 3:1-2

Finalement, les Thessaloniciens devaient prier pour Paul lui-même, non seulement quant à sa sécurité personnelle, mais aussi pour l'œuvre qui lui avait été confiée. Le récit d'Actes 17 nous montre toute la nécessité de la prière pour sa sécurité dans ces conditions ; et pourtant il donnait la première place à l'œuvre. La parole avait eu sa libre action parmi les Thessaloniciens, et elle avait été glorifiée dans les merveilleux résultats produits en eux. Paul leur demandait de prier pour qu'il en soit ainsi où qu'il aille. Il priait continuellement pour ses convertis, et il n'avait pas honte de leur demander de prier pour lui. Le croyant ou serviteur le plus avancé a de quoi être reconnaissant pour les prières du plus jeune converti ou du plus humble croyant.

3.2 Ch. 3:3-5

Quant aux Thessaloniciens eux-mêmes, l'apôtre avait confiance dans le Seigneur à leur égard, qu'ils seraient conduits par ses instructions, et il désirait seulement que le Seigneur Lui-même incline leurs cœurs à la jouissance de l'amour de Dieu et à la patience du Christ. C'est ce que nous désirons tous, spécialement quand nous voyons approcher la fin de la dispensation. Si nos cœurs saisissent ce qu'est la patience de Christ qui attend à la droite de Dieu, et s'ils sont disposés à être en harmonie avec Lui, nous ne nous fatiguerons pas de ce qui peut nous sembler un long délai. Pendant ce temps, nous jouirons de l'amour de Dieu, et nous pourrons le manifester aux autres en traversant ce monde.

3.3 Ch. 3:6-15

3.3.1 - Ch. 3:6-11

À partir du verset 3:6, il est évident que les idées erronées sur la venue du Seigneur qu'on avait cherché à inculquer aux Thessaloniciens, avaient déjà porté de mauvais fruits. Il est toujours vrai que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. Certains parmi eux étaient devenus fanatiques, ayant le sentiment que le jour de Christ était sur eux, et ils avaient abandonné leur

emploi, après quoi ils se mettaient à attendre le soutien des autres. Ils se mêlaient de tout et vivaient dans le désordre, ne faisant rien eux-mêmes, mais faisant leur proie de ceux qui continuaient à travailler tranquillement.

Dans ce domaine, l'apôtre pouvait se donner en exemple. Il avait travaillé nuit et jour pour son propre entretien, alors qu'il aurait eu le droit de leur être à charge, car Dieu avait commandé à « ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile » (1 Cor. 9:14). Pourtant il n'avait pas réclamé ce droit. Dans le cas général, la loi divine est : « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (3:10).

3.3.2 - Ch. 3:12-13

Au verset 12, l'apôtre s'adresse à ces parasites. Il leur ordonne de travailler pour se suffire à eux-mêmes. Puis au verset 13 il se tourne vers le reste de l'assemblée à Thessalonique et leur dit de ne pas se lasser en faisant le bien. On peut bien s'imaginer leur lassitude vis-à-vis de ces frères dans le désordre, qui abusaient continuellement de leur bonté. S'ils allaient être soulagés de ce fardeau, il ne fallait pas cesser d'être bienveillants, mais rester des donateurs sincères et joyeux pour les intérêts du Seigneur.

3.3.3 - Ch. 3:14-15

Les versets 14 et 15 donnent des instructions pour le cas où les frères semant le désordre seraient récalcitrants, et refuseraient d'obéir à la parole du Seigneur transmise par l'épître de l'apôtre. Il fallait alors les mettre sous discipline. Le déplaisir de Dieu devait être manifesté aux Siens en cessant de fréquenter ces frères. Le fauteur de trouble ressentirait par là la notoriété peu enviable de son isolement. Ses liens avec le monde du *dehors* étaient rompus, et maintenant il n'y avait plus d'heureuses relations fraternelles *dans* le cercle de l'assemblée. C'était une position presque invivable, destinée à le ramener au bon sens. Pourtant, il ne fallait pas le rejeter hors du cercle chrétien (comme s'il s'agissait d'un ennemi), ce qui était la conduite à tenir avec le fauteur de trouble de 1 Corinthiens 5.

3.4 Ch. 3:16-18

Tout ceci devait être fait pour que la paix règne parmi eux. Cependant seul le Seigneur Lui-même pouvait la donner vraiment. Paul désirait qu'ils aient la paix en tout temps et de toute manière.

Comme les Thessaloniciens avaient été troublés par une épître faussement présentée comme émanant de Paul, il fait très attention à ce qu'il n'y ait aucun doute quant à l'authenticité de cette épître-ci qui venait vraiment de lui. C'est ce qui explique le verset 17.

1ère Épitre à Timothée

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1
2.2 Ch. 1:2-4
2.3 Ch. 1:5-16 (La loi et la grâce)
2.3.1 Ch. 1:5-7
2.3.2 Ch. 1:8
2.3.3 Ch. 1:9-10
2.3.4 Ch. 1:11
2.3.5 Ch. 1:12-14
2.3.6 Ch. 1:15
2.3.7 Ch. 1:16
2.4 Ch. 1:17
2.5 Ch. 1:18-20
2.5.1 Ch. 1:18b
2.5.2 Ch. 1:19
2.5.3 Ch. 1:20
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1-2
3.2 Ch. 2:3-4
3.3 Ch. 2:5-6
3.4 Ch. 2:8-15
3.4.1 Ch. 2:8
3.4.2 Ch. 2:9-10
3.4.3 Ch. 2:11-15
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1-13
4.2 Ch. 3:14-15
4.3 Ch. 3:16
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1-5
5.2 Ch. 4:6-11

5.2.1 Ch. 4:6
5.2.2 Ch. 4:7
5.2.3 Ch. 4:8-11
5.3 La piété
5.4 Ch. 4:12-16
5.4.1 Ch. 4:12-13
5.4.2 Ch. 4:13b-14
5.4.3 Ch. 4:15
5.4.4 Ch. 4:16
6 Chapitre 5
6.1 Ch. 5:1-2
6.2 Ch. 5:3-16
6.2.1 Ch. 5:3-10
6.2.2 Ch. 5:11-16
6.3 Ch. 5:17-19
6.4 Ch. 5:20-21
6.5 Ch. 5:22
6.6 Ch. 5:23-25
7 Chapitre 6
7.1 Ch. 6:1-3
7.2 Ch. 6:3-5a
7.3 Ch. 6:5b-10
7.3.1 Ch. 6:5b-8
7.3.2 Ch. 6:9-10
7.4 Ch. 6:11-14
7.4.1 Ch. 6:11
7.4.2 Ch. 6:12
7.4.3 Ch. 6:13
7.4.4 Ch. 6:14
7.5 Ch. 6:15-16
7.6 Ch. 6:17-19
7.6.1 Ch. 6:17
7.6.2 Ch. 6:18-19
7.7 Ch. 6:20-21

1 - Introduction

L'épître placée devant nous est la première d'un groupe de quatre épîtres écrites par l'apôtre Paul à des *individus*. Elles furent écrites plutôt tardivement dans sa vie de service, alors que le déclin s'accentuait dans l'église, et que par conséquent, le cœur de ce serviteur dévoué se tournait plus spécialement vers les disciples de confiance et fiables, qui tenaient ferme quand les autres commençaient à glisser. Cela donne une certaine ressemblance générale aux quatre épîtres, bien que chacune ait ses propres caractéristiques, clairement marquées.

Nous pourrions peut-être les caractériser ainsi :

- 1 Timothée — l'épître de la *piété*
- 2 Timothée — l'épître du *courage*
- Tite — l'épître de la *sobriété* et de ce qui est *sain*
- Philémon — L'épître de la *courtoisie* chrétienne.

De toute manière, la piété marque très nettement l'épître que nous sommes en train de considérer, comme on peut facilement s'en rendre compte à l'aide d'une concordance. C'est une nécessité très urgente quand la vie spirituelle est sur le déclin.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1

Au premier verset, Paul présente son apostolat comme provenant de « Dieu notre Sauveur », non pas de Jésus notre Sauveur, comme nous l'aurions peut-être écrit. Il va placer devant nous le Dieu *vivant*, à la fois comme notre Sauveur et notre Conservateur (2:3 ; 4:10), et il commence donc sur cette note ; en outre il nous présente le Seigneur Jésus comme notre espérance. Quand le déclin s'installe, il est bon pour nous de connaître un Dieu vivant, et de savoir qu'Il est notre Conservateur, et d'avoir nos espérances centrées non pas sur des églises, des évêques, des diacres, ni sur aucun homme d'aucune sorte, mais sur le Seigneur lui-même.

2.2 Ch. 1:2-4

Ayant salué Timothée au verset 2, Paul lui rappelle tout de suite la responsabilité pour laquelle il avait été laissé à Éphèse en son absence. Certains commençaient déjà à enseigner des choses différentes de ce qui était déjà établi de la vérité. Ces doctrines étrangères étaient de deux sortes : les « fables » (ou mythes), et les « généalogies ». Par « fables », Paul désignait des idées importées du monde païen, même s'il s'agissait de spéculations raffinées des écoles grecques ; par « généalogies », il parlait d'idées importées du monde juif dans lequel la généalogie jouait un si grand rôle. Timothée devait cependant demeurer dans ce qu'il avait appris de Dieu, et exhorter les autres à faire de même, vu que la fin de ce qui était commandé c'était l'amour qui jaillit d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Voilà ce que Dieu désirait voir chez les Siens.

Se tourner vers les fables et les généalogies amène inévitablement des disputes (1:4), et du vain babil (1:6). La chrétienté s'est largement tournée d'une part vers l'enseignement d'allégations fabuleuses au nom de la science, et d'autre part vers des généalogies en relation avec des successions religieuses, apostoliques ou autres, avec tout le ritualisme qui s'y rattache. En conséquence, la sphère religieuse est remplie de disputeurs, et résonne du vacarme des vains babils. Ce que Dieu veut produire, et produit effectivement là où *la vérité* domine, c'est l'amour, et l'objet du ministère est « l'administration de Dieu qui est par la foi ». La Version Autorisée anglaise lit « édification », mais il est évident que la lecture correcte est « dispensation », ou « administration » ou

« règlement intérieur de la maison » (l'altération d'une lettre grecque fait toute la différence). L'amour fait progresser tout ce que Dieu a ordonné comme règle de Sa maison.

2.3 Ch. 1:5-16 (La loi et la grâce)

2.3.1 - Ch. 1:5-7

L'« ordonnance » du verset 5 n'a rien à voir avec la loi de Moïse. Le mot est presque le même que celui traduit par « ordonner » au verset 3. Le verset 5 fait connaître l'objet que Timothée devait avoir en vue dans l'ordonnance qu'il observait lui-même et qu'il enjoignait aux autres d'observer.

Il y avait à Éphèse des gens passionnés de la loi et qui désiraient en être des docteurs, et ceci conduit l'apôtre à indiquer la place que la loi devait occuper, ce que ces prétendus docteurs de la loi ignoraient entièrement. La loi n'avait pas été donnée pour les justes, mais pour des pécheurs. Ce n'était donc pas en faire un usage légitime que de l'imposer de manière acharnée à ceux qui étaient justes parce que justifiés par Dieu Lui-même. Paul ne s'attarde pas ici à dire ce que la loi de Moïse avait à opérer. Elle avait été donnée pour apporter la *conviction de péché*, selon Romains 3:19, 20 et Galates 3:19.

2.3.2 - Ch. 1:8

La loi elle-même est « sainte, et juste, et bonne » (Rom. 7:12), quoi que les hommes en fassent. Le verset 8 de notre passage affirme que si elle est utilisée légitimement, elle est bonne dans ses effets pratiques. Si elle est utilisée à tort, comme par ces soi-disant docteurs, elle cause des dommages, bien que parfaitement bonne en elle-même.

2.3.3 - Ch. 1:9-10

Faisons très attention à nous servir de la loi légitimement. C'est un instrument très puissant de conviction pour les pécheurs. Elle traite impitoyablement la terrible liste de péchés des versets 9 et 10, mais en dehors d'eux, il y a d'autres choses que la loi ne mentionne pas spécifiquement, et qui

sont contraires à tout sain enseignement : c'est ce à quoi l'apôtre fait allusion à la fin du verset 10. Remarquez seulement qu'il ne dit pas « opposée à la saine doctrine selon le saint modèle établi par la loi », mais « suivant l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux », car l'évangile place devant nous un modèle de conduite plus élevé que celui de la loi.

2.3.4 - Ch. 1:11

La loi ne présentait pas le *maximum*, l'extrême possible de ce que Dieu pouvait attendre de l'homme, mais plutôt le *minimum* de Ses exigences si l'homme devait vivre sur la terre ; si bien que tomber en dessous du niveau établi, sur tel point ou en telle occasion, c'était encourir la peine de mort. Or maintenant l'évangile a été introduit, et Paul en a été chargé. Il en parle comme d'un « évangile glorieux », ou plus littéralement, de « l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux ».

Il n'y a dans le temps présent qu'un seul évangile, bien qu'il soit qualifié dans divers passages d'évangile 'de Dieu', 'de Christ', 'de la grâce de Dieu', 'de la gloire de Christ' et ici 'l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux'. De même le seul et même Saint Esprit est caractérisé par des noms divers dans différents passages. Il en est ainsi pour nous enseigner la profondeur et les merveilles qui existent dans l'évangile et dans le Saint Esprit, et les caractères aux nombreuses facettes qu'ils portent. Combien est frappant le caractère sous lequel l'évangile nous est présenté ici, et combien il convient aux sujets traités !

Qu'est-ce qui pourrait dépasser la saleté et la dégradation morale de ceux qui non seulement manquent à la loi, mais aussi « n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23) ? Leur portrait apparaît aux versets 9 et 10. Puis au verset 11 vient « l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux », et ensuite dans les versets suivants, le sombre tableau que Paul donne de lui-même lorsqu'il était inconverti. Regardons avant et après, et nous ne verrons rien d'autre que la honte de l'homme maudit et malheureux. Au milieu de cela apparaît la bonne nouvelle de la gloire du Dieu bienheureux. Quel contraste, n'est-ce pas !

L'Ancien Testament nous dit que « la gloire de Dieu est de cacher une chose » (Prov. 25:2), de sorte que les hommes occupés à chercher sont toujours à nouveau frustrés dans leur activité. Le passage du Nouveau Testament qui est devant nous, dit que c'est aussi la gloire de Dieu de Se *révéler* dans la magnificence de Sa grâce à des pécheurs rebelles. Et cette gloire-ci est plus grande que la première. Si quelqu'un demande ce qu'est la gloire, nous pouvons

répondre : c'est *l'excellence qui se déploie*. L'excellence divine peut se déployer de manière à être visible à l'œil, mais ce n'est pas obligatoire. Or la gloire d'ordre moral et spirituel qui atteint le cœur par d'autres canaux que l'œil, n'en est pas moins merveilleuse. Quand Saul de Tarse fut converti, une gloire le jeta à terre et aveugla ses yeux, mais la gloire de la grâce surabondante de notre Seigneur « avec la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus » (1:14) ouvrit les yeux de son cœur sans éblouir les yeux de sa tête, et c'est la gloire dont il est parlé ici.

2.3.5 - Ch. 1:12-14

Le péché de Saul de Tarse abondait, car plein d'incrédulité ignorante, il s'attaquait directement et injurieusement à Christ Lui-même, en blasphémant et en persécutant les Siens. Il était donc le premier des pécheurs, et il le ressentait. L'abondance de son péché avait cependant rencontré la surabondante grâce de Dieu. La gloire de la grâce divine a-t-elle jamais brillé plus fort que quand Saul le rebelle rencontra le Sauveur ressuscité ? Nous ne le pensons pas. Mais nous devons notre salut à la même bonne nouvelle de la gloire du Dieu bienheureux. Nous avons tous raison de chanter :

> Oh ! La gloire de la grâce
> Brillant sur le visage du Sauveur,
> Disant d'en haut aux pécheurs :
> Dieu est lumière, Dieu est amour.

2.3.6 - Ch. 1:15

Au moment où cette épître a été écrite, bien des condensés de vérité étaient passés en dictons. « Jésus Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » en était un. Il est repris et approuvé comme certain et digne de toute acceptation — un label de qualité, pour ainsi dire — par la propre expérience de l'apôtre comme premier des pécheurs. Aucun pécheur n'est hors de portée de la grâce et de la puissance d'un Sauveur qui pouvait délivrer un pareil blasphémateur aussi effronté, persécuteur et blasphémateur.

Combien tout ceci dévoile la folie de ceux qui désiraient être des docteurs de la loi, et qui livraient leurs adeptes au vain babil ! et combien cela fait

ressortir le caractère faible et misérable de tout le reste !

2.3.7 - Ch. 1:16

Or la miséricorde étonnante exercée envers Paul ne s'était pas montrée à cause de lui seulement, mais pour qu'il puisse y avoir une manifestation de toute la patience divine. Son cas était un cas typique montrant jusqu'à quel point le Seigneur agissait en grâce, partant des profondeurs du verset 13 et allant aux sommets du verset 12.

Pensez un peu à sa conversion selon le récit du livre des Actes. Jésus venait d'être fait Seigneur et Christ en résurrection. Le premier témoignage apostolique avait été rejeté par le martyre d'Étienne. Saul avait joué un rôle moteur dans cet outrage, et poursuivait une carrière de persécution violente. De Son trône élevé dans les cieux, revêtu d'une puissance irrésistible, le Seigneur regardait ce petit ver de terre outrageux, et au lieu de l'écraser en jugement, Il le convertit en grâce. Il traçait là de manière très frappante Ses voies en grâce, et jusqu'où voulait aller Sa patience.

Désormais Paul devient un homme modèle. Non seulement un modèle *de* miséricorde, mais un modèle *pour* les croyants. Il sert d'exemple, et fait ressortir la vérité dans ses effets pratiques dans les cœurs et dans les vies du peuple de Dieu. C'est à cause de ceci que maintes et maintes fois, dans ses épîtres, il demande aux convertis d'être ses imitateurs.

2.4 Ch. 1:17

Le rappel et le récit de ces merveilles de miséricorde émouvaient grandement le cœur de l'apôtre, et le conduisent momentanément à mettre de côté le fil de son sujet et à écrire la doxologie du verset 17. Nous trouvons la même chose ailleurs, par exemple en Romains 11:33-36 où l'apôtre prononce sa doxologie étant ému par la contemplation de la sagesse de Dieu, et en Éphésiens 3:20-21 où il est ému par l'amour de Christ. Dans notre passage il est amené à la doxologie étant ému par la miséricorde de Dieu.

Plus la personne qui montre la miséricorde est majestueuse, plus grande est la profondeur de la miséricorde déployée. C'est pour cela que l'apôtre voit Dieu dans la hauteur de Sa majesté et non dans l'intimité de la relation. Il est vrai que Dieu est notre Père tel qu'Il nous a été révélé en Christ. Nous sommes vraiment dans cette tendre relation d'enfants ; pourtant Il demeure le « roi des siècles,

l'incorruptible, invisible, seul Dieu », et ceci rehausse la merveille de la miséricorde qu'Il a montrée envers l'apôtre et envers nous. En réponse à une telle miséricorde, Paul Lui attribue « honneur et gloire aux siècles des siècles ».

Et assurément nous nous sentons poussés à nous joindre à la doxologie et à y ajouter notre Amen de tout cœur.

2.5 Ch. 1:18-20

Au verset 18, l'apôtre revient au sujet principal de l'épître. Au verset 3, il avait rappelé la position de Timothée à Éphèse : il y avait été laissé pour ordonner à certains de ne pas se détourner de la vérité. Au verset 5, il avait montré quelle est la fin ou l'objet de toutes les ordonnances que Dieu confie aux Siens. Maintenant il en vient à l'ordonnance qui est la mission de l'épître du début du chapitre 2 jusqu'à la fin du chapitre 6.

2.5.1 - Ch. 1:18b

Avant de confier cette ordonnance à Timothée, il lui rappelle trois choses pour accentuer dans son esprit le poids et l'importance de ce qu'il allait lui dire. En premier lieu, Timothée avait été désigné à l'avance par des prophéties faites à son sujet pour le service important qu'il aurait à accomplir. Il était un serviteur de Dieu éminent, et nous risquons de nous sentir tout de suite enclins à trouver des excuses en ce que nous ne sommes pas du tout ce qu'il était. C'est vrai. Mais si ceci peut suffire à nous empêcher d'agir pour faire respecter l'ordonnance de Dieu par d'autres chrétiens, cela ne nous dispense pas de l'obligation de lire, de comprendre et d'obéir à ces devoirs nous-mêmes.

2.5.2 - Ch. 1:19

Le deuxième point rappelé par l'apôtre, c'est que la foi de Dieu ne peut être préservée dans son intégrité qu'en gardant la foi et une bonne conscience, et l'ordonnance se rapporte à la préservation de cette foi. Nous sommes-nous tous pénétrés de cela ? Nous reconnaissons tous la doctrine de la « justification par la foi », mais reconnaissons-nous également la « préservation de la foi par la foi » ? Notre petite barque est lancée sur l'océan de la vérité par la foi, mais parcourons-nous maintenant avec succès cet océan au moyen de l'intelligence,

de la raison et des déductions scientifiques ? Ce n'est pas ce qu'il faut, mais plutôt par la foi et par le maintien d'une bonne conscience. Les Écritures sont la carte d'après laquelle nous naviguons, mais l'œil ayant du discernement et de l'intelligence, et qui est seul capable de lire la carte correctement, ce n'est pas notre intelligence ni notre raison, mais la FOI ; cependant, quand la foi a fait son œuvre, la carte nous découvre des choses qui satisfont et maîtrisent les plus grandes intelligences. La conscience est notre compas ; mais une conscience qui a été engourdie et altérée est aussi inutile qu'un compas désaimanté.

Comment gardons-nous une bonne conscience ? En obéissant honnêtement à ce que nous voyons être la volonté de Dieu telle que révélée dans Sa parole. La désobéissance nous donnera immédiatement une mauvaise conscience. Si nous laissons s'en aller la foi qui nous permet de discerner la vérité, et une bonne conscience qui nous garde en conformité pratique avec cette vérité, nous ferons bientôt naufrage quant à la foi.

2.5.3 - Ch. 1:20

Et en troisième lieu, l'apôtre rappelle à Timothée deux hommes dont l'histoire était comme un signal d'alarme. Ils avaient laissé s'en aller la foi et la bonne conscience, et avaient atteint un tel degré d'erreur que Paul les désigne comme des blasphémateurs, et en sa qualité d'apôtre il les avait livrés à Satan. C'était quelque chose de pire que l'excommunication, qui est un acte de l'église, comme on le voit en 1 Corinthiens 5:3-5. Les livrer à Satan était un acte apostolique, entraînant de terribles conséquences, comme on peut le voir dans le cas de Job dans l'Ancien Testament.

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1-2

À la lumière de ces considérations solennelles, Paul commence son ordonnance (la mission qu'il donne) à Timothée au premier verset du chapitre 2. Sa première exhortation est significative. À la fin du chapitre 3, il nous dit que l'assemblée — à laquelle Timothée appartenait, et à laquelle nous appartenons — est « la maison de Dieu », car Dieu habite aujourd'hui au milieu de Son peuple racheté. Or l'intention de Dieu a toujours été que Sa maison soit appelée « une maison de prières pour tous les peuples » (Ésaïe 56:7). Le temple à Jérusalem aurait dû l'être, selon les paroles du Seigneur en Marc 11:17, et combien plus la maison dans laquelle Dieu demeure aujourd'hui ! Seulement, dans la période actuelle, la maison de Dieu a pris une forme telle que ceux qui y viennent pour prier ne sont pas toutes les nations, mais ce sont plutôt les croyants, lesquels forment la maison, et sont aussi les gens de cette maison, « une sainte sacrificature » (1 Pierre 2:5), priant et intercédant pour tous les hommes.

La grande masse de l'humanité n'a aucun contact avec Dieu. Au temps de Paul, la majorité adorait des idoles muettes, et il en est de même de nos jours. Combien il est donc important que nous les chrétiens soyons zélés dans ce service de la prière et de l'intercession qui est exclusivement le nôtre. Dans ce service nous avons un champ d'action immense, car la seule limite donnée est « tous les hommes », et puis encore « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés ». Nous devons prier pour tous ceux-là, et aussi rendre grâce. Dieu est « bon envers les ingrats et les méchants » en sorte que nous pouvons bien rendre grâce à leur place.

Nos prières pour ceux qui détiennent l'autorité se rapportent passablement à nous-mêmes : c'est afin que nous puissions mener des vies pieuses, paisibles et tranquilles. Ceux qui composent la maison de Dieu doivent être marqués de l'empreinte de la piété et, bien que des temps de persécution puissent être retournés par Dieu pour promouvoir le courage et la patience parmi les Siens, cependant c'est dans des périodes de calme et de repos qu'ils sont le mieux édifiés et affermis, comme Actes 9:31 en fait le récit.

3.2 Ch. 2:3-4

Dans nos prières pour tous les hommes en général, nos demandes doivent

être purement évangéliques. Le Dieu dont nous nous approchons est un Dieu Sauveur qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. Y sommes-nous venus nous-mêmes ? Nous avons trouvé qu'elle est le salut, et nous sommes en contact avec un Dieu Sauveur, et Son caractère s'imprime sur nous. Il désire le salut des hommes, et nous aussi. Dans notre cas, l'exutoire naturel de nos désirs évangéliques, c'est la *prière*.

3.3 Ch. 2:5-6

L'expression du désir d'amour de Dieu pour les hommes est bien différente, car on la trouve dans *le don de Christ comme rançon*. Dieu est vraiment unique (ce fait était manifeste dans l'Ancien Testament, en contraste avec les nombreux dieux des païens) et le médiateur entre Dieu et les hommes est également unique, l'Homme Christ Jésus. Le cléricalisme de Rome a construit dans les esprits de ses adeptes un système élaboré comportant de nombreux médiateurs, mais nous avons ici une seule phrase de l'Écriture, et à elle seule, elle démolit d'un coup tout ce système.

Longtemps avant Christ, les cœurs des hommes soupiraient après un médiateur. Le livre de Job en fournit la preuve, car ce patriarche sentait l'immense gouffre qu'il y avait entre Dieu et lui-même. « Il n'est pas homme, comme moi », disait-il dans sa complainte, « il n'y a pas entre nous un arbitre qui mettrait sa main sur nous deux » (Job 9:32-33). Le seul à prendre cette place d'arbitre ou de médiateur doit lui-même être Dieu pour pouvoir pleinement représenter Dieu, et il doit être Homme pour représenter l'homme correctement. L'homme Christ Jésus, c'est lui qui est ce médiateur. Puisqu'Il est Homme, nous n'avons pas besoin d'hommes supplémentaires pour intervenir comme médiateurs secondaires entre Lui et nous.

Et alors, oh merveille des merveilles ! Le médiateur est devenu la rançon. Étant homme Il pouvait justement s'offrir en rançon pour des hommes, et étant Dieu, le prix offert pour la rançon avait une valeur infinie. De là vient que, du côté de Dieu, personne n'est exclu. Son désir de salut des hommes embrasse tous les hommes : l'œuvre de rançon de Christ les avait tous en vue. C'est l'un de ces passages de l'Écriture qui déclarent l'étendue et la portée de la mort de Christ plutôt que ses résultats effectifs. Tous ne sont pas sauvés comme nous le savons bien tristement, mais le blâme en retombe sur eux, non pas sur Dieu. La bonne nouvelle de l'œuvre de Christ pour payer la rançon est l'objet du témoignage de l'évangile qui devait être rendu en son propre temps. Ce temps propre était arrivé, et l'apôtre lui-même en était le grand messager pour le monde des

nations.

3.4 Ch. 2:8-15

3.4.1 - Ch. 2:8

L'apôtre a placé tout ceci devant nous pour renforcer chez nous le sentiment de la nécessité de la prière pour tous les hommes (et pas seulement pour nous-mêmes et nos petits intérêts), et pour que l'église de Dieu en soit marquée, dans la mesure où celle-ci doit manifester le Dieu dont elle est la maison. Mais qui doit être la voix effective des prières de l'église ? La réponse est : « les hommes ». Le mot utilisé dans ce v. 8 n'est pas celui qui désigne l'humanité, la race humaine en général, mais c'est celui qui désigne l'homme en contraste avec la femme — le mâle.

Le verset 8 place ensuite devant nous ce qui doit caractériser les hommes chrétiens, et les versets 9 à 15 ce qui doit caractériser les femmes chrétiennes. Les hommes doivent être marqués par la sainteté, par l'absence de colère et de raisonnement (la version autorisée anglaise traduit « doute », mais comme le raisonneur finit en général par douter, il n'y a pas grande différence entre les deux mots). Tout manquement à la sainteté, tout laisser-aller à la colère ou au raisonnement, font une vraie barrière à l'efficacité de la prière, et indiquent qu'on n'a guère le sens de la présence de Dieu.

3.4.2 - Ch. 2:9-10

Les femmes aussi doivent être sensibles à la présence de Dieu. Les femmes dont il est question sont « des femmes qui font profession de servir Dieu » (2:10). La femme qui sert Dieu, qui vit dans la crainte de Dieu, ne courra pas après les dernières tendances de la mode, mais elle se parera plutôt de vêtements modestes et discrets selon le verset 9. En outre elle pratiquera les bonnes œuvres et sera contente de la place que Dieu lui a assignée.

3.4.3 - Ch. 2:11-15

Cette place est gouvernée par deux considérations, selon ce passage.

D’abord, il y a l’acte originel de Dieu en création qui a donné la priorité et la première place à l’homme : c’est ce que mentionne le verset 13. Puis il y a ce qui s’est passé lors de la chute quand Ève prit la tête pour la conduite, et fut trompée, et c’est ce dont parle le verset 14.

Il n’y a pas la plus petite ambiguïté dans ce passage. Il n’y a réellement aucun doute sur ce qu’il enseigne. Il n’y a pas non plus d’incertitude sur les raisons données quant à la place de sujétion et de discrétion donnée à la femme dans la maison de Dieu. Ces raisons n’ont rien à faire avec des préjugés particuliers de l’apôtre en tant que Juif ou célibataire, comme certains voudraient nous le faire croire. Ces raisons sont fondées sur l’ordre originel de Dieu dans la création, et sur ce que cet ordre a été confirmé, et peut-être accentué, comme résultat de la chute. Genèse 3:16 est explicite en nommant deux conséquences qui devaient survenir à la femme par suite de son péché. Il est fait allusion à la seconde de ces deux conséquences dans les versets 13 et 14, tandis que l’allusion à la première est au verset 15, auquel est rattachée une promesse en grâce dont il n’est pas fait mention en Genèse 3.

Le mouvement féministe entre inévitablement en conflit ouvert avec les instructions formulées ici, et ne peut que finir par rejeter cette petite portion de la Parole de Dieu. À ceux qui ne réfléchissent guère, ce rejet peut sembler relativement inoffensif. L’est-il vraiment ? Le mouvement moderniste, qui est son allié, entre en conflit tout aussi violent au sujet de la vérité de la naissance virginale de Christ, de Sa mort expiatoire et de Sa résurrection. Or il y a tout autant de raison — ou tout aussi peu — de concéder quelque chose soit aux uns soit aux autres. Certes, on peut n’avoir aucun désir de concéder quoi que ce soit aux modernistes, et en même temps être très sensibles aux questions soulevées par les féministes, mais se laisser diriger par de tels sentiments, c’est se tenir sur un terrain dangereux et incertain. En sommes-nous à dire que nous croyons ce qui se recommande à notre manière de penser, et que nous rejetons ce qui ne s’y recommande pas ? Fuyons de telles pensées !

Puissent tous nos lecteurs tenir honnêtement et de bon gré pour l’autorité et l’intégrité de la Parole de Dieu !

4 - Chapitre 3

Le ch. 3 continue le thème général qui nous a occupé au ch. 2, c'est-à-dire la conduite qui convient aux croyants dans la maison de Dieu. Le verset 15 de notre chapitre affirme clairement que c'est bien là le sujet général.

Dieu est un Dieu d'ordre, et donc, dans l'assemblée chrétienne où Il demeure, toutes choses doivent être faites « avec bienséance et avec ordre » (1 Cor. 14:40). Pour qu'il y ait progrès dans ce sens, les deux charges de surveillant et de serviteur avaient été établies dans l'église, et c'est ce dont parle le ch. 3.

4.1 Ch. 3:1-13

Il ressort du premier verset que certains à Éphèse aspiraient à devenir surveillants. L'apôtre reconnaît que ce à quoi ils aspiraient est une œuvre bonne, mais il insiste sur l'importance majeure du caractère de la personne. Que le surveillant ait toutes les qualifications spirituelles mentionnées, n'est pas seulement une *possibilité*, c'est une *obligation*. De plus, avant d'être affecté à la charge de prendre soin de l'assemblée de Dieu, il doit avoir prouvé son aptitude à cette tâche par la manière dont il a conduit la sphère bien plus petite et plus humble de son foyer. Il ne doit pas être nouvellement converti : quelqu'un qui, bien qu'éventuellement âgé, soit un débutant dans les choses de Dieu, sinon, enflé par l'orgueil de sa nouvelle importance, il risque de tomber justement dans la faute qui a causé la chute de Satan au commencement. Il semblerait que Diotrèphe, dont il est parlé en 3 Jean 9-10, soit une illustration de ce qui est visé ici.

Dans beaucoup d'églises primitives, les surveillants et serviteurs étaient nommés officiellement, dans d'autres il ne paraît pas qu'ils l'aient été. Mais même s'ils étaient dûment nommés, la seule chose susceptible de leur conférer un poids réel était le caractère de piété chrétienne que Paul décrit ici. Sinon, qui serait disposé à prêter attention à leurs exhortations, ou qui se soumettrait à leurs soins pastoraux et à leurs directions dans les choses spirituelles ? En outre, comme le dit le verset 7, il fallait aussi considérer le monde extérieur. Le monde a des regards perçants, et lance vite des reproches à la moindre occasion ; et pour ce faire, le diable pose des pièges.

De nombreux services accomplis dans l'assemblée ne sont pas principalement d'ordre spirituel, comme ceux d'Actes 6. Mais si des hommes doivent s'occuper de telles affaires ordinaires dans le service de Dieu, ils ont besoin de posséder de hautes qualités spirituelles bien définies, et il faut les

tester avant qu'ils commencent.

Les épouses des serviteurs sont spécialement mentionnées au verset 11. C'est sans doute parce que la charge de serviteur est de telle nature qu'elles y participent souvent. Phœbe, par exemple, était « servante de l'assemblée qui est à Cenchrée » (Rom. 16:1), et était vivement recommandée par l'apôtre.

Souvenons-nous que les surveillants et les serviteurs devaient posséder ce caractère chrétien authentique du fait qu'ils devaient être en exemple à la masse des croyants qui avaient les yeux fixés sur eux. C'est pourquoi en lisant ce chapitre aujourd'hui, nous devons tous accepter ces versets comme dépeignant le caractère que Dieu veut voir en chacun de nous. Pouvons-nous les lire sans nous sentir repris ? Que dire de cette avidité vis-à-vis de l'argent, ou de la calomnie, ou même du double langage (dire une chose dans un sens, et une autre dans l'autre sens) ? Combien ces considérations nous sondent !

Le service d'un serviteur semble un sujet de peu d'importance, mais rien dans le service du Seigneur n'est vraiment petit. Le verset 13 affirme précisément qu'un service rendu fidèlement mène à d'autres choses plus élevées et plus vastes. On en a une belle illustration dans l'histoire ultérieure de deux des serviteurs mentionnés en Actes 6:5. Étienne avança et devint le premier martyr chrétien, et Philippe devint un prédicateur de l'évangile ayant beaucoup servi, le seul homme qualifié d'évangéliste dans l'Écriture (Actes 21:8). Tout vrai serviteur de Dieu commence par de petites choses humbles ; que personne d'entre nous ne les méprise donc, ni ne les esquive, comme nous sommes naturellement enclins à le faire.

Remarquez l'expression du verset 7 : « ceux de dehors ». Aux débuts de l'assemblée, les choses étaient clairement définies. Un homme était soit au-dedans de l'église de Dieu, soit il faisait partie du grand monde au-dehors, car l'assemblée et le monde étaient visiblement distincts. Maintenant, hélas, il en va autrement. Le monde a envahi l'église, et les lignes de démarcation sont brouillées ; non pas brouillées aux yeux de Dieu, mais très brouillées à nos yeux. Il est par conséquent bien plus difficile pour nous de comprendre le caractère merveilleux de la maison de Dieu, et la conduite qui lui convient.

4.2 Ch. 3:14-15

Le v. 15 nous dit que la maison de Dieu est l'assemblée du Dieu vivant. Nous devons évidemment comprendre que le fait de faire partie de l'assemblée, et donc d'être dans la maison, n'est pas une simple idée vide de sens pratique. Le Dieu vivant y habite, et Il a dit : « J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai »

(2 Cor. 6:16). Il scrute tout, et Il opère là, selon ce que nous voyons en Actes 5:1-11. Nous devrions donc être caractérisés par une conduite qui convienne.

L'assemblée est encore appelée « la colonne et le soutien [ou : la base] de la vérité ». Les colonnes avaient un double usage. Elles étaient largement utilisées comme supports, mais elles étaient aussi souvent érigées non pas pour supporter quelque chose, mais pour porter une inscription comme mémorial. Nous pensons que l'apôtre fait référence ici à ce second usage. Dieu veut que la vérité ne soit pas seulement affirmée dans des paroles inspirées dans l'Écriture, mais qu'on en voie des exemples dans la vie des Siens. L'assemblée doit être comme une colonne dressée sur sa base et sur laquelle la vérité est inscrite pour que tous la voient, et cela d'une manière vivante car l'église est « l'assemblée du Dieu vivant ».

L'église n'est pas le docteur qui fait autorité, et elle n'est pas non plus l'interprète de la vérité comme Rome le revendique, mais elle est le témoin vivant de la vérité qui est annoncée avec autorité dans l'Écriture. Il est extrêmement important de faire la différence entre ces deux choses, et de les garder chacune à leur place dans nos esprits. L'AUTORITÉ *réside dans la parole même de Dieu, que nous avons dans l'Écriture seule*. Le témoin vivant de ce que l'Écriture annonce se trouve dans l'assemblée, mais pour le moment ce témoignage est tristement obscurci, même si en gloire, il sera parfait et complet. Comparez Jean 17:23 et 17:21, et remarquez que ce que le monde a manqué de « croire » maintenant, il le « connaîtra » quand l'assemblée sera parfaite dans la gloire.

4.3 Ch. 3:16

Si le verset 15 parle de l'assemblée comme témoin de la vérité, le verset 16 donne un magnifique développement de ce qui se trouve au cœur de la vérité, la révélation de Dieu Lui-même, dont il est parlé comme étant le « mystère de la piété ». La pensée ici n'est pas du tout que la piété soit une chose mystérieuse. La force de la phrase est plutôt de souligner l'incontestable grandeur de la source cachée d'où découle une piété telle que celle dont il est parlé ici. La piété manifestée par les croyants au cours des siècles a toujours été en harmonie avec la connaissance de Dieu dont ils disposaient, sans jamais aller au-delà. Le Nouveau Testament indique incontestablement un type de piété plus élevé que celui de l'Ancien Testament. Mais, pourquoi ? Parce que nous n'avons pas maintenant une révélation partielle de Dieu, mais nous en avons une complète.

La piété que l'apôtre enjoint d'avoir, n'est produite qu'en connaissant Dieu.

C’est dans la révélation de Dieu que se trouve son grand « mystère » ou « secret ». C’est un secret, parce que sa nature est telle que le monde ne peut pas l’apprécier, mais seuls les croyants le peuvent. « Dieu a été manifesté en chair » en Christ, mais en Le voyant, les incrédules n’ont trouvé en Lui aucune apparence pour le leur faire désirer (És. 53:2) ; seuls les croyants, en Le voyant, voyaient le Père. Le verset 16 est donc un condensé ou sommaire de la manière dont Dieu s’est révélé en Christ.

Le v. 16 est un verset qui échappe à la plus profonde méditation — comme on pouvait s’y attendre. Il consiste en sept énoncés concis, six d’entre eux résumant la grande révélation. Le premier des six nous montre Dieu manifesté dans Son Humanité, et le dernier nous montre l’Homme Christ Jésus, en qui Dieu a été manifesté, élevé dans la gloire. Les quatre autres nous donnent différentes manières par lesquelles cette manifestation fut réalisée.

- Dieu a été « justifié en Esprit ». Comparez avec Romains 1:4. La résurrection a justifié Jésus, Le déterminant « Fils de Dieu en puissance, selon l’Esprit de sainteté », alors que le monde l’avait crucifié comme un imposteur. Après tout, Il *était* Dieu manifesté en chair.
- « Vu des anges ». Les anges avaient-ils jamais réellement vu Dieu auparavant ? Certainement pas comme ils Le virent lors de la grande explosion de louange angélique à Bethléhem.
- « Prêché parmi les nations » ou « proclamé parmi les nations », car Il avait été manifesté si réellement d’une manière historique au point de devenir le sujet du témoignage de l’évangile parmi les peuples éloignés des scènes de Sa manifestation effective.
- « Cru au monde ». Non pas *par* le monde, mais *au* monde, ou *dans* le monde. Bien que le monde ne Le connût pas encore, Sa manifestation n’était pas quelque chose d’impalpable, n’existant que dans la conscience subjective des spectateurs ou auditeurs, mais quelque chose de réel et objectif, vérifié par des témoins compétents, et reçu d’eux par ceux chez lesquels il y avait de la foi.

Celui qui connaît par la foi ce Christ vrai, réel et historique, le vrai Dieu manifesté en chair, qui a été élevé dans la gloire comme Homme, celui-là possède le secret d’une vie de piété. Aucun incrédule ne peut être pieux, même si ses dispositions comme homme naturel sont les plus bienveillantes et les plus aimables.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1-5

Le verset 1 du ch. 4 est à lire en relation avec les deux derniers versets du ch. 3. Dieu demeure dans l'assemblée, qui est Son habitation par le Saint Esprit, et l'assemblée est la colonne sur laquelle la vérité est inscrite. Or l'Esprit qui y habite parle pour défendre la vérité, avertissant des artifices du diable auxquels il faut s'attendre dans les derniers jours, et Il parle « expressément » (il n'y a rien de vague dans ses paroles).

Quand l'apôtre écrivait, le Saint Esprit donnait encore des messages inspirés par les prophètes, comme on le voit en Actes 13:2. Les apôtres et les prophètes qui étaient les véhicules de l'inspiration appartiennent au fondement de l'assemblée (voir Éph. 2:20) et l'inspiration a cessé, bien que nous en ayons le résultat dans les Saintes Écritures. Pourtant bien qu'Il ne parle plus de cette manière qui fait autorité, Il demeure avec nous pour toujours, et Ses directions peuvent être souvent perçues par ceux qui ont des yeux pour voir.

On a souvent cru que l'avertissement de l'Esprit des trois premiers versets s'appliquait au catholicisme romain. Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'un trafic délibéré avec les démons tel qu'on le voit aujourd'hui dans le spiritisme. Il est vrai que Rome impose le célibat à son clergé, ce qui ressemble à un accomplissement du début du verset 3. Le spiritisme préconise d'être à la fois célibataire et végétarien pour être un bon « médium », ce qui répond aux deux parties du v. 3. (*)

(*) Note Bibliquest : on retrouve ces idées aujourd'hui chez des adeptes du retour à la nature

Le Saint Esprit nous avertit alors qu'Il sera imité dans Son parler par des esprits profanes et séducteurs, dont l'objet est toujours de détourner de la foi. Ils peuvent se présenter comme très cultivés, et désireux de raffiner notre nourriture pour des motifs esthétiques, et il est possible que ceux qu'ils dupent, et qui agissent en tant que médium, n'aient rien d'autre à l'esprit ; mais le démon impur qui manipule celui qu'il trompe a d'autres pensées, et son but ultime est toujours de renverser la foi. S'ils peuvent détourner de la foi, et inculquer leurs doctrines, leur but est atteint.

5.2 Ch. 4:6-11

5.2.1 - Ch. 4:6

Les hommes peuvent élever des préjugés contre la saine doctrine en la qualifiant de dogme, mais ils finissent seulement par lui substituer quelque autre doctrine, probablement des doctrines de démons. Vous voyez donc bien qu'après tout, la DOCTRINE IMPORTE VRAIMENT.

Dans les premiers versets de notre chapitre, l'avertissement de l'Esprit concerne les doctrines de démons, lesquelles, si on les reçoit, détournent complètement les hommes de la foi. Au verset 7 l'avertissement porte sur un danger d'un ordre quelque peu différent : « les fables profanes et de vieilles femmes ». Timothée est pressé de tenir ferme contre ces deux erreurs.

Les instructions de l'apôtre au verset 6 semblent avoir spécialement en vue le premier de ces dangers. Nous avons à nous souvenir de « ces choses », ce qui fait allusion non seulement à ce qui vient d'être dit aux versets 4 et 5, mais aussi à la grande vérité développée en 3:16, et même à toutes les instructions antérieures de l'épître, car le verset 4:6 ne peut être dissocié du verset 3:14. Ainsi nous, tout comme Timothée, nous pouvons être nourris des paroles de la foi et de la saine doctrine, ce qui nous rendra effectivement résistants aux doctrines séductrices du diable. Mais cette saine doctrine doit être « comprise » ou « suivie avec exactitude », car ce n'est qu'en devenant pleinement familier avec la vérité, qu'on peut détecter l'erreur, et donc la refuser.

5.2.2 - Ch. 4:7

La piété est mise en contraste avec les fables profanes et de vieilles femmes, d'où nous déduisons qu'elles concernaient principalement les idées et habitudes superstitieuses qui ont toujours joué un si grand rôle dans le monde païen, et qui s'infiltrent si facilement dans la chrétienté. Le pauvre esprit du païen est esclave de superstitions sans fin qui sont censées apporter la bonne chance et conjurer la malchance ; et toutes ces coutumes font beaucoup plus appel à des femmes qu'à des hommes, et elles les influencent beaucoup plus. D'où l'expression utilisée par l'apôtre : « des fables de vieilles femmes ». Or la piété apporte DIEU Lui-même dans les détails de la vie, car elle est basée sur l'espérance dans le Dieu vivant dont parle le verset 10.

Il est à la fois triste et instructif de remarquer l'influence croissante de la

superstition parmi les chrétiens de nom ces dernières années. La guerre, sans aucun doute, lui a donné une grande impulsion quand des centaines de milliers, voire des millions de porte-bonheur ont été fabriqués pour la protection des soldats. Leur culte s'est répandu partout, et les mascottes abondent maintenant, et de plus en plus de gens observent des coutumes prévues pour apporter la bonne chance ou détourner la malchance. Tout ceci prouve le déclin de la piété. Si on exclut Dieu de la vie, ces abominations stupides prennent la place.

5.2.3 - Ch. 4:8-11

Notre Dieu est le Dieu VIVANT. Rien ne Lui échappe et Il « est le conservateur de tous les hommes, spécialement des fidèles ». Le pauvre païen qui bénéficie d'une merveilleuse délivrance peut l'attribuer au pouvoir du fétiche que le guérisseur lui a donné. L'automobiliste anglais et chrétien de nom, qui vient d'échapper à un épouvantable accident, peut déclarer qu'il ne lui arrive jamais de mal tant qu'il a sa mascotte, son chat noir à bord — il ne lui a jamais fait défaut. Les deux ont tort, mais le dernier est bien plus coupable. Les deux sont victimes des « fables profanes et de vieilles femmes ». La vérité c'est que leurs délivrances sont venues, directement ou indirectement, de la main de Dieu.

La miséricorde préservatrice de Dieu est spécialement active envers ceux qui croient ; une confiance simple en Lui devrait donc nous caractériser. Elle caractérisait Paul, et lui faisait traverser labeurs et opprobres. Nous devons nous exercer nous-mêmes à la piété. C'est un exercice mental bien plus profitable qu'un simple exercice physique. Celui-ci est profitable à peu de choses, et des choses petites, tandis que la piété est utile à toutes choses, « ayant la promesse de la vie présente, et de celle qui est à venir ».

5.3 La piété

Arrivés là, récapitulons un peu. La piété, peut-on dire, est le thème principal de l'épître, et elle nous est prescrite parce que nous sommes de la maison de Dieu. La connaissance de Dieu Lui-même tel que révélé en Christ en est la source secrète, et la piété consiste avant tout dans cette conscience d'être devant Dieu, ce fait d'introduire Dieu dans tous les détails de nos vies quotidiennes, qui est le résultat de l'espérance qu'on a dans le Dieu vivant. Tout ceci a été placé devant nous, et la question se pose maintenant naturellement de savoir si l'on peut donner des instructions pratiques susceptibles d'aider à cet exercice de la

piété que requiert le verset 7.

5.4 Ch. 4:12-16

5.4.1 - Ch. 4:12-13

Les versets 12 à 16 fournissent amplement la réponse. Timothée était jeune homme, et il devait cependant être en exemple aux fidèles qui devaient voir chez lui l'expression de la piété, une piété qui affecte les paroles, la conversation, la conduite, l'amour, la foi et la pureté. Pour cela, il fallait qu'il s'attache avec zèle à la lecture, à l'exhortation et à l'enseignement. La lecture à laquelle il est exhorté était, je suppose, la lecture publique, généralement en présence de croyants, qui était d'autant plus nécessaire que les copies des Écritures étaient peu nombreuses et rares. Cela devrait imprimer en nous, encore aujourd'hui, l'importance de la lecture des Écritures en privé et en public. Quand Paul était venu, Timothée avait eu la joie d'entendre la parole de Dieu des lèvres inspirées de l'apôtre ; jusqu'à ce qu'il le revoie, il devait tenir le plus grand compte de la parole inspirée sous forme écrite.

Le chrétien qui néglige l'étude de la parole de Dieu ne fait jamais beaucoup de progrès dans les choses de Dieu, ni dans le développement du caractère chrétien. « Attache-toi à la lecture » devrait être un mot d'ordre pour chacun de nous, car ce n'est que dans la mesure où l'on est bien approvisionné soi-même qu'on peut aider les autres.

5.4.2 - Ch. 4:13b-14

Timothée devait exhorter et enseigner les autres, et pour cela un don lui avait été confié d'une manière spéciale. De là la seconde instruction de ne pas négliger le don de grâce qui était en lui. En lisant nous recevons ; en exhortant et enseignant, nous donnons. Nous n'avons pas tous reçu un don spécial, mais nous sommes tous responsables de donner d'une manière ou d'une autre, et si nous le négligeons, c'est au péril de notre bien spirituel.

5.4.3 - Ch. 4:15

« Occupe-toi de ces choses », ou « médite ces choses », est la troisième parole placée devant nous. En lisant, nos âmes sont bien approvisionnées de la vérité. En méditant, on s'approprie la vérité dans sa force et sa portée. Le bœuf ne broute pas seulement dans le pâturage, mais il se couche aussi pour ruminer : de même nous avons besoin de ruminer, de repasser les choses dans nos esprits, car ce n'est pas ce que nous mangeons qui nous nourrit, mais ce que nous digérons. Si nous méditons sur les choses de Dieu, les pénétrant jusqu'à ce qu'elles nous contrôlent, alors notre profit, notre progrès spirituel deviendra manifeste à tous.

5.4.4 - Ch. 4:16

Au verset 16 se trouve une quatrième parole, de grande importance si nous désirons croître dans les chemins de la piété : « Sois attentif à toi-même et à l'enseignement ». Tout d'abord nous devons bien avoir devant nous la vérité elle-même, qui est exposée dans la doctrine. Puis nous devons faire attention à nous-mêmes à la lumière de la vérité, nous testant nous-mêmes et testant nos voies par son moyen, les modifiant selon ce qu'exige cette vérité. C'est ceci qui est bien sûr crucial.

Trop souvent la vérité de Dieu a été abordée d'une manière purement théorique, comme un simple sujet de débat, une sorte de champ de bataille intellectuel. Quand cependant on se trouve devant elle d'une manière pratique, on réalise tout de suite les discordances qui existent entre elle d'une part, et nous-mêmes et notre conduite d'autre part ; cela soulève alors de graves questions. On est d'abord tenté de modifier ou de restreindre quelque peu la doctrine afin de laisser notre conduite intacte et de faire disparaître le plus possible les discordances. Que Dieu veuille nous donner toute grâce pour renverser ce processus, et plutôt de changer notre conduite pour la mettre en conformité avec la doctrine. Ainsi nous serons attentifs à nous-mêmes et à la doctrine, et persévérant dans ces choses nous serons sauvés. Le salut dont il s'agit ici consiste à être sauvé des dangers dont l'Esprit nous a avertis dans ce chapitre, que ce soit les doctrines de démons ou des fables profanes.

6 - Chapitre 5

6.1 Ch. 5:1-2

Des responsabilités particulières avaient été confiées à Timothée, à la fois quant à l'enseignement et quant à l'ordre dans l'assemblée. Par conséquent s'il restait fidèle et s'il était heureusement délivré de ces dangers, il serait un serviteur utile pour délivrer beaucoup d'autres. Mais ceci pouvait l'amener, dans une mesure, à être en conflit avec d'autres. Un frère âgé pourrait avoir besoin d'être repris, comme le verset 5:1 le montre, et Timothée devait faire attention de ne pas se mettre dans son tort en essayant de le redresser. La vérité nous enseigne à rendre à tous les croyants ce qui leur est dû, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes ou aux vieux.

6.2 Ch. 5:3-16

6.2.1 - Ch. 5:3-10

Au verset 3, nous arrivons à la question de la manière de s'occuper des veuves, et ce sujet se poursuit jusqu'au verset 16. Nous pourrions nous demander pourquoi ce sujet est traité si longuement, mais il suffit de se rappeler que c'est justement le premier problème à avoir introduit l'esprit de dispute dans l'assemblée de Dieu, selon le récit d'Actes 6:1-7.

L'instruction générale du passage est tout à fait claire. Les veuves de 60 ans et plus, sans parenté pour les soutenir, devaient être « inscrites », ou mises sur une liste, comme recevant le soutien de l'assemblée si elles avaient été caractérisées par la piété et les bonnes œuvres. L'assemblée doit soulager celles qui sont « vraiment veuves », mais pas les autres. Que cet ordre est sage !

D'autres instructions sont données en passant. Remarquez l'enseignement clair donné aux enfants et descendants (le mot est vraiment « descendants » plutôt que « neveux » comme on le trouve dans certaines versions) sur leur responsabilité de soutenir leurs parents. C'est la manière de montrer leur piété chez eux. Retenons bien cela dans nos esprits, car on l'oublie trop facilement de nos jours où il y a beaucoup d'allocations et autres formes de soutien public. Le verset 8 dénonce très sévèrement celui qui évite ou néglige ce devoir, et cela montre la gravité d'un tel péché aux yeux de Dieu. Il peut y avoir des gens très connus pour leur piété en public, et qui sont néanmoins stigmatisés comme pires

qu’un incrédule à cause de leur manque de piété chez eux.

Les caractéristiques d’une femme « vraiment veuve » selon le verset 5 méritent d’être notées. Une femme chrétienne qui, aux jours de sa prospérité, s’est adonnée aux bonnes œuvres telles qu’énumérées au verset 10, reconnaîtrait qu’après tout, il ne s’agit que du secours de Dieu lui-même apporté aux affligés par son moyen. C’est Lui le Donateur, et elle n’en est que le canal. Maintenant la position est inversée, et elle sait bien qu’elle ne doit pas regarder aux canaux, mais à la puissante Source de tout. C’est pourquoi sa confiance est en Dieu, et c’est à Lui qu’elle s’attend dans la prière. Elle aussi est marquée par cette confiance dans le Dieu vivant qui est un élément si important de la piété pratique.

En contraste avec ceci, voici une veuve qui vit « dans le plaisir », ou « dans l’habitude de se complaire à soi-même ». Une telle personne verrait la vie selon les idées du monde, et elle est déclarée ici « morte en vivant » — c’est-à-dire pratiquement morte quant aux choses de Dieu.

Des croyants mondains demandent parfois, plutôt en se plaignant, la raison pour laquelle ils ne font pas de progrès spirituels, et qu’ils n’ont guère de joie spirituelle. Le verset 6 fournit une réponse. Il n’y a rien de plus aveulissant que l’habitude de ne rien se refuser dans le plaisir. Le plaisir peut être une vie d’un genre mondain, mais c’est une mort spirituelle, car l’âme est morte pour Dieu et pour les choses de Dieu.

6.2.2 - Ch. 5:11-16

Les mauvais effets de l’oisiveté sont présentés avec force dans ce passage. Les jeunes veuves ne devaient pas être soutenues aux frais de l’église, de peur qu’en l’absence d’occupation bien définie, leur affection pour Christ décline, et qu’elles tombent sous le jugement (non pas sous la « damnation » comme dans certaines versions, ce qui est un mot trop fort). Leur oisiveté les amènerait assurément aux commérages et à s’ingérer dans les affaires d’autrui, ce qui est désastreux au plus haut point pour le témoignage de Dieu. L’oisiveté au vingtième siècle produit exactement la même moisson de mauvais fruits qu’au premier siècle.

6.3 Ch. 5:17-19

D’autres instructions sur les anciens sont données aux versets 5:17-19. Un

ancien n'était pas nécessairement reconnu comme docteur de la parole de Dieu, bien qu'il dût être apte à enseigner (3:2). « Ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement » devaient être estimés dignes d'un double honneur, et cet honneur devait s'exprimer d'une manière pratique, selon les éventuels besoins. Si certains d'entre eux manquaient de choses matérielles, il fallait y pourvoir selon les indications de l'Écriture. La première citation au verset 18 provient bien de l'Ancien Testament (Deut. 25:4), mais la seconde provient du Nouveau Testament (Luc 10:7). C'est une preuve intéressante que l'évangile selon Luc circulait déjà, et était reconnu comme la parole inspirée de Dieu, au même titre que l'Ancien Testament.

6.4 Ch. 5:20-21

Par-dessus tout, Timothée devait être mu par le souci de la gloire de Dieu dans Sa maison. Ceux qui avaient péché devaient être repris publiquement, pour que tous les croyants en soient avertis, et donc rappelés à l'ordre. Seulement le plus grand soin devait être pris pour que rien qui ressemblât à de la partialité ne s'introduise subrepticement. Rien n'est plus banal dans le monde que le favoritisme, et nous nous formons tous si facilement des préjugés, soit pour soit contre nos frères en Christ. De là cette adjuration solennelle faite à Timothée « devant Dieu et le Christ Jésus et les anges élus ».

6.5 Ch. 5:22

En relation avec cette adjuration solennelle du verset 21 contre la partialité, vient l'injonction de « n'imposer les mains précipitamment à personne ».

L'imposition des mains exprime la communion et l'identification, comme Actes 13:3 le montre. Barnabas et Saul étaient déjà prophètes et docteurs quand l'Esprit les appela à se lancer dans l'évangélisation des nations. Il n'y avait donc aucune pensée de les « consacrer » quand leurs compagnons d'œuvre leur imposèrent les mains, mais plutôt de leur montrer une pleine communion et identification avec leur mission.

Timothée devait éviter de donner précipitamment son approbation à un homme de peur de découvrir ensuite qu'il avait accrédité quelqu'un d'indigne, et de risquer de se trouver par-là dans la triste situation d'avoir participé à ses méfaits. Le croyant doit faire attention non seulement à sa pureté personnelle, mais aussi à ses associations.

6.6 Ch. 5:23-25

Paul savait évidemment le soin qu'avait Timothée pour sa pureté personnelle, d'où l'instruction du verset 23. Ce verset a souvent été cité dans les débats sur la « tempérance ». Il montre, sans aucun doute, que l'Écriture ne justifie pas la propagande des partisans de réformes extrêmes. Il montre cependant avec autant de clarté qu'un chrétien vraiment pieux, comme Timothée, se gardait tellement du vin qu'il devait être exhorté à en prendre pour des raisons médicales, et qu'alors il ne devait en prendre qu'un peu.

Le verset 24 se rattache au début du verset 22. Beaucoup de choses, bonnes ou mauvaises, ne sont pas du tout publiques ni manifestes, en sorte qu'on peut facilement se tromper dans nos jugements. À la fin cependant, tout sera manifesté, car rien ne peut rester toujours caché. Quelle pensée solennelle !

7 - Chapitre 6

7.1 Ch. 6:1-3

Dans la période apostolique, comme aujourd'hui, l'évangile a souvent triomphé parmi les pauvres ; c'est pourquoi il y avait un grand nombre de domestiques ou d'esclaves dans l'assemblée. Le chapitre 6 commence par des instructions qui montrent comment la vie de piété s'applique à eux. L'esclavage est étranger au christianisme, mais puisque l'objectif du Seigneur à Sa première venue n'était pas de redresser ce qui ne va pas dans ce monde (voir Luc 12:14), et que ceci ne sera accompli qu'à Son retour, la volonté de Dieu pour les Siens aujourd'hui est d'accepter les conditions qui caractérisent leur époque, et dans ces conditions, d'orner la doctrine et d'honorer Son nom.

Les serviteurs ou esclaves ont la place la plus humble ; ils ont dès lors à être marqués par la sujétion et l'honneur rendu à leurs maîtres. Si ceux-ci étaient eux-mêmes des croyants, loin que ce soit une raison de leur manquer d'égards ou d'amoindrir leur autorité, cela n'était qu'une raison supplémentaire de les servir fidèlement. L'apôtre qualifie ces instructions de « doctrine qui est selon la piété », car c'était de saines paroles comme celles données directement par le Seigneur Lui-même.

7.2 Ch. 6:3-5a

L'époque actuelle est marquée par une réaction considérable contre l'autorité, même dans les milieux chrétiens. Cela n'a rien de nouveau en soi, car cela se manifestait déjà quand l'épître a été écrite. Il y avait des gens qui enseignaient ce qui était en contradiction avec « les paroles de notre Seigneur Jésus Christ » déjà au premier siècle ; il n'y a donc rien de surprenant que cela abonde dans les derniers temps. L'apôtre écrit très clairement au sujet de ces opposants. Il démasque leur vrai caractère. Ils étaient marqués par l'orgueil et l'ignorance. Combien ces deux choses vont souvent ensemble ! Moins un homme en sait sur Dieu et sur lui-même, plus il s'imagine avoir de quoi se vanter. La vraie connaissance de Dieu et de soi-même chasse tout de suite l'orgueil.

Le verset 4 montre aussi clairement ce qui résulte du rejet de l'autorité du Seigneur. Questions et disputes de mots viennent au grand jour. Ceci est bien sûr inévitable, vu que, si l'autorité du Seigneur est mise de côté, tout n'est plus qu'une question d'opinion ; dès lors, l'opinion d'un homme est aussi bonne que

celle d'un autre, et les batailles d'arguments et les disputes de mots se poursuivent indéfiniment, et toutes sortes de jalousies et de conflits fleurissent.

7.3 Ch. 6:5b-10

7.3.1 - Ch. 6:5b-8

Les hommes qui disputent ainsi montrent un entendement [manière de pensée] corrompu et privé de la vérité, et que derrière leurs pensées d'orgueil, ils ont l'idée que le gain personnel est le but ultime et réel de la piété, et qu'un homme n'est pieux qu'à cause de ce qu'il peut en tirer. Si telle est leur idée, alors bien sûr ils ne plaideront pas en faveur d'un esclave accomplissant son service comme le verset 2 le demande, puisque le gain qui en sortirait ne bénéficierait qu'au maître et non pas à lui. La vérité est que le but de la piété n'est pas le gain, mais Dieu, bien que, comme l'apôtre l'ajoute de manière saisissante : « la piété avec le contentement est un grand gain ». Marcher comme dans la présence du Dieu vivant, avec une confiance simple dans Sa bonté, et avec le contentement du cœur, c'est un très grand gain d'ordre spirituel.

Il faut reconnaître que nous ne sommes que des gérants à vie de tout ce que nous possédons. Nous sommes entrés dans le monde sans rien avoir, et nous en sortons sans rien non plus. Dieu peut bien nous donner beaucoup pour notre jouissance, mais d'un autre côté nous devrions être contents d'avoir juste le nécessaire pour vivre — la nourriture et les vêtements. C'est un modèle de haut niveau, que peu atteignent, mais l'apôtre lui-même l'a atteint. L'exhortation du verset 8 nous est très nécessaire de nos jours.

7.3.2 - Ch. 6:9-10

De tous côtés nous trouvons des personnes qui désirent vraiment devenir riches ; faire de l'argent est le but suprême de leur vie. Le chrétien n'est que trop facilement contaminé par cet état d'esprit, pour sa plus grande perte. Le verset 9 ne parle pas de ceux qui *sont* riches, comme le fait le verset 17, mais de ceux qui *veulent devenir* riches, c'est-à-dire que c'est là l'objectif qu'ils se sont fixé. De telles personnes sont prises au piège de beaucoup de convoitises qui, dans le cas de l'homme du monde, le plongent dans la destruction et la ruine. Il en est ainsi, aussi bien s'ils réussissent à atteindre leur but d'amasser des richesses, ou s'ils

échouent, car ce qui détourne les hommes de la foi et les transperce de douleurs, c'est la convoitise de l'argent, et non pas seulement son acquisition ou son mauvais usage. L'amour de l'argent est déclaré être la racine de toutes sortes de maux. Il ne s'agit pas de dire que la moindre trace de mal dans le monde se ramène à l'amour de l'argent, mais l'amour de l'argent est une racine à partir de laquelle poussent toutes les variétés de mal, selon les occasions.

7.4 Ch. 6:11-14

7.4.1 - Ch. 6:11

L'appel adressé à Timothée dans les versets 11 à 14 place devant nous la volonté de Dieu pour le croyant, laquelle n'est pas du tout, et est même opposée à l'idée que le gain serait la piété suivie d'amour de l'argent.

L'apôtre s'adresse à Timothée ici comme à un « homme de Dieu ». Le sens de ce terme est évident au vu de l'usage qu'en fait l'Écriture. Il désigne un homme qui se tient avec Dieu et qui agit pour Dieu dans des circonstances critiques, alors que la majorité de ceux qui professent Lui appartenir se montre infidèle à Sa cause.

L'homme de Dieu, et même tous les vrais croyants pour de pareilles questions, doivent fuir toutes ces mauvaises choses issues de l'amour de l'argent, et ils doivent poursuivre celles qui sont le fruit de l'Esprit. Six beaux caractères sont énumérés, qui se rattachent les uns aux autres comme une grappe de fruits, en commençant par la justice, qui doit toujours venir en tête dans un monde d'injustice et de péché, et en finissant par la douceur d'esprit, qui est l'opposé de ce que nous sommes par nature ; cette douceur d'esprit concerne notre esprit, tandis que la justice concerne nos actes.

7.4.2 - Ch. 6:12

Si nous poursuivons de telles choses, nous verrons alors immédiatement de l'opposition. Il y a beaucoup d'opposition dans la poursuite de l'argent, car nous sommes dans un monde de concurrence. Faire de l'argent devient un combat banal, et même assez sordide dans certains cas. Il y a aussi un combat si nous poursuivons ce qui plait à Dieu, seulement ce combat-ci est un combat de la foi, car nos adversaires y sont le monde, la chair et le diable ; et rien si ce n'est la foi

dans le Dieu vivant ne peut prévaloir contre eux.

De plus, ces choses excellentes du v. 11 émanent de cette vie éternelle qui est la portion de celui qui croit au Fils de Dieu, et elles expriment cette vie. Nous avons cette vie, comme le disent si clairement et abondamment les écrits de l'apôtre Jean, et pourtant nous sommes exhortés à nous en emparer, car c'est une vie dépendante : c'est Christ qui en est la source et l'objet. Nous nous en emparons, en nous saisissant par la foi de Lui et de tout ce qui trouve son centre en Lui. Les hommes du monde se saisissent de gains terrestres, au moins autant qu'ils en peuvent prendre dans leurs mains. Nous, nous sommes appelés à la vie éternelle, et à nous en saisir en nous occupant de tout ce en quoi elle consiste d'un point de vue pratique.

7.4.3 - Ch. 6:13

Timothée avait fait une belle confession de foi, et maintenant il lui est solennellement ordonné devant Dieu qui est la Source de toute vie, et devant le Christ Jésus qui a été le grand Confesseur de la vérité devant les plus hautes autorités du monde, de marcher selon ces instructions d'une manière irrépréhensible jusqu'au moment où la responsabilité du serviteur cessera.

7.4.4 - Ch. 6:14

Le moment vient où le Seigneur Jésus apparaîtra dans Sa gloire, et alors le serviteur fidèle verra l'heureux fruit de sa fidélité et de sa belle confession. Ce moment est fixé par le bienheureux et seul Souverain dont rien ne peut faire échouer les desseins, qui demeure dans la splendeur éternelle, hors de la portée des yeux des mortels.

7.5 Ch. 6:15-16

Remarquez à quel point l'Écriture identifie complètement le Seigneur Jésus et Dieu. Aux versets 14 à 16, il n'est pas facile de discerner duquel des deux il est parlé. Il apparaît cependant que, dans ce passage, c'est Dieu qui est le Roi des rois et le Seigneur des Seigneurs, et qui va présenter le Seigneur Jésus dans Sa gloire le moment venu (« au temps propre »). En Apocalypse 19:16, c'est sans aucun doute le Seigneur Jésus qui est Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Observez aussi la force de l'expression « qui seul possède l'immortalité », car il ne manque pas de gens qui essayent de s'appuyer dessus pour nier l'immortalité de l'âme humaine, et pour enseigner son anéantissement. Cette expression veut dire bien sûr que Dieu seul a l'immortalité d'une manière essentielle et absolue. Si des créatures la possèdent, elle l'ont par dérivation de Lui. Si cela voulait dire que, d'une manière effective, Dieu seul est immortel, nous devrions bien sûr accepter alors la disparition finale de tous les saints, et même des saints anges. Lue de cette manière, cette expression va trop loin même pour les partisans de l'anéantissement.

7.6 Ch. 6:17-19

7.6.1 - Ch. 6:17

Ayant attribué « honneur et force éternelle ! » au Dieu immortel et invisible, devant lequel Timothée devait marcher, en restant loin de l'esprit et de la conduite de ceux dont l'objet principal est d'acquérir des richesses, l'apôtre adresse ses instructions au verset 17 aux croyants qui sont « riches dans le présent siècle ». Ses paroles indiquent tout d'abord les dangers qui se rattachent à la possession de richesses. Celle-ci a tendance à rendre l'esprit hautain, et à détourner le possesseur de la confiance en Dieu pour lui faire mettre sa confiance dans l'argent. L'homme du monde qui est riche se croit naturellement très important, et il se sent à l'abri des troubles ordinaires et des luttes de l'humanité. Le chrétien riche ne doit pas s'imaginer que son argent lui donne le droit de dominer l'assemblée de Dieu, ou de dominer sur ses frères et sœurs en Christ.

En second lieu Paul nous montre les privilèges attachés à la richesse. Celle-ci peut être utilisée au service de Dieu, pour aider les Siens ; et ainsi celui qui commence par être riche en argent peut finir par être riche en bonnes œuvres, ce qui est une richesse bien plus durable. Les richesses terrestres sont incertaines, et celui qui en amasse pour lui-même peut voir sa réserve tristement épuisée au moment où il en aura le plus besoin. Celui qui se sert de ses richesses pour le service de Dieu, amasse un bon fondement de récompense pour l'éternité, et pendant ce temps sa confiance est dans le Dieu vivant qui, après tout, ne nous refuse pas ce qui est bon, mais nous le donne richement pour en jouir. Ceux qui détiennent et utilisent leurs possessions comme des intendants responsables vis-à-vis de Dieu, c'est justement à eux que l'on peut faire confiance pour jouir des dons de Dieu sans en faire mauvais usage.

7.6.2 - Ch. 6:18-19

À propos du verset 4:10, nous avons vu que la confiance dans le Dieu vivant est l'essence même de la piété. Nous retrouvons cette expression ici au verset 6:17. Les chrétiens riches doivent être pieux, et consacrer leur énergie, non pas à se saisir de choses plus grandes dans ce monde, mais à se saisir de « ce qui est vraiment la vie » (c'est ainsi qu'il faut lire). La vraie vie ne se trouve pas dans l'argent et dans les plaisirs qu'il procure (voir 6:6), mais dans la connaissance et le service de Dieu.

7.7 Ch. 6:20-21

La dernière responsabilité confiée à Timothée est très frappante. Il lui avait été confié en dépôt la connaissance et le maintien de la vérité révélée de Dieu, comme le dit plus complètement 2 Timothée 3:14-17. Il fallait qu'il garde cela jalousement, car la vérité était mise en danger, d'un côté par des discours vains et profanes (sans doute des enseignements insensés, proches des fables profanes et de vieilles femmes de 4:7), et d'un autre côté par « la connaissance [ou : science] faussement ainsi nommée ». Cette expression admet clairement et implicitement l'existence d'une vraie science, en complète harmonie avec la révélation. Elle affirme clairement qu'il y a deux mille ans déjà, il y avait une science [ou : connaissance] faussement ainsi nommée qui s'opposait à la révélation. Elle était largement formée des spéculations des philosophes. La science faussement ainsi nommée d'aujourd'hui est aussi composée d'une connaissance partielle basée sur des observations imparfaites et inexactes, largement mêlées à de la spéculation, souvent extravagante. Si ce type de « science » est professé, la foi est complètement perdue.

Vis-à-vis de tout ceci, les instructions sont très simples. *Fuis* les discours vains et profanes, et FUIS la connaissance faussement ainsi nommée autant que les discours vains. Nous aurons besoin de la grâce de Dieu pour le faire ; d'où cette parole finale : « Que la grâce soit avec toi ! » Amen !

2nde Épitre à Timothée

F.B. Hole

Table des matières :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1-2
2.2 Ch. 1:3-5
2.3 Ch. 1:6-8
2.3.1 Ch. 1:6-7
2.3.2 Ch. 1:8
2.4 Ch. 1:9-10
2.4.1 Ch. 1:9
2.4.2 Ch. 1:10
2.5 Ch. 1:11-12
2.6 Ch. 1:13-14
2.7 Ch. 1:15-18
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1
3.2 Ch. 2:2
3.3 Ch. 2:3
3.4 Ch. 2:5
3.5 Ch. 2:6
3.6 Ch. 2:7-8
3.7 Ch. 2:9-10
3.8 Ch. 2:11-13
3.9 Ch. 2:14-16
3.10 Ch. 2:17-18
3.11 Ch. 2:19

3.12 Ch. 2:20-21
3.13 Ch. 2:22
3.14 Ch. 2:23
3.15 Ch. 2:24-26
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1
4.2 Ch. 3:2-5
4.3 Ch. 3:6-7
4.4 Ch. 3:8-9
4.5 Ch. 3:10-13
4.6 Ch. 3:14-15
4.7 Ch. 3:16-17
4.8 Ch. 3:15 le salut journalier
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1-4
5.2 Ch. 4:5
5.3 Ch. 4:6-8
5.4 Ch. 4:9-13
5.5 Ch. 4:14
5.6 Ch. 4:16-18
5.7 Ch. 4:19-22

1 - Introduction

Nous ne savons pas combien d'années se sont écoulées entre les deux épîtres à Timothée, mais de toute évidence il s'était passé suffisamment de temps pour que se développe un grand mouvement de déclin dans l'église de Dieu. Les divers caractères des deux épîtres le montrent clairement. Dans la première épître, Timothée est enseignée sur le bon ordre dans l'assemblée, et il est exhorté à le maintenir en présence de désordres qui menaçaient. Dans la seconde épître, nous trouvons qu'outre la continuation de désordres, de graves abandons se développaient, et qu'en certains lieux les fondements de la foi étaient même en danger ; c'est pourquoi on ne trouve pas de mention de ce qui est officiel, et il est fait appel à la fidélité individuelle. Nous verrons cela au cours de notre lecture.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1-2

Pour commencer, dans la présentation de son apostolat, Paul met l'accent sur un point qui sera mis en avant tout au long de l'épître. Il est apôtre, non seulement « par la volonté de Dieu » — ce qui lui donne son autorité — mais aussi « selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus » — ce qui confère à son apostolat un caractère invincible. La nature nous fournit de nombreux exemples du pouvoir extraordinaire de la vie. Voici une jeune pousse d'arbre, si tendre qu'un jeune enfant pourrait l'écraser dans sa main ; pourtant, dans certaines conditions, la vie qui est dans cette pousse la fera pousser à travers du goudron de trottoir, ou lui fera déplacer de grandes pierres pesant des quintaux. Ailleurs on trouvera aussi de la vie, mais d'un autre ordre, avec ses caractères propres. Personne ne la fera dévier de ses caractéristiques, même si on essaie. Ni l'éducation, ni la persuasion, ni le fouet ne pousseront un chien à exprimer son plaisir en ronronnant, ni un chat à le faire en remuant la queue. La vie de l'animal avec ses caractéristiques innées prévaudra sur tous les efforts.

Dans la nature la vie est une force immense, mais la vie dans le Christ Jésus est invincible. La vie de la nature sous toutes ses formes, y compris la vie d'Adam, c'est-à-dire la vie humaine, finit par trouver plus fort qu'elle, et est vaincue par la MORT. Par contre, la vie en Christ est hors d'atteinte de la mort, car c'est comme mort et ressuscité qu'Il est devenu la Source de vie pour d'autres. Cette vie était promise avant que le monde fût (Tite 1:2), et a relui dans l'évangile (2 Tim. 1:10). On en verra les fruits dans les âges à venir. C'est pourquoi il n'en est parlé ici que comme d'une promesse.

Nous commençons donc cette épître avec ce qui survivra à tous les manquements et à tous les abandons des croyants, et à tous les autres ravages du temps. Comme il est bon d'être rattachés à l'ancre de salut qui reste toujours immuable même face aux tempêtes indiquées dans l'épître ! Tout ce qui est « dans le Christ Jésus » demeure jusque dans l'éternité.

2.2 Ch. 1:3-5

Après la salutation adressée à Timothée, l'apôtre exprime au verset 3 le souvenir qu'il a de lui dans ses supplications ; aux versets 4 et 5 il remémore ce qu'il fallait louer chez lui ; puis, à partir du verset 6, il l'exhorte et l'encourage dans la crainte de Dieu.

Paul et Timothée venaient tous deux de bonnes familles. Le premier pouvait parler de servir Dieu dès ses ancêtres avec une conscience pure, c'est-à-dire sans salir sa conscience en faisant ce qu'il savait être mal. Il était vrai selon la lumière qu'il avait, bien que, comme il le confesse ailleurs, celle-ci fût si défectueuse qu'il s'opposait à Christ avec un zèle consciencieux. Timothée était la troisième génération marquée par la foi. En fait, sa foi est qualifiée de sincère ; or une foi vraiment authentique est une nécessité majeure en temps de décadence et d'épreuves. En outre l'apôtre parle de ses larmes qui indiquent qu'il était un homme profond dans sa sensibilité et ses exercices spirituels.

Le souvenir des larmes de Timothée remplissait l'apôtre de joie. Que ressentirait-il à notre égard ? Se détournerait-il de nous, triste et déçu de notre faible foi, et de nos convictions et de nos sentiments généralement superficiels ? Soyez-en sûrs, une foi sincère, le maintien d'une conscience pure, et de profonds sentiments spirituels exprimés dans les larmes, — voilà un immense atout pour faire face aux difficultés et aux dangers des « derniers jours ».

2.3 Ch. 1:6-8

2.3.1 - Ch. 1:6-7

Timothée possédait en outre un don spécial de la part de Dieu, qui lui avait été conféré par l'intermédiaire de Paul ; or un don s'accompagne de la responsabilité de s'en servir de manière convenable et adéquate. Quelqu'un de tranquille et de réservé, comme Timothée semble avoir été, est grandement tenté de mettre son talent [ou : sa mine] en réserve dans un linge quand il est confronté à des circonstances éprouvantes. Or au contraire, des circonstances difficiles sont en réalité un coup de clairon pour réveiller le don qu'on possède éventuellement, et ce réveil est rendu possible par ce que Dieu nous a donné Son Esprit Saint, ce qui fait que nous avons un esprit de puissance et d'amour et de conseil [ou : de sobre bon sens], et non un esprit de crainte.

La « puissance » ne signifie pas ici l'autorité, mais plutôt la force. Nous avons la force, mais elle doit être contrôlée par l'amour ; or la force et l'amour doivent être tous les deux gouvernés par « un esprit de conseil » ou de « sage discrétion » si l'on veut que l'énergie que nous avons par le Saint Esprit soit utilisée correctement. Nous ne devons donc pas avoir honte du « témoignage de notre Seigneur ».

2.3.2 - Ch. 1:8

Aux jours d'autrefois, Timothée n'avait pas couru le danger d'avoir honte du témoignage : du temps des récits d'Actes 14 à 19, ce témoignage triomphait malgré une opposition acharnée. Mais maintenant, le témoignage était dans l'opprobre, les croyants se refroidissaient, et Paul, le plus grand de ses hérauts, était en prison, sans espoir de libération. Il n'y a rien de plus éprouvant que d'entrer dans un mouvement en phase ascendante de prospérité, puis de le voir passer la crête, et refluer ensuite fortement. C'est le meilleur critère pour tester le courage de quelqu'un.

Le courage de Timothée était en cours de test, mais l'apôtre l'appelait maintenant à prendre part aux souffrances de l'évangile. Nous sommes tous heureux de partager les bénédictions de l'évangile, et plusieurs d'entre nous sont heureux de participer à l'œuvre d'évangélisation pour participer aussi à ses succès, et finalement dans le règne à venir, de participer aux récompenses pour un service fidèle ; mais prendre part aux souffrances de l'évangile est tout autre chose. Ce n'est possible que « selon la puissance de Dieu ». Ici comme en Colossiens 1:11, la puissance n'est pas reliée à ce qui est actif mais à ce qui est passif — la souffrance.

2.4 Ch. 1:9-10

2.4.1 - Ch. 1:9

La puissance en elle-même est une chose froide et impersonnelle. Dans ce passage cependant la touche chaude et personnelle est donnée aux versets 9 et 10. Dieu, dont c'est la puissance, nous est connu comme l'Auteur de notre salut et de notre appel. Ces deux choses vont toujours ensemble, car elles nous donnent ce que nous pourrions appeler le côté positif et le côté négatif du sujet. Nous sommes sauvés *de* quelque chose afin de pouvoir être appelés *à* quelque chose. Nous sommes délivrés *de* la misère et *du* danger dans lesquels le péché nous avait plongés, afin d'être appelés *à* la position de faveur et de bénédiction qui doit être la nôtre selon le dessein de Dieu.

Ce que Dieu fait en sauvant et en appelant est toujours selon Son propos. Il en était ainsi quand Il sauvait Israël en le faisant sortir d'Égypte, car Il les appelait pour les introduire dans le pays qu'Il avait prévu pour eux dans Son conseil. Il y a cependant une grande différence entre le salut et l'appel d'Israël,

et les nôtres. Ils furent sauvés en tant que nation, et sauvés d'ennemis ayant part au sang et à la chair dans ce monde. Nous sommes sauvés de tout ennemi spirituel et d'une manière individuelle. Ils étaient appelés pour le pays de la promesse avec son cortège de bénédictions terrestres. Nous sommes appelés à des relations célestes accompagnées de bénédictions spirituelles et célestes. Le royaume dont Israël sera le centre, était dans les propos de Dieu « dès la fondation du monde » (Matt. 25:34), et leur pays fut dessiné pour eux déjà « quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations » (Deut. 32:8), c'est-à-dire depuis le temps de Babel. Notre appel, comme cela nous est dit ici, est selon le propos de Dieu qui remonte « avant les temps des siècles ».

En outre l'appel, dont nous jouissons comme chrétiens, est à la fois selon la grâce et selon le dessein de Dieu. En cela aussi nous voyons un contraste, car à la sortie de l'Égypte, Israël fut mis sous la loi, et étant ainsi placés sous leur propre responsabilité, ils déchurent rapidement de leur héritage. Notre appel repose sur ce que Dieu Lui-même est, et fait à notre égard, et il ne peut donc jamais disparaître. Répétons encore une fois que notre salut et notre appel nous ont été donnés « dans le Christ Jésus » ; or ceci ne pouvait pas être dit d'Israël dans l'Ancien Testament. L'alliance établie avec eux s'adressait à des hommes dans leur état naturel, et tout reposait sur la base de ce qui est selon la nature, et c'est pourquoi cela n'a pas pu durer longtemps. Tout ce que nous avons est à nous, non pas en tant qu'homme naturels ayant notre position en Adam, mais comme ceux qui se tiennent devant Dieu dans le Christ Jésus.

2.4.2 - Ch. 1:10

Notre saint appel était donc dans le propos de Dieu avant le commencement du monde, et sa pleine bénédiction demeurera quand le ciel et la terre auront passé. Nous ne sommes pas encore entrés dans cette pleine bénédiction, mais elle a été rendue manifeste par l'apparition de notre Sauveur, et nous en avons un avant-goût du fait que la mort a été annulée par Sa mort et Sa résurrection, et que la vie et l'incorruptibilité ont été mises en lumière dans l'évangile.

La mort a été « annulée » (selon la traduction correcte), et non pas « abolie ». Il est plus qu'évident que la mort n'est pas encore abolie, mais sa puissance est annulée pour ceux qui croient en Jésus.

L'incorruptibilité est aussi la traduction correcte, et non pas l'immortalité. Les âmes des méchants ne sont pas soumises à la mort, mais nous avons l'immense espérance d'être finalement placés au-delà de la corruption, là où le dernier souffle de celle-ci ne peut jamais nous atteindre.

2.5 Ch. 1:11-12

Paul avait été désigné comme héraut de cet évangile dans le monde des nations, et son travail diligent l'avait amené à toute cette souffrance et à cet opprobre. Les hommes commençaient à hausser les épaules et à dire que sa cause était une cause perdue. Lui-même commençait à voir la lueur de la hache du bourreau au bout du sombre tunnel de son emprisonnement. Que ressentait-il à ce sujet ? « Je n'ai pas de honte », telles sont ses paroles. Bien sûr qu'il n'avait pas honte ! Comment l'aurait-il pu ? L'évangile qu'il apportait était la bonne nouvelle de la vie dans le présent, et un état glorieux d'incorruptibilité pour l'avenir, comme résultats de l'annulation du pouvoir de la mort. Qui pourrait avoir honte de ce qu'il croit et comprend vraiment de telles nouvelles ? De plus, la mission et l'autorité de Paul provenaient de Celui que nous connaissons et croyons, et cette connaissance lui donnait la conviction que tout était en sécurité dans Ses mains.

Paul s'était confié tout entier à Christ : il avait « exposé sa vie pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ » (Actes 15:26). Il avait fait la perte de tout (Phil. 3:8). Il avait déposé sa réputation et sa cause dans les mains de son Maître, et il avait la pleine assurance qu'au jour de Christ, il serait pleinement justifié et récompensé. Avec cette assurance bénie dans son cœur, comment aurait-il pu avoir honte ?

2.6 Ch. 1:13-14

Tout cela a été mentionné par l'apôtre pour appuyer son exhortation précédente à Timothée de ne pas avoir honte du témoignage dans des jours où l'opprobre augmentait. Au verset 13, il lui donne une seconde exhortation de grande importance. Si l'adversaire ne peut pas nous faire abandonner la vérité en nous intimidant, il peut néanmoins y arriver en escamotant la vérité.

Or la vérité, pour être de quelque utilité pour nous, doit être donnée à connaître dans des paroles, et c'est là que le diable peut trouver son opportunité. Timothée avait entendu la vérité des lèvres de l'apôtre auquel elle avait été révélée en premier. C'était une bonne chose, un bon dépôt qui lui était confié et qui devait être gardé par le Saint Esprit habitant en lui ; mais il ne pouvait être préservé intact que si Timothée tenait fermement le modèle, ou sommaire, des saines paroles dans lesquelles Paul lui avait communiqué ce bon dépôt. Il y a beaucoup de trompeurs aujourd'hui qui, sous couvert de zèle pour « l'idée », le

« concept », « l'esprit » de la vérité préconisent un laxisme extrême quant aux mots utilisés. Ils ridiculisent la précision verbale et spécialement l'inspiration verbale, mais ils le font pour se faciliter la tâche qui consiste à soustraire les pensées divines aux esprits de leurs dupes, et à y substituer les idées de leur cru. Nous n'avons jamais entendu Paul personnellement, mais nous avons le modèle des saines paroles dans ses épîtres inspirées.

Il nous dit, ainsi qu'à Timothée, « Aie un modèle des saines paroles que tu as entendues de moi » ; seulement nous les avons reçues, non de sa bouche en direct, mais par le moyen de sa plume qui est, après tout, le moyen le plus fiable. Si elle est gardée fermement « dans la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus », la vérité sera active en nous, et efficace chez les autres.

2.7 Ch. 1:15-18

Hélas ! Il est très facile de se détourner. Tous ceux d'Asie l'avaient déjà fait. Le contexte semble indiquer qu'ils s'étaient détournés de Paul à cause de la vérité inspirée qu'il développait, et à laquelle il vient d'être fait allusion. Ceux d'Asie avaient, de toute évidence, honte de Paul et du témoignage. Inversement, il y avait Onésiphore, qui n'avait pas honte, et qu'une récompense éclatante attendait en « ce jour-là ».

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1

Le premier verset du deuxième chapitre apporte devant nous un troisième élément nécessaire au maintien de la vérité de Dieu. Un bon dépôt avait été confié par Paul à Timothée sous forme d'un modèle de saines paroles, et il devait être gardé par le Saint Esprit habitant en nous, comme les versets 13 et 14 du chapitre 1 nous le disent. Or avoir la vérité inscrite (comme enchâssée) dans un modèle de saines paroles, c'est bien, et pourtant un tel modèle ne suffit pas, en soi, à garder la vérité vivante ; car c'est du Saint Esprit qu'il est besoin pour cela. En dehors de Lui, les saines paroles ne font que momifier la vérité, comme on le voit dans certaines confessions orthodoxes où le credo est complètement dissocié de la pratique. C'est par le Saint Esprit qui habite en nous, que la vérité peut être gardée dans sa puissance vivante.

Même ainsi, une troisième chose est nécessaire, car la vérité ne doit pas être seulement gardée, mais aussi propagée : elle ne peut vraiment pas être maintenue efficacement si elle n'est pas propagée — et pour cela nous devons être fortifiés « dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ». Il nous faut être gardés en contact personnel et direct avec Lui pour pouvoir être participants de Sa grâce.

Les trois choses sont donc :

1. - Le modèle, ou sommaire, de la vérité, que nous avons dans les Saintes Écritures,
2. - Le Saint Esprit demeurant en nous comme vie et comme puissance,
3. - La grâce de Christ ressuscité, comme fruit de la communion avec Lui, et active pour fortifier le croyant.

Nous ne pouvons nous passer d'aucun de ces trois points. Deux ne suffisent pas si la troisième est absente.

3.2 Ch. 2:2

Fortifié ainsi, Timothée devait enseigner diligemment les autres, et spécialement commettre la vérité à des hommes fidèles qui la transmettraient à d'autres à leur tour. Aux trois points déjà mentionnés, nous serions presque tentés d'ajouter « des hommes fidèles » en quatrième point, mais bien sûr un homme fidèle c'est quelqu'un qui est fortifié dans la grâce de Christ ; il fait donc partie en réalité du troisième point. Rappelons-nous quand même que l'élément

humain ne peut être éliminé du sujet. Quand les hommes fidèles manquent, la grâce de Christ reste inutilisée, le Saint Esprit est contristé, et la lumière et la sauvegarde de l'Écriture sont négligées.

3.3 Ch. 2:3

Or quiconque est vraiment identifié de cette manière avec la vérité — que ce soit un apôtre inspiré comme Paul, ou un envoyé apostolique comme Timothée, ou des hommes fidèles, ou même des croyants très ordinaires comme nous — aucun d'eux ne peut s'attendre à avoir une vie facile dans ce monde. Il faut nous attendre à de l'opposition et des épreuves de toutes sortes, et le reste de notre chapitre est consacré à des instructions en rapport avec de telles circonstances ; nous mettrons l'accent sur les caractéristiques qui, lorsqu'elles sont présentes chez le croyant, lui permettent de faire face à de telles circonstances.

La question des conflits vient en premier. Ils sont absolument inévitables, car nous sommes sur le terrain de l'ennemi, et le chrétien est un soldat. Deux qualités sont nécessaires à cet égard : nous devons être prêts à souffrir, c'est-à-dire que nous ne devons pas nous plaindre si nous subissons beaucoup de coups durs et si nous souffrons bien des dérangements au service du Seigneur.

Ensuite nous devons réellement nous tenir à la disposition de Celui que nous servons, et il nous faut donc nous débarrasser des entraves du monde. Bien sûr, nous traitons les affaires de la vie, et peut-être même très largement, mais nous devons refuser d'y être empêtré.

3.4 Ch. 2:5

Le chrétien a aussi un caractère d'athlète, il est comme ceux qui « combattent dans la lice ». À cet égard, l'accent est mis sur l'obéissance. À moins de combattre loyalement, à moins de courir selon les règles du combat, on n'est pas couronné même si on arrive le premier. Gardons-nous cela suffisamment à l'esprit quand nous servons le Seigneur ? À moins de servir selon Ses instructions et dans l'obéissance à Sa parole, nous ne pouvons pas espérer une pleine récompense.

3.5 Ch. 2:6

Le chrétien est en outre comme un laboureur, un agriculteur. Cela a été la toute première occupation de l'homme, et elle requiert un maximum de travail physique vraiment dur. C'est un véritable labeur. Il en est de même pour le serviteur du Seigneur. Il doit être prêt à un travail vraiment dur, mais quand les fruits d'automne sont engrangés, il est le premier à y avoir droit, et à juste titre. Au milieu du luxe du 20ème siècle, on commet une grave erreur si l'on s'imagine avoir le privilège spécial de faire exception à cette règle, et pouvoir aller vers le ciel en étant portés sur les lits douillets de nos aises.

3.6 Ch. 2:7-8

Ces simples illustrations contiennent plus qu'il n'y paraît au premier coup d'œil ; c'est pourquoi nous sommes priés au verset 7 de les considérer attentivement, et si nous le faisons, nous pouvons compter que le Seigneur nous donnera de l'intelligence.

Au verset 8, l'apôtre rappelle à Timothée l'idée dominante de l'évangile qu'il prêchait. Le verset se lit ainsi : « Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David ». Nous devons nous souvenir de Lui comme le Ressuscité, plutôt que de nous souvenir simplement du fait de Sa résurrection, aussi importante soit-il. Étant de la semence de David, Il a légalement droit au trône de Dieu sur la terre, et Il introduira, en son temps, toutes les bénédictions promises qui se rattachent à ce titre, mais comme ressuscité d'entre les morts, des domaines plus vastes de bénédictions nous sont ouverts. Si nous Le considérons comme le Ressuscité, nous serons préservés d'innombrables perversions de la vérité de l'évangile.

3.7 Ch. 2:9-10

Or c'était justement parce que Paul lui-même maintenait si fermement la vérité de l'évangile qu'il souffrait autant de troubles, allant même jusqu'à l'emprisonnement. Mais même dans sa captivité, il trouvait des consolations dans trois directions.

En premier lieu, les adversaires pouvaient bien le lier lui, le messager de la parole de Dieu, mais ils ne pouvaient pas lier la parole de Dieu, car elle était aux mains du Saint Esprit qui pouvait susciter des messagers pour la porter comme Il voulait et où Il voulait.

En second lieu, ses souffrances n'allaient pas être en vain. Elles étaient « pour l'amour des élus », c'est-à-dire de ceux qui recevraient l'évangile, pour

qu'ils puissent avoir le salut en Christ avec la gloire éternelle. Paul souffrait pour que la vérité de l'évangile soit établie et propagée. Le Seigneur Jésus a souffert en expiation pour qu'il y ait un évangile à prêcher. Nous ne devons jamais laisser nos pensées confondre les souffrances de Christ et celles de Ses serviteurs, même les plus grands d'entre eux.

3.8 Ch. 2:11-13

En troisième lieu, il y avait le travail certain du gouvernement de Dieu selon les versets 11 à 13. Ceux qui sont identifiés avec la mort de Christ dans ce monde jouiront de vivre ensemble avec Lui. Ceux qui souffrent pour Ses intérêts seront identifiés avec Lui quand Il règnera en gloire. Ceux qui Le renient seront reniés par Lui. Le gouvernement de Dieu agit dans ces deux directions : il y aura approbation et récompense pour le croyant fidèle, tel que Paul, et combien cela a dû être un grand encouragement pour lui ! De même il y aura désapprobation et rétribution pour les infidèles, et cela peut être un sujet très sérieux pour certains d'entre nous. Il n'y a cependant qu'une réserve dans l'exécution du gouvernement de Dieu : c'est que si nous sommes infidèles (meilleure traduction qu'incrédules), Lui demeure fidèle. Donc, aucun acte de Son gouvernement ne peut aller à l'encontre, ou outrepasser, Son propre dessein et Sa propre grâce. Son gouvernement est nécessaire pour notre bien et pour Sa gloire, mais Sa grâce se fonde sur ce qu'Il est en Lui-même et, « Il ne peut se renier Lui-même ». Une faible illustration de ceci se voit dans les actions de tout père sensé, sur la terre, qui discipline son enfant, mais ne permet jamais que cela obscurcisse la relation fondamentale qui existe entre eux.

3.9 Ch. 2:14-16

Au verset 14, Timothée est exhorté à faire se ressouvenir les croyants de ces solennelles considérations pour qu'ils ne perdent plus leur temps à des sujets sans profits, qui ne font que nourrir les disputes, et à cet égard Paul fait appel à lui sous la figure d'un ouvrier. Être approuvé de Dieu, en exposant justement (ou : découpant droit) la parole de vérité, tel devait être son but. Il faut un charpentier expérimenté pour couper selon une ligne vraiment droite, et il faut de l'habileté spirituelle pour découper la parole de Dieu pour l'exposer en détail.

Quand les Écritures sont traitées correctement, quelle lumière et quelle édification en résultent ! Quand, d'un autre côté, elles sont découpées de travers, quelle confusion et quelle subversion des auditeurs ! Qui peut estimer la perte

soufferte par les croyants assis à écouter des prêches mélangeant les choses juives et les choses chrétiennes, confondant la loi et la grâce, et manquant de discerner la différence entre l'œuvre de Christ opérée pour nous et le travail de l'Esprit opéré en nous ? Ce ne sont, hélas, que quelques exemples modérés des ravages qui peuvent être faits en manipulant la Parole de Dieu.

3.10 - Ch. 2:17-18

L'apôtre continue en citant à Timothée un cas patent survenu en ces premiers temps de l'église. Hyménée et Philète avaient exposé la parole de vérité tellement de travers qu'ils avaient propagé la notion que « la résurrection a déjà eu lieu ». En enseignant cela, ils portaient atteinte aux fondements mêmes de la foi de l'évangile, et ils renversaient la foi individuelle de ceux qui venaient sous leur pouvoir. Bien sûr, ils ne pouvaient pas renverser la foi du christianisme car son fondement est divin, et tout ce que Dieu fonde demeure ferme pour toujours comme un roc. Ils ne pouvaient non plus rien renverser de ce que Dieu avait fondé dans les cœurs de Son peuple. Cela demeure toujours quoi qu'il arrive, et « le Seigneur connaît ceux qui sont Siens » même s'ils sont induits en erreur par de faux enseignements, et qu'on ne peut donc plus les distinguer des autres.

3.11 - Ch. 2:19

Le double sceau du verset 19 est presque certainement une allusion à Nombres 16:5 et 16:26, et nous ferons bien maintenant de lire et de considérer cet incident comme une illustration du sujet qui nous occupe. Les deux principes mis devant nous sont tout à fait clairs et distincts :

- en premier lieu, Dieu est souverain dans Sa grâce et dans Ses actes ; Il connaît donc toujours ceux qui sont Siens, et finalement les dégage ;
- en second lieu, l'homme est néanmoins responsable ; quiconque donc prononce le nom du Seigneur est sous l'obligation solennelle de se retirer de l'iniquité. Le chrétien ne doit jamais se trouver complice d'un mal d'aucune sorte, que ce soit pour de petites choses ou de grandes choses.

Le cas placé devant nous dans ces versets était très grave, car il s'agissait d'une erreur portant sur une vérité fondamentale, et d'une erreur de nature contagieuse, car, dit l'apôtre, « leur parole rongera comme une gangrène ». Des instructions nous sont donc données quant au chemin à suivre par le croyant qui

désire être fidèle au Seigneur et à Sa parole. Ces instructions évidemment considèrent que l'erreur s'est répandue comme une gangrène jusqu'au point où l'église est sans force pour la traiter comme on avait traité le triste cas de mal moral à Corinthe (voir 1 Cor. 5 ; 2 Cor. 2:4-8). D'autres passages de l'Écriture, notamment 1 Jean 2:18-19, fournissent la preuve que ces premières attaques de l'erreur furent repoussées par l'assemblée, de sorte que, jusqu'alors, il n'avait pas été nécessaire pour Timothée d'agir selon ces instructions. S'il en est ainsi, cela met d'autant plus en évidence la bonté de Dieu qui a saisi l'occasion fournie par cette situation dangereuse survenue, pour nous donner des instructions dont nous avons tellement besoin de nos jours.

3.12 - Ch. 2:20-21

En relation avec cela, une autre image est utilisée, celle des vases. Le verset 20 est une illustration que l'apôtre utilise pour préciser et donner de la force à ses instructions. Dans une grande maison, il y a des vases de différentes qualités, et destinés à des usages divers. Cependant, seuls ceux tenus à l'écart des usages déshonorants sont propres au service du Maître. Le verset 21 applique cette illustration au cas qui nous intéresse. Un homme doit se purifier de ceux-ci, c'est-à-dire d'hommes tels que « Hyménée et Philète », et des fausses doctrines qu'ils enseignent, s'il veut être « un vase à honneur », propre au service du Maître.

Arrivés là, récapitulons. Les versets 17 et 18 du chapitre 2 nous ont parlé en quelques mots du cas de la grave erreur doctrinale dont il est question ici. Le verset 19 établit en termes généraux la responsabilité qui repose durablement sur ceux qui prononcent le nom du Seigneur. Le verset 20 appuie cette responsabilité par une illustration. Le verset 21 applique le principe général du verset 19 au cas en question, de manière très définie et détaillée.

Dans le texte original, le mot traduit par « se purifie » est très fort. Il ne signifie pas seulement purger ou nettoyer, mais purifier entièrement. Le même mot est utilisé en 1 Corinthiens 5:7 où il est justement traduit par « ôter ». Le mal devait être ôté en excluant la personne méchante du milieu d'eux, selon 1 Cor. 5:13. Ici le croyant individuel (« quelqu'un ») doit se purifier entièrement d'avec les personnes méchantes et d'avec leurs enseignements ; ainsi il se retirera de l'iniquité, et sera préparé pour tout ce qui est bon.

Ces instructions sont très importantes, car l'expérience, comme les Écritures, nous enseignent combien il est impossible de maintenir la sainteté personnelle et un bon état spirituel en étant associé au mal. Le juste Lot avait pu

tisser des liens avec Sodome, Josaphat qui craignait Dieu a pu s'allier avec Achab qui adorait Baal, mais ce faisant, les deux se sont inévitablement abaissés et souillés. Il en sera de même pour nous aujourd'hui. Soyons donc vigilants.

3.13 - Ch. 2:22

Ne nous attendons pas cependant à un isolement complet parce que nous rompons nos liens avec le mal ; en effet nous allons trouver une heureuse association avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur, ou d'un cœur purifié, car c'est le même mot qui est utilisé ici à nouveau, mais sans le préfixe signifiant « complètement ». En faisant ainsi, nous avons à « fuir les convoitises de la jeunesse », c'est-à-dire à être très soigneux quant à la pureté et à la sainteté personnelles, car sans elles, tout ce soin quant à la pureté dans nos associations ne ferait que dégénérer en pure hypocrisie. Nous avons aussi à poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix » avec le plus grand soin. Cela nous préservera de devenir de simple séparatistes dans l'esprit de « Tiens-toi loin, ne me touche pas, car je suis plus saint que toi » (És. 65:5). Nous ferons mieux d'être activement et heureusement occupés de ce qui est bon et d'une valeur éternelle.

Les quatre choses à poursuivre sont intimement liées. La justice est ce qui est juste devant Dieu, et si nous la poursuivons, nous serons certainement marqués par l'obéissance à Sa vérité et à Sa volonté. Poursuivre la foi signifie rechercher ces grandes réalités spirituelles qui nous sont révélées dans les Écritures, car la foi sert de télescope à l'âme et les rend visibles. Poursuivre l'amour c'est suivre ce qui est la véritable expression de la nature divine. La paix suit naturellement les trois autres. Une paix séparée de la justice, de la foi et de l'amour, ne serait pas du tout une vraie paix.

3.14 - Ch. 2:23

Le verset 23 indique qu'après avoir appliqué les instructions apostoliques que nous venons de considérer, il y avait encore besoin, pour Timothée ou d'autres serviteurs, d'éviter les pièges que l'ennemi placerait dans leur chemin. Celui-ci introduira encore, s'il le peut, « les questions folles et insensées » pour créer des conflits. Le sens littéral du mot n'est pas tout à fait « ignorant » mais « indiscipliné » ; il indique un esprit qui n'est pas soumis à Dieu, un homme qui suit sa propre idée et sa propre volonté. Rien n'est plus à craindre que l'activité de nos propres pensées et de nos propres volontés dans les choses de Dieu.

Le serviteur du Seigneur doit éviter la contestation à tout prix. Il ne peut pas

éviter les conflits s'il reste vrai pour son Maître, mais il ne doit pas disputer, c'est-à-dire il doit éviter l'esprit de contestation, n'oubliant jamais qu'il n'est qu'un serviteur, même s'il représente le Seigneur, et qu'il doit donc être marqué par la douceur (ou : débonnaireté) qui sied à cette position. En lisant le début du chapitre, nous remarquions que diverses figures sont utilisées pour montrer les différents caractères que porte le croyant. Il est un soldat, un athlète, un laboureur, un ouvrier, un vase, et maintenant il nous est rappelé qu'il est un serviteur, et non seulement cela, mais il est un serviteur du Seigneur, et donc il doit veiller à ne pas démentir le caractère du Seigneur qu'il sert.

3.15 - Ch. 2:24-26

Nous aurions pu supposer que quiconque obéirait aux instructions des versets 19 à 22 serait complètement à l'écart de tous ceux qui seraient susceptibles de s'opposer. Les versets 24 à 26 nous montrent qu'il n'en est pas ainsi. Le serviteur du Seigneur sera encore en contact avec des opposants, et il doit savoir comment y faire face. Il doit être apte à enseigner, et se donner lui-même la peine de les instruire plutôt que d'argumenter avec eux. Il doit être armé de l'amour qui lui permettra d'avoir à faire à eux avec douceur, patience et humilité ; avec la foi qui gardera la vérité claire et ferme dans son esprit et chez les autres ; avec l'espérance qui compte sur Dieu pour leur accorder la miséricorde de la repentance et la délivrance de l'emprise de Satan.

4 - Chapitre 3

Au début du chapitre 3, l'apôtre passe des instructions au sujet des dangers qui menaçaient à ce moment-là, aux conditions qui prévaudraient aux derniers jours. Il en fait un tableau particulièrement sombre.

4.1 Ch. 3:1

Au premier verset, il donne le caractère général des derniers jours en trois mots : « des temps fâcheux ». Nous ferons bien de garder cet avertissement constamment présent à l'esprit vu qu'il n'est pas douteux que nous soyons maintenant aux derniers jours, et que les périls spirituels s'accentuent autour de nous.

4.2 Ch. 3:2-5

Les versets 2 à 5 décrivent les caractéristiques des hommes des derniers jours. Cette liste est terrible ; elle rivalise avec celle donnée en Romains 1:28-31 où sont décrits les péchés de l'ancien monde païen. La chose la plus effrayante de la liste de notre chapitre est que ce mal est recouvert d'une « forme de piété », c'est-à-dire que le peuple ainsi décrit se prétend chrétien, et en a les apparences ; mais il renie entièrement la puissance réelle du christianisme.

« Les hommes seront égoïstes » ou ayant l'amour de soi, c'est le premier point de la liste. Le second est « avares » ou aimant l'argent. La liste se termine par « amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu ». L'amour de soi, l'amour de l'argent et l'amour des voluptés caractérisent les gens religieux des derniers jours, et quant aux choses mauvaises mentionnées entre ces deux pôles, elles indiquent les différentes manières de s'exprimer de l'esprit orgueilleux, plein de suffisance et sans frein de l'homme déchu — et tout ceci, rappelez-vous en, chez des personnes qui se disent disciples du Jésus humble et débonnaire. Tout ce que nous connaissons de l'état actuel des nations soi-disant chrétiennes, nous amène à conclure que nous sommes déjà arrivés aux derniers jours.

L'attitude du croyant fidèle en face de tels gens est très simple : il doit s'en détourner, plutôt que d'aller avec eux dans l'espoir de les ramener. La séparation nous est ordonnée pour la sixième fois dans ce court passage à l'aide des mots : « éviter » (2:16), « se retirer » (2:19), « se purifier » (2:21), « fuir » (2:22), « éviter » (2:23), et maintenant « se détourner » (3:5). Notre siècle actuel aime

particulièrement le compromis, aussi le mot « séparation » n'est naturellement pas du tout populaire. Pourtant ici, c'est bien ce que le mot veut dire, et elle est placée devant nous comme un commandement du Seigneur. Notre affaire c'est d'obéir, non pas de raisonner.

4.3 Ch. 3:6-7

La description des versets 2 à 5 s'applique en général aux gens des derniers jours. Au verset 6 apparaissent deux classes spéciales de personnes, — la première, des trompeurs actifs, et la deuxième, des proies faciles qui tombent par leurs fourberies. La parole de l'apôtre indique qu'on trouvait de son temps des gens de ces deux classes. Les trompeurs, dit-il, sont « d'entre eux », c'est-à-dire qu'ils font partie des personnes décrites aux versets 2 à 5, et leur œuvre se poursuit de manière semi-privée, car ils « s'introduisent dans les maisons ». Cette parole inspirée jette une lumière très significative sur la propagande intense de maison en maison propagée par les agents de fausses religions, tels que les Mormons, les Adventistes du septième jour, les Témoins de Jéhovah, etc., et ils le font avec un succès considérable en s'introduisant dans les maisons et en séduisant des âmes instables,

Ceux qui sont séduits sont qualifiés de « femmelettes », sans doute un terme de mépris applicable à ce genre de personnes qui s'enquiert toujours sans jamais arriver à aucune conviction stable, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. La raison de leur aveuglement et l'absence de conviction qui s'ensuit, c'est leurs péchés et les convoitises qui amènent au péché. Il est frappant que ces « femmelettes » se recrutent tout autant chez les gens éduqués et raffinés que chez ceux qui sont grossiers et illettrés. L'homme de la rue, tout rude qu'il soit, a en général des opinions bien définies, justes ou fausses, qu'il peut exprimer avec vigueur. Ce sont souvent les gens très éduqués qui se perdent dans des dédales de spéculations, et finissent par accepter des absurdités remplies de prétentions et qui sont aux antipodes de la vérité. Regardez, par exemple, la manière dont la Science Chrétienne attrape ses victimes — presque toutes des gens riches et qui se prétendent intellectuels.

4.4 Ch. 3:8-9

Nous ne pouvons cependant pas exclure de tout cela le pouvoir de Satan, comme les versets 8 et 9 le montrent. Jannès et Jambrès étaient évidemment les meneurs de la bande de magiciens influents à la cour du Pharaon et qui

résistèrent à Moïse, opérant des miracles avec l'aide des démons. Les trompeurs des derniers jours seront comme eux, résistant à la vérité comme des agents du diable. Dieu a cependant établi une limite à leur pouvoir, et à la fin leur folie sera manifeste à tous. Cela ne signifie pas que ce genre de mal va connaître un arrêt immédiat, car selon le verset 13 les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, jusqu'à la fin des temps. Nous ne sommes pas laissés dans l'incertitude quant à ce qui nous attend.

4.5 Ch. 3:10-13

Nous ne sommes pas non plus laissés dans l'incertitude quant à nos ressources en présence du mal. On les trouve à partir du verset 10. En face du caractère de ces hommes des derniers jours, et par contraste, l'apôtre a été inspiré à placer devant nous son propre caractère, bien connu de Timothée. Quel contraste extraordinaire que celui des versets 10 et 11 après les versets 2 à 5 ! D'un côté égoïsme, orgueil, opposition à ceux qui font le bien, et persécution contre eux, — de l'autre côté foi, amour, support patient de la persécution. D'un côté, l'épanouissement de l'esprit du monde ; de l'autre, l'esprit de Christ. On a toujours vu que « celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit » (Gal. 4:29). Ceux qui veulent donc « vivre pieusement dans le Christ Jésus » doivent toujours s'attendre à être persécutés, la forme de la persécution variant toutefois selon les pays et selon les époques. Le type de piété produit par la loi de Moïse ne produit que peu ou pas d'opposition, tandis que la piété « dans le Christ Jésus » suscite une résistance acharnée.

4.6 Ch. 3:14-15

La conduite de Paul était basée sur sa doctrine ; elle en était l'expression pratique ; c'est pourquoi la doctrine vient en premier au verset 10. Timothée la connaissait bien, et il n'avait qu'à poursuivre dans la vérité apprise d'une telle source. Il avait aussi le privilège inestimable d'avoir connu les Saintes Écritures (l'Ancien Testament, bien sûr) depuis son enfance. Voilà où se trouvaient les deux ressources de Timothée.

Ces deux choses sont aussi nos ressources aujourd'hui ; seulement pour nous, les deux n'en font pratiquement qu'une. Timothée possédait la doctrine reçue des lèvres de Paul sous forme d'« un modèle des saines paroles » (1:13), illustrées et renforcées par sa merveilleuse manière de vivre. Nous avons sa doctrine dans ses épîtres inspirées, conservées dans le Nouveau Testament, et

aucun modèle des saines paroles n'est plus fiable que celui-ci. Dans le Nouveau Testament nous avons aussi un récit inspiré de la merveilleuse vie de Paul, et aussi d'autres écrits apostoliques. Nous avons donc un peu plus que ce que Timothée avait, et nous avons aussi l'Ancien Testament comme lui, bien qu'hélas ! nous ne le connaissions de loin pas autant que Timothée, ni la doctrine de Paul non plus. Pour nous donc, la grande ressource, c'est l'Écriture sainte au complet.

4.7 Ch. 3:16-17

Ceci étant, le Saint Esprit saisit l'occasion pour nous assurer de l'inspiration de toute Écriture. Le profit à en tirer pour des usages variés dépend entièrement de ce fait. Qui peut enseigner, ou reprendre, ou corriger, ou instruire dans ce qui est juste, dans un sens parfait et absolu, si ce n'est Dieu ? La raison pour laquelle l'Écriture peut faire ces choses, c'est qu'elle est « inspirée de Dieu », qu'elle « vient de Sa respiration ».

Il est incontestable que le Livre que nous appelons la Bible est revendiqué ici comme étant inspiré de Dieu. Le texte exact est bien « Toute écriture est inspirée de Dieu et utile… » et non pas « Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile… ». Certes dans le texte original grec, le verbe « est » n'apparaît pas ; il est implicite. En français, il doit apparaître, et la question se pose de savoir où le mettre. Il y a huit autres passages dans le Nouveau Testament ayant une construction tout à fait similaire, et il n'y a pas d'exception de traduction à faire pour le cas présent. Hébreux 4:13 est l'un de ces huit passages. Si l'on voulait suivre la seconde manière de traduire 2 Timothée 3:16, on devrait traduire Hébreux 4:13 de la manière suivante : « toutes choses qui sont nues sont aussi découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons à faire », ce qui réduit cette affirmation solennelle au niveau d'une désolante banalité ; on ne ferait guère mieux avec 2 Timothée 3:16.

Ce dont Timothée avait besoin, c'était d'être assuré qu'il avait dans les Écritures ce qui était de Dieu, et qui était donc complètement fiable — quelque chose sur quoi s'appuyer en toute sûreté quand il serait confronté aux dangers et aux séductions attendus aux derniers jours. C'est exactement ce dont nous aussi nous avons besoin, et grâce à Dieu, nous l'avons dans la Bible.

Dans les Écritures, nous avons une norme infaillible parce qu'elles sont inspirées de Dieu. Par cette norme nous pouvons tester tout ce qui nous est présenté comme vérité, détecter et dévoiler toutes les tromperies des « hommes méchants et des imposteurs », bien qu'ils aillent de mal en pis. Mais nous avons

plus que cela dans les Écritures, comme les versets 15 et 17 nous le montrent. Elles peuvent nous rendre sages à salut, bien qu'il ne soit question que d'un enfant au verset 15. Elles peuvent également rendre l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre (3:17).

4.8 Ch. 3:15 le salut journalier

En lisant le verset 15, nous ne devons pas restreindre nos pensées sur le salut à celui qui arrive à la conversion. Le salut dans ce sens est bien sûr inclus dans cette expression du v. 15, mais il va jusqu'à embrasser aussi le salut journalier dont nous chrétiens avons besoin de si nombreuses manières. Toute l'Écriture — et particulièrement l'Ancien Testament, qui est principalement en vue ici — abonde en exemples qui exposent devant nous les pièges et les chausse-trappes qui nous assaillent, et les manœuvres de nos propres cœurs, et la manière d'agir de Dieu en grâce et en gouvernement. Si nous sommes éclairés par la foi en Christ et si nous tenons compte de ces avertissements, nous sommes rendus sages à salut pour les pièges similaires qui existent de nos jours.

C'est une chose d'être préservé du danger, c'en est une autre d'être parfaitement instruits dans ce qui est juste. Le plus dévoué des serviteurs de Dieu, l'homme de Dieu, trouvera dans l'Écriture le plus complet des équipements. Par elle il peut être rendu « parfait » ou « accompli », et être « parfaitement accompli » pour toute bonne œuvre. Ces affirmations sont une revendication de très haut niveau quant à la capacité de l'Écriture. Elles impliquent clairement qu'en elle il y a des conseils à l'égard de toute œuvre qui peut être appelée bonne, et que l'homme de Dieu, celui qui de tous les croyants a le plus besoin de la lumière d'en haut, n'a pas besoin d'autre lumière en dehors de celle que l'Écriture fournit.

Nous ne méconnaissons pas le fait que nous avons besoin de l'enseignement et de l'éclairage du Saint Esprit pour tirer profit de l'Écriture. Cela est affirmé dans d'autres passages. Ici nous avons devant nous la nature et la puissance des Écritures. Nous pouvons bien nous réjouir, et remercier Dieu que la Bible nous a été préservée, et que l'Esprit de Dieu demeure avec nous pour toujours.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1-4

En vue de tout cela, Paul adjure solennellement Timothée de prêcher la parole. Ses pensées l'entraînent vers cette heure fantastique où le Seigneur Jésus apparaîtra en gloire pour juger les vivants et les morts, et il désire que Timothée serve et parle en vue de ce moment, et qu'il ne succombe pas à la tentation de parler pour plaire à ceux qui ont des oreilles qui leur démangent.

Dans les quatre premiers versets de ce chapitre 4 (versets bien frappants !), l'apôtre utilise trois expressions, toutes étroitement liées avec les Écritures, à savoir « la parole » (4:2), « le sain enseignement » (4:3), « la vérité » (4:4). En contraste avec elles, nous trouvons « les fables » qui sont désirées par ceux qui ne veulent qu'entendre ce qui nourrit et flatte leurs convoitises. Cependant Timothée ne devait pas simplement prêcher la parole, mais il devait l'amener à peser sur les consciences et les cœurs de ses auditeurs, soit pour les convaincre, soit pour les réprimander, soit pour les encourager ; et il devait insister en temps et hors de temps.

Le mot « convoitises » signifie ici simplement « désir » Le temps viendra, dit l'apôtre, où les hommes insisteront pour entendre, non pas ce qui est vrai, mais ce qui leur plaît, et « ils s'amasseront » pour eux-mêmes des docteurs qui leur donneront ce qu'ils veulent. Ce temps est arrivé maintenant. Bien des caractéristiques de la doctrine de l'apôtre telles qu'elles sont consignées dans le Nouveau Testament sont tout à fait répugnantes pour « l'esprit moderne » ; et elles doivent donc, nous dit-on, être mises de côté par les penseurs et prédicateurs progressistes, lesquels doivent apprendre à harmoniser leurs paroles avec les dernières modes de la pensée scientifique, et les derniers cris de folie des plaisirs populaires. L'apôtre rejette donc toute cette prédication moderniste d'avant-garde par un seul mot : ce sont des FABLES !

5.2 Ch. 4:5

D'un autre côté, le serviteur du Seigneur doit poursuivre avec persévérance son ministère. Il a à « être sobre » en toutes choses : le mot utilisé signifie « cette sobre lucidité d'esprit qui résulte de l'absence de mauvaises influences — qui n'est pas embrouillée sous l'influence de ce qui intoxique ». C'est une expression très importante pour nous tous, car il n'y a rien qui intoxique autant l'esprit et qui embrouille autant les perceptions que ce faux enseignement

moderniste auquel il vient d'être fait allusion. De plus le serviteur doit être prêt à souffrir, car il ne peut pas s'attendre à être populaire, ni chez ceux qui propagent les fables en chaire, ni chez ceux qui les gobent sur les bancs de l'auditoire. Timothée devait faire l'œuvre d'un évangéliste, et remplir ainsi la pleine mesure de son ministère.

Les paroles de l'apôtre semblent indiquer ici que Timothée avait reçu un ministère de caractère tout à fait général. Il n'était pas seulement doué pour enseigner et prêcher la parole en vue d'instruire, de corriger et d'exhorter les croyants, mais il était aussi douer pour prêcher l'évangile en vue de la conversion des pécheurs ; et il ne devait négliger aucune partie de ce travail très vaste. S'il avait raisonné humainement, il aurait pu conclure qu'avec autant de mal menaçant à l'intérieur de l'église, il devait concentrer toute son énergie sur le travail à l'intérieur de l'église pour faire face à la situation, et abandonner ainsi tout effort pour atteindre ceux en dehors de l'église. Mais ce n'est pas ce qu'il fallait, et nous avons une leçon à en tirer aujourd'hui. C'est évidemment la volonté de Dieu que le travail d'évangélisation se poursuive quoiqu'il arrive dans l'histoire de l'église. Celui qui est la Tête de l'église est vivant, et il est bien capable de faire face en son temps à toute situation qui pourrait survenir, aussi désastreuse qu'elle puisse apparaître ; entre temps il faut maintenir un ministère de la vérité dans toutes les directions, tant pour les croyants que pour les pécheurs.

5.3 Ch. 4:6-8

De plus, le fait que le temps du départ de Paul soit arrivé, devait être un stimulant tout spécial pour Timothée. Il savait très bien que son martyre était imminent, et que, comme un guerrier, il allait quitter le champ de bataille. Timothée avait d'autant plus besoin de se ceindre les reins comme un homme, et de s'engager pleinement dans le combat. Plus la situation est difficile, moins nombreux sont ceux qui combattent le bon combat, et plus fort est l'appel aux fidèles à s'y engager. C'est ainsi que nous devrions justement voir les choses de nos jours.

La terre est pleine de combats qui sont le fruit du péché, et aucun n'a peut-être été plus féroce et pire que ceux qui ont été livrés dans l'arène de « l'église ». Quel tragique détournement d'énergie il y a eu tout au long des siècles quand tel frère tirait l'épée contre son frère pour des sujets relativement insignifiants et souvent égoïstes, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit de l'ennemi commun ! Conscients et fatigués de cela, nous ne devons pas glisser dans

l'erreur inverse de penser qu'il n'y a vraiment rien qui vaille la peine de se battre. Le bon combat existe bien, comme le verset 7 le fait ressortir. L'apôtre avait combattu un bon combat vu qu'il avait agi pour Dieu et pour Sa vérité, et non pas à des fins égoïstes ; de plus il avait utilisé dans cette lutte, des armes spirituelles, et non pas charnelles (voir 2 Cor. 10:3-6). Si nous allons à la guerre pour nous-mêmes, ou si, en luttant pour Dieu, nous employons des armes charnelles, notre combat n'est pas un bon combat.

Paul n'avait pas seulement « combattu le bon combat », mais il avait « achevé la course » et « gardé la foi ». L'ayant gardée, il pouvait la transmettre intacte à ceux qui le suivraient. La foi du christianisme est le grand objet des attaques de l'adversaire. S'il nous attaque, c'est justement pour pouvoir nuire à la foi. Il semblerait presque que l'apôtre, dans ces versets, avait à l'esprit une course de relais. Le bâton de la foi avait été placé dans ses mains, et repoussant les attaques de l'ennemi, il avait couru jusqu'au bout de sa section, et maintenant il passait le bâton-relais intact à un autre, avec l'assurance qu'au jour de l'apparition de Christ, la couronne de justice lui serait attribuée, et non seulement à lui, mais aussi à tous les autres qui, comme lui, courent leur bout de course les yeux fixés sur le but. Les récompenses des fidèles se verront à l'apparition de Christ, et ceux qui cherchent diligemment Son plaisir aiment ce moment. Pour ceux qui cherchent leur propre plaisir, Son apparition n'est pas une pensée bienvenue.

Pour tous les croyants qui lisent ces lignes, la pensée qui doit nous inspirer, et nous pénétrer, est que nous sommes maintenant engagés à courir notre petite section dans la grande course de relais, avec la responsabilité de porter le bâton de la foi, de le préserver et de le tendre intact aux futurs coureurs, ou de le remettre directement au Seigneur lui-même s'Il vient au cours de notre vie.

5.4 Ch. 4:9-13

À partir du verset 9, l'apôtre passe à des sujets personnels, le concernant lui ou ses relations. Or ces sujets personnels sont pleins d'instruction et d'intérêt. Timothée devait s'efforcer de rejoindre rapidement l'apôtre à Rome puisque Luc seul était avec lui. D'autres l'avaient quitté, certains, comme Crescens, Tite et Tychique, de toute évidence pour servir le Seigneur. Avec Démas le cas était différent. Il avait aimé le monde, et avait par conséquent abandonné Paul, car Paul prêchait un évangile qui apportait la délivrance du présent siècle mauvais (Gal. 1:4). Son abandon de Paul n'était donc que l'expression visible de ce qu'il avait abandonné de cœur la vraie puissance de l'évangile.

Démas est donc comme un signal d'alarme, illustrant le fait que chuter dans le péché peut avoir lieu même chez quelqu'un qui a connu l'influence d'un grand serviteur tel que Paul. En heureux contraste, nous avons Marc, mentionné au verset 11. Dans sa jeunesse, il avait été mis dans une position dépassant sa foi, à la suite de quoi il s'était retiré au bout de peu de temps, selon le récit d'Actes 15:37-39. Cela n'avait pas seulement été une blessure pour lui, mais cela avait aussi suscité une brouille entre ces éminents serviteurs de Christ, Paul et Barnabas. Mais maintenant nous le trouvons pleinement restauré et rétabli. Paul, qui avait lui-même émis précédemment des objections contre lui, déclare maintenant que Marc lui « est utile pour le service ». Le cas de Marc est donc plein d'encouragement car il montre que celui qui s'écarte peut être restauré.

5.5 Ch. 4:14

Alexandre est un opposant à l'apôtre et à la vérité. Rien ne nous permet de déterminer s'il était un ennemi public ou secret. Une seule chose est dite à son égard : « le Seigneur lui rendra selon ses œuvres ». Ceci semble la meilleure manière de traduire. Paul le laissait aux mains du Seigneur, qui s'occuperait de lui au temps propre et selon Sa parfaite justice. Nous pouvons bien tous demander au Seigneur d'être préservés d'œuvrer en aucune manière en mal contre Ses serviteurs ou Ses intérêts.

5.6 Ch. 4:16-18

Le verset 16 nous montre qu'il y en avait d'autres qui ne s'étaient pas opposés à Paul comme Alexandre, ni ne l'avaient abandonné définitivement comme Démas, mais qui l'avaient abandonné temporairement, en ne le soutenant pas dans la crise de son procès. Ils ne pouvaient pas supporter la flétrissure entraînée par une pleine identification avec ce prisonnier méprisé. Pourtant leur lâcheté ne faisait que rendre encore plus manifeste la fidélité du Seigneur pour Son serviteur ; et la puissance fournie à Paul dans cette heure éprouvante avait été telle qu'il se concentrait sur le témoignage à rendre à l'évangile, pour qu'il soit le plus complet et le plus clair possible, au lieu de faire appel à toute l'intelligence dont il était doué, et de tendre toute son énergie pour établir son innocence. Son procès était devenu l'occasion pour que « la prédication soit pleinement accomplie et que toutes les nations l'entendent ». Paul avait saisi avec empressement l'occasion d'annoncer pleinement l'évangile devant le rassemblement le plus majestueux qui pouvait se trouver sur terre. Ses paroles

avaient été enregistrées là, dans le rapport officiel du procès, disponible pour tous les Gentils.

Pour le moment, l'apôtre avait « été délivré de la gueule du lion ». Au moment précis où son cas semblait sans espoir, il avait été arraché à l'étau des mâchoires de mort, par la main de Dieu, car c'est Lui qui agissait, même s'Il s'était servi d'un soudain mouvement d'humeur de Néron, cet impie capricieux. Au verset 18, son regard se détache complètement des hommes. Aucune œuvre mauvaise des hommes ne pouvait finalement prévaloir contre lui. Advienne que pourra, et le martyre sous Néron vint effectivement bientôt, — il serait porté en triomphe vers Son « royaume céleste ». Le royaume à venir de notre Seigneur a un côté céleste et un côté terrestre ; comme Paul, nous sommes destinés au royaume céleste.

5.7 Ch. 4:19-22

Quelques salutations supplémentaires, et l'épître se termine.

Le verset 20 conduit à penser que Paul fut libéré de sa captivité après son procès, puisque son premier voyage à Rome se déroula selon les circonstances du récit d'Actes 27 et 28, sans avoir aucune occasion de laisser Trophime à Milet. Le fait de l'y avoir laissé malade montre que ce n'est pas toujours la volonté du Seigneur de guérir immédiatement les croyants malades, comme certains l'affirment. De la même manière, le verset 13 nous montre que la plus haute spiritualité va parfaitement de pair avec le soin apporté aux petits et humbles détails de la vie quotidienne. C'est une chose dont nous ferons bien de nous souvenir.

Épitre à Tite

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1
2.2 Ch. 1:2
2.3 Ch. 1:3
2.4 Ch. 1:5-13a
2.5 Ch. 1:13b-16
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1-8
3.2 Ch. 2:9-10
3.3 Ch. 2:11-13
3.3.1 Ch. 2:11
3.3.2 Ch. 2:12
3.3.3 Ch. 2:13
3.4 Ch. 2:14-15
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1-4
4.2 Ch. 3:5a
4.3 Ch. 3:5b
4.4 Ch. 3:6
4.5 Ch. 3:7
4.6 Ch. 3:8
4.7 Ch. 3:9-11
4.8 Ch. 3:12-15

1 - Introduction

Il y a une très grande ressemblance générale entre la première épître à Timothée et l'épître à Tite, au point qu'à première vue, on serait porté à penser (à tort) que l'épître à Tite est surtout une répétition de la première épître à Timothée. En examinant l'épître à Tite plus en détail, on se rend vite compte qu'elle a des traits spécifiques, et qu'elle occupe un petit domaine bien déterminé dans l'ensemble de la vérité chrétienne, — domaine qui resterait vide en l'absence de cette épître.

Comme on l'a déjà remarqué à l'occasion de la vue d'ensemble des quatre épîtres personnelles de Paul, l'épître à Tite est l'épître de la *sobriété* et de ce qui est *sain*. Elle est aussi marquée par la forte affirmation de l'*autorité*, — autorité conférée à Paul comme apôtre du Seigneur, et à Tite comme délégué de Paul. Cette affirmation était rendue nécessaire par les conditions prévalant en Crète, dues aux caractéristiques raciales des Crétois auxquelles Paul fait allusion au chapitre 1. Mais il n'y a que trop de difficultés des Crétois, voire de leur caractère, qu'on retrouve chez nous et parmi nous aujourd'hui, aussi verrons-nous que les exhortations de cette épître sont particulièrement salutaires pour nos âmes.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1

Paul s'adresse à Tite au verset 4, mais auparavant il souligne les traits caractéristiques de son apostolat et de son service par une série d'expressions courtes et concises. Ils étaient « selon la foi des élus de Dieu ». Sur un plan général, on peut dire que la préposition « selon » indique le *caractère*. Ce qui caractérisait son apostolat, c'était la foi, et aussi la vérité qui est « selon » la piété. Trop nombreux sont ceux qui, de nos jours, se disent ministres de Christ, mais qui désirent néanmoins exercer leur ministère selon les dernières conclusions de la science, faussement ainsi nommée, ou selon les derniers raisonnements de l'incrédulité. Remarquez que « la foi » dont il est question, n'est pas la foi du monde, ni même la foi de la chrétienté, mais celle « des élus de Dieu ». Il est très triste, mais pas du tout surprenant, que des pasteurs ou des prédicateurs inconvertis nient, et même ridiculisent la foi. Ils n'ont jamais eu la foi, bien qu'ils aient pu, un temps, y adhérer intellectuellement.

Remarquons aussi qu'il est dit que la vérité est caractérisée par la piété. Voilà un très bon test à appliquer dans les deux sens. On insiste sur certaines choses pour nous assurer qu'il s'agit de la vérité même de Dieu. Or nous ne sommes guère à même de les analyser, de les comparer avec l'Écriture et d'en démontrer la fausseté, mais il ne nous est pas difficile d'observer que l'effet pratique produit lorsqu'on les reçoit comme étant la vérité, c'est le rejet de la piété. Cela suffit. Ces choses ne sont pas la vérité de Dieu. Il peut aussi s'agir d'actions à entreprendre, qui sembleraient tout à fait profitables et assez judicieuses, et qu'on cherche à nous imposer. Mais ce n'est pas selon la vérité. Alors nous pouvons être sûrs que ce n'est pas la piété, et qu'il faut les éviter.

2.2 Ch. 1:2

En outre, selon le verset 2, l'apostolat de Paul avait en vue une immense bénédiction dont la plénitude est future. En lisant le Nouveau Testament, nous rencontrons assez fréquemment l'expression : « la vie éternelle » ; en regardant de près tous les passages, nous découvrirons qu'il n'est pas facile d'en épuiser toute la signification : elle comprend des immenses profondeurs de bénédiction.

Il est tout à fait certain selon l'Écriture que celui qui croit en Christ a la vie éternelle, et qu'il l'a déjà *maintenant*. C'est l'apôtre Jean qui insiste particulièrement sur ce côté des choses dans ses écrits. Nous les croyants, nous

avons déjà cette vie en Christ, et nous sommes déjà introduits dans les relations qui sont propres à cette vie, et nous sommes rendus participants de l'intelligence, de la communion, des joies et des activités qui sont propres à cette vie. Pourtant la plénitude de cette vie n'est pas encore là, comme notre verset 2 l'indique, et cet aspect de la vie éternelle est en harmonie avec la première allusion qu'en fait l'Écriture au Psaume 133:3. La seule autre allusion dans l'Ancien Testament se trouve en Daniel 12:2, et dans ces deux passages, l'expression « la vie éternelle » se réfère à la bénédiction de l'ère brillante à venir, une fois la malédiction ôtée de la création, et une fois que la mort sera devenue l'exception et non plus la règle, comme maintenant. Quand la terre sera inondée de la lumière de la connaissance de Dieu, on jouira alors de la bénédiction de la vie éternelle.

L'Ancien Testament n'élève pas nos pensées au-dessus de la terre comme le fait le Nouveau Testament. Le verset que nous considérons nous montre que la vie éternelle était dans les pensées de Dieu avant que le monde fût, et en harmonie avec cela, elle demeurera dans toute sa plénitude quand le monde présent aura cessé d'exister. Nous vivons dans l'espérance de la vie éternelle, et notre espérance est sûre parce qu'elle est basée sur la Parole de Dieu qui ne peut mentir.

Si certains éprouvent de la difficulté à faire accorder l'assurance de Jean quant à la possession présente de la vie éternelle, et l'espérance, chez Paul, de la vie éternelle dans le futur, ils feront bien de se souvenir que nous utilisons communément le mot « vie » dans plusieurs sens. Par exemple, en parlant d'un malade dans un état critique, on dit : « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Par « vie », on entend l'étincelle de vie, l'énergie vitale PAR laquelle nous vivons. En parlant de quelqu'un qui a gaspillé beaucoup d'argent à poursuivre les plaisirs, on dit qu'il « profité de la vie ». C'est une erreur bien sûr quant à ce qui constitue vraiment la vie, mais on utilise clairement le mot de « vie » en lui donnant la signification de ces relations et de ces plaisirs qui enjolivent la vie pratiquement — la vie DANS laquelle nous vivons.

Nous *avons* la vie éternelle maintenant aussi véritablement, et autant, que nous l'*aurons*, si nous parlons du premier sens du mot. Mais si nous pensons au second sens, nous pouvons nous réjouir de ce que nous allons la connaître dans une bien plus grande mesure que maintenant. Visitant une serre tropicale, nous avons découvert, parmi d'autres plantes, un cactus ressemblant à un concombre couvert de petites épines et planté bien droit dans son pot. Nous avons reconnu qu'il s'agissait d'un spécimen nain d'un cactus de plus de 6 mètres de haut, fort abondant en Jamaïque. Le cactus nain est aussi vivant que le cactus géant. Sa vie est tout à fait du même ordre. Toute la différence réside dans l'environnement.

C'est là une illustration de notre sujet, car pour nous qui avons la vie

éternelle, le monde est un lieu glacial, et les plaisirs propres à cette vie se trouvent, par le Saint Esprit qui nous a été donné, dans la Parole de Dieu et parmi le peuple de Dieu et au service de Dieu, ce qui nous procure un environnement comme une serre chaude au milieu d'un monde glacial. Nous avons cependant l'espérance d'être transplantés dans les régions tropicales chaudes auxquelles la vie éternelle appartient. L'apôtre vivait et servait dans cette espérance, comme nous aussi.

Remarquons le mot « promise » au verset 2. La vie éternelle n'était pas seulement une intention avant que le monde existe, mais elle était promise. À qui, — sachant que l'homme n'existait pas encore ? En tout cas, nous pouvons dire sans risque que, quand le Seigneur Jésus est devenu Homme pour glorifier le nom de Dieu et racheter les hommes, Il avait la promesse qu'Il deviendrait la Source de la vie éternelle pour ceux qui Lui seraient donnés, selon la déclaration de Jean 17:2.

2.3 Ch. 1:3

Si le verset 2 de notre chapitre regarde vers une éternité future, quand la promesse faite dans l'éternité passée sera accomplie, le verset 3 parle du présent dans lequel la parole de Dieu est manifestée par la prédication. Et le commandement autorisant cette prédication provenait « de *notre Dieu sauveur* » ; le résultat de cette prédication quand on y croit, c'est donc le *salut*. Cette prédication, ou proclamation, avait été confiée en premier lieu à Paul. Il serait vraiment bon que tous ceux qui, de nos jours, ont part à cette grande œuvre, étaient profondément marqués par sa dignité et son importance. Malheur à nous si nous faisons de notre prédication un moyen de manifester notre intelligence ou notre importance ! Ce que notre prédication doit manifester, c'est la Parole de Dieu.

2.4 Ch. 1:5-13a

Le thème principal de l'épître commence au verset 5. Paul avait été en Crète, et en était parti avant d'avoir eu le temps de donner aux toutes jeunes églises des instructions sur beaucoup de points. Il avait donc laissé Tite pour le faire, et aussi pour qu'il désigne des anciens avec son autorité. Les versets 6 à 9 qui suivent donnent les caractéristiques requises chez ces anciens.

Ces versets ne sont pas une simple répétition de 1 Timothée 3. Les conditions de la Crète différaient de celles d'Éphèse. Il y avait des dangers

similaires provenant « d'insubordonnés, vains discoureurs et séducteurs » (1:10) dans les deux endroits, mais les caractéristiques naturelles de la race crétoise étaient particulièrement mauvaises, au point qu'un de leurs prophètes, un voyant païen, avait été poussé à les dénoncer en des termes aussi forts que « toujours menteurs, de méchantes bêtes [sauvages], des ventres paresseux ». Telle était la vieille nature des Crétois convertis, et telle elle demeurait chez ceux qui se convertissaient ; hélas, elle se manifestait, et c'est pourquoi Tite, au verset 13, reçoit l'instruction de les reprendre vertement.

Un *menteur* n'aime évidemment pas la vérité. Une méchante *bête sauvage* (car tel est bien le sens du mot) n'aime pas la contrainte, spécialement la contrainte de la part du bien, car sa nature est d'être insoumise. Un *ventre paresseux* ne pense guère qu'à ce qui est procuré à son moi, et son moi avec ses désirs les plus bas. Voyez combien les instructions apostoliques répondaient complètement à cette triste condition.

Ces anciens que Tite devait établir comme surveillants devaient être capables de tenir ferme la fidèle parole. Ils devaient aimer la vérité. En outre ils devaient la tenir ferme comme ils avaient été enseignés [« selon la doctrine »], c'est-à-dire qu'ils devaient reconnaître l'autorité avec laquelle elle leur avait été donnée à l'origine, la respecter soigneusement et y être soumis. C'est pourquoi, outre le fait d'être eux-mêmes sobres, ils devaient être capables d'exhorter par un sain enseignement efficacement. Les hommes stigmatisés par l'apôtre comme des séducteurs étaient prêts à enseigner n'importe quoi pourvu qu'ils y trouvent un gain, et ceci était bien en accord avec le caractère crétois, car être capable d'acquérir facilement de l'argent est une nécessité primordiale pour un ventre paresseux. D'autre part, le surveillant devait être ni « adonné au vin », ni « avide d'un gain honteux ». Marqué lui-même par ces caractères de piété, tout à fait à l'opposé des traits naturels des Crétois, il serait bien qualifié pour exercer l'autorité parmi eux.

Avant d'aller plus loin, remarquons que ce passage tient comme établi que les problèmes dans l'assemblée doivent être réglés par Dieu. S'il ne s'était agi que d'une préférence humaine ou d'un choix humain, Paul aurait dit à Tite de pousser les Crétois à développer un ordre ecclésiastique, et à établir les coutumes religieuses les plus appropriées à leur île et à leurs coutumes. Il ne fait rien de tel, mais il lui dit plutôt de mettre « en bon ordre les choses qui restent à régler » puisque l'ordre divin leur avait été donné à connaître. Le fait est que l'ordre divin est extrêmement simple, ne demandant rien que de l'humilité, de la grâce et de la spiritualité — mais c'est justement là que réside le problème, car les hommes aiment naturellement ce qui est orné, voyant et imposant.

Remarquez aussi que les hommes qui devaient être établis comme anciens

au v. 5, sont appelés surveillants au v. 7. Le mot du verset 5 est *presbuteros* qui a donné les mots presbytère et presbytérien. Le mot du verset 7 est *episcopos* qui a donné les mots épiscopal et épiscopalien. Le sens direct de *presbuteros* est « ancien », et celui de *episcopos* ou évêque, est « surveillant ». À l'origine ce n'était que des mots différents pour désigner un même homme !

2.5 Ch. 1:13b-16

Les surveillants devaient être sobres et sains dans la foi, comme nous l'avons vu, mais selon le verset 13, tous les croyants doivent être sains dans la foi. C'est un point de toute importance. Si nous sommes nous-mêmes justes, c'est-à-dire purs, alors toutes les choses sont pures pour nous, car la sainteté intérieure préserve de l'infection. Au contraire, les souillés et incrédules souillent tout ce qu'ils touchent.

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1-8

Au début du chapitre 2, l'apôtre attire l'attention de Tite non plus sur les surveillants, mais vers ceux qu'on pourrait appeler les simples croyants de l'église. Il y avait plus d'un surveillant par assemblée au début, mais tous les hommes âgés n'étaient pas surveillants. Il y avait par conséquent des hommes âgés auxquels on pouvait s'adresser comme à une classe à part, comme aussi des femmes âgées, des jeunes femmes et de jeunes hommes. Des instructions adaptées à leurs diverses conditions sont adressées à chaque classe. On est frappé de voir la répétition des mots « sain » et « sobre » dans ces versets. On les trouve chacun trois fois, même si le terme utilisé dans l'original n'est pas exactement le même dans chaque cas. Il est à noter cependant que le mot plusieurs fois répété et traduit par « sain », est celui dont dérive le mot « hygiénique », souvent utilisé aujourd'hui. Il signifie *salubre*. La saine doctrine est effectivement la doctrine qui favorise la bonne santé spirituelle.

3.2 Ch. 2:9-10

Au verset 9, il passe aux esclaves, ou serviteurs. Un service quelconque demandé à quelqu'un qui est une méchante bête sauvage par nature, c'est comme un joug ulcérant son cou. Mais ici il s'agit de convertis. Dans les jours de leur vieille nature de bête sauvage, ils avaient servi sous le fouet, comme sert une bête sauvage : ils répliquaient et contredisaient autant qu'ils l'osaient, ils volaient leurs maîtres en toute occasion. Maintenant il leur fallait obéir à leurs maîtres, et leur complaire en toutes choses, montrant toute bonne fidélité, — avec pour effet d'orner « en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur ». La doctrine est belle en elle-même, si belle, penserait-on, qu'il est impossible de l'orner davantage. Mais cela se peut. Quand la doctrine de Dieu est traduite en exemple et appliquée dans la belle vie d'un pauvre esclave, qui, avant sa conversion, était une terreur, elle est vraiment ornée, et rendue belle y compris aux yeux de spectateurs inattentifs.

3.3 Ch. 2:11-13

Or, qu'est-ce qui peut produire un pareil changement dans nos vies ? Qu'est-ce qui l'a produit dans la vie de certains de ces Crétois avilis ? Rien que

la grâce de Dieu. Or c'est de cette grâce que le verset 11 nous parle. La loi avait été donnée par Moïse, et communiquée au petit cercle de la race d'Israël. La grâce de Dieu s'est levée comme le soleil dans le ciel pour briller sur tous les hommes. Nous sommes venus sous l'éclat de sa lumière, ce dont nous bénirons Dieu éternellement.

3.3.1 - Ch. 2:11

Le verset 11 doit bien se lire : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes », et non pas selon le Texte Reçu qui dit : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut à tous les hommes est apparue ». L'accent est mis sur le fait qu'il y a maintenant un salut pour tous, et que la grâce de Dieu qui a apporté le salut au monde entier, nous enseigne comment vivre en attendant l'apparition de la gloire. Le verset 13 n'est pas aussi clair qu'il le faudrait dans la Version Autorisée anglaise, car elle traduit « l'apparition glorieuse », au lieu de « l'apparition de la gloire ». Il y a un lien et un contraste frappants entre la *grâce* qui *est apparue* et la *gloire* qui *doit encore apparaître*.

3.3.2 - Ch. 2:12

La grâce de Dieu a brillé dans toute sa splendeur en Christ et dans Son œuvre rédemptrice. Dans son étendue et sa portée, elle n'est pas confinée à Israël, comme l'était la loi, mais elle englobe tous les hommes, bien que, dans son application, elle soit bien sûr limitée à ceux qui croient. C'est pourquoi le verset 12 commence par : « nous enseignant ». Non pas « enseignant *tous* », mais « *nous* enseignant », c'est-à-dire *nous* qui croyons. Ceux qui reçoivent ce salut que la grâce a apporté, sont mis par-là à l'école que la grâce a instituée.

Ce fait important est trop souvent négligé, causant beaucoup de dommages et de pertes. Il y a en effet ceux qui refusent et dénoncent le fait de la sécurité éternelle du vrai croyant, parce qu'ils pensent que c'est la porte ouverte à toute sorte de relâchements ! Ils imaginent que, si l'on était assuré du salut éternel, toute contrainte serait ôtée, comme si la seule contrainte efficace était la crainte du fouet — le fouet de la damnation éternelle. La grâce est bien plus puissante dans ses effets que la peur, et même que la peur engendrée autrefois par la loi de Moïse.

Nous lisons que « la loi était faible par la chair » (Rom. 8:3), et elle a failli

entièrement à refréner la chair. Tout vrai croyant a cependant passé par la nouvelle naissance, et il possède donc une nouvelle nature. La chair, la vieille nature, reste encore en lui, mais elle est jugée et condamnée, et la grâce pose sur elle une main qui retient, tandis qu'elle stimule tout ce qui est de la nouvelle nature. « L'impiété et les convoitises mondaines » sont l'expression naturelle de la vieille nature, et la grâce nous enseigne à les repousser. La nouvelle nature s'exprime par la sobriété, la justice et la piété, et la grâce nous enseigne que ces choses doivent nous caractériser.

Il y avait bien sûr un enseignement de ce genre sous la loi, car les Juifs avaient « la formule de la connaissance et de la vérité dans la loi » (Rom. 2:20). Cela consistait à formuler clairement ce qui était juste et ce qui était mal. La loi était comme un maître d'école distribuant impartialement un code de règles, tout à fait péremptoire, très clair et bien imprimé, mais sans offrir aux élèves la moindre assistance pour appliquer ces règles. La grâce enseigne d'une manière bien plus efficace. Il y a bien sûr la même clarté sur tout ce qu'elle commande, et le niveau requis est même plus élevé que celui exigé par la loi, mais en plus, il y a le fait qu'elle opère EN nous. Quand Paul prêchait la grâce de Dieu aux Thessaloniciens et qu'ils recevaient son message dans son vrai caractère de Parole de Dieu, il pouvait dire qu'elle opérait en eux qui croyaient (1 Thes. 2:13).

C'est la manière d'opérer de la grâce. Elle opère en nous, elle nous soumet. Elle ne place pas seulement un livre de leçons devant nos yeux, mais, élément par élément, elle produit en nous exactement ce qu'indique le livre de leçons. C'est le cas, bien sûr, quand la grâce de Dieu est réellement reçue. Là où elle n'est pas réellement reçue, les gens peuvent faire toutes sortes de choses sous couvert de la grâce, « changeant la grâce de Dieu en dissolution » comme dit Jude au verset 4. Mais c'est parce que ce sont des impies, et non de vrais chrétiens.

La grâce nous enseigne à vivre *sobrement*, c'est-à-dire « avec retenue et réflexion ». Elle nous redresse donc chacun quant à nous-mêmes. Elle nous enseigne à vivre *justement*, c'est-à-dire d'une manière juste vis-à-vis des autres. Elle nous enseigne à vivre *pieusement*, c'est-à-dire à donner à Dieu Sa juste place dans nos vies. Elle nous met dans le droit chemin quant à Dieu, quant à l'homme et quant à nous-mêmes, et elle nous place dans l'attente de « l'apparition de la gloire » (2:13).

3.3.3 - Ch. 2:13

Voici un Crétois converti. Cette bête sauvage d'homme est complètement domptée, et peine maintenant pour servir son maître sobrement, justement et pieusement. Mais supposez qu'il n'ait pas d'espérance : la vie lui semblerait bien grise. Mais la grâce lui enseigne à lever les yeux, et à attendre la gloire qui approche, la gloire « de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (2:13). La gloire sera le résultat de toutes les espérances que la grâce a éveillées. Il est bien possible que, par « la bienheureuse espérance», l'apôtre désigne la venue du Seigneur pour les Siens, dont il parle aux Thessaloniciens dans sa première épître (1 Thess. 4:15-17), et s'il en est ainsi, nous avons devant nous au verset 13 l'espérance à la fois de Sa venue *pour* les Siens, et de Sa venue *avec* les Siens.

3.4 Ch. 2:14-15

Celui qui va bientôt apparaître est Celui qui s'est offert Lui-même sur la croix, et le verset 14 déclare de manière très frappante l'un des grands buts qu'Il avait devant Lui en se donnant Lui-même. C'était afin de nous racheter de toute l'iniquité [marche sans loi et sans frein] où nous étions tombés afin qu'étant entièrement purifiés, nous puissions être un peuple acquis pour être Sa possession spéciale, « zélé pour les bonnes œuvres ». Il ne suffit pas d'être délivrés de la pratique du mal ; nous avons à être zélés dans la poursuite du bien, non seulement de façon théorique, mais aussi pratiquement. Nous devons non seulement faire de bonnes œuvres, mais aussi les faire avec zèle. Combien tout ceci ornera de manière saisissante la doctrine de notre Dieu Sauveur. Autrefois menteur, une méchante bête sauvage, un ventre paresseux, et maintenant racheté de l'iniquité, purifié devant Dieu, et zélé pour les bonnes œuvres. Quelle transformation !

4 - Chapitre 3

4.1 Ch. 3:1-4

Les deux premiers versets du chapitre 3 poursuivent le même thème, donnant de plus amples détails sur la conduite pieuse que l'évangile inculque. L'obéissance et la soumission aux autorités, la douceur et l'humilité envers tous les hommes sont des traits diamétralement opposés à tout ce qu'étaient les Crétois par nature, et à ce que nous sommes nous aussi, comme l'apôtre le rappelle au verset 3. « Nous » dit-il en contraste avec « leur » (= eux) au verset 1. Quelle image il donne de lui-même, de Tite et de nous tous dans ce verset, selon nos caractères naturels ! Quelle accusation effrayante, mais vraie ! Ceci étant, se haïr l'un l'autre n'est guère surprenant quand on est haïssable soi-même. Combien le verset 4, venant après tout cela, est merveilleux !

Haïssables… nous l'étions tous. Bien qu'aveugles vis-à-vis de notre caractère haïssable, nous étions très sensibles à ce qui était détestable chez les autres, et c'est pourquoi le monde est plein de haine. Alors Dieu abaisse Ses yeux sur cette scène, et voilà qu'éclate sur ce monde de haine la lumière de Sa bonté et de Son amour. Que Dieu aime ceux qui n'étaient pas aimables est merveilleux ; qu'Il aime ceux qui étaient positivement haïssables est encore plus merveilleux ! Or c'était bien le cas ! L'expression « amour envers les hommes » traduit un seul mot grec, *philanthropia*. La bonté et la philanthropie [amour du genre humain] de notre Dieu Sauveur sont apparues. Le mot n'indique pas simplement que Dieu aime l'homme comme Il aime toutes Ses créatures, mais qu'Il a une affection spéciale pour l'homme — un coin spécialement chaud dans Son cœur pour l'homme, si l'on ose parler ainsi. Sa philanthropie s'est exprimée dans Sa bonté et Sa miséricorde, et c'est par Sa miséricorde que nous avons été sauvés.

4.2 Ch. 3:5a

Dans l'Écriture, le salut est généralement lié à l'œuvre accomplie *pour* nous. C'est vrai aussi bien dans les types de l'Ancien Testament que dans la doctrine du Nouveau Testament. Nous avons à rester tranquille et à voir le salut du Seigneur qui s'opère en dehors de nous. Notre passage est une exception à cette règle générale, puisqu'il nous est dit que nous sommes sauvés par une œuvre accomplie *sur* nous et *en* nous. L'œuvre *en* nous est tout aussi nécessaire que celle opérée *pour* nous. C'est très clair si l'on considère le type de la

délivrance d'Égypte avec Israël. Par l'œuvre puissante de Dieu accomplie pour eux, ils furent sauvés / libérés du pays d'esclavage, mais malgré tous les miracles accomplis en leur faveur, la grande majorité d'entre eux est tombée dans le désert, et n'a jamais atteint le pays de la promesse. Pourquoi ? La réponse de l'Écriture est : « Et nous voyons qu'ils n'y purent entrer *à cause de l'incrédulité* » (Héb. 3:19), c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas de foi, aucun travail de Dieu n'avait eu lieu en eux.

4.3 Ch. 3:5b

Selon le verset 5, le salut n'est pas selon des œuvres de justice que nous aurions accomplies, mais selon la miséricorde de Dieu, et les moyens en sont « le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint ». En Jean 3 où il est question de la nouvelle naissance, l'Esprit de Dieu est l'Agent ou Opérateur, et « l'eau » est l'instrument qui la produit. Ici aussi nous avons l'Esprit et l'eau, mais il est seulement fait allusion à l'eau par le mot « lavage ». Remarquons que le mot « régénération » dans ce verset n'est pas l'équivalent exact de la nouvelle naissance. Le seul autre passage où ce mot est utilisé est en Matthieu 19:28, et il vise le nouvel ordre de choses qui sera établi au jour de la gloire de Christ. Nous n'avons pas encore ce nouvel ordre de choses, mais nous sommes passés par le lavage, la purification, le renouvellement moral et spirituel qui est en harmonie avec ce jour-là.

Ce lavage est par la Parole. C'est ce qu'affirme Éph. 5:26, mais il s'agit là de l'action continuelle et répétée de la Parole, tandis qu'ici, il s'agit de l'action faite une fois pour toutes, et jamais répétée, de la Parole dans notre nouvelle naissance. Cependant la parole n'est pas active sur nous en dehors de l'action du Saint Esprit qui opère en puissance régénérante.

4.4 Ch. 3:6

Ce passage de l'Écriture ne parle pas seulement du travail initial du Saint Esprit en nous pour la nouvelle naissance, et du renouvellement qui en résulte, mais aussi du don de l'Esprit. Il a été « répandu richement sur nous ». Étant ainsi accordé, Il est l'énergie de la vie nouvelle que nous avons maintenant, et jour après jour, Il opère en nous un renouvellement, qui lui-même opère une délivrance continuelle et croissante de l'ancienne vie dans laquelle nous vivions autrefois. Le Saint Esprit a été répandu en nous par Jésus Christ notre Sauveur, et comme fruit de Son œuvre. Il a été répandu en nous abondamment, et ainsi nous

pouvons jouir de ce qui est vraiment la vie en abondance. Nous n'avons pas seulement la vie, mais nous l'avons en abondance, comme le Seigneur le dit en Jean 10:10.

4.5 Ch. 3:7

L'œuvre *en* nous est alors tout autant nécessaire que l'œuvre *pour* nous. Il est également vrai que l'œuvre *pour* nous est tout autant nécessaire que l'œuvre *en* nous, et c'est ce qu'indique le verset 7. Nous ne pouvions pas devenir héritiers de Dieu simplement par l'œuvre de l'Esprit en nous, car il nous fallait être justifiés devant Dieu, et ceci est accompli par la grâce qui travaille pour nous en Christ. Lavés, régénérés et justifiés, la grâce pouvait alors aller plus loin et faire de nous des héritiers, mais ces trois choses étaient toutes nécessaires.

Remarquez que nous avons été faits « héritiers selon l'espérance de la vie éternelle », c'est-à-dire que nous partageons avec Paul cette merveilleuse espérance, comme on peut le voir en comparant ce verset avec 1:2, bien qu'aucun d'entre nous ne soit apôtre.

Dieu nous sauve pour faire de nous Ses héritiers, et il est frappant de voir combien Il est présenté comme Sauveur dans cette épître. Il est encore plus frappant que le terme de Sauveur soit appliqué à la fois à Dieu et au Seigneur Jésus, d'une manière telle qu'elle nous assure que Jésus est Dieu. Au chapitre 1, nous lisons « notre Dieu Sauveur » (1:3), et « Christ Jésus notre Sauveur » (1:4). Au chapitre 3, nous lisons « notre Dieu Sauveur » (3:4), et « Jésus Christ, notre Sauveur » (3:6). Au chapitre 2, c'est « notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (2:13).

4.6 Ch. 3:8

Quand, au début du verset 8, l'apôtre dit « c'est une parole certaine », il n'est pas facile de déterminer s'il se réfère à ce qu'il vient juste d'écrire, ou à ce qui suit immédiatement, mais il semble que la première suggestion soit la bonne. Il semble que Tite devait constamment replacer devant ces Crétois convertis la manière dont ils avaient été lavés, renouvelés, justifiés et faits héritiers, pour qu'ils puissent être stimulés à poursuivre ces bonne œuvres qui sont en harmonie avec une telle grâce, et non seulement en accord avec la grâce, mais aussi avec ce qui est bon et profitable pour les hommes. Combien cela illustre clairement ce qu'on dit souvent, à savoir que toute bonne conduite découle de la compréhension de la position où nous sommes mis. Ici encore nous rencontrons

le fait que la connaissance de la grâce pousse à la sainteté pratique, et non pas à l'insouciance.

4.7 Ch. 3:9-11

En gardant et affirmant constamment la vérité, Tite pourrait éviter toutes ces folles questions et contestations au sujet de la loi, si communes en ce temps-là. Rien ne vaut le zèle dans ce qui est bon pour chasser le mal. Bien sûr, il peut arriver qu'il y ait un homme amenant ces questions et controverses à un point tel qu'il devienne un chef de faction dans l'église, un faiseur de secte, un homme sectaire (c'est le sens du mot ici, bien que la version anglaise le traduise par « hérétique »). Un tel homme devait recevoir « une première et une seconde admonestation », et s'il restait inflexible, il devait être rejeté. Se faire chef de parti est un grave péché.

4.8 Ch. 3:12-15

L'épître se termine par quelques mots à l'égard d'autres serviteurs du Seigneur. Il fallait leur fournir tout ce qui est nécessaire, et cela conduit l'apôtre à placer devant les saints l'obligation de s'appliquer à travailler de la bonne manière pour pouvoir non seulement disposer soi-même des nécessités de la vie, mais pour avoir aussi les moyens de donner, et ainsi de porter du fruit. Les Crétois autrefois paresseux, devaient être maintenant des travailleurs zélés, et aider les autres.

Épitre à Philémon

F.B. Hole

Table des matières :

1 Les personnes mentionnées en Colossiens 4
2 Circonstances
3 Pardon, confession, restitution
4 v. 7. Convenances dans les relations
5 v. 8-10. Le sujet d'Onésime est abordé
6 v. 13-17. Les droits de Philémon et le devenir d'Onésime
7 v. 18-19. La restitution
8 v. 19. Obligations de Philémon
9 v. 20-21
10 Ce qu'il faut retenir

1 - Les personnes mentionnées en Colossiens 4

Après avoir lu cette courte épître, il vaut la peine de lire les douze derniers versets de l'Épître aux Colossiens, en notant spécialement les divers noms de personnes mentionnés par Paul. Pas moins de huit de ceux mentionnés dans l'épître à Philémon, se retrouvent dans l'épître aux Colossiens, et plusieurs d'entre eux d'une manière qui éclaire leur histoire.

Philémon, un ami bien-aimé et compagnon d'œuvre de l'apôtre, vivait de toute évidence à Colosses. Il semble qu'Apphie était sa femme, et Archippe son fils ; celui-ci était aussi un homme doué, et un service bien précis lui avait confié par le Seigneur. La maison de Philémon était le lieu de réunion pour le peuple de Dieu, si bien que Paul pouvait parler de « l'assemblée qui se réunit dans ta maison ».

Onésime, à propos de qui l'apôtre écrit l'épître, avait été auparavant un domestique ou esclave de Philémon comme le verset 16 le montre. Il avait fait du tort à son maître chrétien, avant de s'enfuir (v. 15 et 18). Par la grande grâce de Dieu cependant, l'esclave fugitif était entré en contact avec Paul à Rome pendant son emprisonnement, et avait été converti par son moyen (v. 10) ; la conversion avait été si profonde que Paul pouvait peu après parler de lui comme d'un « fidèle et bien-aimé frère » (Col. 4:9).

2. Circonstances

À ce moment-là, Tychique quittait Rome pour Colosses, porteur de la lettre de Paul à cette assemblée, et l'apôtre profite de cette occasion favorable pour renvoyer Onésime auprès de son peuple, en compagnie de Tychique, pour rencontrer à nouveau son maître à qui il avait fait tort en son temps. Ce n'était pas rien pour Onésime de se trouver en présence de Philémon, même si la grâce de Dieu avait opéré sa conversion depuis sa malversation ; Paul écrit donc avec prévenance une lettre à Philémon d'explication et d'intercession pour Onésime ; et c'est à celui-ci qu'il confie la lettre. Dieu a jugé bon d'insérer cette courte lettre (l'épître qui est devant nous) dans Sa Parole comme étant un écrit inspiré. Elle a une place spéciale dans l'ensemble de la vérité telle que révélée dans l'Écriture.

3. Pardon, confession, restitution

En premier lieu cette épître nous montre comment le pécheur converti marche désormais dans des sentiers de justice pratique. Quand Onésime avait fait du tort à son maître Philémon, il était inconverti. Maintenant il est devenu un frère bien-aimé, mais cela ne le décharge pas des obligations contractées du fait de son ancien péché. En ce qui concerne Dieu, ce péché était pardonné avec tous ses autres péchés, car il avait été justifié de tout (Actes 13:39). Mais en ce qui concernait Philémon, il était nécessaire qu'il y eut confession et restitution, d'une sorte ou d'une autre. L'épître montre comment la restitution fut faite dans ce cas, et simultanément elle nous enseigne une leçon importante. Si nous avons fait quelque tort tangible à autrui, la seule preuve effective de repentance qui peut être donnée est celle de la confession et de la restitution, pour autant que cela soit en notre pouvoir. C'est toujours un processus pénible, mais c'est la justice pratique, très efficace comme témoignage, et glorifiant Dieu tout à fait.

4 - v. 7. Convenances dans les relations

Redisons-le, l'épître appuie et met l'accent sur la courtoisie comme étant une grâce qui convient au christianisme. Il est bien évident que le chrétien doit être marqué par l'honnêteté, la franchise et la transparence, qui sont à l'opposé de l'hypocrisie et de la flatterie qui caractérisent tellement le monde. Mais il ne faut pas laisser la franchise dégénérer en rudesse sans cœur. Les droits d'autrui doivent être pris en considération et reconnus, et le chrétien doit s'exprimer avec des sentiments purifiés et avec courtoisie. Remarquez au verset 7 la manière heureuse dont Paul exprime son approbation de la grâce et de la bonté caractérisant Philémon.

5 - v. 8-10. Le sujet d’Onésime est abordé

Remarquez aussi le tact et la délicatesse avec lesquels Paul introduit le sujet d’Onésime aux versets 8 à 10, avec supplications, alors qu’il était en droit de faire usage de son autorité apostolique pour commander ; il présente aussi Onésime comme son fils spirituel, qui lui a été donné pendant son épreuve et son emprisonnement — une considération bien propre à émouvoir le cœur de Philémon.

6 - v. 13-17. Les droits de Philémon et le devenir d'Onésime

On voit aussi au verset 13 et suivants, un tact et une courtoisie donnés de Dieu. Paul aurait aimé garder Onésime pour l'aider dans son épreuve, mais il sentait que le faire sans consulter Philémon aurait été prendre une liberté indue. L'ancien maître d'Onésime avait des droits que Paul respectait scrupuleusement, reconnaissant que, pour lui, bénéficier de l'aide d'Onésime aurait été un profit accordé par Philémon. Il ne voulait pas s'approprier ce profit d'emblée, en mettant Philémon devant le fait accompli et sans autre possibilité que d'acquiescer par contrainte. Non, il renvoie Onésime, en se contentant d'avoir éventuellement ce profit comme fruit de l'action volontaire de Philémon.

Il était cependant possible pour Onésime que, retournant au lieu où il avait servi le péché autrefois, et au maître à qui il avait fait du tort, il puisse être plus pleinement et pour toujours à son service, selon le v. 15 : « afin que tu le possèdes pour toujours ». Mais quoi qu'il en soit, tout se passait désormais sur une autre base. Remarquez encore la courtoisie et le tact avec lesquels l'apôtre communique ce fait à Philémon, soulignant qu'il devait désormais le posséder non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé. Dans de telles conditions, Philémon allait obtenir d'Onésime un service de bien meilleure qualité, même si ce service allait être moindre quantitativement s'il le cédait volontairement pour revenir à Rome servir l'apôtre, ou pour aller ailleurs au service de Christ.

7 - v. 18-19. La restitution

Mais il y avait apparemment un tort fait à Philémon par Onésime du temps où il n'était pas encore converti. Son ancien maître avait subi une perte par malhonnêteté ou par détournement de fonds. Sachant cela, ou le suspectant, Paul assume une pleine responsabilité quant à une restitution adéquate. Le tort causé était à mettre au compte de l'apôtre, et il écrit de sa propre main un billet à ordre : « moi, je payerai ». Quel coup de maître nous trouvons dans les mots qui suivent, « pour ne pas te dire que tu te dois toi-même aussi à moi » !

8 - v. 19. Obligations de Philémon

Philémon, lui aussi, avait été converti par le moyen de Paul, et s'il ouvrait dans son registre un compte au nom de Paul, et le débitait de la perte pécuniaire subie du fait d'Onésime, il faudrait aussi le créditer de la valeur du service dévoué qui lui avait apporté la vie et le salut jusqu'au jour d'éternité, au travers d'une opposition et de souffrances terribles.

Il suffit de réfléchir un peu pour sentir combien l'effet de ces paroles a dû être irrésistible. Si Philémon avait été enclin jusque-là à être juste à l'excès et dur, combien il a dû être ému ! Quelle était sa perte après tout ? Combien elle devait sembler mesquine, même si elle se montait à de fortes sommes, en présence de l'immense dette d'amour qu'il devait à l'apôtre. L'effet sur Philémon a du être simplement bouleversant.

9 - v. 20-21

L’apôtre était conscient qu’il en serait ainsi, comme les versets 20 et 21 le montrent. À vrai dire, sa confiance en Philémon était telle qu’il s’attendait à ce que Philémon aille au-delà de ce qu’il lui demandait au sujet d’Onésime. C’est un merveilleux hommage rendu à Philémon ! Il n’est pas étonnant que Paul s’adresse à lui comme à un frère bien-aimé.

10 - Ce qu'il faut retenir

Sachant les terribles dégâts causés au beau nom de Christ parmi le peuple de Dieu à l'occasion d'affaires de ce genre, nous avons l'impression de ne pas pouvoir assez insister sur l'importance de cette épître. Elle nous inculque :

- quant à la partie *offensante*, fautive, un retour en toute humilité vers celui qui a été offensé, avec confession, et reconnaissance de ses droits à la restitution,
- quant à l'*offensé*, la réception du fautif repentant en grâce, avec la reconnaissance la plus complète possible de tout ce que Dieu a opéré en lui, soit par la conversion comme dans le cas d'Onésime, soit par la restauration comme ce peut être le cas pour beaucoup d'entre nous,
- quant au *médiateur*, l'absence de tout ce qui pourrait ressembler à un esprit dictatorial, jointe à un amour ardent tant de l'offenseur que de l'offensé, s'exprimant par des prières et supplications marquées par la courtoisie et le tact.

Nous ne devons pas laisser cette épître sans noter la manière frappante dont toute cette histoire illustre le sens de ce qu'est la médiation, et ce qu'elle implique ; c'est vraiment une illustration du passage de 1 Tim. 2:5 : « Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'Homme Christ Jésus ». Dieu est Celui qui a été offensé par nos péchés, l'homme est celui qui a offensé, l'Homme Christ Jésus est le médiateur.

Nous nous voyons dépeints dans Onésime et sa triste histoire. Nous aussi, nous étions « inutiles ». Nous avons « fait du tort » à Dieu, et par conséquent nous étions Ses débiteurs, avec une dette que nous ne pouvions pas payer. Nous aussi, nous avons été « séparés » de Lui, car nous avions peur de Lui, et nous désirions nous trouver le plus loin possible de Sa présence. Nous Lui étions devenus étrangers, et c'était le fruit du péché.

La médiation de Paul entre Philémon et Onésime illustre, bien que faiblement, ce que Christ a fait. Ne pouvons-nous pas presque entendre le Sauveur béni parlant de cette manière, quand, sur la croix, Il s'est chargé de nos iniquités et a subi le jugement que nous méritions ? Ne Le bénirons-nous pas à toujours de ce que, à l'égard de tout ce qui était dû à cause de nos péchés, Il a dit à Dieu : « Mets le Moi en compte ».

Mais il y a quand même une différence : tandis que Paul devait écrire « moi, je payerai », notre Sauveur ressuscité n'utilise pas le futur. Ce qu'Il nous dit dans

l'évangile, comme fruit de Sa mort et de Sa résurrection, c'est « J'ai payé et rendu ». Il *a été* livré pour nos fautes, et *a été* ressuscité pour notre justification (Rom. 4:25). C'est pour cela que, justifiés par la foi, nous *avons* la paix avec Dieu (Rom. 5:1). En cela donc, l'illustration n'atteint pas, et de loin, le niveau de la réalité illustrée.

Notre illustration est aussi défaillante en ce que Dieu n'a pas besoin d'être persuadé pour exercer pleinement la grâce, comme il le fallait dans le cas de Philémon. Il est Lui-même la Source de la grâce. Cependant Il a besoin d'une base de justice pour déployer Sa grâce ; de la même manière Paul, en assumant toutes les obligations d'Onésime, fournissait à Philémon une juste raison pour agir en grâce. La médiation implique d'accepter de tels transferts de responsabilités, si l'on veut qu'elle soit exercée pleinement et effectivement ; en effet, ce n'est qu'alors que la grâce règne par la justice (Rom. 5:21).

Loué soit Dieu pour la médiation efficace de notre Seigneur Jésus, dont les résultats sont éternels. L'illustration de cette épître nous aide aussi à cet égard.

- En premier lieu, le message de Paul au sujet d'Onésime était qu'il soit *reçu* [v. 17 ; au v. 12, le Texte Reçu dit expressément « reçois-le »]. Il ne devait pas être ignoré et encore moins rejeté, mais il devait être reçu. Combien Dieu nous a reçus pleinement et réellement, nous qui avons cru.
- En second lieu, le message était « afin que tu le possèdes *pour toujours* » (v. 15). Les relations antérieures d'Onésime et son maître étaient, par nature, susceptibles d'être rompues, et elles le furent effectivement par la mauvaise conduite d'Onésime. Maintenant il y avait des relations nouvelles d'une nature telle qu'elles ne pouvaient pas être rompues. Il en va exactement de même dans les relations en grâce de Dieu avec nous. En tant que fruit de l'œuvre de Christ, nous nous tenons devant Lui dans une relation indéfectible et éternelle.
- En troisième lieu, Paul fait une demande à Philémon qui semble dépasser absolument ses possibilités. « Si donc tu me tiens pour associé à toi, reçois-le *comme moi-même* » (v. 17). Philémon aurait bien pu répondre, qu'avec toute la meilleure volonté du monde, il ne pouvait pas le faire ; le recevoir, oui ; le recevoir pour toujours, oui ; mais prétendre en arriver à le recevoir comme il recevrait l'apôtre bien-aimé, ce serait pure hypocrisie.

Ce que Philémon ne pouvait guère faire (nous nous hasardons à le penser), Dieu l'a fait. Tous les croyants, depuis Paul lui-même jusqu'à nous, et jusqu'au plus faible d'entre nous et jusqu'aux tout récents convertis, ne se tiennent pas

autrement devant Dieu que comme « agréables dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6). Nous avons été reçus dans toute l'acceptation et la faveur de Christ Lui-même — une chose stupéfiante, inexprimable et absolument incroyable, si la Parole de Dieu n'était pas là pour le déclarer.

Sur ce point l'illustration est tout à fait correcte, et elle l'est aussi en ce qui concerne les faits sous-jacents qui sont à la base de tout. Comme on l'a déjà remarqué, le lien entre Paul, le médiateur, et Onésime, l'offenseur, c'était l'*amour* ; entre Paul et Philémon, l'offensé, c'était une *association*.

En regardant par la foi à l'Homme Christ Jésus glorifié, le seul Médiateur, nous reconnaissons en adorant que Son lien avec Dieu est celui d'« associé », car Il est Dieu. Il est assez grand donc pour mettre sa main sur nous deux (Job 9:33). Il peut poser Sa main sur Dieu Lui-même, étant son compagnon (Zach. 13:7), et Il a mis Sa main sur nous pour notre bénédiction éternelle. Il nous a amené dans Sa propre position et dans Sa relation, nous liant dans la force de Son AMOUR éternel.

Mais ici encore nous devons noter combien l'illustration est faible, car Dieu le Père aime exactement comme Christ le Fils a aimé. L'amour du Père et l'amour de Christ sont doucement entrelacés. Nous chantons à juste titre :

> « Père, Ton amour souverain a cherché
> des captifs du péché, égarés loin de Toi.
> L'œuvre que Ton propre Fils a opérée
> nous a ramenés dans la paix et la liberté ».

Épitre aux Hébreux

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5
7 Chapitre 6
8 Chapitre 7
9 Chapitre 8
10 Chapitre 9
11 Chapitre 10
12 Chapitre 11
13 Chapitre 12
14 Chapitre 13

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1-2a
2.2 Ch. 1:2b
2.3 Ch. 1:3
2.4 Ch. 1:4
2.5 Ch. 1:5-14 — Sept citations de l'Ancien Testament
2.5.1 Le contenu des versets
2.5.2 Les citations
2.5.3 Le but de ces citations
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1-4
3.2 Ch. 2:5
3.3 Ch. 2:6-9
3.4 Ch. 2:10-11
3.5 Ch. 2:12-13

3.6 Ch. 2:14-17a
3.7 Ch. 2:17-18
4 Chapitre 3
4.1 Ch. 3:1
4.2 Ch. 3:2-6
4.3 Ch. 3:6b — Si du moins
4.4 Ch. 3:7-19
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1
5.2 Ch. 4:2-3
5.3 Ch. 4:4-11
5.4 Ch. 4:12-16 — Trois ressources : la Parole, la sacrificature de Christ, le trône de la grâce
5.4.1 Ch. 4:12-13
5.4.2 Ch. 4:14
5.4.3 Ch. 4:15
5.4.4 Ch. 4:16
6 Chapitre 5
6.1 Ch. 5:1-3
6.2 Ch. 5:4-6
6.3 Ch. 5:7-9
6.4 Ch. 5:10
6.5 Ch. 5:11-14
7 Chapitre 6
7.1 Ch. 6:1-3
7.2 Ch. 6:4-8
7.3 Ch. 6:9-12
7.3.1 Ch. 6:9
7.3.2 Ch. 6:10
7.3.3 Ch. 6:11-12
7.4 Ch. 6:13-18
7.5 Ch. 6:19-20
8 Chapitre 7
8.1 Ch. 7:1-3
8.2 Ch. 7:4-10
8.3 Ch. 7:11-14
8.4 Ch. 7:14-19
8.5 Ch. 7:20-22
8.6 Ch. 7:23-25

8.7 Ch. 7:26-28
8.7.1 Ch. 7:26
8.7.2 Ch. 7:27
8.7.3 Ch. 7:28
9 Chapitre 8
9.1 Ch. 8:1-2
9.2 Ch. 8:3-6
9.3 Ch. 8:7-13
10 Chapitre 9
10.1 Ch. 9:1-5
10.2 Ch. 9:6-8
10.3 Ch. 9:9-10
10.4 Ch. 9:11-15
10.5 Ch. 9:16-21
10.6 Ch. 9:22
10.7 Ch. 9:23
10.8 Ch. 9:24-26
10.9 Ch. 9:27-28
11 Chapitre 10
11.1 Ch. 10:1-4
11.2 Ch. 10:5-10
11.3 Ch. 10:11-14
11.4 Ch. 10:15-18
11.5 Ch. 10:19-22
11.6 Ch. 10:22-25
11.7 Ch. 10:26-31
11.8 Ch. 10:32-39
11.8.1 Ch. 10:32-36
11.8.2 Ch. 10:37
11.8.3 Ch. 10:38
11.8.4 Ch. 10:39
12 Chapitre 11
12.1 La foi dans la Parole de Dieu
12.2 Ch. 11:1-3. Ce que fait la foi. La création
12.3 Un plan du chapitre
12.4 Ch. 11:4-7. Abel, Énoch, Noé
12.5 Ch. 11:8-19. Abraham
12.6 Ch. 11:20-22. Isaac Jacob et Joseph
12.7 Ch. 11:23-28

12.8 Ch. 11:29-38
12.9 Ch. 11:39-40
13 Chapitre 12
13.1 Ch. 12:1
13.2 Ch. 12:2-4
13.3 Ch. 12:5-11
13.4 Ch. 12:12
13.5 Ch. 12:13-17
13.6 Ch. 12:18-24
13.7 Ch. 12:25-29
14 Chapitre 13
14.1 Ch. 13:1
14.2 Ch. 13:2-3
14.3 Ch. 13:4-6
14.4 Ch. 13:7
14.5 Ch. 13:8-10
14.6 Ch. 13:11-21. Sortir hors du camp
14.6.1 Sortir de la ville ou sortir hors du camp ?
14.6.2 Application de 13:13 à la chrétienté
14.6.3 Mille raisons pour ne pas obéir à 13:13. Les réponses des versets 15 à 17
14.6.4 Première objection, et la réponse du verset 13:15
14.6.5 Seconde objection, et la réponse du verset 13:16
14.6.6 Troisième objection, et la réponse du verset 13:17
14.6.7 Quatrième objection, et la réponse des versets 13:20-21
14.7 Ch. 13:22-25

1 - Introduction

Quelques mots préliminaires avant de commencer à considérer le texte en détail.

Bien que dans la version anglaise autorisée du Roi Jacques le titre de ce merveilleux traité soit « Épître de Paul aux Hébreux », son auteur a pourtant été conduit par l'inspiration de l'Esprit à omettre à la fois son nom et celui de ceux à qui il écrivait. Pourtant on y retrouve partout le témoignage qu'elle était adressée à des croyants Hébreux, et d'après un certain nombre de petites allusions, il est quasiment sûr qu'elle a été écrite par Paul. S'il en est ainsi, il s'agit de l'épître aux croyants Juifs que Pierre mentionne dans sa seconde épître comme ayant été écrite par « notre bien-aimé frère Paul » (2 Pierre 3:15).

Au cours de la lecture de cette épître, nous verrons qu'elle a été écrite parce qu'une certaine lassitude avait envahi ces croyants ; ils avaient les mains lassées et les genoux défaillants dans la course chrétienne, et ces symptômes inquiétants faisaient craindre que cette tendance à reculer aille jusqu'à l'apostasie déclarée pour quelques-uns d'entre eux.

Nous verrons aussi qu'il sera par-dessus tout insisté sur l'immense supériorité du christianisme sur le judaïsme, bien que ce dernier fasse appel à la vue, et le christianisme à la foi seulement. Par ailleurs cette épître les appelait aussi à rompre les derniers liens qui les rattachaient au système juif périmé, auquel ils avaient tendance à se raccrocher comme les Actes des Apôtres le montrent : Cette épître a dû être écrite quelques années seulement avant la cessation de l'imposant rituel du Judaïsme lors de la destruction de Jérusalem.

Il ne faut pas sous-estimer l'importance de cette épître pour le temps actuel. Des multitudes de croyants de nos jours, bien que faisant partie des nations et donc nullement liées au judaïsme, sont encore asservies à des formes perverties du christianisme, qui consistent très largement en des formes, des cérémonies et des rituels, lesquels sont eux-mêmes des imitations du rituel juif ordonné autrefois par Dieu pour tout le temps précédant la venue de Christ. Il se peut que la plupart de nos lecteurs soient maintenant libérés de ces systèmes, par la grâce de Dieu, et pourtant la plupart d'entre nous ont eu plus ou moins à faire avec eux, et en ont été influencés presque sans s'en rendre compte.

Si notre foi est ravivée par la lecture de cette épître, si nos yeux spirituels sont renouvelés à la vue des immenses gloires de Christ, et de la réalité de toutes ces vérités spirituelles fondées sur Lui, nous retrouverons de la vigueur pour courir « avec patience la course qui est devant nous » (Héb. 12:1).

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1-2a

L'épître s'ouvre de manière très majestueuse. L'épître aux Hébreux est le seul livre de la Bible commençant par le mot DIEU. Nous sommes immédiatement mis en face du fait extraordinaire que Dieu, qui avait parlé autrefois aux pères d'Israël par des prophètes, a maintenant parlé, en plénitude divine et de manière définitive, dans Son Fils. Notez simplement en passant que le verset 1 témoigne que l'épître est adressée aux Hébreux, car l'expression « aux pères » n'aurait aucun sens pour quelqu'un des nations.

Dieu étant un Dieu *vivant*, on ne peut que s'attendre à ce qu'Il *parle*. Avant la venue du péché, Il parlait librement à Adam, face à face ; après la chute Il ne s'est adressé qu'à des hommes choisis qui devinrent donc Ses porte-parole. Les prophètes avaient juste à dire ce qu'Il leur donnait, et souvent ils ont prononcé des paroles dont la signification complète leur était cachée, selon ce que nous dit 1 Pierre 1:10-12. Quand le Seigneur Jésus est venu accomplir la rédemption, Dieu a fait connaître toutes Ses pensées. Il n'a pas simplement parlé *par* Lui, comme un porte-parole, mais *en* Lui. La distinction ne ressort pas de la version autorisée anglaise, mais elle le devrait, car la préposition du verset 2 n'est pas « par » mais « dans ». Cette distinction est importante car elle préserve d'emblée le caractère unique de notre Seigneur. Quand le Fils parlait, c'était Dieu qui parlait, pour la simple raison que le Fils était Dieu.

2.2 Ch. 1:2b

Ayant mentionné le Fils, le Saint Esprit se met à déployer Sa gloire, non seulement la gloire qui est essentiellement la Sienne comme Dieu et comme Créateur, mais aussi celle qui est la Sienne en raison de l'œuvre de la rédemption. Ceci conduit à une digression longue mais très nécessaire, jusqu'à la fin du chapitre, tant et si bien que ces versets pourraient être mis en parenthèses. Nous devrions donc, après le mot « Fils » (1:2), passer directement au début du ch. 2, pour avoir le sens complet : « Dieu … nous a parlé dans le Fils … C'est pourquoi nous devons porter une plus grande attention ». Ce n'est qu'en arrivant au v. 3 du ch. 2, qu'on découvre la direction et le thème principal de ce discours Divin. C'était « un *si grand salut* qui a commencé par être *annoncé par le Seigneur* ». Quand Dieu formulait Ses commandements aux hommes, il suffisait que les anges Le servent, et qu'un homme comme Moïse soit Son porte-parole.

Maintenant que ce grand salut est le thème, le Fils Lui-même s'avance pour parler.

Cependant le thème direct du ch. 1 est la gloire unique du Fils. Dès qu'Il est mentionné, nos pensées sont emportées vers le moment où Sa gloire sera pleinement manifestée, puis elles sont ramenées vers le moment où cette gloire apparut en premier, en rapport avec les créatures. D'un côté, Il est l'Héritier, non seulement du trône de David, mais de « toutes choses », et cette expression recouvre les choses qui sont dans les cieux, et non pas seulement celles qui sont sur la terre. D'un autre côté, quand les mondes furent faits, c'est Lui qui les a faits. Dieu a effectivement créé, selon Genèse 1:1, mais quand les Personnes divines sont distinguées, comme dans ce passage d'Hébreux 1, la création n'est pas attribuée au Père, mais au Fils. Le Fils, que nous connaissons comme notre précieux Seigneur Jésus, fut l'Acteur tout-puissant dans ces scènes de création dont la splendeur est inconcevable.

2.3 Ch. 1:3

Le v. 3 place devant nous trois grandes choses Le concernant. D'abord nous avons *ce qu'Il est*, le resplendissement de la gloire de Dieu et l'expression exacte de tout ce que Dieu est. Deuxièmement, il nous est dit *ce qu'Il a fait*. Par Lui-même Il a accompli l'œuvre qui fait la purification des péchés. Comment Il l'a faite, cela n'est pas dit pour le moment, mais nous savons que ce fut par la mort de la croix. Troisièmement, il nous est dit *où Il est*. Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, c'est-à-dire qu'Il est assis à la place du pouvoir suprême, d'où tout sera administré en son temps. Combien il est merveilleux que ces trois choses aillent ensemble ! L'efficacité de l'œuvre qu'Il a accomplie dépendait de qui Il était et de ce qu'Il était ; tandis que la preuve et la démonstration de l'efficacité de Son œuvre ressortent du lieu où Il est, dans le fait qu'Il est assis à la place du pouvoir suprême. Si un croyant en Jésus est encore tourmenté par des doutes et des inquiétudes quant à la question de savoir s'il est réellement et effectivement purifié de ses péchés, qu'il regarde par la foi à ce trône dans les cieux où Jésus est assis, et qu'il ne doute plus !

Au verset 3 nous trouvons aussi le fait merveilleux que le Fils est le Soutien de toutes choses. Le verset précédent L'avait placé devant nous comme le Créateur de toutes choses, et comme l'Héritier de toutes choses. Maintenant nous découvrons qu'Il soutient et maintient toutes choses par la parole de Sa puissance. On parle quelquefois des lois de l'univers, on observe le fonctionnement de la loi de la gravitation, bien qu'on en ignore l'origine et la

cause. Il se peut même qu'avant peu il nous faille entendre la science versatile modifier et renverser tout ce qu'elle avait affirmé auparavant au sujet de ces lois. Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Nous savons que LA LOI de l'univers est la parole de Sa puissance, et c'est là tout ce qui compte réellement. Toutes les lois que nous pouvons observer, ou croire observer, sont très secondaires, et si les têtes pensantes des spéculations scientifiques renversaient soudainement leurs déclarations, nous ne changerions pas d'un cheveu.

Reprenons ceci brièvement. Le Fils est le Créateur, le Soutien et l'Héritier de toutes choses. Il est en outre l'Expression exacte de tout ce que Dieu est (l'empreinte de Sa substance), étant Dieu Lui-même ; et étant cette expression exacte, Il s'est avancé pour être d'une part le Divin Porte-parole, et d'autre part le Rédempteur. S'Il s'était borné à parler, nous aurions tous été terrifiés, mais comme Il a à la fois fait la purification de nos péchés et parlé, nous pouvons recevoir avec joie la révélation qu'Il a faite.

2.4 Ch. 1:4

Au verset 4, Il est mis en contraste avec les anges, et ce contraste ne fait pas simplement l'objet d'une courte allusion : le thème est développé très longuement, jusqu'à la fin du chapitre. Et il y a bien CONTRASTE à tous égards. En disant cela, nous soulignons l'un des aspects caractéristiques de cette épître. En avançant dans l'épître, nous trouverons continuellement des références à l'ancien ordre de choses établi quand la loi fut donnée à Moïse. Ces choses anciennes et matérielles avaient une certaine ressemblance avec les choses nouvelles et spirituelles établies et introduites par le Seigneur Jésus, et elles étaient destinées à servir de modèles ou de types. Mais quand on met ces types en face des réalités qu'ils typifient, on voit alors l'immensité du contraste. Comme les cieux sont hauts au-dessus de la terre, ainsi l'antitype dépasse le type. Dans notre épître la *ressemblance* est considérée comme allant de soi, et l'accent est mis sur le *contraste*.

On pourrait cependant se demander pourquoi le contraste avec les *anges* est tant développé, et même poursuivi au chapitre suivant ? Quelle en est la raison ? Eh bien, tous les Juifs savaient que les anges avaient joué un rôle important en rapport avec le don de la loi par Moïse, bien qu'il en soit peu parlé dans l'Exode. Les paroles d'Étienne relatées en Actes 7:53, le montrent tout comme le verset Héb. 2:2. Ce déploiement d'anges pouvait donner, dans l'esprit des gens, un appui très fort à Moïse et à la loi qu'il leur apportait. Et voilà maintenant apparaître parmi les hommes le Divin Porte-parole, même si pour eux il n'est

encore que Jésus de Nazareth, un Homme humble et méprisé. Il n'y a aucune beauté en Lui qui nous Le fasse désirer, ni Lui ni Ses paroles, et il n'y a aucun déploiement d'anges pour L'accréditer. Il était donc de la plus haute importance d'insister sur la vraie gloire de Sa personne comme étant infiniment au-dessus de tous les anges. S'il avait été ouvertement servi par des myriades de myriades d'anges, cela ne Lui aurait rien donné de plus.

Il est dit deux choses au verset 4 — d'une part qu'Il a un nom plus excellent que les anges par *héritage*, et d'autre part qu'Il est devenu plus excellent qu'eux. Les mots « étant devenu » peuvent aussi être traduits par « étant fait » ou « prenant une place ». L'expression « Il a hérité d'un nom plus excellent que les anges » se réfère à Sa supériorité en raison de Sa gloire dans la Déité. L'autre expression (Il est devenu plus excellent) se réfère à la place qu'Il occupe maintenant dans Son humanité comme Celui qui a accompli la rédemption. Et remarquez que Sa supériorité est déclarée de manière égale dans les deux cas, comme cela ressort des mots « d'autant plus… que ». Relisez le verset pour vous-même, et vous verrez.

2.5 Ch. 1:5-14 — Sept citations de l'Ancien Testament

Ces faits comme le verset 4 les pose, sont soutenus et prouvés par une série remarquable de citations de l'Ancien Testament, allant du verset 5 à la fin du chapitre. Remarquons simplement la suite du raisonnement.

2.5.1 - Le contenu des versets

Les versets 5 et 6 contiennent trois citations donnant les déclarations de Dieu quand Il introduit le Seigneur Jésus parmi les hommes. Ces citations soutiennent de manière décisive ce qui est dit au verset 4, spécialement l'affirmation qu'Il est plus excellent que les anges par *héritage*.

Au verset 7, nous avons une citation qui déclare simplement la nature des anges et la raison de leur existence. Par nature, ce sont des esprits, et ils sont des administrateurs pour servir la volonté Divine. Le contraste porte à la fois sur ce qui précède et ce qui suit.

Les versets 8 à 12 donnent deux citations de déclarations de Dieu à Christ ; les deux fois c'est en tant qu'homme que la déclaration Lui est adressée, et pourtant Il est salué comme Dieu et comme le Créateur.

Au verset 13 il y a la citation du décret qui L'a exalté à la droite de la

Majesté en haut, et il nous est affirmé que ceci n'a jamais été dit aux anges. Ceux-ci ne sont que des esprits, et ils sont heureux, selon la volonté divine, de servir ces créatures si humbles, autrefois pécheurs déchus, mais destinées à être héritiers du salut. Tout ceci, et particulièrement les versets 9 à 13, nous montre qu'Il est plus excellent que les anges dans la mesure où Il a *pris une place* tellement plus élevée que la leur.

2.5.2 - Les citations

Dans ces versets, il y a en tout sept citations de l'Ancien Testament : l'une concerne les anges et six concernent Christ. Ces dernières proviennent du psaume 2:7, de 2 Samuel 7:14 (ou 1 Chr. 17:13), des psaumes 97:7 et 45:6-7 et 102:25-27 et 110:1, et chacune mérite d'être étudiée séparément.

La première citation (Ps. 2:7) est profondément intéressante en ce qu'elle montre que, même comme homme né dans le temps, Il est le Fils de Dieu. Ces paroles anticipent la naissance d'une vierge, dont l'accomplissement est annoncé en Luc 1:35. On peut dire que ce passage donne les paroles de Dieu à Christ lors de Son incarnation.

La deuxième citation (1 Chr. 17:13 et 2 Sam. 7:14) est remarquable en ce qu'elle montre combien le Saint Esprit a toujours Christ en vue. En lisant 2 Samuel 7, on pourrait penser que ces paroles ne se réfèrent qu'à Salomon. D'une manière immédiate, c'est bien Salomon qui était en vue, comme le montre le contexte qui suit ; mais au-delà de Salomon, c'est bien Christ qui est en vue.

La troisième citation (Ps. 97:7) donne le décret concernant Christ au moment de Sa réintroduction dans le monde en puissance et en gloire ; non pas lors de Sa première venue, mais lors de Sa seconde venue. Selon le psaume, le « Lui » est clairement l'Éternel. En Hébreux 1, le « Lui » est clairement Christ. Qu'est-ce que cela nous enseigne ? Remarquez aussi que le terme « dieux » peut être utilisé pour quiconque représente Dieu, que ce soit des anges comme ici, ou des hommes comme dans le psaume 82:6, que le Seigneur cite en Jean 10:34.

La quatrième citation est celle du psaume 45, avec ce qui est dit au Fils par Dieu au début du règne millénaire. Il est un Homme, car Dieu est Son Dieu, mais les paroles qui lui sont adressées le traitent comme Dieu. Comme Homme, Il a des compagnons, et pourtant Il possède un bonheur qui est au dessus d'eux — combien nous en sommes heureux !

La cinquième citation, celle du psaume 102:25-27, nous donne la parole divine qui Lui a été adressée au moment de Son extrême humiliation et de sa

profonde affliction — on peut presque dire, au jardin de Gethsémané. Celui qui est retranché au milieu de Ses jours, est déclaré être le puissant Créateur, qui finalement consumera ou changera tout ce qui a besoin d'être changé dans la création, mais qui, quant à Lui-même, demeure éternellement le même.

La sixième citation provient du psaume 110:1. Elle tourne nos pensées vers Christ comme le Ressuscité, et nous donne la parole que Dieu Lui adressait alors qu'Il montait aux cieux. Nous sommes ainsi conduits au lieu où se trouve Christ, et nous sommes préparés à Le voir là, et à apprendre la signification de Sa séance en gloire quand nous en arriverons au ch. 2.

2.5.3 - Le but de ces citations

Tout ce merveilleux déploiement de l'excellence de notre précieux Sauveur a pour but que nous soyons marqués par la grandeur de Celui en qui Dieu nous a parlé. Il est, selon l'expression du ch. 3:1, « l'*Apôtre* … de notre confession ». Un apôtre est un « envoyé », quelqu'un qui vient à nous de la part de Dieu, nous apportant un message divin. Notre Seigneur Jésus est ainsi venu nous apporter la révélation divine complète ; seulement Il est Lui-même Dieu. Ce fait élève immédiatement tout ce qu'Il nous a dit à un niveau bien au dessus de tout ce qui a été dit auparavant. Les prophètes d'autrefois, étaient pleinement inspirés par Dieu, et par conséquent, tout ce qu'ils avaient dit était digne de foi et doit s'accomplir, mais ils ne pouvaient jamais nous communiquer la révélation que nous avons en Christ.

Les Hébreux avaient été introduits dans la merveilleuse lumière de cette révélation. Et nous aussi, grâces à Dieu !

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1-4

Voyant que Dieu s'est adressé Lui-même à nous en Christ, qui est bien supérieur non seulement à Moïse, mais aussi à ces anges des mains desquels Moïse reçut la loi, nous devrions faire bien plus attention à tout ce qui a été dit. Le second chapitre commence donc ainsi, et il est impossible d'en éluder la force solennelle. Il ne fallait nullement badiner avec la parole de Dieu prononcée par les anges, comme Israël s'en est aperçu avant d'aller bien loin dans la traversée du désert. Que dire alors de la parole qui nous est parvenue dans et par le Fils de Dieu !

Le premier verset est rendu en français par : « de peur que nous ne nous écartions ». « Laisser échapper les choses entendues » signifierait un manque de mémoire ou de la négligence, mais « s'en écarter » peut même aller jusqu'à l'apostasie. De même au verset 3 le mot « négliger » contient l'idée de ne pas se soucier du grand salut de Dieu alors qu'on fait partie des chrétiens professants ; ce n'est pas simplement négliger l'évangile qui nous a été prêché. Par ces mots donc, nous avons le premier des avertissements solennels contre l'apostasie qui seront répétés tout au long de l'épître ; néanmoins l'utilisation de ces mots en rapport avec l'évangile est tout à fait justifiée. Si celui qui fait profession de christianisme n'échappera en aucune façon, encore moins échapperont ceux qui ne prêtent aucune attention à l'évangile quand ils l'entendent.

Cependant nous voyons aux versets 2 et 3 qu'il est bien plus grave de faire peu cas du salut de Dieu que de transgresser Sa loi, car il n'y a pas de plus grand péché que de mépriser la grâce de Dieu. Autrefois Moïse avait été l'envoyé, et avait reçu mission d'annoncer le salut hors d'Égypte à leurs pères, puis il a dûment accompli ce salut. La grandeur de notre salut se voit dans le fait que Celui qui l'a annoncé est le Seigneur, dont la gloire a été placée devant nous au ch. 1, et dans le fait que les apôtres qui confirmèrent Son message après Son exaltation aux cieux, étaient eux-mêmes accrédités par de grandes manifestations de puissance divine dans l'énergie du Saint Esprit qui leur avait été donné. Plus tard nous trouverons que le Seigneur Jésus a agi comme l'Apôtre en annonçant le grand salut, mais que tout a été accompli par Lui comme Garant, Médiateur et comme Sacrifice.

3.2 Ch. 2:5

Dans notre chapitre, l'accent est mis sur Sa sacrificature. Pour le moment, un nouvel ordre de choses est encore à établir, ce dont parle le verset 5 comme « le monde habité à venir ». Tous les Juifs attendaient qu'un nouvel ordre de choses soit introduit par la venue du Messie. Or dans ce monde à venir les anges ne seront pas l'autorité suprême, bien qu'ils auront certains services y à rendre comme d'autres passages le montrent. Ce monde à venir sera intégralement soumis à Christ comme Fils de l'homme, selon la prédiction du 8, quand le Seigneur revêtira sa grande autorité (Il sera sacrificateur sur son trône ; Zach. 6:13).

3.3 Ch. 2:6-9

La citation du psaume 8 va de la fin du verset 6 à la première phrase du verset 8. Dans le reste du verset 8 et au verset 9, nous avons une explication inspirée sur la manière dont cette citation s'applique au temps actuel. La citation commence au moment où David, après avoir contemplé les merveilles de l'univers, demande ce que vaut l'homme. Il utilise un mot hébreu signifiant « un homme fragile » ou « un homme mortel ». Eh bien, que vaut-il ? Rien, évidemment. Alors, que sera-t-il dit du Fils de l'homme ? Ah, là l'histoire n'est pas la même. Même dans le psaume 8, David a changé de mot, en remplaçant « homme mortel » par « Fils d'Adam » ; et nous savons que le Seigneur l'était justement, comme on le voit en Luc 3:38. Il est digne de tout. Bien qu'Il ait été fait autrefois un peu moindre que les anges, il doit être couronné de gloire et d'honneur, et avoir la domination absolue, avec toutes choses assujetties sous Ses pieds.

Il est très remarquable que la citation s'arrête juste au point où, dans le psaume, certaines expressions paraissent se mettre à restreindre le « toutes choses » mises sous ses pieds aux choses qui sont sur la terre et dans la mer. La vision des choses dans l'Ancien Testament n'allait pas au-delà de cela. Dans notre chapitre par contre, au moment où l'on passe de la citation à l'explication, un domaine bien plus vaste est envisagé. Nous sommes certains qu'il faut attribuer au petit mot « toutes » sa pleine valeur, sans la moindre ombre de restriction. Cherchez dans tout l'univers, et vous ne trouverez rien qui ne Lui soit assujetti. Dans ce monde à venir, l'homme, dans la personne du Fils de l'homme, sera absolument à la position suprême.

C'est un fait des plus merveilleux et glorieux, illustrant le fait que Dieu voit toujours la fin dès le commencement, et n'est jamais pris au dépourvu ni détourné de Son propos dans tout ce à quoi Il met la main. Dieu n'a jamais créé

les anges pour dominer : Il les a créés pour servir. La seule créature dont nous sachions qu'elle ait été faite pour dominer, c'est l'homme. C'est de lui seul qu'il est dit : « Faisons l'homme… et qu'ils *dominent* … Et Dieu créa *l'homme* » (Gen. 1:26-27). L'homme a failli : il a cessé de gouverner la création inférieure en aucun sens propre ; il a même cessé de se gouverner correctement lui-même. Le propos de Dieu a-t-il échoué pour autant ? Non seulement il n'a pas échoué, mais quand le FILS DE L'HOMME apparaîtra dans Sa gloire, le propos Divin sera alors établi avec une plénitude et une gloire encore plus grandes et dont personne ne pouvait rêver quand Adam fut créé, sauf Dieu. Au lieu d'échouer, Dieu a triomphé de la manière la plus glorieuse.

Certains peuvent se dire : C'est possible, mais on n'en voit guère de signes dans le monde actuel. C'est vrai. Nous ne voyons pas encore que toutes choses soient assujetties à Christ. Même ceux qui professent Le suivre ne montrent guère de signes qu'ils Lui sont réellement assujettis. C'est un fait que nous vivons à une époque où il y a très peu de signes visibles, sauf si nous possédons le genre de vue télescopique que donne la foi.

C'est la foi qui voit. Ce sujet sera développé plus en détails au ch. 11, spécialement dans les versets 8 à 22, et 27. Ces grands hommes d'autrefois ont pénétré par la foi dans le monde invisible, sans pourtant jamais voir ce qui brille devant nous — pour autant que nous ayons vraiment la vue perçante de la foi. Nous voyons Jésus, autrefois humilié, mais maintenant couronné de gloire et d'honneur au plus haut des cieux. Les Hébreux possédaient-ils la puissance de vue télescopique de la foi, pénétrant jusqu'à Jésus couronné de gloire, et jusqu'aux choses qui sont au-dessus du soleil ? Et *nous, l'avons-nous* ? Si oui, nous ne négligerons pas le grand salut ; nous ne nous laisserons pas aller, ni ne glisserons vers l'apostasie. Regardant à Jésus, nous courrons la course chrétienne avec l'énergie donnée de Dieu.

Mais que signifie cette expression du psaume 8 selon laquelle le Fils de l'homme a été fait « un peu moindre que les anges » ? N'avons-nous pas lu au premier chapitre qu'Il est « devenu d'autant plus excellent que les anges » ? Il y a bien là une contradiction apparente.

Ces passages où semblent apparaître des contradictions sont bien utiles s'ils nous amènent à faire le point et à *réfléchir*. En les plaçant dans leur contexte, et en méditant sur eux, nous découvrons des harmonies et des enseignements que nous n'aurions pas vus autrement. Voyons ce qu'il en est du passage placé devant nous. Au ch. 1, l'accent est mis sur la Déité de notre Seigneur, en relation avec Son Apostolat. Pourtant Il est devenu un Homme, de sorte que Dieu est Son Dieu. Mais si l'on considère que c'est DIEU qui est devenu homme, Il est nécessairement « plus excellent que les anges ».

Au chapitre 2, l'accent est mis sur l'humanité du Seigneur Jésus. Il est devenu homme en vue de souffrir la mort. L'homme a été créé ainsi : esprit, âme et corps, de sorte qu'il peut mourir, par séparation de la partie spirituelle de son être d'avec son corps. À cet égard, l'homme a été créé un peu inférieur aux anges. Or le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'Homme dans un sens si réel que, comme homme, Il a pris sur Lui la condamnation à mort, et Il est mort pour les hommes. De ce point de vue, « Il a été fait un peu moindre que les anges », car les anges ne meurent jamais.

Dans ces merveilleux versets, on trouve une expression six fois répétée : trois fois au verset 8, une fois au verset 9 et deux fois au verset 10. C'est l'expression « toutes choses », et ce n'est qu'à la fin du verset 9 qu'elle est traduite différemment. Le Seigneur Jésus a goûté la mort pour « tout », ou pour « chacun » [voir la note dans la traduction J.N. Darby], non pas seulement pour les Juifs. Actuellement, « tout » Lui est assujetti, mais c'est seulement dans le monde à venir que nous le verrons effectivement.

3.4 Ch. 2:10-11

Au verset 10, nous trouvons le second but en vue dans les souffrances et la mort de Christ. Non seulement, Il a fait propitiation pour « tout », mais par là Il s'est qualifié (si l'on peut dire) pour la position qu'Il avait à prendre selon le propos de Dieu. Dieu a institué un nouveau pèlerinage. Autrefois Il s'était servi de Moïse et Josué pour amener le peuple d'Égypte en Canaan. Maintenant Il a entrepris l'œuvre puissante d'amener plusieurs fils à la gloire, — des fils rassemblés d'entre toutes les nations. Il n'échouera pas dans cette glorieuse entreprise car premièrement, Lui qui l'a initiée, a toutes choses à Sa disposition, et deuxièmement Celui à qui cette entreprise a été confiée comme Chef, est le Christ ressuscité. Il a subi toutes les souffrances possibles ici-bas pour avoir une pleine connaissance expérimentale de toutes les douleurs qui affligent ceux qui sont maintenant les fils en chemin pour la gloire.

N'est-ce pas merveilleux que le Seigneur Jésus ait condescendu à devenir le Chef de notre salut ? Bien que ce soit merveilleux, c'est un fait. Étant mort et ressuscité, Il s'est placé à la tête de la grande famille des rachetés qui est rassemblée d'entre les nations et amenée à la gloire. Ce sont les sanctifiés dont parle le verset 11 — c'est-à-dire ceux qui sont mis à part pour Dieu — mais Il est Celui qui sanctifie. Ils sont mis à part pour Dieu en vertu de leur relation avec Lui.

Notre relation avec Lui est très proche et intime, au point qu'il peut être dit

que « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un ». Tous d'un : qu'est-ce que cela signifie ? Cela ne nous est pas dit. Mais puisqu'il est dit ensuite : « *C'est pourquoi* il n'a pas honte de les appeler frères », il semble que la pensée est que Lui et eux sont de la même lignée, de la même vie et de la même nature. Le jour est arrivé où nous savons, selon les propres paroles du Seigneur en Jean 14:20, que Lui est dans le Père, que *nous sommes en Lui*, et Lui en nous ; et le jour est aussi venu où, selon Jean 17:19, Il s'est sanctifié Lui-même pour nous dans le ciel afin que nous soyons sanctifiés par la vérité.

3.5 Ch. 2:12-13

Trois passages de l'Ancien Testament sont cités aux versets 12 et 13 afin de montrer à quel point nous sommes complètement identifiés avec Lui, et Lui avec nous, et aussi que cet immense privilège était prédit, bien que non réalisé, dans les temps précédant Sa venue. Le premier des trois est spécialement remarquable. Il vient de la dernière partie du psaume 22, juste à l'endroit où la prophétie passe de Sa mort à Sa résurrection, et le mot « congrégation » est traduit par le mot « assemblée ». L'assemblée (c'est-à-dire l'» ecclesia », ceux qui sont appelés en dehors) est ce à quoi nous appartenons tous, et ici elle est tout à fait identifiée avec les « plusieurs fils » et les « sanctifiés » des versets précédents.

3.6 Ch. 2:14-17a

Mais s'il fallait que nous soyons identifié avec Lui de cette manière merveilleuse, il était d'abord nécessaire qu'en grâce, Il s'identifie avec nous dans notre besoin, et c'est ce qu'Il a fait en toutes choses à part le péché. Il n'est pas venu sauver des anges, mais des hommes. Par conséquent il n'a pas revêtu la nature des anges, mais celle des hommes, et en particulier celle de la semence d'Abraham, car comme nous le savons, le Seigneur est issu de Juda. Le mot « prend » utilisé au v. 16 signifie « se saisir de », et on a dit que « ce mot est constamment utilisé pour 'se charger d'une personne pour l'aider', mais aussi dans d'autres sens ». Quelle grâce étonnante quand nous voyons qu'elle impliquait qu'Il ait part au sang et à la chair, ce qui est le lot commun de l'humanité, mais Lui l'a fait afin de pouvoir mourir.

Le verset 14 est tout aussi clair là-dessus que le verset 9. Seule la mort pouvait régler la situation tragique où nous nous trouvions. La mort est possible pour l'homme puisqu'il participe au sang et à la chair. Son sang peut être versé,

et sa chair se corrompre, et son esprit revenir à Dieu qui l'a donné — tout choses qui sont impossibles aux anges. La mort est en fait apparue comme la sentence divine sur tous les hommes à cause du péché ; et Satan, après avoir incité l'homme à désobéir au commencement, manie maintenant le pouvoir de la mort sur les consciences des hommes, en les effrayant et en les tenant par-là en esclavage. Qu'est-ce qui pourrait détruire (c'est à dire annuler ou anéantir ou rendre impuissant) le diable et le pouvoir qu'il manie ? Une chose seulement. Rien d'autre que la MORT ne pouvait annuler la *mort*. Et seule la mort d'un HOMME pouvait annuler la mort pour les *hommes*. Tout ceci a été accompli. Le Chef de notre salut, en prenant part au sang et à la chair, est devenu un vrai Homme et est mort pour nous.

« La chair et le sang » est une expression qui décrit l'état et la condition de l'humanité, sans référence à la question du péché. Quand Adam est sorti tout frais émoulu des mains du Dieu Créateur, il participait à la chair et au sang, mais son humanité était *innocente*. Il chuta, et lui et sa postérité restèrent participant au sang et à la chair, mais c'était la chair et le sang d'une humanité *déchue*. Notre précieux Seigneur Jésus a participé au sang et à la chair, et Son humanité est l'essence même de la *sainteté*.

3.7 Ch. 2:17-18

Cependant il convenait pour Lui qu'en toutes choses Il soit fait semblable à ceux dont il avait pris la cause en main, comme le déclare le verset 17. C'est une déclaration très forte, et la réalité qu'elle présente sera un thème d'émerveillement et d'adoration pendant toute l'éternité. Pensez un peu combien il Lui aurait plu de s'abaisser et de sauver Ses créatures pécheresses et avilies sans leur être du tout fait semblable. Mais cela n'aurait pas convenu à Son amour, même si cela avait pu avoir lieu en respectant Sa justice. Participant au sang et à la chair, Il voulait leur ressembler *en toutes choses*. Il devait être tenté et souffrir, selon le verset 18, et entrer ainsi dans toutes leurs expériences sauf celles impliquant le péché, et cela en vue de devenir le Souverain Sacrificateur de Son peuple.

Tout au long de la dernière partie de ce chapitre, le Seigneur est présenté sous le même jour. Que ce soit comme Chef de notre salut, comme Celui qui sanctifie, ou comme Souverain Sacrificateur, Il est vu se tenant pour nous devant Dieu — et non pas pour Dieu devant nous comme c'est le cas quand il est question de son Apostolat. En tant que Souverain Sacrificateur, Il agit dans les choses qui concernent Dieu, et en même temps Il est capable de nous secourir

dans nos tentations. Envers nous Il est toujours miséricordieux, tout en maintenant toujours les propos de Dieu et Sa gloire avec la plus parfaite fidélité. Tant qu'il en est ainsi, Sa gloire personnelle et Sa prééminence sont pleinement établies. Il n'a pas honte de nous appeler frères, mais nulle part nous ne sommes encouragés à retourner la phrase, et à se servir du même terme de frères pour Le désigner, comme certains le font parfois.

Avant de terminer ce chapitre, remarquez combien tout est coulé dans un moule convenant parfaitement à des esprits juifs. Chaque point est corroboré par des citations de l'Ancien Testament, montrant combien ce qui est maintenant établi en Christ avait été prévu et annoncé. Ceci pouvait ne rien vouloir dire pour quelqu'un des nations, mais c'était très significatif pour des Juifs. En outre la vérité est formulée en des termes susceptibles de leur rappeler immédiatement la manière par laquelle leur ancienne religion avait donné des types de ces biens à venir. La fin du verset 17 en est une illustration, où il est parlé de l'œuvre du Seigneur Jésus comme faisant « propitiation pour les péchés du peuple ». Pourquoi le dire ainsi ? Pourquoi ne pas avoir dit : « pour nos péchés », ou « pour les péchés des hommes » ? Parce qu'alors la vérité n'aurait pas été aussi frappante pour des esprits juifs. Telle qu'elle est présentée, cette fin du v. 17 tournait de suite leurs pensées vers l'activité bien connue d'Aaron et de ses successeurs, au grand jour des propitiations, selon Lév. 16, qui était un type frappant de l'œuvre de Christ.

Aucun livre du Nouveau Testament ne jette plus de lumière sur l'Ancien Testament que l'épître aux Hébreux ; et aucun ne montre plus clairement toute la nécessité pour nous de lire et de comprendre l'Ancien Testament. Si nous lisons l'épître aux Hébreux en la détachant de ce contexte, il est très facile de s'égarer dans des notions erronées.

4 - Chapitre 3

4.1 Ch. 3:1

Le premier chapitre nous a présenté le Seigneur Jésus comme l'Apôtre, c'est-à-dire l'Envoyé, venu à nous de la part de Dieu pour nous apporter la révélation Divine. Le chapitre 2 Le plaçait devant nous comme le Souverain Sacrificateur qui est allé de notre part vers Dieu pour nous représenter et soutenir notre cause en Sa présence. Maintenant nous sommes priés de Le considérer sous ces deux caractères de façon très approfondie. Il faut y appliquer nos esprits comme ceux qui cherchent à découvrir tout ce que cela implique.

Ces Hébreux avaient embrassé une nouvelle profession de foi, ou il vaut mieux dire qu'ils s'étaient mis à confesser le nom de Jésus que leur nation avait rejeté. L'attitude nationale envers Jésus se résumait par ces mots : « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais, pour celui-ci, nous ne savons d'où il est » (Jean 9:29). Plus ces Hébreux convertis considéraient JÉSUS et L'étudiaient, plus ils sauraient avec certitude d'où Jésus était : ils s'apercevraient que véritablement « Il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu » (Jean 13:3).

Les Juifs se glorifiaient de Moïse et d'Aaron. Dieu avait en effet parlé à l'un d'eux et en avait fait Son porte-parole, et Il avait attribué à l'autre la fonction de sacrificateur ; néanmoins tous deux étaient morts. Le chrétien, et le chrétien seul, a un Apôtre et Souverain Sacrificateur vivant, qu'il peut connaître, contempler et aimer : Celui qui est Dieu et pourtant Homme, et qui est pourvu de tous les attributs et de toutes les gloires énumérés aux chapitres 1 et 2.

Il est digne de notre étude éternelle. Considérons-Le bien, car en le faisant nous verrons d'autant plus clairement la richesse de la place que nous avons comme mis en relation avec Lui, et l'élévation de l'appel auquel nous avons part. Ces deux choses sont mentionnées dans le verset 1. Ne passons pas dessus à la légère. Elles sont dignes d'une attention sérieuse.

Ce chapitre s'adresse à nous comme à des « frères saints ». Cela a une portée extrêmement forte. Cela ne veut pas simplement dire que tous les chrétiens sont frères, et que tous sont mis à part pour Dieu. Il faut comprendre l'expression en rapport avec son contexte, c'est-à-dire en rapport avec ce qui précède, et en particulier les versets 2:10-11. En 2:11, nous avons les mots « sanctifie » et « sanctifiés », et ici le mot « saints ». Ce sont des formes différentes du même mot. Nous sommes saints du fait que nous sommes entrés dans la merveilleuse sanctification où l'on est « tous d'un » avec le grand Chef de notre salut. Pour la même raison nous sommes « frères » car Il n'a pas honte

de nous appeler ainsi. En s'adressant à nous comme des « frères saints », l'Esprit de Dieu nous rappelle la place de proximité et d'honneur extraordinaires où nous sommes mis.

En tant que frères saints, nous participons à l'appel céleste. Nous savons tous comment Dieu a appelé Israël à sortir d'Égypte pour les introduire dans le pays qu'Il s'était proposé pour eux. Leur appel était terrestre, mais il ne faut nullement le mépriser pour autant. Quant à nous, nous ne sommes pas appelés à quelque lieu particulier sur la terre, mais à une place dans le ciel.

Dans les évangiles, nous voyons comment le Seigneur préparait les esprits de Ses disciples à ce changement immense. À un moment de Son ministère, Il leur commanda de ne pas tant se réjouir d'avoir des pouvoirs miraculeux, mais plutôt de se réjouir d'avoir leurs noms écrits dans les cieux (Luc 10:20). Nos noms sont inscrits dans les registres des villes où nous habitons, et par ces paroles le Seigneur indiquait qu'ils avaient acquis une citoyenneté céleste. Plus tard, dans Son discours d'adieu, Il leur parla de la vraie maison de Son Père dans les cieux, cette maison dont le temple terrestre n'est qu'une représentation ou une ombre, et Il dit : « Je vais vous préparer une place » (Jean 14:2). Notre place est là. Notre appel est céleste dans son caractère, et il a le ciel comme aboutissement.

Si ces Hébreux convertis au commencement avaient réellement saisi par la foi ces faits puissants, ils se seraient sans aucun doute rendu compte à quel point ils avaient été élevés. Ce n'était pas peu de chose d'avoir été le peuple d'Abraham et de Moïse, d'avoir été appelé à aller dans un pays ruisselant de lait et de miel ; mais tout cela perdait toute importance en face de privilèges tels que faire partie des « plusieurs fils » amenés à la gloire, être reconnus comme des « frères saints » par le Seigneur Jésus, et avoir une vocation céleste. Mais si c'était déjà une grande élévation pour eux, combien plus grande est notre élévation à nous qui n'avions aucune part aux privilèges d'Israël, et n'étions que des pécheurs des nations ! Prenons seulement le temps de peser cela, et nous aurons abondamment de quoi nous prosterner dans nos cœurs en adoration de Celui dont le cœur d'amour a conçu de tels desseins.

4.2 Ch. 3:2-6

Notre appel est caractérisé par le fait d'être saint et céleste, mais le grand point pour nous, c'est de tourner les yeux de notre âme vers Jésus, et de Le considérer avec ferveur. Il est à la fois Apôtre et Souverain Sacrificateur, et dans Sa grandeur nous pouvons lire la grandeur de notre appel. Les versets 2 à 6 nous

donnent un aperçu de Sa grandeur en contraste avec Moïse. Quand Marie et Aaron parlèrent contre Moïse, selon le récit de Nombres 12, ils dirent : « L'Éternel n'a-t-il parlé que par Moïse ? N'a-t-il pas parlé aussi par nous ? » (12:2), c'est-à-dire qu'ils mettaient en cause son rôle de prophète, ou apôtre, de ce temps-là. Alors le Seigneur rend ce témoignage remarquable à son sujet : « Mon serviteur Moïse a été fidèle dans toute ma maison » (Nomb. 12:7). En cela, il était un type de Christ qui a été fidèle à Celui qui Lui a confié la charge suprême.

Mais même ainsi, nous trouvons que le rapport entre le type et l'antitype est ici plutôt un contraste qu'une comparaison. D'abord Moïse était fidèle dans la maison de Dieu comme faisant lui-même partie de cette maison, tandis que Christ est celui qui bâtit la maison. Ensuite la maison où Moïse officiait était simplement Israël ; il avait la charge de cette nation, mais d'elle seulement. Le Seigneur Jésus agit en faveur de « toutes choses ». Celui qui bâtit toutes choses est Dieu, et le Seigneur Jésus est Celui par qui Dieu les bâtit. Enfin en troisième lieu, dans la petite sphère restreinte d'Israël, Moïse officiait comme un serviteur fidèle ; mais dans la vaste sphère de toutes choses, Christ officie pour la gloire de Dieu. Méditons sur ces points, et nous commencerons à avoir des pensées plus vastes au sujet de Christ.

Pourtant nous ne devons pas nous perdre dans l'immensité du puissant univers de Dieu, aussi nous trouvons que Christ a Sa propre maison sur laquelle Il est Fils, et nous, les croyants d'aujourd'hui, nous sommes cette maison. Nous sommes Son édifice, et Il administre fidèlement tout ce qui nous concerne pour la gloire de Dieu, comme Apôtre et Souverain Sacrificateur.

4.3 Ch. 3:6b — Si du moins

Mais, comme il est dit ici, nous sommes sa maison « si du moins… ». Ce *si du moins* trouble beaucoup de gens. Il n'est pas destiné à troubler le vrai croyant, mais seulement celui qui n'est qu'un simple professant de la religion chrétienne. Établissons ici une distinction importante. Quand dans l'Écriture nous sommes vus comme nés de Dieu, ou vus en quelque manière comme les objets de l'œuvre de Dieu par Son Esprit, alors il n'y a pas de *si*. Comment cela se peut-il ? — Parce que la perfection marque tout ce qui est l'œuvre de Dieu. D'un autre côté, quand nous sommes vus d'un point de vue humain comme ceux qui ont embrassé la profession chrétienne, alors un *si* peut être introduit — et en effet il doit l'être.

Voici des gens qui ont professé être convertis il y a des années, et pourtant

aujourd'hui ils sont loin d'avoir un comportement chrétien. Que peut-on dire à leur égard ? Eh bien, comme nous cherchons à être charitables dans nos pensées, nous leur donnons le bénéfice du doute, et nous les acceptons comme croyants, jusqu'à ce que, de manière probante, ils se révèlent ne pas l'être. Pourtant *il y a encore un doute* : un *si* est introduit. Les Hébreux auxquels cette épître s'adressait, étaient nombreux et d'états spirituels fort variés. Certains d'entre eux causaient beaucoup d'inquiétude à l'auteur de l'épître. La plupart d'entre eux étaient sans doute vraiment convertis, et il pouvait dire d'eux : « mais nous sommes persuadés, en ce qui vous concerne, bien-aimés, de choses meilleures et qui tiennent au salut » (6:9). Pourtant en leur écrivant à tous globalement, que pouvait-il dire sinon que tous les privilèges chrétiens leur appartenaient, *si* leur profession chrétienne était effectivement une réalité.

Or c'est justement ce que dit la seconde partie du verset 6, car il est temps de tester la réalité. Ce qui seul peut donner une garantie certaine de la réalité de la profession chrétienne, c'est la *persévérance*. Tôt ou tard la fausse profession chrétienne laisse tomber les choses, et se détourne ; la vraie profession tient ferme jusqu'au bout. Si quelqu'un se fourvoie et se détourne, la véritable racine de leur trouble tient en un mot : *l'incrédulité*.

4.4 Ch. 3:7-19

Vous remarquez bien sûr que les versets 7 (après « c'est pourquoi ») à 11 forment une parenthèse. Pour avoir le sens correct il faut lire : « C'est pourquoi prenez garde, frères, etc. ». C'est contre un méchant cœur *d'incrédulité* que nous sommes mis en garde, et non pas de froideur, d'indifférence ou de mondanité, aussi mauvaises que soient ces choses pour la santé spirituelle des croyants. C'était justement l'incrédulité qui était la racine de tous les troubles d'Israël dans leur voyage dans le désert, selon le dernier verset du ch. 3. L'Israël du temps de Moïse était donc en cela un signal d'alarme pour les Hébreux du temps des apôtres.

Dans la parenthèse nous avons une citation du Ps. 95. Elle est placée devant nous, non comme une parole de David, mais comme une parole du Saint Esprit qui inspira David pour la prononcer. Dans les quatre derniers versets de notre ch. 3, nous avons le commentaire du Saint Esprit sur ce qu'Il a dit dans le psaume, et il y est établi clairement ce que nous venons de dire plus haut. Caleb et Josué entrèrent dans le pays de la promesse parce qu'ils avaient cru ; les autres n'entrèrent pas parce qu'ils n'avaient pas cru. Leurs cadavres sont tombés dans le désert.

Un mot d'explication supplémentaire est nécessaire ici pour que nous ne fassions pas de confusion dans nos pensées. On peut considérer l'histoire d'Israël de deux manières : soit d'un point de vue national, soit d'un point de vue plus personnel et individuel. Quelle que soit la manière de la considérer, cette histoire a une valeur typique pour nous.

Si nous prenons le premier point de vue, nous les considérons comme un peuple racheté nationalement, et c'est nationalement qu'ils entrèrent dans le pays que Dieu s'était proposé pour eux, à l'exception de deux tribus et demies qui devinrent le type des croyants qui ont leurs pensées aux choses de la terre, qui n'entrent pas dans la bénédiction que Dieu s'est proposé pour eux. De ce point de vue, il est sans importance que les individus effectivement entrés dans le pays (hormis deux d'entre eux), n'étaient pas du tout les mêmes que ceux qui étaient sortis d'Égypte. Selon le second point de vue, nous nous intéressons tout à fait à l'état effectif du peuple et des individus parmi eux. De tous ceux qui quittèrent l'Égypte, seulement deux crurent et entrèrent effectivement en Canaan. Ce dernier point de vue est celui de l'épître aux Hébreux, comme aussi de 1 Cor. 10:1-13 où il nous est dit qu'ils sont des types ou des exemples pour nous. Ils sont pour nous un avertissement très clair de la fin terrible qui attend ceux qui, selon leur profession et selon les apparences extérieures, font bien partie du peuple de Dieu, mais qui sont en réalité dépourvus de la foi vraie et vitale qui est la source principale de toute sainteté.

Nous sommes donc mis en garde contre un méchant cœur d'incrédulité qui s'écarte du Dieu vivant, et nous sommes priés de nous exhorter l'un l'autre chaque jour (3:13), car le péché est très trompeur. Si les croyants doivent s'exhorter l'un l'autre chaque jour, cela signifie que chaque jour ils recherchent la compagnie des autres croyants. Ce verset considère comme allant de soi que nous ayons nos relations et notre compagnie parmi le peuple de Dieu, de la même manière qu'autrefois, les apôtres « ayant été relâchés, vinrent vers les leurs » (Actes 4:23). Il implique aussi que nous veillons sur l'âme les uns des autres en vue de la prospérité spirituelle des uns et des autres. Mais, est-ce vrai de nous tous ? La santé spirituelle générale des chrétiens n'en serait que meilleure. Nous sommes bien plus influencés par la compagnie des gens que nous fréquentons que beaucoup d'entre nous sont prêts à l'admettre.

Si donc certains d'entre nous ont confessé le nom de Jésus sans réalité, il y a alors en eux un méchant cœur d'incrédulité, quoi que ce soit qu'ils aient pu exprimer de leurs bouches ; et à moins d'ouvrir les yeux aux réalités, la pente du déclin est irréversible. Le méchant cœur d'incrédulité est facilement trompé par le péché ; et le péché lui-même, en raison de sa tromperie, nous endurcit jusqu'à nous rendre insensibles à la répréhension. Alors au lieu de « retenir ferme

jusqu’au bout le commencement de notre assurance », nous laissons aller et nous abandonnons. Or seuls les vrais croyants, qui demeurent fermes jusqu’au bout, deviennent compagnons du Christ.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1

Il n'est pas étonnant dès lors que le chapitre 4 commence par ces mots : « Craignons donc ». Cela ne signifie nullement que nous devions être tout le temps remplis d'une frayeur servile, nous demandant toujours avec inquiétude si nous tiendrons jusqu'à la fin pour être sauvés. Cela signifie que nous devons accepter l'avertissement qui ressort de l'histoire d'Israël, que nous devons nous rappeler de la séduction du péché et de la faiblesse de nos propres cœurs, et qu'il nous faut avoir de toute manière une crainte salutaire en suivant leurs pas.

5.2 Ch. 4:2-3

Le début du verset 2 dit : « nous aussi, nous avons été évangélisés de même que ceux-là ». Ce n'est pas comme si l'Israël d'autrefois et nous aujourd'hui avions reçu exactement le même message de l'évangile. La bonne nouvelle de la délivrance d'Égypte et de l'entrée en Canaan leur avait été prêchée ; la bonne nouvelle de la délivrance du péché et de l'entrée dans les bénédictions célestes nous a été prêchée. Mais dans les deux cas la bonne nouvelle prêchée ne profite que si elle est reçue par la foi. L'évangile est un remède merveilleux pour le cœur brisé, mais il nous est parvenu dans un flacon avec l'instructions suivante : « à mélanger avec de la foi chez ceux qui entendent ». Si ces instructions ne sont pas suivies, aucune guérison n'est opérée, et nous n'atteignons pas le repos de Dieu.

Le croyant, et le croyant seul, entre dans le repos de Dieu. Ceci est vrai aussi bien si l'on pense au repos typique de Dieu en Canaan, dans lequel seuls Caleb et Josué entrèrent, ou au vrai repos de Dieu qui sera atteint dans un jour à venir ; et c'est là la signification toute simple des premiers mots du verset 3. Il ne s'agit pas de ce que nous, croyants, nous entrons maintenant dans le repos, ni de ce que nous jouissons maintenant de la paix de Dieu — bien que cela soit heureusement vrai, bien sûr, et que l'Écriture insiste ailleurs là-dessus — mais il s'agit de ce que ce sont les croyants, toujours eux et seulement eux, qui entrent dans le repos de Dieu, et de ce que ce repos était prévu dès le temps de la création, mais il n'est pas encore réalisé.

5.3 Ch. 4:4-11

Les versets 4 à 9 développent un argument selon lequel la promesse du repos de Dieu n'a été accomplie en aucune manière et en aucun sens par l'entrée d'Israël en Canaan sous Josué (4:8). Cet argument était nécessaire pour les lecteurs hébreux, car ils étaient enclins à considérer que tout ce qui se rattache au repos avait été réalisé par leurs ancêtres, et qu'il n'y avait rien de plus à attendre.

Ce raisonnement peut être résumé comme suit :

1. - Il doit y avoir un repos, comme cela est dit quand Dieu eut achevé Ses œuvres de création.
2. - Israël n'est pas entré dans le repos sous Josué, ceci étant prouvé par le fait que Dieu a dit : «S'ils entrent dans Mon repos ! » (ce qui est une manière idiomatique hébreu de dire qu'ils n'y entreront certainement pas) ; et aussi par le fait que, si longtemps après Josué, au temps de David, une offre leur a été de nouveau faite d'entrer dans le repos. Une telle offre n'aurait pas été faite plus tard, si tout avait été déjà accompli sous Josué.
3. - Mais la promesse de Dieu ne manquera pas de se réaliser ; par conséquent il y a encore un repos qui attend le peuple de Dieu, c'est-à-dire les croyants.

Le repos sabbatique au verset 9 relie la pensée du repos avec ce qui a été dit précédemment dans ce chapitre sur le repos de Dieu dans la création, et aussi avec ce que nous avons au v. 10. Nous n'entrerons dans le repos de Dieu que quand nous aurons accompli et achevé pour toujours nos jours de travail et de labeur ici-bas.

La première partie du chapitre 4 a établi le fait que le repos de Dieu se situe à la fin du pèlerinage du croyant. Pour le moment, nous sommes dans la position de pèlerins en route vers ce repos, de la manière qu'Israël autrefois était des pèlerins en route vers le pays de la promesse. Quand le repos sera atteint, nous cesserons de travailler, mais tant que nous sommes en chemin, nous devons « travailler », ou plutôt nous « appliquer » à y entrer, tenant compte de l'avertissement que constitue le sort qui a atteint autrefois tant de Israélites incrédules.

5.4 Ch. 4:12-16 — Trois ressources : la Parole, la sacrificature de Christ, le trône de la grâce

5.4.1 - Ch. 4:12-13

La dernière partie du chapitre place devant nous trois grandes sources d'aide et de directions qui sont à notre disposition durant notre pèlerinage. Ce sont d'abord la parole de Dieu, deuxièmement la sacrificature de Christ, et troisièmement le trône de la grâce.

Les caractéristiques de la parole de Dieu sont placées devant nous aux versets 12 et 13. Elle est *vivante* et *opérante*. Comme tout ce qui est vivant, elle possède une énergie étonnante. En outre elle a une puissance de pénétration extraordinaire, car elle peut se frayer un chemin au milieu de choses étroitement imbriquées, tant dans le domaine spirituel que matériel — d'une manière impossible même à une épée à double tranchant bien affûtée. De plus, elle discerne les pensées et les intentions les plus profondes dans les hommes.

Il est remarquable que le mot traduit par « discerner » est celui qui a donné naissance à notre mot « critique ». Beaucoup de gens se disent aujourd'hui des critiques de la Parole de Dieu, et leurs critiques insensées ne font que trahir le fait que, loin d'être vivants, ils sont morts spirituellement ; et que loin d'être puissants, ils sont faibles, et que leur prétendue puissance de pénétration est pratiquement inexistante. Ils n'ont aucune vraie compréhension de la Parole qu'ils critiquent, et les « auteurs » et « éditeurs » fantômes qu'ils évoquent, sont le résultat, non de leur puissance de *pénétration*, mais d'une *imagination* désordonnée et sans discernement.

Le rôle de l'homme n'est pas de critiquer la Parole de Dieu, mais de la laisser le critiquer. Rien ne nous met plus à l'épreuve que la critique. Si nous sommes fiers et contents de nous, nous la ressentons amèrement. Ce n'est qu'en étant humble et en marchant dans la crainte du Seigneur que nous accueillons volontiers les critiques pénétrantes de la Parole, et elles nous sont la plus grande aide possible pour la poursuite de notre pèlerinage. C'est ce qui nous permet de nous voir nous-mêmes et de scruter nos motivations personnelles, et d'éviter ainsi mille pièges.

La Parole de Dieu nous arrive par les Saintes Écritures. Si quelqu'un nous demande pourquoi nous acceptons la Bible comme étant la parole de Dieu, nous pouvons bien répondre : Cette parole qui est vivante et opérante, qui pénètre et discerne les pensées cachées et les secrets, n'est-elle pas la Parole de Dieu ? Oui, elle l'est effectivement ! La Bible n'a-t-elle pas justement toutes ces caractéristiques ? Oui, c'est indubitable. Alors quel autre besoin avons-nous de prouver que la Bible est la Parole de Dieu ?

Remarquez aussi comment on passe presque insensiblement de la Parole de Dieu au verset 12 à Dieu lui-même au verset 13. Tout est découvert à Ses yeux. Nous avons affaire avec un Dieu qui voit tout.

Si la parole de Dieu agit pleinement dans notre intelligence et notre

conscience, nous deviendrons très conscients de notre insuffisance et de notre faiblesse dans le pèlerinage. Combien il est alors heureux de nous tourner vers la deuxième ressource qui est placée devant nous : « la sacrificature de Christ ».

5.4.2 - Ch. 4:14

Au verset 14, la grandeur de notre souverain sacrificateur est soulignée, à la fois quant à Sa position et quant à Sa personne. Il a traversé les cieux. Il ne s'est pas arrêté au premier ciel ni au second lors de Son ascension, mais Il est monté jusqu'au troisième ciel, le plus haut. Selon l'expression d'Éph. 4:10, Il est bien Celui qui est « monté au-dessus de tous les cieux ». Cependant la position de notre Souverain Sacrificateur est exprimée ici de cette manière, afin que les lecteurs Juifs se rappellent Aaron entrant dans le lieu très saint. Le parvis du tabernacle, où se trouvait l'autel de l'holocauste, était un type du premier ciel. Le lieu saint était un type du deuxième ciel, et le lieu très saint un type du troisième ciel dans lequel Dieu demeure. En entrant dans le lieu très saint, Aaron traversait les cieux pour reprendre les expressions de l'antitype (ce que le type figure). Notre précieux Sauveur et souverain sacrificateur a traversé les cieux, non en type mais en réalité. Il est maintenant dans une position de grandeur et de gloire infinies.

Quant à Sa personne, notre grand souverain sacrificateur n'est rien moins que le Fils de Dieu. Ce grand fait règle tout de manière décisive. Il n'y a pas place ici pour des manquements. Un homme ordinaire comme Aaron pouvait faillir, et effectivement il a manqué tout de suite, et tout le système qui dépendait de lui a manqué pareillement. Notre souverain sacrificateur ne faillira jamais et tout ce qui dépend de Lui demeurera à jamais. Si nous croyons vraiment ceci, nous « tiendrons ferme notre confession ».

5.4.3 - Ch. 4:15

Puis au verset 15 est placée devant nous la miséricorde de notre souverain sacrificateur. Étant devenu vraiment un Homme, il est passé par toutes les expériences et les tentations humaines, à part le péché. La traduction de la version autorisée anglaise « sans péché » peut induire en erreur en faisant penser qu'Il a simplement traversé toutes les tentations sans pécher. Or cette expression va plus loin. Il a affronté toutes les tentations humaines « à part le péché » ; Il

était parfaitement et intrinsèquement saint. « Il n'y a point de péché en lui » (1 Jean 3:5), et par conséquent les tentations procédant de la chair intérieurement Lui étaient nécessairement inconnues. Il n'y avait pas la chair en Lui. « Mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise » (Jacq. 1:14). Mais on ne pouvait pas dire cela de Lui.

C'est pourquoi quand il est dit qu'Il sympathise à nos *infirmités*, il n'est pas dit qu'Il sympathise à nos *péchés*. Les infirmités ne sont pas des péchés, mais plutôt ces faiblesses liées à la condition humaine. En nous elles peuvent bien sûr conduire au péché, et c'est ce qu'elles font presque inévitablement si nous ne cherchons pas à obtenir le secours d'en haut, le secours dont parle le verset 16.

Mais ne quittons pas le verset 15 avant d'en avoir extrait la douceur contenue dans le mot « sympathiser ». Sympathiser, c'est avoir les *sentiments touchés*. Considérons d'abord ce mot *touchés*. Un homme puissant et riche peut distribuer beaucoup d'aide et de secours aux nécessiteux, et n'avoir pourtant jamais ni le temps ni l'inclination pour entrer dans leurs expériences douloureuses au point d'en avoir le cœur ému. Nous, dans notre faiblesse et notre besoin, nous pouvons regarder à notre Souverain Sacrificateur dans la gloire et être sûrs que Son cœur est *touché* par ce qui nous concerne. Puis considérons ce mot *sentiment*. L'homme riche qui fait de nombreuses action humanitaires peut aller jusqu'à être touché par la *connaissance* des besoins des gens qu'il aide, mais s'il n'a pas une compréhension expérimentale de leurs faiblesses et de leurs luttes, il ne peut pas être touché par le *sentiment* de leurs besoins. Or tout ce que le Seigneur Jésus a traversé Le rend capable d'avoir réellement ce *sentiment*. Il est entré si véritablement dans la vie humaine et les conditions humaines, à part le péché, qu'Il connaît maintenant du point de vue humain ce qu'Il a toujours su du point de vue divin. Il possédait Lui-même des sentiments humains sur les besoins humains et les douleurs humaines, et bien qu'Il soit maintenant glorifié dans les lieux célestes, il est encore Homme dans le ciel avec tous les sentiments d'un Homme à l'égard des hommes.

5.4.4 - Ch. 4:16

Dans ces conditions, approchons-nous avec hardiesse [ou : confiance, ou : en pleine liberté] du trône de grâce ! Ce trône est la troisième ressource que notre chapitre mentionne. C'est un « trône de grâce » à cause de notre Souverain Sacrificateur qui y est assis. De là sont dispensées la miséricorde et la grâce pour avoir du secours au moment opportun ; seulement il nous faut venir à ce trône

pour l'avoir.

Quel Israélite autrefois aurait osé s'approcher avec confiance [ou : hardiesse] du trône terrible du Dieu Tout-puissant ? Quel Israélite aurait même osé s'en approcher tout court ? Quand Ézéchiel le vit dans une vision, il y avait « une ressemblance comme l'aspect d'un homme, dessus, en haut » (Éz. 1:26), mais il n'avait aucune confiance [ou : hardiesse], et il est plutôt tombé sur sa face (Éz. 1:28). Au mieux sa vision dévoilait ce qui devait se réaliser de nos jours. Grâce à Dieu, cela est devenu réalité, mais la réalisons-nous ? Le Fils de Dieu est assis sur le trône, mais c'est le Fils de Dieu dans une Humanité vraie, tendre et pleine de sympathie. Si nous comprenons cela, toute crainte s'évanouit, et nous nous approchons avec confiance [ou : hardiesse].

Tout le temps de notre vie ici-bas est un temps où nous sommes dans le besoin, et c'est à nous de nous approcher avec confiance [ou : hardiesse] pour avoir toute miséricorde et grâce au moment opportun. Nous n'avons qu'à nous approcher dans la prière et la supplication, et cela nous est garanti par le caractère de Celui dont nous nous approchons — Sa grandeur d'un côté et Sa grâce de l'autre. Combien il est rare de trouver ces deux choses réunies chez les hommes ! Voici, par exemple, un très grand homme avec beaucoup de puissance et de capacité pour aider les autres. Mais il n'arrive pas à avoir une attitude très bienveillante ni à se rendre facilement accessible, par peur d'être submergé par les candidats. Il se retranche donc derrière des secrétaires, des portiers et autres employés de ce genre. Il pourrait faire beaucoup pour vous, à condition que vous puissiez l'approcher, mais vous n'y arrivez pas. Voici un autre cas, un homme plus gentil, plus accessible et plus sympathique que tout ce qu'on peut imaginer, mais quand vous l'approchez, il n'a aucun pouvoir de faire quoi que ce soit pour vous. Telle est la situation en général parmi les hommes, mais non pas avec notre Seigneur. La puissance et la grâce sont unies chez Lui.

6 - Chapitre 5

6.1 Ch. 5:1-3

La première partie du chapitre 5 continue ce sujet. Les souverains sacrificateurs d'autrefois représentaient les hommes, et agissaient pour eux dans les choses qui concernent Dieu. Mais du fait qu'ils agissaient pour des hommes, ils avaient à être compatissants et pleins de sympathie envers les hommes. C'est pour cela qu'ils étaient pris parmi les hommes, étant de la famille d'Aaron. Si Dieu avait pris un ange saint à titre de souverain sacrificateur en faveur d'Israël, il aurait pu y avoir un grand gain du côté de Dieu quant à l'exactitude et la fidélité dans l'exécution de toutes les fonctions sacerdotales ; mais il y aurait eu une grande perte pour l'homme sous des aspects comme la compassion pour les ignorants. Celui qui agit pour des hommes doit comprendre la condition humaine du point de vue expérimental, et c'est ce qui est vrai par excellence de Christ, comme nous venons de le voir.

Dans le cas d'Aaron, il avait à « offrir pour les péchés, pour le peuple, ainsi aussi que pour lui-même » (5:3). Il y a là à nouveau un contraste, et non pas une analogie. Christ est en effet un sacrificateur qui offre des sacrifices, car il est dit plus loin : « Il était nécessaire que celui-ci aussi eût quelque chose à offrir » (8:3). Mais encore un peu plus loin dans l'épître, nous découvrons que Christ, « par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (9:14). Voilà tout un monde de différence entre Aaron offrant POUR *lui-même* et Christ s'offrant LUI-MÊME.

6.2 Ch. 5:4-6

Aaron était aussi un type de Christ dans le fait d'avoir été appelé à la fonction de sacrificateur par Dieu lui-même. Mais, bien que Christ eût été appelé par Dieu comme Aaron, il ne l'a pas été selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédec. Celui qui a dit au Ps. 2:7 : « Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré » (déjà cité au ch. 1:5), a aussi dit au Ps. 110 :4 : « Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec ». Si maintenant vous regardez de près ce psaume, vous verrez que ceci a dit en rapport avec Christ sortant de la mort en résurrection et exalté à la droite de Dieu.

6.3 Ch. 5:7-9

Dans les versets 7 à 9 nous revenons aux « jours de Sa chair », c'est-à-dire aux jours où Il était sur la terre avant de mourir. C'est alors qu'eut lieu le grand moment du jardin de Gethsémané où Il se trouva en face des douleurs de la mort, et où Ses cris furent entendus. Il fut entendu « à cause de sa piété ». Ses perfections personnelles comme Homme exigeaient qu'Il fût entendu. Son cri était qu'Il soit sauvé hors de la mort, la force de l'expression étant bien ici « sauvé hors de la mort », et non pas seulement « préservé de la mort ». Il ne fut pas préservé de la mort, mais Il a été entendu et a été sauvé hors de la mort par la résurrection, et par l'Éternel qui Lui a dit : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds » (1:13).

Entrer dans la mort et être sauvé hors d'elle, ces deux grandes choses présentées aux versets 8 et 9, ont été alors accomplies. D'abord (a) Il a appris l'obéissance. Comprenons bien ce que cela veut dire. Loin de nous la pensée qu'il y eut jamais la moindre tache de désobéissance chez Lui. Le fait est qu'avant son incarnation, Il avait toujours occupé une place de gloire suprême, où c'était à Lui de commander. Étant devenu Homme, il a expérimenté ce que c'était d'obéir. Le roi George VI de Grande Bretagne (1895-1952) a été marin quand il était jeune. Tout au long de sa formation de marin, il a appris l'obéissance qui est nécessaire au bon déroulement de toute la machine navale. Quand nous parlons de ce roi comme ayant appris l'obéissance, nous ne voulons nullement suggérer que ce jeune prince ait commencé sa formation d'aspirant dans un esprit d'insubordination et de désobéissance. Nous voulons seulement souligner qu'il a acquis son savoir de marin non par l'étude de livres, mais par l'expérience effective. C'est de cette manière que le Seigneur Jésus, bien que Fils de Dieu, a appris l'obéissance par la souffrance humaine.

La deuxième chose accomplie (b) était en notre faveur. Son temps de souffrance et de mise à l'épreuve arrivait à sa fin. Il avait été obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. La mort était l'épreuve suprême, et là il fut rendu parfait [sens du mot rendu aussi par « consommé »] : c'est-à-dire qu'étant toujours parfait Lui-même, sa vie d'obéissance a atteint là sa fin glorieuse et son apogée. Mais c'est exactement alors, à ce stade, qu'Il fit propitiation, et qu'Il devint par là « l'auteur du salut éternel ». Il s'agissait d'une délivrance éternelle, et non pas d'une délivrance comme celle d'Israël hors d'Égypte qui, bien que vraiment merveilleuse, n'était que pour un temps.

Et ce salut éternel est reçu par « ceux qui Lui obéissent ». Le chapitre 3 et le début du chapitre 4 ont tellement insisté sur la valeur de la foi, que nous aurions pu supposer qu'il faudrait lire au v. 9 « ceux qui croient ». Pourquoi donc est-il

dit : « tous ceux qui lui *obéissent* » ? L'obéissance est bien sûr l'obéissance de la foi, mais il est nécessaire que nous comprenions que Celui qui demande l'obéissance de notre part est Celui qui a Lui-même appris l'obéissance. Par obéissance, le Fils de Dieu a opéré notre salut éternel, et ce salut est nôtre quand nous venons nous soumettre à Lui dans l'obéissance. Ne voyons-nous pas quelle convenance divine il y a là ? Il demande seulement de notre part cette obéissance qu'Il a Lui-même parfaitement exécutée.

6.4 Ch. 5:10

Au verset 10 nous revenons au grand fait établi au v. 6. Les versets intermédiaires ont pour but évident de nous convaincre de la parfaite qualification de notre Souverain Sacrificateur. Melchisédec est un personnage mystérieux qui apparaît un court instant en Genèse 14, puis disparaît. Il était pourtant sacrificateur du Dieu Très-haut. Celui qu'il typifie est infiniment plus grand que lui : c'est le Fils de Dieu, qui a assumé l'humanité, a enduré les souffrances, a appris l'obéissance, et par la mort même est devenu l'Auteur d'un salut éternel pour tous ceux qui Lui obéissent. Pour TOUS ceux qui LUI obéissent — remarquez-le ! Si vous Lui obéissez et que je Lui obéisse, alors nous sommes inclus dans la portée de cette déclaration. Ce salut est le nôtre !

6.5 Ch. 5:11-14

Arrivé à ce point, l'auteur de l'épître s'arrête dans le courant de sa pensée, et ouvre une longue digression. Melchisédec est un type de Christ tellement important qu'il y avait beaucoup de choses à dire à son sujet, et ce n'était pas un thème facile. Il nécessitait de la profondeur d'intelligence spirituelle pour être reçu intelligemment. Rien que d'y penser, cela soulevait justement la question de l'état spirituel de ces croyants Hébreux, et de nous-mêmes.

Dans les derniers versets de notre chapitre, l'auteur de l'épître reproche doucement mais fermement à ses lecteurs Hébreux de n'être encore que des petits enfants quant à leur entendement, alors qu'ils auraient dû être des hommes faits. Si nous grandissons spirituellement, nos sens spirituels sont exercés, nous acquérons des habitudes spirituelles, et nous devenons capables d'assimiler la « nourriture solide » de la vérité sous ses aspects plus larges et plus profonds. Si nous ne grandissons pas malgré que nous ayons reçu la « parole de la justice », nous devenons inexpérimentés à son égard. Nous pouvons même glisser en arrière au point d'avoir besoin qu'on nous ré-enseigne les premiers rudiments

concernant la vérité de base.

Il en était ainsi pour ces croyants Hébreux du début de l'église. Ils étaient entravés sans doute par leurs anciennes liaisons juives. Ils avaient tendance à s'agripper aux faibles et misérables éléments du Judaïsme, et en conséquence ils avaient de la difficulté à entrer dans les éléments les plus simples de l'évangile. Il se peut que cela ne soit pas notre problème, mais nous risquons fort d'être entravés par les éléments du monde, et plus particulièrement par les éléments de cette forme particulière de RELIGION MONDAINE dans laquelle plusieurs ont été élevés. Recherchons et voyons s'il en est ainsi ; si oui, nous serons nous aussi comme des arbres rabougris dans le jardin du Seigneur.

Acceptons aussi l'avertissement de ces versets selon lequel, si nous n'*avançons* pas, nous *reculons*. Si nous ne sommes pas *en haut* de l'échelle, nous serons *en bas*. Si nous ne *progressons* pas, nous *déclinerons*. Nous sommes sur une scène de mouvement, et nous ne réussirons pas à rester immobiles.

7 - Chapitre 6

7.1 Ch. 6:1-3

« AVANÇONS », telle est la première exhortation de ce chapitre. Nous devons être marqués par le mouvement dans la bonne direction. Il nous faut laisser « la parole du commencement du Christ » et avancer vers la perfection, l'état d'homme fait. Si nous jetons un coup d'œil aux derniers versets du chapitre 5, nous verrons que le point sur lequel il est insisté ici, c'est qu'il nous faut grandir dans l'intelligence de la foi en Christ. Nous ne devrions pas être comme de petits enfants qui restent des années à l'école maternelle (ou : jardin d'enfants), mais nous devrions avancer jusqu'à ce que nous assimilions l'instruction donnée aux élèves de la classe supérieure.

Jean le baptiseur avait apporté « la parole du commencement du Christ ». Il avait posé « le fondement de la repentance des œuvres mortes et de la foi en Dieu ». Il avait mis le baptême au premier plan de sa prédication, et parlait clairement du jugement éternel. Mais les choses avaient changé depuis. Une grande lumière avait brillé quand Jésus commença Son ministère ; puis, à la fin de Son service terrestre, dans Son discours de la chambre haute, Il avait promis le don du Saint Esprit. Il avait dit à Ses disciples qu'Il avait « encore beaucoup de choses à leur dire », mais qu'ils ne pouvaient pas les supporter. Et Il avait ajouté : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité » (Jean 16:12-13). Au moment où l'épître aux Hébreux fut écrite, TOUTE la vérité avait été révélée, car il fut donné à Paul, par son ministère, de compléter la parole de Dieu (Col. 1:25).

Le domaine complet de la vérité révélée était alors achevé. Mais voilà que ces Hébreux étaient encore enclins à demeurer dans leurs esprits parmi ces choses préliminaires, ignorant tout à fait la pleine lumière qui brillait maintenant. Sommes-nous comme eux ? Dans leur cas, il n'est pas difficile de voir où résidait le problème. La place privilégiée des Juifs sur le plan national sous l'ancienne alliance avait disparu. Il est vrai qu'elle avait disparu parce qu'un ordre de bénédiction plus élevé avait été introduit, de sorte que Juifs et Gentils, une fois convertis, sont introduits dans des privilèges inconnus jusqu'alors. Pourtant leurs cœurs s'accrochaient à leur ancienne position nationale, exclusive, et par conséquent ils devenaient paresseux à écouter la pleine vérité du christianisme. Dans notre cas, nous n'avons pas de position nationale à maintenir, mais il y a nombre de choses que nous aimons naturellement, et auxquelles nous nous accrochons, qui sont mises de côté par la lumière du vrai

christianisme complet ; et il y a un danger très réel de fermer nos yeux devant cette lumière pour garder ce que nous aimons.

Oh ! Puissions-nous tenir compte de cette exhortation ! Permettez lui de se répéter toujours à nouveau dans nos cœurs : Avançons ! *Avançons* ! AVANÇONS ! Et joignons-nous à l'auteur de l'épître pour dire : « C'est ce que nous ferons, si Dieu le permet » (6:3).

7.2 Ch. 6:4-8

Après cette parole très encourageante du verset 3, nous tombons abruptement sur un passage très sombre qui va du v. 4 au v. 8. Ce n'est pas sans raison que la transition est très abrupte. Si les chrétiens n'avancent pas, ils reculent inévitablement ; et s'il apparaît presque qu'ils ne *veulent* pas avancer, il y a beaucoup à craindre que cette absence de volonté provienne du manque de réalité de leur profession de foi ; dans ce cas leur recul pourrait évoluer à la longue vers une apostasie ouverte. Dans le cas d'un Juif, ce serait le cas immanquablement.

Ces versets envisagent en effet l'apostasie, non pas simplement le fait de s'écarter ; il ne s'agit pas d'un vrai croyant qui se refroidit et tombe dans le péché, ni de personnes qui ont un temps déclaré être converties sans que ce soit réel, puis qui délaissent leur fausse profession de foi et retournent dans le monde. Il s'agit d'un abandon complet, d'une répudiation totale du christianisme, racines et branches : c'est l'APOSTASIE.

Aucun vrai enfant de Dieu n'apostasie jamais, bien qu'il n'ait pas manqué de professants de la religion chrétienne pour le faire. Si un Hébreu jetait par-dessus bord sa profession de foi chrétienne et désirait réintégrer la synagogue et sa vie au milieu de son peuple, que se passait-il ? Il découvrait que sa réadmission se faisait au prix d'un appel de la malédiction sur Jésus, qu'il devait considérer comme un imposteur. Il devrait en effet crucifier pour lui-même le Fils de Dieu à nouveau, et l'exposer à l'opprobre (6:6). Or aller jusqu'à une telle extrémité, c'est se mettre sous le jugement gouvernemental de Dieu, exactement comme le Pharaon le fit autrefois quand Dieu endurcit son cœur, de sorte qu'il ne put être renouvelé à la repentance.

Les versets 4 et 5 considèrent que ceux qui sont responsables d'apostasier ont pu partager les privilèges communs aux croyants, et cela d'au moins cinq manières. On peut bien se demander s'il est possible à quelqu'un de partager ces privilèges sans être vraiment converti, et cette question peut être pressante spécialement pour la troisième de ces cinq manières : Est-il possible « d'être

participant de l'Esprit Saint » sans être vraiment né de nouveau ?

La réponse à cette question est positive : cela est tout à fait possible. Le Saint Esprit ne peut habiter que dans un vrai croyant, mais tous ceux qui sont à l'intérieur du cercle de la profession chrétienne, qu'ils soient vraiment convertis ou non, *participent* aux bienfaits de la présence de l'Esprit, ou les *partagent*. Un homme peut être éclairé sans être sauvé. Il peut goûter le don céleste sans le recevoir. Il peut goûter la bonne parole de Dieu sans la digérer dans son être intérieur. Il peut participer aux miracles du siècle à venir, sans éprouver la réelle puissance de ce monde à venir.

Le cas terrible de Judas Iscariote en fournit une illustration. Il a accompagné le Fils de Dieu pendant plus de trois ans. Quels flots de lumière ont illuminés son chemin ! Combien il a pu goûter le don céleste et la bonne parole de Dieu ! On ne pourrait pas dire, bien sûr, qu'il participait de l'Esprit Saint, mais il participait aux bienfaits de la présence de Christ sur la terre ; et il partageait avec les autres disciples, ces pouvoirs miraculeux appelés ici « les miracles du siècle à venir ». Il était l'un des douze auxquels le Seigneur donna le pouvoir sur les esprits impurs, et desquels il est dit en Marc 6:13 « ils chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile beaucoup d'infirmes et les guérirent ». Mais pendant tout ce temps où Judas accomplissait des miracles, il était « un fils de perdition », — pas du tout un homme sauvé. Il a apostasié, et il lui fut impossible d'être renouvelé à la repentance.

Notez bien ici que le mot du début du v. 4 est bien « impossible » et non pas « improbable ». Ce seul mot suffit à montrer que l'Écriture n'appuie pas ici l'idée qu'un vrai croyant puisse apostasier et être perdu pour toujours. TOUS ceux qui « tombent » dans le sens de ce passage sont perdus pour toujours. Ce n'est pas qu'ils *peuvent* être perdus, mais qu'ils le *sont* nécessairement. Il n'y aurait aucun rayon d'espoir pour aucun de ceux qui reculent, si ce texte se référait à de vrais croyants.

Ce passage se réfère donc au péché d'apostasie, un péché menaçant spécialement les Juifs qui embrassaient la religion chrétienne sans être vraiment convertis. En revenant à leur ancienne religion si usée, ils condamnaient par là complètement le Seigneur Jésus et le reniaient, et ils démontraient qu'ils se trouvaient sur un terrain entièrement mauvais et indigne. Notons bien qu'aux versets 7 et 8, le contraste ne réside pas entre un terrain productif ou stérile selon la saison, mais entre deux terrains, l'un intrinsèquement bon et l'autre intrinsèquement mauvais. La forme même de cette illustration appuie l'explication qui vient d'être donnée à propos des versets 4 à 6. Judas avait joui « de la pluie qui vient souvent », mais il n'avait produit que des épines et des chardons, et fut réprouvé.

7.3 Ch. 6:9-12

7.3.1 - Ch. 6:9

Au verset 9, l'auteur de l'épître se hâte d'assurer les Hébreux auxquels il écrivait, qu'en disant ces choses il ne jetait pas du doute sur la réalité d'eux tous, ni même sur la plupart d'entre eux. C'était même le contraire. Il avait évidemment des doutes à l'égard d'une minorité, mais il était assuré de la réalité pour la plupart d'entre eux. Il discernait en eux des caractéristiques qui lui donnaient cette assurance ; c'est qu'il appelle « des choses meilleures qui tiennent au salut ».

7.3.2 - Ch. 6:10

Il y a donc certaines choses qui sont comme un poinçon d'authenticité de notre christianisme. La marque du poinçon sur un article en argent ne le transforme pas en argent, mais elle donne une garantie officielle que c'est réellement de l'argent. Elle nous assure son authenticité. Quelles sont donc ces choses qui nous assurent de l'authenticité des chrétiens — des choses qui accompagnent de manière si nette le salut que, si elles sont présentes, on est sûr de la présence de ce salut ? Il est répondu à cette question au verset 10. La réponse se trouve dans les nombreux petits actes qui révèlent un amour authentique pour les saints.

Certains d'entre seraient enclins à s'exclamer : « Comme c'est extraordinaire ! J'aurais pensé que de grands actes de foi, de grands exploits de dévotion en auraient mieux révélé la réalité que cela ». Nous aurions tort de dire cela ou de le penser. Sous la pression de l'émotion ou d'un enthousiasme soudain, de grandes actions sont parfois accomplies, alors qu'elles ne sont pas un indice sûr de l'état du cœur. C'est dans ces petites choses que nous révélons vraiment ce que nous sommes, et avec bien plus de vérité. En s'employant au service des saints qui sont le peuple de Dieu, ils montraient leur amour envers Dieu Lui-même.

C'est une chose de s'employer au service d'un saint parce qu'il se trouve que je l'aime ; mais c'est une toute autre chose que de s'occuper d'un saint simplement parce qu'il est un saint, et c'est de ceci dont il est parlé ici. La

première activité peut être exercée par un inconverti, la seconde n'est possible que pour quelqu'un qui possède la nature divine. Or c'est justement ce dont il s'agit ici. Les choses qui accompagnent le salut sont des choses qui manifestent la nature divine, et ce sont donc des choses qui prouvent la réalité de la foi, d'une façon que ne pourra jamais la possession de pouvoirs miraculeux ou de privilèges extérieurs du christianisme.

7.3.3 - Ch. 6:11-12

Étant donc assuré du salut du plus grand nombre de ceux à qui il écrivait, il donne alors juste un mot d'exhortation. Il les presse de continuer à faire comme ils avaient fait, c'est-à-dire de continuer dans cette bonne voie jusqu'au bout, avec la pleine assurance que leur espérance n'était pas mal placée.

L'espérance occupe une très grande place en relation avec la foi en Christ, tout comme dans la dispensation précédente. Dans cette précédente dispensation, les patriarches ou les prophètes ou les simples personnes du peuple de Dieu avaient tous les yeux dirigés vers les biens à venir à la venue du Messie. *Maintenant*, les biens ont été manifestés en Christ — une expiation complète a été faite, nos consciences ont été purifiées, nous avons reçu le don de l'Esprit. Pourtant, même ainsi nous n'avons pas la pleine jouissance des biens, car nous attendons la deuxième venue du Seigneur. Pour le moment présent, tout ce que nous avons, nous l'avons par la foi, et nous en jouissons par la puissance du Saint Esprit, car Il est les Arrhes de tout ce dont nous allons hériter. Nous sommes sauvés, et nous sommes dans l'espérance de tout ce qui est à venir.

Il est très important pour nous d'être au clair à ce sujet, et c'était encore plus important pour ces Hébreux convertis. Combien on les blâmait souvent à cause de leurs relations inconverties ! Comme souvent on leur reprochait avec mépris leur folie d'abandonner les gloires extérieures du système mosaïque avec son temple, son autel, ses sacrifices et ses sacrificateurs — en échange de quoi, leur disait-on ? Pour un Maître qu'ils ne pouvaient voir, car Il les avait laissés, et pour toute une gamme de choses aussi invisibles que Lui-même ! Combien ils paraissaient fous ! Mais l'étaient-ils vraiment ?

Certes non. Et s'ils étaient instruits dans les choses dont parle notre chapitre, ils devaient être capables de donner une très bonne raison pour ce qu'ils avaient fait. Ils pourraient dire : « Ceux qui suivent les pas de notre père Abraham, c'est nous, non pas vous. Des promesses lui ont été faites, et vous semblez les avoir oubliées, car vous vous installez comme si vous étiez contents

du système d'ombres de la loi, et qui fut donnée par Moïse comme quelque chose de temporaire. Nous avons reçu Christ, et en Lui nous avons le gage de l'accomplissement de toutes les promesses qui ont été données auparavant, et nous avons en outre de nouvelles promesses encore plus brillantes ».

7.4 Ch. 6:13-18

Si on nous dit de tenir ferme notre espérance avec une pleine assurance, nous avons besoin d'avoir une espérance qui repose sur une base très solide. C'est cette pensée qui mène aux versets 13 à 18. Abraham est placé devant nous comme un grand exemple, non seulement de foi, mais aussi d'espérance. Ce fut quand il eut offert Isaac, selon le récit de Genèse 22, que la promesse de bénédiction fut donnée, dont le sommet était « la Semence », c'est-à-dire Christ, selon Galates 3:16. Cette grande promesse s'appuyait non seulement sur l'autorité qui accompagne toujours la simple parole de Dieu, mais elle avait en outre l'appui d'un serment solennel de Sa part.

Qu'il est beau cet aperçu que Dieu nous donne, s'abaissant à considérer la faiblesse et les infirmités qui marquent même la meilleure de Ses créatures ! Voici Abraham et les héritiers suivants des promesses. Combien leur foi pouvait facilement vaciller ! Combien le monde où ils se trouvaient était plein d'incertitudes ! Alors Dieu condescend à tenir compte de leur faiblesse, et Il renforce Sa Parole par Son Serment où Il jure par Lui-même.

Sa Parole et son serment, ce sont deux choses immuables, des choses qui ne changent jamais, ni ne bougent, ni ne chancellent. Elles établissent pour nous l'immutabilité de Son conseil. Jamais, *jamais*, JAMAIS Il ne manquera à aucune promesse qu'Il a donnée, à quoi que ce soit qu'Il ait dit qu'Il ferait.

Remarquez que tout ceci est valable pour nous aujourd'hui, comme le dit très clairement le verset 18. Ce que Dieu était pour Abraham, Il l'est pour nous. C'est la beauté de ces révélations de Dieu dans l'Ancien Testament. Ce qu'Il est, Il l'est en tout temps, en tout lieu et envers tous. Nous qui avons embrassé l'espérance chrétienne, nous avons la jouissance de la consolation puissante qui découle de ces deux choses immuables.

Il est dit que les Hébreux s'étaient « enfuis pour saisir l'espérance proposée ». Pourquoi le dire ainsi ? Parce que cela ramenait immédiatement leurs pensées vers les règles régissant les villes de refuge, en Nombres 35. Ces règles avaient une signification typique qui s'appliquait exactement au cas du Juif converti. Il était comme le meurtrier qui avait fui vers la ville de refuge la plus proche.

Si le péché national d'Israël, en crucifiant leur Messie, avait été reconnu comme un meurtre volontaire par Dieu, il n'y aurait eu absolument aucun espoir. Tous seraient tombés devant le vengeur du sang. La prière de Jésus sur la croix a été cependant « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23:34), autrement dit : « Père compte ce péché comme un homicide involontaire, et non comme un homicide volontaire. Dieu entendit cette prière, il y eut donc espoir même pour ceux qui avaient consommé Sa mort. C'est la raison pour laquelle, au jour de la Pentecôte Pierre prêcha le pardon pour ceux qui se tourneraient par la foi vers Jésus ressuscité et exalté. Ce jour-là, la ville de refuge céleste fut ouverte et plus de trois mille âmes s'y réfugièrent.

Certes des multitudes ne crurent pas, et par conséquent ne s'enfuirent pas [de Jérusalem], et ils tombèrent devant les Romains vengeurs lors de la destruction de Jérusalem. Leurs descendants incrédules, en un jour futur, auront à faire face à la grande tribulation et au jugement de Dieu. Mais ceux qui sont entrés dans la ville de refuge ont une espérance devant eux. Elle est liée au moment où Jésus viendra dans Sa gloire, quand Il cessera d'exercer Son office de sacrificateur selon le modèle d'Aaron, et qu'Il le fera selon le modèle de Melchisédec. Le type sera ainsi accompli quant au changement de sacrificateur (voir Nombres 35:25). Quand cela aura lieu, nos espérances se réaliseront avec Lui en gloire, et sur la terre ce sera le temps du jubilé, où chacun retournera à son héritage.

7.5 Ch. 6:19-20

L'espérance chrétienne est céleste. C'est pourquoi il est dit d'entrer « jusqu'au-dedans du voile ». Le « dedans du voile » était le lieu très saint, le lieu le plus saint de tous, type du troisième ciel, c'est-à-dire de la présence immédiate de Dieu. À l'intérieur du voile se trouvait l'arche de l'alliance, type de Christ. Maintenant Christ est entré dans la présence immédiate de Dieu, et cela en notre faveur. Il est entré comme précurseur et comme souverain sacrificateur. Notre espérance centrée sur Lui agit comme une ancre de l'âme, sûre et ferme. Notre espérance est déjà ancrée dans le Seigneur Jésus glorifié. Nous sommes déjà ancrés à la Personne vers qui nous allons, et au lieu vers lequel nous allons. C'est comme si un paquebot transatlantique se trouvait attaché en sécurité à New York par le moyen d'une ancre plantée dans le port de New York, avant même d'avoir quitté la Manche.

Le fait que Christ est devenu notre précurseur garantit que nous qui suivons, nous atteindrons le lieu où Il se trouve. Et comme souverain sacrificateur, Il est

toujours vivant pour nous porter jusqu'au bout. C'est une grâce étonnante qu'Il soit notre précurseur, car en Orient où ces coutumes perdurent, le précurseur est un homme tout à fait ordinaire qui ouvre le chemin devant un personnage important qui suit derrière. Pensez au Seigneur Jésus prenant une place telle que celle-là à cause de nous !

8 - Chapitre 7

Au dernier verset du chapitre 6, le Seigneur Jésus nous a été présenté sous deux caractères :

- d'abord comme le Précurseur ; Son arrivée dans les cieux étant le préalable à l'arrivée des enfants que Dieu Lui a donnés,
- puis comme souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, dont le ministère assure aux enfants leur arrivée en sécurité, et la plénitude de leur bénédiction.

Ce dernier verset (6:20) termine aussi la digression commencée en 5:11, et ramène au point exact où nous étions en 5:10.

8.1 Ch. 7:1-3

Par conséquent, en 7:1 nous reprenons le courant de pensée interrompu, et tout le chapitre traite du contraste entre la sacrificature de Christ et celle d'Aaron. Il nous fait voir l'immense supériorité de Christ comme sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ; et nous entendons au moins une partie de ces choses qui étaient difficiles à expliquer à des gens devenus paresseux à écouter. Nous, les nations, nous n'avons peut-être pas nos esprits remplis des gloires passées de la sacrificature aaronique, et il se peut donc que nous ne trouvions pas le sujet aussi difficile.

Dans les trois premiers versets, il nous est donné un résumé assez détaillé de tout ce qui est dit de Melchisédec dans la dernière partie de Genèse 14. Nous apprenons qu'il est introduit là dans le but de nous fournir un type du Fils de Dieu. Son nom même a une signification, comme souvent avec les noms bibliques ; il signifie : Roi de justice. Il est présenté comme le roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix. Dans le Millénium, Jésus sera manifesté sous ces deux caractères.

En outre, dans le récit de l'Ancien Testament, Melchisédec est introduit abruptement. Aucune généalogie n'est donnée, aucune mention n'est faite ni de sa naissance, ni de sa mort, ni de son âge, ni d'aucun éventuel successeur pour sa fonction de sacrificateur. C'est d'autant plus remarquable que la Genèse est justement le livre qui nous fournit ce genre de détails à propos des autres personnages caractéristiques rencontrés dans ses pages. Pourquoi donc ces détails sont-ils omis pour Melchisédec ? Justement pour qu'il soit un type plus exact du Fils de Dieu. Nous croyons que telle est la signification du verset 3, et

non pas, comme certains l'ont imaginé, qu'il était une sorte de personnage surnaturel.

8.2 Ch. 7:4-10

Ayant donc ce sommaire présent à l'esprit, nous sommes priés au verset 4 de considérer en détail la grandeur de Melchisédec en contraste avec Aaron, et même Abraham, et cela, tout d'abord, en rapport avec la question de *la loi sur les dîmes*. Cela occupe les versets 4 à 10.

Aaron et ses descendants étaient issus de la tribu de Lévi. Les dîmes qu'ils recevaient des autres enfants d'Israël servaient à pourvoir à leur entretien. Or le patriarche Abraham, dont étaient issus Lévi, Aaron et tous leurs descendants, paya la dîme à Melchisédec. Cela démontrait que Lévi et Aaron, qui étaient reconnus par le biais des dîmes comme supérieurs par le reste d'Israël, reconnaissaient eux-mêmes Melchisédec comme leur supérieur à travers Abraham.

De plus Abraham, qui paya la dîme à Melchisédec, reçut aussi la bénédiction de sa part. Et il est dit : « Or sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (7:7). Ainsi de cette manière aussi est établie la supériorité de Melchisédec sur Abraham et ses descendants. Qu'on se rappelle bien qu'il ne s'agit pas ici de savoir si Melchisédec était supérieur à Abraham quant à son caractère, ou si sa connaissance de Dieu était plus grande,— il n'y a aucune information d'aucune sorte sur ces sujets — mais il s'agit simplement du fait que Melchisédec doit être reconnu comme détenant de la part de Dieu une position plus haute ; et dans cette position plus haute, ou cet ordre supérieur, il était un type de Christ.

8.3 Ch. 7:11-14

Les versets 11 à 14 parlent d'un autre point de l'argumentation, basé sur le fait que notre Seigneur est issu de la tribu de Juda, et n'avait donc aucun lien avec les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron. Il était un sacrificateur tout à fait *différent* et *d'un ordre différent*. Qu'est-ce que cela montrait ? Cela montrait que la perfection n'avait pas été atteinte par l'ordre de choses lévitique, et qu'un changement était intervenu à l'égard de tout le système de la loi dont faisait partie la sacrificature lévitique. Nous trouverons davantage de détails sur ce changement au chapitre 8.

8.4 Ch. 7:14-19

Dans les versets 14 à 19, le raisonnement est renforcé par une autre considération. La sacrificature d'Aaron fut instituée en rapport avec la loi. La sacrificature de Christ est soutenue par la puissance d'une *vie impérissable*. Il est parlé ici de la loi comme de « la loi d'un commandement charnel » vu que ses commandements avaient tous pour but soit de réfréner ou supprimer les mauvaises tendances de la chair, soit d'en tirer du bien qui plaise à Dieu. Mais, comme l'épître aux Romains nous le dit, la chair n'est pas soumise à la loi de Dieu, et en elle il n'habite point de bien.

C'est pourquoi le commandement qui existait avant Christ a été mis de côté, abrogé selon ce que nous dit le verset 18. Bien qu'il fût en lui-même saint, juste et bon, il était rendu faible et inefficace en raison de la nature faible et impossible de la chair à qui il avait à faire. Le verset 18 ne signifie pas du tout que les saintes exigences de Dieu ont été éteintes, ni qu'elles ont été mises de côté en sorte que les hommes pourraien maintenant agir comme il leur plait. Ce verset signifie que tout le système de la loi a été mis de côté en faveur de quelque chose de meilleur et de plus élevé.

Pour qu'on puisse mieux saisir cela, je cite le passage selon la traduction de J.N. Darby : « Car il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection), et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu ». Ici comme au ch. 6, le christianisme est décrit comme « une espérance », mais c'est « une meilleure espérance ». Quand Israël entra dans le pays de la promesse, ils le prirent comme un avant-goût des choses meilleures et plus vastes qui doivent venir avec l'avènement du Messie. Nous chrétiens, nous sommes entrés dans des biens d'ordre spirituel. Nous avons le pardon des péchés, la vie éternelle et le don du Saint Esprit ; mais ce ne sont que des avant-goûts de la plénitude des bénédictions célestes qui est à venir. Une meilleure espérance a été introduite, et par cette espérance (puisqu'elle est centrée sur Christ, qui comme souverain sacrificateur est entré pour nous au-dedans du voile), nous nous *approchons de Dieu*, au lieu d'être tenus à distance comme c'était le cas des saints sous la loi, même les plus éminents. Cette pensée sera davantage développée au chapitre 10.

Comme cela nous est rappelé ici, la loi n'a rien amené à la perfection. En relation avec la loi, Dieu n'était pas parfaitement donné à connaître, la rédemption n'était pas accomplie parfaitement, et les croyants n'étaient pas rendus parfaits quant à leur conscience. La loi est intervenue comme une mesure provisoire comblant le temps jusqu'à la venue de Christ. Maintenant, Christ

étant venu, la loi est remplacée par quelque chose qui va bien au-delà, à la fois quant au niveau établi pour ce qui est demandé, et dans ce qui est donné et accompli.

8.5 Ch. 7:20-22

Dans les versets 20 à 22 nous faisons un pas de plus. L'attention est attirée sur le fait que le Seigneur Jésus a été établi sacrificateur pour l'éternité *par serment de Dieu*. Quand Aaron fut établi sacrificateur, il n'y eut aucune parole aussi impressionnante et solennelle. Cela indique qu'il y a une meilleure alliance, en relation avec Jésus. De plus Jésus est dans une position par rapport à la nouvelle alliance que n'ont jamais eu ni Moïse ni Aaron dans l'ancienne alliance. Il en est devenu le Garant, c'est-à-dire qu'Il en a accepté la pleine responsabilité, Il en est devenu la caution, de sorte que, si quelque chose allait mal, le coût retomberait sur Lui. C'est bien sûr une garantie totale que rien n'ira de travers pour toute l'éternité. Tout ce qui est établi en rapport avec la nouvelle alliance demeurera.

8.6 Ch. 7:23-25

Un autre contraste est placé devant nous dans les versets 23 et 24. Aaron et ses descendants exerçaient leur fonction l'un après l'autre, puis ils mouraient. Le Seigneur Jésus demeure éternellement, et par conséquent Sa sacrificature est *inchangeable*, c'est-à-dire qu'elle ne sera *jamais transmise à un autre*. Le verset 25 indique le résultat heureux qui en découle. Ceux qui profitent de Ses services sacerdotaux en s'approchant de Dieu par Lui, sont « sauvés entièrement » parce qu'Il est toujours vivant pour intercéder pour eux. Le salut dont il est parlé ici est un salut journalier, un salut de chaque instant contre toute puissance adverse, — ce dont tout croyant a besoin tout le long du chemin vers la gloire.

Ce verset est souvent cité pour montrer que le Seigneur peut sauver le pire des pécheurs. C'est certes une heureuse vérité, affirmée par 1 Timothée 1:15. Mais s'il avait été question de cela ici, notre verset se serait terminé par « vu qu'Il est mort et ressuscité pour eux ». Or il est dit : « Étant toujours vivant ». Le salut dont il est parlé ici est donc celui qui découle de Sa vie d'intercession sacerdotale continuelle.

Supposez qu'un Juif en détresse se soit adressé au souverain sacrificateur de son temps pour avoir de la compassion et du secours qu'il devrait être prêt à donner selon 5:2. Il le trouve tout à fait bienveillant et secourable. Mais en y

allant un peu plus tard, juste quand son affaire arrive à un stade critique, il apprend qu'Il est mort ce jour-là ! Vous pouvez facilement imaginer la détresse de ce Juif. Un autre homme qui ne connaît rien de son affaire, et qui est peut-être dans une disposition d'esprit toute différente, devient souverain sacrificateur. Il n'était pas sauvé entièrement par le moyen du premier sacrificateur, et si maintenant il parvient à obtenir un salut quelconque, ce ne sera qu'en recommençant toute l'affaire à zéro avec ce nouveau sacrificateur. Grâces à Dieu, rien de ce genre ne peut jamais nous arriver. Notre souverain sacrificateur vit éternellement.

Encore un point à noter : le v. 25 décrit les croyants comme « ceux qui s'approchent de Dieu par lui ». C'est une pensée dominante dans cette épître que le chrétien a toute liberté et toute hardiesse pour venir à Dieu, tandis que, dans la dispensation précédente, tout accès véritable à Dieu était interdit. Ces mots indiquent aussi que le grand objectif de tout le service sacerdotal de Christ est de nous amener à Dieu, et de nous y maintenir. D'un côté, il n'y a d'accès à Dieu que PAR LUI. D'un autre côté, tout Son service fait de compassion en notre faveur, de sympathie, de secours, de salut s'exerce dans un but, celui de nous maintenir dans la présence de Dieu en nous élevant au-dessus des choses qui autrement nous submergeraient.

8.7 Ch. 7:26-28

Les trois derniers versets de ce chapitre 7 semblent conclure tout le débat, et résumer la situation ; nous trouvons que tout dépend de *la grandeur de CELUI* qui est notre souverain sacrificateur.

8.7.1 - Ch. 7:26

Quelle déclaration extraordinaire que celle du verset 26 ! Nous l'aurions certainement inversée, en disant que, du fait que notre souverain sacrificateur est si merveilleux, c'est un peuple plutôt remarquable qui Lui convenait. Mais non, la déclaration ici est bien que c'est un Souverain Sacrificateur d'un caractère aussi remarquable qui nous convenait ! Selon la manière du Saint Esprit de voir les choses, les plusieurs fils en train d'être amenés à la gloire (2:10), la compagnie chrétienne, portent un caractère tel que rien moins qu'un tel Souverain Sacrificateur leur convenait.

Le caractère de notre souverain sacrificateur nous est présenté en sept

points, et chacun d'eux fait contraste avec les sacrificateurs d'autrefois. Les trois premiers caractères « saint, innocent, sans souillure » ne présentent pas de difficultés. Il est évident qu'aucune d'eux ne caractérisait de manière absolue l'un quelconque des sacrificateurs de la race d'Aaron.

Le quatrième caractère est : « séparé des pécheurs ». Cela ne se réfère pas seulement au fait qu'Il a toujours été complètement séparé pour Dieu dans Ses pensées et dans Ses actes, même lorsqu'Il mangeait et buvait avec les publicains et les pécheurs, — cela se réfère au fait que maintenant, en résurrection, Il est tout à fait à part de toute la scène où les pécheurs évoluent. « En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. 6:10). Nous pouvons citer aussi les propres paroles du Seigneur en Jean 17:19 : « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité ». La racine du mot « sanctifier » est « mettre à part », et le Seigneur faisait allusion à la place qu'Il allait prendre en résurrection et en gloire. Dans notre verset la pensée de Sa gloire vient au cinquième et dernier rang : « élevé plus haut que les cieux ». Notre Souverain Sacrificateur n'est pas simplement un Homme ressuscité, mais Il est exalté au-dessus de tout. Les cieux et tout ce qu'ils contiennent sont sous Ses pieds. Si nous ne considérions que ces cinq caractères, nous voyons déjà qu'aucun souverain sacrificateur sous la loi n'était digne d'être mentionné à côté de Lui.

8.7.2 - Ch. 7:27

Mais il y a plus. Un sixième contraste occupe tout le verset 27. Ils offraient journellement des sacrifices, non seulement pour les péchés du peuple, mais aussi pour leurs propres péchés. Le Seigneur a offert un seul sacrifice, et Il l'a offert une fois pour toutes. C'était vraiment pour le peuple, non pas pour Lui-même. Le sacrifice était Lui-même, et non pas *pour* Lui-même. Il était à la fois le sacrifice et Celui qui offrait. Nous avons ici une grande vérité à laquelle il est seulement fait allusion, mais qui sera développée dans tous ses détails glorieux aux chapitres 9 et 10.

8.7.3 - Ch. 7:28

Septième et dernier caractère, voici le contraste entre les personnes chargées de ce service de sacrificateur sous la loi, et la Personne qui est notre Souverain

Sacrificateur aujourd'hui. Ils n'étaient que des hommes, avec les infirmités habituelles des hommes. Lui est le Fils. C'est bien sûr le fait fondamental sur lequel tout est basé. QUI IL EST, voilà qui règle tout. Cela comporte tous les contrastes sur lesquels le chapitre a insisté. Demeurons sur ce roc fondamental : Il est le Fils, qui est « consacré » pour l'éternité.

Ce mot « consacré » selon la version anglaise autorisée [« consommé » dans la version française JND] à la fin du v. 28 est en réalité « rendu parfait » comme en 5:9. Là il avait été dit que Son temps de mise à l'épreuve et d'obéissance sur la terre avait été jusqu'à son terme dans la mort et la résurrection. Il était devenu l'Auteur du salut éternel. Ici nous trouvons de la même manière qu'Il est devenu Souverain Sacrificateur. Le Fils était éternellement avec le Père. Il était le Créateur, et le soutien de toutes choses. Mais Il n'assumait pas alors cet office. C'est quand Il est devenu Homme, éprouvé par toutes les douleurs possible, endurant toutes les épreuves possibles, souffrant la mort et atteignant la perfection dans Sa gloire de ressuscité, — c'est alors qu'Il fut établi Souverain Sacrificateur par le serment de Dieu.

Méditons simplement ces choses, leur donnant le temps de pénétrer dans nos esprits et nos cœurs, et nous serons certainement remplis de l'assurance qu'Il peut nous sauver entièrement, et nos cœurs seront remplis de louange et de reconnaissance envers Dieu

9 - Chapitre 8

9.1 Ch. 8:1-2

Le chapitre 7 ayant placé devant nous en détail le contraste entre la sacrificature temporaire d'Aaron et celle de Christ qui ne passe pas, le chapitre 8 commence par un résumé de tout ce sujet. Dans ce résumé qui couvre les versets 1 et 2, il y a quatre choses à remarquer.

Premièrement, le Seigneur Jésus est « un *tel* Souverain Sacrificateur », c'est-à-dire tel que le chapitre 7 L'a montré. Nous avons donc besoin de repasser dans nos esprits tous ces points de contraste qui démontrent l'infinie supériorité de Christ, selon l'exposé du chapitre 7.

Deuxièmement, étant tel Il s'est assis au plus haut de la gloire. La Majesté suprême a Son trône dans les cieux, et Il est assis à la droite de ce trône — c'est-à-dire à la place qui signifie que tout l'exécutif Lui est confié. Il n'y a ni faiblesse ni infirmité en Lui. La place qu'Il occupe indique qu'Il exerce tout le pouvoir. Nous avons appris que cette place haut élevée est la Sienne dès 1:3, mais là, nous L'avons vu s'asseoir en gloire en réponse à l'achèvement de Son œuvre de purification des péchés. Ici c'est comme Sacrificateur qu'Il est couronné de gloire.

Troisièmement, son ministère de sacrificateur se rapporte, non aux lieux saints sur la terre, — construits et dressés par Moïse, qui étaient le lieu où s'exerçait le ministère d'Aaron, — mais au vrai sanctuaire et au vrai tabernacle sortis des mains de Dieu. Le vrai sanctuaire est le ciel de la présence immédiate de Dieu ; le vrai tabernacle est cet univers puissant des choses créées, où se trouve le troisième ciel de la présence de Dieu. Le service sacerdotal de Christ a à faire avec Dieu et a pour centre Sa présence, tandis que dans sa portée, il englobe toute la création de Dieu. Quelle pensée prodigieuse ! Combien les gloires d'Aaron paraissent misérables à côté !

Quatrièmement, un tel sacrificateur est à *nous* : « *NOUS avons* un tel souverain sacrificateur », tandis qu'Israël avait des sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron. Hormis toute autre considération, ce seul fait montre combien le christianisme est en avance sur le judaïsme. Comme nous l'avons vu, ces Hébreux étaient enclins à la négligence, certains d'entre eux laissaient même voir des signes de retour en arrière. Combien s'emparer de cette certitude devait les encourager à tenir ferme, et à rester sur le chemin de la foi. Saisissons la nous aussi, et nous en sentirons aussi la puissance encourageante.

9.2 Ch. 8:3-6

Les versets 3 à 6 font passer nos pensées du grand Souverain Sacrificateur Lui-même à Son service et à Son ministère. Il est utile de remarquer que le verset 5 est en réalité une parenthèse (tout le verset pourrait être mis entre parenthèses). Le sens de la pensée passe directement du verset 4 au verset 6.

Bien que le Seigneur Jésus ne soit pas sacrificateur selon l'ordre d'Aaron, pourtant à bien des égards, Il exerce Son ministère selon le modèle donné par Aaron. Il était donc nécessaire qu'Il eût quelque chose à offrir en la présence de Dieu, et ce quelque chose ne pouvait être un don du genre de ceux qui étaient habituels sous la loi, car s'Il avait été sur terre, il n'aurait pas du tout été sacrificateur, vu qu'Il ne descendait ni de Lévi ni d'Aaron. Sa sacrificature est d'ordre céleste. C'est seulement comme ressuscité et glorifié, qu'Il assume formellement Son office de sacrificateur.

Il ne nous est pas parlé à ce stade de ce que le Seigneur a à offrir comme souverain sacrificateur ; mais nous croyons qu'il est parlé ici, non pas du fait qu'Il s'est offert Lui-même comme 7:27 le dit, mais de ce que nous trouvons en 13:15. C'est « par Lui » que nous offrons la louange de nos bouches à Dieu. C'est Lui qui présente à Dieu en tant que grand souverain sacrificateur toutes les louanges qui jaillissent de ceux qui ont été constitués sacrificateurs par la grâce de Dieu. Ce qui nous est dit, c'est que Son ministère est plus excellent que tout ce qui avait été confié à Aaron, et que cette supériorité est exactement en proportion de la supériorité des promesses et de l'alliance dont Il est le médiateur.

Mais avant de considérer cela, remarquons deux choses. Premièrement, la dernière proposition du verset 4 nous montre que cette épître a été écrite avant la destruction de Jérusalem, avant donc que les sacrifices juifs cessent. En effet il est dit : « puisqu'il y a ceux qui offrent des dons », et la phrase est au présent et non au passé. Nous retrouverons la même chose au chapitre 13, où l'importance de ce fait est alors rendue manifeste.

En second lieu, remarquez qu'il ressort tout à fait clairement de la parenthèse du verset 5, que le tabernacle et tout son équipement n'étaient que l'ombre des choses célestes, *non pas les choses elles-mêmes*. C'était sans doute une déclaration dure pour un Juif, si enclin à considérer ces choses visibles dans lesquelles il s'enorgueillissait comme si elles étaient le grand but final au-delà duquel il n'y a plus besoin de rien. Il n'aurait pas dû penser ainsi, car dès le début il leur avait été dit que c'était une représentation des choses que l'Éternel avait devant Lui. Moïse ne devait pas s'écarter d'un cheveu du modèle qui lui

avait été montré sur la montagne. S'il l'avait fait, il aurait dénaturé, au lieu de les représenter, les réalités dont il fallait montrer les ombres.

Ce fait étant assimilé, nous voyons de suite qu'il faut se rendre compte que les types de l'Ancien Testament qui se rapportent au tabernacle et aux sacrifices méritent d'être considérés attentivement. Leur étude n'est pas comme certains peuvent le penser, un passe-temps intellectuel donnant libre cours à une imagination fertile, mais c'est une recherche dans laquelle il y a beaucoup d'instruction et de profit à tirer. Ces types doivent bien sûr être interprétés à la lumière des choses célestes révélées dans le Nouveau Testament.

Le ministère de Christ comme Sacrificateur, la nouvelle alliance dont Il est le médiateur, et les promesses sur lesquelles cette alliance est fondée sont présentés ensemble au verset 6.

On ne peut guère dire que l'ancienne alliance de la loi fut vraiment établie sur des promesses, bien que certaines promesses s'y rattachent. Elle fut plutôt établie sur une transaction dans laquelle Israël s'engageait à obéir en tout, et Dieu garantissait certaines bénédictions conditionnelles à cette obéissance. À peine le marché conclu, qu'il fut rompu par Israël faisant le veau d'or. Ce qui fait de suite une différence très nette d'avec l'ancienne alliance, c'est que la nouvelle alliance est établie sur des *promesses*, que ces promesses viennent *de Dieu*, et qu'elles sont *meilleures* que tout ce qui était proposé sous la loi. Pour avoir une idée de ces meilleures promesses, il faut lire la dernière partie de notre chapitre, qui est une citation de Jérémie 31:31-34, et où la nouvelle alliance elle-même est promise. Les verbes au futur dans la bouche de Dieu en sont une caractéristique. Il n'est question que de ce que Dieu va faire, et en conséquence de ce qu'Israël va être et va avoir.

Parlons maintenant de cette meilleure alliance dont Christ est le médiateur. On peut très bien demander : Sur quelle base Dieu peut-Il répandre des bénédictions sur des hommes indignes sans enfreindre les droits de la justice ? La seule réponse possible se trouve dans l'œuvre médiatoriale de Christ. Comme médiateur, il s'est donné « en rançon pour tous » (1 Timothée 2:6). Comme médiateur aussi, Il administre l'alliance établie par Son sang.

Le Seigneur Jésus nous est présenté dans cette épître sous plusieurs caractères. Nous chantons quelque fois : « Combien est riche Son caractère, et toutes les formes de Son amour, exalté sur le trône », mais nous arrêtons-nous suffisamment pour considérer la richesse de Son caractère dans toute sa variété ? Il nous a déjà été présenté comme Apôtre, Souverain Sacrificateur, Précurseur, Garant, Victime, et maintenant comme Médiateur. Il détient toutes ces fonctions en rapport avec la nouvelle alliance et en rapport avec ceux sont les bénéficiaires de ses bénédictions. Comme Apôtre, Il l'annonce. Comme Garant, Il en assume

la pleine responsabilité. Comme Victime, Il a versé le sang qui la ratifie. Comme Souverain Sacrificateur, Il la soutient. Comme Médiateur, il l'administre. Comme Précurseur, Il garantit l'arrivée en gloire de tous ceux qui sont bénis par elle dans l'actuelle dispensation.

Quel défaut pouvons-nous y découvrir ? Absolument aucun ! Où est l'échappatoire par laquelle le mal ou l'échec peuvent se glisser ? Il n'en existe pas. Toute bénédiction de la nouvelle alliance est enracinée et fondée sur le puissant Fils de Dieu, et est aussi parfaite et sans défaut que Lui-même l'est. Ceci n'est-il pas magnifique ? Ceci ne remplit-il pas nos âmes d'assurance et de triomphe ?

9.3 Ch. 8:7-13

La première alliance n'était pas irréprochable comme le verset 7 l'indique. Il n'y avait pas de faute dans la loi, mais l'alliance était défectueuse vu que tout était conditionné par un homme fautif. C'est pour cela qu'elle est mise de côté en faveur de la nouvelle alliance fondée sur le propos de Dieu et l'œuvre de Dieu. Comme le dit le dernier verset de ce chapitre, le fait même qu'Il parle d'une *nouvelle* alliance montre que la première avait *vieilli* et était prête à disparaître.

La prophétie de Jérémie citée ici, nous montre que la nouvelle alliance sera formellement établie avec la maison d'Israël et la maison de Juda, c'est-à-dire avec Israël restauré et réunifié. Sous cette nouvelle alliance, ils entreront dans les bénédictions du règne millénial. Par la nouvelle naissance la loi sera écrite sur leurs cœurs, si bien qu'il leur sera alors autant naturel de l'accomplir qu'il leur est naturel maintenant de l'enfreindre. De plus leurs péchés seront pardonnés, ils connaîtront Dieu et seront Son peuple. Or l'évangile nous apporte aujourd'hui ces bénédictions sur une base tout à fait similaire.

C'est un fait qu'aujourd'hui quiconque est converti, quelle que soit la nation dont il est issu, est béni sur les principes de la nouvelle alliance, bien que la nouvelle alliance ne soit pas encore formellement établie ; quand elle sera établie, elle le sera avec Israël, et non pas avec les nations, ni même avec l'église. Nous l'avons en esprit, et ainsi nous anticipons ce qui est à venir. En même temps, notons soigneusement que les bénédictions chrétiennes ne sont nullement limitées à celles promises à Israël sous la nouvelle alliance. Au contraire nous jouissons de bénédictions qui vont bien au-delà. Telles sont, par exemple, les bénédictions dont parle l'épître aux Éphésiens.

10 - Chapitre 9

10.1 - Ch. 9:1-5

Le chapitre 8 se termine par l'expression sinistre : « est prêt à disparaître ». C'est ainsi que le Saint Esprit qui inspirait ces paroles, préparait les esprits des disciples juifs à la disparition de leur système religieux vénéré, ce qui arriva très peu d'années plus tard avec la destruction de Jérusalem. Le temple étant détruit, les sacrificateurs mis à mort, les sacrifices s'arrêtèrent ; le judaïsme était devenu l'ombre pâle et sans vie de ce qu'il était. Intrinsèquement et au mieux, il n'était que l'ombre des biens à venir.

Il ne faut cependant pas sous-estimer la valeur des ombres qui se rapportent à la loi. Elles avaient une très grande valeur *jusqu'à ce que les réalités qu'elles typifiaient soient révélées*, tout comme la lune a une grande valeur jusqu'à ce que le soleil apparaisse. Au cœur de ce système typique, il y avait le tabernacle et ses ustensiles, et les versets 9:1-5 résument les détails qui s'y rattachent. C'était le sanctuaire où Dieu plaçait la nuée qui indiquait Sa présence, mais c'était un sanctuaire terrestre, de même que toutes les ordonnances du service divin qui s'y rattachaient. C'est pourquoi l'auteur de l'épître n'avait pas pour but de parler particulièrement de ces détails.

10.2 - Ch. 9:6-8

Son but était de souligner que le tabernacle était composé de deux parties, le lieu saint et le lieu très saint ; et tandis que Aaron et les sacrificateurs de sa descendance avaient pleine liberté pour entrer dans le lieu saint, le lieu très saint leur était interdit ; ils n'étaient absolument pas admis à y entrer. Une fois que la gloire divine eut pris possession du lieu très saint, aucun humain n'y mit les pieds, avec une seule exception. Un seul homme pouvait y entrer, seul, et seulement une fois l'an, et dans des conditions strictes : il devait approcher « non sans du sang ». Tous les détails de cette occasion solennelle se trouvent en Lévitique 16.

Quelle était la signification de tout cela ? C'était sans aucun doute une figure de ce que le sang de Christ est la seule base permettant d'approcher Dieu, mais ce que le saint Esprit disait en réalité dans tout cet arrangement, c'était que dans l'ancienne dispensation, on ne pouvait pas du tout s'approcher de Dieu en fait. Le moyen d'entrer n'avait pas encore été manifesté. Nous trouverons en 10:19 un merveilleux contraste avec cela. Mais tant que le premier tabernacle

avait encore sa place devant Dieu, la règle était : *accès impossible*.

On peut donc dire que la loi instituait *la religion du lieu saint*, tandis que *le lieu très saint* caractérise le christianisme. Mais même quant au lieu saint, tous les Israélites n'y avaient pas accès ; cela ressort clairement du triste cas d'Ozias, roi de Juda, relaté en 2 Chroniques 26. Par contre, les sacrificateurs qui représentaient tout Israël, y avaient libre accès. Cependant, même ainsi, la vraie valeur de l'ensemble reposait sur sa signification comme type, comme nous l'avons vu.

10.3 - Ch. 9:9-10

L'accent est mis à nouveau sur ce fait aux versets 9 et 10 où le tabernacle est « une figure pour le temps présent », et les dons et sacrifices ne sont que des viandes, breuvages et diverses ablutions ; tout cela n'était que des ordonnances charnelles, en contraste à tout ce qui est de nature spirituelle. Il en découle deux choses.

La première des choses c'est que ces sacrifices ne pouvaient pas rendre parfait celui qui s'approchait par leur moyen. Ici encore nous retrouvons ce mot « parfait », et cette fois-ci, il ne se réfère pas à Christ, mais à nous-mêmes. Les sacrifices Juifs, en raison même de leur nature, ne pouvaient pas nous rendre parfaits, et ce fait sera répété en 10:1 ; par contre en 10:14, le glorieux fait que « par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » est affirmé sous forme de contraste. Non seulement la loi *n'a pas* rendu parfait, mais elle *ne le pouvait pas*, tandis que Christ *l'a fait*.

Mais quelle est cette perfection qui nous concerne ? La réponse à cette question se trouve ici. Il est remarquable que la première fois où le mot est employé à notre égard, le Saint Esprit prend bien soin de nous le définir. La perfection concerne nos consciences. En poursuivant notre lecture jusqu'au ch. 10, nous verrons plus clairement ce que cela signifie. Cela veut dire que tout le poids du péché, comme charge accusatrice, est complètement enlevé de dessus nous, de sorte que notre conscience est *parfaitement* rendue nette dans la présence de Dieu.

Or c'était quelque chose de totalement inconnu sous la loi. Si un Juif péchait, il était de son devoir d'apporter au tabernacle le sacrifice approprié, et après l'avoir fait, il avait clairement le droit de jouir du soulagement apporté par cette parole : « et il lui sera pardonné » (Lév. 4:31). Ce péché particulier était pardonné une fois que le sacrifice prescrit était offert ; mais c'était tout. S'il péchait de nouveau, il fallait de nouveau apporter un sacrifice, et ainsi de suite

durant toute la vie. La pensée qu'un sacrifice puisse être offert et régler une fois pour toutes la question du péché (et ainsi rendre parfaite la conscience du pécheur) n'existait pas.

La seconde chose, c'est que la loi avec toutes ses ordonnances n'était imposée à Israël que « jusqu'au temps du redressement » (9:10), c'est-à-dire jusqu'au moment où les choses seraient remises en ordre. La loi n'était après tout qu'une mesure provisoire. Elle prouvait de manière incontestable combien les choses avaient besoin d'être redressées, en prouvant combien elles n'étaient pas en ordre, mais elle ne redressait rien. Quand Dieu bénira bientôt Israël sous la nouvelle alliance, le temps du redressement sera arrivé. En attendant, comme nous l'avons vu, nous sommes bénis selon les principes de la nouvelle alliance, comme résultat du sacrifice de Christ, et aucun redressement n'est possible sur une autre base que celle-là.

10.4 - Ch. 9:11-15

Les versets 11 à 14 sont en contraste avec les versets 6 à 10. Si nous les analysons avec soin, nous verrons combien le contraste va loin et est complet.

En premier lieu, CHRIST est placé devant nous, en contraste avec le souverain sacrificateur selon l'ordre d'Aaron.

Ensuite le sacrificateur selon l'ordre d'Aaron n'avait qu'à administrer les choses qui existaient à portée de sa main, alors que Christ est souverain sacrificateur *des biens à venir*.

Christ est entré dans le *vrai* lieu très saint dans le ciel, un tabernacle plus grand et plus parfait que celui qui avait été fait de mains dans le désert ; et il y est entré *une fois*, au lieu d'y entrer chaque année comme le souverain sacrificateur autrefois.

Il n'y est pas entré avec le sang de boucs et de veaux qui ne peuvent pas vraiment enlever les péchés, mais *avec Son propre sang* qui obtient la rédemption.

Le sang des animaux offerts en sacrifices sanctifiait bien pour la pureté de la chair, mais seul le sang de Christ peut *purifier la conscience*.

La pureté de la chair obtenue par les sacrifices juifs n'était que temporaire ; la rédemption obtenue par Christ est *éternelle*.

Remarquez en outre la majesté qui caractérise l'offrande unique de Christ. Toutes les trois Personnes de la déité y sont associées. Le Fils de Dieu, sans tache, s'est offert Lui-même. Il s'est offert Lui-même à Dieu, et c'est par l'Esprit éternel qu'Il l'a fait. Il n'est pas étonnant que tout péché est embrassé dans la

portée de cette offrande, et que son résultat demeure éternellement.

En ce qui nous concerne, le résultat immédiat est la purification de nos consciences. C'est par cette purification qu'elles sont rendues parfaites, et que nous nous détournons des œuvres mortes de la loi (mortes parce que faites dans le but d'*avoir* la vie) pour servir le Dieu vivant. Si nos consciences ont besoin d'être purifiées des œuvres mortes, combien plus ont-elles besoin d'être purifiées des *mauvaises* oeuvres.

Le raisonnement des premiers versets du chapitre 9 atteint son point culminant au verset 14, mais l'Esprit de Dieu ne nous amène pas directement aux résultats qui en découlent. Au lieu de cela, Il développe avec abondance de détails le point qu'Il vient de présenter, si bien que, quand nous arrivons en 10:14, nous nous retrouvons au point d'où nous étions parti en 9:14. Et ce n'est qu'alors que nous abordons la considération des résultats.

Ceci nous apprend la grande importance qui s'attache à la vérité concernant le sacrifice de Christ. Elle se trouve à la base de tout, et tant que nous ne l'avons pas complètement saisie, nous sommes incapables d'apprécier ce qui en découle. Prions pour que nous ayons un cœur qui saisisse le contenu de ces versets lorsque nous les méditions, car c'est en eux que se trouve le point principal que le Saint Esprit développe et étaie tellement.

Ce point principal est donc que le sang de Christ purifie entièrement la conscience du croyant de sorte qu'il est rendu capable de servir et adorer le Dieu vivant. Or c'était un but entièrement inaccessible sous l'ancienne alliance ; il en découle selon le verset 15 que le Seigneur Jésus est devenu le médiateur, non pas de l'ancienne alliance, mais de la nouvelle. Et donc aussi, Sa mort avait une double portée : d'une part introduire la rédemption vis-à-vis des transgressions sous l'ancienne alliance, et d'autre part devenir la base sur laquelle s'accomplit la promesse liée à la nouvelle alliance. Quelque chose devait être fait pour enlever l'immense montagne de transgressions accumulées sous la loi, et il y avait également besoin de quelque chose si Dieu devait appeler des gens à un héritage éternel. Ces deux buts sont atteints au moyen de la mort, — celle de Christ.

10.5 - Ch. 9:16-21

Les versets 16 et 17 sont une parenthèse. Le mot traduit ici par « testament » et par « alliance » au chapitre 8 a ces deux significations. Utilisé en rapport avec Dieu, c'est « une disposition qu'Il a prise, et sur la base de laquelle l'homme doit être en relation avec Lui ». Dans cette courte parenthèse,

le mot est utilisé dans le sens de testament, ou dernière volonté, qui n'a de force que si le testateur est mort. Vu dans ce sens, nous voyons encore l'absolue nécessité de la mort de Christ.

Sous l'ancienne alliance, il n'y avait pas de « mort du testateur », mais la nécessité que la mort ait lieu était reconnue par le biais des types. En Exode 24:7-8, on trouve la circonstance à laquelle se réfère Héb. 9:19-20, et un fait remarquable mérite d'être noté : le livre de l'Exode ne parle que de l'aspersion du peuple avec le sang, alors que l'épître aux Hébreux ajoute l'aspersion du livre de la loi.

L'aspersion du peuple semblerait signifier qu'il leur était rappelé que la mort est le châtiment de la désobéissance. Toute violation des exigences de la loi signifiait la sentence de mort sur eux. L'aspersion du livre indiquerait de son côté, que la mort était nécessaire comme étant la base de tout. C'est pourquoi le système même de la loi n'était pas inauguré sans du sang, et ce fait est ajouté ici par l'auteur inspiré, puisque c'est justement le point clé du débat dans cette épître.

10.6 - Ch. 9:22

De plus, à différents moments en rapport avec les sacrifices, une purification avec du sang intervenait pour les ustensiles du service du tabernacle, et pour « presque toutes choses » — le but en était de faire pénétrer dans le cœur des hommes la leçon si importante que « sans effusion de sang il n'y a pas de rémission » (9:22).

De nos jours, nous pourrions presque dire que cette déclaration est *ce qu'il y a de plus haï dans les Saintes Écritures*. Rien ne suscite plus la colère, le mépris et le ridicule dans l'esprit du théologien « moderne ». Et pourquoi cela ? Non pas parce que sa sensibilité délicate est choquée à l'idée de sang versé, car le moderniste moyen apprécie une tranche de rôti de bœuf tout autant que le commun des mortels, — mais parce qu'il sait ce que ce fait signifie en réalité. Il signifie que la sentence de mort est prononcée sur l'humanité comme étant des créatures perdues sans espoir, et que seule la *mort* peut lever cette sentence de mort pour que les créatures déchues puissent avoir une rémission. Rendre le témoignage solennel auprès des modernistes que, comme pécheurs, ils sont sous la sentence de mort devant Dieu, c'est ce que leur âme abhorre avec une intensité qui confine à la haine. Plus ils sont orgueilleux, plus ils haïssent.

Ne le comprenons-nous pas tous très bien ? N'avons-nous pas partagé ces sentiments jusqu'à ce que la grâce soumette notre orgueil et nous amène dans un

état d'esprit honnête devant Dieu ? Le moderniste, bien sûr, se leurre en pensant que son aversion pour cette vérité provient de ce qu'il a un sens moral ou esthétique supérieur. Peut-être que, quant à nous, nous ne sommes jamais tombés victime de ce genre d'opinion vaine ; s'il en est ainsi, il y a de quoi remercier Dieu ! Dès l'instant où nous sommes amenés à l'honnêteté et l'humilité d'esprit, nous saisissons l'absolue nécessité de *la mort de Christ*.

10.7 - Ch. 9:23

C'est de cette nécessité que parle le verset 23. Le sang de boucs et de veaux suffisait pour purifier le tabernacle et les ustensiles du service, qui n'étaient que des images ; les choses célestes elles-mêmes avaient besoin d'un meilleur sacrifice. On peut être surpris que les choses *célestes* aient même besoin d'un sacrifice, mais rappelons-nous que Satan et les anges déchus ont eu leur place dans le ciel, et y ont introduit la tache du péché ; et aussi que nous qui sommes pécheurs et avons notre place ici-bas, nous sommes destinés comme fruits de la rédemption, à prendre place dans les cieux. Un des fruits de l'œuvre de Christ est que non seulement il y aura une purification sur la terre, mais aussi dans les cieux.

10.8 - Ch. 9:24-26

Comme conséquence, les versets 24 à 26 nous introduisent dans l'œuvre de Christ d'un point de vue très élevé. Lui a été manifesté une fois en la consommation des siècles, pour l'abolition du péché par Son sacrifice (9:26), et maintenant, en vertu de Son sang versé, Il paraît pour nous devant la face de Dieu (9:24). Remarquons ces mots : « pour l'abolition du péché ». Combien cela va loin ! Cela inclut bien sûr l'expiation de nos péchés, mais ce n'est pas restreint à cela. Cela inclut le jugement du péché, mais ce n'est pas restreint à cela. Cela comprend le péché dans toutes ses ramifications et toute sa portée. Le péché, la racine, et tous les péchés qui en sont le fruit ; le péché en tant qu'ayant affecté l'homme et la terre, et le péché en tant qu'ayant affecté le ciel ; le péché dans sa totalité ; tout est aboli par Son sacrifice. Et Son sacrifice était le sacrifice de *Lui-même* !

Dans ces versets, l'œuvre de Christ est présentée de nouveau en contraste avec le service du souverain sacrificateur d'autrefois, et c'est ce qui explique la manière dont les choses sont dites au dernier verset du chapitre. Quand le souverain sacrificateur juif entrait dans le lieu saint fait de mains, tous les ans au

jour des expiations, porteur du sang du bouc, le peuple était dehors en train d'attendre qu'il réapparaisse. Ils attendaient probablement avec émotion, car ils savaient qu'entrer à tort dans la présence de Dieu signifiait la mort. Ils l'attendaient et saluaient sa réapparition avec un soupir de soulagement. Or nous, chrétiens — et ceci s'applique spécialement au résidu juif converti à qui s'adresse l'épître — nous attendons maintenant la réapparition de notre grand Souverain Sacrificateur. Nous Le cherchons des yeux, nous L'attendons, et quand Il viendra ce sera « sans péché » ou « à part du péché ». Il s'est si bien occupé du péché lors de Sa première venue qu'Il n'aura pas besoin d'aborder ce sujet lors de Sa seconde venue. Il apparaîtra pour le salut de Son peuple, et la délivrance de la création qui gémit.

10.9 - Ch. 9:27-28

Nous pouvons ainsi voir l'analogie frappante qui existe entre les actions d'Aaron au jour des expiations, et la grande œuvre de Christ ; seulement il y a contraste complet, en ce que les actions d'Aaron étaient typiques et confinées aux modèles des choses célestes, et elles étaient souvent répétées, tandis que Christ a à faire aux réalités célestes, et Son œuvre en sacrifice pour le péché a été accomplie une fois pour toutes. C'est le lot des hommes pécheurs de mourir une fois, puis de se trouver en face du jugement de Dieu. En harmonie avec cela, Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, et par conséquent ceux qui L'attendent n'attendent pas le jugement, mais le salut.

Remarquez qu'ici on parle de Christ portant le péché de *plusieurs* [ou : de *beaucoup*], non pas de *tous*. Certes, il est vrai qu'Il est mort *pour* tous, en ce qui concerne la portée et le propos de Son œuvre. Cependant, s'agissant du résultat effectif de Son œuvre, Il a porté les péchés de plusieurs, c'est-à-dire de ceux qui croient. Notez aussi que les mots « ceux qui L'attendent » n'ont pas vraiment la signification qu'on y attache si souvent, en soutenant l'idée que seuls les croyants vigilants trouveraient le salut quand le Seigneur reviendra. La force de tout ce passage est plutôt que le péché a été ôté si parfaitement, et les croyants ont été purifiés si parfaitement quant à leur conscience et quant au jugement qui les menaçait, qu'ils sont laissés dans l'attente de la venue de leur Souverain Sacrificateur descendant du sanctuaire céleste pour les sauver de toute puissance adverse.

Avec cette pensée devant nous, les premiers versets du chapitre 10 nous ramènent aux jours de la loi, afin qu'une fois de plus nous réalisions la gloire de l'évangile en contraste avec la loi. Deux fois déjà ce contraste nous a été exposé,

d’abord dans les versets 9:6-14, puis à nouveau dans les versets 9:23-28. Dans le premier de ces deux passages, le contraste semble porter avant tout sur la *nature* et le *caractère* des sacrifices sous la loi, en contraste avec le sacrifice de Christ. Dans le second passage, le contraste semble porter plutôt sur l’*absolue suffisance* du sacrifice de Christ, qui a eu lieu *une seule* fois, et qui n’est pas répété comme les sacrifices d’autrefois.

11 - Chapitre 10

11.1 - Ch. 10:1-4

Dans le passage maintenant devant nous, ces contrastes réapparaissent, mais un troisième s'y joint : *la gloire suprême de Celui qui est devenu le sacrifice*, en contraste à la fois avec les sacrificateurs et les sacrifices d'autrefois. Nous Le voyons sortir de l'éternité pour pouvoir accomplir la volonté de Dieu dans l'œuvre qu'Il faisait. Le passage commence par le rappel de ce que la loi avec ses sacrifices n'étaient que des ombres, et ne pouvaient JAMAIS rendre parfaits les adorateurs. Il se termine avec la déclaration glorieuse que le sacrifice de Christ les a rendus parfaits pour TOUJOURS.

Il ne s'agit pas seulement du fait que les sacrifices sous la loi *n'ont* rendu *personne* parfait quant à la conscience, mais du fait qu'*ils ne le pouvaient pas*. Leur répétition même le montrait. S'ils avaient servi à purifier la conscience en sorte que celui qui offrait eût une délivrance complète quant à toute la question du péché, on aurait cessé de les offrir, vu qu'on ne continue pas à *faire* quelque chose qui est déjà *fait*. En fait, l'effet des sacrifices était juste l'inverse. Au lieu d'ôter les péchés de la conscience pour qu'on ne s'en souvienne plus, ils les rappelaient formellement au moins une fois par an. Le sang des animaux offerts en sacrifice n'avait aucune efficacité pour ôter les péchés. C'était impossible, comme le dit le verset 4.

L'énoncé de ce verset est suffisamment clair. Cependant, certains peuvent se souvenir de ce qui est dit quant au pardon des divers péchés, ou quant à la purification du péché en Lévitique 4, 5 et 16, et ils peuvent s'interroger sur une contradiction apparente, et éprouver le besoin d'une explication supplémentaire. Il ne faut pas chercher bien loin la solution de la difficulté, et nous pouvons répondre par une illustration.

Un marchand est talonné de près par son créancier. Il est à court d'argent à cause de la dureté des temps, mais il sait que dans trois mois il aura largement les fonds. Que fait-il ? Il offre à son créancier un billet à ordre pour 1000 euros et son créancier l'accepte volontiers, fort satisfait de son intégrité. La question posée est celle-ci : Qu'est-ce que le créancier a reçu en réalité ?

On peut répondre à cette question de deux manières aussi vraies l'une que l'autre, mais apparemment contradictoires. Si l'on pense à la valeur intrinsèque du billet, on répondra : Il a eu un petit bout de papier sur lequel certains mots sont écrits à l'encre, avec l'empreinte d'un tampon du gouvernement dans un coin, — la valeur totale du tout est donc moins d'un centime. Mais si l'on pense

à la valeur relative du billet, c'est-à-dire ce qu'il vaudra à la date indiquée et au vu du caractère de l'homme qui l'a émis, on aurait raison de répondre mille 1000 euros.

Les sacrifices d'autrefois étaient comme ce billet à ordre. Ils avaient une valeur, mais elle résidait dans ce qu'ils annonçaient. Ce n'était que du papier ; seul le sacrifice de Christ est comme de l'or fin. Dans le Lévitique, leur valeur relative est indiquée ; dans l'épître aux Hébreux, on trouve que leur valeur n'est que relative et non pas intrinsèque. Ils ne pouvaient jamais ôter les péchés. C'est pourquoi Dieu n'y prenait pas plaisir, et la venue de Christ a été nécessaire.

11.2 - Ch. 10:5-10

C'est pourquoi, dans les versets 5 à 9, nous avons la citation du psaume 40 et son application. Il est cité comme la vraie voix du Fils de Dieu au moment où Il entrait dans le monde. Le psaume mentionne les sacrifices, les offrandes, les holocaustes, les sacrifices pour le péché (10:8), c'est-à-dire quatre sortes de sacrifices, comme les quatre sortes de sacrifices du début du Lévitique. Dieu n'a pris plaisir en aucun d'eux, et quand le Fils de Dieu est venu pour faire la volonté de Dieu, ils ont été supplantés, et ont cessé. Dans le corps qu'Il prit, toute la volonté de Dieu fut accomplie, et par le moyen de ce corps livré en sacrifice, nous avons été mis à part pour Dieu une fois pour toutes.

La chose réelle étant accomplie, quel besoin y avait-il encore d'ombres inefficaces ? L'or fin étant apparu, quel besoin y avait-il d'un morceau de papier ? Cette grande parole « Il ôte le premier afin d'établir le second » pourrait presque être considérés comme le sens général de l'épître aux Hébreux — mis sous forme de sommaire, pourrait-on dire.

11.3 - Ch. 10:11-14

Une fois de plus nous sommes confrontés à un contraste dans les versets 11 à 14. D'un côté, il y a tous les sacrificateurs de la lignée d'Aaron ; de l'autre « Celui-ci » (10:12) dans Sa dignité solitaire comme Fils de Dieu. D'un côté, le service quotidien, et l'offrande constante de sacrifices inefficaces qui ne peuvent jamais ôter les péchés ; de l'autre l'unique sacrifice parfait, parfaitement efficace, et Celui qui l'offre assis à la droite de Dieu. D'un côté, des sacrificateurs toujours debout (il n'y avait ni chaise ni siège parmi les éléments et ustensiles du tabernacle, car il n'y en avait pas besoin puisque leur travail n'était jamais achevé) ; de l'autre, Celui qui offre, a « par une seule offrande,

rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés », en conséquence de quoi, Il « s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu ».

Les mots « à perpétuité » apparaissent aux versets 12 et 14. Ceux qui sont mis à part pour Dieu ayant été rendus parfaits à perpétuité quant à leur conscience, Il s'est assis à la droite de Dieu à perpétuité. Il n'attend qu'une chose, c'est que Ses ennemis soient « mis pour marchepied de ses pieds ».

Nous aimons à penser que tous nos lecteurs ont pleinement compris la signification extraordinaire de tout ceci. Oh ! Quelle bénédiction et quel fondement pour l'âme quand nous nous saisissons de cela ! Nous pouvons en voir l'importance incomparable dans la manière dont l'Esprit de Dieu s'appesantit sur le sujet, et le développe dans tous les détails. Remarquez l'affirmation maintes fois répétée de l'unicité du sacrifice de Christ, offert une fois pour toutes. Dans le passage allant de 9:12 à 10:14, on le retrouve six fois. Cherchez et voyez par vous-mêmes. Et qu'alors la vérité contenue dans ce passage puisse pénétrer tous nos cœurs dans sa puissance qui soumet l'âme et la purifie.

11.4 - Ch. 10:15-18

Il a souvent été souligné que, dans la première partie d'Hébreux 10, il est d'abord fait mention de la volonté de Dieu, et ensuite de l'œuvre de Christ, et enfin du témoignage du Saint Esprit. L'œuvre de Christ *pour* nous a posé la base pour l'accomplissement de la volonté de Dieu *à notre égard*, et pour que nous ayons l'assurance des deux, il y a l'Esprit qui nous rend témoignage (10:15).

Comment pouvons-nous savoir, en tant que croyants mis à part pour Dieu, que nous avons été rendus parfaits à perpétuité ? Seulement en nous appuyant sur un témoin inattaquable. Et où trouver un tel témoin ? Supposez que nous mettions nos sentiments à la barre des témoins d'un tribunal, et que nous les soumettions à un interrogatoire contradictoire sur ce point. Pouvons-nous aboutir à quelque certitude ? Nullement, car ils ne disent jamais la même histoire deux fois de suite. Si certaines fois, ils semblent témoigner que nous sommes justes devant Dieu, d'autres fois ils témoignent exactement en sens inverse. Nous devons les éliminer de la barre des témoins comme absolument non fiables.

Mais le Saint Esprit condescend à prendre la place de Témoin, et Lui est totalement fiable. Ce n'est pas ici Son témoignage *en* nous comme en Romains 8:16. Il est vu ici comme nous rendant témoignage de l'extérieur, et il est immédiatement fait référence à ce qui est écrit en Jérémie 31. Les paroles de Jérémie étaient les paroles de l'Esprit, ses écrits les écrits de l'Esprit. Le

témoignage de l'Esprit qu'Il nous rend se trouve dans la Parole de Dieu écrite. Le fond de Son témoignage en faveur du croyant c'est : « je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités ».

Certains de nos lecteurs manquent-ils d'assurance ? Êtes-vous en proie aux doutes et aux craintes quant à votre salut ? Ce dont vous avez besoin, c'est de recevoir le témoignage de l'Esprit avec une « pleine assurance de foi », comme le dit le verset 22. Peut-il y avoir un témoin plus fiable à vous présenter que celui de Dieu, le Saint Esprit ? Non ! Son témoignage pourrait-il vous être présenté sous une forme plus solide et plus satisfaisante que dans les Écritures de vérité, qu'Il a inspirées. Nous nous permettons d'affirmer : « Impossible ! ».

Supposez que Dieu vous envoie un ange vous annonçant la nouvelle de votre pardon. Cela règlerait-il tout ? Pour un petit moment, peut-être. Car les anges apparaissent un peu de temps, puis disparaissent et vous ne les voyez plus ; le souvenir de sa visite s'atténuerait vite, et le doute reviendrait assaillir votre esprit sur ce qu'il a dit exactement. S'il vous était accordé une merveilleuse irruption de joie, cela vous conviendrait-il ? Elle passerait vite, et serait suivie d'une dépression correspondante, car quand la mer est houleuse, on ne peut pas toujours surfer sur les crêtes des vagues. Suggérez n'importe quel autre moyen de vous donner de l'assurance, et notre réponse sera que, même s'il est plus spectaculaire que les Écritures, vous n'aurez jamais rien de comparable aux Écritures au point de vue fiabilité. Si vous ne pouvez pas ou ne voulez pas recevoir le témoignage de l'Esprit Saint sous cette forme, vous ne le recevrez sous aucune forme.

Le témoignage rendu par l'Esprit est que nos péchés sont complètement pardonnés, et qu'il n'y a plus de sacrifices pour le péché. Au verset 2, il était posé la question suivante : « Autrement n'eussent-ils pas cessé d'être offerts ? » [=les sacrifices juifs pour le péché n'auraient pas cessé d'être offerts s'ils avaient été capables de rendre parfaits ceux qui rendent culte]. Au verset 18, nous apprenons que le seul sacrifice de Christ nous ayant rendus parfaits, et le Saint Esprit lui rendant témoignage, il n'y a plus d'autre sacrifice pour le péché. Quand ces versets ont été écrits, les sacrifices Juifs étaient encore offerts à Jérusalem, mais ils étaient sans valeur en tant que sacrifices pour le péché, et très peu après ils ont cessé d'avoir lieu. Les armées romaines sous Titus, qui détruisirent Jérusalem et éparpillèrent complètement les Juifs, étaient vraiment les armées de Dieu (voir Matt. 22:7) dont Il se servait en jugement pour rendre les sacrifices dorénavant impossibles. Et pourtant une très grande partie du christianisme continue à se prosterner devant ce qu'ils appellent « le sacrifice de la messe ». Combien ce péché est grand ! Pire réellement que le péché de perpétuer les sacrifices juifs, si cela avait été possible.

11.5 - Ch. 10:19-22

Le verset 19 place devant nous le grand résultat qui fait suite au sacrifice parfait de Christ : nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints ». Aucun Juif, pas même le souverain sacrificateur, n'avait la pleine liberté d'entrer dans les lieux saints faits de mains ; nous, nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints qui ne sont pas faits de mains, — en esprit maintenant, et avec une présence réelle quand le Seigneur viendra. Le converti Hébreux lisant cela se devait se dire de suite : « Cela doit signifier que nous sommes constitués sacrificateurs dans un sens bien plus élevé que ne l'ont jamais été les membres de la famille d'Aaron ». Et il aurait raison ! Bien que dans cette épître, il ne nous soit pas dit précisément que nous sommes sacrificateurs, la vérité énoncée l'implique clairement. Dans 1 Pierre 2, la vérité de la sacrificature chrétienne est clairement affirmée, et c'est aussi une épître adressée à des Hébreux convertis.

Notre « pleine liberté » (ou « hardiesse ») est basée sur le sang de Jésus, puisque par Sa chair, par le moyen de Sa mort, Il a ouvert pour nous un nouveau chemin vivant pour accéder à la présence de Dieu ; mais nous L'avons aussi, Lui Jésus, comme Souverain Sacrificateur vivant dans la présence de Dieu. C'est ce que le verset 21 mentionne, mais là Il n'est pas simplement appelé un souverain sacrificateur, mais un « un *Grand* Sacrificateur établi sur la maison de Dieu ». Nous avons vu précédemment dans l'épître qu'Il était appelé à la fois Sacrificateur et Fils, et il était alors ajouté : « Nous sommes Sa maison » (3:6). Nous sommes la maison de Dieu, la famille sacerdotale de Dieu, et au-dessus de nous se trouve ce grand Souverain Sacrificateur, le Seigneur Jésus Christ, et nous avons plein accès à Dieu. Le verset 22 nous exhorte à profiter de ce privilège, et à nous approcher.

Nous avons à nous approcher « avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi ». Ces deux choses sont ce qu'on peut appeler les qualifications morales nécessaires *que nous devrions avoir*. Nous pouvons bien être convertis, mais nous ne pouvons pas jouir de la présence de Dieu s'il n'y a pas cette foi simple dans l'œuvre de Christ, et dans le témoignage du Saint Esprit quant au règlement complet de la question de nos péchés, qui produit une pleine assurance dans nos esprits. Nous ne pouvons jouir de cette présence que si nos cœurs sont vrais, c'est-à-dire marqués par la sincérité sous l'effet de la vérité, et sans artifice.

La deuxième partie du verset 22 revient à ce que *nous avons* comme fruit de la grâce de Dieu — et non à ce que nous devrions avoir. Nous avons une pleine liberté par le sang de Jésus, nous avons un grand Souverain Sacrificateur sur la

maison de Dieu, nous avons les cœurs purifiés par aspersion et le corps lavé, comme le dit le verset 22.

Ces deux choses peuvent présenter une petite difficulté à nos esprits, mais sans doute les allusions étaient très claires pour le lecteur Hébreu à l'origine. Aaron et ses fils avaient le corps complètement lavé d'eau pure, et ils étaient aussi aspergés de sang avant de commencer leurs fonctions et obligations sacerdotales. Maintenant nous avons les réalités dont cela était le type. La vérité de la mort de Christ a été appliquée à nos cœurs, nous donnant une conscience purifiée, ce qui est le contraire d'une mauvaise conscience. Nous sommes aussi venus sous l'action purificatrice de la Parole de Dieu, qui nous a renouvelés jusque dans les sources les plus profondes de notre être. C'est à cela que le Seigneur Jésus faisait allusion juste avant d'instituer la cène dans la chambre haute quand Il disait : « Celui qui a tout le corps lavé (baigné) n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net » (Jean 13:10). Le mot utilisé par le Seigneur signifie baigné, lavé complètement, comme les sacrificateurs lors de leur consécration. Mais même ainsi, ils avaient encore besoin de se laver les mains et les pieds chaque fois qu'ils entraient dans le sanctuaire.

Dieu merci, nous avons reçu la nouvelle naissance qui correspond à ce lavage d'eau pure. Le « cœur vrai », dont il est parlé précédemment dans ce verset, correspond étroitement au lavage des mains et des pieds qui était nécessaire chaque fois que le sacrificateur entrait dans le lieu saint.

Mais, ayant tout cela, approchons-nous. Saisissons-nous de ce grand privilège d'accéder à Dieu, utilisons-le et jouissons-en. C'est le grand trait qui devrait nous caractériser. Nous sommes ceux qui sont introduits dans cette proximité, ayant une liberté sans restriction de nous approcher de Dieu, en tout temps, bien que sans doute il y a des occasions où nous jouissons spécialement de ce privilège, comme par exemple quand nous nous réunissons en assemblée pour la cène ou l'adoration. Cependant ce n'est aucunement restreint à de telles occasions, — ce qui est clair si nous nous souvenons que cette épître ne parle pas de l'assemblée ni de ses fonctions ; pour trouver de l'instruction à ce sujet, nous devons nous tourner vers la première épître aux Corinthiens.

La présence de Dieu devrait réellement être le lieu d'habitation de nos cœurs, le lieu que nous fréquentons continuellement en esprit. Il ne s'agit pas ici d'y avoir recours avec nos besoins pour y présenter nos prières ; nous avons considéré ce point avec la fin du chapitre 6. Ici c'est plutôt que nous nous approchons dans la jouissance de tout ce que Dieu est, tel que révélé en Jésus, en communion avec Lui, et dans un esprit d'adoration. Nous nous approchons, non pour obtenir quelque profit de Lui, mais parce que nous trouvons de l'attrait en Lui.

11.6 - Ch. 10:22-25

Les trois exhortations des versets 22 à 25 sont très étroitement liées. Nous avons à tenir ferme la confession de notre espérance, sans chanceler, vu qu'elle dépend de Celui qui est totalement fidèle. Nous le ferons très certainement si nous entrons dans notre privilège, et si nous nous approchons. Nous trouverons aussi beaucoup d'aide pratique dans la compagnie de nos frères et sœurs en Christ, et dans les exhortations et les encouragements qu'ils donnent. Quand des croyants commencent à vaciller et à se retirer, leur manquement est fréquemment lié à ces deux choses. Ils négligent ce double privilège de s'approcher de Dieu d'un côté, et de se rapprocher de leurs frères et sœurs de l'autre.

C'est un triste fait que de nos jours des milliers de chers chrétiens sont attachés à des dénominations dans lesquelles les grandes vérités que nous avons considérées ne sont guère mentionnées. Comment le pourraient-elles quand tout est organisé de manière à obscurcir entièrement la vérité en question ? Les services sont conduits de manière à ce que le saint, comme individu, est tenu à distance, et qu'il ne peut penser s'approcher que par un intermédiaire, comme s'il était un adorateur juif. Ou il trouve peut-être tout le service conduit pour lui par un pasteur ou prêtre, et ceci tend inévitablement à détourner ses pensées de l'importance suprême de s'approcher lui-même, dans le secret de son âme.

D'autres parmi nous ont l'inestimable privilège de se rassembler selon la forme scripturaire prescrite en 1 Corinthiens 11 à 14. Ce qui est disposé là, est en effet disposé de manière à ce que nous soyons pénétrés de la nécessité de nous approcher de Dieu dans nos cœurs. Mais veillons de peur de perdre nos exercices spirituels, et de déchoir dans un état d'esprit apathique, allant aux réunions en s'attendant à ce que tout soit fait par « des frères exerçant leur ministère ». Peut-être qu'ils nous contrarient parce qu'ils n'exercent pas leur ministère aussi bien que nous pensons qu'ils le devraient ! C'est alors que, au lieu de tenir ferme, nous commençons le laisser aller ; le premier symptôme en est probablement l'abandon des réunions, et plus généralement de la compagnie de nos frères et sœurs. Nous devenons très critiques à la fois contre les réunions et contre les gens, et nous estimons que nos critiques sont très bien fondées !

11.7 - Ch. 10:26-31

Si au lieu de tenir ferme, nous commençons le laisser aller, qui peut dire jusqu'où notre recul nous emmènera ? Dieu seul le sait, car Lui seul connaît le

cœur. Bien trop souvent, ce recul commence, pour la partie visible, par l'abandon de la compagnie des chrétiens, et il ne s'arrête pas avant d'arriver à l'apostasie complète. Selon ce que nous avons vu en considérant les ch. 3 et 6, ce terrible péché était très présent à l'esprit de l'auteur de l'épître. Il craignait beaucoup que certains Hébreux auxquels il écrivait, n'y tombent. C'est pourquoi il en parle de nouveau ici, et le reste du chapitre est occupé de cela. Au verset 26 il parle de pécher « volontairement » ; et au dernier verset, il parle de se retirer « pour la perdition ».

Pécher volontairement, c'est évidemment abandonner sciemment la foi de Christ. Aucun *vrai* croyant ne le fait, mais un chrétien professant peut le faire, et c'est justement le fait que nous ayons atteint la perfection et la finalité en Christ qui le rend si grave. Il n'y a plus de sacrifice pour les péchés. Ce fait qui semblait si extraordinairement béni au verset 18, est vu ici à la lumière du verset 26 sous un jour extraordinairement grave. Au-delà, il n'y a plus rien, que le jugement. Et ce jugement sera un jugement d'un caractère effrayant, brûlant d'indignation.

Certains peuvent être enclins à penser qu'un tel jugement semble plutôt incompatible avec le fait de vivre au temps de la prédication de la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Mais c'est justement ce qui accroît la sévérité du jugement. Les versets 28 à 31 insistent là-dessus. La grâce nous fait connaître des choses d'une grandeur tellement infinie que les mépriser est un péché d'une grandeur infinie, un péché bien plus grave que de mépriser la loi de Moïse et ses saintes exigences.

Dans l'évangile, nous avons la présentation d'abord du Fils de Dieu ; puis de Son précieux sang, comme sang de la nouvelle alliance ; enfin le Saint Esprit, comme Esprit de grâce. Or qu'est-ce que fait l'apostat, spécialement le Juif qui, après avoir professé le christianisme, l'abandonne et retourne au judaïsme ? Il foule aux pieds le premier (le fils de Dieu) ; le second (le sang de Christ), il le tient pour profane ; et il méprise entièrement le troisième (le Saint Esprit). Il traite avec un dédain et un mépris extrêmes cela même qui apporte le salut. Il n'y a rien au-delà d'elles, si ce n'est le jugement. Il le méritera dans toute son étendue. Tout cela, notez-le, est quelque chose de tout à fait différent d'un vrai croyant qui se refroidit, qui cesse de veiller, et par suite tombe dans le péché.

11.8 - Ch. 10:32-39

11.8.1 - Ch. 10:32-36

On voit d'après le verset 32 que, bien que ces avertissements fussent prononcés dans l'intérêt de quelques-uns, l'auteur de cette épître avait toute confiance que la majorité de ceux auxquels il écrivait étaient de vrais croyants. Il se rappelait (et les appelait à s'en souvenir) des jours précédents quand ils souffraient beaucoup de persécutions pour leur foi, et il leur demandait de ne pas rejeter loin leur confiance dans cette heure avancée de leur histoire. Ils recevraient une abondante récompense pour toutes les pertes qu'ils auraient subies ici.

Une seule chose était nécessaire, c'était qu'ils continuent, avec patience, à faire la volonté de Dieu. Alors, à coup sûr, tout ce qui avait été promis leur arriverait. Leur position était qu'ils s'étaient « enfuis pour saisir l'espérance proposée » (6:18). Cette espérance était extrêmement sûre, mais son accomplissement ne peut survenir qu'à la venue du Seigneur, comme l'indique le verset 37.

11.8.2 - Ch. 10:37

Pour la troisième fois dans le Nouveau Testament, cette expression frappante d'Habakuk 2 est citée : « Le juste vivra de foi », déjà cité en Romains 1 et en Galates 3. Mais le verset précédent n'est cité qu'ici. Remarquez la modification faite par l'Esprit de Dieu. En Habakuk nous lisons : « Si *elle* tarde, attends-la, car *elle* viendra sûrement » (Hab. 2:3), « elle » se référant à la vision. Mais de nos jours, les choses sont devenues bien plus claires, et nous connaissons de façon précise la Personne que cette vision indéfinie désignait. C'est pourquoi nous lisons ici : « *Celui* qui vient viendra, et *Il* ne tardera pas ».

Il est très frappant que le mot « foi » n'apparaît que deux fois dans l'Ancien Testament. Moïse l'utilise une fois dans un sens négatif (au livre du Deutéronome), se plaignant du peuple en disant qu'il n'y avait point en lui de fidélité (ou de foi selon certaines versions, — Deut. 32:20). Le mot n'est utilisé dans un sens positif qu'en Habakuk. Il est également frappant que le Nouveau Testament se soit saisi de ce seul usage positif de ce mot pour le citer pas moins de trois fois. Combien cela met en valeur le fait que nous avons laissé derrière nous le système de la vue au profit du système de la foi. Le judaïsme est supplanté par le christianisme.

11.8.3 - Ch. 10:38

Cependant, ce dont il s'agit dans cette citation ici, n'est pas d'être justifiés par la foi, mais que par la foi nous VIVONS. Nous pourrions dire que la foi est la *force motrice* de la vie chrétienne. Soit nous avançons vers la glorieuse récompense, soit nous reculons vers la perdition. Aucun état intermédiaire n'est envisagé.

11.8.4 - Ch. 10:39

Ne manquez pas le contraste présenté au dernier verset de notre chapitre (10:39). Il y a d'un côté se retirer pour la perdition, et de l'autre, croire pour la conservation de l'âme. C'est une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que le contraste dans les Hébreux n'est pas entre les croyants qui font bien et les croyants qui font mal, et par conséquent périssent (selon ce que certains supposent) ; mais le contraste est entre ceux qui croient réellement à salut, et ceux qui, étant de simple professants, se retirent pour la perdition éternelle.

Grâces à Dieu pour cette foi vivante qui entraîne l'âme en avant avec patience vers la glorieuse récompense qui nous attend !

12 - Chapitre 11

12.1 - La foi dans la Parole de Dieu

Nous en arrivons maintenant au chapitre de la Bible qui est par excellence *le chapitre de la foi*, et il est facile de voir que cette place lui convient parfaitement dans l'ensemble du plan de cette épître. Le judaïsme en tant que système religieux, faisait appel largement à la vue, tandis que les grandes réalités du christianisme sont invisibles et ne font appel qu'à la foi. L'objet de l'épître étant de délivrer les Hébreux convertis des linceuls du judaïsme qui s'accrochaient à eux, et de les établir dans la liberté du christianisme, le Saint Esprit naturellement s'attarde longuement sur la *foi*.

Combien cela est approprié ! Nous faisons bien de nous y attarder longuement pour que la merveille de l'inspiration divine nous apparaisse toujours mieux. Nous pouvons aussi remarquer que le grand chapitre de l'amour dans la Bible est 1 Corinthiens 13, que le grand passage sur l'espérance est 1 Thessaloniciens 4:13 à 5:11. Or on pourrait qualifier 1 Corinthiens d'épître de l'assemblée locale, et c'est justement dans l'assemblée locale où toutes les frictions parmi les croyants apparaissent, et où ont lieu les désaccords et désagréments si éprouvants, que l'*amour* est par conséquent si nécessaire. De même aussi, 1 Thessaloniciens est l'épître où l'on voit les saints souffrir de la part du monde, et dans ces circonstances rien ne soutient mieux le cœur que l'*espérance*.

Tout notre chapitre ressemble à un commentaire de cette petite phrase de Habakuk : « Le juste vivra de foi ». Dès le commencement de l'histoire du monde, ce qui plaisait à Dieu chez les Siens, c'était la manifestation de la foi. Ceci peut nous sembler très évident, mais c'était sans doute une idée plutôt révolutionnaire pour le Juif moyen, car il était habitué à considérer que ce qui plaisait à Dieu, c'étaient les cérémonies et les sacrifices du judaïsme, et les œuvres de loi qui s'y rattachaient. Mais ici l'Esprit de Dieu va par derrière les activités de ces croyants de l'Ancien Testament pour mettre en lumière la foi qui les animait et les inspirait. Leurs œuvres n'étaient pas des œuvres de loi, mais des œuvres de foi. À cet égard, on aura profit de rafraîchir sa mémoire sur le contenu de Romains 4 et Jacques 2, en notant bien comment Paul exclut les œuvres de loi de notre justification, et comment Jacques insiste sur les œuvres de foi comme preuves de la vitalité de la foi que nous professons.

12.2 - Ch. 11:1-3. Ce que fait la foi. La création

Le premier verset définit non pas ce que la foi *est* de manière abstraite, mais ce qu'elle *fait* en pratique. « La foi est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas ». La foi est le télescope qui nous fait voir les vérités invisibles dont Dieu parle, nous les rendant réelles, nous en donnant l'assurance, et les transformant en choses solides dans nos cœurs.

Cependant, avant d'être amenés à voir comment la foi a opéré dans « les anciens », nous trouvons une parole pour *nous-mêmes*. Le verset 3 commence ainsi : « Par la foi, NOUS comprenons… », et les choses vues dans la création sont placées devant nous. C'est une déclaration très significative. À l'époque apostolique, il est évident que la foi commune aux chrétiens reconnaissait que « les mondes ont été formés par la parole de Dieu ». Est-ce la foi de tous les chrétiens aujourd'hui ? Nous venons de voir que la foi est « la conviction des choses *qu'on ne voit pas* ». Or nous découvrons que seule la foi peut nous donner une vraie intelligence des choses que nous *voyons* effectivement. Il y a 20 siècles, le monde philosophique était plein de théories étranges sur l'origine de la création. Des théories tout aussi étranges remplissent les esprits des intellectuels de nos jours. Toutes ces théories anciennes et modernes considèrent comme allant de soi que les choses que nous voyons ont été faites à partir de choses qui existent ; et le processus par lequel ils pensent qu'elles ont été faites, a reçu le nom d'*évolution*. Les intellectuels sont des gens très intelligents, et ils se sont pourvus d'équipements vraiment merveilleux pour faire leurs recherches, spécialement de nos jours. Mais il leur manque une seule chose, la seule qui compte ! Il leur manque la foi qui permet à n'importe qui de comprendre. Par la foi nous comprenons l'origine de la création. Sans la foi nous ne la comprenons pas du tout.

Nous aimons à penser que tous nos lecteurs ont la foi qui comprend la création, et qu'ainsi nous sommes préparés à comprendre la foi qui fit agir les anciens, dont le récit commence au v. 4.

12.3 - Un plan du chapitre

L'histoire semble se partager en trois parties :

- en premier lieu, dans les versets 4 à 7, nous avons les trois grands personnages éminents du monde antédiluvien, et en eux la foi est considérée comme ce qui met en bonne relation avec Dieu, et par conséquent c'est *la foi qui sauve*,
- en second lieu, nous avons les patriarches du monde après le déluge, avant que la loi soit donnée. Ils illustrent la foi comme

ce qui fait voir les choses invisibles ; c'est *la foi qui voit*.

· - en troisième lieu, et en commençant avec Moïse, le législateur, nous trouvons la foi qui donne de l'énergie malgré tous les obstacles ; c'est *la foi qui est prête à souffrir*.

En présentant ce plan, nous faisons simplement allusion à ce qui semble être la pensée dominante de l'Esprit dans chaque section, car bien sûr personne ne peut avoir la moindre foi sans que ses effets soient connus des trois manières.

12.4 - Ch. 11:4-7. Abel, Énoch, Noé

La foi d'Abel le conduisit à « un plus excellent sacrifice » et à la connaissance qu'il était juste devant Dieu, — connaissance qu'il reçut par la foi dans le témoignage de Dieu. Il offrit son sacrifice, non par hasard ni par quelque heureuse inspiration, mais par la foi. On demandera peut-être : « La foi en quoi ? » Sans aucun doute en ce que Dieu avait déjà montré quant à la valeur de la mort d'un sacrifice par les vêtements de *peau* dont il est question en Genèse 3:21. Dieu rendit témoignage à la valeur de son don en acceptant son sacrifice ; et Abel sut qu'en acceptant son sacrifice, Dieu le déclarait juste. Bien des chrétiens professants aujourd'hui disent que la connaissance du pardon des péchés est impossible durant notre vie ; or voici ici un homme vivant quelques quatre mille ans avant Christ, qui possédait justement cette connaissance. Et nous qui vivons plus de deux mille ans après que la grande œuvre d'expiation ait eu lieu, nous ne pourrions pas avoir cette connaissance ?

Abel mourut ; mais dans le cas d'Énoch, le suivant sur la liste, il fut enlevé, en sorte qu'il ne vit jamais la mort. De plus il eut le témoignage, non pas simplement d'être juste quant à Dieu, mais de plaire à Dieu. À cet égard, il nous est rappelé que, sans la foi, nous ne pouvons pas du tout plaire à Dieu (11:6). La foi est la racine d'où jaillissent tous ces fruits qui sont Ses délices ; 1 Timothée 6:10 exprime l'inverse, à savoir que l'argent est la racine de toutes sortes de maux.

Dans le cas de Noé, nous voyons la foi qui sauva du jugement et condamna le monde. Quand il fut averti du jugement prochain, il prit Dieu au mot. Instruit de construire l'arche, il produisit l'obéissance de la foi. Par là il fut séparé du monde. Il reçut la justice et atteignit Dieu par le sacrifice sur la terre renouvelée, tandis que le monde était retranché en jugement.

12.5 - Ch. 11:8-19. Abraham

Le cas d'Abraham occupe les versets 8 à 19, hormis le verset 11 qui parle de Sara, car, si elle n'avait pas été une femme de foi, Isaac, la semence promise, ne serait jamais né. La foi d'Abraham était si exceptionnelle que l'apôtre Paul parle de lui comme « le père de tous ceux qui croient » (Romains 4:11). Il n'est donc pas surprenant que dans ce chapitre il soit plus parlé de lui que de toutes les autres personnes. Ce qui est dit semble se regrouper sous trois titres :

- Premièrement, la foi le conduisit à répondre à l'appel de Dieu au commencement. Il quitta une cité civilisée et cultivée sans savoir où il allait. Quand il le sut, il s'avéra que c'était un pays de culture moins avancée que celui qu'il avait quitté. Pourtant cela ne lui importait pas. Canaan était l'héritage que Dieu avait choisi pour lui, et il se mit en route à l'appel de Dieu. DIEU était devant son âme. Voilà la foi !
- Deuxièmement, quand il fut dans le pays de la promesse, il n'eut rien en possession effective. Il y séjourna comme un étranger et un pèlerin, content de demeurer sous des tentes. Finalement il mourut dans la foi des promesses sans jamais les avoir reçues. Son chemin a été en effet tout à fait remarquable, et qu'est-ce qui le justifiait ? *La foi*, — la foi qui donne le discernement spirituel. Il ne désirait pas seulement un pays meilleur et céleste, mais il « attendait » une cité céleste bien plus durable que Ur des Chaldéens. Le verset 13 nous dit qu'il *vit* les promesses, bien qu'elles fussent *fort éloignées* dans le temps.
- Troisièmement, sa foi semble avoir atteint un sommet, et une plénitude d'expression quand il « offrit son fils unique ». Isaac était déjà un enfant de résurrection par sa naissance naturelle ; il le devint doublement après cet évènement. Mais la foi était la foi d'Abraham, qui tint le raisonnement selon lequel, si Dieu pouvait faire naître dans ce monde un enfant vivant de parents physiquement déjà amortis, Il pouvait aussi ressusciter cet enfant et Il le ferait effectivement. Quand Abraham crut Dieu et qu'Il le lui compta à justice, selon Genèse 15:6, il crut en Dieu comme en Celui qui pouvait ressusciter les morts, selon ce que montre la fin de Romains 4. Le sacrifice d'Isaac manifesta cette foi de la manière la plus claire. C'est spécifiquement l'œuvre dans laquelle sa foi fut à l'œuvre, selon ce que déclare la dernière partie de Jacques 2.

12.6 - Ch. 11:20-22. Isaac Jacob et Joseph

Après Abraham, on a la mention d'Isaac, Jacob et Joseph. Dans chacun de

ces trois cas, un seul détail de leur vie est mentionné, et dans deux de ces trois cas, ce détail concerne la fin de leur vie. En lisant la Genèse, il est difficile de reconnaître une foi quelconque dans la bénédiction qu'Isaac accorda à ses fils, et il se peut que nous n'en voyions guère dans la manière dont Jacob bénit ses petits-fils ; mais l'œil perçant de l'Esprit de Dieu discerne la foi, et Il la note pour notre encouragement. S'Il n'avait un œil aussi perçant, discernerait-Il de la foi dans les détails de nos vies ? On peut bien se le demander.

Le cas de Joseph est à part. L'Égypte était le pays de sa gloire, mais il savait par la foi que Canaan devait être le pays de la gloire du Messie, c'est pourquoi il commanda qu'en définitive ses os ne reposent pas en Égypte mais en Canaan.

12.7 - Ch. 11:23-28

Le verset 23 parle plutôt de la foi des parents de Moïse que de celle de Moïse lui-même. La foi de Moïse occupe les versets 24 à 28. La première grande manifestation de sa foi fut quand il refusa de continuer à vivre dans les splendides circonstances où la providence de Dieu l'avait placé. En face de l'alternative de souffrir avec le peuple de Dieu ou de jouir des plaisirs temporaires du péché, il choisit délibérément la première option. Il choisit de partager le sort du peuple de Dieu, bien qu'il sût que, ceux-ci n'étant alors qu'un peuple d'esclaves opprimés, il n'y avait que de l'opprobre à en attendre. Or il estima cet opprobre comme un trésor, et même un trésor plus grand que ceux de l'Égypte, et les récentes découvertes nous disent quelque chose de la grandeur de ces trésors. L'opprobre que Moïse endura avait le caractère d'opprobre de Christ, dans la mesure où il était une image, certes faible, de l'abaissement infiniment plus grand de Christ quand Il descendit du ciel et s'identifia avec un peuple pauvre et repentant sur la terre, ce que nous voyons par exemple en Matthieu 3:13-27.

Nous avons vu que dans le cas d'Abraham la foi agissait comme un télescope, faisant voir des choses qu'il n'aurait jamais vues autrement. Nous découvrons maintenant dans le cas de Moïse qu'elle agit comme un appareil à rayons X, faisant paraître des choses sous jacentes et lui permettant de voir à travers la gloire clinquante de l'Égypte. Il put ainsi arriver à la vraie racine des choses, et il trouva que la « rémunération » était la seule chose digne d'être considérée. C'est évidemment ce qui le gouverna tout au long de sa carrière remarquable.

En voyant la récompense divine, il était en mesure d'avoir une estimation correcte des trésors de l'Égypte, et il les situa bien au-dessous de l'opprobre de

Christ. Si la gloire de l'Égypte ne peut être comparée à l'*opprobre* de Christ, que sera-t-elle par rapport à la gloire de Christ ? L'œil pénétrant de la foi menait à l'estimation de la foi, et celle-ci à son tour menait au choix de la foi et au refus de la foi.

12.8 - Ch. 11:29-38

De Moïse, nous passons au peuple d'Israël au verset 29, et à Josué au verset 30 (bien qu'il ne soit pas nommé) ; au v. 31 nous arrivons à Rahab, une Gentile, d'une race maudite, qui plus est. S'il n'y avait pas eu ce verset, nous n'aurions jamais discerné que la foi était le motif de ses actions et de ses paroles. En lisant Josué 2, nous aurions pu supposer qu'elle était une femme de faible moralité et sans principe, soucieuse d'échapper au sort qui l'attendait. Mais en fait, ses yeux avaient été ouverts pour voir *Dieu*. Les Cananéens ne voyaient qu'Israël. « La terreur de *votre* nom est tombée sur nous », dit-elle, « et tous les habitants du pays se fondent devant *vous* » (Josué 2:9). Cependant son attitude était celle-ci : « Je sais que *l'Éternel* vous a donné le pays ». Voilà la foi, et ses actions exprimaient le fait qu'elle osait se mettre du côté du Dieu d'Israël. Cette foi courageuse n'eut pas de la souffrance pour effet, puisque Dieu intervint sur le champ en puissance.

En général, cependant, Dieu n'intervient pas sur le champ, et alors il s'ensuit de la souffrance. Ainsi, après la mention de Rahab, il y a une liste de noms au verset 32, et ensuite d'autres récits des triomphes de la foi, spécialement des souffrances de la foi. Des multitudes de saints dont le monde n'était pas digne, ont traversé toutes les formes imaginables de persécutions et de souffrances. Ils l'enduraient, n'acceptant pas la délivrance qu'ils auraient pu avoir par abjuration ou par des compromis. La foi souffrait, mais elle les fait passer au travers de ces souffrances.

12.9 - Ch. 11:39-40

Le verset 39 nous ramène au point de départ au verset 2. Ils reçurent un bon témoignage quand leur temps fut terminé. Ils sortirent de l'école de Dieu comme un ouvrage achevé. Une indication de la récompense qui les attend pour le jour de la grande « distribution des prix » est fournie par l'affirmation (10:38) que, bien qu'ils aient soufferts de la part du monde, le monde n'était pas digne d'eux. Ils lui étaient infiniment supérieurs.

Et pourtant aucun d'eux ne reçut les choses promises. En temps voulu, selon

le sage plan de Dieu, un autre groupe devait être rassemblé et constitué, dont il est parlé dans le « nous » du dernier verset (10:40). Notez le contraste entre le « ils » et le « nous » — entre les croyants de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau Testament. Les croyants de jadis avaient beaucoup, mais « quelque chose de meilleur » est réservé aux chrétiens, et nous atteindrons tous ensemble la perfection finale en gloire. La perfection en gloire des croyants de l'Ancien Testament attend que l'église soit complète et que le Seigneur vienne.

Ce verset établit très clairement que le peuple de Dieu se répartit en plusieurs familles. Les saints de l'Ancien Testament en forment une, les chrétiens une autre. Les saints du « siècle à venir », quand l'église aura été enlevée, en formeront une troisième. Nous trouvons divers groupes, ou familles, distingués dans des passages comme Apocalypse 4:9-11 ; 7:3-8 ; 7:9-17 ; 14:1-5 ; 19:7,9. Beaucoup de ce qui les distingue dépend de la révélation de Dieu à la lumière de laquelle ils ont vécu, et du propos de Dieu à leur égard selon lequel est l'appel dont ils ont été appelés. Ici cependant, le contraste est entre ce que Dieu s'est proposé pour les saints qui vécurent *avant* la venue de Christ, et pour ceux qui ont le grand privilège de vivre *après*.

Dans le christianisme, ce « quelque chose de meilleur » a été mis au grand jour. En effet le mot « meilleur » est caractéristique de cette épître puisque, comme nous l'avons vu, le grand but de cette épître est de montrer que le vrai christianisme transcende complètement le judaïsme. Nous avons déjà eu devant nous un meilleur apôtre, un meilleur sacrificateur, une meilleure espérance, une meilleure alliance, de meilleures promesses, un meilleur sacrifice, des biens meilleurs, une meilleure patrie et une meilleure résurrection. Parcourez les chapitres et notez ces choses pour vous-mêmes.

13 - Chapitre 12

13.1 - Ch. 12:1

Dès les premiers mots du chapitre 12, nous nous trouvons en face de l'application à nous-mêmes de tout ce qui a précédé au chapitre 11. Tous ces héros de la foi de l'Ancien Testament sont autant de témoins, pour nous, de la vertu et de l'énergie de la foi. Ils nous poussent à courir la course de la foi aujourd'hui, comme eux l'ont fait autrefois.

En 1 Corinthiens 9, la figure d'une course est appliquée au service chrétien ; ici il s'agit de la vie chrétienne. C'est une image très pertinente puisque la course requiert de l'énergie, de la concentration et de l'endurance. Voilà pourquoi nous avons ici l'exhortation à courir avec patience, et la « patience » a ici le sens d'*endurance*. La vie chrétienne normale ne ressemble pas à un sprint court de 100 mètres, mais plutôt à une course sur une longue distance, pour laquelle l'endurance est le facteur décisif.

Sur ce sujet de l'endurance, des symptômes inquiétants se manifestaient chez ces croyants Hébreux, comme la dernière partie du ch. 10 l'a montré. Le verset 10:36 commence ainsi : « Car vous avez besoin de patience ». Il est alors fait mention de la foi comme du principe énergisant de la vie chrétienne, puis cela est suivi par le long développement sur la foi au ch. 11. Ainsi, ce ch. 11 est une sorte de parenthèse, et au verset 12:1, nous revenons à ce que l'on peut appeler la ligne principale de l'exhortation.

Nous ne pouvons courir la course avec patience que si nous mettons de côté tout fardeau et le péché qui nous enveloppe. Le péché est un obstacle très efficace. Il est comme une entrave dans laquelle on se prend les pieds, et qui fait tomber. Mais les fardeaux sont mentionnés en premier lieu, comme s'ils étaient, après tout, le plus grand obstacle. Beaucoup de choses ne peuvent en aucune façon être cataloguées comme des péchés, mais se révèlent être des fardeaux pour un chrétien sérieux ; pareillement il y a beaucoup de choses tout à fait justes, et permises à des gens ordinaires, mais qu'un athlète doit laisser. Il se dépouille de tout ce qui peut gêner ses progrès pour atteindre le but. Or tout chrétien devrait se considérer comme un athlète spirituel, comme 2 Timothée 2:5 le montre également.

13.2 - Ch. 12:2-4

On a parlé quelque fois du chapitre 11 comme de « la galerie de portraits de

la foi », et du début verset 12:2 comme le grand tableau-Maître qui achève cette galerie. En parcourant cette galerie, on peut bien admirer les différents portraits, mais le tableau-Maître les rejette tous à l'arrière-plan. Aucun autre que JÉSUS n'est le Chef (c'est-à-dire l'auteur, l'initiateur, l'origine, le conducteur) et le Consommateur de la foi (Celui qui l'a achevée). Les autres ont manifesté certains traits de la foi ; on en a vu des éclairs à différents points de leur carrière. En Lui on a pu voir tout le spectre de la foi, la foi dans sa plénitude, en tout temps, du début à la fin.

Le mot « notre » dans la version autorisée anglaise (12:2 « le consommateur de *notre* foi ») n'existe pas dans le texte original, et ne fait qu'obscurcir le sens.

Celui qui était l'exemple parfait de la foi est placé devant nous comme notre but, et comme l'Objet qui commande notre foi. En ceci nous avons un avantage immense sur tous les personnages illustres du ch. 11, car ils vivaient en un temps où aucun Objet de ce genre n'était connu. Nous avons remarqué que la foi est l'œil ou le télescope de l'âme, et que c'est la foi qui *voit*. Eh bien, ici la foi regarde à Jésus. S'Il remplit la vision de nos âmes, nous trouverons en Lui l'énergie motivante dont nous avons besoin pour courir la course.

En outre Il est notre exemple. Il a été confronté à toutes les sortes d'obstacles quand Il marchait ici-bas sur le chemin de la foi. Il n'a pas eu seulement à faire face à la contradiction des pécheurs, mais aussi à la croix, avec toute la honte qu'elle entraînait. La honte de la croix était une petite chose pour Lui : Il l'a méprisée. Mais qui peut dire ce qui était impliqué dans la croix elle-même ? Certains d'entre nous chantent :

> « La profondeur de toutes Tes souffrances
> Aucun cœur ne pourra jamais la concevoir,
> La coupe débordante de la colère
> Toi Tu l'as reçue pour nous ;
> Et oh ! abandonné de Dieu
> Sur le bois maudit :
> Avec des cœurs reconnaissants, Seigneur Jésus,
> Nous nous souvenons de Toi.

Mais, bien que nous ne puissions pas concevoir tout ce que la croix représentait pour Lui, nous savons ceci : Il l'a *endurée*.

Dans le fait d'endurer ces souffrances pour le péché, le Seigneur Jésus est resté absolument seul, et il est impossible de parler de Lui comme d'un exemple. Dans les souffrances moindres qu'Il a souffert de la part des hommes, Il est un exemple pour nous, car d'une façon ou d'une autre, nous souffrons en Le suivant. Il est allé jusqu'à l'extrême limite, résistant jusqu'au sang plutôt que de

se détourner de la volonté de Dieu. Les Hébreux n'avaient pas été appelés au martyre au moment où l'épître a été écrite, ni nous jusqu'à aujourd'hui, mais nous avons quand même besoin de Le considérer, Lui.

13.3 - Ch. 12:5-11

À cet égard, une autre chose doit être prise en compte. Nous sommes tellement enclins à considérer la souffrance comme quelque chose de terriblement nocif par nature, comme une pure perte. Mais il n'en est pas ainsi. Elle peut être plutôt mise dans la colonne des profits d'un livre de comptes, vu que Dieu la prend en main, et l'intègre dans Son plan, l'utilisant pour notre formation. Cette pensée occupe les versets 5 à 11 de notre chapitre.

Trois mots sont utilisés dans ce passage : discipliner, reprendre, fouetter. Le dernier parle bien sûr de donner un coup de fouet, et le second d'une réprimande. Mais le premier, bien qu'il puisse parfois être utilisé pour une correction, signifie en premier lieu la discipline au sens d'éducation de l'enfant ; il vaut la peine de noter que, tandis que chacun des deux autres mots ne sont utilisés qu'une fois dans ce passage, le premier est utilisé pas moins de huit fois. Il s'agit donc bien de la pensée dominante de ce passage. Nous SOMMES les enfants de Dieu, et Il s'occupe donc de notre formation, et nous ne devons pas oublier l'exhortation qui nous est adressée en cette qualité.

L'exhortation citée provient de Proverbes 3. Reportez-vous au passage et vous verrez qu'il s'agit de Salomon s'adressant au lecteur comme « mon fils ». Ici pourtant l'exhortation est présentée comme la voix de Dieu s'adressant à nous (c'est comme au ch. 1 où la répétition de l'expression « il dit », ou des équivalents, introduit à chaque fois une citation de l'Ancien Testament). On pourrait peut-être dire que c'est la voix de l'Esprit de Dieu, car au cours de l'épître, nous avons des expressions comme : « comme dit l'Esprit Saint » (3:7), « l'Esprit Saint indiquant ceci » (9:8), « l'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage » (10:15). Il faut retenir ceci : ce que l'Ancien Testament présente comme un conseil de Salomon à son fils est considéré, dans le Nouveau Testament, comme la parole de Dieu *pour nous*.

Nous devons donc prendre cette discipline de la main de Dieu comme une chose normale. C'est une preuve pour nous, que nous sommes Ses enfants. Et quand nous sommes donc sous Sa discipline, nous avons ni à la mépriser ni à en perdre courage, mais nous avons à être exercés par elle, comme le verset 11 le dit. Si nous sommes gais et optimistes par nature, nous aurons tendance à ne pas tenir compte des troubles par lesquels Dieu peut juger bon de nous faire passer.

Nous affichons un visage plein d'assurance, nous nous rions de ce qui arrive, et nous n'y reconnaissons pas du tout la main de Dieu. Ce faisant, nous méprisons Sa discipline. Inversement, si nous sommes pessimistes par nature, et facilement déprimés, nos esprits perdent courage au moindre trouble, et la foi semble nous manquer. C'est passer à l'autre extrême, mais dans les deux cas on perd tout le profit auquel les troubles devaient nous amener.

Le point principal est d'être *exercés* par nos troubles. La discipline implique du trouble, car il nous est dit clairement qu'« aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse » (Héb. 12:11). Et l'exercice signifie que nous transformons nos troubles en une sorte de gymnase spirituel (le mot grec utilisé au v. 11 pour « exercés » est celui dont dérive le mot « gymnase »). L'exercice corporel (ou gymnastique) est utile à peu de chose, selon 1 Timothée 4:8. L'exercice (ou gymnastique) de nos esprits est d'un grand profit pour faire des progrès vers la sainteté et la justice. Par ces exercices, nous devenons participants de la sainteté de Dieu Lui-même, et nous sommes conduits dans des sentiers de justice. La justice elle-même porte un fruit qui est paisible, même si le processus disciplinaire au travers duquel on passe pour y arriver est plutôt tempétueux.

13.4 - Ch. 12:12

La tendance des Hébreux était manifestement de perdre courage sous l'effet des troubles, et c'est pourquoi, à la lumière de ces faits sur la discipline de Dieu, on trouve au verset 12 l'exhortation à renouveler les énergies dans la course. Observez les coureurs au départ d'une course de marathon. Leurs bras sont pliés fermement à leurs côtés, leur pas est élastique, et leurs genoux forts. Regardez les ensuite à l'approche de l'arrivée, une ou deux heures plus tard. La plupart ont couru jusqu'à l'épuisement. Ils ont les bras ballants, les genoux tremblants, et ils trébuchent, l'air maussade.

« *C'est pourquoi* redressez… ». Nous devons renouveler nos forces justement parce que nous savons ce que la discipline de Dieu a pour but d'opérer dans les âmes. Nous avons pu imaginer que parler de la discipline de Dieu à un pauvre chrétien faible et trébuchant était tout à fait propre à l'effondrer ; or si elle est bien comprise, c'est justement ce qui le relèvera. Quoi de plus encourageant que de découvrir que tout ce que Dieu fait a pour but de promouvoir la sainteté et la justice, et de nous préserver du péché et des fardeaux qui entraveraient nos progrès dans la course ?

13.5 - Ch. 12:13-17

De plus nous devons considérer le bien des autres, et non pas simplement le nôtre. Les versets 13 à 17 tournent nos pensées dans ce sens, et il est parlé de deux classes, le boiteux et le profane. Par « boiteux », nous entendons des croyants faibles en foi, et par « profanes », ceux qui ont fait profession d'êtres chrétiens, et se sont mêlés à eux, mais qui en même temps ont préféré le monde. Les versets 16 et 17 considèrent justement cette catégorie à laquelle il a déjà été fait allusion aux ch. 6 et 10 ; ils ne peuvent pas être renouvelés à la repentance, et ils n'ont pas d'autre perspective que le jugement. Ésaü en est le grand exemple dans l'Ancien Testament, et Judas dans le Nouveau Testament.

Nous avons à veiller à ce que ces profanes ne nuisent pas aussi à d'autres, en devenant des racines d'amertume. Si nous lisons Jean 12:1-8, nous voyons combien Judas aurait facilement pu devenir une racine d'amertume si le Seigneur n'était pas intervenu de suite. Ceux dont il est dit qu'ils sont boiteux, ont besoin d'un traitement très différent. Nous devons tendre à la guérison de tels croyants et veiller soigneusement à ce que des sentiers droits soient placés devant eux. Nous avons tous besoin de ces sentiers droits, et nous devons les *faire* droits. Hélas ! Certains semblent prendre plaisir à rendre tout aussi difficile et compliqué que possible, tandis que le sentier de justice et de sainteté est toujours très droit et simple. Et nous avons à faire tout cela parce que nous sommes venus à un ordre de choses non pas en rapport avec la loi, mais avec la grâce.

13.6 - Ch. 12:18-24

Les deux systèmes nous sont résumés dans les versets 18 à 24, Sinaï d'un côté et Sion de l'autre. Les ancêtres de ces Hébreux étaient venus au Sinaï ; et les Hébreux eux-mêmes avant leur conversion y étaient venus dans ce sens qu'ils étaient venus à Dieu connu selon Sa manifestation au Sinaï (quand ils s'étaient approchés de Lui, aussi près qu'ils le pouvaient à l'époque).

Mais maintenant tout était changé, et en s'approchant de Dieu dans la merveilleuse intimité permise par l'évangile, ils venaient sur un autre terrain, en rapport avec un ordre de choses entièrement nouveau. La montagne de Sion était devenue un symbole de la grâce, de même que Sinaï était devenu un symbole de la loi, de sorte qu'en croyant à l'évangile, et en nous tenant dans la grâce de Dieu, nous pouvons dire que nous sommes venus à Sion.

Il n'est pas facile de voir le rapport entre toutes les choses mentionnées dans les versets 22 à 24 ; nous pouvons être aidés en notant le petit mot « et » qui

sépare les divers éléments les uns des autres. Il est parlé par exemple de l'innombrable compagnie des anges comme étant « l'assemblée universelle », celle-ci n'étant pas l'église ou l'assemblée, qui est mentionnée immédiatement après.

Nous sommes considérés ici comme étant sous la nouvelle alliance, et donc comme étant venus à tout ce qui est clairement révélé en rapport avec elle. Huit choses sont mentionnées, et chacune a pour but de nous ouvrir les yeux sur leur supériorité par rapport à ce que les Hébreux connaissaient en rapport avec la loi.

Les Juifs pouvaient se vanter de la Jérusalem terrestre qui était prévue pour être le centre du gouvernement divin sur la terre : mais nous, nous sommes venus à la cité céleste d'où le gouvernement de Dieu s'étendra sur tous les cieux et toute la terre. Les Juifs savaient que des anges avaient servi à l'occasion du don de la loi ; mais nous, nous sommes venus à l'assemblée universelle des myriades d'anges, qui sont tous serviteurs de Dieu et de Ses saints. Israël était l'assemblée de Dieu dans le désert et dans le pays de Canaan ; mais nous, nous appartenons à l'assemblée des premier-nés dont les noms sont écrits dans les cieux. Notre citoyenneté est une citoyenneté céleste !

Moïse avait aussi dit à Israël que « l'Éternel jugera son peuple » (Deut. 32:36) ; mais nous, nous sommes venus à Dieu, juge de tous, quelque chose de bien plus grand. L'ancien ordre de choses s'occupait d'hommes justes vivant sur la terre ; nous, nous sommes venus aux mêmes, mais rendus parfaits en gloire [« les esprits des justes consommés »]. Finalement, nous ne sommes pas venus à Moïse médiateur de l'alliance de la loi, et au sang de taureaux et de boucs ; mais nous sommes venus à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance, et à Son précieux sang d'une valeur infinie.

Nous sommes venus à tout cela *par la foi*, et nous attendons l'heure de la manifestation qui s'approche sûrement. Israël était venu au Sinaï qui était visible, et ils en furent terriblement effrayés. Nous, nous sommes venus par la foi à Sion, et à tout ce qui s'y rattache, et cette venue n'en est pas moins réelle ; mais en y venant, nous sommes grandement réconfortés et affermis.

13.7 - Ch. 12:25-29

Il y a un côté sérieux à ce sujet, qui met fortement et solennellement l'accent sur tout ce que Dieu nous dit aujourd'hui. Il a parlé autrefois aux pères par Moïse et les prophètes, mais maintenant Il a parlé des cieux. Le fait qu'Il a maintenant parlé dans Son Fils, nous faisant connaître Sa grâce, n'atténue pas la solennité de Ses paroles, mais au contraire l'accroît, comme nous l'avons vu aux

versets 2:2-3.

Si nous nous détournons de Sa voix céleste, nous n'échapperons certainement pas. Il parla au mont Sinaï, exprimant ce qu'Il exigeait des hommes, et Sa voix fit trembler la terre. Maintenant Il a parlé dans les richesses de Sa miséricorde. Mais entre ces deux occasions, Il a parlé par Aggée le prophète, annonçant Sa détermination à ébranler non seulement la terre, mais aussi les cieux. Il ébranlera en fait tellement, que tout ce qui peut être ébranlé le sera. Seules les choses immuables subsisteront. Notre Dieu, le Dieu des chrétiens, est un feu consumant, et tout ce qui n'est pas convenable pour Lui, sera dévoré par Son jugement.

Pouvons-nous considérer ce jour en toute sérénité ? Effectivement, nous le pouvons. Le croyant le plus faible y a droit, car nous recevons chacun un royaume inébranlable. Et justement parce que nous avons un royaume immuable, nous devons avoir la grâce pour servir Dieu avec révérence et avec une vraie piété. Ayons tous à cœur cette révérence qui convient à notre attitude envers Dieu, même s'Il nous a introduits dans une telle proximité de Lui-même. Elle nous convient justement *parce que* nous avons été introduits dans cette proximité.

Notons aussi que nous sommes exhortés à servir Dieu d'une manière qui Lui soit agréable, non *pour que* le royaume nous soit assuré, mais *parce que* nous l'avons reçu, et qu'il ne peut être enlevé. La certitude même de l'avoir, loin de nous rendre négligents, nous incite seulement à servir.

14 - Chapitre 13

14.1 - Ch. 13:1

Le premier verset de notre chapitre est très court mais très important. Le verbe « demeure » se trouvait déjà au verset 12:27. Seules les choses immuables demeureront quand arrivera le grand jour où tout sera ébranlé. Alors, que l'amour fraternel demeure parmi les saints de Dieu aujourd'hui. C'est l'une des choses qui resteront immuables dans l'éternité.

Rappelons qu'au début de l'épître (2:10), il est parlé des croyants comme de « plusieurs fils » amenés « à la gloire ». Christ était vu comme « le chef de leur salut », qui « n'a pas honte de les appeler frères ». C'est pourquoi il est tout à fait évident que les chrétiens sont frères, et qu'il leur faut cultiver l'amour qui existe entre eux, ce fruit de la nouvelle nature divinement implantée. En nourrissant cet amour, nous ne serons pas comme des enfants construisant un château de sable destiné à être emporté à la prochaine marée, mais comme ceux qui construisent pour l'éternité.

14.2 - Ch. 13:2-3

Les versets 2 et 3 indiquent deux directions dans lesquelles l'amour fraternel doit s'exprimer. Tout d'abord, dans l'hospitalité, c'est-à-dire l'amour des étrangers. Le monde a l'habitude de se préparer à recevoir ceux qu'il estime importants ou influents, et ainsi à rendre honneur aux hôtes distingués. Nous, nous sommes invités à nous élever au-dessus de ces motifs purement mondains, et à recevoir les frères qui nous sont inconnus, simplement parce que ce *sont* des frères. C'est la manifestation du vrai amour fraternel : une manifestation qui ne se voit que très peu dans notre pays. Deuxièmement, il doit se manifester dans le souvenir des frères dans l'adversité, particulièrement ceux qui sont emprisonnés.

Le mot « souvenez-vous » ici, signifie se souvenir d'une manière active, non pas simplement se remémorer, mais agir avec une sympathie active. « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui », nous est-il dit par ailleurs (1 Cor. 12:26) ; et ce que nous trouvons ici est en harmonie avec ce fait. Le vrai amour fraternel devrait nous conduire à nous souvenir de tous ceux qui souffrent de manière à les soutenir et les secourir avec sympathie, selon notre possible.

14.3 - Ch. 13:4-6

Au verset 4, il s'agit de l'amour naturel, tristement perverti et défiguré dans le monde. Chez les chrétiens, il doit être gardé intact comme une chose sanctifiée, ayant son origine en Dieu.

Au verset 5, c'est un autre amour qui est placé devant nous, l'amour de l'argent. La manière de vivre des chrétiens doit être caractérisée comme n'en ayant pas du tout, puisque c'est un amour qui ne provient jamais de Dieu. C'est seulement quand l'homme est devenu une créature déchue, qu'il a perdu l'amour pour Dieu, et qu'il a intronisé dans son cœur des objets terrestres, spécialement l'argent qui lui permet de les poursuivre.

La Parole nous dit ici d'être content « de ce que nous avons présentement ». Ces mots nous sondent profondément. Le monde est rempli de convoitise, plus que jamais. Dieu n'est pas dans ses pensées, qui sont concentrées sur le gain matériel. De là jaillissent tous les conflits. Les envies, les jalousies, les rancunes, les querelles sont partout ! Oh ! Vivons en contraste complet avec tout cela ! Qu'il soit manifeste à tous que nous sommes animés d'un amour autre que l'amour de l'argent !

Mais, dira-t-on, dans ces jours de concurrence, nous devons agir de toutes nos forces pour gagner de l'argent, sinon nous ne garderons pas longtemps ce que nous avons, et nous sombrerons dans la pauvreté. Or ces versets répondent immédiatement à cette pensée. Nous avons la promesse catégorique de Sa présence et de Son soutien infaillibles ; par conséquent, nous pouvons compter avec assurance sur le Seigneur pour tous nos besoins, et ne pas avoir peur de l'homme.

Il y a deux points très intéressants aux versets 5 et 6. Le premier concerne la manière dont l'Ancien Testament est cité. C'est à Josué que l'Éternel dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Josué 1:5). Nous pourrions nous dire : « Mais je ne suis pas Josué. C'était un homme de foi très éminent, et je ne suis qu'un croyant très insignifiant, et souvent très faible. Ne serait-ce pas très effronté et impertinent de ma part de supposer tranquillement qu'une promesse faite à lui est également valable pour moi ? » Il est délicieux de découvrir par ces versets, qu'une pareille application de cette promesse ancienne n'est pas la hardiesse de la présomption, mais la hardiesse de la foi. Le fait est, bien sûr, que ce que Dieu est, Il l'est envers les Siens en tout temps et en toutes circonstances. « Il n'y pas de variation ni d'ombre de changement » chez Lui (Jacques 1:17). Il ne sera pas moins envers les Siens dans cette dispensation, qu'Il ne l'a été dans la dispensation passée. Nous pouvons entièrement compter sur Lui.

La poétesse chrétienne a dit : « Ceux qui se confient en Lui absolument, Le trouvent absolument fidèle ». Il en est ainsi bien sûr, mais quand on cite ces paroles, il est bon de mettre l'accent sur le mot « trouvent », car c'est également

un fait qu'il est absolument fidèle pour ceux qui ne se confient pas en Lui absolument. Leur foi déficiente ne L'incitera jamais à une fidélité déficiente. Non ! Mais leur foi déficiente obscurcira la vue qu'ils ont de Sa fidélité, et il est possible qu'ils ne Le TROUVENT jamais absolument fidèle, qu'ils ne s'en rendent jamais réellement compte, comme étant une chose réalisée et dont ils jouissent — jusqu'à ce qu'ils le découvrent dans la gloire.

Le second point intéressant n'est pas tant l'application de ce texte de l'Ancien Testament, mais plutôt le raisonnement qui est basé dessus. Le schéma du raisonnement est le suivant : « Lui-même a dit… en sorte que, pleins de confiance, nous disions … ». Si Dieu parle, nous pouvons accepter ce qu'Il dit en toute confiance. Plus que cela, nous pouvons affirmer en toute hardiesse ce que Lui affirme. Et nous pouvons faire même encore plus. Car s'Il affirme des choses Le concernant par rapport aux Siens, nous pouvons affirmer avec hardiesse que ces choses *s'appliquent à nous*, puisque nous sommes à Lui. Nous pouvons vraiment nous l'approprier en toute confiance comme s'appliquant à chacun individuellement, même quand nous lisons ici : « Le Seigneur est MON aide et je ne craindrai point ». Dans notre lecture des Écritures, prenons l'heureuse habitude de nous appliquer ainsi les paroles de Dieu.

Avant de laisser les six premiers versets, notons encore la *simplicité* recommandée ici aux croyants, une simplicité bien trop souvent perdue dans nos jours de civilisation artificielle. Un témoignage combien frappant serait rendu si nous étions davantage marqués par cette amour fraternel qui s'exprime dans l'hospitalité et la sympathie pratique, dans l'amour naturel préservé avec honneur et avec pureté, et dans un saint contentement, le fruit de la présence de Dieu réalisée, tout ce qui est à l'opposé même de la folie de la convoitise et du mécontentement du monde.

14.4 - Ch. 13:7

Le verset 7 nous invite à nous souvenir de nos conducteurs qui nous ont enseigné la parole de Dieu. Pour être un conducteur, il ne suffit pas de présenter la parole de Dieu, mais il faut la mettre en pratique. Quand c'est le cas, la foi devient évidente, et on peut voir « la fin » ou « l'issue » de la conduite, et nous pouvons sans risque être exhortés à imiter leur foi. Observez bien qu'il est dit : Leur *foi*. C'est très facile de se mettre à imiter les façons de parler et d'agir, et les manies de ceux vers qui nous regardons. Mais, si nous imitons quelque chose, que ce soit la foi qui sous-tend et inspire tout le reste chez eux.

14.5 - Ch. 13:8-10

Au verset 8 aussi, nos pensées sont ramenées vers les choses du début du ch. 1. Nous y avions découvert que les paroles du psaume 102:27 : « Toi, tu es le Même, et tes années ne finiront pas », n'étaient pas adressées à Dieu d'une manière générale, mais s'appliquaient spécifiquement à Celui que nous connaissons comme notre Seigneur Jésus Christ. Cette pensée est amplifiée dans cette grande déclaration que « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement ». De qui pourrait-on dire une telle chose si ce n'est de Celui qui était et qui est Dieu ?

Or justement parce que Celui qui est le centre de notre foi demeure le Même, il doit y avoir une constance dans toute la vérité qui est centrée sur Lui. Il ne peut jamais être le centre et le thème de doctrines diverses et étrangères (13:9). Il n'y a pas de place pour cette agitation insatisfaite de l'esprit humain qui court sans cesse après des idées innovantes, aussi contradictoires soient elles. Or la connaissance réelle de Jésus stabilise le cœur, avec grâce ; alors la variété et la nouveauté cessent d'attirer. Le danger qui menaçait directement les Hébreux était l'apport de doctrines étrangères tirées de leur ancienne religion ; c'est à quoi fait allusion le terme « viandes ».

Une certaine proportion des viandes consommées par les Juifs provenait de leurs sacrifices. Lévitique 7 nous montre que non seulement les sacrificateurs, mais aussi, dans certains cas, ceux qui offraient avaient le privilège de manger des parties des sacrifices offerts : c'est ce qui s'appelle manger de l'autel. Combien les Juifs incrédules ont dû souvent railler avec mépris leurs frères croyants de ce qu'ils n'avaient plus maintenant d'autel duquel ils pouvaient réclamer leur part ! Mais le fait est que : « nous avons un autel » ! Or le Juif orthodoxe orgueilleux n'avait pas le droit de manger de cet autel chrétien, s'étant exclu lui-même par sa propre incrédulité.

Quel est l'autel chrétien, et où le trouver ? « Venez à nous », disent les Romanistes (ou Catholiques), « vous le trouverez dans nos grands autels, ornés de crucifix et de cierges, où l'on dit la messe tous les jours ». Les Orthodoxes grecs et les Anglo-Catholiques disent à peu près la même chose. Mais que dit l'Écriture ? Elle dit : « Nous avons un autel… car… Jésus aussi… a souffert hors de la porte » (13:10-12). Les autels des patriarches et des Juifs, les seuls autels faits de mains qui eurent jamais l'approbation de Dieu, n'étaient que des types de la mort de Christ. Nous mangeons de cet autel du fait que la moindre part de toute bénédiction spirituelle que nous pouvons nous approprier vient de là. Nous mangeons Sa chair et buvons Son sang, selon les propres paroles de notre Seigneur en Jean 6, dont l'image ne se réfère pas à la cène du Seigneur, mais

plutôt à une appropriation spirituelle de Sa mort. De même que le baptême présente en figure notre ensevelissement avec Christ, ainsi la cène du Seigneur est en figure cette appropriation spirituelle : c'est tout.

14.6 - Ch. 13:11-21. Sortir hors du camp

14.6.1 - Sortir de la ville ou sortir hors du camp ?

Le verset 11 nous donne le type ; le verset 12 donne l'accomplissement du type en Jésus souffrant hors de la porte de Jérusalem. Le verset 13 donne l'exhortation basée là-dessus, mais en utilisant de nouveau le vocabulaire du type. Nous ne sommes pas exhortés à sortir de la ville, car nous n'avons pas ici de cité permanente comme le verset 14 le rappelle, mais nous sommes exhortés à sortir hors du camp. Pour le croyant, le monde est devenu un désert.

De plus, si l'exhortation avait été de sortir « hors de la ville », les paroles auraient eu une signification simplement politique pour ces premiers chrétiens Hébreux. Quand Jérusalem fut détruite par les Romains quelques années plus tard, les chrétiens s'enfuirent effectivement de la ville, presque comme un seul homme, mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Le *camp*, c'était Israël vu religieusement, Israël groupé autour du tabernacle selon l'ordre divin. Ces Hébreux étaient appelés à sortir du système religieux du judaïsme, et ainsi à porter l'opprobre de Christ. Une seule chose pouvait les inciter à obéir à cet appel : c'était l'amour pour Lui. « Ainsi donc, sortons VERS LUI ».

Si nous lisons attentivement les Actes, nous réalisons que la plupart des croyants juifs n'avaient nullement rompu les liens avec le judaïsme. Ils pensaient continuer avec Christ ET avec le judaïsme. C'était le cas pour beaucoup d'entre eux, et leur caractéristique était d'être « tous zélés pour *la loi* » (Actes 21:20), plutôt que zélés pour Christ. Quand cette épître fut écrite, l'heure avait sonné pour un changement décisif. Il ne pouvait plus y avoir Christ ET le judaïsme. Il fallait que ce soit Christ OU le judaïsme. S'ils voulaient Christ, alors il fallait sortir vers LUI hors du camp.

Quelques années passèrent, et dans la chute de Jérusalem, le cœur même du judaïsme disparut. Le temple, les autels, les sacrifices, les sacrificateurs, tout fut balayé. Le camp, au sens strict, était parti. Allons-nous supposer que cette exhortation avait dès lors perdu toute sa force ? Nullement, car les Juifs continuèrent à avoir quelque chose de ressemblant à leur religion au moyen de synagogues et de rabbins, et ils ont continué jusqu'à aujourd'hui. Ils ont encore une sorte de camp, bien que ce ne soit pas le camp institué par Dieu à l'origine.

Quand un Juif est converti aujourd'hui, cette exhortation l'appelle indiscutablement à sortir du judaïsme vers Christ rejeté, aussi réellement que jamais.

14.6.2 - Application de 13:13 à la chrétienté

Que dirons-nous de ce triste travestissement du christianisme primitif qui s'appelle aujourd'hui la chrétienté ? Elle s'est presque entièrement organisée selon le modèle du camp Juif. Elle s'enorgueillit de ses prêtres, de ses sanctuaires mondains et souvent de ses sacrifices. Tout cela repose sur une base mondaine, et encourage fréquemment l'alliance avec le monde. L'exhortation dont nous parlons ne s'y rapporte-t-elle pas ? Est-il vraisemblable que Dieu commence par appeler son peuple à sortir d'un système religieux dont Il était à l'origine, et finisse par accepter qu'ils demeurent dans des systèmes religieux qu'Il n'a jamais institués, mais qui ont été créés au cours de longs siècles d'infidélité et de déclin ? Quel renouveau verrions-nous si chaque chrétien entendait vraiment le cri : « Vers Lui HORS du camp », et qu'il *y obéissait* !

14.6.3 - Mille raisons pour ne pas obéir à 13:13. Les réponses des versets 15 à 17

Il y a sans doute mille raisons pour ne pas obéir.

14.6.4 - Première objection, et la réponse du verset 13:15

En voici une : « Nous nous isolerions. Ce serait terne et misérable ». Vraiment ? Pourquoi alors le verset 15 continue-t-il en parlant de louanges et d'actions de grâces ? Ceux qui sont sortis vers Christ hors du camp débordent de louanges et d'actions de grâces ! Ils les offrent par Lui, car Il est leur Souverain Sacrificateur, et ils sont exhortés à en offrir continuellement. Le camp juif avait bien, sans aucun doute, les trompettes d'argent et les cymbales retentissantes. Mais que valaient-elles ? Le camp de la chrétienté a, sans conteste, des orgues magnifiques et des orchestres et de merveilleux chœurs. Mais qu'en est-il du « fruit des lèvres qui confessent Son nom » ? C'est un autre sujet, or c'est justement la chose qui importe !

14.6.5 - Seconde objection, et la réponse du verset 13:16

Voici une autre objection : « Nous perdrions toutes nos occasions de faire du bien ». Vraiment ? Pourquoi alors le verset 16 parle-t-il de la manière de faire la bienfaisance ? Le fait est que ceux qui sont obéissants ont devant eux des occasions illimitées de vraie bienfaisance, et au lieu de perdre leurs opportunités, ils offrent de vrais sacrifices de bienfaisance.

14.6.6 - Troisième objection, et la réponse du verset 13:17

On pourrait encore dire : « Si vous sortez hors du camp, il n'y aura que désordre et confusion ». Que dit alors le verset 17 ? Ces Hébreux, bien que sortant hors du camp, auraient des conducteurs et des guides suscités par Dieu et veillant sur eux pour le bien de leur âme. Ce serait un plaisir de se soumettre à de telles personnes. Il n'y a là rien qui ressemble à du désordre, mais plutôt le contraire.

14.6.7 - Quatrième objection, et la réponse des versets 13:20-21

Mais encore une fois, certains diront : « Mais nous avons besoin du cadre extérieur d'organisation comme ce que le camp fournit. Sans haies, les brebis s'égarent toujours ». Mais regardez les versets 20 et 21. Longtemps avant ces versets, selon Jean 10, le Seigneur Jésus avait parlé de Lui comme du Berger entré dans la bergerie juive pour appeler Ses brebis par leur nom et les *conduire dehors*. Maintenant Il nous est présenté comme « le grand pasteur des brebis », ressuscité d'entre les morts par le Dieu de paix. En sortant vers Lui, ils quittaient la bergerie définitivement et pour toujours, pour venir complètement sous Son autorité et Ses soins pastoraux. Ils venaient à Celui par qui ils pouvaient être rendus « accomplis en toute bonne oeuvre pour faire la volonté de Dieu ».

Tout ceci est aussi vrai pour nous aujourd'hui que pour les croyants Hébreux du premier siècle. Si nous sommes sortis vers Lui qui est notre Berger ressuscité, nous sommes venus à un lieu tel que celui dont parle le psaume 23, avec une plénitude de signification que David lui-même ne pouvait pas avoir connu. Au lieu d'être dans le besoin, nous serons comme des brebis qui paissent

dans de verts pâturages, satisfaites de leur abondance.

14.7 - Ch. 13:22-25

C'est la note sur laquelle l'épître se termine. L'auteur parle d'une « parole d'exhortation », et c'en est bien une. C'est aussi une lettre écrite « en peu de mots ». Bien que deux épîtres la dépassent en longueur, c'est vraiment quand même « en peu de mots » vu la grandeur et la portée de son contenu. Si nous avons vraiment assimilé ces « peu de mots », nous aurons acquis quelque connaissance de choses si grandes que l'éternité ne les épuisera pas.

Épitre de Jacques

F. B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Chapitre 1:1
2.1.1 Le caractère spécial de l'épître
2.1.2 Les destinataires de l'épître
2.2 Chapitre 1:2
2.3 Chapitre 1:3-8 — épreuve, discipline, patience, prière
2.4 Chapitre 1:9-12 — condition sociale
2.5 Chapitre 1:13-15 — tentation
2.6 Chapitre 1:16-18
2.7 Chapitre 1:19-20
2.8 Chapitre 1:21
2.9 Chapitre 1:22
2.10 Chapitre 1:23-24
2.11 Chapitre 1:25
2.12 Chapitre 1:26-27
3 Chapitre 2
3.1 Chapitre 2:1-4
3.2 Chapitre 2:5-7
3.3 Chapitre 2:8-9
3.4 Chapitre 2:10-11
3.5 Chapitre 2:12-13
3.6 Chapitre 2:14
3.7 Chapitre 2:15-18

3.8 Chapitre 2:19-26
3.8.1 Chapitre 2:19
3.8.2 Chapitre 2:20-25
3.8.3 Chapitre 2:26
4 Chapitre 3
4.1 Chapitre 3:1
4.2 Chapitre 3:2
4.3 Chapitre 3:3-6
4.4 Chapitre 3:7-8
4.5 Chapitre 3:9-12
4.6 Chapitre 3:13-14
4.7 Chapitre 3:15
4.8 Chapitre 3:16
4.9 Chapitre 3:17
4.10 Chapitre 3:18
5 Chapitre 4
5.1 Chapitre 4:1
5.2 Chapitre 4:2-3
5.3 Chapitre 4:4
5.4 Chapitre 4:5
5.5 Chapitre 4:6-7
5.6 Chapitre 4:8a
5.7 Chapitre 4:8b-10
5.8 Chapitre 4:11-12
5.9 Chapitre 4:13-16
5.10 Chapitre 4:17
6 Chapitre 5
6.1 Chapitre 5:1-6 et Ps. 73
6.2 Chapitre 5:7-8
6.3 Chapitre 5:9
6.4 Chapitre 5:10-11
6.5 Chapitre 5:12
6.6 Chapitre 5:13
6.7 Chapitre 5:14-16
6.8 Chapitre 5:17-18
6.9 Chapitre 5:19-20

1 - Introduction

Nous sommes enclins à penser que l'épître de Jacques est la moins lue de toutes les épîtres. C'est dommage car elle traite de questions très pratiques. On n'y trouve guère quoi que ce soit qu'on puisse qualifier d'exposé de doctrine chrétienne, mais on y trouve beaucoup de choses qui inculquent la pratique chrétienne. Nous pourrions presque l'appeler l'épître des *œuvres*, du comportement chrétien quotidien. La difficulté qu'elle présente réside dans le point de vue sous lequel elle est écrite, et qui diffère de toute autre épître. Mais ce n'est pas une raison pour la négliger.

Le Jacques qui l'a écrite n'est pas le frère de Jean. Ce dernier a été très tôt tué par Hérode, selon Actes 12:2. L'auteur de l'épître est le Jacques dont il est parlé en Actes 15:13 et 21:18. Paul l'appelle « Jacques le frère du Seigneur » en Gal. 1:19, et il le reconnaît comme étant une « colonne » de l'assemblée de Jérusalem en Gal. 2:9. On ne voit pas qu'il soit allé en Judée ni en Samarie ni aux bouts de la terre, mais il paraît être resté à Jérusalem et y avoir accédé à une position de grande autorité.

2 - Chapitre 1

2.1 Chapitre 1:1

2.1.1 - Le caractère spécial de l'épître

L'épître n'est pas écrite à une assemblée particulière de croyants, ni même à toute l'église de Dieu. Elle est, de fait, adressée aux « douze tribus qui sont dans la dispersion », et c'est ce qui lui donne son caractère inhabituel. Essayons de saisir le point de vue selon lequel Jacques parle avant d'entrer dans les détails.

Bien que l'évangile ait commencé à Jérusalem et y ait remporté ses premiers triomphes, les chrétiens de cette ville furent plus lents que d'autres à entrer dans le vrai caractère de la foi qu'ils avaient embrassée. Ils s'accrochaient avec beaucoup de ténacité à la loi de Moïse et à tout l'ordre religieux reçu par lui — cela ressort à l'évidence de passages comme Actes 15 et 21:20-25. Il n'y a là rien de surprenant, car le Seigneur n'est pas venu pour abolir la loi et les prophètes, mais plutôt pour les accomplir [ou : leur donner leur plénitude], comme Il dit. Ces chrétiens de Jérusalem le savaient bien, mais ce qu'ils étaient lents à voir, c'est qu'ayant maintenant la substance en Christ, les ombres de la loi avaient perdu leur valeur. Mettre en vigueur ce fait, c'est le thème principal de l'épître aux Hébreux, qui nous dit que « ce qui devient ancien et qui vieillit, est près de disparaître » (Héb. 8:13). Peu après que ces paroles aient été écrites, tout le système juif — le temple, l'autel, les sacrifices, les sacrificateurs — tout disparut lors de la destruction de Jérusalem par les Romains.

Jusque là, ces chrétiens de Jérusalem se considéraient simplement comme faisant partie du peuple Juif, avec seulement des espérances nouvelles centrées sur un Messie ressuscité d'entre les morts. Cette même idée était commune parmi les Juifs convertis à Christ, où qu'ils se trouvent, et par conséquent ils avaient tendance à rester attachés à leurs synagogues. Il y avait une exception à cet état de choses là où l'apôtre Paul avait travaillé et enseigné « tous le conseil de Dieu ». Dans ces cas-là, le caractère réel du christianisme était manifesté, et les disciples Juifs étaient séparés de leurs synagogues, comme on le voit en Actes 19:8-9. Jacques, comme nous l'avons vu, resta à Jérusalem, et écrivit son épître de ce point de vue propre à Jérusalem, — point de vue correct pour ce qui concerne le domaine où il se place et l'époque où elle fut écrite.

On pourrait aborder le problème d'une autre manière en disant que les premières années du christianisme ont été une période de transition. L'histoire de ces années-là avec la révélation de cette transition, nous est donnée dans le livre

des Actes : elle commence avec la constitution de l'église à Jérusalem, formée exclusivement de Juifs, et elle s'achève avec la sentence d'aveuglement prononcée définitivement sur les Juifs comme peuple, et avec la communication de l'évangile directement aux nations. Jacques écrit du point de vue usuel parmi les Juifs chrétiens au cœur de cette période. C'est ce qui explique les aspects particuliers de cette épître.

2.1.2 - Les destinataires de l'épître

Bien que l'apôtre s'adresse lui-même à l'ensemble de la nation dispersée, il ne cache à aucun moment sa position d'esclave du Seigneur Jésus Christ, encore rejeté par la majorité de son peuple. De plus, en le lisant, on s'aperçoit bientôt que ce sont les croyants d'entre son peuple que Jacques a réellement en vue, et que c'est à eux surtout que s'adresse ce qu'il avait à dire. Ici et là, on trouve des remarques adressées plus spécialement à la masse non croyante, ainsi que d'autres remarques visant les non croyants, sans pour autant leur être adressées directement.

2.2 Chapitre 1:2

Prenez par exemple le début du v. 2. Quand il dit « mes frères », il ne pensait pas simplement à eux en tant que ses frères selon la chair, les Juifs comme lui, mais en tant que frères dans la foi du Christ. Cela ressort à l'évidence du verset suivant où leur *foi* est mentionnée. C'était la foi en Christ, et cela seulement, qui les différenciait alors de la masse non croyante de la nation. Pour un observateur ordinaire, tous avaient la même apparence, car ils assistaient tous aux mêmes services au temple à Jérusalem, ou participaient aux mêmes synagogues dans les nombreuses villes de leur dispersion, et pourtant cette immense ligne de démarcation était une réalité. La minorité croyait en Christ, et la majorité Le refusait. Ce clivage s'était déjà manifesté durant la vie du Seigneur Jésus, car nous lisons : « et il y eut de la division parmi le peuple à cause de Lui » (Jean 7:43). Cette division se poursuivit, et s'aggrava au temps où Jacques écrivait, et comme toujours, la minorité chrétienne souffrait la persécution de la part de la majorité.

Il subissaient à cette époque des tentations diverses et variées. De plusieurs côtés il leur arrivait des épreuves, et des mises à l'épreuve, qui les aurait détournés de la simplicité de leur foi en Christ s'ils y avaient succombé.

Inversement, si au lieu d'y succomber, ils les traversaient avec Dieu, ils étaient rendus plus forts en les endurant : c'était un grand gain dont il y avait bien lieu de se réjouir. C'est pourquoi, quand les épreuves arrivaient, au lieu d'en être abattus, ils avaient à les considérer comme un sujet de joie. Quelle parole pour nous aujourd'hui ! Elle est d'ailleurs amplement corroborée par les apôtres Paul et Pierre (voir Rom. 5:3-5 ; 1 Pierre 1:7).

2.3 Chapitre 1:3-8

Ces tentations étaient permises par Dieu pour éprouver leur foi, et elles produisaient un accroissement de leur patience. Or la patience opérait en eux à son tour, et si on lui laissait avoir son œuvre parfaite, elle aboutissait à l'achèvement de l'œuvre de Dieu dans leur cœur. Les termes utilisés sont très forts : « parfaits et accomplis, ne manquant de rien ». À la lumière de ces expressions, c'est à bon droit qu'on peut dire que la tentation et l'épreuve jouent un grand rôle dans notre éducation spirituelle. C'est comme un tuteur à l'école de Dieu, bien capable de nous instruire et de développer nos esprits jusqu'au diplôme final attestant que nous avons achevé le cursus complet de la formation. Et pourtant, combien nous fuyons l'épreuve ! Que d'efforts ne faisons-nous pas pour l'éviter ! En agissant ainsi, nous sommes comme des enfants qui combinent avec ingéniosité les moyens de faire l'école buissonnière, et finissent pas être des cancres. N'est-ce pas de la folie ? N'est-ce pas là l'explication pour laquelle tant d'entre nous font si peu de progrès dans les choses de Dieu ?

Beaucoup de nous dirons sans doute : « Oui, mais ces épreuves exigent tellement de nous. On est continuellement enchevêtré dans un écheveau de problèmes compliqués nécessitant une sagesse surhumaine pour les résoudre ». C'est bien ainsi, et c'est pourquoi Jacques donne ensuite des instructions sur ce qui doit être fait dans ces situations embarrassantes. Si nous manquons de sagesse, nous avons simplement à la demander à Dieu, et nous sommes assurés qu'Il nous répondra libéralement sans un mot de reproches ; car personne ne s'attend à ce que nous ayons *en nous-mêmes* cette sagesse qui est *en Dieu*, et qui vient d'en haut. Assurément, nous pouvons demander à Dieu tout ce qui nous manque et nous attendre à ce qu'Il réponde libéralement, mais l'obtenir toujours sans un mot de reproches, c'est une autre question. Il y a eu des occasions où les disciples ont demandé des choses au Seigneur Jésus, et quand ils les ont obtenues, elles étaient accompagnées de quelques reproches tendres : voir par exemple Luc 8:24, 25 et 17:5-10. Mais il s'agissait de circonstances où ce dont ils manquaient était la *foi*, et en tant que croyant, nous devons en avoir.

Combien cette parole est précise et certaine : « Il lui sera donné ». Prenez-en note, car plus l'assurance en est ancrée profondément dans le cœur, plus nous demanderons de la sagesse avec foi, « ne doutant nullement ». Cette foi simple, qui ne soulève pas de questions et prend Dieu au mot absolument, est des plus nécessaires. Si nous doutons, nous devenons incertains dans nos pensées et inconstants dans toutes nos voies. Nous sommes comme les vagues de la mer, agitées par le vent, poussées d'abord dans une direction, puis dans une autre, tantôt soulevés et tantôt enfoncés. Nos espoirs commencent par monter en flèche, puis nous sommes remplis de mauvais pressentiments et de craintes. Si telle est notre condition, nous pouvons demander de la sagesse, mais il n'y a pas de raison de s'attendre à en recevoir, ni à recevoir quoi que ce soit d'autre du Seigneur.

Nous pensons que le verset 7 veut nous présenter cette pensée que celui qui demande à Dieu, et qui doute malgré tout, — s'il reçoit quelque chose, il ne le prendra pas *comme venant du Seigneur*. On demande à Dieu de la sagesse ou des directions, ou n'importe quoi d'autre, et au lieu de se reposer calmement sur Sa parole, l'esprit est plein de questions et est ballotté entre des craintes et des espoirs. Comment recevoir alors de la vraie sagesse et de vraies directions ? et si une aide quiconque est accordée, comment peut-elle être reçue de la part de Dieu ? Cela n'explique-t-il pas largement pourquoi beaucoup de chrétiens sont troublés sur les questions concernant les directions de Dieu ? Et quand la providence de Dieu en grâce s'exerce envers eux, et que les choses se terminent heureusement, ils n'y voient pas Sa main ni ne le reçoivent comme venant de Lui. Ils l'attribuent à leur bonne chance ; ils disent comme diraient le monde : « c'est ma chance ».

2.4 Chapitre 1:9-12

Les versets 9 à 12 forment un petit paragraphe à eux seuls, et ils fournissent un exemple instructif du point de vue de Jacques. Il met en contraste « le frère de basse condition » avec « le riche », et non pas, comme nous nous y serions attendus, avec « le frère de condition élevée ». Le riche, selon l'usage de ce terme par Jacques, signifie les riches non croyants, ceux qui sont à la tête quant à la richesse, l'influence, et le religieux sacré, — ceux qui en sont presque à une opposition mortelle contre Christ, comme on le voit tout le long des Actes. Dieu a choisi les pauvres de ce monde, et les riches jouent le rôle d'oppresseurs à leur égard, comme on le trouve dans notre épître au ch. 2 v. 5 et 6. Combien l'apôtre avertit clairement les oppresseurs riches de la nation de ce qui va leur arriver !

Même s'ils paraissent grands aux yeux de leurs concitoyens, ils ne sont que comme de l'herbe aux yeux de Dieu. L'herbe produit des fleurs dont la forme a beaucoup de grâce, mais sous la chaleur brûlante du soleil, tout est rapidement desséché. Ainsi ces grands chefs Juifs peuvent paraître très dignes aux yeux de leurs contemporains, et pourtant ils se flétriront bientôt et disparaîtront.

Et quand le riche se flétrit et disparaît, voici ce « frère », le chrétien, qui émerge de ses épreuves et reçoit la couronne de vie ! Il a été exalté même durant sa vie de peines et d'épreuves dans la mesure où Dieu l'a considéré digne d'être mis à l'épreuve. Les hommes ne font pas de mise à l'épreuve pour la boue, sauf cette sorte d'argile bleue où l'on trouve des diamants. Les métaux de base ne sont pas mis dans le creuset du raffineur, mais l'or est traité de cette manière. Dieu prend ce frère pauvre de basse condition, que les riches de la nation mettraient au rang de la boue des rues (voir Jean 7:47-49), et Il l'exalte en le proclamant être un objet en or. En conséquence Il permet qu'il soit raffiné par des épreuves. Si nous comprenons réellement cela, nous serons en mesure de dire de tout notre cœur : « bienheureux est l'homme qui endure la tentation ». Le processus lui-même de mise à l'épreuve n'est pas une source de joie, mais d'affliction, comme dit l'apôtre Pierre, et pourtant il permet de faire de la place dans nos cœurs pour y faire briller l'amour de Dieu, et nous devenons caractérisés comme ceux qui aiment le Seigneur. En conséquence l'épreuve s'achève par une couronne de vie lors de l'apparition de la gloire. Le saint mis à l'épreuve peut avoir perdu sa vie dans ce monde, mais il sera couronné par la vie dans le monde à venir.

2.5 Chapitre 1:13-15

Bien que la pensée première de ce passage soit l'épreuve que Dieu permet sur les Siens, nous ne pouvons cependant pas exclure entièrement l'idée de tentation, car toute épreuve contient une part de tentation à laquelle on peut succomber, en se donnant satisfaction à soi plutôt que de chercher à glorifier Dieu. C'est pourquoi, quand Dieu nous met à l'épreuve, nous pouvons être insensé au point de L'accuser de nous tenter. C'est ce qui conduit au paragraphe suivant, des versets 13 à 15.

Dieu Lui-même est au-dessus de tout mal. Le mal est absolument étranger à Sa nature. Il Lui est autant impossible d'être tenté par le mal qu'il Lui est impossible de mentir. Il Lui est également impossible de tenter qui que ce soit par le mal, quoi qu'Il puisse permettre à Son peuple d'être tenté par le mal, sachant bien comment l'emporter même sur cela en vue de leur bien final. La

racine réelle de toute tentation réside en nous-mêmes, dans nos convoitises. Nous pouvons blâmer ce qui, de l'extérieur, nous a été présenté et nous a entraîné, mais le trouble réside en réalité dans les désirs de la chair à l'intérieur.

Saisissons bien ce fait, et regardons-le en face honnêtement. Quand nous péchons, nous avons beaucoup tendance à jeter le blâme sur les circonstances, ou en tout cas sur les choses extérieures, alors que, si nous sommes honnêtes devant Dieu, nous n'avons personne ni rien à blâmer que nous-mêmes. Combien il est important d'être honnête devant Dieu et de nous juger nous-mêmes justement en Sa présence, car c'est la voie principale de restauration de l'âme. De plus, cela nous aidera à juger et à refuser les convoitises de nos cœurs, et le péché sera tué dans l'œuf. La convoitise est la mère du péché ; si elle opère, elle enfante le péché, et le péché étant consommé produit la mort.

Dans ce verset 15, le péché réside clairement dans l'acte de pécher. D'autres passages comme par exemple Rom. 7:7, montrent que la convoitise elle-même est péché par nature. Il suffit de laisser le péché dans la nature concevoir pour que le péché en acte soit enfanté.

Arrivés à ce point, pensons à notre Seigneur Jésus et rappelons nous ce qu'Il est dit de Lui dans l'épître aux Hébreux 4:15. Lui aussi a été tenté, tenté de la même manière que nous, et non seulement cela, mais Il a été tenté « en toutes choses » — à quoi il est rajouté un qualificatif de toute importance : « à part le péché ». Il n'y avait pas de péché ni de convoitises en Lui. Les choses les plus attrayantes pour nous ne trouvent absolument aucun répondant chez Lui, et pourtant Il « a souffert étant tenté » comme Héb. 2:18 nous le dit.

Il est facile de comprendre comment la tentation, si nous la refusons, entraîne de la souffrance pour nous. C'est parce nous ne nous en détournons qu'au prix du refus des désirs naturels de nos propres cœurs. Peut-être ne nous est-il guère facile de comprendre pourquoi la tentation a amené de la souffrance chez Lui. L'explication réside dans le fait que non seulement il n'y avait pas de péché en Lui, mais Il était entièrement saint. Étant Dieu, Il était infiniment saint, et étant devenu Homme, Il a été oint de l'Esprit de Dieu, et il a fait face à toutes les tentations en étant rempli de l'Esprit. C'est pourquoi Il avait le péché infiniment en horreur, et le simple fait de le Lui présenter comme une tentation venant du dehors lui causait une souffrance aiguë. Hélas ! en ce qui nous concerne, ayant le péché en nous, nous nous y sommes tellement habitués que nous sommes bien peu capables de le ressentir comme Lui le ressentait.

2.6 Chapitre 1:16-18

Loin d'être l'origine de la tentation, Dieu est la Source et le Donateur de tout don bon et parfait. L'apôtre est très énergique sur ce point ; il ne veut pas qu'en aucune manière nous nous égarions à cet égard. Les versets 16 à 18 constituent un nouveau paragraphe court dans lequel Dieu nous est présenté d'une manière très remarquable. Non seulement Il est la Source de tout don bon et parfait, mais aussi de tout ce dont on peut parler comme étant lumière. La lumière de la création vint de Lui. Tout rayon de vraie lumière pour le cœur ou la conscience ou l'intelligence vient de Lui. Ce que nous *savons* réellement, nous le savons comme le résultat d'une révélation divine, et Il est le « Père » ou la « Source » de toute lumière de ce genre. Les lumières de l'homme sont très incertaines. La lumière de ce qu'on appelle « science » est fort variable. Elle brille avec éclat, puis s'éteint subitement presque entièrement, puis réapparaît, puis augmente d'intensité, puis disparaît (*), éteinte finalement par une génération montante qui est très sure d'en savoir plus que la génération précédente. Avec le Père des lumières, et donc avec toute lumière qui vient réellement de Lui, il n'y a pas de variation ni d'ombre de changement. Béni soit Dieu pour cela.

(*) voir les « étincelles » d'Ésaïe 50:11 (note du Traducteur)

Cependant il y a une troisième chose dans ce court paragraphe. Dieu est la Source non seulement des dons bons et parfaits et des lumières qui ne varient pas, mais des gens mêmes qui Lui appartiennent. Nous aussi nous sommes issus de Lui, comme engendrés de Lui, selon Sa volonté. Nous sommes ce que nous sommes selon Son plaisir souverain, — et non selon nos pensées ou nos volontés, qui par nature sont déchues et dégradées, — et aussi selon la « parole de vérité » par laquelle nous sommes nés de Lui.

Le diable est le père du mensonge. Le monde aujourd'hui est ce qu'il en a fait ; il a commencé à mentir avec le mensonge de Gen. 3:4. À l'opposé de cela, le chrétien est celui qui a été engendré par la Parole de vérité. Bientôt Dieu va avoir un monde de vérité, mais entre temps nous avons à être comme les prémices de cette nouvelle création.

N'est-ce pas merveilleux ? Un lecteur réfléchi pourrait en déduire qu'un chrétien doit être un être merveilleux dans la mesure où il est engendré de Dieu. Nous pourrions dire : « Si Dieu est la Source de dons, et que ces dons sont bons et parfaits ; s'Il est la Source des lumières et que ces lumières sont sans variation ni ombre de changement, alors s'Il est devenu la Source d'êtres, ces êtres sont

certainement pareillement merveilleux ». Nous ne sommes pas abandonnés à nos déductions à ce sujet : il nous est parlé avec clarté, et des résultats très importants en découlent comme nous allons le voir.

2.7 Chapitre 1:19-20

Le v. 19 commence par le mot « ainsi » (au sens de « c'est pourquoi ») qui indique que maintenant nous allons être introduits dans les résultats découlant de la vérité du verset précédent. Parce que nous sommes une sorte de prémices des créatures de Dieu, que nous sommes comme engendrés de Lui par la Parole de vérité, nous avons à être « prompts à écouter, lents à parler, lents à la colère ».

Toute créature intelligente, qui n'est pas déchue, est marquée par l'obéissance à la voix du Créateur. L'homme déchu, hélas ! ferme son oreille à la voix de Dieu et insiste pour parler. Il voudrait légiférer pour lui-même et pour tout le reste du monde, et c'est à la suite de cela que viennent la colère et les querelles qui remplissent la terre. Nous avons toujours été des créatures, mais maintenant, étant nés de Dieu, nous sommes une sorte de prémices de Ses créatures. Ce qui devrait donc caractériser toutes les créatures, devrait nous caractériser plus particulièrement. Écouter la Parole de Dieu devrait nous attirer. Nous devrions nous hâter vers cela comme ceux qui font leurs délices d'écouter Dieu.

Nous ne parlons correctement que quand nos pensées sont contrôlées par Dieu. Si nous pensons les pensées de Dieu, nous serons capables de parler en disant des choses justes. Mais même si nous sommes prompts à écouter les pensées de Dieu, nous ne dirons ces choses justes que quand nous les aurons assimilées pour nous-même, et que nous nous les serons appropriées. Nous ne les assimilons que lentement, c'est pourquoi nous avons à être lents à parler. Si nous avons un sens correct de combien peu nous sommes entrés jusqu'ici dans les pensées de Dieu, cela nous délivrera de cette confiance en nous-mêmes et de cette tendance creuse à la domination, qui rendent les hommes prompts à parler sur-le-champ de n'importe quel sujet.

En outre, nous devons être lents à la colère. L'homme dominateur qui ne peut guère s'arrêter pour écouter quoi que ce soit, mais s'estime obligé d'exprimer toute de suite son opinion, est très enclin à se mettre en colère quand il découvre que les autres n'acceptent pas son opinion selon la haute valeur qu'il lui attribue ! Cette exhortation peut aussi concerner un croyant pieux qui tient le plus grand compte de la Parole de Dieu, et ne parle qu'avec considération et prière, et voilà pourtant son opinion mise pareillement de côté ! Eh bien, qu'il

soit lent à la colère, car si ce n'est qu'une colère d'homme, elle n'accomplit rien qui soit juste aux yeux de Dieu. Il y aura la colère divine pour servir Sa juste cause, mais non pas la colère de l'homme.

2.8 Chapitre 1:21

Il faut nous rappeler que nous sommes les prémices (premiers-fruits) des créatures de Dieu *en tant que nés de Lui*. Il s'ensuit que non seulement nous devons être des créatures modèles, mais en outre, bien qu'étant des créatures, nous devons manifester la ressemblance de Celui qui est notre Père. Tout mal doit être ôté, et la Parole doit être reçue avec douceur. Nous sommes en premier lieu engendrés par la Parole ; puis avec douceur nous continuons à la recevoir. Ces deux choses apparaissent en 1 Pierre 1:23 à 2:2, où il est dit que nous sommes « régénérés… par la … parole de Dieu » et nous sommes aussi exhortés, comme des enfants nouveau-nés, à « désirer ardemment le pur lait… » de la Parole de Dieu.

La Parole dont il est parlé est désignée comme étant la Parole « implantée ». Ceci suppose qu'elle a pris racine en nous et qu'elle s'est développée jusqu'à être une partie de nous-même. C'est tout à fait le contraire « d'entrer par une oreille et de sortir par l'autre ». Si la Parole se borne à traverser nos esprits, elle ne fait pratiquement rien pour nous. Si elle est implantée, elle sauve nos âmes. La pensée première ici, c'est de sauver nos âmes des pièges du monde, de la chair et du diable, — un salut dont nous avons besoin à chaque instant.

2.9 Chapitre 1:22

Au v. 22, nous avons une troisième chose. Non seulement nous devons être prompts à *écouter* la Parole de Dieu, non seulement il faut qu'elle soit *implantée* en nous, mais nous devons la pratiquer (en être des *faiseurs d'œuvres*). Ce qui vient en premier, c'est l'*oreille* pour écouter ; ensuite vient le *cœur* dans lequel la Parole de Dieu est implantée ; ensuite vient la main gouvernée par elle, en sorte qu'elle en vient à s'exprimer extérieurement à travers nous. Ce n'est que quand ce troisième point est atteint que la Parole est opérante de manière vitale en nous. Si écouter ne se traduit pas en action, notre écoute est vaine.

2.10 - Chapitre 1:23-24

Pour renforcer cette affirmation, l'apôtre Jacques utilise une expression très vivante. Quand un homme se tient en face d'un miroir, son image ne s'y reflète que le temps qu'il est devant le miroir. Il n'y a rien d'implanté dans le miroir. Sa face s'y réfléchit, mais sans avoir aucun effet subjectif sur le miroir : celui-ci reste absolument inchangé, même si dix mille choses s'y reflètent dessus l'une après l'autre. L'homme s'en va, son image disparaît, et tout est oublié. C'est juste comme si un homme entend simplement la Parole sans penser aucunement à lui obéir. Il regarde dans la Parole, puis s'en va et oublie. Si nous ne nous bornons pas à regarder seulement dans la vérité, mais si nous demeurons en elle, et de là devenons des faiseurs d'œuvres, alors nous serons bénis (bienheureux) dans notre faire. Jacques traitera plus abondamment ce sujet au chapitre suivant à propos de la foi et des œuvres.

2.11 - Chapitre 1:25

Notons bien l'expression dont Jacques se sert pour décrire la révélation qui les avait atteints en Christ. La révélation que les Juifs avaient connue par Moïse était une loi et une Écriture pour les Juifs, et Jacques utilise ici le même terme. Le christianisme aussi peut être qualifié de *loi* — la loi de Christ — bien qu'il soit beaucoup plus que cela. En contraste avec la loi de Moïse, il est la loi *parfaite* de la *liberté*. La loi de Moïse était *imparfaite* et elle était un *esclavage*.

La loi de Moïse était bien sûr parfaite *dans la mesure de ce qu'elle traitait*, mais elle était imparfaite dans le sens qu'*elle ne traitait pas de tout*. Elle établissait le *minimum* requis par Dieu, en sorte que si l'homme manquait tant soit peu — faillissant sur un point (2:10) — il était entièrement condamné. Si nous voulons le *maximum* des pensées de Dieu envers l'homme, c'est vers Christ qu'il faut nous tourner, car Lui l'a pleinement manifestées dans Sa vie et Sa mort incomparables, bien au-delà de ce que demandait la loi de Moïse. Dans ses premiers enseignements, Christ a montré clairement que la loi de Moïse n'était pas une chose complète et parfaite (voir Matt. 5:17-48).

En Christ nous avons la loi parfaite, celle même de la liberté. Nous aurions pu imaginer que si la mise en place du minimum de Dieu produit l'esclavage, la révélation de Son maximum aurait conduit à un esclavage encore plus grand. Mais non ! Le minimum nous atteignait en ce qu'on peut appeler une loi d'*exigence*, et il générait l'esclavage. Le maximum nous a atteint en rapport avec la loi qui fournit des *ressources* en Christ, et donc là, tout est liberté. Les normes les plus hautes possible sont placées devant nous dans le christianisme, mais en relation avec une puissance qui soumet nos cœurs et nous donne une nature qui

aime faire ce que la révélation nous enjoint. Si une loi imposait à un chien de manger du foin, elle démontrerait qu'elle est une loi d'esclavage pour le pauvre animal. Imposer la même loi à un cheval, c'est une loi de liberté.

2.12 - Chapitre 1:26-27

Il est donc clair selon le v. 25 que nous avons à être des faiseurs d'œuvre, et non pas seulement des auditeurs de la Parole. Cependant nos actes aussi ont besoin d'être testés, car un homme peut paraître religieux, zélé dans toutes ses œuvres, et cependant être démontré n'avoir qu'une religion vaine par le fait qu'il ne tient pas sa langue en bride. Il n'a pas appris à être « lent à parler » comme le v. 19 l'enjoint. En laissant libre la langue, il laisse libre le moi.

Or la religion pure et sans tache, celle qui supporte la présence de Dieu, est de nature à mettre le moi dehors. Celui qui visite les orphelins et les veuves dans leur affliction ne trouvera pas beaucoup de quoi nourrir le moi ou lui plaire. S'il fréquente ces gens pauvres et affligés, il aura continuellement à subvenir aux besoins des autres, au lieu d'avoir à chercher de quoi subvenir à ses propres besoins. Oui, mais il se gardera séparé du monde, pour ne pas être entaché par ses souillures.

« Conservé pur du monde » est une manière forte de l'exprimer. Le monde est comme un lieu bourbeux dans lequel beaucoup trop de gens aiment se divertir (voir 2 Pierre 2:22). Le vrai chrétien ne se vautre pas dans le bourbier. C'est bien vrai ! et s'il pratique la religion pure, il s'en va plus loin. Il marche tellement en dehors du bourbier qu'il ne reçoit même aucune giclure de boue.

Hélas ! que notre religion est faible ! S'agissant d'observer des choses extérieures, des rites, des cérémonies, des sacrements, des services, la chrétienté en fait bien l'étalage — tandis que le vrai christianisme consiste dans l'*épanchement de l'amour divin* s'exprimant dans la compassion et les services envers ceux qui n'ont aucun moyen de récompenser en retour, et une *sainte séparation* du système du monde qui souille et qui nous environne.

3 - Chapitre 2

3.1 Chapitre 2:1-4

Ces chrétiens juifs des premiers temps étaient beaucoup trop influencés par les idées ordinaires du monde, et du fait que le monde se moquait des pauvres, eux aussi méprisaient les pauvres. Ils auraient dû être dirigés par la foi du Seigneur Jésus, et non par les normes et les coutumes du monde. Bien qu'Il fût le Seigneur de gloire, Il s'est pourtant toujours abaissé vers les pauvres et les orphelins. La pauvreté et le besoin peuvent être incompatibles avec la gloire humaine, mais elles sont tout à fait compatibles avec la gloire divine.

En conséquence, quand un Juif riche entrait en grande pompe dans leur synagogue, paré de ses plus beaux atours, il faisait l'objet d'une attention servile, apparemment autant par les chrétiens que par les non chrétiens. Quand un pauvre entrait, il était relégué sans cérémonie à une place obscure. C'est tout à fait naturel selon les manières du monde, mais tout à fait étranger à la foi de Christ. Ils pouvaient se constituer eux-mêmes juges des hommes de cette manière, mais ils démontraient par là qu'ils n'étaient que « des juges ayant de mauvaises pensées » ou « des juges ayant de mauvais raisonnements ».

3.2 Chapitre 2:5-7

Aux v. 5 à 7, Jacques rappelle à ses frères la situation réelle. Les Juifs riches étaient pour la plupart les opposants orgueilleux à Christ et aux Siens, les blasphémateurs de Son beau nom. Le choix de Dieu s'était porté dans la plupart des cas vers les pauvres, — ce qui est en accord avec les paroles de l'apôtre des nations en 1 Cor. 1:26-31. Ces pauvres choisis de Dieu — de vrais chrétiens — étaient riches en foi et héritiers du royaume à venir. L'attention servile rendue aux blasphémateurs orgueilleux et aux persécuteurs à cause de leur richesse, et le mépris envers ceux qui suivaient Christ à cause de leur pauvreté, — tout cela ne faisait que démontrer l'aveuglement et la folie de ceux qui agissaient ainsi. Ils voyaient les riches et les pauvres, tous les deux, avec l'œil superficiel du monde, et non pas avec l'œil pénétrant de la foi.

Notez qu'il est dit du royaume (2:5) qu'il est « promis à ceux qui L'aiment ». La plupart de ceux auxquels Jacques s'adressait auraient soutenu résolument que le royaume était promis aux Juifs comme nation, et exclusivement à eux. Il était démontré maintenant que c'était une erreur. Il est promis à ceux qui aiment Dieu, qu'ils soient Juifs ou Gentils, comme on le voit

dans les écrits de Paul.

Notez aussi l'expression « le beau nom invoqué sur vous » (2:7) (*). Les riches blasphémaient ce nom, mais Dieu le déclarait *beau*. Il était « invoqué sur eux » [ou : ils étaient appelés de ce nom] — ceci semble indiquer que quand Jacques écrivait, le nom de *chrétien* avait déjà circulé depuis Antioche — là où on l'avait inventé en premier (Actes 11:26) — jusqu'à Jérusalem. Les pauvres étaient les objets de la persécution, non pas tellement parce qu'ils étaient pauvres, mais plutôt parce qu'ils étaient identifiés avec Christ et que Lui était l'objet de la haine du monde.

(*) Note du traducteur : l'auteur utilise, pour cette expression du v. 7, la traduction de la version autorisée (anglaise) du roi Jacques : « ce beau nom par lequel vous êtes appelés ».

3.3 Chapitre 2:8-9

Faire ainsi acception de personnes est non seulement contraire à la foi de Christ, mais même à la loi elle-même, qui nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Cela est appelé au v. 8, la loi « royale ». Cela résume en un mot ce que devrait observer tout roi qui voudrait régner avec justice, et gouverner selon Dieu. Faire acception de personnes, c'est violer la loi, et être convaincus d'être transgresseur.

3.4 Chapitre 2:10-11

Si nous nous tenons devant Dieu sur le terrain de garder la loi, et que nous sommes convaincu sur un point de l'avoir violée, qu'en résulte-t-il ?

Rien de plus vaste que la déclaration du v. 10, et à première vue, certains d'entre nous seraient enclins à mettre en doute qu'elle soit juste. Rappelons-nous cependant que la loi est traitée comme un tout, une et indivisible. Un garçon de courses portant un panier de bouteilles, peut glisser et casser une bouteille dans sa chute ; son employeur ne saurait être juste s'il l'accuse de les avoir toutes cassées, car chaque bouteille est distincte et à part des autres. Mais si par contre, le jeune portait le panier suspendu à son épaule en bandoulière par une chaîne, et qu'en tombant il ait aussi cassé un maillon de la chaîne, son maître peut bien l'accuser à juste titre d'avoir cassé la chaîne. Si en plus il s'était permis de jouer

brutalement avec d'autres jeunes, et qu'en lançant une pierre il l'a envoyée à travers la vitrine d'un magasin, c'est correct de dire de parler d'une vitrine cassée.

Il en est ainsi avec la loi. La chaîne peut comprendre plusieurs maillons, mais c'est quand même une seule chaîne. La vitrine peut faire plusieurs mètres carré de verre, mais c'est quand même un seul panneau. La loi a plusieurs commandements, mais c'est une seule loi. Un commandement peut être soigneusement observé comme le dit le v. 11, et même beaucoup de commandements peuvent être gardés, et pourtant il suffit d'un commandement violé pour que la loi soit transgressée.

3.5 Chapitre 2:12-13

S'il doit en être ainsi, faut-il alors que nous plaidions tous coupables, et que nous commencions à nous demander si, après tout, nous devrons nous tenir devant Dieu pour être jugé par Lui sur la base de la loi de Moïse ? C'est à cette question que Jacques répond au v. 12. Nous nous tenons devant Dieu, et nous serons jugés sur la base de la « loi de la liberté » — une expression qui désigne la révélation de la volonté de Dieu qui nous a atteint en Christ, comme nous l'avons vu en considérant le v. 1:25. Nous aurons à répondre comme nous trouvant dans la lumière beaucoup plus brillante apportée par le christianisme. Étant dans la lumière de la manifestation suprême de la miséricorde de Dieu en Christ, nous sommes responsables de manifester nous-mêmes de la miséricorde. Cette pensée nous ramène au sujet du commencement du paragraphe. La manière de traiter « le pauvre en vêtements sales » n'est pas selon la miséricorde manifestée dans l'évangile. Ils s'établissaient eux-mêmes en « juges ayant de mauvaises pensées », mais hélas ! c'est eux-mêmes qui tomberaient sous le jugement.

C'est effectivement une position bien solennelle ! Sommes-nous dans une position de ce genre ? Nous aurons à répondre devant Dieu comme nous trouvant dans la lumière de la miséricorde de l'évangile et sous la loi de la liberté, comme eux.

Notez qu'il est dit au v. 13 « la miséricorde se glorifie vis-à-vis du *jugement* » et non pas « … vis-à-vis de la *justice* ». La miséricorde divine va la main dans la main avec la justice, et par là elle triomphe vis-à-vis du jugement qui autrement nous était dû.

3.6 Chapitre 2:14

Le changement de sujet au v. 14 peut nous paraître bien abrupt, mais il découle tout naturellement de ce que Jacques, par l'Esprit, saisissait en profondeur les œuvres insensées du cœur humain. Il commençait le chapitre en disant « mes frères n'ayez pas la foi ». Ceux auxquels il s'adressait ne désiraient que prétendre le contraire, et dire : « oh ! si, nous l'avons. Nous avons la foi de du Seigneur Jésus autant que toi ». Y a-t-il un test permettant de contrôler ces affirmations contraires, et de découvrir où se trouve la vérité ?

Certainement, il y en a un. Il réside en ce que la vraie foi est quelque chose de vivant qui manifeste sa vie dans des œuvres. C'est pourquoi on peut la distinguer de ce genre de foi morte qui consiste à accepter seulement les faits, sans que le cœur soit amené sous la puissance qui s'y rapporte. Nous pouvons professer avoir accepté l'enseignement de Christ, mais si ce que nous croyons ne gouverne pas nos actions, nous ne pouvons pas prétendre avoir réellement la foi de Christ. C'est pourquoi la seconde partie de ce chapitre 2 a une immense importance.

Notons soigneusement que les œuvres sur lesquelles Jacques insiste si vigoureusement dans ces versets, sont *les œuvres de foi*. Ayant pris note de cela, nous ferons bien d'aller relire Romains 3 et 4, ainsi que Galates 3 où l'apôtre Paul démontre de manière si convaincante que notre justification est par la foi et non par les œuvres. Cependant ces œuvres que Paul élimine si complètement sont *les œuvres de la loi*.

Beaucoup de gens ont supposé qu'il y avait opposition et contradiction entre les deux apôtres sur ce sujet ; mais ce n'est pas le cas. La distinction que nous venons de signaler aide beaucoup à éliminer la difficulté ressentie. Les deux parlent d'œuvres, mais il y a une différence immense entre les œuvres de la loi et les œuvres de foi.

Les œuvres de loi que Paul présente, sont des œuvres faites par obéissance aux exigences de la loi de Moïse par laquelle on espère obtenir une justice qui passera l'examen dans la présence de Dieu. « Fais ceci et tu vivras » dit la loi, et les œuvres sont faites dans l'espoir d'obtenir par elle la vie qui est offerte — une vie sur la terre. Personne de nous n'a jamais obtenu cette vie terrestre qui demeure en gardant la loi, parce que, comme Jacques vient de nous le dire, nous sommes devenus entièrement coupables dès l'instant où nous avons violé la loi sur un point. Nous sommes donc tous sous sentence de mort, et les œuvres de la loi sont des œuvres mortes, même si elles sont faites dans le but d'obtenir la vie.

Les œuvres de foi dont parle Jacques, sont celles qui proviennent d'une foi vivante, comme en étant son expression directe et son résultat. Il y a autant de preuves de la vitalité de la foi que les fleurs et les fruits prouvent la vitalité et la nature d'un arbre. L'absence d'œuvre de ce genre démontre publiquement que

notre foi est morte, car rien ne l'accompagne.

Y a-t-il aucune contradiction entre ces deux séries de déclarations ? Point du tout. Elles sont entièrement complémentaires, et notre vision du sujet est incomplète sans les avoir les deux. Les œuvres faites *pour* être justifié sont rigoureusement exclues. Il est insisté vigoureusement sur les œuvres *découlant de* la foi qui justifie non seulement par Jacques, mais aussi par Paul ; car en écrivant à Tite, il dit : « Cette parole est certaine, et je veux que tu insistes sur ces choses, afin que ceux qui ont cru Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres » (Tite 3:8). Ceux qui doivent s'appliquer aux bonnes œuvres sont « *ceux qui ont cru* » ; autrement dit, ce sont des œuvres de foi.

Les considérations ci-dessus n'enlèvent pas totalement la difficulté, car il reste une certaine contradiction dans les mots, comme par exemple : « nous concluons que l'homme est justifié sans œuvres de loi » (Rom. 3:28), et dans notre passage « vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement ». Et encore nous lisons « si Abraham a été justifié par des œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non pas devant Dieu » (Rom. 4:2), et dans notre passage « Abraham notre père n'a-t-il pas été justifié par des œuvres, quand il a offert son fils sur l'autel ? ». Certains lecteurs intrigués peuvent nous demander si nous pouvons nous en sortir de ces conclusions contradictoires selon lesquelles dans ce lointain passé Abraham a été à la fois *justifié* et *non justifié* par des œuvres ; et en outre que dans le présent, un homme est justifié *par la foi sans œuvres*, et aussi *par les œuvres et non par la foi seulement* ?

Notre réponse est qu'il n'y a pas de difficulté réelle dont nous ayons à sortir. Il suffit de remarquer que chez Jacques, la seule question est de savoir ce qui est valable *devant l'homme*, comme le montre le v. 18 de notre chapitre. Un homme a le droit de demander que nous manifestions notre foi dans nos œuvres, ce qui permet à la fois de nous justifier devant lui et de justifier nos œuvres. Dans les Romains, la seule question est de savoir ce qui est valable *devant Dieu*. Ces mots précis « devant Dieu » figurent en Rom. 4:2 comme nous l'avons vu. Notre foi est tout à fait apparente à *Son* œil qui voit tout. *Il* n'a pas besoin d'attendre pour que soient manifestées les œuvres qui sont le fruit de la foi, pour être assuré que la foi existe réellement.

3.7 Chapitre 2:15-18

Dans le monde des hommes toutefois, les œuvres sont une nécessité, car il n'y a pas d'autre moyen d'être assuré que la foi qui est là est vivante. Les illustrations des v. 14 à 16 sont tout à fait concluantes. Nous pouvons professer

la foi en les soins de Dieu pour Son peuple dans le domaine matériel, mais à moins que notre foi dans ces soins ne nous conduise à être prêt à être le canal par lequel ils peuvent être acheminés, notre foi est sans profit pour le frère ou la sœur dans le besoin ; ni pour nous d'ailleurs. Notre foi sur ce point particulier est morte, et par conséquent inopérante, comme nous le dit le v. 17, et il ne faut pas nous étonner si d'autres la mettent en doute.

Un homme peut venir à vous et vous dire : « eh bien, tu dis que tu crois, mais tu ne produis aucune preuve visible de ta foi ; je te prie donc de produire ta foi elle-même pour que je la voie ». Que pouvez-vous faire ? rien bien sûr ! Vous pouvez continuer à répéter « j'ai la foi, j'ai la foi », mais à quoi cela sert-il ? Votre confusion ne fera que croître si l'autre répond : « en tout cas j'ai fait telle chose et telle autre, ceci et cela, qui prouve clairement que personnellement je crois, bien que je n'aie pas l'habitude de parler de ma foi ».

3.8 Chapitre 2:19-26

3.8.1 - Chapitre 2:19

Jusqu'ici l'apôtre a insisté auprès de nous sur des considérations très pratiques en relation avec des questions de la vie quotidienne dans le monde, mais ces considérations restent également vraies en rapport avec des questions de doctrine, avec des questions relatives à la foi de l'évangile dans son ensemble. Au v. 19 est soulevée la question très fondamentale de la foi en l'existence du seul vrai Dieu. Chacun de nous va s'exclamer en disant : « bien sûr, je crois en Lui ! » C'est bien, mais une telle foi, si elle est réelle, est tenue de produire des effets en nous. Il faut au moins trembler, car même les démons vont jusque-là, eux qui savent très bien qu'Il existe, et qui le haïssent. Les multitudes qui acceptent mollement l'idée de Son existence et en restent totalement impassibles, n'ont qu'une foi morte.

3.8.2 - Chapitre 2:20-25

« Quoi ! » remarquera quelqu'un, « est-il possible que *trembler* puisse être compté comme une œuvre ? » Certainement, cela est possible. Cela nous amène à remarquer que Jacques parle simplement d'œuvres, non pas de *bonnes* œuvres. Il ne s'agit pas du fait que tout vrai croyant doit faire un certain nombre

d'actions bonnes et charitables — c'est bien sûr bon et juste qu'il le fasse — mais il s'agit de ce que ses œuvres doivent être telles qu'elles manifestent sa foi en action, si les hommes veulent voir que sa foi est réelle. C'est un point important : assurons-nous tous que nous l'avons bien saisi.

À titre d'illustration, supposons que vous allez visiter un ami malade. Vous vous assurez de sa santé, quand soudain il vous assure qu'il est parfaitement certain d'aller mieux. Comme il ne paraît pas particulièrement gai à cette idée, vous demandez ce qui lui a donné cette assurance — sur quoi sa foi repose ? en guise de réponse, il vous dit qu'il a un certain médicament merveilleux au sujet duquel il a lu des centaines de témoignages flatteurs ; et il vous désigne une grosse bouteille de médicament dessus la cheminée. Vous remarquez que la bouteille est toute pleine, en sorte que vous lui demandez pendant combien de temps il a pris le remède, et là il vous étonne en répondant qu'il n'en a jamais pris ! N'allez-vous pas dire « mon ami, vous ne pouvez pas *réellement* croire que ce médicament va vous guérir immanquablement, sinon vous auriez commencé à en prendre » ?

Vous seriez encore bien plus surpris si en réponse à cela, il remarque calmement : « oh, mais ma confiance dans ce médicament est très réelle, et la preuve en est que je viens d'envoyer dix euros à nos œuvres locales de bienfaisance ». « Quel est le rapport avec le sujet ? » vous exclamez-vous. « Votre don semble montrer que vous avez bon cœur, et que vous avez confiance dans les œuvres de bienfaisance locales, mais cela ne prouve rien quant à votre confiance dans le remède. Commencez par prendre le médicament, c'est cela qui prouvera que vous y croyez ! »

Voici un homme riche qui, quand on lui demande, tire un chèque portant sur de grosses sommes et il le signe en faveur d'œuvres de bienfaisance. Voilà ailleurs une pauvre femme étonnamment gentille et secourable auprès de ses voisins, qui sont aussi pareillement humbles. Qu'est-ce que montrent leurs œuvres ? leur foi en Christ ? pas nettement du tout. Il est effectivement *possible* que leur esprit bienveillant soit le résultat de leur conversion, mais il *peut* aussi ne résulter que d'un désir de notoriété ou d'avoir l'approbation de ses semblables. Supposons maintenant que tous les deux commencent à montrer un grand intérêt pour la Parole de Dieu, allant de pair avec une obéissance de cœur à ses directions, et une réelle affection pour tout le peuple de Dieu. Alors nous pourrons conclure à bon droit qu'ils croient réellement en Christ, car c'est la seule racine d'où croissent de tels fruits.

Ces deux cas sont cités aux v. 21 à 25, ceux d'Abraham et de Ruth. Ils forment un contraste sur tous les plans. L'un, le père des Juifs, un serviteur de Dieu honorable ; l'autre, une pauvre femme des nations, de mauvaise renommée.

Pourtant ils illustrent tous les deux le sujet. Les deux ont la foi et les deux ont des œuvres — des œuvres exactement appropriées au genre de foi qui est la leur, et qui par conséquent montrent cette foi aux autres.

Le cas d'Abraham est particulièrement instructif car Paul le cite en Romains 4 pour établir ce qu'il développe sur ce grand sujet, en faisant référence à ce qui était arrivé lors de cette nuit tranquille et étoilée où Dieu fit Sa grande promesse à Abraham, et qu'Abraham l'accepta avec une foi toute simple. Jacques se réfère au même chapitre (Gen. 15) dans notre v. 23, mais il le cite comme ayant eu son accomplissement bien des années plus tard quand il « offrit son fils Isaac sur l'autel » selon le récit de Gen. 22. Le sacrifice d'Isaac était l'œuvre par laquelle Abraham a montré la foi qu'il avait eue depuis longtemps dans le cœur.

Bien des critiques sont portés à faire des objections au sacrifice d'Isaac et à le dénoncer comme indigne d'être qualifié de « bonne œuvre ». C'est parce qu'ils sont entièrement aveugles quant au point que nous venons de nous efforcer de présenter. Quand Abraham crut Dieu lors de cette nuit étoilée, il crut qu'Il allait susciter un enfant vivant de parents morts. Comment pouvait-il le croire sinon parce qu'il avait cru que Dieu était capable de ressusciter les morts et les rendre à la vie ? or qu'est-ce que montrait son sacrifice d'Isaac ? il montrait qu'il croyait en Dieu réellement et exactement de cette manière. Il l'offrit « ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter même d'entre les morts » (Héb. 11:19). Son œuvre manifestait sa foi de manière très précise et exacte.

Il en est de même avec Rahab. Elle reçut les espions de Josué et les renvoya par un autre chemin. Voilà nos critiques de nouveau fort mécontents, et dénonçant son action. C'était antipatriotique ! c'était une trahison ! elle a menti ! Eh bien, misérable créature ! elle n'était qu'un élément dépravé d'une race maudite, tâtonnant vers la lumière. Ses actes sont faciles à critiquer, et pourtant elle a eu ce mérite suprême de démontrer clairement qu'elle avait perdu la foi en les dieux immondes de son pays, et qu'elle avait commencé à croire en la puissance et la miséricorde du Dieu d'Israël. Or c'est justement le point caractérisant la foi dont elle fit profession auprès des espions : « je sais que l'Éternel vous a donné le pays… car l'Éternel votre Dieu est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas » (Josué 2:9-11). Le croyait-elle ? Bien sûr, car ses œuvres le montraient. Elle risqua sa propre vie pour s'identifier avec le peuple qui avait l'Éternel pour son Dieu.

N'est-ce pas là une vérité salutaire et importante ? bien sûr. On rapporte que Luther se laissa aller à parler de Jacques avec mépris, qualifiant son épître « d'épître de paille ». Si ce qu'on dit est vrai, le grand réformateur s'est trompé, et n'a pas saisi la force réelle de ces passages. Si nous la saisissons, nous affirmerons certainement qu'elle est plutôt du genre « épître de fer ». Jacques

porte des coups directs comme une massue à un point qui n’est guère égalé par aucun autre écrivain du Nouveau Testament.

3.8.3 - Chapitre 2:26

Le résumé du sujet que nous venons de considérer, c’est que « comme le corps sans esprit est mort, ainsi aussi la foi sans les œuvres est morte » (Jacques 2:26). On peut parler de notre foi en Christ, ou de notre foi en tel ou tel détail de la vérité chrétienne ; mais à moins de s’exprimer par des œuvres appropriées, notre foi est MORTE ! quel coup de massue ! laissons-le exercer son plein effet sur nos consciences.

4 - Chapitre 3

4.1 Chapitre 3:1

Avec le chapitre 3 commence une nouvelle série d'exhortations. Jacques passe du sujet des œuvres de foi à une exhortation à ses frères contre la faute si commune de vouloir être maître des autres quand on n'a appris en aucune manière à être maître de soi-même. Le mot traduit dans la version autorisée (anglaise) du roi Jacques par « maître » signifie « enseignant » [la version J. N. Darby traduit ici par « docteur » et en Rom. 2:20 par « maître »], et si nous comparons avec Rom. 2:17-21, nous verrons que les Juifs étaient particulièrement enclins à s'imaginer être tels, et s'ils se convertissaient, il ne fait pas de doute que la même tendance subsistait chez eux. Ils étaient encore enclins à se placer en docteur enseignant, et parallèlement ils étaient réticents à se laisser enseigner et à recevoir avec douceur la Parole implantée.

D'autres passages de l'Écriture montrent très clairement que Dieu s'est plu à susciter des docteurs [« enseignants »] dans l'église, entre autres dons, et que tous ces dons ont à être reçus avec reconnaissance. Les versets placés devant nous ne militent pas le moins du monde contre cela, mais ils sont un avertissement contre le désir si naturel de la chair de continuellement instruire et légiférer pour autrui. Le fait que ceux qui enseignent recevront un jugement plus sévère que ceux qui sont enseignés, mérite qu'on s'arrête un peu.

Jacques ne fait que renforcer ici ce que le Seigneur Jésus Lui-même enseignait en Matt. 23:14 quand Il s'adressait aux scribes et aux pharisiens qui étaient les docteurs-enseignants autoproclamés de son temps. Au vu de ces passages, il est évident qu'il y a différents degrés de sévérité dans le jugement divin, et que ceux qui ont plus de lumière et d'intelligence auront plus à s'attendre à ces jugements, et seront jugés selon des critères plus rigoureux. Il est aussi évident que nous serons jugés selon la place que nous prenons, que nous y ayons été appelés par Dieu ou non. À la lumière de ceci, qu'aucun de nous ne se précipite dans la position de maître-enseignant. D'un autre côté, si Dieu a réellement appelé quelqu'un à être un docteur-enseignant, ou à se charger de n'importe quel autre service, malheur à celui qui se soustrait à sa responsabilité et qui cache sa mine dans un linge.

4.2 Chapitre 3:2

La vérité toute simple est que « nous faillissons tous à plusieurs égards »,

c'est-à-dire nous faillissons tous souvent. De plus nos offenses les plus fréquentes sont celles en rapport avec nos paroles, et offenser Dieu dans nos paroles est spécialement grave si nous sommes docteurs-enseignants, puisque c'est par des paroles que nous enseignons. Ceci est illustré par le cas de Moïse. Il était un docteur-enseignant divinement suscité et doué ; ses paroles devaient donc être les paroles de Dieu. Quand il faillit en paroles, il subit un jugement plus sévère que celui qu'aurait subi un Israélite ordinaire ayant fauté de la même manière.

Combien les fautes en paroles sont terriblement courantes ! Il est bien vrai que nous faillissons *souvent*, et quant à nos paroles, nous faillissons *très souvent*. Ceci est tellement vrai que si un homme ne faillit pas en paroles, on peut dire de lui qu'il est un homme parfait — un objet d'art accompli pour ainsi dire. En outre, il est capable de se contrôler lui-même en toutes choses. Quant à ce que nous pensons de nous-mêmes et quant à ce que les autres voient de nous, nous pouvons bien nous demander où trouver un homme parfait et quelqu'un se contrôlant parfaitement ? Oui, où est-ce ? nous n'en connaissons pas. Mais cela devrait nous enseigner à être lents à prendre la place de maître-enseignant, car il est absolument vrai que celui qui aspire à être maître-enseignant des autres, doit d'abord être maître de lui-même.

4.3 Chapitre 3:3-6

L'apôtre va nous parler très clairement sur la langue, et il se sert de deux figures expressives : d'abord la bride ou le mors pour diriger les chevaux ; ensuite le gouvernail pour diriger les navires.

Le mors est un appareil tout petit par rapport à la grande masse d'un cheval, et pourtant cette simple contrainte permet à l'homme d'en avoir le contrôle complet, et une fois l'animal maté et docile, il suffit pour faire tourner son corps tout entier.

Les navires sont grands et poussés par des vents violents, ou de nos jours, ils sont poussés par la force de la vapeur ou des hélices tournant par un moteur. Pourtant, on les fait tourner au moyen d'un gouvernail tout petit par rapport à la masse du navire.

Ainsi aussi, la langue est un petit membre. Pourtant elle peut être un instrument de grandes choses, soit pour le bien soit pour le mal. Si les langues des hommes étaient utilisées pour la proclamation de la bonne nouvelle, leurs pieds mêmes ne seraient-ils pas beaux sur les montagnes (És. 52:7). Hélas ! vu la manière dont la langue est utilisée ordinairement parmi les hommes, Jacques a

bien raison de déclarer qu'elle « est un feu, un monde d'iniquité ». Bien qu'elle soit petite, elle se vante de grandes choses. Elle peut être comme une petite étincelle de feu, mais quelle déflagration destructrice peut être déclenchée par une petite étincelle !

L'apôtre avait fait une première allusion à la langue au ch. 1:26. Au ch. 2 il met en contraste les œuvres de foi avec ce qui n'est qu'une affirmation de la langue prétendant avoir la foi. Dans le chapitre qui est devant nous, aux versets 6 et 8, il use d'un langage très dur à son égard. Pourtant celui qui connaît les dégâts terribles engendrés par la langue, dira-t-il que son langage est trop fort ? Quels dommages ont été causés parmi les chrétiens par un usage rude, insensé et méchant de la langue ! Quand nous lisons : « la langue … est établie parmi nos membres ; c'est elle qui souille tout le corps » (3:6), le contexte indique que Jacques se réfère au corps humain, et pourtant il serait tout autant vrai si nous le lisions comme se rapportant à l'église corps de Christ, dont nous sommes tous membres. Il a été introduit plus de souillure dans l'église de Dieu par la langue que par tout autre moyen.

Et puis, il n'y a pas seulement les dégâts directs produits par la langue, mais pensez aux dégâts indirects ! Le cours de la nature tout entier peut être enflammé par elle. Tous les instincts et les facultés des hommes peuvent être déchaînés par elle ; les passions les plus basses et les plus profondes peuvent être mises en action. Et quand la langue est utilisée de cette manière, nous pouvons être sûr que la langue elle-même a été enflammée par le feu de la géhenne. Le diable en a fait un esclave pour s'en servir à ses fins. C'est lui qui jette l'étincelle qui, au moyen de la langue, enflamme tout le train du mal.

4.4 Chapitre 3:7-8

Un autre caractère marque la langue selon les v. 7 et 8 : elle est rebelle. L'homme peut dompter toutes sortes d'animaux, mais non pas la langue. La raison en est bien évidente. La parole est le grand boulevard par lequel le cœur de l'homme s'exprime, et par conséquent, le seul moyen de dompter la langue, c'est de dompter le cœur. Mais c'est impossible pour l'homme ; il faut la grâce et la puissance de Dieu pour cela. En elle-même, la langue ne fait qu'exprimer le poison mortel caché dans le cœur humain.

4.5 Chapitre 3:9-12

Au v. 9 et suivants, il est mentionné encore un autre aspect de ce sujet. Il y

a une incohérence étrange de la langue quand il s'agit du peuple de Dieu. Les inconvertis ne bénissent pas Dieu, même pas le Père. Ils ne connaissent pas Dieu du tout, et encore moins le connaissent-ils comme Père. Les chrétiens Le connaissent et Le bénissent sous ce caractère, et pourtant il arrive des moments où des expressions tout à fait contraires sortent de leurs lèvres. Quelquefois ils vont jusqu'à maudire les hommes faits à la ressemblance de Dieu, de sorte que, de la même bouche, il sort de la bénédiction et de la malédiction. Il ne faut pas s'étonner que Jacques dise de façon si solennelle : « mes frères, il ne devrait pas en être ainsi ».

La nature nous l'enseigne. On peut trouver des fontaines d'eau douce, et des fontaines d'eau salée ou amère. Mais jamais ces deux sortes d'eau ne sortent par le même goulot d'une fontaine. On trouve toutes sortes d'arbre à fruits, chacun produisant sa propre sorte de fruit, mais jamais un arbre ne viole ces lois fondamentales de la nature en produisant un fruit qui n'est pas de sa nature. Pourquoi donc voit-on ce phénomène étrange chez les chrétiens ?

La réponse est double, bien sûr. D'abord, ils étaient, pour commencer, des créatures pécheresses, possédant une nature mauvaise, tout comme les autres. En second lieu, ils sont nés de nouveau, et par conséquent ils possèdent maintenant une nature nouvelle, sans que la vieille nature ait été éradiquée d'eux. Il s'ensuit donc qu'à l'intérieur d'eux-mêmes, il y a pour ainsi dire deux fontaines : l'une n'est capable que de produire du mal, l'autre n'est capable que de produire du bien. D'où ce mélange étrange que l'apôtre condamne si vigoureusement.

Certains peuvent se sentir pousser à remarquer que, si le croyant est tel, il ne faudrait pas le condamner si sévèrement puisque la langue agit comme le goulot d'où coulent les eaux amères de la vieille nature. Mais ceux qui pensent ainsi oublient que la chair, notre vieille nature, a été jugée et condamnée à la croix. Le « péché dans la chair », selon la formule de Rom. 8:3, a été condamné, et le croyant, le sachant, est responsable de le traiter comme une chose jugée et condamnée, à laquelle il n'est par conséquent pas permis d'agir. Le croyant DOIT donc être réprimandé si sa langue agit comme un exutoire pour le mal de la chair.

4.6 Chapitre 3:13-14

L'apôtre Jacques ne déploie pas devant nous la vérité concernant la croix de Christ. Ce ministère a été confié non pas à lui, mais à l'apôtre Paul. Ce qu'il dit concorde pourtant pleinement avec ce que nous dit l'épître aux Romains. L'homme sage doit manifester sa sagesse dans la douceur qui doit contrôler à la

fois ses œuvres et sa manière de vivre. Si c'est le contraire qui est manifesté — une jalousie amère et un esprit de querelle, d'où jaillissent les maux en relation avec la langue — un tel homme est en voie de se vanter et de mentir contre la vérité.

Qu'est-ce que la vérité, contre laquelle nous sommes trop souvent trouvés en train de mentir ? Toute manifestation de la chair, soit de la langue, soit d'une autre manière, est la négation pratique du fait que le péché dans la chair a été condamné à la croix de Christ. Quelle est la vérité ? — la croix de Christ, ou mon esprit de querelle amer et ma langue brûlante ? Ils ne peuvent pas être *tous les deux* la vérité. La croix de Christ est VÉRITÉ, et le mal chez moi est un *mensonge contre la vérité*.

Le mal chez moi est aussi un mensonge contre la vérité que nous sommes nés de Dieu, et qu'Il nous reconnaît maintenant comme identifiés avec la nouvelle nature qui est nôtre en tant que nés de Lui, et non pas avec la vieille nature que nous tirons d'Adam par descendance naturelle.

4.7 Chapitre 3:15

Au v. 15 les deux sagesses sont clairement distinguées. Si nous voulons trouver les deux natures clairement distinguées, il nous faut lire attentivement Rom. 7. Les deux natures sont à la racine respectivement de deux sagesses. La sagesse qui est de Dieu manifeste les caractéristiques de la nouvelle nature, et elle est d'en haut comme la nature qu'elle manifeste. L'autre sagesse manifeste les caractéristiques de la vieille nature, et comme la nature qu'elle manifeste, elle est de la terre ; elle est sensuelle ou naturelle, elle est même diabolique, car, hélas ! la pauvre nature humaine est tombée sous le pouvoir du diable, et a revêtu les caractéristiques qui sont les siennes.

4.8 Chapitre 3:16

Son caractère est résumé au v. 16. À la racine il y a la jalousie ou l'envie. C'est le péché originel du diable. En aspirant à s'exalter, en enviant ce qui était au-dessus de lui, il est tombé. Quand il y a cet état d'esprit, la querelle est inévitable, et de celle-ci à son tour, il résulte du désordre et toute sortes de mauvaises actions. Beaucoup de ces choses, peut-être toutes, sont considérées comme étant de la sagesse par l'homme déchu. L'homme moyen considère comme assez sage de faire des projets et de lutter pour soi-même — d'être

toujours le « numéro un » comme on dit.

4.9 Chapitre 3:17

Combien le contraste est grand avec la sagesse d'en haut, selon les détails du v. 17 ! Ses caractéristiques ne sont pas forcément du genre à amener une grande réussite dans ce monde, mais elles font les délices de Dieu et du cœur renouvelé ; et celui qui les manifeste peut compter avoir Dieu de son côté. Notez que la pureté vient en premier dans la liste, avant même la paix. Si nous réfléchissons, nous réaliserons tout de suite qu'il doit en être ainsi, car tout est de Dieu. Il ne fait jamais de compromis avec le mal, et il ne peut donc pas y avoir de paix, sinon dans la pureté. Cela a été à tant de reprises le refrain des prophètes. Voir par exemple És. 48:22 ; 57:21 ; Jér. 6:14 ; 8:11 ; Éz. 13:10, 16.

La paix et la modération, être traitable et miséricordieux devraient effectivement nous marquer, mais toujours comme auxiliaires de la pureté, et jamais pour faire des compromis avec le mal.

4.10 - Chapitre 3:18

Il y a toutefois un autre côté à la question, même sur ce sujet. Bien que la sagesse d'en haut soir premièrement pure, et seulement après, paisible et modérée, elle avance toujours selon les directions génératrices de paix. Elle n'est jamais marquée par un esprit batailleur. Le dernier verset de ce chapitre l'exprime clairement. Ceux qui procurent la paix sèment fidèlement ce qui procurera une moisson du fruit de justice. La paix et la justice ne sont pas dissociées dans le christianisme, et elles sont encore moins antagonistes. Elles vont plutôt la main dans la main.

Un prophète d'autrefois déclare que « l'œuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours » (Ésaïe 32:17). Cela s'accomplira au jour du royaume de Christ, mais déjà aujourd'hui l'évangile apporte la paix exactement sur le même principe. Romains 3 parle de justice manifestée, et établie dans la mort de Christ. Rom. 4 parle de justice imputée, ou comptée, au croyant ; en conséquence Rom. 5 s'ouvre par ces mots : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ ».

Ceci étant, procurer la paix est, de la part du chrétien, simplement de la justice pratique qui produira le fruit de la justice en sa saison. La pureté doit toujours venir en premier, mais même la pureté doit être poursuivie dans un

esprit non pas batailleur, mais générateur de paix.

5 - Chapitre 4

5.1 Chapitre 4:1

La dernière note frappante en terminant le chapitre 3 était celle de la *paix*. La première note du chapitre 4 est exactement l'opposé : c'est celle de la *guerre*. Ce qui est derrière la paix est la pureté qui est la première marque de la sagesse d'en haut. Ainsi nous découvrons maintenant que ce qui figure derrière les guerres et les batailles, ce qui est si commun parmi ceux qui professent faire partie du peuple de Dieu, c'est la convoitise impure du cœur humain, la convoitise liée à cette sagesse qui est terrestre, sensuelle, diabolique.

Le mot traduit par « voluptés » dans la version J.N. Darby aux v. 1 et 3 est traduit par « convoitises » dans la version autorisée (anglaise) du roi Jacques avec une note marginale suggérant le sens de « plaisirs ». Le mot utilisé en grec signifie le plaisir provenant de la satisfaction de nos désirs ou de nos convoitises, plutôt que les désirs eux-mêmes. Si nos désirs se déchaînent et que nous trouvons un plaisir pécheur à les satisfaire, nous avons sur-le-champ la racine de guerres et de batailles sans fin.

5.2 Chapitre 4:2-3

Les v. 2 et 3 nous disent comment ces maux opèrent. Il y a d'abord le désir d'avoir ce qu'on n'a pas. Or ce désir peut amener l'homme jusqu'au meurtre pour parvenir à ses fins, et en tout cas, il le remplit de jalousie s'il n'arrive pas à accomplir ce désir. Si nous sommes réellement chrétiens, il y a après tout une manière très simple de recevoir ce que nous désirons. Nous pouvons lutter et batailler et remuer ciel et terre sans jamais rien recevoir. Pourtant le Sauveur Lui-même nous a dit de demander et nous recevrons. Nous n'avons pas parce que nous ne demandons pas.

Combien ceci nous enseigne clairement que Dieu regarde au cœur. Il scrute les motifs cachés derrière nos demandes. Ceci sonde profondément, et explique pourquoi beaucoup de prières n'ont pas de réponses. Nous pouvons demander des choses tout à fait justes, et subir un refus parce que nous demandons pour des motifs qui ne sont pas bons du tout.

Peut-être que vous servez le Seigneur. Peut-être avez-vous commencé à prêcher l'évangile, et vous désirez alors que vos paroles soient empreintes de grâce et de puissance. N'est-ce pas juste ? C'est tout à fait juste, mais faites attention de peur de ne demander ceci que par désir d'avoir une parfaite maîtrise,

pour être un prédicateur à succès. Votre prière peut paraître très belle à nous tous, mais Dieu saura la pensée que vous avez derrière la tête.

Je suis maintenant en train d'écrire cet article. J'ai demandé au Seigneur de me guider pour qu'il apporte de la lumière et de l'aide à beaucoup. Pourtant je me demande tout à fait sérieusement : « pourquoi ai-je demandé ceci ? Était-ce parce que j'ai un souci authentique de la prospérité spirituelle des autres, ou est-ce simplement pour accroître ma réputation comme auteur d'articles dans le domaine religieux ? » Je le répète, cela sonde profondément.

5.3 Chapitre 4:4

Le v. 4 amène une autre considération. Nous ne pouvons pas être très accrochés à nos voluptés sans être empêtrés dans le monde. Le monde est pour ainsi dire l'arène où les plaisirs s'ébattent, et où peuvent être satisfaites toutes les convoitises qui trouvent place dans le cœur de l'homme. Or pour le croyant, faire alliance avec le monde, c'est de l'adultère dans sa forme spirituelle.

L'apôtre Jacques est extrêmement précis sur ce point. Le monde est en état de rébellion ouverte contre Dieu. Il en a toujours été ainsi depuis la chute, mais sa terrible inimitié n'est venue au grand jour que quand Christ a été manifesté. C'est alors que le monde a à la fois vu et haï et Lui et le Père. C'est alors que la cassure est devenue irrémédiable.

Nous parlons évidemment du monde comme système. S'il s'agit des gens de ce monde, alors nous lisons : « Dieu a tant aimé la monde ». C'est du monde comme système qu'il s'agit ici ; il est dans un état d'hostilité mortelle à l'égard de Dieu, au point que l'amitié avec l'un entraîne l'inimitié avec l'autre. Le langage utilisé est très fort : « Quiconque donc voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu » (4:4). Il n'est pas dit que Dieu est son ennemi, mais la rupture est si complète du côté du monde que l'amitié avec lui ne peut avoir lieu que sur la base d'une inimitié avec Dieu. Ne l'oublions jamais.

Et n'oublions jamais non plus que, comme croyants, nous sommes amenés dans des relations si proches et si intimes avec Dieu, que si j'agis faussement envers Lui et que j'entre dans une alliance coupable avec le monde, le seul péché auquel on peut comparer ce comportement parmi les hommes, c'est le terrible péché de l'adultère.

5.4 Chapitre 4:5

Le v. 5 est difficile même à traduire. La version J.N. Darby donne : « Ou

pensez-vous que l'écriture parle en vain ? L'Esprit qui demeure en nous, désire-t-il avec envie ? » (4:5). La force du passage semble alors être la suivante : l'Écriture ne vous a-t-elle pas averti de ces choses, et ne veut-elle pas toujours dire ce qu'elle dit ? Pouvez-vous vous imaginer un instant que le Saint Esprit de Dieu a quoi que ce soit à faire avec ces désirs profanes ?

La version autorisée (anglaise) du roi Jacques traduit : « pensez-vous que l'Écriture dise en vain que l'esprit qui demeure en nous convoite avec envie ? » Nous comprenons qu'elle veut dire que, tout au long de l'Écriture il est rendu témoignage que l'esprit de l'homme est la source de ses convoitises envieuses. La vérité à laquelle cette traduction conduit est la même que l'autre version.

5.5 Chapitre 4:6-7

Le chapitre 4 a commencé avec les convoitises de la chair ; de là il est passé aux mises en garde contre l'alliance avec le monde. Maintenant au v. 7, le diable est mentionné, et il nous est dit qu'il s'enfuira si on lui résiste. Mais combien nous devons être reconnaissants de ce que le v. 6 qui précède cette mention du diable contienne l'assurance « qu'Il donne une plus grande grâce ». La chair, le monde, le diable peuvent exercer une *grande* puissance contre nous. Mais Dieu nous donne une grâce qui est *plus grande* encore. Et si la puissance qui est contre nous devient plus grande et *abonde*, alors la grâce *surabonde*. La grande chose est d'être dans cet état où l'on est vraiment réceptif vis-à-vis de la grâce de Dieu.

Quel est cet état ? C'est la condition d'humilité qui conduit à la soumission à Dieu et, par conséquent à la proximité avec Lui. Cela ressort très clairement de ces versets. Dieu donne la grâce aux humbles tandis qu'Il résiste aux orgueilleux. Le roi sage d'autrefois avait noté que « l'orgueil va devant de la ruine, et l'esprit hautain devant la chute » (Prov. 16:18), bien qu'il ne nous en ait pas donné la raison. C'est ici que nous trouvons l'explication. L'orgueilleux ne reçoit pas de grâce de la part de Dieu, mais plutôt de la résistance. Dès lors, rien d'étonnant qu'il tombe. Et il n'y a pas de ruine plus éclatante que celle des croyants orgueilleux, car Dieu agit promptement en gouvernement avec Ses enfants. Dieu laisse souvent le mondain sans le toucher, jusqu'à la ruine finale, quand il arrive à l'éternité.

Si nous sommes marqués par l'humilité, nous n'aurons pas de difficulté à nous soumettre à Dieu, et en nous soumettant à Dieu nous serons capables de résister au diable. Bien trop souvent les choses fonctionnent en sens inverse chez nous. Nous commençons par nous soumettre au diable, qui nous conduit à

développer l'orgueil (c'est ce qui le caractérise), et par conséquent à résister à Dieu ; et le résultat de cette résistance à Dieu est une chute inévitable, avec l'humiliation qui en est la conséquence. Si seulement nous étions humbles, nous échapperions à l'humiliation.

5.6 Chapitre 4:8a

L'ordre est donc clair. D'abord l'humilité ; ensuite la soumission à Dieu, qui a pour conséquence la résistance au diable ; troisièmement s'approcher de Dieu. Bien sûr personne ne peut s'approcher de Dieu sinon en se soumettant heureusement à Lui. Si on s'approche de Lui, Lui s'approchera de nous. C'est la manière dont fonctionne Son gouvernement. Si la semence que nous semons consiste à rechercher diligemment Sa face, nous récolterons une moisson de lumière et de bénédiction à partir de la réalisation du sens de Sa proximité de nous.

Maintenons toujours clairement la distinction entre la grâce de Dieu et Son gouvernement. Dans Sa grâce Il a pris l'initiative et Il s'est approché de nous quand nous ne soucions aucunement de Lui. Tout découle de cela. Mais sauvés par grâce, nous sommes amenés sous le saint gouvernement de Dieu, et ici-bas, nous récoltons ce que nous semons. Si nous Le recherchons, Il sera trouvé de nous, et plus nous nous approchons de Lui, plus notre jouissance de Sa proximité, et des privilèges qui s'y rapportent, sera grande.

5.7 Chapitre 4:8b-10

Dès que nous pensons à nous approcher de Dieu, il se pose immédiatement la question de si notre état moral. Comment s'approcher sinon lavés et purifiés ? D'où ce que nous trouvons dans la dernière partie du v. 8 ainsi que dans les v. 9 et 10. Jacques parle très vigoureusement de l'état de ceux auxquels il s'adresse, les accusant de péché et de duplicité et de beaucoup d'indifférence quant à leur condition réelle, en sorte qu'ils étaient remplis de rire et de joie d'amusement malgré un triste état. Ce dont ils avaient besoin, c'était de se purifier eux-mêmes, non pas extérieurement seulement (« les mains »), mais à l'intérieur (« les cœurs »), et ils avaient aussi besoin de se repentir et de s'humilier eux-mêmes devant Dieu.

Sommes-nous quelquefois conscients que nos cœurs sont loin de Dieu ? Sentons-nous quelquefois comme une impossibilité de nous approcher de Lui ? Si oui, les versets qui sont devant nous, nous expliquent le sujet et nous montrent

le chemin. La seule route disponible qui mène à la présence divine, est celle de la purification, au-dedans comme au-dehors, de la repentance et de l'humiliation renouvelée de nous-mêmes devant Dieu. Alors Lui nous élèvera, et nous aurons la pleine jouissance de la lumière de Son visage.

5.8 Chapitre 4:11-12

Dans les v. 11 et 12, l'apôtre revient sur la question de la langue. Aucun péché parmi les chrétiens n'est plus commun que de parler en mal contre ses frères. Or ceux auxquels Jacques s'adressait étaient très familiers avec la loi et avaient un grand respect pour ses commandements, en sorte qu'il leur rappelle combien la loi avait traité ce sujet avec clarté. Sachant ce que la loi disait, parler mal contre son frère, ou le juger, revenait à parler mal de la loi et à la juger, elle qui l'interdisait. Au lieu d'obéir à la loi, ils se plaçaient eux-mêmes en législateurs. Ces premiers chrétiens de Jérusalem étaient « tous zélés pour la loi » (Actes 21:20). Mais cela ne faisait qu'aggraver leur cas. Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, mais nous ferons tous bien de nous rappeler la parole de l'Éternel à Moïse « Tu n'iras point çà et là médisant parmi ton peuple » (Lév. 19:16).

5.9 Chapitre 4:13-16

Un autre aspect triste de ce temps-là était le manque de piété, et à cet égard Jacques prononce des paroles de répréhension dans le paragraphe couvrant les v. 13 à 17. Le Juif fidèle à sa nature allait de ville en ville pour acheter et pour vendre pour gagner de l'argent. S'il était inconverti, il ne pensait qu'aux exigences de ses affaires, et tirait des plans en conséquence. S'il était converti, le Juif était sous des obligations d'ordre plus élevé que celles des affaires. Il avait un Seigneur dans le ciel devant qui il était responsable, et tous ses mouvements devaient être planifiés en rapport avec Sa volonté et y être soumis.

La vraie piété introduit Dieu et Sa volonté en toutes choses. Il est salutaire de reconnaître notre petitesse et la brièveté de nos jours. Si nous avons un esprit de vanterie, nous pouvons commencer à prendre des décisions sur notre futur, mais c'est du mauvais travail. Nous n'avons pas pouvoir de légiférer puisque nous ne pouvons même pas commander ce qui arrivera demain. Et pourquoi voudrions-nous légiférer quand nous sommes du Seigneur, et qu'Il a une volonté à notre égard ? Ne reconnaîtrons-nous pas Ses directions, et n'en serons-nous pas satisfaits ?

Non seulement il faut que nous reconnaissions Ses directions, mais nous devrions être heureux de les reconnaître en toutes nos voies, et aussi par la parole de Sa bouche. Nous devons DIRE « si le Seigneur le veut et si nous vivons, nous ferons aussi ceci ou cela » (4:15). Ce n'est pas quelque chose que nous *pouvons éventuellement* dire et voir si Dieu l'approuve. C'est quelque chose que nous *devons* dire si nous voulons Lui donner la place qui Lui revient dans nos vies.

5.10 - Chapitre 4:17

Sachant ceci, faisons attention de le faire, car notre chapitre se termine par une déclaration très frappante. Le péché ne consiste pas seulement à faire ce qui est mauvais : il consiste aussi à ne pas faire ce que nous savons être juste. C'est pourquoi la connaissance confère une grande responsabilité.

Fuirons-nous alors la connaissance ? Cela ne ferait que rendre les affaires pires dans la mesure où cela fermerait nos yeux à la lumière ; et ceux qui le font n'auront aucune raison de se plaindre contre Dieu s'Il fait pour eux ce qu'Il a fait depuis longtemps pour d'autres, les enfermant dans les ténèbres sans espoir. Non, accueillons la lumière, et regardons comme un très grand privilège la responsabilité qui en découle de mettre en pratique le bien que nous savons.

6 - Chapitre 5

6.1 Chapitre 5:1-6 et Ps. 73

Dans les derniers versets du ch. 4, Jacques s'adressait à ceux de son peuple qui faisaient partie de la classe des commerçants prospères, et qui professaient recevoir Jésus comme leur Seigneur. Au début du ch. 5, ses pensées se tournent vers les Juifs riches, visant surtout ceux qui appartenaient à la majorité incrédule. Dans les six premiers versets, il a des paroles sévères, et même décapantes à leur dire à leur sujet.

Il dresse une triple accusation contre eux. D'abord il les accuse de fraude, et de fraudes du genre le plus méprisable. Ils tiraient profit des gens les plus humbles, les moins capables de se défendre. Ensuite ils avaient l'habitude de ne rien se refuser, ne pensant guère qu'à leurs voluptés. Enfin ils persécutaient, et même tuaient leurs frères qui avaient embrassé la foi en Christ, et qui sont désignés ici par le terme « le juste ».

En conséquence ils poursuivaient leur propre enrichissement, et ils y réussissaient. Ils « avaient amassé un trésor ». Pendant ce temps, les ouvriers qui ne pouvaient pas se défendre eux-mêmes faisaient entendre leur cri à cause de leur pauvreté, et les chrétiens qui auraient très bien pu se défendre eux-mêmes, suivaient les pas de leur Maître, et ne leur résistaient pas. Les riches avait des succès éclatants, et il semblait que tout leur réussissait.

Mais les apparences sont trompeuses. Ils n'étaient en réalité que comme des bêtes brutes engraissées pour l'abattage. « Vous avez rassasié vos cœurs comme en un jour de sacrifice », comme Jacques l'exprime. Si on lit le Ps. 73, on découvre que cela n'a rien de nouveau. Asaph avait été grandement troublé en observant la prospérité des méchants, tandis que le peuple de Dieu était sous le châtiment et les douleurs ; il ne trouva aucune solution satisfaisante à ce problème jusqu'il fût entré dans les sanctuaires de Dieu.

À la lumière du sanctuaire tout lui devint clair. Il vit que le chemin tant des riches impies que des saints harcelés et foulés aux pieds, ne pouvait être correctement apprécié qu'en en voyant l'issue. Peu avant il avait été près de tomber parce qu'il avait été consumé d'envie en voyant la prospérité des méchants : maintenant il s'exclame : « comme ils sont détruits en un moment ! » Asaph était lui-même un de ces hommes pieux, battu tout le jour, et dont le « châtiment revenait chaque matin ». Cependant dans le sanctuaire, il lève ses yeux vers Dieu avec joie, et il confesse « Tu me conduiras par ton conseil, et après la gloire tu me recevras ». La fin de l'un est la *destruction* ; la fin de

l'autre, c'est d'être *reçu dans la gloire*. Le contraste est complet.

6.2 Chapitre 5:7-8

Ce contraste est aussi très apparent dans notre chapitre. Les richesses accumulées par les riches étaient pourries et rongées par les vers. Une misère complète allait venir sur eux. Quant aux saints éprouvés, ils n'avaient qu'à attendre avec patience la venue du Seigneur ; alors leur heureuse moisson de bénédiction serait récoltée, comme les v. 7 et 8 le font voir.

Les menaces inspirées annonçant le jugement ont trouvé leur accomplissement presque immédiat dans la destruction de Jérusalem sous Titus. L'histoire nous informe que la majorité des chrétiens reçurent l'avertissement et quittèrent la cité avant qu'elle fusse entourée des armées romaines, tandis que la masse incrédule fut prise dans le piège et que les misères leur arrivèrent sans qu'aucun pleur ou hurlement ne put les détourner. Pourtant, si c'était *un* accomplissement de ces paroles, ce n'en était pas *l*'accomplissement : « vous avez amassé un trésor pour (*) les derniers jours » dit-il, ce qui ne veut pas dire simplement les quelque dernières années de ce triste chapitre de l'histoire de Jérusalem, mais les jours situés juste avant la venue du Seigneur.

(*) J.N. Darby traduit « *dans* les derniers jours »

Vous noterez que Jacques corrobore les autres apôtres Paul, Pierre et Jean. Tous les quatre présentent la venue du Seigneur comme imminente, comme l'espérance immédiate du croyant. On trouve des expressions comme « la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché », « la fin de toutes choses est proche », « petits enfants, c'est la dernière heure », « la venue du Seigneur est proche ». Pourtant près de 2000 ans se sont écoulés depuis que ces paroles ont été écrites. Se sont-ils trompés ? aucunement. Cependant il n'est pas facile de saisir leur point de vue exact, et ainsi de comprendre leurs paroles.

Une illustration peut aider. Un drame est joué sur une scène, et le rideau du dernier acte vient de se lever. C'est la première fois qu'il est produit en public, et quelqu'un qui l'a vu jouer en privé chuchote à un ami : « maintenant c'est la fin ! c'est le dernier acte ». Pourtant on dirait que rien n'arrive. Les minutes passent, les acteurs paraissent complètement immobiles. Pourtant quelque chose se fait sentir. Des mouvements lents, furtifs commencent ; quelque chose se glisse sur la scène ; il faut de bonnes jumelles d'opéra et de bons yeux derrière

pour s'en rendre compte ! La foule devient ouvertement impatiente. L'homme qui disait « maintenant c'est la fin » a l'air d'un insensé ; pourtant il avait parfaitement raison.

Dans les jours des apôtres, la terre était entrée au dernier acte dans le grand drame de ce que Dieu fait. Or Dieu est plein de patience, « ne voulant pas qu'aucun périsse mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9). Il a ralenti [retenu] l'opération du mystère d'iniquité. C'est un temps très long qui est en train d'aboutir — à notre façon de compter le temps. Quand les apôtres ont écrit que le prochain mouvement décisif dans le drame, c'était l'intervention publique de Dieu, avec la venue du Seigneur, c'était parfaitement vrai — même si nous attendons encore cette venue. Mais nous ne l'attendons pas en vain !

Sa venue est notre espérance, et ces paroles d'exhortation doivent nous arriver aujourd'hui avec une force décuplée. Sommes-nous éprouvés, nos cœurs sont-ils oppressés du fardeau de tous les maux injustes ? « Usez donc de patience » est la parole qui s'adresse à nous. Nous sentons-nous troublés, alors que tout au dedans et au dehors parait incertain et ébranlé ? Il nous vient ce message : « affermissez vos cœurs ». Nous semble-t-il que nos semailles sont perpétuellement inefficaces ? Labourons-nous et attendons-nous, re-labourons-nous et ré-attendons-nous, jusqu'à être tenté de penser que nous ne faisons pas mieux que de labourer du sable ? « Usez de patience » est la parole qui s'adresse à nous, « jusqu'à la venue du Seigneur ». Alors nous jouirons de la grandiose « fête de la moisson ».

6.3 Chapitre 5:9

Rappelons-nous que la venue du Seigneur ne signifie pas seulement le jugement des impies et l'élévation des saints, mais elle s'accompagnera aussi du grand redressement de tous les torts dans les relations des croyants entre eux. C'est ce dont parle le v. 9. Quoi de plus commun que les rancunes et les plaintes des croyants les uns contre les autres, et quoi de plus désastreux dans ses effets sur le bien-être spirituel de tout le corps des saints ? Sommes-nous en train de suggérer qu'il n'y a aucune raison de se plaindre, rien susceptible de nourrir des rancunes ? Il y en a probablement plus que nous ne l'imaginons, mais ne les laissons pas se transformer en rancunes. Celui qui s'assied pour le jugement va tout peser, même entre les croyants, selon une parfaite justice, et c'est Lui qui se tient debout à la porte du tribunal, la main sur la poignée, prêt à entrer ; celui qui est le plus prêt à entretenir et à nourrir une rancune sera probablement le premier à être condamné.

6.4 Chapitre 5:10-11

Dans tout ceci, nous devons être encouragés par l'exemple des prophètes d'autrefois, et spécialement par le cas de Job. Nous les voyons souffrir l'affliction, endurer avec patience, et dans bien des cas mourir à cause du témoignage rendu. Le cas de Job était spécial. Il n'était pas permis à Satan de lui ôter la vie, et donc de l'enlever à notre observation. Il fallait qu'il vive jusqu'à voir « la fin du Seigneur » appliquée à son cas. Quelle merveilleuse fin il a eu ! Nous pouvons voir la pitié et la tendre miséricorde de Dieu briller à travers tous ses désastres — ce qui nous les fait voir, c'est la lumière jetée par l'aboutissement de son histoire.

Le cas de Job est juste un exemple. Ce que Dieu a opéré pour lui, Il l'opère pour nous tous, car il ne fait pas d'acception de personnes. Nous ne pouvons pas voir l'aboutissement de notre propre cas ; mais à la lumière du cas de Job, Dieu nous invite à Lui faire confiance, et si nous le faisons, nous n'aurons pas plus de rancune contre nos compagnons que Job n'en a eu contre ses trois amis, quand Dieu a eu fini de l'éprouver. Pourquoi trouve-t-on Job priant avec ferveur pour ses amis, au lieu de protester contre eux ?! Faisons confiance à Dieu et acceptons ce qu'Il fait, étant assurés que Sa fin selon Sa tendre miséricorde nous atteindra à la venue de Jésus, et que nous verrons alors cette fin.

6.5 Chapitre 5:12

Combien il est important que la venue du Seigneur soit réellement notre ESPÉRANCE. Si la foi a de la vigueur, l'espérance continuera à luire et à briller devant nos cœurs, et alors nous endurerons avec patience, et nous nous élèverons au-dessus des rancunes et des plaintes, et nous serons marqués par la modération de langage à laquelle le v. 12 nous exhorte. Celui qui vit dans une atmosphère de vérité, n'a pas besoin de renforcer ses paroles par des serments ou des jurements. L'habitude de jurer a l'effet contraire à celui recherché. Même les gens du monde doutent bientôt de la véracité des propos d'un homme qui ne sait pas se contenter de oui ou de non clairs. C'est à quoi semble faire référence les derniers mots de ce v. 12.

6.6 Chapitre 5:13

Pendant que nous attendons la venue du Seigneur, nos vies sont faites d'expériences nombreuses et variées. Traverser un monde hostile est sources d'afflictions fréquentes, suivies à leur tour de temps de bonheur particuliers. Pourtant il revient des périodes de maladie, et quelquefois elles sont le résultat direct d'avoir commis le péché. C'est ce dont il est traité depuis le v. 13 jusqu'à la fin.

La ressource du saint affligé est la prière. Nous ne le réalisons pas toujours. Trop souvent nous allons simplement chez de bons amis pour leur faire le récit de nos peines, ou chez des amis riches et influents qui pourraient peut-être nous venir en aide dans nos peines, et la prière arrive en dernier lieu, alors que nous devrions penser à elle en premier. C'est l'affliction qui ajoute de l'intensité à nos prières. Vous participez à une réunion qu'on pourrait qualifier de « notre réunion de prière ordinaire » ; c'est une occasion profitable, nous avons confiance à cet égard ; mais même si c'est bien, quelle différence quand un certain nombre se réunissent ensemble pour prier pour un sujet qui pèse sur leurs cœurs jusqu'à devenir positivement de l'affliction ! Dans de telles réunions, le ciel semble se baisser jusqu'à toucher la terre.

Mais voici par ailleurs des croyants joyeux, le cœur tout heureux. C'est une joie spirituelle, au moins au commencement. Le danger est pourtant que cela dégénère en simple partie de plaisir charnelle. Si l'on veut que la joie spirituelle perdure, il lui faut un exutoire d'ordre spirituel — lequel consiste à chanter des psaumes (on entend par là n'importe quelle composition poétique ou métrique à caractère spirituel et pouvant être mise en musique). Le cœur heureux chante, et le chrétien heureux n'y fait pas exception.

Pensez un peu au grand nombre de chants figurant dans notre répertoire ! Les grands chanteurs ont tout un répertoire de chants dont ils ont l'habitude. Les cantiques de Salomon étaient au nombre de 1005, et nous, combien en avons-nous ? Les hauteurs et les profondeurs de l'amour divin n'étaient pas connues de son temps comme du nôtre. Comme sujets de cantiques, nous avons la largeur et la longueur et la hauteur et la profondeur de révélation divine, et la connaissance de l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance. Il y a des moments où, grâce à Dieu, nous éclatons vraiment selon les paroles du cantique :

> Chantons, chantons sans cesse,
> La bonté du Seigneur.

Veillons seulement à ce que le caractère de notre chant soit tel qu'il continue à nous élever, et non pas à nous faire descendre.

6.7 Chapitre 5:14-16

Vis-à-vis de la maladie, les instructions de l'apôtre sont également claires. La maladie est vue comme la main de Dieu en châtiment sur le saint, et il est même tout à fait possible que ce soit sous forme de rétribution directe à cause de ses péchés. L'assemblée serait alors concernée, et les anciens de l'assemblée devraient être appelés. Il est laissé *à leur discrétion* de prier à son sujet, de l'oindre d'huile au nom du Seigneur, et alors il est guéri, ses péchés étant pardonnés au point de vue gouvernemental. Il ressort d'autres passages comme 1 Jean 5:16 que le discernement spirituel des anciens doit être en exercice pour savoir si c'est, ou non, la volonté de Dieu qu'il y ait guérison. S'ils discernent que c'est Sa volonté, ils peuvent alors être remplis de foi et de confiance pour prier en toute liberté, le rétablissement ne manquant pas alors d'intervenir à titre de réponse.

Ceci est-il valable aujourd'hui ? Nous le croyons. Pourquoi est-ce si peu pratiqué ? Il y a au moins deux raisons à cela. La première est qu'il n'est pas facile de trouver les anciens de L'assemblée — même s'il est assez facile de trouver les anciens de certains corps religieux. L'assemblée de Dieu a été ruinée quant à sa manifestation et son unité extérieures, et nous avons à en subir la peine. La seconde raison — admettant qu'on ait trouvé des anciens de l'assemblée et qu'ils soient venus en réponse à l'appel — est qu'il est très rare qu'ils aient le discernement et la foi requis pour faire monter une prière de foi telle qu'envisagée dans ce passage.

Remarquons que la foi doit se trouver chez ceux qui prient, c'est-à-dire les anciens. Il n'est rien dit de la foi du malade, bien qu'on puisse conclure qu'il ait quelque foi dans l'affaire, au moins assez pour faire appeler les anciens selon ce passage de l'Écriture. On peut aussi conclure de ce qui figure immédiatement après au v. 16, qu'il confesserait ses péchés s'il en a commis. Nous soulignons ces points car on s'est servi de ce passage pour supporter des pratiques qui ne sont justifiées ni par ce passage ni par d'autres.

La confession dont parle le v. 16 n'est cependant pas exactement la confession aux anciens. C'est plutôt « l'un à l'autre ». Ce verset n'a pas de caractère officiel comme l'ont les v. 14 et 15. Il n'y a aucune raison pour que quelqu'un d'entre nous ne puisse pas pratiquer une prière de guérison de ce genre.

Le cas dont il s'agit est celui de deux croyants dont l'un a offensé l'autre, sans pour autant qu'aucun des deux ne soit entièrement exempt de blâme, les deux étant par conséquent atteints dans leur santé. Celui qui a commis l'offense à titre principal vient avec une confession, ressentie dans le cœur, du tort qu'il a

commis. L'autre est poussé par là à confesser des torts qu'il peut y avoir de son côté, et les deux étant ainsi fondus devant Dieu, ils se mettent à prier l'un pour l'autre. S'ils ont réellement cessé leur mauvaise manière d'agir et qu'ils s'engagent dans la voie de la justice, ils peuvent s'attendre à ce que Dieu les entende et les guérisse.

6.8 Chapitre 5:17-18

En liaison avec ce sujet, le cas d'Élie est rappelé. Le v. 17 est particulièrement intéressant dans la mesure où l'Ancien Testament ne fait aucune allusion au fait qu'Élie ait prié pour qu'il ne plût pas, alors qu'il nous est donné bien des détails sur sa prière pour qu'il pleuve à la fin des trois années et demi en 1 Rois 18. Le premier verset de 1 Rois 17 introduit Élie de façon abrupte en déclarant à Achab qu'il ne pleuvrait pas, en sorte que ce verset de Jacques nous fait entrevoir des scènes antérieures à son apparition publique, des scènes de relations personnelles et privées avec Dieu. Bien qu'ayant les mêmes passions que nous, il était juste et brûlait d'une passion fervente pour la gloire de Dieu. C'est pourquoi il était écouté par Dieu, et il le savait avec une certitude telle qu'il était capable d'affirmer avec confiance à Achab ce que Dieu allait faire. Puissions-nous lui ressembler, ne serait-ce qu'à un faible degré !

Nous apprenons de tout ceci les conditions d'une prière efficace : confession du péché, non seulement à Dieu, mais aussi l'un à l'autre ; justice pratique dans toutes nos voies ; ferveur d'esprit et dans les requêtes. Une prière fervente ne consiste pas à déclamer avec une puissante voix de stentor, mais c'est ce qui sort de cœurs chauds et ardents.

6.9 Chapitre 5:19-20

Les derniers versets reviennent à la pensée de notre prière l'un pour l'autre pour la guérison et la restauration. Le v. 19 fait allusion à la conversion ou à la restauration d'un frère qui s'est égaré, et de là, on passe presque insensiblement à la conversion d'un pécheur au v. 20. Celui dont Dieu se sert dans cette œuvre bénie est un instrument pour sauver des âmes de la mort et pour couvrir une multitude de péchés. Réalisons-nous l'honneur que cela représente ? Certains sont toujours enclins à dévoiler les péchés tant des croyants que du monde. Couvrir les péchés *d'une manière juste*, c'est ce que Dieu aime. Puissions-nous nous y engager de tout notre cœur.

1ère Épitre de Pierre

F.B. Hole

Le plan a été rajouté par Bibliquest

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 1 Pierre 1:1-2
2.2 1 Pierre 1:3-4
2.3 1 Pierre 1:5-6
2.4 1 Pierre 1:7-8
2.5 1 Pierre 1:9
2.6 1 Pierre 1:10-12
2.7 1 Pierre 1:13-17
2.8 1 Pierre 1:18-20a
2.9 1 Pierre 1:20b-21
2.10 1 Pierre 1:22-23
2.11 1 Pierre 1:24-25
3 Chapitre 2
3.1 1 Pierre 2:1
3.2 1 Pierre 2:2-3
3.3 1 Pierre 2:4-8
3.3.1 Le Seigneur comme un pierre : 2:4 et 2:6, 7
3.3.2 Pierre en Jean 1
3.3.3 Pierre en Matthieu 16
3.3.4 1 Pierre 2:5-6
3.3.5 1 Pierre 2:7-8

3.4 1 Pierre 2:9-10
3.5 1 Pierre 2:11
3.6 1 Pierre 2:12
3.7 1 Pierre 2:13-17
3.8 1 Pierre 2:18-20
3.9 1 Pierre 2:21-23
3.10 1 Pierre 2:24-25
4 Chapitre 3
4.1 1 Pierre 3:1-7
4.2 1 Pierre 3:8-13
4.3 Parallèle entre les livres de Moïse et 1 Pierre 1 à 3
4.4 1 Pierre 3:14-17
4.5 1 Pierre 3:18
4.6 1 Pierre 3:19-20a
4.7 1 Pierre 3:20b-21
4.8 1 Pierre 3:22
4.9 1 Pierre 3:15-22
5 Chapitre 4
5.1 1 Pierre 4:1-6
5.1.1 1 Pierre 4:1
5.1.2 1 Pierre 4:2
5.1.3 1 Pierre 4:3-4
5.1.4 1 Pierre 4:5-6
5.2 1 Pierre 4:7-11
5.2.1 1 Pierre 4:7
5.2.2 1 Pierre 4:8-9
5.2.3 1 Pierre 4:10-11
5.3 1 Pierre 4:12-16
5.3.1 1 Pierre 4:12
5.3.2 1 Pierre 4:13
5.3.3 1 Pierre 4:14
5.3.4 1 Pierre 4:15-16
5.4 1 Pierre 4:17
5.5 1 Pierre 4:18-19
6 Chapitre 5
6.1 1 Pierre 5:1-7
6.1.1 1 Pierre 5:1
6.1.2 1 Pierre 5: 2-4
6.1.3 1 Pierre 5:5a

6.1.4 1 Pierre 5:5b-7
6.2 1 Pierre 5:8-9
6.3 1 Pierre 5:10-11
6.4 1 Pierre 5:12-14

1 - Introduction

Commençons par remarquer certains faits qui caractérisent toute l'épître :

1. Elle est nettement appelée, dans son en-tête, une épître générale (ou catholique), vu qu'elle n'est pas écrite à une assemblée particulière, ni à une personne précise, comme la plupart des autres épîtres.

2. Elle est adressée plus précisément « à ceux de la dispersion », dans les provinces de l'Asie Mineure, mais « élus » — c'est-à-dire que Pierre écrit aux personnes converties de sa propre nation, mais éparpillées dans toutes les régions au nord de la Palestine. Pierre était l'apôtre de la circoncision (voir Galates 2:7-8), mais c'est Paul qui avait traversé ces régions et évangélisé les Juifs tout en apportant l'évangile aux nations ; donc Pierre exerçait son ministère envers eux en leur écrivant.

3. C'est nettement une épître pastorale. Pierre manifeste tout du long des soins de berger pour le bien-être de ceux à qui il écrivait. Il les instruit dans la vérité chrétienne, mais avant même de conclure son introduction et de commencer à les exhorter, il s'arrête pour s'occuper de l'état pratique de leurs âmes, comme en témoignent les v. 13 à 17 au milieu du ch. 1. Dans tout cela, Pierre exécutait bien sa mission de nourrir ou paître les brebis et les agneaux de Christ (Jean 21:15-17).

4. Les choses étant ainsi, il y a un très grand nombre d'allusions aux Écritures de l'Ancien Testament que ses premiers lecteurs connaissaient très bien. On le remarque tout spécialement dans les ch. 1 et 2 où l'apôtre développe la position, la condition et les espoirs qui étaient maintenant les leurs comme chrétiens. Il cite abondamment l'Ancien Testament ; mais au-delà de cela, presque toutes les phrases contiennent une allusion à l'Ancien Testament, et saisir ces allusions aide beaucoup à comprendre l'épître.

2 - Chapitre 1

2.1 1 Pierre 1:1-2

En commençant donc notre lecture de l'épître, nous trouvons l'adresse dans les v. 1 et 2. À qui écrit-il ? À « ceux de la dispersion… qui séjournent parmi les nations », des gens qui étaient les témoins vivants du fait que les Juifs avaient perdu leurs anciens privilèges, des gens qui avaient perdu tous les avantages terrestres qu'ils avaient jamais eu (des avantages très grands à l'origine). Mais ceux qui séjournaient et à qui il s'adressait n'étaient nullement la totalité des Juifs dispersés de ces provinces, mais seulement ceux qui, parmi eux, étaient « élus », ou choisis par Dieu.

Trois choses sont mentionnées quant au choix que Dieu avait fait d'eux, en relation respectivement avec le Père, l'Esprit et Jésus Christ. Remarquez les prépositions utilisées :

- « selon » indique le caractère,
- « en » indique le moyen utilisé,
- « pour » indique le but en vue.

Le choix que Dieu avait fait d'eux — et de nous, car les Juifs et les nations bénéficient des mêmes bénédictions chrétiennes sur le même fondement, comme le montrent les épîtres de Paul — était caractérisé par la préconnaissance de Dieu comme Père. Quel réconfort ! Combien on est loin du sort aveugle que certains supposent présider à la destinée humaine. L'élection de Dieu n'est jamais capricieuse, et l'idée d'un pécheur désirant sincèrement le salut, et pourtant empêché par un décret contraire, est un cauchemar de la raison humaine et non de l'Écriture. Dieu choisit, connaissant l'issue dès le commencement, et donc Son choix est toujours juste et justifié par ses résultats.

Son choix est rendu effectif par la sanctification [JND traduit 'sainteté'] de l'Esprit. L'idée de base de la 'sanctification' est de 'mettre à part pour Dieu', et le Saint Esprit est Celui qui, par un travail intérieur qui donne la vie, met à part celui qui en est le sujet.

Le but en vue est que celui qui est ainsi mis à part devrait être caractérisé par l'obéissance de Christ — c'est-à-dire obéir comme Lui a obéi — et aussi devrait venir sous l'efficace de Son sang dans ce but. Les mots « de Jésus Christ » se rapportent à la fois à l'obéissance et à l'aspersion du sang, mais nous pourrions demander pourquoi on trouve cet ordre, et non pas l'ordre inverse, car n'avons-nous pas besoin de la purification de Son sang avant de pouvoir obéir en

aucune manière ? La réponse est, à cause de la référence qu'elle contient aux Écritures de l'Ancien Testament.

Ils appartenaient racialement au peuple qui était la nation choisie par Dieu, en Abraham, et sanctifiée, c'est-à-dire mise à part comme Exode 13:2 le déclare. Lisez Exode 24:3-8, et vous y observerez l'ordre : premièrement l'obéissance à laquelle ils étaient engagés et que la loi exigeait, puis l'aspersion du sang du sacrifice comme ratification. Pierre, s'adressant à des croyants qui étaient très familiers avec cela, observe soigneusement cet ordre, montrant seulement que nous, chrétiens, nous avons ces choses sur un plan bien plus élevé et d'une manière vitale et spirituelle ; et le sang de Jésus Christ, au lieu d'être comme celui d'Exode 24:8 qui avait une force pénale (il indiquait que la mort était le châtiment attaché à la désobéissance aux justes exigences de la loi), il purifie complètement, et est la base juste de toute notre position et de toutes nos relations avec Dieu. Sanctifiés par l'Esprit et aspergés par le sang de Christ, nous sommes commis à une vie d'obéissance selon le modèle même de Christ. Avec une course si élevée placée devant nous, nous avons certainement besoin que la grâce et la paix nous soient multipliées.

2.2 1 Pierre 1:3-4

Le v. 3 débute le message de l'apôtre avec une note frappante de louange envers Dieu, révélé maintenant comme le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ ; le motif de cette louange est qu'Il nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ. De par leur appartenance à Israël, ils avaient eu auparavant des espérances nationales centrées sur un Messie sur la terre, mais la lumière de ces espérances s'était éteinte dans leurs cœurs quand Il était mort rejeté et crucifié entre deux brigands. L'histoire des deux disciples allant à Emmaüs, Luc 24, en est l'illustration. Quand ils eurent les yeux ouverts et Le virent ressuscité, une nouvelle espérance se leva dans leurs cœurs, que rien sur terre ne pouvait éteindre. C'était une espérance vivante parce que centrée sur un Sauveur vivant au-delà du pouvoir de la mort. Les paroles du v. 3 auraient bien pu jaillir de leurs bouches quand ils pénétrèrent dans la chambre haute à Jérusalem pour raconter la nouvelle aux autres disciples après leur voyage de retour de 12 km environ ! Ils étaient comme des hommes nés de nouveau dans un monde nouveau fait d'espoir et d'espérance, par la grande miséricorde de Dieu.

Les espérances d'Israël à leur sortie d'Égypte, étaient centrées sur le pays qui devait leur être donné en héritage. L'espérance chrétienne a aussi un héritage

qui s'y rattache, comme le v. 4 le montre, mais quel contraste ici ! La Palestine comme héritage s'est révélée être une triste déception. Le pays lui-même était tout ce qu'il y avait de désirable, mais il pouvait être corrompu, et c'est ainsi qu'il fut rapidement souillé par ceux qui en héritèrent, car ils étaient laissés à leur propre responsabilité. Ainsi, peu à peu il fut perdu, et il disparut. Notre héritage est conservé dans les cieux et se situe donc en dehors de toute possibilité de corruption ; il est sans souillure et inflétrissable (= immarcescible) ; quant à nous, à qui cet héritage est réservé, nous sommes gardés pour lui par la puissance de Dieu. Il n'y aura donc pas d'échappée entre la coupe de l'héritage et nos lèvres.

2.3 1 Pierre 1:5-6

C'est la puissance de Dieu qui nous garde, et non pas notre fidélité ; mais la puissance de Dieu opère à travers la foi. Dans cette affaire, la foi est ce qui est notre part. Dieu est souverain en exerçant Sa puissance, et nous sommes responsables de l'exercice de la foi. Bien des personnes sont perplexes quant à la manière de concilier ces deux choses, la souveraineté de Dieu et la responsabilité de l'homme, et ils considèrent plutôt qu'elles sont tout à fait incompatibles et irréconciliables. Pourtant ici au v. 5, nous les trouvons aller les deux ensemble, préservant le croyant pour le salut qui l'attend au dernier temps. Le salut dont il s'agit ici est futur. C'est la délivrance finale qui attend le croyant à la venue du Seigneur. Cette délivrance finale est une certitude devant nous ; mais nous ne pouvons l'attendre en nous confiant en nous-mêmes, car rien hormis la puissance de Dieu ne peut nous garder ; et nous ne pouvons pas non plus attendre cette délivrance finale dans l'insouciance, car la puissance de Dieu est effective par la foi, de notre côté. Comment alors l'attendons-nous ? Eh bien, avec joie, comme nous le déclare le v. 6, mais une joie tempérée par le poids de nombreuses épreuves. La gloire à venir brillait avec éclat devant la foi de ces premiers chrétiens, et elle les remplissait d'allégresse, si bien qu'ils étaient comme des bateaux aux voiles gonflées par les brises du ciel. D'un autre côté, ils avaient beaucoup de ballast sous forme de lourdes épreuves. Ces épreuves sont permises par l'amour, car elles n'interviennent que « si cela est nécessaire » (1:6). D'une façon ou d'une autre nous en avons tous besoin. Si nous essayons de nous réjouir dans le monde et ses plaisirs, nous avons besoin d'épreuves pour nous détacher du monde en nous arrachant au nid confortable que nous voudrions nous construire ici-bas. Si nous exultons à propos de la gloire à venir, nous avons besoin de ces épreuves comme d'un ballast qui dégrise et stabilise, sinon notre

exultation nous déséquilibrerait.

Les lourdes épreuves, cependant, sont « maintenant, pour un peu de temps » (1:6), tout comme les « délices du péché » qui charment le pauvre mondain sont « pour un temps » (Héb. 11:25). Bientôt le mondain fera ses adieux à ses plaisirs, et le chrétien à ses épreuves.

2.4 1 Pierre 1:7-8

De plus, ces épreuves elles-mêmes sont profitables car elles suscitent en nous — dans notre caractère et dans nos vies — les qualités qui glorifient Dieu. C'est pourquoi le v. 7 déclare que la foi (qui est bien plus précieuse que l'or), testée par le feu de la persécution, sera trouvée tourner à la louange et à l'honneur et à la gloire de Dieu quand Christ apparaîtra. Beaucoup de ceux qui ont courageusement confessé le Seigneur sous l'ardeur de l'épreuve, — allant parfois jusqu'à la mort, — ont pu être tentés de penser que, une fois leur lumière éteinte, tout serait *perdu*. L'apôtre leur dit qu'au contraire, tout serait *trouvé* en ce jour-là. Christ apparaissant dans sa gloire, tout ce qui a été à Sa louange et à Son honneur sera mis en lumière et sera manifesté.

Alors Christ apparaîtra, ou sera dévoilé, selon le terme utilisé ici. Actuellement Lui est invisible. Ces exilés de la dispersion n'avaient jamais vu Jésus dans les jours de sa chair, car ils avaient été conduits bien loin du pays de la promesse, et ils ne s'étaient pas trouvé là pour Le contempler. Pourtant ils L'aimaient, et Il était l'Objet de leur foi, et cela les réjouissait d'une joie ineffable et glorieuse.

Nous comme eux, nous n'avons jamais vu le Seigneur, mais la foi est-elle aussi active chez nous ? Rappelez-vous que la foi est le télescope de l'âme, qui amène dans le champ de notre vision spirituelle ce qui est invisible aux yeux mortels. Alors nous voyons Jésus comme une Réalité vivante et brillante, et notre joie est remplie de la gloire de ce qu'Il est, et de l'espérance de ce qu'Il va être, et cela surpasse tout langage humain. En croyant, nous nous *réjouissons*, et en croyant nous *recevons* le salut de nos âmes, car le salut d'âme est le but, ou le résultat, de la foi dans le Sauveur ressuscité.

L'amour, la foi, la joie et l'espérance se trouvent toutes au v. 8, même si l'espérance est déduite, et non pas nommée explicitement. Combien l'état spirituel marqué par ces choses est excellent ! Mais tout cela n'est pas produit en étant occupé de son propre état spirituel, mais est produit en étant occupé de Christ lui-même, l'Objet aimé de la vision de la foi.

2.5 1 Pierre 1:9

Ceux à qui Pierre écrivait étaient tout à fait familiers avec l'idée d'un salut consistant en une délivrance temporelle, telle que la délivrance d'Égypte de leurs pères ; ils s'étaient attendus à un salut suprême de ce genre à la venue de leur Messie, selon les promesses des prophètes ; mais par la foi en un Christ ressuscité (1:3), un salut d'ordre spirituel concernant leurs âmes les avait atteints, tout en étant extérieurement encore sous la botte de fer de Rome. Les prophètes avaient aussi parlé de ce salut, car le thème de leur témoignage était double : d'abord les souffrances de Christ, et ensuite les gloires qui suivraient. Un résultat immédiat de Sa première venue pour souffrir, était un salut d'âme pour ceux qui croient. Un résultat direct de Sa seconde venue pour régner en gloire, sera que les corps des saints seront sauvés du pouvoir de la mort, et qu'un salut public et universel sera établi pour ceux qui entrent dans Son royaume.

2.6 1 Pierre 1:10-12

Trois choses très importantes sont à noter dans les v. 10-12.

- La réalité de l'*inspiration*, et son caractère remarquable. Les prophètes exerçaient leur ministère, mais c'était l'Esprit qui était la source de leurs prophéties, orales ou écrites. L'Esprit *en* eux témoignait *par* eux, et Il était si réellement la source de leurs oracles qu'ils devaient rechercher diligemment dans leurs propres paroles, et s'enquérir de leur sens profond, seulement pour découvrir que leur pleine signification dépassait la compréhension du temps où ils vivaient, et qu'en réalité ils écrivaient pour l'instruction de saints d'un âge à venir — pour nous.
- Bien que Christ n'avait pas été manifesté dans les âges passés, pourtant l'Esprit dans les prophètes et parlant par eux, pouvait être appelé « l'Esprit de Christ ». Christ était donc Celui qui parlait par Son Esprit, même dans les jours de l'Ancien Testament. Nous verrons la portée de ceci quand nous considèrerons les v. 8-20 du ch. 3.
- La grande différence tracée entre la période avant Christ et celle après Christ. La délivrance d'âme, qui est la possession commune des croyants d'aujourd'hui, était, même pour les prophètes de cette période passée, un sujet de recherche ; il en est parlé comme « de la grâce qui vous était destinée », c'est-à-dire qu'elle n'était pas dans la dispensation précédente. De plus, les choses que nous rapportent les apôtres et les autres qui ont prêché l'évangile par le Saint Esprit descendu du ciel, sont les choses qui étaient seulement *prophétisées* auparavant. *Prédites* alors

par l'Esprit, elles sont *présentées* maintenant par l'Esprit. L'Esprit était alors dans les prophètes en vue de les inspirer, mais maintenant l'Esprit est descendu du ciel. La période actuelle est marquée par les souffrances de Christ qui ont été accomplies, et par conséquent par la grâce qui est venue, par le salut d'âme qui est réalisé, par les choses dans lesquelles les anges désirent de regarder de près, et par le Saint Esprit qui est descendu du ciel.

2.7 1 Pierre 1:13-17

Ayant exposé ces grands faits bénis, l'apôtre passe aux exhortations des v. 13 à 17. La grande avancée qui marque le christianisme comparé au judaïsme entraîne une avancée correspondante dans le caractère de la vie chrétienne et du comportement des chrétiens. Nous sommes maintenant des enfants et invoquons Dieu comme notre Père, mais il nous faut être obéissants. D'un côté, il nous faut être revigorés mentalement, marqués par la sobriété et une espérance confiante (1:13) ; d'un autre côté, nous avons à éviter les convoitises d'autrefois qui nous dominaient quand nous étions dans l'ignorance de Dieu (1:14), et nous avons à être saints dans toute notre conduite comme Dieu lui-même est saint (1:15). La mesure pour toute notre conduite, c'est ce que Dieu a révélé être (1:16). De plus, Celui que nous appelons Père est le juge impartial de l'œuvre de chacun, donc une crainte pleine de révérence nous convient (1:17). Il est le Juge, mais Il est aussi notre Père, et nous sommes donc devant Lui dans une crainte filiale.

2.8 1 Pierre 1:18-20a

Ces exhortations, qui jaillissent de la vérité développée dans les v. 1 à 12 (remarquez l'expression « c'est pourquoi » au début du v. 13), sont renforcées par d'autres détails de la vérité exposés dans les v. 18 du ch. 1 à 10 du ch. 2, comme en témoigne l'expression du début du v. 18 ('sachant que').

Ils savaient, et nous aussi, que nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ. Leurs pères avaient été rachetés avec de l'argent et de l'or — une rédemption en type exécutée sous la loi juive. Parfois de l'argent effectif était donné comme en Exode 30:11-16 et Nombres 3:44-51. Parfois c'était par un sacrifice, comme en Exode 13:13-15 ; et même dans ce dernier cas, de l'argent et de l'or étaient impliqués puisqu'ils étaient nécessaires pour acheter l'animal servant au sacrifice. L'argent et l'or sont les métaux les moins corruptibles, et pourtant ils sont corruptibles. Le prix de notre rédemption a été réellement

incorruptible et précieux.

La manière juive de vivre avait dégénéré en une simple affaire de tradition reçue de leurs pères. C'était tout à fait évident aux jours d'Ésaïe (És. 29:13), et en Marc 7:6-13, c'est ce que le Seigneur leur reprocha, citant les paroles d'Ésaïe. Même les choses justes qu'ils faisaient, ils ne les faisaient pas parce qu'elles étaient commandées par Dieu, mais parce que la tradition l'ordonnait. Leur manière de vivre était ainsi devenue corrompue et très offensante pour Dieu. Notre manière de vivre, à nous gens des nations, était purement une vie de ténèbres, une vie dans l'iniquité et la corruption. Cependant, qu'il s'agisse d'eux ou de nous, nous avons été rachetés de notre ancienne manière de vivre par le sang précieux de Celui qui était typifié en Exode 12:3-6 par l'agneau sans défaut et sans tache ; Lui seul a été préconnu, non pas seulement quatre jours avant le sacrifice, mais dès avant la fondation du monde (1:20). Notre rédemption a donc été selon les conseils éternels de Dieu.

2.9 1 Pierre 1:20b-21

L'Agneau de Dieu a été préconnu dans l'éternité, mais manifesté dans le temps. Il est apparu « à la fin des temps » (1:20) — la « consommation des siècles » de Hébreux 9:26 — et cela non seulement comme le *Rédempteur*, mais aussi comme le *Révélateur*. Dieu était parfaitement révélé en Lui, de sorte que c'est par Lui que nous croyons en Dieu. Nous ne croyons pas en Dieu à cause des merveilles de la création, ni à cause de la loi donnée par Moïse, ni à cause de visions d'anges, mais à cause de Christ, qui a été mort, mais qui est maintenant ressuscité et dans la gloire (1:21). Notre foi et notre espérance reposent en Dieu qui nous est connu comme Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, et Lui a donné la gloire. Combien cela s'accorde merveilleusement avec le témoignage de Paul en Romains 4:23-25, et 10:9 !

Il ressort clairement de ceci, que si nous désirons gagner des hommes à la foi en Dieu, nous devons leur présenter Christ — Christ qui a été mort, Christ ressuscité, Christ maintenant dans la gloire. Tout autre thème est vain. Nous pouvons trouver des sujets accessoires ailleurs. Des illustrations utiles peuvent se trouver en abondance dans la création et dans la Providence. Elles peuvent être parfois étayées par les faits ou même les spéculations de la science — bien qu'à l'égard de ces dernières, il faille montrer la plus grande prudence vu qu'elles sont fausses la plupart du temps, comme en témoigne la facilité avec laquelle les générations de spéculateurs qui se suivent mettent de côté les hypothèses (ou : les conjectures) de leurs prédécesseurs. Mais le fait demeure que, si les hommes croient vraiment en Dieu, c'est par Christ qu'ils croient en

Lui. Prêchons donc Christ par notre vie, notre bouche ou par écrit.

2.10 - 1 Pierre 1:22-23

La rédemption est bien sûr une œuvre accomplie *pour* nous. Nous avons aussi besoin d'une œuvre opérée *en* nous. C'est de cela que l'apôtre va parler maintenant (1:22 et suiv.).

La vérité de l'évangile avait amené leurs âmes à la soumission et à l'obéissance dans l'énergie de l'Esprit. Ceci avait opéré une œuvre puissante de purification. Les purifications de la loi avaient consisté en « diverses ablutions », purement extérieures (Héb. 9:10), mais cette nouvelle purification était une purification de l'âme, une rénovation morale avec l'amour comme résultat, car l'amour est aussi naturel à la nouvelle nature que la haine l'est à la vieille nature.

Si le v. 22 présente l'œuvre opérée *en* eux et *en* nous selon que l'homme pouvait l'observer et la décrire, le v. 23 nous fait entrer dans le vrai secret de tout cela, selon un point de vue impossible à l'homme, et connu seulement parce qu'il est révélé par Dieu. Nous sommes nés de nouveau.

Il est fait allusion en Ézéchiel 36:25-27 à la nécessité de cette nouvelle naissance pour Israël, quoiqu'en termes voilés. Le Seigneur Jésus parla encore plus fortement de cette nécessité dans Son entretien avec Nicodème en Jean 3. Nicodème aurait dû connaître le passage d'Ézéchiel, et c'est pourquoi le Seigneur lui dit : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? » L'enseignement du Seigneur est basé sur les paroles d'Ézéchiel, bien qu'Il les ait développées et clarifiées grandement. Même alors, le Seigneur n'abandonna pas tout langage figuratif, et parla encore d'« eau ». Son point principal fut quand même de mettre l'accent sur l'action souveraine de l'Esprit dans la nouvelle naissance. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6).

L'épître de Pierre a été écrite dans la pleine lumière du christianisme. Ce n'était plus le Seigneur Jésus sur la terre parlant à Nicodème, mais le même Jésus, ressuscité et glorifié une fois la rédemption accomplie, et parlant aux chrétiens par Son apôtre inspiré. C'est pourquoi, les images sont mises de côté, et le sujet est exposé en toute clarté. Ici, il n'est fait allusion à l'énergie de l'Esprit qu'au v. 22, et l'accent est mis surtout (1:23) sur ce *de quoi* nous sommes nés (semence incorruptible) et *par quoi* nous le sommes (vivante et permanente Parole de Dieu).

La vie de la race d'Adam à laquelle nous appartenons, que nous soyons Juifs ou des nations, est complètement corrompue ; sa nature est entièrement mauvaise. Nous avons besoin non seulement d'être rachetés, mais aussi d'être

purifiés. L'Esprit de Dieu travaille dans ce but, et nous obéissons à la vérité. Cependant, la réalité intérieure est que l'Esprit se sert de la parole de Dieu d'une façon telle que nous sommes nés de nouveau d'une semence incorruptible. Par conséquent, nous possédons une nouvelle nature, provenant d'une source divine et dépourvue de la moindre tache de corruption. Voici alors une purification des plus profondes et des plus fondamentales, suscitée par l'Esprit de Dieu par l'action de la Parole de Dieu — l'« eau » de Jean 3 et Ézéchiel 36. Il n'est pas difficile de voir combien la figure de « l'eau » est appropriée.

Il est utile de jeter un coup d'œil à 1 Jean 3:9, qui conduit le sujet un pas plus loin. L'expression « né *de Dieu* » met l'accent sur la source divine d'où nous tirons notre origine. La semence de Dieu demeure en nous et est incorruptible, comme Pierre nous le dit. C'est le caractère essentiel de notre nouvelle nature, comme il sera pleinement manifesté lorsque la dernière trace de la vieille nature sera éliminée de nous à la venue du Seigneur.

2.11 - 1 Pierre 1:24-25

Revenant à notre passage, nous notons que la parole de Dieu, par laquelle nous sommes régénérés, est vivante et permanente, et en cela elle est en contraste directement avec nous comme enfants d'Adam. « Toute chair est comme l'herbe » qui pousse et se fane rapidement. Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe, qui se fane et disparaît encore plus rapidement que l'herbe elle-même. La gloire de l'homme disparaît vite, et l'homme lui-même meurt. La parole du Seigneur vit et demeure à toujours, et c'est par elle que nous sommes nés de nouveau [régénérés].

Combien tout cela est merveilleux ! Ce qui est né participe de la nature et du caractère de celui qui l'a engendré. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Il est également vrai que ce qui est né de la semence incorruptible est incorruptible, et que ce qui est né de la vivante et permanente parole de Dieu est vivant et permanent. Et cette parole du Seigneur qui demeure éternellement, nous a atteint par le message de l'évangile que nous avons cru. Nous ne serons donc pas surpris quand, au chapitre 2, il sera parlé de nous comme de « pierres vivantes » en rapport avec une « maison » qui est incorruptible et éternelle.

3 - Chapitre 2

3.1 1 Pierre 2:1

Les derniers versets du chapitre 1 nous ont montré que la nouvelle naissance qui a lieu dans chaque croyant, a un effet purifiant ; c'est pourquoi le premier verset du chapitre 2 considère comme allant de soi que nous rejetions tous ces traits répugnants qui sont le propre de la chair qui est en nous. Parmi ce qui est spécifié, la malice, l'envie et les médisances concernent spécialement notre relation avec les autres, et elles sont particulièrement mentionnées parce que Pierre va maintenant placer devant nous la vérité qui montre le croyant dans une relation intime avec tous les autres croyants, comme une pierre dans une maison spirituelle, et comme un des membres de la famille sacerdotale. Dans une telle relation, rien ne fonctionnera correctement à moins que ces sortes de mal ne soient mises de côté.

3.2 1 Pierre 2:2-3

Cependant, ce n'est pas assez de rejeter le mal, nous devons nous engager dans ce qui est bon. Nous ne devons pas seulement revêtir le bien comme un vêtement extérieur, ou un ornement, mais nous avons à nous en imprégner comme avec une nourriture spirituelle. Il y a « le pur lait intellectuel » de la Parole, adapté aux enfants nouveau-nés, et il nous faut le désirer ardemment. Si nous nous nourrissons de la Parole, nous grandissons. Mais même alors, nous avons encore besoin de la Parole, car elle est de la viande pour les adultes aussi bien que du lait pour les nourrissons, comme Héb. 2:12-14 nous le dit.

Ceci nous fournit une réponse très claire à la question si souvent répétée : Pourquoi certains chrétiens font-ils tant de progrès, et d'autres pratiquement pas ? Parce que certains se nourrissent volontiers et régulièrement d'une nourriture spirituelle pure. Ils régalent leurs âmes de la Parole, que ce soit du lait ou de la viande. D'autres ne s'en nourrissent que peu, et sont à demi affamés spirituellement. D'autres encore, bourrent leurs pensées et leurs cœurs de lectures légères et folles. Certains préfèrent des histoires d'amour sentimentales, éventuellement aromatisées avec un peu d'évangile. De tels croyants ne progressent pas plus spirituellement qu'un enfant ne progresserait physiquement si son alimentation ne consistait qu'en sucreries.

D'autres se mettent à lire d'une manière plus intellectuelle, mais avec un peu d'incrédulité, et ils ne progressent pas plus que ne le ferait un enfant élevé

avec de la nourriture solide mêlée de petites quantités de poison.

Nous devons avoir de la nourriture pour nos pensées et nos cœurs. Veillons à nous nourrir de la Parole de Dieu, vu que c'est par la Parole que nous sommes nés de nouveau (régénérés), si toutefois nous avons vraiment goûté que le Seigneur est bon — car tout ceci suppose que nous sommes vraiment convertis, que nous sommes vraiment venus au Seigneur (2:3).

3.3 1 Pierre 2:4-8

3.3.1 - Le Seigneur comme un pierre : 2:4 et 2:6, 7

Et qui est le Seigneur auquel nous sommes venus, et qu'est-Il ? Il est la « pierre vivante ». C'est un titre remarquable de notre Seigneur. Ce titre le met en avant comme Celui en qui est la vie, qui est devenu homme et qui, par la mort et la résurrection, est devenu le chef et le fondement de cette nouvelle structure que Dieu construit, composée d'hommes qui vivent par Lui et en Lui. Il est la « maîtresse pierre de coin, élue, précieuse » (2:6, 7). Les hommes qui, comme « des pierres vivantes », sont édifiés pour constituer cette « maison » vivante, sont devenus tels en venant à Christ, la Pierre Vivante.

3.3.2 - Pierre en Jean 1

Il est évident que l'apôtre Pierre n'oublia jamais sa première rencontre avec le Seigneur Jésus, qui nous est relatée en Jean 1, et dans ces versets nous avons une allusion claire à cette rencontre. Jean 1 introduit le Seigneur Jésus comme la Parole, en qui était la vie, qui devint chair afin que, comme homme, Il puisse mourir comme l'Agneau de Dieu, et que, comme ressuscité, Il puisse baptiser du Saint Esprit (Jean 1:1, 4, 14, 29, 33). Alors André amène son frère Simon à Jésus, qu'il reconnaît être le Christ. Le Seigneur Jésus, sachant ce qui était devant Lui, et conscient de tout ce qu'Il était, indépendamment de ce que Simon connaissait ou non du Seigneur, prit instantanément possession de lui et changea son nom en Pierre, qui signifie « une pierre ». C'était comme si le Seigneur lui avait dit : « En venant à Moi avec foi, tu as revêtu la même nature que Moi — malgré que ta foi soit encore partielle et incomplète ».

3.3.3 - Pierre en Matthieu 16

Pierre n'oublia pas non plus la rencontre suivante relatée en Matthieu 16. À cette occasion, Pierre confessa que le Seigneur Jésus était le Fils du Dieu vivant, ce qui revenait à Le reconnaître comme la Pierre vivante. Le Seigneur Jésus, dans sa réponse, rappela à Simon que son vrai nom était maintenant Pierre, « une pierre », tandis que Lui-même était le Roc ; et que Pierre, comme pierre, ne devait pas rester isolé, mais qu'avec d'autres, ils devaient être édifiés en une église ou assemblée, que Christ appelle la Sienne — *Mon assemblée*.

3.3.4 - 1 Pierre 2:5-6

Quand le Seigneur Jésus parla ainsi à Pierre, tout était futur, car Il a dit : « je bâtirai ». Maintenant que Pierre écrit à d'autres croyants qui sont aussi venus à Christ, et qui, par-là, sont devenus des pierres vivantes, il peut parler de tous comme d'une chose présente et existante, mais encore incomplète. Il dit au v. 5 : « vous-mêmes aussi … êtes édifiés une maison spirituelle ». Ils formaient une maison spirituelle, mais ce n'était pas une chose achevée, car d'autres pierres vivantes étaient continuellement ajoutées.

Or une maison existe pour son occupant, et nous sommes donc édifiés ensemble pour être une habitation pour Dieu, — non pas une maison matérielle du genre de celle à laquelle ils avaient été habitués comme Juifs, — mais une maison *spirituelle*. De plus, là où Dieu habite, Il doit être adoré et donc, par Son œuvre et son commandement, nous sommes pourvus d'une qualité supplémentaire, celle de « sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Ces sacrifices spirituels consistent à offrir, « par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15).

Tout vrai croyant est une pierre vivante de cette maison, et un sacrificateur appartenant à cette sainte sacrificature.

Si nous avions approché l'un des fils d'Aaron pour lui demander comment il était devenu sacrificateur, il nous aurait sans doute dit que c'était d'abord par naissance ; puis que, étant né dans la famille sacerdotale, il était entré dans la sacrificature par le lavage d'eau, l'aspersion de sang et l'onction d'huile, selon le commandement d'Exode 29. Nous aussi, nous sommes sacrificateurs de naissance. Étant nés de Dieu, nous sommes sacrificateurs de Dieu. Nous aussi nous avons eu le lavage d'eau par la parole (1:22-23), et nous avons été rachetés

par le sang, le précieux sang de Christ (1:19), et nous avons reçu l'Esprit, typifié par l'huile, bien que ce trait particulier ne soit pas placé devant nous dans le passage que nous considérons. Nous sommes venus à Christ (2:4), et nous sommes donc sacrificateurs, de la même manière que les fils d'Aaron étaient sacrificateurs en tant que descendants d'Aaron, et lui étaient ainsi associés dans le service de sacrificateurs.

Tout croyant aujourd'hui est donc sacrificateur. Mais nous devons nous souvenir que c'est une chose d'être sacrificateur, et c'en est une autre de vraiment entrer dans la fonction sacerdotale, et d'exercer cette fonction réellement. Le premier exercice de notre sacrificature est envers Dieu, dans l'offrande du sacrifice de louanges ; ce sont des sacrifices « agréables à Dieu par Jésus Christ », car Il est notre grand souverain sacrificateur, comme l'atteste si bien l'épître aux Hébreux. Tout ce que nous offrons, nous l'offrons par Lui ; et ceci explique que ce soit agréable à Dieu puisqu'Il est Celui qui est choisi et précieux aux yeux de Dieu, selon le v. 6.

3.3.5 - 1 Pierre 2:7-8

Mais il ne faut jamais oublier qu'Il n'est pas élu et précieux, ni acceptable aux yeux de l'homme. Tout au contraire, Il est méconnu et rejeté. Le fait est que l'homme est devenu une créature désobéissante, comme le rappelle le v. 7. Au lieu d'entrer dans les plans de Dieu, il désire poursuivre ses propres plans. Au lieu d'être content de ce que Dieu édifie et d'être appelé à en faire partie comme une pierre vivante, l'homme désire construire un édifice pour son propre compte — un édifice conforme à ses propres idées déchues, et dont le résultat soit à sa gloire. Quand le Seigneur Jésus vint, les hommes essayèrent de Le faire entrer dans leur construction, et n'y réussirent pas. S'Il avait consenti à adopter les idées de l'homme, il en aurait été autrement. Ils auraient été ravis que quelqu'un d'aussi important que Lui soit le supporter du gouvernement romain, de la philosophie grecque et de la religion juive, ou même qu'Il les développe. Venant comme Il le fit, de la part de Dieu, Il dévoilait leur folie, et n'entrait dans aucune de leurs idées. C'était comme s'Il était une pierre de forme si particulière qu'on ne pouvait la faire cadrer avec aucune niche du temple imposant de la renommée humaine. C'est pour cela qu'Il est devenu « la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée », et « une pierre d'achoppement et un rocher de chute » pour les hommes orgueilleux qui Le rejetaient, tandis qu'Il fut élevé par Dieu au rang de « maîtresse pierre du coin » dans l'édifice divin.

3.4 1 Pierre 2:9-10

Par conséquent, nous qui sommes sacrificateurs de Dieu en association avec Lui, nous ne faisons pas plus partie que Lui de l'édifice humain, ni du système-monde de l'homme, bien que nous ayons une autre fonction sacerdotale qui se rapporte directement au monde dans lequel nous passons. Comme le dit le v. 9, nous sommes « une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis ». Nous sommes ceux que Dieu a choisis, et séparés pour Lui-même. Dans l'ère à venir, le caractère royal de notre sacrificature sera bien plus manifeste que maintenant, mais déjà maintenant nous avons pour mission d'annoncer les louanges, les vertus et les excellences de Dieu dans ce monde désobéissant. Voilà notre service sacerdotal envers l'homme.

1 Corinthiens 6:2 nous dit que, dans l'ère à venir, les saints vont juger le monde. Comme sacrificature royale, nous aurons alors pour mission d'exercer Ses jugements. Nous sommes des sacrificateurs royaux aujourd'hui, mais avec la mission d'exercer Sa justice excellente exprimée en grâce, et d'annoncer Son caractère comme lumière et amour. Ceci, bien sûr, nous le faisons bien davantage par ce que nous *sommes*, plutôt que par ce que nous *disons*. C'est le caractère, l'esprit et l'attitude du sacrificateur royal qui comptent tellement.

Certains se sentent-ils enclins à déclarer que c'est une tâche impossible ? Non, elle ne l'est pas ! Difficile peut- être, parce qu'elle ne nous est pas naturelle à nous qui sommes encore des hommes dans la chair ; mais elle est suffisamment naturelle aux sacrificateurs auxquels nous appartenons, qui sont nés de nouveau, qui sont rachetés et en qui l'Esprit habite. Cette tâche est *possible*, oui, parce que nous-mêmes avons été les objets de la grâce que nous avons maintenant à annoncer aux autres. Nous avons été appelés « des ténèbres à sa merveilleuse lumière ».

On peut bien imaginer l'un de ces Juifs convertis à qui Pierre écrivait, s'écrier alors : « des ténèbres ! Mais Pierre, tu oublies que nous n'avons jamais été des païens plongés dans les ténèbres de l'ignorance comme les autres ! » Et nous, qui avons été élevés dans des conditions d'une civilisation éclairée et christianisée, nous pourrions tenir les mêmes propos. L'apôtre aurait répondu : « Je le sais, mais votre judaïsme était, malgré tout, ténèbres ». Dieu n'était pas pleinement révélé, Il n'était pas « dans la lumière » (1 Jean 1:7), lorsque l'on considère le judaïsme dans sa pureté originelle. Et quand il fut corrompu par une masse de traditions et d'observances des pharisiens, alors oui il fut ténèbres.

Tout était ténèbres pour nous, que nous soyons sortis du judaïsme ou du

paganisme, ou d'une chrétienté corrompue et qui se borne à en porter le nom ; mais maintenant nous sommes dans une lumière merveilleuse ; nous sommes le peuple de Dieu, ayant obtenu miséricorde.

Sa merveilleuse lumière ! Est-ce ce que nous ressentons à son égard ? Le monde plonge de plus en plus profondément dans ses ténèbres et son incrédulité. Ses savants, scientifiques et philosophes, remplissent l'air de leurs cris de triomphe au sujet de leurs investigations et de leurs découvertes. Mais en réalité ils sont comme des hommes qui s'accrochent à des ombres fugaces, tandis que leur science est un brouillard qui recouvre tout. Leurs découvertes leur permettent de faire dans le monde beaucoup de choses intelligentes et étranges, mais il ne s'y trouve aucun rayon de lumière sur ce qui est au-delà de la tombe. Et nous voici mis dans la lumière de Dieu pleinement révélé en Christ, dans la lumière de Sa grâce, de Ses propos, de Sa gloire. Étudions-nous ces choses pour devenir de plus en plus éclairés et, par conséquent, lumineux nous-mêmes ?

Par une nuit sans nuages au moment de la pleine lune, nous avons le bénéfice de cet astre qui brille par reflet de la lumière du soleil. Combien est merveilleuse la lumière du soleil qui fait briller si vivement un corps sombre ! Eh bien, le monde est encore dans les ténèbres, car il tourne le dos à Dieu. Nous sommes dans la lumière de Sa vérité et de Sa grâce — la lumière de la connaissance de Lui-même. On se rend compte à quel point cette lumière est merveilleuse quand on voit qu'elle peut faire que des gens obscurs et sans attrait comme nous, puissent annoncer Ses excellences et Le refléter Lui.

Oh ! Puissions-nous être plus pleinement dans la clarté sans nuage de la MERVEILLEUSE LUMIÈRE de Dieu !

3.5 1 Pierre 2:11

Au v. 11 du ch. 2, Pierre tourne la merveilleuse lumière de Dieu vers les vies quotidiennes des sacrificateurs saints et royaux auxquels il écrit, en s'adressant à eux comme des « pèlerins (ou : forains selon les versions) et étrangers ».

Ils étaient bien sûr étrangers dans les pays où ils étaient dispersés (1:1), mais ce n'est pas à cela qu'il est fait allusion ici. *Tout* chrétien est un pèlerin et un étranger, et nous n'avons pas à en être surpris, car du fait même que nous sommes introduits dans une relation si proche et si honorée avec Dieu, il s'ensuit une rupture correspondante d'avec le monde. Le monde est entièrement opposé à Dieu, et nous ne pouvons pas être des deux partis en même temps. Ce doit être l'un ou l'autre. Pour nous, ce qui nous revient, c'est la relation et la communion

avec Dieu, et donc le caractère de pèlerins et étrangers dans le monde. Le monde lui-même a commencé avec Caïn, qui était « errant (ou : fugitif) et vagabond » (Gen. 4:12) (*). Nous pouvons résumer le sujet ainsi :

- Un fugitif est un homme qui a fui sa maison
- Un vagabond est un homme qui n'a pas de maison
- Un étranger est un homme qui est loin de la maison
- Un pèlerin est un homme en route vers sa maison.

(*) note Bibliquest : le monde a commencé plutôt quand Caïn, refusant la sentence de Dieu qui faisait de lui un homme errant et vagabond, s'est établi dans une ville et y a exercé toute l'activité du monde (Gen. 4:17-24).

La présence effective de Dieu est la vraie maison, le vrai chez-soi, de nos âmes, et nous sommes détachés du système du monde de sorte que nous y sommes étrangers, bien que nous y soyons laissés pour un temps pour manifester les excellences de Dieu. Pourtant, nous n'errons pas sans but, car nous sommes aussi des pèlerins ; et cela signifie que nous avons un objectif devant nous — un but précis vers lequel nous cheminons.

Le monde est consumé par des convoitises ou désirs charnels, et par conséquent adonné à la satisfaction de ces désirs. Le chrétien a d'autres désirs, d'ordre spirituel, qui ne procèdent pas du tout de la chair, et la seule manière de les entretenir est de s'abstenir des désirs de la chair. C'est une affaire très personnelle.

3.6 1 Pierre 2:12

Le v. 12 traite de nos vies en relation avec les autres. Les gens des nations étaient naturellement très critiques vis-à-vis de ces Juifs séjournant parmi eux, et ils étaient disposés à parler contre eux. Quand l'un de ces derniers devenait chrétien, ces Gentils étaient encore plus que jamais disposés à les dénoncer, comme en témoigne la manière dont les chrétiens de nos jours sont dénoncés s'ils donnent au monde la moindre occasion de le faire. C'est pourquoi toute leur manière de vivre devait être juste et honnête. Les Juifs, avec leurs instincts notoirement forts quand il s'agit de faire du profit, pouvaient avoir particulièrement besoin de cette exhortation, mais qui d'entre nous n'en a pas besoin quoi qu'il en soit ? Si nous maintenons la justice, nos adversaires finiront

par glorifier Dieu. Il se peut qu'ils le fassent d'une manière qui assurera leur propre bénédiction. Ils le feront certainement quand Dieu les visitera en jugement.

3.7 1 Pierre 2:13-17

Les v. 13 à 17 développent en détail cette exhortation pour nous. Ces Juifs chrétiens de la dispersion, pouvaient bien être enclins à ne pas aimer un grand nombre de ces autorités des nations qui les dominaient, rois ou gouverneurs, et aussi les nombreuses ordonnances, lois et règlements institués, pour la plupart très différents de ce que Dieu avait donné par Moïse, et auxquels eux et leurs pères avaient été habitués. Pourtant ils devaient se soumettre. Le gouvernement était une institution divine, et ils devaient le reconnaître. C'est pourquoi eux, comme nous, avons à être soumis pour l'amour de Dieu. Le chrétien est bien sûr libre, car il se tient dans la liberté de Christ. Mais il ne doit pas utiliser cette liberté comme « d'un voile pour la méchanceté », pour faire passer en quelque manière sa mauvaise humeur sur les autres ; mais il doit considérer la liberté comme la liberté de servir Dieu, et le service de Dieu requiert la soumission aux autorités établies ici-bas.

Le sujet est résumé de façon concise au v. 17, et nous y trouvons ce qui convient aux « serviteurs de Dieu ». Vis-à-vis de tous les hommes : les honorer. Vis-à-vis des frères, c'est-à-dire des croyants : les aimer. Vis-à-vis de Dieu : Le craindre. Vis-à-vis du roi, le représentant de toute autorité humaine : L'honorer. En accomplissant cela, nous faisons la volonté de Dieu, et nous réduisons au silence les adversaires insensés.

3.8 1 Pierre 2:18-20

Ayant donc exhorté tous les croyants à la soumission, l'apôtre, au v. 18, s'adresse plus particulièrement aux serviteurs, aux domestiques. Le terme utilisé ne signifie pas exactement « esclaves », mais plutôt « employés de maison ». Ceux-ci aussi sont sujets à l'autorité, et spécialement aux maîtres qu'ils servent. Ces maîtres peuvent souvent être des gens du monde, au mauvais caractère. Le domestique peut, par conséquent, avoir souvent à souffrir à tort. Il n'y a pas d'honneur pour le chrétien si, souffrant pour avoir mal agi, il le prend patiemment. Telle est la manière divine de penser, bien que de nos jours les gens, y compris les chrétiens, acceptent très mal d'être un peu repris pour leurs fautes. Ce qui plaît à Dieu, c'est d'accepter patiemment de souffrir pour avoir bien agi,

et pour avoir agi en conscience envers Dieu (1:19). Rien ne nous est plus difficile naturellement. Quelle indignation nous ressentons quand nos bonnes actions ne servent qu'à nous attirer des ennuis !

3.9 1 Pierre 2:21-23

Qu'est-ce qui nous aidera en cela ? Deux choses : d'abord, l'exemple de Christ ; ensuite Son sacrifice expiatoire et ses résultats.

Les v. 21 à 23 nous parlent de la première de ces aides. Personne n'a agi jamais aussi bien que le Seigneur Jésus. Personne autant que Lui n'a jamais été si mal apprécié, rabaissé et persécuté. De plus, Il n'a pas commis de péché, et aucune ruse n'a jamais été dans Sa bouche. Il n'y avait rien en Lui ni dans Sa vie qui justifiât qu'on Le traitât sans considération. Pourtant, personne n'a souffert comme Lui, et personne n'a jamais enduré la souffrance avec autant de douceur et de perfection. Il a accompli la parole d'Ésaïe 53:7 : « Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche. Il a été amené comme un agneau à la boucherie, et a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent ; et il n'a pas ouvert sa bouche ». En tout cela Il a été un exemple pour nous, car nous sommes appelés à suivre Ses pas dans Son chemin. Considérer Christ dans toute la gloire de Sa perfection ne peut manquer d'avoir son effet sur nous, rendant nos pensées et nos voies conformes aux Siennes. Si nous sommes appelés à souffrir, nous aussi nous nous en remettrons à Celui qui juge justement, au lieu d'essayer de nous faire justice nous-mêmes.

3.10 - 1 Pierre 2:24-25

Mais même alors, nous ne sommes pas comme Il était, car nous avons des péchés et Lui n'en avait pas. Nous avions donc besoin du sacrifice expiatoire dont parle le v. 24. Lui qui n'avait pas commis de péché « a porté nos péchés en son corps sur le bois ». C'est quelque chose qui nous dépasse. En cela nous ne pouvons pas suivre Ses traces.

Toutes les parties de ce merveilleux verset méritent un examen attentif de notre part. *Lui-même* a porté nos péchés, et personne d'autre. Il *a porté nos péchés*. Ésaïe 53 a dit qu'Il porterait nos langueurs et serait chargé de nos douleurs, mais il a aussi prédit qu'Il serait « blessé pour nos transgressions » et « meurtri pour nos iniquités », et frappé «à cause de la transgression de mon peuple », et son âme livrée « en sacrifice pour le péché ». Ces péchés, c'était les *nôtres*, car le verset parle précisément de l'œuvre de Christ, non pas vis-à-vis de

Dieu à titre de propitiation, mais vis-à-vis du croyant comme portant ses péchés (*ses* péchés, et non les péchés de tout le monde).

De plus, Il a porté nos péchés *en Son corps*. Il a été véritablement notre substitut. Nous avions péché dans nos corps, et Lui étant devenu véritablement un homme, à part le péché, Il a porté nos péchés dans Son corps saint en sacrifice pour le péché. Il a accompli cela *sur le bois*, car c'est exclusivement dans Sa mort que l'expiation a été faite. Il n'a pas porté nos péchés durant Sa vie, mais dans Sa mort, et nous sommes guéris par Ses meurtrissures, comme Ésaïe 53 l'a aussi déclaré.

Mais alors Il a porté nos péchés et nous a délivrés des coups que nos péchés méritaient, non pas pour nous laisser continuer à pécher, mais plutôt pour que nous soyons désormais morts à notre ancienne vie de corruption mondaine, et aux péchés qui en découlent, et que nous vivions maintenant dans la justice pratique, pour que nous soyons délivrés de la pratique des péchés et de la puissance du péché.

Il peut être utile de comparer ce verset avec la vérité exposée en Romains 6. Il s'agit là *du* péché — le péché comme tyran et maître — et ici *des* péchés. Là nous avons à nous reconnaître comme morts au péché, et vivants pour Dieu. Ici nous avons à être morts aux péchés et vivants à la justice. Dans les deux cas la croix de Christ est ce dont tout découle ; mais en Romains 6, c'est le croyant qui la prend en compte par la foi dans son expérience. Ici c'est le résultat pratique qui suit. Le croyant conséquent devient comme un homme mort à l'égard de tous les péchés qui lui plaisaient auparavant, et il vit maintenant pour faire la volonté de Dieu, ce qui est la justice pratique. Et ceci à cause du fait que Celui qui est mort pour lui comme l'Agneau du sacrifice, vit maintenant comme le Berger et le Surveillant de son âme. Nous étions vraiment « errants comme des brebis » — une dernière référence à Ésaïe 53, mais maintenant nous avons un Berger vivant pour nous conduire dans les sentiers de justice à cause de Son nom (Ps. 23:3).

4 - Chapitre 3

4.1 1 Pierre 3:1-7

Dans les premiers versets du ch. 3, l'apôtre continue l'exhortation à la soumission commencée au v. 13 du ch. 2. En 2:18 il l'appliquait à ceux qui socialement étaient dans une place de sujétion. Maintenant il l'applique à ceux qui ont une place de soumission dans la grande relation naturelle qui est le fondement de toutes les relations humaines.

L'épouse chrétienne a à être soumise à son mari. S'il est croyant, *il* obéit à la Parole, et *elle* lui obéit. Un arrangement très excellent et délicieux établi selon la sagesse de Dieu ! Rappelons que soumission ne signifie pas infériorité. Dans des partenariats d'affaires, deux hommes peuvent être associés à parts égales, et pourtant l'un d'eux est reconnu comme l'associé principal qui décide en dernier ressort. Ainsi dans le lien du mariage, l'homme a été, par la création, formé pour être l'associé senior, celui qui a la place dirigeante, et la femme pour avoir la place de soumission, bien qu'elle soit, avec son mari, héritière de la grâce de la vie, et qu'elle partage avec lui ses exercices et ses prières. Si le mari aime et honore sa femme comme cohéritière et associée, et qu'elle l'honore et lui obéit, il en résulte un mariage idéal.

Mais, comme l'indique le premier verset, certaines épouses croyantes peuvent avoir des maris qui, n'étant pas convertis, n'obéissent pas à la parole. Dans ce cas, l'épouse convertie a encore à agir envers lui comme la Parole l'indique. En tout cas, elle doit être une épouse chrétienne et laisser son christianisme briller dans une manière de vivre pure (3:2), évitant les artifices mondains de parure et de vêtements (3:3), manifestant « un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu » (3:4), et une soumission à son mari jointe à une activité de faire le bien et à un esprit de calme confiance en Dieu (3:5-6). Bien des maris ont été « gagnés » sans parole, par une telle manière de vivre.

L'« église », dominée par les principes du 20ème siècle peut bien retrancher le mot « obéir » des cérémonies de mariage, mais voyez ce que vous, épouses chrétiennes, vous allez manquer si vous le chassez de vos cœurs et de vos pensées ! Si votre époux est inconverti, vous manquerez la joie de le gagner. Si votre mari est croyant, combien on peut perdre la grâce de la vie et la prière !

4.2 1 Pierre 3:8-13

Le v. 8 nous amène à la dernière parole de l'apôtre en rapport avec la soumission. Un esprit de grâce, doux et humble doit caractériser tous les croyants. Nous ne devons jamais céder au mal ou aux récriminations sur le principe d'œil pour œil et dent pour dent, mais d'avoir toujours un esprit porté à bénir, puisque nous recevons la bénédiction de la part de Dieu, et ceci parce que nous sommes placés comme des pèlerins sous Son saint gouvernement.

Les principes du gouvernement de Dieu vis-à-vis de Son peuple ne changent pas. Quand David écrivait le Psaume 34, c'était la dispensation de la loi, et le peuple de Dieu occupait la place de serviteurs. Aujourd'hui c'est la période de la grâce, et nous sommes devant Dieu comme Ses fils, selon Gal. 3:23 à 4:7. Pourtant l'apôtre Pierre peut citer les paroles de David au Psaume 34 comme s'appliquant également à nous. Nous moissonnons ce que nous semons dans le gouvernement de Dieu ; et la manière de « voir du bien », c'est de « faire le bien », comme les v. 10 à 13 de notre chapitre nous le montrent. Bien des évènements désagréables dans nos vies sont clairement le résultat de notre mauvais comportement. Si nous semions plus de bien, nous récolterions davantage de bien.

4.3 Parallèle entre les livres de Moïse et 1 Pierre 1 à 3

Arrivés là, notons la manière remarquable avec laquelle l'apôtre a placé devant nous dans ses grandes lignes la vérité exposée dans les livres de Moïse en type et historiquement.

La Genèse est le livre de l'ÉLECTION. Elle nous montre comment Dieu choisit Abel et Seth, et non pas Caïn ; Sem et non pas Cham ; Abram et non pas Nakhor ; Isaac et non pas Ismaël ; Jacob et non pas Ésaü, Joseph et non pas Ruben, Éphraïm et non pas Manassé. Pierre place devant nous avant tout la grâce de Dieu qui choisit (1:2).

L'Exode est le livre de la RÉDEMPTION. Israël a été racheté hors d'Égypte, et amené à Dieu. Pierre se met à nous dire comment nous avons été rachetés par le précieux sang de Christ, et amenés à Dieu avec notre foi et notre espérance en Lui (1:18-21).

Le Lévitique est le livre de la SACRIFICATURE. Il contient des directives quant aux sacrifices pour guider les sacrificateurs, quant aux usages et à la pureté qui conviennent aux sacrificateurs. Pierre place devant nous la sacrificature chrétienne, sa constitution et ses privilèges (1:22 à 2:10).

Le livre des Nombres est celui du DÉSERT. Il révèle spécialement le voyage d'Israël dans le désert avec toutes ses vicissitudes et ses leçons. Pierre,

lui, nous instruit en ce qui concerne notre pèlerinage, et la conduite qui nous convient pendant celui-ci (2:11 à 3:7).

Le Deutéronome est le livre du GOUVERNEMENT DE DIEU. Israël y est averti des conséquences de la désobéissance, et de la récompense de l'obéissance. Nous sommes juste arrivés à la partie de l'épître au chapitre 3 où Pierre nous avertit que, bien que nous soyons comme chrétiens placés dans la grâce de Dieu, nous venons sous Son gouvernement, et nous aurons à rendre compte dans ce cadre.

4.4 1 Pierre 3:14-17

Le v. 14 introduit une autre considération. Il se peut bien sûr que nous souffrions à cause de notre propre folie sous le gouvernement de Dieu. Il se peut, d'autre part, que nous recevions de la bénédiction sous le gouvernement de Dieu, et que nous soyons quand même appelés à souffrir pour la justice. S'il en est ainsi, Dieu garantit notre bonheur à travers cette souffrance. Nous n'avons pas à avoir peur des hommes, mais en sanctifiant le Seigneur le Christ dans nos cœurs, nous avons à témoigner avec douceur de la vérité tout en gardant une bonne conscience en vivant saintement.

Remarquez en passant comment le v. 15 montre à l'évidence la vraie force du mot « sanctifier ». Ce n'est pas premièrement « rendre saint », car le Seigneur ne peut être plus saint qu'Il n'est. Il peut cependant être, dans nos cœurs, *mis à part* dans Sa propre place de gloire et de suprématie et d'autorité. Sanctifier signifie « mettre à part ».

4.5 1 Pierre 3:18

Or personne n'a jamais souffert comme Christ. Il est notre Exemple suprême. Mais Ses souffrances, comme le v. 18 les présente, relevaient d'une classe à part et qui nous dépasse complètement, car Il a souffert pour les péchés comme Substitut, le Juste pour les injustes. Le mot « substitution » ne se trouve pas dans notre version de la Bible, mais ce que le mot représente se trouve clairement dans ce verset. Notez le but de Ses souffrances en substitution : « afin qu'il nous amenât à Dieu », c'est-à-dire faisant que nous soyons totalement chez nous en Sa présence, étant dans l'état convenable pour y être. Sommes-nous tous complètement à l'aise avec Dieu, heureux comme chez nous, dans nos cœurs et nos consciences ?

4.6 1 Pierre 3:19-20a

Le Seigneur Jésus a souffert pour les péchés jusqu'à la mort, et Il est ressuscité par l'Esprit ou dans l'Esprit, le jour de Sa chair étant achevé. Par l'Esprit Il a aussi prêché avant le déluge à ceux qui sont maintenant des esprits en prison. Ces personnes, qui sont maintenant des esprits en prison, étaient des hommes et des femmes qui marchaient sur la terre au temps de Noé, et Christ en Esprit (ou l'Esprit de Christ) leur parlait par la bouche de Noé. Ils ont été désobéissants, d'où leur emprisonnement actuel en hadès, le monde invisible. L'Esprit de Christ parlait par les prophètes de l'Ancien Testament, selon le v. 11 du ch. 1. Il parla aussi par Noé.

Si l'un de nos lecteurs a des doutes sur l'explication correcte de notre passage, qu'il se tourne vers Éph. 2 et lise les v. 13 à 18. L'ayant fait, il trouvera que le « Il » du v. 16 (auquel le « Il » du v. 17 se réfère) est indubitablement le Seigneur Jésus. Au v. 17 « vous qui étiez loin » représente les Gentils, c'est-à-dire les nations ; « ceux qui étaient près » représente les Juifs. Le passage déclare alors que, ayant enduré la croix, le Seigneur Jésus « est venu, et a annoncé la bonne nouvelle de la paix » aux nations. Quand ? Comment ? Jamais personnellement. Il a fait cela seulement par la bouche des apôtres et d'autres qui étaient remplis de Son Esprit. C'est exactement la même figure de langage qui est utilisée à la fois dans ce passage d'Éph. 2 et dans celui de 1 Pierre 3:18-19.

4.7 1 Pierre 3:20b-21

Il résulte de ce témoignage antédiluvien de l'Esprit de Christ que seules huit personnes furent sauvées à travers les eaux du déluge ; une petite poignée vraiment, le plus simple résidu de l'ère précédente. Or le baptême (3:21), qui n'est qu'une figure, a justement cette force. Le déluge a séparé ce petit résidu de la période antédiluvienne pour que, par les eaux de la mort, ils soient dissociés de l'ancien monde et entrent dans le nouveau. Les Juifs convertis auxquels Pierre écrivait étaient exactement dans cette position. Eux aussi n'étaient qu'un faible résidu, et par leur baptême ils étaient dissociés de la masse de leur nation qui était sous la colère et le jugement, pour qu'ils puissent venir sous l'autorité de leur Messie ressuscité et glorifié. Le baptême est en figure la dissociation par le moyen de la mort, et c'est dans ce sens qu'il sauve. Les Juifs comme nation étaient comme un bateau qui sombre ; être baptisé c'était couper formellement le dernier lien avec eux, ce qui signifiait le salut hors de la ruine nationale. D'où les paroles de Pierre en Actes 2:40 : « *Sauvez*-vous de cette génération perverse ». Qu'est-ce qu'on trouve ensuite ? « Ceux donc qui reçurent sa parole, furent

baptisés » (2:41).

Le baptême n'accomplit rien de vital ni d'éternel, car c'est « une figure ». Cependant ce n'est pas un simple lavage cérémoniel comme l'étaient les « baptêmes » ou ablutions juives. C'est plutôt la « réponse » ou « la demande d'une bonne conscience envers Dieu », comme nous le voyons avec l'eunuque et avec Lydie (Actes 8:36 et 16:15). Une bonne conscience l'accepte avec joie, et même le demande, considérant le baptême comme de la fidélité au Seigneur pour être en figure coupé de l'ancienne vie, comme Lui fut effectivement retranché dans la mort, et être ainsi identifié avec Lui.

4.8 1 Pierre 3:22

Cependant tout n'est valide que « par la résurrection de Jésus Christ ». Car s'il n'y avait pas réellement et effectivement un nouveau monde de vie et de bénédiction qui nous soit ouvert par Sa résurrection, qui couperait ses liens d'avec l'ancien ? C'est par la résurrection que ces chrétiens ont été régénérés pour une espérance vivante, selon 1:3. Ils voulaient volontiers descendre dans les eaux du baptême, et dire ainsi un adieu formel à leur ancienne position de Juifs qui étaient devant un jugement imminent (voyez 1 Thes. 2:14-16), en raison du vaste cortège de grâce et de gloire et d'espérances vivantes, qui leur étaient révélées et assurées par la résurrection du Seigneur Jésus.

Toutefois, non seulement Christ est ressuscité, mais Il est monté au ciel et est déjà assis à la droite de Dieu, ce qui signifie qu'Il est l'Administrateur désigné de toute la volonté de Dieu. Un puissant homme d'affaires qui a un adjoint très capable agissant pour lui et exécutant ses désirs, en parle souvent comme étant « son bras droit ». Le Seigneur Jésus est véritablement « l'homme de ta droite » dont parle le psalmiste (Ps. 80:17), et nous avons été baptisés pour Lui, et nous sommes venus sous Son autorité. Tous les « anges, et autorités, et puissances » Lui sont soumis.

4.9 1 Pierre 3:15-22

Quel grand encouragement pour nous ! Rappelez-vous que tous ces versets 15 à 22 découlent de la pensée qu'il se peut que nous ayons à souffrir pour la justice. C'est juste au moment où les Juifs convertis coupaient leurs liens d'avec le judaïsme en étant baptisé, qu'ils commençaient à souffrir. Mais alors, en étant baptisé pour le Seigneur Jésus, ils venaient sous l'autorité de Celui qui est assis à la place de l'autorité et de l'administration suprêmes, et puisque toutes les

puissances lui sont soumises, aucune puissance ne pouvait les toucher sans Sa permission.

Pareillement, quand nous gens des nations convertis, nous coupons nos liens d'avec le monde, nous avons à subir la souffrance, mais nous aussi, nous sommes sous l'autorité suprême de Christ, et nous n'avons rien à craindre.

5 - Chapitre 4

5.1 1 Pierre 4:1-6

5.1.1 - 1 Pierre 4:1

Ceux d'entre vous qui ont suivi avec attention jusqu'ici cette portion de l'Écriture, ont peut-être remarqué que la pensée des souffrances, à la fois de Christ et de ceux qui Le suivent, a tenu une grande place depuis le v. 11 du ch. 2 où nous avons commencé la partie pratique et exhortative de l'épître.

Il est très clair que le chrétien doit s'attendre à souffrir. Sa vie doit être une vie consistant à faire le bien, mais il peut avoir à souffrir pour faire le bien (2:20). Sa vie doit être une vie de justice, mais il peut avoir à souffrir pour la justice (3:14). Le premier verset du ch. 4 revient sur ce sujet, et nous instruit de nous armer pour le conflit, en ayant la pensée que nous aurons à souffrir. C'était l'esprit qui animait Christ. Il a souffert pour nous dans la chair, et cela même jusqu'à la mort (3:18). Il y a bien sûr une différence. Il a souffert pour nous en expiation, ce que nous ne pourrons jamais faire. « Il a souffert lui-même, étant tenté » (Héb. 2:18), parce qu'étant parfaitement saint, la seule pensée du péché lui faisait horreur. Nous souffrons en refusant la tentation et en cessant de pécher, parce que, hélas ! le péché séduit la chair qui est en nous. Si nous satisfaisons la chair, nous ne souffrons pas, mais nous péchons. Si nous refusons la tentation, et que nous en avons fini avec le péché, la chair souffre au lieu d'être satisfaite. Mais c'est juste cette souffrance qui nous incombe.

5.1.2 - 1 Pierre 4:2

Quand nous étions inconvertis, nous vivions en passant notre temps à satisfaire nos désirs naturels sans avoir aucun égard à la volonté de Dieu. Maintenant c'est exactement l'inverse pour nous, comme l'indique le v. 2. Nous ferons bien de nous souvenir que Dieu divise nos vies en deux parties : le passé, et le reste de notre temps dans la chair ; l'heure de la conversion marque la frontière entre deux. Dans la première partie de nos vies, nous accomplissions la volonté des nations qui n'avaient jamais à être soumise à la loi de Dieu. Maintenant nous avons à accomplir la volonté de Dieu, qui nous a été révélée en Christ, non pas simplement par la loi.

5.1.3 - 1 Pierre 4:3-4

Cependant à cause du fait même que nous n'agissons pas comme le monde, nous sommes exposés à l'aversion et à la critique du monde. Ils sont toujours nombreux ceux qui pensent et parlent en mal de ce qu'ils ne peuvent pas comprendre. Le croyant n'a pas à en être troublé, car il y en a Un qui est prêt à juger les vivants et les morts, et les accusateurs auront à se présenter devant Lui.

5.1.4 - 1 Pierre 4:5-6

Or la base de tout jugement sera le témoignage sur Dieu et sur Sa vérité qui aura pu être rendu à ceux qui sont soumis à Son jugement ; autrement dit, la responsabilité de chacun sera mesurée selon le témoignage divin qu'ils auront entendu. L'évangile du v. 6 n'est pas l'évangile chrétien en particulier. C'est juste une bonne nouvelle comme il en a été prêché aux gens à diverses époques dans les temps passés, et qui sont maintenant morts. Cela se réfère en particulier à la bonne nouvelle du salut par l'arche lors du déluge, car l'expression « les morts » se rapporte aux mêmes personnes auxquelles l'apôtre a fait allusion en 3:19-20. Tout au long des âges passés, il y avait aussi la bonne nouvelle d'un Libérateur qui viendrait ; et alors, comme maintenant, la bonne nouvelle a toujours séparé en deux classes les gens qui l'entendent : ceux qui la refusent ou la négligent, et qui auront à subir le jugement comme hommes dans la chair ; et ceux qui la reçoivent et qui par conséquent vivent dans l'esprit en ce qui concerne Dieu. Ceux qui passent ainsi de la mort à la vie en écoutant la Parole de la bonne nouvelle de Christ, ne viennent pas en jugement, comme un autre passage nous l'assure (Jean 5:24).

5.2 1 Pierre 4:7-11

5.2.1 - 1 Pierre 4:7

Or nous, chrétiens, nous avons à nous souvenir que nous sommes arrivés à la fin de toutes choses. Il est évident que Pierre ne voulait pas dire quand il écrivait (environ vers l'an 60 de notre ère) qu'on avait atteint *la fin de cette*

dispensation, mais plutôt que *la dispensation de la fin* était atteinte, c'est-à-dire « les derniers temps ». Le juge est tout à fait prêt, comme le dit le v. 5. Il se tient « devant la porte » (Jacq. 5:9), prêt à entrer au tribunal et à s'asseoir sur Son trône afin que la séance de jugement puisse commencer. Toutes choses étaient alors tout à fait prêtes pour le jugement au tout début de cette époque où nous vivons, et c'est seulement la grande patience de Dieu qui retient le jugement, comme la seconde épître de Pierre nous le dit. Combien nous devrions donc être sobres et veiller pour prier !

5.2.2 - 1 Pierre 4:8-9

Plus que cela, nous devrions être marqués par un amour fervent entre nous, et par l'utilisation de tous les dons et capacités à la gloire de Dieu, duquel toutes choses procèdent. Le monde est un endroit froid et critique, le cercle chrétien devrait être un lieu d'amour fervent. Quand un tel amour existe parmi les chrétiens avec ferveur, il s'exprime passivement en couvrant une multitude de péchés, et activement dans les dons et l'hospitalité. Il y a, hélas, de nombreux péchés, même parmi les vrais chrétiens. Le monde ennemi se réjouit de publier les péchés des croyants, en les criant sur les toits. L'amour dans le cercle chrétien les ressent comme si c'était les siens propres, et les couvre. Quand un croyant s'occupe à publier les péchés de quelque autre chrétien, il publie par-là sa propre condition charnelle. Beaucoup de croyants feraient très attention à ne pas publier les péchés d'autres croyants qui se réunissent avec eux dans leurs rassemblements ; sommes-nous aussi soigneux à l'égard des croyants qui ne se rassemblent pas avec nous ?

5.2.3 - 1 Pierre 4:10-11

Quoi que nous ayons reçu de la part de Dieu, nous l'avons en dépôt pour le bénéfice de tous les saints. La grâce de Dieu est très diverse et variée. Celui-ci peut parler, un autre peut servir. Celui qui parle doit parler comme oracle de Dieu. Celui qui sert doit le faire comme avec la force que Dieu donne ; et ainsi ceux qui bénéficient soit des paroles soit des services, feront tout remonter à Dieu, et ils Le glorifieront Lui et non pas celui qui a été le moyen ou le canal de ce bienfait. Parler « comme oracle de Dieu » ne signifie pas « selon la parole de Dieu », bien qu'évidemment nous ayons toujours à parler ainsi ; mais cela

signifie : parler comme porte-parole de Sa parole. Si un orateur vient nous parler de ce qu'*il pense*, nous dire quelles sont *ses impressions et ce qu'il conçoit*, nous finissons par penser qu'il est un homme vraiment merveilleux, et par lui rendre hommage comme à une sorte de héros spirituel. Si inversement, il nous donne juste ce qui est vraiment la Parole de Dieu, nous sommes subjugués, et nous glorifions Dieu, au lieu de glorifier cet homme.

Si l'amour fervent prévaut, nous ne nous donnerons pas seulement l'un à l'autre notre dû, mais nous donnerons aussi à Dieu ce qui Lui est dû. Les choses seront justes dans le cercle chrétien, même si le monde extérieur est très opposé.

5.3 1 Pierre 4:12-16

5.3.1 - 1 Pierre 4:12

Au v. 12, l'apôtre revient au sujet de la souffrance pour le chrétien, et il en parle avec davantage de clarté et avec une prévoyance prophétique. Il y avait là devant ces premiers chrétiens un « feu ardent », et il était même déjà sur eux. Cela devint très vite littéral, comme nous le savons, c'est-à-dire une épreuve par le feu. Ils ne devaient pas le compter comme « quelque chose d'extraordinaire ». Cette remarque nous enseigne que souffrir de la part du monde est quelque chose de normal pour le chrétien. Il se peut que nous ne le réalisions guère, du fait que nous vivons dans un pays de culture et de tolérance chrétiennes. Nous pouvons facilement en venir à considérer comme la normale pour nous d'avoir une vie d'aise et d'amusement dans le monde, et de subir la persécution comme quelque chose de très anormal. Si la persécution nous arrivait dessus, nous nous sentirions affligés et scandalisés.

C'est cette vue fausse des choses, et la mollesse qui fait se retirer devant la dureté des souffrances (2 Tim. 2:3) qui est largement la cause de la grande faiblesse actuelle. Seule une petite minorité de chrétiens dans le monde est prête à prendre fait et cause pour quelque chose, ou à résister contre quelque chose dans le monde. Un faible esprit de complaisance et de compromis est dans l'air. On évite la souffrance, mais la puissance et la joie sont perdues.

5.3.2 - 1 Pierre 4:13

Comment Pierre présente-t-il ce sujet de la souffrance ? Au v. 13, il nous

présente l'*honneur* d'avoir part aux souffrances de Christ, c'est-à-dire d'entrer dans des souffrances qui ont le même caractère que celles que Lui a endurées comme le grand témoin de Dieu dans un monde rebelle., D'après les comptes que fait Pierre, c'est un sujet de *réjouissance*, et ici il ne fait que prêcher ce que lui-même pratiquait, selon le récit d'Actes 5:41. Nous avons à nous réjouir maintenant, alors que la souffrance est en cours, et ainsi nous serons manifestement des conquérants en face de nos ennemis. Cependant le jour de la gloire de Christ se hâte, et alors nous nous réjouirons avec transports. Nous exulterons, du fait que les souffrances seront terminées et que le jour des récompenses sera arrivé. Les souffrances suprêmes de Christ seront couronnées par Sa gloire suprême. Ce sera notre honneur et notre joie d'avoir part à tous les deux. Qu'est-ce que nous considérerons comme le plus grand honneur en ce jour-là ? Ayons honte de nos cœurs timides et lâches !

5.3.3 - 1 Pierre 4:14

Mais nous n'aurons pas seulement des persécutions dans le monde, mais aussi de l'*opprobre*, et ceci est souvent le plus difficile à supporter. Supposons que nous soyons environnés d'opprobre, faut-il qu'on s'apitoie spécialement sur nous ? Pas du tout ! Nous sommes déclarés bienheureux et bénis si l'opprobre est « pour » le nom de Christ, ce qui veut dire que le monde nous voit comme Ses représentants. Le Seigneur Jésus fut autrefois dans ce monde le grand représentant de l'Éternel, et c'est à cause de cela qu'Il dût dire : « Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi » (Ps. 69:9). Ce n'était assurément pas pour Lui un déshonneur, et subir l'opprobre ou les outrages pour le nom de Christ est un honneur pour nous. Les hommes peuvent Le blasphémer et nous outrager, mais nous Le glorifions et l'Esprit qui demeure en nous repose sur nous comme l'Esprit de gloire et de Dieu. De nombreux chrétiens, qui sont passés par un tel opprobre, considèrent après coup de tels moments comme un temps de grande élévation spirituelle et de grande bénédiction.

5.3.4 - 1 Pierre 4:15-16

Nous devons être très attentifs à ne pas souffrir pour avoir mal fait, mais seulement comme chrétiens. Alors nous n'avons pas besoin d'être honteux, car nous pouvons glorifier Dieu à cet égard ou « en ce nom ». L'Esprit de Dieu

accepte et sanctionne ici le nom de *chrétiens* comme s'appliquant aux croyants. Ce nom a été utilisé en premier comme un sobriquet descriptif à Antioche (Actes 11:26). Son usage s'est généralisé plus tard (Actes 26:28), et maintenant il est formellement accepté par l'Esprit de Dieu. Nous pouvons donc l'accepter, et comme chrétiens nous glorifions Dieu comme Christ Lui-même l'a fait.

5.4 1 Pierre 4:17

L'apôtre exprime une autre pensée quant aux souffrances, au v. 17. Bien que cette souffrance vienne sur les chrétiens de la part du monde, elle est contrôlée par Dieu pour servir les objectifs de Son gouvernement, duquel l'apôtre nous a parlé au ch. 3. Maintenant, les actions gouvernementales de Dieu s'appliquent spécialement aux Siens. Il est bien sûr le Juge de tous, et tout le monde tombera finalement sous Son jugement. Mais Il tient des comptes à spécialement court terme pour ceux qui sont reconnus être en relation avec Lui, ceux de Sa maison. Quand des manquements surviennent et que le péché envahit le saint domaine de Sa maison, Il commence à faire sentir le poids de Son jugement au moyen de Ses actions gouvernementales.

Cette manière d'agir de Dieu était manifeste aux temps de l'Ancien Testament. Lisez Ézéchiel 8 et 9, et vous verrez. Le jugement devait avoir lieu à Jérusalem, et l'instruction était de « commencer par mon sanctuaire » (9:6). C'est ainsi que cela a commencé dans l'église de Dieu. Ces premiers chrétiens avaient à accepter les feux de la persécution comme permis par Dieu pour purifier Sa maison. Nous savons tous qu'il n'y a rien de tel que la persécution pour éliminer le faux du milieu du vrai.

5.5 1 Pierre 4:18-19

Mais si le jugement commence ainsi par la maison de Dieu, si Dieu ne les épargne pas, que va-t-il se passer pour ceux qui ne sont pas du tout en relation avec Lui ? Quelle sera leur fin ? Si le juste est sauvé difficilement, où paraîtront les impies et les pécheurs ? Ce sont des questions terribles qui n'admettent que des réponses d'une terrible importance.

Le juste peut être sauvé difficilement, comme l'illustrent de nombreux passages de l'Ancien Testament, mais il est néanmoins SAUVÉ. Il peut même avoir à souffrir jusqu'à l'extrême, c'est à dire la mort, selon la volonté de Dieu, comme l'indique le v. 19. S'il en est ainsi, il n'a qu'à continuer à faire le bien, et à remettre son âme entre les mains de Dieu, comme « à un fidèle Créateur ».

Nous connaissons Dieu non seulement comme le Créateur, mais aussi comme Sauveur et Père. Pourtant nous ne perdons pas le bénéfice de Le connaître comme Créateur, et comme fidèle à Son propre ouvrage.

Combien il est heureux pour nous de connaître Dieu sous ces divers aspects !

6 - Chapitre 5

6.1 1 Pierre 5:1-7

Quand les chrétiens passent par des temps de persécution et de souffrance, beaucoup de choses dépendent du fait d'être dans une condition juste et heureuse entre eux. L'apôtre Pierre complète donc ses avertissements quant à la persécution avec quelques mots d'exhortation adressés respectivement aux anciens et aux plus jeunes des disciples. Des frictions peuvent facilement se développer entre eux, comme nous le savons bien.

La tendance à voir se développer les frictions a toujours existée, mais jamais autant que maintenant, vu que la rapidité avec laquelle le monde change n'a jamais été aussi prononcée que dans les dernières décennies. La conséquence en est que de grands changements de pensée et d'habitudes et d'aspect extérieur sont survenus en l'espace d'une seule génération ; il en résulte que les enfants considèrent que leurs parents sont « en retard » et que leurs grands-parents sont tout à fait des antiquités ; et les personnes âgées pensent que les plus jeunes ont des idées révolutionnaires. Si on observait et appliquait les v. 1 à 7 de notre chapitre, toute friction cesserait, et l'harmonie règnerait à l'intérieur de l'église de Dieu, quelles que soient les circonstances extérieures.

6.1.1 - 1 Pierre 5:1

Pierre s'adresse d'abord aux anciens comme étant les plus responsables. Il s'agissait d'hommes reconnus comme ayant la fonction d'ancien, et non pas simplement des chrétiens avancés en âge. Il revendique le droit de les exhorter vu qu'il est un ancien, et plus que cela : un témoin des souffrances de Christ. Il pouvait rendre témoignage à ces souffrances, car il les avait vues, ayant été avec Lui pendant les jours de Sa chair. Il avait pensé une fois pouvoir facilement partager ces souffrances, y compris jusqu'à la prison et à la mort, et nous connaissons tous la douloureuse chute dans laquelle sa confiance en lui l'a entraîné. Cependant s'il avait alors manqué, le Seigneur dans Sa grâce lui avait indiqué qu'il y participerait en une certaine mesure avant que sa course ne se termine (voir Jean 21:18-19). Ici il parle simplement de lui-même comme d'un participant « à la gloire qui va être révélée » comme étant le fruit de la grâce.

6.1.2 - 1 Pierre 5: 2-4

Sa seule exhortation aux anciens est de « nourrir », ou « paître le troupeau de Dieu ». Le Saint Esprit donne donc exactement la même injonction aux anciens par la bouche de Paul en Actes 20:28, et par la plume de Pierre ici. Les anciens devaient exercer vis-à-vis de leurs jeunes frères tous les soins d'un berger envers son troupeau. Seul l'épanchement de l'amour divin dans leurs cœurs produirait la surveillance vigilante que de tels soins exigent, et il est bon pour les jeunes croyants de voir dans les soins de leurs frères plus âgés une expression de l'amour de Christ, le Souverain Pasteur, qu'Il récompensera à Sa venue.

Il est très important que l'« ancien » exerce son autorité spirituelle d'une manière juste et dans un esprit juste ; de là les trois choses stipulées aux v. 2 et 3. Il doit exercer son service *volontairement*, *de bon gré*, et quant à lui-même, être *un modèle* pour le troupeau. Le Saint Esprit, qui a inspiré ces paroles, prévoyait la tendance qu'il y aurait à entreprendre un tel service soit par *contrainte* soit par *appât du gain*, soit par *désir de pouvoir et d'influence*. L'histoire de l'église témoigne combien ces paroles étaient nécessaires, et elle raconte comment de simples anciens ou surveillants des jours apostoliques furent graduellement magnifiés en « princes de l'église », dominant sur le peuple de Dieu comme s'il s'agissait de leurs propres possessions. On s'étonne, au vu de ce v. 3, que certains de ceux qui professent être évêque (= surveillant) chrétien puissent s'appeler, ou souffrir qu'on les appelle « monseigneur ».

6.1.3 - 1 Pierre 5:5a

Les plus jeunes croyants d'entre nous doivent être particulièrement attentifs au v. 5. Il se peut que l'ancien soit bien disposé et prêt à exercer la surveillance, et il se peut qu'il accomplisse ce qu'il enjoint aux autres de faire pour être lui-même un exemple ; mais tout cela sera vain si les plus jeunes ne sont pas préparés à l'écouter et à lui être soumis. Nous supplions tous les jeunes chrétiens, — bien qu'ils puissent être beaucoup plus avancés dans certaines branches de la découverte et de la connaissance humaines, et que la vieille génération soit facilement dépassée dans ces choses, — qu'ils se souviennent qu'il n'y a pas de telles avancées dans la révélation de la vérité de Dieu. Par conséquent, la maturité spirituelle ne peut encore se gagner que comme le fruit d'années bien passées à l'école de Dieu, c'est-à-dire à l'étude de Sa parole,

accompagnée par la vie, l'expérience et le service chrétiens. Le jeune chrétien peut en effet avoir un zèle, une énergie et une endurance supérieurs, et éventuellement des facultés mentales supérieures ; or même dans de telles conditions il sera plus efficace pour servir son Maître s'il est soumis aux directives mûres et sages d'un ancien, qui peut lui être franchement inférieur à bien des égards.

6.1.4 - 1 Pierre 5:5b-7

Tout ceci sera facile si l'humilité d'esprit prévaut. *Tous* doivent être revêtus d'humilité dans leurs relations réciproques. La personne à l'esprit humble n'est pas arrogante, et ne se heurte donc pas facilement aux autres. Encore mieux, il ne se heurte pas à Dieu, car Dieu résiste aux orgueilleux, tandis qu'Il donne la grâce aux humbles. La puissante main de Dieu est sur les Siens pour les éduquer, et souvent dans des conditions très douloureuses, comme c'était le cas dans les persécutions de ces premiers chrétiens ; pourtant nous devons nous incliner sous Sa main, et le moment venu, nous serons élevés. En attendant, nous devons rejeter tous nos soucis que ce pénible état de choses peut produire, et les rejeter sur Lui dans la pleine assurance qu'Il a soin de nous.

6.2 1 Pierre 5:8-9

Bien que, comme croyants, nous ayons le privilège de prendre toutes nos épreuves, y compris nos persécutions, comme rattachées à « la puissante main de Dieu », pourtant nous ne devons pas méconnaître le fait que le diable peut y être pour quelque chose. Le cas de Job dans l'Ancien Testament l'illustre, et le fait est reconnu ici. Dans la persécution des saints, le diable rôde autour d'eux comme un lion rugissant, cherchant à faire défaillir notre foi. Si la foi n'est qu'un simple éclairage mental, une conviction intellectuelle et non pas une confiance du cœur, elle défaille et le lion rugissant nous dévore. Nous avons donc à être sobres et vigilants. Nous devons reconnaître que le diable est notre adversaire, et qu'il faut lui résister dans l'énergie d'une foi vivante qui s'accroche à la foi qui nous est révélée en Christ, nous rappelant aussi que si nous goûtons la souffrance, nous partageons seulement le lot commun de nos frères dans le monde.

6.3 1 Pierre 5:10-11

Le « mais » qui ouvre le v. 10 nous élève de la plus glorieuse manière hors de l'atmosphère ténébreuse du monde avec ses persécutions et ses épreuves et le pouvoir de Satan. Nous sommes soudainement transportés par la pensée en présence du « Dieu de toute grâce ». Sommes-nous conscients d'avoir besoin de la grâce d'une infinie variété de manières ? Eh bien ! Il est le Dieu de *toute* grâce. Les puissances du monde et le diable peuvent être contre nous, mais il nous « a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus », et rien ne fera échouer Son propos. Il permettra que nous souffrions « un peu de temps », mais même cela Il le contrôlera. C'est comme s'Il prenait en main la souffrance, et l'utilisait comme un matériau pour tisser un modèle ou dessin de Son choix concernant nos caractères et nos vies ; et ainsi il la fait contribuer au perfectionnement, à l'affermissement, à la fortification et à l'établissement de nos âmes.

Quant à Son propos pour nous, Il nous a appelés à Sa gloire éternelle. Quant à Ses actions en discipline à notre égard, il contrôle même les activités de l'adversaire contre nous, pour notre perfectionnement spirituel et notre affermissement. La grâce, *toute* la grâce se montre avec éclat à la fois dans Son propos et dans Ses actions. Qui n'attribuerait pas la gloire et la domination, aux siècles des siècles, à Quelqu'un comme Lui ?

6.4 1 Pierre 5:12-14

Les trois derniers versets nous donnent les mots de conclusion de Pierre. Il est intéressant de trouver Silvain (ou : Silas), et Marc mentionnés ici, tous deux étant des frères en relation intime avec l'apôtre Paul, vu que la dernière partie du v. 12 est une allusion évidente au travail de l'apôtre Paul.

Rappelons-nous que ces chrétiens Juifs dispersés avaient été évangélisés par Paul et ses compagnons. S'ils se tenaient dans la grâce, c'était le fruit de ses travaux, et la grâce dans laquelle ils étaient leur avait été ouverte par son ministère. Maintenant Pierre est conduit à leur écrire dans l'exercice de sa mission d'apôtre pour les Juifs, témoignant de la grâce de Dieu, et ainsi confirmant que la grâce dans laquelle ils étaient était « la vraie grâce de Dieu ». Quand nous nous rappelons l'épisode d'Antioche où Pierre et Paul s'étaient heurtés assez fortement sur des questions touchant la loi et la grâce, et où Paul avait dû s'exclamer : « Je n'annule pas la grâce de Dieu » (Gal. 2:21), alors que Pierre adoptait une ligne d'action qui menaçait de le faire, nous pouvons nous réjouir de noter combien ils étaient maintenant en plein accord. Nous trouvons

un heureux esprit de concorde du même genre à la fin de la seconde épître (3:15, 16).

N'oublions jamais que nous sommes dans la grâce — *la vraie grâce de Dieu*. Toutes nos relations avec Dieu sont basées sur cette grâce. Il a commencé avec nous en grâce par notre conversion à Lui-même. Il continue avec nous sur le pied de la grâce à travers toutes les vicissitudes de notre vie et de notre service chrétiens. Il finira en grâce, sauf qu'il n'y a pas de fin, car nous entrerons dans Sa gloire éternelle comme appelés à cette gloire et introduits en elle par le « Dieu de toute grâce », comme le v. 10 nous l'a dit.

Nous ne risquons donc pas de négliger le début et la fin autant que la course chrétienne entre deux. C'est *maintenant*, au milieu des manquements et des difficultés de notre pèlerinage que nous avons besoin d'un sens permanent de la grâce qui nous porte, la grâce dans laquelle nous sommes. Bientôt, comme le dit un cantique :

> La grâce couronnera toute l'œuvre,
> dans les jours d'éternité ;
> Elle a posé dans le ciel la pierre de faîte,
> et elle mérité bien la louange.

2nde Épitre de Pierre

Plan ajouté par Bibliquest

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Chapitre 1
2 Chapitre 2
3 Chapitre 3

Table des matières détaillée :

1 Chapitre 1
1.1 2 Pierre 1:1-11
1.1.1 2 Pierre 1:1
1.1.2 2 Pierre 1:2-3
1.1.3 2 Pierre 1:3-7 — Plan
1.1.4 2 Pierre 1:3-4
1.1.5 2 Pierre 1:5a
1.1.6 2 Pierre 1:5b
1.1.7 2 Pierre 1:6
1.1.8 2 Pierre 1:7-8
1.1.9 2 Pierre 1:8-9
1.1.10 2 Pierre 1:10
1.1.11 2 Pierre 1:11
1.2 2 Pierre 1:12-21
1.2.1 2 Pierre 1:12
1.2.2 2 Pierre 1:13-14
1.2.3 2 Pierre 1:15
1.2.4 2 Pierre 1:16
1.2.5 2 Pierre 1:16-18
1.2.6 2 Pierre 1:19
1.2.7 2 Pierre 1:20
1.2.8 2 Pierre 1:21
2 Chapitre 2
2.1 2 Pierre 2:1-3
2.2 2 Pierre 2:4-10

2.3 2 Pierre 2:10-22
2.3.1 2 Pierre 2:10-12
2.3.2 2 Pierre 2:13-14
2.3.3 2 Pierre 2:15-16
2.3.4 2 Pierre 2:17
2.3.5 2 Pierre 2:18
2.3.6 2 Pierre 2:19
2.4 2 Pierre 2:20-22
3 Chapitre 3
3.1 2 Pierre 3:1-10
3.1.1 2 Pierre 3:1-2
3.1.2 2 Pierre 3:3
3.1.3 2 Pierre 3:4-5
3.1.4 2 Pierre 3:3-6
3.1.5 2 Pierre 3:7-10
3.2 2 Pierre 3:11-18
3.2.1 2 Pierre 3:11-14
3.2.2 2 Pierre 3:15-16
3.2.2.1 2 Pierre 3:15a
3.2.2.2 2 Pierre 3:15b
3.2.2.3 2 Pierre 3:16a
3.2.2.4 2 Pierre 3:16b
3.2.3 2 Pierre 3:17-18

1 - Chapitre 1

1.1 2 Pierre 1:1-11

1.1.1 - 2 Pierre 1:1

Dans sa seconde épître, l'apôtre Pierre s'adresse aux mêmes croyants que dans la première, les chrétiens juifs dispersés dans l'Asie Mineure. Cela n'est pas dit expréssément dans les premiers versets, mais le v. 1 du ch. 3 nous le fait comprendre. Dans la salutation du début de l'épître, il les décrit simplement comme ceux qui ont reçu en partage une foi de pareil prix, « par la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus Christ ».

Ils avaient cru l'évangile, comme lui-même l'avait cru ; et une telle foi dans le cœur, où qu'elle se trouve, est en effet précieuse. Mais ici, il se réfère à la foi du christianisme, si précieuse au-delà de toute expression. La religion juive ne pouvait pas être appelée une *foi*. Elle avait commencé par la *vue* au Sinaï. Elle consistait en une loi d'exigences couplée à un système *visible* (« des ordonnances pour le culte, et un sanctuaire terrestre », Héb. 9:1) qui était l'ombre des biens à venir. Ils s'étaient détournés de ce culte qui paraissait être la réalité, alors qu'il n'en était que l'ombre, et ils avaient embrassé la précieuse foi en Christ qui, pour les incrédules, semble n'être qu'une ombre, alors que c'est elle qui a la réalité.

Cette foi précieuse ne nous est apparue que par la venue du Seigneur Jésus comme Sauveur, et Il est venu comme la démonstration de la justice de *notre* Dieu (1:1b). Le mot « notre » vaut la peine d'être noté. Sous la plume d'un Juif converti écrivant à des Juifs convertis, l'expression « notre Dieu » signifiait « le Dieu d'Israël » qui avait manifesté Sa justice dans Sa fidélité à Ses anciennes promesses, et qui était intervenu en leur faveur, et en notre faveur, en envoyant le Sauveur, ce qui avait eu pour résultat la foi si précieuse qui est la nôtre.

1.1.2 - 2 Pierre 1:2-3

Or le Seigneur Jésus qui est venu comme notre Sauveur, selon le v. 1, est aussi le Révélateur par lequel nous avons la vraie connaissance de Dieu, comme l'indique le v. 2, et nous jouissons de toute grâce et paix en proportion de ce que nous connaissons réellement Dieu Lui-même et le Seigneur Jésus. En effet c'est vraiment par la connaissance de notre Dieu Sauveur que tout ce qui regarde la vie et la piété est à nous (1:3a).

1.1.3 - 2 Pierre 1:3-7 — Plan

Pour faciliter la compréhension du passage, notons que :

- le v. 3 et la première partie du v. 4 (1:3-4a) parlent de choses qui sont données par la puissance de Dieu à chaque croyant,
- la dernière partie du v. 4 nous donne le but que Dieu avait en vue en donnant ces choses,
- les v. 5 à 7 indiquent la façon dont nous sommes responsables de mettre en œuvre pratiquement ce que nous avons reçu, pour que le but de Dieu soit atteint. Nous devons être caractérisés par l'expansion et la croissance. Ce que la « puissance divine » (1:3) a donné, notre « empressement » (1:5 ; ou : « diligence ») doit lui donner de l'expansion.

1.1.4 - 2 Pierre 1:3-4

Qu'est-ce que la puissance divine nous a donné ? Tout ce qui regarde la vie et la piété. Nous n'avons pas simplement reçu la vie, mais avec elle tout le nécessaire pour que la vie nouvelle se manifeste dans la manière chrétienne pratique de vivre et de se conduire pieusement. L'apôtre ne s'arrête pas pour spécifier les choses données, sauf pour nous rappeler que nous avons de très grandes et précieuses promesses. Il utilise le superlatif « les très grandes », car rien ne pourrait surpasser les espérances du chrétien, qui sont centrées sur la venue du Seigneur. Réfléchissons quand même un peu pour nous rappeler *quelques-uns* des dons que la puissance divine nous a conférés : le Saint Esprit habitant en nous, la parole de Dieu écrite pour nous, le trône de la grâce dont l'accès nous est ouvert, pour n'en citer que trois. Cependant nous avons reçu TOUT ce qui regarde la vie et la piété, non pas seulement quelques éléments. C'est pourquoi nous sommes envoyés en étant parfaitement équipés. Rien ne manque de la part de Dieu.

Tout cela nous a atteints par le moyen de la connaissance de Dieu comme Celui qui nous a appelés « par la gloire et par la vertu ». Nous sommes bien sûr appelés *à* la gloire (1 Pierre 5:10), mais l'accent est mis ici sur le fait que la gloire et la vertu caractérisent toutes les deux notre appel. Nous sommes appelés à vivre dans l'énergie de cette gloire qui est notre destinée et notre but, et dans l'énergie de cette vertu, ou courage, qui nous portera jusqu'à la fin.

Ces choses, chacune et toutes ensemble, sont à nous afin que, par elles, « nous participions de la nature divine ». Chaque vrai croyant est « né de Dieu » et, dans ce sens, il participe de la nature divine (1 Jean 3:9), en conséquence de quoi, il pratique la justice et marche dans l'amour (1 Jean 2:29 & 3:10).

Cependant notre passage ne signifie pas que, par ce qui nous est donné, nous pouvons naître de nouveau, car Pierre écrivait à des gens déjà régénérés (c'est à dire nés de nouveau — 1 Pierre 1:23), — mais plutôt que, par ces choses, nous pouvons être conduits à une participation pratique et expérimentale de la nature divine. En bref, l'*amour* est la nature divine, et par suite les v. 5 à 7 dépeignent la croissance du croyant comme culminant dans l'amour. L'*amour*, ou « charité », la nature divine, voilà la chose ultime. Le croyant dont le cœur est plein de l'amour de Dieu est vraiment participant de la nature divine, dans le sens de ce passage.

Toute la corruption qui est dans le monde est le fruit de la convoitise. Le terme « convoitise » recouvre tous les désirs qui jaillissent de la nature déchue de l'homme. La loi de Moïse est venue imposer un frein aux désirs de l'homme déchu, mais au lieu que la loi ait eu pour effet de restreindre la convoitise, les convoitises ont au contraire éclaté au travers des contraintes de la loi, et elles ont continué à répandre leur corruption alentours. Toute la corruption du monde provient de la nature déchue de l'homme. Nous, croyants, nous sommes amenés à participer de la nature divine, d'où jaillit la sainteté, et nous sommes donc retirés de la corruption, et nous y échappons. Dans la force de ce qui est divin, nous sommes retirés de ce qui nous est naturel comme pécheurs, et il n'y a pas d'autre façon d'y échapper.

1.1.5 - 2 Pierre 1:5a

Remarquez maintenant la première partie du v. 5 : « *Pour cette même raison aussi* », c'est-à-dire : « Outre tout ce qui nous est librement conféré par Sa divine puissance », il y a besoin de quelque chose de notre part, et ce quelque chose c'est « *tout empressement* » ou « toute diligence ».

Le travail, même dans nos cœurs et nos vies comme croyants, est entièrement le travail de Dieu. Ce n'est pourtant pas une raison pour tomber dans une sorte de fatalisme comme s'il n'y avait rien à faire de notre côté. Nous devons plutôt nous souvenir qu'il plaît à Dieu d'utiliser des moyens humains en rapport avec une grande partie de Son travail, et qu'Il a établi que le chemin vers la prospérité spirituelle de chaque croyant individuellement passe par l'empressement spirituel propre à ce même croyant. Ce n'est pas surprenant, car c'est tout à fait en accord avec ce que nous voyons dans les choses naturelles. Dans le livre des Proverbes où l'on a la sagesse divine appliquée aux choses naturelles, nous lisons : « As-tu vu un homme diligent dans son travail ? Il se tiendra devant les rois, il ne se tiendra pas devant des gens obscurs » (Prov. 22:29).

1.1.6 - 2 Pierre 1:5b

C'est pourquoi, c'est avec tout empressement que nous avons à ajouter à notre foi la vertu, et tout le reste de ce qui est énuméré dans les v. 5 à 7 : « Joignez à votre foi, la vertu ; et à la vertu, la connaissance ». On a à la fois l'idée de construction, comme si on ajoutait brique à brique, et l'idée de croissance. Le bourgeon de pommier au printemps a en lui le germe de la pomme succulente qui pendra au même endroit en automne. Mais dans la production de la pomme, de nombreuses choses sont intervenues, le soleil et la pluie, l'énergie vitale de l'arbre qui lui a permis d'absorber du sol sa ration d'eau, etc. Sans l'énergie vitale de l'arbre, tout le reste aurait été en vain pour la production de la pomme.

Or c'est de cette manière que nous devons être caractérisés par l'énergie empressée ou diligente. Les beaux traits du caractère chrétien qui sont en germe chez chaque croyant doivent croître en nous, et c'est dans notre foi que se trouve la vertu, ou courage. S'il n'y avait pas la vertu qui nous rend capables de nous tenir nettement à part du monde, notre foi deviendrait bien malingre.

À la vertu il nous faut joindre la connaissance. La vertu communique une grande force de caractère, mais la force peut devenir dangereuse si elle n'est pas utilisée selon la connaissance, c'est-à-dire la connaissance la plus haute et la meilleure de toutes : la connaissance de Dieu et de Sa volonté.

1.1.7 - 2 Pierre 1:6

À la connaissance nous devons ajouter la tempérance, ou modération. Si nous ne sommes guidés que par la connaissance, nous pouvons très facilement devenir extrémistes. Le croyant pourvu d'une grande clarté intellectuelle peut facilement agir de manière à mettre en péril le bien-être de ses frères moins clairvoyants, comme Romains 14 et 1 Corinthiens 8 nous le montrent. D'où le besoin de tempérance.

À la tempérance nous avons à ajouter la patience, ou endurance. Nous ne pouvons qu'être éprouvés et testés. Le croyant pourvu de patience surmontera cela.

« Et à la patience, la piété ». Nous apprenons à vivre dans la conscience de la présence de Dieu. Nous voyons Dieu dans nos circonstances, et nous agissons comme sous Ses yeux.

1.1.8 - 2 Pierre 1:7-8

« Joignez … à la piété, l'affection fraternelle », car nous sommes maintenant en mesure de nous ajuster correctement à nos frères et sœurs en Christ. Nous les voyons eux aussi en relation avec Christ, et comme nés de Dieu, et non selon nos caprices et nos lubies, nos partis pris, nos goûts ou nos aversions.

Dans cette affection fraternelle, il doit y avoir l'amour ; c'est-à-dire l'amour divin, l'amour qui continue à aimer ce qui n'est pas aimable naturellement, vu que maintenant la source de l'amour est intérieure, et qu'en conséquence cet amour n'a pas besoin d'être excité par la présentation, au dehors, de ce qui attire personnellement. Le croyant qui, par une croissance spirituelle diligente (empressée), aime de cette manière, participe de la nature divine d'une manière très pratique, et porte du fruit comme le v. 8 le déclare très simplement.

1.1.9 - 2 Pierre 1:8-9

Vous remarquerez que ces choses doivent être *en* nous et y abonder. Elles ne sont pas comme des vêtements qu'on *revêt* et qu'on *ôte* selon les occasions. Elles sont comme des fruits, le produit et l'extériorisation de la vie divine intérieure ; et si elles abondent en nous, elles prouveront que nous ne sommes « ni stériles ni oisifs pour ce qui regarde la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ ».

L'oisiveté est l'opposé de l'empressement ou diligence. Que sommes-nous, oisifs ou diligents, empressés ? Certains chrétiens sont très diligents pour gagner de l'argent et chercher des plaisirs, mais oisifs dans les choses de Dieu. Est-il alors étonnant qu'ils soient spirituellement languissants ? D'autres, tout en menant à bien correctement leurs affaires ou leur travail, sont diligents (ou : empressés) dans les choses de Dieu. On ne s'étonne pas de les voir prospérer spirituellement.

Les v. 8 et 9 de notre chapitre présentent un contraste fort. Le croyant diligent qui croît spirituellement, et en qui, par conséquent, le fruit de l'Esprit abonde, n'est ni oisif ni stérile pour ce qui regarde la connaissance du Seigneur Jésus. D'un autre côté, il est hélas possible qu'un croyant soit, au moins temporairement, à la fois oisif et stérile, et qu'il soit par conséquent dans la triste situation décrite au v. 9 : aveugle et ne voyant pas loin (myope), avec une mémoire spirituelle délabrée.

Celui qui chute selon le v. 9 est évidemment un vrai croyant. Il n'est pas dit qu'il *n'a jamais* été purifié de ses péchés d'autrefois, et encore moins qu'ayant été autrefois sauvé, il n'est plus maintenant purifié de ses péchés ; mais ce qui est dit, c'est qu'il a oublié la purification de ses péchés précédents. Il était purifié, mais il l'a oublié. Il faut donc bien distinguer entre celui qui est en chute

selon ce verset, et ceux qui se retirent selon Hébreux 6 et selon la parabole du semeur (Luc 8:13).

En Hébreux 6, celui qui se retire est un apostat qui abandonne la foi chrétienne au point de la répudier jusqu'à crucifier à nouveau, quant à lui, le Fils de Dieu ; son cas est absolument sans espoir.

Dans la parabole du semeur, ceux qui se retirent sont ceux qui reçoivent la parole dans leurs pensées et dans leurs émotions, sans que cela pénètre leur conscience. Ils professent être convertis, mais sans réalité, et bientôt abandonnent. Leur cas, bien que difficile, n'est pas sans espoir, car il se peut qu'ultérieurement ils se convertissent vraiment et réellement à Dieu.

Cependant, il est question ici en 2 Pierre 1:9 d'un vrai croyant, et si quelqu'un était disposé à douter que cela puisse arriver à un vrai croyant, nous rappelons le triste épisode de la propre histoire de Pierre où il illustre ce qu'il affirme dans ce verset. On voit l*'aveuglement* de Pierre à l'égard de sa propre faiblesse la nuit de la trahison ; on le voit se précipiter dans une situation périlleuse, à cause de sa « *myopie* » (= ne pas voir loin), se chauffant près du feu au milieu des ennemis du Seigneur ; on le voit pris au piège par une servante, puis éclater en blasphèmes et jurements, à l'image pénible de ses péchés d'autrefois ; tout cela nous fait voir un Pierre *ayant oublié qu'il avait été purifié* de ces péchés d'autrefois.

Nous ne sommes certainement pas meilleurs ni plus forts que Pierre. Combien de fois avons-nous été chacun une triste illustration de ce v. 9 ?

1.1.10 - 2 Pierre 1:10

Le moyen d'être préservé de cela réside, bien sûr, dans cette diligence (ou : empressement) à laquelle Pierre nous exhorte. Pour ne pas reculer, il faut avancer. Ayant ces choses abondant en nous (1:8), et les faisant (1:10), nous serons préservés de chute, et ainsi il sera manifeste que nous sommes effectivement appelés et élus de Dieu.

Comment les autres disciples ont-ils regardé Pierre après son désastreux recul ? Ils craignirent probablement pendant un moment qu'il se révèle être un second Judas. Il est évident qu'ils se demandèrent s'il était encore l'un d'entre eux. D'où le message spécial : « Dites à ses disciples, *et à Pierre* » (Marc 16:7). Ils n'étaient pas du tout sûrs de son appel et de son élection.

Aux chrétiens sincères et simples de cœur de Thessalonique, l'apôtre Paul écrivit : « sachant, frères aimés de Dieu, votre élection » (1 Thes. 1:4). Comment le savait-il aussi sûrement ? Lisez le ch. 1 de cette première épître aux Thessaloniciens, et vous verrez les progrès étonnants qu'ils avaient faits en si

peu de temps depuis leur conversion. Il était donc impossible de douter de leur élection. Ils l'avaient rendue certaine.

1.1.11 - 2 Pierre 1:11

La vitalité et l'abondance de fruits qui marquent le croyant diligent ne sont pas seulement une démonstration de son appel et de son élection dans le temps présent, mais elles sont aussi pleines de promesses pour le futur. Devant nous se trouve « le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ; or, même s'il est vrai que tout vrai chrétien y entrera, c'est le chrétien qui porte du fruit qui aura une riche entrée, comme le v. 11 le déclare clairement.

Le « royaume éternel », ce n'est pas le ciel. Personne ne gagne le ciel comme résultat de sa diligence ou de l'abondance de son fruit ; et personne non plus n'y gagne une riche entrée, tandis que d'autres n'auraient qu'une pauvre entrée. La seule manière d'entrer au ciel est par le moyen de l'œuvre de Christ, une œuvre parfaite dont tous ceux qui croient peuvent bénéficier pareillement — de sorte que tous ceux qui entrent le font de la même manière et sur la même base, sans distinction.

Le royaume éternel sera établi quand Jésus reviendra, et c'est en rapport avec lui que les récompenses seront attribuées, selon l'enseignement de la parabole des mines de Luc 19:12-27. Il y aura par conséquent de grandes différences quant aux places occupées par les croyants dans le royaume, et notre entrée y sera riche ou pauvre. Tout dépendra de notre diligence et de notre fidélité. Souvenons-nous de ceci pour raviver notre zèle et notre dévouement.

1.2 2 Pierre 1:12-21

1.2.1 - 2 Pierre 1:12

Sachant cela, et sachant aussi combien nous oublions très facilement et rapidement même les choses auxquelles nous sommes bien habitués, l'apôtre Pierre en pasteur d'âmes diligent, leur rappelle ces choses de manière répétée. Ils connaissaient ces choses ; ils étaient en effet établis dans la vérité qui avait été révélée en Christ — la vérité *présente* — mais ils avaient besoin qu'on la leur rappelle. Combien plus avons-nous besoin de ces rappels dont l'objet, comme le disait Pierre, était de les *réveiller*.

Notez ceci ! Nous pouvons écouter des messages ou lire des articles qui ne contiennent aucune vérité nouvelle pour nous. Ne les méprisons pas pour autant. La fonction principale d'un *docteur* (enseignant) est d'instruire dans la vérité du

christianisme, — vérité certes ancienne en elle-même, mais en grande partie nouvelle pour ceux qu'il instruit. La principale fonction d'un *pasteur* ou berger est d'atteindre les cœurs et les consciences des croyants, leur appliquant les choses dans lesquelles ils ont été instruits, les réveillant et les gardant vigilants et exercés. N'avons-nous pas davantage besoin, pour la plupart d'entre nous, du second ministère (pasteur) que du premier (docteur) ? Pratiquer de manière plus conséquente ce que nous connaissons est probablement pour nous une nécessité plus urgente que d'élargir le champ de nos connaissances.

1.2.2 - 2 Pierre 1:13-14

Pierre considère ensuite l'heure de sa mort. Le Seigneur Jésus avait fait allusion à sa mort et à la façon dont il mourrait, selon Jean 21:18-19. Au moment où Pierre écrit, il savait que cela aurait lieu dans peu de temps. N'est-il pas frappant que Pierre ait eu besoin qu'on lui dise qu'il allait mourir ? Quel témoignage au fait que l'espérance réelle du chrétien n'est pas la mort, mais la venue du Seigneur Jésus !

1.2.3 - 2 Pierre 1:15

Et voyez l'usage que Pierre fait de cette connaissance de son départ, et comment il met en pratique la diligence à laquelle il incitait les autres au début du chapitre. Le v. 15 dit littéralement : « Mais je m'étudierai [ou : j'userai de diligence pour que] à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses ». Et il poursuit en insistant sur la réalité et la certitude du royaume qui vient et dont il a déjà parlé au v. 11, sans cependant s'arrêter pour préciser ce qu'il se proposait de faire selon ce v. 15. Il est bien évident que ce qu'il se proposait d'accomplir sous la direction et l'inspiration du Saint Esprit, c'était d'écrire l'épître que nous sommes en train de lire maintenant. C'est par son moyen que nous pouvons maintenant nous rappeler en tout temps ces choses, bien que la voix de Pierre se soit tue depuis longtemps.

Observez qu'il n'est fait mention ici ni de l'émergence d'une autre race d'apôtres ni de celle d'hommes inspirés, ni de succession apostolique. Ce qui est indiqué comme prenant la place des apôtres, c'est *l'Écriture* — spécialement les écrits apostoliques, en d'autres termes *le Nouveau Testament*. Aucun docteur ne peut parler avec l'autorité inspirée de l'Écriture. Si nous négligeons nos Bibles, c'est en vain que nous écouterons les meilleurs des hommes.

1.2.4 - 2 Pierre 1:16

Nous venons d'avoir nos pensées ranimées par le fait que la diligence doit avoir sa récompense à la venue du jour du royaume éternel de notre Seigneur. Cependant, Pierre écrivait à des gens qui, dès les jours de leurs pères, avaient chéri l'espérance du royaume du Messie, et qui avaient vécu pour Le voir rejeté et crucifié. Ils pouvaient être tentés de se demander si, après tout, les prophéties de Son royaume glorieux et effectif, embrassant à la fois la terre et les cieux, ne devaient pas être interprétées comme n'étant que du langage figuré, des descriptions ardentes et poétiques de ce qui ne serait, après tout, qu'un état spirituel et invisible dans les cieux ? Il se peut bien qu'ils aient eu ces pensées, car nous sommes naturellement portés aux extrêmes. Des gens qui autrefois portaient au pinacle la venue en gloire publique du Messie promis, et qui méconnaissaient Sa venue en humiliation, — une fois qu'ils étaient convaincus de Sa venue pour souffrir, ils avaient tendance à porter cette dernière au pinacle et d'oublier Son royaume et Sa gloire.

La puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, prédites depuis si longtemps dans le témoignage prophétique, ne sont pourtant pas « des fables ingénieusement imaginées », et Pierre peut rendre un témoignage déterminant à sa réalité concrète. Ce qu'il dit dans les v. 16 à 18 revient à ceci : « le témoignage prophétique est vrai, et le royaume prédit est une réalité concrète qui doit être manifestée en son temps, *car nous en avons déjà vu un échantillon* ». C'est évidemment une allusion à la scène de la transfiguration relatée dans trois des quatre évangiles, et dont il avait été lui-même témoin avec Jacques et Jean.

Il y a quelques années, quelques hommes commencèrent à parler d'une nouvelle sorte de tissu soyeux (la rayonne) produit, non pas à partir des cocons d'une chenille comme la soie, mais à partir de bois. Les gens étaient incrédules, voyant cela comme une fable. La preuve fut bientôt produite, très concluante. Un échantillon fut présenté — non pas des tonnes, mais quelques grammes seulement. La réalité de la soie artificielle fut alors autant prouvée par ces quelques grammes qu'elle l'est maintenant par les milliers de bas dans toutes les vitrines de magasins du monde.

1.2.5 - 2 Pierre 1:16-18

Le glorieux royaume de notre Seigneur Jésus a été vu, il y a longtemps, sous forme d'échantillon par des témoins choisis. Ils n'ont pas seulement vu, mais ils ont aussi entendu. Ils avaient été « témoins *oculaires* de Sa majesté », et Pierre peut ajouter : « nous *entendîmes* cette voix venue du ciel » — la voix venue de « la gloire magnifique » disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ».

Certains pourraient cependant demander en quoi la scène de la transfiguration était un échantillon « de la puissance et de la venue » du Seigneur, et en quoi confirme-t-elle Son royaume glorieux. Il en était ainsi dans la mesure où Lui était glorifié et était le centre de tout ce qui les occupait. Les saints jouissant d'une part céleste étaient représentés par Moïse et Élie. Les saints sur la terre étaient représentés par Pierre, Jacques et Jean. Les saints célestes étaient associés au Seigneur et entraient avec intelligence dans Ses pensées dans leur entretien ; les saints terrestres étaient bénis par Sa présence, bien qu'éblouis par Sa gloire. C'était un aperçu du « Fils de l'homme venant dans Son royaume » (Matt. 16:28), un aperçu du « royaume de Dieu venu avec puissance » (Marc 9:1), un aperçu du « royaume de Dieu » (Luc 9:27).

Le royaume glorieux et éternel du Seigneur Jésus est donc une réalité bénie et concrète. Il va sûrement venir. Nous y entrerons dans son « côté céleste » en tant qu'appelés de Dieu (2 Tim. 4:18). La question qui reste à résoudre est celle-ci : de quelle manière y entrerons-nous ? Votre entrée et la mienne seront-elles de riches entrées ? Entrerons-nous comme un navire bien tenu et bien équipé, entrant au port à pleines voiles ? Ou bien entrerons-nous plutôt comme une épave cabossée et déguenillée ? C'est à chacun de donner la réponse, soit au moyen de la diligence spirituelle, soit par une indolence et une négligence spirituelles de tous les jours.

1.2.6 - 2 Pierre 1:19

La transfiguration du Seigneur Jésus n'était pas seulement une confirmation particulière et spéciale de la réalité de Son royaume à venir, mais elle était aussi d'une manière générale une confirmation de tout le témoignage prophétique de l'Ancien Testament. C'est ce que déclare la première partie du v. 19 : « Et nous avons la parole prophétique rendue plus ferme ». Ce n'est pas difficile à comprendre si nous cherchons dans l'Ancien Testament, et observons comment toutes ses prédictions ardentes se concentrent sur le royaume terrestre du Messie, en sorte qu'établir la réalité de Son glorieux royaume à venir, c'était confirmer la totalité du témoignage prophétique de l'Ancien Testament.

Ces chrétiens juifs du début étaient peut-être enclins à ignorer la prophétie de l'Ancien Testament, comme si elle était supplantée par les développements relatifs aux souffrances de Christ, si inattendues pour eux. L'apôtre Pierre ici les assure de sa valeur et de son importance, car elle est comme « une lampe qui brille dans un lieu obscur ». Le mot du texte original, traduit par « obscur » signifie « sordide », « dégoûtant ». Le monde avec toutes ses inventions intelligentes et sa splendeur élégante n'est qu'un lieu sordide selon l'estimation

de Dieu, et aussi selon l'estimation de tout chrétien enseigné par Lui. La seule vraie lumière qui brille dans cette condition sordide est celle qui provient de la lampe de la prophétie. Les hommes se livrent à de vaines imaginations sur le « millénium » qu'ils voudraient voir émerger de la fange actuelle. De telles imaginations ne sont que des étincelles. La lampe de la prophétie nous introduit dans la lumière des propos de Dieu, et de Son œuvre à venir à la fois en jugement et en salut, et elle nous permet de voir la condition sordide du monde actuel, ainsi que la gloire du monde à venir.

Nous devons faire attention à la lumière de la lampe prophétique « jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs ». « Le jour » est bien sûr le « jour de Christ » — le jour de Sa gloire — alors il n'y aura plus besoin de la lampe. Cependant, avant que ce jour commence à luire, l'étoile du matin se lève, et avant qu'elle se lève effectivement, elle doit se lever dans nos cœurs.

L'étoile du matin est une allusion à la venue de Christ pour les Siens, qui L'attendent, avant qu'Il n'apparaisse publiquement aux yeux du monde comme « le Soleil de justice » (Mal. 4). Comme l'étoile du matin, Il est spécifiquement l'espérance du chrétien ; et quand l'étoile du matin se lève dans le cœur d'un croyant, ce croyant est dans l'heureuse attente de la venue de son Sauveur céleste. Nous avons alors à faire attention à la parole de la prophétie jusqu'à ce que le jour de la gloire de Christ ait commencé à luire, et jusqu'à ce que nous soyons conduits par-là dans la pleine jouissance de l'espérance chrétienne qui nous est propre, car la prophétie du Nouveau Testament a fait apparaître ce qui n'avait jamais été mentionné dans l'Ancien Testament. Pour dire les choses autrement, le but de la prophétie est double : D'abord, répandre ses rayons dans les ténèbres jusqu'à ce que le jour de la gloire de Christ arrive effectivement — et d'autre part, en attendant, conduire le cœur du croyant dans la pleine réalisation et la pleine jouissance de son espérance propre.

1.2.7 - 2 Pierre 1:20

En fait beaucoup de chrétiens font tout pour éviter la prophétie parce que, disent-ils, elle est devenue un simple champ de bataille entre vrais chrétiens pour des écoles d'interprétation rivales, et trop souvent elle est aussi une sorte de terrain de chasse pour des meneurs de faux systèmes religieux, qui s'en servent pour développer leurs idées hérétiques. Ce n'est que trop vrai, cependant le remède n'est pas d'ignorer la prophétie, mais plutôt d'en tenir compte, en restant attentifs au v. 20 qui donne la première règle d'utilisation correcte de la prophétie.

« Aucune prophétie de l'écriture ne s'interprète elle-même ». Cela ne signifie pas, comme les Romanistes le prétendent, qu'aucune personne privée n'a la droit de s'occuper du sens des Écritures, si ce n'est en acceptant avec confiance ce que l'église romaine, représentée par le pape ou les conciles, déclare être sa signification. — Le sens de ce verset est plutôt un avertissement contre le fait de traiter chaque parole prophétique individuellement, comme si elle était complète en soi, une sorte d'oracle autonome à interpréter séparément de la masse de l'enseignement prophétique. Toute prophétie est reliée aux autres et interconnectée avec elles, et ne doit être comprise qu'en relation avec l'ensemble. La prophétie n'a jamais été prononcée par la volonté de l'homme, mais par l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Il s'est servi de divers hommes à des périodes diverses, mais Sa pensée unique la pénètre toute entière. Chaque oracle prophétique individuel ne sera donc compris et interprété correctement qu'en relation avec l'ensemble de la prophétie, dont il n'est qu'une partie.

Aucune interprétation fiable et satisfaisante ne peut être trouvée à moins de voir la relation d'une partie avec l'ensemble. Voilà la raison de tant d'opinions diverses, et même d'hérésies, qu'on ne peut que déplorer.

1.2.8 - 2 Pierre 1:21

Remarquez comment il est parlé de l'inspiration au v. 21 : « De saints hommes de Dieu » ont parlé et écrit, étant « poussés par l'Esprit Saint ». Ils ont pris leur plume et du papier, étant poussés par Sa puissance, en sorte que le Saint Esprit est l'Auteur réel de ce qu'ils ont ainsi écrit.

2 - Chapitre 2

2.1 2 Pierre 2:1-3

Cependant tout ce qui est de Dieu, et qui est donc bon, est contrefait par la puissance satanique ; c'est pourquoi le ch. 2 commence par un avertissement. Quand le Saint Esprit poussait autrefois de saints hommes à nous donner des oracles de la part de Dieu, le grand adversaire poussait et produisait parmi le peuple des faux prophètes. Nous en avons de nombreux exemples dans l'Écriture. Aux jours d'Achab, les choses en vinrent au point qu'Élie put dire : « Je reste, moi seul, prophète de l'Éternel, et les prophètes de Baal sont quatre cent cinquante hommes » (1 Rois 18:22), et même après la destruction des prophètes de Baal, il y avait encore environ quatre cents prophètes trompant Achab en le poussant vers une voie de mort, et s'opposant à Michée fils de Jimla qui lui disait la vérité ; or tous ces prophètes ne parlaient pas au nom de Baal, mais disaient : « Monte à Ramoth de Galaad, et prospère ; et l'Éternel la livrera en la main du roi » (1 Rois 22:12).

Or une fois de plus, Dieu donnait un témoignage prophétique par des paroles inspirées, par le moyen de l'apôtre et d'autres, et l'adversaire se préparait à répéter ses tactiques. Pierre avertit donc ces premiers chrétiens d'être sur leurs gardes contre de faux docteurs qui voulaient introduire furtivement des sectes ou hérésies de perdition. Satan n'est jamais plus dangereux que quand il œuvre en cachette ou furtivement, au lieu de se lancer dans une attaque frontale niant effrontément la vérité ; il s'infiltre alors par côté, faisant trafic du peuple de Dieu avec des paroles artificieuses, comme le dit le v. 3. Notez bien l'expression « qui introduiront furtivement » au v. 1.

L'attaque par le flanc réussit bien mieux que l'attaque frontale. On en trouve de nombreuses illustrations. Il y a de nombreuses années, une attaque directe et effrontée contre la Déité de Christ a été lancée, et le mouvement Unitarien a été formé. Ce qui reste aujourd'hui de ce mouvement est plutôt insignifiant. Plus récemment la doctrine unitarienne a été introduite de manière détournée dans les dénominations soi-disant orthodoxes, et la plaie s'est répandue comme une traînée de poudre.

Soyez donc sur vos gardes contre ces faux docteurs. Ils veulent avoir un aspect extérieur tout à fait plaisant, et leurs paroles sont feintes ou bien tournées — astucieusement adaptées pour que le simple croyant ne soit pas sur ses gardes. Ils vous disent combien ils croient à la « divinité de Christ », mais bien sûr ils tiennent tout homme comme plus ou moins divin. Ils acceptent la vérité de

« l'expiation » [atonement en anglais] — aussi longtemps que vous leur permettez de l'écrire « at-one-ment » [c'est-à-dire, en anglais, « d'une même pensée »]. Ils peuvent jongler merveilleusement avec le mot « éternel », et vous montrer qu'il signifie simplement « pour la durée d'une ère » quand il se rapporte à un châtiment. Et ainsi de suite.

Ils vont jusqu'à « renier aussi le maître qui les a achetés » (2:1). Il les a *achetés*, car, par sa mort, Il a acheté le monde entier à cause du trésor qui y était caché (voir Matt. 13:44). Il ne les a pas *rachetés*, car la rédemption ne s'applique qu'au vrai croyant. Manifestant ainsi leur vrai caractère, ils attirent sur eux une prompte destruction — ce qui signifie, non pas que la destruction va les atteindre bientôt, mais que, quand elle viendra, elle tombera sur eux rapidement, car leur culpabilité ne souffre aucun doute, et aucun procès traînant en longueur ne sera nécessaire pour l'établir. Leur jugement ne sommeillera pas. Mais, hélas, nombreux sont ceux qui les suivront, comme nous le voyons ; et l'effet de leurs hérésies n'est pas simplement leur propre ruine et celle de leurs dupes, mais il discrédite la voie de Dieu de sorte qu'elle est blasphémée. Voilà comment Satan agit toujours. Dans sa haine aveugle, il se peut qu'il désire ruiner des âmes, mais il désire encore plus ardemment discréditer Dieu et Sa vérité.

2.2 2 Pierre 2:4-10

Or Dieu est tout à fait à la hauteur pour traiter la situation ainsi créée. Il est parfaitement capable de démêler toute confusion comme les v. 4 à 10 nous le disent. Lisez ces sept versets et vous verrez qu'il n'y a pas de point de ponctuation jusqu'au milieu du v. 10, mais qu'ils ne forment qu'une seule phrase formidable. « Car, si Dieu n'a pas épargné les anges… et s'il n'a pas épargné l'ancien monde… faisant venir le déluge sur un monde d'impies… et condamné [les villes] par une totale subversion… et s'il a délivré le juste Lot… le Seigneur sait délivrer… les hommes pieux, et réserver les injustes … pour être punis » (2:4-9). Voilà un fait très consolant pour le croyant, aussi effrayant soit-il pour les impies.

Le « dieu » créé mentalement par la « théologie moderne » est à la fois trop faible et trop indifférent, aussi épargne-t-il toutes les personnes et toutes les choses pour montrer par là qu'il est « amour » : mais ce n'est pas là le Dieu du Nouveau Testament, ni celui de l'Ancien Testament. Le Dieu du Nouveau Testament est le même que le Dieu de l'Ancien, comme l'affirme ce passage. Quand autrefois les anges ont péché, Il ne les a pas épargnés, mais Il les a livrés pour être gardés dans des chaînes en vue du jugement. Quand le monde

antédiluvien eut rempli la coupe de son iniquité, Dieu ne l'a pas épargné, quoiqu'Il ait sauvé un petit résidu de huit âmes dans l'arche. Plus tard Il renversa Sodome et Gomorrhe, mais délivra le juste Lot. Cela se répétera. Il délivrera les saints, et réservera les injustes pour le jugement, et cela spécialement ceux qui sont marqués par la débauche et le mépris de l'autorité.

Cependant des hérésies très destructrices sont introduites, et en conséquence les gens sont trompés, et le chemin de la vérité blasphémé ; mais le Seigneur saura comment dépêtrer les Siens, et juger les impies. Nous trouvons habituellement que cela est même impossible à discerner, et encore moins à démêler. Qui d'entre nous, lisant seulement l'histoire de Lot selon la Genèse, pourrait discerner avec tant soit peu de certitude quel était son état véritable devant Dieu ? Il suivit un temps le chemin d'Abraham, mais partagea-t-il sa foi ? Il ne le semble pas d'après son histoire ultérieure, mais qui d'entre nous pourrait le dire ? Or notre passage règle la question. Il est affirmé avoir été juste, bien que tristement empêtré dans le monde, et vivant par conséquent une vie de vexations continuelles. Dieu le connaissait, et Il le fit délivrer par des mains d'anges.

Combien cela nous parle ! Combien il est pitoyable d'être si empêtrés dans le monde qu'il semble impossible à l'entourage de dire ce qu'il en est de ceux qui, pourtant, sont de vrais croyants, — la question ne pouvant être tranchée que si Dieu lui-même se prononce dessus. Le chemin que montre la Parole est au contraire que nous nous distinguions du monde clairement et nettement comme étant des lettres de Christ, lues et connues de tous les hommes (2 Cor. 3:2-3). Voilà ce qui sera profitable pour nous au jour à venir. Cela nous délivrera aussi dans le temps présent de beaucoup de tourments d'âme, dont Lot a souffert. Le chrétien mondain est tout proche du plus misérable de tous les hommes.

2.3 2 Pierre 2:10-22

2.3.1 - 2 Pierre 2:10-12

Les deux maux mentionnés au v. 10 semblent avoir toujours pour résultat naturel « les hérésies damnables », ou « sectes de perdition » (2:1). La chair est attirée par les hérésies ou sectes, parce qu'elle aime se faire plaisir, faire sa propre volonté, mépriser et parler contre tout ce qui voudrait la freiner. La vérité prononce une sentence de condamnation sur la chair ; l'hérésie ou secte, au contraire, la stimule.

Ces deux maux — *l'assouvissement des convoitises*, et cela au niveau le plus bas, et *l'insubordination* sous prétexte d'obtenir une plus grande liberté — voilà ce qui ressort de manière très saillante dans la seconde partie de ce ch. 2.

Le contraste entre les v. 11 et 12 est très frappant. Ces faux docteurs ne sont que des hommes. Les anges qui sont plus grands que les hommes par leur pouvoir et leur puissance n'attaqueraient jamais la dignité de ceux qui possèdent dignité et autorité, même lorsqu'ils méritent fort d'être censurés, tandis que ces hommes n'hésitent pas à le faire de manière téméraire. En fait ces docteurs qui parlent de dignités au point de suggérer qu'eux-mêmes sont plus grands que les anges, — les voilà non pas élevés au niveau des anges, mais réduits au niveau de « bêtes sans raison, purement animales, nées pour être prises et détruites ». Le pauvre animal sans raison (c'est le sens du mot 'bête') peut détruire avec inconscience ce qu'il n'est pas capable de comprendre, comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Ces hommes sont comme cela ; ce qu'ils ne comprennent pas, ils l'attaquent violemment et le détruisent, autant qu'on peut le faire par des paroles.

On en trouve de nombreux exemples parmi les docteurs de conviction 'moderniste'. Combien ils sont tranchants dans leurs attaques contre les anciens fondements de la foi ! Quelle est l'autorité d'un Paul, d'un Pierre, d'un Jean, voire de Jésus Lui-même, devant leurs paroles et leurs plumes cinglantes ? Pourtant le plus simple des enfants de Dieu, né de nouveau, est bien conscient qu'ils ne comprennent rien du tout à ce qu'ils attaquent. La valeur, pour un éléphant, de la porcelaine la plus précieuse, voilà ce qu'est, pour eux, la vérité des Écritures.

Nous qui sommes croyants en Christ à l'ancienne mode, avons-nous à trembler et à être intimidés par ces assauts ? Pas du tout. On croirait que rien ne peut subsister devant eux dans leur course folle, mais il n'en est ainsi qu'à cause de la grande patience de Dieu, qui a tout Son temps pour régler leurs comptes. Nous nous souvenons d'un livre d'enfant illustré qui nous amusait étant petits. Il y avait l'histoire d'un chien courant comme un fou et mordant un homme à la jambe, et le récit se terminait par les derniers mots suivants : « L'homme se remit de la morsure, mais le chien mourut ! »

Nous ne pouvons nous empêcher de nous souvenir de cela quand nous lisons la fin du v. 12. La foi en Dieu survit à tout en excellente santé, tandis que les faux docteurs « périront dans leur propre corruption et recevront la juste récompense de leur iniquité ».

2.3.2 - 2 Pierre 2:13-14

Combien l'accusation portée contre eux aux v. 13 et 14 est terrible ! L'adultère couché à leur porte peut ne pas être littéral dans tous les cas, mais dans sa signification spirituelle il s'applique certainement à tous les faux docteurs, car ils enseignent ou approuvent tous *une alliance profane avec le*

monde. En suite de cela, non seulement ils s'amusent avec leurs propres tromperies (les idées folles ayant germé dans leurs esprits), mais ils trompent les âmes instables et mal affermies. Ils se détruisent eux-mêmes et se placent sous la malédiction de détruire les autres.

2.3.3 - 2 Pierre 2:15-16

Au v. 15 leurs motifs secrets sont démasqués. Ils ont suivi la voie de Balaam. Il n'y a rien d'original dans leurs manœuvres. Ils suivent les traces bien marquées de l'infâme Balaam, qui vendait ses dons prophétiques pour de l'argent. Il n'était pas le premier à prophétiser pour de l'argent, car cela a toujours été la coutume des religions idolâtres, mais il apparaît être le premier à offrir de prophétiser « au nom de l'Éternel » pour de l'argent. Avec Balaam, la question suprême était : « Cela va-t-il rapporter ? » Si on le payait, il prophétisait à la demande, dans la mesure du possible. C'était une terrible folie impliquant une terrible dégradation morale. Remarquez que tandis qu'au v. 12 les faux prophètes sont mis au *même niveau* que les bêtes sans raison, aux v. 15-16 Balaam est *en dessous* d'elles : un âne muet est capable de le réprimander.

Quel est donc le motif secret qui se cache derrière les nombreuses attaques variées des faux docteurs modernes ? C'est la même vieille histoire. Ce qui les fait marcher, c'est que ça rapporte !

Généralement, cela rapporte *financièrement*. Il y a des années, le 'pasteur' Russel conduisit une grande campagne à Londres, louant les salles les plus chères et l'annonçant à grande échelle ; un quotidien rapporta qu'il avait dit ne pas savoir que faire de tout l'argent qui lui parvenait. [note Bibliquest : Aujourd'hui le train de vie luxueux de télé-évangélistes ou de prédicateurs de l'évangile de la prospérité est un objet de scandale].

Cela rapporte toujours si l'objectif visé est *le renom et la notoriété*. Les journaux à sensations patronnent toujours l'homme qui vend une fausse nouveauté. Le modernisme bien calculé est, hélas ! l'autoroute vers la promotion dans les cercles ecclésiastiques.

2.3.4 - 2 Pierre 2:17

Et une fois promus à de hautes fonctions, qu'ont-ils à donner ? Rien du tout. Ce sont des « fontaines sans eau » (2:17) qui ne peuvent étancher aucune soif spirituelle. Ce sont « des nuages poussés par la tempête » qui ne déversent peu ou rien pour rafraîchir la terre altérée.

2.3.5 - 2 Pierre 2:18

Accomplissent-ils quelque chose ? Hélas, oui ! Ils prononcent « d'orgueilleux discours de vanité » pour prendre au piège de nombreuses âmes. Oh ! combien les paroles inspirées de l'Écriture frappent à cœur et avec exactitude. Certains journaux du monde se sont récemment moqués du méli-mélo de jargon scientifique utilisé lors des séances récentes de l'Association Britannique. De grands discours pompeux étaient largement mis en avant ; il y avait aussi des discours de vanité, chaque fois qu'ils touchaient aux choses de Dieu, — des choses qui ne sont pas connues de l'homme naturel, sauf par l'Esprit de Dieu (1 Cor. 2:11). Par ces paroles vaines, ils attrapaient certains de « ceux qui avaient depuis peu échappé à ceux qui vivent dans l'erreur », leur promettant la liberté.

2.3.6 - 2 Pierre 2:19

Liberté ! Voilà un mot de résonance très familière. N'a-t-on pas déjà essayé de vous dire, en effet : « Pourquoi être esclave d'une adhésion aveugle à la Bible que vous imaginez être inspirée ? Pourquoi ne pas adopter un point de vue moderne éclairé ? Traitez-la comme un livre ordinaire, classique et intéressant certes, mais sans autorité surnaturelle. Vous émanciperez ainsi votre esprit de ses entraves, et vous commencerez à vous mouvoir en pleine *liberté* dans les vastes champs de la spéculation moderne ». Oh, combien la proposition est séduisante ! Combien elle réussit à avoir son action fatale parmi les gens bien intentionnés à l'esprit instable, qui viennent juste d'échapper à ceux qui marchent dans l'erreur et dans les bourbiers grossiers du monde, — des gens déjà réformés, mais pas encore nés de nouveau. Cela ouvre devant eux un chemin, de premier ordre et scientifique, mais qui les renvoie directement à la vieille corruption d'où ils venaient juste d'émerger.

2.4 2 Pierre 2:20-22

Les pauvres victimes de ces faux docteurs, ceux qui sont ainsi fraîchement et finalement empêtrés dans le bourbier du monde de sorte que « leur dernière condition est pire que la première », — ce ne sont pas des âmes vraiment converties, mais simplement des gens qui, par une certaine connaissance acquise sur le Seigneur, sont extérieurement réformés dans leurs voies. Ils ressemblent par conséquent au chien et à la truie, tous les deux des animaux impurs. Le chien, par nature, a la désagréable habitude de retourner à ce qu'il a vomi. La

truie, même bien lavée, aime la fange, et s'y plonge à la première occasion. On peut être intellectuellement éclairé, et par conséquent réformé dans ses actions extérieures, et pourtant ne pas avoir vécu ce changement fondamental de nature produit par la nouvelle naissance : cela crée une victime facile. Le faux docteur lui promet la liberté et, par ses grands et orgueilleux discours de vanité, il coupe le frêle lien mental qui constituait encore un frein pour cette victime, et la voilà revenant à ses anciennes voies de péchés, que ce soit le vomi (l'impureté générée de l'intérieur) ou la fange (impureté extérieure).

Ils avaient une « connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2:20), ils connaissaient « la voie de la justice » (2:21), ils « avaient échappé à ceux qui vivent dans l'erreur » (2:18), mais les voilà de retour sur le chemin de la perdition éternelle. C'est triste, bien triste pour eux, mais qui décrira le jugement qui s'abattra sur les faux docteurs qui ont consommé leur ruine ? En son temps, leur jugement ne sommeillera pas (2:3).

3 - Chapitre 3

3.1 2 Pierre 3:1-10

3.1.1 - 2 Pierre 3:1-2

Le ch. 2 est vraiment très sombre. Il introduit, sous forme de parenthèse, un avertissement tellement nécessaire. Au ch. 3, l'apôtre Pierre revient à son thème principal, l'immense importance de la *vraie* prophétie. Le vrai chrétien, étant né de nouveau, a une intelligence *pure*. Mais, bien que pure, elle a besoin d'être réveillée pour être constamment attentive à ce que Dieu dit, soit par les saints prophètes du temps de l'Ancien Testament, soit par les apôtres et prophètes du Seigneur Jésus dans les Écritures du Nouveau Testament. Ce chapitre montre clairement l'effet produit quand on amène la vérité prophétique à peser sur la pure intelligence du croyant ; elle sert à le séparer dans son cœur et dans sa vie, du monde qui doit venir sous le jugement, non seulement spirituellement, mais aussi matériellement, et qui doit disparaître à la suite de ce jugement (voir 3:10-14).

Notez bien que c'est exactement l'opposé de ce qu'on trouve au ch. 2. Au ch. 2, on trouve l'enseignement inique du faux prophète avec l'effet inévitable d'*empêtrer* ses adeptes dans le monde et ses corruptions. Ici, on trouve la lumière de la vérité donnée par le prophète suscité par Dieu, qui a l'effet de *séparer* du monde et de ses corruptions ceux qui reçoivent cette lumière.

Cette distinction est vraie toujours et partout, — tant et si bien que nous pouvons juger la vérité et le caractère correct de tout enseignement qu'on nous présente en nous posant la simple question suivante : si je reçois cet enseignement comme la vérité, aura-t-il sur mes pensées l'effet de me séparer du monde ou de m'y établir davantage ? Il y a d'autres tests, bien sûr, qu'il ne faut pas ignorer, mais celui-ci pris tout seul est tout à fait déterminant.

3.1.2 - 2 Pierre 3:3

Dès qu'il est revenu au sujet de la vraie prophétie, il semblerait que l'apôtre Pierre a été conscient de l'antagonisme féroce qui sévit contre elle de la part des adversaires. C'est pourquoi il commence par donner un avertissement tout spécial au sujet de l'opposition à laquelle il faut s'attendre aux derniers jours de la part des moqueurs marchant selon leurs propres convoitises. Désirant laisser libre cours à leurs désirs charnels, ils tournent en dérision ce qui devrait le plus les freiner.

3.1.3 - 2 Pierre 3:4-5

Il y a toujours eu des moqueurs de ce genre. Le v. 4 cependant prédit qu'aux derniers jours ils baseront leurs moqueries sur la continuité stable de toutes choses depuis des temps immémoriaux, ce qui rend impensable, assureront-ils, une catastrophe soudaine telle que la venue du Seigneur dans les jours à venir. Le v. 5 complète en disant que, pour fortifier leur négationnisme, ils nieront aussi qu'une intervention catastrophique comme le déluge ait jamais eu lieu dans le passé. Ils sont volontairement ignorants. La chose leur est cachée car ils le veulent ainsi.

3.1.4 - 2 Pierre 3:3-6

La prédiction des v. 3 à 6 est réellement très encourageante pour nous. Voici une prophétie de l'Écriture dont l'accomplissement nous a été répété aux oreilles presque tous les jours. Au 19ème siècle, l'attente de la venue du Seigneur a été grandement ravivée parmi les vrais chrétiens, et depuis on voit une résistance accrue à l'idée de Sa venue, accompagnée de mépris, car cette idée va directement à l'encontre des théories de l'évolution qui font fureur. Pour un esprit obsédé par la théorie de l'évolution, il est tout aussi impossible de croire au déluge dans le passé, tel que raconté dans la Genèse, qu'à la venue personnelle de Christ dans le futur. Ils ignorent volontairement l'un, et nient l'autre avec moquerie. Pendant vingt siècles les moqueurs se sont moqués. Ce n'est que pendant le dernier siècle et demi qu'ils se sont moqués *à ce sujet*. Or les moqueurs doivent se moquer là-dessus *aux derniers jours*. La conclusion est donc nette et précise : *nous sommes dans les derniers jours*, ce qui est très encourageant. Nous pouvons bien louer Dieu ! Aujourd'hui cette Écriture est accomplie, vous l'entendant (Luc 4:21).

Comment le déluge eut-il lieu ? La réponse est : « Par la parole de Dieu » (3:5). Par cette même Parole (3:7), les cieux et la terre de maintenant sont réservés pour le feu pour le jour du jugement prochain. L'œil de la foi voit écrits, sur les plus belles constructions des hommes, les mots sinistres : « RÉSERVÉ POUR LE FEU ».

3.1.5 - 2 Pierre 3:7-10

La question moqueuse du railleur provient, bien sûr, du fait que de nombreux siècles se sont écoulés depuis que le Seigneur a quitté cette terre en laissant la promesse de Son prochain retour. Il faut donc reconnaître le fait,

énoncé au v. 8, que les idées de Dieu sur le temps sont très différentes des nôtres. Pour Lui, mille ans sont comme un jour, selon le Psaume 90 v. 4 ; et aussi un jour est comme mille ans d'après le v. 10. On ne doit donc pas trouver Dieu négligent si beaucoup de temps s'est écoulé selon notre façon de penser.

La raison de cette longue attente n'est pas la négligence, mais la patience (3:9). La seconde venue verra un coup formidable frappé en jugement. Bien que nécessaire, ce n'est pas un sujet de joie pour Dieu. Il ne désire pas que quiconque périsse, mais que tous viennent à la repentance. L'alternative est très clairement établie dans ces mots : *Se repentir* ou *périr*.

Or le jugement frappera certainement, le moment venu. Le Seigneur viendra quand les hommes ne l'attendront pas, comme un voleur dans la nuit, et Il introduira ainsi Son jour. Ce « jour » du Seigneur comprendra mille ans comme d'autres passages de l'Écriture le montrent. Il commencera à Sa venue, et ne s'achèvera pas avant la disparition de la terre et des cieux qui l'environnent, détruits par le feu. Cela n'aura pas lieu avant la fin du règne de mille ans, selon Apoc. 20:7-11. Cette même destruction des cieux et de la terre introduira « le jour de Dieu » dont parle Apoc. 21:1-8, c'est-à-dire l'état éternel. Le « jour du Seigneur » et le « jour de Dieu » sont comme deux cercles qui se touchent juste au point où les cieux et la terre sont détruits.

Le jour du Seigneur est la période spécialement caractérisée par l'exaltation de Christ, en tant que Seigneur et Administrateur de la volonté de Dieu, quand la justice règnera. Cela durera mille ans. Le jour de Dieu est l'état éternel qui suivra et dans lequel Dieu habitera avec les hommes dans de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera sans un seul ennemi pour défier la paix.

3.2 2 Pierre 3:11-18

Ces choses sont déclarées clairement dans la parole prophétique, et nous les connaissons. Mais dans quel but nous sont-elles révélées ? La réponse à cette question se trouve aux v. 11 et 14 à 18. Tout est disposé pour avoir un effet actuel sur nos caractères et nos vies.

3.2.1 - 2 Pierre 3:11-14

Sachant que la dissolution de la terre et de toutes les œuvres qui sont en elles est décrétée par la Parole de Dieu, nous devrions être caractérisés par une « sainte conduite », c'est-à-dire une manière de vivre séparée du monde, et par la piété. Nous devrions être comme ceux qui attendent et hâtent la venue de ce jour. Le chrétien qui dépense toutes ses énergies à tirer le meilleur parti de *ce* monde

peut affirmer qu'il sait ces choses, mais il ne les *croit* guère en vérité. Lot s'était enraciné bien profond dans le sol de Sodome, ignorant que son jugement était décrété. Qu'aurait-il fait s'il l'avait su ? De fait la lumière de la vraie prophétie a un effet de séparation et de sanctification.

Nous savons aussi que nous entrerons dans la bénédiction de l'état éternel dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Sachant cela, nous nous étudierons (3:14, ou : « nous serons diligents » ; c'est le même mot que « empressement » en 1:5) à marcher déjà maintenant en paix, sans tache et irréprochables. L'état éternel sera une scène de paix parce qu'il ne s'y trouvera aucune tache ni rien de blâmable. Aussi, nous aspirerons aux caractéristiques des nouveaux cieux et de la nouvelle terre avant qu'ils soient là.

3.2.2 - 2 Pierre 3:15-16

3.2.2.1 - 2 Pierre 3:15a

De plus, nous estimerons que « la patience de notre Seigneur est salut » (3:15a), et par conséquent le temps d'attente qui nous est imposé ne sera pas pour nous un sujet d'énervement. Nous saurons que chaque jour d'attente, et peut-être de souffrance que cela entraîne, vaudra le salut de multitudes. Et non seulement cela — car l'estimation ne s'arrête pas à une reconnaissance mentale du fait, mais se traduit expréssément en action — nous appliquerons nos énergies à placer devant les hommes ce qui est ordonné pour leur salut, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. L'évangile de Dieu est « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Romains 1:16).

3.2.2.2 - 2 Pierre 3:15b

Pierre avait commencé sa première épître en s'adressant aux Juifs dispersés, et il semble qu'il se réfère maintenant au travail de Paul parmi ces mêmes Juifs dispersés. Ici, à la fin de cette seconde épître, il le nomme spécialement, et il mentionne non seulement « toutes ses lettres » en général, mais aussi un écrit spécial qu'il leur avait adressé, selon la sagesse qui lui avait été donnée d'en haut. Il est donc évident que Paul a écrit aux Hébreux. Il se peut, bien sûr, qu'il s'agisse d'un écrit non prévu pour être conservé comme faisant partie des Écritures, et donc disparu aujourd'hui. Il est bien plus vraisemblable qu'il s'agit de cette merveilleuse épître aux Hébreux que nous possédons pour le bonheur de

nos âmes. Dans cette épître il parle justement de ces choses. Voyez spécialement Héb. 12:25-29. Il parle aussi d'eux dans ses autres épîtres.

Remarquez la manière dont Pierre écrit au sujet de Paul, l'homme qui avait dû lui résister et le reprendre à Antioche (Gal. 2:11). Il n'y a aucune trace d'amertume, ni de cet esprit judaïsant auquel Paul avait dû résister. Le martyre approchait pour tous les deux, et il parle de « notre bien-aimé frère Paul ». N'est-ce pas délicieux ? Voilà le flot de l'affection chrétienne qui coule très librement, et celui de la reconnaissance la plus complète de la grâce et du don accordé à autrui. Nous voyons le cœur vibrant et aimant qui bat chez Pierre sans le moindre égoïsme, après avoir été une source de trouble lorsqu'il était jeune, et qu'il pensait aimer davantage que les autres apôtres.

3.2.2.3 - 2 Pierre 3:16a

Mais Pierre reconnaissait qu'il y avait des choses « difficiles à comprendre » dans les épîtres de Paul. En disant cela, il écrivait sans aucun doute en tant qu'apôtre de la circoncision, s'identifiant lui-même avec les croyants de sa nation. Toutes les vérités concernant l'église, sa place dans les desseins de Dieu, ses privilèges, sa composition constituée d'élus rassemblés d'entre les nations aussi bien que d'entre les Juifs, en bref tout ce dont parle Paul comme étant le « mystère de Christ » (Éph. 3:4), — tout était tenu pour difficile pour un Juif. Cela allait à l'encontre de toutes les fibres de leur sentiment national entretenu depuis des siècles. La vérité était assez simple d'un point de vue intellectuel, mais les yeux de leurs *cœurs* avaient besoin d'être ouverts pour la voir. Paul le reconnaît en Éph. 1:18. À moins d'avoir les yeux de notre cœur ouverts, nous devons tristement confesser que la Parole de Dieu est difficile à comprendre quand nous la lisons.

3.2.2.4 - 2 Pierre 3:16b

L'Écriture peut aussi être faussée ou tordue pour la destruction de ceux qui la traitent ainsi. Ceux qui le font sont « ignorants et mal affermis ». Ignorant signifie bien sûr sans instruction, non pas dans la sagesse du monde, mais dans les choses de Dieu. Il se peut que Pierre se réfère ici spécialement à un danger encouru par les Gentils, le genre de choses contre lesquelles Paul lui-même met en garde les nations en Romains 11:13-29. Si les Gentils comprennent mal, et utilisent mal la vérité de Dieu, jusqu'à devenir sages à leurs propres yeux, ils

sont très près de la destruction. Cependant même si Pierre fait spécialement référence à cela, ses paroles sont susceptibles d'une application bien plus large. Prenons garde à ne pas tordre la parole de Dieu !

3.2.3 - 2 Pierre 3:17-18

Maintenant nous avons été prévenus. Nous sommes donc prémunis contre l'erreur des méchants de peur que nous ne chutions. L'erreur des méchants a été pleinement développée au ch. 2. Il ne suffit pourtant pas d'être avertis contre le mal, il nous faut une jouissance positive de la vérité. Pour ne pas reculer, il faut avancer. C'est comme en bicyclette, le chrétien doit aller de l'avant s'il veut éviter de tomber. C'est pourquoi il nous faut « croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

Ce verset résume bien l'enseignement principal de l'épître. La croissance spirituelle était le grand thème du ch. 1, et l'apôtre y revient dans ses paroles de conclusion. Toute croissance vraie est dans la grâce, *la grâce de Dieu*. Alors en nous développant dans la grâce, nous croissons dans l'esprit de grâce. Toute croissance vraie est aussi une croissance dans la connaissance du Seigneur Jésus (1:8), par qui la grâce de Dieu nous a atteints.

Qui mettra une limite à notre croissance dans la grâce (3:18) et dans la connaissance du Seigneur (1:8) ? Les deux sont sans limite. Planté ici, nous sommes comme des arbres qui ont plongé profondément leurs racines dans un sous-sol d'une richesse fertile sans fond.

« À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen ».

1ère Épitre de Jean

F. B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
3 Chapitre 2
4 Chapitre 2:29 et 3
5 Chapitre 4
6 Chapitre 5

Table des matières détaillée :

1 Introduction
2 Chapitre 1
2.1 Ch. 1:1-2
2.2 Ch. 1:3-4
2.3 Ch. 1:5-7
2.4 Ch. 1:8-9
2.5 Ch. 1:10
3 Chapitre 2
3.1 Ch. 2:1-11
3.1.1 Ch. 2:1
3.1.2 Ch. 2:2
3.1.3 Ch. 2:3-4
3.1.4 Ch. 2:5
3.1.5 Ch. 2:6
3.1.6 Ch. 2:7-8a
3.1.7 Ch. 2:8b
3.1.8 Ch. 2:9
3.1.9 Ch. 2:10-11
3.2 Ch. 2:12-17
3.2.1 Ch. 2:12
3.2.2 Ch. 2:13
3.2.3 Ch. 2:14a
3.2.4 Ch. 2:14b
3.2.5 Ch. 2:15-16

3.2.6 Ch. 2:17
3.3 Ch. 2:18-27
3.3.1 Ch. 2:18-19
3.3.2 Ch. 2:20-21
3.3.3 Ch. 2:22-23
3.3.4 Ch. 2:24
3.3.5 Ch. 2:25
3.3.6 Ch. 2:26-27
3.4 Ch. 2:28
4 Chapitre 2:29 et 3
4.1 Ch. 2:29 à 3:3
4.1.1 Ch. 2:29 et 3:1
4.1.2 Ch. 3:2
4.1.3 Ch. 3:3
4.2 Ch. 3:4-9
4.2.1 Ch. 3:4
4.2.2 Ch. 3:5
4.2.3 Ch. 3:6
4.2.4 Ch. 3:7
4.2.5 Ch. 3:8
4.2.6 Ch. 3:9
4.3 Ch. 3:10-17
4.3.1 Ch. 3:10
4.3.2 Ch. 3:11
4.3.3 Ch. 3:12
4.3.4 Ch. 3:13
4.3.5 Ch. 3:14
4.3.6 Ch. 3:15
4.3.7 Ch. 3:16a
4.3.8 Ch. 3:16b
4.3.9 Ch. 3:17
4.4 Ch. 3:18-24
4.4.1 Ch. 3:18-19
4.4.2 Ch. 3:20
4.4.3 Ch. 3:21
4.4.4 Ch. 3:22-23
4.4.5 Ch. 3:24
5 Chapitre 4
5.1 Ch. 4:1-6 — L’Esprit de vérité et l’esprit d’erreur. 3 Critères de distinction

5.1.1 Ch. 4:1-3
5.1.2 Ch. 4:4
5.1.3 Ch. 4:5
5.1.4 Ch. 4:6
5.2 Ch. 4:7
5.3 Ch. 4:8
5.4 Ch. 4:9-10
5.5 Ch. 4:11
5.6 Ch. 4:12
5.7 Ch. 4:13
5.8 Ch. 4:14 — Sommaire intermédiaire
5.9 Ch. 4:15-16
5.10 Ch. 4:17
5.11 Ch. 4:18-19
5.12 Ch. 4:20-21
6 Chapitre 5
6.1 Ch. 5:1-5
6.1.1 Ch. 5:1
6.1.2 Ch. 5:2-3
6.1.3 Ch. 5:4-5
6.1.4 Sommaire intermédiaire
6.2 Ch. 5:6-13
6.2.1 Ch. 5:6
6.2.2 Ch. 5:7-8
6.2.3 Ch. 5:9-10 — une parenthèse
6.2.3.1 Ch. 5:9
6.2.3.2 Ch. 5:10
6.2.4 Ch. 5:11 — Le témoignage de Dieu
6.2.5 Ch. 5:12
6.2.6 Ch. 5:13
6.3 Ch. 5:14-15
6.4 Ch. 5:16-18
6.5 Ch. 5:19-21
6.5.1 Ch. 5:19
6.5.2 Ch. 5:20
6.5.3 Ch. 5:21

1 - Introduction

Une simple lecture rapide de la première épître de Jean suffit à montrer une forte ressemblance avec l'évangile de Jean. Les mêmes thèmes apparaissent dans les deux. Dans l'évangile, ils sont mis en évidence, principalement mais pas exclusivement, dans les paroles du Seigneur et par l'illustration qu'en donne Sa vie. Dans l'épître, on les retrouve mis en évidence, l'important étant désormais qu'ils soient manifestés dans la vie des enfants de Dieu. L'évangile nous montre des choses qui sont *vraies en Lui*, tandis que l'épître parle d'un « commandement nouveau … ce qui est vrai en lui *et en vous* » (1 Jean 2:8). Cette courte phrase nous donne la clé de toute l'épître.

Cette épître est l'une des dernières à avoir été écrites. Il y avait déjà des « antichrists » ça et là, comme l'indique le ch. 2. Ces hommes se targuaient d'une connaissance supérieure. Ils clamaient que leurs enseignements étaient une avancée, une amélioration sur ce qui avait existé auparavant. Mais derrière la prétention d'une *avancée*, ils ne faisaient qu'entraîner *loin* du fondement qui avait été posé en Christ, et loin de la vie qui avait été manifestée en Lui dès le commencement, lorsqu'Il était venu parmi nous en chair. Il s'ensuit que la première chose nécessaire était de montrer très nettement qu'il y avait eu une manifestation réelle, vraie et objective de la vie éternelle en Christ.

2 - Chapitre 1

2.1 Ch. 1:1-2

Il est important de ne pas confondre les expressions « dès le commencement » du début de l'épître et « au commencement » du début de l'évangile. Dans l'évangile, il s'agit de l'affirmation de l'existence éternelle et de la déité de la Parole, et nous remontons au commencement, et même au-delà du commencement de toutes les choses dont il peut être dit qu'elles ont eu un commencement. Dans l'épître, nous sommes occupés du fait que toute vérité chrétienne commence avec la révélation arrivée jusqu'à nous en Christ dans Son incarnation. C'est ceci qui était le commencement de la vraie manifestation de Dieu et de la vie éternelle. C'est ceci qui était la base de tout l'enseignement apostolique. Les antichrists mettaient en avant leurs enseignements séducteurs dont l'origine se trouvait simplement dans leurs propres esprits insensés. Les apôtres déclaraient ce qui était dès le commencement, et non pas quelque chose introduit depuis.

Dans les versets 1 et 2, le Seigneur Jésus n'est pas mentionné personnellement, car l'accent est plutôt mis sur ce qui nous a été présenté en Lui. Il était « la Parole de vie ». En Jean 1, Il est « la Parole », et comme tel Il crée, de telle sorte que la création peut au moins exprimer quelque chose de Dieu. Il devient aussi chair et habite au milieu de nous pour pouvoir être pour nous la pleine expression de Dieu. Ici au début de l'épître, la pensée est similaire, mais plus limitée. La Vie est le point essentiel : Il était « la vie éternelle, qui était auprès du Père », et elle nous a été manifestée en Lui. C'est en L'ayant Lui que nous avons la vie ; mais en premier lieu, il faut voir le plein caractère de la vie telle qu'elle a été manifestée en Lui.

La vie était la vie éternelle, mais elle était aussi « auprès du Père ». Cette déclaration, selon ce qu'il nous est dit, donne le *caractère* de la vie, de sorte qu'il ne s'agit pas simplement d'une déclaration du fait que la vie *était* auprès du Père, mais plutôt du fait que c'était *une vie telle que celle-là*. Elle était auprès du Père dans la mesure où Lui qui est la Source de cette vie, était auprès du Père, et en Lui elle nous a été manifestée. Il est devenu chair pour qu'elle soit manifestée.

Par le fait de Son incarnation, Il s'est placé à la portée de trois des cinq sens dont l'homme est pourvu. Il a pu être entendu, vu et touché. Entendu vient en premier, car dans notre condition déchue, l'ouïe est la faculté à laquelle Dieu s'adresse spécialement. « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la

parole de Dieu » (Rom. 10:17). Ainsi donc en premier lieu, les apôtres *ont entendu* la Parole de Vie, et par là, ils ont été capables de Le [La] comprendre.

Mais ensuite ils L'ont aussi *vu* de leurs yeux, et ils l'ont même *contemplé*. Il y avait eu autrefois des manifestations fugitives de cette Personne grandiose, comme « l'Ange de l'Éternel », mais il n'avait pas été alors possible de Le contempler car Il n'était visible que brièvement. Maintenant, venu en chair, c'était tout différent. Les apôtres ont passé des années avec Lui, et ont pu Le scruter attentivement. Ils L'ont regardé longuement et sérieusement, même s'ils n'ont pas compris correctement tout ce qu'ils observaient avant de recevoir le don du Saint Esprit.

Ils sont aussi entrés en contact physique avec Lui. Leurs mains L'ont effectivement *touché*. C'est la garantie de ce qu'Il n'était pas une simple manifestation de l'Esprit. Il a été parmi eux dans un corps humain réel, fait de chair et de sang. Après Sa résurrection, Il a séjourné parmi eux dans Son corps ressuscité, fait de chair et d'os, et nous nous souvenons qu'Il leur a spécialement commandé de Le toucher pour qu'ils se rendent compte qu'Il n'était pas un Esprit après Sa résurrection.

Tout ceci établit donc de manière incontestable qu'il y a eu devant eux cette manifestation réelle de la vie éternelle. Jean 1:18 montre qu'Il a *fait connaître* le Père ; Colossiens 1:15 montre que Dieu a été parfaitement *représenté* en Lui comme Son image ; Hébreux 1:2-3 montre que, comme Fils, Il est la Parole, et qu'Il est l'*expression* [l'empreinte] et le resplendissement de l'Être et de la gloire de Dieu. Nous trouvons ici (1 Jean 1) qu'Il a fourni la seule *manifestation* vraie et objective de la vie éternelle. Il est remarquable que, tout comme nous avons quatre évangiles qui font ressortir différents aspects de Sa vie, nous avons aussi ces quatre passages qui font ressortir différents aspects de tout ce qui a été révélé en Lui.

La raison pour laquelle Jean insistait sur ce point dans ces premiers versets de l'épître, c'était que les docteurs anti-chrétiens le dépréciaient, ou même le niaient tout à fait. Ils étaient appelés des « Gnostiques » parce qu'ils se targuaient d'être « ceux qui savent ». Ils préféraient leurs propres impressions subjectives et leurs spéculations philosophiques aux faits objectifs établis en Christ. Or pour les apôtres comme pour nous, tout commence par des faits bien établis. La foi qui a été une fois enseignée aux saints, est enracinée et établie sur des faits. Nous ne saurions être trop clairs ni trop insister sur ce point. Ce qui est produit subjectivement dans les saints (comme nous le verrons) est strictement en accord avec ce qui a été manifesté objectivement en Lui.

2.2 Ch. 1:3-4

La manifestation en a tout d'abord été faite aux apôtres. Le « nous » des premiers versets les représente. Mais dans la phrase « ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons », le « vous » représente les saints en général. La manifestation qui a été faite devant les apôtres les a introduits dans la « communion … avec le Père et avec son Fils Jésus Christ ». Ils nous ont fait connaître ce qui a été manifesté, pour que nous puissions être introduits dans cette même communion merveilleuse. Le Père et le Fils nous ont été révélés. La vie éternelle en relation avec le Père et le Fils nous a été manifestée par eux. Les choses du Père et du Fils ont été révélées. Rien ne pouvait être plus merveilleux que ceci : rien de plus absorbant une fois que nous commençons à nous en saisir par le Saint Esprit ; rien de plus propre à remplir nos cœurs d'un bonheur qui demeure. Il n'est pas surprenant que l'apôtre ajoute : « Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1:4).

Le verset 4 établit tout à fait clairement que la communication de ces choses par les apôtres nous a été faite par les Écritures : « Nous vous *écrivons* ces choses… ». Les apôtres avaient entendu, vu et touché. Il nous faut *lire*. Nous rendons grâce à Dieu pour les Saintes Écritures qui nous apportent la connaissance de ces choses pour notre joie.

2.3 Ch. 1:5-7

Au v. 5, Jean commence son message. Par quoi commence-t-il ? Par ce grand fait que « Dieu est lumière » et non pas, comme nous aurions pu nous y attendre, par le fait que « Dieu est amour ». Si la manifestation de Dieu avait eu lieu dans un domaine de pureté et de lumière sans souillure, l'accent aurait été mis sans aucun doute sur Son amour. Mais comme la manifestation a été faite dans ce monde, tellement souillé par le péché et rempli de ténèbres, l'accent est mis avant tout sur la lumière.

Qui peut définir la lumière ? Les hommes ont formulé des théories pour rendre compte de la lumière de la création, mais ils ne peuvent pas réellement l'expliquer. Qui donc pourra expliquer la Lumière qui n'a pas été créée ? Nous savons que la lumière est nécessaire pour que la vie existe sous quelque forme que ce soit, même les plus humbles. Nous savons qu'elle est source de ce qui est sain, qu'elle illumine et expose toutes choses, et que l'obscurité s'enfuit là où elle pénètre. En Dieu il n'y a pas du tout de ténèbres, car l'obscurité représente ce qui échappe à l'action de la lumière, ce qui est caché et péché.

Non seulement Dieu est Lui-même lumière, mais, comme le verset 7 nous le

dit, Il est « dans la lumière ». Autrefois l'Éternel avait dit « qu'il habiterait dans l'obscurité profonde » (2 Chron. 6:1) ; et le fait que Salomon Lui construise une maison n'a pas modifié cela, car Sa présence continuait à se trouver dans le lieu très saint où régnait l'obscurité. Ceci fut changé par la venue du Seigneur Jésus, car en Lui Dieu se mis en pleine lumière. Le Dieu qui *est* lumière est maintenant *dans la lumière*.

Ce fait est utilisé comme test au v. 6. Nous avons dans ce verset le premier de plusieurs tests proposés. La présence de nombreux faux docteurs avec leurs prétentions variées et vantardes rendait ces tests nécessaires ; et nous remarquerons qu'aucun d'eux n'est basé sur des considérations élaborées ou forcées. Ils sont d'un genre tout simple, et basés sur la nature fondamentale des choses. Ici, par exemple, le fait que Dieu est lumière et qu'Il est dans la lumière est un critère qui teste toute affirmation d'être en communion avec Lui. Une telle personne ne peut marcher dans les ténèbres car, comme nous le lisons ailleurs : « quelle communion a la lumière avec les ténèbres ? » (2 Cor. 6:14). Il n'y a pas du tout de communion entre les deux. Elles sont diamétralement opposées.

Ce qui est en cause ici, n'est pas de savoir si nous marchons toujours *selon* la lumière que nous avons reçue. Nous sommes tous défaillants à cet égard, à un moment ou à un autre, à notre honte. « Marcher *dans* les ténèbres » c'est marcher dans l'ignorance de la lumière qui a brillé en Christ. Il vaut la peine ici de se reporter à Ésaïe 50:10-11 : « Quiconque marche dans les ténèbres et n'a pas de lumière » doit « se confier dans le nom de l'Éternel et s'appuyer sur son Dieu ». Cependant même aux jours d'Ésaïe, certains préféraient allumer un feu et marcher à la lueur du feu et des étincelles qu'ils avaient allumées. C'était la même chose aux jours de Jean, et cela le reste encore de nos jours. Il y a encore bien trop de faux docteurs qui préfèrent les étincelles qu'ils font jaillir eux-mêmes plutôt que la lumière de la révélation divine. Il s'ensuit qu'eux et leurs disciples sont dans les ténèbres malgré toutes leurs prétentions, et ils n'ont pas de communion avec Lui.

Le vrai croyant marche dans la lumière où Dieu est pleinement révélé. La lumière l'a scruté, bien sûr ; il ne pouvait pas en être autrement. Mais il marche avec bonheur dans la lumière parce qu'il a appris dans cette lumière que « le sang de Jésus Christ Son Fils nous purifie de tout péché ». Toute tache de souillure exposée par la lumière est ôtée par le Sang.

Le verbe « nous purifie » est au présent. Certains en ont déduit que le sang doit être appliqué continuellement. Mais le temps présent est aussi utilisé pour indiquer la nature ou le caractère des choses, tout comme nous disons : le liège flotte, le feu brûle, le savon lave. Telles sont leurs natures respectives. Ces propriétés leur appartiennent. Telle aussi est la nature du sang de Christ de

purifier de tout péché. C'est une propriété intrinsèque, et bénie. L'idée que le Sang doive être appliqué continuellement ou de manière répétée est contredite par l'enseignement de Hébreux 9:23 à 10:14. Nous sommes « *purifiés une fois pour toutes* » par « une seule offrande » de manière à ce que nous n'ayons plus « aucune conscience de péchés ».

2.4 Ch. 1:8-9

Non seulement il y a des hommes qui professent avoir communion avec Dieu alors qu'ils marchent encore dans les ténèbres, mais il y en a qui vont jusqu'à dire : Nous n'avons pas de péché. Aucun test n'est proposé vis-à-vis de cette méchante prétention. Il n'y en a pas besoin car ils seraient forcément vite découverts. Ces gens se trompaient eux-mêmes et Jean le leur dit clairement. Ils ne tromperaient guère quelqu'un d'autre ; et si même ils y arrivaient pour un moment, la tromperie serait vite dissipée par la manifestation bien trop évidente du péché en eux. Si certains se laissent aller à de telles prétentions si hautes et sans fondement, ils ne montrent pas que *le péché n'est pas en eux*, ils ne font que manifester clairement que *la vérité n'est pas en eux.*

On a peine à imaginer que des vrais croyants se séduisent eux-mêmes de cette manière, sauf pour un temps très bref. La seule attitude vraie et honnête pour nous, c'est de confesser nos péchés, et de le faire tout de suite. Il est vrai bien sûr pour le non-croyant, que la seule chose honnête à faire lorsque la conviction de péché l'atteint, c'est de confesser ses péchés ; alors le pardon, plein et éternel, lui sera accordé. Cependant il s'agit ici du croyant. Il est dit : « Si *nous* confessons … ». Le péché d'un croyant ne compromet pas ni ne renverse le pardon éternel qu'il obtient quand, comme pécheur, il se tourne vers Dieu en se repentant. Il compromet néanmoins sa communion avec Dieu, comme nous venons de le lire. La communion sera suspendue jusqu'à ce qu'il confesse le péché qui l'a interrompue.

Quand nous confessons un péché, Dieu est fidèle et juste pour tout ce que Christ est, et a fait, et le péché est pardonné, en sorte que la communion peut être restaurée. C'est ce qu'on peut appeler le pardon *paternel*, à distinguer du pardon *éternel* que nous obtenons quand nous sommes pécheurs.

Non seulement Il pardonne, mais Il purifie aussi de toute iniquité. La confession honnête du péché par un croyant non seulement lui assure le pardon, mais elle a aussi un effet purificateur. La confession du péché signifie le jugement dans nos propres cœurs et dans nos pensées de ce que nous confessons. Et cela signifie la purification de son influence et la délivrance de son pouvoir.

2.5 Ch. 1:10

Une troisième prétention apparaît au verset 10. Certains peuvent aller jusqu'à se faire des illusions et à dire qu'ils « n'ont pas péché ». Un test leur est proposé à ce sujet, à savoir la Parole de Dieu. Faire une déclaration aussi déraisonnable nous place en opposition à la Parole de Dieu et Le fait menteur. Il déclare clairement que nous avons péché, ce qui clôt le débat. Nous ne pouvons pas contredire Sa Parole, et avoir malgré tout Sa Parole habitant en nous.

Autan il est sûr que nous sommes dans la lumière, autant nous saurons que nous avons péché et que le péché est encore en nous. Mais nous connaîtrons aussi la valeur du sang de Christ et son pouvoir purificateur, ainsi que la restauration qui est la nôtre après une confession honnête. Ainsi la communion dans la lumière avec le Père et Son Fils, est établie pour nous, et aussi maintenue. Nous sommes rendus capables de connaître la vie qui a été manifestée et de nous réjouir en elle, et dans tout ce qui, dès le commencement, a été mis en évidence dans le précieux Fils de Dieu.

Notre joie étant complète sur de tels sujets, nous ne nous sentirons pas enclins à courir après les hommes qui voudraient nous attirer avec leurs prétendues améliorations et extensions de « ce qui était dès le commencement ». Les étincelles qu'ils déploient devant nous peuvent être fort belles, mais ce sont eux qui les ont allumées, et elles s'évanouissent dans les ténèbres.

3 - Chapitre 2

3.1 Ch. 2:1-11

3.1.1 - Ch. 2:1

Les derniers versets du chapitre 1 nous ont montré que nous ne pouvons pas dire que nous n'avons pas de péché, ni que nous n'avons pas péché. Les premiers versets du ch. 2 en sont la contrepartie, de peur que nous ne nous hâtions de conclure que nous sommes excusables de pécher au motif que l'on ne peut guère s'en empêcher, que c'est pratiquement inévitable. Or il n'y a rien de la sorte. Jean écrivait ces choses afin que nous ne péchions pas. D'autres passages des Écritures parlent des ressources spéciales pour nous empêcher de tomber : le point mis ici en relief est que, si nous entrons dans la sainte communion dont parle le ch. 1:3, nous serons préservés. La jouissance de cette communion exclut le péché, tout comme le péché exclut de la jouissance de cette communion, jusqu'à ce qu'il soit confessé.

Nous avons de grandes ressources pour ne pas pécher, même si le péché est encore en nous. Nous ne devrions pas pécher. Nous n'avons pas d'excuses si nous péchons ; mais si cela arrive, il y a pour nous, grâces à Dieu, « un avocat auprès du Père ». Le mot traduit ici par « avocat » est le même que celui traduit par « consolateur » en Jean 14 — un mot qui signifie littéralement « quelqu'un qui est appelé pour aider côte à côte ». Le Ressuscité, « Jésus Christ, le juste », a été appelé *côte à côte avec le Père* dans la gloire pour aider Ses saints, si et quand ils pèchent. Le Saint Esprit a été appelé *à nos côtés* ici sur la terre pour nous aider.

Il est bien dit : « le Père », notons-le, parce que l'Avocat paraît pour ceux qui sont déjà enfants de Dieu. Les premiers mots du chapitre sont : « Mes enfants » — le mot utilisé n'est pas celui qui signifie « petits enfants », mais celui utilisé pour les « enfants » en général. Par ce terme affectueux, l'apôtre embrassait comme siens tous ceux qui sont de vrais enfants de Dieu. Nous avons été introduits dans cette relation bénie par le Sauveur, comme Jean 1:12 nous le dit. Étant dans cette relation, nous avons besoin des services de l'Avocat quand nous péchons.

La justice de notre Avocat est soulignée. On aurait pu s'attendre à ce que l'attention soit attirée sur Sa bonté et Sa miséricorde ; ailleurs aussi on trouve l'accent mis sur la justice quand il est question du péché, comme c'est le cas ici. Celui qui se charge de notre cas en la présence du Père quand nous péchons, fera en sorte que la justice prévale. D'un côté, la *gloire du Père* ne sera pas ternie par

notre péché ; et de l'autre, Il s'occupera de *nous* d'une manière juste, pour que nous en arrivions à un jugement correct et juste de notre péché, et que nous le confessions et qu'il soit pardonné et que la purification en soit faite.

3.1.2 - Ch. 2:2

Celui qui est notre Avocat dans le ciel est aussi « la propitiation pour nos péchés ». Ceci nous ramène au fondement de roc sur lequel tout repose. Par Son sacrifice expiatoire, toutes les exigences de Dieu contre nous ont été satisfaites ; et Il exerce Son service d'Avocat auprès du Père sur cette base de justice. Sa propitiation a réglé pour nous *en tant que pécheurs* les questions d'ordre éternel soulevées par nos péchés. Sa fonction d'avocat règle les questions en rapport avec le Père qui se soulèvent lorsque nous péchons *en tant qu'enfants de Dieu*.

La propitiation est ce que nous pouvons appeler le côté de Dieu de la mort de Christ. Elle concerne le sujet le plus fondamental de tous : satisfaire aux exigences divines contre le péché. Répondre aux besoins du pécheur doit être une question secondaire vis-à-vis de ce premier sujet. C'est pourquoi, quand Paul développe l'évangile dans l'épître aux Romains, nous trouvons que la première mention de la mort de Christ est la propitiation par la foi en son sang (3:25). La substitution n'est pas clairement affirmée avant Romains 4:25 où nous lisons qu'Il « a été livré pour nos fautes ».

Comme il s'agit du côté de Sa mort envers Dieu, le cercle le plus large est envisagé : « le monde entier ». Quand il est question de substitution, seuls les croyants sont envisagés : ce sont « nos fautes » ou « les péchés de plusieurs ». Mais bien que les croyants soient seuls à profiter des bénéfices acquis par la mort de Christ, Dieu a besoin d'une propitiation pour chaque péché jamais commis par les hommes, à cause de tout le grand outrage causé par le péché. Propitiation a donc été faite vis-à-vis de Dieu par la mort de Christ, et à cause de cela Il peut offrir gratuitement le pardon aux hommes sans faire le moindre compromis quant à Sa nature et Son caractère.

Propitiation est un mot qui suscite beaucoup de colère et de mépris chez les opposants à l'évangile. Ils supposent que la propitiation a le même sens que chez les païens, c'est-à-dire qu'il s'agit de pacifier, en versant beaucoup de sang, une puissance en colère, ennemie et assoiffée de sang. Mais dans les Écritures, le mot a un sens d'un niveau bien plus élevé. Il contient encore le sens général d'apaiser ou de rendre favorable par un sacrifice, mais il n'y a aucune raison de considérer Dieu comme ennemi ou comme sanguinaire. Il est infiniment saint. Il est juste dans toutes Ses voies. Il est d'une majesté éternelle. Sa nature et tous Ses attributs doivent recevoir leur dû et être magnifiés dans l'exécution du

châtiment approprié : pourtant Il n'est pas contre l'homme, mais pour lui, car ce que la justice demandait, l'amour y a pourvu. Comme nous le lisons maintenant dans notre épître, « Dieu nous aima et il envoya Son Fils [pour être la] propitiation pour nos péchés » (4:10). Dieu lui-même a fourni la propitiation. Son propre Fils, qui était Dieu, est devenu propitiation. Cette propitiation, bien comprise, n'est pas une idée dégradante, mais une idée qui élève et ennoblit. La seule chose dégradante, c'est l'idée du sujet faussement entretenue par ceux qui s'y opposent. Ils essaient de glisser leur idée dégradée dans l'évangile, mais la Parole de Dieu la réfute.

3.1.3 - Ch. 2:3-4

Nous considérons maintenant une autre affirmation, faite à tort maintes fois : « je Le connais ». Il est en effet possible que le croyant dise avec un grand bonheur qu'il connaît Dieu, puisque la « communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » nous est accordée, et il ne peut pas y avoir de communion sans connaissance. Mais là encore, un test est nécessaire pour déterminer si une telle affirmation n'est qu'une simple prétention. Ce test, c'est l'obéissance aux commandements qu'Il nous a donnés. Connaître Dieu est inséparable de Lui obéir.

En gardant Ses commandements, nous savons que nous sommes arrivés à Le connaître. En dehors de cette obéissance, il ne peut pas y avoir cette connaissance, et si on prétend quand même Le connaître, cela ne fait que manifester que la vérité n'est pas chez celui qui a cette prétention. Comparez les versets 2:4 et 1:8. La vérité n'est pas dans celui qui affirme *ne pas avoir de péché*, pas plus qu'elle n'est dans celui qui affirme *avoir la connaissance de Dieu*, et qui malgré cela n'est pas obéissant à Ses commandements.

Il nous faut bien comprendre qu'il y a des commandements dans le christianisme, bien qu'ils ne soient pas d'ordre légal ; par cela nous voulons dire qu'ils ne nous sont pas donnés pour pouvoir établir ou maintenir notre position devant Dieu par leur moyen. Toute expression précise de la volonté de Dieu a force de commandement, et nous verrons que cette épître a beaucoup à nous dire sur Ses commandements, et qu'ils ne sont pas « pénibles » (5:3). La loi de Christ est une loi de liberté, du fait que nous participons à Sa vie et à Sa nature.

3.1.4 - Ch. 2:5

De « garder Ses commandements », nous passons à « garder Sa parole », au v. 5. C'est un pas de plus. Sa parole comprend tout ce qu'Il nous a révélé de Ses

pensées et de Sa volonté, y compris Ses commandements bien sûr, mais allant au-delà. Un homme pourrait donner à ses fils beaucoup d'instructions précises — ses commandements. Mais outre cela, ses fils ont comme glané une connaissance intime de ses pensées au cours de leurs entretiens journaliers et de leurs rapports mutuels pendant des années et, même en l'absence d'instructions précises, ils observent soigneusement ses paroles avec une dévouement filial. C'est ainsi qu'il devrait en être des enfants de Dieu. Quand c'est le cas, l'amour de Dieu est « véritablement consommé » [ou : « rendu parfait »], car il a produit en eux ses propres effets et ses propres réponses.

En outre, par une telle obéissance « nous savons que nous sommes en lui ». Être « en Lui » implique notre participation à Sa vie et à Sa nature. Il y a bien sûr un lien très étroit entre savoir « que nous Le connaissons » (2:3), et savoir « que nous sommes en Lui » (2:5). Le second nous introduit dans quelque chose de plus profond. Les anges Le connaissent et obéissent à Ses commandements. Il faut que nous Le connaissions comme ceux qui sont en Lui, et dès lors nous comprendrons la moindre indication de Ses pensées ou de Ses désirs, et cela nous incitera à une obéissance heureuse.

3.1.5 - Ch. 2:6

Étant en Lui, nous avons à « demeurer en Lui », ce qui signifie, comme nous le comprenons, demeurer dans la conscience et la puissance d'être en Lui. Il est facile pour n'importe qui de nous de dire : « je demeure en Lui » ; mais s'il en est ainsi, nous devons produire ce qui prouve la réalité de cette affirmation. Une telle personne « doit aussi marcher comme Lui a marché ». Si nous sommes dans Sa vie, et aussi dans la puissance et la jouissance de cette vie, cette vie doit nécessairement s'exprimer dans nos voies et nos activités, comme cela a eu lieu en Lui. La grâce et la puissance de notre marche comparée à la Sienne, seront pauvres et faibles, mais ce sera pourtant une marche du même ordre. Il n'y aura pas de différence de nature mais seulement de degré.

3.1.6 - Ch. 2:7-8a

Quelle élévation extraordinaire devrait donc caractériser notre marche ! Combien nous sommes au-delà du niveau accepté au temps de l'Ancien Testament ! Quand Jean écrivait ces paroles, un bon nombre a dû se sentir porté à protester que le niveau attendu était trop haut et qu'il introduisait quelque chose de tout nouveau. C'est pourquoi au v. 7 il les assure de ce qu'il ne disait pas quelque chose de nouveau — comme les enseignements des antichrists, qui

eux étaient nouveaux — mais que c'était plutôt un commandement ancien. En même temps, dans un autre sens, c'était un commandement nouveau. Cela ne se contredit pas, bien que ce soit un paradoxe. C'était un commandement ancien car il avait déjà été mis en évidence dès le commencement en Christ, comme étant la sainte volonté de Dieu et Son plaisir pour l'homme : il n'y avait donc rien en lui qui ressemblât aux notions nouvelles des Gnostiques. Cependant c'était un nouveau commandement, car il devait être maintenant mis en évidence en ceux qui étaient de Christ, et en cela, c'était comme du nouveau pour eux. La chose, dit Jean, « est vraie en Lui et en vous ». La vie qui a été manifestée en Christ, et qui en premier lieu était exclusivement en Lui, doit se trouver maintenant dans les croyants qui sont en Lui. Tant qu'ils demeurent en Lui, la vie s'exprimera en eux de la même manière, et produira des fruits semblables.

3.1.7 - Ch. 2:8b

Et nous lisons donc : « La vraie lumière luit déjà ». Entre la vie et la lumière il y a le lien le plus étroit possible. Si la vraie vie a été manifestée en Christ, la vraie lumière a également brillée en Lui. Si nous participons à cette vraie vie, la vraie lumière brillera aussi en nous. « Les ténèbres s'en vont », écrit l'apôtre, et non pas : « sont passées ». Il faudra attendre jusqu'au monde à venir pour dire qu'elles sont passées, cependant il est clair qu'elles s'en vont [qu'elles sont en train de s'en aller], car la vraie lumière a commencé à briller en Christ et dans les Siens. Quand Dieu agira en jugement et que la fausse vie et la fausse lumière de ce monde seront chassées, alors les ténèbres seront effectivement passées. Actuellement nous pouvons nous réjouir dans l'assurance qu'elles s'en vont, et que la vraie lumière brille. Plus nous marcherons comme Lui a marché, plus la lumière brillera effectivement par nous.

3.1.8 - Ch. 2:9

Mais en outre, si la lumière va désormais briller en nous et par nous, il faut que nous soyons nous-mêmes dans la lumière. Prétendons-nous être dans la lumière ? Eh bien, il y a un test simple par lequel on peut savoir si cette déclaration est authentique. Si quelqu'un dit être dans la lumière et qu'il haïsse son frère, sa déclaration est fausse et il est dans les ténèbres, c'est-à-dire qu'il ne connaît pas réellement Dieu — il n'est pas dans la lumière de Dieu révélée en Christ. Personne ne peut être dans la lumière de Dieu s'il n'a pas la vie de Dieu, qui est amour. C'est pourquoi un peu plus loin dans l'épître nous lisons que « celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort » (3:14). Nous découvrons

donc maintenant que la vie, la lumière et l'amour vont tous de pair ; et dans la nature même des choses, ils fonctionnent comme des tests l'un vis-à-vis de l'autre. Celui qui aime son frère manifeste *la vie*, selon le ch. 3. Ici, l'accent est mis sur le fait qu'il demeure dans *la lumière*.

3.1.9 - Ch. 2:10-11

Jean ajoute la remarque : « il n'y a point en lui d'occasions de chute » (2:10). C'est en contraste avec ce qui suit au verset 11 où celui qui hait son frère est décrit comme étant dans les ténèbres, marchant dans les ténèbres, et ne sachant pas où il va. Nous n'avons pas de lumière en nous, tout comme la lune n'a de lumière que quand elle est dans la lumière du soleil. Ainsi celui qui hait son frère, étant dans les ténèbres, est entièrement ténèbres lui-même, et il devient par conséquent une occasion de chute pour les autres. Il trébuche lui-même et agit comme une pierre d'achoppement. Tels étaient les antichrists et leurs adeptes. Celui qui aime, comme fruit de ce qu'il possède la vie divine, marche dans la lumière et ne trébuche pas ni n'est une pierre d'achoppement.

Aimer son frère, c'est bien sûr aimer tous ceux qui pareillement à nous, sont nés de Dieu ; c'est aimer chacun d'eux. C'est l'amour, divin par nature, étendu à tous ceux qui sont entrés dans la famille divine, — l'amour qui aime les enfants de Dieu en tant qu'enfants de Dieu, indépendamment des préférences ou aversions humaines.

3.2 Ch. 2:12-17

3.2.1 - Ch. 2:12

Un nouveau paragraphe commence au v. 12. Au verset 1:4, Jean indiquait les *thèmes* sur lesquels il écrivait. Maintenant nous avons la *base* sur laquelle il écrivait. Tous ceux auxquels il s'adressait étaient dans la merveilleuse grâce d'avoir les péchés pardonnés, et tous étaient dans la position d'enfants. Le mot traduit par « enfants » n'est pas celui utilisé pour les « petits enfants ». Il inclut tous les enfants de Dieu sans distinction. Le pardon qui est le nôtre est notre part uniquement à cause de Son Nom. La vertu et le mérite n'en reviennent qu'à Lui. C'est en tant que pardonnés et introduits dans une relation formée divinement, que ces paroles nous sont adressées.

3.2.2 - Ch. 2:13

D'un autre côté, *il y a* des distinctions dans la famille de Dieu, et le v. 13 les

fait apparaître. Il y a des « pères », des « jeunes gens », des « petits enfants ». C'est la manière dont Jean indique les différentes étapes de la croissance spirituelle. Nous devons tous nécessairement commencer comme des petits enfants dans la vie divine. Normalement nous devrions nous développer en jeunes gens et finalement devenir des pères. Chacune des trois classes a des caractères précis.

Le v. 13 énonce *les traits caractéristiques* de ceux à qui il écrit, non pas les thèmes qu'il traite, ni la base sur laquelle il écrit. Les *pères* sont caractérisés par la connaissance de Celui qui est dès le commencement ; c'est-à-dire qu'ils ont mûri dans la connaissance de Christ, cette « Parole de Vie », en qui la vie éternelle a été manifestée. Ils connaissaient réellement Celui en qui a été révélé tout ce qui doit être connu de Dieu. Tout autre connaissance est insignifiante si on la compare à cette connaissance-là : les pères, eux, la possèdent.

Les *jeunes gens* sont caractérisés par ce qu'ils ont vaincu le méchant. Les versets qui suivent dans le chapitre montrent plus exactement la force de cette expression. Ils ont surmonté les pièges subtils du diable opérant par les enseignements des antichrists, et ils l'ont fait parce qu'ils étaient édifiés sur et dans la Parole de Dieu. Au début de notre course chrétienne, avant d'avoir eu le temps d'être bien fondés dans les enseignements de la Parole, nous sommes bien plus susceptibles de nous laisser égarer par des enseignements subtils contraires à la Parole, et d'être ainsi vaincus par le méchant.

C'est le danger auquel les *petits enfants* sont exposés, comme nous le verrons. Pourtant, un beau trait les caractérise : ils connaissent le Père. Le bébé humain manifeste vite l'instinct qui lui permet de reconnaître ses parents, et il en est de même pour les enfants de Dieu. Ils ont Sa nature, donc ils Le connaissent. Ils ont encore beaucoup de choses à apprendre sur le Père, mais ils Le connaissent. En tant qu'enfants de Dieu, soyons exercés à ne pas rester des petits enfants. Nous devons commencer par là, mais aspirons à cette connaissance de la Parole de Dieu qui développera notre croissance spirituelle, et nous permettra de devenir des jeunes gens, et même des pères en temps voulu.

3.2.3 - Ch. 2:14a

Après avoir donné, au verset 13, les traits caractéristiques respectivement des pères, des jeunes gens et des petits enfants, l'apôtre commence au verset 14 le message spécial adressé à chacun d'eux.

Il commence par les pères et son message à leur égard est des plus brefs ; de plus l'apôtre reprend exactement les mêmes mots qu'au verset précédent quand il décrivait leur trait caractéristique. C'est vraiment remarquable et nous pouvons

bien nous demander pourquoi. Nous croyons que la raison en est que, une fois arrivés à la connaissance de « Celui qui est dès le commencement », nous atteignons la connaissance de Dieu dans une plénitude infinie et éternelle, au-delà de laquelle il n'y a plus rien. Celui qui est « Fils » et « la Parole », « la Parole de vie », manifesté parmi nous, est Celui qui est dès le commencement. En Lui nous connaissons Dieu, et il n'y a rien qui dépasse une connaissance d'une telle profondeur infinie.

Les pères Le connaissent donc de cette manière profonde et merveilleuse. Le Dieu qui est amour est devenu la demeure de leurs âmes, et demeurant dans cet amour ils demeurent en Dieu et Dieu en eux. Ils n'avaient qu'à continuer à approfondir cette connaissance bénie. Il n'y avait pas besoin de leur dire rien de plus.

3.2.4 - Ch. 2:14b

Les jeunes gens n'avaient pas encore atteint cette stature, mais ils en étaient sur la voie. Leur caractéristique était d'avoir vaincu le méchant, selon v. 13. Nous apprenons maintenant comment cette victoire avait pu avoir lieu. Ils avaient été rendus forts par la Parole de Dieu demeurant en eux.

Nous commençons tous notre vie chrétienne comme des petits enfants, et si nous avons une croissance saine, nous avancerons vers l'état de jeunes gens. Or la *connaissance* de la Parole de Dieu doit venir en premier. Nous ne pouvons pas demeurer dans ce dont nous sommes ignorants. Ceci nous fait voir en face la raison pour laquelle tant de vrais chrétiens sont restés depuis de nombreuses années des petits enfants — juste des bébés chétifs. Ils n'ont jamais vraiment fait connaissance avec la Parole de Dieu. Le grand adversaire du travail de Dieu connaît très bien cette nécessité, ce qui éclaire vivement l'habileté de ses desseins en profondeur.

Le catholicisme romain a ôté les Écritures des mains de ses adeptes au motif que, s'agissant de la Parole de Dieu, elle est bien trop au dessus des laïques, et seulement propre à être mise entre les mains des docteurs de l'église, seuls capables de l'interpréter. Le modernisme prévaut dans le monde protestant. Dans sa forme la plus évoluée, il renie entièrement la Parole de Dieu : la Bible n'est pour eux qu'une collection de légendes douteuses parsemée de réflexions religieuses obsolètes. Dans sa forme diluée — qui séduit souvent de vrais chrétiens et est donc encore plus nuisible en ce qui nous concerne — il affaiblit l'autorité de la Parole, et condamne ainsi ses adeptes à un infantilisme spirituel perpétuel. Et là où ces maux sont absents, les gens se contentent trop souvent de tirer ce qu'ils connaissent de la Parole, des textes sur lesquels il arrive à leur

ministre de prêcher. Ils ne lisent pas, ni n'observent ni n'étudient ni ne digèrent intérieurement la Parole pour eux-mêmes. C'est pourquoi leur croissance ne se poursuit pas.

Mais la Parole ne doit pas simplement être connue, *elle doit demeurer en nous*. Elle doit demeurer dans nos pensées et dans nos affections ; de cette façon elle nous contrôlera, gouvernant nos vies entières. Si ce point est atteint par l'un quelconque d'entre nous, alors on peut dire qu'il est fort, car sa vie est fondée sur le roc invincible de l'Écriture Sainte. Cependant même ainsi, la force n'est pas tout, car il faut encore être conduit à cette connaissance de Celui qui est dès le commencement qui caractérise les pères.

3.2.5 - Ch. 2:15-16

Les jeunes gens ont affaire à un danger qui, s'il prévaut, les empêchera de poursuivre leur progression vers cette connaissance bénie. Ce danger, c'est le monde et l'amour du monde : non pas le monde simplement comme un concept abstrait, mais les choses concrètes et matérielles qui sont dans le monde. Nous *utilisons* un grand nombre de ces choses, et occasionnellement au moins, nous y *prenons plaisir*, mais nous ne devons pas les *aimer.* Ce que nous aimons nous domine, et nous ne devons pas être dominés par le monde, mais par le Père. L'amour du monde et l'amour du Père sont mutuellement exclusifs. Nous ne pouvons pas être possédé par les deux. Il faut que ce soit ou l'un ou l'autre. Lequel nous possède ?

Si l'amour du Père nous possède, nous verrons le monde sous son vrai jour. Nous possèderons la faculté spirituelle qui agit à la manière des rayons-X. Nous descendrons sous la surface des choses jusqu'à l'ossature du squelette sur lequel tout est construit. Ce squelette nous est révélé au verset 16 comme « la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie » ; tout cela ne vient pas du Père mais est entièrement du monde.

La convoitise de la chair, c'est le désir d'*avoir* — le désir de posséder pour soi ces choses qui nourrissent et entretiennent la chair. La convoitise des yeux, c'est le désir de *voir*, que ce soit avec les yeux de la tête ou les yeux de l'esprit, toutes les choses qui nourrissent et entretiennent ce qui nous plait. Cela couvre la soif intellectuelle insatiable de l'homme, ainsi que sa recherche continuelle de plaisirs spectaculaires. L'orgueil de la vie, c'est le désir d'*être* — le désir ardent d'être quelqu'un, ou quelque chose qui nourrisse et entretienne l'orgueil du cœur. C'est le mal ancré le plus profondément des trois, et souvent celui qu'on soupçonne le moins.

Nous venons donc de voir le cadre sur lequel est bâti le système du monde ;

tous les éléments sont en opposition totale au Père, et au monde à venir quand l'ordre mondial actuel aura été mis de côté. Il nous est dit : « le monde s'en va, et sa convoitise ». Il n'est pas surprenant de l'entendre dire. Quelle grâce qu'il s'en aille, car la pire calamité ne serait-elle pas que le monde et ses convoitises se perpétuent à jamais ? Le monde disparaîtra ; le Père et Son monde demeureront. Nous serions bien fous d'être remplis d'amour pour ce qui disparaît plutôt que de l'amour pour Celui qui demeure.

3.2.6 - Ch. 2:17

Quel contraste frappant au v. 17 ! On se serait attendu à ce que la fin du verset soit : « mais le Père demeure » ; mais cela est si évident qu'il n'est guère besoin de le dire. « Celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » : c'est un fait merveilleux. Ce qui disparaîtra, c'est le monde. Quand des croyants meurent, on remarque qu'un tel « a disparu ». Le monde continue très bien sans eux et semble parfaitement stable. L'apôtre Jean voit les choses du côté divin et nous aide à faire de même. Alors nous voyons le monde en train de disparaître, tandis que celui qui fait la volonté de Dieu, même s'il est retiré de la scène terrestre, c'est lui qui demeure éternellement. Il sert la volonté de Dieu, et cette volonté est fixe et elle demeure. Le serviteur de cette volonté demeure lui aussi.

3.3 Ch. 2:18-27

Du v. 18 au v. 27, l'apôtre s'adresse aux « petits enfants ». Sans aucune préface, l'apôtre se lance dans un avertissement contre les docteurs anti-chrétiens qui commençaient à abonder. L'« Antichrist » est un sinistre personnage dont l'apparition aux derniers jours est prédite. Il n'est pas encore venu, mais de nombreux hommes de moindre importance, ayant le même caractère mauvais à des degrés divers, existent depuis longtemps sur la terre. Cela nous montre que nous sommes dans les derniers temps, c'est-à-dire, l'époque précédant immédiatement le temps où le mal culminera et subira le jugement final.

3.3.1 - Ch. 2:18-19

Or les antichrists apparus du temps où Jean écrivait, avaient eu un temps leur place parmi les croyants, comme le montre le v. 19. Mais depuis, ils avaient rompu leur relation et étaient sortis du milieu d'eux. Ce faisant, ils avaient rendu manifeste qu'ils n'avaient jamais réellement fait partie de la famille de Dieu —

ils ne faisaient pas partie « de nous ». Le caractère du vrai croyant est de tenir ferme la foi. Ils l'avaient abandonnée et étaient sortis de la compagnie des chrétiens, révélant par là qu'ils n'avaient pas de lien vital avec les enfants de Dieu. Le vrai enfant de Dieu a l'onction de la part du Saint, et c'est précisément ce que les antichrists n'ont jamais possédé.

3.3.2 - Ch. 2:20-21

L'« Onction » du v. 20 est la même que celle du v. 27, et les deux fois il est fait référence au Saint Esprit. Demeurant dans les enfants de Dieu, Il devient la Source d'où provient leur intelligence spirituelle. Or le plus jeune enfant de la famille divine a reçu cette onction, et on peut donc dire qu'il « connaît toutes choses ». Le terme « connaître » ici signifie *une connaissance intérieure et consciente*. S'il s'agissait d'une question de connaissance acquise, il y a dix mille détails ignorés actuellement du jeune enfant, mais l'Onction lui donne cette capacité intérieure qui met toutes choses à sa portée. Il connaît toutes choses potentiellement, mais non pas encore de manière détaillée.

On peut donc même dire que le jeune enfant « connaît la vérité », et qu'il possède la capacité de faire la différence entre la vérité et ce qui est mensonge. Pour le moment, il se peut qu'il ne connaisse que l'évangile le plus élémentaire ; cependant dans l'évangile il a la vérité non diluée — la vérité fondamentale d'où jaillissent toutes les vérités subséquentes — et tous les mensonges du diable peuvent être détectés s'il sont placés en contraste avec le fond brillant de l'évangile.

3.3.3 - Ch. 2:22-23

Tout mensonge du diable vise en quelque manière la vérité concernant le Christ de Dieu. Ce n'est pas un tireur de niveau juste moyen, et même quand il paraît tirer au bord extérieur de la cible, il calcule une action de rebond qui lui fera atteindre finalement juste le centre de la cible. Aux jours de l'apôtre, il visait ouvertement le centre de la cible. Les antichrists niaient ouvertement que Jésus était le Christ : ils niaient le Père et le Fils. À notre époque, certains en sont encore à ce stade, mais d'autres, bien plus nombreux, font autre chose ; ils introduisent des enseignements d'un genre très subtil, pas trop dommageables en apparence, mais conduisant finalement exactement aux mêmes reniements, ce qui fait que le centre de la cible est atteint.

Quand l'Antichrist paraîtra, il sera la négation totale et parfaite du Père et du Fils. Il « s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu, et proférera des choses

impies contre le Dieu des dieux » (Daniel 11:36), et cette prédiction est développée en 2 Thes. 2:4. Les « plusieurs [nombreux] antichrists » qui l'auront précédé suivent tous des voies semblables. Leurs reniements portent plus particulièrement sur le Fils qui a été manifesté sur la terre, et ils vont même jusqu'à déclarer qu'ils n'ont rien à dire pour ou contre le Père. Une telle déclaration est vaine. Nier le Fils, c'est nier le Père. Confesser le Fils, c'est avoir aussi le Père. Bien qu'étant des personnes distinctes, Ils sont un dans la Déité, et celui qui a l'Onction (le saint Esprit), qui est aussi un avec Eux dans la Déité, sait très bien cela, et ne risque pas d'être trompé sur ce point.

Tout le courant de l'*Ancien* Testament montre que Jésus est le Christ, comme nous le voyons en Actes 17:2-3. La vérité quant au Père et au Fils est révélée dans le *Nouveau* Testament. Ce n'est pas que la relation du Père et du Fils n'a commencé qu'alors, mais cette relation qui existait éternellement dans la Déité fut alors pour la première fois révélée pleinement. La communion dans laquelle nous sommes introduits est avec le Père et le Fils, comme le dit le début de l'épître ; c'est pourquoi le reniement de cette vérité est destructeur de notre communion.

Il faut remarquer que l'erreur prend le plus souvent la forme de la négation d'une vérité. Les négations sont dangereuses : elles devraient n'être énoncées qu'avec le plus grand soin, et se baser sur une connaissance étendue. Habituellement, il faut une plus grande connaissance pour nier quelque chose que pour l'affirmer. Par exemple, je peux affirmer qu'une certaine chose est dans la Bible ; pour le prouver, il suffit de connaître un seul verset de la Bible, celui où cela est indiqué. Mais si je nie que c'est dans la Bible, j'ai besoin de connaître la Bible du début à la fin, avant d'être sûr que je ne serai pas valablement contredit.

3.3.4 - Ch. 2:24

Dès le commencement, Jésus a été manifesté comme le Christ, et comme Fils Il a révélé le Père. Même les petits enfants étaient arrivés à cette connaissance, laquelle devait demeurer en eux comme aussi en nous maintenant. Jésus est le Christ, c'est-à-dire l'Oint : nous avons reçu l'Onction pour que la vérité puisse demeurer en nous, et alors par conséquent, nous demeurerons dans le Fils et dans le Père.

L'apôtre Paul nous instruit que nous sommes « en Christ » comme le fruit de l'œuvre de grâce de Dieu. L'apôtre Jean nous instruit au sujet de la révélation du Père et du Fils, et de la communion établie en rapport avec cette relation dans laquelle tout enfant de Dieu, même le plus jeune, est introduit, de sorte que nous

pouvons demeurer « dans le Fils et dans le Père ». Le Fils vient en premier car nous ne pouvons demeurer dans le Père que si nous demeurons dans le Fils. Demeurer, c'est rester dans la connaissance et la jouissance conscientes du Fils et du Père, rendues possibles pour nous du fait que nous sommes nés de Dieu et que nous avons reçu l'Onction.

3.3.5 - Ch. 2:25

Demeurer dans le Fils et dans le Père, c'est la vie éternelle. La promesse de la vie éternelle existait même « avant les temps des siècles » selon Tite 1:2. Le Seigneur Jésus disait de la vie éternelle : « c'est… qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). Le v. 25 de notre chapitre va un stade plus loin. Celui qui demeure dans le Fils et dans le Père demeure dans la vie qui est éternelle. La Vie Éternelle avait été manifestée et vue, mais seuls les apôtres avaient eu ce privilège. Maintenant nous pouvons posséder cette vie et demeurer en elle, et c'est pour nous tous, car ces choses ont été écrites aux petits enfants de la famille de Dieu.

3.3.6 - Ch. 2:26-27

L'apôtre a dit tout cela pour fortifier les petits enfants contre ceux qui enseignaient des séductions. Au v. 27 il revient encore à l'Onction, car c'est par l'Esprit qui leur a été donné que toutes ces choses sont à leur disposition. Quel encouragement de savoir que l'Onction demeure en nous ! Il n'y a ni variation ni échec ici. Et l'Onction non seulement demeure en nous, mais elle nous enseigne toutes choses. L'instruction peut provenir de l'extérieur, mais c'est par le Saint Esprit que nous avons la capacité de la saisir. Nous n'avons pas besoin qu'un homme nous enseigne. Cette remarque n'a pas pour but de discréditer les docteurs [enseignants] que le Seigneur peut avoir suscité et doué pour faire Son oeuvre, sinon elle pourrait servir à discréditer justement cette épître que nous sommes en train de lire. Elle a pour but de nous faire réaliser que même les docteurs doués ne sont pas absolument indispensables, tandis que l'Onction, elle, est indispensable.

L'Onction — Celui-là même qui oint — est la vérité. C'est répété en des termes légèrement différents au ch. 5 v.6. Christ est la vérité comme un Objet devant nous. L'Esprit est vérité, l'apportant dans nos cœurs par l'enseignement divin. À ces petits enfants, Jean pouvait dire « selon qu'elle vous a enseignés » car ils avaient déjà l'Onction.

Grâce à Dieu, nous avons aussi l'Onction. C'est pourquoi cette parole

« vous demeurerez en Lui » est aussi pour nous. Nous pouvons n'être que de petits enfants, avec peu de connaissance, mais que rien ne nous détourne de cette vie et de la communion dans laquelle nous sommes ! Tout est centré sur Lui. Demeurons en Lui.

3.4 Ch. 2:28

Le paragraphe adressé spécialement aux « petits enfants » commençait au v. 18 pour se terminer au v. 27. Au verset 28, il y a l'expression « enfants », dans un sens général : c'est le même mot qu'aux versets 1 et 12 (ch. 2), et on le retrouvera au ch. 3 v. 7, 10, 18.

Au v. 28, l'apôtre recommence à s'adresser à toute la famille de Dieu, à tous ceux qui sont Ses enfants, indépendamment de leur croissance ou de leur état spirituels. Il venait d'assurer aux petits enfants qu'ils avaient l'Onction et que, par conséquent, ils pouvaient « demeurer en Lui ». Il se tourne maintenant vers toute la famille de Dieu et les exhorte à « demeurer en Lui ». Ce qui est bon pour les petits enfants est bon pour tous, et le seul moyen de croître spirituellement et de porter du fruit, c'est ce fait de demeurer en Lui. Quand nous nous détournons de Lui et que les affections et les intérêts de nos cœurs sont centrés sur les choses du monde, alors nous sommes faibles et stériles. L'apôtre considérait la manifestation de Christ quand nous serons tous manifestés dans notre vrai caractère, et il désirait que nous ayons tous de l'assurance en ce jour-là, et que nous n'ayons pas honte.

Il sera manifesté, et nous aussi nous serons manifestés à Sa venue ; il est évidemment possible qu'un croyant soit couvert de honte à cette heure solennelle. Il est très probable que, par ces mots, l'apôtre indiquait son propre sens de responsabilité à leur égard, et il souhaitait qu'ils lui fassent honneur — si on peut s'exprimer ainsi — en ce jour-là. Mais ces paroles indiquent sûrement aussi que chacun de nous peut être couvert de honte pour notre compte. Que chacun d'entre nous demeure réellement en Lui, afin que maintenant nous portions du fruit, et qu'alors nous ayons de l'assurance ; et qu'ainsi il n'y ait de la honte ni pour nous ni pour ceux qui ont travaillé en notre faveur, que ce soit des évangélistes ou des pasteurs.

4 - Chapitre 2:29 et 3

4.1 Ch. 2:29 à 3:3

Le v. 28 forme un court paragraphe autonome, et il aurait mieux valu que le chapitre 2 se termine par lui. Le v. 29 commence un autre paragraphe qui s'étend jusqu'au v. 3 du ch. 3.

4.1.1 - Ch. 2:29 et 3:1

On pourrait bien vouloir demander maintenant : mais qui sont les enfants de Dieu ? et comment les distinguer avec exactitude d'avec ceux qui n'en sont pas ?

La réponse donnée ici c'est que ceux qui sont nés de Dieu sont les enfants de Dieu, et qu'on peut les distinguer par ce qu'ils pratiquent la justice. Pratiquer, c'est quelque chose d'habituel et de caractéristique. Ce n'est pas qu'ils agissent selon la justice par intermittence, de temps à autre ; mais ils la pratiquent comme une habitude dans leur vie. Ils sont loin de le faire parfaitement — Un seul l'a fait. Et encore, comme nés de Dieu ils ont nécessairement Sa nature. Il est juste : nous le savons très bien. Alors ceux qui sont nés de Lui sont nécessairement caractérisés par la justice : il ne pourrait pas en être autrement. Ainsi donc quand nous voyons quelqu'un pratiquer réellement la justice, nous pouvons à bon droit admettre qu'il s'agit d'un vrai enfant de Dieu.

La pratique de la justice est une questions très importante, qui dépasse de beaucoup le fait de payer cent centimes en échange d'un euro. Il faut commencer avec Dieu et Lui rendre ce qui Lui est dû, et ensuite considérer comment rendre à tous les autres ce qui leur est dû. On ne peut pas dire d'un inconverti qu'il pratique la justice, car il n'a jamais commencé par le premier pas de la justice. Il ne pratique pas ce qui est juste au regard de Dieu.

Nous connaissons Dieu. Il est juste. Voici quelqu'un qui pratique la justice. Nous pouvons sans risque considérer qu'il est né de Dieu. Il appartient à la famille divine. Mais alors quel merveilleux amour il y a là ! Et il nous est accordé par le Père Lui-même !

Le mot que Jean utilise ici est « enfants » plutôt que « fils ». C'est un terme plus intime. Il est parlé des anges dans l'Écriture comme étant des « fils de Dieu ». Toutes choses sont à Lui comme ayant été créées par Lui, mais pour être Ses enfants il nous faut être « nés de Lui ». C'est quelque chose de plus profond et en même temps de plus intime, et nous pouvons bien nous émerveiller de la manière dont l'amour de Dieu agit, nous accordant une pareille grâce. Nous avons été introduits dans cette nouvelle relation par l'opération de Dieu Lui-

même, accomplie en nous par la puissance du Saint Esprit. Il aurait pu Lui plaire, tout en nous sauvant, de nous introduire dans une relation avec Lui bien inférieure à celle-ci. Mais non, telle a été la manière d'agir de Son amour.

Mais il y a plus ; tout comme cet acte de nous engendrer nous a *liés* à Lui dans cette nouvelle relation, ainsi aussi cet acte nous a *détachés* du monde, et cela d'une manière tout à fait fondamentale. Quand Christ était ici-bas, le monde n'a connu et compris ni Lui ni Son Père : c'était parce qu'Il lui était totalement opposé, tant quant à l'origine que quant au caractère. Il leur dit : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde ». Et encore, quand ils prétendaient avoir Dieu pour Père, Il dit : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez » (Jean 8:23, 42). Le problème était qu'ils n'avaient pas la nature qui les aurait rendus capables de connaître ou de comprendre Christ. Or nous, grâces à Dieu, nous avons la nature qui Le connaît et qui L'aime ; mais c'est justement la raison pour laquelle, nous non plus, le monde ne nous connaît pas, ni ne nous comprend. C'est inhérent à la nature des choses.

4.1.2 - Ch. 3:2

La place d'enfants nous appartient MAINTENANT. L'amour du Père, qui est le propre de la relation, est à nous MAINTENANT. Mais il y a ce que nous attendons. Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais ce sera manifesté quand Il apparaîtra. Quand Il sera manifesté en gloire, nous serons non seulement avec Lui, mais aussi comme Lui, car nous Le verrons comme Il est. En ce jour-là, le monde Le verra, revêtu de Sa majesté et de Sa puissance. Ils Le verront dans Ses gloires officielles. Nous, nous Le verrons dans Ses gloires personnelles plus intimes. On voit les rois de ce monde dans leurs vêtements d'apparat pour les cérémonies officielles, mais les membres des familles royales les voient dans le privé *tels qu'ils sont*.

Or nous devons être comme Lui pour Le voir comme Il est. Ce n'est que comme porteurs de l'image du Céleste que nous pourrons marcher dans les parvis célestes et Le contempler de manière intime. Nous allons être effectivement COMME LUI. Il n'y a rien à regarder de spécial chez les enfants de Dieu aujourd'hui. Ce sont souvent des gens pauvres et méprisés. À l'automne on peut voir nombre de chenilles ternes et inintéressantes ramper sur les orties. Ce qu'elles vont devenir n'apparaît pas encore. Attendez l'été prochain quand elles écloront sous forme de splendides papillons ! C'est de cette même manière que nous surgirons à Sa ressemblance au jour de Sa manifestation. Nous serons vus alors dans l'état qui convient aux enfants de Dieu.

4.1.3 - Ch. 3:3

Telle est notre espérance en Christ. Quand nous la considérons, nous devons sûrement être conscients de sa puissance pour élever et purifier. Si c'est notre haute et sainte destinée, nous ne pouvons nous contenter d'accepter les souillures de ce monde, qu'elles soient au dedans ou au dehors de nous. Nous devons nous purifier avec une telle espérance en vue. Nous pourrions nous satisfaire de la souillure si ces choses n'étaient pour nous que de simples notions et théories, mais c'est impossible si c'est une espérance réelle. Avec une espérance brûlante dans nos cœurs, nous devons nous purifier et ce processus continuera aussi longtemps que nous serons ici-bas, car la mesure de la pureté c'est : « comme Lui est pur ». Nous pouvons faire une application de Marc 9:3 qui parle de Ses vêtements qui « devinrent d'une extrême blancheur, comme de la neige, tels qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui puisse ainsi blanchir ». Aucun foulon sur terre ne peut nous blanchir jusqu'à ce niveau, nous ne l'atteindrons que quand nous serons semblables à Lui en gloire.

4.2 Ch. 3:4-9

4.2.1 - Ch. 3:4

En passant du v. 3 de notre chapitre au v. 4, nous sommes conscients d'un changement très abrupt. Il vient de nous être dit comment nous pouvons discerner les vrais enfants de Dieu par leur pratique de la justice. Nous allons voir maintenant le contraste complet qui existe entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Ce sont deux semences distinctes sur la terre du point de vue moral et spirituel, et diamétralement opposées l'une à l'autre. On ne peut ni les confondre ni les mélanger, bien qu'un individu puisse passer de l'une à l'autre par une opération de Dieu, en étant engendré de Lui.

Mais tout d'abord, la vraie nature du péché doit être exposée. Certaines versions traduisent le mot « iniquité » par « transgression de la loi ». Ce n'est pas le sens du mot ni du texte, mais « quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité, et le péché est l'iniquité » [iniquité signifiant, ici et dans la suite, « une marche sans loi, sans frein »]. Si le péché avait été la transgression de la loi, alors il n'y aurait pas eu de péché commis d'Adam à Moïse, comme Romains 5:13, 14 le dit. Mais le péché est quelque chose de plus profond que cela, car l'iniquité est la négation et le refus de toute loi, et non pas seulement la violation d'une loi une fois promulguée. Si les planètes qui tournent autour du soleil se

mettaient soudain à rejeter toute loi, le système solaire serait détruit. L'iniquité [ou : « marche sans loi, sans frein »] chez les créatures intelligentes de Dieu est pareillement mortelle, et destructrice de Son ordre moral et de Son gouvernement.

4.2.2 - Ch. 3:5

Ainsi donc le péché est une abomination pour Dieu, qui ne peut pas le laisser toujours perdurer. C'est pourquoi Christ (Celui chez qui le péché était entièrement absent) a été manifesté pour l'ôter. Le v. 5 va seulement jusqu'au point que Lui, a été manifesté pour ôter nos péchés, les péchés des enfants de Dieu. Nos péchés ne sont qu'une partie de tous les péchés, mais ils sont la partie dont il est question ici ; car l'accent est mis ici sur le fait que les enfants de Dieu ont été retirés de l'iniquité qui les caractérisait autrefois, et ont été introduits dans l'obéissance.

4.2.3 - Ch. 3:6

Celui en qui il n'y a pas de péché a été manifesté, et le résultat en est qu'Il a ôté nos péchés pour que nous demeurions en Lui et que nous ne péchions plus. Le verset 6 présente le contraste d'un point de vue abstrait et doit être lu en relation avec le v. 4, en sorte que la force du mot « pécher » est « pratiquer l'iniquité ». Les enfants de Dieu sont caractérisés par ce qu'ils demeurent en Celui qui a été manifesté pour ôter nos iniquités ; dès lors sous Sa direction, ils ne pratiquent pas l'iniquité. À l'opposé, celui qui pratique l'iniquité n'a ni vu ni connu cette Personne bénie.

4.2.4 - Ch. 3:7

La justice du v. 7 fait contraste avec l'iniquité du v. 6. Ne nous trompons pas sur ce point car l'arbre se reconnaît à son fruit. Nous pouvons raisonner bien sûr en partant de l'arbre vers son fruit, et dire que celui qui est juste pratique la justice. Cependant ici, nous raisonnons du fruit en remontant à l'arbre, car Jean déclare que celui qui pratique la justice est juste, selon la justice de Celui qui l'a engendré. C'est ce qui apparaît si nous relions les versets 3:7 et 2:29.

4.2.5 - Ch. 3:8

D'un autre côté, celui qui pratique l'iniquité n'est pas de Dieu du tout. Il est du diable puisqu'il montre exactement le même caractère que Celui dont il est

issu. Depuis le commencement le diable pèche. Il a été adonné à l'iniquité dès le commencement, et le Fils de Dieu a été manifesté pour détruire ses œuvres. Ce que le diable a fait, en conduisant les hommes à l'iniquité, le Fils de Dieu est venu le défaire.

4.2.6 - Ch. 3:9

Le verset 9 met l'accent sur ce qui vient d'être dit aux v. 6 et 7, en le formulant de manière plus solennelle. Personne qui est né de Dieu ne pratique l'iniquité, et cela pour une raison très fondamentale. La semence divine demeure en lui, et du fait qu'il est né de Dieu, il ne peut pas pécher. Ce sont des énoncés dogmatiques d'une grande force. Il n'est pas permis d'apporter aucune restriction susceptible d'en modifier la force positive. C'est pourquoi ils ont présenté une grande difficulté pour beaucoup de personnes.

Deux choses aident à éclaircir ces difficultés. La première est de comprendre simplement la force des déclarations abstraites. En disant « abstraites », nous éliminons à dessein dans nos esprits et nos paroles toute idée de restriction — ceci afin de pouvoir faire ressortir plus clairement la nature essentielle de ce dont nous parlons. Prenons une illustration très simple : nous disons le liège flotte, l'alcool intoxique, le feu brûle. Nous énonçons par là le caractère essentiel ou la nature de ces choses, sans nous prononcer sur ce qui peut sembler le contredire en pratique. La vieille dame dans une chaumière éloignée, par exemple, pourrait dire que par tel jour froid et venteux, elle aurait bien voulu que son feu brûle effectivement. Nous savons tous que cette anomalie malheureuse qui arrive de temps à autres, n'altère pas la vérité de l'affirmation abstraite : le feu brûle.

La seconde chose est que nous lisons ce passage à la lumière du v. 4 qui en est comme une préface. Il n'est pas fait mention de péché depuis 2:12 jusqu'à 3:4. Mais du v. 4 au v. 9 le mot péché apparaît environ dix fois sous des formes diverses ; et d'entrée il nous est donné le sens exact attaché à ce mot. Le mot est défini pour nous, c'est pourquoi une erreur dans sa traduction [ce serait une « transgression de la loi » selon la version autorisée (anglaise) du roi Jacques] est particulièrement malheureuse. Tout le long il est question de la pratique de la justice qui s'exprime dans l'obéissance, en contraste avec la pratique de l'iniquité qui s'exprime dans la désobéissance.

Au v. 9 celui qui est né de Dieu est vu dans son caractère abstrait. Si on le considère en dehors de son caractère abstrait, on trouve en lui du péché, et des péchés qui, quand il y en a, doivent être confessés et pardonnés, selon ce qui a été dit auparavant dans l'épître (1:8 à 2:1). Vu abstraitement, il ne pratique pas

l'iniquité, et en effet il *ne peut pas* être inique simplement parce qu'il est né de Dieu.

Quel énoncé merveilleux, parfaitement merveilleux ! Telle est notre nature comme nés de Dieu. Actuellement le fait est souvent obscurci à cause de la chair qui est encore en nous, et parce que nous lui laissons de la place. Mais quand nous serons avec Lui et comme Lui, et que nous le verrons comme Il est, la chair aura été éliminée pour toujours. Il n'y aura plus de restrictions alors. Le fait sera *absolu*, et non pas seulement abstrait. Quand nous serons glorifiés avec Christ, ce ne sera plus seulement que nous ne pécherons plus, mais nous ne pourrons absolument plus pécher. Nous ne pourrons pas plus pécher que Lui.

Si quelqu'un désire davantage d'aide pour saisir ce sujet, il peut l'avoir en regardant le contraste entre notre passage et Romains 8:7-8. La chair est vue là dans sa nature abstraite, et c'est exactement le contraire de ce que nous avons ici. La chair est essentiellement inique [sans loi, sans frein] et complètement opposée à Dieu et à Sa nature.

4.3 Ch. 3:10-17

4.3.1 - Ch. 3:10

Le verset 10 présente un autre fait caractéristique des vrais enfants de Dieu. Non seulement ils pratiquent la justice, mais ils sont aussi marqués par l'amour. D'autres passages de l'Écriture nous montrent que l'amour doit caractériser nos contacts avec le monde. Ici il nous est dit de faire preuve d'amour envers nos frères, c'est-à-dire tous ceux qui, comme nous, sont nés de Dieu. Ceux qui ont leur origine en Dieu et ceux qui ont leur origine dans le diable sont donc nettement différenciés par ces deux choses : L'un a la justice et l'amour, l'autre n'a ni l'un ni l'autre.

L'amour et la justice sont étroitement liés, mais distincts. L'amour est entièrement une question de nature. « Dieu est amour », lisons-nous, tandis que nous ne lisons pas que Dieu soit justice. L'amour est ce qu'*Il est* en Lui-même. La justice exprime *Sa relation* avec tous ceux qui sont extérieurs à Lui. Nous sommes nés de Dieu : par conséquent, d'un côté nous manifestons Sa nature, et d'un autre côté nous agissons comme Lui agit.

4.3.2 - Ch. 3:11

Chez l'enfant de Dieu, l'amour doit nécessairement se déverser vers tous ceux qui sont Ses enfants. C'est l'amour de la famille divine. L'instruction de

s'aimer l'un l'autre n'était pas nouvelle, car elle avait été donnée dès le commencement. Dès le commencement nous avons été exhortés à l'amour. Voyez à quel point le Seigneur insiste sur ce sujet en Jean 13:34-35.

4.3.3 - Ch. 3:12

Tout à fait pareillement, la haine qui caractérise le monde, et ceux qui trouvent leur origine dans le diable et son mensonge, date de temps très anciens. Elle remonte aussi au commencement, le début des activités du diable parmi les hommes. À peine y eut-il un homme engendré dans le péché, et qu'il y eut moralement de cette manière la semence du diable, immédiatement cette caractéristique fut trouvée en cet homme. Caïn fut cet homme, et la haine inhérente à la semence du diable a été mise au jour dans toute sa force. Il tua son frère. Il n'y avait pas d'amour, mais de la haine. Et pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas de justice mais de l'iniquité.

Le tableau fait ainsi une illustration complète. Caïn, la semence du diable, était un homme inique qui, à cause de cela, haïssait et tua son frère. Comme nés de Dieu, nous avons l'*amour* comme notre nature propre, et nous sommes laissés ici-bas pour pratiquer aussi la *justice*. En aimant notre frère et en pratiquant la justice, nous manifestons clairement que nous sommes des enfants de Dieu.

Puisse ce fait être manifesté toujours plus clairement en chacun de nous.

Toute chose créée se reproduit « selon son espèce ». Ce fait est déclaré dix fois en Genèse 1. Dans notre chapitre nous voyons la même loi valable aussi dans le domaine spirituel. Ceux qui sont « nés de Dieu » sont caractérisés par l'amour et la justice, ceux qui sont « enfants du diable » sont caractérisés par la haine et l'iniquité, parce que c'est « selon leur espèce ». Les deux semences sont clairement manifestes en cela, et elles sont totalement opposées l'une à l'autre.

4.3.4 - Ch. 3:13

Il n'y a donc rien d'étonnant si le croyant est confronté à la haine de ce monde. Le « monde » ici n'est pas le monde comme système — celui-ci ne peut pas haïr — mais c'est les gens dominés par le monde comme système. L'enfant de Dieu ne les hait pas. Comment le pourrait-il, quand aimer est sa vraie nature ? Le monde le hait, pour la même raison que celui qui fait le mal hait la lumière, pour la même raison que Caïn haïssait Abel. Il faut confesser comme un fait bien triste que très souvent nous nous étonnons d'être haïs, alors que c'est ridicule de notre part. C'est plutôt à cette haine que nous devons nous attendre selon la nature des choses.

4.3.5 - Ch. 3:14

Le chrétien ne hait pas, il aime. Mais au v. 14 il n'est pas dit, sous forme de contraste, que nous aimons le monde. Si c'était dit, nous serions en danger d'entrer en conflit avec le verset 2:15. Il est vrai que nous devons être caractérisés par l'amour pour les hommes en général, comme le montre Romains 13:8-10, mais ce qui est dit ici c'est que nous aimons les frères, c'est-à-dire tous ceux qui sont nés de Dieu. L'amour est la vie même de la famille de Dieu.

Comment passons-nous de la mort à la vie ? Une réponse à cette question nous est donnée en Jean 5:24. C'est en entendant la parole de Christ et en croyant Celui qui L'a envoyé. Dans le passage qui est devant nous, la réponse est évidemment : en étant nés de Dieu — le contexte le fait voir. En associant les deux passages, nous obtenons d'une part ce que nous pourrions appeler notre côté du sujet, et d'autre part le côté de Dieu. Décider précisément comment les deux côtés, le divin et l'humain, se combinent, cela nous dépasse. Le mode exact par lequel le divin et l'humain sont réunis nous dépasse forcément toujours, que ce soit en Christ lui-même, ou dans l'Écriture sainte ou n'importe où ailleurs.

Mais le fait demeure que nous sommes passés de la mort à la vie, et la preuve en est que nous aimons les frères, car l'amour est pratiquement la vie même de la famille, comme il est celle du Père Lui-même. Ce que l'apôtre Jean dit ici corrobore les déclarations infinies sur l'amour, de l'apôtre Paul au début de 1 Corinthiens 13. Il nous dit que si quelqu'un d'entre nous n'aime pas son frère, il demeure dans la mort, en dépit de nos apparences. Paul nous dit que, en dépit de tout ce que nous paraissons avoir, si nous n'avons pas l'amour nous ne sommes rien — nous ne comptons simplement pour rien du tout dans les comptes de Dieu.

4.3.6 - Ch. 3:15

Le v. 15 établit le cas encore plus fortement. Nous ne pouvons pas être neutres dans ce domaine. Si nous n'aimons pas notre frère, nous le haïssons ; et celui qui hait, est potentiellement un meurtrier. Caïn en a été effectivement un, mais en Matthieu 5:21, 22, le Seigneur Jésus met l'accent non pas sur l'acte, mais sur la colère et la haine qui poussent à l'acte ; c'est aussi ce que fait notre passage. Celui qui est possédé par un esprit de haine, est possédé par l'esprit de meurtre, et une telle personne ne peut pas posséder la vie éternelle. Comme nous l'avons vu, la vie éternelle est à nous en tant que demeurant « dans le Fils et dans le Père » (2:24, 25). Demeurant en Lui, la vie éternelle demeure en nous, et la

nature essentielle de cette vie est l'amour.

4.3.7 - Ch. 3:16a

Mais bien que l'amour soit la simple respiration de la vie que nous possédons, aucun de nous ne l'a comme si nous étions chacun une petite fontaine autonome. La manifestation subjective de l'amour en nous ne peut jamais être détachée de sa manifestation objective en Dieu. C'est pourquoi nous avons toujours besoin de regarder en dehors de nous, si nous voulons réellement percevoir l'amour comme il est réellement en lui-même. « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé Sa vie pour nous » (3:16). C'était la manifestation suprême de l'amour réel.

Si nous désirons percevoir l'amour d'une manière quelque peu adéquate, nous devons méditer très profondément sur toute la vertu et l'excellence et la gloire renfermées dans ce mot : « LUI », et ensuite contempler le péché, le malheur et la misère qui caractérisaient le « nous ». Il est très important de le faire, car c'est le seul moyen de pouvoir faire face à l'obligation qui par conséquent repose sur nous. Il a manifesté l'amour en laissant Sa vie pour nous. En tant que fruits de cette œuvre, nous vivons dans Sa vie qui est une vie d'amour. Cela achève un cercle de toute beauté : Il nous a aimés ; Il a laissé Sa vie pour nous ; nous vivons de Sa vie ; nous aimons.

4.3.8 - Ch. 3:16b

Passons maintenant à l'obligation : « nous devons laisser nos vies pour les frères » (3:16). L'amour en nous devrait aller jusque là. Priscilla et Aquilas étaient allés jusque là pour Paul, car ils avaient, « pour sa vie, exposé leur propre cou » (Rom. 16:4). L'auraient-ils fait pour un croyant très humble et tout à fait quelconque, nous demandons-nous ? Très certainement, car ils sont placés en tête de la longue liste des chrétiens dignes d'être salués en Romains 16. En tout cas, c'est jusque là que va l'amour de nature divine.

Si l'amour va jusque là, il ira jusqu'à n'importe quel point en deçà. Il y a de nombreuses manières par lesquelles un enfant de Dieu peut mettre sa vie pour les frères sans que cela implique la mort, ou même sans l'envisager effectivement. La maison de Stéphanas, par exemple (dont il est question en 1 Corinthiens 16:15), s'était vouée au service des saints. S'ils ne mettaient pas leur vie pour les frères, au moins ils la consacraient à leur service. Ils servaient Christ dans Ses membres, et déployaient l'amour de manière très pratique.

4.3.9 - Ch. 3:17

L'amour de Dieu demeurait en eux, et il doit demeurer en nous comme le v. 17 le montre. Si c'est le cas, il doit nécessairement trouver à se déverser vers les autres enfants de Dieu. Dieu n'a pas de besoins auxquels nous pourrions pourvoir. Le bétail sur mille montagnes est à Lui (Ps. 50:10), s'Il en avait besoin. Ce sont les enfants de Dieu ont des afflictions et des besoins dans ce monde. La manière pratique de montrer notre amour envers Dieu, c'est de prendre soin de Ses enfants si nous les voyons dans le besoin. Si nous avons ces moyens du monde, et que nous refusions la compassion envers notre frère dans le besoin afin de profiter de nos biens tout seuls, il est très certain que l'amour de Dieu ne demeure pas en nous.

Arrivés à ce point, on souligne ce mot très caractéristique de cette épître : demeurer. Il est important de le noter pour mieux suivre la continuité de la pensée de l'apôtre. Du fait qu'il traite de ce qui est fondamental et essentiel dans la vie et la nature divines, il est inévitable qu'il parle des choses qui demeurent.

4.4 Ch. 3:18-24

4.4.1 - Ch. 3:18-19

Le verset 18 n'est pas adressé aux petits enfants, mais à tous les enfants de Dieu indépendamment de leur niveau spirituel. Rappelons-nous toujours que l'amour n'est pas un simple sentiment, ni une question de paroles tendres prononcées des lèvres. C'est une question d'action et de réalité. L'amour que nous avons vu au v. 16 n'existe pas simplement dans des mots, mais il éclate dans un acte de vertu suprême. L'amour de Dieu demeurait en Lui, et Il a laissé Sa vie pour nous. Si l'amour de Dieu demeure en nous, nous exprimerons notre amour envers notre frère en action et en œuvre, plutôt qu'en paroles seulement.

Si nous aimons ainsi *EN vérité* il sera manifeste que nous sommes *DE la vérité*. Nous sommes, pour ainsi dire, nés de la vérité, et c'est pourquoi la vérité s'exprime dans nos actions ; et non seulement les autres seront assurés que nous sommes de la vérité, mais nous gagnerons de l'assurance pour nos propres cœurs et devant Dieu. Un homme peut acheter ce qu'on lui dit être un pommier de telle variété, et pour le lui assurer on lui tend un certificat signé par l'horticulteur qui a cultivé l'arbre. C'est bien, mais une erreur est quand même possible. Quand, en sa saison, l'homme ramasse sur cet arbre des pommes de la variété en question, il a alors l'assurance la plus parfaite possible. Quand l'amour et la vérité de Dieu portent leur fruit dans la vie et dans les actes, nos cœurs peuvent bien être assurés.

4.4.2 - Ch. 3:20

« Hélas ! je ne suis guère positif ; ce fruit désirable a souvent manqué en moi » — c'est ainsi que beaucoup de nous s'exprimeraient. Et l'apôtre l'anticipe justement au verset suivant. Considérant ces choses, nos cœurs nous condamnent. Combien est solennel alors le fait que « Dieu est plus grand que notre cœur et il sait toutes choses » (3:20). C'est solennel et pourtant très béni ; car voyez comment ce grand fait a opéré dans le cœur de Simon Pierre, selon le récit de Jean 21:17.

Pierre qui s'était vanté avec tant d'assurance de son amour pour le Seigneur, avait remarquablement manqué à le montrer en actes. Au lieu de cela, il L'avait renié trois fois avec serment et imprécations. Le Seigneur le questionne maintenant à trois reprises sur ce point, sondant ainsi sa conscience. Au lieu d'avoir de l'assurance, le cœur de Pierre le condamnait, bien qu'il sût au fond de son cœur qu'il aimait vraiment le Seigneur. Si Pierre avait quelque conscience de sa faute, le Seigneur qui savait toutes choses en voyait la profondeur bien mieux que Pierre. Mais pourtant, justement parce qu'Il voyait tout, Il savait que, malgré son reniement, il y avait chez lui un amour authentique. Pierre dit donc : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (Jean 21:17). Il était heureux de se rejeter sur le fait que « Dieu est plus grand que notre cœur et il sait toutes choses ». Que cela puisse être notre part, en pareille situation.

4.4.3 - Ch. 3:21

D'un autre côté il arrive des occasions où, grâces à Dieu, notre cœur ne nous condamne pas ; des occasions où la vie et l'amour et la vérité de Dieu dans nos âmes ont eu de la vigueur, et se sont exprimés dans la pratique. Alors nous avons confiance et assurance devant Dieu. Nous avons de la liberté en Sa présence. Nous pouvons Lui faire des requêtes avec l'assurance qu'Il y réponde, et que nous recevrons en son temps ce que nous avons demandé.

4.4.4 - Ch. 3:22-23

L'expression « quoi que nous demandions » du verset 22 nous présente un chèque en blanc, avec liberté à nous de le remplir. Mais le « nous » à qui ce chèque est présenté, est limité par ce qui suit aussi bien que par ce qui précède. Ce sont ceux dont le cœur ne les condamne pas, ceux qui gardent Son commandement, et qui font les choses qui Lui plaisent. À de telles personnes on peut confier des chèques en blanc. Ce sont les chrétiens qui aiment en action, et

non pas seulement en paroles ; ils sont marqués par cette obéissance qui plaît tant à Dieu. Celui qui est caractérisé par l'amour et l'obéissance aura ses pensées et ses désirs en harmonie avec ceux de Dieu de sorte qu'il demandera selon Sa volonté, et il recevra par conséquent les choses qu'il désire.

Nous gardons Ses commandements, mais il y a un commandement qui se détache tout spécialement, et qui se divise en deux chefs — la foi et l'amour. Nous devons croire au nom de Jésus Christ, le Fils de Dieu, et puis nous aimer l'un l'autre comme Il l'a commandé à Ses disciples, notamment en Jean 13:34-35. Nous reconnaissons ici les deux choses si souvent mentionnées ensemble dans les épîtres. Paul n'avait pas été à Colosses, mais il rendait grâces à Dieu à leur sujet « ayant ouï parler de votre foi dans le Christ Jésus et de l'amour que vous avez pour tous les saints » (Col. 1:4). Ces deux choses familières sont la preuve d'une vraie conversion, évidence d'un travail authentique de Dieu.

Ce qui ne nous est peut-être pas si familier, c'est que la foi et l'amour soient tous les deux traités comme un commandement. Il vaut la peine de bien remarquer que, parmi tous les apôtres, Jean est celui qui a le plus écrit aux chrétiens sur les *commandements* qui nous ont été donnés. Il écrivait quand les autres apôtres étaient déjà délogés, et quand la tendance à transformer la grâce en dissolution commençait à s'accentuer ; c'est la raison de cette insistance particulière, croyons-nous. Ce ne sont pas des commandements légaux, à accomplir pour établir notre justice en la présence de Dieu ; mais ce sont néanmoins des commandements. Ce que Jean nous déclare dans cette épître, c'est pour que nous puissions être introduits dans la communion avec Dieu. Si nous entrons dans cette communion, nous découvrons vite les commandements, et il n'y a rien d'incompatible entre eux. Ils sont en complet accord, car la communion n'est goûtée et maintenue que dans l'obéissance aux commandements.

4.4.5 - Ch. 3:24

C'est ce sur quoi le v. 24 insiste ; dans ce verset, celui qui demeure en Lui, c'est le saint qui marche dans l'obéissance. À la fin du ch. 2, les enfants — c'est-à-dire toute la famille de Dieu — étaient exhortés à demeurer en Lui, car c'est le chemin d'une vie chrétienne vraie et fructueuse. Ici nous trouvons que demeurer en Lui dépend de notre obéissance. Les deux choses vont ensemble, agissant et réagissant l'une sur l'autre. Celui qui demeure en Lui obéit, mais il est également vrai que celui qui obéit demeure en Lui.

Mais l'obéissance conduit à ce qu'Il demeure en nous, autant qu'à ce que nous demeurions en Lui. Si nous demeurons en Lui, nous tirons nécessairement

de Lui toutes les sources fraîches de notre vie spirituelle, et comme notre vie pratique est ainsi tirée de la Sienne, c'est Sa vie qui vient à être manifestée en nous, et On voit qu'Il demeure en nous. Nous croyons que Jean fait ressortir ici *en principe* ce que Paul énonce comme sa propre *expérience* en Galates 2:20. C'était parce qu'il « vivait dans la foi au Fils de Dieu » qu'il pouvait dire : « Christ vit en moi ».

Par l'Esprit qui nous a été donné, nous savons que Christ demeure en nous. L'Esprit est l'énergie de la vie nouvelle que nous avons en Christ, et d'autres passages nous montrent qu'Il est « l'Esprit de Christ ». D'autres gens peuvent savoir que Christ demeure en nous en observant au moins quelque chose de Son caractère manifesté en nous. Nous le savons par Son Esprit qui nous a été donné.

Il a été fait allusion au Saint Esprit au chapitre 2 comme étant l'Onction, donnant ainsi même aux petits enfants la capacité de connaître la vérité ; mais maintenant nous pensons à Lui comme à l'Esprit par lequel Christ demeure en nous pour que nous puissions Le manifester ici-bas. Il a aussi demeuré ici-bas afin qu'Il puisse faire que la Parole de Dieu soit exprimée. Il l'a fait au commencement par le moyen des apôtres et des prophètes qu'Il a inspirés. Il est la puissance par laquelle la Parole de Dieu est *donnée*, aussi bien que la puissance par laquelle elle est *reçue*.

Ce fait fournit aux antichrists un point d'attaque. Ces antichrists du début sont connus comme les « Gnostiques », un mot qui signifie : « ceux qui savent ». Eux aussi parlaient par une puissance qui émanait à l'évidence d'un esprit. Ils prétendaient savoir, et établir leurs idées en opposition à ce qui avait été révélé par les apôtres. C'est à cause de cela que l'apôtre s'éloigne un petit peu de son thème principal dans les premiers versets du chapitre 4.

La digression était importante à cette époque, et elle l'est non moins de nos jours, comme nous allons le voir.

5 - Chapitre 4

5.1 Ch. 4:1-6 — L'Esprit de vérité et l'esprit d'erreur. 3 Critères de distinction

5.1.1 - Ch. 4:1-3

Parmi les ruses du diable, l'imitation prend une place de premier ordre. Dans l'Ancien Testament par exemple, quand Dieu opéra en puissance par Moïse en présence du Pharaon, les magiciens égyptiens imitèrent ce qui était fait autant qu'ils purent, afin de neutraliser l'impression faite sur l'esprit du Pharaon. Nous retrouvons cela au temps où un sanctuaire était établi à Jérusalem avec ses cérémonies pour le service divin : Jéroboam en détourna facilement les dix tribus en mettant en place une religion d'imitation à Béthel et à Dan. Les premiers versets du ch. 4 montrent que Satan a commencé ses imitations trompeuses très peu après que la foi eut été transmise aux saints par les apôtres choisis de Dieu.

L'apôtre Jean, le dernier des apôtres, vécut assez longtemps pour voir beaucoup de faux prophètes déjà sortis dans le monde (4:1). Les apôtres avaient manifestement été animés et soutenus par le Saint Esprit pour transmettre la parole inspirée de Dieu soit par écrit soit oralement. Il ne fallut pas attendre longtemps pour que d'autres hommes se lèvent. Eux aussi parlaient aussi comme portés par la puissance d'un esprit, et ce qu'ils prononçaient était donc aussi inspiré. Mais ce qu'ils disaient était très différent de ce que les apôtres avaient enseigné, bien qu'ils prétendissent que leurs enseignements n'en étaient qu'une amélioration et une extension. Tout cela avait l'air plutôt attrayant, et était donc séduisant. Mais était-ce la vérité ? Comment pouvait-on le tester ?

Nous avons déjà fait des remarques sur la manière dont, dans cette épître, toute prétention est testée, et il est évident que plus on se trouve en présence d'imitations, plus il est nécessaire de faire des tests. La question maintenant est de la plus haute importance. Comment peut-on distinguer « l'Esprit de Dieu » et « l'esprit de l'Antichrist », « l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur » ? Les esprits doivent être éprouvés, mais par quel critère ?

En premier lieu, le test porte sur Christ Lui-même et la vérité sur Sa Personne. L'esprit confesse-t-il Jésus Christ, venu en chair ? Si oui, il est de Dieu, si non il n'est pas de Dieu. C'est un test très simple, et si nous méditons un petit peu là-dessus, nous verrons qu'il est très profond.

Il n'est pas correct de dire, en parlant de nous, que nous sommes *venus* en chair. L'Éternel avait dit il y a longtemps déjà : « Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec l'homme, puisque lui n'est que chair » (Gen. 6:3). Nous *sommes*

chair. Et même, en dehors de cette considération, nous ne devons pas parler de nous-mêmes comme étant *venus* en chair, car nous *n'existions pas* auparavant, et nous n'avions *aucun* choix entre différentes options quant à la manière de venir. Pour faire partie de la race humaine, il nous faut être ici-bas avec des corps de chair et de sang. Or il en a été autrement pour Jésus Christ. Il existait au préalable, et Il aurait pu venir selon d'autres manières. Et en effet au temps de l'Ancien Testament, Il est vraiment apparu en d'autres manières (nous le croyons), par exemple comme « l'Ange de l'Éternel ».

La vérité c'est que Jésus Christ — cette Personne qui est le Fils éternel de Dieu — est venu en chair pour être un vrai homme parmi nous. Les docteurs antichrétiens ne confessaient pas cela. Ils n'étaient pas sains concernant Sa déité comme le verset 2:22 le montre. Ils n'étaient pas sains concernant Son humanité, comme ce verset 4:3 le montre. — L'histoire nous rapporte que l'une des premières hérésies ayant affligé l'église du commencement est celle dont Jean traite ici. On l'appelle le Docétisme : ils enseignaient que, la matière étant mauvaise, Christ ne pouvait pas avoir eu un corps de chair et de sang véritablement humain ; il ne pouvait qu'en avoir eu l'*apparence*, mais c'était en réalité une illusion. — Une autre forme d'erreur au sujet de l'humanité de Christ a aussi troublé l'église du commencement quand des hommes se levèrent pour dire que le siège du péché se trouve dans la partie spirituelle de l'homme plutôt que dans son corps matériel. Ils niaient la partie spirituelle de Son humanité et mettaient l'accent sur la réalité de Sa chair ; cela eut lieu un ou deux siècles plus tard, et il n'y a ici aucune référence à ces hommes.

Jésus Christ vint en chair, une chair d'une nature parfaitement sainte, et il y avait donc en Lui cette manifestation merveilleuse de la vie éternelle dont parle le premier verset de l'épître. Nier Sa venue en chair revient non seulement à nier la possibilité de cette manifestation claire parmi nous, mais aussi à nier qu'il y ait eu là, en Lui, la plénitude divine qui a à se manifester. Or ce sujet est traité ici encore plus vigoureusement. Nous n'avons pas besoin d'attendre un démenti ouvert, car l'absence même de confession de la vérité suffit à trahir l'esprit de l'antichrist.

5.1.2 - Ch. 4:4

Au v. 4 nous avons le contraste entre les saints (le mot utilisé ici recouvre toute la famille de Dieu, et non pas simplement les petits enfants) et les faux prophètes. Les uns sont « de Dieu », les autres sont « du monde ». Au ch. 2 nous avons vu combien le Père et le monde forment un contraste complet ; ici nous trouvons deux familles issues respectivement de ces deux sources, — deux

familles formant un contraste tout aussi grand que les sources dont elles sont issues. De plus chez chacune d'elles une puissance habite, bien que la manière d'habiter soit sans aucun doute différente. Il y a « Celui qui est en vous » et « celui qui est dans le monde ». Les enfants de Dieu ont l'Onction de l'Esprit de Dieu. Quant au monde, il « gît dans le méchant » (1 Jean 5:19) ; par conséquent le méchant est en lui.

Quel immense encouragement de savoir que l'Esprit de Dieu est plus grand que toute la puissance de l'adversaire. C'est là le secret de la merveille de la survivance de la foi en Christ. Le Seigneur Lui-même a affirmé que « les fils de ce monde [de ce siècle] sont plus sages [prudents] que les fils de la lumière ». Nous ne sommes pas des gens sages si l'on en juge selon des critères ordinaires, et hélas, l'histoire ne se termine pas là : il y a eu beaucoup d'infidélité. Les coups les plus grands et les plus durs contre la foi ont été portés pas ceux qui l'ont professée. Pourtant la foi a survécu à tous les coups portés *par* les croyants infidèles, autant qu'à tous les coups portés par les méchants contre les croyants fidèles, — la foi leur a survécu à cause du Saint Esprit qui habite dans les croyants. L'accent est mis ici sur le fait que c'est par Lui que nous surmontons les enseignements séducteurs des antichrists. Au ch. 2 nous avons vu que nous sommes vainqueurs par la Parole de Dieu qui habite en nous. Mais bien sûr elle ne demeure en nous que si nous sommes gouvernés par l'Esprit de Dieu. L'Esprit et la Parole vont ensemble.

5.1.3 - Ch. 4:5

Les six premiers mots du v. 5 « Pour eux, ils sont du monde » sont en contraste complet non seulement avec ce qui précède : « *Vous*, vous êtes de Dieu », mais aussi avec ce qui suit : « *Nous*, nous sommes de Dieu ». Le « nous » désigne évidemment ici les apôtres et prophètes du Nouveau Testament par le moyen desquels la Parole nous est parvenue, puisque le contraste réside dans ce qui a été proféré par les uns et par les autres. Ceux qui sont du monde parlent selon les principes du monde ; c'est le monde qui caractérise à la fois leur origine et leurs propos. Ceux qui sont de Dieu parlent comme étant de Dieu.

Ce fait nous présente un autre critère par lequel nous pouvons tester les enseignements qui nous parviennent. Les faux enseignements sont « du monde », car ils procèdent de principes mondains et portent l'empreinte du monde. Il en résulte que les gens de ce monde y prennent plaisir, les comprennent et les reçoivent. Ils sont flattés et confirmés dans leur mondanité, au lieu d'être troublés et dérangés par eux.

L'enseignement des apôtres était d'un tout autre ordre. Ils parlaient de Dieu

et de la part de Dieu, et la puissance et l'autorité de leurs déclarations étaient tout de suite reconnues par ceux qui étaient de Dieu et qui connaissaient Dieu, tandis que ceux qui n'étaient pas de Dieu ne les écoutaient pas.

5.1.4 - Ch. 4:6

Ici nous avons un troisième critère. Ceux qui viennent à nous comme enseignant la vérité acceptent-ils l'autorité des apôtres, ou non ? S'ils ne les « écoutent » pas, nous pouvons considérer sans risque qu'ils ne sont pas de Dieu.

Notez bien que ce test est le même que celui que le Seigneur affirmait s'appliquer à Lui-même, en Jean 10 : « Mes brebis écoutent ma voix », tandis que ceux qui n'étaient pas Ses brebis ne croyaient pas. Quand le Seigneur était sur la terre, ceux qui étaient de Dieu se caractérisaient par ce qu'ils *L*'écoutaient avec l'oreille de la foi. Quand les apôtres étaient ici sur la terre, ceux qui étaient de Dieu se caractérisaient par ce qu'ils *les* écoutaient avec l'oreille de la foi. Et maintenant qu'ils ne sont plus, nous avons leurs écrits, ces écrits apostoliques, l'Écriture inspirée, et ceux qui sont de Dieu sont caractérisés par ce qu'ils *les* écoutent avec l'oreille de la foi. Le mode de communication peut être différent, mais ce qui est communiqué a dans tous les cas la même autorité. Un roi de la terre peut parler en personne, ou par la bouche d'un ministre dûment accrédité, ou il peut coucher son message par écrit : il y a des différences quant au mode de transmission, mais aucune quant à l'autorité du message.

Il est bon d'être tout à fait clair sur ce point, car de nos jours, il ne manque pas de gens pour discréditer les apôtres et leurs écrits inspirés sous le cri spécieux de « Revenons à Christ ». Ils commencent par dire qu'on ne doit faire des citations que de Ses seuls propos directs, car c'est eux qui font totalement autorité ; mais ils n'en restent pas longtemps à cela. Il n'y a pas d'assise solide dans une telle position, car toutes les paroles qui ont été rapportées du Seigneur l'ont été par les écrits des apôtres ou prophètes. C'est pourquoi ils en arrivent vite à la position de n'écouter que la ration qu'ils veulent des enseignements qui nous sont rapportés. Ils finissent donc par croire en leur propre pouvoir de discrimination et de sélection, c'est-à-dire *en eux-mêmes*. Combien toute cette incrédulité moderne qui fait tant de tapage, montre un esprit lourd et vulgaire quand on la soumet tant soit peu à quelque analyse.

Soyons vraiment reconnaissants que Dieu ait été plus fort que la montée de ces hérésies du début en nous donnant ces tests simples, encore aussi valides aujourd'hui qu'au premier jour où ils ont été proposés. C'est en effet le moyen permettant de reconnaître l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Si nous restons sages quand nous nous trouvons confrontés à des enseignements douteux, nous

appliquerons de suite ces tests au lieu de nous appuyer sur notre propre intelligence.

5.2 Ch. 4:7

Avec le verset 7, nous revenons au fil principal de la pensée de l'apôtre. Il est nécessaire de faire des digressions à plusieurs reprises pour mettre en garde contre le mal, mais ce qui nous concerne avant tout, c'est ce qui est bon et qui est de Dieu. Or l'amour est de Dieu, et en tant qu'enfants de Dieu, nous avons avant tout à nous aimer l'un l'autre. C'est la manière de manifester la nature divine, et de mettre en évidence que nous sommes nés de Dieu, et que nous Le connaissons. Celui qui est né de Dieu aime à la manière divine. Celui qui aime à la manière divine est certainement né de Dieu. Ces deux affirmations sont vraies ; la seule différence étant que dans la première on raisonne de la source vers l'épanchement extérieur, et dans la seconde, on remonte de cet épanchement extérieur vers la source.

5.3 Ch. 4:8

Au contraire, celui qui n'aime pas à la manière divine ne connaît pas Dieu pour la simple raison que Dieu est amour. Au début de l'épître nous avons entendu que Dieu est lumière. Ce fait se trouve à la base de tout ce qui a été manifesté en Christ. Dans notre chapitre nous en avons deux fois le pendant, à savoir que Dieu est amour. En apparence il semblerait qu'il y ait conflit entre les deux. Le péché a été introduit par le diable pour qu'il y ait conflit entre la lumière et l'amour en Dieu. Toute l'Écriture peut être considérée comme la concrétisation d'une réponse de Dieu à ce défi — l'histoire de la manière merveilleuse dont la lumière et l'amour se meuvent tous les deux harmonieusement pour établir Sa gloire et notre bénédiction.

5.4 Ch. 4:9-10

Dieu est amour. C'est effectivement l'énoncé d'un dogme ; et si les hommes cherchent la confirmation de ce dogme dans le monde pécheur et en désordre qui les entoure, ils n'y arriveront pas. Il faut regarder dans la bonne direction. Il y a eu une manifestation parfaite de l'amour de Dieu, mais seulement dans une direction, comme les versets 9 et 10 le disent clairement. L'envoi du Fils, et tout

ce que cela a impliqué, l'a manifesté complètement. Le Fils a été envoyé dans le monde où nous gisions, spirituellement morts, sous le poids de nos péchés. Il est venu avec l'objectif que nous vivions par Lui, et à cette fin Il a fait la propitiation pour nos péchés. La vie était l'objectif, mais pour que nous vivions, il était nécessaire qu'il y eût propitiation.

Vie et propitiation, deux choses immenses ! Juste après la conversion, c'est la propitiation qui occupe principalement nos pensées. Nous avons été convaincus de nos péchés et nous savons combien nous avions besoin de pardon ; et combien notre soulagement a été grand de découvrir la propitiation accomplie par le Fils envoyé dans le monde comme don de l'amour de Dieu ! Puis maintenant, nous commençons à réaliser que la propitiation nous a ouvert la porte de la vie, et que le propos de Dieu était que nous vivions par Celui qu'Il nous a envoyé.

Ce grand fait est énoncé ici de manière très générale : nous vivons *par* Lui, car c'est Lui qui a fait que nous avons été amenés à la vie. Au chapitre suivant, nous verrons que la vie que nous avons est *en* Lui : c'est parce que nous sommes en Lui, que nous avons la vie. En Galates 2:20, nous trouvons que, sur un plan pratique, notre vie est *par* Lui, car Il en est l'objet. En 1 Thessaloniciens 5:10, nous apprenons que notre vie sera *avec* Lui pour toujours. Nous pouvons bien être remplis de louange et d'actions de grâces de ce qu'Il soit venu dans le monde pour que nous vivions par Lui, spécialement quand nous considérons tout ce que Sa venue a impliqué à la fois pour Lui et pour Dieu qui L'a envoyé. C'était vraiment de l'amour !

5.5 Ch. 4:11

Cet amour merveilleux nous impose une obligation : « nous devons ». Ce n'est pas : « nous *pouvons* », ni même « nous aimons effectivement », mais « nous *devons* nous aimer l'un l'autre » comme ayant été nous-mêmes aimés d'un si grand amour. N'esquivons pas la pensée d'une obligation. Ce n'est pas une obligation légale, quelque chose de nécessaire pour établir notre position devant Dieu. C'est une obligation basée sur la grâce, et sur la nature qui est la nôtre comme nés de Dieu. En tant qu'enfants de Dieu, c'est notre nature d'aimer, mais cela n'altère pas le fait que nous en avons le devoir.

5.6 Ch. 4:12

Nous devons nous aimer parce que, selon le verset 12, c'est par là que

l'amour de Dieu est consommé [rendu parfait] en nous. L'amour a été versé sur nous, et son but est atteint complètement, ou parfaitement, quand il se déverses au travers de chaque saint vers tous les autres. Alors vraiment Dieu demeure en nous — car Il est amour — et on peut Le voir dans Son reflet dans Ses enfants. Ce verset doit être comparé à Jean 1:18. Les deux versets commencent de la même manière. Dans l'évangile, Dieu est déclaré dans le Fils. Dans l'épître, Il doit être vu comme demeurant dans Ses enfants. C'est ce qu'implique clairement ce verset.

5.7 Ch. 4:13

Si Dieu demeure en nous, Il sera certainement vu en nous, mais notre connaissance de ce qu'Il demeure en nous est par l'Esprit qu'Il nous a donné. Comparez le verset 13 avec le verset 3:24. Il s'agissait là de ce qu'Il demeure en nous, tandis qu'ici il s'agit de ce que nous demeurons en Lui et Lui en nous. Mais dans les deux cas, notre connaissance de ces deux réalités est par l'Esprit qui nous a été donné. Étant nés de Lui, nous avons Sa nature qui est amour ; mais en plus de ceci, Il nous a donné de Son Esprit ; et par cette onction nous savons que nous demeurons en Lui et Lui en nous.

5.8 Ch. 4:14 — Sommaire intermédiaire

En outre l'Esprit est la puissance pour témoigner, et le verset 14 place donc devant nous ce qui est le témoignage caractéristique des enfants de Dieu. Le « nous » de ce verset peut de nouveau être, en premier lieu du moins, les apôtres. Ils L'avaient vu comme le Sauveur du monde d'une manière que nous ne pouvons pas L'avoir vu. Mais dans un sens secondaire, nous pouvons tous le dire. Nous savons que le Père a envoyé le Fils avec rien moins que cela en vue. On a souvent fait remarquer que l'évangile de Jean éloigne nos pensées de ce qui était limité aux Juifs pour les fixer sur les desseins plus vastes en rapport avec le monde.

En Jean 1 par exemple, Il est annoncé non comme le Libérateur d'Israël, mais comme Celui « qui ôte le péché du *monde* ». En Jean 4 les Samaritains L'écoutent eux-mêmes et découvrent qu'Il est le Christ, le Sauveur du monde. Or, ce que eux ont découvert, nous, nous l'avons tous découvert, et ayant fait cette découverte, c'est devenu le thème de notre témoignage.

Combien l'enchaînement de tout ce que nous venons de considérer est merveilleux ! Dieu est amour. Son amour a été manifesté dans l'envoi de Son

Fils. Nous vivons par Lui. L'Esprit nous est donné. Nous demeurons en Dieu. Dieu demeure en nous. Nous nous aimons l'un l'autre. Dieu qui est invisible, nous le reflètons devant les hommes. Nous rendons témoignage aux hommes de ce que le Père a envoyé le Fils comme le Sauveur du monde. Tout dépend de l'amour — l'amour divin — qui nous a été révélé et qui opère maintenant en nous.

Et plus l'amour opère en nous, plus le témoignage que nous rendons au Sauveur du monde sera effectif.

5.9 Ch. 4:15-16

Quand Jean écrivait son épître, chacun savait qu'un homme — Jésus de Nazareth — était apparu dans le monde et était mort sur la croix. Il n'y avait pas besoin de témoigner particulièrement à ce sujet. Le témoignage qui devait être rendu concernait la vérité quant à *qui* Il était réellement, et *ce qu*'Il était venu faire. C'est pourquoi nous déclarons qu'Il était le Fils, envoyé du Père, ayant en vue le salut du monde. Tous ceux qui reçoivent le témoignage chrétien croient en Jésus comme le Fils de Dieu, et Le confessent comme tel. Or quiconque Le confesse ainsi, « Dieu demeure en lui, et lui en Dieu ».

Nous avons remarqué auparavant que ce mot « demeurer » caractérise cette épître. Au chapitre 2, nous avons quatre références (2:6, 24, 27, 28) au fait que nous demeurons en Lui ; une cinquième référence se trouve en 3:6 et une sixième en 3:24. Mais dans cette sixième référence est introduit le fait réciproque que Lui demeure en nous : « par ceci nous savons qu'Il demeure en nous, [savoir] par l'Esprit qu'il nous a donné ».

Au ch. 4, c'est cette deuxième pensée, le fait qu'Il demeure en nous, qui est mise en avant (4:12, 13, 15, 16). Elle n'est pas déconnectée du fait que nous demeurons en Lui, mais de toute évidence, c'est la vérité sur laquelle l'accent est mis maintenant. L'ordre observé est clair et instructif : nous devons d'abord être établis dans le fait que nous demeurons en Lui, et alors, comme découlant de cela, Il demeure en nous. Dans ces quatre versets, le fait qu'Il demeure en nous est mis en relation avec : 1) le fait de s'aimer l'un l'autre ; 2) le don qu'Il nous a fait de Son Esprit ; 3) la confession de Jésus comme Fils de Dieu ; 4) le fait de demeurer dans l'amour, Dieu Lui-même étant amour. Il demeure en nous pour que Son caractère, Son amour, Sa vérité, soient manifestés par nous.

Observons en passant combien tout cela est parallèle à l'enseignement de l'apôtre Paul. Dans les premiers chapitres de l'épître aux Éphésiens, nous trouvons que « en Christ » est ce qui caractérise tout. Nous sommes en Lui. Dans

l'épître aux Colossiens, le thème est « Christ en vous ». Nous sommes en Christ pour que Christ soit en nous. Il y a toutefois une différence : Chez Paul, il est davantage question de notre position et de notre état ; chez Jean, il est plutôt question de vie et de nature.

Une autre chose digne d'être notée dans notre épître, c'est que, quand il est question de « demeurer en Lui », le « Lui » se réfère tantôt à Christ et tantôt à Dieu. Par exemple, en 2:6, 28 et 3:6, le « Lui » se rapporte assez clairement à Christ ; en 3:24 et 4:13, 15, 16, il se rapporte à Dieu. En 2:24, il s'agit de demeurer « dans le Fils et dans le Père » ; en 2:27, il est difficile de dire Lequel est en vue. L'ensemble de ce qui est dit sur ce sujet ici, a certainement en vue de nous enseigner combien le Fils est véritablement un avec le Père, en sorte que nous ne pouvons pas être dans le Fils sans être dans le Père, et que nous ne pouvons qu'être dans le Père en étant dans le Fils. C'est la raison pour laquelle le Fils vient en premier en 2:24.

Mais au v. 16, c'est Dieu dont il est question. Nous demeurons en Lui, et Lui demeurera en nous. Dans l'épître aux Colossiens nous sommes vus comme le corps de *Christ*, et *Lui* doit être manifesté en nous. Ici nous sommes les enfants de *Dieu*, formant Sa famille, tirant de Lui notre vie et notre nature, et ainsi *Lui qui est le Père* demeurera en nous, et sera manifesté. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et le Dieu qui est amour sera vu demeurer en nous.

Quelle chose merveilleuse que de demeurer dans l'amour ! Un récipient quelconque immergé dans l'océan et qui y reste, est plein de l'océan : de la même manière l'enfant de Dieu, immergé dans l'amour de Dieu, en est rempli. C'est de cela que dépend ce dont nous avons besoin pour que soit efficace notre témoignage rendu à ce que le Père a envoyé le Fils. Il est nécessaire et bon que nous témoignions par nos paroles, mais quand en outre, on voit Dieu dans la plénitude de Son amour demeurer dans Ses enfants, alors le témoignage est forcément efficace. Un chrétien plein de l'amour de Dieu exerce une puissance qui, bien qu'inconsciente, est des plus efficaces.

5.10 - Ch. 4:17

Au verset 4:17, il est question de « l'amour avec nous ». L'amour a été consommé [rendu parfait] avec nous, c'est-à-dire que l'amour de Dieu en ce qui nous concerne a été amené à son but final et à son apogée. Et il a été consommé [rendu parfait] « en ceci », ce qui fait référence sans aucun doute à ce précède immédiatement. Celui qui demeure en Dieu parce qu'il demeure dans l'amour, et

en qui, par conséquent, Dieu demeure, celui-là doit nécessairement avoir toute assurance au jour du jugement. Il aura en effet de l'assurance quant au jour du jugement avant que le jugement n'arrive, c'est-à-dire déjà dans le moment présent.

Le seul fait que l'amour de Dieu brille sur nous est déjà une chose des plus merveilleuses. Mais que nous soyons amenés à demeurer en lui, en sorte que Dieu, qui est amour, demeure en nous, cela nous emmène vraiment à l'apogée de toute cette affaire. Cela signifie que « comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde ». Cette courte phrase est très profonde dans sa signification. Elle est parfaitement vraie si nous la lisons en relation avec notre position et notre acceptation devant Dieu. Mais ceci n'en est qu'une application, et non pas son interprétation dans son contexte. Quand le Fils est devenu chair, il y a eu là *l'homme parfait*, qui demeurait en Dieu et en qui Dieu demeurait, autant durant Son séjournement ici-bas que dans Sa gloire présente au ciel. Et nous devons redire maintenant : « ce qui est vrai en Lui et en vous » (2:8). Voilà les enfants de Dieu, et *ils* habitent en Dieu et Dieu en eux. Ils sont comme Il est, et ils le sont dès maintenant.

Quelle merveille, cette apogée de l'amour ! Si nous la comprenons, même que très faiblement, nous aurons certainement toute assurance au jour du jugement. Bien que ce jour soit un sujet de terreur du Seigneur pour ceux qui ne connaissent pas Dieu, il ne peut pas l'être pour le cœur de celui qui, dans le moment présent et dans ce monde, demeure en Dieu et Dieu en lui.

5.11 - Ch. 4:18-19

C'est ce que nous dit le v. 18. En vérité, « il n'y a pas de crainte dans l'amour ». Cet amour parfait du côté de Dieu — car tout procède de Lui — doit nécessairement chasser la crainte avec tous son tourment. Cependant il se peut que l'on en trouve chez certains, — de ceux qui entretiennent des craintes, soit quant au jour du jugement ou quant à autre chose. Ils ne sont pas consommés [rendus parfaits] dans l'amour. Du côté de Dieu, l'amour a été consommé [rendu parfait] à notre égard, mais de notre côté, il se peut que nous ne soyons pas consommés [rendus parfaits] dans l'amour. Nous pouvons croire vraiment que Dieu nous aime, et pourtant ne pas demeurer consciemment dans l'amour au point qu'il n'y a plus de place pour la crainte dans nos cœurs.

L'amour de Dieu, connu et dont on jouit, non seulement chasse toute crainte de nos cœurs, mais aussi produit l'amour en réponse à lui-même. Nous n'avons aucune capacité pour aimer de cet amour divin en dehors de cet afflux de

l'amour de Dieu en nous. Dans ce domaine, nous ne sommes que comme de petites citernes. Lui est la Source qui ne tarit jamais. Une fois que nous sommes branchés sur cette Source, l'amour peut alors s'épancher en dehors de nous.

5.12 - Ch. 4:20-21

Au verset 20, Jean nous avertit d'être pratiques dans ce domaine. Un homme peut dire « j'aime Dieu » sur un plan général. Il peut même le dire dans un style très élaboré, en s'adressant à Dieu comme dans un esprit de louange, exprimant de belles pensées et des mots touchants. Mais, cela doit quand même être contrôlé par un test ; car Dieu est invisible, et chez certains esprits actifs, les belles pensées et les belles paroles à bon marché coulent facilement. Qu'est-ce qui vérifiera l'authenticité d'une telle profession ?

Eh bien ! Il y a le frère que l'on peut voir. Si je suis moi-même né de Dieu, tout autre qui est aussi né de Dieu est un frère pour moi. Le Dieu que je ne peux pas voir m'est présenté en celui qui est né de Dieu, ce frère que je peux voir. Ceci étant, le test proposé par la question de Jean est tout à fait imparable : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? ». Le même test figure au premier verset du chapitre suivant, sous une forme positive et dogmatique : « Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui » (5:1).

C'est la troisième fois dans cette épître relativement courte, que le sujet de l'attitude du croyant envers son frère est évoqué (voir 2:9-11 ; 3:10-23). C'est donc de toute évidence un sujet de très grande importance. Nous tirons cette conclusion non seulement de la longueur des passages qui lui sont consacrés, mais aussi parce qu'en 4:21, il en est parlé comme d'un commandement. Le devoir de s'aimer l'un l'autre comme frères n'est pas seulement le *message* « que vous avez entendu dès le commencement » (3:11), mais c'est « Son *commandement* [celui de Dieu]… selon qu'Il [Son Fils Jésus Christ] nous en a donné le *commandement* » (3:23). C'est le commandement du Seigneur Jésus ratifié et avalisé par Dieu. Un commandement donc de la plus extrême solennité.

La triste histoire de l'église montre combien il y en avait besoin. Les dissensions et même la haine au sein de la sphère chrétienne ont causé bien plus de déshonneur sur le Nom de Dieu, et de désastres pour les saints, que toute l'opposition et même que toute la persécution du monde extérieur. Si l'amour avait été pleinement en exercice chez nous, nous n'aurions pas éludé les difficultés, mais nous les aurions affrontées dans un esprit tout différent, et au lieu d'être défaits par elles, nous aurions prévalu. Ne sommes nous pas prévenus

ailleurs de ce que l’amour ne périt jamais ? (1 Cor. 13:8).

6 - Chapitre 5

6.1 Ch. 5:1-5

6.1.1 - Ch. 5:1

Quand nous considérons les responsabilités qui sont les nôtres à l'égard de nos frères, nous sommes toujours susceptibles, si la chair prévaut en nous, de retomber sur la question de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? ». Nous ne sommes peut-être pas exactement son *gardien*, mais nous avons certainement à être son *aide* dans un esprit d'amour. Nous risquons aussi de retomber dans une question similaire à celle posée par le docteur de la loi en Luc 10. Dans le désir de se justifier lui-même, il demanda : « et qui est mon *prochain* ? » (Luc 10:29). Nous pouvons bien demander : « Et qui est mon *frère* ? ». La réponse à cette question nous est donnée de manière très directe au début du ch. 5 : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ». Ainsi donc nous avons à reconnaître comme notre frère, quiconque croit en Jésus comme le Christ, quel qu'il soit. Il n'est pas question de choisir ceux qui nous plaisent.

Beaucoup de ces croyants qui sont nés de Dieu, peuvent ne pas nous plaire du tout sur le plan naturel. Par éducation et par habitude, nous pouvons ne pas avoir grand'chose en commun ; en outre il se peut que nous ne voyions pas du même œil de nombreux sujets en rapport avec les choses de Dieu. Or ce sont justement ceux-là qui nous soumettent au test. Sommes-nous libres de nous désintéressés totalement d'eux, et de passer outre de l'autre côté du chemin ? Non. Si j'aime le frère qui est gentil et agréable pour moi, je ne fais que ce que n'importe qui ferait. « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous ? Les publicains même n'en font-ils pas autant ? » (Matt. 5:46). Si j'aime mon frère parce qu'il est né de Dieu, même s'il n'est pas gentil et ne m'est pas agréable, je manifeste l'amour qui est la nature de Dieu lui-même. Et rien n'est plus grand que cela.

6.1.2 - Ch. 5:2-3

Le verset 2 semble résumer le sujet en nous disant que nous aimons les enfants de Dieu quand nous aimons Dieu et que nous marchons dans l'obéissance. L'*amour* de Dieu nous *pousse* à aimer Ses enfants, et le commandement de Dieu nous l'enjoint. Alors certainement, quand nous aimons vraiment Dieu et que nous gardons Ses commandements, nous aimons vraiment Ses enfants. En outre l'amour et l'obéissance vont ensemble, comme nous

l'avons vu précédemment dans cette épître, de telle sorte qu'il est impossible de L'aimer sans Lui être obéissant.

Peut-être avons-nous vu un enfant apparemment plein d'amour pour sa mère : « oh ! maman, je t'aime très fort ! » suivi d'une foule de câlins et de baisers. Et pourtant quelques minutes après, la mère a donné des directives qui vont quelque peu à l'encontre des désirs de l'enfant, et voilà une explosion de colère et de désobéissance ! Les spectateurs savent la valeur qu'il faut attribuer à l'amour affirmé si haut et si fort quelques instants auparavant : il ne vaut rien. Eh bien, rappelons-nous que « c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions Ses commandements » (5:3).

L'enfant peut avoir trouvé les demandes de sa mère quelque peu pénibles, car elles l'empêchaient de jouer. Si nous nous écartons pour aller dans des chemins de désobéissance, nous n'avons même pas cette excuse, car « Ses commandements ne sont pas pénibles ». Ce qu'Il nous enjoint est en plein accord avec l'amour, qui est la nature divine. Or nous possédons cette nature si nous sommes effectivement nés de Dieu.

Ce serait vraiment pénible si on nous commandait quelque chose de totalement opposé à notre nature — tout comme ce le serait pour un chien de manger du foin ou pour un cheval de manger de la viande. La loi de Moïse faisait peser des fardeaux lourds et pénibles à porter, mais c'était parce qu'elle avait été donnée à des hommes dans la chair. Nous avons reçu des commandements, mais nous avons aussi reçu une nature nouvelle qui trouve son plaisir dans les choses commandées ; et c'est ce qui fait toute la différence. Les paroles de Jean sont ici corroborées par Paul quand il dit : « c'est Dieu qui opère en vous et le *vouloir* et le *faire*, selon son bon plaisir » (Phil. 2:13), et Jacques le confirme aussi quand il parle de « la loi parfaite, celle de la *liberté* » (Jacq. 1:25).

6.1.3 - Ch. 5:4-5

Nous reconnaissons heureusement chaque vrai croyant comme notre frère, puisque il est né de Dieu. Maintenant, au verset 4, nous découvrons qu'un autre fait le marque : il est victorieux du monde. En outre cette victoire sur le monde est liée à notre foi. Nous croyons que la « foi » ici n'est pas simplement cette faculté spirituelle en nous de voir et recevoir la vérité, mais aussi la vérité que nous recevons, la foi chrétienne. La véritable essence de cette foi est que Jésus est le Fils de Dieu, comme le verset 5 nous le montre.

6.1.4 - Sommaire intermédiaire

Voyons maintenant à quoi nous en sommes arrivés. Nous avons eu devant nous le cercle chrétien, la famille de Dieu, composée de ceux qui sont nés de Dieu. Dieu est amour, et donc ceux qui sont nés de Lui partagent Sa nature, et demeurent dans Son amour. Demeurant en Lui, Il demeure en eux, et ils s'aiment l'un l'autre, et ainsi ils gardent Ses commandements. Mais ils sont aussi victorieux du monde au lieu d'être vaincus par le monde. De passage au travers de ce monde, la famille de Dieu est *séparée* du monde, et lui est *supérieure*.

Le secret de la victoire est double. D'abord, le travail divin opéré *dans* les saints, puis la foi en Jésus comme Fils de Dieu, qui nous est présenté comme but et que nous recevons *par* la foi.

Au verset 2:14, nous avons vu qu'il était possible de vaincre le méchant pour ceux qui sont nés de Dieu. Au verset 3:9, nous avons vu que celui qui est né de Dieu « ne pratique pas le péché ». Ici nous avons que celui qui est né de Dieu est victorieux du monde. Nous trouvons donc en fait, qu'être né de Dieu assure la victoire sur le diable, la chair et le monde.

Mais un autre élément entre en ligne de compte : non pas ce qui est accompli en nous, mais ce qui est placé devant nous dans l'évangile. Jésus est le Fils de Dieu. Il n'était pas simplement le plus grand des prophètes venu pour introduire un nouvel ordre de choses sur cette terre selon l'attente des prophètes. Il était le Fils dans le sein du Père, et Il a fait connaître *les choses célestes situées loin au-dessus et en dehors de ce monde*. Que la foi s'empare de cela, et voilà le monde qui perd son attrait, et peut être mis de côté comme une chose de rien. Celui qui est né de Dieu, et qui vit dans la foi de Jésus comme le Fils de Dieu, ne peut pas être captivé par le monde. Il en est vainqueur.

Bien sûr dans tout ceci, nous regardons les questions de manière encore abstraite. Nous regardons les choses selon leur nature fondamentale, en éliminant pour le moment de nos esprits toute autre considération en rapport avec notre état présent ici-bas, ce qui obligerait à faire des restrictions. Il vaut grandement la peine de voir les choses ainsi abstraitement, car c'est comme cela que nous sommes instruits de la vraie nature des choses, et que nous les voyons comme Dieu les voit. En outre nous voyons les choses comme elles vont être manifestées dans le jour à venir quand Dieu aura achevé Son travail avec nous, car Il « l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6).

S'agissant de notre état réel aujourd'hui, combien nous sommes loin de ce que nous avons considéré ! Combien peu nous demeurons dans l'amour, et par conséquent en Dieu, et Dieu en nous ! Soyons honnêtes et reconnaissons-le ; mais en même temps, maintenons la norme divine, et jugeons-nous d'après elle. Cela contribuera à notre santé spirituelle et à porter du fruit.

La foi que Jésus est le Fils de Dieu est au cœur de tout ce que Jésus Christ

— le personnage historique — a été dans ce monde. Personne ne peut valablement nier ce fait. Mais qui est-Il ? C'est là la question. Pour notre foi, la foi chrétienne, Il est le Fils de Dieu.

6.2 Ch. 5:6-13

6.2.1 - Ch. 5:6

Ceci étant réglé, une autre question surgit. Comment et de quelle manière est-Il venu ? La réponse se trouve au verset 6 : Il « est venu par l'eau et par le sang ».

C'est un autre de ces énoncés brefs, si fréquents dans les écrits de Jean, très simples dans la forme, mais plutôt obscurs quant au sens, et livrant pourtant à la méditation pieuse une riche moisson de bénédiction. Il est clairement fait référence ici à ce qui est arrivé quand un des soldats romains a percé de sa lance le côté de Christ mort, selon le récit de Jean 19:34. Aucun autre évangéliste ne rapporte ce fait, et Jean met tout spécialement l'accent dessus quand il dit, dans son récit : « Et celui qui l'a vu rend témoignage ; et son témoignage est véritable ; et lui sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez » (Jean 19:35). Jean écrivait son évangile afin que nous croyions « que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » (Jean 20:31). Il est tellement évident que cet épisode du sang et de l'eau rend témoignage au fait qu'Il est à la fois le Christ et le Fils, et ce sont ces deux points qui sont devant nous dans ce passage.

En premier lieu, l'eau et le sang témoignent de Sa vraie humanité. Le Fils de Dieu est venu parmi nous, fait de chair et de sang, un Homme vrai et réel, et non pas un fantôme ni une apparition. Ce fait n'a jamais été aussi clairement établi que quand il sortit du sang et de l'eau de Son côté percé.

L'eau et le sang ont chacun leur propre signification. L'eau parle de la *purification*, et le sang de l'*expiation*. Nous pouvons donc ajouter que la venue de Jésus Christ a été caractérisée par la purification et l'expiation. Ces deux choses étaient absolument nécessaires pour que les hommes puissent être bénis : ils devaient être purifiés de la souillure dans laquelle ils se trouvaient, et leurs péchés devaient être expiés — telles étaient les conditions pour qu'ils puissent être amenés à Dieu. L'une règle la question *morale*, l'autre la question *judiciaire*, et les deux sont également nécessaires. Ni une rénovation morale sans levée judiciaire, ni une levée judiciaire sans rénovation morale ne suffisaient à régler notre cas.

Il y a ici un autre témoignage rendu au fait que Jésus est le Fils de Dieu. Il était en effet un homme véritable, mais aucun homme ordinaire ne pouvait venir

dans la puissance de la purification et de l'expiation. Pour cela il devait être vraiment le Fils, qui était la Parole de Vie.

Dans l'évangile c'est « le sang et l'eau », dans l'épître c'est « l'eau et le sang ». L'évangile nous donne ce qu'on peut appeler l'ordre historique : d'abord notre besoin de pardon, ensuite notre besoin de purification. Mais dans l'épître l'accent est mis sur ce qui est opéré en nous, en tant que nous sommes nés de Dieu, et sur les caractéristiques saintes et bénies de notre vie nouvelle, une vie si sainte essentiellement (« il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » ; 3:9), que c'est bien une merveilleuse purification qui nous a ainsi atteints. Il était donc tout à fait approprié que l'eau vienne en premier, et elle est liée dans nos pensées avec la mort de Christ, car nous ne devons jamais séparer dans nos esprits l'œuvre accomplie en nous de l'œuvre accomplie pour nous.

Mais bien que l'eau soit mentionnée en premier, l'insistance est mise au v. 6 sur le fait qu'Il n'est pas *seulement* venu dans la puissance de l'eau, mais « dans la puissance de l'eau et du sang ». Sa venue dans le monde n'était pas seulement pour opérer une purification morale, mais aussi pour l'expiation. C'est un mot particulièrement important pour nous aujourd'hui, car l'une des idées favorites de l'incrédulité religieuse moderne est que nous pouvons abandonner toute idée d'expiation, tout en retenant que Christ est venu comme un réformateur pour nous donner à tous un merveilleux exemple, et pour purifier la moralité des hommes par la force de cet exemple. Ils soutiennent qu'Il est venu seulement par l'eau ; et que Sa mort, exemple suprême de sacrifice héroïque de soi, doit exorciser l'esprit d'égoïsme de tous nos cœurs. Sa mort, comme expiation de la culpabilité humaine par le sang, ils n'en veulent à aucun prix.

Ceux qui nient le sang tout en admettant l'eau devront à la fin rendre des comptes avec l'Esprit de Dieu dont ils nient le témoignage. L'Esprit qui rend témoignage est la vérité ; Son témoignage est donc la vérité ; et ils seront manifestés comme menteurs dans le jour à venir, si ce n'est pas avant. Dans l'évangile où le fait historique est relaté, l'évangéliste est content de rendre témoignage lui-même, comme nous l'avons vu. Mais lorsqu'il écrivait l'épître, des hommes s'étaient levés et défiaient tout ce qui était vrai, aussi Jean se retire, si on peut dire, en tant que canal humain du témoignage, au profit de l'Esprit qui est le témoin divin d'importance majeure, et il fait ressortir que Celui qui est la vérité a parlé. Son témoignage établit *Qui* est venu et *ce que* Sa venue signifiait réellement.

6.2.2 - Ch. 5:7-8

Le v. 7 doit être lu simplement de la manière suivante : « car il y en a trois

qui rendent témoignage, l'Esprit, et l'eau, et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage » (le « Texte Reçu » et la version autorisée (anglaise) du roi Jacques comprennent un complément important couvrant la plus grande partie du verset 7 et le début du verset 8 ; il doit être omis car il n'est pas basé sur l'autorité réelle des manuscrits anciens). L'Esprit de Dieu est le Témoin actif vivant ; l'eau et le sang sont des témoins silencieux, mais tous les trois convergent sur un seul point : ce qu'on trouve aux versets 11 et 12. Les versets 9 et 10 forment une parenthèse.

6.2.3 - Ch. 5:9-10 — une parenthèse

6.2.3.1 - Ch. 5:9

Nous devons comprendre que le témoignage, qu'il soit rendu par l'Esprit ou par l'eau et le sang, est le témoignage de DIEU, et il doit être traité comme tel. Nous recevons bien sûr le témoignage des hommes ; nous sommes tenus de le faire pratiquement tous les jours de notre vie. Nous le faisons malgré qu'il soit fréquemment entaché d'inexactitude même là où il n'y a pas désir de tromper. Le témoignage de Dieu est bien plus grand dans son sujet et dans son caractère. Le sujet de ce témoignage est *le Fils*, et il a pour caractère d'être *absolument la vérité*. Quand le Fils était sur la terre, Il rendait témoignage *à Dieu*. Maintenant l'Esprit est là, et le témoignage de Dieu est rendu *au Fils*. N'est-ce pas vraiment remarquable ?

6.2.3.2 - Ch. 5:10

En outre, celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au dedans de lui-même, puisque l'Esprit qui est le Témoin nous a été donné pour qu'Il habite en nous. Nous commençons bien sûr par croire le témoignage au Fils de Dieu qui est rendu *à* nous, puis, par l'Esprit qu'Il nous a donné, nous avons le témoignage *en* nous. Aucun incrédule ne peut avoir ce témoignage au dedans de lui, car ne croyant pas le témoignage que Dieu a donné au sujet de Son Fils, il a « fait Dieu menteur ». Qu'il est terrible de faire une chose pareille !

6.2.4 - Ch. 5:11 — Le témoignage de Dieu

Le témoignage de Dieu est au sujet de Son Fils : mais c'est plus particulièrement que Dieu nous a donné, à nous les croyants, la vie éternelle, et

que cette vie est dans Son Fils. L'Esprit de Dieu en est le témoin vivant qui demeure. L'apôtre Paul parle ailleurs de l'Esprit comme étant « l'Esprit de vie dans le Christ Jésus ». À cela aussi l'eau et le sang rendent témoignage, seulement d'une façon plus négative. Quand on voit la vie du Fils de Dieu versée dans la mort en faveur de ceux dont les vies étaient perdues, nous savons que cela signifie qu'il n'y avait pas de vie en eux. L'apôtre Paul à nouveau confirme ceci en disant : « si un est mort pour tous, tous donc sont morts » (2 Cor. 5:14) ; autrement dit : Tous étaient morts, et le Fils de Dieu a donc livré Sa vie dans la mort. L'eau et le sang attestent qu'il n'y a pas de vie dans les hommes (le premier Adam et sa race) mais seulement en Celui qui donne Sa vie et la reprend en résurrection.

6.2.5 - Ch. 5:12

Le témoignage est donc que cette vie éternelle est à nous. Elle nous a été donnée par Dieu ; et elle est « dans Son Fils ». Celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. La question est parfaitement claire. Personne ne peut « avoir » le Fils s'il nie le Fils, comme c'était le cas de ces enseignants antichrétiens. Au chapitre 2:22-23, nous avons vu que personne ne peut « avoir » le Père s'il nie le Fils. Ici nous voyons que de telles personnes ne peuvent « avoir » le Fils, et par conséquent ne peuvent avoir la vie.

6.2.6 - Ch. 5:13

Le verset 13 indique la signification du mot « avoir » utilisé de cette manière. Le sens du verset est bien : « Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu ». On se serait attendu à ce que Jean dise : « Je vous ai écrit ces choses à vous qui avez le Fils » ; au lieu de quoi, il insère ce qu'implique le fait d'avoir le Fils : on croit « au nom du Fils de Dieu ». C'est celui qui croit au Fils de Dieu qui a le Fils, et qui a la vie éternelle ; et Jean a été conduit à écrire ces choses afin que nous qui croyons, nous le sachions.

Sans aucun doute, quand Jean écrivait ces choses, il avait en vue d'aider et de donner de l'assurance aux croyants simples susceptibles d'être intimidés et ébranlés par les prétentions orgueilleuses des antichrists. Ils venaient avec leurs philosophies d'avant-garde et leurs nouvelles lumières ; et le croyant simple qui accrochait sa foi à « ce qui était dès le commencement » allait être traité par ceux-là comme totalement en dehors de la haute « vie » intellectuelle dont ils jouissaient. Après tout cependant, c'était justement celui qui croyait au nom du

Fils de Dieu, qui avait le Fils et la vie ; et la vie qu'il avait était la vie éternelle, la seule qui compte.

Ce verset se dresse là avec toutes ses heureuses applications en faveur des croyants qui tremblent encore aujourd'hui. Dans ce qu'il a écrit, l'apôtre Jean nous a donné les marques caractéristiques de la vie ; et nous pouvons savoir que la vie est à nous, non seulement à cause de ce que Dieu a dit, mais aussi parce que ces marques de la vie se voient. D'heureux sentiments, auxquels certains pensent tellement, *ne sont pas* la grande caractéristique de la vie ; mais l'amour et la justice *le sont*.

6.3 Ch. 5:14-15

Le verset 14 semble présenter un changement de pensée abrupt et complet. L'apôtre reprend un fil qu'il avait suivi pendant quelques versets au chapitre 3, puis laissé de côté au verset 3:22. Si nous comparons les deux passages, nous trouverons que le changement n'est pas si radical qu'il paraît. La question à ce ch. 3 était que si nous aimons en action et en vérité, nos cœurs auront de l'assurance devant Dieu, et ils auront par conséquent de la hardiesse dans les prières. Ici la succession des pensées semble similaire. Comme fruit de ce que Jean nous a écrit, nous avons l'heureuse connaissance — une connaissance consciente — d'avoir la vie éternelle. Donc nous avons de la confiance (ou de la hardiesse) en Lui, avec l'effet que « si nous demandons quelque chose selon Sa volonté, Il nous écoute ». Et s'Il nous écoute, nos demandes sont sûrement accordées.

Ayant la vie, Sa volonté devient la nôtre. Combien nous pouvons alors demander simplement et heureusement selon Sa volonté ! C'est la normale pour le croyant, avec comme résultat la prière accordée. Il est dommage que notre expérience effective soit si souvent ce qui est anormal — parce que nous marchons selon la chair — au lieu d'être ce qui est normal.

6.4 Ch. 5:16-18

Le verset 16 implique que nous ne sommes pas égoïstes dans nos prières, mais que nous avons le souci des autres. Nous prions pour nos frères sous forme d'intercession. La pleine liberté que nous avons devant Dieu s'étend à cela, et n'est pas restreinte à des sujets purement personnels. Mais cela montre aussi clairement que, bien que nous ayons cette liberté, il y a certaines choses qu'il ne nous est pas permis de demander ou que nous ne pouvons pas demander. Le

gouvernement de Dieu à l'égard de Ses enfants est une chose très réelle et Il ne peut pas y renoncer à notre demande. La mort dont il est parlé ici est la mort du corps, telle que nous la voyons par exemple dans le cas d'Ananias et de Sapphira.

Nous pouvons demander la vie, et certainement tout ce qui est en deçà, pour quiconque n'a pas péché d'un péché qui soit à la mort. Or toute iniquité [injustice] est péché, de sorte qu'on peut couvrir un très vaste champ. Mais si le péché est à la mort, nos lèvres sont clouées. Il est possible qu'en écrivant cela l'apôtre ait eu à l'esprit quelque péché particulier lié aux tromperies antichrétiennes environnantes, mais il ne le précise pas. Il nous reste donc à tenir compte du principe au sens large. Nous savons que l'hypocrisie et les fausses prétentions étaient le péché à la mort dans le cas d'Ananias, et que des désordres et de l'irrespect grossiers lors de la Cène étaient les péchés à la mort parmi les Corinthiens.

Les versets 16 et 17 nous occupent de ce qu'on voit dans la pratique parmi les saints, car celui qui peut avoir commis un péché à la mort est un « frère ». Au verset 18 nous revenons à une vue abstraite des choses. Celui qui est né de Dieu ne pèche pas, si nous le considérons selon sa nature essentielle. Nous avons déjà vu cela auparavant dans l'épître. En outre, puisqu'il en est ainsi, ceux qui sont nés de Dieu sont rendus capables de se garder eux-mêmes afin que le méchant ne les touche pas. Cette dernière remarque soutient passablement la pensée que le péché à la mort que Jean a en vue, est quelque chose de lié aux ruses du diable au travers des enseignements antichrétiens. Du point de vue abstrait, celui qui est né de Dieu est à l'abri du méchant. Du point de vue pratique, puisque la chair est encore dans le croyant bien qu'il soit né de Dieu, le frère peut être séduit par le méchant et être amené sous la discipline de Dieu, celle-ci pouvant aller jusqu'à la mort.

6.5 Ch. 5:19-21

6.5.1 - Ch. 5:19

Nous arrivons maintenant aux dernières paroles de l'épître, et les choses nous sont résumées d'une manière très remarquable. Demeurant dans ce qui était dès le commencement, il y a certaines choses que nous connaissons. Nous connaissons la vraie nature de ceux qui sont nés de Dieu, selon le verset 18. Puis nous savons que nous — qui sommes la vraie famille de Dieu — nous sommes de Dieu ; et par là nous sommes totalement différents du monde qui gît dans « la méchanceté » ou dans « le méchant ». La différence n'était pas aussi claire avant

le temps de Christ. La ligne de démarcation était alors plutôt tirée entre Israël comme nation appartenant à Dieu, et les nations (les Gentils) qui n'appartenaient pas à Dieu, bien que la foi pût sans doute toujours discerner qu'Israël n'était pas dans son entier le vrai Israël de Dieu.

Maintenant la ligne de démarcation est indépendante de toute considération nationale. Il est simplement question de ceux qui sont nés de Dieu et de ceux qui ne le sont pas, indépendamment de la nation à laquelle ils appartiennent. La famille de Dieu est complètement et fondamentalement séparée du monde.

6.5.2 - Ch. 5:20

En outre nous savons ce qui a fait arriver tout ceci. Le Fils de Dieu est venu. Cette Personne est arrivée sur la scène, et la vie a été manifestée en Lui. Nous sommes ramenés ici au point de départ de l'épître, mais avec un fait supplémentaire mis en lumière. Au début, nos pensées avaient à se focaliser sur ce qui était mis en lumière par Sa venue. Mais ce qui a été révélé plus loin dans l'épître nous a amenés à ceci que, comme fruit de Sa venue, il nous a été donné une intelligence pour pouvoir connaître et apprécier et répondre à Celui qui a été révélé. On voit bien que si l'intelligence manque, la plus parfaite des révélations nous serait donnée en vain.

Grâce à Dieu, nous avons cette intelligence. Nous sommes nés de Dieu, et Il nous a donné de Son Esprit, comme l'épître nous l'a montré, et nous n'aurions jamais pu posséder cette Onction si le Fils de Dieu n'était pas venu. Maintenant nous connaissons « le Véritable », car le Père a été donné à connaître dans le Fils. Or les paroles qui suivent nous disent que « nous sommes dans le Véritable, [savoir] dans son Fils Jésus Christ ». Donc, « le Véritable » est une expression qui recouvre à la fois le Fils et le Père (*), et nous passons presque insensiblement de l'Un à l'Autre. C'est un nouveau témoignage du fait que le Fils et le Père sont un dans Leur essence, bien qu'Ils soient des personnes distinctes.

(*) note Bibliquest : le raisonnement de l'auteur est basé sur la traduction retenue en anglais qui n'a pas le terme « [savoir] », soit qu'il s'agisse de la version autorisée (anglaise) du roi Jacques « nous sommes dans le Véritable, [et même] dans son Fils Jésus Christ », ou qu'il s'agisse de la version JND anglaise « nous sommes dans le Véritable, dans son Fils Jésus Christ ».

Alors, nous ayant ainsi amenés à « Son Fils Jésus Christ », Jean exprime d'une manière très nette que « Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle ». Nous ne pouvons avoir d'affirmation plus forte de Sa Déité. Il est aussi la vie éternelle et, comme nous l'avons vu, la Source de cette vie pour nous.

Quel merveilleux sommaire de l'épître dans ce court verset ! La vie a été manifestée, et le Véritable a été donné à connaître par la venue du Fils de Dieu. Comme fruit de Sa venue, nous avons reçu une intelligence afin de pouvoir apprécier et recevoir tout ce qui a été mis en lumière. Mais alors, non seulement le Véritable est révélé, et nous sommes rendus capables de Le connaître, mais nous sommes en Lui parce que nous sommes dans Celui qui nous L'a révélé. Sans cela, nous n'aurions pu être que des spectateurs émerveillés, sans lien vital avec Dieu. Mais grâce à Dieu, ce lien vital existe. Et Celui dans lequel nous sommes est le Dieu véritable et la vie éternelle.

6.5.3 - Ch. 5:21

Quel contraste alors dans les derniers mots, « Enfants [ce mot signifie toute la famille de Dieu], gardez-vous des idoles ». Une idole est tout ce qui usurpe dans nos cœurs la place suprême qui n'appartient qu'à Dieu. Si nous vivons dans la réalité et la puissance du verset 20, nous dirons certainement comme Éphraïm « qu'ai-je plus à faire avec les idoles ? » (Osée 14:8).

Laissons seulement le Fils de Dieu, et tout ce qu'Il a fait et apporté remplir nos cœurs, et les idoles qui nous ont charmés un temps, ne nous charmeront plus du tout.

2nde et 3ème Épitre de Jean

F.B. Hole

Table des matières abrégée :

1 Deuxième épître de Jean
2 Troisième épître de Jean

Table des matières détaillée :

1 Deuxième épître de Jean
1.1 Introduction — Généralités
1.2 2 Jean 1 et 2
1.3 2 Jean 2
1.3.1 2 Jean 2a
1.3.2 2 Jean 2b
1.3.3 2 Jean 2c
1.4 2 Jean 3
1.5 2 Jean 4
1.6 2 Jean 5
1.7 2 Jean 6
1.8 2 Jean 7
1.9 2 Jean 8
1.10 2 Jean 9
1.11 2 Jean 10-11
1.12 2 Jean 12-13
2 Troisième épître de Jean
2.1 Généralités — Introduction
2.2 3 Jean 1
2.3 3 Jean 2
2.4 3 Jean 3
2.5 3 Jean 4
2.6 3 Jean 5-7
2.7 3 Jean 8
2.8 3 Jean 9-10
2.9 3 Jean 11

2.10 3 Jean 12
2.11 3 Jean 13-14
2.12 3 Jean 15

1 - Deuxième épître de Jean

1.1 Introduction — Généralités

Avant d'en venir aux détails de cette courte épître, soulignons quelques aspects d'ordre général.

Le nom de l'auteur n'est pas mentionné. Ce fait caractérise aussi la première et la troisième épître, mais dans tous les cas, il ne fait aucun doute que Jean est l'auteur. Le style est identique et concorde avec l'évangile qui porte son nom. Il est tout à fait remarquable que Jean ne mentionne jamais son nom dans ses écrits, sauf dans l'Apocalypse. Il y a en cela quelque chose de très convenable. Son évangile et ses épîtres traitent d'un thème tellement transcendant, Dieu révélé en Celui qui n'était rien moins que « le Fils du Père », que l'auteur humain passe inaperçu dans la gloire de cette lumière.

La deuxième épître, comme la troisième, est une sorte d'appendice, ou de post-scriptum, à la première épître. Initialement, c'était évidemment une communication d'ordre privé à une certaine dame chrétienne et à sa famille, mais Dieu a permis qu'elle nous soit conservée dans les pages de l'Écriture parce qu'elle fournit une instruction fort nécessaire qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est la seule épître adressée à une femme, et à cause de cela l'instruction s'en trouve renforcée.

1.2 2 Jean 1 et 2

Dans les versets 1 et 2, l'accent est mis sur la *vérité* de la manière la plus forte possible. L'épître elle-même nous donne des instructions sur l'action nécessaire pour la défense de la vérité ; et la première chose que nous trouvons, c'est que toutes les relations et affections chrétiennes sont fondées sur la vérité, et doivent être gouvernées par elle. L'amour propre aux chrétiens est « *dans la vérité* », puisqu'il jaillit comme le fruit de ce que nous sommes nés de Dieu, comme la première épître nous l'a montré. Étant nés de Dieu, nous sommes « dans le Véritable », et l'amour selon la vérité jaillit dans nos cœurs. C'est pourquoi l'amour que Jean portait à la dame élue et à ses enfants, trouve une place dans le cœur de tous ceux qui, en tant que nés de Dieu, ont été amenés à la connaissance de la vérité.

1.3 2 Jean 2

1.3.1 - 2 Jean 2a

Mais cet amour ne provenait pas seulement de la connaissance de la vérité ; il s'exprimait aussi « *à cause de la vérité* ». La vérité est d'une importance majeure, car le monde est rempli d'erreur et d'illusion, et il nous faut être prêts à souffrir à cause de la vérité. Beaucoup ont souffert, allant même jusqu'à la mort de martyr. Ici il n'est cependant pas question de *souffrir* pour la vérité, mais d'*aimer* à cause d'elle. Cela nous porte dans deux directions : l'amour doit être sincère, et sans la partialité tellement naturelle à la chair ; il doit aussi être intolérant vis-à-vis du mal puisque la vérité et l'erreur sont incompatibles. C'est la *seconde* de ces deux considérations qui est traitée dans cette épître. La troisième épître traite de la *première*.

Les deux affirmations du verset 2, concernant la vérité, sont lourdes de sens. La vérité : 1) « demeure en nous », et 2) « sera avec nous à jamais ». Nous associons ces deux pensées avec les deux déclarations suivantes : celle de la première épître, « l'Esprit est la vérité » (1 Jean 5:6), et la déclaration du Seigneur dans l'évangile, « Je suis la vérité » (Jean 14:6).

1.3.2 - 2 Jean 2b

La vérité « demeure en nous » du fait que l'Esprit demeure en nous, et Il est la vérité. Il n'est pas mentionné dans cette courte épître, mais Il est implicite dans ces mots. Il est la vérité *subjectivement*, en nous ; Il ne parle pas *sur* Lui-même ou *de* Lui-même, mais Il glorifie Christ qui est la vérité ; et prenant de ce qui est à Christ, Il nous le communique (Jean 16:14-15). C'est pourquoi tout croyant en qui l'Esprit habite, a la vérité *demeurant en lui*, un immense privilège, qui nous préserve dans un monde d'erreur.

Ce fait nous conduit à la conclusion que la détection et le refus d'une mauvaise doctrine ne sont pas, en premier lieu pour le croyant, une question de facultés intellectuelles ou d'intelligence. C'est avant tout une question de ce que nous pouvons appeler l'instinct spirituel. Les simples facultés intellectuelles ont régulièrement fait s'égarer même les vrais chrétiens. Toutes les erreurs qui ont affligé l'église pendant les vingt siècles de son histoire, ont été lancées en premier lieu par des hommes possédant une intelligence supérieure. Et d'un autre côté, quand certains cherchaient à imposer de faux enseignements à des croyants très peu cultivés, on a entendu ceux-ci dire : « Eh bien, je ne peux pas m'empêcher de sentir que c'est tout faux, même si je ne comprend pas leurs

idées et que je ne peux pas les critiquer ». Ceci explique que l'apôtre ait écrit les instructions de cette épître à une simple dame et à ses enfants.

1.3.3 - 2 Jean 2c

C'est aussi un fait, grâces à Dieu, que la vérité « sera *avec nous à jamais* », vu que Christ est la vérité *objectivement*, et que nous ne serons jamais séparés de Lui. La vérité et la grâce sont arrivées pleinement sur la scène quand le Seigneur Jésus est venu. En Lui tout ce que Dieu est, est pleinement révélé. En Lui la lumière et la vérité ont brillé sur toutes choses ; les ténèbres, l'erreur et les fictions ont disparu. En tournant nos yeux sur Jésus, nous contemplons Celui en qui la vérité est personnifiée. La vérité est « avec nous » pour être considérée, et admirée avec adoration, et tout peut être testé par elle, en se servant d'elle comme d'un étalon de mesure.

Ceci est d'une très grande importance pour nous, dans le temps actuel, tandis que Satan le trompeur est encore en liberté. Mais nous aurons *toujours* besoin d'avoir la vérité personnifiée (Jésus) devant nos yeux, et Il sera toujours avec nous. N'oublions pas que, pour les cas urgents actuels, Lui en tant que vérité est le test pour tout ce qui pourrait se présenter à nous en matière de doctrine, et que l'Esprit qui demeure en nous, et qui forme nos instincts, est aussi la vérité.

1.4 2 Jean 3

Puisque Christ est la vérité objectivement devant nos yeux, toute erreur dont Satan est l'instigateur est dirigée contre Lui, que ce soit directement ou indirectement. Ce n'est donc pas sans raison que Sa gloire est déployée si complètement au verset 3. Jésus est déclaré être non seulement Seigneur et Christ, mais aussi « le Fils du Père ». C'est le seul endroit où l'on trouve cette expression telle quelle, bien qu'Il soit fréquemment appelé le Fils de Dieu. Le Père de notre Seigneur Jésus Christ a beaucoup de [ou : plusieurs] familles, à la fois dans les cieux et sur la terre, comme nous le dit Éphésiens 3:14-15, mais Il est le Seul à avoir la place suprême de Fils du Père, l'Objet suprême de Son amour : Voilà *qui Il est* ; un peu plus loin dans l'épître nous verrons *ce qu'Il est devenu*.

1.5 2 Jean 4

L'apôtre avait beaucoup de joie d'avoir trouvé des enfants de la dame élue marchant dans la vérité. Ils ne se bornaient pas à confesser la vérité, et à la détenir, mais ils marchaient en elle, c'est-à-dire que leurs voies et leurs activités étaient gouvernées par la vérité. C'est ce que le Père lui-même a commandé : Sa vérité nous a atteints afin que nous soyons gouvernés par elle. Il ne faut rien moins que cela pour Lui plaire. Et maintenant, se tournant vers la dame élue elle-même, l'apôtre la supplie de poursuivre dans cette même direction, ayant en vue l'instruction qu'il va lui donner à l'égard de ceux qui ne propagent pas la vérité mais l'erreur.

1.6 2 Jean 5

Tout d'abord cependant, au verset 5, il fait valoir le grand commandement que « nous nous aimions les uns les autres », ce commandement qui nous est déjà bien familier par la première épître. Il répète ici que ce n'est pas un commandement nouveau, quelque chose qui viendrait juste de paraître. C'est le commandement que nous avons eu dès le commencement, depuis le tout premier moment où la vraie lumière a commencé à briller en Christ. L'amour de Dieu a été manifesté en Christ, et il réclamait et produisait l'amour chez ceux qui en étaient les bénéficiaires.

1.7 2 Jean 6

Mais alors l'amour se manifeste pratiquement dans l'obéissance à la volonté de Dieu. Il peut y avoir de l'amour sur les lèvres sans qu'il y ait d'obéissance dans la vie ; mais l'amour dans le cœur doit produire l'obéissance dans la vie. Et en particulier le commandement d'aimer implique que nous marchions, et que nous continuions à marcher dans tout ce qui, depuis le commencement, nous a été donné à connaître en Christ. Le danger qui menace maintenant est que, sous des prétextes variés et spécieux, certains soient entraînés à suivre et à obéir à des idées étrangères à ce qui était dès le commencement.

1.8 2 Jean 7

Au verset 7, Jean parle très nettement. Plusieurs étaient « sortis » (« entrés » dans le Texte Reçu) dans le monde, qui n'étaient rien d'autre que des séducteurs.

Vous remarquerez qu'il ne dit pas : « sortis dans l'église », mais « dans le monde ». Il fait allusion apparemment au même genre de gens que ceux contre lesquels il nous mettait en garde au chapitre 2 de sa première épître. Ceux-ci, disait-il, « étaient sortis du milieu de nous », abandonnant toute prétention à être rattachés à l'église. Ils avaient tourné le dos, semble-t-il, à l'église de Dieu, et étaient allés dans le monde comme missionnaires d'une « lumière » plus grande qu'aucune de celles que l'église avait jamais possédées. Influencés par les puissances des ténèbres, ils étaient devenus des hérauts de notions constituées d'un habile mélange de philosophies païennes et de vocabulaire chrétien. Ils parlaient encore de Christ, mais leur « Christ » n'était pas le Christ de Dieu.

Tout au long des vingt siècles, des idées mortelles de ce genre ont été avancées, les formes les plus précoces étant celles auxquelles il est fait allusion ici : la négation que Jésus Christ soit venu en chair. Ce point particulier est aussi mentionné au début de 1 Jean 4. Quand nous avons considéré ce passage, nous avons vu que cette négation porte à la fois sur Sa déité et sur Son humanité ; car le fait d'être venu « en chair » montre qu'Il était effectivement un homme, et le fait qu'Il existait pour « venir » de cette manière montre qu'Il était plus qu'un homme, qu'il était Dieu même. La non confession de la vérité concernant Christ caractérisait ces propagandistes comme étant des trompeurs et des antichrists.

1.9 2 Jean 8

Le verset 8 contient une parole salutaire pour tous ceux qui travaillent dans la Parole et dans la doctrine. Si les saints dont ils s'occupent se détournent de la vérité, ils ne peuvent pas s'attendre à un plein salaire dans le jour qui vient. Leur récompense est liée à la fidélité et à la prospérité des saints. Dans cette note d'avertissement émise par Jean, il y a quelque chose qui nous rappelle les paroles remarquables prononcées par Paul selon Actes 20:31.

1.10 - 2 Jean 9

Cependant le verset 8 est une parenthèse, le verset 9 faisant suite au verset 7. Ces trompeurs antichrétiens ne demeuraient pas dans la doctrine de Christ. Ils menaient en avant, pensaient-ils, vers des choses novatrices et meilleures. Nous avons ce genre de choses dans leur plein développement dans ce qui est connu comme le « Modernisme ». Les Modernistes croient que la religion ou la théologie est une science humaine et que, comme toutes les sciences, elle ne doit pas rester figée, mais avancer avec son époque et avec l'augmentation des

connaissances humaines. Il mène donc en avant avec beaucoup de confiance vers ce qu'il pense être une plus grande lumière. Aucune doctrine n'est sacrée pour le parfait Moderniste. Il n'est guère de doctrine de l'Écriture qu'il laisse intacte.

Certaines formes de modernisme ne pourraient guère être classées comme « Modernistes » dans le monde religieux, mais n'en sont pas moins pernicieuses dans ce domaine. Il se peut qu'elles ne mènent en avant que sur certains points. Mais c'est toute l'idée « d'aller en avant » qui est fausse. S'il peut y avoir un développement sur *certains* détails de la foi, pourquoi pas sur *tous* ?

Nous devrions bien progresser dans notre appréhension de la vérité, mais c'est tout autre chose, et le chapitre 2 de la première épître le déclare clairement et y insiste avec force. Le petit enfant devrait devenir un jeune homme, et le jeune homme devrait devenir un père en son temps, au fur et à mesure de ce que s'accroît notre compréhension de ce qui a été donné à connaître dès le commencement. La foi de Christ est divine. Elle est venue de Dieu et, par conséquence, ne peut pas être améliorée ni développée. Tenons ce fait très fermement.

Il est possible, bien sûr, de soutenir que la vérité est venue de Dieu, et cependant ne pas demeurer dans la doctrine de Christ, parce que la simple foi a sombré dans l'intellectualisme et les raisonnements. Ce danger menace spécialement ceux qui pensent plus à *parler* de la vérité qu'à *marcher* en elle. Cela peut en effet conduire tout autant à s'éloigner de la doctrine de Christ.

Or un tel éloignement signifie que celui qui mène en avant n'a pas Dieu. Il n'a ni le Père ni le Fils, car il est impossible d'avoir l'Un sans l'Autre. Celui qui demeure dans la doctrine, c'est-à-dire dans la vérité, a les deux.

1.11 - 2 Jean 10-11

Pour qu'il y ait obéissance au commandement « comme vous l'avez entendu dès le commencement, que vous y marchiez » (v. 6), il doit y avoir un refus catégorique de tout ce qui nie ou ne confesse pas la vérité quant à Christ ; le verset 10 le dit clairement. Le refus du mal et de l'erreur n'est pas incompatible avec l'amour selon Dieu, il en est plutôt une expression. Même parmi les hommes, si le père ou la mère a un amour vrai pour l'enfant, cet amour s'exprimera autant dans le refus de tout ce qui pourrait le mettre en péril, qu'en le nourrissant de tout ce qui est lui est bénéfique.

Ainsi même cette dame et ses enfants ne devaient rien avoir à faire avec l'homme qui venait chez eux en n'apportant pas la vraie doctrine de Christ. Ils ne devaient pas le laisser entrer dans la maison, ni même le saluer. Ils devaient

lui opposer le refus le plus complet. Il est très frappant qu'une pareille action incombe à une dame et à ses enfants. D'ordinaire on penserait que de telles personnes ont moins de responsabilité à l'égard de tels sujets que les autres chrétiens. Ce que cela implique est évident : il y a là une responsabilité qui pèse sur chacun de nous individuellement, et on ne peut pas la mettre de côté impunément.

Il ne nous est pas demandé de juger l'état spirituel de l'homme qui vient, nous devons seulement juger la doctrine qu'il apporte. Il ne s'agit pas de savoir s'il est bien instruit, ou non, quant aux détails, qu'ils soient dispensationnels, prophétiques, ou autres ; mais il s'agit seulement de ceci : Apporte-t-il, ou non, la doctrine de Christ ? Une femme chrétienne ou ses enfants est supposée être capable de discerner ceci, et agir en conséquence.

Remarquez aussi que l'homme qui vient est un propagandiste, un prédicateur ambulant. Il vient à votre porte comme le héraut de quelque chose de meilleur que ce que vous avez connu. Le cas envisagé n'est pas celui d'un croyant ayant une faible compréhension, qui se laisse embrouiller dans ce qui est faux quant à Christ. Bien trop souvent de nos jours, alors qu'un grand nombre d'erreurs sont diffusées, de vrais croyants font des confusions, vacillent et tombent sous l'influence de ce qui est faux. De tels croyants doivent être traités différemment, comme l'indiquent Galates 6:1, Jude 22, 23 et autres.

Quand l'homme qui prêche un faux Christ vient à votre porte, le refus de cette personne et de sa doctrine ne saurait être trop entier. Même le saluer, c'est participer à son mal. Nous ne devons pas nous prêter à la moindre association, si légère qu'elle soit, avec une telle chose.

Ceci devrait nous dire à quel point la doctrine de Christ est extrêmement précieuse, et quel prix elle a. C'est la pierre d'angle de notre très sainte foi ; si elle est ébranlée, tout s'écroulera en ruine. Elle doit être gardée à tout prix.

1.12 - 2 Jean 12-13

Le verset 12 indique aussi ceci. Il y avait bien d'autres choses que l'apôtre avait à dire à la dame élue et à ses enfants — des choses, sans aucun doute importantes spirituellement. Il espérait pouvoir communiquer ces choses de vive voix dans un avenir pas très éloigné, — une manière de faire bien plus heureuse. Mais le sujet à propos duquel il écrivait ne souffrait aucun délai. Le papier et l'encre sont des moyens moins bons, mais il était urgent de les mettre en garde pour la défense de la vérité.

Pour finir, remarquez que, bien que Jean ne mentionne pas son nom ; il

parle de lui comme « l'ancien ». Cette épître nous fournit un exemple du genre de service rendu par les anciens aux temps bibliques. Ils exerçaient une surveillance spirituelle. Ils donnaient des conseils, par le moyen d'indications pratiques, à ceux qui étaient moins instruits dans les voies de Dieu. Ils paissaient le troupeau de Dieu.

L'apôtre Jean par cette lettre brève, mais inspirée, faisait le pasteur vis-à-vis des âmes de la dame élue et de ses enfants, et les protégeait des ravages menaçants de quelques-uns des loups de Satan.

2 - Troisième épître de Jean

2.1 Généralités — Introduction

Sous certains aspects la troisième épître de Jean ressemble beaucoup à la deuxième, mais quant au thème principal, elle en est l'inverse, tout en en formant un complément, comme nous allons le voir.

Comme la deuxième épître, elle est une lettre d'ordre privé, mais contenant, malgré sa brièveté, une instruction d'une telle importance que l'Esprit de Dieu lui a donné une place à demeure dans la Parole inspirée, même si c'est une petite place.

2.2 3 Jean 1

Nous ne pouvons pas dire avec certitude si Gaïus, à qui l'épître est adressée, doit être identifié avec l'un ou l'autre de ceux qui portent ce nom et dont parle l'Écriture. Le Gaïus d'Actes 19:29 était de Macédoine. Le Gaïus d'Actes 20:4 était de Derbe, une ville d'Asie mineure. Le Gaïus de 1 Corinthiens 1:14 était un Corinthien, et il était presque certainement le Gaïus de Romains 16:23, l'hôte de l'apôtre Paul. Ce Gaïus peut très bien avoir vécu jusqu'à être très âgé, et exercer encore l'hospitalité quand Jean écrivait. S'il en était ainsi, il nous présente un tableau très heureux de quelqu'un qui ne s'est pas lassé à faire le bien.

2.3 3 Jean 2

Quoi qu'il en soit, le Gaïus de notre épître nous est présenté comme un saint caractérisé par la prospérité spirituelle. Jean rend témoignage au verset 2 de ce que son âme avait prospéré au point qu'il ne pouvait que désirer que sa santé physique soit égale à sa santé spirituelle. Il y a des périodes de l'année où nous exprimons nos vœux et désirs l'un pour l'autre. Faisons-nous souvent, en vérité, de pareils vœux ? Pas souvent, il est à craindre ! Nous nous rencontrons et nous enquérons : « comment allez-vous ? », et considérant qu'il va de soi que la question concerne notre corps, nous répondons gaiement (en règle générale) : « très bien, merci ». Si la question était : « Comment va votre âme ? », que répondrions-nous ?

2.4 3 Jean 3

L’assurance que Jean avait quant à la prospérité spirituelle de Gaïus ne provenait pas de contacts personnels, car ils étaient éloignés l’un de l’autre et communiquaient par lettre. Elle provenait du témoignage d’autrui. Certains frères étaient arrivés dans la localité de Jean, et lui avaient parlé de Gaïus. Ce qu’ils en avaient dit rendait témoignage au fait que la vérité demeurait en lui, et qu’elle s’exprimait dans sa vie, car il marchait dans la vérité. Ce qui est *en* nous se manifeste *extérieurement* dans nos activités.

Le Seigneur Lui-même avait posé le principe que « de l’abondance du cœur, la bouche parle » (Matt. 12:34). Nous trouvons ici un autre principe de vie qui va avec : *ce qui demeure en nous caractérise notre marche*. Si le mensonge de Satan demeure en nous, nous ne pouvons que marcher de manière fausse et malhonnête vis-à-vis de Dieu. Quand la vérité est en nous par l’Esprit de Dieu (comme nous l’avons vu à propos de 2 Jean 2), nous marchons dans la vérité, même si nous marchons au milieu de ce monde malhonnête. La marche d’un chrétien doit être lumière au milieu des ténèbres, et vérité au milieu de l’erreur.

2.5 3 Jean 4

Dans la seconde épître, Jean nous dit qu’il s’était *fort* réjoui de trouver des enfants de la dame élue marchant dans la vérité. Ici il va même un stade plus loin en disant qu’il n’y a *pas de plus grande* joie que ceci. Gaïus semble être inclus dans l’expression « ses enfants ». Si cela signifie qu’il a été converti par le moyen de Jean, cela voudrait dire qu’il n’est pas un des autres Gaïus mentionnés dans l’Écriture. Cependant ici, Jean utilise probablement ce terme de manière pastorale, comme il le fait de toute évidence dans sa première épître (2:1 ; 3:7 ; etc.). Il avait un intérêt paternel à l’égard de tous les saints entrant dans la sphère de son ministère. Pierre avertit les anciens de ne pas agir « comme *dominant* sur des héritages » (1 Pierre 5:3). Par son exemple, Jean nous montre que la vraie attitude d’un ancien est celle d’un *père* rempli d’amour et de sollicitude pour ses enfants. Cela aurait été bien si ceux qui ont exercé des responsabilités parmi les croyants avaient suivi ses pas.

2.6 3 Jean 5-7

Dans les versets 5, 6 et 7, nous découvrons ce qui avait poussé l’apôtre à écrire ainsi. Les frères qui étaient venus et avaient témoigné de la vérité qui était en Gaïus, étaient à l’évidence d’humbles ouvriers au service du Seigneur, envers lesquels il avait exercé l’hospitalité et qu’il avait aidé à poursuivre leur voyage.

L'amour qu'il leur avait montré, et le service qu'il leur avait rendu, simplement parce qu'ils servaient le Seigneur et étaient sortis en Son Nom, étaient une preuve claire de la vérité qui était en lui, d'autant plus qu'ils lui étaient étrangers.

La fin du verset 5 pourrait laisser supposer qu'il était question de deux classes de personnes : 1) les frères, et 2) les étrangers. La meilleure lecture attestée apparaît être cependant : « envers les frères, et cela [envers ceux-là même qui sont] étrangers ». C'était juste de servir les frères qui lui étaient bien connus ; mais servir des frères qui lui étaient complètement inconnus, simplement parce qu'ils servaient le même Maître, c'était vraiment agir « fidèlement ». La vérité, c'est que les saints sont un, et que le Nom du Seigneur Jésus lie entre eux tous ceux qui servent ensemble en Son Nom, et cet amour est la puissance qui cimente dans le cercle chrétien. Gaïus était fidèle à cette vérité. Elle était en lui, et il marchait en elle.

Non seulement ces frères étaient sortis pour le Nom, mais ils prenaient aussi une place de dépendance de leur Maître. Ils ne prenaient rien des Gentils (ou : des nations), bien qu'ils circulaient parmi eux et leur prêchaient la parole. Ils montraient clairement qu'ils ne cherchaient aucun profit d'ordre matériel pour eux-mêmes, mais qu'ils cherchaient à donner à leurs auditeurs ce qui serait un gain spirituel pour eux. En ceci, ils étaient imitateurs de l'apôtre Paul, qui lui-même était imitateur du Seigneur qui a dit : « Il est plus heureux de donner que de recevoir » (Actes 20:33-35).

Ces frères étaient donc ceux que Gaïus avait reçus chez lui, leur offrant une hospitalité d'amour, bien qu'à leur arrivée ils lui étaient inconnus. Non seulement il avait pourvu à leur entretien, mais il leur a fait la conduite dans leur voyage « d'une manière digne de Dieu ». Il parait donc qu'il avait dû les traiter avec une bonté supérieure ! S'il leur avait fait la conduite d'une manière digne d'un prince, cela aurait été magnifique, mais il l'avait fait d'une manière digne de Dieu ! Il les considérait évidemment selon la vraie lumière. Même s'ils paraissaient être insignifiants en eux-mêmes, ils étaient serviteurs de Christ, identifiés au Nom qui est au-dessus de tout nom. Gaïus les recevait comme tels. Il les voyait, non à la lumière de quelque appréciation personnelle, ou défaut d'appréciation personnelle, mais à la lumière de ce qu'ils étaient comme petits serviteurs d'un illustre Maître ; et Gaïus marchait ainsi dans la vérité, et prouvait que la vérité demeurait en lui.

L'exemple de Gaïus est fixé devant nous dans les Écritures non pas seulement pour que nous l'admirions, mais pour que nous le suivions. En outre, ce n'est pas simplement quelque chose que nous *pouvons* éventuellement faire, quelque chose à quoi nous avons droit et qui est permis, et à quoi aucun Diotrèphe n'a le droit de s'opposer : c'est quelque chose que nous *devons* faire si

nous voulons marcher dans la vérité. Notez au verset 8 l'usage du mot « devons ». Il n'est pas dit : Nous avons la possibilité de recevoir, mais « nous DEVONS recevoir de tels hommes ». « Devons » est un mot qui exprime une obligation, non pas quelque chose de facultatif. Ce sont de « tels hommes » que nous devons recevoir, c'est-à-dire ceux qui viennent vraiment en Son Nom. Si nous ne recevons pas de TELS hommes, nous ne marchons pas dans la vérité.

2.7 3 Jean 8

D'un autre côté, en recevant de tels hommes, « nous coopérons avec la vérité ». C'est une affirmation très encourageante, spécialement pour ceux d'entre nous qui peuvent ne pas posséder de dons éclatants. Il y a le danger toujours présent que celui qui a un talent aille le cacher dans la terre et ne fasse rien. Or, bien que nous n'ayons pas le don qui nous qualifierait pour être des prédicateurs de la vérité, ou des actifs propagateurs de la vérité d'une manière ou d'une autre, nous pouvons quand même prendre notre part et devenir des coopérants de la vérité, en nous identifiant avec ceux qui sont des serviteurs plus actifs, en les aidant et en prenant soin de leurs besoins.

Il est fréquent que nos véritables convictions et attitudes se voient très bien *dans de tout petits détails*. Aux jours d'autrefois, Rahab montra qu'elle croyait vraiment au Dieu d'Israël et qu'elle adoptait son parti en recevant les espions en paix. Au jugement des nations vivantes qui est encore à venir, selon Matthieu 25, ceux qui sont les brebis, les bénis de Dieu, révèlent l'état de leur cœur par ce qu'ils ont reçu les messagers du Fils de l'homme, qui les considère comme Ses frères. Et aujourd'hui, ceux qui sortent dans le monde avec la vérité, doivent être reçus, si nous aussi sommes de la vérité et si nous coopérons avec elle.

C'est l'inverse de l'instruction contenue dans la seconde épître. Là, le croyant doit refuser l'accès de sa maison à celui qui n'apporte pas la vérité, et il ne doit pas s'identifier en quoi que ce soit avec lui. Ici le frère, même étranger, mais qui porte diligemment la vérité pour le Nom, doit être reçu, et nous sommes heureux d'être identifiés avec lui à cause de la vérité qu'il apporte. Dans les deux cas, la vérité est le test, et toutes considérations d'ordre simplement personnel sont mises de côté.

2.8 3 Jean 9-10

Dans les versets 9 et 10, nous trouvons un exposé du triste état de choses dans une certaine assemblée, ce qui a contraint l'apôtre à écrire de cette manière.

Rien n'est dit quant à la localisation de cette « assemblée ». Ce n'était probablement pas là où Gaïus vivait. Diotrèphe y était un frère en vue, et il est très possible que Démétrius mentionné au verset 12 y était aussi. Diotrèphe ne voulait en aucun cas recevoir ces frères. Il prenait une position très dure contre eux, interdisant aux autres de les recevoir, et même les excluant de l'assemblée. Il rejetait aussi les directives de l'apôtre, cherchant à renverser l'autorité apostolique par des paroles malveillantes.

Il semblerait que le cas de Diotrèphe soit celui d'un ancien ou surveillant local dominant sur l'héritage de Dieu, l'assemblée, exactement ce qui est interdit dans l'épître de Pierre ; et quelqu'un agissant ainsi ne pouvait que prendre une position d'insubordination par rapport à l'autorité apostolique. Quelqu'un qui allait à l'encontre de ce que Pierre avait écrit des années auparavant, n'allait pas maintenant s'incliner devant ce qui était écrit par Jean.

Pourquoi Diotrèphe agissait-il ainsi ? L'excuse très probable était que ces frères qui voyageaient n'avaient pas d'autorisation, et qu'il tenait à ce qui était ordonné et officiel. Mais le motif sous-jacent de son attitude et de son action est démasqué par ces mots : « qui aime à être le premier parmi eux ». Le travail de ces hommes était en quelque sorte un défi à la place qu'occupait Diotrèphe, et qu'il aimait occuper. Il ne pouvait donc pas les tolérer.

Maintes et maintes fois l'Esprit de Dieu a travaillé hors des structures officielles, et cela mérite d'être noté. Il en était ainsi des prophètes que Dieu suscitait en Israël. Il en a été ainsi au plus haut degré dans le cas du Seigneur Lui-même. Il était considéré comme un parvenu non officiel par les chefs religieux de son temps, et Son autorité était fortement contestée (voir Matt. 21:23). Paul aussi a commencé sa carrière d'une manière non officielle comme Galates 1:15-23 en rend témoignage. Le fait est que le Seigneur suscite des serviteurs selon Son plaisir souverain, et ne demande ni permission ni conseil à personne. Tous les réveils ou renouveaux de ces derniers temps ont été marqués par ce même fait. L'église officielle n'a pas aidé, quand elle ne s'y est pas opposée.

Il mérite d'être remarqué que, soit dans cette épître soit dans la précédente, le seul test proposé quant à ceux qui professent être serviteurs du Seigneur, est celui de la vérité. L'apportent-ils ou ne l'apportent-ils pas ? Si les apôtres avaient entrepris d'autoriser et d'envoyer des prédicateurs de la Parole, ou s'ils avaient nommé un comité pour le faire, la présence ou l'absence d'autorisation aurait été le test. Nous vivons dans un monde où les autorisations humaines de ce genre abondent, et le résultat est évident. Les hommes ayant la bonne autorisation foisonnent, mais ils n'apportent pas la vérité. Ils utilisent l'autorisation pour accréditer l'*erreur* qu'ils propagent, ce qui est un mal épouvantable.

C’est une idée très répandue que *l’homme doit accréditer le message* — Un Tel est dûment ordonné, donc ce qu’il dit doit être juste. Ou bien cela peut prendre la forme suivante : Un Tel est si bon, si sérieux, si doué, si spirituel, qu’il ne peut se tromper. Mais le principe est faux en entier. Le vrai principe est justement le contraire. *Le message accrédite l’homme*. Les paroles du Seigneur en Luc 9:49-50 énoncent pratiquement ce principe, et il est clairement et définitivement arrêté dans les deuxième et troisième épîtres de Jean. L’homme n’est pas le test pour la vérité : la vérité est le test pour l’homme. Combien il est donc important d’être bien établi dans la vérité afin de pouvoir l’utiliser comme test.

L’action de Diotrèphe ne manquait nullement d’énergie. Il ne recevait pas ces frères étrangers, et empêchait les autres de le faire. Il ne les voulait pas dans l’assemblée. Et de plus il ne voulait pas recevoir l’apôtre, au moins quant à son autorité, et parlait contre lui avec malveillance. Il est très possible qu’il considérait que sa vigueur était une preuve de fidélité à l’ordre et à la dignité. Mais cela n’avait pour racine que le vieux pharisaïsme de l’amour de la position et de la prééminence. Le fidèle, c’était Gaïus, non pas lui (voir v. 5).

Il se peut que chasser ces frères de l’assemblée n’ait pas été une excommunication en bonne et due forme, puisque c’était une action personnelle et non pas de l’assemblée ; mais de toute évidence, il ne leur accordait plus aucune place ni aucune liberté dans l’assemblée. De la même manière, l’expression « ne nous reçoit pas » ne veut probablement pas dire qu’il ne recevait pas Jean pour la fraction du pain, car Jean était loin. Cela signifie qu’il n’acceptait pas son autorité d’apôtre, et faisait de son mieux par des paroles malveillantes pour saper son autorité dans l’esprit des autres.

2.9 3 Jean 11

Or tout ceci n’était que du « mal » comme le verset 11 l’indique, et nous ne devons pas l’imiter. Nous croyons solennellement que « débiter de méchantes paroles » contre les serviteurs du Seigneur est une plaie douloureuse de nos jours. C’est une astuce classique dans les controverses de noircir le caractère de celui dont on ne peut pas réfuter les arguments, mais c’est doublement méprisable quand on se le permet parmi ceux qui ont à combattre pour la vérité. Abstenons-nous en, et imitons ce qui est bien.

Dans la dernière partie du verset 11 nous avons un nouvel exemple de la manière abstraite de raisonner de l’apôtre quant au bien et au mal ; nous ferons bien de la laisser agir dans toute sa force dans nos consciences. Comment nous

situons-nous à cet égard ? Sommes-nous de Dieu ou ne L'avons-nous pas vu ?

2.10 - 3 Jean 12

Démétrius est placé devant nous comme un exemple qu'il est bon de suivre. Tous savaient qu'il faisait le bien, et Jean lui-même en rendait témoignage. Mais par-dessus tout, la vérité elle-même lui rendait témoignage. La vérité nous présente un étalon de référence infaillible quant à ce qui est bon, et si le cas de Démétrius était examiné à la lumière de la vérité, la vérité elle-même rendait un bon témoignage en sa faveur. Nous serons tous examinés finalement à la lumière de la vérité quand nous nous tiendrons devant le tribunal de Christ. Que sera-t-il rapporté de nous ? du bien ou du mal ?

2.11 - 3 Jean 13-14

Notre petite épître se termine de manière très similaire à la deuxième épître. Avec Gaïus comme avec la dame élue, les conversations en tête à tête étaient bien préférables à une communication par lettre. Mais de même qu'il y avait urgence à fortifier la dame élue contre les approches subtiles du mal, et cela ne souffrait aucun délai, il était tout aussi urgent de confirmer Gaïus dans son œuvre d'hospitalité et de soutien de ceux qui étaient dans le bien et dans la vérité, justement quand d'autres les rejetaient.

2.12 - 3 Jean 15

En conclusion l'apôtre parle des frères qui étaient avec lui, et de ceux qui étaient avec Gaïus, en les qualifiant d'« amis ». Ceci nous renvoie au chapitre 15 de son évangile où nous trouvons le Seigneur disant : « Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande » (Jean 15:14) ; et encore : « Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean 15:15). Le saint obéissant est introduit dans cette merveilleuse *intimité*, et il peut donc être reconnu comme un *ami* de Christ.

En contraste avec Diotrèphe volontaire et désobéissant, il y avait ceux qui étaient effectivement les amis de Christ, et ceux-là étaient reconnus comme amis par l'apôtre et par tous ceux qui marchaient dans la vérité.

En terminant, chacun de nous fera bien de se poser la question : Si l'apôtre Jean était parmi nous aujourd'hui, me reconnaîtrait-il comme AMI ?

Épitre de Jude

F.B.Hole

Table des matières :

1 Les épîtres de Jude et de 2 Pierre
2 Comparaison avec les épîtres de Paul et Jean
3 Jude 1-2
4 Jude 3
5 Jude 4
6 Jude 5 à 7
7 Jude 8 et 9
8 Jude 10
9 Jude 11
9.1 Chemin de Caïn
9.2 Erreur de Balaam
9.3 Contradiction de Coré
10 Jude 12 et 13
11 Jude 14 et 15
12 Jude 16 à 19
13 Jude 20-21
13.1 Nous édifier sur notre très sainte foi
13.2 Prier par le Saint Esprit
13.3 Nous conserver dans l'amour de Dieu — Jude 21
13.4 Attendre la miséricorde de notre seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle
14 Jude 22 et 23
15 Jude 24 et 25

1 - Les épîtres de Jude et de 2 Pierre

L'épître de Jude ressemble beaucoup au passage de 2 Pierre 2:1 à 3:14 ; cela saute aux yeux et doit être évident à tout lecteur. Les deux passages se réfèrent à de très méchants hommes qui s'infiltrent parmi les saints, et les deux en démasquent les vrais caractères. Les deux citent des exemples de l'Ancien Testament à titre d'illustration et d'avertissement, et parmi les exemples les deux mentionnent les anges qui péchèrent, et Sodome et Gomorrhe. Les deux nous rappellent que même les anges saints ne s'arrogeraient pas de l'autorité comme le font ces hommes. Les deux citent le cas de Balaam. Les deux se servent d'une succession de comparaisons très vigoureuses et expressives pour nous pénétrer de leur mal terrible, de leur terrible péché. Les deux profitent de ce qu'ils ont à dire sur le mal pour inciter les saints à faire ce qui est bon.

Malgré toutes ces ressemblances, il y a une différence sous-jacente que nous devons nous efforcer de saisir. Dans l'épître de Pierre, les hommes dont il est question sont incontestablement des faux docteurs [enseignants] qui vont eux-mêmes à la destruction, qui influencent en mal et qui entraînent avec eux à la destruction les âmes instables qui ont professé être chrétiennes et qui ont abandonné extérieurement les corruptions du monde païen. Dans l'épître de Jude, les hommes méchants ne sont pas considérés aussi nettement comme des docteurs [enseignants], mais ils sont en situation d'opposition plus marquée. Ils ont les caractères d'une *apostasie* classique, et ceci s'accorde avec le fait qu'il est parlé des anges qui attendent le jugement, non pas seulement comme ayant péché, mais comme n'ayant pas gardé leur premier état ; en d'autres termes, ils ont apostasié. Jude donc semble considérer un état de choses où le mal est à un degré plus avancé que celui envisagé par Pierre.

2 - Comparaison avec les épîtres de Paul et Jean

L'apôtre Paul nous avertit aussi quant au caractère des derniers jours en 2 Timothée 3:1 à 4:5, et il donne des instructions au serviteur de Dieu en vue de ce qu'il annonce. Les termes utilisés sont légèrement différents. Paul et Pierre parlent des « derniers jours » ; Jude parle de « la fin du temps ». Jean, dans sa première épître, parle des derniers temps, et plus exactement de « la dernière heure », avec un sens quelque peu différent attaché à cette expression, car on était déjà dans la dernière heure au moment où il écrivait. Aucune nouvelle « heure » ne devait s'intercaler entre le moment où il écrivait et la venue du Seigneur qui aura lieu quand l'Antichrist apparaîtra. Déjà de nombreux petits antichrists étaient apparus comme précurseurs du grand antichrist à venir. Chacun des autres écrivains inspirés, Paul, Pierre et Jude, considère la venue du Seigneur comme le moment où le mal sera finalement éliminé.

3 - Jude 1-2

Jude s'adresse aux « appelés », c'est-à-dire à ceux qui sont véritablement le peuple appelé de Dieu, sans distinction particulière. Il n'écrit pas aux saints faisant partie d'une assemblée particulière, ni aux croyants juifs comme distincts de ceux des nations : Il a devant lui tous les saints. Il les voit de deux manières : d'abord en relation avec Dieu le Père, puis en relation avec Jésus Christ. Eux et nous sommes « bien-aimés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ ».

Combien ce tableau est beau ! — le premier qui frappe dans cette épître. Il s'adresse à tous les saints universellement, en tant qu'appelés hors du monde. Tous sont « bien-aimés » en Dieu le Père, en tant que nés de Lui, et tous sont « conservés » comme étant sous la main puissante de Jésus Christ. Les vrais saints de Dieu sont les objets de l'amour divin et, malgré tout le mal qui peut envahir le domaine chrétien, ils seront préservés jusqu'à la fin. En outre, la miséricorde, la paix et l'amour leur seront multipliés, malgré la multiplication du mal et des méchants autour d'eux. Quel encouragement dans tout cela ! Combien cela donne de l'assurance et combien cela fortifie ! Munis de cette force, nous pouvons continuer à considérer les différentes sortes de mal qui sont exposées et prédites.

4 - Jude 3

Jude s'était proposé d'écrire un traité concernant « notre commun salut », mais se trouva détourné de son dessein, pour plutôt écrire cette courte épître d'exhortation en vue de la défense de la foi. Voilà une confession remarquable et tout à fait unique. Le « commun salut », c'est-à-dire le salut auquel nous participons tous, est effectivement un thème inépuisable, et il se peut très bien qu'en une autre occasion Jude ait donné suite à son projet initial, mais non pas d'une manière inspirée. En fait un exposé inspiré du salut était déjà disponible avec l'épître aux Romains de Paul, et dans la Parole inspirée, Dieu ne se répète pas. Il y avait cependant encore comme une petite niche à combler dans l'Écriture, de sorte que la première pensée de Jude fut mise de côté, et il fut honoré par Dieu en étant poussé au service de remplir cette niche.

Il était maintenant nécessaire que ceux qui sont appelés de Dieu soient exhortés à *combattre* pour la foi. Il n'avait été donné qu'aux apôtres d'exposer la foi avec autorité, et de la mettre par écrit dans l'Écriture inspirée. Il avait été donné à un nombre relativement restreint, d'être des pasteurs et des docteurs et d'*instruire* dans la foi. Il était donc bien probable que la masse des croyants allait sauter sur la conclusion que *la défense de la foi et le combat pour la foi* n'étaient l'affaire que de quelques-uns. D'où le besoin de cette parole d'exhortation. N'est-il pas extraordinaire et répréhensible qu'en présence d'une telle exhortation, il y ait tant de gens aujourd'hui qui considèrent que le combat pour la foi ne les concerne pas, et qui aimeraient reléguer cette activité à une poignée de spécialistes hautement qualifiés par leurs études, ou ayant quelque statut officiel ?

La valeur de la foi est inexprimable. Elle rassemble tout ce que nous savons de Dieu en Christ. Si elle va, tout va, en ce qui nous concerne. D'où la nécessité de la maintenir dans son intégrité à tout prix, et non pas seulement de la garder passivement, mais de combattre activement pour elle. La foi a été « une fois enseignée aux saints ». Il y a trois choses dans cet énoncé à considérer soigneusement.

Premièrement, la foi a été *enseignée*, non pas découverte. Ce n'est pas quelque chose d'élaboré par les hommes, y ajoutant morceau après morceau comme pour les sciences, mais c'est quelque chose communiqué par Dieu par le moyen du Saint Esprit. Les sciences ont été construites par l'observation, l'expérimentation et le raisonnement. La foi a été révélée par Dieu pour que notre foi la reçoive.

Deuxièmement la foi a été enseignée *une fois*, c'est-à-dire une fois pour

toutes. Cet enseignement a pris un peu de temps. Elle a « commencé par être annoncée par le Seigneur, et nous a été confirmée par ceux qui l'avaient entendu » (Héb. 2:3). Au moment où Jude écrivait, l'enseignement de la foi était terminé : le domaine de la vérité révélée avait été complété par les écrits apostoliques. Les hommes de science attendent toujours de nouvelles découvertes : ils n'ont pas beaucoup de choses certaines et réglées de manière incontestable. Nous, nous avons une foi enseignée une fois pour toutes. Dieu a parlé. Sa parole a été consignée par écrit et nous n'attendons aucune révélation supplémentaire. Elle ne peut être amendée, mais peut être rejetée. Nous la recevons, désirant l'aide de Dieu pour la comprendre toujours mieux.

Troisièmement la foi a été enseignée *aux saints*. Elle n'a pas été enseignée *aux* apôtres et *aux* prophètes, mais enseignée *par* eux *aux saints*. Les saints en sont donc les gardiens, et non pas seulement des hommes éminents ou doués parmi les saints. C'est un fait de toute importance. La foi s'adresse à la foi de chacun de nous. Chacun de nous doit la recevoir et la comprendre, et chacun doit être prêt à la maintenir et à combattre pour elle selon qu'il est nécessaire. Tout ceci nous éclaire pour faire voir combien a été désastreuse l'idée qu'il était bon d'avoir dans l'église une classe spéciale d'hommes, officiellement nommés, prêtres ou pasteurs, dédiés à cette activité. Cela a été un coup de maître de l'adversaire, car là où cette idée a prévalu, la grande masse des croyants a été détournée du combat de la foi, et maintenue dans un état d'infantilisme spirituel.

Tout vrai croyant alors devrait donc combattre pour la foi, et combattre avec ferveur comme y ayant un intérêt vital. Les détails sur la manière de combattre ne sont pas donnés par Jude dans cette courte épître. Nous trouvons ailleurs que nous devons éviter les armes charnelles, et que nous devons avoir l'esprit du Jésus débonnaire et humble de coeur que nous servons (voir 2 Cor. 10:4 ; 2 Tim. 2:24-25). Jude nous instruit à nous fortifier dans la foi, ce qui doit être le préalable au combat pour elle. Mais ceci touche à ce qui se trouve à la fin de l'épître.

5 - Jude 4

Au verset 4 commence l'exposé de l'état de choses qui se développait et qui rendait le message de Jude si urgent. Des hommes de genre fort dépravé s'étaient glissés parmi les fidèles à leur insu — des impies, qui changeaient la grâce de Dieu en dissolution, et reniaient le grand Maître qu'ils professaient servir. Dans la première épître de Jean, nous voyons qu'il y avait des antichrists qui « étaient sortis », tandis que les hommes dont parle Jude s'étaient « glissés parmi ». Les premiers étaient apparemment des gens d'une classe supérieure, intelligents et philosophes, qui s'en allaient quand leurs idées étaient refusées. Les seconds n'avaient rien d'une classe supérieure, mais étaient des gens de genre dissolu, se servant de la grâce de Dieu comme d'un manteau pour couvrir leur péché.

Nous entendons parfois des gens protester contre la doctrine de la grâce au motif qu'on peut en abuser. La réponse à cela c'est qu'on en a effectivement abusé, et que ces abus avaient déjà pleinement cours à la fin du premier siècle ; et les Écritures nous disent comment on en a abusé, mais qu'au lieu de nous recommander d'abandonner la doctrine de la grâce, elles insistent pour que nous combattions pour elle.

6 - Jude 5 à 7

Aux versets 5 à 7, trois cas sont cités pour montrer le caractère irrévocable du jugement de Dieu sur le genre de mal que ces impies commettaient. Dans le cas d'*Israël*, il s'agissait d'une incrédulité directe et totale, et les incrédules furent détruits malgré qu'au début, ils avaient participé à beaucoup de privilèges. Dans le cas des *anges*, leur péché tenait en un mot, l'apostasie. Ils avaient complètement abandonné leur position et leur état d'origine. Telle est l'apostasie : pour toute créature, ange ou homme, faire cela c'est signer sa perte irrémédiablement. *Sodome* et ses villes jumelles s'étaient livrées à la débauche complète, enfreignant les limites dressées par Dieu, et leur jugement est éternel. Trois avertissements terribles !

7 - Jude 8 et 9

Or les hommes dénoncés par Jude étaient marqués de caractères semblables. Ils se souillaient par les péchés de la chair, et en même temps ils refusaient l'autorité avec arrogance. Cela nous conduit au verset remarquable sur le combat entre Michel l'archange et le diable. Ce que Jude cite ne figure pas du tout dans l'Ancien Testament. Le diable, bien que maintenant déchu, était autrefois une haute dignité dans l'ordre angélique, et jusqu'à ce qu'il en soit finalement dépouillé par Dieu, cette dignité doit être respectée. C'était une dignité angélique si haute que même Michel la respectait. Il ne prit pas sur lui de le tancer, mais laissa Dieu le faire.

En passant, apprenons par là à ne pas faire nous-mêmes ce dont même Michel s'abstint. Combien souvent on entend des gens parler de Satan légèrement et en se moquant, et il se peut que nous l'ayons fait nous-mêmes. Ne recommençons pas. Satan est un esprit, qui autrefois a eu une place prééminente, sinon la première place dans la hiérarchie angélique. Même déchu, il détient encore un pouvoir immense que nous ne pouvons pas nous permettre de mépriser. Mais à l'abri par la puissance du Seigneur, nous n'avons pas besoin de le craindre.

8 - Jude 10

Le verset 10 contient une accusation très tranchante. Souvent les hommes ignorants autant qu'arrogants injurient ce qu'ils ne comprennent pas. Non seulement ces hommes faisaient cela, mais aussi ils se corrompaient dans des choses dont ils ne comprenaient pas la nature. « Mais ceux-ci, ils injurient tout ce qu'ils ne connaissent pas, et se corrompent dans tout ce qu'ils comprennent naturellement comme des bêtes sans raison ». Dans le domaine des choses spirituelles, ils injurient ; dans le domaine des choses naturelles, ils se corrompent. C'est vraiment une accusation terrible.

9 - Jude 11

Le verset 11 nous dresse un tableau vivant de ces hommes, et plus particulièrement peut-être du mal qui les caractérisait, et qui allait se perpétuer chez leurs successeurs. De nouveau, trois cas de l'Ancien Testament sont cités, qui définissent exactement la condition dont il s'agit. Dans ce domaine, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le mal se répète sous les mêmes formes, suit le même cours, et aboutit à la même fin. Jude ne mâche pas ses mots. Ces hommes et leurs successeurs n'ont rien à attendre d'autre que du malheur.

9.1 Chemin de Caïn

Le commencement de leur voie, c'est de marcher dans le chemin de Caïn. C'est un chemin de *propre volonté dans les choses de Dieu*. Caïn fut le premier à prendre ce chemin, et lui a laissé son nom. Il voulait s'approcher de Dieu, ce qui en soi était bon ; mais il voulait le faire à sa manière, non pas à celle de Dieu. Or par le fait d'avoir revêtu nos premiers parents de peaux de bêtes, Dieu avait indiqué que la mort était Sa manière de s'approcher, et la foi d'Abel l'avait saisi. Caïn n'avait pas de foi, il n'avait que ses propres pensées. Pourquoi Dieu ne se satisfaisait-il pas de la manière qui semblait juste à Caïn ? C'est que Caïn voulait emprunter son propre chemin par propre volonté.

Ces hommes empruntaient le chemin de Caïn, lequel est encore fort populaire. Des multitudes préfèrent leurs propres pensées à la Parole de Dieu. Pourquoi Dieu ne pourrait-Il pas être satisfait de leurs efforts et de leur approche ? Tant qu'ils Le reconnaissent, ne peuvent-ils pas s'approcher et L'adorer comme il leur plaît ? En tout cas, c'est ce qu'ils veulent faire. Hélas ! C'est encore prendre le chemin de Caïn, et la fin n'en est que malheur.

9.2 Erreur de Balaam

« Ils se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense » : c'est l'étape suivante. C'est de la pure *recherche de soi dans les choses de Dieu*. On tolère une sorte de religion, et on en fait une affaire profitable. Balaam était un médium spirite qui reprenait tout ce qui pouvait lui profiter dans la vraie connaissance de Dieu. C'était l'erreur que Balaam pratiquait. L'erreur qu'il enseignait, et par laquelle il prit au piège de nombreux Israélites, et les amena

sous le jugement de Dieu, c'était l'alliance pécheresse avec le monde idolâtre. Dans tout ce qu'il pratiquait et enseignait, la seule chose qui lui importait, c'était gagner de l'argent — l'amour de la récompense.

Notre épître parle du « chemin de Caïn » et de « l'erreur de Balaam » ; en 2 Pierre 2:15 il est parlé du « chemin de Balaam ». Mais dans les deux épîtres la pensée est la même, car en Pierre il nous est dit qu'il « aima le salaire d'iniquité ». Son chemin est qualifié de chemin de folie. Hélas ! Sa folie a eu de nombreux adeptes depuis le jour où Jude écrivait jusqu'à aujourd'hui. Les hommes méchants dont parle Jude « s'abandonnaient » à l'erreur, et nous croyons que cette expression s'applique encore à beaucoup de gens. Il est frappant de voir que Balaam et son mauvais enseignement apparaissent dans la lettre du Seigneur à l'assemblée de Pergame (Apoc. 2), alors que cette église correspond prophétiquement à l'époque où l'église accepta d'être patronnée par le monde et où les corruptions du système romain commencèrent.

Dans ce système, nous voyons la religion en tant que puissance qui fait de l'argent, portée à son plus haut degré. Il y a quelques années en Espagne, nous lisions un article de journal qui montrait combien coûtaient d'argent les bienfaits supposés offerts par Rome de la naissance à la mort, — car en fait, on n'a rien sans rien. Qui plus est, même après la mort, il faut encore de l'argent car il y a le temps de purgatoire à raccourcir. Le titre (traduit) de l'article était « *la religion de l'argent* ». L'histoire de Rome à travers les âges nous fournit de nombreux et terribles exemples d'hommes qui ont changé la grâce de Dieu en dissolution, comme le dit Jude. De nombreuses autres formes d'erreur ont une forte tendance à faire de l'argent, mais peut-être pas au même degré.

9.3 Contradiction de Coré

Finalement il y a la contradiction de Coré, dont on trouve les détails en Nombres 16. Le péché de Coré c'était s'*arroger de l'importance dans les choses de Dieu*, et cela a entraîné une prompte destruction. Caïn a vécu de nombreuses années après s'être engagé dans son chemin de propre volonté. Balaam a vécu assez de temps pour faire beaucoup de ravages en Israël par son erreur, et au moins pendant un temps, sa recherche de soi a paru lui profiter. Mais s'arroger de l'importance dans les choses de Dieu comme Coré a attiré un jugement rapide et rigoureux.

C'est la troisième et dernière étape dans le progrès du mal qui remplit la chrétienté aujourd'hui. Nous pensons parler sobrement en disant que des exemples terribles de ce mal abondent de toute part. Les hommes n'ont jamais

été aussi sûrs d'eux et de leurs pouvoirs en matière de religion. Coré s'est donné de l'importance contre Moïse et Aaron ; aujourd'hui des hommes qui se disent chrétiens sont tout à fait prêts à s'imposer contre Christ. « Jésus Christ », disent-ils, « a pensé ceci et cela, mais nous savons mieux que lui maintenant, car nous sommes dans un siècle de lumières ». C'est un signe sinistre ! Le jugement ne peut plus être longtemps différé.

Nous qui aimons le Seigneur Jésus Christ, retenons-en qu'en toutes choses nous sommes tenus de faire *Sa volonté*, que nous cherchons *Sa gloire* et non pas la nôtre, et qu'au lieu de nous faire valoir nous-mêmes, nous devons faire valoir Ses droits. C'est ainsi que nous Lui serons agréables.

10 - Jude 12 et 13

Si le verset 11 illustre pour nous le développement et l'aboutissement du mal conduisant à l'apostasie, aux versets 12 et 13 nous revenons aux gens qui incarnaient le mal au temps de Jude, et il y a un exposé complémentaire de leur caractère dans une série de [cinq] figures vivantes dont nous devons essayer de comprendre le sens.

Ils étaient des « taches » dans les agapes de ces premiers chrétiens. Il paraît que le mot traduit par « tache » a aussi le sens d'une roche déchiquetée, spécialement sous l'effet des vagues de la mer. Donc ces méchants hommes qui s'étaient glissés parmi les fidèles à leur insu, et qui maintenant prenaient place hardiment dans la vie sociale des croyants, étaient une menace terrible, comme les écueils, ces récifs submergés qui mettent en dangers les bateaux. Leur passion était de se repaître eux-mêmes, mais non pas de nourrir le troupeau. Jude nous avertit sur leur vraie nature pour que nous puissions les éviter.

Puis, en prenant une autre image, ils sont comme des nuages emportés par le vent, mais sans pluie. Dans le pays où Jude écrivait, les nuages étaient accueillis comme annonciateurs de pluie. Ainsi ces hommes paraissaient apporter du rafraîchissement à l'héritage fatigués de Dieu ; mais ils n'avaient rien à donner étant eux-mêmes poussés par la puissance de Satan, ce dont le vent est un figure.

Et encore ils sont comme des arbres d'automne sans fruit. Or en automne on s'attend à trouver des fruits sur les arbres ; mais ces hommes étaient sans fruits. Ces hommes présentent des marques prometteuses, mais pas de concrétisation, car ils sont deux fois morts — d'abord morts par nature, et morts comme tombant sous le jugement de Dieu. En disant qu'ils sont déracinés, Jude les voit sans doute prophétiquement comme ayant subi le jugement.

Ils sont aussi comme des vagues impétueuses de la mer, couvertes d'écume, car ils étaient sans frein, sous le contrôle de la puissance de Satan. C'était leur propre honte qu'ils affichaient [« jetant l'écume de leurs infamies »]. Le mot original pour « infamies » est bien au pluriel : il s'agissait des choses qui étaient une honte pour eux, sans pour autant qu'eux-mêmes n'en ressentent aucune honte. Probablement qu'au lieu d'en ressentir, ils s'en glorifiaient plutôt.

Cinquièmement, ils étaient comme des « étoiles errantes » ou météores, en ce que leur lumière devait être vite être éteinte dans la noirceur des ténèbres éternelles. Ceci parle encore de jugement, et nous ramène au point où nous étions à la fin des versets 11 et 12. Nous savons tous la vitesse à laquelle un météore traverse les cieux, puis se perd dans les ténèbres. Il en serait ainsi d'eux.

Ils n’avaient pas de lumière fixe à donner.

11 - Jude 14 et 15

On a pu voir que les dernières paroles de chacun des versets 11, 12 et 13 parlent le jugement ; et maintenant aux versets 14 et 15, Jude nous dit clairement comment le jugement va tomber sur ces apostats. Ce sera par intervention directe du Seigneur, apparaissant en gloire, selon ce qui avait été déjà prédit même aux jours d'Énoch.

Toutes les informations que L'Écriture donne sur cet homme remarquable tiennent en peu de mots, mais fort significatifs. Genèse 5 nous parle du caractère élevé de sa vie, marchant avec Dieu pendant pas moins de trois cents ans. Ce chapitre nous parle aussi de sa fin glorieuse, transporté en la présence de Dieu. Hébreux 11 nous parle de sa foi, de la puissance de sa vie et de son enlèvement. Dans l'épître de Jude nous découvrons que c'était un prophète et, pour autant que nous le sachions, le premier de tous les prophètes.

Ce premier prophète parla des scènes finales du jour de l'homme quand le Seigneur viendra avec des myriades de Ses saints pour exécuter le jugement. Ses paroles montrent à l'évidence que quand Il reviendra le mal aura atteint son apogée, et sera si public et si flagrant que le jugement ne pourra qu'aboutir à la condamnation et à l'exécution. La répétition des mots « impies » et « impiété » au v. 15 est très frappante. Il y aura des hommes impies faisant et disant les choses les plus impies de la manière la plus profane. À Sa venue, le Seigneur les condamnera, leur ouvrant les yeux sur leur culpabilité pour qu'ils la reconnaissent ; alors Il exécutera le jugement sur eux.

C'était une vérité révélée dès les temps les plus anciens, que le Seigneur Lui-même apparaîtrait pour s'occuper du mal éhonté de l'homme. Mais ce n'est qu'au temps du Nouveau Testament qu'il apparaît que le Seigneur Jésus est l'Éternel qui doit venir. Il ne viendra pas parce que l'évangile aura préparé le monde à Le recevoir, comme beaucoup le pensent encore. Il viendra pour purifier la terre par le jugement, assisté de Ses saints. D'autres passages de l'Écriture nous informent *qui* seront Ses saints, et *comment* ils iront au ciel pour revenir avec Lui. L'évangile aura accompli le travail qui lui incombait de rassembler les saints hors du monde pour le ciel. Alors le jugement suivra son cours.

12 - Jude 16 à 19

Dans les versets 16 à 19, nous avons encore une description et une présentation de ces hommes qui se sont glissés parmi les fidèles à leur insu. Il est vraiment très remarquable de voir comment l'Esprit de Dieu se donne la peine de nous montrer clairement leur caractère pour que nous puissions les identifier. Ils sont qualifiés de « murmurateurs, se plaignant de leur sort », c'est-à-dire des mécontents ayant des plaintes à faire, la raison de tout cela ne venant pas de ceux contre lesquels ils ont des griefs, mais de leurs propres convoitises. Leurs convoitises les dominent au point que rien ne peut les satisfaire. Ils disent de grandes choses — sur eux-mêmes sans doute — et ils aiment le langage grandiose, tandis qu'au même moment ils adulent et flattent les gens influents pour obtenir d'eux quelque chose en vue de leur propre profit. Quelle image méprisable tout cela nous présente !

Jude nous enjoint aussi de nous souvenir de ce qui a été écrit par les apôtres du Seigneur avant qu'il écrive cette épître. C'est en 2 Pierre 3:3 que nous lisons sur les moqueurs qui viendront aux derniers temps, marchant selon leurs propres convoitises, mais de toute évidence les autres apôtres ont rendu un témoignage allant dans le même sens. Les hommes que Jude avait en vue étaient de cette sorte : ils étaient sensuels et seulement selon leur nature, et ils n'avaient pas l'Esprit. Avoir l'Esprit est la marque infaillible de ce qu'on appartient réellement à Christ. Jude les décrit aussi comme « ceux qui se séparent eux-mêmes ». La question reste posée de savoir si « eux-mêmes » fait partie du texte original, et la version anglaise autorisée révisée dit simplement « ceux qui se séparent ». Le Saint Esprit est la puissance de l'unité. Ces hommes dépourvus de l'Esprit fomentaient la désunion. C'est par ces mots que Jude finit sa description de ces hommes.

On ne peut concevoir une description plus sombre de l'impiété. Elle commence par le fait de changer la grâce de Dieu en dissolution, et le reniement du seul Maître et Seigneur. Elle finit par la création de divisions, en étant totalement dépourvu de l'Esprit de Dieu. Pourtant ils s'étaient glissés parmi les fidèles à leur insu. Dieu les trouvera quand même, et ils périront en tant qu'apostats.

13 - Jude 20-21

Or Jude ne nous éclaire pas seulement quant au mal ; il s'en sert pour inciter à poursuivre diligemment ce qui est bon, pour ce qui nous concerne. Au verset 20, il en appelle encore aux vrais saints de Dieu, et il leur indique ce qui doit les caractériser en présence de toutes ces difficultés. Ces instructions se rangent sous quatre chefs.

13.1 - Nous édifier sur notre très sainte foi

Premièrement, nous devons nous édifier sur notre très sainte foi. Notez soigneusement les termes utilisés. Il n'est pas dit que nous devons édifier la foi. Nous avons déjà vu dans l'épître que la foi nous est confiée comme une chose parfaite et complète. Elle n'a pas besoin d'être édifiée : nous ne pouvons rien y ajouter. C'est nous qui avons besoin d'être édifiés. Nous pouvons avoir reçu la foi et nous fonder sur elle par la foi. C'est la bonne manière et la vraie manière de commencer, mais il ne faut pas en rester là ; nous avons besoin d'être édifiés sur elle pour qu'elle devienne notre vraie vie. Nous ne pourrons jamais être trop instruits en elle, ou trop solidement établis sur elle. Jude qualifie en outre la foi de « très sainte ». Nous n'avons plus aujourd'hui de *lieu très saint* comme Israël autrefois, mais nous avons à la place *une très sainte foi*. On ne doit pas en abuser et ni l'altérer : ce n'est pas impunément qu'on le ferait. Seuls les insensés se risquent à ce que même les anges craignent de faire.

Arrivés là, rappelons-nous que le fond de l'épître, c'est de nous amener à combattre avec ardeur pour la foi. Que nous soyons édifiés sur elle en est sans doute une condition préalable. Certains aiment se battre pour le plaisir de se battre, et ils se jetteraient dans la lutte au nom d'une cause qu'ils ne comprennent qu'imparfaitement, voire pas du tout. Mais ce n'est pas la manière des appelés qui sont « bien-aimés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ ». La foi doit être la *base* sur laquelle nous sommes édifiés avant de devenir la *bannière* pour laquelle nous combattons. Et plus nous sommes vraiment édifiés sur elle, plus nous serons moralement et spirituellement équipés pour entrer au combat.

13.2 - Prier par le Saint Esprit

En second lieu, il faut « *prier par* le Saint Esprit » — non pas *prier le* Saint Esprit comme s'il devait être un Objet de foi, en dehors de nous-mêmes. C'est « par » Lui [ou : *en* Lui] que nous devons prier. Or la prière est l'expression de la dépendance de Dieu, qui est en dehors de nous. Nous sommes très dépendants, et il faut que nous le sachions, et que nous le confessions pratiquement dans nos prières. En ceci nous serons aux antipodes des impies que Jude nous a décrits. Ils estiment qu'ils se suffisent entièrement à eux-mêmes, et à cause de cela ils méprisent la domination et n'ont pas peur de parler mal des dignités.

Nos prières cependant doivent être par [ou : dans] l'Esprit, c'est-à-dire que nous devons prier comme des gens dirigés par l'Esprit qui habite en nous, et qui par conséquent demandent les choses qui sont selon Ses pensées. La prière qui jaillit par le Saint Esprit agissant dans le cœur des saints, est certainement à la fois fervente et efficace.

13.3 - Nous conserver dans l'amour de Dieu — Jude 21

En troisième lieu, nous devons nous conserver dans l'amour de Dieu. Nous devons demeurer dans la conscience et la chaleur et la puissance de cet amour. Nous sommes bien sûr persuadés avec Paul que rien « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 8:39). Son amour nous tient fermement et il ne nous délaissera jamais. Mais nous devons aussi y tenir fermement dans les recoins cachés de nos cœurs. Nous devons être immergés dans cet amour, tout comme un seau ou autre récipient jeté dans l'océan : il est dans l'océan, et l'océan est en lui. Si donc nous nous conservons dans l'amour de Dieu, l'amour de Dieu sera en nous, communiquant ses beaux caractères à nos vies.

Rappelons-nous encore que ceci est dit à des saints qui sont exhortés à combattre avec ardeur pour la foi. Dans l'ardeur du combat, rien n'est plus facile que de s'irriter, ou de perdre son sang froid. Si nous nous conservons dans l'amour de Dieu, nos esprits s'élèveront au-dessus des irritations dues à des gens fâcheux ou mauvais, et à leurs raisonnements. Un croyant peut se trouver mêlé à des controverses avec des gens qui sont bien au-delà de notre force sur le plan intellectuel, mais s'il est lui-même bien édifié sur la foi, et s'il prie par l'Esprit, il est conservé dans l'amour de Dieu, et il ne sortira pas au second rang du conflit. Peut-être qu'il ne convaincra pas ses opposants, mais les spectateurs seront conscients d'avoir été témoins de quelque chose de plus grand que du simple intellectualisme.

13.4 - Attendre la miséricorde de notre seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle

En quatrième lieu, nous devons « attendre la miséricorde de notre seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle ». Nous avons déjà beaucoup aujourd'hui, mais il va y avoir bien plus encore. Nous sommes des gens qui ont des espérances. Les méchants peuvent se multiplier autour de nous et la pleine apostasie peut approcher, mais nous avons une merveilleuse perspective et une grande espérance en la venue du Seigneur. Nous attendons Sa venue en l'air selon 1 Thessaloniciens 4:15-17, quand Il prendra Ses saints auprès de Lui. Cette grande action du Seigneur est appelée « miséricorde ». Nous ne la méritons pas, pas plus que nous méritons d'être pardonnés ou rachetés. Mais nous allons l'avoir, simplement sur le terrain de la miséricorde. Ce sera un acte de miséricorde, couronnant tous les autres actes de miséricorde qui ont caractérisé Ses soins envers nous. Et cela nous vaudra la vie éternelle dans le plein sens du terme. Alors nous n'aurons pas seulement la vie, mais nous serons aussi dans des scènes où cette vie est dans son domaine propre, et où elle se déploie sans mesure.

Nous sommes donc exhortés à persévérer activement dans l'attente de cet achèvement merveilleux. Nous n'avons pas à orienter nos attentes vers une amélioration du monde ou de l'église. Nous n'avons même pas à chercher des réveils — bien que Dieu, dans Sa miséricorde, puisse en accorder, et s'Il le fait, nous nous réjouirons et nous rendrons grâces. Non, nous attendons la venue du Seigneur ; et plus cet espoir brûle ardemment dans nos cœurs, plus nous assumerons correctement le combat pour la foi.

Les quatre exhortations de Jude concernent donc respectivement, la foi, le Saint Esprit, l'amour de Dieu, et la miséricorde à venir de notre Seigneur Jésus Christ. En rapport avec tout cela, nous devons nous édifier, prier, nous conserver et attendre. Ces exhortations sont très personnelles et adressent leur appel à tout ceux qui aiment le Seigneur.

14 - Jude 22 et 23

Au verset 22 et 23, nous avons d'autres exhortations quant à notre attitude envers deux classes différentes de personnes, désignées par les expressions « les uns » d'une part, et « les autres » d'autre part. Il ne s'agit plus des hommes méchants dénoncés dans l'épître, ni des saints qui craignent Dieu et auxquels l'épître s'adresse.

« Les uns » du verset 22 semblent être des personnes qui, dans une certaine mesure, ont été influencées ou piégées par les hommes méchants. Ils faut les distinguer soigneusement et les traiter avec compassion. « Les autres » dont il est question au verset 23 ont été manifestement plus engagés dans le mal, et contaminés par lui. Toutefois, même ces derniers sont à sauver dans la mesure du possible, mais l'état d'esprit de celui susceptible de leur porter secours doit être fort loin de la confiance en soi. Il doit craindre le feu qui menace de les dévorer, et haïr la chair qui les a souillés. C'est seulement si l'on a cet état d'esprit pour aller s'en occuper, qu'on échappera soi-même au feu et à la souillure, et qu'on pourra donc les secourir.

C'est une parole très importante pour nous, car nous sommes naturellement enclins à traiter de la même manière tous ceux qui, de quelque façon, sont impliqués dans de telles impiétés. Il se peut que nous discernions le mal, et que nous soyons très remontés contre lui, et que nous soyons alors fort enclins à mettre dans un même sac ceux qui *sont* et ceux qui *ont* induit en erreur, les laissant dans leur souillure sans autre perspective que le feu. Cela ne doit pas être. Nous devons nous souvenir de la différence qu'il nous est demandé de faire.

15 - Jude 24 et 25

Nous arrivons maintenant aux versets 24 et 25 : quel heureux contraste avec ce qui précède ! Nous passons des ténèbres de la méchanceté humaine et de l'apostasie, et même des combats et des efforts des vrais saints dans la présence du mal, à la claire lumière de la puissance et de la gloire de Dieu. Nos yeux se lèvent vers « Celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez ». Ce n'est que là que se trouve le vrai repos pour le cœur.

Nous devons combattre pour la foi, nous édifier nous-mêmes sur elle, et travailler à sauver les autres de la souillure et de la condamnation, mais nous ne pouvons trouver aucun repos en nous-mêmes ou dans nos efforts. Nous pouvons avoir la grâce de nous conserver dans l'amour de Dieu, au moins dans une mesure, mais nous ne pouvons trouver du repos que dans le fait que Lui peut nous garder de tomber, et peut nous présenter irréprochables en présence de Sa gloire.

Puisqu'Il le peut, nous sommes seuls à blâmer si nous bronchons en chemin. Cependant, s'il est vrai qu'il peut nous arriver de broncher, nous ne tomberons pas définitivement. Nous serons présentés dans la présence de Sa gloire quand elle brillera de tout son éclat, et même la lumière de cette gloire ne trouvera aucune faute en nous. Combien cela est extraordinaire ! Combien cela est excellent ! Quel triomphe de la grâce et de la puissance de Dieu !

Il ne nous reste qu'à nous courber dans la présence de ce Dieu Sauveur, par le Seigneur Jésus, et à Lui donner gloire, majesté, domination et pouvoir, maintenant et pour tous les siècles. Amen.